

**UNIVERSITÉ Paris VIII**  
*ÉCOLE DOCTORALE « Sciences Sociales »*

**THÈSE** présentée par :

**Delphine LEROY**

Soutenue le : **7 novembre 2014**

Pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université Paris 8**

Disciplines : Anthropologie et Sciences de l'Éducation

**ÉCRITURES DE FEMMES MIGRANTES  
HISPANOPHONES EN FRANCE. HISTOIRES DE VIE  
HISTOIRES D'ÉCRITS, QUELS ENJEUX  
D' « AUTEURISATION » ?**

**THÈSE dirigée par :**

**Madame FRAENKEL Béatrice**, Directrice d'études, à l'EHESS, groupe Anthropologie de l'écriture, Centre Maurice Halbwachs, UMR CNRS 8097.

**Monsieur LE GRAND Jean-Louis**, Professeur de Sciences de l'Éducation, laboratoire EXPERICE, Université Paris 8- Vincennes Saint-Denis.

---

**RAPPORTEURS :**

**Monsieur GONZALEZ MONTEAGUDO José**, Professeur de Sciences de l'Éducation, Université de Séville, Espagne.

**Madame MOLINIÉ Muriel**, Professeure de Sciences du Langage, DILTEC, Université Paris 3, Sorbonne Nouvelle.

---

**JURY :**

**Madame MBODJ-POUYE Aïssatou** Chargée de recherche en Anthropologie, CNRS, IMAF, Ivry sur Seine.

**Madame QUIMINAL Catherine** Professeure émérite d'Anthropologie et de Sociologie, URMIS, Université Paris 7, Diderot.



## Remerciements

Bien évidemment, mes remerciements sont adressés prioritairement à mes deux directeurs – Béatrice Fraenkel et Jean-Louis Le Grand – qui m’ont accompagnée durant ce cheminement et cette formation à la recherche, ainsi qu’à ma famille qui m’a supportée durant tout ce temps (mes enfants, Adèle et Hugo, qui sont demeurés parfois patients et compréhensifs, ma mère, Amélia, certainement à l’origine de mes questionnements, mon père, Jean-Claude, qui a renoué spécialement avec son premier emploi de typographe pour me relire et me « réviser » quotidiennement, ainsi que ma sœur, Marie, véritable alter ego de parcours).

Ceci est juste, mais est bien loin d’être suffisant. Aujourd’hui seul mon nom apparaît sur ce document alors que réellement il n’aurait pu voir le jour sans la contribution active d’un collectif disparate et éclectique, dont je ne parviendrai pas à citer tous les noms qui le composent sans craindre des oublis majeurs. Des femmes, amies, camarades, copines qui se sont proposées ponctuellement pour s’occuper d’Adèle et d’Hugo afin de me libérer du temps ; je pense notamment à Nora qui avait déjà quatre enfants. Des pairs de thèse avec lesquels nous nous sommes entraidés, questionnés, motivés en bibliothèque ou chez Christine Campini dans sa retraite campagnarde.

Les collectifs, tels que le projet de recherche OFAJ, qui, en nous donnant la possibilité de devenir chercheurs en faisant de la recherche et nous confrontant à d’autres pratiques, nous ont dévoilé à quelle identité épistémique nous tendions et donné le goût de poursuivre dans cette voie ; qu’Anna Terzian et Lucette Colin soient plus spécialement remerciées.

L’équipe du colloque de 2012, « Écritures en Migration(s), Histoires d’écrits, histoires d’exils », qui a permis dans le débat et la discussion d’affiner ma problématique, de m’appropriier un peu plus le champ et d’alimenter ma réflexion.

Nos premiers pas dans l’aventure de la publication et le plaisir partagé d’élaborer, d’entreprendre et d’aboutir ensemble avec Amandine Spire, Marie Leroy et Anissa Ben Hamouda (ainsi que l’aide bienveillante de Michel Agier). Ces moments de travail ont été une véritable éducation à différentes facettes du métier et j’ai eu la chance de pouvoir la réaliser dans une intelligence fraternelle et joyeuse.

Des amis qui ont généreusement donné de leur temps et leurs écrits à mes recherches exploratoires (Hasni, Glicka et Anne-Sophie) et ceux qui m'ont soutenue et épaulée (Jacques notamment) ; Madame Pistiaux des Cours Municipaux pour Adules de la Ville de Paris, qui a bien voulu me communiquer des statistiques sur les personnes inscrites, Nat pour les traductions en urgence.

Christian Verrier, dont la relecture toujours bienveillante et critique, a été un véritable soutien. Mais bien évidemment mes remerciements vont prioritairement à toutes les femmes rencontrées qui m'ont généreusement délivré de leur temps et de leurs maux/mots et que j'espère ne pas trahir outre-mesure.

# Table des matières

## Livre 1

<b>INTRODUCTION</b> .....	12
Enracinements et intuitions .....	13
Au-delà des catégorisations.....	16
L'expérience et les situations d'apprendre .....	20
Migrantes en écritures, mobilités transformatrices .....	22
Pourquoi le point de vue des femmes ? .....	25
L'auteurisation comme forme d'agentivité .....	27
Reconfiguration des récits biographiques et histoires sociales.....	29
Une histoire de relations : vers une poétique de la rencontre .....	31
<b>CHAPITRE 1 : CONTEXTES DES RÉCITS : L'ALPHABÉTISATION À PARIS</b> .....	35
1. <i>Les cours pour adultes dans la Ville, une pratique ancienne</i> .....	40
1.1. Genèse et origines locales .....	41
1.2. De l'éducation des adultes à la formation professionnelle .....	44
1.3. Les dernières années, après 2007.....	47
2. <i>Les cours de langues de la Ville aujourd'hui comme hier ?</i> .....	50
2.1. La guerre des méthodes : actualisation d'un débat .....	54
2.2. FOA : dénommer, segmenter, une qualification empirique.....	57
2.3. Une volonté d'ancrage sur le long terme : la certification.....	59
3. <i>L'institution des cours</i> .....	64
3.1. Des chiffres impressionnants mais peu précis.....	64
3.2. Les supports.....	67
3.3. Le lieu école : forme instituante ? .....	68
Synthèse du chapitre 1.....	73
Transition : « L'exilance » ?.....	74
<b>CHAPITRE 2 : FEMMES, MIGRANTES, HISPANOPHONES À PARIS</b> .....	77
1. <i>D'un choix méthodologique à un recentrement problématique : la langue</i> .....	78
1.1. Hispanophones : diversités et complexités des langues.....	79
1.2. Migrants : diversité et complexité des situations.....	81
1.3. Une focale : l'appropriation de la langue écrite en contexte migratoire.....	85
2. <i>Implications : entre présentation et mise en scène de soi</i> .....	90
2.1. La langue comme passeport.....	90
2.2. Le juste « moment » .....	94
2.3. Distances et proximités.....	98
3. <i>Diversité des places et des rôles symboliques de l'écrit</i> .....	101
3.1. D'une lecture à une rencontre.....	104
3.2. D'une présentation à des relations : l'espace du cours.....	107

3.3. Des livres d'écritures : guide de l'alphabétisation et dictionnaires .....	111
Synthèse chapitre 2 : .....	116
Femmes, migrantes, hispanophones à Paris .....	116
Transition .....	118
Apprenantes : une intimité tardive avec l'écrit.....	118
<b>CHAPITRE 3 : RENCONTRES ET TROUVAILLES .....</b>	<b>121</b>
1. <i>Des induits, insus, brouillages dans la réception .....</i>	<i>124</i>
1.1. Les rendez-vous manqués.....	125
1.2. Une demande de réciprocité.....	129
1.3. Légitimité et légitimation de la situation.....	132
2. <i>Des histoires de positions dans la relation .....</i>	<i>137</i>
2.1. Relations amicales, chercher ensemble .....	138
2.2. Récits de victimes, construction de récits victimisants.....	141
2.3. Construction de récit et pouvoir d'agir .....	144
3. <i>Des rapports d'écriture : la rencontre du lecteur.....</i>	<i>148</i>
3.1. l'APA .....	149
3.2. Publier ou cacher : être reconnue.....	151
3.3. Des discours adressés .....	156
Synthèse du chapitre trois : .....	161
Rencontres et trouvailles .....	161
Transition .....	163
En finir avec la culture ? .....	163
<b>CHAPITRE 4 : PERSONNAGES ET HISTOIRES : QUI ÉCRIT, POUR QUI ? .....</b>	<b>165</b>
1. <i>Petites histoires d'écritures pour une thèse portant sur le rapport à l'écrit de femmes migrantes.....</i>	<i>166</i>
1.1. Quel écrit « scientifique » pour quelle visée ? .....	166
1.2. Écrire ou pas... une thèse.....	171
<i>Écrire si.....</i>	<i>178</i>
1.3. Écrire par ré(ai)sonnance .....	180
2. <i>Écrire ou agir, transgresser ou perpétuer : postures d'écrivaines ?.....</i>	<i>184</i>
2.1. Maria London : le fil retrouvé .....	184
2.2. Isabel Gille.....	188
2.3. Silvia B. S. : un fleuve qui libère .....	198
3. <i>Mythe du lecteur « je suis celui qui me lis », Mourir à soi-même.....</i>	<i>202</i>
3.1. Transcrire, écrire, traduire : trahir ? .....	202
3.2. Écrire les histoires de vie... Restituer des récits, pour qui, pourquoi ?.....	206
3.3. Identité et narration : retours, non-lectures et dissonances.....	209
Synthèse Chapitre 4 : .....	212
Personnages et histoires : Qui écrit, pour qui ?.....	212

Transition : .....	214
Contre la désinterlocution.....	214

## CHAPITRE 5 : DES VOIX QUI S'INSCRIVENT HISTOIRE(S) DE VIE D'APPRENANTE(S) EN

<b>ALPHABÉTISATION(S)</b> .....	217
Quatre femmes migrantes apprenantes à Paris.....	218
1. <i>Amalia Serano ou la tentation du serpent « J'ai faim de la langue ». « Hay que tener temor y respecto a la vida. »</i> .....	220
1.1. « Bon vous pouvez quand même mettre Amalia (...) et je veux Serano en nom. » .....	220
1.2. Situation au moment de la première rencontre « Je voulais aussi ma privacité. J'ai pas de privacité à moi. Même pour me deshabiller. » .....	222
1.3. Enfance : « Je travaille pour que mes parents peut manger. » .....	224
1.4. Migration et vie en France : « Era un sueño salir. (...) Yo me hice un sueño.(...) escogí, escogí el momento. » .....	228
1.5. L'arrivée en France : « Surtout c'est la nécessité. (...) J'ai besoin urgemment. Comment je vais vivre un mundo si je connais pas la langue, si je connais pas les numéros, si je connais pas la... même l'histoire de la France ? » .....	229
1.6. Image : Un fils comme un oiseau : « Si tu veux récolter une bonne chose de ton fils <i>hay que sembrar</i> » .....	232
1.7. Histoires d'écritures « Je fais la lettre. Y la maîtresse se moque de moi. Devant tous les élèves. » .....	233
1.8. Épilogue .....	235
2. <i>Marisol, la Joyadaengañada : « Je gagne ma vie pour que plus personne ne m'arnaque»</i> .....	236
2.1. Contexte de la rencontre : « Si, si insistia porque mas o menos " je connais qu'est-ce que tu cherches". » .....	236
2.2. Situation actuelle : première rencontre : des éclats de lumière à chaque sourire .....	238
2.3. Enfance : « No, no hablaba antes en Español. Después cuando yo tenia 15 años yo he aprendido Español, poco, después... hace escuchando. He aprendido. » .....	241
« Todo la vida era pelea » .....	243
2.4. Migration et vie en France. Le voyage : « Yo sin saber llegué, sin saber, yo no sabía ni, hablar bien. » .....	244
2.5. La vie en France : « Yo mucho sufrí cuando he llegado acá . » .....	246
2.6. Image : fascination et mépris pour les études : dominations et rapports hiérarchiques des savoirs. « Si por, con mi marido he aprendido yo español» .....	248
2.7. Histoires d'écritures : « Cuando me dicen : "Lee un libro o" no me gusta leer, no se porque sera » .....	251
2.8. Épilogue .....	253
3. <i>Anna, « Femme actual, c'est capital ». « Maintenant je suis tout tranquila, tranquila. Si yo quiero ir a una parte, yo voy. Je garde l'argent pour moi, et voilà. »</i> .....	254
3.1. Contexte de la rencontre .....	254
3.2. Situation actuelle : première rencontre .....	255
3.3. Enfance : la « malachance » du café . « C'est papa le responsable de la malachance de nous. » .....	257
3.4. Migration et vie en France .....	261

3.5. Image : visite guidée .....	266
3.6. Histoires d'écritures : une bibliothèque .....	267
3.7. Épilogue .....	270
<b>4. Monica ou apprendre à tricoter les mots : « Tous les jours, j'apprends quelque chose, tous les jours ».....</b>	<b>271</b>
4.1. Contexte de la rencontre.....	271
4.2. Situation lors de la première rencontre.....	272
4.3. Enfance : « J'ai habité avec mi maman mi papá, mi abuelo, no, mis abuelos. Yo me souviens beaucoup que maman travaillait beaucoup ».....	274
4.4. Migration et vie en France : la solitude comme héritage. « Yo pienso que yo me voy a quedar como mi mamá, sola. Con mis hijos no' mas . ».....	279
4.5. Image : tricoter les mots. Écrire ou tricoter. « Il me fait penser <i>el tricot</i> . ».....	282
4.6. Histoires d'écritures : les journaux « je marque tous les choses que je fais. Por exemple j'ai fait ça, ça va très bien . ».....	284
4.7. Épilogue .....	286
Transition : la notion d' agency .....	288

<b>SECONDE PARTIE .....</b>	<b>291</b>
PASSERELLES D'AUTEURISATION .....	291
ANALYSES, COMMENTAIRES, MISES EN PERSPECTIVES .....	291
Écrire et dialoguer .....	292
<b>CHAPITRE 6 : DES DISCOURS OU DES PERSPECTIVES GENRÉES ? .....</b>	<b>295</b>
Préambule .....	296
<b>1. Qu'est-ce qu'un discours genré ? Qui le produit ? Qui l'écoute ? .....</b>	<b>301</b>
1.1. Les femmes comme sujets et objets de recherche.....	302
1.2. Recueil et conditions d'écoute, amours et sexualités.....	304
1.3. Femme : un(e) écrivain(e) comme les autres?.....	307
<b>2. Violences genrées physiques, matérielles.....</b>	<b>312</b>
2.1. Violences intégrées, assimilées.....	313
2.2. Indicibles pour femmes sans papiers ou statut précaire.....	317
2.3. La lutte pour et par le travail .....	320
<b>3. La vie rêvée.....</b>	<b>326</b>
3.1. L'exil pour la liberté ?.....	327
3.2. <i>El dorado</i> ou les rapports d'argent.....	330
3.3. Vie familiale, redéfinition des statuts, places .....	335
Synthèse .....	339
Des discours ou des perspectives genrées ? .....	339
Transition .....	341
« Trouvez-le surprenant même s'il n'est pas singulier ».....	341



<b>CHAPITRE 7 : POINTS DE CONVERGENCES.....</b>	<b>343</b>
Prologomènes à la notion d'auteur : « Qu'est-ce qu'un auteur ? » .....	344
1. <i>Apprendre à écrire c'est apprendre à parler, écriture et langue</i> .....	356
1.1. L'autre planète du moment migratoire .....	357
1.2. Demandes équivoques.....	361
1.3. Langue et littérature mineures : « ça vaudra la peine d'être lu. ».....	365
2. <i>Nécessité de la langue</i> .....	369
2.1. Le travail .....	369
2.2. Amalia : pour ne pas être la proie des « violations » .....	374
2.3. Les relations : prendre langue avec .....	377
3. <i>Choix de langues</i> .....	382
3.1. Recherche de sa langue dans l'écriture .....	382
3.2. « Ce n'est pas de l'écrit, c'est en espagnol ! » .....	385
3.3. Au bord de la langue, l'accent sur la marge.....	388
Synthèse du chapitre 7 : points de convergences .....	393
Transition : .....	395
Le corps de la langue.....	395
 <b>CHAPITRE 8 : DES COURANTS DIVERGEANTS.....</b>	 <b>399</b>
1. <i>Intégrer la langue : s'intégrer ?</i> .....	400
1.1. Marisol rebelle aux langues.....	402
1.2. Isabel, absorbée par la langue .....	405
1.3. Le castillan comme langue créole.....	408
2. <i>Transfert culturel : perpétuer ou s'émanciper ? Vers une recomposition « baroque ».....</i>	412
2.1. Femmes et bilinguisme minoritaire.....	414
2.2. Mères et filles : le poids de la famille.....	417
2.3. L'écriture, une forme d'héritage transgénérationnel.....	420
3. <i>Une langue de la distance</i> .....	424
3.1. Entre intimités et distances : être soi dans la langue ? .....	425
3.2. Mélancolies, nostalgies et écritures .....	429
3.3. Rage et mélancolie : une écriture politique ? .....	432
Synthèse chapitre 8 : Des courants divergeants .....	437
Transition : trouver sa place, le « lieu <i>juste</i> » .....	439
 <b>CHAPITRE 9 : ÉMERGENCES : ÉCRITURES EXPOSÉES, ÉCRITURES DISSIMULÉES.....</b>	 <b>442</b>
1. <i>Écritures transportées</i> .....	443
1.1. Le premier sac à main .....	443
1.2. Le sac à main d'Anna .....	447
1.3. L'identité transportée .....	451
2. <i>Instantanés : écritures rangées</i> .....	455

2.1.	Images du fonds d'un sac : un manuel d'apprentissage et un cahier pour celle qui n'aime pas étudier	455
2.2.	Images d'un autre fonds : le carnet chic.....	458
2.3.	Bibliothèques.....	464
2.4.	De Philomène à Monica les carnets des Pénélopes.....	469
3.	<i>Écritures brandies</i> .....	481
3.1.	Frigidaire et table basse.....	481
3.2.	De camouflé à exhibé : le cahier d'Isabel.....	485
3.3.	Les papiers, l'identité.....	488
4.	<i>Écritures en voyages</i> .....	496
4.1.	De la lettre à internet : les messages.....	496
4.2.	Écritures du voyage : le coût de la lecture et autres cadeaux.....	501
4.3.	Traces en mobilité.....	506
	Synthèse Émergences :.....	511
	écritures exposées, écritures dissimulées.....	511
<b>CHAPITRE 10 : DISCUSSION GÉNÉRALE, CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES</b> .....		513
1.	<i>Discussion générale : Perspectives d'éducation</i> .....	514
1.1.	Notions d'intimités (mémoire, retour sur soi, rêve).....	514
1.2.	Les fils : tricoter sa vie, tisser sa toile, construire du sens.....	516
1.3.	Formel, non-formel, informel. Relations aux personnes et aux savoirs.....	518
1.4.	Le temps de l'apprendre : discontinuités et mises à distance.....	521
1.5.	Une revanche sur le sentiment de manque, du non-pouvoir : le « <i>no puedo</i> » de Marisol.....	524
1.6.	Auteurisation : réflexivité et émancipation.....	526
1.7.	Les frontières de l'écriture : un tricotage intime.....	528
2.	<b>CONCLUSION ET PERSPECTIVES : VERS DES PAYS D'ÉCRITURES</b> .....	533
	L'expérience migratoire influe et complexifie le rapport aux écritures.....	536
	Écarts entre ce qui est dit et ce qui est produit.....	539
	Les rapports sociaux de sexe agissent sur les pratiques d'écritures et leurs modalités d'apprentissage.....	541
	Distances.....	542
	Histoires de vie, histoires d'écrits.....	543
	Dilemmes.....	544
	Les zones d'ombre.....	545
<b>BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE</b> .....		547

## Livre 2 : Annexes

- Annexes 1 : Silvia Baron Supervielle (clause de confidentialité : contiennent des propos que les personnes ne veulent pas rendre publics)
  - Entretien du 01/05/2009
  - courriels 25-26 mai 2009
- Annexes 2 : Amalia (clause de confidentialité : contiennent des propos que les personnes ne veulent pas rendre publics)
  - entretien du 29/12/2009
  - rencontre 17/01/2010
  - entretien du 16/02/2010
- Annexes 3 : Entretiens transcrits de Marisol
  - entretien à trois 06/02/2010
  - entretien du 24/03/2010
- Annexes 4 : Entretiens transcrits d'Anna
  - entretien du 31/07/2010
  - entretien du 06/11/2010
- Annexes 5 : Entretiens transcrits de Monica
  - entretien du / 07/2010
  - entretien du 26/04/2011
- Annexes 6 : Courriel avec Maria London 14/05/2012
- Annexes 7 : Isabel Gille : *Une Andalouse en Bourgogne*, récit non publié
  - prologue à la version espagnole par Antonio Martínez Vacas
  
- Annexes 8 : Extrait de document d'archives : (trois premières pages) Ministère de l'instruction Publique et des Cultes, Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, Premier compte-rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris. 43 p. (archives historiques de la ville de Paris, cote 13135).

# **Introduction**

## Enracinements et intuitions

Le questionnement qui va alimenter cette thèse émerge en 2008, alors que je réalise des entretiens ethnographiques avec « Nora<sup>1</sup> » ; inscrite en cours d’alphabétisation depuis des années dans son quartier. Elle me dévoile que non seulement elle est lettrée dans sa langue maternelle (l’arabe) mais qu’elle rédige en secret son autobiographie, en français, pour ses enfants. Cette révélation va produire un basculement important dans mes représentations de l’écrit et notamment sur les catégorisations employées en formation d’adultes<sup>2</sup>. En effet, deux des principales catégories employées dans les cours de langue pour les personnes migrantes sont les cours d’alphabétisation et les cours de FLE<sup>3</sup> qui correspondent à une démarcation importante vis-à-vis de l’appropriation de l’écrit. L’assignation à un classement dévalorisant face à l’écrit produit des effets inattendus sur les personnes, puisqu’elles n’osent pas ou ne veulent pas affirmer des compétences scripturales qu’elles possèdent mais qui contrecarrent les évaluations produites par les spécialistes andragogues. Les effets de ces assignations dépassent le champ strictement professionnel de l’apprentissage puisque même dans la sphère du privé et de la famille certains usages de l’écrit demeuraient clandestins. Les représentations des proches confirmaient ou alimentaient cette catégorisation, dont il est difficile de savoir la source première, puisque les différentes interactions sociales cheminaient toutes vers le même déclassement scriptural de Nora. L’appropriation de l’écrit est donc une conquête intime, parfois cultivée en secret, à la marge ou en complément des dispositifs visibles de formation. Si Nora « l’analphabète » consigne son autobiographie, combien d’autres se produisent à la dérobée des proches et des chercheurs ?

En parallèle à ce questionnement, une amie, brillante étudiante, va s’engager sous les yeux stupéfaits de ses camarades et professeurs, de manière ostensible dans une spirale d’échecs

---

<sup>1</sup> Dans le cadre de mon master 2 : LEROY Delphine, 2008, *Rapports à l’écrit d’une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d’une identité en mouvement*. Mémoire de master 2e année, Sciences de l’éducation et formation, spécialité recherche “ Tout au long de la vie”, LE GRAND Jean- Louis (dir.), université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

<sup>2</sup> L’analphabétisme étant généralement caractérisé par une absence (ou très faible) scolarisation des personnes et un accès à l’écrit inédit. Les cours de FLE (Français Langue Étrangère) s’adressent en revanche à des personnes ayant été scolarisées dans leur pays d’enfance, dans une autre langue que le français. Les cours de langue pour migrants opèrent donc ce distinguo : alphabétisation et FLE .

<sup>3</sup> Français Langue Étrangère.

produisant une mise en danger tout d'abord universitaire, puis professionnelle et personnelle dans laquelle la crainte du passage à l'écrit occupait une place de premier ordre.

La maîtrise du code, son acquisition ancienne, son goût pour une pratique personnelle ne l'aidaient en rien face à l'angoisse qui semblait s'emparer d'elle à chaque échéance de remise écrite. Ses prestations orales étaient remarquables, ses qualités d'écritures incontestables mais la mise en écriture de ses analyses se révélait être un obstacle infranchissable.

Le problème d'autorisation à écrire dépasserait-elle alors la seule compétence en terme d'acquis du code linguistique ?

Pourtant, l'illettrisme est médiatisé comme touchant les personnes ayant eu des scolarités chaotiques<sup>4</sup> et généralement issues de milieux sociaux économiquement défavorisés. Évoquer les difficultés rencontrées lorsqu'on est issu d'un autre contexte socio-culturel est d'autant plus délicat à assumer, bien que des chercheurs aient déjà constaté<sup>5</sup> ce phénomène. Les difficultés du passage à l'écriture sont ainsi courantes pour les cadres qu'Alain André côtoie dans ses ateliers d'écriture, dans un contexte professionnel et dont il fait le détail :

« Les premières recherches conduites sur les relations qu'entretiennent les adultes avec l'écriture l'ont immédiatement mis en évidence : la peur est la caractéristique la plus saillante du rapport qu'entretiennent les adultes avec l'écriture<sup>6</sup>. »

Bien évidemment, un atelier d'écriture dans le cadre d'une formation professionnelle, n'a que peu de similitudes avec un cours d'alphabétisation entrepris sur le temps libre ; pour autant, il permet de mettre en doute la peur et la crainte vis-à-vis du code comme étant en lien direct avec le niveau d'apprentissage des personnes. Dès lors, il s'agit de dépasser le cadre strict des

---

<sup>4</sup> HESS Benoît, 1997, L'entreprise face à l'illettrisme. Les enjeux de la formation, Éditions Anthropos, Paris, 162 p.

<sup>5</sup> Ces recherches datent du milieu des années 1980. Dominique Samson (SAMSON Dominique, VILLE Patrice (dir.), 2002, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, *L'ombre de l'auteur : des rapports de force dans l'acte d'écrire*, université Paris VIII, Saint-Denis, 390 p., p. 160), reprenant une étude de Jean Hébrard : HÉBRARD Jean, 1986, « L'illettrisme une émotion des classes cultivées » in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, ministère de la Culture et de la Communication, Direction du livre et de la lecture, Paris.) fait l'hypothèse que les lettrés auraient besoin de la figure de l'illettré pour réaffirmer leur place, face à l'inquiétude du devenir de l'écrit (essor des nouvelles technologies multimédias...). Parallèlement certains chercheurs, ont montré que les préjugés sur les scripteurs populaires sont liés aux représentations de l'écriture que possèdent les « intellectuels » cf WEBER Florence, 1993, « L'ethnographe et les scripteurs populaires », in *Enquête* [En ligne], n° 8 | 1993. Consulté le 15 juillet 2014. URL : <http://enquete.revues.org/182>

Aujourd'hui un sursaut émotif d'une autre nature semble se dessiner à travers notamment cet article de Shahzad Abdul du « Monde » daté du 16.02.2013 et intitulé « L'illettrisme des cadres, un phénomène méconnu et tabou », dans lequel il retrace divers expériences de cadres illettrés dont celui extrêmement connu de ce professeur d'université américain John Corcoran, qui a dévoilé son parcours dans un livre intitulé, *Le Prof qui ne savait pas lire* (CORCORAN John, 2008, *The Teacher Who Couldn't Read, One Man's Triumph Over Illiteracy, A memoir*, Kaplan publishing, (U.K.), 248 p.) [http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/02/16/l-illettrisme-des-cadres-un-phenomene-meconnu-et-tabou\\_1833722\\_3224.html](http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/02/16/l-illettrisme-des-cadres-un-phenomene-meconnu-et-tabou_1833722_3224.html)

<sup>6</sup> CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388 p., p. 101.

apprentissages, des méthodes, de la didactique puisque les difficultés face à l'écrit engageraient les personnes bien au-delà de leurs compétences scripturales. Les cadres dont il est question plus haut, ne font pas partie de populations faiblement alphabétisées ou lettrées, mais bien de personnes ayant suivi, comme l'étudiante empêchée d'écrire, un parcours de formation complet, souvent supérieur et il est presque assuré que leur contact est permanent avec l'écrit dans leur travail. Ni la compétence ni la familiarité avec le code n'expliquent la peur suscitée par cette mise à l'écrit. Crainte de ne pas être capable, de ne pas trouver les termes, de paraître démunie ou fragile ; les appréhensions liées à l'écriture ont souvent à voir avec l'estime de soi<sup>7</sup>, le dévoilement de quelque chose de personnel, d'intime, qui pourrait ne pas être maîtrisé, telle une exposition de soi fortuite. Tracer des signes graphiques selon un code partagé ne se réduit donc pas à une simple technique de communication. Cette action peut altérer, modifier, bouleverser la personne, dans son rapport à elle comme dans celui aux autres.

Un troisième élément va compléter ce questionnement : l'ouvrage de Silvia Baron Supervielle, *Le Pays de l'écriture*<sup>8</sup>, décrit l'activité d'écriture comme une manière d'être au monde, de vivre son rapport aux autres et à soi-même. Un cheminement incessant produit entre l'écriture et le rapport à son environnement. La dimension symbolique, fantasmée, imaginaire de l'activité graphique y est exposée avec minutie. Une fois ce récit découvert, la rencontre avec l'écrivaine va approuver sinon autoriser une mise en regard entre des personnes dissemblables face aux statuts de l'écrit et ce qu'elles disent de leurs rapports au code.

Cette rencontre va encourager mon questionnement, car Silvia Baron Supervielle l'alimentera par des anecdotes personnelles concernant sa gardienne illettrée, mais également par son incitation réitérée à poursuivre sinon à suivre mes intuitions. Cela va engager ce travail dans

---

<sup>7</sup> Si une estime de soi assez haute « facilite l'engagement dans l'action », elle peut en cas de faible estime se révéler un frein à entreprendre, « par peur de l'échec », pour le psychiatre Christophe André (cf « L'Estime de soi au quotidien » [data.over-blog-kiwi.com/.../ob\\_53d45f\\_l-estime-de-soi-au-quotidien.pdf](http://data.over-blog-kiwi.com/.../ob_53d45f_l-estime-de-soi-au-quotidien.pdf) tiré de l'ouvrage ANDRÉ Christophe & LELORD François, 2002, *L'Estime de soi*, Odile Jacob, Paris, 296 p.). Ce double constat général est repris fréquemment concernant les études sur les troubles de l'apprentissage. Ainsi une estime de soi dégradée est un indicateur d'échec vis-à-vis de l'apprentissage, notamment de l'écriture, comme l'ont montré de nombreux auteurs ; cf par exemple, MARTINOT Delphine, 2001, « Connaissance de soi et estime de soi : ingrédients pour la réussite scolaire » in *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 27, n° 3, pp. 483-502. Alors qu'au contraire les bienfaits de l'écriture en art thérapie reposent sur une restauration et une reconstruction de l'image personnelle. cf par exemple, le n° 86-87, juin 2004 de la revue *Arts et thérapie*, intitulé *Écrire, un processus. La Fiction pour se dire*, Paris, 112 p. ou la thèse de COMBRES Laurent, 2007, *La Clinique par l'écrit. Une étude des fonctions de l'écriture du sujet dans des cas de psychoses*, Michel LAPEYRE (dir.), université Aix-Marseille I, 216 p.

<sup>8</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Le Pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.

une double direction à la fois parallèle et complémentaire : celle de personnes peu lettrées qui racontent leur parcours de vie vis-à-vis de l'écriture et celle de personnes ayant rédigé un récit biographique évoquant l'écriture.

« En raison d'une posture épistémologique d'opposition aux démarches hypothéticodéductives, on parlera davantage d'intuitions que d'hypothèses, mais c'est la même logique de déduction (au moins partielle) qui s'applique. En somme, l'approche inductive implique des moments de déduction sans perdre pour autant son caractère essentiellement inductif, celui-ci provenant de l'orientation fondamentale qui consiste à étudier les phénomènes à partir de l'expérience qu'en font les acteurs. Dans ce cadre, la déduction est au service de l'induction<sup>9</sup>. »

A ce stade, l'objet n'était pas de poser des hypothèses mais plutôt de suivre le fil d'une piste intuitive qui se révélait soutenue par d'autres.

### **Au-delà des catégorisations<sup>10</sup>**

« Chaque fois qu'on m'a parlé de lui, cela commençait par « Il ne savait ni lire ni écrire » comme si sa vie et son caractère ne se comprenaient pas sans cette donnée initiale<sup>11</sup>. »

Cette légère mise en doute que pose Annie Ernaux de l'adéquation entre manière d'être et rapport à l'écrit n'est pourtant ni conforme aux opinions courantes, ni à certaines recherches sur l'écrit qui postulent, à l'instar de Jack Goody, que l'accès au code impliquerait « des changements dans les processus cognitifs dont l'homme est l'héritier, c'est-à-dire les façons dont il comprend son univers<sup>12</sup>. » Dès lors, la démarche d'enquête visant à interroger les rapports à l'écriture de femmes migrantes aux statuts résolument différents, face au code

---

<sup>9</sup> GUILLEMETTE François, 2006, « L'Approche de la Grounded Theory; pour innover? » in *Recherches Qualitatives – VOL .26 (1)*, pp. 32-50 <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html> p. 44.

<sup>10</sup> La catégorisation est ici envisagée comme une mise en forme du monde social par la construction externe d'identités collectives visant à des enjeux de contrôle. Forcée par l'État, le sens commun ou même la recherche (par le recours à des classifications). Les catégorisés peuvent se saisir de cette assignation pour renverser le stigmaté, c'est par exemple le cas pour le terme de « race » utilisé justement pour déconstruire les théories racistes par les *Whiteness Studies*. Marco Martiniello et Patrick Simon indiquent que « les lieux de la catégorisation et de la classification sont multiples et s'ils ne se construisent pas dans des relations d'équivalence entre catégorisants et catégorisés, les rapports de pouvoir sont loin de s'exercer d'une manière univoque. » MARTINIELLO Marco & SIMON Patrick, 2005, « Les enjeux de la catégorisation », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 - n° 2 | 2005. Consulté le 19 juin 2014. URL : <http://remi.revues.org/2484> ; DOI : 10.4000/remi.2484

<sup>11</sup> ERNAUX Annie, 1983, *La Place*, Gallimard, Paris, 114 p., p. 26.

<sup>12</sup> GOODY Jack, 1993, *Entre l'oralité et l'écriture*, trad. D. PAULME : *The interface between the written and the oral*, Cambridge university Press, P.U.F., Paris, (1994 pour la version française), 323 p., p. 21.



scriptural, rompt avec les cloisonnements habituels entre personnes lettrées, non lettrées et illettrées, voire analphabètes<sup>13</sup>.

L'illettrisme ou l'alphabétisme apparaissent à travers les médias comme des fléaux sociaux que les politiques publiques nationales ou internationales se proposent d'éradiquer depuis des décennies. Cependant, malgré des dispositifs variés<sup>14</sup>, les chiffres des adultes, dans les pays industrialisés, n'ayant pas acquis les compétences de base, notamment en littéracie<sup>15</sup> – dépassant le simple déchiffrement technique lire écrire – paraissent toujours plus alarmants.

Il ne s'agira pas ici d'opter pour une dénomination précise (illettrisme ou alphabétisme<sup>16</sup>) mais bien de se situer au-delà de ces appellations<sup>17</sup> et de ce qu'elles peuvent recouvrir d'assignations dévalorisantes pour les personnes concernées. L'emploi du terme alphabétisation comme fédérateur de savoirs dits « de base » (savoir lire, écrire et compter)

---

<sup>13</sup> En France, pays dit « alphabétisé » depuis des décennies, c'est, selon l'Unesco, 9 % de la population qui paraît être en difficulté face au code écrit<sup>13</sup>. Cependant, en fonction des études et des manières dont elles sont réalisées pour comptabiliser les personnes (« analphabètes », « illettrées », « faiblement scolarisées », etc.) les chiffres paraissent impénétrables, tant diffèrent les réponses sur la notion des « savoirs de base ». Il ne s'agit pas de réduire ou de façonner une typologie quelconque, ni de délimiter l'apprentissage linguistique à une définition stricte de l'alphabétisation (comme absence totale de scolarité dans l'enfance ou encore comme apprentissage de l'écrit pour des étrangers peu ou non lettrés) ; ni même de se référer aux dernières acceptions (Pour preuve de cette complexité et de ce foisonnement de définitions, en 2006, *le Rapport mondial de suivi sur l'EPT* consacre un chapitre entier aux différentes définitions employées et à leurs statuts divers dans différents champs disciplinaires (Unesco, 2006).) ; mais plutôt de percevoir à travers leurs représentations de l'écrit des attentes, des besoins ou envies d'apprentissage dans ce contexte particulier.

<sup>14</sup> Même s'ils paraissent structurellement inopérants du fait du manque de moyens qu'ils leur sont attribués, comme le souligne Éric Lanoue p. 12 : « Tout autant que dans le domaine de la recherche, à quelques exceptions notables près, l'alphabétisme et l'illettrisme demeurent des parents pauvres des politiques d'éducation nationale et internationale. Peu de ressources, autant humaines que financières, sont en général allouées pour faire reculer, pour accompagner les personnes désireuses d'apprendre à lire, pour développer des dispositifs adaptés et non stigmatisants. » LANOUE Éric, 2013, « Alphabétisme et illettrisme au Nord et au Sud. Quelles voies pour la recherche en sciences sociales et la construction de politiques publiques ? » in *CRES Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre l'alphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la maison de l'Homme, Paris, 364 p., pp. 11-24, p. 12.

<sup>15</sup> Définie comme « aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités. » (rapport de l'OCDE du 14 juin 2000 : *La littératie à l'ère de l'information* : <http://www.oecd.org/fr/education/innovation-education/39438013.pdf>, puis l'Enquête sur la littératie et les compétences des adultes (ELCA) en 2005 <http://www.oecd.org/fr/education/innovation-education/34867466.pdf>, OCDE (2003), *Au-delà du discours : politiques et pratiques de la formation des adultes*, Paris. OCDE (2005), *Promouvoir la formation des adultes*, Paris.

<sup>16</sup> L'illettrisme est une notion utilisée spécifiquement en France pour désigner des adultes qui ayant été scolarisés dans leur enfance, n'ont à l'âge adulte plus ou pas d'usage de l'écrit courant. Elle s'oppose à l'alphabétisme qui serait réservée aux personnes n'ayant jamais été scolarisées. Dans les faits, elle tend à diviser les adultes migrants au capital socio-culturel peu enviable aux adultes ayant résidé en France depuis l'enfance. Cf à ce sujet LAHIRE Bernard, [1999] 2005, *L'Invention de l'« illettrisme »*, La Découverte, Paris, 371 p.

<sup>17</sup> Une journée d'étude intitulée « Pour un renouveau de l'action éducative dans l'univers de l'écrit, tout au long de la vie, au-delà de l'alphabétisation et de la lutte contre l'illettrisme » organisée avec Danielle Desmarais (professeure à l'université du Québec à Montréal), Anne-Sophie Caillot et moi-même à l'université de Paris VIII, le 24 octobre 2008, avait permis de démontrer à la fois la fragilité conceptuelle de ces notions et leurs effets dévalorisants sur les personnes ainsi qualifiées.

permettant à la personne d'être autonome dans son contexte social<sup>18</sup> est malgré tout utilisé dans ce travail car il renvoie à des usages courants notamment par les bénéficiaires des cours de langues, dans certaines associations et, de manière beaucoup plus étendue, au niveau international<sup>19</sup>. Il convient de préciser que ce travail se préoccupe de la question des frontières vis-à-vis de l'écriture dans le contexte où elle est posée, alors même que d'autres recherches sur l'alphabétisation (mais dans des lieux et avec des publics très différents) ont déjà retenu, à savoir :

« qu'il n'y a pas de séparation entre les lettrés et les autres, mais une ligne mouvante et surtout que cet ordre de légitimité s'ajoute à d'autres. Être lettré est un attribut parmi d'autres, notamment le rang social, le sexe et l'âge permettant de prétendre à des postes de responsabilité. Le pouvoir issu de l'instruction entre en concurrence avec d'autres ordres de légitimité, plutôt qu'il ne substitue<sup>20</sup>. »

Ainsi, les questions suivantes serviront de trame au propos :

Quels rapports à l'écriture sont véhiculés par des femmes migrantes hispanophones en France de nos jours ? Sont-ils diamétralement différents entre lettrées et femmes moins lettrées ? Qu'est-ce qui permet de distinguer les uns des autres ? Existe-t-il des empêchements de même nature qui freinent ou rendent difficiles le passage à l'écriture ?

De surcroît, concernant l'écriture de soi, rejoignant Mireille Cifali et Alain André qui s'appuient notamment sur des expériences d'ateliers d'écritures pour adultes :

« Nous postulons qu'il n'y a pas de différence de nature (mais de degré) entre l'écrivain et le commun des mortels, que l'un et l'autre peuvent élaborer leur subjectivité par l'écrit, mais que l'apprentissage (y compris pour l'écrivain, car écrire c'est toujours apprendre à écrire) passe par une prise en compte de l'objet à produire<sup>21</sup>. »

Tout comme il pourrait s'agir d'un postulat de segmentation des personnes et des civilisations avec une hiérarchisation ethnocentrée en fonction de la proximité avec l'écriture, Alan Rogers montre le lien qui existe entre l'idéologie et les méthodes : la conception traditionnelle<sup>22</sup>

---

<sup>18</sup> Dont on renvoie à la définition de l'Encyclopædia Universalis de FRAENKEL Béatrice, GANI Léon, & MBODJ Aïssatou, 13 p.

<sup>19</sup> Aujourd'hui, après la décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation (DUNA 2003-2012) l'Unesco travaille les modalités de réalisation des objectifs de l'alphabétisation fixés à l'horizon 2015 à savoir notamment l'amélioration du niveau d'alphabétisation de 50% des adultes. Cf rapport de la table ronde sur l'alphabétisation du 6 et 7 septembre 2012. <http://unesdoc.unesco.org/images/0022/002238/223804f.pdf>

<sup>20</sup> MBODJ-POUYE Aïssatou, 2013, *Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*, ENS Editions, Lyon, 307 p., p. 79.

<sup>21</sup> CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388 p., p. 124.

<sup>22</sup> La conception traditionnelle est fondée sur une vue déficitaire de l'analphabétisme et sur la conviction que l'apprentissage autonome et les activités de développement ne peuvent démarrer qu'après l'acquisition de

menant à une approche « d’alphabétisation tout d’abord » et allant du haut vers le bas contrastait avec la nouvelle alphabétisation plus participative où

« l’alphabétisation vient en second ». (...) Dans la transition qui s’opère en décrivant les apprenants comme « déficitaires » puis « défavorisés » et enfin « différents », le choix de la méthodologie d’alphabétisation traduit une « position politique adoptée par les planificateurs<sup>23</sup>. »

En décalant le regard, non pas sur les méthodes d’acquisition mais sur la manière dont les personnes utilisent et envisagent le code, la problématique de la thèse ne se focalise pas sur les stratégies politiques et formatives en terme d’éducation, mais bien sur les personnes et leurs manières individuelles de se saisir des outils à leur disposition, en leur donnant un sens qui leur soit propre, qu’il soit en accord ou non avec la volonté sociale qui les a institutionnalisées. Cette manière d’aborder l’objet n’est bien évidemment ni neutre, ni dénuée de positionnement, mais ceux-ci seront exposés et exprimés le plus clairement possible afin que le lecteur puisse mesurer la part de subjectivité de la chercheuse dans l’élaboration des interactions avec les personnes rencontrées et aiguïser son propre sens critique sur les analyses produites. Alban Bensa rappelle à ce titre que :

« Les savoirs dont les rapports sociaux de recherche sont porteurs touchent ainsi de part en part au politique parce qu’aucune parole n’est dissociable du statut de celui ou de celle qui la profère, qu’il s’agisse de la personne interrogée ou de l’ethnographe qui la questionne puis qui écrit à son propos<sup>24</sup>. »

Les femmes évoquées au long de ces pages ont des parcours scolaires contrastés mais rencontrent toutes des distorsions et des tensions face à l’écrit. Certaines ont une grande maîtrise du code écrit depuis l’enfance, d’autres l’ont découvert plus tardivement manifestant des attitudes distinctes face à son appropriation, parfois même en disant le détester. Cela rejoint la position d’Éric Lanoue, pour qui

« Des stratégies sociales et politiques sont à l’origine d’une circulation et d’une distribution de savoirs en dehors des matrices scolaires étatiques qui cherchent à légitimer leurs propres savoirs. La portée stigmatisante de certaines politiques

---

l’alphabétisation (ROGERS Alan, 1994 b, *women, literacy, Income Generation, Éducation for development, Reading (UK)*, 84 p., p. 46.) Elle englobe l’approche de « l’éducation de base » promue par l’UNESCO dans les années soixante ainsi que l’alphabétisation fonctionnelle du Programme expérimental mondial de l’alphabétisation (LIND Agneta, JOHNSTON Anton, 1990, *Literacy in the Third World, SIDA, Stockholm*). L’approche de Paolo Freire, est la seconde tendance, apparue au début des années soixante-dix elle conçoit l’analphabétisme comme une « privation » (ROGERS Alan, 1994 a, *Using literacy : A New Approach to Post-Literacy Materials, ODA (ODA serial n° 10) London*). Enfin la « nouvelle alphabétisation » ou l’approche socio-culturelle des années 1980 met l’accent sur les alphabétisations « différentes ».

<sup>23</sup> ROBINSON-PANT Anna, *Op. cit.*, p. 33.

<sup>24</sup> BENZA Alban & FASSIN Didier, 2008, *Les Politiques de l’enquête, épreuves ethnographiques*, La Découverte, p. 325.

publiques de lutte contre l'analphabétisme et l'illettrisme peut conduire leurs destinataires à les rejeter<sup>25</sup>. »

## L'expérience et les situations d'apprendre

S'il est bien évident que les conditions de vie influent sur les modalités ou les possibilités d'apprentissage – rendant illusoire ou très difficilement accessibles certains dispositifs occultant l'apprenant dans son quotidien personnel<sup>26</sup> – il est également vrai que le milieu de vie génère des situations d'apprentissage qui prennent appui sur son environnement proche (les pairs, les réseaux, etc.). Ces éléments sont souvent ignorés ou leur connaissance est parcellaire pour les institutions (il paraît de surcroît inadéquat, voire dangereux pour la liberté des personnes, que leurs appartenances diverses soient intégralement transparentes aux institutions avec qui elles sont en contact).

Malgré de fortes injonctions à la biographisation, les sujets paraissent créer des discours attendus de nature à préserver leur intimité et à entrer dans les jeux sociaux tels ceux observés par Erving Goffman<sup>27</sup>. C'est ce que souligne Christine Delory Momberger lorsqu'elle évoque la construction par la personne de

« Sa *biographie*, entendue ici non pas comme le cours réel, effectif de la vie, mais comme la représentation construite que s'en font les acteurs – et à sa capacité de biographisation des environnements sociaux<sup>28</sup>. »

Restituer les parcours de femmes apprenantes dans leurs cadres d'appartenances (linguistiques, familiaux, sociaux, professionnels) permettent donc de les envisager à la fois dans leur globalité mais également dans leurs complexités spécifiques, sans pour autant gommer le contexte particulier de production du récit, qui influence son déroulé et sa réception.

De la même manière, l'écrit sera contextualisé et situé dans ses usages sociaux et personnels. C'est effectivement par une attention aux écritures ordinaires et non pas uniquement aux discours produits sur ces écrits, que se focalisera l'observation. L'intérêt sera porté sur

---

<sup>25</sup> LANOUE Éric, 2013, « Analphabétisme et illettrisme au Nord et au Sud. Quelles voies pour la recherche en sciences sociales et la construction de politiques publiques ? » in *École, alphabétisation et lutte contre l'illettrisme, Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, ARES, Paris, 364 p., pp. 11-24, p. 23.

<sup>26</sup> Des formations aux horaires en journée, par exemple, alors que les apprenants sont par ailleurs salariés.

<sup>27</sup> GOFFMAN Erving, 1<sup>re</sup> édition : 1959, *The presentation of Self in Everyday Life* ACCARDO Alain (trad.) 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1- la présentation de soi*, Les Editions de Minuit, Paris, 251 p.

<sup>28</sup> DELORY MOMBERGER Christine, 2009, *La Condition biographique. Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée*, p. 23.

matérialité de l'inscription, son environnement et ses usages et mis en regard avec ce qu'en disent leurs auteur(e)s. Cette démarche se rapproche de celle des *New Literacy Studies*<sup>29</sup> dont Aïssatou Mbodj-Pouye évoque la singularité :

« Le principal acquis des travaux des *New Literacy Studies* nous semble méthodologique : en proposant une redéfinition des objets d'études comme des « pratiques de l'écrit » à situer dans des contextes précis, il a permis le développement d'une série de travaux ethnographiques extrêmement précieux<sup>30</sup>. »

Tout comme pour les femmes rencontrées au cours de cette recherche, la *grassroots literacy* portée par Jan Blommaert<sup>31</sup> s'intéresse aux écritures non standardisées et ses objets d'étude portent sur des écrits ordinaires (correspondance, récits, listes...)<sup>32</sup>. Cet intérêt pour des pratiques sociales ordinaires est traversé par un courant de la recherche qui se saisit d'une dimension qualifiée d'« infra-ordinaire<sup>33</sup> » notamment à travers l'étude de certaines écritures<sup>34</sup>.

L'ordinaire<sup>35</sup> étant investi ici d'une dimension valorisante et stimulante pour la compréhension et étant propice à de nouveaux entendements car il s'agit d'interroger l'habituel, les choses communes de la vie courante. Tel Georges Perec qui, dans son projet littéraire, invite chacun de nous à fonder sa propre anthropologie, en réinterrogeant sans cesse les allant-de-soi du quotidien, opposés à l'événement, c'est dans le questionnement du banal que réside cette quête de sens.

« Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent

---

<sup>29</sup> FRAENKEL Béatrice, MBODJ Aïssatou, 2010, "Les new literacy studies, jalons historiques et perspectives actuelles" in *Langage et société* n° 133, 2010, *New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit*, Édition de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 152 p., pp. 7-24.

<sup>30</sup> MBODJ-POUYE Aïssatou, LAHIRE Bernard (dir.), 2007, *Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du Mali*, thèse de doctorat en anthropologie et sociologie, université Lumière-Lyon 2, 715 p., p. 20.

<sup>31</sup> BLOMMAERT Jan, 2008, *Grassroots Literacy. Writing, Identity and Voice in Central Africa*, London, Routledge. « Grassroots literacy is a label I use for a wide variety of « non-elite » forms of writing (and the elite forms will be flagged by means of the hyphenated « ortho-graphy »- « writing right »-in this book).

<sup>32</sup> Il s'intéresse également aux inscriptions murales (graffiti, annotations diverses) qui ne se sont pas manifestées dans ce travail. La forme de graphie oralisée qui devient signifiante en dehors du cadre orthographique ou conventionnel des lettrés. Une autre signifiante de l'écrit en quelque sorte, dans un usage détourné, voire ignoré, de la partie de la population la plus en accord avec les usages traditionnels « savants ». C'est cet aspect ce décalage avec une norme d'usage qui rapproche.

<sup>33</sup> Reprenant le titre de l'ouvrage de Georges Perec (cité plus bas).

<sup>34</sup> cf. LEFEBVRE Muriel, 2013, « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », in *Sciences de la société* [En ligne], 89 |. Consulté le 12 juillet 2014. URL : <http://sds.revues.org/203>

<sup>35</sup> En référence à CERTEAU de Michel, (1980), 2002 (nouvelle édition), *L'Invention du quotidien, 1-Arts de faire*, Gallimard, Paris, 350 p. mais aussi à CHAUVIER Eric, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire, Une conversion du regard*, Anarchasis, Toulouse, 168 p.

triviales et futiles: c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité<sup>36</sup>. »

## Migrantes en écritures, mobilités transformatrices

Dans une société de la globalisation<sup>37</sup>, la migration est un phénomène qui ne cesse de s'accroître et qui est très loin de se réduire aux mobilités Sud-Nord mais prend de multiples formes<sup>38</sup> qui sont maintenant assez connues<sup>39</sup>. A Paris, ville cosmopolite, les langues sont nombreuses et représentent des jeux de tension entre revendications et injonctions contradictoires, certains prônant le droit<sup>40</sup> ou le devoir<sup>41</sup> d'apprendre le français, quand d'autres revendiquent la reconnaissance de leur langue maternelle.

Les enjeux linguistiques font bien évidemment partie de l'histoire migratoire, que ce soit par le choix d'une destination (dont la personne maîtrise la langue) ou par un enjeu d'apprentissage une fois le voyage achevé. Travailler avec des femmes migrantes hispanophones en France procède de l'intérêt majeur que la rupture linguistique les contraint ou leur rend soudain possible un apprentissage de la langue écrite à l'âge adulte. Cette période de transformation, liée à tout acte de formation, les conduit à une attention ou du moins une remémoration de leurs expériences antérieures sur leurs modalités d'acquisition et elles sont en mesure de les exprimer (ce que peuvent réaliser beaucoup plus difficilement de jeunes enfants placés dans les mêmes nécessités<sup>42</sup>).

---

<sup>36</sup> PEREC Georges, 1989, « Interroger l'habituel » in *l'Infraordinaire*, Le Seuil, Paris <http://remue.net/cont/perecinfracord.html>

<sup>37</sup> Au sens d'ABÉLÈS Marc, 2008, *Anthropologie de la Globalisation*, Payot et Rivages, Paris, 277 p.

<sup>38</sup> « L'écrasante majorité des personnes qui migrent le font à l'intérieur de leur propre pays. Même en utilisant une définition conservatrice, nous estimons à environ 740 millions le nombre de migrants internes, soit près de quatre fois celui des migrants internationaux. Parmi ceux ayant quitté leur pays, seul un tiers s'est déplacé d'un pays en développement vers un pays développé, c'est-à-dire moins de 70 millions de personnes. » KLUGMAN Jeni (dir.), Rapport mondial sur le développement humain, 2009, *Lever les barrières : Mobilité et développement humains*, Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), New York, 251 p., p. 15.

<sup>39</sup> Des recherches telles celles de la géographe Amandine Spire, qui étudie les migrations Sud-Sud en Afrique de l'Ouest, reconfigurent sérieusement les images de l'étranger ou du migrants, SPIRE Amandine, 2011, *L'Etranger et la ville en Afrique de l'Ouest. Lomé au regard d'Accra*, Karthala, Paris, 378 p.

<sup>40</sup> Un colloque sous l'égide de l'association « Du droit à la langue du pays d'accueil » a été organisé à Paris le 11 juin 2014. Elle regroupe diverses associations et est financée par le ministère de l'Intérieur et le Conseil européen... On peut postuler que c'est un droit qui a le goût du devoir.

<sup>41</sup> Avec le contrat d'accueil et d'intégration <http://vosdroits.service-public.fr/particuliers/N17046.xhtml>

<sup>42</sup> Bien que des recherches existent, cf à ce sujet notamment Joanna Lorilleux « Écriture et migration. Périgrinations avec des adolescents scolarisés tardivement » pp. 11-20 ; Bruno Hubert, « Faire de sa vie une fiction. Des migrations en écriture avec des enfants d'école élémentaire » pp. 23-30, Teresa Solis, « "Si c'était pour moi, je ne venais pas ici." Les enfants racontent. » pp. 33-39, 2014, *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p.

La migration, trop souvent perçue comme un handicap – que ce soit pour les personnes qui la vivent comme pour celles qui en discutent les effets – est bien évidemment source d'apprentissages et d'enrichissements personnels et collectifs forts par les différents bouleversements occasionnés par sa réalisation. Les épreuves et les traumatismes qui lui sont parfois associés peuvent alimenter une forme « d'aventure personnelle<sup>43</sup> » dont on peut être fier(e) d'avoir triomphé et dont certains témoignent comme d'un parcours de vie exemplaire, en ayant recours à l'écriture soit directement soit par un tiers<sup>44</sup>.

Certains migrants s'appuient sur leur récit pour transformer le regard porté sur eux et ainsi leur place sociale dans le pays de résidence<sup>45</sup>, l'écriture devenant alors l'élément permettant d'obtenir une reconnaissance ici et là-bas, personnelle et par les autres.

Concernant l'acquisition du code, il est plus courant pour les enseignants et les formateurs, de penser les difficultés linguistiques à surmonter que de mettre en avant les créations hybrides suscitées par des contacts idiomatiques. Cependant, la sociolinguistique en a fait un terrain de recherche et une grande littérature s'appuie justement sur ces jeux de langues et leurs enjeux de pouvoir, permettant des créations ayant l'écriture pour support :

« Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie ? Comment écrire dominé<sup>46</sup> ? »

Littérature et apprentissage de base peuvent donc s'entrecroiser et s'alimenter, envisageant l'écriture comme un rapport intime, bien au-delà des compétences grammaticales ou lexicales habituelles. C'est ainsi que certains organismes de formation associent formation de base et création littéraire, invitant des artistes en résidence dans leur ateliers sociolangagiers<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> cf à ce sujet LE COURANT Stefan, 2014, « “Le jour où on a découvert l'Europe“. Le voyage et l'aventure dans le récit d'Ibrahim Kanouté », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp.73-80.

<sup>44</sup> LYDIE Virginie, 2014, « Du témoignage au livre. Parcours en inconnu d'un auteur devenu témoin et de son témoin co-auteur », *ibidem*.

<sup>45</sup> RACHEDI Lilyane, 2009, « Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires » in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.

<sup>46</sup> CHAMOISEAU Patrick, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p., p. 17.

<sup>47</sup> Ce fut, par exemple, le cas de l'écrivain Philippe Ripoll dans une association de femmes dyonnisiennes (habitantes de la ville de Saint-Denis) du comédien Patrick Fontana à EMMAÛS et celle de l'écrivaine Virginie Poitrasson à la CIMADE qui a le projet d'éditer un livre (<http://remue.net/spip.php?rubrique675>).

Si la migration peut comporter une connotation dépréciative dans l'esprit de certains, le terme de mobilité est plutôt réservé aux fonctions positives du changement géographique, envisagé comme mouvement transformateur valorisant la personne qui en fait l'expérience. C'est le cas des programmes universitaires qui, notamment en section FLE<sup>48</sup>, sont le support de validations académiques. Muriel Molinié évoque la mobilité comme un paradigme éducatif. Elle souligne que l'Université valorise des compétences d'adaptations interculturelles recherchées dans l'entreprise :

« L'étudiant doit vivre une mobilité internationale pendant ses études universitaires et dans le cadre de celles-ci car cette mobilité sera valorisée lorsqu'il cherchera du travail. (...) L'enjeu est donc bien celui de la distinction, de la singularisation (notamment par le fait de surmonter l'épreuve de l'adaptation) et de la place<sup>49</sup>. »

Si cette expérience de la mobilité qui convoque *a minima* les compétences du migrant lambda est reconnue et recherchée par l'Université et les entreprises, il en va tout autrement pour celles bien plus diversifiées et importantes (recherche d'emploi, de logement, de procédures administratives, etc.) des étrangers économiquement moins favorisés. Les écritures dans la langue de résidence sont alors omniprésentes, contraignant la personne à s'y adapter, sans bénéficier de grandes reconnaissances sociales.

L'expérience de la migration se vit également parfois comme une expérimentation du rêve de l'ailleurs. L'écriture peut alors être le support de ce rêve et le révélateur de la différence de culture. C'est le cas pour certains Latino-américains pour qui Paris comporte une part d'illusion avant le voyage :

« Beaucoup partiront déçus, d'autres resteront. C'est alors qu'émerge l'artiste, comme si Paris devenait l'attraction par lequel l'écrivain commence à découvrir ses racines, sa terre, ses origines, son identité<sup>50</sup>. »

L'écriture, pour les écrivains avertis comme pour les néophytes, est alors un moyen de saisir les mutations identitaires à l'œuvre par la migration. Ces différentes reconfigurations à

---

<sup>48</sup> Voir à ce sujet les ouvrages de Marie Berchoud, notamment BERCHOUDE Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p.

<sup>49</sup> MOLINIÉ Muriel, 2011, « Construire la relation interculturelle en mobilité internationale : entre formation académique et enjeux de professionnalisation » in MOLINIÉ Muriel (dir.), *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures. Enjeux de formation par la recherche action*. CRTF, université de Cergy-Pontoise, 153 p., pp. 35-57, p. 47.

<sup>50</sup> Traduction personnelle de « Muchos se irán decepcionados algunos quedarán. Es entonces que emerge el creador y es así como París se vuelve el centro en donde el escritor empieza a descubrir sus raíces, su tierra, sus orígenes, su identidad. » PALMA Milagros (coord.), 2006, *Le Paris latino-américain, El París latinoamericano, Anthologie des écrivains latino-américains à Paris, Antología de escritores latinoamericanos en París*, édition bilingue, Indigo & Côté Femmes, Paris, 297 p., p. 20.



l'œuvre dans la migration intègrent bien évidemment aussi les identités sexuelles<sup>51</sup> des personnes.

## Pourquoi le point de vue des femmes ?

Focaliser la recherche sur le point de vue des femmes et non sur les femmes (puisque les hommes sont présents dans les discours et les récits qu'elles élaborent) s'appuie sur plusieurs constats convergents, le premier que Catherine Quiminal pointe est que jusqu'au début des années 2000,

« La question des rapports sociaux de sexe, telle qu'elle se pose en situation migratoire, ne fait l'objet d'aucune étude, alors que le processus d'acculturation, c'est-à-dire d'échanges culturels entre individus ou groupe d'individus, ont, sans conteste, des effets significatifs sur les rapports hommes-femmes. Chacun des deux sexes redéfinit sa place en fonction de celle que lui assigne la société d'arrivée et d'une réinterprétation de sa culture. Destabilisateurs de solides traditions, les processus d'acculturation sont aussi créateurs de réalités inédites<sup>52</sup>. »

On peut envisager que l'écriture dans une nouvelle langue est porteuse d'un potentiel créatif et inédit pour chacun des deux sexes et qu'à ce titre elle va bousculer les habitudes, les rôles et les places qu'elle occupait avant la migration.

Une pré-enquête précédente<sup>53</sup> avait abouti au constat réitéré que les personnes interrogées portaient des discours très différents sur leur rapport à l'écrit en fonction de leur assignation sexuelle. Ainsi, les hommes envisageaient leur parcours d'apprentissage linguistique en lien direct avec une perspective professionnelle (plus ou moins vague) alors que les femmes interrogées investissaient la formation après des péripéties familiales<sup>54</sup> qui imposaient un changement de statut et de place face à l'écrit, qu'elles aient eu ou non une activité salariée

---

<sup>51</sup> Genre et identité sexuelle étant imbriqués l'un dans l'autre comme le précis Didier Fassin, 2012, « Trouble-genre », préface à l'édition française, in J. Butler, *Défaire le genre*, M. Cervulle trad., Paris, Éditions Amsterdam (2004, *Undoing Gender*, London, Routledge), pp. 13-14. « La Sexualité est liée au genre, car les normes de genre traversent la sexualité ». [...] « Le genre n'est pas notre essence, qui se révélerait dans nos pratiques ; ce sont les pratiques du corps dont la répétition institue le genre. L'identité sexuelle ne préexiste pas à nos actions : derrière l'action, ou avant elle, il ne faut pas supposer quelque acteur. Car ces actions sont elles-mêmes agies : le genre est l'effet des normes de genre. »

<sup>52</sup> QUIMINAL Catherine, 2004, « Migrations » in HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, (1ère édition 2000), 2004, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p., pp. 124-129, p. 127.

<sup>53</sup> LEROY Delphine, 2006, *Rapports à l'écrit d'apprenants en alphabétisation, dans un centre social à Paris 19e*, mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, VERRIER Christian (dir.), université de Paris VIII, Saint-Denis, 113 p.

<sup>54</sup> Décès ou maladie du conjoint qui avait jusqu'alors géré tous les documents administratifs et financiers de la famille et qui d'une certaine manière autorisait la femme à se les approprier par défaut.

précédemment. Les rapports sociaux de sexe régissaient donc également les discours sur l'écriture, dont le pouvoir était renforcé par une langue distincte du pays de naissance. Les femmes migrantes peu lettrées étaient donc assignées à des rapports sociaux de sexe dans lequel l'écrit jouait un rôle de contrôle et d'émancipation en relation directe avec leurs situations conjugales, relations que n'établissaient pas les hommes interrogés dans leur propre rapport à l'écrit.

Par ailleurs, si des travaux s'appuyant sur le genre existent dans les programmes d'alphabétisation au niveau mondial<sup>55</sup>, notamment en terme de stratégie locale d'apprentissage, bien peu concernent des populations migrantes dans les pays occidentaux. Il faut certainement voir là aussi une occultation systématique jusqu'à ces dernières années, du phénomène de migration comme étant également (et plus qu'à parité) une histoire de femmes<sup>56</sup> et non pas uniquement une conséquence du regroupement familial.

Philippe Rygiel et Natacha Lillo pointent également que

« L'expérience immigrée, dans ses différents moments, est en effet structurée par le genre en ce qu'elle ne prend pas les mêmes formes pour les hommes et pour les femmes. De même, images et représentations des populations en migration sont genrées, tant parce que le regard porté sur les migrants les distingue en fonction du genre, que parce que migrants et migrantes ne proposent pas les mêmes récits, ou ne portent pas la même mémoire de l'expérience migratoire<sup>57</sup>. »

Enfin, le rapport à l'écriture comporte un champ problématisé associant identité sexuelle et écrivain(e), les questions sur la femme auteure<sup>58</sup>, les écritures féminines<sup>59</sup> ou genrées<sup>60</sup> et celles des accès plus que difficiles aux écritures publiques<sup>61</sup>, expriment un questionnement parfois très vif sur des spécificités scripturales propres au genre de l'auteur(e).

---

<sup>55</sup> Manger des concombres avant de mourir.

<sup>56</sup> Voir notamment : DALLERA Corinne & DUCRET Véronique, 2004, *Migration féminine au-delà des stéréotypes*, Recherche financée par l'Office fédéral des étrangers, Suisse 108 p., <http://www.2e-observatoire.com/downloads/livres/brochure10.pdf>

et FALQUET Jules, REBAUDE Aude, FREEDMAN Jane, SCRINZI Francesca (coord.), 2008, *Femmes, genre, migrations et mondialisation. Un état des problématiques*, Les cahiers du CEDREF 2008-16, université Paris Diderot, Paris 7, Paris, <http://cedref.revues.org/330>

<sup>57</sup> RYGIEL Philippe, LILLO Natacha (dir.), 2006, *Rapports sociaux de sexe et immigration. Mondes atlantiques XIXe-XXe siècle*, Publibook, Paris, 142 p., p.12.

<sup>58</sup> cf notamment PLANTÉ Christine, 1989, *La Petite Sœur de Balzac, Essai sur la femme auteur*, Le Seuil, Paris, 375 p. et OZOUF Mona, (1995, 1<sup>re</sup> édition), 1999, *Les Mots des femmes, Essai sur la singularité française*, Gallimard, Paris, 421 p. et GENLIS Madame de, 1825, *La Femme auteur*, Lecoq et Durey libraires, Paris in *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques*, réédition Gallimard, collection folio, Paris, 2007, 99 p.,

<sup>59</sup> Les femmes ont été souvent obligées de travestir leur identité (George Sand, les sœurs Brontë, George Eliot) de garder l'anonymat (Jane Austen qui signera « by a lady ») ou bien d'être dans l'ombre d'un homme (par exemple Colette dont le premier mari s'attribuera la paternité de son *Claudine*).

<sup>60</sup> VIOLLET Catherine (dir.), 1997, *Genèse textuelle, identités sexuelles*, actes du colloque franco-russe, Paris, 15-17 février 1996, éditions du Lérot, Tusson, 218 p.

<sup>61</sup> ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, DEMANGE Odile (trad.), 2007, *Les Femmes qui écrivent vivent*

## L'auteurisation comme forme d'agentivité<sup>62</sup>

« J'ai eu à cœur d'être « auteur » de ma vie, me refusant à, consciemment, être seulement acteur<sup>63</sup>. »

Évoquer l'auteurisation<sup>64</sup>, c'est évoquer à la fois la capacité visible d'écrire (être auteur) et le pouvoir d'agir (s'autoriser), dans le doute parfois omniprésent du pouvoir écrire.

La difficulté face à l'écriture pourrait être ainsi de même nature, inhérente à l'acte scriptural. Une question de pouvoir sur soi-même et de mort. Mort d'une chose intime et inexplicable qui dépasse les catégorisations :

« Écrire  
Je ne peux pas.  
Personne ne peut.  
Il faut le dire : on ne peut pas.  
Et on écrit.  
C'est l'inconnu qu'on porte en soi : écrire c'est ce qui est atteint : c'est ça ou rien.  
On peut parler d'une maladie de l'écrit.  
Ce n'est pas simple ce que j'essaie de dire là, mais je crois qu'on peut s'y retrouver, camarades de tous les pays<sup>65</sup>. »

« S'auteuriser » serait donc ce moment précis, où le sujet, jusque là empêché, s'autorise à devenir auteur de lui-même. Il prend acte et agit, pas nécessairement contre quelque chose mais indéniablement pour lui-même. Il se constitue en tant que sujet. En agissant il se donne à la fois la liberté et le pouvoir de l'action.

---

*dangereusement*, Flammarion, Paris, 152 p.

<sup>62</sup> Ou *agency* (en anglais), traduit parfois comme pouvoir d'agir ou capacité d'agir, selon Maxime Cervulle et Armelle Testenoire : « Elle porte sur les conditions et la logique de l'action – de l'action proprement politique, collective, mais également “micro politique”, située au niveau de ces pratiques de soi par lesquelles se reproduit le sujet. Principalement théorisée par le féminisme poststructuraliste, la capacité d'agir a été pensée en termes de résistance aux normes de et aux rapports de domination. » CERVULLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle, 2012, *Subjectivités et rapports sociaux*, Cahiers du genre, n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p., p.7.

<sup>63</sup> PERRAUT-SOLIVERES Anne, 2001, *Infirmières, le savoir de la nuit*, PUF, Paris, 292 p., p. 45.

<sup>64</sup> Ce néologisme est apparu en Sciences de l'Éducation à l'université Paris 8, dans une plaquette de formation de licence au début des années 2000. Élaboré par Jean-Louis Le Grand, accompagné de Christian Verrier ce terme – non consensuel – donnait le titre à un nouvel axe de formation. On peut le rapprocher, sans pour autant l'assimiler, à ce que Jacques Ardoino a, dès 1992, défini sous le terme « autorisation », pensé comme manière pour le sujet d'auto légitimer ses actes (ARDOINO Jacques, mai-décembre 1992, « L'approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives », document Paris 8, p. 7.). Toujours sous le terme d'autorisation, il est utilisé dans un article traitant spécifiquement du rapport à l'écrit (ARDOINO Jacques, octobre 2002, « L'écriture, s'autoriser entre soi et les autres », in *Pratiques de formation- Analyses n° 44, Écritures et formation*, université Paris VIII, Saint-Denis, 143 p., pp. 5-12). Ce n'est vraiment qu'à partir des années 2002-2003 que ce néologisme va être utilisé en tant que tel.

<sup>65</sup> DURAS Marguerite, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 82 p., pp. 51-52.

Acte graphique et acte politique sont ici indissociables. Dans une autre mesure, avec une forme exposée différemment, Annie Ernaux déclare également que pour elle, écrire c'est agir.

« Oui, j'ai dit l'autre jour qu'écrire était ce que je pouvais faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. Mais je ne voulais pas signifier par là que mes livres remplacent l'engagement ni même qu'ils sont la forme de mon engagement. Écrire *est*<sup>66</sup> selon moi une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral existant<sup>67</sup>. »

Si par des pratiques de soi scripturales, chacun(e) peut développer des formes développant son pouvoir d'agir, l'auteurisation concerne aussi le chercheur(e) qui rédige et écrit sur les personnes rencontrées, transformant un matériel discursif en production écrite. Ce mouvement subjectif n'est pas occulté dans ce travail. Il s'enracine au contraire sur une réflexivité méthodologique et épistémique générées par la situation d'enquête. Le terrain est alors vécu comme « une épreuve ethnographique » au sens où Didier Fassin et Alban Bensa<sup>68</sup> l'évoquent.

Dès lors, il convient de poser trois questions liminaires qui fondent le fil conducteur de ce propos :

Existe-t-il des points communs, des passerelles entre la manière de percevoir l'acte d'écriture pour des apprenantes en français et des écrivaines migrantes publiées ou non ? L'écriture en migration comporte-t-elle une spécificité par l'usage d'une langue non maternelle ? L'expérience migratoire influe-t-elle sur le rapport à l'écriture qu'entretiennent les personnes l'ayant éprouvée ?

Pour les approcher d'un peu plus près, il convient de préciser que c'est par des rencontres ethnographiques avec des femmes migrantes hispanophones apprenantes en langue française à Paris que s'est construit ce travail et par la mise en regard d'écrivaines célèbres ou encore inconnues<sup>69</sup> de langue espagnole.

Loin des statistiques et des données numériques, il s'agit de porter un regard « micro » sur un phénomène mondial en interrogeant les personnes, à travers leur récit de vie sur la manière d'envisager et de cohabiter au quotidien avec l'écrit.

---

<sup>66</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>67</sup> ERNAUX Annie, 2003, *L'Écriture comme un couteau*, Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, Paris, 156 p., p. 74.

<sup>68</sup> FASSIN Didier, BENZA Alban, (dir.) 2008, *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, La Découverte, Paris, 328 p.

<sup>69</sup> Le récit d'Isabel Gille, *Une Andalouse en Bourgogne*, situé en annexe, est inédit, il est conservé à l'APA.

« Car comme le langage, l'écriture est donc là, non dans une sphère à part, mais vraiment partout, indiscernable de prime abord, comme une peau du social<sup>70</sup>. »

## Reconfiguration des récits biographiques et histoires sociales

Collecter et recomposer des histoires de vie<sup>71</sup>, tels Maurizio Catani<sup>72</sup> ou Oscar Lewis<sup>73</sup>, avec des personnes peu habituées à s'exprimer dans le but d'être consultées – car souvent stigmatisées comme ne possédant pas un savoir académique de nature à être diffusé – questionne sur le passage d'une situation d'interlocution à une autre forme d'exposition. Ce fossé peut générer, sinon des contradictions, au moins des faux-semblants ou des raccourcis, qui empêchent le lecteur de se saisir d'un pan, d'une partie de la complexité<sup>74</sup> de toute narration et la réduisent de leur substance dynamique<sup>75</sup>.

« Qu'arrive-t-il au discours quand il passe de la parole à l'écriture ? A première vue, l'écriture semble n'introduire qu'un facteur purement extérieur et matériel : la fixation, qui met l'événement de discours à l'abri de la destruction. En réalité, la fixation est seulement l'apparence externe d'un problème singulièrement plus important qui touche à toutes les propriétés du discours (...). D'abord, l'écriture rend le texte autonome à l'égard de l'intention de l'auteur. Ce que le texte signifie ne coïncide plus avec ce que l'auteur a voulu dire. Signification verbale, c'est-à-dire textuelle, et signification mentale, c'est-à-dire psychologique, ont désormais des destins différents<sup>76</sup>. »

---

<sup>70</sup> L'écrit étant envisagé de manière large en référence à l'ouvrage de FABRE Daniel (dir.), 1997, *Par Ecrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Mission du Patrimoine ethnologique, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 393 p., p. 19.

<sup>71</sup> PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis, 1993, *Les Histoires de vie*, PUF, Collection Que sais-je ? Paris, 125 p., BERTAUX Daniel, 1997, *Les récits de vie, perspective ethnosociologique*, Nathan, Paris, 127 p. et GONZALEZ MONTEAGUDO José, 2010, "Histoires de vie interculturelles : Entre recherche, formation et témoignage", in G. Schlemminger & B. Egloff (Eds.) : *Récits de vie : au-delà des frontières. Revue Synergies. Pays germanophones*, 3, 17-26, University of Karlsruhe, Germany. Available in: <http://www.synergies.avinus.de/?p=142>

<sup>72</sup> CATANI Maurizio, MAZÉ Suzanne, 1982, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, librairie des Méridiens, Paris, 468 p.

<sup>73</sup> LEWIS Oscar, (1re édition : 1961, *The Children of Sánchez: Autobiography of a Mexican family*), *Les Enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine*, ZINS Céline (trad.), 1963, Gallimard, Paris, 436 p. et LEWIS Oscar, (1re édition : 1969, *A death in the Sánchez family*), ZINS Céline (trad.) 1973, *Une mort dans la famille Sánchez*, Gallimard, Paris, 175 p.

<sup>74</sup> En référence à MORIN Edgar, 1990, *Introduction à la pensée complexe*, ESF éditeur, (réédition 2005 Le Seuil), Paris, 158 p.

<sup>75</sup> En référence à CAMILLERI Carmel, la « Perspective dynamique » et transformative de l'individu qui recouvre à la fois la dimension expérientielle de chacun, tout au long de son parcours de vie mais aussi les interactions avec les environnements (sociaux, culturels, spatiaux...) parcourus. CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond-Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna, TABOADA-LEONETTI Isabelle, VASQUEZ Ana, 1990, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 232 p., p. 22.

<sup>76</sup> RICCEUR Paul, 1986, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Le Seuil, Paris, 448 p., p. 124.

Dans cette perspective, une réelle attention à situer les discours et les situations d'enquête, même lorsqu'elles ne mettent pas toujours en valeur la perspicacité de la chercheuse, est portée tout au long des restitutions et des analyses. C'est ainsi que la première partie de la thèse reprend les contextes des rencontres, celles des lieux d'apprentissage ainsi que des interactions produites durant l'enquête. Car l'un des soucis méthodologiques majeurs, qui rejoint certainement des questions éthiques, comme le souligne Jean-Louis Le Grand<sup>77</sup>, est non seulement la question de la subjectivité du chercheur à l'œuvre dès le moment de la rencontre, mais également son analyse écrite à partir de matériaux oraux déjà transformés par une transcription.

C'est ce qui fait qualifier les histoires de vie, telles celles d'Oscar Lewis<sup>78</sup>, de « science de la fable<sup>79</sup> » par Michel de Certeau, car « ces différentes « hétérologies » (ou sciences de l'autre) ont pour trait commun d'écrire la voix », alors que celle-ci est absente, altérée par les écritures successives du chercheur. « Les textes disent ainsi une voix altérée dans l'écriture qu'elle rend nécessaire par son insurmontable différence<sup>80</sup>. »

Ainsi, les discours produits par les femmes rencontrées ne sont pas analysés « textuellement » mais prédomine une volonté de les recontextualiser à la fois dans la situation particulière de l'entretien mais également dans l'histoire de la narration biographique de la personne. Cela rejoint la problématique de l'énoncé soulevé par Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir* lorsqu'il dit que « l'énoncé est à la fois non visible et non caché<sup>81</sup> » dans lequel il se propose d'

« entreprendre l'histoire de ce qui a été dit, c'est alors refaire dans l'autre sens le travail de l'expression : remonter des énoncés conservés au fil du temps et dispersés à travers l'espace, vers ce secret intérieur qui les a précédés, s'est déposé en eux et s'y trouve (dans tous les sens du terme) trahi. Ainsi se trouve libéré le noyau de la subjectivité fondatrice. Subjectivité qui demeure toujours en retrait par rapport à l'histoire manifeste ; et qui trouve, au-dessous des événements, une autre histoire, plus sérieuse, plus secrète, plus fondamentale, plus proche de l'origine, mieux liée à son horizon ultime (et par conséquent plus maîtresse de toutes ses déterminations<sup>82</sup>). »

---

<sup>77</sup> cf LE GRAND Jean-Louis, 2000, « Ethique, Etiquettes et Réciprocité dans les histoires de vie », in FELDMAN Jacqueline, KOHN Ruth, *L'Éthique dans la pratique des Sciences humaines. Dilemmes*. L'Harmattan, Paris, pp. 223-247.

<sup>78</sup> Opus Cit.

<sup>79</sup> CERTEAU de Michel, (1re édition 1980.), *L'invention du quotidien, I- arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p., pp. 233-235.

<sup>80</sup> Ibidem, p.235.

<sup>81</sup> FOUCAULT Michel, 1969 ; rééd. 1992 *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 257 p., p. 150.

<sup>82</sup> Ibidem, p. 167.

Bien évidemment, il ne s'agit pas de comparer le projet d'histoire, d'archéologie du savoir humain, qu'est celui du philosophe disparu, à celui beaucoup plus modeste de reconstitution partielle de parcours de vie par une thésarde, mais de mettre la perspective biographique, historique de la personne comme moyen de se rapprocher de ses énoncés non visibles, intrigants comme l'étaient ceux de Pierre Rivière<sup>83</sup> à travers son récit. D'autant plus que le « cas » n'est pas pensé comme totalisant mais bien dans sa singularité « diffus, sériel, hétéroclite » ainsi que l'évoque Jean-François Laé<sup>84</sup>. Ainsi, le projet n'est pas une quête de La Vérité, mais une tentative d'approche des multiples réalités de la personne, d'exposition de ses tensions et ses interactions diverses, pour composer un prisme ou des réalités fragmentées de nature à éclairer chaque fois un peu plus, un peu mieux la situation.

« Avec d'autres, Michel de Certeau ne croit pas en une réalité dernière et définitive, il plaide pour son inéluctable reconstruction. La réalité se raconterait en s'écrivant. Nous sommes condamnés au choix et à la réécriture. La multiplicité de nos réécritures constitue la tradition; la diversité des interprétations, notre richesse. Ce sont nos reconstructions qui ont de la force, nos savoirs sont partiels et remplaçables. Les faits existent certes, mais ne font jamais une histoire. Une histoire prend forme à travers des mises en relation, des liens tissés entre des faits que tout éloigne. Si on se contente d'une énumération de ce qui s'est passé, ce sera tout au plus une chronique, ou une suite d'information<sup>85</sup>. »

## Une histoire de relations : vers une poétique de la rencontre

Cependant, dans le cas d'interviewes orales, Franco Ferrarotti va encore plus loin, puisqu'il affirme que le récit oral de la personne est déjà largement guidé, influencé par la personne (en général le chercheur) qui suscite la narration.

« Chaque récit d'un acte ou d'une vie est à son tour un acte, la totalisation d'expériences vécues et d'une interaction sociale. Un récit biographique n'a rien d'un compte rendu de fait divers, c'est une action sociale à travers laquelle un individu retotalise synthétiquement sa vie, (la biographie) et l'interaction sociale en cours (l'interview) au moyen d'un récit-interaction. Le récit biographique raconte-t-il une vie

---

<sup>83</sup> *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, présenté par Michel Foucault Gallimard, 1973, 424 p.

<sup>84</sup> « Parce que le “ beau cas ” Rivière (ou Herculine) est une forme de contenu, une manière d'énoncer un différentiel, il n'y a guère besoin d'une vue panoramique. Cette figure invisible et oubliée démultiplie par elle-même les territoires où se manifestent ces vies anonymes, qui se débattent dans les filets avec rage, bref, la vie des hommes infâmes comme une particule de forces qui hante Michel Foucault. » LAÉ Jean-François, 2004, « Les “ Beaux cas ” chez Michel Foucault » in *Le Portique* n° 13-14, en ligne <http://leportique.revues.org/615>. Consulté le 16/07/14.

<sup>85</sup> CIFALI Mireille, 2012, « Croire en l'écriture ». Michel de Certeau, une poétique du quotidien Conférence, Montevideo, 30 mars 2012 », 19 p., mp.10. [http://www.mireillecifali.ch/Textes\\_non\\_publics\\_files/mcerte](http://www.mireillecifali.ch/Textes_non_publics_files/mcerte). Consulté le 02/01/2013.,

? Nous dirons plutôt qu'il raconte une interaction grâce à l'intermédiaire d'une vie. Il n'y a pas plus de vérité biographique dans récit oral et spontané que dans un journal, une autobiographie et certains mémoires. Nous acquerrons cette vérité biographique seulement en prenant en compte la vérité relationnelle qui informe le récit<sup>86</sup>. »

C'est en cela que les écarts avec les prescriptions méthodologiques de non-directivité ont été déroutées au fil des entretiens car elles apparaissaient comme des entraves à la situation de dialogue, figeant les discours de mes interlocutrices dans une attente de validation. Pour autant ces cheminements n'ont pas évincé les grandes lignes de la chartre<sup>87</sup> de l'ASIHVIF<sup>88</sup> quant aux conditions d'écoute, de respect et éventuellement d'émancipation des personnes. Durant les différents moments de l'enquête, la volonté de préserver une relation de qualité avec les personnes interrogées, tout en demeurant à l'affût de réponse concernant ma problématique, a produit des « bricolages », dans une visée « hétérologique » qui pourrait se rapprocher de ce qu'Édouard Glissant esquisse dans sa Poétique de la Relation :

« Désindividuer la Relation, c'est rapporter la théorie au vécu des humanités, dans leur singularités. C'est revenir aux opacités, fécondes de toutes les exceptions, mues de tous les écarts, et qui vivent de s'impliquer non à des projets, mais à la densité réfléchie des existences<sup>89</sup>. »

En s'écartant des catégorisations en usage, dans la double volonté de ne pas renforcer le stigmatisme des personnes et de provoquer des situations d'observation inédites, propices à la divulgation d'usages non conventionnels de l'écrit, cette recherche s'appuie sur la dimension expérientielle des personnes. Elle examine les écritures ordinaires dans ce qu'elles auraient – éventuellement – de mouvant et de transformateur pour des femmes elles-mêmes sujettes et actrices de mobilités. La migration et l'écriture s'entendent de manière active pour le sujet qui devient migrant en écritures (par ses nouveaux usages et appropriations) et auteur d'une migration en écritures (par la transformation et l'hybridation qu'il réalise sur le code). Ainsi, l'auteurisation comme enjeu de conquête de soi est-il interrogé dans un contexte particulièrement genré, puisqu'il s'appuie sur des récits biographiques de femmes hispanophones.

---

<sup>86</sup> FERRAROTTI Franco, 1983 (réédition 1990, 1981, *Storia e stori di vita*), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, MODAK Marianne (trad.), Méridiens Klincksieck, Paris, 195 p., p. 53.

<sup>87</sup> CF. <http://www.asihvif.com/1/upload/charte.pdf>

<sup>88</sup> L'Association internationale des histoires de vie en formation et de recherche biographique en éducation.

<sup>89</sup> GLISSANT Edouard, 1990, « Poétique de la relation », Gallimard Paris, 290 p. édition de 1994, p. 211.



Ce travail expose les entrelacs entre les expériences personnelles et les rapports aux écritures telles qu'elles sont évoquées par les narratrices ou observées par la chercheuse. Il met en avant le rapport biographique aux savoirs et aux savoir-faire, dans lequel la migration influe. En effet, en tant que processus dynamique et expérientiel, elle somme le sujet à une reconfiguration identitaire, qui s'accompagne de nouveaux usages.

Un dévoilement de pratiques invisibilisées car liées à l'intime, dont certaines sont parfois niées par leurs auteures, est mis à jour. Elles éclairent sur des pratiques de soi que les personnes ne trouvent pas légitimes d'exposer et renseignent à ce titre sur des représentations sociales plus larges. « L'histoire des pratiques du discours de l'auto-narration est aussi une histoire sociale et une histoire politique. » (Larrosa, 1996, 478).

Ces mises en tension entre discours et pratiques, récits biographiques oraux (Amalia, Marisol Anna et Monica) et témoignages écrits (Maria London, Isabel Gille et Silvia Baron Supervielle) proposent des visions contrastées sur le rapport à l'écrit qui est observé dans sa dimension quotidienne et personnelle. La quête d'un sens par des éléments convergents et divergents de leurs discours et de leurs pratiques est l'objet de la deuxième partie, car

« Chercher le sens c'est mettre au jour ce qui se ressemble. Chercher la loi des signes, c'est découvrir les choses qui sont semblables. La grammaire des êtres c'est leur exégèse. Et le langage qu'ils parlent ne raconte rien d'autre que la syntaxe qui les lie<sup>90</sup>. »

---

<sup>90</sup>FOUCAULT Michel, (1<sup>re</sup> édition 1966), 1990, *Les Mots et les choses*, Gallimard, Paris, 398 p., p. 44.



# **Chapitre 1 : Contextes des récits : L'alphabétisation à Paris**

Cette partie souhaite éclairer certains des choix qui ont contribué à la rencontre des terrains traversés et à leur environnement. Contextualiser cette recherche et la situer à la fois dans son histoire, ses méandres et ses interactions c'est aussi la poser comme résolument tournée vers une anthropologie du sujet. A l'instar de Michel Agier<sup>91</sup> qui prône un décentrement du regard de l'anthropologue par un regard étranger mais présent à la situation, il paraît utile de préciser que :

« L'approche situationnelle permet de fonder empiriquement une véritable anthropologie du sujet, car le décentrement qu'elle permet est avant tout épistémologique : il consiste à « voir venir » tout ce dont une situation de frontière est le lieu<sup>92</sup>. »

Lors de la première année de thèse, quelques semaines après la rédaction de mon projet, une discussion avec une doctorante travaillant également avec des femmes migrantes m'a soudain engagée à resserrer les nationalités des femmes interrogées. Cette discussion portait sur les difficultés que nous rencontrions dans la transcription d'entretiens oraux, dans une langue parfois mal maîtrisée par les interviewées et souvent transformée, un peu à la manière d'Edouard Glissant, par des mots métissés, avec des accents prononcés, au carrefour des langues utilisées par les personnes.

Mes craintes reposaient sur deux axes : le premier de mal entendre, de confondre un mot avec un autre et de transformer ainsi involontairement le sens des propos tenus.

Le second reposait sur la signification des termes pour la personne qui les prononce et le degré de compréhension ou d'incompréhension qui pouvait toucher l'interlocuteur, en l'occurrence, moi. Il nous était apparu de façon évidente, car ma comparse doctorante était également issue de l'immigration, que certains mots français ou certaines tonalités employées par des migrants dont nous maîtrisions la langue maternelle, renvoyaient à des nuances ou des sens fort différents de ceux évoqués pour des Français d'origine. Il existait au sein de la langue française, des langues françaises avec lesquelles nous avions ou non un degré fort de compréhension ou au contraire d'ignorance totale.

Le fait de privilégier des entretiens, en français, avec des femmes dont je maîtrisais la langue d'origine pouvait donc contribuer à éviter un certain nombre de pièges ou d'écueils dans la transcription et l'interprétation des entretiens.

---

<sup>91</sup> AGIER Michel, 2013, La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire, La découverte, Paris, 208 p.

<sup>92</sup> AGIER Michel, 2013, *ibidem*, p. 124.

Ceci fut renforcé par la rencontre<sup>93</sup> avec des linguistes pratiquant une analyse textuelle dénommée S.P.A.<sup>94</sup> (Sémantique des Possibles Argumentatifs) et qui affirmaient que le sens des mots variait considérablement d'une langue à une autre, rendant extrêmement ardu, voire impossible, le travail de « traduction exacte »<sup>95</sup>.

Au-delà des problèmes de traductions et de l'adage bien connu « toute traduction est une trahison »<sup>96</sup>, se profilait l'ombre d'un questionnement bien plus important qui portait sur la valeur symbolique des termes. Bien évidemment celle-ci est individuelle et singulière ; cependant l'influence des cultures (d'origine et traversées) est prépondérante. Une définition maintes fois reprise par son auteur, Carmel Camilléri<sup>97</sup>, identifie le lien entre significations et appartenance à un groupe.

« La culture est l'ensemble plus ou moins fortement lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli des attitudes, des représentations et des comportements communs valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques. »<sup>98</sup>

Selon lui, il y a bien des allers-retours incessants entre l'environnement et l'affiliation à un groupe dans la production d'un sens singulier. C'est ensuite la définition du groupe

---

<sup>93</sup> Colloque International de jeunes chercheurs « Sens Et Représentations En Conflit », Université de Nantes, 3-5 décembre 2009, Université de Nantes.

<sup>94</sup> Olga GALATANU, 2012, « Sémantique des Possibles Argumentatifs ( SPA ) : la construction et la reconstruction discursives des significations lexicales », <http://ubuntuone.com/15GVWPnQ5wiFemE3QfPj5X>, consulté le 26/08/2013 explique :

« L'objectif premier de la SPA est justement de décrire la signification linguistique, notamment lexicale comme un processus « toujours recommencé », de « révision » de l'univers « référentiel » que le discours propose dans et par ces actes langagiers. Et pour ce faire de rendre compte de son potentiel argumentatif et axiologique et de l'ancrage culturel de son cinétisme. Je pense que cette perspective est congruente avec l'approche du concept et de la conceptualisation développée par Jean Guy Meunier (Meunier, 2009) »

<sup>95</sup> PRIETO-GUZMAN Juan-Pablo, 2012, « Construction discursive de représentations et de stéréotypes de la langue française » in BELLACHHAB, Abdelhadi & MARIE Virginie (dir.), Sens et représentation en conflit, Conceptualisation, signification et construction discursive, Collection: GRAMM-R. Etudes de linguistique française / GRAMM-R. Studies of French Linguistics - volume 12, Bruxelles, 233 p., pp. 189-198.

<sup>96</sup> Expression qui viendrait de l'italien « Traduttore, traditore »

<sup>97</sup> Certes Carmel Camilléri était issu de la psychologie sociale et plus particulièrement de la psychologie culturelle après avoir été philosophe, mais ses travaux ont une portée beaucoup plus large au niveau des questions migratoires en France et des question de différence culturelle, qui le font également se revendiquer d'une anthropologie culturelle (cf. l'ouvrage de la note suivante). Il postulait que confrontés à la même situation d'acculturation, les individus n'adoptent pas les mêmes stratégies ni les mêmes comportements.

<sup>98</sup> CAMILLERI Carmel, 1985, Anthropologie culturelle et éducation, Unesco, Delachaux & Niestlé, Paris, 162 p., p.13. et dans CAMILLERI Carmel, « La culture et l'identité culturelle : champ notionnel en devenir » in CAMILLERI Carmel, COHEN-EMERIQUE Margalit (dir.) 1989, Chocs de cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel, L'Harmattan, Paris, 398 p., pp 21-73, P. 27

d'appartenance qu'il faudrait retravailler considérablement pour parvenir à une certaine homogénéisation des significances dans les termes employés. En effet, d'un village à un autre, d'une famille à une autre, d'un groupe social à un autre, d'un domaine professionnel à un autre, les langages se spécifient et certains mots s'identifient de manière très particulière. On pourrait donc resserrer très fortement la notion de groupe d'appartenance à une microstructure de type familial. Ce serait le travail d'un linguiste de repérer les éventuels écarts d'un groupe à un autre.

Il n'en va pas de même dans ce travail, qui souhaite limiter les écueils majeurs, en prenant le parti d'une langue d'origine, mais qui ne souhaite pas se limiter ni à une seule nationalité ni à un groupe social particulier.

Ce choix linguistique a bouleversé les modalités de recueil de données et par ricochet très probablement les données elles-mêmes, si l'on considère que le choix du lieu ouvre ou ferme l'accès à un certain type de public. En effet, dans les travaux précédents<sup>99</sup>, le centre social du quartier offrait un lieu de ressources fertile et facile pour des prises de contacts avec des apprenants. Les cours d'alphabétisation, qui y étaient dénommés administrativement ASL<sup>100</sup> (atelier de pratique sociolinguistique<sup>101</sup>) et ne présentaient ni la même forme ni le même environnement que ceux des cours de la Ville. Les centres sociaux, s'ils sont parfois regroupés, bénéficient d'une certaine autonomie de fonctionnement au niveau de leurs activités, alors que les cours de la Ville, s'ils sont répartis sur plusieurs écoles bénéficient eux, d'une structure centrale qui vise à l'harmonisation des pratiques. Même la dénomination des

---

<sup>99</sup> Mémoires de maîtrise et de master 2.

<sup>100</sup> On peut se référer à une nombreuse sitographie : [http://club.quomodo.com/b-n-dae fle/modules\\_dae fle/iii\\_- \\_fli\\_ fls\\_ flsco/7\\_- \\_asl\\_- \\_ateliers\\_sociolinguistiques.html](http://club.quomodo.com/b-n-dae fle/modules_dae fle/iii_- _fli_ fls_ flsco/7_- _asl_- _ateliers_sociolinguistiques.html), Le Site des ASL (R.ADY.a «Réseau des Acteurs de la Dynamique des Ateliers sociolinguistiques»): <http://www.aslweb.fr/s/accueil/>

Le CLAP (Comité de Liaison pour l'Alphabétisation et la Promotion): <http://www.generiques.org/activites-inventaires-sommaire-art.php?id=7>

L'ACSE (Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Egalité des Chances) : <http://www.lacse.fr/wps/portal/internet/acse/accueil>

L'OFII (Office Française de l'Immigration et pour l'Intégration): <http://www.ofii.fr/> :

<sup>101</sup> FERRARI Mariela de, 2013, « ASL, ateliers sociolinguistiques, 1- Histoire », in Bibliothèque Numérique du DAEFLE, [http://club.quomodo.com/b-n-dae fle/modules\\_dae fle/iii\\_- \\_fli\\_ fls\\_ flsco/7\\_- \\_asl\\_- \\_ateliers\\_sociolinguistiques.html](http://club.quomodo.com/b-n-dae fle/modules_dae fle/iii_- _fli_ fls_ flsco/7_- _asl_- _ateliers_sociolinguistiques.html), consulté le 26/08/2013, « Deux éléments caractérisent la démarche ASL :

- L'objet des apprentissages devient la connaissance et l'appropriation des espaces sociaux, la langue se transforme en moyen facilitant les interactions, l'apprenant est acteur-observateur de ses environnements. L'immersion devient source systématique d'apprentissage.

- L'interculturalité s'inscrit dans une démarche systémique où l'ici-maintenant partagé par des populations plurielles, relie et rassemble dans des dynamiques d'appartenance et de diversité ancrées et projetées dans un avenir commun, cadrées par les principes de la République française. »

personnes y est différente, d'un côté on parle d'apprenants et de formateurs, de l'autre d'auditeurs et de professeurs. Enfin, et ce n'est pas anodin, les centres sociaux font massivement appel au bénévolat pour encadrer les séances, alors que les C.M.A. recrutent des professeurs, certes pour beaucoup vacataires, mais qui doivent remplir des conditions d'embauche, de formation et éventuellement de licenciement<sup>102</sup>.

La structure de quartier qui tente de développer des activités différentes pour ses riverains dans un souci de proximité et les CMA qui disposent d'une grande offre de cours pour des publics très variés n'ont ni les mêmes objectifs ni les mêmes pratiques malgré des formations en langue française qui pourraient apparaître du même ordre.

C'est l'absence ou quasi-absence d'apprenants hispanophones dans les structures associatives de mon quartier, qui m'a conduite à envisager d'autres lieux de rencontre et de collecte. Cette nouvelle contrainte inattendue m'a finalement emmenée vers de nouveaux terrains.

Ce sont les descriptions de ces terrains, de leurs histoires, leurs formes, leurs fonctionnements et leurs partis-pris spécifiques qui vont suivre.

Depuis quelques années, lors des entretiens comme dans la recherche de personnes susceptibles d'être intéressés par une entrevue, la présence d'un livre, *Le Livre de l'alphabétisation à Paris* est souvent intervenue comme moyen de ressources et de description de l'alphabétisation dans la ville. Cette brochure tant convoitée et qui paraissait à même de répondre à de multiples interrogations est au centre de beaucoup de discours sur les cours pour adultes. Il ne s'appelle pas « guide pour l'alphabétisation », comme je l'ai longtemps cru et vainement cherché mais *Cours Municipaux d'Adultes*, dans lequel les activités d'alphabétisation sont incluses, au même titre que tous les autres cours proposés par la Ville<sup>103</sup>. A la fois répertoire d'activité, descriptif de chaque cours, calendrier, guide pour les modalités d'inscription, il est volumineux (la version pour l'année 2012-2013 compte 352 pages) et certains passages sont en plusieurs langues. L'ouvrage-guide<sup>104</sup> est une référence, même pour ceux qui ne le lisent pas ou ne vont pas aux cours. C'est dire l'influence qu'exerce au moins symboliquement l'organisation de ces activités.

---

<sup>102</sup> Des postes administratifs existent dédiés soit aux « affaires signalées, procédures de licenciement. » ou aux « Formations des professeurs de la Ville de Paris ».

<sup>103</sup> Il est maintenant téléchargeable et consultable numériquement : <http://www.cours-municipal-d-adultes-cma.cma-paris.org/en-savoir-plus/les-cours->

<sup>104</sup> Ce document est évoqué à la fin du chapitre suivant : 2.3

## 1. Les cours pour adultes dans la Ville, une pratique ancienne

Des passerelles et des imbrications fortes coexistent entre la problématique générale de l'alphabétisation (sa visée politique, émancipatoire<sup>105</sup> ou au contraire modélisante) et les pratiques contemporaines (qui s'appuient sur les anciennes en prolongement ou en opposition). Ainsi, Anna Robinson-Pant, dans son ouvrage *Pourquoi manger des concombres verts juste avant de mourir*<sup>106</sup>?, qui relate une recherche sur l'alphabétisation de femmes au Népal, déclare qu'on ne peut pas faire l'impasse sur les idéologies sous-jacentes qui promeuvent les programmes d'alphabétisation, afin de comprendre les résultats ou les échecs d'une action. Elle s'appuie sur Alan Rogers<sup>107</sup> qui synthétise les hypothèses des planificateurs en trois tendances :

1- La conception traditionnelle, fondée sur une vue déficitaire de l'analphabétisme et sur la conviction que l'apprentissage autonome et les activités de développement ne peuvent démarrer qu'après l'acquisition de l'alphabétisation<sup>108</sup>. Elle englobe l'approche de « l'éducation de base » promue par l'UNESCO dans les années soixante ainsi que l'alphabétisation fonctionnelle du Programme expérimental mondial de l'alphabétisation (Lind et Johnson, 1990<sup>109</sup>).

2- L'approche de Paulo Freire, est la seconde tendance, elle est apparue au début des années soixante-dix et conçoit l'analphabétisme comme une « privation »<sup>110</sup>.

3- Enfin la « nouvelle alphabétisation » ou l'approche socio-culturelle des années 1980 met l'accent sur les alphabétisations « différentes ».

Alan Rogers montre le lien qui existe entre l'idéologie et les méthodes : la conception traditionnelle menant à une approche « d'alphabétisation tout d'abord » et allant du haut vers

---

<sup>105</sup> FREIRE Paulo, 1974, (*Pedagogia de oprimido*), Pédagogie des opprimés, MASPERO François (trad), Maspéro, Paris, 130 p. & FREIRE Paulo, 2006, (*Pedagogia de autonomia, saberes necessários a prática educativa*), Pédagogie de l'autonomie : savoirs nécessaires à la pratique éducative, REGNIER Jean-Claude (trad.), Érès, Paris, 189 p.

<sup>106</sup> ROBINSON-PANT Anna, 2003, *Pourquoi manger des concombres verts juste avant de mourir ? Étude de la relation entre l'alphabétisation des femmes et le développement. La perspective du Népal*. Unesco, Paris, 200 p., P.33.

<sup>107</sup> ROGERS Alan, 1994 a, *Using literacy : A New Approach to Post-Literacy Materials*, ODA ( ODA serial n°10) London.

<sup>108</sup> ROGERS Alan, 1994 b, *women, literacy, Income Generation*, Éducation for development, Reading (UK), 84 p., p.46.

<sup>109</sup> LIND Agneta, JOHNSTON Anton, 1990, *Literacy in the Third World*, SIDA, Stockholm.

<sup>110</sup> ROGERS Alan, 1994 a, Op.Cit.



le bas contrastait avec la nouvelle alphabétisation plus participative où « l'alphabétisation vient en second » (...) Dans la transition qui s'opère en décrivant les apprenants comme « déficitaires » puis « défavorisés » et enfin « différents », le choix de la méthodologie d'alphabétisation traduit une « position politique adoptée par les planificateurs. »<sup>111</sup>

Le cas des Cours Municipaux de la Ville de Paris, s'inscrit dans une certaine mesure dans ce débat, mais son histoire ancienne et institutionnelle en fait un cas assez particulier puisque elle reprend également ceux de l'école avec une réactualisation des discussions sur les méthodes de lecture (ce qui sera évoqué dans la prochaine partie).

### 1.1. Genèse et origines locales

Un bref détour historique permet de mieux cerner les enjeux et visées de la mise en place de cours pour adultes. Bien entendu, l'éducation et l'apprentissage non formel, informel<sup>112</sup> des adultes a toujours existé et il paraît ardu d'y dégager des périodes et des tendances avant que des traces lisibles ne puissent permettre de s'y appuyer<sup>113</sup>. L'institutionnalisation publique des cours d'adultes a la possibilité d'être plus aisément historisée car elle repose en grande partie sur des textes ou des idées retranscrites. Avec elle, c'est le concept ou le paradigme de l'éducation tout au long de la vie et d'un continuum d'apprentissage qui est mis en avant ainsi que les visées d'éducation populaire qui lui sont associées.

« Au regard de l'histoire, l'éducation tout au long de la vie semble être « une vieille idée neuve ». Aristote, dès le III<sup>e</sup> siècle avant J-C, développait le concept de *Scholé* qui liait éducation, travail et loisir. Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle à travers une critique acérée de la scolastique du Moyen Age sous la coupe de l'Eglise, se faisait le héros d'une culture intégrale mais affranchie de toute contrainte<sup>114</sup>. Comenius, humaniste tchèque du XVII<sup>e</sup> siècle écrit : « *De même que le monde entier est une école pour la totalité de l'espèce humaine depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, de même la vie est une école pour chacun du berceau à la tombe. Il ne suffit plus de dire avec Sénèque : « Il n'y a pas d'âge pour commencer à*

---

<sup>111</sup> ROBINSON-PANT Anna, Op.Cit., P. 33.

<sup>112</sup> On renverra à la note de synthèse extrêmement fournie à ce sujet BÉZILLE Hélène, BROUGÈRE Gilles, 2007, « De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation », in *Revue française de pédagogie*, n°158, pp. 117-160.

<sup>113</sup> Certains auteurs se sont malgré tout attelés à cette tâche ardue comme FARGE Arlette, 2009, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Bayard, Paris, 307 p. et dans une autre mesure CHARTIER ROGER, 1996, *Culture écrite et société, L'ordre des livres (XIV-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Albin Michel, Paris, 241 p.

<sup>114</sup> BOURNAZEL Alain, 2001, *L'éducation tout au long de la vie*, Edition Ellipses, Lonrai, p. 79.

apprendre ». *Nous devons dire chaque âge est destiné à apprendre car il n'y a d'autre but, pour chaque être, que d'apprendre dans la vie elle-même*<sup>115</sup> ». <sup>116</sup>

De manière pratique et formelle on peut citer, en France, l'année 1709, qui marque avec Jean-Baptiste de la Salle et le curé de Saint Sulpice (qui organisèrent de manière privée une école pour les garçons apprentis) le début de débat sur la nécessité d'initiatives d'éducation collective pour adultes. Ces discussions furent aiguës à la Révolution française. Le 10 septembre 1791, Talleyrand dans un rapport présenté à l'Assemblée Constituante énonce : « L'éducation doit exister à tous les âges (...) il faut créer, organiser des institutions (...) pour les hommes de tout âge. »

Mais c'est à Condorcet que revient généralement la paternité de ce mouvement de pensée.

Dans le sillage de Rousseau, nous retrouvons cette idée d'universalité dans le *Rapport Condorcet* de 1792. L'objectif principal de ce rapport est d'insister sur « *la réalisation du sujet dans toute sa plénitude possible* »<sup>117</sup>. Avec une finalité de justice sociale et d'équité Condorcet défend l'idée selon laquelle : « *l'instruction ne devait pas abandonner les individus au moment où ils sortent des écoles ; qu'elle devait embrasser tous les âges (...), le système entier des connaissances humaines est d'assurer aux hommes, dans tous les âges de la vie, la facilité de conserver leurs connaissances ou d'en acquérir de nouvelles* »<sup>118</sup>. En prolongeant l'instruction par une éducation tout au long de la vie les connaissances acquises dans les écoles prennent un nouveau sens et ne s'effacent pas des mémoires. (...) Néanmoins, ce rapport sera refusé par la Convention et ne connaîtra pas d'applications pratiques durant cette période révolutionnaire. »<sup>119</sup>

Le 17 juin 1815, une première initiative semi-publique va voir le jour dans le département de la Seine, avec la création d'une société qui crée entre 1820 et 1822, trois cours d'adultes, dont

---

<sup>115</sup> Comenius cité par Bournazel, *ibid.* p. 80.

<sup>116</sup> ADOULHAMID Zarianta, CAMPINI Christine, CAULIER Olivia, DIB Fadila, FOUQUET Martine, LEROY Delphine, MOUNARD Michel, NOUHAUD Daniel, 2009. « Le premier forum mondial de l'éducation et de la formation tout au long de la vie : analyses transversales et propositions », article collectif, in *Actes du 1er forum mondial de l'éducation et de la formation tout au long de la vie*, (Unesco Paris, 28-29 octobre 2008), dir. Yves ATTOU, Éditions de l'Amandier, Paris, PP 66-87.

<sup>117</sup> DUMAZEDIER Joffre et alii, 1994, *La leçon de Condorcet*, (Une conception oubliée de l'instruction pour tous nécessaire à une république), L'Harmattan, Paris, 206 p., p. 14.

<sup>118</sup> POUJOL Geneviève, 1981, *L'éducation populaire, Histoire et Pouvoir*, Paris, éd. Ouvrière, pp. 127-128

<sup>119</sup> ADOULHAMID Zarianta, CAMPINI Christine, CAULIER Olivia, DIB Fadila, FOUQUET Martine, LEROY Delphine, MOUNARD Michel, NOUHAUD Daniel, Opus Cit.

l'un spécifiquement réservé aux femmes. Le comte Chabrol de Volvic, préfet de la Seine de 1812 à 1830 et également président honoraire de l'Instruction élémentaire, apportera son soutien au projet, en accordant les autorisations nécessaires<sup>120</sup>.

On peut noter dès les prémices, le lien important, voire structurel, entre l'Instruction élémentaire et les cours pour adultes, qui dépendent des mêmes ministères.

Sous la monarchie de Juillet, c'est une loi sur l'Instruction primaire, du 28 juin 1833, portée par Guizot (ministre de l'Instruction Publique de l'époque<sup>121</sup>), qui préconise à chaque commune la construction d'une école primaire et la mise en place d'un cours pour adultes.

« Il doit exister au-delà des écoles primaires et pour les jeunes gens ou les hommes faits qui n'ont pu en profiter, des établissements spéciaux où la génération déjà laborieuse, déjà engagée dans la vie active, puisse venir recevoir l'Instruction qui a manqué à son enfance : je veux parler des écoles d'adultes. »<sup>122</sup>

Le ministre suivant, Pelet de la Lozère, règlera le fonctionnement de ces cours<sup>123</sup> en les soumettant à une autorisation nécessaire auprès du recteur d'Académie, une séparation des personnes par âge et par sexe<sup>124</sup> et à un programme d'enseignement. L'État décide donc d'exercer un contrôle important sur ces réunions et sur le contenu de ce qui doit ou non être enseigné.

1848 est une année qui marque un arrêt brutal de ces mesures qui avaient permis de doubler le nombre d'auditeurs.<sup>125</sup>

« Après la Révolution de 1848, les velléités émancipatrices réprimées dans le sang donneront une nouvelle actualité au projet éducatif de Condorcet. La deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle verra se développer le projet et des pratiques d'éducation populaire. Elle a pour ambition de donner un complément d'éducation aux adultes ayant quitté l'école très jeunes. (En effet, à cette époque, 3 à 4% de la population globale des élèves continuent leurs études au-delà de l'âge de 11-12 ans.) Ces pratiques éducatives se fédèrent au moins autour de l'idée que l'éducation ne peut se limiter à la période de la scolarisation obligatoire, qu'elle la déborde très largement quant aux âges concernés et aux contenus. Les universités populaires,

---

120 Sources : *Paris Éducatifs*, Numéro spécial (non daté mais situé entre 1989 et 1995), *Cahiers de la direction des affaires scolaires*, « Une école pour les adultes », Édité par la Mairie de Paris, 19 p.

121 D'octobre 1932 à juillet 1934.

122 GUIZOT, Extrait de la circulaire du 4 juillet 1833.

123 Arrêté du 22 mars 1836.

124 Les femmes sont admises à partir de 12 ans et les hommes 15 ans.

125 Source : *Paris Éducatif*, ibidem.

véritables émanations du projet émancipateur de l'éducation populaire vont organiser des conférences réservées au peuple, animées par des intellectuels (philosophie, mathématiques, physique). L'éducation populaire s'inscrit bien dans la continuité du rapport Condorcet. Paradoxalement, ces universités populaires vont toucher un public plus favorisé que populaire. »<sup>126</sup>

## 1.2. De l'éducation des adultes à la formation professionnelle

Christian Verrier<sup>127</sup> propose une définition de l'éducation populaire, dans laquelle sont fortement imbriquées les pratiques d'éducation pour adultes. Cependant, on peut remarquer que deux visées opposées s'affrontent, contribuant malgré tout à l'essor et l'institutionnalisation de ces pratiques (l'émancipation individuelle et la formation du citoyen) :

« Selon une formule de Saint-Simon (les saint-simoniens furent actifs dans l'éducation populaire), l'éducation populaire est une éducation conçue pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il s'agit d'un projet de démocratisation de l'enseignement porté principalement par des associations dans le but de compléter l'enseignement scolaire (souvent indépendamment des structures éducatives nationales, mais pas systématiquement) et de former des citoyens. Le but est de donner à tous l'instruction et la formation nécessaires, afin qu'ils deviennent des citoyens aptes à participer activement à la vie du pays. (...) D'une manière générale la notion d'éducation populaire désigne un ensemble d'activités péri et postscolaires, que ces activités aient trait à l'instruction, à l'éducation, à la profession ou aux loisirs. »

Ainsi, c'est « l'instruction du peuple » comme « la meilleure garantie de l'ordre public et de la prospérité nationale » que Victor Duruy<sup>128</sup> met en avant. C'est la paix sociale qui est recherchée par le pouvoir, alliée à une certaine forme de « moralité » ; et la circulaire de 11

---

<sup>126</sup> ADOULHAMID Zarianta, CAMPINI Christine, CAULIER Olivia, DIB Fadila, FOUQUET, Martine, LEROY Delphine, MOUNARD Michel, NOUHAUD Daniel, 2009, Opus Cit.

<sup>127</sup> VERRIER Christian, Cours en ligne, « histoire de l'éducation », hébergé sur le site de René Barbier, <http://www.barbier-rd.nom.fr/elearningP8/c1elearn/maquette.htm>, chapitre 9, onglet 9-1 « tentatives de définition », consulté le 8/07/10. Reprise sous une autre forme dans l'ouvrage : VERRIER Christian, 2001, *Chronologie de l'Enseignement et de l'Éducation en France, Des origines à nos jours*, Économica, Paris, 190 p. Les extraits sont issus de la version en ligne, la version papier étant plus prolixes en dates et moins en analyses.

<sup>128</sup> Ministre de L'Instruction Publique de juin 1863 à juillet 1869, sous Napoléon III

juillet 1865 qui confirme la nécessité de ces cours, met à jour son accroissement par le choix de « prix » décernés aux « plus méritants auditeurs ». <sup>129</sup> (Il est malgré tout difficile de ne pas faire de lien avec les mesures récentes visant à « l'intégration » de nouveaux arrivants par un contrat obligatoire reposant sur le diagnostic d'un « désordre » public potentiel. <sup>130</sup>)

C'est à cette époque <sup>131</sup> de la fin du dix-neuvième siècle qu'il est confirmé que c'est bien aux communes de supporter les charges de ces mesures.

Un peu plus tard, Jules Ferry, avec ses deux célèbres lois <sup>132</sup>, impose l'instruction gratuite et obligatoire pour les enfants (de 7 à 13 ans) en lui conférant un cadre laïc et instaure l'instruction civique et morale, patriotique et républicaine.

On peut noter que les deux postures politiques (éduquer pour accéder à une certaine harmonisation sociale et éduquer pour permettre l'émancipation) n'ont cessé de coexister simultanément et ne s'opposent pas systématiquement. Les tenants du premier courant se reconnaissent dans les lois et les hommes qui les ont portées, les autres citent plus volontiers des hommes engagés dans des structures associatives. Ainsi le document produit par la Ville de Paris <sup>133</sup> – travaillé par un historien – repose essentiellement sur une histoire légale détaillée des cours, alors que le cours sur « l'Histoire de l'éducation » de Christian Verrier fait bien évidemment référence aux différentes lois mais ne les place pas systématiquement de manière centrale dans l'évolution des pratiques. Il prend en compte d'autres acteurs ou influences (le tissu associatif par exemple).

Une troisième posture vient s'agréger aux deux premières : c'est celle de l'industrie. En effet, la révolution industrielle nécessite une main d'œuvre autrement spécialisée et qualifiée. Les cours sont aussi le moyen de former à des techniques précises, conduisant à une professionnalisation, « un savoir pratique » <sup>134</sup>. En 1870 un cours de comptabilité initie le mouvement à Paris et délivre en fin de parcours « un Certificat d'Études spéciaux » destiné à

---

<sup>129</sup> Sources : *Paris Éducatifs*, Numéro spécial, Opus Cit.

<sup>130</sup> Un rapport de la Cour des comptes datant de novembre 2004 signale « qu'un nombre important d'étrangers en situation irrégulière, aux conditions de vie précaires, génératrices de « désordres » divers (travail clandestin, délinquance) et entretenant, dans une partie de la population, la suspicion vis-à-vis de l'ensemble des étrangers. » sources : <http://www.vie-publique.fr/actualite/dossier/integration/contrat-accueil-integration-parcours-obligatoire-condition-installation-durable.html>, consulté le 24/06/2014.

<sup>131</sup> Circulaire du 4 juillet 1866.

<sup>132</sup> Lois du 16 juin 1881 et 28 mars 1882.

<sup>133</sup> *Paris Éducatifs*, Numéro spécial, Opus Cité

<sup>134</sup> Paris Éducatif, Opus Cité, P. 10.

promouvoir professionnellement son titulaire. Suivront en 1881 des cours commerciaux<sup>135</sup>. En 1897 on y intègre – essentiellement pour les femmes – des cours de sténographie.

« Dans les classes d'adultes ou d'apprentis, l'enseignement a un caractère pratique et plus spécialement approprié aux professions. » Décret du 18 janvier 1887, article 99

Cette volonté repose sur le succès (ou supposé tel) de la mission d'alphabétisation engagée depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Après la Première Guerre mondiale, la loi Astier<sup>136</sup> sur les cours professionnels<sup>137</sup> propulse d'autres formes d'enseignement pour les adultes et les cours de la Ville diminuent considérablement. A Paris cela se traduit par un déclin important puisque en 1895 ce sont 17 000 adultes qui sont inscrits aux cours et entre 1920 et 1935, seulement 5 000<sup>138</sup> le sont encore.

« Ce qui fait peut-être l'une des spécificités de l'éducation populaire par rapport à la formation des adultes ou à l'animation socioculturelle, c'est son antériorité : de ce point de vue, l'histoire de l'éducation populaire s'inscrit principalement entre le rapport Condorcet (1792) et la notion actuelle d'éducation permanente (surtout depuis les lois de 1971). La base associationniste qui l'a longtemps marquée, ainsi que la militance et le bénévolat qui caractérisaient ses membres sont des traits importants de l'éducation populaire. Les temps forts de son histoire sont marqués par l'ère du volontariat et du militantisme, il n'y a ni professionnels ni rapports employeurs-employés. La formation des éducateurs populaires est assurée sur le tas, en direct avec l'action. Cette dimension militante doit être constamment à l'esprit de qui veut comprendre l'éducation populaire. Des tâches, jadis accomplies par des associations d'éducation populaire, comme l'alphabétisation par exemple, sont fréquemment aujourd'hui le fait d'organismes professionnels de la formation des adultes<sup>139</sup>. »

---

<sup>135</sup> Arrêté préfectoral.

<sup>136</sup> En 1919, sous la III<sup>e</sup> République, cette loi a été présentée par le sénateur Placide Astier.

<sup>137</sup> Obligation de cours gratuits (150 h) pour les apprentis qui étaient auparavant formés uniquement sur les questions de la pratique en entreprise. Ces dernières ont l'obligation de dispenser des enseignements généraux et théoriques permettant aux apprentis de se présenter et d'obtenir éventuellement leur C.A.P. (Certificat d'Aptitude Professionnelle).

<sup>138</sup> Sources : <http://www.cours-municipal-d-adultes-cma.cma-paris.org/en-savoir-plus/les-cours-pour-adultes-plus-de-200-ans-dhistoire/>

<sup>139</sup> VERRIER Christian, 2001, Op. Cit.onglet 9.1.1 «Éducation Populaire- Les étapes de développement de l'éducation populaire. » [http://www.barbier-rd.nom.fr/elearningP8/c1\\_elearn/maquette.htm](http://www.barbier-rd.nom.fr/elearningP8/c1_elearn/maquette.htm) (lien vérifié le 21/07/14).

C'est ce qui démarque catégoriquement les cours de la Ville C.M.A. avec d'autres : la dimension professionnelle des formateurs et l'aspect non militant de la structure qui repose sur des directives administratives. Sa fréquentation fluctue donc en fonction des lois dont elle relève.

En 1939 un décret sur « l'organisation de la formation en temps de guerre » crée des centres de formation professionnelle pour les ouvriers de l'industrie d'armement qui se transforment en « centres de formation pour adolescents inoccupés » (de 14 à 21 ans). En 1941 ces centres passent sous la direction de l'enseignement technique : ils sont l'ancêtre des lycées professionnels.

Parallèlement, l'AFPA (Association pour la Formation Professionnelle Accélérée) est organisée dès 1945 et dans les grandes entreprises nationalisées des expérimentations sur la formation continue des salariés sont mises en place et le CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers) s'élargit.<sup>140</sup>

Cette scission dans les filiations des centres de formation indique une nouvelle tendance : la formation professionnelle des jeunes relève plus de la forme scolaire, et la formation en entreprise concerne désormais plus les adultes. Les adultes relèvent donc désormais presque exclusivement de dispositifs qui leur sont particuliers.

### 1.3. Les dernières années, après 2007.

Anciennement l'ACMA (Association des Cours Municipaux d'Adultes), était une association dite « Loi 1901 ». Les enseignants étaient rémunérés par la Ville de Paris mais les inscriptions étaient effectuées par l'association qui conservait les frais d'inscriptions des usagers. Grâce à quoi, les cours bénéficiaient de moyens importants – en plus des locaux et des formateurs – pour offrir des conditions favorables aux auditeurs (par exemple une création de laboratoire de langues pour l'anglais puis pour le français langues étrangères dans les années 1980).

---

<sup>140</sup> Sources BRUCY Guy, TROGER Vincent, 2000, « Un siècle de formation professionnelle en France : la parenthèse scolaire ? », in Revue française de pédagogie. Volume 131, 2000, pp. 9-21. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp\\_0556-7807\\_2000\\_num\\_131\\_1\\_1040](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp_0556-7807_2000_num_131_1_1040)

En décembre 2007 le Conseil Municipal de Paris vote la municipalisation de l'Association qui prend effet le premier avril 2008 : les C.M.A. (Cours Municipaux pour Adultes) sont nés.

Désormais les C.M.A. sont donc une structure entièrement municipale qui dépend de la D.A.S.C.O. (Direction des Affaires Scolaires de la Ville). Depuis ce changement, l'accent a été mis sur l'alphabétisation ; c'est une « politique d'intégration<sup>141</sup> » qui est mise en avant. La volonté politique générale de la Ville est déclinée sous la forme de « trouver sa place dans Paris<sup>142</sup> » pour les populations immigrées. Le soutien financier aux associations locales qui mettent en place des A.S.L. (Ateliers Sociaux Linguistiques) et l'organisation de cours d'alphabétisation dans le cadre des C.M.A. sont les principales déclinaisons de cette volonté.

Cette notion d'intégration, qui reprend celle de paix sociale évoquée plus haut avec Victor Duruy sera d'ailleurs abordée dans la deuxième partie « Intégrer la langue : s'intégrer<sup>143</sup> ? ».

Un bémol doit malgré tout être posé sur la partie précédente quant à la manière de restituer des éléments historiques d'un phénomène social. Lorsqu'on évoque la formation des adultes peu d'auteurs distinguent celle des femmes de celle des hommes, partant certainement du postulat qu'ils sont théoriquement égaux en droit. Or, les histoires divergent et ne suivent que de très loin un accès au droit de la même forme et dans les mêmes temporalités.

« Tout d'abord il faut rappeler que la féminisation constitue un phénomène relativement récent. En France, comme dans tous les pays, l'accès des filles à l'alphabétisation, et à la formation en général, s'est fait bien après les garçons. Les historiens estiment que les filles n'ont reçu que vers 1800 l'instruction que les garçons recevaient vers 1700. Ce retard se comble progressivement au XIX<sup>e</sup> siècle, et il reste longtemps particulièrement marqué pour l'enseignement secondaire. En 1900 l'enseignement préscolaire et primaire compte environ 50% de filles, mais le secondaire seulement 23%. En ce début de siècle, ce ne sont qu'environ 2% des garçons d'une classe d'âge, et... pratiquement 0% des filles qui obtiennent le baccalauréat (mais pour les filles il faut compter avec le Brevet Supérieur, qui constituait une filière typiquement féminine). Pour autant les journaux s'émeuvent alors de « l'invasion des femmes dans l'Université », alors que l'effectif des étudiantes représente près du dixième de celui des étudiants.

Le XX<sup>e</sup> siècle est le cadre de profondes transformations institutionnelles, avec en particulier l'unification des programmes du secondaire en 1924, et la généralisation de la mixité dans les

---

<sup>141</sup> Entretien avec Jean GRIGORIEFF, responsable du secteur alphabétisation

<sup>142</sup> Ibid.

<sup>143</sup> Chapitre 2.3.



années 60-70. C'est surtout dans sa seconde moitié qu'on assiste à un rapprochement spectaculaire des niveaux d'instruction des hommes et des femmes<sup>144</sup>. »

Aujourd'hui, si pour les filles nées en France, l'accès et la réussite scolaire sont assez équivalents voire (au niveau de la réussite) légèrement supérieure à celles de leurs homologues garçons, le décalage persiste et demeure dans beaucoup de pays à travers le monde. C'est le cas pour les apprenantes rencontrées dans ce travail. D'après les derniers chiffres de l'Unesco, deux-tiers des analphabètes sont des femmes<sup>145</sup>. Ces chiffres féminins légèrement supérieurs aux masculins se retrouvent dans le nombre d'apprenants étrangers inscrits en cours de français à Paris, ce qui pourrait avoir un lien direct avec le décalage d'accès dans la formation initiale<sup>146</sup>.

Le rapport entre formation scolaire et formation des adultes est un élément prégnant du contexte parisien des C.M.A.. En effet, les Cours Municipaux pour Adultes ont lieu principalement dans de nombreuses écoles, quelques collèges et lycées de la ville, deux écoles d'art (Boule et l'école supérieure des arts appliqués Duperré). Très peu de lieux sont entièrement dédiés à cette activité (le lycée municipal pour adulte<sup>147</sup> est une exception et quelques autres pour les cours de langues étrangères à visée professionnelle). Ils sont payants<sup>148</sup> mais demeurent attractifs en comparaison avec des organismes privés et les allocataires du R.S.A. peuvent bénéficier d'un demi-tarif.

Les cours accueillent donc les auditeurs lorsque leurs usagers principaux les ont quittés, à savoir principalement en soirée.

---

<sup>144</sup> DURU-BELLAT Marie, 2004 (2<sup>e</sup> édition), *L'école des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, Paris, 272 p., p. 32.

<sup>145</sup> « Quelque 759 millions d'adultes, dont les deux tiers sont des femmes, ne maîtrisent toujours pas les compétences de base en matière de lecture et d'écriture. » sources <http://www.unesco.org/fr/efa/international-cooperation/e-9-initiative/8th-meeting/main-theme/the-global-situation/>, consulté le 24/06/2014.

<sup>146</sup> Il paraît cependant un peu rapide d'établir ce type de conclusion : les hommes pouvant être inscrits dans d'autres dispositifs ou ne pas en bénéficier pour de toutes autres raisons (professionnelles, symboliques etc.).

<sup>147</sup> Le L.M.A. (lycée municipal pour adultes) se situe rue d'Alésia dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. Il propose à des adultes ayant interrompu leurs études une formation de type scolaire préparant en soirée (cours à partir de 18 heures et le samedi matin) le baccalauréat (8 classes de 3 filières de la seconde à la terminale : littéraire, économique et sociale, scientifique.) [http://www.lyceedadultes.fr/pages/decouvrir\\_etablissement.html](http://www.lyceedadultes.fr/pages/decouvrir_etablissement.html)

<sup>148</sup> « Tarifs qui sont désormais rattachés à de grandes catégories tarifaires et modulés en fonction du niveau de la formation, de l'utilisation d'équipements spécifiques, des rythmes d'apprentissage ou de pédagogies différenciées », projet de délibération du conseil municipal pour la rentrée 2012

[http://a06.apps.paris.fr/a06/jsp/site/plugins/odjcp/DoDownload.jsp?id\\_entite=22054&id\\_type\\_entite=6](http://a06.apps.paris.fr/a06/jsp/site/plugins/odjcp/DoDownload.jsp?id_entite=22054&id_type_entite=6)

. Consulté le 25/08/2013.

## 2. Les cours de langues de la Ville aujourd'hui comme hier ?

« Note : au cours d'histoire, il y a des ouvriers prenant des notes. La classe à laquelle s'adresse surtout le cours y vient en grand nombre ; on y voit même des femmes du peuple en bonnet. Je les ai également remarquées aux autres cours<sup>149</sup>.  
Souvestre Émile, 1850. »

En 1850, le ministre de l'Instruction Publique et du culte demande des rapports aux différents lecteurs et professeurs qui interviennent publiquement sur des horaires du soir ou du dimanche. Il souhaite connaître précisément la nature des textes lus, enseignés ainsi que leur réception auprès des Parisiens accueillis dans les locaux des lycées ou grandes écoles vacants, à ces heures tardives. C'est la volonté de contrôle étatique qui avait été évoquée précédemment et dont ce document, conservé dans les archives, est un élément tout à fait révélateur. Chaque professeur ou lecteur y répond consciencieusement, en détaillant les supports lus ou étudiés, parfois en justifiant ses choix et en établissant un compte rendu (toujours très positif) des séances. Tous semblent convaincus du bien-fondé de leur action et souhaitent que leur ministre reconduise leurs séances.

« De ce premier constat [intrication entre la parole et l'écrit à travers la lecture à haute voix pour des tiers<sup>150</sup>] qui marque la forte pénétration de la culture imprimée dans les sociétés de l'Ancien Régime, découlent plusieurs autres. Il peut rendre compte tout d'abord de l'importance donnée à l'écrit, et aux objets qui le portent, par toutes les autorités qui entendent régler les conduites et façonner les esprits. De là, le rôle pédagogique, acculturant et disciplinant attribué aux textes mis en circulation pour les lecteurs nombreux ; de là aussi, les contrôles exercés sur l'imprimé, soumis à une censure qui doit en écarter tout ce qui pourrait mettre en péril l'ordre, la religion ou la morale<sup>151</sup>. »

Malgré les mutations opérées dans la diffusion de la culture écrite, on peut donc noter que cette volonté de contrôle perdure bien après la Révolution (censée clore la période de

---

<sup>149</sup> SOUVESTRE Émile, 1850, « Rapport de M. Émile Souvestre à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, le 21 mars 1850 » in Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, Premier compte rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris, 43 p. (archives historiques de la Ville de Paris, cote 13135), p.11.

<sup>150</sup> Note personnelle.

<sup>151</sup> CHARTIER Roger, 1996, *Culture et société, l'ordre du monde, XV*

*XVI* siècles, Albin Michel,

Paris, 243 p., pp. 149-150.

l'Ancien Régime) puisque près de soixante ans après, l'État demande des comptes détaillés à ses employés sur les contenus des lectures, offerts « au peuple ». On peut également postuler, que ce contrôle fait partie de la culture propre aux institutions en charge d'instruction ou d'enseignement, une forme d'héritage qui perdurerait sous d'autres modèles comme celle des prescriptions pédagogiques de la lecture par exemple<sup>152</sup>.

Cette ancienne manière de procéder au contrôle de ce qui est accessible, provoque des effets assez ambivalents chez les lecteurs, car Michel de Certeau (c'est Roger Chartier qui le rappelle) montre que plus l'adhésion à l'institution du contrôle est grande, moins le lecteur est créatif<sup>153</sup>. Ainsi la censure bride l'esprit créatif et critique. Mais l'individu n'est pas pure soumission et sa lecture, même prescrite, demeure un espace de réinterprétation possible :

« La lecture n'est jamais totalement contrainte et elle ne peut se déduire des textes dont elle s'empare. (...) Les tactiques des lecteurs insinués dans ce « lieu propre » produit par les stratégies de l'écriture, obéissent à des règles, à des logiques, à des modèles. Est ainsi annoncé le paradoxe fondateur de toute histoire de la lecture qui doit postuler la liberté d'une pratique dont elle ne peut saisir massivement que les déterminations.<sup>154</sup> »

Cette partie ainsi que la suivante s'appuient sur la base d'entretiens réalisés avec quelques acteurs –du côté institutionnel – des Cours Municipaux pour Adultes.

Les personnes ayant accepté de me rencontrer (par ordre alphabétique) sont les suivantes :

- Jean Grigorieff, responsable du secteur alphabétisation, son titre officiel<sup>155</sup> est : coordinateur pédagogique sectoriel du français sur objectifs fondamentaux (français pour migrants francophones). Il a participé à l'élaboration d'un manuel d'apprentissage<sup>156</sup> destiné aux apprenants en alphabétisation et a été précédemment instituteur.

---

<sup>152</sup> Aujourd'hui encore, les formateurs des cours d'adultes en alphabétisation sont « inspectés » sur le modèle de l'Éducation nationale, par le responsable du secteur. Les supports sont questionnés et la pratique évaluée.

<sup>153</sup> « La créativité du lecteur croît à mesure que décroît l'institution qui les contrôlait. », CERTEAU de Michel, (1ère édition 1980,), *L'invention du quotidien, 1- arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p., p. 249.

<sup>154</sup> CHARTIER Roger, 1996, *ibidem*, 243 p., p.151.

<sup>155</sup> Les fonctions de chacun ont été précisées par Hugues Pouyé au moment de l'accord d'être nominativement cité dans la thèse (mel du 11/07/2014). Il est intéressant de noter que le mot alphabétisation n'apparaît plus du tout, alors que par oral cette présentation perdure (lors notamment du Séminaire du 14 juin 2014 à l'École Duperré « Apport de la photographie dans un atelier de sociolinguistique ». « Médiations par la photographie et le collage, expériences migratoires et pluralité linguistique et culturelle ». Sous la direction de : Muriel Molinié, Université de Cergy-Pontoise, CRTF/LasCoD et Hugues Pouyé, Cours Municipaux d'Adultes Mairie de Paris.) ANGER Béatrice, FLOQUET JeanPierre, GRIGORIEFF Jean, 2008, *Alphabétisation pour adultes Lire et écrire*, Nathan, paris, 127 p.

- Patrick Heitz, formateur FOA L (Français sur Objectifs Adaptés Langues Latines<sup>157</sup>), sa fonction officielle est formateur du secteur FLE-Français sur Objectifs Adaptés. Il est titulaire d'un Master 2 professionnel en ingénierie des langues et du FLE.
- Anthippi Potolia, qui était à l'époque coordinatrice des cours de Français sur Objectifs Adaptés (terminologie expliquée ensuite), titre officiel : coordinatrice pédagogique sectorielle du FLE et du Français sur Objectifs Adaptés (FLE pour publics faiblement scolarisés). Elle est titulaire d'un doctorat sur l'apprentissage des langues assisté par ordinateur<sup>158</sup>.
- Hugues Pouyé, conseiller technique et coordinateur général en charge du pôle ingénierie pédagogique, titre officiel « Coordinateur général, Responsable du Pôle Ingénierie pédagogique, Bureau des Cours Municipaux d'Adultes ». Il est également cité pour sa contribution aux recherches et ouvrages sur ce sujet.<sup>159</sup>

Je les remercie du temps qu'ils ont consenti à accorder à mon questionnaire, entre 2009 et 2011. Ces rencontres ont eu lieu dans leurs bureaux respectifs exception faite pour Patrick Heitz que j'ai rencontré sur son lieu de cours et précédemment dans un café.

Tous ont montré un vrai intérêt pour l'organisation à laquelle ils appartenaient, à la manière d'une culture d'entreprise ce qui pourrait s'expliquer par l'ancienneté de l'institution vieille de plus d'un siècle et son recadrage récent vers les activités linguistique en français, alors même que l'offre des cours est extrêmement large et rayonne sur sept grands domaines déjà vastes<sup>160</sup> (enseignement général, langues étrangères, informatique, métiers de l'art, arts appliqués, techniques industrielles, formations liées à l'entreprise). Marinette Bache<sup>161</sup> lors d'un débat au Conseil municipal de la Ville en 2007, portant sur la municipalisation de l'ACMA comme mentionné plus haut<sup>162</sup>, affirme que la mission première des cours est celle de l'insertion sociale et économique

« Nous souscrivons pleinement à la réorientation opérée sur l'alphabetisation et le français langue étrangère. Ces cours représentent aujourd'hui un quart de l'ensemble des formations proposées, ce qui illustre la détermination de la Ville, en luttant contre

---

<sup>157</sup> Terminologie expliquée ensuite.

<sup>158</sup> Depuis 2014 elle est MdC à l'Université Paris 8.

<sup>159</sup> POUYÉ Hugues, 2011, « Accompagner les apprentissages de français en contexte plurilingue, à Paris. De "Mon livret d'Apprentissage du Français" à son " Guide de l'utilisateur" » in MOLINIÉ Muriel (dir.), *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures, Enjeux de formation par la recherche action*, Université de Cergy-Pontoise, Cergy-Pontoise, 153 p., pp. 125-142., p. 127-128.

<sup>160</sup> Certaines formations, quel que soit le domaine, sont qualifiantes voire diplômantes.

<sup>161</sup> Élu(e) Conseillère de Paris groupe P.S. et apparentés depuis 1995, son arrondissement d'exercice est le vingtième.

<sup>162</sup> Cf. 1.1.1.3

l'exclusion par la langue, de soutenir l'intégration des populations étrangères. L'enseignement du français est en effet la clé d'une meilleure insertion sociale et professionnelle dans la société<sup>163</sup>. »

Ce discours politique s'inscrit – et les mots sont cités– sur une visée de l'apprentissage « tout au long de la vie », non pas en référence aux mouvements d'éducation populaire (dont cette terminologie est issue) mais dans un axe « d'évolution professionnelle » qui correspond tout à fait aux directives européennes concernant la formation<sup>164</sup>. Elle insiste également et cela ne paraît pas un hasard, que selon ses sources ce serait 60 % des auditeurs qui répondraient suivre les formations pour des motifs professionnels<sup>165</sup>.

De plus, les demandes d'inscriptions aux cours de français sont toujours plus importantes que le nombre de places disponibles – ce qui corrobore les discours des apprenantes sur la difficulté à s'inscrire. Marinette Bache indique cependant une augmentation de 6% des places sur l'ensemble des sept domaines depuis 2001.

L'aspect de la citoyenneté<sup>166</sup> est également en bonne place, ainsi que le développement de créneaux horaires en journée (très peu existent proportionnellement à la demande) « notamment pour l'alphabétisation et le français, afin d'améliorer la prise en charge des mères de famille. »

On peut noter que le discours politique sur les cours tend à laisser penser que l'accès au français écrit pour les mères de famille est de nature à résoudre ou à améliorer leur « insertion » qui passerait également par une éducation à la citoyenneté. L'apprentissage de l'écrit serait sinon le remède, en tous les cas une condition indispensable à cette insertion, supposée déficiente, et à l'éclosion du citoyen modèle. Faire apprendre à lire serait équivalent à un remodelage de la pensée, croyance ancienne sur les effets du livre en France, comme l'évoque Jean Hébrard pour une période bien antérieure à la nôtre :

---

<sup>163</sup>

ligne : <http://a06.apps.paris.fr/a06/jsp/site/Portal.jsp?page=odssolr.displaydocument&iddocument=4702&itemsperpage=20&sortname=&sortorder=&terms=&query=&fq=seancestring%3ADECEMBRE%202007> (lien vérifié le 25/06/2014)

<sup>164</sup> Le cadre européen des certifications et des formations vise à une homogénéisation des compétences dans une visée d'emploi sur l'ensemble du territoire, du plus petit niveau (savoirs généraux de base) au plus élevé (niveau 8). Il existe également un cadre européen pour les langues. « Le cadre de référence définit les niveaux de compétence qui permettent de mesurer le progrès de l'apprenant à chaque étape de l'apprentissage et à tout moment de la vie »

<http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Frameworkfr.pdf>

<sup>165</sup> Les autres motifs étant scolaires ou universitaires majoritairement.

<sup>166</sup> « Nous avons également relevé le développement de modules d'apprentissage de la citoyenneté, comme la formation à l'éducation civique et sociale, qui permettent de favoriser la connaissance de la société et des institutions françaises. », *ibidem*.

« Les politiques d’alphabétisation quelles qu’elles soient gardent un optimisme pédagogique inébranlable : elles ne connaissent qu’une modalité universelle de la lecture, celle, qui par sa transparence, laisse le livre, pur message, transformer la cire molle qu’on imagine être le lecteur. En ce sens, apprendre à lire à un groupe social jusque-là analphabète c’est offrir au pouvoir, en droit infini, du livre. Lui seul pense-t-on, pourra détruire les modèles anciens, croyances et superstitions, au cœur même des cadres sociaux qui en assurent la permanence<sup>167</sup>. »

Dans les faits, et ce travail le montre également dans la deuxième partie, le rapport à la lecture des personnes est fondé aussi par ses croyances, modèles, superstitions anciennes. Il s’inscrit dans son rapport au monde.

### 2.1. La guerre des méthodes : actualisation d'un débat

« Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue. Ces points de vue sont socialement produits lors des contacts mixtes, en vertu des normes insatisfaites qui influent sur la rencontre<sup>168</sup>. »

Au début des années 2000 les cours d’alphabétisation aux C.M.A. étaient semi-globaux, comme la plupart des méthodes d’enseignement de la lecture pour le public scolaire. Lorsque Jean Grigorieff a été engagé il a eu selon lui « pour mission de faire des cours B.A. ba<sup>169</sup>, pas rébarbatifs, un peu actifs, constructifs ». Ce discours est dans l’ordre des choses car il s’inscrit dans un mouvement assez large de revalorisation des méthodes dites syllabiques (B+A=BA), jugées précédemment infantilisantes, de manière consensuelle par les pédagogues des années 1980<sup>170</sup>, car faisant assez peu recours aux capacités de déduction et de mise en

---

HÉBRARD Jean, 1985, « Comment Valentin Jamerey Duval apprit-il à lire ? L’autodidaxie exemplaire », in CHARTIER Roger (dir.) *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 241 p., pp. 24.60, p.30.

<sup>168</sup> GOFFMAN Erving, (1<sup>re</sup> édition : 1963, *Stigma*), KIHM Alain (trad.) 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Les Éditions de Minuit, Paris, 170 p., p.161.

<sup>169</sup> B + A = BA

<sup>170</sup> Une fois dépassé le vif du débat des années 1970 entre les méthodes dites globales (Jean Foucambert et Evelyne Charmeux) et celles dites syllabiques. Dans les faits, il a été rarissime que la méthode globale seule soit appliquée, il s’agissait de méthodes mixtes qui alliaient déduction contextuelle, reconnaissance visuelle et découpage syllabique. Mais en 2005, le ministre de l’Éducation relance le débat en voulant proscrire la méthode globale. Des scientifiques s’opposent sur ces questions : Stanislas Dehaenne, neuropsychologue, auteur de manuels, accusant cette dernière d’être responsable de tous les échecs d’apprentissage, alors que le psychologue Édouard Gentaz, directeur de recherche au CNRS démontre que les méthodes ont peu d’impact sur les performances de lecture des élèves. L’article de Roland Goigoux (Professeur des Universités à ClermontFerrand) propose une bonne synthèse des débats en cours : « Apprentissage de la lecture : opposer méthode syllabique et méthode globale est archaïque » *Le Monde.fr* | 31.12.2013 <http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/12/31/apprentissagedelalecturedepassonsloppositionarchaïquecentremethodesyllabiqueetmethodeglobale43413663232.html>, consulté le 26/06/2014.

sens du lecteur. Le non-dit de cette mission est l'impression d'échec laissée précédemment avec certains apprenants qui ne paraissaient pas progresser suffisamment aux yeux des formateurs comme de l'institution (des évaluations étant organisées à chaque fin de session). Précédemment les auditeurs redoublaient leurs cours qui sont décomposés en six niveaux<sup>171</sup>. Le changement de méthode apparaît alors comme le recours – d'autant plus qu'il s'inscrit dans un débat médiatique – et le retour aux méthodes évoquées comme ayant « fait leurs preuves » s'impose. C'est ce que rappelle Jean Hébrard qui a été aussi longuement Inspecteur de l'Éducation Nationale :

« L'enseignement de la lecture apparaît d'autant moins problématique, qu'il semble tout au long de l'histoire de l'institution scolaire, avoir reposé sur la même technologie, au demeurant fort simple, il ne s'agit après tout, sous différents vernis des modes pédagogiques, que de mettre en mémoire, à force de répétitions, une combinatoire élémentaire dont on se servira pour transformer des signes écrits en sons et réciproquement. Ne doivent y échouer en principe que les faibles d'esprit ou les paresseux<sup>172</sup>. »

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si cette mission est confiée à un ancien instituteur ayant exercé au Cours Préparatoire, année symbolique de l'apprentissage de la lecture chez les enfants. Il va développer, grâce à cette expérience un modèle de séance pour les cours d'alphabétisation, qu'il me détaillera précisément et qui s'articule autour de quatre phases progressives.

Tout d'abord la séance idéale débute avec une demi-heure consacrée à la lecture à l'aide de lettres mobiles (reprise d'éléments de la méthode Montessori<sup>173</sup>, les lettres mobiles sont de différentes couleurs, travail sur les lettres, les syllabes, correspondance phonie- graphie). Ensuite les apprenants construisent des mots ou des sons. La demi-heure suivante est consacrée à la lecture verticale, au tableau. C'est ensuite la graphie qui est au programme

---

<sup>171</sup> Il y a actuellement six niveaux de cours. Chaque cours est validé par un test en fin d'année ; les apprenants peuvent obtenir un certificat de capacité correspondant à leur niveau de cours et /ou certificat d'assiduité. Le premier niveau (niveau 1) correspond au niveau le plus bas (C.P.), le dernier niveau peut permettre de passer le C.F.G. qui est le premier diplôme national qui correspond à l'ancien certificat d'études. Les enfants ne le passent plus (il correspond à un niveau 6<sup>e</sup>) mais il a été maintenu pour les adultes, car le brevet est trop difficile. La date du C.F.G. fin février, début mars (présenté en niveau 6) mais préparé en niveau 5 (correspond à un niveau CM2-6<sup>e</sup>). C'est ce qui sera évoqué par Monica lors des entretiens.

<sup>172</sup> HÉBRARD Jean, 1985, Opus Cit. p.29.

<sup>173</sup> Méthode d'éducation créée par le médecin italien Maria Montessori qui repose sur des apprentissages sensoriels et kinesthésiques. Elle a créé un matériel spécifique et diversifié (cartes, cubes, lettres rugueuses, etc.) pour que chaque notion abstraite puisse être manipulée. Destinée aux enfants dits « anormaux » et pauvres, sa méthode est maintenant expérimentée par des enfants « ordinaires » mais de classes sociales élevées (écoles privées hors contrat). Certains matériels ont malgré tout été diffusés en dehors de ces écoles.

avec un modèle d'apprentissage de graphie liée où le stylo ne marque pas d'arrêt sur la feuille. La référence est de nouveau Montessori. Il évoque également la pratique de la gestuelle de Borel-Maissonny<sup>174</sup>, et insiste sur le concret, actif de ces outils ainsi que l'emploi de miroirs (phonologie) en m'indiquant que les apprenants bougent durant la séance.

Cette insistance à dépeindre des situations de pédagogie active – dont je n'entendrais plus jamais parler par la suite – avec des pédagogues de référence, n'est pas anodine ; elle est sensée répondre à des critiques déjà formulées par le camp dit « adverse », qui désapprouve le retour à la syllabique, encore plus pour les adultes que pour les enfants. En outre, Jean Grigorieff n'ignore pas que je suis à la fois professeure des écoles et chercheuse en sciences de l'éducation. Il s'adresse donc à quelqu'un à même de critiquer ses positionnements initiaux. En ajoutant une touche de pédagogie active au propos il nuance la posture affichée du B. A. ba traditionnel.

Cette hypothèse est confirmée car il reconnaît par la suite que le matériel Montessori est difficile d'utilisation dans des groupes de vingt-cinq personnes. Il est, selon lui, compliqué de pratiquer des pédagogies actives dans ces grands groupes et de toute manière il laisse la liberté pédagogique<sup>175</sup> à ses formateurs (exception faite des cours d'informatique pour lesquels une progression type doit être suivie). L'image du cours idéal n'est donc que pure projection puisqu'au final, chaque formateur pratique comme bon lui semble, très certainement comme il/ elle a lui/elle même appris<sup>176</sup>.

« Pour la sociologie des pratiques culturelles, la lecture est un art de faire qui ne s'hérite plus qu'il ne s'apprend. Et à ce titre, il a plus souvent valeur de symptôme de l'enracinement dans les groupes sociaux pratiquant les formes dominantes de la culture que d'instrument de la mobilité culturelle vers ces mêmes groupes<sup>177</sup>. »

Jean Grigorieff va expliciter son positionnement – qui est avant tout celui de son employeur – en énonçant que l'avantage principal de la méthode globale réside dans ce qu'elle donne du sens à la lecture. Or selon lui, les adultes en connaissent le sens, pour eux lire a déjà des significations et des usages. Il part également du principe que les adultes ont le seul moment

---

<sup>174</sup> Méthode de lecture que Suzanne Borel-Maissonny a publiée dès 1956, destinée initialement à la rééducation (orthophonistes) elle s'appuie sur des gestes associés aux sons.

<sup>175</sup> Terminologie héritée de l'Éducation nationale qui laisse la liberté aux enseignants d'utiliser la méthode de leur choix pour parvenir à enseigner le programme établi.

<sup>176</sup> Il me dit procéder à des « inspections surprises » auprès de ses formateurs, à même d'éradiquer certaines « mauvaises » pratiques comme la correction d'une production en rouge uniquement alors que la « bonne » pratique recommande une correction en plusieurs couleurs correspondant chacune à un type d'erreur (orthographe, grammaire, syntaxe, etc.) et de promouvoir celles qu'il souhaite mettre en avant (respect de auditeurs etc.).

<sup>177</sup> HÉBRARD Jean, 1985, Opus Cit., p.31.



du cours pour apprendre à lire et non pas comme les enfants, un milieu familial qui va aider le jeune lecteur à s'entraîner. L'adulte n'aura pas la possibilité de réviser en dehors du cours<sup>178</sup>. Ce discours, alors que j'avais annoncé d'emblée ne pas me préoccuper dans ma recherche des méthodes pédagogiques ou de la didactique des séances, apparaît *a posteriori* comme une réponse aux attaques d'autres courants. Notamment ceux qui, moins scolaires, dans les associations proposent des ateliers sociolangagiers (ASL) qu'il évoque comme le premier temps de l'alphabétisation<sup>179</sup> puisqu'ils viseraient à se repérer dans l'espace et le temps alors que dans les cours des C.M.A. l'objectif est la lecture de tous les mots<sup>180</sup>. Il les oppose à ses cours avec l'exemple de la ville de Montreuil, qui pratiquerait une méthode globale, une « approche Mariela de Ferrari<sup>181</sup> ».

## 2.2. FOA : dénommer, segmenter, une qualification empirique

L'une des particularités des Cours Municipaux pour Adultes est l'usage d'un certain nombre de sigles extrêmement peu courants et qui font référence à un découpage des publics concernés. Ainsi FOF, FOA, FOA L, FOA NL, FLE alpha, FOA alphabétisation, prennent le pas sur les deux dénominations les plus courantes pour l'apprentissage du français à des personnes étrangères, à savoir le FLE pour Français Langue Étrangère et Alphabétisation (qui

---

<sup>178</sup> Il paraît là raisonnable d'intervenir pour préciser que tous les enfants ne sont pas égaux vis-à-vis de cette aide familiale supposée et que le milieu social d'appartenance est l'une des causes majeures de disparité comme l'ont souligné depuis longtemps Bourdieu et Passeron, cf BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude, 1964, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, [Les Éditions de Minuit](#), 183 p. BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude, 1970, *La reproduction*, Éditions de Minuit, Paris, 280 p.

<sup>179</sup> Pour une meilleure compréhension des tensions ou des courants en œuvre, Véronique Leclercq dresse un panorama complet et détaillé de la situation française en formation de base et de la recherche qui lui est associée dans une note de synthèse accompagnée d'une bibliographie très complète du champ. LECLERCQ Véronique, 2007, « Note de synthèse : La formation de base : public, dispositifs pratiques », 44 p. in revue *Savoirs* N°14, « Faible niveau et seconde chance », L'Harmattan, Paris, pp. 11-59.

<sup>180</sup> Or, les ASL ne se réduisent pas à ces visées bien que s'ancrant dans le quotidien des personnes.

<sup>181</sup> Longtemps directrice des programmes du CLP, (principal organisme de formation en France de formation de formateurs en lecture écriture pour adultes, ex CLAP), elle milite pour une pédagogie propre aux adultes et non stigmatisante, cf. FERRARI de Mariela, « Penser la formation linguistique des adultes migrants en France. Nommer autrement pour faire différemment » in *Le Français dans le Monde*, juillet 2008 : « Des discours de l'enseignant aux pratiques de l'apprenant. » pp. 20-28.

concerne théoriquement les personnes n'ayant pas eu ou très faiblement de parcours scolaire dans leur pays d'enfance). Voici un petit glossaire qui regroupe trois grandes distinctions :

1- FOF : Français sur Objectifs Fondamentaux (destiné à des publics francophones).

2- FOA<sup>182</sup> : est le sigle pour Français sur Objectifs Adaptés. Il est destiné aux publics non- francophones maîtrisant une langue à alphabet latin ;

FOA NL : public à alphabet non latin (le public visé est les personnes chinoises et égyptiennes) ;

FOA L : (langues latines) public d'Amérique latine visé ;

FOA : alphabétisation créée en 2011 pour des personnes non-francophones qui n'ont jamais été scolarisées.

3- FLE : public non francophone, scolarisé.

On peut noter une sophistication particulière qui compartimente non seulement les niveaux d'études initiaux mais également les écritures d'origine (latines ou non-latines), ainsi que les origines nationales.

Hugues Pouyé m'expliquera que c'est à partir du constat qu'un certain public ne parvenait pas à suivre les séances de FLE et paraissait donc laissé pour compte dans les cours, que la volonté de faire du FLE « lent » est apparue. Mais il n'était pas possible de l'appeler de la sorte – « lent » pouvant être perçu comme péjoratif – il a fallu inventer une terminologie. Auparavant il n'existait pas non plus de distinction entre latins et non-latins. C'est encore après qu'une autre distinction est apparue avec les Égyptiens et les Chinois, qui en moyenne avaient été plus scolarisés dans leur pays et langue d'origine et qui avançaient donc plus vite que les autres auditeurs. Les Sud-américains et les personnes d'Amérique centrale étaient en revanche, selon le même état des lieux, plus faiblement scolarisés.

Ces distinguos – très peu répandus par ailleurs – s'expliquent par le nombre de personnes concernées par les cours. Dans les structures associatives le public moins nombreux ne permet pas une segmentation aussi fine des cours.

Ce qui est malgré tout troublant est que je n'ai pas observé de cours uniquement composés de personnes issues d'Amérique Latine. Les trois cours dans lesquels je me suis rendue, les femmes hispanophones étaient très minoritaires voire isolées. Ceci est un élément de nature à pondérer sérieusement la présentation précédente.

---

<sup>182</sup>Appelé anciennement FLE alpha : FLE pour des personnes ne sachant pas très bien lire et écrire, s'est transformé en FOA. On pourra remarquer que cette terminologie allie deux dénominations *a priori* incompatibles entre elles : alphabétisation (sans scolarisation) et FLE (avec scolarisation). Cela renvoie aux problèmes de définitions de l'alphabétisation évoquées en introduction.

### 2.3. Une volonté d'ancrage sur le long terme : la certification

Ces cours sont répartis en différents niveaux (1 étant le plus faible, 6 le plus élevé) et soumis à un examen final obligatoire qui donne accès à un certificat (six niveaux différents) et parfois à un diplôme comme le Diplôme initial de Langue Française (DILF) ou le Diplôme d'Études en langue française (DELFF).

Les cours d'alphabétisation sont intégrés à un large parcours de formation, sur le modèle scolaire, à long terme. Après le C.F.G.<sup>183</sup> il y a entre autres la possibilité d'intégrer des cours visant à préparer le brevet avec des matières principales qui sont l'histoire, le français, les mathématiques et l'anglais. Il existe deux types de brevets différents, tous les deux préparés par les C.MA.

- Le Brevet des collèges à option technologique (avec comme matière supplémentaire éducation familiale et sociale, pas de physique et un niveau en mathématiques et français un peu plus facile que l'autre brevet).

- Le Brevet des collèges à option collège (avec de la physique en plus et un niveau plus difficile en mathématiques que le précédent) qui permet d'aller en seconde et de suivre le lycée municipal entre autres.

La formation se déroule sur deux ans avec une première année de propédeutique (histoire, maths, français, informatique, arts plastiques et anglais sont au programme).

De la même manière des formations à la durée d'apprentissage plus longue mêlent l'informatique et la langue. Si les progressions en informatique et en français s'accordent entre elles en terme de cohérence, elles nécessitent beaucoup plus de temps, notamment pour le premier niveau, que les formations sans ce support en termes d'acquisitions linguistiques. De plus elles divisent le nombre d'inscrits dans le cours par deux : douze places à la place des vingt-cinq habituelles<sup>184</sup>. Si les effets sur l'autonomie des personnes sont soulignés, la durée et

---

<sup>183</sup> Déjà évoqué plus haut, pour rappel le C.F.G. est le premier diplôme national qui correspond à l'ancien certificat d'études, il est intégré au niveau 6. Les enfants ne le passent plus (il correspond à un niveau 6<sup>e</sup>)

<sup>184</sup> Le nombre d'apprenants est un sujet de débat entre l'institution et les coordonnateurs. Jean Grigorieff dit préférer refuser des apprenants et constituer des petits groupes plutôt que de répondre favorablement à un plus grand nombre et courir le risque qu'ils se sentent isolés

le nombre d'auditeurs pouvant en bénéficier demeurent un obstacle à la généralisation de cette pratique.

Des tentatives d'apprentissage moins scolaires ont lieu, notamment par le biais des arts visuels (photographie et collages) avec des séances alternativement consacrées aux arts plastiques et à la langue. Cependant les résultats demeurent très contrastés car ces pratiques ne remportent pas l'adhésion attendue de leurs bénéficiaires, laissant penser aux organisateurs<sup>185</sup> qu'ils ne sont pas motivés pour ce type d'activités. Ces tentatives décalées s'inscrivent dans un modèle et des habitudes très scolaires de part et d'autre dans lequel c'est le projet de l'institution (faire du français à partir d'arts plastiques) qui doit devenir celui de l'apprenant. Or, si l'obtention d'un diplôme peut avoir un sens proche pour les uns et les autres, apprendre la langue par un autre média nécessite un intérêt ou un accord préalable pour ne pas être perçu comme une perte de temps.

Autant la certification avec le possible accès à des métiers ou des formations supérieures peut devenir un enjeu personnel fort pour chaque apprenant sans que l'institution n'ait beaucoup à travailler sur le sens que chaque apprenant lui donne, autant proposer des chemins sensibles, sans laisser de place au caractère intime de l'apprentissage se solde hélas ! par une incompréhension mutuelle.

Parmi les femmes rencontrées, seule Monica avait un intérêt fort au diplôme car il devait lui permettre de changer de métier. Sa motivation première venait de ce projet et elle allait le soir, avec joie, apprendre « de la culture française » que son formateur selon elle, lui transmettait. Elle ne se serait pour autant jamais inscrite à un cours de « culture française » quand bien même celui-ci aurait existé.

On ne peut pas pour autant dire qu'Amalia et Anna n'aient pas été motivées par l'idée d'obtenir un certificat, mais ni l'une ni l'autre n'en a obtenu, ne se présentant pas aux examens le jour convenu. Anna a évoqué un ou deux redoublements précédents comme preuve tranquille de la difficulté à apprendre la langue. Pour ces femmes l'examen ne contribue pas au renforcement de l'estime de soi indispensable à des acquisitions sereines.

---

(avec des remarques indiquant l'impression de désintérêt « le prof n'est pas là pour nous, il n'a pas le temps »).

<sup>185</sup> Interventions de Claude GUY, coordonnatrice des cours d'arts appliqués et métiers d'arts aux CMA « De la médiation plastique à l'expression de soi » et Ludovic BRUNEAU, formateur FOA aux CMA « Apport de la photographie dans un atelier de sociolinguistique » lors du Séminaire du 14 juin 2014 à l'École Duperré « Médiations par la photographie et le collage, expériences migratoires et pluralité linguistique et culturelle » Sous la direction de : Muriel Molinié, Université de Cergy-Pontoise, CRTF/LasCoD et Hugues Pouyé, Cours Municipaux d'Adultes . Mairie de Paris.

Pour autant, Amalia et Anna auraient très certainement eu le sentiment de perdre leur temps si on leur avait fait pratiquer le collage et la photographie durant les séances, auxquelles elles se rendaient en courant après leur travail et avant leurs tâches domestiques qui les attendaient à la maison. Il aurait fallu que ces activités aient un sens pour elles, provoquent le désir de faire ou de créer. L'injonction ou l'obligation sont rarement compatibles avec un éveil aux pratiques créatives, quel qu'en soit le bien-fondé pédagogique. Les tensions entre conception et appropriation d'un projet de formation par leurs bénéficiaires demeurent une problématique centrale des modèles qui ne passent pas par une co-construction du projet.

**Pages suivantes : Extraits du livret Mon Livret d'apprentissage du français « Paris sur le français ».  
(Portfolio),  
pp. 34 et  
10.**

# Mes COMPÉTENCES : j'écris

## NIVEAU A1

Je sais remplir :

- un formulaire demandant des informations sur mes activités ;
- un bon de commande simple ;
- un chèque ;
- une feuille de soins pour un remboursement.

Je peux prendre en note un message téléphonique sur un formulaire.

Je peux rédiger un mot ou un texto pour donner rendez-vous à quelqu'un.

Je peux écrire une carte postale de vacances pour raconter ce que je fais.

Je peux rédiger un texte court pour me présenter ou présenter une personne.

## NIVEAU A2

Je sais rédiger une petite annonce : achat, vente, location...

Je peux noter les informations principales lors d'un entretien téléphonique ou en face à face.

J'écris une lettre à un ami pour lui donner des nouvelles et demander des siennes.

Je rédige un texte simple pour exprimer des sentiments, des émotions, un désaccord, un souhait...

J'écris un courrier formel pour m'excuser, remercier...

Je rédige une invitation et je demande une réponse en retour.

J'écris mon emploi du temps et décris brièvement mes activités quotidiennes.

Je sais faire une brève description d'une expérience personnelle : quoi, où et quand...

Je rédige un mot pour situer un lieu et expliquer un itinéraire à quelqu'un.

**J'APPRENDS LE FRANÇAIS POUR**

Année	<b>Ma vie personnelle et sociale</b>	<b>Ma vie culturelle</b>	<b>Ma vie professionnelle</b>	<b>Mes études, préparer un concours, un diplôme</b>
20 --	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....
20 --	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....
20 --	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....
20 --	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....
20 --	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....	Ce que je veux savoir faire ..... ..... .....

Chaque année, je fais le point sur mes projets

### 3. L'institution des cours

« L'auditoire se compose d'hommes, de femmes et d'enfants, de jeunes gens et de personnes âgées, d'ouvriers, de domestiques et de quelques bourgeois retirés. Il est toujours très attentif et s'est toujours comporté avec une bienséance parfaite. Il vient bien évidemment dans un but d'instruction et de récréation (...). Ainsi les premières leçons donneraient une vue générale de notre période littéraire antérieure à la période classique, avec des citations ou des traductions de nos anciens auteurs. J'en ai déjà essayé quelques unes, que les auditeurs, mêmes illettrés ont paru saisir sans trop de peine et entendre avec plaisir<sup>186</sup>. »

M Just OLIVIER,

Lecteur au lycée Charlemagne

Mars 1850

#### 3.1. Des chiffres impressionnants mais peu précis

En 2011, Les Cours Municipaux d'Adultes (C.M.A.) ont accueilli dans l'année près de 30 000 auditeurs tous secteurs confondus (secteur des langues, enseignement général, technique, entreprises, artistique etc.). Ces personnes se sont réparties dans 140 établissements scolaires, avec une équipe de 850 enseignants dont 122 professeurs dans le seul secteur alphabétisation. Car comme cela vient d'être évoqué plus haut, les orientations principales fixées par la municipalité aux CMA : sont d'une part une visée sociale avec notamment l'apprentissage du français pour les publics faiblement scolarisés ou non-francophones, d'autre part, « l'employabilité<sup>187</sup> » des personnes précarisées, par la préparation à des diplômes. Ce qui a eu pour effet immédiat :

- une augmentation de la capacité d'accueil dans les filières du français pour publics faiblement scolarisés ;
- ainsi que celle de l'augmentation des capacités d'accueil des formations professionnelles dont celles de remise à niveau des publics sans qualification ou de faible niveau de qualification, préalables à leur admission aux examens (par exemple CAP cuisine, petite enfance et travaux paysagers).

Cette politique municipale s'inscrit dans une problématique régionale qui a repéré des besoins importants en terme de formation linguistique car la capitale est depuis longtemps attractive

---

<sup>186</sup> OLIVIER Just, 1850, « Rapport de M. Just Olivier à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, le 21 mars 1850 » in Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, rapports, premier compte rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris, 43 p. (archives historiques de la Ville de Paris, cote 13135), pp.28-29.

<sup>187</sup> Terminologie utilisée par les interviewés.



pour des populations migrantes qui forment le vœu de s'établir durablement dans le pays (donc d'y travailler et d'y vivre au quotidien) :

« En se fondant sur des données, datant de 2004, de la Direction de la population et des migrations du Ministère des Affaires Sociales, les rapporteurs de l'Inspection Générale<sup>188</sup> estiment que 100 000 personnes étrangères à Paris auraient besoin d'être formées en français. Il est très difficile d'évaluer à l'échelle de Paris, les parts respectives de l'offre linguistique et de la collectivité parisienne et de l'État et encore moins les organismes privés (...). Néanmoins, qu'il nous soit permis d'oser une comparaison. La collectivité parisienne (Ville et Département) a consacré, en 2005, 5 à 6 millions d'euros de son budget à la formation en français de quelque 15 000 apprenants. L'État, lui, a investi 2 millions (...), rapporté à l'échelle, non plus de la région mais du territoire parisien. <sup>189</sup>»

Une grande diversité existe de par des modes de financement divers et des dispositifs de formation qui n'ont pas les mêmes objectifs, cependant c'est plus de la moitié des apprenants qui sont inscrits aux CMA : en effet, 8 000 apprenants (sur les 15 000 personnes formées en français par la Ville de Paris) le sont par le biais des Cours Municipaux pour Adultes<sup>190</sup>.

Par le biais des feuilles d'inscription aux cours des données ont pu être collectées sur la nationalité et le sexe des apprenants<sup>191</sup>. Le nombre très important de nationalités différentes est en croissance constante : 116 nationalités distinctes en 1996, 137 en 2000, 144 en 2010.

Ces chiffres méritent cependant d'être évoqués avec un certain recul ; d'une part, ils reprennent ceux figurant sur une fiche d'inscription dont ne sait pas qui exactement l'a remplie (puisque'il s'agit de personnes en difficultés face au code écrit) ni dans quelles conditions. Ensuite certaines feuilles ne sont pas renseignées sur cet item<sup>192</sup>, enfin la nationalité ne correspond pas forcément au pays de naissance, ni à celui de provenance, ni même à la langue parlée. La nationalité française figure dans cet éventail, sans que l'on ne

---

<sup>188</sup> L'Inspection générale assure une mission de contrôle dans l'application des normes juridiques, nationales et locales et de préconisations pour l'amélioration du service public. (note de l'auteur).

<sup>189</sup> POUYÉ Hugues, 2011, « Accompagner les apprentissages de français en contexte plurilingue, à Paris. De "Mon livret d'Apprentissage du Français" à son " Guide de l'utilisateur" » in MOLINIÉ Muriel (dir.), *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures, Enjeux de formation par la recherche action*, Université de Cergy-Pontoise, Cergy-Pontoise, 153 p., pp. 125-142., pp. 127-128.

<sup>190</sup> Sources : ibidem.

<sup>191</sup> Pour des raisons de confidentialité la Mairie n'a pas souhaité me laisser consulter directement les fiches non anonymisées, mais Mme Pistiaux du bureau des Cours Municipaux pour Adultes, qu'elle en soit remerciée ici, m'a transmis le nombre des auditeurs inscrits en cours d'alphabetisation et FLE (puis FOA et nouvelles terminologies évoquées dans la partie précédente) par nationalité et sexe de 3 années scolaires distinctes : 1996-1997 ; 2000-2001 et 2009-2010.

<sup>192</sup> La nationalité non renseignée concerne de 54 personnes en 2000, à 320 en 2009 en passant par 86 personnes en 1996. On perçoit donc l'aspect aléatoire de ces résultats.

puisse dire non plus si les personnes l'ont acquise récemment ou/et s'ils ont été scolarisés en France.

Cette tentative d'éclaircissement des langues parlées et des pays de provenance des personnes inscrites paraît donc peu fiable, tant les données sont soumises à des aléas importants ; elles peuvent cependant être de nature purement indicative si l'on garde en tête l'ensemble de ces remarques. Concernant le sexe, la même prudence quant au remplissage des feuillets, est de mise, même si le côté aléatoire est un peu moins récurrent (malgré tout certains ne sont pas renseignés dans ce domaine).

On peut cependant remarquer une absence de constance dans les chiffres généraux obtenus : le rapport homme –femme varie selon les pays et le niveau de cours. Pour les pays dont les femmes évoquées plus loin (apprenantes comme écrivaines) sont issues, elles sont toujours et nettement majoritaires dans les cours<sup>193</sup>. L'interprétation de ces données est délicate : pour postuler qu'il correspondrait éventuellement à une inégalité d'accès à l'école en défaveur des filles dans le pays d'origine (qui se manifesterait à l'âge adulte par un besoin compensatoire de formation de celles qui en ont été écartées) il est prudent de se poser quelques questions telles que la proportionnalité des hommes des mêmes nationalités vivant à Paris<sup>194</sup> et leur taux de fréquentation dans d'autres structures.

Un document interne<sup>195</sup> reprenant très certainement la source des feuilles d'inscription<sup>196</sup>, a élaboré pour l'année 2010 une « image » des pays de provenance des auditeurs par niveau de cours (sept niveaux de cours référencés). D'après ce dernier<sup>197</sup> l'Amérique Latine est le troisième « continent <sup>198</sup> » représenté par les auditeurs avec 19% d'entre eux<sup>199</sup>, ce qui signifie 241 personnes inscrites<sup>200</sup>. Plus spécifiquement, en cours de Français sur Objectifs Adaptés, sur les 47 apprenants d'Amérique-latine inscrits, 28 le sont dans le niveau le plus faible. L'Espagne de son côté, compte 168 auditeurs dont 2 seulement sont inscrits en FOA.

---

<sup>193</sup> Argentine : 37 femmes sur 55 auditeurs ; Bolivie 31 femmes sur 55 auditeurs ; Chili 27 femmes sur 43 auditeurs ; Colombie 127 femmes sur 198 auditeurs, Espagne 194 femmes sur 297 auditeurs et Pérou 54 femmes sur 75 auditeurs.

<sup>194</sup> Données difficiles à obtenir car une partie importante des personnes (ne possédant pas les documents de séjour adéquats) ne figure pas dans les statistiques nationales. Cette piste se révélant un sujet d'étude en soi n'a pas été poursuivie plus avant, mais il serait plus que pertinent de s'y intéresser plus précisément.

<sup>195</sup> « L'actu des CMA (FLE –FOA) », Lettre trimestrielle n° 2 janvier 2011 », direction des Affaires scolaires/ sous direction de l'Enseignement du Second degré/Bureau des Cours Municipaux d'Adultes, 21 p.

<sup>196</sup> Aucune indication n'est fournie quant au mode d'élaboration des résultats.

<sup>197</sup> Opus Cit. « L'actu des CMA (FLE –FOA) », Lettre trimestrielle n°2 janvier 2011 », p. 16.

<sup>198</sup> L'Amérique centrale (qui représente 1% des auditeurs est séparé de l'Amérique du nord et du sud)

<sup>199</sup> Le premier est l'Europe avec 42% d'auditeurs déclarant en provenir puis l'Asie 27% en deuxième position.

<sup>200</sup> Ayant écartés les Brésiliens puisque lusophones.

Ces derniers chiffres tendent à aller dans le sens de l'hypothèse évoquée un peu plus haut concernant le taux de scolarisation initial des femmes : plus le taux de scolarisation est faible dans le pays d'enfance, plus leur taux d'inscription est élevé dans les cours de plus faible niveau.

### 3.2. Les supports

Si les cours de FLE s'organisent autour de supports repérables et fixes<sup>201</sup>, très peu de manuels sont utilisés en alphabétisation et en FOA. Ce constat paraissait devoir être envisagé comme une lacune puisque, en plus de l'incitation (et non obligation) de l'usage de son propre manuel, Jean Grigorieff souhaitait, lors de notre rencontre, élaborer des valises d'outils par niveau pour inciter les formateurs à certaines pratiques énumérées plus haut.

D'autre part, c'est le besoin exprimé de référentiel commun et de coordination entre les différents services municipaux accueillant des publics en formation de base en français, qui pousse la mise en œuvre d'une vaste démarche de portfolio. Un premier document<sup>202</sup> de 42 pages colorées sur papier glacé, destiné à chaque apprenant et reprenant les compétences du cadre européen commun de référence pour les langues, est réalisé, puis complété par un deuxième document<sup>203</sup> avec l'aide d'universitaires<sup>204</sup>. Chaque auditeur doit, avec l'aide de son formateur, indiquer des éléments biographiques, lister et évaluer un certain nombre de compétences en français.

En 2008, une phase d'expérimentation de la démarche portfolio se met en place afin de l'adapter à ses utilisateurs car un décalage important entre l'outil et la démarche de formation rend son utilisation très faible, suscitant parfois une opposition certaine.

« Il est très vite apparu que ce portfolio n'avait de chance d'être utilisé par les différentes structures de formation concernées que s'il donnait lieu à une vaste entreprise de concertation,

---

<sup>201</sup> Dans le même document interne, (« L'actu des C.M.A. (FLE –FOA), Lettre trimestrielle n°2 janvier 2011», p.12), une enquête répertorie les méthodes et livres de grammaire que les formateurs déclarent utiliser.

<sup>202</sup> *Mon livret d'Apprentissage du Français, Paris sur le français*, 2008, Mairie de Paris. [http://www.paris.fr/politiques/citoyennete/citoyennete-et-integration/l-apprentissage-du-francais/rub\\_7760\\_stand\\_79150\\_port\\_17914](http://www.paris.fr/politiques/citoyennete/citoyennete-et-integration/l-apprentissage-du-francais/rub_7760_stand_79150_port_17914)

Mon livret d'Apprentissage du Français, Paris sur le français, Recueil d'expérimentations, 2011, Mairie de Paris. 79 p. : version pdf uniquement sur : [http://www.paris.fr/politiques/citoyennete/citoyennete-et-integration/l-apprentissage-du-francais/rub\\_7760\\_stand\\_79150\\_port\\_17914](http://www.paris.fr/politiques/citoyennete/citoyennete-et-integration/l-apprentissage-du-francais/rub_7760_stand_79150_port_17914)

<sup>203</sup> Mon livret d'Apprentissage du Français, Paris sur le français, Guide l'utilisateur, 2011, Mairie de Paris.

<sup>204</sup> Anne Vicher, consultante sur les questions de formation en savoirs de base et professeure associée à l'Université de Paris Ouest Nanterre la Défense (Paris 10) contribue à la première version et à son analyse puis Muriel Molinié, professeure à l'Université de Cergy-Pontoise, Cergy-Pontoise, puis à l'Université Paris III, lui succède.

au cours de laquelle ces structures dans leur diversité acquéraient la conviction de sa raison d'être et de sa valeur<sup>205</sup>. »

Cette analyse en trois phases (production, expérimentation, adaptation) entre 2007 et 2010, portait sur cinquante cours. A l'issue de ce travail une nouvelle version est établie. Hugues Pouye en rend compte notamment dans une table ronde<sup>206</sup> lors de laquelle il exprimait la nature itérative (dans le sens de démarche-action) de ce projet, collaborative car c'est selon lui une entreprise concertée (avec les acteurs de la Ville, les six directions concernées, les formateurs de différents dispositifs), et expérimentale (par la mise en place d'une formation de formateurs<sup>207</sup>).

Il apparaît nettement qu'un déploiement de moyens importants a été réalisé pour mettre en place cette démarche, notamment par des formations de formateurs. Si l'objet de ce propos n'est absolument pas de l'évaluer, il faut quand même constater qu'aucune des apprenantes rencontrées n'a évoqué ce document dans les entretiens.

### 3.3. Le lieu école : forme instituante ?

Le lieu école par son cadre général n'est pas anodin dans le rapport aux apprenants et aux savoirs qu'il présuppose. Ouvertes aux écoliers de sept à onze ans la journée, ce sont à des adultes que le soir, les mêmes salles sont destinées, sans que pour autant aucun aménagement spécifique n'y soit réalisé. Les adultes prennent donc tardivement – dans tous les sens du terme – le chemin de l'école. La forme instituante des lieux de cours pour adultes les place d'emblée dans une situation d'élèves, par la nature de l'endroit et de la relative acceptation aux normes d'usages qui y prévaut. Ainsi il faut, à l'entrée, présenter sa carte d'auditeur à la gardienne puis une fois installé dans sa salle, répondre à l'appel du formateur. Autant de rituels qui s'apparentent ou se calquent sur le modèle scolaire enfantin. Or, il n'est pas certain que des travailleurs majeurs puissent respecter avec facilité les mêmes règles que de jeunes enfants sous la tutelle de leurs parents. Par exemple, chacune des personnes rencontrées dans ce cadre évoquera le sentiment de rigidité des horaires et la contrainte forte que cela

---

<sup>205</sup> POUYÉ Hugues, 2011, Opus Cit., p. 130-131.

<sup>206</sup> Table ronde du 3 février 2012, au Pavillon de l'Arsenal Paris, avec Hervé Fernandez, Muriel Molinié, Hugues Pouyé, Céline Peigne, « Valoriser les trajectoires migratoires - intégrer les démarches Portfolio aux politiques de formation et d'accès à l'emploi » enregistrements mis en ligne : <http://www.combcma.net/ressources/communications/>, lien vérifié le 29/06/2014.

<sup>207</sup> Trente formateurs relais ont été chargés de cette mission.

représentait pour elles de s'y soumettre (parfois en rebroussant chemin car la porte était déjà close).

Les institutions sont issues d'un exercice de pouvoir du politique – souvent après tensions vives voire révolutionnaires – instituant de l'institué (dans le cas présent l'École de la République comme lieu de formation et dans laquelle le respect des règles, dont les horaires, doit être strict et identique pour tous). Elles s'exercent sur les citoyens de manière massive, non personnalisée. Ainsi les « institutionnaliste »<sup>208</sup>, tendent à remettre en cause ce modèle « d'aliénation » et de « chosification »<sup>209</sup> des personnes par la création de nouvelles institutions au niveau micro, sur lesquelles les usagers peuvent avoir prise, s'en saisir et les transformer. Ce mouvement de remise en cause est dénommé « institutionnalisation » qui pour Fernand Oury est

« le processus de création mais aussi de destruction dès qu'apparaît un risque de pétrification et d'hégémonie de telle ou telle institution<sup>210</sup>. »

Cette articulation des trois moments du concept d'institution (institué, instituant, institution), tel que le définissent les « institutionnalistes » s'appuie sur la logique dialectique de Hegel (universel, négation de l'universel, négation de la négation<sup>211</sup>). Elle met l'accent sur la nécessaire critique de ce qui est en place (l'universel, l'institution) pour permettre au sujet particulier (l'apprenant, le formateur) de devenir acteur de cette institution et ainsi de pouvoir la transformer. Dans le cas présent, l'école mobilise chez les apprenants adultes, un fort potentiel d'imaginaire et de représentations contrastées et ancrées depuis des années. Ainsi les institutions apparaissent immuables, ancestrales, permettant la reproduction d'éléments conformes à leur norme mais par leur forme rigide et fixe, peu propices à l'individualisation et à l'intégration d'éléments atypiques. La structure conservatrice de l'institution s'oppose au

---

<sup>208</sup> Les « institutionnalistes » sont les différents « pratiquants » de la Psychothérapie institutionnelle, de l'Analyse institutionnelle et de la Pédagogie institutionnelle nommé ainsi par Jean Oury psychiatre (fondateur de la clinique de La Borde) et frère de Fernand Oury instituteur (cf OURY Fernand, PAIN Jacques, 2001.. *Chronique de l'école caserne*. Vigneux: éditions Matrice, 450 p.) forment le mouvement institutionnel.

<sup>209</sup> OURY Jean, 2007, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles » in *VST - Vie sociale et traitements* 3/ 2007 (n° 95), p. 110-125, p. 50, URL : [www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-page-110.htm](http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-page-110.htm), consulté le 11/08/14.

<sup>210</sup> OURY Fernand, 1980, « Institutions : de quoi parlons-nous ? » in *Institutions* (Revue de psychothérapie institutionnelle), n° 34, mars 2004, [http://ressources-cemea.pdll.org/IMG/pdf/institutions\\_de\\_quoi\\_parlons\\_nous.pdf](http://ressources-cemea.pdll.org/IMG/pdf/institutions_de_quoi_parlons_nous.pdf), consulté le 11/08/14.

<sup>211</sup> - L'institué c'est l'universel : l'ordre établi, les valeurs, la norme ;

- l'instituant c'est la négation de cet universel - à la fois la contestation et la capacité d'innovation ;

- l'institutionnalisation, le troisième moment par lequel la contradiction peut être dépassée, c'est l'intégration, la récupération, la normalisation de l'instituant – la déviance devient tendance et la contestation une nouvelle norme.

particularisme, au singulier à la prise en compte de la différence de chacun car le collectif y est pensé comme homogène.

Mais c'est justement la nature immuable de l'Institution qui peut être un facteur rassurant et attrayant pour les apprenants car elle représente un repère précis imperméable au temps et aux changements. Aller à l'école aujourd'hui, serait comme y avoir été hier : les mêmes apprentissages, usages, règles y auraient cours. Cependant, s'y construire une place « particulière » dans un collectif « universel » c'est aussi la remettre en cause. Or, penser la critique de cette force conservatrice – souvent considérée en terme de manque – pour les personnes n'ayant pas été, ou peu, scolarisées dans l'enfance, n'est pas chose aisée et immédiate, car l'organisation des cours ne se prête absolument pas à cette démarche. C'est donc un chemin individuel et non partagé dans cet espace, que les apprenants devront réaliser afin de s'approprier et d'inventer leurs manières de faire et d'apprendre.

Comme cela a été évoqué plus haut, chaque cours est constitué d'un véritable programme pour lequel les formateurs sont évalués et le cas échéant peuvent être remis en cause, voire écartés. Un réel contrôle est exercé à la fois sur les formateurs mais aussi sur les apprenants sanctionnés par des diplômes ou un accès à la classe supérieure après des évaluations précises.

Le lieu de cours n'est donc pas à envisager comme un fait de topologie anodin mais bien comme un élément appartenant à un dispositif à part entière. Ainsi, si l'on peut envisager que la re-disposition des salles n'est pas possible en raison de données matérielles et pratiques (réaménager une salle et la restituer ensuite pour une séance d'une heure trente, de manière régulière peut paraître fastidieux et coûteux en temps et en énergie), on peut aussi postuler que l'agencement scolaire s'accorde complètement avec la manière dont les cours pour adultes sont envisagés, non seulement pour l'institution mais également pour les formateurs qui la pratiquent. Ainsi les adultes qui prennent la place des écoliers, se mettent en condition pour recevoir un savoir venu de l'« estrade <sup>212</sup>» ou du livre et énoncé par un « maître ». C'est une forme de rapports aux savoirs qui ne présuppose pas une posture de maître ignorant tel que Jacques Rancière<sup>213</sup>, l'évoque mais bien une posture de maître explicateur. La dynamique du contexte de formation ainsi que le fonctionnement de l'établissement dans une institution très marquée implique un certain usage de figures pédagogiques qui vont bien au-delà des

---

<sup>212</sup> Il restait dans mon souvenir, fait assez peu courant à notre époque, une estrade dans une salle de cours (l'école était ancienne).

<sup>213</sup> RANCIÈRE Jacques, 2004, [1987, Fayard ] *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, 10/18 poche, Paris, 234 pages.

choix individuels de chaque formateur. Pour autant, il n'y a pas de remise en cause structurelle de ce schéma pour les apprenantes interrogées mis à part, de manière très parcellaire pour Anna. Lorsque l'Institution n'est pas à la hauteur des attentes, ce n'est pas elle ni son fonctionnement qui est remis en cause (ou peu et très marginalement) mais ce sont au contraire les personnes qui renversant le problème, ne se trouvent pas en adéquation avec les demandes de l'Institution et la quitte. Amalia, qui encense l'apprentissage et le contexte de formation désertera malgré tout peu à peu les cours, pour les abandonner tout à fait l'année suivante. Monica ne tarit pas d'éloges pour son formateur. Quant à Mari-Sol, c'est elle qui se dit l'unique responsable de son ignorance et de son incapacité à apprendre.

Seule Anna regrette à plusieurs reprises, les modalités d'enseignement, notamment vis-à-vis de l'écriture. Elle déplore le manque de disponibilité individuelle de la formatrice et trouve la cause de son désarroi dans le niveau trop faible de ses trop nombreux collègues-apprenants qui monopolisent l'enseignante. Elle aurait tant envie que son travail soit corrigé personnellement plusieurs fois par séance. Une fois encore la situation est déplacée et la remise en cause est finalement déviée vers les autres apprenants.

L'Institution-école n'apparaît jamais comme défailante aux yeux des femmes rencontrées. En revanche, certains de ses agents peuvent l'être, tout comme elles-mêmes. On peut malgré tout rappeler qu'elles se positionnent comme en manque ou en dette par rapport à l'Institution (manque de scolarisation, désir fort d'apprentissage) et qu'elles n'ont pas été formées ou incitées à éveiller leur esprit critique dans ce contexte. Leur allégeance à son égard se poursuit donc au-delà de leur présence dans ce lieu.

On peut supposer que le caractère fastidieux et formel de ma mise en relation avec les apprenantes participe également de cette vision de l'école dans laquelle tout étranger est un « déranger » potentiel. Il fallait donc s'assurer en amont de la neutralité de mon travail sur les pratiques pédagogiques existantes.

« Une institution souvent nous possède. Vous avez déjà vu des gens identifiés à leurs institutions, à en tomber malades ? (...) Si dès lors vous avez quelqu'un qui s'attaque à l'institution, qui critique, ou qui ne s'y trouve pas bien, ça peut vous « endommager », vous déranger, personnellement. C'est dire qu'il y a des identifications partielles, voire « unaires » et symbiotiques, qui font qu'on est tellement attaché à l'institution qu'on ne peut plus prendre cette position du tiers qui autorise l'analyse<sup>214</sup>.

---

<sup>214</sup> PAIN Jacques, 2013, « L'éducation, une violence construite...à « institutionnaliser », Conférence 2, Fondation Fabiola, [www.centrefabiolab.be/.../201312%20-%20emergences%20-%202084](http://www.centrefabiolab.be/.../201312%20-%20emergences%20-%202084). Consulté le

Si je n'ai pas provoqué d'opposition radicale et irrémédiable de la part des C.M.A. c'est non seulement parce que j'ai plusieurs fois insisté sur la nature non-didactique de mon approche (et qui de fait écartait tout positionnement quant aux méthodes utilisées) mais également parce que même lointainement je faisais partie de cette Institution en qualité d'institutrice et qu'il paraissait fort improbable à mes interlocuteurs que je puisse critiquer ce qui m'alimente quotidiennement.



## Synthèse du chapitre 1

C'est parce que le sujet de thèse s'est resserré sur les femmes hispanophones et qu'il n'y en avait pas un nombre suffisant d'inscrites dans les cours d'associations de quartier, que le terrain de recherche s'est orienté vers les Cours Municipaux pour Adultes de Paris, dits les C.M.A.. Ce chapitre vise à contextualiser le cadre dans lequel les femmes apprenantes rencontrées ont été formées en français.

Les C.M.A. s'inscrivent et témoignent d'une histoire forte des cours pour adultes, remontant au siècle des Lumières. Comme à leur création ils s'enracinent dans des visées politiques parfois très contrastées (entre le contrôle et l'émancipation). Une idéologie symbolique de l'apprentissage du « peuple » traverse cette histoire dont quelques extraits d'archives du dix-neuvième siècle éclairent sur sa diffusion et retransmission auprès des autorités commanditaires.

De par leur passé et l'importance de leur capacité d'accueil, ils sont une institution importante de la Ville. Fondés sur le système scolaire pour des adultes ne l'ayant pas ou très peu fréquenté durant l'enfance, ce modèle est renforcé car il est abordé comme compensatoire à un manque ou un défaut de parcours de ses bénéficiaires. Cet effet est accentué par les lieux de formation qui sont des classes enfantines dans les écoles ou les établissements scolaires de la Ville, une fois désertés de leurs élèves. De plus, les formations sont sanctionnées par une certification de fin d'année, voire un diplôme, ce qui contribue encore plus à les rapprocher du système scolaire.

Les C.M.A. sont traversés par les mêmes débats que l'école sur les méthodes d'apprentissage de la lecture et les initiatives qui relèvent plus de la formation pour adultes telle le portfolio ont des difficultés à s'imposer car elles ne font pas partie des démarches habituelles dans ces lieux.

Le volume du nombre d'auditeurs a permis ou impulsé de nouvelles divisions entre les apprenants, à la fois sur l'importance de leur scolarisation initiale, mais également sur leur langue (latine ou non latine) et éventuellement leur nationalité. Une terminologie complexe régit donc les différents cours. Les chiffres qui pourraient permettre de cerner un peu mieux le contexte des femmes hispanophones à l'intérieur de cet ensemble demeurent peu opérants car la construction de ces données ne répond pas à une exigence de précision, mais les cours de langue française seraient composés d'environ 20% de personnes originaires d'Amérique-latine avec au sein de ce groupe, une plus grande proportion de femmes que d'hommes.

## Transition : « L'exilance » ?

Un récent programme de recherches intitulé « non lieux de l'exil » puis « l'expérience de l'exil<sup>215</sup> » remet en scène la terminologie de ce domaine<sup>216</sup>. En effet, c'est un courant de recherche qui existe chez les Anglo-Saxons « *Exile studies* » ou « *Exilforschung* » mais demeure relativement méconnu en France.

Alexis Nuselovici (Nous), spécialiste de littérature comparée, considère que le terme d'exilé est préférable à celui de migrant ou d'étranger, car selon lui :

« L'exilé est à la fois, et non pas successivement, émigrant et immigrant. Il ne cesse de l'être, revendiquant et impliquant deux territorialités pour en dessiner une troisième.. »<sup>217</sup>

De plus, il développe l'idée d'un post-exil qui affecterait les enfants et petits enfants des voyageurs réels. La temporalité et la matérialité de l'exil est principalement intérieure, elle est envisagée avant tout comme expérience. La notion d'« exilance » qui est attachée, paraît tout à fait pertinente dans ce travail, car elle permet de relier l'exil intérieur, qui parfois est l'une des conditions de l'écriture et celui plus géographique et social des êtres physiques. Sa forme, empruntée aux créations terminologiques de Derrida, fait écho aux influences théoriques de ce travail. L'« exilance » est définie comme un non-lieu intérieur :

« L'expérience exilique naît d'un passage de frontière, effectué ou futur. Toutefois, tout exil est un exil intérieur dans la mesure où son expérience, avant de toucher le corps déplacé, imprime la marque psychique de la déchirure, d'une exclusion vécue d'abord dans l'intériorité, une conscience avant une condition. L'expérience exilique commence dans le lieu de départ avant le départ, la décision prise (volontairement ou non), et puis elle se

---

<sup>215</sup> Le programme de recherche "Non-lieux de l'exil" (dirigé par Alexis Nuselovici) est un programme de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme qui a organisé 8 à 10 rencontres interdisciplinaires annuelles explorant les expériences de l'exil et du post-exil à travers diverses perspectives : esthétiques, philosophiques, anthropologiques, sociologiques et politiques. <http://www.college-etudesmondiales.org/Programme>- La Fondation Maison des Sciences de l'Homme a publié à partir de janvier 2012, une série de *Working Papers* reprenant les programmes de recherche en cours (avec des séminaires et des colloques) qui « couvrent tout le champ des sciences humaines et sociales et entendent mettre en valeur les multiples activités scientifiques de la FMSH. » <http://wpfms.hypotheses.org/category/college-detudes-mondiales>.

<sup>216</sup> Articles en ligne sur cette approche de Alexis Nuselovici (Nous):

- Etudier l'exil : <http://wpfms.hypotheses.org/366>
- L'exil comme expérience : <http://wpfms.hypotheses.org/347>
- Exilance, condition et conscience : <http://wpfms.hypotheses.org/352>
- Exil et post-exil : <http://wpfms.hypotheses.org/357>
- Pour une typologie des objets de l'exil : <http://wpfms.hypotheses.org/36>

<sup>217</sup> Alexis Nuselovici (Nous), 2013, « Étudier l'exil, » FMSH-PP-2013-09.

continue sur la scène subjective : le moi se sent exilé au sens où il ne cadre pas ou pas encore, sans être certain que cela arrivera jamais – il faudrait à cette fin un double cadrage, par nature impossible. À ce titre, l'exilance est d'abord l'expérience des frontières intérieures.<sup>218</sup> »

Cependant, il semble que les expériences de l'exil ne sont pas de même nature entre ceux qui ont éprouvé un voyage réel – même s'il a été fantasmé ou mythologisé par la suite – et leurs descendants ou leurs futurs protagonistes<sup>219</sup>. Ces derniers ne sont placés d'emblée que dans une sorte de fiction du voyage restitué narrativement et n'ont d'autre recours que la parole d'autrui. Selon moi, l'expérience du récit et du partage d'une mémoire collective, familiale, si elle est bien une expérience de l'exil en tant que telle, n'a pour autant pas les mêmes caractéristiques, ni les mêmes passages, ni les mêmes épreuves (le sentiment par exemple d'être plongée dans une « autre planète » au moment migratoire tel que les femmes interrogées l'ont évoqué<sup>220</sup>).

L'expérience du lecteur ou de l'auditeur, si elle peut être éprouvante et empathique, ne provoque ni les mêmes sensations ni les mêmes transformations que celles subies et agies par les corps et les esprits des exilés physiques. Si l'expérience de l'exil est effectivement une opération mentale, on peut regretter que la place du corps et de ses sensations soient écartées de cette proposition. La réminiscence, telle la madeleine de Proust, circule souvent par les affects, les perceptions et ont pour résidence les corps résonnants et raisonnants des personnes.

De plus, sans réfuter complètement l'intérêt d'une nouvelle terminologie qui pousse à la réflexion, je m'étonne de la virulence de certains propos qui dénie toute la portée dynamique du terme migration et le confine au tout petit espace statistique, ce qu'il n'est résolument pas :

« Escamoter l'exil en migration, faire de l'exilé un migrant est comparable à la manipulation moderne de la mort. Là où l'exilé possède une expérience à transmettre, celle du migrant se réduit à une donnée socio-économique à communiquer<sup>221</sup>. »

Par ailleurs, même en littérature – terre natale du concept – le terme ne fait pas l'unanimité. Hélène Cixous, invitée à une conférence dans ce programme<sup>222</sup>, réfute toute assignation à un

---

<sup>218</sup> Alexis Nuselovici (Nouss), 2013, « L'exil comme expérience », FMSH-WP-2013-43,.

<sup>219</sup> Une idée forte est que nous sommes potentiellement tous des exilés en devenir.

<sup>220</sup> Cf. dans la deuxième partie, le chapitre 2, (2.1)

<sup>221</sup> Alexis Nuselovici (Nouss), 2013, « Exilance : condition et conscience », FMSH-WP-2013-44

exil, même si elle a physiquement et définitivement quitté l'Algérie à ses trois ans. « Je ne suis pas une exilée » proclame-t-elle d'emblée. Car être exilée c'est se voir attachée à un pays, une nostalgie nationale ou territoriale. Or, l'écrivaine plaide pour un état d' « inassimilation<sup>223</sup> » permanent.

La tâche s'avère donc difficile de catégoriser l'exil pour les auteurs vivants et parlants.

En revanche, elle adhère à l'idée de *Grenzland*<sup>224</sup> un espace-frontière de l'écriture dans lequel il n'y aurait ni intérieur ni extérieur, juste une cime, une arrête, une frontière infinie. « Un pays, qui ne serait pas un pays. Un salut à trouver non sur la terre mais sur le texte ». On retrouve là une similitude ou un rapprochement avec *le Pays de l'écriture* dans lequel se plonge Silvia Baron Supervielle.

Les promoteurs de l' « exilience » veulent marquer une rupture avec les études migratoires fondées sur les chiffres et les mesures en organisant la problématique non sur les flux, mais sur ce qu'éprouvent les personnes en situation de mobilité. Sans employer le terme d' « exilience », c'est bien l'expérience humaine qui focalise l'intégralité de ce travail de thèse, pour autant le terme de migration ne me paraît pas obsolète ou chargé d'une connotation instrumentaliste. D'usage courant, il permet aux personnes intéressées de s'en saisir et il serait à mon sens offensant qu'il soit réservé à une acception sinon péjorative, tout du moins réductrice des signifiants de la migration.

En outre, la rencontre avec l'Autre ne m'a jamais évoqué l'exil mais la migration vers l'Autre dans tout ce qu'elle peut contenir aussi de joyeux, de promesses et de transformations. La migration si elle peut être intérieure n'assigne ni au tragique, ni au manque, ni au renoncement mais à un renouveau permanent, une altération vivifiante. C'est ce qui me fait encore préférer ce terme.

---

<sup>222</sup> « Exils : une rencontre avec Hélène Cixous ». 16 janvier 2014, 17-19h, plateau CNRS, 190 avenue de France, 75013 Paris.

<sup>223</sup> Sic.

<sup>224</sup> Notion évoquée par Kafka au sujet des langues.

# **Chapitre 2 : Femmes, migrantes, hispanophones à Paris**

« Nous avons retenu ici le mot « migrance » que d'aucuns considéreront comme un hardi néologisme, afin de mettre en avant l'idée d'errance, de mouvement continu. Il permet effectivement d'inclure non seulement les personnes elles-mêmes nées à l'étranger et immigrées en France et au Canada mais aussi les enfants de ces dernières, qui en plus de garder la double ou la triple nationalité, comme c'est si souvent le cas de nos jours, connaissent aussi une double ou une triple culture, un double ou un triple pôle d'attraction, une instabilité identitaire, source à la fois de richesse et d'angoisse<sup>225</sup>.

## 1. D'un choix méthodologique à un recentrement problématique : la langue

Si le choix du terrain a été dicté par une volonté d'accessibilité plus grande aux propos, aux énoncés et donc à leurs transcriptions plus aisées, c'était dans la perspective évidente d'obtenir des données plus fiables pour l'analyse des entretiens.

Les autres facteurs culturels et sociaux n'ont pas été provoqués par la recherche mais ont découlé de ce premier resserrement.

Paradoxalement, si la langue pouvait m'être familière, les cultures de ces femmes ne l'étaient pas et j'ai ressenti très vite la nécessité d'en savoir plus afin de mieux rapporter les échanges et leurs significations. Des récurrences dans les récits m'interrogeaient : devais-je les lire comme des similitudes dans les parcours ou alors comme des manières, culturelles, de se dire à l'autre ? Tenter de démêler ces deux aspects m'est vite paru absurde, puisqu'à la fois la similitude des parcours et la proximité des cultures d'origine devaient contribuer aux rapprochements biographiques constatés. Cependant l'implication d'éléments culturels de base semblait m'échapper, tels les rapports homme-femme ou le rapport à l'argent. Afin de m'y initier, j'ai eu la chance de pouvoir suivre le séminaire<sup>226</sup> de Gilles Rivière<sup>227</sup> et Pascale Absi<sup>228</sup>. Pour autant je ne me situe pas dans une visée culturaliste qui expliquerait de manière essentialiste le rapport des personnes au monde en fonction de leur lieu d'origine.

« Si la culture est perçue à travers une théorie mécaniste, c'est-à-dire comme un ensemble de signes géré par des règles, les dysfonctionnements seront analysés comme des erreurs de codage et de décodage, d'où l'appel à la connaissance et aux savoirs factuels. Or, le fait d'admettre que la culture est davantage un espace social et relationnel nécessite le recours à une science qui s'intéresse aux processus et à leur mise en scène, à une science qui s'attarde sur le contexte d'émergence plus que sur les signes eux-mêmes. De fait, pour comprendre, non pas une culture, mais un propos

---

<sup>225</sup> LEQUIN Lucie, VERTHUY Maïr, ? Multi-culture, multi-écriture. La migrance de part et d'autre ? in *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*. LEQUIN Lucie, VERTHUY Maïr (dir.), 1996, L'Harmattan Paris 278 p., p. 12.

<sup>226</sup> Intitulé « Histoires, mémoires, identités » .

<sup>227</sup> maître de conférences à l'EHESS.

<sup>228</sup> chargée de recherche à l'IRD.

dont la dimension culturelle est forte, il ne suffit pas de s'arrêter aux éléments observables – relevant de ce que l'on suppose ou détermine comme étant de l'ordre du culturel – mais de tenter une analyse de la signification qui, elle, ne se situe pas toujours au premier degré<sup>229</sup>.».

### 1.1. Hispanophones : diversités et complexités des langues

Le castillan est une langue parlée dans de nombreux lieux sur la planète. C'est l'un des effets de la colonisation espagnole bien sûr, mais aussi des déplacements de populations non conquérantes. C'est ce que rappellent Olga L. González y Perla Petrich dans l'introduction d'une revue consacrée à l'histoire et à la mémoire de l'Amérique latine :

« Les mouvements migratoires des Latino-américains ne sont pas un phénomène nouveau. Qu'ils remontent au début, au milieu ou à la fin du vingtième siècle, ou qu'ils soient encore plus récents, qu'ils se dirigent vers les pays du Nord (les Etats-Unis et l'Espagne principalement) ou vers le Sud (massivement vers l'ensemble du continent latino-américain), ces mouvements migratoires ont modifié en profondeur les sociétés de départ et d'accueil (et l'on songera au fait que, en 2030, un quart de la population des Etats-Unis sera d'origine latino-américaine)<sup>230</sup>.»

Parce que le phénomène est ancien et qu'il est étendu géographiquement, la langue s'est légèrement modifiée, altérée selon les contextes d'élocution. L'une des difficultés immédiatement perçue dans le cadre de cette recherche était la diversité linguistique que représentait l'espagnol en fonction des pays dans lesquels il était parlé. Le recours très fréquent, voire systématique aux dimunitifs « ita » et « ito » en fin de mot, en était l'une des marques les plus visibles. Mais selon chaque pays des variations de vocabulaire, d'accent, de tournures de phrases interviennent sans que les locuteurs se saisissent de leurs particularités en tant que telles.

Une langue internationale pose donc d'emblée la question des usages nationaux et de leurs spécificités locales. Car si le castillan est une langue qui peut être envisagée comme parlée dans de nombreux lieux ; elle n'est finalement parlée rigoureusement à l'identique dans aucune, chaque groupe la modelant à son lieu de parole, son lieu de vie et les différents contextes qui traversent la communication orale.

---

<sup>229</sup> ABDALLAH PRETCEILLE Martine, 2010, « La pédagogie interculturelle : entre multiculturalisme et universalisme » in *Recherches en Education*, n°9 - Novembre 2010 : « Education et formations interculturelles : regards critiques » coord. Driss ALAOUI, Université de Nantes, pp. 10-17, p. 4.

<sup>230</sup> GONZÁLEZ Olga L. & PETRICH Perla, « Introduction », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, [22 | 2011](http://alhim.revues.org/4021), [En línea], Puesto en línea el 27 janvier 2012. URL : <http://alhim.revues.org/4021>. Consultado el 24 de agosto 2013.

Même dans un contexte circonscrit géographiquement – comme l’est celui de l’Espagne continentale – de nombreuses variantes, des parlers locaux cohabitent parfois avec une importante incompréhension entre locuteurs. On peut citer par exemple le parler du *rebollar* (région de Castilla y Leon) qui avec ses formules spécifiques, son accent très particulier peut être tout à fait abscons pour un Espagnol d’une autre région<sup>231</sup>.

On peut donc affirmer qu’en voulant réduire les difficultés interprétatives dues à une trop grande diversité des langues maternelles des femmes interrogées, elles sont loin d’avoir été supprimées par le choix de l’espagnol, tant la diversité des langues castillanes et de leurs usages est grande.

De plus, même dans des pays considérés comme hispanophones, une pluralité linguistique anime les habitants. C’est par exemple le cas de la Bolivie que l’on peut considérer à juste titre comme un pays multilingue.

En Bolivie, c’est effectivement plus d’une quarantaine de langues qui sont parlées. Il n’y a que quarante-trois pour cent des habitants<sup>232</sup> qui déclarent l’espagnol comme langue maternelle. Les quatre langues indigènes les plus parlées (100 000 locuteurs ou plus) sont le quechua (27,2 %), l’aymara (22,4 %), le chiquitano (1,7 %) et le guarani (1,1 %).

Depuis janvier 2009 la Constitution reconnaît trente-six langues<sup>233</sup> régionales en plus de l’espagnol (appelé castillan) mais certaines ne sont parlées que par très peu de locuteurs, ce qui tend à penser que nombre de langues autochtones de Bolivie sont en voie d’extinction. L’article 7 de la Loi générale des droits et des politiques linguistiques<sup>234</sup> (*Ley General de Derechos y Políticas lingüísticas*) de 2012, énonce que : « sont déclarées comme patrimoine oral, intangible, historique et culturel de l’État plurinational de Bolivie toutes les langues des nations et des peuples indigènes d’origine paysanne. »

Concernant le quechua, de multiples variantes coexistent en fonction du lieu d’élocution. Ainsi on peut se procurer des études syntaxiques tout à fait sérieuses sur la manière de parler

---

<sup>231</sup> On peut renvoyer à cette lecture pour une plus ample information à ce sujet : Angel Iglesias Ovejero, 1982, *El habla de El Rebollar: descripción*, in Volume 143 de Acta Salmanticensia: Filosofía y letras, Publicaciones de la Excma. Diputación Provincial, Universidad de Salamanca, 313 p.

<sup>232</sup> sources <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amsudant/bolivie.htm>, consulté le 18/08/13.

<sup>233</sup> L’aymara, l’araona, le baure, le bésiro, le canichana, le cavineño, le cayubaba, le chácobo, le chimán, l’ese ejja, le guaraní, le guarasúwe, le guarayu, l’itonama, le leco, le machajuyai-kallawaya, le machineri, le maropa, le mojeño-trinitario, le mojeño-ignaciano, le moré, le mosetén, le movima, le pacawara, le puquina, le quechua, le sirionó, le tacana, le tapiete, le toromona, l’uru-chipaya, le weenhayek, le yaminawa, le yuki, le yuracaré et le zamuco..

<sup>234</sup> <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amsudant/bolivie-loi-2012LNG.htm>, consulté le 18/08/13.



le quechua dans telle région. C'est le cas de l'ouvrage déjà ancien de Yolanda Lastra<sup>235</sup> qui a travaillé sur la région dont est issue Marisol pour son sujet de thèse à l'Université de Cornell (Etats-Unis). Elle propose une étude détaillée à partir de transcriptions de l'oral avec des natifs et des natifs bilingues qui l'aident à effectuer des traductions de discours. Elle évoque le terme de dialecte pour aborder la spécificité de ce quechua et propose à la fois une analyse grammaticale, sémantique et un court dictionnaire trilingue (quechua- anglais- espagnol).

Des travaux de vulgarisation de l'apprentissage cohabitent depuis longtemps avec les recherches linguistiques mentionnées plus haut. Cette volonté de bilinguisme est une donnée à la fois politique et éducative au niveau international<sup>236</sup>. La même linguiste mexicaine – Yolanda Lastra de Suárez – a contribué quelques années plus tôt que le précédent à un ouvrage bilingue espagnol et quechua transcrit en lettres latines. Il s'agissait de l'histoire de Huwanito<sup>237</sup> (ou Juanito) écrit par Oscar Teran (étudiant bilingue) et qui avait été diffusé sur les ondes d'une radio locale. Une page du récit des aventures de Huwanito (petit garçon indien) en quechua est suivie d'une page en espagnol qui relate le même roman d'apprentissage.

## 1.2. Migrantes : diversité et complexité des situations

« Dans les pays du Nord, la crise économique éclate au grand jour, entraînant le durcissement des conditions de séjour et la fermeture des frontières. Elle est exploitée également sur le plan politique, en exacerbant la xénophobie et le racisme. Contrairement aux pays du Nord où la crise frappe depuis 2008, pour la majorité de la population de nombreux pays d'Amérique latine, la crise est ancienne et structurelle<sup>238</sup>. »

La migration hispanophone s'inscrit dans un contexte très large de mouvements importants des populations. Il est à noter que ce mouvement avant d'être transnational, voire transcontinental est avant tout national. Ce qui n'empêche pas l'accumulation de ces voyages par une même personne.

---

<sup>235</sup> LASTRA Yolanda, 1968, *Cochabamba quechua syntax*, Mouton, The Hague-Paris, 104 p.

<sup>236</sup> C'est le Department of Health, education and Welfare office of education, National institute of Education Washington DC ( Etats-Unis) qui a imprimé l'ouvrage ci-après et a financé une partie de son élaboration.

<sup>237</sup> LASTRA Yolanda, 1964, *Cochabamba reader*, Computer microfilm international corporation, Arlington, Virginia,,75 p.

<sup>238</sup> GONZALEZ Olga L. y PETRICH Perla, « Introduction », *Amérique Latine Histoire et Mémoire*. Les Cahiers ALHIM [En línea], 22 | 2011. Puesto en línea el 27 de enero 2012, consultado el 12 de agosto 2013. URL : <http://alhim.revues.org/index4021.html>.

« L'écrasante majorité des personnes qui migrent le font à l'intérieur de leur propre pays. Même en utilisant une définition conservatrice, nous estimons à environ 740 millions le nombre de migrants internes, soit près de quatre fois celui des migrants internationaux. Parmi ceux ayant quitté leur pays, seul un tiers s'est déplacé d'un pays en développement vers un pays développé, c'est-à-dire moins de 70 millions de personnes<sup>239</sup>. »

La majorité des femmes dont le récit suit, ont effectivement d'une manière ou d'une autre opéré des migrations internes dans leurs pays d'origine bien avant leur migration en France. C'est le cas de façon très nette pour Isabel, Anna et Marisol. Dans le cas d'Isabel la Guerre civile l'a propulsée à l'intérieur de l'Espagne dans trois lieux de résidence différents avant qu'elle n'ait eu à franchir les frontières de son pays pour les mêmes motifs. Anna a dû changer de ville à plusieurs reprises pour des raisons familiales (son père a refusé de l'héberger une fois qu'elle a été enceinte) et professionnelles (elle a dû changer d'emploi et donc de lieu de vie à plusieurs reprises). Marisol elle, a migré de son village quechua pour une grande ville colombienne afin de vivre avec son mari. Pour cette dernière la migration à l'intérieur du pays s'est accompagnée d'un changement de langue et d'usages sociaux. Silvia BS et Maria ont migré enfant afin de suivre leurs parents ou de les retrouver (pour Silvia BS il y avait déjà un changement de pays, de l'Uruguay au Chili), même si cette migration n'est pas de leur propre fait, elle est racontée à chaque fois comme un fait marquant de leur parcours et dans les deux cas la distance est très grande entre les lieux de vie (pour Maria de l'extrême sud du Chili au nord). Monica a été élevée par ses grands-parents, une fois que ses parents se sont séparés. Il est fort probable que ce changement de résidence se soit accompagné d'un changement de ville, de même lorsqu'elle s'est mariée.

Seule Amalia n'évoque pas de changements de lieu de vie avant son départ pour la France, ses voyages antérieurs à la France le sont par imagination, par procuration grâce à un très grand frère marin qui lui envoie des cartes postales. C'est paradoxalement la seule qui évoque le désir de partir dès l'enfance pour un pays lointain, alors que c'est justement la plus sédentaire.

On pourrait donc postuler que les migrations internes forment une sorte d'expérimentation, en terme d'apprentissage, à la possibilité de migrer plus loin, mais que certains se saisissent de l'expérience de leurs proches pour attiser un désir de mobilité formulé comme un rêve de vie meilleure.

---

<sup>239</sup> KLUGMAN Jeni (dir.), 2009, *Rapport mondial sur le développement humain : Lever les barrières : Mobilité et développement humains*. Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), NewYork, 251 p., p. 16.

« La majorité des 200 millions de migrants internationaux dans le monde se sont déplacés d'un pays en développement vers un autre, ou entre deux pays développés. (...) Quoi qu'il en soit, la majorité des personnes choisissent librement d'émigrer vers des lieux où la vie leur paraît meilleure. Plus des trois-quarts des migrants internationaux se rendent dans un pays dont le niveau de développement humain est plus élevé que celui de leur pays d'origine. Ils doivent cependant faire face à de nombreuses contraintes liées aux politiques qui restreignent l'entrée dans les pays, mais aussi aux ressources dont ils disposent pour leur projet. Les habitants visent l'accès à des infrastructures d'éducation et de santé, et d'une amélioration des perspectives pour leurs enfants<sup>240</sup> ».

La notion de liberté de mouvement reste cependant sujette à questionnement. Est-on réellement libre d'émigrer lorsque sa vie est en danger ? Qu'en est-il de la liberté lorsque dans son pays on ne peut subvenir ni à ses propres besoins ni à ceux de sa famille ? Par ailleurs, certaines assignations ou contraintes familiales participent à ce changement de lieu de vie. Monica, Amalia et Marisol en sont des exemples parfaits.

Monica pour accéder à un emploi où elle ne sera pas harcelée par son mari, Amalia pour fuir une situation matrimoniale désastreuse, Marisol sous la menace de pas obtenir de quoi nourrir ses enfants, ont toutes les trois fait le « choix » de venir s'établir en France. Mais à lire leurs récits, il est aisé de comprendre que ces « choix » n'auraient pas eu lieu d'être si elles avaient été dans des conditions de vie affectives et matérielles convenables.

L'une des différences majeures pour les femmes migrantes est leur situation familiale au moment de leur départ et l'accompagnement ou non de leur famille dans leur projet migratoire. Ainsi une célibataire, une femme mariée ou une mère de famille ont non seulement des visées différentes dans l'acte de migrer mais également des projections très différentes du pays qu'elles laissent derrière elles. C'est ainsi que la notion de liberté, chère à Silvia Baron Supervielle, qui a migré jeune femme célibataire sans raison économique ni politique, n'est pas relayée par les autres. Car s'il s'agit d'un choix ; la migration est souvent le fait d'un choix contraint, pour les femmes interrogées.

C'est effectivement en général toute une famille qui est impliquée dans le départ d'une personne, notamment par les transferts d'argent que cette dernière va opérer au profit du groupe resté au pays d'origine.

C'est ce que souligne Laura Osos Casas dans une étude menée auprès d'Équatoriens migrants à Madrid<sup>241</sup> en concluant que :

---

<sup>240</sup> Ibid.

<sup>241</sup> OSO CASAS Laura, 2012, « Género, migración y desarrollo. Entre Quito y Madrid, familias ecuatorianas y estrategias de movilidad social », *Amérique Latine Histoire et Mémoire*. Les Cahiers

« La migration de célibataires et plus particulièrement des femmes, même si elle naît de projets migratoires individuels, implique généralement une trajectoire ascendante de mobilité sociale pour la famille étendue demeurée au pays d'origine, à condition toutefois que le migrant ne se marie pas et ne forme un nouveau foyer en Espagne, ce qui remettrait en question les envois de fonds (*remesas*).<sup>242</sup> »

Le contexte familial de la femme migrante est donc non seulement d'importance pour elle dans son mode de vie présent et à venir mais également pour celui de la famille qui pourra accéder ou non à un meilleur niveau de vie.

Pour la plupart des femmes rencontrées l'envoi d'argent au pays, à la famille était constant et permettait à plusieurs personnes de bénéficier d'une meilleure qualité de vie que précédemment. En revanche, les trois « écrivaines » ne le pratiquaient pas pour des raisons différentes : Isabel parce qu'elle n'avait plus de famille en Espagne et Maria et Silvia en raison du niveau social de leurs parents qui ne nécessitait pas d'apport financier extérieur.

C'est bien l'appartenance sociale qui paraît être un facteur déterminant dans cette relation à la famille de la migrante. Cependant, même en cas d'appartenance socio-économique et culturelle très proche, de grandes disparités apparaissent et chacun compose aussi son propre modèle de représentations.

Ana Vasquez qui a mené une recherche avec une population hispanophone et lusophone résidant en France, indique que :

« L'acteur social joue des rôles dont le premier canevas est structuré par sa « culture ». (...) L'appartenance à une culture façonne l'individu, mais elle lui octroie aussi un potentiel et des modalités de contestations des valeurs qui l'ont façonné.

D'autre part le contexte sociopolitique détermine aussi l'écriture du scénario. Ces Espagnols, Portugais et Latino-Américains sont des travailleurs immigrés ou des exilés politiques, et cela influe également sur les stratégies identitaires auxquelles ils feront recours<sup>243</sup>. »

---

ALHIM, 22 | 2011, [En línea], Puesto en línea el 27 de enero 2012. URL : <http://alhim.revues.org/4077>. Consultado el 23 de agosto 2013.

<sup>242</sup> Traduction personnelle. Texte original : « La migración de solteros y, en especial, de las mujeres, aunque surge de proyectos migratorios individuales, suele conllevar una trayectoria de movilidad social ascendente para la familia extensa que permanece en el lugar de origen, siempre y cuando el migrante no se case y forme un nuevo hogar en España, lo cual cuestionaría el envío de remesas. »

<sup>243</sup> VASQUEZ Ana, 1990, « Les mécanismes des stratégies identitaires : une perspective diachronique » in CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna... [et al.] , *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 228 p., pp. 143-171, p. 147 p.

Il paraît effectivement dépassé d'opposer impact social et impact culturel dans une construction identitaire, chacun étant renvoyé à différents « styles » de possibles, qui ne cessent de s'articuler entre eux pour produire la personne singulière. C'est également ce que dénoncent Didier et Éric Fassin lorsqu'ils interrogent les paradigmes sociaux et raciaux :

« Parler de classe n'interdit pas de parler de race et inversement. On peut d'ailleurs multiplier les ouvertures comme nous y invite la diversité des remises en cause minoritaires engageant à distinguer entre une pluralité de questions raciales à côté d'une pluralité de questions sexuelles. Ces questions multiples n'ont pas vocation à se résoudre en une seule. C'est dire que, contre les analyses simplistes des évolutions contemporaines, nous plaçons pour une pensée de la complexité. La multiplication des questionnements appelle à une complexification des approches : toute la difficulté scientifique et politique réside, en effet, dans leur articulation<sup>244</sup>. »

Si, bien évidemment, ce point de vue est complètement partagé épistémologiquement et empiriquement dans ce travail, cette articulation peut sembler opaque à trouver en ce qui concerne les dimensions macros des rapports sociaux de sexe, de race et de classe vis-à-vis de l'écriture. A l'opposé, enfermer un panel de personnes dans de multiples catégories figées afin d'approcher cette articulation annonce une vision par trop restrictive des possibilités de mobilités et de mutation des personnes au sein des assignations catégorielles du chercheur. La dimension singulière de chaque articulation serait donc en mesure d'éclairer la complexité des rapports de force sans enfermer les personnes et les discours dans des catégories préétablies.

La diversité des femmes rencontrées, dans une relative homogénéité linguistique et expérientielle de la migration en France serait donc non un écueil mais une chance d'élucidation supplémentaire.

« En suivant chaque cas et en essayant de les replacer dans leur propre biographie et dans le double contexte socio-historique que constituent la société d'origine et la société d'accueil, j'ai pu constater que dans la situation apparemment similaire de transplantation des individus, provenant des mêmes régions et des mêmes milieux, ne revendiquaient pas toujours les mêmes identités. Du moment où l'individu réagit avec sa mémoire personnelle et ses attentes, les mêmes contextes ne le sont plus tout à fait, chacun les interprète différemment<sup>245</sup>. »

### 1.3. Une focale : l'appropriation de la langue écrite en contexte migratoire

---

<sup>244</sup> FASSIN Didier & FASSIN Éric, 2009, « Eloge de la complexité » in FASSIN Didier & FASSIN Éric, (dir.), 2009 [2006], De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française, La Découverte, Paris, 267 p. , pp. 257-267, p. 262.

<sup>245</sup> VASQUEZ Ana, 1990, *ibidem.* , p. 170.

Une étude<sup>246</sup> finalisée en 2013 analyse les politiques et les pratiques du plurilinguisme dans différents pays d'Europe, en se basant sur les déclarations des États, des données produites par différents ministères et l'apport d'universitaires. Financé par la Commission européenne, la partie française relativement courte (sept pages) indique que d'après un rapport de Bernard Cerquiglini aux autorités françaises datant de 1999, il y aurait 75 langues pratiquées sur le territoire national et distinctes de la langue officielle.

« Il s'agit là des langues parlées par des ressortissant français et il convient d'ajouter à cette liste les nombreuses langues de migrants. Sur ce point il faut souligner que, pour des raisons éthiques, il n'y a pas en France de comptage des minorités ethniques ou nationales<sup>247</sup> ».

L'appropriation de la langue française comme autre langue possible dans l'usage courant<sup>248</sup> n'est donc pas une particularité très originale pour bon nombre de résidents de l'Hexagone. Le contexte migratoire réduit effectivement cet état des lieux et le place dans une perspective de changement (géographique, social, identitaire). L'apprentissage d'un nouveau code (scriptural et aussi oral) correspond pour ces personnes à une période plus ou moins longue d'appropriation de nouveaux usages et de nouvelles manières de vivre. Evoquer le choix de la langue et du genre revient à paraphraser une position déjà élucidée dans un article récent<sup>249</sup> : Le choix d'ancrer cette recherche dans une perspective genrée repose sur des pré-enquêtes<sup>250</sup> sur la base d'entretiens semi-directifs dans un centre social de la capitale avec des apprenants en alphabétisation. Cette étude avait montré que les personnes interrogées portaient des discours très différents sur l'écrit en fonction de leur identité sexuelle<sup>251</sup>. Ce constat rejoignait celui de Rygiel & Lillo<sup>252</sup>:

---

<sup>246</sup> CALVET Louis-Jean, 2013, « France » in EXTRA Guus & YAGMUR Kutlay (dir.), 2013, *L'Europe riche de ses langues Tendances des politiques et des pratiques du plurilinguisme en Europe*, Cambridge University Press, 277 p., pp. 155-162.

<sup>247</sup> Ibid, p. 155.

<sup>248</sup> Cette manière de dire évite le classement langue première, langue seconde qui ne paraît ici ni justifié ni pleinement mesurable.

<sup>249</sup> LEROY Delphine, 2013, « Écritures de femmes déclarant ne pas écrire. Quatre femmes latino-américaines à Paris » in *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs CRES*, n° 12, 2013, pp. 225-246, p. 227-228.

<sup>250</sup> LEROY Delphine, 2006, *Rapports à l'écrit d'apprenants en alphabétisation, dans un centre social à Paris 19e*, mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, VERRIER Christian ( dir.), Université de Paris VIII, Saint-Denis, 113 p.

<sup>251</sup> On renverra à Didier Fassin, 2012, « Trouble-genre », préface à l'édition française, in Butler Judith., *Défaire le genre*, M. Cervulle trad., Paris, Éditions Amsterdam (2004 : *Undoing Gender*, London, Routledge), pp. 13- 14.: « La sexualité est liée au genre, car les normes de genre traversent la sexualité ». (...) « Le genre n'est pas notre essence, qui se révélerait dans nos pratiques ; ce sont les pratiques du corps dont la répétition institue le genre. L'identité sexuelle ne préexiste pas à nos actions : derrière l'action, ou avant elle, il ne faut pas supposer quelque acteur. Car ces actions sont elles-mêmes agies : le genre est l'effet des normes de genre. »

<sup>252</sup> RYGIEL Philippe, LILLO Natacha (dir.), 2006, *Rapports sociaux de sexe et immigration. Mondes atlantiques XIXe-XXe siècle*, Publibook, Paris, 142 p., p.12.

« L'expérience immigrée, dans ses différents moments, est en effet structurée par le genre en ce qu'elle ne prend pas les mêmes formes pour les hommes et pour les femmes. De même, images et représentations des populations en migration sont genrées, tant parce que le regard porté sur les migrants distingue entre eux en fonction du genre, que parce que migrants et migrantes ne proposent pas les mêmes récits, ou ne portent pas la même mémoire de l'expérience migratoire. »

La dimension sociale et professionnelle de l'écriture était une constante des discours recueillis de la part des hommes, alors que les femmes — même celles qui exerçaient une activité salariée — évoquaient le contexte familial et conjugal comme une composante importante, voire essentielle, de ce rapport. Les rapports sociaux de sexe avaient donc une incidence très forte pour les femmes dans leurs rapports à l'écriture, alors que les hommes ne l'évoquaient pas hormis quelques souvenirs liés à leur enfance. Ainsi certaines femmes, en France depuis de nombreuses années, s'autorisaient ou étaient autorisées à entrer en formation linguistique suite à un deuil ou une maladie grave de leur conjoint. L'acquisition scripturale et linguistique apparaissait alors comme une nécessité du ménage et non plus comme une composante troublante susceptible de générer des bouleversements importants par le biais des rôles assignés à chaque partie du couple<sup>253</sup>. La division des tâches au sein de la cellule familiale les avait écartées de tout ce qui avait trait aux décisions et suivis administratifs et comptables divers. Leur position de non-lettrées en français les avait rendues ou maintenues dépendantes de leur conjoint pour tout ce qui renvoyait à la littératie. Entrer en formation dans un cours de langue était d'une certaine manière remodeler les places, prérogatives et statuts de chacun des deux conjoints. Dans une situation ordinaire, le risque de heurts était grand. La maladie, le décès du mari devenaient paradoxalement une possibilité d'émancipation sereine et acceptée de tous, une sorte d' "émancipation acceptable".

L'étude réalisée précédemment à cette thèse<sup>254</sup> centrée sur l'histoire de vie d'une unique apprenante, Nora, avait confirmé ces premiers constats et dévoilé la production d'une écriture intime et cachée, en langue maternelle, de celle qui était catégorisée en France par sa famille

---

<sup>253</sup> Cette peur du trouble par l'écriture au sein de la répartition familiale masculin-féminin n'est pas sans rappeler l'ouvrage de J. Butler (1990, trad. 2012) selon lequel l'écriture deviendrait alors une forme de trouble dans le genre.

<sup>254</sup> LEROY Delphine, 2008, *Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement*. Mémoire de master 2<sup>e</sup> année, Sciences de l'éducation et formation, spécialité recherche " Tout au long de la vie", LE GRAND Jean- Louis (dir.), Université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

et le centre social, comme analphabète. Nora rejoignait ainsi, sans le savoir, les « écrivaines analphabètes » à l'instar d'Agota Kristof<sup>255</sup>.

La recherche actuelle s'appuie sur des récits de femmes dans lesquels les hommes ne sont pas absents, en qualité de père, frère(s), conjoint(s), enfant(s), etc. Mais le point de vue narratif est féminin et s'inscrit résolument dans une mise à jour des rapports sociaux de sexe<sup>256</sup> à travers le prisme d'une pratique sociale ordinaire : l'écrit. En effet, les motifs de migration et les incidences dans les reconfigurations identitaires consécutives à ce processus sont imbriqués dans leurs identités genrées. Que ce soit au niveau familial, mais également dans le type de profession exercée, proposée ou tout simplement envisageable dans le pays de résidence, les rôles apparaissent fortement sexués. La double catégorisation femme et migrante économique conduit prioritairement aux emplois de service à domicile, ce qui s'est révélé être le cas pour les quatre femmes rencontrées. « Dans de nombreux domaines, l'évolution la plus fréquente pour les femmes immigrées a ainsi été celle du travail informel vers un emploi partiellement déclaré<sup>257</sup> ». L'écriture envisagée comme une forme symbolique de rapports aux savoirs et aux savoirs-faire dans un espace-temps défini ne saurait occulter les contextes et peut servir d'outil ou de support à ce que certains dénomment « *agentivité* » et que l'on pourrait entendre comme la capacité, le pouvoir d'action d'une personne, sa puissance d'agir<sup>258</sup>. Ainsi, poser la question des écritures revient à associer étroitement « actes d'écritures<sup>259</sup> », écrits ou textes, et trajectoires personnelles, dans lesquelles le genre ne peut être ignoré. (...)

Il convient de reconnaître également le côté inachevé de l'action engagée ; ainsi, Hervé Adami<sup>260</sup> souligne que :

« L'alphabétisation est le processus dans lequel est engagé un individu ou une collectivité et qui conduit à la connaissance, à l'appropriation et à la maîtrise de cet univers sémiotique (...), processus sans fin puisqu'on peut considérer que la maîtrise totale et définitive de la littératie est impossible et qu'elle reste un horizon, une visée »

---

<sup>255</sup> KRISTOF Agota, 2004, *L'alphabète. Récit autobiographique*. Carouge- Zoé Editions, Genève, 57 p.

<sup>256</sup> C.f. DEVREUX Anne-Marie, 2004 in HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, (1ère édition 2000), 2004, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p, pp.72-77.

<sup>257</sup> MERCKLING Odile, 2011, *Femmes de l'immigration dans le travail précaire*, Paris, L'Harmattan., 283 p., p.11.

<sup>258</sup> À ce sujet, beaucoup de programmes de l'Unesco se focalisent sur le genre (deux tiers des analphabètes dans le monde sont des femmes soit 64,1 % ; Unesco, 2012) et, si des progrès ont été constatés dans l'amointrissement des inégalités, celles-ci demeurent extrêmement importantes. À ce sujet, nous renvoyons le lecteur au dernier rapport de la Banque Mondiale (2012) qui se focalise sur cette question.

<sup>259</sup> FRAENKEL Béatrice, dec. 2007, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire » in *Langage et Société* N° 121-122, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp. 101-112.

<sup>260</sup> ADAMI Hervé, 2009, *La formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p.



Cependant, aujourd'hui encore, la recherche ne s'est pas massivement saisie de cet objet situé au carrefour de différentes disciplines, comme le souligne Hervé Adami<sup>261</sup> :

« Les apprenants abordent la formation de façon diverse (...) très peu de recherches se sont intéressées à ces apprenants et beaucoup reste à faire dans le domaine francophone et ailleurs ».

Il s'agira donc dans les pages suivantes de contribuer, modestement, à éclairer quelques postures énoncées d'apprenantes et à mettre en regard leurs récits de pratiques et quelques unes des pratiques décelées ou observées lors de l'enquête. Ces dernières étant éclairées par les discours biographiques des femmes. Effectivement, l'élaboration de l'histoire de vie, permet à chacune de construire le sens actualisé de son parcours, dans lequel s'articulent leurs actions graphiques.

La tentative n'est donc pas uniquement de dépendre des usages, mais bien de saisir la signification qu'ils recouvrent pour les personnes qui les mettent en œuvre.

---

<sup>261</sup> ADAMI Hervé, 2009, Opus Cit. pp. 101-102.

## 2. Implications : entre présentation et mise en scène de soi.

« L'homme est a-politique. La politique prend naissance dans l'*espace-qui-est-entre-les* hommes. (...) Il n'existe donc véritablement pas une substance véritablement politique. La politique prend naissance dans l'espace intermédiaire et elle se constitue comme relation<sup>262</sup>. »

### 2.1. La langue comme passeport

Le choix méthodologique de la langue espagnole comme point commun des femmes migrantes que j'allais rencontrer a provoqué des effets inattendus. Il ne s'agissait, au départ que d'une restriction visant à la fois à simplifier l'écoute et la compréhension des personnes :

« Une préoccupation méthodologique liée à l'interprétation des données a guidé le choix d'un public hispanophone. En effet, les retranscriptions de discours de personnes migrantes, avec une maîtrise de la langue orale française en construction, révèlent parfois des passages poétiques et dépaysant car éloignés des pratiques discursives standardisées, mais bien souvent certaines paroles ou tournures de phrases paraissent absconnes. Même après de nombreuses écoutes attentives, « l'accent » est l'une des difficultés supplémentaires, comme l'évoque Derrida (1996 : 78) qui avait honte du sien et souhaitait s'en défaire complètement par l'écriture : « L'accent signale un corps à corps avec la langue en général ». L'incertitude linguistique et sémantique est de mise pour celui qui doit les transcrire. Comprendre la langue maternelle des personnes interrogées était un gage de fiabilité plus importante dans la transcription des données<sup>263</sup> ? »

Cette restriction m'a paradoxalement ouvert de nouvelles portes. Je n'étais plus uniquement la chercheuse, mais la chercheuse qui parlait espagnol. Cette particularité a rendu soudain facile la possibilité du questionnement réciproque, un point commun qui permettait aux femmes de m'identifier et de me questionner. Pas une n'a oublié de le faire et il ne s'agissait pas d'une attention polie à l'autre, mais d'une double interrogation bien réelle : pourquoi avoir choisi l'espagnol « leur langue » ? Quel attachement, quel point commun j'entretenais avec « leur » langue ? Une connivence linguistique qui soudain permettait d'entrer en relation de manière

---

<sup>262</sup> ARENDT Hannah, 1995, « Fragment I » *Qu'est-ce que la politique ?*, texte établi et commenté par Ursula Ludz, trad. de l'allemand et préf. de Sylvie Courtine-Denamy, Le Seuil, Paris, 216 p., p.33.

<sup>263</sup> LEROY Delphine, 2013, « Écritures de femmes déclarant ne pas écrire. Quatre femmes latino-américaines à Paris », opus Cit. p.228.

moins froide que la position chercheuse/ enquêtée<sup>264</sup> peut la poser parfois. Je n'avais précédemment pas mesuré cet effet de la langue, mais je pense qu'il a été bien réel dans les premiers moments de la rencontre avec chacune.

Par la suite au cours des entretiens il a permis une spontanéité plus grande des femmes puisqu'elles avaient la possibilité de passer d'une langue à l'autre, de les entremêler, sans que je n'aie à les interrompre ou à leur demander de reformuler dans l'autre langue.

Enfin, il a permis, chose surprenante, de me présenter au cercle relationnel des femmes, sans entrer dans les détails de notre travail commun. Chacune tenait à la confidentialité de nos propos, trouver un moyen de me présenter autrement que comme la chercheuse qui venait récolter leur histoire de vie était une façon de légitimer une relation en préservant le caractère secret de nos échanges.

Amalia s'est servi de ce point commun pour me présenter autour d'elle, à plusieurs reprises, sans dire qui j'étais autrement. Ainsi j'ai assisté à son entretien à la banque avec son conseiller, issu de la migration espagnole. Elle me présente à lui comme une amie dont la mère est espagnole, légitimant ainsi ma présence, puisque l'entretien a lieu en castillan. A la fin du rendez-vous, ce conseiller me questionnera sur la région de provenance de ma mère, absolument pas sur les motifs de ma présence lors d'un rendez-vous somme toute un peu confidentiel aux côtés de l'une de ses clientes. La langue autorise ma présence et justifie autrement notre rencontre et notre relation auprès de tiers. Elle déplace le lieu ou l'enjeu de la rencontre :

« La « langue », c'est peut-être aussi et avant tout non pas ce qu'elle permet de dire mais ce qu'elle empêche de dire, et permet donc d'éviter, objets de nos refoulements premiers et inquiétants. Ce qu'il faudra de temps, de travail et d'allers-retours pour pouvoir s'approcher de l'interdit, ce que le sujet en tirera de libération et d'autonomisation, dépendra de chaque histoire personnelle.<sup>265</sup> »

C'est comme si la langue permettait d'accéder à une communauté linguistique, dont les règles d'entrée se résument à une pratique commune et conditionnent la levée d'une réserve ou

---

<sup>264</sup> Le terme d'enquête est utilisé ici dans son acception ethnographique comme déjà indiqué en introduction. Il ne renvoie pas à l'enquête de police mais bien à la quête de sens, au travail d'investigation effectué sur le terrain. De même la personne enquêtée et l'enquêteur ne font pas écho aux situations de pouvoir de la force publique mais bien à celles spécifiques de la situation de recherche. Enquêtrice ou chercheuse seront donc parfois utilisés comme synonymes, lorsque le chercheur mène son enquête.

<sup>265</sup> HATCHUEL Françoise, 2006, « Une autre langue : l'ailleurs comme protection de l'espace intérieur ? », *Ela. Études de linguistique appliquée* 4/2006 (n° 144), p. 493-512, p.510. URL : [www.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-493.htm](http://www.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-493.htm), consulté le 21/01/14

d'une distance relationnelle. Ainsi le conseiller hispanophone maintient des rapports privilégiés avec Amalia, car ils entretiennent une complicité liée à une pratique linguistique minoritaire. Elle se présente sans rendez-vous, est reçue entre deux clients, expose ses difficultés, évoque avec lui quelques anecdotes et obtient très facilement le règlement d'une situation délicate au sujet de sa Carte Bleue. Il n'est pas dans le rôle habituel d'un conseiller avec une cliente ordinaire, alors même qu'Amalia est loin de posséder un patrimoine qui la rendrait estimable aux yeux de l'institution bancaire, la langue lui permet d'obtenir des égards et des avantages de la part de son conseiller. Derrière cette concorde, *a priori* superficielle, se cache, me semble-t-il, la reconnaissance implicite et commune d'une expérience migratoire parfois difficile et dont l'une des conventions de reconnaissance est l'entraide supposée et la confiance.

« C'est le rapport au monde qui en est changé, non plus seulement dans le sens d'une autre mélodie des mots ou d'autres repères culturels, mais dans celui de la façon dont la pensée même va fonctionner. Ceci va nous conduire à essayer de mieux comprendre cette mise en place de la pensée, à partir d'une hypothèse pour moi très structurante : s'approprier une langue, c'est pouvoir l'habiter, c'est-à-dire pouvoir s'y constituer un territoire à l'abri des intrusions d'autrui<sup>266</sup>. »

La langue, me permet donc d'accéder plus facilement aux territoires intimes habités par les femmes rencontrées. Elle permet la rencontre dans un espace retranché, déjà à l'écart ; la langue est une invitation à rejoindre leur domicile, une sorte de clé pour ouvrir leur porte, le passeport du voyage vers l'Autre.

La langue intervient, comme le soulignait déjà Jacqueline Billiez<sup>267</sup>, tel un marqueur d'identité permettant de tisser des liens, d'être dans un commun qui inaugure la relation à venir. C'est une forme de connivence, de complicité, avant même que la rencontre n'ait effectivement lieu. Si la complicité peut être une « aide apportée au criminel », elle peut aussi recouvrir le sens d' « entente secrète<sup>268</sup> », ce qui va parfaitement au contexte d'un des entretiens d'Amalia effectués dans un café. Je l'entendais dans le secret (supposé) d'une langue au milieu de consommateurs sensés ignorer cet idiome. Nous étions également dans le secret de son histoire personnelle (à son domicile son fils aurait pu nous entendre), qu'elle divulguait parmi une assemblée d'inconnus. Elle se sentait à la fois protégée par l'espagnol, et à la fois portée

---

<sup>266</sup> HATCHUEL Françoise, 2006, Ibidem, p. 502.

<sup>267</sup> BILLIEZ Jacqueline, 1985, « La langue comme marqueur d'identité ». In: Revue européenne de migrations internationales. Vol. 1 N°2. Décembre. Générations nouvelles. pp. 95-105.

<sup>268</sup> Sources ; Centre national de ressources textuelles et lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/complicit%C3%A9>, consulté le 22/01/14.

par cette parole qui s'articulait dans l'espace public. Cela marque la tension présente et réjouissante entre ce qui est exposé aux oreilles de tous : audible dans une langue estimée non entendable et la notion de secret qu'elle préfigure : Amalia, au café préfère donc s'exprimer en espagnol. Nous étions alors dans une complicité non seulement langagière mais également sociale : sa vie privée prenait voix dans la foule, prenant le risque (certainement jubilatoire, même si mesuré) d'être découverte. Dans ce lieu public, le castillan semblait jouer le rôle de rempart avec le monde extérieur et lui permettre une parole intime dans un lieu public.

« Tu veux que je te parle en français mais je ne vais pas te parler en français ici. Je ne veux pas que les gens écoutent. Je n'aime pas bien que les gens écoutent quand je parle de ma vie, tu sais, quelques mots, mais. Écoute, c'est pour ça que je te parle en espagnol. Pour de vrai, pour de vrai. Tu sais quoi ? Pourquoi plus que tout au monde je suis partie du Pérou <sup>269</sup>? »

La langue partagée, devient donc le moyen de se livrer plus facilement. Pour Marisol ce sera le préalable unique et indispensable à nos entrevues<sup>270</sup>. Quant à Anna et Monica, elles sont très souvent passées d'une langue à l'autre, les entremêlant fréquemment et d'une certaine manière rassurées que je puisse les autoriser à être dans la pulsion d'une parole spontanée. La recherche de la traduction du mot juste ou équivalent contribuait à chaque fois à retravailler le discours en le rendant moins affranchi, plus contrôlé, je les ai laissées se saisir de cette possibilité.

Alors que je pensais réaliser ces entretiens en français, avec une aisance plus grande dans ma compréhension grâce à ma proximité avec la langue maternelle de ces femmes, ils ont été entremêlés ou complètement réalisés en espagnol, ce qui a soulevé bien entendu de nouvelles difficultés<sup>271</sup>.

Le seul entretien complètement réalisé en français a été celui avec Silvia BS. Pour autant son attention à la langue est loin d'être négligeable ; au contraire elle tente d'exercer un contrôle quasi permanent sur ses propos et la correction de sa syntaxe. Elle sait pouvoir dominer la langue française qu'elle travaille tous les jours et dont elle a fait son terrain d'activités, sinon de jeu (et de je). Au préalable de notre rencontre, elle demande à me parler au téléphone avant de me fixer un éventuel rendez-vous.

---

<sup>269</sup> Amalia, entretien du 16/02/10, p. 2. : « Quieres que te hable en francés pero no te voy a hablar francés aquí. No quiero que la gente escuche. Je n'aime pas bien que les gens écoutent quand je parle de ma vie, tu sais, quelques mots, mais. Mira, por eso te hablo español. De verdad, verdad, ¿tu sabes qué?, ¿Por qué más que nada yo he salido del Perú? »

<sup>270</sup> La langue parlée entre Marisol et moi est une langue créole comme je l'indique dans la partie suivante au chapitre 2.3.1. 3 Le castillan comme langue créole.

<sup>271</sup> Évoquées au chapitre 1.4.3.1 : Transcrire, écrire, traduire : trahir ?

« La conversation téléphonique étant – je l'ai bien compris – une façon d'écarter des propositions qui ne lui auraient pas convenu. La conversation est courte et agréable, je crois qu'elle souhaite savoir si j'ai des théories très affirmées ou pas. J'ai le sentiment de ne pas lui donner cette impression<sup>272</sup>. »

Elle m'a dit par la suite avoir besoin d'écouter les gens – paradoxal pour une écrivaine – pour se faire une idée sur eux. La voix, la sonorité, le rythme, peut-être comme dans ses poèmes. Je crois qu'elle accepte de me donner rendez-vous car j'ai évoqué les mots intuition et désir par rapport à ma recherche. Nous nous accordons sur la langue des émotions. Ce n'est pas une surprise puisque je l'ai lu et ai très probablement souhaité établir une forme de connivence, dans le choix de ma posture et de mes termes.

« Le sensible ressemble davantage à la parole humaine qu'à la langue comme forme et structure. Dans la parole la redondance est aussi considérable ; et c'est pourquoi la parole vivante exprime, suggère, évoque au lieu seulement de signifier. Elle déborde aussi de « phénomènes » inutiles pour la signification précise et d'autant plus humains. Elle ne se réduit pas à une algèbre ; elle vient d'un être et présente cet être. La signification – l'algèbre des signes – c'est le désert de l'essentiel. Les impressions sensibles ont donc la richesse inutile de la parole<sup>273</sup>. »

Il paraît donc tout à fait possible qu'avec Silvia nous ayons été plus dans la parole que dans la langue et qu'en voulant transcrire cette parole vivante, il y a eu méprise sur le contenu.

## 2.2. Le juste « moment »

Le juste moment pour l'enquête est souvent ce moment de disponibilité un peu miraculeuse qui situe l'entretien dans un hors-temps ou dans un hors-lieu de la vie ordinaire. Non pas que l'entretien se déroule en dehors de la vie – il est traversé de toutes parts par elle et son discours ne repose que sur une expérience existentielle – mais parce qu'il nécessite une prise de distance avec l'immédiateté événementielle. Les personnes ne peuvent donc produire ces réflexions que dans un moment de vacance, d'entre-deux avec le flot quotidien d'activités. Cette vacance peut également être constituée par la demande d'entretien créant ainsi une brèche dans l'ordinaire, de manière immédiate, instantanée<sup>274</sup>.

---

<sup>272</sup> Entretien avec SBS, préalable (cf annexes).

<sup>273</sup> LEFEBVRE Henri, 1989 [1959], *La somme et le reste*, Méridiens Klincksieck, Paris, 777 p., p. 638.

<sup>274</sup> Ce fut le cas dans une recherche précédente, où les apprenants étaient sollicités pour un entretien dès lors qu'ils étaient dans les locaux du centre social, quelque soit le motif de leur visite (en dehors des heures de cours). Cette démarche de l'immédiateté reposait justement sur des rendez-vous non honorés et une permanence de ma part dans l'attente d'entretiens. Cela a certainement permis l'acceptation d'entrevues avec des personnes qui soit auraient refusé de prendre un rdv ultérieur faute de temps, soit ne s'y seraient pas rendus (pour de multiples

Il faut donc que les moments entre la personne interviewée et l'interviewer coïncident afin d'ouvrir un espace et un temps communs possibles. Il est certain qu'au-delà du projet personnel de reconfiguration de leur expérience, la nature de leur récit biographique a été influencée par ma requête, de même que ce qu'elles en projetaient en termes d'attente et d'opportunités. Lucille Guilbert a souligné la pertinence de cette interaction :

« La perspective ethnologique a mis l'accent sur l'interaction chercheur/ participant à la recherche comme le lieu même de la production des récits de vie. Le récit de vie est produit de la rencontre d'une intentionnalité de la part d'un chercheur, (...) – et d'une disponibilité de la part d'un locuteur potentiel (...) ce qui donne lieu à un contrat implicite ou explicite entre le chercheur et le locuteur. Le récit de vie s'instaure donc comme projet commun des deux personnes en présence<sup>275</sup>. »

La fragilité et l'incertitude de ce type de recherche résident donc dans la disponibilité commune des deux protagonistes principaux de la rencontre. Qui sera présente au cours du soir à la séance pour laquelle je suis invitée ? Qui sera disponible (psychiquement, émotionnellement, physiquement) pour élaborer un récit avec moi ?

Cette incertitude de la rencontre est contrebalancée avec une assurance (bien évidemment relative) acquise par la lecture de données déjà disponibles ou d'expérimentations antérieures dans le champ. Les phases de lectures n'ont pas été interrompues pendant l'enquête, les interrogations du terrain les ont alimentées et même s'il est difficile d'adhérer à l'idée de catégorisation des données, des phases successives d'analyse, parfois intuitives, parfois systématiques ont jalonné ce travail (tableaux thématiques, tableaux de personnages, écrits de synthèse, journal de terrain, etc.).

En ce sens, la démarche peut se rapprocher de la théorie ancrée : elle demande à la fois une disponibilité pleine à ce qui peut surgir de la rencontre, de la personne et, en même temps, un fond de « culture<sup>276</sup> » sur le domaine observé, permet d'aiguiser mon écoute.

« En continu, le chercheur doit donc confronter l'état de son analyse aux données qu'il recueille et, en fonction des réflexions que lui suggère cette comparaison, infléchir le recueil de nouvelles données. La phase de la découverte a donc tout de l'enquête policière<sup>277</sup>. »

---

raisons).

<sup>275</sup> GUILBERT Lucille, 2009, « Le projet dans le récit de vie ; le récit de vie comme projet », in Gohard-Radenkovic & Rachedi, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, Paris, L'Harmattan, pp. 77-94, p. 85.

<sup>276</sup> Dans le mot culture je range les différents courants ou débats qui nourrissent un champ, dans ce cas précis ceux de la formation en alphabétisation et en FLE.

<sup>277</sup> HERPIN, Nicolas, 2010, « Barney G. Glaser, Anselm Strauss, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative* », *Lectures* [En ligne], Les notes critiques, 2010, mis en ligne le 26 octobre 2010, consulté le 24 janvier 2014. URL : <http://lectures.revues.org/1357>.

L'une des différences majeures (et heureusement pas la seule) avec l'enquête policière est cette quête de la Vérité ou de La solution. En revanche, l'enthousiasme et l'excitation provoqués par la recherche de l'inconnu sont réels et trouvent tout leur saisissement dans le flottement, l'imprévisibilité et le mystère des rencontres. Mais pour que ces rencontres puissent exister il leur faut des possibles, non seulement en terme de temporalité objective mais également dans une perception temporelle où la personne peut faire de la place à la rencontre. Ainsi ce n'est pas seulement une plage horaire de « libre » qui est requise (même si elle demeure indispensable) c'est également une perception de disponibilité plus large, qui n'est jamais explicitement invoquée mais qui conditionne le contenu de l'entrevue, voire sa tenue.

Le juste moment pour parler est souvent un moment d'absence de tiers et parfois un moment d'interstices ou de rupture des activités ordinaires. Aucune des femmes n'a accepté de parler alors que son compagnon, ami ou amoureux, était dans les environs.

De manière plus large, lorsque je rencontre les femmes en question, elles ne sont pas dans des situations de crise ou d'instabilité profonde : elles sont en phase de transformation mais avec une certaine assurance du quotidien. Ainsi, si une seule (Anna<sup>278</sup>) possède des « papiers » pour travailler et résider légalement en France, deux sont en train de réaliser des démarches visant à les obtenir. Et la dernière pense avec beaucoup de naïveté pouvoir entreprendre avec succès une procédure identique très prochainement.

Nos rencontres se situent donc aux interstices de leurs parcours de migrantes, arrivées depuis déjà plusieurs années, elles ont acquis des routines par rapport à leur mode de vie ; et si elles ne sont pas dans une assurance pleine et satisfaisante du futur, elles ne paraissent pas non plus dans l'angoisse terrifiante du lendemain. Leur inscription au CMA en est certainement l'un des indices les plus probants : la procédure d'inscription, longue et aux dires de toutes fastidieuses en terme de dates, élimine tout recours d'urgence à une volonté d'apprentissage linguistique. Leur inscription est donc déjà le témoignage d'une installation durable dans la ville. Il n'est pas certain qu'elles auraient été ou se seraient senties, rendues disponibles pour dialoguer avec moi dans des périodes de perturbation importantes.

A une échelle moins importante, le jour de la première entrevue est également un moment à la fois singulier mais rassurant. Par exemple pour Amalia, la première rencontre se situe à une période où son fils est en vacances avec son père et où elle redécouvre une indépendance

---

<sup>278</sup> Pour sa part, elle est en train de demander la nationalité française.



temporaire<sup>279</sup>. Ce temps intermédiaire et précaire (son fils doit revenir quelques jours après et le quotidien reprendra alors son cours ordinaire) crée un possible à la rencontre : il ouvre des possibles par la nature soudain inédite du quotidien. Si son fils avait été présent, elle ne m'aurait pas conviée chez elle, et certainement pas avec cette facilité du dernier moment. Les rendez-vous suivants – alors qu'il n'était pas en vacances – se sont d'ailleurs tous déroulés à l'extérieur de son logement, dans des endroits très variés.

La succession de nos rencontres peut malgré tout se penser comme un moment à part entière – le moment de l'enquête – qui par sa nature non-ordinaire trouverait une sémantique propre.

C'est ce qu'Henri Lefebvre indique dans la description de sa théorie des moments :

« Le temps et la temporalité comportaient à mon avis aussi *l'involution*. C'est-à-dire que la durée loin de se définir seulement comme linéaire ou comme coupée par des discontinuités, s'infléchit aussi comme une ligne en volutes ou en spirales, comme un courant en tourbillons et remous (métaphores n'ayant qu'une vérité approximative). Il se formerait donc à l'intérieur de chaque conscience individuelle ou sociale des durées intérieures à elles-mêmes pendant un certain laps de temps, se maintenant sans pour cela s'immobiliser ou se mettre hors du temps : *les moments*<sup>280</sup>. »

Cette manière d'entrevoir nos rencontres les placent d'emblée non seulement dans un cheminement mais également dans une historicité propre : la durée de la relation ethnographique. Elles ne sont pas des juxtapositions de discours, mais réellement un continuum qui prend sens aussi par ses accidents, ses errements et ses discontinuités, ce qui lui donne une unité et une spécificité qui le caractérisent des autres moments. Selon Henri Lefebvre, le moment est une forme qui s'érige en absolu, tel le moment de l'amour ou le moment du jeu.

« Ils ne me paraissent ni des accidents ni des opérations d'intériorité subjective mais des modes de communication spécifiques communicables et communicants, si je puis dire des *modalités de la présence*<sup>281</sup>. »

Il est remarquable de s'apercevoir comme cette définition concorde précisément avec le moment ethnographique : c'est avant tout sa « modalité de présence », par une relation très spécifique entre les deux protagonistes qui le rend incomparable aux autres.

---

<sup>279</sup> C'est également ce qui s'était produit dans une précédente recherche, où l'interlocutrice Nora, avait profité du séjour au Maroc de son mari pour s'entretenir quotidiennement avec moi. Le retour de ce dernier a interrompu définitivement nos rencontres, bien qu'il ait préalablement donné son accord pour qu'elles aient lieu. Cf LEROY Delphine, 2008, *Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement*. Mémoire de master 2ème année, Sciences de l'éducation et formation, spécialité recherche " Tout au long de la vie", LE GRAND Jean- Louis (dir.), Université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

<sup>280</sup> LEFEBVRE Henri, 1989 [1959], *La somme et le reste*, Méridiens Klincksiek, Paris, 777 p., p. 234.

<sup>281</sup> *ibidem*.

### 2.3. Distances et proximités

« Chez les déracinés, l'insatisfaction et l'anxiété qui n'épargnent aucune classe sont poussées à leur paroxysme du fait qu'ils sont essentiellement coupés de leur classe d'origine par des qualités qui, comme la vivacité de l'imagination ou l'esprit critique, leur procurent une conscience plus aigüe et plus douloureuse de l'ambiguïté de leur condition<sup>282</sup>. »

Ainsi, pour Hoggart, le déracinement provoquerait en lui-même une « conscience plus douloureuse », qui semblerait devoir varier selon les modalités de l'histoire migratoire de chacun. Pour ma part, il me paraît plus prudent de postuler sur l'acuité et l'ambiguïté pour qualifier la conscience d'une condition partagée par nombre de déracinés. Cette mise à distance géographique impose de fait une reconfiguration identitaire qui implique une réflexivité accrue.

L'éloignement serait donc facteur de retour sur soi. Ce mouvement paradoxal pourrait s'avérer une richesse supplémentaire des migrants dans les échanges ethnographiques, notamment concernant la mise en récit de soi. L'adhésion collective dans les cours du soir où j'avais expliqué ma démarche pourrait bien en être un indice important.

Mais le tiers, l'autre, peut aider ou être un support à cette élaboration personnelle. Ainsi le chercheur devient aussi le moyen de poursuivre cette redéfinition identitaire, l'alibi à qualifier l'édifice individuel sans cesse inachevé... Pour Bakhtine (cité par Todorov), l'être humain ne se construit que par la relation à autrui :

« La vie est dialogique de par sa nature. Vivre signifie participer à un dialogue, interroger, écouter, répondre, être en accord, etc.<sup>283</sup>. »

Le nœud de la relation est la compréhension d'un phénomène à travers un système narratif. Si la personne interrogée est semblable au chercheur(e), elle n'est cependant pas en fusion avec lui/elle et j'aurais éprouvé des difficultés à faire croire à ce leurre. Car même si le chercheur tente de percevoir le monde à partir du point de vue du narrateur en décalant son regard, il maintient la distance avec les propos en tenant sa place, en écoutant avec l'Autre, avec la

---

<sup>282</sup> HOGGART Richard, 1970, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, F. GARCIA, J. GARCIA & JC PASSERON (trad.), Éditions de Minuit Paris, 423p., p.347.

<sup>283</sup> TODOROV Tzvetan, 1981, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris, 318 p., p. 149. (31-318. : texte référencé en russe et comportant uniquement Bakhtine comme nom d'auteur et non associé à Medvedev ou Volochinov)

tension de son « exotopie<sup>284</sup> » dirait Bakhtine. C'est-à-dire que c'est en me fondant sur mon identité propre que j'ai pu questionner et indiquer parfois mes incompréhensions afin que mon interlocutrice puisse reformuler ses propos ou éclaircir des questionnements. Cette compréhension n'est donc pas réduite au seul phénomène empathique du chercheur pour l'enquêteur. Tout comme un lecteur peut produire un sens au-delà de ce que l'auteur a imaginé de son œuvre, le chercheur, premier lecteur de l'interviewé, peut imaginer d'autres pistes de compréhension des paroles produites. En ce sens le narrateur n'a pas forcément l'exclusivité du sens qu'il produit.

« La compréhension n'est donc pas envisagée uniquement comme un processus interpersonnel, mais aussi comme une relation entre deux cultures ; l'identification, ou empathie, n'a qu'un rôle transitoire, préparatoire<sup>285</sup>. »

Ainsi la distance du chercheur, de celui ou celle qui écoute est-elle produite par sa différence de classe, de culture, etc. De ce point de vue, le rapport avec les femmes interrogées a été dans cette curiosité distanciée. Proximité linguistique, éloignement culturel, espaces sociaux distincts, que ce soit tant avec les femmes apprenantes aux cours du soir qu'avec les écrivaines, nos rapports cordiaux siégeaient dans l'espace visible de nos distances respectives (et respectueuses).

Silvia BS, tente aussi d'élaborer des rapprochements entre nous, des connivences, des complicités, comme celles de la langue pour Amalia. Une fois certains d'entre-deux mis à jour elle les accentue (« Nous avons des points communs ») de manière toujours très positive, « Enfin je suis très contente de savoir que vous êtes Espagnole, dites-le à votre mère. (*Rires*)<sup>286</sup>. » C'est donc un jeu entre distance et rapprochements, éloignements et proximités qui ne cesse de se tramer dans nos relations.

Un peu plus loin Todorov cite Bakhtine :

« Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le plus puissant levier de compréhension. Ce n'est qu'aux yeux d'une culture autre que la culture étrangère se révèle de façon plus complète et plus profonde (mais jamais de manière exhaustive, car viendront d'autres cultures, qui verront et comprendront plus encore<sup>287</sup>). »

Le dissemblable sert implicitement à démarquer, à identifier l'Autre dans sa particularité, à en faire un être singulier. Ainsi on peut envisager la relation ethnologique comme une relation

---

<sup>284</sup> Fait de se trouver au dehors (du russe : *vnenakhodimost'*).

<sup>285</sup> TODOROV Tzvetan, 1981, Opus Cit., p. 168.

<sup>286</sup> Entretien avec Silvia BS, p.17.

<sup>287</sup> Ibid, p. 169, Bakhtine 36, 334 (texte ne comportant que Bakhtine comme nom d'auteur).

interculturelle et ce, même au sein d'une même culture. C'est une capacité qu'aurait le chercheur à révéler, à entendre l'Autre, dans sa différence quel qu'il soit.

Cinthya Estrada, doctorante en psychanalyse et thérapeute, après avoir vérifié mes transcriptions avec les enregistrements audio, m'a fait part de sa surprise sur la teneur des entretiens recueillis. Ils lui ont fait penser aux entretiens qu'elle-même conduit avec ses patients. La manière dont les femmes se livraient à moi, sans connaissance mutuelle préalable, la profondeur des échanges et le degré d'explicitation avec par exemple des confidences d'ordre très privé, lui faisaient dire que ces femmes avaient besoin de parler et que je me suis trouvée là pour recueillir cette parole qui avait besoin de jaillir. D'ailleurs certains récits étaient tout à fait similaires avec ceux produits par des patientes latino-américaines qu'elle accompagne en thérapie. Elle m'a dit avoir été frappée par cette analogie troublante. Moi je n'y ai vu qu'une confirmation de mes explorations : une forme de « saturation<sup>288</sup> » externe. Cependant, si probablement elles avaient toutes « besoin » de se livrer, le dispositif d'écoute n'est pas anodin dans les possibilités ou les restrictions qu'il propose à la parole. La relation d'enquête est tout à fait particulière ; nous sommes – le chercheur et le narrateur – à la fois au creux d'une intimité qui se dévoile parfois soudainement, au détour d'une remarque banale et en même temps dans la grande distance de l'anonymat. Avant l'enquête aucun souvenir ni rôle ne nous liait, après l'enquête il y a la possibilité de ne plus jamais se côtoyer. Aucun code ni activité sociale ne nous oblige à nous revoir. Le contexte de la recherche est celui de la rencontre et tout en resserrant les motifs de l'entretien, il ouvre les possibilités de se livrer sans se soucier d'éventuelles répercussions externes. Ainsi, la parole peut-être versée sans danger de reprise ultérieure dans un autre contexte. Il paraît opportun de rapprocher cette situation au projet philosophique et poétique que formule Édouard Glissant :

« La Relation est connaissance en mouvement de l'étant, qui risque d'être au monde. La Relation tend vers l'être de l'univers, par consentement ou violence. Cette tension n'est pas spatiale d'abord<sup>289</sup>. »

---

<sup>288</sup> Ce concept est utilisé notamment par Daniel Bertaux in BERTAUX Daniel, 1997, *Les récits de vie, perspective ethnosociologique*, Nathan, Paris, 127 p.

<sup>289</sup> GLISSANT Édouard, 1994, [1990] *Poétique de la relation*, Gallimard, Paris, 290 p., p. 201.

### 3. Diversité des places et des rôles symboliques de l'écrit

Il est courant d'opposer sociétés de l'écriture et sociétés qui n'en auraient pas l'usage. L'histoire s'est longtemps constituée autour de cette problématique en terme de technologie évolutive procurant aux sociétés de nouveaux fonctionnements grâce à de nouveaux modes de diffusion de la communication. Or, peu à peu il faut revenir sur cette pensée très linéaire car des contre-exemples marquants ne cessent de brandir la discontinuité des innovations techniques et les usages particuliers qui en découlent un peu partout dans le monde. Ainsi, même, l'invention de l'imprimerie – censée marquer un passage important de la diffusion de savoirs de nos sociétés occidentales – et une révolution en terme d'organisation sociale est loin de se traduire par les mêmes effets d'organisation humaine en fonction des lieux et des cultures où elle apparaît. En effet, soixante-dix ans avant que l'Allemand Johannes Gutenberg n'imprime sa Bible à 42 lignes avec des caractères mobiles en métal, en juillet 1377, un groupe de prêtres bouddhistes avait déjà imprimé – au moins – en Corée deux volumes à l'aide de cette technique. Aujourd'hui, le *Buljo jikji simche yojeo*, connu sous le nom de *Jikji*<sup>290</sup>, est considéré comme le plus ancien spécimen de livre imprimé à l'aide de caractères mobiles métalliques. Cependant cette découverte a été peu médiatisée en Europe et beaucoup de sites ou d'ouvrages continuent d'attribuer à Gutenberg sa paternité. On voit bien que, en fonction des découvertes et de notre état de connaissance du moment, pour en déchiffrer les usages et les sens, l'écriture revêt parfois des techniques similaires mais les usages et le sens donné à ces utilisations sont profondément distincts.

En ce qui concerne l'Amérique latine et plus particulièrement andine, si des écritures ont précédé de manière fort ancienne la conquête espagnole et l'usage généralisé de l'écriture latine par le biais du castillan, elles demeurent encore largement incompréhensibles et du domaine hypothétique.

---

<sup>290</sup> Baegun hwasang chorok buljo jikji simche yojeol (vol.II), Second volume de l'« Anthologie des enseignements zen des grands prêtres bouddhistes ». Ce traité en deux volumes, compilé pour transmettre l'essence du bouddhisme zen, fut imprimé dans un temple de la ville de Cheongju. On ignore où se trouve le premier volume, mais le deuxième fut acheté par un diplomate français à la fin du XIXe siècle et il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France. Source Unesco : [http://portal.unesco.org/ci/fr/ev.php-URL\\_ID=22953&URL\\_DO=DO\\_TOPIC&URL\\_SECTION=201.html](http://portal.unesco.org/ci/fr/ev.php-URL_ID=22953&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html), Consulté le 23 avril 2011.

Lors de la colonisation espagnole de multiples organisations ont été pensées afin de réorganiser la société indigène<sup>291</sup>. Briser les traditions et les habitudes afin de mieux en ancrer de nouvelles (christianisation et assujettissement à la couronne espagnole) se sont paradoxalement déroulées avec le concours de certaines coutumes ou pouvoirs locaux. Mais simultanément certains usages ont été perdus, comme celui de la lecture des *Quipus*<sup>292</sup>.

Ainsi si les rôles des caciques<sup>293</sup> ont parfois été ambigus, ceux des *Quipucamayores* se sont révélés énigmatiques, puisque plus aucun savoir ne semble avoir perduré. En effet, personnage très important dans la société indienne, avant la colonisation, le *Quipucamayor*<sup>294</sup> était à la fois celui qui se servait du *Quipu* pour y inscrire des informations mais celui également qui détenait le pouvoir de les lire et en interpréter toute la complexité<sup>295</sup>. Aujourd'hui encore le *Quipu* demeure mystérieux. Son système original de notation par le biais de nœuds composés savamment sur des cordelettes est reconnu pour son usage de numération et de mémorisation de calculs ardu. Il paraît cependant fort probable que cela n'était pas son seul usage et que d'autres types d'inscriptions ou d'informations y étaient produites et rendues lisibles aux personnes instruites et habilitées à cette technique<sup>296</sup>. Depuis

---

<sup>291</sup> Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, les Espagnols imposent un rôle privilégié et central dans la nouvelle organisation territoriale et les anciens chefs hiérarchiques servent de relais. La disposition des *Cabildos* (Conseils municipaux) nécessite des charges obligatoires rotatives assumées alternativement par les habitants pour la durée d'une année. Il faut par exemple deux alcades, quatre *regidores* et toujours un *escribano*. C'est la seule et unique charge qui n'est pas soumise à la rotation.

<sup>292</sup> Orthographe du terme non stabilisée, on trouve dans certains ouvrages l'orthographe KHIPU.

<sup>293</sup> En Bolivie par exemple le « cacique est le terme utilisé pour "chef d'une tribu", importé par les Espagnols depuis les Antilles. (...) Les caciques qui acceptaient le nouveau système avaient droit à certains privilèges comme monter à cheval, porter des armes, utiliser un emblème similaire à celui des nobles espagnols et ne pas payer de tribut. En contre partie ils étaient obligés d'être responsables du choix et de l'envoi à la grande ville de main d'œuvre, d'aider à la récolte des impôts, etc. Les caciques étaient éduqués au collège jésuite des caciques de Cuzco afin qu'ils puissent administrer leur territoire en parfait accord avec les Espagnols. » Source : MESA José de, GISBERT Teresa, MESA GISBERT Carlos D, 2001 (4<sup>e</sup> édition), Historia de Bolivia, Editorial Gisbert, La Paz.- <http://info.artisanat-bolivie.com/Les-caciques-a332-sm24>

<sup>294</sup> ou khipukamayuq.

<sup>295</sup> « Los khipu constituyeron « implementos mnemotécnicos » cuyo propósito era de facilitar al Khipukamayuq la recitación de información almacenada en su memoria. » URTON Gary, 2005 [2003, Signs of the Inka Khipu : Binary Coding in the Aean Knotted-String records] Signos del Khipu Inka, MIORI Alberto (trad.), Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de las Casas, Cuzco, Peru, 211 p., p. 21.

<sup>296</sup> « Las peculiaridades y virtudes que se vienen descubriendo en este tipo de instrumento, enfatizan su condición de ser una manera de escritura, adaptada por la sociedad andina, así como lo hicieron otros pueblos del mundo, en diferentes modalidades graficas. » RUIZ ESTRADA Arturo, 1990, « Notas sobre un Quipu de la costa Nor-Central del Perú, in Quipu y Yupana, colección de escritos, 1990, Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, Ministerio de la Presidencia, CONCYTEC, Lima, Perú, 307 p., pp. 191-194, p. 191.

deux ans, une nouvelle découverte<sup>297</sup> – une tablette hybride écriture alphabétique et *quipus* – permettra peut-être d'être mesuré un jour de décrypter les significations des messages contenus dans un *Quipu*. En effet, à partir de 1570, des correspondances entre écriture alphabétique explicative et *Quipu* semblent coexister dans une volonté d'évangélisation massive<sup>298</sup>. Très peu de ces supports demeurent ; un a été découvert en 1980 puis a disparu peu après et le deuxième exemplaire est une découverte de 2003. Celle-ci sera donc peut-être l'une des clés pour lever ce mystère.

Comme souvent l'aspect divinatoire et sacré de ce langage empêchait sa diffusion et un apprentissage large. C'est certainement cette volonté de conservation d'un savoir mystique qui a également conduit les détenteurs de cet acquis à n'en pas léguer toute la signification et les clés de lecture. C'est ainsi qu'une société perd la mémoire d'un usage et des savoirs qui lui sont associés. C'est également le cas d'un livre mystérieux, car longtemps méconnu : *Nueva Corónica y Buen Gobierno*<sup>299</sup>, œuvre du Péruvien Felipe Guamán Poma de Ayala achevée vers 1615. Il s'agit d'une longue supplique adressée au roi d'Espagne émaillée de nombreuses illustrations (400 dessins pour 1200 pages de texte). Les dessins décrivent minutieusement les terribles conditions de vie des habitants autochtones du Pérou après la destruction de l'empire Inca. La lecture du texte est ardue, l'auteur écrivant un espagnol très particulier entremêlé de passages en quechua et en aymara. Cette œuvre n'a été connue que trois cents ans après sa rédaction : sa découverte date de 1908 dans les archives de la Bibliothèque royale du Danemark. Le mystère demeure quant aux motifs de sa présence dans ce lieu. *Nueva Corónica y Buen Gobierno* a apporté d'innombrables informations aux historiens du Pérou, de l'empire Inca et des colonies de l'Espagne, ainsi qu'aux spécialistes des langues andines. Aujourd'hui une thèse<sup>300</sup> sur son étude est en cours.

Ainsi les places et les rôles vis-à-vis de l'écrit peuvent fluctuer non seulement en fonction de l'époque et des ères géographiques concernées mais également en fonction de l'état de la connaissance des périodes précédentes.

---

<sup>297</sup> Réalisée par HYLAND Sabine, on retrouve des indications dans l'article de ADAMS Mark « Questioning the Inca Paradox. Did the civilization behind Machu Picchu really fail to develop a written language ? », [www.slate.com/id/2298567/](http://www.slate.com/id/2298567/). Consulté le 21/11/13 ainsi que sur le site de l'anthropologue <http://sabinehyland.com/ancash-hipu-board/>.

<sup>298</sup> cf ROBLES MENDOZA Roman, 1990, « El Kipu alfabético de Mangas » in *Quipu y Yupana*, colección de escritos, 1990, Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, Ministerio de la Presidencia, CONCYTEC, Lima, Perú, 307 p, pp. 195-202.

<sup>299</sup> Que l'on pourrait traduire par Nouvelle chronique et bon gouvernement ou alors Nouvelle histoire et bon gouvernement.

<sup>300</sup> Thèse travaillée par Gimena LOPEZ.

Pour les personnes, les places et les rôles vis-à-vis de l'écrit sont également soumis à des variations importantes non seulement en fonction du moment mais aussi du lieu de rencontre et des représentations qu'ils se forgent de leur(s) interlocuteur(s).

### 3.1. D'une lecture à une rencontre

La rencontre avec Silvia BS est avant tout une rencontre livresque. Peu après ma soutenance de master 2, par un après-midi de rituels de promenade, je découvre un titre qui suscite immédiatement l'achat de l'ouvrage et sa lecture quasi instantanée, il s'agit du *Pays de l'écriture*.

Sa manière de décrire son écriture, ses méandres, ses cheminements pour y parvenir, évoque à mes yeux, instantanément et instinctivement des personnes rencontrées dans les cours d'alphabétisation. Sans que je ne parvienne précisément à saisir pourquoi, je pressens qu'il réside un point de rencontre, une similitude cachée que je ne réussis même pas à identifier.

C'est cette lecture qui sera le point d'appui à ma question de recherche, à cette volonté soudaine de mettre en regard des expériences de l'écrit qui paraissent si divergentes, celles de femmes catégorisées comme peu lettrées et celles de femmes dites « de lettres ».

L'idée de fonder cette mise en regard, avec notamment l'histoire de vie de cette écrivaine, fait son chemin et m'apparaît alors comme très pertinente. Très intimidée, je laisse un message sur le site de son éditeur afin de prendre contact avec « l'Auteure ».

« Mi-avril après maintes tergiversations (est-ce le bon moment ? Comment entrer en contact de manière facile.) Je décide d'écrire un mël à l'auteure que j'ai découverte il y a quelques mois et qui a suscité (par la lecture de deux de ses ouvrages sur l'écrit) la volonté de procéder au rapprochement et à l'élaboration de deux histoires de vie aux antipodes de ce qui est visible en matière d'écrit (une écrivaine et une apprenante en alphabétisation).

Elle me répond quelques jours après en me demandant de l'appeler pour convenir d'un éventuel rendez-vous. La conversation téléphonique étant – je l'ai bien compris – une façon d'écarter des propositions qui ne lui auraient pas convenu. La conversation est courte et agréable, je crois qu'elle souhaite savoir si j'ai des théories très affirmées ou pas. J'ai le sentiment de ne pas lui donner cette impression, elle me conseille la vision d'un film sur les langues qui sera prochainement primé (prix Édouard Glissant). Nous décidons de nous rencontrer à son domicile en fin de semaine, le 1er mai, en milieu d'après-midi.

Elle habite au cœur de Paris, l'île Saint-Louis, dans un lieu qui m'a toujours semblé magique et où j'aime flâner et me poser en bord de Seine régulièrement. C'est d'ailleurs à cet endroit, mais je vais apprendre que ce n'est pas un hasard, que j'ai



découvert ses ouvrages, dans la librairie dite d'archéologie, dont le détour fait partie de mes rituels de promeneuse.<sup>301</sup> »

La rencontre se déroule de manière extrêmement agréable. L'entretien est riche et dépasse largement toutes mes attentes. Silvia me montre délibérément et avec plaisir sa table de travail et la fenêtre qui donne sur le fleuve et qui sont décrits avec minutie dans ses ouvrages. J'entre dans la fenêtre du livre, j'ai l'impression de parcourir l'original de l'ouvrage. Elle me fait admirer également quelques-uns de ses tableaux et de nombreux livres de sa bibliothèque à côté de laquelle nous conversons.

Je suis entrée chez une écrivaine, par le biais de ses ouvrages et c'est ce qu'elle tient à me montrer d'elle. La lectrice qui est en moi est ravie : j'accorde mes images intérieures des lieux familiers décrits avec son intérieur réel. Je me sens soudain une lectrice privilégiée. Plus jamais je ne pourrais l'envisager dans d'autres décors lorsqu'elle évoquera sa table ou sa fenêtre. La lectrice se rapproche de l'auteure mais qu'en est-il de la chercheuse face à l'écrivaine ?

Paradoxalement, lorsque j'évoque le rapprochement entre des femmes apprenantes en alphabétisation et son ouvrage, elle acquiesce immédiatement en se remémorant une histoire :

« Maintenant je vous racontais que, qu'il y avait cette concierge qui ne savait pas ni lire ni écrire et que j'avais dans une autre maison ici dans l'île Saint-Louis et euh.; et donc il y a une grande amie à moi qui est peintre, qui s'appelle Geneviève Asse vous savez, c'est, c'est ces peintures là, bleues et donc, qui est complètement abstraite et avec laquelle j'ai fait un livre et je trouve que son monde me ressemble et que je lui ressemble aussi, dans l'univers de sa peinture et c'est et cette concierge qui ne savait ni lire ni écrire. Elle connaissait cette amie qui venait me voir ou on sortait ensemble et un jour elle a vu chez moi les tableaux de Geneviève, elle m'a dit « Mais c'est pareil à ce que vous écrivez » Elle avait lu des poèmes de moi. Cette femme. Elle les avait pas lus, elle les avait regardés, voyez.

D: Oui.

S: Bon, cette femme, j'ai dit : « Mais comment, si vous ne savez pas lire ? » « Non mais je devine, c'est pareil » ça m'avait beaucoup frappée, parce que je, je disais... mais, mais... c'est comme ça, c'est-à-dire qu'en fait, pourquoi elle devine, en fait toute écriture est un peu abstraite et, et elle a compris, elle a compris la recherche un petit peu malgré nous et qu'on fait dans cette non-explication, non théorie des choses sinon simplement avancer, comme ça dans un espèce de...

Peut-être de recherche de lumière. Quelque chose comme ça. Mais, mais elle avait deviné ça. Ça m'avait frappé<sup>302</sup>. (*Petite pause*) »

Ce qui l'avait intriguée, c'est que son écriture, de nature assez inclassable et qu'elle ne supporte pas de cloisonner dans une classification rigide que voudraient lui imposer « les

---

<sup>301</sup> Extrait du journal de recherche, inséré en annexe dans le préambule à l'entretien.

<sup>302</sup> Entretien avec SBS, p. 2.

professeur-écrivains<sup>303</sup> », se trouve qualifiée, par analogie, d'une manière qu'elle approuve, justement par une personne qui ne l'a pas lue.

Elle aurait pu s'offusquer ou rire de cette analyse étonnante, mais bien au contraire elle en prend toute la mesure et tout le mystère ; des années après le souvenir en est intact. Cette femme a deviné, a compris l'univers scriptural de Silvia BS en apercevant un tableau de Geneviève Asse. L'exclamation devant la toile : « Mais c'est pareil à ce que vous écrivez ! » est stupéfiante car elle est juste. Cette justesse (sentiment de similitude dans les œuvres « recherche de lumière », partagée entre l'écrivaine et la peintre) est produite par une non-lectrice alors que les lecteurs-experts sont dans l'incapacité la plus grande à décrire le style de l'auteure.

Cette anecdote confirme selon elle mon hypothèse de recherche – elle évoque le mot d'intuition – et explique son accord et son intérêt à notre entrevue. C'est grâce à la concierge qui comprenait ses livres sans les lire, que je parviens à me faufiler pour quelques instants dans son histoire.

Je n'ai pas eu le temps d'expliquer en détail mon travail et ma manière de procéder que déjà la femme de lettres a débuté l'entretien. Au bout d'un moment j'ose quand même demander à lancer l'enregistrement.

Bien évidemment elle accepte et ce n'est qu'à la fin de l'entretien que la demande sur l'utilisation des propos « le matériel » est posée :

« S : Et ça, ça peut vous servir pourquoi ce matériel, est-ce que c'est pour votre thèse<sup>304</sup> ? »

Alors en fin d'entrevue, je tente de décrire ma manière de procéder, souhaitant l'associer pleinement, à chaque étape de réalisation, afin qu'elle ne se sente à aucun moment dépossédée de son histoire. Elle approuve l'envoi proposé de la transcription – je comprendrai bien après que ce mot commun prenait des significations très dissemblables entre nous deux – que je m'empresse de réaliser et de lui envoyer !

C'est une première pour moi puisque jusqu'à présent ayant essentiellement interviewé des apprenants en alphabétisation qui n'étaient pas demandeurs de transcription (faute d'être lecteurs), ou d'étudiants en sciences humaines qui acceptaient de me recevoir dans la perspective aussi d'obtenir une transcription, support à un écrit personnel à venir ; l'élucidation de ce qu'elle représente par rapport à l'entretien ne s'était jamais posée à moi.

---

<sup>303</sup> Idem.

<sup>304</sup> Entretien avec SBS, p.18.

Les personnes méconnaissaient complètement leur usage ou avaient un degré de pratique quasi égal au mien, aucun n'avait selon moi forgé une attente décalée avec cette production écrite technique.

Or évidemment, la transcription est « brute », avec toutes les marques orales des hésitations, des formulations hâtives. Rien qui ne soit publiable en l'état ; de plus elle comporte des éléments personnels que Silvia BS ne souhaite pas voir figurer, ce que je n'apprendrai que plus tard. Elle pensait que de moi-même, j'allais gommer, éliminer de l'écriture ce qui était de l'ordre de la confidence, du personnel, c'était pour elle une sorte d'arrangement tacite à l'entretien. Ce qui est dit à l'oral n'est donc pas transcrivable et lisible pour un tiers autre que le chercheur, même si la personne en a éprouvé le désir. Première leçon de thèse : brouille durable avec le cœur de l'enquête, Silvia BS m'oppose très poliment une fin de non-recevoir pour la suite du travail :

Rép : rencontres      Date : 26 mai 2009 09:58:35

À :      delfleroy@

« Chère Delphine,

J'ai parcouru l'entretien, et il y a beaucoup de choses à corriger, à supprimer. Je pourrais le faire avec un peu de temps devant moi. Mais, auparavant, je voudrais que vous m'informiez plus précisément à quoi il servira. En général, on me fait un entretien pour une publication, ou une émission de radio. Et, rarement, quelqu'un qui prépare une thèse, me visite une fois et me pose des questions qui seront employées pour nourrir celle-ci. Je crois que c'est votre cas. Vous êtes très sympathique mais je ne peux pas, par manque de temps, recommencer ces entretiens. Je crois que nous avons abordé de bonnes questions. D'autres, d'ordre familial, le sont beaucoup moins. Je vous propose de « nettoyer moi-même le texte de façon à qu'il soit cohérent. Et puis s'il reste certaines questions à me poser, je vous répondrai par écrit. À bientôt, bien amicalement. Silvia »

Dépitée, je tenterai plusieurs fois de reprendre contact, de relier le fil cassé, mais rien n'y fera. Pour ma thèse, Silvia BS, restera l'auteure *du Pays de l'écriture*, pas la femme de son histoire. C'est certainement pour cela que les initiales de son nom figurent, afin de la démarquer des autres femmes qui apparaissent plus volontairement.

### 3.2.      D'une présentation à des relations : l'espace du cours

La mise en relation avec les femmes des Cours Municipaux n'a pas été aisée. Je craignais encore un nouvel échec<sup>305</sup> dû au resserrement de mon champ à la catégorie « hispanophones », mais il n'en était rien. La nécessité de rencontrer les responsables des Cours Municipaux pour Adultes tenait à d'autres nécessités. Avant que de parvenir à apercevoir les femmes susceptibles de répondre au cadre de ma recherche, il a fallu plusieurs entretiens afin que les responsables puissent se forger une idée sur mes intentions, notamment en terme d'image de leur pédagogie. La première réponse à mes demandes a été qu'il était interdit à toute personne étrangère au service de pénétrer dans l'enceinte de l'école et des cours, d'autant plus pour y rencontrer des apprenants (dont j'aurais perturbé la séance). La première proposition était donc de flâner avant ou après les cours devant les écoles pour y entrer en contact avec les personnes sur l'espace public. Voyant que cette restriction ne me décourageait pas, même si elle était contraignante, un nouvel entretien m'a été proposé. Un discours de promotion des formations organisées par la Ville et de leur forme m'a très institutionnellement été dispensé. J'en ai été assez étonnée, d'abord parce que les institutions précédentes (centres sociaux), ne m'avaient pas repérée comme diffuseur potentiel d'image de marque, ensuite parce que j'ai ressenti beaucoup plus de méfiance que d'intérêt à ma recherche. Une fois que j'ai eu posé que ce n'étaient pas en termes didactiques que se fondait mon questionnement vis-à-vis de ces femmes, la consternation vite balayée a permis un accès moins méfiant aux cours<sup>306</sup>. Cependant, une certaine vigilance était de mise avant de m'y autoriser. J'ai ensuite été mise en relation avec un formateur – Patrick Heitz – sélectionné à la fois comme légitime (il faisait lui même une recherche de master en didactique) et comme bon promoteur des nouvelles pratiques de la Ville<sup>307</sup>.

Il a eu la tâche, après une rencontre dans un café durant laquelle je lui ai exposé ma démarche, de m'inviter et de me présenter à son groupe d'auditeurs. Ce qu'il a fait avec beaucoup de gentillesse et de bienveillance. Je n'ai pas eu l'impression que de son côté, il se soit senti potentiellement évalué ou remis en cause dans ses pratiques par ma présence en début de séance.

Je suis arrivée une dizaine de minutes avant la venue des apprenants. J'ai dû montrer patte blanche à la gardienne de l'école avant de rejoindre Patrick qui échangeait avec ses collègues

---

<sup>305</sup> Les Centres sociaux de l'Est parisien que j'avais contactés n'avaient pas ou plus d'hispanophone inscrite à leurs cours de langue, comme indiqué précédemment.

<sup>306</sup> C'est l'argument qui est développé en 3.3. « Le lieu école : forme instituante »

<sup>307</sup> cf. chapitre précédent.

formateurs. L'école, située dans l'Est parisien, était grande, ancienne à la Jules Ferry avec des dédales de couloirs et d'escaliers. Il fallait traverser une cour puis gravir « le bon » escalier pour accéder à l'étage des salles de cours du soir. Elles avaient été occupées, comme je l'ai indiqué plus haut, par les enfants dans la journée et leur aménagement correspondait à cet usage.

Les apprenants arrivent ensuite et se répartissent par salle, l'accueil est un moment convivial où chacun se salue et prend les nouvelles d'usage. Des groupes se forment, les derniers arrivent, il est temps de cesser les conversations, le formateur fait l'appel. « Patrick le formateur » ensuite très professionnellement, me présente puis indique le déroulé précis du cours, en rappelant également ce qui a été réalisé la séance précédente.

Il me laisse la parole, j'explique ma recherche et la raison de ma présence. Je note mes coordonnées au tableau afin que les personnes intéressées puissent me contacter. Dans le même temps je fais circuler une feuille pour que ces mêmes personnes se fassent connaître et qu'à l'identique je puisse les joindre.

Au bout de quelques instants de présentation, les réactions fusent dans la bonne humeur, leur adhésion à mon projet est collective, contrairement aux responsables des CMA, eux perçoivent instantanément l'intérêt de mon travail. Qu'un chercheur, quelqu'un d'instruit porte attention à leurs parcours, les valorise à leurs propres yeux et par effet boomerang me donne du crédit. Si je m'intéresse à leurs vies, à leurs itinéraires c'est que par effet concomitant je suis intéressante. Une prise de parole sur leur histoire et une écoute était soudain possible, désirée, transformant leur expérience personnelle en plus-value existentielle. Je mesure aussi la part de démagogie de ma démarche : bien évidemment, j'allais susciter l'adhésion des personnes en leur disant : « votre vie m'intéresse, elle a de la valeur pour moi, pour d'autres, je souhaite en témoigner par un travail. » Cependant je ne m'attendais pas à une telle démonstration d'enthousiasme.

Mais très vite les questions et les remarques jaillissent : pourquoi des femmes uniquement ? Pourquoi hispanophones ? « Nous aussi, nous avons des choses intéressantes à raconter ! » s'insurgent gentiment mais énergiquement les hommes présents. Ils remarquent judicieusement et avec malice qu'ils peuvent aussi très bien me parler et me renseigner sur les femmes. Ils se disent « experts » dans le domaine. Nous rions. Je rétorque sérieusement que je les crois volontiers et ne dénigre absolument pas leurs qualités d'experts ; mais que ce n'est pas l'orientation dans laquelle je me suis engagée cette fois-ci. Un débat est provoqué, ils

veulent faire infléchir mes choix, se disent déçus, insistent sur le désir de se raconter. Je remarque que les femmes hispanophones relèvent fièrement la tête, un enjeu de reconnaissance est soudain en place dans l'assemblée. Je dois me justifier méthodologiquement auprès de ce groupe car cela revêt une importance réelle et personnelle à leurs yeux. Il ne s'agit pas de posture académique mais bien d'un questionnement existentiel : pourquoi porter plus d'intérêt à une catégorie de migrants qu'à une autre ?

Je me justifie donc et explique patiemment les déboires de mes précédentes enquêtes (transcriptions, sens) et le constat de la première recherche qui montrait les réelles disparités entre femmes et hommes dans leurs rapports à l'écriture. L'écoute est attentive, ils comprennent, acquiescent, certains évoquent du regret et me font promettre dans le futur de mener des recherches avec des hommes. Je souris, très satisfaite d'avoir su défendre ma posture auprès des premiers intéressés : c'est une victoire personnelle dans l'avancée de ma recherche. Je crois par ailleurs les avoir confortés dans leur désir d'apprentissage en réaffirmant leur valeur. Ce moment, qui paraît bénéfique pour chacun de nous, a été beaucoup plus long que convenu. Je m'excuse auprès de Patrick et quitte la salle à la fois stimulée par l'énergie positive qui fusait de toutes parts à ce moment, épuisée par cet échange et ébahie qu'il ait eu lieu. J'en oublie complètement la feuille qui circulait.

Au bout d'une semaine, m'apercevant que personne ne me contactait, j'ai de nouveau écrit un mel à Patrick qui m'a envoyé quelques temps après les coordonnées de trois personnes intéressées. Une seule fera finalement partie des femmes rencontrées : il s'agit d'Amalia.

J'ai été introduite ensuite à deux reprises dans d'autres cours du soir de la même école, sans faire la même présentation générale : les formateurs m'ont juste indiqué les femmes hispanophones de leurs groupes. Je me suis expliquée individuellement auprès d'elles. C'est ainsi que nous avons pris contact avec Anna et Monica mi-juin.

Il est certain que la présentation dans cet espace a eu un impact auprès des femmes concernées, puisque cela a été notre lieu de premier contact. Certaines m'ont ensuite identifiée comme liée à ce cours. D'ailleurs Amalia m'a plusieurs fois demandé d'excuser son absence (avec motifs à chaque fois très détaillés à transmettre) auprès de Patrick Heitz, son formateur. Malgré mes protestations, elle est demeurée longtemps persuadée que j'étais en contact avec lui.

On peut à ce titre se demander si ce présupposé n'a pas orienté son discours sur l'apprentissage comme ceux des autres femmes d'ailleurs. Il convient donc de lire leurs

entretiens comme adressés à une personne qu'elles avaient rencontrée sur leur lieu d'apprentissage du français et qui se situait plutôt du côté des formateurs que des apprenants.

### 3.3. Des livres d'écritures : guide de l'alphabétisation et dictionnaires

Dans les entretiens antérieurs avec des personnes inscrites dans les cours d'alphabétisation des centres sociaux de la capitale, j'avais été intriguée par la référence commune à un livre qui paraissait important pour mes interlocuteurs : Le Livre de l'Alphabétisation. Selon eux, l'obtenir était déjà un acte important dans le processus d'inscription. Ma surprise était due au fait que les séances réalisées dans les centres sociaux ne font pas partie de ce dispositif et que leurs ateliers n'y apparaissent pas. Après m'être renseignée, j'ai pu en obtenir un exemplaire (ils sont délivrés gratuitement dans les mairies) de ce guide qui contient en réalité toutes les offres municipales de cours pour adultes du CMA<sup>308</sup>. Très complet et comportant donc de nombreuses pages, le guide paraît d'une lecture très ardue pour une personne ne maîtrisant que faiblement le code.

Ce livre paraît dans les discours comme quelque chose d'intrigant, « un livre spécial » dira Amalia,

A : « Ah il a dit des cours de français ?

D : Oui.

A : Il y a des cours de, de *ordinadores*, de *systema*.

D : Oui.

A : C'est-à-dire, ça veut dire dans le livre il y a beaucoup de choses qui sont

D : Ah ! C'est dans le livre

A : Oui, c'est un livre *especial*.

D : Qui est-ce qui a donné ce livre là ?

A : La mairie.

D : Ah, d'accord. Mais pourquoi ?

A : Pour tout. Pour l'école, pour étudier.

D : Ah c'est par l'école, de de ton fils que tu as eu ce livre-là de la mairie ?

A : Non, non, non, c'est pas ça, ça veut dire la mairie.

D : Oui.

A : Il y a, il y a un programa.

D : Oui.

A : Le chef (??) qui est fait par toutes les *ayuntamiento* (*mairies d'arrondissements*) pour faire, pour faire comment la, s'appelle, pour faire la demanda pour faire quelqu'un des études ici à la France. Il y a de tout. Il y a des systéma *por ordenadores*, il y a

D : Oui ça j'ai vu, oui.

---

<sup>308</sup> Une version électronique est disponible <http://l40.apps.paris.fr/>

A : Informatique, il y a l'école, il y a tatati, tatata. Il existe tous les horaires, tous les jours

D : Oui je sais de quel livre il s'agit.

A : D'accord, oui, oui.

D : Mais ce que je veux savoir c'est qui est-ce qui te l'a donné ce livre-là ou comment toi tu

A : Directement moi je allais à la mairie<sup>309</sup>. »

La rencontre avec la matérialité du guide ne paraît pas être aussi évidente pour toutes les personnes. Si Amalia a été « directement à la mairie », certainement après en avoir été bien informée, d'autres ont plus de difficultés à y avoir accès. Pour Monica la chose paraissait insoluble. A son arrivée ses amis l'avaient totalement découragée dans ses efforts :

« Parce que je tout le temps, je, j'ai demandé à des personnes pour savoir, comment je pouvais apprendre le français. Et tout le monde me disait « c'est difficile, c'est difficile, tu dois avoir des papiers ». Tout le monde me dit, non, c'est-à-dire pas ça. Et un jour j'ai trouvé une copine qui allait aussi à l'école et je lui ai dit : « Comment est-ce que moi je peux faire ? » « Ne me dis pas ça, tu peux arriver à le faire, présente-toi à la mairie ». Un jour je vais à la mairie. Je demande comme je peux. « Vous devez effectuer une inscription, une inscription, et, et vous regardez dans ce livre. Il y a là beaucoup d'écoles, beaucoup de collèges, non ? » Alors je regarde<sup>310</sup>. »

Le guide arrive donc comme la preuve qu'il est possible de suivre des cours de langue (ou autre) quelle que soit sa situation administrative ou presque (puisqu'il faut être résident de la capitale). C'est à la fois un soulagement et une perspective, un but à atteindre pour Monica qui souhaite profondément étudier. La suite (non traduite) indique que Monica s'aperçoit qu'il faut habiter Paris pour parvenir à réaliser cette fameuse inscription. Découragée, elle attendra une année puis demandera à l'un de ses patrons parisien de la domicilier gracieusement chez lui, ce qu'il acceptera immédiatement.

« Le livre » intervient donc comme médiateur entre deux impossibilités pour Monica alors même qu'elle se trouve dans l'envie impérieuse d'apprendre. Le guide inscrit à la fois les nombreux possibles « beaucoup d'écoles, beaucoup de collèges » mais délimite le cadre strict de ses potentialités. Il la fait à la fois rêver et la contraint à différer son assouvissement en la poussant à inventer des alternatives aux règles l'empêchant d'y accéder.

---

<sup>309</sup> Amalia, Entretien n° 1, p. 12-13.

<sup>310</sup> Monica Entretien, n°1, p. 5 : « Parce que je tout le temps, je, j'ai demandé à des personnes pour savoir, comment je pouvais apprendre el français. Y tout le monde me dice « c'est difficile, c'est difficile, tu tienes que tener papeles ». Tout le monde me dice, non, o sea, no este. Et un jour j'ai trouvé una copine que elle fait también el école y yo le digo «¿ cómo yo puedo hacer ? » « No me dices este, tu tienes que conseguir este, presentarte à la mairie. » Un día yo voy à la mairie, yo. Yo demande, ¿non ?, como je puedo. « Usted tiene que hacer un inscripción, un inscripción, y, y vous regardez en cet livre. Il est là beaucoup écoles, beaucoup colegios ¿ no ? » Entonces je regarde.”



Anna, qui a également déjoué l'éviction des auditeurs non parisiens (en se faisant domicilier chez sa copine Matilda) a décidé d'interrompre les cours et m'a expliqué longuement pourquoi. Cependant, au milieu de ses papiers personnels et lectures plaisantes, se trouve le fameux guide des cours. Je m'étonne donc de sa présence dans cet environnement :

D : « Ah mais vous avez le programme de l'alphabétisation là, le programme des cours

A : Ah si ! C'est que, je l'ai pris. J'ai pris deux, pour [moi]... Pour [moi] rentrer à apprendre le français. [Et] je parlais avec une copina et je l'ai dit « Matilda qu'est-ce que vous pensez de cette école ? Je suis contente de l'école » Je l'ai parlé bien à elle, parce que toujours, [c'est-à-dire] une fois par semaine elle m'appelle mi copina.<sup>311</sup> »

Anna fait donc appel au livre, à sa matérialité et aux informations qu'il contient, alors même qu'elle ne souhaite plus s'inscrire. Il sert de référence aux cours qui ont eu lieu et que paradoxalement elle évoque comme étant des éléments positifs : « Je suis contente de l'école ». Cependant, le recours à la copine Matilda est indispensable dans toute décision à ce sujet. Matilda, qui a été étudiante en France, sert de référence incontournable dès qu'il s'agit d'apprentissage.

A : « Donc l'année qui vient je vais chercher une école où il y ait, pour écrire, pour écrire. Je voulais, me trouver un... comment ça se dit un... qui étudie avec moi et je me suis dit « je vais commencer à étudier » et je l'ai dit : « Moi j'achète, je prends, je suis allée à la, la... »

D : La mairie.

A : A la mairie. Et je prends le livre, un pour lui, un pour moi. Et le mien il reste ici. Et moi, c'est-à-dire, je pensais, je l'ai dit à Mathilde : « Matilde, cette année mais la prochaine année, je vais chercher un livre, un... je vais voir si j'arrive à travailler à la maison avec Kévin<sup>312</sup>. »

Le guide paraît donc à travers les mots d'Anna dans une grande mystification. Alors qu'elle dit ne plus vouloir de cours collectif elle en prend deux exemplaires pour des séances de travail individuelles. Est-ce que le deuxième exemplaire est destiné à son neveu Kévin, à une autre personne ? Cela demeure totalement mystérieux comme la confusion qui semble être effectuée entre ce guide et un support d'apprentissage.

Plus que son contenu, c'est ce qu'il est sensé représenter – des cours – qui paraît important dans son acquisition. Elle l'a acheté dit-elle, autre marque d'intérêt important puisqu'Anna

---

<sup>311</sup> Anna, Entretien n° 2, p. 14.

<sup>312</sup> Anna, Entretien n° 2, p. 15. : « A : Entonces el año que viene yo voy a chercher una école a donde sea. Por écrire, écrire, écrire (...) yo voulais, je me trouver un... como se dice un... que estudia avec moi y je me dis « je voudrais commencer à étudier » et je l'ai dit : « yo le acheto, je prends, je suis allée à la, la... »

D: La mairie

A : A la mairie. Y je prends le libro. Y je prends un pour lui, un pour moi. Y el de moi il reste ici. Y yo, yo, osea, je pensais, je l'ai dit à Matilda, « Matilda, cette année pero lo prochain année, yo voy à chercher un libro, un...si yo voy a ver si yo arrivo a travailler ici à la maison avec Kévin »

n'achète aucun livre. Même si c'est un « achat gratuit », le terme est suffisamment étonnant dans son rapport aux livres pour que cela soit mentionné.

Si le guide ne représente pas le guide en tant que tel – il est sans cesse évoqué comme le livre, voire Le Livre – que se cache-t-il derrière lui ? Son attachement paraît un peu similaire aux guides touristiques, premiers supports avec la langue étrangère :

« Y à partir de la première année que je suis en France, tous les jours, tous les jours (*tousse*). J'avais même un livre de, pas de français spécialement, de *turista*.

D : Mmm. D'accord.

A : Un livre de *turista*. Pour savoir comment se dit ça, comment se dit ça. Tous les jours, matin et soir, matin et soir. Donne la prononciation, tacatic, tacatac (*en rythme*) (*tousse*)<sup>313</sup>. »

Comme Amalia, Monica s'entraîne tous les soirs, seule. Sa stratégie est un peu différente puisqu'elle a recours à l'écriture pour mémoriser les mots appris.

M : « Parce que tout seule j'ai commencé à... à lire. ¿ No ? Pas bien. Aujourd'hui je sais beaucoup de choses.

D : Oui.

M : Avant non.

D : Comment vous avez fait alors ?

M : Je, je pratique (*rires*). Je m'ai acheté un cahier, un cahier.

D : Oui.

M : Et je fais ici. Je répète la chose, je cherche dans le dictionnaire. Je fais ça.

D : Et vous écriviez quoi alors sur le cahier ?

M : Des choses, del, del (*tape sur la table deux fois*), comment s'appelle ? del dictionnaire<sup>314</sup>. »

Toutes deux évoquent le dictionnaire comme un objet important, dont elles se souviennent à la fois par la date d'arrivée dans leur histoire française :

« Dictionnaire, après de deux ans, quatre ans, non quatre ans, j'ai un dictionnaire... quatre ans. Français et quelqu'un m'a donné un dictionnaire Espagnol/français. Je commence à voir, c'est quoi ça manière ? Ah ! Ça veut dire quoi : manière, manière, manière (*tape en même temps le rythme de chaque syllabe prononcée*). Je commence à traduire. Après je commençais à parler français. La traduction espagnole en français<sup>315</sup>. »

Mais également par la personne qui leur en a fait cadeau :

M : « Ah ! ça c'est de tous les jours quelque chose que je fais, je regarde, j'écris. Mon cahier de l'école, ça c'est mon dictionnaire. Tout ça, ça c'est un livre. Peut-être quand

---

<sup>313</sup> Amalia, Entretien n°1, p. 9-10.

<sup>314</sup> Monica, Entretien, n°1, p. 6.

<sup>315</sup> Amalia, Entretien n°1, p. 10.

je, mais ça maintenant c'est ici, pero c'est... ancien. Ça c'est un conversation en français y ça ça me aide beaucoup hein, ça c'est très ancien. francés-español, francés-español, comme ça t'aider ? (...)

D : Ah ! tu l'as eu où ce livre, celui -ci ?

M : Ah ! me l'a donné à un ami, il a, il a, c'est l'ami qui l'a donné ici.

D : Ouais.

M : Peut-être il l'a acheté, que je ne sais pas, il me l'a donné à moi.

D : C'est un cadeau ?

M : Ouais, c'est un cadeau. Il y a longtemps, oh là là ! il est arrivé, il m'a donné ça. Comme ça il m'aide beaucoup, hein<sup>316</sup>. »

Ainsi, des livres qui peuvent paraître ordinaires ou simplement utilitaires peuvent contenir une part de subjectivation importante, voire d'attachement ou de tendresse. Ils sont, c'est indéniable, le vecteur d'émotions, pas tant pour ce qu'ils contiennent que pour le projet que les personnes formulent à leur sujet par leur intermédiaire. Le rapport émotionnel aux ouvrages ne paraît donc pas limité aux seuls lettrés, ni à des supports littéraires. Cela est confirmé par l'exemple de Marisol<sup>317</sup> évoqué dans la dernière partie.

Il paraît difficile, une fois établi ce constat, de scinder, dans une société environnée d'écrits, les personnes peu ou non lettrées des autres, pour évoquer leurs rapports intimes à l'écrit. L'attachement émotionnel et symbolique de l'écrit dépasse les compétences graphiques et n'est pas mesurable en fonction du niveau d'acquisition du code.

---

<sup>316</sup> Entretien de Monica du 26/04, p.12.

<sup>317</sup> cf. chapitre quatre 1.4.1.1

## **Synthèse chapitre 2 :**

### **Femmes, migrantes, hispanophones à Paris**

Le recentrement de la problématique des femmes migrantes à Paris aux femmes migrantes hispanophones à Paris a produit des effets inattendus. La donnée « hispanophone », très loin de resserrer sur un seul modèle linguistique et culturel, a ouvert des horizons diversifiés tant sur les langages que sur des contextes transculturels variés.

Les langues espagnoles sont nombreuses et varient beaucoup, même au sein de la région castillane, il ne peut donc exister de stabilité syntaxique de l'autre côté de l'Atlantique, dans des territoires très étendus. D'autre part, ces hispanismes ne correspondent pas forcément à la langue maternelle puisqu'en Bolivie par exemple il n'y a que quarante trois pour cent des habitants qui déclarent l'espagnol comme langue maternelle. La variable linguistique n'est donc pas une donnée qui peut constater des pratiques langagières ou culturelles homogènes.

L'expérience migratoire vers la France est un fait marquant et inédit pour chacune des femmes évoquées, pour autant il s'inscrit également dans des mouvements de population larges et anciens, ainsi que dans une continuité de déplacements plus ou moins importants pour chacune d'entre elles. Ce déplacement peut également être considéré comme un choix contraint pour certaines d'entre elles. Ainsi la notion de liberté provoquée par la mobilité est très loin d'être partagée. Seule l'écrivaine Silvia Baron Supervielle y trouve un lien fort avec son itinérance, mais sa migration ne répond pas aux mêmes nécessités : elle est célibataire, sans enfants avec le soutien possible d'une famille aisée alors que pour les quatre apprenantes la migration est un processus d'endettement vis-à-vis d'une famille et d'enfants restés au pays. La catégorie sociale si elle doit être prise en compte dans l'histoire de la mobilité, n'est pourtant pas pensée comme un déterminisme clivant, le genre comme la race interagissent également dans les rapports sociaux, multipliant les possibles manières d'être et de se représenter. Même au sein d'une race<sup>318</sup>, d'une classe et d'un genre similaires les singularités sont infinies. C'est donc dans une perspective de pensée de la complexité que s'ouvre ce travail.

Pour autant, ce relativisme est mesuré car c'est bien grâce à la langue, mon implication personnelle vis-à-vis d'elle (de mère espagnole) et à mon identité genrée que j'ai pu recueillir

---

<sup>318</sup> Terme employé dans l'acception notamment des féministes le dénonçant et l'utilisant de manière à évoquer le fait social qu'il génère à travers les subjectivités. Il fait partie du concept d'intersectionnalité au même titre que la classe et le sexe co-construisant tous trois les rapports sociaux.

des témoignages sensibles, en établissant une forme de connivence et de complicité avec mes interlocutrices. C'est donc entre distances et proximités avec les langues et les identités que se sont élaborées nos relations d'enquêtes.

## Transition

### Apprenantes : une intimité tardive avec l'écrit

Le terme d' « apprenant » est maintenant très répandu en formation des adultes, il remplace les termes anciens d'étudiants, stagiaires. Il s'impose en s'opposant clairement au terme d'élève.

Selon Philippe Carré, il représente la naissance d'une « nouvelle culture pédagogique » voire d'un nouveau paradigme de la formation qui effacerait peu à peu l'importance de l'enseignement frontal au profit de celle de l'apprentissage<sup>319</sup> (formel, informel) et « accompagnée de la reconnaissance de la place majeure du sujet apprenant »<sup>320</sup> dans l'acte même d'apprendre.

Choisir de mettre en perspective deux situations, *a priori* opposées face à l'écrit, des apprenantes en alphabétisation et des écrivaines, pourrait induire que l'histoire de vie dans la durée, de ce rapport est gommé, puisqu'il ne prend pas en compte l'ancienneté de la familiarité avec ce code.

Une attitude purement démagogique consisterait à affirmer que les rapports sont égaux dès lors que ce nouvel apprentissage est réalisé et que les problématiques des unes et des autres se rejoignent dès ce moment.

Ce serait aller vers une facilité qui gommerait toute la complexité du rapport au code et du rapport au savoir dans son élaboration, ce serait afficher une vision dogmatique et enfermante du paradigme de l'Éducation tout au long de la vie.

C'est pour cela qu'il semble essentiel de prendre en compte des positions radicalement opposées à ce propos, en ce sens qu'elles éclairent aussi des problématiques réelles. En faire abstraction conduirait à une impasse conceptuelle. Pour certains « il y a un âge pour l'apprentissage de la parole et un âge à l'initiation à la pratique de l'écriture<sup>321</sup> ». C'est ainsi que Georges Gusdorf établit un parallèle saisissant entre l'enfant sauvage<sup>322</sup> qui n'accède pas une parole fluide si elle n'a pas été enseignée au cours des premières années de vie et la figure de l'illettré :

---

<sup>319</sup> Il se situe clairement dans une visée d'émancipation du sujet en train de s'éduquer à l'instar des mouvements pédagogiques déjà anciens, de l'Education nouvelle, et des méthodes actives.

<sup>320</sup> CARRÉ Philippe, 2005, *L'apprenance. Vers un nouveau rapport au savoir*, Dunod, Paris, 205 p., P.162

<sup>321</sup> GUSDORF Georges, 1990, *Lignes de vie tome 2 : Auto-bio-graphie*, Odile Jacob, Paris, 501 p., P.40.

<sup>322</sup> dixit « les enfants ensauvagés et les enfants loups », ibidem.

« Pareillement pour l'écriture ; on peut soumettre les illettrés à des cours d'alphabétisation ; on peut leur enseigner les rudiments d'un savoir dont ils n'ont pas bénéficié au bon moment. Les résultats de ces cours de rattrapage ne seront jamais parfaits. La personnalité de l'illettré s'est constituée, ses équilibres neurologiques et mentaux se sont établis sans le concours de la présence au monde scriptuaire. Il aura beau apprendre à lire et à écrire, ces disciplines demeureront étrangères à son style de vie ; il aura recours à l'occasion, mais son être entier ne s'investira pas dans les pratiques demeurées extrinsèques par rapport à l'intimité vécue de son identité. »<sup>323</sup>

Ces affirmations renvoient à des positions très ethnocentrées vis à vis de l'écrit : celui qui n'accède pas à l'écrit est le sauvage, qui même domestiqué ne parviendra jamais à être civilisé par l'écriture. La comparaison illettré/ enfant sauvage renvoie à celle du grand partage entre deux mondes telle que Jack Goody la décrit et telle que Daniel Fabre la conteste :

« Nous sommes dans l'écriture et l'écriture est en nous il n'y a pas de grand partage qui séparerait deux mondes<sup>324</sup>. »

La notion de rattrapage est aussi intéressante : l'écrit est pensé comme un manque, ce qui fonde nombre d'approches en alphabétisation, mais ce rattrapage est voué à l'échec puisque selon Gusdorf, les équilibres neurologiques et mentaux ont été réalisés avec ce manque. L'adulte ne peut donc pas être rééduqué. Il est d'une certaine façon déterminé identitairement par ses apprentissages précoces, les apprentissages matures étant partiellement voués à l'échec.

On pourrait se demander, dans une telle perspective, quel serait l'intérêt des personnes à vouloir malgré tout accéder à l'écrit...

Derrière ces affirmations qui peuvent paraître scandaleuses, pointe une question centrale qui ne doit pas être éludée, c'est la notion d'intimité avec l'écrit.

Il paraît évident qu'entre une personne qui a grandi avec un usage et celle qui se l'approprie une fois adulte, les recours quotidiens ne font pas appel aux mêmes facilités, aux mêmes systématismes. Cependant, cela ne présage en rien ce que les personnes peuvent en éprouver.

La notion d'intimité renvoie à celle des émotions du sentiment.

Que cette intimité ne repose pas sur les mêmes fondements, cela est certain, pour autant, nier toute intimité avec un nouvel usage, sous couvert de sa nouveauté, semble absurde pour peu qu'on s'y attarde un peu.

---

<sup>323</sup> GUSDORF Georges, 1990, *Lignes de vie tome 2 : Auto-bio-graphie*, Odile Jacob, Paris, 501 p., P.40

<sup>324</sup> FABRE Daniel (dir.), 1997, *Par Écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Mission du Patrimoine ethnologique, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 393 p., p. 5.

Entre une écriture fluide et une autre malhabile il y a certainement un écart, mais le ressenti de la personne écrivant n'est pas proportionnel à son habilité technique et n'est de toute façon pas évaluable de l'extérieur. Il est question ici de distinguer les processus et de ne pas confondre trop rapidement, la maîtrise d'un usage technique et le sens qu'il produit chez l'utilisateur. De plus, même le plus grand analphabète de France, est au contact quotidien voire omniprésent d'écritures aux statuts et formes multiples. Il baigne dans cette culture et investit donc des représentations et des pratiques sociales.

Georges Gusdorf a le courage de poser sa vision de lettré, qui de façon implicite perdure dans les pratiques et les regards en matière de formation. Une déconstruction de ce type d'assertion n'est possible qu'en tenant compte des présupposés sur lesquels il se fonde.

L'écrit n'est donc pas envisagé en terme de manque puisque chacune des femmes habite et évolue dans un monde d'écrits. Leurs neurones, leurs intelligences ne seront jamais questionnées dans ce travail en fonction de leur maîtrise graphique et de leurs acquisitions. De même, que la possibilité d'une éducation à tous les âges de la vie ne sera plus discutée puisqu'elle se fonde sur une philosophie qui est issue de la culture humaniste et dont tous les courants de l'éducation nouvelle et populaire se réclament<sup>325</sup> ; et qu'elle repose sur l'idée de l'inachèvement de l'homme conceptualisée par Georges Lapassade<sup>326</sup>.

Ce n'est donc pas sur les questions de maîtrise du code que se porte l'intérêt de cette thèse, mais dans ce que les personnes peuvent en ressentir et en dire, leur intimité propre avec l'écrit. La posture de cette recherche est donc résolument tournée vers le sujet et ses manières de percevoir l'objet écrit quelque en soient ses usages. Les usages n'étant pas qualifiés en terme de « bons » ou de « mauvais » par rapport à une position de lettré, mais dans le rapport entretenu avec les normes sociales environnant la personne et sa subjectivation propre.

---

<sup>325</sup> On peut d'ailleurs remarquer que la terminologie « éducation et formation tout au long de la vie » issue de la formation permanente des années 1970, a été reprise par la Commission européenne. Elle ne vise plus uniquement l'émancipation de la personne par la formation mais sa compétitivité économique et se positionne à la fois comme une possibilité et une injonction.

<sup>326</sup> LAPASSADE Georges, 1963, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'Homme*, Éditions de Minuit, Paris, 260 p.



# **Chapitre 3 :**

## **Rencontres et trouvailles**

« La poétique de la Relation (qui est donc une part de l'esthétique du chaos-monde) pressent, suppose, inaugure, rassemble, éparpille, continue et transforme la pensée de ces éléments, de ces formes, de ce mouvement.

Déstructurez ces données, annulez-les, remplacez-les, réinventez leur musique : l'imaginaire de la totalité est inépuisable et toujours, et sous toutes ses formes, entièrement légitime, c'est-à-dire libre de toute légitimité<sup>327</sup>. »

L'une des grandes joies et incertitudes de cette recherche a été la rencontre avec l'Autre. Imprévus, hésitations, refus parfois jalonnent le déroulé de ces fréquentations avec les femmes interrogées. Ces rencontres façonnent le travail de recherche et constituent l'élaboration de discours, une histoire de la relation. La scène de l'interlocution<sup>328</sup> tient une place prépondérante dans la possibilité de l'échange et dans la nature de celui-ci. Ainsi, garder la terminologie exacte, reprendre les mots entendus sans les modifier est une manière de restituer, même pâlement, nos univers qui se sont à un moment entrecroisés, dans l'entrecroisement de nos langues et de nos mots parfois maladroits et de nos incompréhensions mutuelles :

« Dans chaque expérience concrète de l'altérité, il convient de redonner un nom à l'étranger, de le réinventer ici et maintenant, à la place et contre les croyances essentialistes qui veulent le faire disparaître. Ce sujet épistémologique ne se met à exister que dans un échange (ou éventuellement un conflit) dont la frontière est le lieu, ce qui n'est pas nouveau dans l'histoire des frontières<sup>329</sup>. »

L'expérience de l'Autre, la confrontation de deux étrangetés : la mienne et celle de mon interlocutrice est captivante, car elle accapare une attention dense et stimulante. Aller dans la quête de ce qu'est l'autre, c'est aussi se confronter à ses propres limites, comme frontière de la compréhension. Le rôle de la recherche est alors de les poser et de tenter d'entrevoir ce qui s'est joué dans ces scènes de brouillage, non pas pour s'accabler mais pour dénouer ou mettre en lumière ce que ces tensions sous-tendaient et qu'il était impossible de lire clairement dans le vif de la situation.

---

<sup>327</sup> GLISSANT Edouard, 1994, [1990] *Poétique de la relation*, Gallimard, Paris, 290 p., p. 109.

<sup>328</sup> « Propos échangés par les interlocuteurs dans un dialogue; discours qu'ils tiennent » sources : <http://www.cnrtl.fr/definition/interlocution>, voir aussi à ce propos la transition « contre la désinterlocution » du chapitre 2.4 « Personnages et histoires qui écrit, pour qui ? » au chapitre 2.5 « Des voix qui s'inscrivent ... »

<sup>329</sup> AGIER Michel, 2013, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La découverte, Paris, 208 p., p.207.

Si la rencontre est l'un des socles de ce travail, le seul fait d'aller rencontrer, n'implique pas pour autant de trouver. C'est probablement cette incertitude permanente qui aiguise la vigilance mais qui peut également provoquer des tensions, par le désir parfois trop ardent de « trouver », quelque chose de neuf, inédit sur son terrain.

Postuler que les trouvailles peuvent s'élaborer en creux, dans ce qui semble dysfonctionner, c'est rendre à la relation humaine toute sa complexité en ne l'envisageant pas comme naturalisée mais comme vivante et animée, parfois mordante et cuisante mais jamais inanimée.

## 1. Des induits, insus, brouillages dans la réception

Cette recherche auprès des personnes ne s'énonce pas comme un long fleuve tranquille au déroulement imperturbable et constant mais bien comme des moments de vie divers, joyeux, stimulants, troublants, angoissants, percutants parfois. Il serait certainement bienséant de les gommer, de taire les difficultés ou les manques de ma part, de ne présenter que la partie lisse, polie et courtoise de ces rencontres. Je n'en ferai rien, non par désir de froisser, de choquer ou de m'épandre en atermoiements mais bien parce que ces difficultés relationnelles sont situées dans le cadre de la recherche et qu'elles en disent aussi quelque chose. Ce travail s'appuie donc également sur les tensions qui l'ont constituée, comme des formes actives qui permettent de mieux cerner l'objet. Ne présenter que la partie aboutie équivaldrait à tronquer une partie de la réalité et peut-être la plus pertinente, la plus révélatrice. Exposer également les défauts, résistances mutuelles, équivoques et brouilles c'est laisser la place à une interaction possible entre deux sujets qui se rencontrent dans un cadre précis et non comme un chercheur enquêtant sur un objet passif.

Les femmes que j'ai rencontrées étaient éminemment vivantes et ont manifesté par des paroles, des actes ou silences un regard critique sur ce qu'elles me voyaient ou imaginaient faire. Ce sont ces mini-confrontations qui laissent un autre espace d'intelligibilité à la rencontre ethnographique. Ce qui peut être révélateur d'une posture de recherche large, comme l'exprime Didier Fassin, semble aussi l'être au niveau micro des interactions durant le temps de l'enquête. C'est du moins ce que je vais tenter de rendre lisible afin que la posture critique soit ne soit pas confinée à l'après-enquête.

« C'est précisément dans ce dialogue, dans les malentendus et les confrontations qu'il génère parfois, mais aussi dans les échanges et les débats qu'il suscite que la science sociale critique fait la démonstration de son utilité. Dans le fameux texte « Qu'est-ce que les Lumières ? » où il discute un article éponyme de Kant, Michel Foucault donne sa vision « positive » de la critique : « Dans ce qui nous est donné comme universel, nécessaire, obligatoire, quelle est la part de ce qui est singulier, contingent et dû à des contraintes arbitraires<sup>330</sup> ». J'ajouterai : et quelles sont les conséquences sociales, morales, politiques de la constitution de ces lieux

---

330 Note de l'auteur : Foucault Michel, 2001 [1984], « Qu'est-ce que les Lumières ? », *Dits et écrits*, 1954-1988, t. 2, 1976-1988, Paris, Gallimard, p. 1381-1397, p. 1393.

communs ? Qu'y gagnons-nous et qu'y perdons-nous de l'intelligibilité du monde, de ses rapports de pouvoir et de vérités, de son historicité et de ses inégalités ? Cette posture, qui « cherche à relancer aussi loin et aussi largement que possible le travail indéfini de la liberté, implique toutefois d'échapper à l'alternative du dehors et du dedans : il faut être aux frontières<sup>331</sup> ». C'est sur ces frontières qu'une science sociale critique est utile<sup>332</sup>. »

Les frontières des rencontres dessinent les représentations de chaque situation de dialogue. Elles éloignent du confort des lieux communs et obligent à la création de lieux uniques ou de hors-lieux sur lesquels l'éphémère de chaque rencontre prend sens.

### 1.1. Les rendez-vous manqués

Une partie importante de la relation au terrain s'est nouée autour de l'incertitude des rendez-vous.

Souvent décalés, ajournés, oubliés, ces moments se sont révélés inattendus lorsqu'ils se produisaient finalement.

Parce qu'ils ne correspondaient pas à des lieux ou des moments professionnels ou de contrainte importante pour les femmes en question, ils étaient sujets à des réaménagements multiples. Au début, je prenais systématiquement chaque oubli pour une marque de non-intérêt à la rencontre, alors qu'il en allait peut-être tout autrement et que d'ailleurs les entrevues suivantes avec les mêmes personnes l'ont démenti.

Ces rendez-vous étaient pris avec des personnes qui cumulent plusieurs emplois et sont parfois dans des situations de précarités multiples. Dans ce contexte particulier une prise de rendez-vous classique apparaît comme quelque chose de décalé et de forcément difficile à honorer. Il est d'ailleurs important de signaler que les femmes (exceptée peut-être Monica), ont souligné leur difficulté à s'inscrire dans les temps impartis pour les cours du soir. C'est-à-dire que la contrainte d'une date à respecter représente d'emblée une gêne sinon un obstacle à d'autres activités personnelles.

---

331 (ibid.)

332 FASSIN Didier 2009, « Une science sociale critique peut-elle être utile ? » in *Tracés. Revue de Sciences humaines*, pp.199-211. [en ligne], #09 | 2009, mis en ligne le 25 novembre 2011. URL <http://traces.revues.org/index4465.html>

Plus que les rendez-vous programmés (que j'étais peut-être seule à inscrire sur mon agenda classique), les rencontres après conversation téléphonique et dans une relative immédiateté se sont révélées plus opérantes.

La projection à moyen terme paraît être une difficulté récurrente dans ces situations d'entrevues. Il fallait que je puisse m'intégrer à un quotidien qui n'est pas forcément identique d'une semaine à l'autre et qui peut subir de multiples variantes, dictées à la fois par des demandes ou injonctions des employeurs successifs, mais également par des impératifs familiaux ou personnels (médicaux, etc.). Pour ces femmes, entièrement soumises aux emplois du temps de leurs « patronnes », ne pas l'être pour nos rencontres était à la fois une forme de liberté et de démonstration – pour moi et pour elles – de leur contribution volontaire à nos échanges. Soumettre l'enquête à leurs emplois du temps était aussi opérer un basculement de perspective dans les normes sociales : leurs disponibilités avaient soudain plus d'importance que les miennes.

Ce retournement qui leur conférait un pouvoir décisionnel majeur dans notre relation, il fallait certainement qu'elles puissent l'éprouver et le mettre à l'épreuve de la relation. Il n'était pas factice mais bien constitutif à notre lien. Elles avaient le pouvoir de ne pas venir ou de ne pas poursuivre les discussions entamées. Je pense que c'est paradoxalement parce qu'elles ont expérimenté la possibilité de ne pas poursuivre nos rencontres, qu'elles ont pu se livrer pleinement par la suite.

Certains rendez-vous n'ont pas été manqués par l'absence de rencontre, mais par un certain décalage entre ce que je pressentais du moment et ce qu'il a réellement été. Ce fut le cas par exemple pour cette balade avec Anna qui voulait se nouer autour d'une promenade dans un lieu qu'elle aimait, afin qu'elle puisse commenter les différents écrits que nous allions côtoyer. La visée était celle des parcours commentés<sup>333</sup> et reprenait la perspective de lecture

---

<sup>333</sup> La méthode des parcours commentés, parfois également dénommée méthode des trajets-voyageurs commentés (cf.) Lévy Emmanuelle, 2001, « Saisir l'accessibilité : les trajets-voyageurs à la gare du Nord » in Grosjean Michèle, Thibaud Jean-Pierre (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, pp. 47-62) ou encore méthode des itinéraires (Petiteau Jean-Yves, Pasquier Elisabeth, 2001, « La méthode des itinéraires : récits et parcours » in Michèle Grosjean, Jean-Pierre Thibaud (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, pp. 63-77). Ces méthodes se donnent pour ambition d'analyser l'acte de traverser l'espace urbain tel qu'il est « en train de se faire » afin de recueillir « le point de vue du voyageur en marche ». Si la méthode a été imaginée en France, au laboratoire de recherche CRESSON (Ecole d'Architecture de Grenoble), elle s'appuie sur la technique du « penser tout haut » imaginée par Alan Newell et Herbert Simon (Newell Alan, Simon Herbert, 1972, *Human Problem Solving*, Prentice Hall, Englewood Cliffs) aux Etats Unis. » source : <http://www.cete-nord-picardie.developpement-durable.gouv.fr/>, pas de nom d'auteur mentionné., consulté 16/01/14.

des écrits de la ville, qui s'ils n'ont ni la dimension affective ni la portée collective *des écrits du 11 septembre*, peut malgré tout être appréhendée avec le même regard.

« Il faut aussi prendre en compte le fait qu'un parcours dans la ville, promenade ou trajet utile, ne se décide pas en vue d'une lecture. On rencontre les écrits sans vraiment les chercher. C'est pourquoi les interactions entre lecteur et scripteur sont imprévisibles. Elles connaissent plusieurs régimes : lecture flottante, lecture partielle, relecture quotidienne des mêmes messages, lecture focalisée quand un écrit fait mouche. On pourrait parler d'une imprégnation d'écrits aussi bien pour la rue que pour le piéton<sup>334</sup>. »

La question était donc de savoir, ce qu'Anna lisait sur un trajet familial, ce qui retenait son regard ou au contraire demeurait invisible à son intérêt durant son parcours, en bref il s'agissait d'interroger *in vivo* ses pratiques de lecture quotidiennes dans un espace urbain familial. Le lieu était donc de son choix, ainsi que le parcours. Immédiatement elle a proposé les magasins. Elle était à la fois enthousiasmée à l'idée de m'emmener faire du lèche-vitrines (activité qu'elle affectionnait particulièrement) non loin de son lieu de travail et agréablement surprise que j'accepte cette proposition de parcours. De mon côté, cette excursion dialoguée était aussi une première et j'avais déjà échafaudé mille et un possibles sur ce qu'Anna et moi allions découvrir autour des vitrines. J'imaginai des commentaires éventuels sur les nombreuses affiches et slogans qui maculent la ville, le nom des rues, les plans, un graphe, voire une inscription marquante comme celle recueillie auprès d'un ancien militant de mai 68 à Paris :

« « Je me souviens de cette inscription qu'on avait mise sur le mur de la Poste de la rue des Archives : À bas le vieux Monde ! Je la regardais et je croyais que le vieux monde allait disparaître Parce qu'on l'avait écrit. On avait une idée biblique de la parole ! » Ici, la scène n'est plus décrite du point de vue du scripteur et de l'acte graphique, mais du point de vue du passant. C'est une scène de lecture qui rend compte, elle aussi, d'un acte. L'énoncé est toujours un slogan, un acte de langage typique – de nouveau un exercitif<sup>335</sup> –, mais ce qui est pointé par le récit c'est la force particulière que revêt la lecture quasiment contemplative de cette inscription, installée dans l'espace public. Ce n'est pas uniquement le message qui porte la force de l'énoncé, même s'il en est constitutif, c'est bien son affichage, son exposition<sup>336</sup>. »

Mais non, à ma grande déconvenue rien de tout cela. Anna ne paraît pas lire les écritures de la rue ou n'en fait pas mention. Mes questions à ce sujet l'intriguent, voire la gênent : nous sommes en public et elle n'a pas envie de dire à voix haute ce qu'elle lit ou ce qu'elle ne lit

---

<sup>334</sup> FRAENKEL Béatrice, 2002, *Les écrits de septembre, NewYork 2001*, Editions Textuel, Paris, 159 p. p. 23.

<sup>335</sup> Renvoi à l'exercice des pouvoirs, de droits ou d'influences dans la théorie des actes de langage.

<sup>336</sup> FRAENKEL Béatrice, déc. 2007, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire » in *Langage et Société* n° 121-122, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp. 101-112., p.104.

pas. Même les étiquettes de prix sur les articles regardés sont à peine visualisées : elle ne se soucie pas du prix ou de la taille indiquée, elle vient juste faire du lèche-vitrine. Elle veut bien partager ce moment avec moi, mais être interrogée de la sorte en public (bien que le but de notre ballade ait toujours été très explicite) la met très ostensiblement mal à l'aise. Je cesse donc très vite de l'importuner sur ce qu'elle lit ou ne lit pas et nous terminons la flânerie des magasins, comme deux amies. Je tente bien sûr de l'observer dans ses regards, mais cela ne produit aucun effet : soit elle se sent observée, soit mon attention n'est pas assez fine pour déceler une lecture ou non. Bref, le parcours commenté est un échec cuisant de mon côté, je ne renouvellerai pas cette expérience avec les autres femmes comme cela était prévu. Anna, elle, semble malgré tout avoir passé un bon moment, mais je n'oublierai pas cet immense sentiment de gêne devant mes questions au milieu de la foule.

Ce que j'aurais pu de mon côté concevoir comme un jeu ou une expérience de recherche ludique, s'est avéré pour Anna une mise en exposition quasi publique de ses compétences de lectrice. En lectrice assurée, je n'avais pas mesuré le trouble possible que cela pouvait occasionner.

Très longtemps après, je lis que ce constat peut être le même pour d'autres objets que l'écriture, la gêne n'est pas forcément produite par la situation de lecture mais potentiellement aussi par la scène explicative :

« Néanmoins, les auteurs mentionnent que « cette technique d'observation/description en mouvement fait appel à la capacité des individus à décrire et à expliquer leurs ressentis face aux diverses sollicitations du lieu, via les sens et concernant autant les objets que les personnes présentes ». Or, cette capacité expressive et réflexive n'est pas équivalente d'une personne à l'autre ; elle est particulièrement dépendante du niveau scolaire, du niveau social aussi. Pour la plupart des personnes interrogées, « mettre des mots sur une ambiance, une sonorité ou un degré de luminosité constitue une grande difficulté parce qu'ils ne sont pas habitués à s'exprimer sur leurs ressentis. Ils cherchent ce qu'ils pourraient dire et, de ce fait, ils se réfèrent à des clichés fréquemment véhiculés pour ce type de lieux »<sup>337</sup>. [Audas, Martouzet, 2008<sup>338</sup>]

La pudeur ou la retenue à évoquer ce que l'on perçoit de la réalité ne me paraît pas avoir comme seule origine pour Anna le manque de pratique orale d'expression à ce sujet (même si bien sûr l'expérience est formatrice) mais également une relative non-assurance à affirmer ses manières de faire et d'être devant autrui. Cela est effectivement variable d'une personne à une

---

<sup>337</sup> <http://www.cete-nord-picardie.developpement-durable.gouv.fr/> , pas de nom d'auteur mentionné.

<sup>338</sup> AUDAS Nathalie & MARTOUZET Denis, 2008, « Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours », communication au colloque : Penser la ville - approches comparatives, Khenchela, Algérie. [http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/38/05/53/PDF/Microsoft\\_Word\\_-\\_Saisir\\_l\\_affectif\\_urbain.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/38/05/53/PDF/Microsoft_Word_-_Saisir_l_affectif_urbain.pdf)



autre et nous n'étions pas dans des positionnements équivalents avec Anna face à la lecture, ce qui pouvait largement freiner ses confidences, *a fortiori* devant autrui.

## 1.2. Une demande de réciprocité

Toutes les femmes – exceptée Anna – ont eu le besoin, parfois très marqué, parfois plus discret de connaître quelques caractéristiques de ma vie, de mon histoire personnelle. Je ne pense pas qu'il s'agissait uniquement de curiosité mais plutôt d'approche narrative et de légitimation de leur envie de se confier. A quelles oreilles allaient-elles murmurer leurs secrets ? Quels atouts expérientiels me permettraient de mieux les comprendre ? Qu'est-ce qui pouvait m'intéresser ?

Au début j'étais assez gênée, j'avais bien intégré la position de neutralité du chercheur qui souhaite mener des entretiens non directifs centrés<sup>339</sup> afin de ne se focaliser que sur le point de vue de la personne que l'on rencontre. Ce positionnement fort, qui me paraissait reposer sur une épistémologie respectueuse de la personne interrogée, puisque centré uniquement sur sa manière de penser le monde, demandait l'effacement du chercheur au profit de l'interviewé. Que faire alors devant des questions insistantes ? Se taire ? Eluder ?

J'ai donc peu à peu abandonné cette posture de neutralité absolue qui paraissait aberrante devant des personnes qui à la fois allaient se livrer pleinement et qui avaient besoin d'éléments me concernant afin de pouvoir le faire.

A la réflexion, vouloir conduire les entretiens non directifs centrés comme en socianalyse était voué à l'impasse méthodologique. Les conditions de recherche ne sont absolument pas identiques et transférables. Dans le premier cas c'est le chercheur qui est sollicité – par un commanditaire, qui en général le rémunère— pour résoudre une question précise qui se pose à lui ou à son organisation et le chercheur va, pour ce faire, écouter différents protagonistes de cette situation identifiée comme problématique. Le chercheur intervient donc dans un cadre précis et connu, il est appréhendé comme un spécialiste sinon de la question, au moins de la situation de crise. Il est commandité pour aider à la résoudre. Les personnes interviewées connaissent donc le cadre précis de l'intervention de l'intervieweur et ont parfois un intérêt immédiat à ce que la question soit résolue. Dans mon cas, personne, à part moi, n'était commanditaire de ma recherche. Les femmes ne pouvaient appréhender la question de

---

<sup>339</sup> Méthode d'entretiens pratiquée et explicitée par le socianalytse Patrice Ville : VILLE Patrice & GILON Christiane "Entretiens et analyse: une méthode institutionnaliste" in site [http://www.socianalyse.net/accueil/S\\_textes\\_2.html](http://www.socianalyse.net/accueil/S_textes_2.html), consulté le 17/10/13.

recherche en dehors de ma personne et de mes intérêts personnels (obtenir un diplôme, changer de métier, etc.). Ainsi me questionner et obtenir des réponses qu'elles jugeaient convenables était un préalable à la situation d'entretien et contredisait au moins plusieurs des points énumérés ci-dessous :

« L'intervieweur **ne doit jamais**, tout au long de l'entretien :

- conseiller
- informer
- évaluer
- interpréter
- poser des questions
- répondre à des questions
- reconforter
- parler de façon concluante

car chacune de ces attitudes s'oppose à l'attitude d'acceptation de ce qui est dit sans conditions<sup>340</sup>. »

De manière presque inductive, j'ai répondu à deux types d'informations qui leur permettaient de me situer. La première était d'ordre sociale et institutionnelle : mon travail et le cadre de ma recherche ; la seconde, beaucoup plus personnelle, a souligné les points communs que nous pouvions partager : la reprise d'études tardives, les enfants, le fait de les élever seule. Ces informations ont paru répondre aux attentes de mes interlocutrices, seule Marisol a souhaité connaître l'état de ma vie amoureuse (je n'y ai d'ailleurs pas répondu, en souriant de manière appuyée et elle n'a pas réitéré sa question). Mais cette demande d'information n'est pas venue uniquement des femmes apprenantes en langue française. En effet, une des pistes, en analysant les entretiens produits, était que mon changement d'attitude par rapport aux conditions d'élaboration des entretiens, avait à voir avec cette domination symbolique et sociale à l'œuvre dans les relations entre les femmes interviewées et moi-même et que nous souhaitions l'atténuer de part et d'autre par un jeu de questions-réponses. Si le déséquilibre des positions était juste, il n'a pas été le seul facteur de ce besoin d'élucidation. En effet, Maria London comme Silvia BS ont éprouvé, tour à tour, la même nécessité de savoir partiellement à qui elles s'adressaient, à qui adresser leur discours. Pour preuve, quelques

---

<sup>340</sup> Ibid. in « Entretiens non directifs : une méthode institutionnaliste ».

indications sur mon journal de recherche, témoignent de ces premiers moments de changement de perspective :

« Au cours de l'entretien c'est très différent. Pour se livrer en profondeur elle a besoin de savoir à qui elle s'adresse (des bribes de mon histoire) et comment je peux accueillir ou pas son récit, ses points de vue : toutes les questions sur mon féminisme, mon implication. Elle est par exemple très contente d'avoir un point commun avec moi : l'Espagne.

Je suis au départ hésitante à me livrer et puis très vite je lâche prise pour être dans un état, non pas d'égalité mais de sincérité avec elle. Il s'agit de confiance mutuelle. Son engagement à se livrer et à poursuivre ce travail, alors que je n'ai même pas eu le temps de lui demander quoi que ce soit, ne pourra à mon sens avoir lieu que si elle se sent à l'aise, non pas avec moi en tant qu'individu, mais à l'aise avec moi en tant qu'auditrice de son histoire. Comment je vais pouvoir accueillir ses propos, par quels détours ou quels murs ils vont devoir passer à travers moi. Elle accepte de se prêter au jeu d'une narration intime, la moindre des choses est qu'elle puisse sentir que sa parole sera entendue ou tentera de l'être. J'ai donc évacué très vite, à mon propre étonnement, la position de « neutralité ». Et les effets sont paradoxalement très stimulants : je livre un peu de mon histoire sur mon frère et c'est le sien, avec une problématique bien plus complexe qui apparaît quelques lignes plus loin<sup>341</sup>. »

C'est effectivement, après que j'ai évoqué quelques éléments biographiques sur mon frère, que Silvia BS va me livrer des éléments très personnels sur le sien, et qui feront partie sans conteste, des éléments qu'elle ne souhaite pas voir figurer dans son histoire de vie écrite.

Mon intervention ne va donc pas dans cette situation gêner l'émergence d'une parole, ou d'un point de vue propre à la personne interviewée, mais bien susciter un discours de l'intime, qui probablement n'aurait pas été produit dans d'autres conditions. La réciprocité acceptée produit des expositions orales de ce qui est habituellement conservé secret aux oreilles d'étrangers. Cette réciprocité acceptée casse effectivement la neutralité du chercheur et le propulse doublement dans la sphère domestique (puisque les entretiens ont lieu au domicile des personnes la plupart du temps) dans laquelle il est plus facile de dévoiler des bribes de vie personnelle. Dans ce cas, comme dans celui de Maria London, ce ne sont pas les jeux de dominations symboliques entre interviewée et interviewer qui sont en cause, mais il me semble, les conditions d'élaboration des discours, qui passent par une confiance, dont la personne écoutante doit se montrer digne. Un des gages de cette confiance possible serait ce dévoilement sincère d'éléments biographiques. Le retranchement dans une position institutionnelle neutre et froide n'a même pas été tenté tant il semblait non seulement incongru mais représentait dans les situations évoquées un potentiel important d'interruption de la conversation.

---

<sup>341</sup> Extrait du journal de recherche, « implication chercheuse/ Silvia », non daté.

La demande de réciprocité a parfois dû être fermement positionnée pour ne pas verser dans l'excès inverse. Amalia, lors de l'entretien à trois avec Marisol, tente non seulement de prendre ma place dans l'enquête en posant les questions, mais également d'occuper celle de son « enquêtée » en répondant à sa place. Elle est persuadée détenir les « bonnes réponses » celles qu'il me faut et pense très certainement nous faire gagner un temps précieux à toutes les trois, en répondant pour son amie qu'elle connaît bien. Marisol, de manière surprenante, tente de s'affirmer durant ce moment et prend plaisir à être écoutée, même si une partie de la réponse reprend celle d'Amalia. La réciprocité est dans ce cas celui de l'écoute attentive de chacune et le repositionnement ferme des rôles. Marisol avait besoin d'espace pour être entendue, le deuxième entretien se déroulera sans présence de tiers.

### 1.3. Légitimité et légitimation de la situation

Plusieurs entretiens ont eu pour objet – au moins partiellement – la légitimation de la situation d'enquête. Il a fallu expliquer, détailler les objectifs poursuivis et les finalités des entrevues. Alors que cette explicitation avait eu lieu en amont des rencontres, à plusieurs reprises, des demandes directes et précises ont été formulées sur le sens de nos rencontres et le produit final qui en découlerait. Amalia, un mois après le premier entretien, ayant reporté plusieurs fois le rendez-vous, place cette question au cœur de notre entrevue. C'est lors du voyage en métro vers une église qu'elle voulait me montrer qu'a lieu l'interpellation :

« Dès son arrivée, elle m'a questionnée sur la finalité de mon travail, sur l'accès à l'écriture de son histoire par d'autres que moi, sur le nombre d'histoires dont j'avais besoin, sur la remise ou non d'un travail écrit, d'une présentation orale devant un jury, sur la possibilité d'un livre.

Une fois rassurée par le fait que seule moi et elle (dans une certaine mesure) pouvions avoir accès à l'écriture de son histoire. Il m'a fallu longuement expliquer pourquoi j'avais entrepris ce travail et quel y était mon intérêt (« avec ce diplôme, tu prépares quel métier ? Tu vas changer de métier ? »). Je ne crois pas avoir été très convaincante. Car après tout il faut bien le dire, répondre que c'est par plaisir de chercher, de tenter de comprendre, d'aller vers de nouvelles personnes, paraît bien puéril et superficiel comme motivation aux études lorsqu'on parle à des personnes qui se débattent avec vigueur pour apprendre une langue, son écriture dans l'espoir d'un avenir professionnel et légal meilleur. Mes aspirations (chercher-

comprendre-rencontrer) paraissent fades, une curiosité de bien nantie, de bien lotie, alors que pour elle c'est une question de nécessité.

Je n'ai pas su expliquer mes nécessités à moi. Peut-être que finalement je les connais mal ou encore que j'ai craint de m'exposer ainsi dans le métro, peut-être me suis-je dit encore qu'elles ne souffrent pas la comparaison.

J'ai senti alors son regard se transformer, elle m'a dit être très fatiguée parce qu'elle avait été danser jusqu'à l'aube hier soir et m'a demandé ce que j'avais fait de mon samedi. Ma réponse (journée d'étude) n'a manifestement pas arrangé les choses et elle m'a demandé s'il m'arrivait quand même de danser le samedi soir. Je devenais un peu plus étrange, étrangère pour elle.

Elle m'a demandé de l'excuser, elle allait s'endormir. Le froid l'a réveillée plusieurs fois. Elle est allée fermer quelques petites fenêtres du haut restées ouvertes et m'a ensuite demandé de changer de métro car celui-ci avait trop de courants d'air.

Dans le suivant, toujours très à l'aise avec les autres voyageurs, je la regardais fermer les fenêtres avant de tenter de s'endormir. Elle s'est plaint de plus en plus du froid, de sa fatigue et d'un début de grippe pour m'annoncer au terminus qu'elle ne se sentait pas capable d'aller à l'église aujourd'hui. Elle m'a dit être désolée pour moi, m'a proposé de m'y accompagner jusqu'au seuil (il fallait prendre un bus puis marcher « quatre rues ») afin que je ne perde pas mon après-midi. Mais je ne souhaitais pas y aller seule, préférant reporter l'excursion à un autre dimanche, en sa compagnie<sup>342</sup>. »

Amalia m'indique très clairement par son attitude qu'elle refuse de me parler et que potentiellement elle remet en cause nos entrevues futures<sup>343</sup>. Les réponses apportées ne lui paraissent pas satisfaisantes et si elles le sont malgré tout, elle souhaite marquer à la fois son ennui et sa désapprobation. Il n'est même pas certain que d'autres réponses de ma part auraient abouti à une issue différente du moment. L'interpellation a lieu sur deux niveaux consécutifs : la légitimation de la situation de recherche puis la légitimation de la personne qui conduit la recherche. Les réponses – même si elles ne sont pas très assurées – sont concordantes entre les deux plans et éloignent la personne du chercheur de la personne enquêtée par des pratiques différentes des temps d'apprentissage et de loisirs. Cette distinction pose la situation comme distincte d'une promiscuité expérientielle et d'une connivence d'usages. Amalia semble constater et déplorer la distance de nos manières d'être.

---

<sup>342</sup> Extrait du journal de recherche, « Amalia 2<sup>e</sup> rencontre » (annexes).

<sup>343</sup> C'est à partir de ce moment qu'elle voudra me faire rencontrer Marisol, peut-être pour se décharger de son engagement vis-à-vis de moi.

Elle réserve ou reporte son discours sur elle maintenant qu'elle a pris la mesure de nos écarts.

« Le silence appelle la question de la légitimité de l'autorité invoquée par la question et le questionneur, ou essaie de circonscrire une sphère d'autonomie dans laquelle le questionneur ne peut ou n'a pas à s'immiscer. Le refus de raconter reste lié au narratif de la scène d'interpellation. En tant que retenue narrative, soit il refuse le rapport présumé par l'interrogateur, soit il modifie ce rapport, de sorte que l'enquêté oppose un refus à l'interrogateur<sup>344</sup>. »

Dans le cas d'Amalia, il existe une certaine mise en scène de ce refus de se raconter. La scène d'interpellation est mouvante – le métro – comme l'est également la situation d'enquête (avancée et recul) avec un aller-retour sans accès à l'endroit qu'elle voulait me faire découvrir et qui est loin d'être anodin la concernant : l'église évangéliste. Ce lieu est assez impliquant pour elle, elle a peut-être aussi la crainte de ne pas pouvoir m'anonymiser en tant que chercheuse dans cet espace et de se dévoiler ainsi comme « protagoniste » d'une recherche alors qu'elle souhaite que ses propos demeurent dans l'ombre de son pseudonyme.

Le retournement est donc important : pour qu'elle puisse être réellement anonyme dans ses paroles, il faut que je puisse l'être lorsque je suis en sa compagnie devant des tiers de sa connaissance.

Ce n'est pourtant pas moi en tant que chercheuse qu'elle souhaite pénaliser puisqu'elle me propose deux issues différentes : la première, l'accès sans elle à un lieu culturel important et où il est possible que j'établisse de nouvelles rencontres de femmes hispanophones. La seconde, l'entrevue avec une amie à elle, qu'elle juge très intéressante pour ma recherche.

A priori, elle souhaite se dégager de notre travail en commun, mais ne veut pas pour autant mettre un terme à notre relation. Pourtant, après cet épisode, nous avons continué à nous rencontrer et même à enregistrer des entretiens formels. Comme cette situation de questionnements quant à l'issue du travail et ses bénéfiques, s'est produite également avec Anna, Monica et Silvia, j'en ai déduit qu'il était question de légitimité de la recherche.

Alors que la question de la légitimité se posait à moi du côté de la place du chercheur ou de sa recherche, Michel Naepels<sup>345</sup>, renverse cette interrogation dans le discours produit par les interviewés, en se demandant lors de relations ethnographiques ce qui peut ou non produire un entretien, une fin de non-recevoir ou des silences. C'est le narrateur qui doit lui-même produire la légitimité ou la légitimation de son discours à un tiers, pourquoi raconter sa vie au

---

<sup>344</sup> BUTLER Judith, 2007, [2005, *Giving an Account of oneself*, Fordham University Press], *Le récit de soi*, AMBROISE Bruno, AUCOUTURIER Valérie (trad.), PUF, Paris, 137 p., p. 12.

<sup>345</sup> NAEPELS Michel, 2006, « Note sur la justification dans la relation ethnographique » in *Genèses*, n° 64, *Genre et classes populaires*, Belin, Paris, 172 p., pp.110-123.

chercheur, qu'en fera-t-il ? La légitimation de la situation est donc à entrevoir des deux côtés de la relation .

« Je souhaite décrire dans cet article, sous le terme de « justification », un certain type d'énoncés, ou – ce qui revient au même – un certain type de positions subjectives dans la relation ethnographique. Parler pour se rendre justice, pour prouver le bien-fondé de sa propre conduite, pour donner ses raisons, pour expliquer son propre comportement : telle pourrait bien être l'une des raisons de répondre à la sollicitation de l'ethnographe, et d'accepter ses questions<sup>346</sup>. »

La justification est selon lui une des modalités de sortie d'un conflit ou d'une opposition. Cette opposition pourrait donc être une tension interne entre se dévoiler ou se taire. A qui le fait-on et pourquoi ? Ce questionnement n'est pas propre à une discipline, en géographie, par exemple, la nationalité du chercheur peut être invoquée comme critère d'accès aux données. Lors d'une recherche sur l'eau Carine Duhoux-Gendrot en fait l'expérience :

« En Espagne, l'identité du chercheur est le critère n°1 de légitimité pour prétendre apporter un élément de compréhension sur les questions d'aménagement du territoire et de gestion de l'eau. Il faut "en être". Un individu non concerné, non initié par son sang et sa résidence, ne peut certainement pas prendre la mesure des enjeux, comprendre le problème, encore moins apporter une analyse ou un éclairage neuf et pertinent. La posture adoptée à l'égard du jeune chercheur français est alors relativement condescendante : on veut bien lui expliquer sommairement, l'initier au sujet, mais certainement pas se sentir contraint par ses questions ou le laisser émettre des hypothèses. L'enjeu identitaire comme critère de légitimité trouve en Espagne tout son paradoxe, puisqu'on ne peut pertinemment traiter du sujet que si l'on est Espagnol, mais notre analyse sera aussitôt catégorisée ou disqualifiée dès lors qu'on précisera (et la question est toujours posée) que l'on est Catalan, Madrilène, irriguant de Murcie, etc. aux yeux de tous les autres interlocuteurs<sup>347</sup>. »

Ainsi, la situation de parole produite doit se sentir légitime et légitimée par les deux protagonistes. Les quatre femmes rencontrées l'ont éprouvé en se persuadant – malgré mes nombreux démentis – qu'un livre serait la finalité de ce travail. Certaines m'envisageaient et m'envisagent peut-être encore comme étudiante en écriture qui aurait été selon elles, une apprenti-écrivaine.

Chercheure en sciences humaines recouvrait pour elles un statut flou et insaisissable, tandis qu'écrivaine avait une matérialité et un objectif qui pouvait être directement appréhendé dans leur désir de se dire.

---

<sup>346</sup> Ibid. p. 111.

<sup>347</sup> DUHOUX-GENDROT Carine, 2006., « Un terrain entre territoires et représentations : retour d'expérience d'un franchissement des frontières au fil de l'eau entre Espagne et Portugal ; ou l'identité du chercheur et « le sens de lecture » du territoire en questions », <http://eegeosociale.free.fr/rennes2006>, EEGS « l'espace social : outils et méthodes, objets et éthique(s) », Rennes 2006 – atelier Terrains.

De fait, si le projet narratif du récit de vie est commun, la manière de le produire dépend de la rencontre de deux projets parfois distincts. Le projet de recherche, même explicité et admis, reste avant tout celui du chercheur. De son côté, le narrateur va élaborer, parfois en situation, des projets personnels dans le récit, indépendants de la question de recherche.

Le temps est long pour que la relation parvienne à ses fins et prenne la forme d'un dialogue équilibré entre une enquêteuse et une informatrice dont les projets divergent parfois.



## 2. Des histoires de positions dans la relation

« La recherche sociologique courante préfère de très loin les matériaux biographiques secondaires. Les raisons données à cette prédilection sont d'ordre varié. Mais la raison fondamentale, la vraie est presque toujours passée sous silence. La véritable raison est que les matériaux biographiques primaires, à la différence des secondaires, impliquent nécessairement pour leur recueil dans des conditions acceptables, une situation et un statut de parité essentielle entre chercheurs et « objets » de la recherche qui est en soi suffisante pour remettre en question la notion traditionnelle de recherche scientifique en tant qu'opération de pouvoir<sup>348</sup>. »

Il est certain que pour accepter de livrer à autrui des éléments personnels, alors que de son côté il n'y avait pas d'initiative personnelle au récit de soi, il faut qu'un certain nombre de barrages ou de freins à la confiance soient levés. Évoquer des événements de la vie privée à un tiers inconnu demande non seulement un rapport de confiance (de la confidentialité par exemple) mais également le sentiment d'être dans un rapport respectueux de la parole, et encore plus de la personne qui la porte. Ainsi, les conditions de l'entretien se révèlent cruciales pour engager, faciliter, développer la biographisation ou la freiner, voire la stopper net.

« L'expérience de l'enquête prouve qu'un entretien approfondi ne prend sens véritablement que dans un « contexte », en fonction du lieu et du moment de l'entretien. La situation d'entretien est, à elle seule, une scène d'observation, plus exactement seule l'observation de la scène sociale (lieux et personnes) que constitue l'entretien donne des éléments d'interprétation de l'entretien. »<sup>349</sup>

Cependant, il me semble que bien avant la rencontre et le contexte de l'entretien, préexiste un possible de la rencontre. Il est induit par le système relationnel sous-jacent ou imaginé par les différents protagonistes. Si les personnes sollicitées imaginent qu'elles vont être jugées ou que leurs propos vont être rapportés à des tiers qu'elles redoutent, elles n'ont aucun intérêt à accepter une rencontre. Le chercheur est quelque part dans la situation de séduction de la personne en lui montrant tout l'intérêt qu'elle porte à son histoire, tout le respect dont il enveloppera le récit et esquissant les bénéfices possibles dont la narratrice pourra trouver à cette situation.

---

<sup>348</sup> FERRAROTTI Franco, 1983 (réédition 1990, 1981, *Storia e stori di vita*), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, MODAK Marianne (trad.), Méridiens Klincksieck, Paris, 195 p., p.89.

<sup>349</sup> BEAUD Stéphane, 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» in *Politix*, Vol. 9, n°35. Troisième trimestre pp. 226-257, p. 236.

## 2.1. Relations amicales, chercher ensemble

L'épistémologie est ici considérée comme politique de l'enquête. C'est-à-dire, que le mode relationnel choisi avec les enquêtées, le mode de restitution, n'obéit ni à un manuel ni à un tracé établi en amont de la recherche mais constitue une logique interne au propos. Non pas que les lectures et les postures de chercheurs aguerris ne soient pas pertinentes et structurantes mais que la manière de procéder tient aussi beaucoup à la fois à la personne du chercheur (ses disponibilités, ses facilités ou difficultés dans la relation, etc.), de la personne rencontrée mais également aux aléas de l'enquête. Si le « chercher ensemble » était une posture qui me convenait avant de rencontrer les femmes, le terme de relation amicale ne me serait en revanche pas du tout venu à l'esprit : c'est une posture qui pouvait émerger, un possible qui n'était pas défini. L'expérience de ces rencontres a aussi influé sur la manière dont je les appréhendais. Ce qui était certain pour moi, en revanche, était l'affirmation d'une position non neutre et non transparente dans les échanges. Même dans l'écoute et le silence la présence physique influe sur le discours :

« L'interviewer ne cesse donc pas d'être « actif » (et acteur), ne serait-ce que par son comportement non verbal de face-à-face : par des mimiques d'approbation, d'étonnement, de compassion, d'effacement. Bref, l'enquêteur dispose d'une palette de moyens verbaux et non verbaux pour gérer la distance et la proximité avec l'enquêté. (...) L'art du sociologue réside dans sa capacité à s'adapter à la situation, à la personne, et à susciter sa sympathie. La « neutralité » de l'enquêteur est donc un leurre méthodologique qui a partie liée avec une certaine forme d'idéologie professionnelle (de sociologues) car elle permet d'exhiber le principe de « neutralité axiologique », totem protecteur et emblème d'identification de la discipline brandie à l'occasion contre les sociologues qui ne la respecteraient pas. »<sup>350</sup>

Enfin, la lecture de l'ouvrage déjà ancien de Camille Lacoste-Dujardin, *Dialogue de femmes en ethnologie*<sup>351</sup>, alors que j'avais sinon achevé, en tous les cas bien avancé dans la réalisation des entretiens, a été de ces lectures ravissements, tellement je me sentais proche et j'aspirais à sa manière de procéder. Auparavant, je n'aurais pas employé le terme d'amitié pour évoquer la relation d'enquête, mais au fil de cette lecture, il est apparu

---

<sup>350</sup> BEAUD Stéphane, 1996, Ibid. P. 244-245.

<sup>351</sup> LACOSTE-DUJARDIN Camille, 1977, *Dialogue de femmes en ethnologie*, Maspéro, Paris, 114 p.

que cela aurait pu être une visée possible. La relation qu'elle entretient avec Me Laali y puise une grande partie de son intérêt et de ses découvertes :

« Ce type de rapport particulier qui lie l'enquêteur à l'enquêté dans le domaine de l'ethnologie, pose en fait, bien des problèmes. Il paraît bien souvent très déséquilibré entre les deux parties en présence qui y investissent des contenus très différents. Sans doute Me Laali et moi n'échappons nous pas à ce déséquilibre. Il semble cependant que nous ayons établi une relation réellement amicale et durable (depuis maintenant six ans) dans le respect et l'estime mutuels. Nous nous sommes, je crois, aussi beaucoup influencés l'une l'autre. Elle m'a personnellement beaucoup apporté, et pas seulement dans le cadre de ma profession de chercheur ; en tant que femme elle m'a enrichie de ses connaissances et de son expérience si différente de la mienne. Elle m'a appris comment une femme, confrontée à des problèmes extrêmement graves, dans des situations particulièrement difficiles, pouvait, par les seules forces de son caractère et de son intelligence et dans sa solitude, sans jérémiades, sans courir du cœur, sans giron maternel, sans psychologue, parvenir à les assumer, à les dépasser, à les comprendre, bref, à les dominer. »

La chercheuse – qui n'en demeure pas moins une ethnographe de mérite – s'appuie sur ses qualités humaines afin de comprendre qui est cette Autre dont elle apprend. On pourrait presque retourner la posture, enquêter sur la vie ordinaire, sur le quotidien renvoie à des conditions d'écoute et d'accueil de la personne interrogée, lui permettant de s'exprimer pleinement.

Car le chemin proposé est celui d'une épistémologie du sujet qui s'accorde de manière merveilleuse entre ses activités scientifiques et sa manière d'être au monde.

Cet accord, pourtant légitime lorsque la pratique de la recherche se base sur des rapports humains, comme l'est toute ethnologie, est finalement rendu assez opaque par la manière de rendre compte de la relation.

« Car au sein de ce dialogue, partie de la relation ethnologique, seul le chercheur dispose de l'écriture. A lui, à moi en l'occurrence il appartient de transmettre par le livre, de transmettre notre expérience (...). Il m'importe de témoigner sur sa propre vie [Madame Laali], sur l'estime que je lui porte, il m'importe de faire connaître aux autres femmes d'ici l'expérience d'une femme d'ailleurs, une mère de famille émigrée, une femme en tout point remarquable qui m'honore de son amitié<sup>352</sup>. »

Camille Lacoste Dujardin n'hésite pas à dire non seulement son estime pour Me Laali mais également à lui restituer son pouvoir interprétatif. C'est-à-dire que la chercheuse ne se pose pas en spécialiste unique de l'interprétation des récits en se réservant la faculté de délivrer du sens sur les mots de son interlocutrice mais elle partage cette compétence avec elle, voire la lui fait découvrir. C'est ainsi que la narration de l'accouchement de Me Laali dans le désarroi

---

<sup>352</sup> Camille Lacoste-Dujardin, op. cit., p. 110.

et la solitude d'un petit logement à Paris, permet à la narratrice de reconfigurer son histoire dans une chronique sociale plus large.

« Ainsi, un rapport qui, au commencement, mettait face-à-face une femme du groupe étudié et un chercheur, s'est trouvé modifié du fait des efforts d'objectivisation qui ont amené l'« ethnologisée » à prendre goût à la recherche et le chercheur à être interpellée en tant que femme. Cette réciprocité dans notre dialogue, ces découvertes que nous avons menées ensemble, les prises de conscience qui en ont résulté pour toutes deux, notre commune réflexion sur la condition féminine ont fortement cimenté le lien qui nous rapproche, ce qu'il faut bien appeler notre amitié. »

C'est très certainement le sentiment de compréhension de soi-même à travers le discours qui est l'un des attraits majeurs des personnes pour ce type de rencontres. Il y a de la jubilation à se dire et peut-être à se découvrir ou se redécouvrir, grâce à l'écoute d'un tiers attentif. Amalia, par exemple, est parfois enthousiaste sur la nature de nos échanges. Ce qui constitue la relation – son récit – lui procure des bienfaits inattendus :

« Santé Delfina, au plaisir de dialoguer. C'est vraiment trop bien, hein (...) Ah ! Vraiment, cela me fait beaucoup de bien de parler avec toi (...). Parce que, ça tu me comprends, je le sors de mon cœur et donc (...) moi aussi je respire. (...) Et merci de te connaître, merci<sup>353</sup>. »

Les remerciements ne s'adressent pas tant à la personne qui écoute qu'à la situation insolite qui permet cette production orale. Cette manière de signaler les bénéfices de la narration est un point commun très frappant avec la production écrite. Il y a de l'affect, des émotions qui transportent l'acte de parole. Il permet d'expurger des souvenirs difficiles, de s'attendrir sur certains autres et de mesurer le chemin parcouru. Ainsi entre l'oralité et l'écriture, le récit de soi peut provoquer des effets identiques. C'est ce que décrit notamment Isabel pour qui cette manière tout à fait inédite de se produire paraît la surprendre également dans l'émoi éprouvé, alimentant son désir de poursuivre.

« Plus j'écrivais, plus les souvenirs me revenaient en mémoire, et plus j'y prenais goût.<sup>354</sup> »

Le goût, le plaisir, le désir de se raconter apparaît donc au cours de la construction narrative et permet ou active son prolongement. Le lecteur ou l'auditeur à la présence bienveillante accueille la reconfiguration, c'est une aide au récit, un soutien. En cela on peut aussi évoquer

---

<sup>353</sup> Entretien du 16/02/10 : « Salud Delfina, por el gusto de conversar. Que mas bien hein (...) O de verdad me hace muy bien conversar contigo. (...) Porque esto me entiendes, le saco de mi corazón y entonces (souffle) yo también respiro. (...) Y merci de conocerte gracias. »

<sup>354</sup> Isabel Gille, op. cit., p. 98.

une relation amicale. Il prend part en qualité de témoin ou d'initiateur à une parole sensible et peut donc lui être associé.

« J'ai eu, comme tout le monde, mon lot de malheurs. Plus que ma part peut-être ? Fallait-il en parler ? Oublier ? Hélas, ces souvenirs me harcèlent, le fait de les avoir couchés sur le papier, noir sur blanc, a peut-être été une sorte d'exorcisme. L'avenir me dira si cet exorcisme a été efficace<sup>355</sup>. »

## 2.2. Récits de victimes, construction de récits victimisants

A plusieurs occasions, j'ai été interpellée par les femmes rencontrées au sujet de la souffrance. A la fois dans les récits, dans les mots du corpus oral mais également dans la justification de la production d'un récit. Ainsi, la première fois c'est Amalia qui voulant me présenter une amie à elle pour que je l'interviewe, m'explique que je devais absolument la rencontrer car elle était, à son sens bien plus malheureuse, qu'elle-même :

« Alors elle m'a proposé de téléphoner à l'une de ses « copinas » qui avait plein de choses à raconter et qui elle était analphabète. J'ai montré beaucoup de réticences au départ (même un refus) son amie n'était pas inscrite en cours de formation, cela ne cadrerait pas avec ce que j'avais prévu de mes entretiens. Elle ne parlait pas ou très peu français, cela ne cadrerait pas non plus avec la volonté que j'avais de faire des entretiens en français. Amalia a insisté, a argumenté (l'histoire de cette « copina », le sentiment d'être privilégiée par rapport à elle, ses difficultés, le bilinguisme quechua-espagnol, son analphabétisme...) <sup>356</sup>. »

Selon Amalia, ce qui présente un intérêt pour moi est de récolter des récits de personnes ayant souffert ou souffrant encore. C'est la même raison qui pousse, pense Anna, sa sœur à vouloir me contacter : sa souffrance. Lorsque je lui pose la question du motif pour lequel elle souhaite me raconter son histoire, si immédiatement elle dit ne pas savoir, très vite c'est la raison qu'elle invoque à travers un discours rapporté. Est-ce Anna ou sa sœur qui postule que si elle souhaite raconter sa vie c'est pour évoquer ses souffrances ?

A: « Ah ! non, non je ne sais pas. Elle me dit : “Ah je voudrais raconter l'histoire à la dame pour..

D: Pour faire un livre

A: Pour la souffrance que j'ai enduré pour avoir un fils, parce que ... <sup>357</sup> ” »

---

<sup>355</sup> Isabel Gille, op. cit., p. 99.

<sup>356</sup> Amalia, 2<sup>e</sup> rencontre, extrait du journal de recherche.

<sup>357</sup> Anna, Entretien N°2, p. 26.

A: No, no, no sais pas. Elle me dit : « Ah ! je voudrais contar l'histoire a la dama pour...

D : pour faire un livre

A: para el sufrimiento que yo tuve por tener mon fils, parce que. »

Mais dans les récits d'Anna, sa sœur apparaît comme quelqu'un ayant beaucoup souffert. Comme une sorte de modèle, la souffrance apparaît alors comme une expérience qui réclame les honneurs, un fait d'armes par lequel lorsqu'on sort victorieuse, un respect s'impose. Anna comme Amalia, construisent des récits de souffrances personnelles et vénèrent celles qui leur paraissent avoir été plus importantes.

D'ailleurs Amalia, dans son premier entretien, les huit occurrences des mots (souffrance-souffris) s'attachent particulièrement à l'expérience du contexte migratoire (séparation avec ses parents, langue, premiers temps difficiles, son garçon qui pleurait la séparation d'avec sa grand-mère), la seule autre occurrence qui concerne un tiers extérieur à la cellule familiale est cette assistante sociale qui reconnaît Amalia comme une personne en souffrance et le lui dit

« L'assistante sociale m'a dit : « T'inquiète pas moi je te vas à aider. Pas pour toi, hein, ni pour lui, c'est pour ton fils. Je vois que tu es une femme qui a souffri beaucoup, y tu dois de mériter » un... Même un...<sup>358</sup>»

Amalia vient de produire à cette personne un récit de vie ; et cette dernière manifestant une grande empathie à son égard va lui demander de produire un autre récit « arrangé » afin de rentrer dans le cadre d'aides aux réfugiés. Écoute bienveillante et compassion vont permettre à Amalia de bénéficier d'aides jusque là inaccessibles notamment un logement.

On peut postuler que cette expérience façonne le récit de soi chez Amalia comme un récit victimisant propre à susciter de la compassion de la part de l'auditeur et d'où peut découler un certain nombre d'avantages liés à ce sentiment.

Ensuite ce qui frappe dans l'extrait du journal de recherche cité plus haut et qui rend compte de la justification d'Amalia à me présenter Marisol, c'est la similitude opérée entre souffrance, analphabétisme et non maîtrise des langues. Pour Amalia, il ne fait aucun doute qu'une personne ne sachant pas écrire est en souffrance. Elle a incorporé le stigmaté et déploie cette catégorisation chez autrui. Il est fort probable que selon elle, je cherche des victimes de l'analphabétisme.

De manière étonnante, dans son deuxième entretien, Amalia à travers les dix occurrences sur la souffrance (sept en français, trois en espagnol) lie ce sentiment non plus à la migration, mais au mode de vie familial de son enfance (père alcoolique, mère aux multiples grossesses et enfantements). Les conditions actuelles de sa famille restée au Pérou sont celles évoquées

---

<sup>358</sup> Amalia, Entretien n°1, p. 8.

en espagnol. La souffrance n'est donc pas circonscrite à un type de relation ou d'expérience mais peut se déployer de multiples façons.

Alors qu'il est annoncé par Amalia, paradoxalement Marisol lors de notre première entrevue, en présence de son amie, n'évoque absolument jamais, dans la partie enregistrée, le terme de souffrance. Il est quand même possible qu'elle l'ait prononcé avant que je n'enregistre la conversation, notamment à l'occasion d'un dialogue concernant l'état de ses mains (pleines de crevasses dues aux produits d'entretien utilisés sans gants) à moins qu'elle n'ait utilisé le mot de douleur. Marisol envisage d'ailleurs la douleur comme signe physique et psychique. C'est uniquement au physique qu'elle réfère dans l'entretien à trois dans lequel elle n'évoque que la douleur physique de son ex-mari et absolument aucune souffrance.

« Dans ce référentiel propre à l'épistémologie moderne, la douleur réclame des antalgiques, la souffrance de la compassion<sup>359</sup>. »

C'est vraiment le sens des discours produits par Marisol. Dans le deuxième entretien, dans lequel elle évoque la souffrance comme sienne, elle s'approprie également la douleur de manière physique (un mal de tête) mais aussi comme psychique avec le sentiment de tristesse provoquée par l'éloignement d'avec ses enfants. Les cinq occurrences de la souffrance sont en relation directe avec des récits de violences conjugales dont elle est la victime.

« Pas un euro, je n'avais pas d'argent pour acheter quoi que ce soit à mes enfants. Lui ne revenait pas pendant deux, trois jours, il ne venait pas. Moi j'ai souffert beaucoup, beaucoup, pour ça moi beaucoup. Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui ait souffert comme moi. (*silence*) »

Vers la toute fin de l'entretien, la dernière phrase avant de rompre le récit et que l'on peut concevoir comme une conclusion, généralise son expérience particulière à celle de toutes les femmes :

« Mais la femme, plus que tout souffre. L'homme non. Penser la femme comme ayant avant tout des enfants à la maison. (*silence*) (*rires*) Beaucoup, c'est mon histoire. Il est quelle heure maintenant ?<sup>360</sup> »

Marisol, de manière étonnante, va rallier en fin de récit toute la corporation des femmes à sa cause : elle n'est pas une victime isolée, son récit n'est pas singulier, il s'inscrit dans un

---

<sup>359</sup> BENAROYO Lazare, « Le sens de la souffrance » in MARIN Claire & ZACCAÏ-REYNERES Nathalie (dir.), *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur*, PUF, Paris, 97 p., pp. 65-73.

<sup>360</sup> Marisol, Entretien 2, p. 24 : « Pero la mujer mas que todo uno sufre. El hombre no. Pensar la mujer tiene uno mas que todo con niños en la casa. (*silence*) (*rires*). Mucho, es mi historia. ¿Qué hora es ahora ? »

phénomène général de discriminations. Son histoire est celle aggravée ( ... « qu'il y ait quelqu'un qui ait souffert plus que moi ») de toutes les femmes. Or, à aucun moment dans son discours elle n'a démontré ou évoqué de pensée collective par rapport aux abus qu'elle a subis.

Le rapprochement de son histoire personnelle dans une problématique collective n'a pas une visée de lutte ou de souhait d'organisation de défense, il paraît au contraire de nature à atténuer ses maux : elle n'est que l'une des nombreuses victimes de son genre, le constater lui permet de persévérer.

« On retrouve pour finir le sens premier du souffrir, à savoir endurer, c'est-à-dire persévérer dans le désir d'être et l'effort pour exister *en dépit de...* » qui dessine la dernière frontière entre la douleur et la souffrance, lors même qu'elles habitent le même corps.<sup>361</sup> »

### 2.3. Construction de récit et pouvoir d'agir

Paul Ricœur distingue deux manières de concevoir la souffrance.

« Je propose de répartir les phénomènes du souffrir, les signes du souffrir sur deux axes qui s'avèreront plus tard être orthogonaux. Le premier est celui du rapport *soi-autrui*<sup>362</sup> ; comment dans ces signes, le souffrir se donne conjointement comme altération du rapport à soi et du rapport à autrui. Le second axe est celui de *l'agir-pâtir*<sup>363</sup>. Je m'explique : on peut adopter comme hypothèse de travail que la souffrance consiste dans la diminution de la puissance d'agir.<sup>364</sup> »

Ainsi le premier axe lie existence et souffrance. L'individu souffre car il vit ( « seuls des agissants peuvent être des souffrants » précise le philosophe<sup>365</sup>) ; de là les récits de souffrances peuvent se lire comme des manifestations, des preuves, de vie. « Réduit au soi souffrant je suis plaie vive<sup>366</sup> » dit-il. La pensée est au centre de cet état, c'est parce qu'il y a projection, rêve, que la réalité en décalage avec ces aspirations provoque de la souffrance et ancre dans le réel.

---

<sup>361</sup> RICŒUR Paul, 1994, 2013, opus cit. ,p. 33.

<sup>362</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>363</sup> Idem.

<sup>364</sup> RICŒUR Paul, [1994 in *Autrement*, n°142,pp.58-69] 2013, « La souffrance n'est pas la douleur » in MARIN Claire & ZACCAÏ-REYNERS Nathalie (dir.), *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur*, PUF, Paris, 97 p., pp.13-33, p.15.

<sup>365</sup> Ibidem. Et même plus loin p. 17 : « Je souffre – je suis »

<sup>366</sup> Ibidem, p.17.



C'est peut-être le sens du récit d'Isabel qui évoque le champ lexical de la souffrance pour l'ensemble de ses proches et très peu (deux occurrences sur treize pour le mot souffrance) pour caractériser sa seule personne. En revanche, elle évoque – mais elle a travaillé son récit qui est produit à l'écrit – d'autres termes proches qui précisent le sens de cette expérience (misère, malheur, chagrin, peine, tristesse, etc.).

Ce récit lie les victimes de sa petite histoire aux décisions de la grande histoire. En détaillant leurs malheurs elle leur confère une existence et situe leurs vies dans une Histoire plus large.

Le deuxième axe dépeint par Paul Ricœur est la diminution de la puissance d'agir provoquée par la souffrance. Il propose une typologie du souffrir qui se calquerait sur celle de l'agir et se déroulerait en quatre mouvements :

- l'impuissance à dire,
- l'impuissance à faire, la posture d'endurer, qu'il exprime par passivité du souffrir,
- l'impuissance à se raconter, à faire le récit de soi l'inénarrable,
- l'impuissance à s'estimer soi-même : la culpabilisation. C'est penser que ce qui arrive est du seul fait de sa propre personne.

Cette analyse paraît tout à fait pertinente concernant les entretiens produits. L'impuissance à faire est l'une des caractéristiques que l'on retrouve dans les récits : les femmes sont victimes car elles sont empêchées, entravées : d'aller à l'école, de sortir, de travailler, d'acheter, d'élever leurs enfants dans de bonnes conditions, etc.

Anna insiste beaucoup sur cette terminologie, dans le premier entretien surtout, et dit se sentir empêchée d'étudier, de sortir, de vivre dans son enfance à cause de son père notamment. Mais comme Isabel, elle élargit le phénomène de la souffrance à toute sa famille, sa sœur, sa grand-mère, sa mère. Encore une fois c'est une communauté de souffrance qui est convoquée et qui est incarnée principalement par les personnages féminins du récit. Il est adéquat d'ajouter que non seulement le partage de la souffrance apporte de la compassion mais rend également la personne méritante aux yeux de la narratrice. La communauté imaginaire de la souffrance (imaginaire car elle n'est ni verbalisée en tant que telle, ni organisée) ne se base pas forcément sur le partage de la même expérience, mais sur la perception que l'Autre éprouve ou a éprouvé, même dans un contexte très éloigné du sien. Par exemple, Anna pour manifester les valeurs de courage et de ténacité de son amie gardienne, va l'évoquer comme victime de multiples souffrances durant ses études. Les études

deviennent alors motif de souffrance, alors qu'Anna justement souffre de ne pas avoir pu aller à l'école.

La souffrance devient alors une valeur fédératrice. Elle peut se transformer en colère contre l'injuste à condition de s'être suffisamment détachée de la posture de victime, ce qui est plus aisé avec les autres que seul(e). C'est ce que relate, Françoise Burgi, ancienne victime de licenciements abusifs. Secrétaire en Suisse, elle évoque sa triple expérience de licenciements forcés pour lesquels elle ravale sa colère, mais à cause desquels elle devient malade et en souffrance. On peut rapprocher son mutisme et sa maladie tournée vers elle de ce que Paul Ricœur désignait par impuissance à dire et impuissance à faire. C'est lors du licenciement de son mari qu'elle parvient à manifester de la colère car,

« À ce moment là je me sentais forte, j'étais capable d'agir, de réagir, crier, de me révolter (...) Mais dans mon propre cas de *mobbing*, je n'y arrivais pas car j'avais inconsciemment choisi le camp des victimes. Une victime n'a pas la force d'être en colère. Elle se soumet à la colère de l'autre, et elle le subit. Et le jour où j'ai réussi moi-même à être en colère, j'ai su que j'étais sur le chemin de la guérison et que le bout du tunnel était proche, que l'obscurité allait enfin faire place à la lumière<sup>367</sup>. »

La colère devient alors le moyen de transformation du statut de victime au statut d'être agissant<sup>368</sup>. La victime est celle qui est privée du pouvoir d'agir, de son agentivité. Chacune des femmes rencontrées s'est mise en colère : contre son compagnon, contre son employeur. Elles parviennent à raconter car elles ne sont plus au moment de notre rencontre dans ce positionnement d'impuissance à dire et à faire mais bien dans un repositionnement identitaire qui leur permet de se raconter et de donner un sens à leur expérience.

Pourtant elles se présentent dans les discours comme victime ou présentent d'autres personnes comme victimes de souffrances diverses, que cherchent les femmes concernées à établir ? On pourrait postuler que c'est la force du dépassement de soi, de cette reprise en main du pouvoir sur soi qui avait été anéantie et qui peut se restaurer. Les récits de victimes seraient alors des récits de conquête.

Silvia B.S. évoque elle aussi la souffrance à deux reprises lors de notre entretien. Il ne s'agit ni du deuil de sa mère, ni de son éloignement géographique physique mais de la langue :

---

<sup>367</sup> BURG I Françoise, 2011, « Un gâchis suivi de quatre ans de galère » in CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire (dir.), 2011, *Résister dans le travail et la migration, Colère, courage et création politique*, L'Harmattan, Paris, 292 p., pp. 27-31, p. 31.

<sup>368</sup> Marie-Claire Caloz-Tschopp indique dans son introduction au précédent ouvrage que « la possibilité que les passions tristes soient travaillées, retournées en passions politiques positives, joyeuses implique de saisir ce que la modernité capitaliste atteint avec la violence extrême dans des modalités diverses selon les lieux où nous nous trouvons sur la planète Terre et dans les rapports de classe, où sont imbriquées la pensée intime et la politique ». CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire, (dir.), 2011, *La colère, une passion politique, Colère, courage et création politique*, L'Harmattan, Paris, 280 p., p. 57.

« Non mais, je les oblige à me parler en espagnol, parce que nous sommes Argentins. Bon, ils essayent de me parler en français, non. C'est une richesse d'avoir deux langues et c'est une richesse d'avoir quelqu'un de sa famille qui vient bien d'ailleurs. Y'a rien à faire. (...): C'est (ces) souffrance(s), c'est (ces) beaucoup de choses, c'est (ces) tiraillements .<sup>369</sup>»

Et de l'écriture :

« ... Parce qu'il y a une intensité, non. Dans tout ce qu'on peut sentir. Le sentiment, le coeur, les sens tout. Une intensité dit, qui ne veut pas, qui ne va pas se heurter à une réalité contrariante, qui ne va pas se heurter avec des murs. Qui continue son chemin en pleine liberté et. Qui a beaucoup de force et c'est une joie de, de... C'est aussi une souffrance parce que on arrive pas à s'adapter aux mots. Non c'est ça qui est terrible. Mais c'est une joie de continuer, de continuer, dans cette voie qui s'ouvre peu à peu, comme ça devant vous. Voilà. Mais il y a des livres ratés (*rires et silence*)<sup>370</sup> »

La souffrance ne produit pas uniquement des victimes, une fois dépassée et relatée elle peut conduire à l'achèvement de beaux livres, c'est aussi ce que montre Silvia B.S. Dépasser la souffrance peut tracer un chemin vers la joie. Il reste un juste équilibre à trouver entre une contrariété stimulante et une souffrance anéantissante pour la conquête de l'écriture.

C'est d'ailleurs l'une des pistes qui sera mise au travail dans la troisième partie de la thèse dans le paragraphe intitulé : « Rage et mélancolie : l'écriture comme politique de soi <sup>371</sup>? »

---

<sup>369</sup> Entretien Silvia BS, p.16

<sup>370</sup> Entretien Silvia B.S., p. 6.

<sup>371</sup> Des courants divergents, une langue de la distance : 2.3.3.3

### 3. Des rapports d'écriture : la rencontre du lecteur<sup>372</sup>

« Qu'il s'agisse du journal ou de Proust, le texte n'a de signification que par ses lecteurs ; il change avec eux ; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que par sa relation à l'extériorité du lecteur et de ruses entre deux sortes d' « attente » combinées : celle qui organise un espace lisible (une littéralité), et celle qui organise une démarche nécessaire à l'*effectuation*<sup>373</sup> de l'œuvre (une lecture)<sup>374</sup>. »

Ainsi, lire comme écrire se situent dans un « rapport à » ; l'écriture est à la fois le vecteur et la matérialité de ce rapport, même si son sens est fluctuant. Souvent situé dans l'imaginaire le rapport entre auteur(e) et lecteur(rice) est parfois incarné, comme c'est le cas dans les expériences décrites ci-dessous. La relation n'est plus simple projection entre un écrivain et son lecteur imaginaire, elle est rencontres. Le lecteur n'influe pas seulement dans le sens provoqué par sa lecture singulière une fois le texte produit, comme le décrit si bien Michel de Certeau, il peut également être à l'initiative d'une forme de production ou d'un mutisme narratif de certains épisodes, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de faits biographiques.

Ainsi, d'autres types de rencontres ont eu lieu, provoquées par des écritures déjà constituées. Il paraissait effectivement opportun de chercher si des récits personnels (comme ceux que je m'apprêtais à collecter à l'oral) de femmes migrantes hispanophones apprenantes en alphabétisation (ou en langue française) avaient déjà été produits par le passé et si certains étaient encore accessibles. Le fonds de l'association ATD Quart Monde<sup>375</sup> étant demeuré assez difficile d'accès, c'est à l'APA, beaucoup plus ouverte sur la recherche de son fonds, que je me suis rendue afin de poursuivre cette investigation.

---

<sup>372</sup> Cette partie reprend en partie et s'appuie sur des passages de l'article, LEROY Delphine, 2013, « « Un roman ? Non ma vie ... ». Histoires de vie de femmes migrantes : un récit adressé », in *Diaspora, Histoire et Sociétés*, n° 22, septembre 2013, « Écrire sa vie », LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie (coord.), Université Toulouse Le Mirail, pp. 154-166.

<sup>373</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>374</sup> CERTEAU de Michel, (1ère édition 1980.), *L'invention du quotidien, 1- arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p., p. 247.

<sup>375</sup> Le Centre d'archives et de recherches sur la pauvreté Centre International Joseph Wresinski (CIJW), est installé à Baillet en France, Val-d'Oise., cf <http://www.atd-quartmonde.fr/Un-centre-d-archives-et-de.html>. Il paraîtrait d'ailleurs indiqué et profitable de mener ultérieurement des recherches plus poussées sur ce fonds, car il semble très étonnant qu'aucun récit analogue n'ait été conservé, comme cela m'a été annoncé. Il est possible que les demandes de ma recherche (récit, femmes, hispanophone, apprenante) n'aient été trop fermées et que des récits de ce type soient classés sous d'autres appellations.

L'APA est un fonds qui appelle à la lecture. Déjà parce que chaque document l'est, avec une trace du lecteur et de sa lecture, ensuite parce qu'il est constitué pour être étudié et diffusé (référencements, mots-clés accessibles par internet, etc.). On peut déjà postuler que la présence de ces récits dans cet espace invite à leur lecture ou en tout cas démontre un désir qu'ils le soient<sup>376</sup>.

### 3.1. l'APA

Deux des récits ont donc été trouvés par l'intermédiaire de l'A. P. A. (Association Française pour l'Autobiographie et le Patrimoine Autobiographique<sup>377</sup>) créée par Philippe Lejeune en 1992. « Son but est de permettre aux textes autobiographiques quels qu'ils soient d'être accueillis, conservés, lus, recensés, étudiés<sup>378</sup> ». Les textes déposés à l'association sont tous lus et chacun d'entre eux est l'objet d'un compte rendu publié ensuite dans le catalogue annuel, appelé le "Garde-mémoire" et qui est consultable en ligne et à la B.N.F. ; ils rejoignent ensuite le fonds de l'association hébergé à la médiathèque d'Ambérieu-en-Bugey (Rhône-Alpes). Ils sont alors accessibles aux chercheurs sur simple rendez-vous. Novembre 2010 : afin de savoir si des récits du même ordre ont déjà été écrits et recueillis par des organismes qui en conserveraient la trace, je me tourne donc vers l'APA qui conserve tout récit autobiographique non publié qui lui est adressé<sup>379</sup>. Je recherche dans ce fonds des récits de femmes migrantes hispanophones qui évoqueraient également leur rapport à l'écriture. Deux d'entre eux retiennent mon attention et je décide de les mettre en regard avec les histoires collectées oralement.

#### La Grenette

Les ouvrages commandés attendent sur la grande table ; j'ai le privilège d'être la seule chercheuse/lectrice de la journée. La médiathèque est vide, calme propice à la concentration sur mes seuls objets de recherche. La secrétaire de l'association a non seulement préparé « mes » ouvrages mais se montre disponible pour tout complément d'information. La

---

<sup>376</sup> Bien évidemment par les personnes ayant déposé les textes, qui ne sont pas forcément les auteur(e)s des textes en leur possession. Mais dans les cas cités ce sont les écrivaines (parfois accompagnées) qui ont fait la démarche de déposer leurs productions à l'association.

<sup>377</sup> <http://association.sitapa.org/accueil.php>

<sup>378</sup> Ibid, présentation de l'association, version 2012, consulté le 29/06/13

<sup>379</sup> Grâce au *Garde-Mémoire* (<http://fonds.sitapa.org/consulter/index.php>), il est aisé de consulter en ligne et en bibliothèque (BNF) les résumés, accompagnés de mots-clés des récits entreposés dans la région lyonnaise. Quatre récits de femmes hispanophones apparaissent comme tels, il est ensuite possible, après demande auprès de l'association, d'en prendre connaissance à « La Grenette », bibliothèque de conservation située à Ambérieu-en-Bugey (Ain).

consultation préalable du *Garde-mémoire*<sup>380</sup> m'a permis de sélectionner des récits de femmes migrantes hispanophones. Les quatre textes sélectionnés sont très différents les uns des autres : l'un a été édité, le deuxième, de la même auteure, est surtout composé de photos de voyages. Je commence à lire les deux suivants en priorité : inédits, ils ne sont consultables qu'ici et méritent une lecture attentive : correspondent-ils à ce que je cherche ? Évoquent-ils le rapport à l'écrit, les histoires d'écritures de leurs auteures ?

J'ai immédiatement un doute pour l'un d'eux. Il traite de la vie d'une migrante très pauvre de l'Espagne franquiste (née en 1940) et de son mode de vie en France à partir de 1957. On peut supposer que cette personne est peu lettrée, mais elle ne le dit pas, pas plus qu'elle n'évoque l'écrit à un quelconque moment de son récit. Seule la mention d'un passage à l'école est mentionné comme « marqueur social » décourageant la petite fille d'y retourner, car elle ne possédait ni le costume (choix vestimentaires) ni les coutumes (habitudes de travail, compétences scolaires) de ce lieu. Ce sentiment de dévalorisation place l'apprentissage académique dans une logique de stigmatisation sociale, que l'auteure n'entrave pas en refusant tout simplement de s'y rendre de nouveau. Cette évocation de quelques lignes, bien que très éloquente, sur le système scolaire, n'est relayée par aucun autre élément sur l'apprentissage de l'écrit, notamment en français, langue utilisée pour le récit. Elle me paraît bien trop insuffisante pour y puiser des éléments de compréhension sur le rapport à l'écrit de son auteure, mais je veux m'assurer de son inintérêt absolu pour ma recherche avant de laisser cette autobiographie de côté.

Je consulte ensuite attentivement le deuxième récit inédit. Son auteure est invitée par ses formateurs à écrire en langue française. Elle a dix-huit ans quand éclate la Guerre civile en Espagne et choisit la voie de l'émigration. Son histoire débute en Espagne dans un petit village andalou, et s'achève en France ; elle couvre la plus grande partie du XX<sup>e</sup> siècle. À la fin du récit, mère de famille installée en Bourgogne depuis de longues années, elle décide de s'inscrire à des cours d'apprentissage du français, à l'origine de l'écriture de son autobiographie.

La terminologie employée pour décrire sa vie d'avant-guerre ressemble en bien des points à celle des femmes que je viens de rencontrer. Celle du début de sa migration aussi, malgré les

---

<sup>380</sup> Il s'agit d'un recueil faisant état des récits déposés à l'association, sur une certaine période, en général deux ans. Un résumé, appelé « écho », de chaque récit déposé est lu « en sympathie », puis rédigé « pour mettre en valeur les traits significatifs d'un témoignage et d'une voix irremplaçable » par l'un des membres de l'association (*Garde-Mémoire* n° 5, A.P.A., 2002, dépôts de 2000-2001, 292 échos, p. 3). Il est indiqué que « c'est aux chercheurs en sciences humaines qu'est destiné ce recueil ».

disparités des histoires, des époques et des lieux. Ce récit a toute sa place dans ma recherche. C'est celui de Maria-Isabel<sup>381</sup> Gille qui s'intitule *Une Andalouse en Bourgogne*.<sup>382</sup>

Un autre texte – *Le fil du milieu*, de Maria London<sup>383</sup> – attire également mon attention. Il porte sur une histoire familiale née de la migration entre l'Europe de l'Est et le Chili. Son auteure, aujourd'hui française, est migrante. Le récit est celui de sa quête actuelle des origines qui provoque rencontres inédites et remémorations multiples des différents acteurs/personnages/enquêtés. La migration et le mouvement y sont conjugués à tous les temps : présent par les mouvements en cours, passé par celui des ancêtres et futur par les projets qui prolongent cette quête. Le travail, le plaisir et les effets de l'écriture de l'ouvrage en cours y sont relatés avec une profondeur réflexive qui pourrait anéantir toute velléité de recherche sur le sujet. *A contrario* cette description de l'intérieur peut se révéler un matériau exceptionnel pour celui qui cherche à connaître les motifs possibles de cette mise en récit.

Maria London semble vouloir répondre à cette exploration :

« J'ai besoin d'apprendre à affirmer ma propre voix en continuant à restaurer le fil fragile de mon histoire. Jusqu'à ce qu'il soit suffisamment solide pour resserrer avec force tous les nœuds qui viennent de ma terre, de mes parents, de mon enfance<sup>384</sup>. »

### 3.2. Publier ou cacher : être reconnue.

Il paraît difficile de devoir mettre en regard des récits qui, dès l'écriture, ne semblent pas voués au même destin sans exposer leurs différences dans ce qui a pu être visible des intentions ou des modalités d'élaboration. Ainsi, si pour Maria London (comme bien évidemment pour Silvia Baron Supervielle dans une autre mesure), la publication est une visée de l'écriture, il n'en va pas de même pour Isabel. Des deux récits conservés à l'APA et découverts par ce biais, l'un – celui de Maria London – était dans une stratégie de diffusion peut-être par la protection d'un état du récit avant de trouver un éditeur et certainement avec

---

<sup>381</sup> Pour éviter les confusions, elle sera identifiée dans ce travail uniquement par son deuxième prénom à savoir Isabel. L'état civil français, dans son acte de décès, ne fait d'ailleurs pas mention de son premier prénom, elle ne devait utiliser que le second dans sa version francisée à savoir Isabelle. La suppression du premier patronyme est courante en Espagne lorsqu'il s'agit de prénoms aussi répandus.

<sup>382</sup> GILLE Maria Isabel, 2000, *Andalouse en Bourgogne*, conservé à l'APA, n° 1099, Garde mémoire n° 4, écho n° 60, non publié, 100 p.

<sup>383</sup> La version originale est en espagnol, publiée sous le titre *El hilo del medio* chez RIL editores en 2001 au Chili. L'auteure a effectué sa propre traduction en français et quelque temps après l'avoir déposée à l'APA, celle-ci a été publiée en français sous le titre *Tisseuse de mémoire de la Patagonie aux Balkans* chez L'Harmattan, 2003.

<sup>384</sup> Maria London, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, op.cit., p. 228.

le désir d'obtenir des retours d'un lectorat attentif ; l'autre – celui d'Isabel Gille – dans une de préservation d'un document qui avait été travaillé longuement et qui paraissait achever un retour testimonial. Par ailleurs, la saga familiale de Maria London avait déjà été publiée au Chili, la première version étant en espagnol, alors que pour Isabel, l'écriture était tout à fait inédite.

Si les motivations de diffusion initiales étaient donc distinctes, la volonté d'être lue présidait à l'écriture de l'une comme de l'autre. Cependant, les modalités de réception ont été modifiées par la distribution ou pas du récit en dehors du cercle familial. C'est le récit de la publication de son récit familial au Chili, sa terre natale, que Maria London expose :

« J'avais aussi un énorme besoin de sentir que j'existais toujours au Chili, en dehors de mon petit cercle familial. J'étais persuadée que mon travail serait apprécié par ma famille et que sa publication me permettrait d'établir de nouveaux liens. J'ai eu des retours chaleureux des cousins et cousines par mon père qui ont été heureux et reconnaissants que mon livre dévoile – avec nos origines juives – la très belle histoire d'amour liée à la conversion religieuse de notre branche de la famille. Mais j'avais oublié qu'au Chili, particulièrement dans certains milieux, les codes sociaux ne sont pas les mêmes qu'ici, et, aussi, qu'écrire et publier sur la famille est une transgression. Alors qu'il m'avait aidée dans mon travail de recherche, mon père essaya de me dissuader de publier et, devant mon refus, il a obtenu que je change les noms de famille. Je me suis sentie obligée de prendre un nom de plume, ce que je regrettais immédiatement, ma démarche perdant tout son sens. Suite à sa parution au Chili, une journaliste, ayant lu mon livre, révéla, avec mon accord, mon identité dans un très bel article publié dans un journal de ma ville natale. Le livre disparut des rayons des librairies de la ville, non qu'il fut vendu mais parce qu'il fut censuré !!! Ma famille maternelle ne me pardonnait pas d'avoir abordé certains sujets (intimes, il est vrai, mais remontant à un demi-siècle ou plus).<sup>385</sup> »

Le lectorat peut donc d'une certaine manière inciter ou provoquer sinon l'anonymat en tous les cas le port du masque identitaire qu'est le pseudonyme dont on peut remarquer comme il est vulnérable. Que Maria London ait donné son accord pour la divulgation de son identité, ne change rien au fait qu'il aurait été très facile, sans son accord d'obtenir le même résultat et surtout les mêmes effets.

La reconnaissance prend ici plusieurs aspects complémentaires et en conflit :

1- Reconnaître dans le sens d'identifier : Maria London est reconnue malgré son pseudonyme ;

---

<sup>385</sup> LONDON Maria, 2012, intervention à la table ronde « publications » du colloque « Écritures en migrations. Histoires d'écrits, histoires d'exils », Université Paris 8, samedi 12 mai, modératrice Delphine Leroy.



2- Reconnaître quelque chose à quelqu'un<sup>386</sup>, Maria London souhaite que ce soit sa qualité d'écriture ou sa posture d'écrivaine qui le soit.

Maria London aurait voulu être reconnue comme auteure, mais comme elle est identifiée, son récit désigne, à travers elle d'autres personnes (sa famille), qui ne souhaitent pas l'être de cette manière. De plus, à travers son texte, quelque chose est dévoilé, que le lecteur, découvre, reconnaît.

3- Reconnaître comme prise de conscience

« Ce que le texte permet aussi, c'est l'appel au lecteur. Le récit est cette forme anthropologique que prend notre expérience lorsque nous utilisons le langage pour tenter de l'adresser à autrui. (...) Aristote distinguait au cœur de la *mimèsis*, l'*anagnôrisis*, ce renversement qui fait passer de l'ignorance à la reconnaissance ou à la prise de conscience<sup>387</sup>. »

C'est peut-être cette dernière forme de reconnaissance, comme prise de conscience et dévoilement qui est intolérable aux lecteurs du cercle familial, car potentiellement identifiables, ils sont reconnaissables.

Cependant, malgré cet épisode douloureux, Maria London persiste et traduit son texte en français car :

« Je ressens le devoir d'expliquer à mes enfants la partie de l'histoire qui leur arrive à travers moi<sup>388</sup>. »

On peut penser que derrière cette volonté, c'est d'une prise de conscience de données familiales qu'elle souhaite partager avec eux, dans une dynamique éducative.

Ainsi, on peut postuler que se savoir lue et reconnue par sa famille, ses proches, ses voisins, engage parfois à une retenue ou à un effacement de certains aspects de sa vie, si l'auteur(e) ne veut pas s'exposer à des déconvenues relationnelles avec les siens. C'est la stratégie déployée par Isabel Gille dans *Andalouse en Bourgogne*<sup>389</sup> qui dédicace son récit à ses enfants et petits-enfants et s'avance prudemment dans une écriture très distanciée des affects, des sensations éprouvées et de sa vie intime. Quelques aspects ou prises de positions sur sa vie de femme, apparaissent cependant en demi-teinte mais jamais sous le coup de la revendication ou de la

---

<sup>386</sup> [Le complément. d'objet désigne une qualité, un défaut, un attribut de la personne un trait de comportement] Synon. *accorder, attribuer.Reconnaître un don, un mérite à quelqu'un*  
Sources, CNRTL, Centre de ressources et de recherches textuelles en lignes (CNRS)  
<http://www.cnrtl.fr/definition/reconnaître>, visité le 13/01/14.

<sup>387</sup> CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388p., p.216.

<sup>388</sup> Ibidem, p. 14.

<sup>389</sup> Op.cit.

colère. Ainsi son sentiment de solitude, d'isolement de femme au foyer, transparait-il en même temps que la non-reconnaissance de son travail domestique : « Nous sommes les sans-profession » écrit-t-elle en fin d'ouvrage. Cette première prise de position personnelle s'efface derrière celle de toutes les femmes dans la même situation professionnelle : le « je » devient « nous ».

A *contrario*, les femmes rencontrées sous le couvert de l'anonymat s'épanchent plus longuement sur le récit de leur expérience migratoire, et mettent en cause directement le conjoint ou des individus ressentis comme malveillants à leur égard. La personnalisation est utilisée comme un moyen de revanche et de réparation des faits dénoncés. Une forme de reconnaissance sans identification possible. Les agressions et autres conflits familiaux sont évoqués parfois en détail – viol, avortements – et peuvent servir à alimenter le portrait de personnages secondaires dans la fiction narrative. Ainsi, Amalia<sup>390</sup> dépeint son ex-belle-mère comme un individu vicieux, avaricieux et pervers. Cette femme aurait, comble de la dépravation pour la narratrice, des tendances homosexuelles et serait tombée amoureuse d'elle, ce qui expliquerait la manipulation dont elle a usé pour faire épouser son fils drogué à l'héroïne.

A travers des éléments narratifs isolés, c'est du sens de l'histoire dont il est question ici. Le récit d'Amalia repose sur une vision très chrétienne<sup>391</sup> et manichéenne de l'action : une pauvre jeune fille naïve et pure se trouve en proie aux pires démons (drogue, avarice, sexe, trahisons et mensonges) qu'elle fuit par la migration durant laquelle elle surmonte de multiples épreuves (honte, solitude, exclusion, pauvreté). Grâce à un travail acharné et une bonté sans égal, elle trouve en fin de récit une situation bien supérieure à celle des personnages malveillants, lesquels meurent ou sombrent dans l'alcool, la maladie et la pauvreté. La belle-mère d'Amalia – comparée à un serpent – sert donc le récit par la description de faits jugés iniques qui, par contraste, valorise la principale protagoniste et justifie la migration. Le récit d'Amalia repose sur cette maxime : « *Cuando tu haces el bien y hablas la verdad, todo te va bien.* » (« Lorsque tu fais le bien et que tu dis la vérité, tout va bien pour toi. »)

---

<sup>390</sup> Amalia est péruvienne et est âgée de 43 ans lorsque je fais sa connaissance. Elle est arrivée, seule, à Paris en 2002 sans pratique préalable du français et travaille à plein temps, chez ses employeurs, pour garder des enfants. Elle vit dans une petite chambre d'hôtel social depuis plusieurs années avec son fils de douze ans. En situation irrégulière, elle parvient à obtenir ses papiers en juin 2010. Quelques mois plus tard elle s'installe avec son fils en banlieue parisienne, chez un nouvel amoureux. Cf 1.5.1 Chapitre 5.1.

<sup>391</sup> Elle est rattachée à une communauté évangéliste.

Dans les deux formes narratives convoquées ci-dessus, le récit écrit d'Isabel et celui oral d'Amalia la migration est décrite comme un moment transitoire long et pénible qui conduit, par le travail et le courage de ses héroïnes, à une qualité de vie meilleure, tant matérielle qu'affective. Le récit épique produit un effet compassionnel du sujet ballotté par l'histoire, avec une visée éducative pour les lecteurs-auditeurs : il démontre, par son aspect exemplaire, la nécessité de certaines qualités morales (honnêteté, ardeur au travail, etc.) pour surmonter individuellement les difficultés rencontrées, qui peuvent être le fait de la collectivité (guerre, crise économique, disparité homme-femme, racisme, etc.) et impactent directement la narratrice.

La mise en récit génère donc à la fois une production de savoir par la description de faits quotidiens d'un mode de vie passé (qui reflète aussi celui du groupe d'existence) et une subjectivité propre qui organise le discours dans un projet de transmission d'expérience. C'est la reconnaissance d'une expérience et à travers elle de connaissances qui s'élabore dans le discours au chercheur ou au lecteur.

La production de sens dirigée vers un interlocuteur précis (ses enfants pour Isabel) s'élargit à d'autres lecteurs potentiels non définis explicitement (mari, autres membres de la famille, personnes extérieures, etc.) mais également présents dans le projet narratif. On peut supposer qu'à travers son lecteur (et pourquoi pas le chercheur ?), c'est à la société de résidence que le locuteur s'adresse. Se questionner sur l'adressage<sup>392</sup> du récit, même s'il ne peut être considéré comme unique<sup>393</sup> permettra d'appréhender le projet fictionnel<sup>394</sup> sous-jacent.

---

<sup>392</sup> Terminologie empruntée à l'informatique « procédé par lequel est définie l'adresse [le lieu de stockage de la mémoire] d'une donnée sur un support »- puis par extension pour les messages électroniques, « identification du correspondant et échange de messages sur un réseau télématique » Définition du Petit Robert 2003. Ce terme est devenu d'un usage courant à la Poste où l'on prône « un bon système d'adressage », il existe même « des normes d'adressage international ». Sources : <http://www.upu.int/fr/activites/adressage/a-propos-de-ladressage.html>

<sup>393</sup> « L'autobiographe n'invente pas (...) Écrire un pacte autobiographique (quel qu'en soit le contenu), c'est d'abord poser sa voix, choisir le ton, le registre dans lequel on va parler, définir son lecteur, les relations que l'on entend avoir avec lui : c'est comme la clef, les dièses ou les bémols en tête de la portée ; tout le reste du discours en dépend. C'est choisir son rôle » énonce Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 2010 (1ère édition 1971) p. 51. Il est probable qu'il rejoint ainsi de ce que Ricœur dénomme « la mise en intrigue » qui ne pose pas la fiction en opposition à l'histoire de vie vécue. Dans *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1996 il énonce : « Quant à la notion d'unité narrative de la vie, il faut aussi y voir un mixte instable entre fabulation et expérience vive. C'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement dans l'après-coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction ou à l'histoire. » pp. 191-192.

<sup>394</sup> Une note accompagne le récit de vie familial : « Le récit qui suit est inspiré de la réalité mais basé sur une interprétation personnelle et très subjective de mon histoire familiale : il doit être lu comme une fiction. Les

Par l'éclairage des représentations des acteurs qu'elle révèle, outre les faits relatés, cette réflexion permet d'alimenter plus précisément la connaissance des appartenances sociales, symboliques, religieuses des narrateurs, et ainsi de positionner plus précisément le point de vue de l'auteur(e) du récit.

### 3.3. Des discours adressés

Les faits exposés le sont plus facilement sous le couvert de l'anonymat et les personnes dissimulent ou voilent souvent des informations personnelles lorsque l'auteur(e) peut les rendre identifiables. Ainsi, si Silvia BS interpelle directement, dès le début de l'ouvrage, le lecteur, sa lectrice favorite : celle qui la plonge dans l'écriture, il n'y a pas mention de son identité. C'est à elle que s'adresse ce livre comme tous les autres, dit-elle, un message d'amour, une bouteille à la mer. L'autre n'est jamais nommé, pas identifié, c'est à lui de se reconnaître. La tentation est forte, et certainement pressentie chez l'écrivaine, pour le lecteur lambda, de vouloir s'identifier à ce lecteur désiré. Qu'il soit une fiction ou un mystère à préserver secret, le dévoilement de son identité produirait un contre-effet d'adressage : le lecteur ordinaire serait alors le spectateur d'un discours alors qu'il a la possibilité dans le flou identificatoire, de se glisser dans le personnage désiré. La rencontre fictionnelle entre écrivaine et lectrice est rendue possible par ce dispositif narratif qui s'apparente à un jeu de reconnaissances où chacun est invité à l'être.

« J'écris uniquement pour elle. Elle c'est moi, c'est toi, c'est nous. Qui me lira et qui ne me lira pas. C'est un visage que ma pensée rejoint, et qui se transforme<sup>395</sup>. »

Comme on vient de le signaler avec le discours d'Amalia plus haut, la distinction entre écrit et oral n'est pas très opératoire dans les exemples qui nous concernent. L'écriture de soi peut être une forme de prolongement du récit oral. Isabel éprouve du plaisir à raconter son histoire de migrante à des oreilles « bienveillantes » lors de ses cours d'apprentissage du français. Se raconter en étant respectueusement écoutée permet de restaurer une certaine forme d'estime de soi qui passe par la reconnaissance d'autrui. Désir de la narration, plaisir du verbe et réception bienveillante, encourageante de l'auditoire poussent à poursuivre le récit.

---

noms utilisés dans le récit sont des noms d'emprunt. Ce qui est écrit n'engage que moi, ou plutôt celle que j'étais au moment d'écrire... » Maria London, op. cit., p. 4.

<sup>395</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cit., p.11.

« La jeune femme, charmante qui me reçut, me répondit quand je lui dis mon désir d'apprendre le français, "Nous sommes là pour ça." Après m'avoir questionnée sur les causes de mon départ d'Espagne, sur l'accueil reçu en France, touchée par mon histoire, elle me dit : « Écrivez donc cela quand vous saurez le français, ça vaudra la peine d'être lu<sup>396</sup>. »

La relation personnelle avec l'auditeur-riche permet d'ailleurs au discours d'émerger et de se prolonger en retour réflexif. Cette parole de « la jeune femme charmante » a mûri un long moment dans les pensées d'Isabel. On peut supposer que les mots ont résonné avant de trouver une réalisation possible. Des années après l'entretien, Isabel se la remémore comme un moment important pour elle et la met en lien direct avec son désir d'écrire.

Cet exemple corrobore les observations de Franco Ferrarotti, pour qui le récit oral, comme écrit est largement guidé, influencé par la personne – en général le chercheur – qui suscite la narration.

« Chaque récit d'un acte ou d'une vie est à son tour un acte, la totalisation d'expériences vécues et d'une interaction sociale. Un récit biographique n'a rien d'un compte rendu de fait divers, c'est une action sociale à travers laquelle un individu retotalise synthétiquement sa vie (la biographie) et l'interaction sociale en cours (l'interview) au moyen d'un récit-interaction. Le récit biographique raconte-t-il une vie ? Nous dirons plutôt qu'il raconte une interaction grâce à l'intermédiaire d'une vie. Il n'y a pas plus de vérité biographique dans récit oral et spontané que dans un journal, une autobiographie et certains mémoires. Nous acquerrons cette vérité biographique seulement en prenant en compte la vérité relationnelle qui informe le récit. »<sup>397</sup>

Il s'agit donc avant tout d'un récit adressé, d'une parole sous la forme très personnelle, d'un conte expérientiel qui est délivré à un tiers. Dans certains cas, ce tiers a la possibilité d'y répondre, d'établir les bases d'un échange à partir de la situation d'écriture, c'est la rencontre avec le lecteur :

« J'avais pensé que ce cahier resterait dans un tiroir, que mes enfants le découvrirait après ma mort. Finalement je ne suis pas mécontente que les choses se soient passées ainsi. J'ai pu connaître leurs réactions ainsi que celles des autres personnes qui ont eu l'occasion de lire mon histoire<sup>398</sup>. »

Pour d'autres, il s'agit d'un récit testimonial à garder secret dans l'attente de la séparation inéluctable et qui permettra peut-être de maintenir une autre forme relationnelle filiale après la mort. Nora, jugée analphabète par ses proches et les responsables du cours de langue,

---

<sup>396</sup> Ibid., p. 95.

<sup>397</sup> Franco Ferrarotti, (*Storia e stori di vita*, 1981), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, Marianne Modak (trad.), Paris, Méridiens Klincksieck, 1983 (réédition 1990), p. 53.

<sup>398</sup> Isabel Gille, op. cit., p. 98.

produit en secret, pour ses enfants et petits-enfants, le récit de sa vie<sup>399</sup>. Est-ce pour elle uniquement un prolongement de son rôle de mère ou bien un moyen de « s'auteuriser<sup>400</sup> » à dire et s'écrire comme elle souhaiterait être dite ? Un tel désir est en contradiction flagrante avec sa situation présente, où la place qui lui est assignée ne lui correspond pas. Cette démonstration par l'écrit d'une autre personnalité qui s'affirme sans bruit, alors que l'oral familial contraint au silence, comporte une exception : la parole donnée à l'inconnue, en l'occurrence la chercheuse.

La parole au tiers peut donc révéler des pans secrets d'une histoire ou d'une personnalité. Comme Nora, les femmes rencontrées ont évoqué des éléments de leur existence que leurs proches ou leurs connaissances plus larges ne soupçonneront probablement jamais. « La courte durée de la relation crée l'intensité de la relation et l'intimité, cette proximité serait impossible à tenir dans la durée » répond un artiste en résidence avec des personnes bénéficiaires de structures sociales<sup>401</sup>, à l'étonnement des intervenants sociaux. Ces derniers ont noué avec les personnes concernées des relations plus distantes, mais de plus longue durée. Des événements parfois tragiques ou seulement douloureux ne leur ont pas été révélés. Ils n'avaient pas le même degré de connaissance de la vie des personnes car chacun jouait un rôle différent dans la relation, et celui des artistes offrait un espace inédit où il était possible de s'« auteuriser » sans contrepartie gênante.

A la fin de son récit, Isabel tente timidement quelques pensées douces-amères sur sa condition de femme au foyer, qu'elle n'a ni choisie, ni appréciée. Elle termine par une conclusion, qui, sans être euphorique, intègre une certaine soumission aux normes familiales, famille à qui l'ouvrage est dédié :

« Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? Pourquoi pas ? Maintenant, mon bonheur, c'est celui de mon foyer, de mes enfants, de mes petits-enfants, de tous ceux que j'aime<sup>402</sup> ... »

Le roman de sa vie est donc très loin de se terminer sur un épilogue joyeux ou douloureux : il est très certainement atténué par la crainte de blesser ou de déplaire à ses proches. Amalia, au

---

<sup>399</sup> Delphine Leroy, « Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement », Mémoire de master 2, Sciences de l'éducation et formation, spécialité recherche « Éducation tout au long de la vie », Université Paris VIII, Saint-Denis, 2008,

<sup>400</sup> Néologisme déjà explicité en introduction, qui repose sur la contraction d'autorisation et d'auteur pour évoquer l'écriture comme double mouvement d'action vers soi et vers l'exposition à autrui.

<sup>401</sup> Débat à l'espace Khiasma (Les Lilas) le 09/12/2012, lors de l'exposition de l'ouvrage *Famille je vous aime*, réalisé par Patrick Fontana, Florece Hinneburg et Emeric Aelters avec les familles et l'équipe de Jour du Breuil à Bondy (qui travaille sur l'aide à la parentalité des personnes accueillies, dans le cas de mesures de protection de l'A.S.E. par exemple). Cette collaboration a vu le jour dans le cadre de « Figures libres, parcours dans le champ social » à l'initiative d'organismes publics et territoriaux.

<sup>402</sup> Isabel Gille, op. cit. p. 100.

contraire achève son récit sur une touche entièrement positive : elle appartient à un groupe de musique, elle a un compagnon chez qui elle a emménagé, et a trouvé un nouvel emploi proche de son domicile. La vie lui sourit à nouveau. Sa conclusion ressemble à la morale d'une fable. Pour Maria London, l'épilogue poursuit le temps de l'écriture : la publication provoque des remous familiaux et des polémiques sur ce que l'on ne peut dire hors du cercle des intimes. Elle a franchi la ligne d'une certaine histoire familiale « officielle » et se l'entend vivement reprocher.

Chaque histoire de vie – orale ou écrite – est avant tout un récit adressé. Elle est une forme stylistique, discursive qui envoie un message au tiers, quel qu'il soit, tant au niveau du contenu des faits exposés que du sens que le narrateur veut prêter à son histoire.

En marge de l'opposition « récit oral / récit écrit », la distinction entre restitution anonyme du discours et exposition identifiable du narrateur paraissent très pertinentes. De même, les conditions d'émergence du récit (demande, exigence extérieure, désir personnel, co-construction, etc.) impactent directement l'histoire, tout comme la relation tissée avec le tiers (chercheur, lecteur idéal, etc.). Oser s'exposer dans l'anonymat est certainement plus aisé que de le faire dans un récit potentiellement consultable par les proches et protagonistes du récit ; les enjeux en sont différents<sup>403</sup>.

Des similitudes importantes demeurent dans la volonté de restituer des scènes quotidiennes d'un passé révolu et méconnu des jeunes générations ou des habitants du pays de résidence. Le récit est une manière de valoriser à la fois l'expérience personnelle, mais également les difficultés suscitées par la migration. C'est une forme de réhabilitation de la vie ordinaire de personnes souvent minorées. Ainsi les scènes de la vie agricole, des coutumes religieuses ou du travail féminin domestique et des rapports genrés au sein de la famille se retrouvent-elles dans chaque récit et marquent le passage d'un monde à un autre, d'une société à une autre. Elles marquent le temps et l'histoire du protagoniste dans des changements ou bouleversements importants. Dans la volonté d'« écrire sa vie », il y a la volonté d'en construire le sens pour soi mais aussi pour autrui, le premier adressage n'étant pas exclusif mais, malgré tout, inscrit dans la forme, comme la volonté d'exposer un style propre à soi, une mélodie identifiable dans la grande symphonie de l'Histoire.

---

<sup>403</sup>Le débat sur les réactions des personnages/protagonistes dans le genre littéraire « auto-fiction » réactualise médiatiquement cette question.

« Sans aller jusqu'à traiter l'ensemble des autobiographies comme un recueil de récits mythologiques collectés chez une tribu lointaine, on pourra se servir de ces analyses pour réfléchir à l'image de la personne dans notre civilisation. Si l'autobiographie se prête à ce type d'étude mieux que les autres formes du roman, c'est qu'elle est le roman que tout le monde s' imagine pouvoir écrire<sup>404</sup>. »

Les chercheurs se saisissant de ce matériau sont face à de multiples contraintes et défis : ils tentent de relever ce qui tient de l'expérience singulière et collective, tout en mesurant la part des représentations sociales dans la mise en forme du discours et l'intentionnalité du narrateur. Deux questions demeurent, celle de la place réelle et fictive de l'auteur ou des co-auteurs du récit, et celle de la relation ethnologique.

Les implications de chacun sont multiples, multiscalaires dans chaque récit. Elles induisent ou produisent une mise en scène qu'il n'est pas toujours aisé de démêler. A l'oral ou par écrit, la narration de soi est aménagée en fonction du récepteur supposé ou possible du moment, ce qui offre une quantité de possibles pour chaque écriture de vie. Évoquer les fictions de soi c'est certainement évoquer les différentes facettes ou possibilités d'être soi en fonction du contexte d'énonciation. Esquisser les implications inhérentes aux discours produits, c'est tenter de dévoiler une partie du sens caché et de restituer à chaque récit son contexte historique d'élaboration.

---

<sup>404</sup> Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, (1ère édition 1971) 2010, p. 37.



## **Synthèse du chapitre trois :**

### **Rencontres et trouvailles**

Ce sont des histoires de rencontres qui constituent ce chapitre. Comme dans toute relation, la relation ethnographique est jalonnée de petites histoires, de troubles et d'incompréhensions. Ce sont ces petites failles qui parfois donnent à voir et à penser non seulement sur les sujets mais également sur la manière de les appréhender.

Les rendez-vous et la difficulté de se retrouver parfois ont permis d'éprouver le pouvoir décisionnel primordial des femmes rencontrées dans l'élaboration d'une relation avec moi. Ils ont aussi souligné un rapport au temps soumis aux exigences professionnelles et domestiques. D'autres moments se sont soldés par des incompréhensions importantes dues notamment à des habitudes sociales très différentes.

La réponse à leur curiosité sur ma personne et mon mode de vie a souvent été un préalable à une confiance permettant des confidences ou des discours plus intimes de leur part. Mes réticences premières se sont assez vite levées devant cette demande de réciprocité (très partielle) et surtout les résultats produits. Une phase de crise, de demande de légitimité a souvent eu lieu au cours de ces différentes relations. Assimilée à une remise en cause de la recherche, ce n'est que bien plus tard que je me suis aperçue qu'elle avait aussi une fonction interne chez les différents protagonistes, de manière à légitimer leur production de discours.

Ce sont donc des histoires de position qui ont fondé ces relations. La neutralité du chercheur ayant été abandonnée, c'est sur un mode amical que se sont construites les différentes rencontres. La souffrance a été une entrée conséquente des récits relatés, elle servait à la fois à positionner la personne dans l'importance de son témoignage : plus on a souffert, plus le témoignage a de la valeur ; mais également, par la mise en mots à tenter de élaborer un autre positionnement que celui de victime isolée et impuissante. Le récit a pris alors une forme de pouvoir d'agir sur soi et la situation subie.

La relation au lecteur compose un autre axe important de ce travail. Grâce à une recherche à l'APA, deux textes de femmes migrantes hispanophones, évoquant leur rapport à l'écrit, qui y sont conservés et répertoriés ont pu s'intégrer au corpus comme échos aux entretiens réalisés. L'écriture de ces récits sous-tendait une relation aux lecteurs probables ou imaginaires. Dans le cas d'écritures biographiques, la publication, comme exposition narrative provoque un jeu de postures et de tensions avec l'environnement familial. Entre désir de reconnaissance et

identification, le dévoilement n'est pas anodin et trame un jeu relationnel avec le lectorat. Ce jeu même lorsqu'il n'est pas conflictuel dans la réalité, nécessite malgré tout, une attention permanente afin de gommer ou évincer les narrations qui seraient de nature à nourrir la polémique ou à heurter. La distinction entre récit de soi écrit ou oral est inopérante dans ce cas, c'est la nature anonyme du narrateur – une reconnaissance sans identification précise – qui peut permettre le récit de certains éléments biographiques intimes.

De plus, certains discours ont été produits à l'oral avant de se reconfigurer à l'écrit, ils sont de toute façon toujours adressés. Repérer cet adressage permet de mieux les appréhender.

## Transition

### En finir avec la culture ?

Les relations interculturelles se sont jouées à de multiples niveaux dans nos relations et elles venaient en écho à des situations personnelles déjà imprégnées de ces problématiques. En plus des relations professionnelles, de voisinage ou de service (écoles, assistantes sociales, santé, etc.), presque toutes les personnes rencontrées ont évoqué une pratique du dialogue interculturel dans leur vie privée.

Ainsi, deux des femmes écrivaines se sont mariées avec un Français (Maria et Isabel), Anna a vécu avec un homme marocain et le mari de Marisol étant, bien que bolivien, d'une culture très différente de la sienne. Chacune des femmes, lorsqu'elle l'évoque, retrace des expériences très différentes de cette confrontation à l'altérité. Différence de classe (Amalia), de langue (Marisol), de religion (Anna), il a fallu négocier ou non des espaces d'accords communs. Chacune à sa manière semble avoir établi une relation singulière à cette différence. C'est également ce que décrit Fred Dervin dans son ouvrage *Les identités des couples interculturels: En finir vraiment avec la culture*<sup>405</sup>. Il pose que bien souvent la culture est utilisée comme une sorte de « camouflage » qui s'appuie sur les stéréotypes en les renforçant, pour par exemple asseoir des habitudes ou des pratiques qui ne veulent ni être modifiées ni remises en cause par leur auteur. Il cite par exemple « *Hey Honey, sorry I am late but I am Latino*<sup>406</sup> » qui pourrait tout aussi bien être attribué à l'une des femmes concernées s'il était posé au féminin. Mais aucune des femmes rencontrées n'a usé de ce type de subterfuge à mon égard. La culture peut -être alors un jeu, une manière de se produire aux autres, parfois même pour se jouer des stéréotypes.

La *lingua franca* utilisée au sein des couples étudiés par ce chercheur n'a pas la même valeur en fonction non seulement des compétences linguistiques réciproques, des relations conjugales, mais également en fonction de celles avec leur environnement (familial, amical, etc.).

L'interculturel serait alors la règle de tout échange avec autrui, la hauteur de l'incompréhension n'ayant pas forcément de rapport avec celui de l'écart géographique initial.

---

<sup>405</sup> DERVIN Fred, 2011, *Les identités des couples interculturels: En finir vraiment avec la culture*<sup>405</sup>, L'Harmattan, Paris 101 p.

<sup>406</sup> Ibidem, p.13.

Et puis depuis quel point devons-nous situer l'écart ? Car tout comme on ne naît pas femme, on ne naît pas étranger rappelle justement Guillaume Leblanc :

« On ne naît pas étranger mais on le devient dans un processus qui est d'abord un processus de désignation. C'est depuis cette désignation que la diversité doit être repensée. C'est que l'étranger est d'abord un « nom » avant d'être quelqu'un<sup>407</sup>. »

Il est donc malaisé ou tout du moins périlleux de prôner la diversité culturelle, qui oblige au cloisonnement identitaire, qui fixe et fige une assignation pour que des groupes contrastés puissent constituer cette diversité naturalisée. En revanche, réfuter toute appartenance culturelle n'a de sens que si l'on admet que différentes cultures nous façonnent, nous traversent au cours de notre existence par les frottements, les relations à l'autre, aux autres qui produisent autant d'altérations réciproques. L'interculturalité ou la transculturalité, dans ce qu'elle a de mouvant et d'incertain, de promesses et de créations, perçoit l'individu dans ses possibles et non dans une modélisation sclérosante et feinte.

« La culture est en effet la somme d'actes d'identification accomplis par un individu au cours de son existence, somme dont on ne peut que rendre compte qu'après sa disparition. On ne devient pas ce que l'on est, on est ce que l'on devient<sup>408</sup>. »

Le rapport à l'écrit est un rapport à la culture, ou plutôt aux cultures traversées. Il ne peut donc être posé comme déterminé et irrévocable. En revanche, le concevoir comme en migration permet de l'appréhender dans toute sa vivacité et complexité.

---

<sup>407</sup> LEBLANC Guillaume, 2010, « Désigné étranger », in AMSELLE Jean-Loup & alii Diversité culturelle et universalité des droits de l'Homme, Éditions Cécile Defaut, Nantes, 119 p., pp. 41-54, p. 48.

<sup>408</sup> AMSELLE Jean-Loup, 2013, *L'Anthropologue et le Politique*, 121 p., p.120.

**Chapitre 4 :**  
**Personnages et histoires :**  
**qui écrit, pour qui ?**

## 1. Petites histoires d'écritures pour une thèse portant sur le rapport à l'écrit de femmes migrantes...

La question des écritures est portée par cette thèse mais elle est également constitutive de sa réalisation ou non. Avant de pouvoir la soutenir, encore faut-il parvenir à l'écrire. Ce travail relève d'un genre précis dont les premiers lecteurs doivent juger s'il remplit les attentes académiques (et donc scientifiques). Pourquoi écrire une thèse et non un seul récit sur les femmes rencontrées ? De quelles spécificités ce mode d'écriture relève-t-il ? A quelles difficultés d'apprentissage, de réalisation, d'auteurisation, la thèse est-elle confrontée ?

### 1.1. Quel écrit « scientifique » pour quelle visée ?

« Écrire en circulation, dans un non-linéaire qui commerce avec le théâtre et roman, essai méditatif et poésie, texte tournoyant sur mille strates de discours, s'en allant vers une fin qui appelle le début ; chaque paragraphe, n'appelant pas cette fin seule mais veillant, en boucle soutenue à densifier de la première ligne, et toutes les autres l'une après l'autre. Agrège tes ouvrages en réseau organique sans commencements ni fins, questionneurs toujours des feux de l'existence, liés par l'existence de Lieu-en-devenir et de celui de la Pierre-Monde. A travers les genres et les langages, transversale fluide, prendre la beauté dans l'intense organisé d'un tant de relations. Écrire en symboliques qui reviennent vers elles-mêmes, continues, et s'augmentent à chaque fois de poésie nouvelles<sup>409</sup>. »

Si un texte peut être jugé non scientifique, c'est qu'il existerait des critères précis à la dénomination « texte scientifique ». Derrière, se cache, à peine voilées, des définitions possible de la science ou des sciences.

Le débat n'est pas récent, déjà « Buffon, dont les livres ont eu beaucoup de succès populaire, s'est vu reprocher de mélanger littérature et science par les « vrais » scientifiques. Condorcet reprochait à son style son « emphase » car « c'est l'austérité qui doit primer<sup>410</sup>. »

La science est généralement définie comme un « ensemble de connaissances, obéissant à des lois, découlant de la recherche et vérifiables par l'expérience ». <sup>411</sup> Cette définition

---

<sup>409</sup> CHAMOISEAU Patrick, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p., p.340.

<sup>410</sup> FELDMAN Jacqueline, 2002, « Écriture, leurs plaisirs, leurs dérives » in *Pratiques de formation- Analyses* n°44, octobre 2002, *Ecriture et formation*, Université Paris 8, Saint-Denis, 143 p., pp.39-49, p.43.

<sup>411</sup> Exemple tiré d'un site de vulgarisation des objets scientifiques : <http://www.wikio.fr/science>

communément répandue dans la société s'est trouvée devant un dilemme : comment vérifier la véracité d'une proposition dont l'objet était par définition mouvant, aléatoire et en perpétuelle mutation, comme l'est l'esprit humain, lorsqu'il va bien ?

Si effectivement cette proposition peut se trouver justifiée par des objets d'études fixes et précis, elle devient complexe très rapidement, dès que l'objet est soumis à des variations importantes. Il a donc été communément admis qu'il existait des catégories : les sciences dites « dures » qui répondraient à cette première définition et ayant un statut réel et avéré de sciences (puisqu'elles seraient mesurables et vérifiables) et les sciences désignées en opposition comme « molles » qui elles, seraient soumises à de plus grandes fluctuations du réel.

Cette scission qui découle du présupposé que l'étude d'objets physiques, environnementaux ou naturels serait moins soumise aux choix, perceptions et changements, que l'étude d'objets sociaux ou humains qui intègrent la réflexion du sujet. Elle n'est pas nouvelle puisque déjà au siècle des Lumières, *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de d'Alembert et de Diderot divise la connaissance en deux catégories :

« Les matières que ce dictionnaire doit renfermer sont de deux espèces ; savoir les connoissances que les hommes acquèrent par la lecture et par la société, et celles qu'ils se procurent à eux-mêmes par leurs propres réflexions ; c'est-à-dire en deux mots, la science des faits et celle des choses. Quand on les considère sans aucune attention au rapport mutuel qu'elles doivent avoir, la première de ces deux sciences est fort inutile et fort étendue, la seconde fort nécessaire et fort bornée, tant la nature nous a traités peu favorablement (...) Réduit à la science des choses, ce dictionnaire n'eût été presque rien ; réduit à celle des faits, il n'eût été dans sa plus grande partie qu'un champ vide et stérile : soutenant et éclairant l'une par l'autre, il pourra être utile sans être immense. »<sup>412</sup>

Cette représentation binaire de la science – « la science des faits et la science des choses » – va se perpétuer, même si certaines disciplines vont évoluer de l'une vers l'autre<sup>413</sup>. Mais il s'agit avant tout de catégoriser le réel et les formes de connaissances qui lui sont assignées. On peut donc supposer que ces catégories sont sujettes à la fois à l'état de la connaissance au moment de leur production mais aussi au contexte culturel (idéologique, religieux, ...) de la société dont elles sont issues.

Aujourd'hui, même au sein de disciplines proches, les enjeux de connaissances reposent également sur des positions qui relèvent de la vision du monde et de son découpage. Ainsi les

---

<sup>412</sup> in Introduction Tome III. Écrit par Jean le Rond d'Alembert, éditée de 1751 à 1772 sous la direction de Diderot et D'Alembert.

<sup>413</sup> La médecine par exemple va osciller entre les deux types de connaissance selon les époques et les lieux (Antiquité égyptienne, Moyen-Age français, Europe actuelle).

relativistes affrontent les universalistes sans qu'aucun des deux camps ne puisse, selon Gérard Lenclud<sup>414</sup> offrir un mode pleinement cohérent sur les modalités de connaissance.

De la même manière, le débat opposant cognitivisme et sciences sociales est réactualisé par Bernard Lahire<sup>415</sup> qui en fait l'un des enjeux centraux des sciences humaines :

« A l'heure où les sciences cognitives dominent assez largement la scène scientifique en matière d'étude des représentations, de la connaissance, de l'apprentissage, et parfois même de l'action, l'un des enjeux centraux des sciences sociales est de faire apparaître le caractère profondément social (ou culturel) de ce qu'on nous décrit trop souvent – dans la plus complète ignorance de l'histoire et de la nature sociale des cadres de la pensée et de l'action – comme des processus cognitifs universels ou innés. Rappeler que les savoirs, les croyances et les représentations ont une histoire, que les apprentissages ou les socialisations ont des contextes, que les apprenants ou les socialisés ont des ancrages sociaux (multiples) et, enfin, que les appropriations des savoirs, des croyances et des représentations peuvent être socialement différenciées, voilà l'une des grandes fonctions des sciences sociales<sup>416</sup>. »

Un autre type de scission concerne celle de la littérature et de la science. Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, Charles Percy Snow publie *Les deux cultures*<sup>417</sup>, ce romancier et physicien britannique explique qu'il y a incompréhension entre les deux, et que science et littérature font partie de deux entités distinctes qui ont développé chacune une culture qui se mure d'incompréhension devant sa voisine.

Cependant, certains affirment le contraire et voient en Emile Zola, par exemple, un modèle ou une forme de sociologie adapté à son époque. Par la description minutieuse de faits sociaux contemporains et donc un dévoilement d'une partie de la réalité, il offre aux lecteurs non seulement l'évasion que procure la littérature (intrigue, style...) mais aussi et surtout l'approche ou la connaissance de milieux souvent éloignés socialement, bien que proches géographiquement et temporellement du lecteur.

D'autres y voient au contraire un risque<sup>418</sup> et enjoignent le sociologue à ne pas se transformer en auteur :

---

<sup>414</sup> LENCLUD Gérard, 2013, *L'Universalisme ou le pari de la raison*. Anthropologie, histoire, psychologie, Gallimard, Le Seuil, Paris, 333 p.

<sup>415</sup> LAHIRE Bernard & ROSENTAL Claude (dir.) 2008, *La cognition au prisme des sciences sociales*, Editions des archives contemporaines, Paris, 310 p.

<sup>416</sup> LAHIRE Bernard, 2008, « La nature du cognitif en question », in LAHIRE Bernard & ROSENTAL Claude (dir.) 2008, *La cognition au prisme des sciences sociales*, Editions des archives contemporaines, Paris, 310 p. pp.55-102, p.102.

<sup>417</sup> SNOW Charles Percy, (1959, 1<sup>ère</sup> édition, Angleterre) 1968, *Les deux cultures* suivies de *Supplément aux deux cultures*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 315 p.

<sup>418</sup> CF GRIGNON Claude, 1988, « Composition romanesque et construction sociologique, L'anatomie du goût populaire chez Zola », *Enquête*, Varia, [En ligne], mis en ligne le 10 février 2006. URL : <http://enquete.revues.org/document60.html>. Consulté le 30 juin 2010. pp.3-25.



« En se transformant en auteur, le sociologue risque de se laisser imposer la définition romantique de l'autorité, et de se persuader intimement qu'on ne peut trouver l'autorisation d'écrire qu'en soi-même, dans ses dons personnels, dans son charisme et dans son génie (au lieu de la chercher à l'extérieur de soi, dans le travail empirique et l'esprit d'équipe). À force de s'identifier à l'écrivain, il risque de perdre le contrôle de ses interprétations et de se condamner à l'intuitionnisme et au subjectivisme ; comme Renan, il peut finir par confondre le point de vue du savant avec le coup d'œil infaillible de l'artiste, et en venir à croire que la meilleure façon de pénétrer l'esprit des données est d'en négliger la lettre. À avoir ainsi la berlue, la sociologie risquerait de perdre sa capacité critique<sup>419</sup>. »

C'est donc plus la visée critique et la posture d'écrivain omniscient qui est mise en cause que le mode de description de la réalité. Le danger pour Claude Grignon ne semble pas résulter de l'écriture mais du positionnement avec la réalité et d'un manque de recul que l'« auteur » aurait de ses propres *a priori*. Le sociologue s'en serait prémuni par un recueil de données extérieur à lui et l'aide d'une équipe le conforte dans cette extériorisation de l'objet écrit. L'auteur puiserait en lui ce que le sociologue puiserait dans les autres.

Ces romans vont être d'ailleurs affublés d'une étiquette spéciale, une mention qui vise à définir leur spécificité dans le monde littéraire : les romans réalistes. C'est ce que rappelle René Lourau en 1977<sup>420</sup> :

« Bien des romans réalistes de Balzac à Steinbeck, en passant par Zola, Flaubert, Maupassant, Gogol, etc. rejoignent la littérature ethnographique : le miroir qui se promène le long du chemin de Stendhal, la concurrence au Code civil de Balzac, le petit fait vrai de Maupassant, les études cliniques de mœurs des Goncourt ou de Huysmans, autant de démarches sociologiques, sans le vocabulaire spécialisé et la sacro sainte « méthodologie ». Zola a eu pour maître Claude Bernard, et Daudet dédie une de ses études à Charcot. Victor Segalen, ethnologue des Tahitiens au temps de Gaugin, intitule sa thèse de doctorat « Les cliniciens ès lettres » : le fait de se référer à la clinique, à la pathologie, aux sciences naturelles, n'empêche pas ces continuateurs de Balzac et de Flaubert de se situer en tant que sociologues ou sociatres, à l'époque où les universitaires tentent d'accoucher d'une « science » sociale imitant la rigueur des sciences de la nature. »

Il devient clair par ces multiples exemples que les domaines ne sont pas aussi clivés que certains l'affirment et que de nombreuses passerelles, références, approches se nourrissent l'une de l'autre. Il est de plus très intéressant de remarquer que René Lourau parle de « littérature ethnographique ». L'ethographie devient donc un genre littéraire à part entière.

---

<sup>419</sup> Ibid.

<sup>420</sup> LOURAU René, 1977, *Le gai savoir des sociologues*, Union Générale d'Édition, Paris, 310 p., p. 42.

Cette remarque, qui peut sembler anodine, reflète cependant bien un état ou une confusion qui coexiste à ce genre de parution. C'est ainsi que l'ouvrage *Les enfants de Sanchez*<sup>421</sup> a été honoré d'un prix littéraire<sup>422</sup> qui a fortement contribué à son succès, alors qu'il avait été rédigé dans une intention scientifique.

Nul doute que la littérature et la science apportent simultanément des connaissances sur des objets précis, cependant s'ils ne font pas partie du même type de compréhension du réel : où situer leur ligne de démarcation ?

Certains épistémologues<sup>423</sup> placent la frontière entre art et science dans le protocole inhérent à la recherche. C'est le protocole qui rendrait l'objet scientifique, non l'objet ni le chercheur, encore moins les résultats.

Néanmoins, ils ne remettent pas en cause l'apport, parfois même théorique, de certains ouvrages non scientifiques – ou du moins classés de la sorte. Ainsi Mario Barra-Jover insiste sur l'exposition et la démonstration qu'offre Marcel Proust du processus de remémoration à travers *Le Temps perdu*.

Bruno Latour<sup>424</sup> s'appuie essentiellement sur les pratiques d'inscriptions pour déconstruire les catégories de partage entre rationalistes et relativistes. Il évoque le recours à l'écriture, même dans des situations d'oralité, comme procédé argumentatif qui vise à illustrer et à légitimer un discours, une pensée :

« Pourquoi les inscriptions de toutes sortes sont-elles aussi importantes pour les chercheurs, les ingénieurs, les architectes, tous ceux qui pensent avec leurs yeux et leurs mains? Parce qu'elles offrent un avantage unique lors des discussions : « Vous doutez de ce que je dis ?... Vous allez voir, je vais vous montrer ! » Et sans remuer de plus de quelques centimètres, l'orateur déploie devant les yeux de ses critiques autant de figures, diagrammes, planches, silhouettes qu'il en faudra pour convaincre. Aussi médiates que soient ces inscriptions, aussi lointaines que soient les choses dont on parle, des chemins à double voie s'établissent.<sup>425</sup> »

---

<sup>421</sup> LEWIS Oscar, (1<sup>re</sup> édition : 1961, *The Children of Sánchez : Autobiography of a Mexican family*), *Les Enfants de Sanchez*, autobiographie d'une famille mexicaine, ZINS Céline (trad.), 1963, Gallimard, Paris, 436 p.

<sup>422</sup> Prix du meilleur livre étranger (aux yeux de la France), qui attribue un prix chaque année depuis 1948 à un livre traduit en français.

<sup>423</sup> Cours de BARRA-JOVER Mario « Epistémologie » 2010, École doctorale Cognition Langage Interaction, Université Paris 8, second semestre 2010.

<sup>424</sup> LATOUR Bruno, 1985, « Les « vues » de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques. », originellement publié comme introduction au numéro 14 de *Culture Technique* Les « Vues » de l'Esprit, LATOUR Bruno & NOBLET Jocelyn de (dir.), juin 1985, pp. 4-30 ; republié dans BOUGNOUX Daniel (dir.), 1993, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, pp. 572-596. <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/18-VUES-ESPRITS-06pdf.pdf>, consulté le 14/09/13.

<sup>425</sup> Ibid., p. 15.

C'est une forme de pouvoir que l'on confierait à l'écriture et qui serait amené à produire de nouvelles écritures.

Il récuse le partage du monde en catégories de pensées immuables et conclut sur une mise en abîme de la pensée qui n'est pas sans rappeler la maxime attribuée à Socrate : « Je ne sais qu'une chose c'est que je ne sais rien<sup>426</sup>. »

« Le monde moderne est une « vue de l'esprit », comme la science, ou l'économie, ou le capitalisme. C'est ce que l'esprit croit voir lorsqu'il oublie qu'il ne voit que des traces et des dossiers au bout d'instruments coûteux à mettre en place et à maintenir. Il y a de nombreuses distinctions, certes, mais aucune n'est aussi fabuleuse que le grand partage entre la raison et la croyance, entre le capitalisme et l'économie primitive. Même la précédente phrase est encore trop affirmative. Nous espérons seulement convaincre les lecteurs que nous savons au fond fort peu de choses sur les façons dont nous savons<sup>427</sup>. »

Se pose alors la question de la pertinence d'écrire une thèse à partir de matériaux oraux et de leur restitution écrite, dans une langue convenue, normalisée et acceptable pour le monde académique. Quels sont les apports que peut procurer cette recherche ? Pour qui ? Quelle forme de restitution peut-elle prendre ? Martin de la Soudière est quant à lui persuadé du lien essentiel qui associe écriture et projet de recherche :

« Intervenant en fait dès l'élaboration du projet de recherche avec lequel elle se confond, manière de contrat que passe en son for intérieur, le chercheur avec l'*auteur*<sup>428</sup> qu'il faudra bien qu'il devienne, l'écriture est tout le contraire d'un aboutissement : une *intention*<sup>429</sup>. »

A travers des notes de journaux épars de la première année de cette recherche, la partie suivante s'attache à mettre en lumière les différents éléments de ce moment « intentionnel » de la mise en écriture de ce projet de thèse. Il paraissait important d'analyser que l'auteurisation, à travers cet écrit académique n'avait pas été une démarche ni sereine, ni linéaire, mais un réel travail entre des intentions divergentes.

## 1.2. Écrire ou pas... une thèse

---

<sup>426</sup> En grec ancien « ἔν οἶδα ὅτι οὐδὲν οἶδα » (hén oída hótí oudèn oída), cette maxime, attribuée à Socrate a été produite ou reproduite par Platon dans *l'Apologie de Socrate* (21d), et dans *le Ménon* (80d 1-3).

<sup>427</sup> Ibid, p. 32.

<sup>428</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>429</sup> SOUDIÈRE Martin de la, « Écrire l'hiver » in PERROT Martyne & SOUDIÈRE Martin de la (dir.), 1994, *Communications n° 58 : L'écriture des Sciences de l'homme*, EHESS & Le Seuil, Paris, 166 p., pp.103-118, p.110.

Je n'ai de longue date, pas eu l'ambition, en tout cas affichée à moi-même, encore moins aux autres, d'écrire une thèse. L'idée d'écrire oui. L'envie de poursuivre, de continuer à apprendre également.

Cette thèse est finalement presque un accident. Une évidence qui s'impose par une opportunité – en l'occurrence l'obtention d'un congé de formation inespéré – et qui a empêché les jours et les heures de questionnements tant qu'à la faisabilité d'une telle entreprise.

Je n'ai jamais eu ni le courage ni la confiance en moi suffisante pour parvenir à élaborer un tel programme à long terme. Quand j'étais plus jeune, les études me faisaient peur. J'y voyais de la contrainte, un enfermement assuré alors que l'avenir semblait si incertain. L'impression de gâcher un élan de vie alors que le lendemain pouvait être le dernier jour de ma courte existence.

Je me suis souvent ennuyée en classe, non pas parce que j'étais brillante, mais parce que, comme l'enfant de Prévert, je trouvais beaucoup plus d'attraits à tout ce qui pouvait m'éloigner du lieu-classe (peu d'oiseaux viennent réellement visiter les fenêtres des classes parisiennes, mais je les ai beaucoup guettés).

J'ai toujours été séduite, charmée par l'intelligence, la vivacité d'esprit qui émanaient de ceux qui volontairement prenaient les chemins de traverse. Une volonté de vivre vite, intensément. Étudier c'était en quelque sorte se placer en dehors du monde, dans une retraite qui n'avait de sens que dans la durée. Un pari. Une contrainte pour une vie bien réglée, tranquille, lisse. Faire des études pour m'assurer un avenir. Mais quel avenir ? Celui dont les autres rêvaient pour moi me semblait fade et trop sage. Élève modèle pour vie modèle. Trop de modèles pour la fille que je voulais être.

J'ai toujours préféré vivre dans ce qui me semblait être mes choix, même si ils n'ont pas toujours été complètement judicieux.

Aujourd'hui, j'ai peut-être besoin de ce retrait qui me faisait peur plus jeune. L'étude en tant que telle m'apaise car elle m'éloigne pour un temps de la vraie vie. C'est toujours ce choix qui s'impose à moi : vivre ou étudier. Selon le moment de mon histoire je le ressens comme un bienfait ou comme une entrave.

Étudier c'est focaliser tout son être, toute son énergie du moment avec un objet qui n'est pas soi. Dans une direction qui n'est pas complètement imbriquée dans sa vie personnelle. Car si il y a une implication forte, et c'est le cas évidemment pour moi entre mon sujet de recherche et

ce que je suis, je ne suis pas mon objet de recherche. Il existe en dehors de moi et a une autonomie propre. Je lui donne de moi mais il pourrait très bien être porté par quelqu'un d'autre.

Faire une thèse aussi c'est donner une direction à ses apprentissages personnels, intimes. Lire enfin des ouvrages qu'on s'était promis de lire un jour, en chercher de nouveaux, se déterminer sur des questions précises ou plutôt adopter un mode de lecture qui est toujours à l'affût de son objet. Une contrainte stimulante, comme une énigme à résoudre qui provoque un regard focalisé différemment sur son environnement.

Pourquoi, à presque quarante ans, s'engager dans ce chemin paradoxal ? Peut-être que si j'avais eu la sensation d'avoir réussi ma vie, dans le sens d'une finitude, d'un accomplissement total, d'un aboutissement, d'être parvenue à quelque chose d'harmonieux, je n'aurais pas eu ce besoin, ce retour vers une autre possibilité de moi-même. Peut-être aussi est-ce cette conviction profonde d'une éducation de soi-même jamais achevée, portée par mes lectures, ma formation initiale et mes choix personnels ? Peut-être est-ce seulement la peur d'être figée dans une situation, la crainte de s'enfermer, de se fixer dans une façon de penser, déterminée par le milieu socioprofessionnel dans lequel je navigue ? Ou seulement de la curiosité, l'envie de s'ouvrir à d'autres horizons.

Récemment, j'écoute presque par hasard une émission de radio qui interroge des jeunes décrocheurs qui reprennent le lycée, dans un autre type de structure après quelques années d'interruption.

Je suis étonnée.

Ce qu'ils disent de leur reprise d'études, je pourrais le dire à l'identique.

Ils ne parlent pas tant de ce qu'ils apprennent mais de la façon dont ils sont aidés dans leur travail et aussi de ce qu'implique pour eux cette nouvelle perspective, ce projet qui les rend fiers parce qu'il ne les cantonne pas dans une situation. Nous sommes pareils, eux et moi face, à l'apprentissage. L'interruption est ce qui fige, ce qui enferme. La reprise ouvre d'autres possibles, permet une projection de soi qui n'est plus dans la fatalité. Ce n'est pas tellement ce qui est appris qui devient important, mais la possibilité de ce que cet apprentissage, s'il est validé, offrira, au moins en rêve : de nouveaux horizons.

Moi qui me moque généralement des diplômes, je comprends maintenant qu'ils servent aussi à formaliser, ritualiser en quelque sorte, une étape. Une étape qui permet d'aller se rêver un peu plus loin.

## Ne pas écrire

Nous sommes en juin 2009 ; quelques mois ont passé depuis mon inscription ; il était convenu que je produise une partie d'environ quatre-vingts pages sur une partie théorique.

Je n'ai rien produit.

Je ne veux pas produire.

Je n'aime pas ce terme.

Je crois que c'est l'utilisation même de ce terme qui m'a mise dans un état de rejet. Je ne veux pas être une machine.

Ce qui me plaît c'est créer, pas produire. Et quand je dis créer, c'est créer au quotidien, dans l'inattendu, le surprenant, le neuf, le singulier, le vivant.

Je n'ai aucunement la prétention de faire une œuvre d'art<sup>430</sup>, au sens de l'artiste avec un grand A. Penser ma thèse comme une œuvre d'art la rendrait encore plus inaccessible pour moi, trop idéalisée, elle deviendrait irréalisable. Pour être à ma portée il faut que je l'imagine modeste mais pertinente. C'est une question de regard et de vie. Ou de regard sur la vie. En tout cas il y a l'image de vivacité, de stimulation dans la création et sûrement de désir.

Je refuse la rentabilité sous-jacente à la productivité. Cela me fait penser à une forme insupportable de mécanisation.

Une aliénation.

Il n'y a pas de colère dans ces mots. Juste un constat. Et une grande tristesse. Il est tout à fait possible que je ne poursuive pas ce projet de thèse. Parce que je ne sais pas - et peut-être ne peux pas - passer outre ce qui me paraît enfermant et sclérosant. C'est paradoxalement d'une grande violence intérieure. Cette opposition, presque malgré moi, me ramène à des postures d'échec face aux institutions, face à moi-même.

---

<sup>430</sup> HESS Rémi, 2003, *Produire son œuvre. Le moment de la thèse*, Éditions Téraèdre, Paris, 179 p.

C'est finalement cette nécessité d'exercer et d'éprouver intimement ma liberté qui me contraint, souvent de manière passive, à être dans le refus.

-« Elle n'écrit pas parce qu'elle est paresseuse ».

« Elle » est peut-être paresseuse, mais surtout « elle » n'arrive pas à écrire en sachant très bien que cette absence d'écriture lui nuira.

Contestation silencieuse. De toute façon le résultat est toujours prévisible et rarement plaisant.

Lire, écrire, penser avec ses propres mots, à sa manière. Pas forcément mieux ni pire que le voisin. Juste à sa propre mesure.

Je refuse de me laisser aliéner par une écriture purement conventionnelle, attendue, ennuyeuse. L'idée même de la produire m'ennuie. Pourtant j'aime jouer avec les mots, avec les phrases.

Si la transgression n'est pas possible dans l'écriture alors ma transgression sera de ne pas écrire.

Il est possible que dans les heures ou les jours prochains je prenne la décision de tout arrêter. Plus les heures passent et plus cela paraît probable, même raisonnable.

Je fais cette thèse pour aller bien, dans une quête de sens et une envie de découvertes. Si le travail ne me rebute pas, je ne suis pas prête à le faire dans la souffrance et la lutte intérieure permanente.

Je ne sacrifierai pas le chemin au point d'arrivée.

Journal....

Mauvaise nuit. Je pense arrêter la thèse. Écrire pour des « académiciens » qui se moquent de ce qui peut améliorer le réel me rebute. Ce serait chercher pour se conformer, pour se plier à la règle, aux usages. Moi je veux transformer le réel, avoir une action, même minime qui ait le projet d'améliorer le quotidien.

Si mes problèmes d'écriture sont transposables, alors, je peux chercher dans l'action, à aider les femmes en alphabétisation. Ce projet de thèse me coupe du réel, alors que je ne m'inscris dans ce projet surtout parce que j'ai le désir de le transformer.

J'ai mis de côté mes activités militantes, pour être dans une impasse et m'apercevoir que la parole de ceux que je voulais porter ne sera jamais entendue telle quelle.

L'institution n'a pas la volonté de transformer, elle apprend le code, les règles d'usage de ses productions.

Je me suis trompée de lieu.

Je n'arrive à me plier à la contrainte que si je présuppose qu'elle puisse permettre d'accéder à un objectif fort. Si j'ai le sentiment de me l'accaparer pour, par la suite mieux la détourner, la dérouter, alors je peux même éprouver un certain plaisir à m'y conformer. La contrainte de cette écriture ennuyeuse, froide et académique, ne vaut que si j'ai le sentiment que je pourrai en bout de course, l'assujettir à une cause qui me semble juste.

Je m'aperçois des contradictions et des tensions qui jalonnent ce questionnement. D'une part j'oppose la vie et l'étude, d'autre part l'écriture académique à l'action sur le réel.

Ce type d'opposition n'a aucun sens pour les autres types d'écriture qui m'entourent. Je ne me pose pas la question de l'action pour une écriture ou une lecture littéraire ou de création. Comme si la création était une forme d'action sur le réel, une transformation par le passage, le partage d'émotions.

Mais ce n'est pas scientifique.

Ce qui me tétanise c'est cette volonté d'affirmer aux autres la véracité méthodologique, le découpage du réel afin qu'il semble être plus vrai, plus objectif que vivant. C'est une histoire de prétentions. Comment prétendre au vrai, à l'exhaustif ?

Un diktat du vrai qui passerait par un certain nombre d'usages intégrés. À ce prix serait la reconnaissance scientifique.

D'autres trouvent une reconnaissance dans la marginalité de leurs démarches. L'exception qui fait la règle. Petits îlots de transgressions. C'est une chance qu'ils parviennent à obtenir leurs



diplômes et des postes mais c'est souvent sous le mépris à peine voilé de ceux qui se sentent irréprochables ou tout du moins bien supérieurs, scientifiquement parlant.

Ce qui est étonnant est que cette question se pose dans des disciplines qui ont de la difficulté à se faire reconnaître comme sciences. Les sciences humaines se battent pour un usage du mot « science » et s'entredéchirent pour se qualifier ou se déqualifier mutuellement vis-à-vis de cette notion.

Poser la question de ce qui est scientifique ou de ce qui ne l'est pas peut être parfois assimilé à ce qui est bon ou ce qui ne l'est pas. Il n'est pas question de valider mais de certifier une pratique. De s'autodésigner, individuellement ou à travers un groupe, comme scientifique.

La question de légitimité ne se pose pas lorsqu'on veut absolument un poste : on se plie aux règles pour accéder à un statut. On peut éventuellement penser qu'après l'obtention de ce à quoi on tend, on pourra posséder une marge de manœuvre suffisante pour tenter une démarche moins académique.

La question de légitimité ne se pose pas lorsqu'on veut absolument bousculer les normes. Fort de son idéal, on peut s'affranchir des usages afin de proposer un nouveau modèle qui aura une volonté novatrice.

La question d'une légitimité ou non se pose malgré tout à chacun dans ses motivations face au projet de thèse. L'écriture, la posture et le type d'écriture sont donc des ricochets des fondements du projet de thèse.

Ce qui est en jeu, encore une fois, dans l'écriture, est une posture d'écrivain. Qui suis-je pour écrire cela ? A qui, pour qui et pour quelle raison écrire ?

En d'autres termes : quels sont mes motifs d'écriture de cette thèse ?

Je crois que j'ai envisagé ce moment comme une recherche sur les autres et sur moi-même, tenter de comprendre le monde dans lequel je me trouve. Une chance qui m'était donnée, un espace de réflexion qui me permettrait de « grandir ».

Je suis dans le déchirement face à cet écrit non « livré » et qui ne le sera peut-être jamais. Un retour en arrière, une régression. Il me renvoie à ces batailles intérieures dont je ne perçois pas toujours les motifs mais dont je sais qu'elles ne me laissent pas indemne.

Je travaille sur le passage à l'écrit et c'est justement ce passage même qui me met en difficulté, qui m'empêche de...

Lire Jorge Larrosa qui détaille son expérience de la lecture, de l'écriture en formation me rend soudain sereine, il affirme que lecture et écriture nous emplissent, que les questions sont le symbole de l'activité d'apprentissage et que le printemps, la vie, éloignent l'étudiant de sa table de travail. Il évoque la difficulté de se mettre à écrire et la joie d'y parvenir. Sa joie est communicative, ce que je conçois comme difficultés, lui l'envisage comme passage, formation. J'aimerais faire miennes ses phrases et me situer dans sa perspective de passation<sup>431</sup> au lecteur qui viendra peut-être jusqu'à ma thèse.

« Ce livre s'écrit au fil de cette relation singulière avec la lecture et l'écriture dans l'étude. L'écriture est le résultat de recherches passionnées, souvent joyeuses, presque toujours désordonnées. C'est pour cela, peut-être, qu'entre ces pages un peu de l'esprit de l'étudiant transparait : l'amplitude confuse de la curiosité, la joie légère des découvertes, la vitalité passionnée des questions, la hardiesse audacieuse des affirmations, la partialité sans complexes des inclinaisons, l'incomplétude et le provisoire des résultats. On pourrait dire que ce livre, m'a donné ma propre lecture, ma propre écriture et mes propres questions. Mais on ne peut pas m'attribuer uniquement cette lecture, cette écriture et ces questions qui sont à la fois infinies et inappropriables. Elles sont à la fois de tous et de personne, de chacun et de moi également. Maintenant ces études sont tiennes<sup>432</sup>. »

### Écrire si...

Je crois savoir que je pourrai finalement écrire cette partie. Je pressens que cela peut être quelque chose de violent, une négation de ce que je peux être, c'est cette violence qui me rebute.

---

<sup>431</sup> LARROSA Jorge, 2007, (1<sup>re</sup> édition 1996, Laertes) *La experiencia de la lectura, estudios sobre literatura y Formación*, Mexico, Fondo de cultura economica, 678 p., p. 20-21.

<sup>432</sup> Traduction personnelle. Ibid., pp. 20-21 : « Este libro se escribió al hilo de esa relación singular con la lectura y con la escritura que se da en el estudiar. Su escritura es el resultado de un estudiar apasionado, muchas veces gozoso y casi siempre desordenado. Tal vez por eso contenga entre sus páginas algo del espíritu del estudiante: la amplitud indeterminada de la curiosidad, la alegría inocente de los descubrimientos, la vitalidad apasionada de las preguntas, el atrevimiento osado de las afirmaciones, la parcialidad sin complejos de los gustos, la incompletud y la provisionalidad de los resultados. Podría decir que este libro me dio mi propia lectura, mi propia escritura y mis propias preguntas. Pero sólo puedo llamar mía a esa lectura, a esa escritura y a ese preguntar que son a la vez infinit e inapropiables, de todos y de nadie, de cualquiera, míos también. Ahora estos estudios son tuyos. »

Ce n'est pas le sentiment d'une incompétence, c'est le sentiment d'une révolte interne qui me pousse à m'obstiner au silence.

Et ce sentiment d'échec profond. Un échec dans cette lutte contre moi-même qui paraît si dérisoire.

Par cette thèse c'est mon rapport au savoir et surtout à l'apprentissage qui est mis en question. Si les motifs d'apprentissages ne me manquent pas, la conformité de leur acquisition et surtout de leur restitution me figent.

Dans ce rapport à l'apprentissage, à l'écriture, à la recherche, un point avait été écarté, comme hors-sujet. Soudain il jaillit dans une lecture, à travers Paulo Freire. Le puzzle commence à se constituer, je suis aussi ce que je fais professionnellement. Je ne suis pas seulement femme, qui cherche et qui écris, je suis aussi enseignante de tous les jours en maternelle. Et ces facettes de moi-même ne sont soudain plus si éloignées les unes des autres.

réconciliation avec une facette oubliée : mon identité professionnelle

« Il n'y a pas d'enseignement sans recherche ni recherche sans enseignement. Ces actions en tant que faire pratiques se retrouvent imbriquées. Tandis que j'enseigne, je continue à chercher, à rechercher. J'enseigne parce que je cherche, par ce que j'ai questionné, parce que je questionne et m'interroge. Je cherche pour constater ; constatant j'interviens ; en intervenant j'éduque et je m'éduque; Je cherche pour connaître ce que je ne connais pas encore, et pour communiquer ou annoncer la nouveauté<sup>433</sup>. »

La thèse n'est plus un hors-temps, Paulo Freire me permet de la penser en adéquation avec mon travail, ce que j'avais jusqu'à présent éludé.

Ce moment de la thèse, une fois réinscrit dans une signification professionnelle, perd peut-être en magie mais il devient encore plus pertinent, ce n'est plus un hobby, un choix personnel, presque égoïste mais aussi une façon de vivre pleinement mon métier.

---

<sup>433</sup> FREIRE Paulo, 2006, (Pedagogia de autonomia, saberes necesarios a practica educativa), Pédagogie de l'autonomie : savoirs nécessaires à la pratique éducative, REGNIER Jean-Claude (trad.), Érès, Paris, 189 p., p. 46.

Je peux assumer la thèse non pas dans un mouvement opposé à ma profession, en terme de temps, de disponibilité, mais aussi en terme de professionnalisme accru. Pour preuve la définition d'enseignement que Paulo Freire propose :

« Enseignement : on parle aujourd'hui, avec insistance, d'enseignant-chercheur. Dans mon sens ce qu'il y a de chercheur chez l'enseignant n'est pas une qualité ou une forme d'être ou d'agir qui s'ajoute à celle d'enseigner. Le questionnement, la quête et la recherche font partie intégrante de la nature de la pratique enseignante. Ce qui est nécessaire est que dans sa formation permanente, le professeur se perçoive et s'assume, en tant qu'enseignant, comme un chercheur. »

### 1.3. Écrire par ré(ai)sonnance

Août 2009

Nouveau bouleversement, nous sommes au mois d'août, un mois d'août studieux et plein. Je me remplis peu à peu de mon sujet, ai l'impression de le vivre et de le transformer de l'intérieur. Un mode de vie consacré uniquement autour de cet objet : écrire une partie de ma thèse. Quelque chose de radical, de total qui me fascine, entrer dans un hors-temps, une autre dimension de moi-même. Quelque chose de monacal qui me fait sourire. Les jours s'écoulaient au rythme des horaires d'accès à la bibliothèque, des trajets, des autres temps de travail. Peu de vie sociale, les uns sont en vacances, d'autres ont des horaires incompatibles et je suis fuyante, j'ai besoin de me noyer dans cette bulle de solitude, qui me confine, me protège et me permet d'avancer.

Je n'admets les autres que pour quelques heures. Les impossibilités des autres me ravissent, j'aime cette promiscuité avec mon sujet, même les jours pénibles où je ne parviens pas à avancer paraissent me remplir. Mon histoire avec mon sujet, l'histoire de mon sujet, mon histoire et mon sujet, tout se confond soudain, c'est assez délicieux.

Je suis dans cet état paradoxal et temporellement clos, le mois d'août à Paris. Je n'ai plus peur d'écrire, plus peur de ne pas écrire. Je suis en bonne compagnie : mes discussions intérieures, mes appétits, curiosités de lecture me rassasient. Je sais que j'avance et que mes reculs font aussi partie du travail.

Je suis dans ces lectures ou relectures qui prennent des sens nouveaux, qui m'éclairent et me parlent différemment, qui en appellent de nouvelles et qui dialoguent entre elles. Je relis un article de Jean-Louis Le Grand, dans un objectif bien précis. Déjà je le comprends autrement que les fois précédentes, des nuances, des subtilités du propos m'avaient échappé, je le sais. Les saisir maintenant me ravit. Je me regarde grandir par l'intermédiaire du texte, toujours identique et tellement changé. Je me vois me transformer à travers lui. Il prend au fil du temps une épaisseur, un relief, dont les contours indistincts se dessinent peu à peu. Je suis en train d'adapter ma vue, quand soudain une phrase déchire ce moment contemplatif, narcissique et un tantinet puéril.

« Tout se passe comme si certains de ceux qui écrivent sur une question donnée le font comme pour exorciser quelque chose qui les travaille, mettent en acte un phénomène que la psychanalyse appelle « sublimation ». Tout semble se passer comme si l'écriture, la valorisation par l'écriture, l'œuvre, servaient de cache-misère existentiel, l'écriture théorique devenant dans ces cas une forme d'esthétisation d'une impossibilité à vivre<sup>434</sup>. »

Alors cet état n'est qu'un leurre mon mois d'août à Paris serait misérable ? Mon incapacité à vivre noyée sous le prétexte fallacieux des études ? Je suis en colère. Je vois dans cette phrase une attaque personnelle à ce mois d'août que je venais d'encenser, grâce au début de ce même texte. Je refuse de le laisser ternir ma carte postale de l'été.

Oui, je suis seule à Paris un mois d'août où il fait beau. Mes enfants sont loin, l'appartement vide et silencieux. Oui, je refuse toute incursion dans ma vie, dans mon espace personnel, plus de quelques heures d'affilée à quiconque s'approche de trop près.

Non, je ne me sens pas misérable. Non, je ne suis ni misanthrope ni asociale. Je décide de vivre autrement que sur les plages surpeuplées, je prends plaisir à faire ce qui me plaît, à me remplir de quelque chose qui me fait grandir.

Je suis en colère. J'ai envie de crier « non ! ».

---

<sup>434</sup> LE GRAND Jean-Louis, 2000, FELDMAN Jacqueline, C-KOHN Ruth (dir.), « Ethique, étiquettes et réciprocité » in *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes*, l'Harmattan, Paris, pp. 223-246, p.242.

Je suis en colère surtout parce que je sais, qu'en partie, Jean-Louis Le Grand a raison. Je n'aime pas que les autres aient raison de ce que je ne veux pas me dire.

Je mets le monde à distance.

Cette distance au monde me fait du bien. Cette recherche est un rempart. Je me construis quelque chose dans le silence. J'ai de plus un goût immodéré pour une vision poétique du quotidien, une esthétisation de la vie, une hypersensibilité comme incapacité à se satisfaire de l'ordinaire.

Je suis en colère. Jean-Louis Le Grand a raison et il a tort : je ne suis ni Rousseau ni Spock, encore moins Anna Freud. Les choses ne sont pas si simples, si binairement évidentes.

L'un de mes mots préférés est complexe, l'autre est différence. L'écriture est une question qui me travaille, c'est vrai. Je n'aurais pas pu ni voulu travailler sur un sujet qui ne me travaille pas. C'est ce qui fait en partie la beauté de la recherche, savoir qu'un mouvement est provoqué mais ne pas savoir à l'avance par quoi cela va commencer ; le sujet, moi, ensemble ? Une sorte d'improvisation chorégraphique, avec des pas de deux, des ensembles et des solos. La pièce sera peut-être ratée mais rien n'en sera plus jamais comme avant sa création. Car la transformation est au cœur du travail de création.

Le moment de la thèse est de fait un espace-temps transformateur. Le plus curieux est que cette transformation est visible puisqu'elle s'appuie sur des écrits, « traces de vie », dirait Jacques Derrida, qui forcément évoluent entre le début et la fin de la thèse. En écrivant, par l'écriture la pensée vagabonde et se transforme et cette transformation est lisible, elle fait trace.

« En plus d'être un cheminement existentiel, une thèse en sciences humaines est aussi une épreuve d'écriture avant d'être une démarche purement scientifique. Ici, différentes des sciences dures, les jeunes sciences humaines ont encore beaucoup à inventer. Une thèse est une œuvre d'art, et cette œuvre de l'homme, c'est lui-même en devenir<sup>435</sup>. »

Ce terme « d'œuvre d'art » me gêne énormément pour qualifier une écriture qui n'a ni cette vocation ni cette ambition, me concernant. Cependant appliquée, impliquée dans une façon d'être au monde, alors oui, de fait il me faut l'accepter car il y a comme une esthétique dans toute tentative d'accomplissement humain en devenir.

Une autre formation, plus technique, plus technologique est celle de la compétence à écrire une thèse avec l'outil informatique : compétences dactylographiques, stylitiques et

---

<sup>435</sup> VERRIER Christian, « Rémi Hess. Produire son œuvre. Le moment de la thèse », L'orientation scolaire et professionnelle [En ligne], 33/4 | 2004, mis en ligne le 28 septembre 2009. URL : <http://osp.revues.org/index287.html>. Consulté le 15/10/09.

appropriation des normes typographiques, connaissance des logiciels et de leurs subtilités m'ont demandé bien des apprentissages. Mes acquis en ce domaine deviennent effectifs au moment de l'achèvement de ce travail... alors même que leur maîtrise aurait pu être un appui initial. Dans ce domaine également la conformation aux règles d'usage se révèle être un parcours initiatique, une mise en forme de l'écrit qui le conduit vers son statut académique. De plus, ce vagabondage permanent entre un sujet, des lectures et un moi-sujet crée un mouvement de significances qui me permet de grandir à moi-même, c'est ce que Ruth Kohn évoque à travers la résonance :

« Mon raisonnement est nourri aussi de ma résonance aux œuvres « rencontrées », dans cet événement où résonance et raisonnement se font écho, poussant plus loin mes possibilités de ressentir autant que mes capacités théoriques. (...) C'est plutôt une voie qui s'impose : parce qu'on « ne peut pas » faire autrement - elle correspond à une façon d'être bien plus qu'à un choix raisonné - ou parce que c'est celle qui s'impose à nous à notre grand étonnement et désarroi ou encore parce qu'elle permet éventuellement de combiner des visées autrement incompatibles<sup>436</sup>. »

Ce moment de la thèse ne saurait cependant être un espace clos et fermé. Le penser comme tel le réduirait à une expérience purement factuelle alors qu'il est aussi éminemment expérientiel, dans le sens d'une intimité. En cela il convient de le replacer dans une durée peut-être à la manière d'Henri Bergson, « dans un jaillissement effectif de nouveauté imprévisible »<sup>437</sup> inscrite dans chaque singularité de parcours de vie.

Ce mouvement esquissé, (mais il l'a souvent été avant la thèse, dans son désir et son projet) ne paraît pas devoir ou pouvoir s'arrêter. S'il s'agit de résonances au monde, alors elle perdurera au-delà de l'écriture imprimée de la recherche, finitude de la thèse.

Penser l'achèvement de la thèse en terme d'achèvement personnel paraît réduire toutes les possibilités émancipatrices dont elle est la promesse.

---

<sup>436</sup> CANTER-KOHN Ruth, 2000, « Résonance et raisonnement : travail de chercheur en Sciences Humaines » in FELDMAN Jacqueline, C.-KOHN Ruth (dir.), *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p., pp. 249-263, p.250.

<sup>437</sup> BERGSON Henri, 1930, « Le possible et le réel » in *La pensée et le mouvant*, 1938 (édition 1987), PUF, Paris, 291 p., p.116.

## 2. Écrire ou agir, transgresser ou perpétuer : postures d'écrivaines ?

« L'APA reçoit une gamme variée de textes guidés par l'aiguillon de la mémoire, plus que par celui de la littérature. Dans la plupart des cas le point important n'est pas comment mais pour qui l'écrire. Le problème est celui du destinataire, de la légitimation. Dès qu'il est résolu, la machine à écrire peut partir ou repartir<sup>438</sup>. »

Dans ce chapitre il s'agit aussi de poser à travers quatre récits biographiques très différents de femmes hispanophones migrantes des postures variées face à l'écrit.

Deux des récits (ceux de Maria London et Isabel Gille) ont été trouvés par l'intermédiaire de l'A. P. A. (association pour l'Autobiographie et la conservation du Patrimoine Autobiographique<sup>439</sup>) créé par Philippe Lejeune en 1992<sup>440</sup>.

### 2.1. Maria London : le fil retrouvé

Maria London est chilienne et emprunte un nom de plume. Elle est née au Chili en 1950, en Patagonie. Elle vit en France, à Grenoble depuis 1976 et est ingénieure. Après des études universitaires scientifiques elle a quitté le Chili il y a 35 ans pour suivre son mari français. C'est à ses deux enfants qu'est dédié ce premier récit qui la conduit postérieurement à s'envisager comme écrivaine et à produire d'autres narrations (une fiction et un roman autobiographique<sup>441</sup> seront publiés par la suite).

Son récit *Le fil du milieu*<sup>442</sup>, déposé à l'APA en 2001, avait été initialement rédigé en espagnol et publié sous le titre *El hilo del medio* en 2001 au Chili<sup>443</sup>. Elle en a assumé elle-même la traduction et il est édité en 2003 en France sous le titre *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*<sup>444</sup>. Cette version servira de référence pour la pagination. En revanche, le titre initial *Le fil du milieu*, sera conservé car il est l'exact traduction de la première version

---

<sup>438</sup> LEJEUNE Philippe, 2009 « Moi contre moi : Philippe Lejeune & Philippe Vilain » in VILAIN Philippe, *L'auto fiction en théorie*, Éditions de la Transparence, Chatou, 120 p., pp. 105-118, p.113.

<sup>439</sup> <http://association.sitapa.org/accueil.php>

<sup>440</sup> cf. partie précédente : contexte des récits.

<sup>441</sup> LONDON Maria, 2007, *Le livre de Carmen*, Indigo Côté femmes, Paris, 101p. ; LONDON Maria, 2012, *Le rêve et la chute. Récit d'une quête d'absolu*, L'Harmattan, Paris, 100 p.

<sup>442</sup> *Le fil du milieu*, 2002, APA 1515, Garde mémoire N°5 , écho n° 248, p. 170, textes déposés en 2000 & 2001, 194 p.

<sup>443</sup> LONDON Maria, 2001, *El hilo del medio*, RIL editores, Chili.

<sup>444</sup> LONDON Maria, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, L'Harmattan, Paris, 230 p.



espagnole et qu'il correspond à un choix d'auteure (la modification de titre est intervenue après les recommandations de l'éditeur français).

Le récit : Le fil du milieu.

Ce récit est la reconstitution de l'histoire familiale – maternelle et paternelle – venue de l'Est (Ukraine, Crimée et Croatie) au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle y retrace le parcours migratoire de deux familles – qui se rejoindront pour composer les deux branches de la sienne – en menant une véritable enquête sur les différents protagonistes. Cette enquête, avec recherche d'informateurs et d'informations se révèle devenir une véritable quête de sens. Pour quelle raison migrer ? Poser cette question vis-à-vis de ses aïeux est une forme de réactualisation de sa propre problématique de migrante. Le prologue pose d'emblée la question du manque et de la perte :

« Je dédie ces pages à tous ceux qui, descendants d'immigrants du monde entier, ont ressenti l'envie de regarder en arrière, de s'interroger sur leurs racines restées sur un autre continent, et qui ont découvert avec tristesse, qu'une partie de ces racines était pour toujours hors de terre<sup>445</sup>. »

Maria pose ensuite par un schéma le nom de ses ancêtres (trois de ses grands-parents et quatre de ses arrière-grands parents ainsi que la maman d'une arrière grand-mère) migrants avec leur lieu d'origine et la date de leur voyage vers le Chili. Reconstitutions généalogique, historique et identitaire s'imbriquent dans son discours. D'emblée elle regrette que son nom de jeune fille soit ignoré de la plupart de ses proches en France.

Le récit l'implique directement. A la première personne, il évoque, dès les premières lignes, le sentiment de nostalgie éprouvé quelques années après son installation en France. La langue maternelle non partagée avec ses enfants lui occasionne « quelques sillons dans mon âme » dit-elle<sup>446</sup>.

C'est la lecture d'un ouvrage de Claude Michelet évoquant le Chili qui déclenche – par la similarité des récits de migration – l'envie d'en savoir plus sur celle de sa propre famille. Alors l'enquête débute. Père, tantes, cousines éloignées sont mises à contribution pour alimenter, préciser, affiner la saga familiale. Les différents courriers ou dialogues sont reportés afin d'établir des recoupements entre ces diverses sources d'information qui aiguissent et stimulent le désir d'en savoir plus :

---

<sup>445</sup> London Maria, 2003, *ibidem*, p. 9.

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 14.

« Ce que mon père dit excite mon imagination sans bornes. L'histoire du naufrage de mon arrière-grand-père est encore plus vraie que celle du roman « Los Pioneros ». D'un seul coup me revient en mémoire ce que Filo racontait. Est-il possible que ce soit vrai ? Elias Matkovic fut-il le seul survivant du naufrage ? C'est une histoire extraordinaire<sup>447</sup> ! »

La quête de l'histoire extraordinaire passée plonge le présent de Maria dans une irréalité presque magique et aux effets intemporels. Les récits se juxtaposent : le présent de l'enquête, le passé des aïeux, les souvenirs d'enfance qui resurgissent. Un marqueur, tel un journal de bord, indique sporadiquement le temps de l'enquête. Les lieux également se télescopent, s'entrecroisent. Différentes régions du Chili, de France, l'Espagne, les Balkans se succèdent et s'entrelacent au cours de la narration. Punta-Arenas, la ville de naissance de Maria, en Patagonie, est longuement évoquée, car c'est avec regret qu'elle l'a quitté enfant, pour une autre ville.

Mais c'est internet qui permet de retrouver et de renouer avec des membres éparés de la famille ; c'est ce qu'elle intitule « rencontre dans le cyberspace » :

« Il va de soi que je communique à mes parents et à ma sœur Ana-Maria ma rencontre cybernétique avec Darko, le cousin de la branche perdue de la famille Matkovic. Ma mère trouve cela tellement émouvant qu'elle n'hésite pas à décrocher son téléphone pour appeler aussitôt son cousin Boris, le père de Darko<sup>448</sup>. »

Les effets dans le présent sont donc bien réels et les collègues, amis, suivent les différentes péripéties de cette recherche. Ce sont les premiers qui, selon Maria, évoqueront l'écriture :

« Je partage aussi avec eux l'excitation de mes échanges avec Darko. Il faudra que tu écrives un livre, dit Christian. Tu plaisantes ? Je ne sais pas écrire, je ne suis pas capable de le faire et en plus, même si je le voulais je n'aurais pas le temps de me consacrer à une telle folie<sup>449</sup> ! »

Après Darko c'est Claudette qui est retrouvée et des échanges intenses se tissent à partir des courriers électroniques. Un voyage à Barcelone matérialise la rencontre et en génère de nouvelles avec, par exemple, la sœur de Darko invitée à se joindre à un futur voyage au Chili :

« Et je vois dans ses yeux qu'elle commence à rêver. Ana est en train de rentrer dans cette histoire. Viendra-t-elle ? Je suis émue rien qu'à l'idée de penser à sa rencontre avec Claudette. Qui sait, elle finira peut-être par connaître son demi-frère<sup>450</sup> ? »

---

<sup>447</sup> Ibid., p. 26.

<sup>448</sup> Ibid., p. 39.

<sup>449</sup> Ibid., p. 36.

<sup>450</sup> Ibid., p. 62.

Les rencontres génèrent de nouvelles rencontres, de nouveaux voyages. Gaviota qui s'intéresse à la psychologie transgénérationnelle, entre dans la danse des acteurs du récit ; Antonio, un autre cousin également. Un peu plus loin ce sera Maria-Cecilia, lors d'un trajet en avion. Rencontres fortes et complémentaires qui accompagnent et propulsent un peu plus loin l'enquête. Le projet d'écriture peut alors se dire :

« - Yvonne je devrais écrire tout cela, c'est trop et je ne peux plus le garder pour moi toute seule. Si j'étais écrivain, j'écrirais un livre. J'y pense depuis le jour où mon père m'a raconté l'histoire du naufrage d'Elias, mais sans prendre l'idée au sérieux. Je ne comprends pas pourquoi tout ceci m'arrive et si je ne l'écris pas je vais devenir folle.

- Demain je t'achèterai un cahier pour que tu le commences, me promet Yvonne.

- Formidable, je m'y mets dès demain. (...)

Le lendemain je n'attends pas qu'Yvonne aille acheter le cahier. Je le fais mais sans trop y croire. Je me connais assez bien et pense ne pas être capable d'écrire plus de deux ou trois pages. J'achète un petit cahier d'écolier, le moins cher, et m'assieds devant ma première page blanche.

Je suis devant un dilemme : dans quelle langue écrire<sup>451</sup> ? ».

Une nouvelle intrigue s'immisce alors dans les divers espaces du récit : comment écrire ? Sous quelle forme ? Pour qui ? Lettres fictives qui deviennent réelles, personnages du récit qui se transforment en lecteurs de la fiction, la quête semble se déplacer de l'histoire à la transcription de l'histoire.

Le voyage au Chili provoque une remontée de souvenirs : l'adolescence et les doutes existentiels, l'étonnement provoqué par la découverte de racines juives jusqu'alors tuées par sa famille. Ses études, la politique qui oppose le pays et dont elle se sent étrangère, le climat violent et radical l'effraie. Le coup d'État qu'elle n'apprendra que trois jours après pour cause de retraite dans les bois. Le silence idéologique imposé qui s'ensuit dans les conversations. La défiance générale. La rencontre avec Patrick, son mari, en 1974, à l'université alors qu'elle vient d'obtenir un poste de professeur et lui faisant sa coopération en qualité de professeur de mathématiques. Leur départ pour la France en 1976 au moment où les arrestations se font nombreuses autour d'eux et qu'elle comprend peu à peu la situation du pays qu'elle quitte.

C'est aussi le passé plus ancien qui ressurgit en questionnant les témoins (parents, grand-tantes, cousins), en consultant les archives, des pans de l'histoire familiale se reconstituent, sont mis à jour. Maria collecte des bribes qui constituent un énorme puzzle qu'elle a la tâche d'assembler afin de rédiger l'histoire des ancêtres. Sa posture d'écrivaine s'épaissit peu à peu par la présentation que les autres font d'elle :

---

<sup>451</sup> Ibid., pp. 67-68.

« « Réalises-tu, tante Milka ? Claudette m'a présentée comme écrivain actuellement occupé à travailler sur un roman historique, il ne faut pas exagérer ! En plus au Ministère de l'Éducation<sup>452</sup> ! »

Ce sont les échanges sur sa réalisation et les questions qui y ont trait sur sa forme qui l'aident à avancer dans cette voie. Le titre *El hilo del medio*<sup>453</sup> sera donné par l'un des cousins en l'hommage à la tante Filomène, fil comme le fil conducteur du récit, celle qui a conservé les traces familiales et a légué à Maria le désir de le renouer, le tisser. Ce qui fera dire à Maria : « Ce livre n'est pas seulement le mien : chaque page porte quelque chose que quelqu'un m'a offert<sup>454</sup>. »

Cette recherche a un aspect magique car certains personnages possèdent des qualités divinatoires ou ésotériques qui leur permettent parfois d'entrer en contact par le biais de rêves avec les disparus.

A la fin de l'ouvrage, Maria s'aperçoit de l'écart entre sa visée initiale et le résultat produit en elle et chez ses proches :

« Je croyais qu'en racontant mon histoire que j'allais guérir ma nostalgie et je découvre qu'elle n'a fait que grandir. J'ai écrit guidée par le désir de partager avec mes enfants la part de vie qui leur revenait à travers moi et, eux, ils n'ont rien voulu lire<sup>455</sup>. »

Elle traduira son récit en français afin que sa fille le lise. Elle réalisera également un voyage en Croatie, après la publication de son livre au Chili, afin de retrouver la terre de ses ancêtres<sup>456</sup>.

## 2.2. Isabel Gille<sup>457</sup>

Le récit , *Andalouse en Bourgogne*<sup>458</sup>.

---

<sup>452</sup> Ibid., p. 161.

<sup>453</sup> Le fil du milieu

<sup>454</sup> London Maria, 2003, p. 172.

<sup>455</sup> Ibidem, p. 227.

<sup>456</sup> Une première version de cet épisode (qui constitue l'épilogue de la version française) a été déposé à l'A.P.A. sous son nom de femme mariée : CHENIN Maribel, 2004, *Dans la terre de mes ancêtres, voyage en Croatie et au Monténégro du 1er au 11 avril 2002*, 15 p., APA 1515-2, Garde Mémoire n°6, n° 255, p. 156, non publié.

<sup>457</sup> Le nom d'auteur porté est Maria-Isabel Gille, mais afin de ne procéder à aucune confusion avec Maria London dont le prénom réel est Maria Isabel (Maribel), c'est Isabel uniquement qui sera conservé comme prénom dans ce travail.

<sup>458</sup> *Andalouse en Bourgogne*, 100 p., APA 1099, Garde mémoire n° 4, écho n° 60, p. 40, 2000. Textes déposés en 1998 & 1999.

C'est son récit de vie. Elle le rédige en France et en français, alors qu'elle est déjà bien avancée dans son parcours. Ses enfants sont grands et autonomes. Cette écriture prendra du temps à se réaliser pleinement (l'un de ses fils évoquera des années) et son mari l'aidera à effectuer des corrections et des remaniements (titres et division en chapitres par exemple), il est considéré comme achevé en 1989, date qui figure en début de tapuscrit (effectué par le mari d'après un cahier manuscrit). Il est constitué de quinze chapitres d'étendues variables qui totalisent un volume de cent pages. La majeure partie du récit traite, de manière chronologique, de la période précédant son mariage. Un chapitre « Comment est né ce récit<sup>459</sup> » évoque spécifiquement les conditions et les motivations d'élaboration du texte. Son dépôt à l'APA date de 1999 et il n'a jamais été publié. Il apparaît dans le Garde Mémoire de l'année 2000<sup>460</sup>.

En 1997, un cousin espagnol<sup>461</sup> vient pour l'été à l'université de Dijon pour suivre un cours de français et rencontre Isabel qui lui raconte des anecdotes du village et lui confie son récit. Il le traduira en espagnol et un exemplaire sera déposé à la bibliothèque municipale de Cañete de las Torres (Andalousie), lieu de naissance d'Isabel.

Une version numérique en français a été réalisée pour la thèse, elle est placée en annexe.

### L'histoire d'Isabel

Isabel est née en 1917 dans un petit village près de Cordoue en Andalousie. Elle ne donne d'ailleurs pas la date de sa naissance, mais c'est par son acte de décès (en 2011 en France, dans la ville de Dijon, il est indiqué qu'elle avait 94 ans) que l'on peut reconstituer cette indélicate information. Elle est l'aînée de cinq, la fratrie est composée de trois frères et d'une sœur. La description de son enfance se nourrit de celle de la vie d'un village dans le sud de l'Espagne dans les années vingt. Des scènes agricoles se succèdent et offrent une description précise et minutieuse des techniques et usages de l'époque, comme celle du « trillo » (plateau en bois muni d'un siège « monté sur des axes garnis de disques dentés en acier », tiré par des mulets qui servait au battage des céréales). Le mode alimentaire, les manières de se procurer les produits, de les conserver et de les cuisiner est rapporté. Les corvées d'eau, les principales fêtes et les manières de se vêtir et de se comporter figurent également de manière souvent impersonnelle et collective : elle utilise très volontiers le pronom indéfini on, ou le nous qui a

---

<sup>459</sup> pp. 95-98.

<sup>460</sup> Garde Mémoire n°4 (année 2000), APA 1099- n°60 p. 40-41. Maria Isabel Gille, *Andalouse en Bourgogne*, 100 p.

<sup>461</sup> Antonio Martínez Vacas qui vit actuellement à Séville.

une valeur large de la famille ou la communauté villageoise. Ce sont de véritables tableaux de vie sociale :

« Même le dépôt restant au fond des pots à huile était précieusement mis de côté pour faire du savon avec des cristaux de soude, ou pour servir de combustible dans nos lampes (à huile). En ce temps-là rien ne se perdait<sup>462</sup>... »

Dès ses onze ans, la pauvreté de la famille – exploitants agricoles – est inévitable lorsque le père tombe malade. Les soins à payer, l'inactivité paternelle, qui implique l'absence de revenus, les plonge tous dans une précarisation importante. Tous les membres de la famille sont alors, dès le plus jeune âge, enjoins à trouver de quoi subvenir. Cette situation est évoquée avec les détails poignants qu'une jeune fille peut vivre, désintérêt des parents plus fortunés, désir d'école, obligation de travaux agricoles éreintants et peu rémunérés :

« J'avais treize ans et mon frère Manuel à peine dix, car c'est de nous deux qu'il s'agissait. A partir de ce jour, nous sommes allés travailler chez cet oncle, âpre au gain, sans pitié. Il nous considérait comme ses esclaves nous faisait travailler comme des adultes, mais nous payait comme des enfants<sup>463</sup>. »

La maladie du père se stabilisant, la situation familiale s'améliore progressivement et Isabel parvient à quitter les labours des champs. Elle s'adonne alors à des travaux de couture non rémunérés mais qui lui permettent de se confectionner des robes. Elle décrit cette activité comme une forme de compensation :

« Plus tard, mon père obtint enfin un emploi à la Mairie et notre situation s'améliora un peu. Mais pour moi, il n'était pas question d'aller à l'école ; encore moins d'avoir des jouets. J'étais une grande fille. J'ai toujours été grande sans jamais avoir été petite et je n'ai jamais connu l'insouciance des enfants. On m'a si souvent répété: "tu es grande, tu dois comprendre", que finalement depuis mon enfance je me suis toujours cru déjà grande<sup>464</sup>. »

Cette période s'achève avec le récit de la tragédie familiale occasionnée par la Guerre civile. Celle-ci est datée précisément : « La guerre civile commencera le 19 août 1936 <sup>465</sup> ». Isabel, annonçant qu'elle ne souhaite pas parler politique, évoque les prémices et les informations retransmises par haut-parleurs du poste radio du café du village. C'est alors l'ordre d'évacuation des habitants dans les trois jours qui se traduit pour les siens par la fuite en camion puis en train de marchandises jusque dans la province de Lérida (Catalogne). Il faut à cette occasion se délester de biens précieux mais non indispensables dans l'urgence (couverts

---

<sup>462</sup> p. 7.

<sup>463</sup> Isabel Gille, op. Cit. p. 21.

<sup>464</sup> Ibidem, p. 19.

<sup>465</sup> Ibidem, p. 25.

en argent, linge neuf conservé pour le trousseau des filles, etc.). C'est un récit d'exode. La famille au complet se déplace et entame une épopée de réfugiés qui ne s'achèvera que bien des années après, en France. Cependant, cette première migration à l'intérieur du pays présente bien des similarités dans les changements qu'elle occasionne avec celle au-delà des Pyrénées. Ils sont accueillis dans des conditions précaires (une chambre pour eux cinq) mais sont nourris convenablement par les villageois grâce à une entraide organisée collectivement.

« La véritable tragédie, par contre, était le fait que les enfants ne pouvaient pas être admis dans les écoles, car on n'y enseignait que le catalan. Il nous semblait ne plus être en Espagne. Nous ne comprenions rien au langage des habitants ; d'ailleurs à part quelques jeunes gens qui venaient nous rendre visite, ils ne nous fréquentaient pas, tout au moins la plupart d'entre eux.<sup>466</sup> »

Un jeune homme parlant un peu de castillan vient finalement faire le maître d'école pour les réfugiés car les enfants désœuvrés commencent à faire des bêtises. Il faut de plus les vêtir car le climat est très différent de celui de l'Andalousie et ils ne possèdent que les seuls vêtements portés lors de la fuite puisque les bagages ont dû être abandonnés. Mais très vite, le couvent qui les abrite est réquisitionné. Le groupe se disperse et la famille d'Isabel est relogée dans une grande maison abandonnée par ses propriétaires. Les repas ne sont plus collectifs, une petite indemnité est accordée à chacun, afin de pourvoir aux premières nécessités. L'instituteur est réquisitionné, c'est la fin de la courte école. Ils demeureront trois ans dans ce village.

Une autre date est expressément indiquée : c'est le 5 avril 1938. Isabel se souvient précisément de ce qu'elle portait ce jour-là et de ce qu'elle faisait à onze heures du matin. Des sirènes, des bruits d'avion déchirent le ciel. Le père les emmène hors de la maison, dans les champs. Ils se couchent. Une bombe s'abat dans le champ. Son père, sa sœur et son plus jeune frère ne se relèvent pas : ils meurent juste à leurs côtés.

Isabel, son frère Juan et leur mère, blessés mais survivants, sont sommés par les brancardiers de monter dans l'ambulance pour rejoindre l'hôpital et d'abandonner sur place leurs trois morts. Leur hospitalisation durera plus d'un mois. Mais Manuel, un frère absent lors du bombardement demeure introuvable.

Des son côté il les a cherchés, mais durant leur absence ils ont tous été déclarés décédés (d'ailleurs à leur retour au village toutes leurs affaires auront été dispersées et la maison est éventrée) : Manuel s'engage et part pour le front dans une unité d'anarchistes. En

---

<sup>466</sup> Ibidem, p. 29.

1939, l'ordre d'évacuer le village où les trois rescapés ont trouvé refuge dans un nouveau logis est donné.

Ils sont de nouveau sur les routes, comme tant d'autres, mais cette fois à pied, pour fuir. Juan est malade et ils sont isolés dans leur cheminement, les groupes constitués ne voulant pas l'attendre. Ils parviennent très difficilement à se nourrir et connaissent la faim.

Ils parviennent malgré tout à la frontière en février où une foule de réfugiés fait la queue jour et nuit pour attendre un document rendant le passage possible.

« Pour obtenir ce "passeport", nous avons été obligés d'attendre, jour et nuit, même quand les bureaux étaient fermés, en nous relayant dans la file pour ne pas perdre notre place. Ceux qui le possédaient se rassemblaient immédiatement. On les entassait les uns contre les autres, serrés comme des sardines, dans des wagons de marchandises. Pas pour longtemps heureusement ; juste le temps de rejoindre la frontière française. Du côté français l'écartement des rails est différent<sup>467</sup>. »

Du côté français, après deux piqûres sanitaires et un solide repas, c'est de nouveau dans un train à la destination inconnue qu'ils sont placés et traversent un pays aux regards méfiants et hostiles. Le changement alimentaire rend les passagers malades ce qui accroît la malveillance des militaires et des personnes rencontrées.

« Heureusement, nous ne comprenions pas le français car, je l'ai appris plus tard certains faisaient à haute voix, des réflexions affreusement méchantes. Un individu, que j'aurai "occasion de rencontrer plus tard, n'ira-t-il pas jusqu'à dire aux chauffeurs de cars : "Mais jetez donc toute cette racaille dans la Saône<sup>468</sup> !" »

Auxonne, ville de Bourgogne, sera la destination finale de ce périple ferroviaire. Des cars les attendent pour les mener jusqu'au camp, une usine désaffectée de matériel sanitaire au village de Villers les pots.

Ce sont des gendarmes qui gardent le camp espagnol, duquel il leur est interdit de sortir durant la période de quarantaine. La vie s'organise dans des conditions qui ne peuvent que s'améliorer (vermine, gale, poux, etc.), les douches sont presque inutilisées car surveillées par les militaires. Le petit frère malade, Juan, s'alimente mal ce qui génère de l'angoisse pour la famille. Les tâches assignées aux militaires peuvent être l'objet de compensations alimentaires si elles sont effectuées par les réfugiées (repas, service). C'est ce à quoi se propose Isabel pour permettre à Juan d'obtenir quotidiennement une tranche de viande grillée.

---

<sup>467</sup> Ibidem, p. 38.

<sup>468</sup> Ibidem, p. 40.



Après cette période de réclusion totale, certains, dont Isabel et sa mère, obtiennent l'autorisation d'aller travailler auprès des maraîchers alentour à condition de revenir avant vingt heures. Très vite Isabel trouvera un emploi stable dans une ferme située à trois kilomètres. Elle y restera durant dix ans. Obtenir un emploi, pouvait permettre d'accéder au statut de travailleur étranger avec une carte de séjour et ainsi quitter le camp. D'autres manières de le quitter ressemblent à ce qui s'appelle aujourd'hui « l'aide au retour<sup>469</sup> ».

« Vers le mois de juin, on commença à nous distribuer des imprimés à remplir et à signer. La plupart d'entre nous, ignorant ce que cela signifiait, faisait ce qu'on leur demandait. Mais trois jours plus tard on leur remettait un billet de chemin de fer pour l'Espagne, avant de les emmener prendre un train à Auxonne. Très surprises, elles partent, en disant qu'elles écriraient "Les roses sont fleuries" si tout va bien, ou "les feuilles sont tombées" dans le cas contraire. Nous n'aurons jamais de leurs nouvelles<sup>470</sup>. »

Tous les trois obtiennent, par un emploi, une carte de séjour. Même Juan, chez qui les médecins de l'hôpital ont décelé une maladie aux poumons, travaille. Cela leur permet de trouver un petit logement hors du camp.

« Chaque année, nous devions présenter pour contrôle, notre carte de séjour à l'administration. C'était un document vert à trois volets, avec notre photo d'identité : on nous y voit de profil ; nous sommes très maigres et avons plutôt l'air de repris de justice que de travailleurs. Quand je la revois, j'en ai encore la chair de poule<sup>471</sup> ! »

Cependant, leur situation paraît plus enviable que celle de Manuel, le frère resté en Espagne à leur départ ; ils obtiennent enfin de ses nouvelles. Il a entre-temps également migré en France alors que les postes-frontière sont occupés par les franquistes. Il n'obtient donc pas le statut de réfugié politique et est interné avec son régiment, entièrement désarmé au camp du Vernet, proche de la frontière espagnole. Il y restera huit mois.

« C'était entouré de barbelés, cinquante hectares de baraquements en bois, à toit de papier goudronné, qui au cours de la guerre 1914-1918, avaient servi pour des prisonniers allemands.

---

<sup>469</sup> Sous la forme d'une prime, elles sont attribuées à certains étrangers en situation irrégulière et faisant l'objet d'une obligation de quitter le territoire français (O.Q.T.F.). Les montants de l'aide au retour ont été revus à la baisse depuis le 1er février 2013. D'après l'arrêté (publié au « Journal officiel » du samedi 19 janvier 2013), cette aide au retour (octroyée une seule fois à un ressortissant étranger au moment du départ) comprend :

- une aide administrative et matérielle à la préparation du voyage vers le pays de retour,
- une prise en charge des frais de réacheminement depuis le lieu de départ en France jusqu'à l'arrivée dans le pays de retour. Cette prise en charge couvre le transport de personnes et le transport de bagages dans la limite de 40 kilogrammes de bagages par adulte et 20 kilogrammes de bagages par enfant mineur
- une allocation d'un montant forfaitaire de 500 euros par adulte et de 250 euros par enfant mineur.

L'Office français de l'Immigration et de l'Intégration dispose d'un site dédié à ces informations : <http://www.ofii.fr/retournerdanssonpays57/> . Consulté le 14/08/13.

<sup>470</sup> Ibidem, p. 48.

<sup>471</sup> Ibidem, p. 49.

Dans les baraques surpeuplées, meublées de châlits à étages, les internés vivaient misérablement. Le potage n'était qu'un liquide clair, avec quelques traces de légumes. La viande arrivait parfois avariée. Elle était alors enterrée, car impropre à la consommation<sup>472</sup>. »

La guerre est déclarée en France, les hommes mobilisés, les chevaux et camions réquisitionnés. Les militaires français occupent une partie de leurs installations. Isabel s'installe à la ferme, dans une jolie chambre, chez sa patronne maintenant seule et avec un surcroît de travail. Elle est logée, nourrie, habillée mais non rémunérée. Parfois quelques pièces lui permettent d'aller au cinéma avec les autres filles du village.

La population demeure suspicieuse et parfois malintentionnée à son égard. La déroute advient et il faut fuir une nouvelle fois dans la crainte des bombardements :

« Le soir du 15 juin 1940, vers dix-neuf heures, nous partîmes avec un chariot où étaient entassés toutes sortes de choses : provisions diverses, légumes, ustensiles de cuisine, matelas, édredons, couvertures jouets d'enfant... La grand-mère, les enfants et leur mère (son mari devait nous retrouver chez des parents au Creusot) ainsi que maman, étaient assis dans ce véhicule tiré par un cheval. Nous les jeunes, nous suivions à bicyclette.

Pour nous, ce départ était bien moins fatigant que les précédents, mais tout aussi angoissant<sup>473</sup>. »

Cinq jours après c'est le retour : ils n'ont pas été les victimes des bombardements de Beaune et de la gare d'Auxonne et les Allemands les ont dépassé. La vie à la ferme reprend avec les cartes d'alimentation et les tickets de rationnement. Les militaires allemands cette fois, s'installent à la ferme et réquisitionnent une partie des récoltes. Isabel a souvent peur d'eux, surtout lorsqu'elle est seule.

« Un après-midi, par exemple, nous avons vu arriver un militaire passablement. Ivre, qui faisait partie d'une unité ayant passé la nuit au village. Nous lui avons vendu les oeufs qu'il réclamait et il est parti. Mais en plein milieu de la nuit, voilà que j'entends ma patronne crier. C'était ce même soldat, qui passant par une fenêtre mal fermée ; était venu la surprendre dans son lit. Il s'est finalement sauvé, mais nous avons eu très peur. Rapidement habillées, nous nous sommes réfugiées chez un voisin, n'osant plus rentrer chez nous, craignant le retour de l'Allemand<sup>474</sup>. »

En 1943, son patron revient de captivité, ce qui provoque un soulagement à bien des égards. Quelques mois plus tard, un enfant naît, Isabel en est la marraine et c'est une charge de plus réservée à Isabel qui continue à travailler dur pour le couple. Depuis son retour, le mari lui

---

<sup>472</sup> Ibid.

<sup>473</sup> Ibidem, p.53.

<sup>474</sup> Ibidem, p.57.

réserve des reproches injustifiés alors que vis-à-vis de l'extérieur le couple adopte une attitude protectrice :

« Mais en dépit de ces "savons", de ces reproches qui se reproduisaient trop souvent à mon gré, mon patron en toutes circonstances prenait ma défense. J'aurai l'occasion de le constater à plusieurs reprises. Il faut dire que j'étais plutôt bien considérée à la maison. Lorsque nous avions des invités, je mangeais avec eux, à la même table, Bien sûr, je faisais le service, ainsi que la vaisselle... "C'est comme si tu étais ma fille" me disait ma patronne. Ce n'était peut-être pas tout à fait vrai<sup>475</sup>. »

Deux neveux de sa patronne sont dans le maquis, ils s'engagent par la suite dans l'armée de libération. Elle s'inquiète particulièrement pour l'un deux qui est opéré à plusieurs reprises pour des blessures gangrénées. Amputé, il est sauvé mais ne pourra plus travailler à la ferme. Il entame une formation pour devenir comptable.

Pour sa part, son frère Manuel parvient à les rejoindre définitivement dès la Libération, puis il s'installe à Dijon où il fondera une famille.

Le neveu de la patronne revenu de sa formation – il n'a pas de prénom dans le récit – passe du temps avec Isabel et la demande en mariage. La famille s'offusque de ce choix.

« On n'avait pas idée de ça ! Une simple employée de culture, pas riche, pas française, un peu trop âgée à leur gré ; ni fainéante ni légère bien sûr, mais ce n'était pas suffisant<sup>476</sup>. »

Mais finalement, au bout de quelques mois, les réticences s'estompent et le mariage est programmé longtemps à l'avance afin de concorder avec la fin des plus gros travaux agricoles de l'année suivante. C'est la patronne qui impose cet ajournement mais dans le même temps qui soutient Isabel dans ses choix et qui financera pour moitié la noce. A vingt-sept ans, Isabel quitte l'autorité de sa mère et de sa patronne et peut enfin aller voir un film jusqu'au bout car elle est raccompagnée au cinéma par son fiancé !

Quelques jours après le mariage, ils emménagent dans une petite maison à proximité. Ils la meublent chichement mais ne manquent de rien. Son mari travaille en ville, Isabel cultive un potager et revend même quelques légumes de sa production.

« Le mariage avait changé ma vie. Le matin, je faisais le ménage, puis la cuisine. L'après-midi je cousais, je tricotais, je marquais mon linge, ce que je n'avais pas eu le temps de faire avant mon mariage<sup>477</sup>. »

Neuf mois après, elle donne naissance à son premier garçon et explique les nombreuses et fastidieuses tâches qui incombent à cette époque aux soins d'un nouveau-né. Peu de temps

---

<sup>475</sup> Ibidem, p. 64.

<sup>476</sup> Ibidem, p. 74.

<sup>477</sup> Ibidem, p. 81.

après, on décède chez sa propre maman une tumeur au foie. Cette dernière décède très rapidement et passe ses derniers jours dans la maison d'Isabel, conformément à ses dernières volontés. Son mari, au chômage pendant un mois, retrouve un emploi mais à Beaune. Ils déménagent alors à la ville. Un deuxième enfant et quelques déménagements plus tard, c'est une vie de famille aux contours bien réglés qui semble définir la vie d'Isabel. Quelques éléments semblent empreints de l'histoire collective de l'époque :

« Quelques années passèrent...Nous achetâmes une voiture, une 4 CV Renault, un modèle tout simple, sans chromes, de teinte uniforme. Mais pour les enfants ce fut un événement ! " Papa a une auto. " Cependant les affaires de l'épicerie ne marchaient pas très fort, avec la concurrence des grands magasins, Docks, Economiques. Les petites épiceries commençaient à disparaître. Ensuite les magasins à succursales seront à leur tour victimes des "grandes surfaces"<sup>478</sup> ... »

Ses garçons grandissent, son mari évolue dans différentes entreprises, ils déménagent, deviennent propriétaires, s'offrent leurs premières vacances à la mer. Isabel se sent isolée, elle aurait bien aimé travailler à l'extérieur de chez elle afin de pouvoir converser et aussi, peut-être acquérir un statut. L'un de ses chapitres – parmi les plus courts – s'intitule : « Femme au foyer », en exergue un extrait indique tous ses regrets : « Nous sommes les sans-profession ». Dans ces deux pages<sup>479</sup> elle indique et prend une forme de revanche sur la résignation qui l'a assignée et réduite aux tâches ménagères, alors qu'elle aurait souhaité accéder à un rôle plus large.

Le sentiment d'isolement elle le vit également au sein de la cellule familiale, dans laquelle ne s'étant pas sentie légitime pour aider les enfants à leurs devoirs, elle s'est peu à peu écartée de toutes les conversations « sociales » (politique, travail, études) que les garçons partagent avec leur père.

« Le matin, mes enfants partaient à l'école, au lycée, mangeaient à la cantine, ne revenaient que le soir. Mon mari, par contre, rentrait à midi, sauf certains jours où il déjeunait avec des collègues. Ni les uns, ni les autres, ne me parlaient de leurs études, du travail. Jamais je ne connus les collègues du bureau de mon mari. Je souffrais énormément de tout cela ; j'étais seule, isolée<sup>480</sup>. »

C'est dans ce contexte, qu'elle décide de franchir la porte d'un centre social qui propose des cours pour adultes. Elle s'en est déjà approchée à plusieurs reprises mais c'est en ayant connaissance de la légitimité de sa situation pour en bénéficier (elle est désormais française par le mariage), qu'elle osera y entrer.

---

<sup>478</sup> Ibidem, p. 89.

<sup>479</sup> pp. 93-94.

<sup>480</sup> Ibidem, p. 94.

« C'est en lisant, dans le journal, la date d'inscription à ces cours, qui ne tenaient compte, ni de la race, ni de la religion, de la nationalité ou de la connaissance du français des élèves, que je décidai, bien qu'étant française, de m'inscrire<sup>481</sup>. »

Dès le premier entretien, dans lequel elle raconte son parcours, son interlocutrice pose la possibilité du témoignage écrit : « Ecrivez donc cela quand vous saurez le français, ça vaudra la peine d'être lu<sup>482</sup>. »

C'est avant tout la bienveillance des formateurs dont elle se souvient. L'année suivante, ayant pris un peu d'assurance, c'est dans un autre centre qu'elle ira s'inscrire aux cours d'alphabétisation, puis par la suite à un cours de français plus généraliste et qu'elle décrit comme : « des cours de formation continue, cycles de formation et d'expression française, fréquentés par des femmes françaises qui avaient un certain degré d'instruction<sup>483</sup>. »

C'est encore un professeur qui lui conseille d'écrire son récit de vie mais elle ne se sent pas encore « prête » pour le faire :

« Je n'étais pas encore, à ce moment là, assez sûre de moi pour le faire, mais j'espérais bien en avoir l'occasion. Elle se présentera plus tard. Ces cours n'ont duré que deux ans et je perdrai de vue, élèves et professeur<sup>484</sup>. »

Un autre cours, une nouvelle sollicitation et voilà Isabel lancée :

« C'est quand une monitrice, pour corriger nos phrases et nos fautes d'orthographe, nous demanda d'écrire ce qui nous passerait par la tête que je commençais ce récit. Les autres parlèrent de leurs dimanches, de leurs journées de travail. Tandis que moi, plus j'écrivais, plus les souvenirs me revenaient en mémoire, et plus j'y prenais goût<sup>485</sup>. »

Elle poursuit donc son récit à la maison. Fait corriger les premières ébauches par ses « monitrices » puis recopie au fur et à mesure les versions corrigées dans un petit cahier. Enfin un jour, son mari la questionne (elle avait envie qu'il le fasse) et elle lui montre – certainement avec un peu d'appréhension – son récit manuscrit. Heureuse de s'apercevoir du retour très positif de son époux, elle accepte son aide, modifie certains éléments (de présentation par exemple) et il le lui tape à la machine à écrire.

Son récit s'achève sur un bilan doux-amer, une dédicace à ses enfants et à sa famille.

« Jamais je n'ai travaillé hors de chez moi après mon mariage, mais cependant, je me suis donné beaucoup de mal. C'était sans doute mon plaisir. Je ne le regrette pas.

---

<sup>481</sup> Ibidem, p.95.

<sup>482</sup> Ibid.

<sup>483</sup> Ibidem, p. 96.

<sup>484</sup> Ibid.

<sup>485</sup> Ibidem, p. 98.

Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? Pourquoi pas ? Maintenant, mon bonheur, c'est celui de mon foyer, de mes enfants, de mes petits-enfants, de tous ceux que j'aime<sup>486</sup> ... »

C'est finalement sur sa place de femme qu'elle achève ce récit de vie.

### 2.3. Silvia B. S. : un fleuve qui libère

Elle est née à Buenos Aires en 1934 et vit actuellement à Paris. Elle a vécu une partie de son enfance en Uruguay dans la famille de sa maman (d'origine espagnole) décédée lorsqu'elle était bébé, puis en Argentine avec son père (de descendance française). C'est à Buenos Aires qu'elle commence à écrire en espagnol, sa langue natale, des poèmes et des nouvelles. En 1961, elle vient en France pour un court séjour et y demeure depuis lors. Elle poursuit ses écrits en français<sup>487</sup> et effectue des traductions littéraires.

Silvia Baron Supervielle est une écrivaine reconnue. Présentée comme femme de lettres sur de nombreux sites internet, elle a été récompensée pour l'ensemble de son œuvre en 2013 par le prix de littérature francophone Jean Arpp. De nombreux hommages ou manifestations lui sont dédiés<sup>488</sup>. Elle accède aujourd'hui à une notoriété importante dans le monde des belles-lettres<sup>489</sup> et compte plus de vingt ouvrages publiés en son nom propre (romans, nouvelles, recueils de poésies, récits, entretiens) ainsi que de nombreuses traductions en espagnol et surtout en français (Yourcenar, Borges, Ocampo, etc.). *Le pays de l'écriture* est publié en 2002 au Seuil et a reçu le prix Tristan Tzara<sup>490</sup>.

Le récit *Le pays de l'écriture*<sup>491</sup>

Classé parfois dans les récits autobiographiques<sup>492</sup>, parfois dans les récits poétiques car écrit à la première personne dans un style imagé et musical, il est composé de cinq cahiers

---

<sup>486</sup> Ibidem, p. 100.

<sup>487</sup> C'est en 1973 que Maurice Nadeau publie sous son véritable patronyme (et ce malgré la parenté avec Jules Supervielle) ses poèmes dans la revue *Les Lettres Nouvelles*.

<sup>488</sup> Par exemple une journée d'étude a été consacrée à son œuvre en sa présence le samedi 19 janvier 2013 à la Bibliothèque Nationale de France (site François Mitterrand) ; puis les 22 et 23 mars 2013 à Strasbourg dans le cadre des 8<sup>e</sup> Rencontres européennes de littérature

<sup>489</sup> Elle est officier de l'ordre national du Mérite ainsi que présidente du jury du Grand Prix national de la Poésie (février 2012).

<sup>490</sup> Qui récompense des œuvres de poésie en langue française.

<sup>491</sup> Baron Supervielle Silvia, 2002, *Le pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.

<sup>492</sup> Par exemple sur ce site grand public qui propose des lectures critiques : <http://www.lecture->

découpés en une dizaine de chapitres chacun (cinquante-cinq chapitres au total). On pourrait parler de fragments car ces textes brefs entremêlent souvenirs d'enfance, rêveries sur le surgissement de la langue devant la fenêtre ouverte, profondeur du questionnement identitaire joué dans et par l'écriture ainsi que des extraits de poésie et de prose que l'écrivaine affectionne particulièrement. L'écriture est à la fois très intime et ne dévoile pourtant en rien le récit de la vie personnelle de Silvia B. S. C'est le récit, la quête de la langue, de l'éloignement, d'une écriture de l'exil, de l'exil provoquant l'écriture et de l'exil par l'écriture.

Les premières lignes plongent le lecteur directement dans l'acte d'écriture en cours de réalisation :

« J'écris uniquement pour elle. *Elle* c'est moi, c'est toi, c'est nous. Qui me lira et qui ne me lira pas. C'est un visage que ma pensée rejoint, et qui se transforme<sup>493</sup>. »

Les problématiques de la langue sont directement liées à celle de la quête de soi-même, de la distance, de tous les voyages, les migrations :

« Les voyageurs s'en allaient, mais en traversant la mer, en changeant de pays, en laissant à découvert leur langue manquante, ils n'avaient qu'un espoir : se dégager de la robe pour se rapprocher d'eux-mêmes<sup>494</sup>. »

A travers les langues (la langue de la mère, la langue initiale, les langues parallèles, les langues secondaires, la langue intime, le chant, etc.) c'est une recherche de soi, de son identité, une quête vers « la langue de mon âme<sup>495</sup> » qui est mise en avant.

Le souvenir est ce qui porte et alimente l'écriture, après le départ :

« Après la traversée, je découvris le souvenir. Il n'est pas toujours dépositaire d'un passé. Il répond à une faim de l'écriture que rien d'autre n'assouvit<sup>496</sup>. »

Le retour impossible, la distance nécessaire pour ne pas appartenir vraiment, demeurer étrangère, se différencier de ce qui l'entoure<sup>497</sup>, lui procure un sentiment de « liberté unificatrice<sup>498</sup> ». La part des songes et des rêves habite l'écriture et la narratrice, « l'étrangère » comme elle se nomme. Ses lectures nourrissent à la fois l'ouvrage et l'écrivaine, mythes,

---

[ecriture.com/lecture.php](http://ecriture.com/lecture.php)

<sup>493</sup> Baron Supervielle Silvia, 2002, 2002, Opus Cité p. 11.

<sup>494</sup> Ibid., p. 16.

<sup>495</sup> Ibid., p. 235.

<sup>496</sup> Ibid., p. 23.

<sup>497</sup> Ibid., p. 23.

<sup>498</sup> Ibid., p. 22.

ouvrages d'art sont l'occasion de voyages, de chemins vers eux, vers ce qu'ils nous disent de nous.

Dante est longuement cité comme exemple d'une écriture guidée par l'amour, autre thématique récurrente :

« L'amour est mon moteur absolu. J'ai la certitude qu'il est le moteur de tous les arts, en particulier de l'écriture<sup>499</sup>. »

Une concomitance entre lecture et écriture s'opère dans les énigmes que ces deux opérations permettent de nous apprendre sur nous-mêmes. Des allusions sur des modes d'écritures anciennes, ancestrales, mystiques, ponctuent le propos. L'absence est envisagée comme une part inhérente à l'écriture<sup>500</sup>. L'écriture des Nahuas par exemple est longuement décrite car elle illustre une forme de quête personnelle et générale à travers elle.

« Écrire veut dire chercher, aller voir chez les peuples les plus lointains et oubliés, dans les ères qui ont presque disparu, ce qui pourrait me ressembler<sup>501</sup>. »

L'écriture est également envisagée comme transport mystique et une grande admiration pour les Écritures et les Livres imprègne le récit, émaillé de références et de citations. En revanche, elle refuse l'idée du don comme explication de la qualité d'un écrivain. C'est plutôt du côté de la présence que peut s'entrevoir la portée d'un écrit :

« Présence veut dire lien, battement, existence ; elle émerge du visible et de l'invisible. Je la reconnais dans un livre, de même que dans un tableau, une maison, un objet<sup>502</sup>. »

Le fleuve, qu'elle aperçoit à sa fenêtre, sa fenêtre d'écriture, lui donne le sentiment de rejoindre d'autres fleuves, par delà la mer et l'océan, toujours vers Buenos Aires. Les espaces deviennent alors fantastiques et elle parvient à atteindre un univers de songes où les lieux et les durées n'ont plus rien de réels. Le temps, comme la peur de l'oubli sont des éléments importants de son écriture :

« Tout écrit est un journal. Tout écrit est un jour qui fait halte. J'écris pour propager cette halte autour de moi<sup>503</sup>. »

Un autre ouvrage sera consacré par la suite directement à ce propos<sup>504</sup>.

---

<sup>499</sup> Ibid., p. 50.

<sup>500</sup> Ibid., p. 89.

<sup>501</sup> Ibid., p. 92.

<sup>502</sup> Ibid., p.270.

<sup>503</sup> Ibid., p.171.

<sup>504</sup> Baron Supervielle Silvia, 2009, *Journal d'une saison sans mémoire*, Gallimard, Paris, 251 p.



La graphie et les postures du corps ne sont pas négligées. La matérialité de l'acte est décrite dans ses limites de la page, du cahier, de la ligne, de l'encre et du trait ; des traces qu'il suffit de suivre pour cheminer vers le sens. Le copiste qui déforme, le traducteur qui interprète. Le cinquième cahier comporte des poésies élisabéthaines dont les versions originales puis traduites par ses soins permettent au lecteur d'appréhender les nuances. Pour elle, l'écriture appartient au désir d'éloignement qui parfois va se loger dans les rêves.

« L'éloignement fantastique qui s'étend d'ici jusqu'à mon rivage initial ne me suffit pas, ne me suffit plus. Il est nécessaire de se séparer davantage. De dépasser le courant extrême de la distance. D'envisager une traversée vers des régions que seul le rêve est capable d'imaginer et de peupler<sup>505</sup>. »

Elle va le rejoindre en achevant par ces mots le livre : « La nuit s'ouvre sur le pays de l'écriture<sup>506</sup>. »

---

<sup>505</sup> Ibid., p. 277.

<sup>506</sup> Ibidem.

### 3. Mythe du lecteur « je suis celui qui me lis », Mourir à soi-même

« Il n’y a pas de lecture naïve. Lire, cette activité par laquelle quelqu’un de singulier pénètre littéralement dans d’autres univers imaginaires que le sien, signifie – au premier chef pour l’écrivain – mais toujours à quelque degré pour le lecteur – s’être toujours laissé investir par un monde de culture<sup>507</sup>. »

Dans quelle perspective se place le chercheur lorsqu’il commence à travailler l’écriture du récit des personnes avec qui et sur qui il a travaillé ? Que veut-il laisser lire, que laisse-t-il lire du récit d’autrui ? Quels éléments sont au travail à travers les étapes solitaires de la restitution ou de la reconfiguration des récits oraux en support imprimables ?

A travers la question de l’écriture se juxtapose celle du lecteur. Savoir pour qui écrire donne des éléments de réponses au comment écrire. La thèse est complexe au niveau des lecteurs, de manière académique et consciente ils seront très peu en nombre et avec des attentes très précises en terme de fond et de forme, même s’ils s’en défendent. De manière inconsciente, beaucoup de lecteurs « idéaux » se bousculent dans les pages : les femmes interviewées, les femmes qui auraient pu l’être, les hommes qui les côtoient, les formateurs qui les suivent, les personnes qui les stigmatisent et celles qui les valorisent. Et puis le lecteur, la lectrice qui est en moi, mon double, celle qui dévore comme dans *Par une nuit d’hiver un voyageur* d’Italo Calvino<sup>508</sup>, les pages du livre que l’auteur est en train d’écrire, forcément pour elle, pour la séduire.

#### 3.1. Transcrire, écrire, traduire : trahir<sup>509</sup> ?

Le moment où commence la fastidieuse tâche de retranscription des entretiens enregistrés, se transforme en véritable quête de sens où je traque les mots perdus, trop vite envolés, inaudibles ; où je peine et compte le lent déroulé du minutage parcouru, où je jubile devant la

---

<sup>507</sup> FLAJOLIET Alain, 2011, « Introduction : Sartre : « La folie dans les livres » in DEPRAZ Natalie & PARANT Noémie (dir.), *L’écriture et la lecture: des phénomènes de miroir ? : l’exemple de Sartre*, PURH (publications des Universités de Rouen et du Havre), 166 p., p. 14.

<sup>508</sup> CALVINO Italo, 1981[1979] *Se una notte d’inverno un viaggiatore*, Einaudi, Turin,], *Si par une nuit d’hiver un voyageur*, SALLENAVE Danièle & WAHL François (trad.) Le Seuil, Paris, 276 p.

<sup>509</sup> Une version de ce questionnement a été publiée dans la revue *Hommes et Migrations* n°1306, LEROY Delphine, 2014, « Saisir, transcrire, traduire des récits de vie de migrantes hispanophones » in *Hommes et migrations* n°1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l’Histoire de l’Immigration, Paris, 164 p., pp. 93-99.

richesse de ce qui est dit et j'angoisse à l'idée de ne pas parvenir au bout de tout ce qui m'a été dit, livré, donné par ces voix qui résonnent encore dans mon oreille bien après mon passage transformateur entre l'oral et une inscription qui le fige. Une question s'immisce et me préoccupe au fil de cette fastidieuse tâche, à cette étape à la fois précise et longue se pose le problème de la langue.

Comment traduire cet espagnol mêlé de français, comment traduire ce français qui n'a de sens plein que grâce à ce qui précède en espagnol ? Comment traduire les formules incertaines et pour qui, pour quoi ?

Alors je pose, je réitère de nombreuses fois la question autour de moi : faut-il que je traduise tous ces entretiens ? A chaque fois, la réponse affirmative est donnée de façon étonnée, cela paraît si évident. Bien sûr, tout le monde doit être en mesure de comprendre ce qui est dit. Je comprends cette réponse, mais sans savoir pourquoi elle me dérange, elle ne me convient pas, quelque chose m'échappe et me dérange encore, alors je la repose (dans les deux sens du terme) un peu plus tard. De nouveau, avec calme, la même réponse. De nouveau avec incertitude la même gêne de ma part. Que va t-on comprendre de plus par ma traduction ? Ne risque t-on pas au contraire de comprendre moins ou de comprendre différemment ?

Je ne suis de surcroît absolument pas traductrice. Mes quelques expériences en la matière (avec le programme de recherche franco-allemand OFAJ sur les histoires de vie de jeunes avec arrière fond migratoire<sup>510</sup>) ont montré la difficulté de la tâche et la complexité requise pour qu'une traduction soit un tant soit peu fidèle à la situation originelle.

Faciliter la lecture des annexes : oui, cela semble judicieux. Permettre un accès plus aisé aux matériaux : oui cela paraît pertinent. Mais pas au prix d'une facilité qui tronquerait la version originale. La parole prononcée par les personnes. Et c'est là que se situe le nœud du problème.

Je commence à comprendre que je ne veux pas traduire, que je ne vais pas traduire. Cette question maintes fois posée s'impose alors comme un choix fort : je ne souhaite pas ôter l'intriquement des deux langues, effacer le choix ou l'usage de l'une d'elles pour ce type de mot et le recours à l'autre pour telle expression.

Si le long travail de retranscription a pour moi des vertus compréhensives et empathiques qui me permettent de mieux saisir le moment trop vite passé, par un témoignage sonore

---

<sup>510</sup> KING Vera & MÜLLER Burkhard (dir.), 2013, Lebensgeschichten junger Frauen and Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-frenzösichen Jugendforschungsprojekts, Waxmann, Münster, 207 p.

enregistré, la traduction, au contraire n'ouvre pas à la quête, à l'enquête du sens, mais au choix, à la nécessaire interprétation. Et donc un enfermement du sens dans ma perspective du moment.

Traduire c'est interpréter. Traduire, c'est déjà trahir, apporter une vérité, sa vérité sur le mot, le contexte, le sens.

En ce sens, la transcription est déjà une traduction d'un moment achevé ; alors traduire une traduction paraît soudain sans fin et sans issue. Que restera-t-il au final des paroles des personnes après ces passages successifs dans mes grilles d'interprétation ? Peut-il seulement en subsister assez de matière qui ne soit pas mienne ?

### L'épreuve de la transcription

Cette transcription, retranscription, nouvelle écriture de mots déjà transformés par l'enregistreur est une épreuve pour moi. La lenteur, la bande maintes fois rembobinée, la crainte de ne pas avancer suffisamment vite. Les fruits de ce travail sont en grande partie invisibles. Seule apparaît une discussion orale, assez illisible, au cours de ce lent labeur d'écoute, de réécoute et finalement de choix de mots. A ce rythme-là ma thèse risque de prendre un nombre infini d'années, d'étés encasqués.

La bande sonore est une trace d'un moment partagé, vécu avec la personne. Il n'est en aucune manière la réalité de ce moment déjà achevé, bien plus complexe. En cela il s'agit donc pour moi d'un véritable travail de remémoration où à travers l'écoute me reviennent des odeurs, expressions, attitudes, environnements, sensations. Parfois des sensations de malaise ou alors de grande complicité avec la personne.

« La trace re-présente le passé en différé (Derrida, 1967, 1968) et les éventuels différends causés par la distance temporelle incitent à la « refiguration » (Ricoeur, 1985) ». Bruno Hubert évoque la même terminologie à propos d'objets issus du passé et qui servent d'appui à la narration de soi<sup>511</sup> et qui « refigurent » l'histoire

---

<sup>511</sup> « La force de la narration, c'est enfin de faire de celui qui se risque au récit un "auteur", qui par le moyen de l'écriture va donner un mouvement à la vie. Pour les enfants d'origine étrangère, la fiction peut constituer une sphère d'invention de leur inscription personnelle dans la société, et notamment une voie de conciliation de leur histoire familiale et de leur histoire scolaire. Plutôt que d'enfourer la migration, elle lui confère une forme qu'elle "refigure". » HUBERT Bruno, 2014, « Faire de sa vie une fiction. Des migrations en écriture avec des enfants d'école élémentaire », in *Hommes et migrations* n°1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p. pp. 23-30., p.30.

personnelle. Ces traces font appel aux sensations comme média mémoriel, ainsi que le travaille José González Montéagudo<sup>512</sup>.

C'est le plus souvent le malaise qui domine dans les sensations de réécoute. J'évalue sans cesse la personne qui pose les questions – moi en l'occurrence – et cette image ne me renvoie pas celle que je souhaiterais.

Quel est ce rire ? Soudain je me souviens, j'ai ri en m'apercevant de mon erreur de jugement, je croyais qu'Anna venait de me narrer en détails un ouvrage qu'elle venait de lire sur la mafia et la drogue en Colombie. La chercheuse était au comble de la joie, elle pensait : « Elle me dit qu'elle ne lit pas, mais en fait elle lit en espagnol, donc pour elle lire en espagnol ne signifie pas lire. Très intéressant. Vraiment formidable cet entretien. » Je me revois penser ça et à d'autres éléments qui entraient en résonance avec cette nouvelle trouvaille.

Mais la réponse à ma question directive du « depuis combien de temps » vient anéantir les combinaisons spectaculaires que j'élabore un instant plus tôt : « quinze ans ». Et là sur la bande, il y a le rire de la chercheuse. Celle qui rit de son château en Espagne, sitôt bâti, sitôt déconstruit. Un rire qui me glace. Elle rit d'elle-même mais ça personne ne le sait, pas même la personne en face.

L'auditeur peut croire à un rire moqueur sur la réponse, Anna aussi, bien entendu. Je me souviens alors de ma gêne du moment, devant mon rire qui prêtait à confusion, je sais que j'ai tenté de m'en sortir, pour assurer à Anna que ce n'était pas d'elle que je me moquais, que je l'écoutais avec bienveillance. Je ne me souviens pas comment j'ai tenté de lui montrer tout ça, un sourire, un geste, un hochement de tête, probablement un mélange. Je ne me souviens pas non plus si elle a manifesté en retour un signe de compréhension. De cela il n'y a pas trace.

En revanche, de mes doutes de chercheuse, de mes tâtonnements, tiraillements, faux-pas et erreurs, de tout cela il y a preuve, il y a trace.

Cette retranscription est bien une épreuve, preuves des traces qui se re-présentent à moi. Une re-présentation partielle de ces rencontres qui ont façonné ce travail.

Deux ans après cette étape je confierai transcriptions, bandes et reconstitutions des récits à une doctorante mexicaine vivant en France, Cinthya Estrada. Alors qu'il m'apparaissait impossible de confier la tâche première à autrui, la légitimation par vérification, s'est présentée comme indispensable avant de finaliser mon point de vue, mon analyse. Données dont je voulais avoir preuve de la véracité.

---

<sup>512</sup> José González Montéagudo, 2011, « Travail biographique en formation par les objets : entre expérience, identité et culture », in GONZALEZ MONTEAGUDO José, (dir.), 2011, *Les histoires de vie en Espagne. Entre formation, identité et mémoire*. Paris : L'Harmattan, 288 p, pp. 199-288.

Les marges d'erreurs interprétatives se situaient selon elle sur les mots d'argot, les tournures de phrase et le vocabulaire non « hispanique ». L'accent aussi, elle m'a dit retrouver à travers les femmes, parfois sa propre manière de parler, une articulation des syllabes, des intonations de mots que j'avais eu du mal à percevoir. Elle ne pensait pas que mes erreurs auraient pu dévoyer le sens ou l'analyse portée sur les entretiens. Cependant, cette vérification et correction des transcriptions a permis de lever le doute et d'affirmer la parole d'autrui sans crainte. Cinthya Estrada a été le tiers qui a permis de lever le voile sur une réalité tangible des rencontres évoquées, en ne laissant pas ma seule subjectivité opérer.

### 3.2. Écrire les histoires de vie... Restituer des récits, pour qui, pourquoi ?

Nouvelle étape d'écriture, nouvelle transformation du « matériel » initial : la phase d'élaboration des histoires de vie commence. Au moment de retranscrire une nouvelle fois la transcription en récit ou plutôt de reconfigurer en histoire, les récits collectés, une grande interrogation vaste et inquiétante me submerge : comment, dans quel style, avec quels *a priori* vais-je pouvoir mettre en mots, poser avec mes mots les bribes d'histoire collectées ?

Comment les mettre suffisamment en valeur pour que le lecteur soit curieux et attentif au parcours des personnes ?

Comment rendre la dynamique ou la langueur des conversations sans user de fards grotesques, de procédés faciles et éloignés des moments partagés ?

Je voudrais forcer par la lecture un respect des personnes. Que chacun puisse s'approcher de ce que sont ces femmes, sans pour autant enjoliver ou dramatiser les événements, ni rendre héroïques ou victimiser les protagonistes. Qu'elles-mêmes puissent lire les récits en reconnaissant à la fois leurs mots et leurs histoires. Une juste mesure entre ce que je perçois des personnes et ce qu'elles donnent à raconter d'elles à travers mon filtre.

Vaste programme égotique qui me meut et me paralyse dans une tension intraduisible. Comment ne pas trahir par mes interprétations, mes volontés de style, mes raccourcis et mes approximations linguistiques le sens des paroles captées ?

La description brute des récits me paraît impossible : réagencer les discours pour les ordonner dans un texte construit, par les choix, les coupes, les rapprochements que cela suppose, est déjà de l'ordre d'une première analyse du discours qui se tait (taire) et ne dit pas son nom. Une pré-analyse qui sélectionne les passages « intéressants » et gomme ceux qui le sont moins, des choix opérés « en douce », dans une écriture qui se voudrait au plus près des récits

oraux. Les discours sont extraits en fonction d'une direction qui oriente, prépare l'analyse, la pose dans un cadre qui n'a rien de neutre.

Faire croire au lecteur que je propose un récit objectif est un premier leurre : il faut qu'il puisse comprendre en lisant que le discours produit est adressé au chercheur que je suis et qui provoque le récit, à la femme de mère espagnole, qui fait face aux narratrices.

Paradoxalement, la partie que je jugeais la plus facile à écrire pour moi, me paralyse et ne procure pas l'élan attendu.

« Un discrédit est pourtant jeté sur l'histoire racontée : n'est-elle pas ce qui vient en premier à un praticien ? Il raconte ce qui s'est passé. Et le théoricien d'ajouter que ce raconter-là ne se suffit pas à lui-même, il est matériau brut de l'expérience, parfois seulement description; on serait bien loin d'une connaissance et surtout d'une explication de ce qui s'est passé. Raconter est tout au plus reconnu comme le mode par lequel les "gens de peu" – ceux qui n'ont pas le bagage théorique leur permettant de s'élever au-dessus de la petite histoire – témoignent de ce qui leur est arrivé avec tous leurs préjugés et illusions d'optique. Or, que ce soit au niveau d'un peuple ou d'un individu, ces histoires contribuent à forger leur identité. Il n'y a pas de peuple sans histoires dans lesquelles il se reconnaît. La psychanalyse a montré par ailleurs que tout sujet se construit à travers les fragments de son histoire : le processus analytique part de brides, d'événements discontinus et sans lien apparent, de trous, pour construire une continuité, une cohérence et finalement une histoire de vie où le sujet se retrouve sans pour autant s'y perdre<sup>513</sup>. »

Recomposer les récits « où le sujet se retrouve sans pour autant s'y perdre » que le sujet en question soit la personne qui se raconte ou celle qui lit devenait une tâche délicate dans laquelle la peur de trahison du discours de l'Autre s'immisçait à chaque ligne.

Je m'aperçois que pour y parvenir la nécessité d'une certaine distance m'était nécessaire. Je bâtis alors une trame narrative identique pour les quatre récits, un schéma sur lequel je puisse canaliser les discours des quatre femmes et par lequel le lecteur puisse se retrouver. Il se décompose en six repères, six contenus des histoires produites, suffisamment larges pour que toutes y trouvent place, suffisamment précis pour nourrir mon questionnement de recherche.

- 1- Contexte de la rencontre ;
- 2- Situation actuelle : première rencontre ;
- 3- Enfance ;
- 4- Migration et vie en France ;
- 5- Histoires d'écritures ;
- 6- Epilogue.

---

<sup>513</sup> CIFALI Mireille, 1995, « Démarche clinique, formation et écriture », in *Réfléchir sur la pratique, un levier pour la formation professionnelle des enseignants*, Bruxelles, De Broeck <http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/articles/clinique.html>, consulté le 19/07/12.

Une fois ce canevas posé, la tâche est plus légère, je peux pister dans les entretiens ce qui sera travaillé dans la reconstitution et abandonner temporairement les autres sujets. Je replonge de manière très singulière dans chaque récit, chacun provoque en moi des sensations particulières.

Je m'endors par exemple sur le récit d'Anna, incapable de m'y plonger avec concentration et profondeur, avec dynamisme et élan. J'ai le sentiment de survoler ces entretiens au moment de réécrire leur histoire. Cette légèreté est comme une nécessité d'écriture, une mise à distance impérieuse de discours déjà tellement lus et travaillés.

Il fallait que je fasse taire la tessiture de leurs voix pour parvenir à retravailler leurs mots, les réordonner, réincarner dans l'écriture. Taire leurs voix afin qu'elles puissent se lire.

Paradoxalement ou justement, la présentation dans la précédente partie des ouvrages produits par certaines femmes n'a pas eu du tout le même effet ni connu les mêmes difficultés. Chacune à sa manière avait déjà tracé sa voie d'écriture, produit sa voix narrative. Je n'écrivais pas leur histoire, je proposais une lecture de ce qui était une forme de réponses à mes questionnements. Je ne me sentais absolument pas redevable de Maria London et de Silvia BS qui sont vivantes et qui ont les moyens de rédiger d'autres récits d'elles, de les modifier, de s'interposer à mes interprétations. En revanche, j'ai mis un peu de temps et de lignes à rendre compte du récit non publié d'Isabel, elle-même décédée.

« Il existe plusieurs façons dont je peux rendre compte de moi qui peuvent potentiellement se briser et se défaire. Mes efforts pour rendre compte de moi s'écroulent en partie parce que j'adresse ce compte rendu et qu'en l'adressant je m'expose à toi. Puis-je tenir compte de l'exposition même impliquée par l'interpellation au cours de la narration ? C'est une exposition qui a lieu dans le langage parlé et tout aussi bien d'une façon différente, à travers l'interpellation écrite, mais je ne suis pas sûr de pouvoir rendre compte de cette exposition<sup>514</sup>. »

Judith Butler qui a les moyens oraux et scripturaux de s'exposer à autrui, évoque la difficulté et l'incertitude à relater cette exposition qui peut sans cesse être fluctuante en fonction du contexte. Prendre en charge, à sa charge l'exposition de tiers, qui n'auront peut-être pas la possibilité de refaire un nouveau compte rendu ou récit, pose le narrateur en position de toute puissance par rapport à la fois aux récits et aux personnes. C'est certainement cette tension entre toute puissance du scripteur et éthique du chercheur qui a produit ces tiraillements de restitution.

---

<sup>514</sup> BUTLER Judith, 2007 [2005, *Giving an Account of oneself*, Fordham University Press], *Le récit de soi*, AMBROISE Bruno, AUCOUTURIER Valérie (trad.), PUF, Paris, 137 p., p. 39.



### 3.3. Identité et narration : retours, non-lectures et dissonances.

Ces atermoiements de l'écriture sur l'Autre, à la place de l'Autre n'ont d'autre source que la projection du lecteur. En écrivant, je deviens également celle qui me lis, ce qui pourrait me délier de la grande lectrice : la protagoniste de chaque récit.

« L'opacité du sujet est peut-être une conséquence de ce qu'il est conçu comme un être relationnel, un être dont les relations primitives et primaires ne sont pas toujours totalement accessibles au savoir conscient. Les moments de méconnaissance de soi ont tendance à émerger dans le contexte de relations qu'on entretient avec les autres. Je suggère par là que ces relations font appel à des formes primaires de relationalité qui ne sont pas toujours adaptées à la thématization explicite et réflexive<sup>515</sup>. »

#### Mes représentations de restitution

Je m'étais imaginé que le contre-don de la situation d'enquête que j'avais provoqué chez les femmes interrogées serait mon récit reconstitué de l'histoire que chacune d'elle avait bien voulu patiemment me livrer. J'avais envisagé de remettre en mains propres une copie papier reliée de chaque première version et de la lire le cas échéant à voix-haute afin que chacune puisse faire ses commentaires.

Il me paraissait inacceptable de ne pas leur restituer l'écrit que j'en avais produit et de le figer sans leur laisser un droit de rectification ou de regard. Cet enjeu d'une lecture où chacune d'elles puisse se retrouver pleinement dans les mots utilisés n'a pas été minime. Il représentait une première et indispensable validation de ma manière non seulement d'aborder la situation des entretiens mais aussi de comprendre et rendre ce qui avait été dit.

Au moment où elles avaient accepté l'aventure de nos rencontres, je m'y étais engagée.

David Lepoutre<sup>516</sup> explique que lors de son enquête auprès de jeunes adolescents de banlieue ils étaient volubiles en classe – où lui-même était enseignant – et réservés en interviews. La dysmétrie chercheur-enquêté l'a incité à cesser les situations d'entretien où les mêmes jeunes faisaient des réponses lapidaires pour des situations moins frontales et plus engagées rationnellement. Cependant, une fois le travail de parution engagé, des discordes et des réticences sont apparues sur ce qui était publiable et ce qui ne l'était pas. Les photographies

---

<sup>515</sup> BUTLER Judith, 2007 [2005, *Giving an Account of oneself*, Fordham University Press], *Le récit de soi*, AMBROISE Bruno, AUCOUTURIER Valérie (trad.), PUF, Paris, 137p., p. 20.

<sup>516</sup> LEPOUTRE David, 2001, « La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue » in *Ethnologie française* 2001/1 - Vol. 31, P.U.F., Paris, pp. 89 -101.

prises durant l'enquête ont suscité de grandes discussions et l'identification des personnes, malgré le changement des prénoms, a existé, même parfois dans l'erreur et la stigmatisation.

« Le livre semble donc avoir fonctionné beaucoup plus comme support de réputation, négative ou positive selon les cas, que comme contenu de connaissance et d'analyse à proprement parler. En somme, il a été réintroduit dans le circuit des relations d'honneur telles qu'elles sont instituées dans le groupe des pairs adolescents et telles que je les ai en partie décrites et analysées dans son contenu même. Cela nous conduit finalement à nous interroger sur le sens de la démarche de l'écriture et de la publication en ethnologie. Pour qui écrit-on ? Et dans quel(s) but(s) ? S'agit-il de « communiquer des résultats » à l'attention exclusive de ses pairs ? Il faudrait, si tel était le cas, ne jamais sortir du cadre restreint – mais non clairement circonscrit – des revues spécialisées. En ce qui me concerne, je ne peux pas établir de façon claire la part des différentes motivations que j'ai nourries, et qui ont d'ailleurs varié avec le temps, en écrivant et en publiant mon étude sur la culture des rues. Était-ce pour obtenir mon doctorat d'ethnologie ? Pour mes collègues sociologues ou ethnologues ? Pour le public cultivé ? Pour les praticiens de terrain ? Pour le grand public ? Pour les adolescents du grand ensemble des Quatre-Mille ? Pour moi-même ? Il n'y a, bien entendu, aucune réponse simple ni définitive à ce genre de question. Mais il est cependant nécessaire de se les poser à un moment ou à un autre<sup>517</sup>. »

Pour ce travail, aucun visage n'a été pris en photo, lorsque des noms ou des numéros de téléphone apparaissent sur des clichés, la magie des logiciels de retouche photographique a permis de flouter ou de détourner les inscriptions. Je ne pense pas que les quatre femmes soient identifiables. En revanche, la question de l'écriture et du/des destinataire(s) de ce travail est bien réelle et similaire aux questions que David Lepoutre pose.

De la part des femmes rencontrées y a eu une demande, la formulation d'un désir de livre qui comporterait leur récit. A chaque fois la question m'a été posée, ma prudence à ce sujet n'a pas évité la répétition et la récurrence des demandes. J'ai eu l'impression que c'était à la fois une forme de reconnaissance de ce qu'elles étaient et de leurs parcours mais également une volonté de s'exposer. A travers la narration de leurs vies, elles souhaitaient presque réhabiliter les parcours des femmes migrantes souvent dévalorisées et dépréciées.

J'avais donc imaginé que la restitution papier de leurs récits serait une étape importante vers ce projet qui semblait être constitutif de leur volonté à me parler. Or, les faits ont, à ma plus grande surprise et peut-être à mon désarroi, montré tout le contraire.

Une fois la réécriture des récits achevée, j'ai appelé individuellement chaque femme pour lui

---

<sup>517</sup> LEPOUTRE David, 2001, « La photo volée Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue » in *Ethnologie française* 2001/1 - Vol. 31, P.U.F., Paris, pp. 89 -101., p. 98.

remettre une version papier de son histoire et recueillir ses remarques.

Anna m'a répondu très gentiment qu'elle n'avait pas le temps en ce moment et qu'elle me rappellerait plus tard. Monica avait changé de numéro de téléphone portable et n'a pas répondu aux différents mels que je lui ai adressés ; elle devenait ainsi injoignable. Sur le téléphone portable de Marisol, la personne qui m'a répondu m'a dit ne pas la connaître et être détentrice de ce numéro. Amalia m'a dit ne plus avoir de nouvelles d'elle et a insisté pour que je lui envoie une version numérique, par messagerie électronique de son récit à elle.

Aucune n'a donc souhaité, ou eu la possibilité d'avoir comme je me l'étais imaginé, un support matérialisé de son récit.

On peut postuler que les personnes migrantes socialement peu favorisées sont soumises à des situations de précarité qui produisent des ruptures. Monica et Amalia ont déménagé au moins une fois après le dernier enregistrement, Marisol probablement aussi. Le changement d'opérateur téléphonique (vol de portable, forfait plus attrayant) était jusqu'alors synonyme de changement de numéro de téléphone. Si la personne n'informait pas elle-même ses contacts elle devenait ainsi injoignable. C'est certainement ce qui s'est produit avec Monica qui a, en peu de temps déménagé et changé d'abonnement numérique (donc d'adresse email) ainsi que d'opérateur téléphonique.

Il n'en demeure pas moins que ce non-désir de restitution est étonnant. Seule Amalia, que j'ai rencontrée après qu'elle eut lu son récit, a pu faire un retour. Elle voulait que j'enlève (et modifie) certains aspects de sa vie personnelle « qui sont vrais, tout ce que je t'ai dit est vrai. Toi te le connais le vrai » mais au cas où son fils vienne à lire le récit, elle ne souhaitait pas qu'ils apparaissent comme tels.

Une fois de plus, ce n'est pas ce qui est révélé par l'écriture qui est important, mais la personne qui potentiellement en est la lectrice.

## **Synthèse Chapitre 4 :**

### **Personnages et histoires : Qui écrit, pour qui ?**

Plusieurs types d'écritures se juxtaposent et se croisent dans ce travail. Le corps du texte, la thèse, porte sur des récits oraux restitués par écrit et sur des récits publiés ou non, en français de femmes migrantes hispanophones.

La première interrogation est celle qui préoccupe l'écriture de la thèse. Qu'est-ce qu'un écrit scientifique, comment l'écrire ? Quelles sont les frontières entre écritures scientifiques et littéraires ? Des extraits du journal de recherche concernant cette écriture ponctuent les propos qui questionnent la probabilité ou non de mise à l'écriture. L'écriture comme résonance et résonances aux lectures et comme espace d'inachèvement personnel permettant d'en faire un outil d'émancipation s'opposent à l'idée du chef d'œuvre achevant une étape de formation.

Trois récits et trois écrivaines sont ensuite présentés, ils sont extrêmement dissemblables à la fois dans leur contenu mais également dans la posture adoptée par leurs auteures.

Le premier est celui de Maria London, ingénieure, docteure en mathématiques appliquées qui est chilienne et vit depuis 1976 en France. Son premier récit publié à l'APA puis au Chili et en France est une biographie familiale, d'abord écrite en espagnol. Sa famille des deux côtés (maternel et paternel) est issue de la migration de l'Europe de l'Est. Elle tente, tout en écrivant *Le fil du milieu* de dresser une histoire de ces migrants du tout début du XX<sup>e</sup> siècle en établissant des ponts réels avec leurs descendants un siècle plus tard. Elle poursuit par la suite son chemin d'écriture et a publié deux autres récits depuis.

Isabel Gille, décédée en 2011, a longtemps travaillé dans une ferme puis après son mariage a embrassé la profession de femme au foyer en Bourgogne. Réfugiée espagnole, elle a fui avec ce qui lui restait de famille, la Guerre civile, et a vécu en France de dix-huit à quatre-vingt-quatorze ans. C'est dans la dernière période de sa vie qu'elle s'inscrit dans un cours d'alphabétisation puis s'engage dans l'écriture de son histoire *Une Andalouse en Bourgogne*. Son récit sera déposé en 1999 à l'APA et un cousin d'Espagne le traduira pour en déposer une version dans son village natal d'Andalousie. Son écrit retrace sa vie depuis l'enfance villageoise et pauvre, la fuite en Catalogne, les bombardements, la misère et le décès de la moitié de sa famille. Elle expose ensuite l'Exode en France, les camps de réfugiés, le travail agricole et son mariage. Le récit s'achève sur les modalités d'élaboration et le constat un peu amer d'une vie dédiée aux autres.

Silvia Baron Supervielle est écrivaine et traductrice. Argentine, d'origine uruguayenne, elle vit à Paris depuis 1961 et son œuvre littéraire a été l'objet de plusieurs prix et hommages. A mi chemin entre le récit biographique et la poésie, *Le pays de l'écriture*, s'interroge sur la langue, la migration, les voyages intérieurs et l'acte d'écriture.

Ces trois récits, qui vont accompagner et alimenter la suite du travail, viennent en écho aux récits oraux collectés. Dès lors, c'est la question des modalités de restitution écrites de supports oraux qui est posée et de la pertinence des choix de transcription, de traduction et de restitution aux personnes impliquées.

L'acte d'écriture est réalisé dans une pensée ou une attention au lecteur potentiel qui parfois aussi pourrait aussi être celui qui tient les propos recueillis. Comment traduire un moment sans le trahir ? Quelles sont les frontières entre la lisibilité et celles du respect de la parole première ? Dès lors, les étapes d'écritures, transcription, traduction, restitution, font l'objet de questionnements où l'implication du chercheur aux différentes étapes d'élaboration n'est ni transparente, ni anodine sur le sens donné aux propos. Enfin, la dissonance entre chercheur et enquêtées peut se blottir dans le silence et le non-retour : la non-lecture d'un écrit envisagé comme leur étant prioritairement destiné. Mythe d'un lecteur qui n'est pas.

## **Transition :**

### **Contre la désinterlocution**

La désinterlocution est définie comme la manière dont l'anthropologue notamment, a dans son texte final, de gommer la prise de parole de la personne observée.

La restitution coule alors comme une barque sur un long fleuve tranquille, faisant admirer les différents paysages de pensée que le guide-auteur veut bien montrer à ses voyageurs-lecteurs. Ces derniers sont conduits ainsi du point de départ au point d'arrivée avec la paisible assurance d'un circuit bien maîtrisé, leur désignant du doigt les principales curiosités à ne surtout pas manquer.

Ainsi, l'écriture est-elle nettoyée des aspérités de l'échange et parfois même des aspects peu flatteurs que le chercheur tente de dissimuler afin de paraître maîtriser à la fois son sujet, sa manière de procéder et les interactions de l'enquête.

Pour Éric Chauvier, il s'agit là d'un réel déni des observés dans leur qualité d'interlocuteurs. « Ces formes de déni, que je nomme désinterlocution, produisent des effets d'exclusion, de disqualification et d'instrumentalisation des observés, qui ne peuvent retrancher cette réflexion de considérations d'ordre politique<sup>518</sup>. »

Avant que de connaître le terme, il me semblait étonnant et peu scrupuleux de ne pas conserver les propos tels qu'ils étaient produits et de les arranger au mieux pour en faciliter la lecture. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de devoir argumenter pour conserver des paroles telles qu'elles avaient été prononcées. La première raison de mon refus était que toute modification des propos est potentiellement une interprétation, la seconde intimement liée à la première est que je me sens faillible dans mes supputations. Dès lors, il me paraît honnête que le lecteur puisse fonder lui-même une opinion avec les éléments nécessaires pour éventuellement contrecarrer mon analyse et engager un débat.

Ne pas conserver les propos des personnes rencontrées n'est pas selon moi uniquement préjudiciable au respect des personnes interrogées, mais également à celui des lecteurs, qui n'ont plus les moyens d'exercer leur esprit critique sur des résultats posés comme une évidence incontestable.

---

<sup>518</sup> CHAUVIER Éric, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Anarchis, Toulouse, 160 p., p.25.

C'est aussi postuler qu'un sens unique peut émerger d'une situation et que tout chercheur est toujours à même de le débusquer. Il me semble au contraire, qu'en fonction de la personne du chercheur et de celle de l'enquêté l'interaction produira ou ne produira pas un certain nombre d'effets et que tous les chercheurs n'ont pas ni les mêmes grilles de lecture ni les mêmes mobilisations théoriques.

Éluder les propos et les échanges c'est ne rendre compte d'une seule voix dans l'échange, celle du chercheur, voix qui a de surcroît la possibilité en plus de se rétracter ou d'affiner son propos, ce que n'ont pratiquement jamais celles des enquêtés. C'est effectivement se positionner de manière toute puissante dans la narration et l'analyse, en cela il y a adéquation avec le positionnement d'Eric Chauvier :

« La pensée de la désinterlocution rend impossible et impensable la confrontation entre deux mondes discursifs, celui de l'observé et celui de l'observateur, portant respectivement une somme de savoirs et d'ambitions politiques.<sup>519</sup> »

Ainsi la restitution des propos ne devrait plus être exempte des maladresses syntaxiques des deux protagonistes des situations, car ils sont également les révélateurs du récit général, c'est ce que rappelle Roland Barthes :

« Structurellement, le récit participe de la phrase, sans pouvoir jamais se réduire à une somme de phrases : le récit est une grande phrase, comme toute phrase constative est, d'une certaine manière, l'ébauche d'un petit récit.<sup>520</sup> »

Sans pour autant verser dans une analyse structurale du récit, il me paraissait indispensable de conserver des éléments du discours parlé en tant que révélateurs ou qu'indicateurs du grand récit. C'est ce qui a été entrepris dans le chapitre suivant.

---

<sup>519</sup> Ibidem, p. 49.

<sup>520</sup> BARTHES Roland, 1966, « Introduction à l'analyse structurale des récits » in *Communications* n°8, pp. 1-27, p.4, <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm0588-80181966num811113>  
Consulté le 08 janvier 2014





**Chapitre 5 :**

**Des voix qui s'inscrivent**

**Histoire(s) de vie d'apprenante(s) en**

**alphabétisation(s)**

## **Quatre femmes migrantes apprenantes à Paris.**

Amalia

Amalia est une Péruvienne de 43 ans. Elle est séparée du père de son enfant de douze ans qui vit avec elle. De langue maternelle espagnole elle a été scolarisée au-delà du bac. Sa migration date de février 2002 sans pratique préalable du français. Elle est venue seule. Mari et enfant l'ont rejoint quelques mois après son arrivée.

Dernière enfant d'une fratrie de huit, elle a vécu dans une grande ville, issue d'un milieu très populaire. Père alcoolique, décédé, ancien chauffeur. Mère seule sans ressources, avec deux frères malades. C'est elle qui subvient en grande partie à leurs besoins, par des envois mensuels.

Elle travaille à plein temps depuis octobre 2009, et est déclarée par ses patrons. En situation irrégulière. Bénéficie des avantages de la carte Vitale (travail déclaré et a été préalablement en situation régulière en France), vient d'obtenir Carte Bleue et chéquier (février 2010) ce qui lui permet d'acheter à son nom certains objets ou services convoités (téléphones portables et forfait...).

Elle partage une petite chambre d'hôtel social depuis plusieurs années avec son fils et obtient en juin 2010 ses papiers grâce à ses employeurs notamment et retourne légalement au Pérou pendant deux mois. A cessé d'aller aux cours d'alphabétisation par manque de temps dit-elle. Fait maintenant partie d'un groupe de musique sud-américaine qui anime des fêtes le week-end. En décembre 2010 a emménagé avec un homme (musicien de son groupe) dans la banlieue parisienne.

Marisol

Marisol est Bolivienne et est âgée de 32 ans. Séparée, ses deux enfants (un garçon et une fille) sont restés en Bolivie avec leur grand-mère paternelle.

De langue maternelle quechua, elle a vécu son enfance dans un petit village où ses parents étaient agriculteurs. Très peu scolarisée (deux ans maximum avec peu de succès), Marisol a appris l'espagnol avec le père de ses enfants alors qu'elle était âgée de 23 ans. Lorsqu'elle a rencontré le père de ses enfants (policier) s'est installé avec lui à la ville, quittant son emploi

de vente de légumes. Sa migration en France a été contrainte (elle ne voulait pas se séparer de ses enfants) en 2007.

Elle vit en colocation à Paris, une petite chambre dans laquelle elle ne se sent pas le droit d'emmener quelqu'un (sert juste à y dormir). Ne s'est jamais inscrite à un cours de langue. N'est pas autonome en français (a besoin d'ami(e)s pour se faire traduire ou comprendre des échanges importants : téléphone, documents administratifs (...)).

Elle est en situation irrégulière. Elle garde des enfants et fait des ménages.

### Anna

Anna est Colombienne et a 57 ans. Elle vit en proche banlieue avec son fils cadet né en France. Sa fille est demeurée en Colombie. De langue maternelle espagnole, elle est la sixième fille d'une fratrie de douze enfants. Parents agriculteurs (propriétaires de leurs terres), cultivateurs de café surtout. Elle n'a été à l'école que deux années : un drame familial (mort d'un frère en internat) et un père alcoolique ont empêché la poursuite de l'école. Anna a été élevée en partie chez sa grand-mère puis avec la naissance de sa fille (hors mariage) s'est réfugiée en foyer puis a travaillé comme bonne à tout faire.

Elle a migré pour raisons économiques, laissant sa fille aux soins de l'une de ses sœurs. Elle travaille depuis peu dans un hôtel (très longtemps a fait des ménages à domicile).

Elle obtient des papiers en juillet 2010 et interrompt ses cours d'alphabétisation car ils ne correspondent pas à ce qu'elle en attend (plus d'écriture), mais souhaite poursuivre son apprentissage dans l'informel (avec son neveu).

### Monica

Monica est Péruvienne, divorcée, a deux enfants restés au Pérou dont sa maman s'occupe. Elle vit en France depuis douze ans et est âgée de 46 ans. De langue maternelle espagnole, elle a obtenu un diplôme post-bac intitulé « techniques en infirmerie », ce qui lui a permis de travailler dans l'administration d'hôpitaux, cliniques ou organismes, type Sécurité sociale. Sa migration est due aux problèmes rencontrés avec son ex-mari. Inscrite depuis trois ans aux cours de langue, elle souhaite obtenir un certificat de français afin de faire valoir son parcours au Pérou à l'aide d'équivalences, ce qui lui permettrait de changer d'activité professionnelle en France. Actuellement elle réside seule dans un petit appartement en banlieue proche et effectue des ménages chez plusieurs particuliers. Elle établit un dossier afin de légaliser sa situation en France.

## **1. Amalia Serano ou la tentation du serpent « J'ai faim de la langue ».**

**« Hay que tener temor y respeto a la vida.<sup>521</sup> »**

### 1.1. « Bon vous pouvez quand même mettre Amalia (...) et je veux Serano en nom. »

Amalia est la première personne que je rencontre individuellement. Après de longues démarches, je suis parvenue à aller à un cours de langue où le formateur m'a laissé quelques minutes de son cours pour me présenter mon travail et laisser mes coordonnées. L'ambiance de ce premier contact est chaleureuse, les hommes comprenant qu'ils sont écartés de mon étude plaisantent gentiment et proposent leur contribution qu'il jugent essentielle pour comprendre les femmes. Bon nombre d'apprenants (non hispanophones ou hommes) paraissent déçus de mon choix alors que les personnes ciblées sont au contraire ravies de cette sélection. Quelques jours après, « Patrick le formateur », m'envoie trois numéros de téléphone de personnes intéressées par mon travail et voulant bien être interviewées. Après de nouveaux détails (langue d'origine espagnole/ lusophone), je contacte Amalia en premier car elle vient d'un pays hispanophone.

Après m'avoir confondue avec une autre apprenante (qui porte le même prénom), nous prenons rendez-vous avec grand plaisir pendant les vacances de fin d'année. Elle me précise qu'elle a vraiment beaucoup de choses à me raconter et elle choisit un lieu de rendez-vous proche de son domicile, mais préfère que l'on se rencontre dans un café à proximité du métro. Elle me précise que nous serons au calme et qu'elle me confirmera l'heure du rendez-vous un peu avant notre entrevue.

Le jour-dit arrive et je n'ai pas voulu contacter les autres apprenantes, préférant me concentrer sur une personne à la fois. Je remets un peu en cause ce choix car Amalia ne confirme pas l'heure et son téléphone reste muet lorsque je tente de la contacter de nouveau.

Je me rends au rendez-vous, sans grande conviction mais avec une grande sérénité. Je ne suis plus du tout angoissée comme les premières fois par mon rôle d'« enquêtrice » et de ma position face à la personne que je vais découvrir, si je la découvre. Même la déconvenue éventuelle d'un rendez-vous manqué ne me procure aucun désagrément : cela fait partie de

---

521 Entretien n° 2, p. 47 traduction : « Il faut avoir crainte et respect dans la vie. »

l'histoire de la recherche et je l'accepte en tant que telle. J'attends quelques minutes devant la bouche de métro où nous étions convenues de nous retrouver et j'appelle de nouveau Amalia. Cette fois-ci le téléphone fonctionne et elle décroche. Elle est très surprise de m'entendre, je la réveille, elle ne sait plus quel jour nous sommes et se confond en excuses. En s'apercevant de la date, elle se rend compte qu'elle ne s'est pas rendue au rendez-vous précédant le mien (et duquel devait dépendre la confirmation horaire pour notre entrevue). Elle me demande si j'ai déjeuné et m'explique qu'elle va se préparer à manger. Je lui propose de la retrouver une demi-heure après. Elle m'invite alors à la retrouver chez elle, me donne l'adresse et me précise qu'il s'agit d'un hôtel. L'hôtel est indiqué de la rue. Un premier hall d'entrée dessert un escalier modeste et une loge-réception où un gardien est présent. On ne me demande rien. Je franchis ce premier hall et arrive sur une cour intérieure desservant plusieurs entrées d'immeubles.

Il a plu dans la matinée. Une vague odeur de moisi flotte sous les fenêtres. De nombreux vêtements sont accrochés à même les rebords, dans un séchage rendu impossible par la météo. Une seule fenêtre au dernier étage a équipé son système de séchage d'une bâche plastique qui rendra peut-être possible sa tentative de séchage.

La cour n'est pas un jardin. De nombreuses portes s'empilent dans un endroit. « Au moins, on pense à réhabiliter l'endroit » me suis-je dit. De nombreuses familles doivent vivre là ; en témoigne le nombre de poussettes garées ça et là. Cependant aucun enfant ne joue dans cet espace, aucun jouet ni jeu n'indique une appropriation ludique de ce lieu de passage. En levant les yeux de nouveau sous les fenêtres, le nombre de vêtements disposés me confirme cette hypothèse. J'appelle de nouveau Amalia qui me dit de continuer tout au fond de la cour où une dernière entrée d'immeuble est située, elle me donne l'étage et le numéro de la porte.

L'escalier est vétuste mais propre. La peinture et les papiers muraux défraîchis, déchirés, parfois émaillés d'inscriptions diverses, le sol irrégulier et recouvert aléatoirement mais il n'est pas noyé sous les détritiques ou les papiers. Je suis surprise par le nombre de portes donnant sur ces petits paliers. Je frappe à la porte indiquée, Amalia m'ouvre et m'accueille chaleureusement.

Elle est encore à table, devant une assiette de riz et de poulet. Il s'agit d'une petite chambre. Un grand lit occupe sous la fenêtre la moitié de l'espace. Des étagères le surplombent et sont surchargées de vêtements. Une étagère, la plus basse, est réservée à des cahiers, livres et documents scolaires. Sur le bord du lit, contre le mur est rangé, un deuxième lit pliant. Amalia est assise sur un tabouret devant une petite table murale (et rabattable), je m'installe sur le lit. Une porte se dessine derrière la petite table (la salle de bain) et à l'opposé, un réfrigérateur est posé à côté d'un micro-ondes et d'ustensiles de cuisine s'imbriquant – de façon presque

magique dans ce petit espace – dans un meuble étroit. Entre le meuble étroit et le réfrigérateur, un miroir de plain-pied complète l'installation.

Je souhaite laisser à Amalia le temps de finir son déjeuner, mais elle insiste pour commencer de suite l'interview.

Cette interview est atypique, on ne peut pas vraiment dire qu'il s'agit d'une interview au sens strict du terme. Notre première rencontre va durer presque quatre heures. Tout ne sera pas, bien évidemment, enregistré. Dès le début, alors que j'étais à la station de métro, Amalia m'indique qu'elle doit absolument se rendre à la banque et me propose de l'y accompagner, ce que j'ai accepté, trop contente que notre rencontre ne soit pas ajournée.

### 1.2. Situation au moment de la première rencontre « Je voulais aussi ma privacité. J'ai pas de privacité à moi. Même pour me deshabiller. »

Amalia parle très vite d'une voix gaie et chaleureuse, fait deux ou trois choses en même temps (mange, se coiffe, se maquille), extrêmement volubile et dynamique elle est d'une bonne humeur contagieuse. Soucieuse de son image, et peut-être aussi de son pouvoir de séduction, elle s'apprête avec soin pour sortir. Une fois dans la rue elle fait preuve d'une très grande sociabilité (parle facilement aux inconnus dans le bus ou ailleurs) et démontre des talents de communicante pour parvenir à se débrouiller de tracas administratifs pesants. Ainsi, à la banque elle parvient à obtenir une régularisation de Carte Bleue grâce à un conseiller de sa connaissance qui est d'origine espagnole. Elle parvient à être reçue sans rendez-vous et l'entretien formel de la banque se transforme alors en conversation chaleureuse, dans laquelle je suis intégrée, et où les événements familiaux, privés de chacun sont placés au premier plan. Elle parvient à tisser des contacts hors des réseaux ordinaires et à naviguer dans un univers de rencontres qui permettent de débrouiller des situations compliquées. Les reconnaissances linguistique et géographique deviennent alors des éléments qualifiant les personnes et non plus discriminants (je suis moi-même présentée en qualité de fille d'Espagnole).

Dans le contexte social, elle accorde une grande place au « service », « rendre service ». Ainsi, chacun est invité et reconnu par (ou grâce aux) services rendus. Le directeur d'école de son fils lui a par exemple fait « *el favor* » de l'inscription aux cours de langues :

« Il m'a dit : « Amalia, cette fois, moi je te ferai *el favor*. Donne-moi ta photo, donne-moi.. aller à la mairie, même si c'est fini tu demandes toutes les formulaires y moi je te fais l'inscription. T'inquiète pas. » C'est le directeur qui m'a fait le *favor*. Parce que à cause de

beaucoup de années que moi je demande, quatre ans, cinq ans la même chose y jamais j'arrive. OK, OK ! cette année oui.

Alors le directeur il m'a fait. Il m'a fait les papiers il m'a signé l'inscription. A son école. Il m'a dit OK ! allez, al test. Il m'a envoyé a le test à rue de MMMM , à métro MMMM y bon, la dame elle m'a choisie, il m'a dit OK allez là-bas à SSSS (*nom de l'école*). C'est comme ça<sup>522</sup>. »

À 43 ans elle vit avec son fils de 11 ans dans cette petite chambre d'hôtel social de la capitale. De nationalité péruvienne, elle est en France depuis presque huit ans et souffre beaucoup de la promiscuité avec son fils générée par le manque de place. Elle réclame et rêve de sa « privacité » et attend patiemment que les services sociaux lui octroient l'appartement promis depuis des années. « Même de me déshabiller. Je ne peux pas me déshabiller. Il faut que j'entre dans la toilette. Un coin trop petit et de voir de la manière de me déshabiller, je suis fatiguée. Tu comprends ? Je suis fatiguée de faire ça tous les soirs. Je dois me déshabiller devant mon fils. Ou bien je lui dit : « Allez entre dans la toilette moi je me déshabille ». Et mon fils m'embête il me tombe beaucoup d'histoires (*prend une voix pleureuse qui geint*) « Maman y'a pas, maman je sais pas ce qui dois faire dans cet coin, maman, je suis fatigué maman, je ne sais pas » Oh là là ! Tous les jours, tous les soirs c'est comme ça<sup>523</sup>. »

L'interdiction bravée de cuisiner, notamment le riz péruvien qui nécessite des heures de mijotage sur des plaques chauffantes qui menacent sans cesse de faire disjoncter l'électricité est également source de tensions humaines ; alors souvent elle achète des sandwichs kebabs en guise de repas. Les relations quotidiennes avec le pré-adolescent sont rendues difficiles par ce si petit espace à partager.

Mais elle refuse de changer de logement avant d'obtenir ses papiers. Si elle déménage elle n'obtiendra jamais de logement social par la suite, l'assistante sociale ne pourra pas l'aider, elle lui dira « Madame vous êtes bien dans ce logement et vous avez l'argent pour payer ». Mais une fois qu'elle aura obtenu les papiers, si elle habite encore un hôtel avec son fils, rapidement « ils<sup>524</sup> » vont l'aider lorsqu'ils s'apercevront de leurs conditions de vie. Ils diront « Comment pouvez-vous rester ici ? De quelle manière vit cette maman ! » Avec un enfant mineur, elle a plus de chances d'obtenir un appartement, ils lui donneront la préférence. Elle en est persuadée. C'est pour cela qu'elle supporte.

---

522 Entretien n°1, p. 12.

523 Entretien n° 2, p. 19.

524 Le « ils » , pour Amalia, doit regrouper un certain nombre d'organismes publics et plus particulièrement sociaux, qui prennent en charge des familles ayant déjà des papiers.

C'est par l'école de son fils et son sens de la conversation, que l'an passé le directeur l'a orientée et aidée à s'inscrire aux cours municipaux pour adultes. De la même manière un père d'élève très aisé l'a mise en contact avec son avocat qui instruit gracieusement son dossier de demande de régularisation.

De ses employeurs actuels – un couple de Français dont elle garde le bébé – elle ne tarit pas d'éloges. Leur volonté de la déclarer contribue certainement à cette affection. Elle a hâte d'être « légale » et de jouir de tous les avantages que cette situation autorise alors qu'elle se vit empêchée au quotidien par toute une série d'éléments (téléphone, Sécurité sociale, etc.) .

Elle envoie de l'argent tous les mois pour sa maman veuve sans ressources et ses deux frères malades chroniques (l'un est schizophrène, l'autre a des troubles veineux, un ulcère qui nécessitent des médicaments onéreux et non remboursés).

### 1.3. Enfance : « Je travaille pour que mes parents peut manger. »

Dernière fille d'une fratrie de huit enfants, Amalia est née dans une grande ville. Sa maman a cessé de travailler avec l'arrivée des enfants afin de s'en occuper. L'un de ses plus grands frères a vingt de plus qu'elle, ils n'ont donc pas tous vécu ensemble au même endroit. Son papa était chauffeur de camion. Il transportait des marchandises et faisait de nombreux allers-retours en province. Grand alcoolique, il est décédé il y a treize ans. La famille d'Amalia connaît la pauvreté, elle y fera allusion très souvent sans donner pour autant de grands détails, juste un constat : la pauvreté c'est la faim.

Amalia va seulement un an à la maternelle puis passe à « la primaria » qui est selon elle comme le CE1, CE2. Se qualifiant « d'élève intelligente » elle va ensuite à l'école secondaire. Ce sont six ans d'école primaire et cinq de secondaire dont elle conserve un bon souvenir. Elle aimait bien les langues notamment l'anglais, matière pour laquelle elle avait beaucoup de bonnes notes. Elle insiste sur ses bons carnets qui lui procuraient de la joie. Le goût des langues et la valorisation par de bons résultats semblent des éléments positifs, intriqués et indissociables.

Après des études de comptabilité dans un « instituto », elle ne trouve pas de travail, s'essaye à la « cosmétologie » la coiffure et aussi au *diseño grafico*, confection et création. À 19 ans, elle possède sa propre entreprise, grâce à l'aide précieuse de ses parents (sa maman l'aide à la



couture et son papa achète les fournitures au tout début). Le commerce est, selon elle, l'un des seuls moyens d'obtenir un salaire correct au Pérou. Les personnes diplômées ou ayant déjà une profession avaient beaucoup de difficultés pour trouver un emploi.

La confection de tissus en alpaga compte onze machines dont elle est très fière d'annoncer qu'elle en est la chef. A cette époque elle vit encore chez ses parents mais paie toutes les factures relatives à la maison, à son entretien et aux différents frais de sa famille (alimentaires, médicaux, vestimentaires, etc.). Les parents ne perçoivent pas de retraite et ne veulent pas être payés par Amalia mais l'entreprise permet à tous de bien vivre. Elle se souvient de bons repas, de l'achat d'un téléviseur en couleurs, de travaux de construction dans la maison. La crise économique, la chute du gouvernement, ruinent définitivement la plupart des commerces dont le sien. L'année 2000 marque la fin de cette période qu'elle considère comme florissante.

Cette chute – lors de la crise – est dépeinte comme catastrophique, la pénurie et le manque de tout (nourriture, chauffage, etc.) sont accentués par le mode de vie citadin éloigné de toute forêt. Sans gaz, il faut trouver du combustible pour chauffer les maisons et surtout faire cuire les repas. Le père d'Amalia, déjà âgé, parcourt la ville, comme nombre d'habitants – « même ceux qui ont de l'argent » – à la recherche de quelque objet en bois à brûler. Elle se remémore cette période comme un retour à de l'âge de pierre, aux temps primitifs. La pauvreté est partout, omniprésente, presque générale.

Elle se marie en 1993, « par obligation » : elle affirme que son mari et elle ont été alternativement manipulés par sa belle-mère pour accepter ce mariage, permettant ainsi d'entretenir une maison et de surveiller un enfant handicapé à peu de frais (rôle de la future mariée). Le futur mari a été en difficulté avec la cocaïne et l'alcool et, sous l'emprise d'une mère dominatrice, a rompu à sa demande avec la précédente petite-amie. Amalia et lui se sont rencontrés à l'église et l'entremetteuse aurait tenu des discours enflammés – supposés rapportés – alternativement à chacun des deux. Amalia conserve beaucoup d'amertume vis-à-vis de sa belle-mère qui l'a poussée à légitimer la relation construite de toutes pièces avec son fils. Commerçante influente (tabacs et liqueurs), usurière (voitures, appartements, intérêts à 30 ou 40%). Amalia la dépeint comme avaricieuse, pernicieuse et même secrètement amoureuse d'elle. « Elle était lesbienne. » La supposée homosexualité de la belle-mère la confine dans un rôle de vice et de débauche (argent-sexe-malveillance) dont Amalia est l'une des victimes vertueuses. Elle aurait accepté cette alliance comme un service à une personne se déclarant mourante et qui souhaitait que son fils soit heureux.

Les motifs de la belle-mère sont complexes, elle souhaite avoir une femme à la maison qui s'occupe des tâches domestiques qu'elle n'aime pas faire. On rapportera par la suite à Amalia que « sa maman à lui elle ne veut pas faire la cuisine, c'est comme l'homme ». Ses horaires de travail (elle travaille la nuit), sa réussite sociale et son statut de veuve et de chef de famille autoritaire appuient cette image masculine. Qu'elle ait été réellement homosexuelle ou non, la belle-mère d'Amalia avait beaucoup d'attributs réservés au sexe dit fort, dont la liberté de produire et d'utiliser à sa guise son argent. Pour Amalia ce qui demeure prépondérant dans ce mariage est l'attirance, voire l'amour, qu'elle aurait suscité auprès de sa belle-mère. La nécessité de sortir son fils de la drogue par une surveillance constante et celle de soins auprès du jeune frère handicapé auraient agi en contrepoint à cette attirance énoncée comme non réciproque.

Elle insiste sur sa propre candeur, sa moralité et sa virginité avant le mariage. « Je me conserve jusqu'à cet âge, 27 ans, vingt ans vierge pour un homme de vraiment peu de valeur et qui ne m'a pas valorisée<sup>525</sup> ».

La foi et son attachement aux valeurs morales de l'église structurent tout son discours. Les justes (dont elle fait partie) sont finalement récompensés de leurs malheurs supportés vaillamment, les iniques (belle-famille) foudroyés par la roue du destin. Cette manière d'entrevoir le monde la rassure et la rend optimiste ; elle souhaiterait me faire partager cette conviction. « *Todo lo que haces, se paga* » (tout ce tu fais, se paie).

Ce discours est imprégné de références religieuses et certaines phrases paraissent être des maximes intégrées depuis longtemps.

Ainsi, la décision de se marier est racontée par Amalia comme une démarche de croyante, évangélique. Elle voulait croire en « la parole de Dieu » malgré les protestations du pasteur qui pensait qu'elle ne devait pas se marier sans être amoureuse. Elle se marie car elle pense son futur mari éperdument amoureux d'elle et souhaite pouvoir l'aider à ne pas replonger dans la toxicomanie. La situation financière de sa belle-mère qui lui promet robes et train de vie meilleurs n'est pas indiqué comme motivation mais comme promesses non tenues.

Le récit de son mariage est en proie à une grande désillusion. La belle-mère, aux revenus bien supérieurs à sa famille, ne souhaite financer que la moitié des festivités et regarde attentivement à chaque poste de dépense. Le décalage entre deux mondes, celui aisé du mari « qui n'a jamais connu la faim », et le sien est palpable. Mais en se mariant en « blanc »

---

525 Entretien n° 2, p. 9.

Amalia doit se conformer à certains usages : l'orchestre, le film, les photographies, les demoiselles d'honneur en grand nombre (vingt pour son mariage), les fleurs, le buffet avec des dindes et l'adorno de glaces en forme de cygnes, les souvenirs pour les invités, la danse toute la nuit. Ce qui me paraît de l'ordre de l'exceptionnel n'est pour Amalia que la conformation à un usage local : tous ses frères et sœurs se sont mariés de la sorte, « c'est normal ». Amalia doit renoncer à l'adorno de glaces, qui est normalement pris en charge par la femme, faute de moyens et parce que sa belle-mère refuse de lui offrir. Le récit du mariage se veut celui d'une cérémonie ordinaire : mairie le matin, église l'après midi, buffet et fête toute la nuit, danses avec l'orchestre jusqu'à huit heures du matin, puis déjeuner le lendemain avec la famille durant lequel on mange et s'enivre de nouveau. « C'est comme ça, c'est l'habitude c'est la, nostra cultura, c'est comme ça. Au Perú, je ne sais pas si y'a d'autres pays mais normalement je crois que oui. Bon, c'est l'émotion. Beaucoup émotion c'est, et après quand tous les invitados, vient quelqu'un y te met quelque así en souvenir, aquí, ici à la boutonnière<sup>526</sup>. »

Les premiers jours après la cérémonie sonnent le glas à une relation déjà peu prometteuse. La première expérience sexuelle avec lui est vécue comme une grande douleur, l'empêchant même d'uriner pendant plusieurs jours.

« *Yo me conservé hasta esa edad, veintisiete años, vingt-sept ans vierge. Pour un homme que vraiment no me valorice... ne m'a pas valorisée comme femme (...) yo donné quelqu'un, parce que pour nous c'est très valorisé ça, même si tu lui donnes la nuit. C'est pas une habitude de mon pays. Non. Pas tout le monde fait ça. Non. Sinon que moi ma religion, de... qui m'interdit de me coucher avant le mariage tout ça*<sup>527</sup>. »

Son mari est alors vigile et la délaisse très rapidement, s'absentant hors du domicile sans lui donner de nouvelles pendant de longues périodes. C'est ainsi qu'elle passe successivement le réveillon de Noël et celui du premier l'An seule, quelques semaines seulement après la cérémonie.

---

526 Entretien n° 2 p. 17.

527 Entretien n° 2, p. 9 : « Je me suis réservée jusqu'à cet âge, 27 ans, vingt-sept ans vierge. Pour un homme de peu d'estime,.. et qui ne m'a pas estimée. Comme femme (...) et je me suis donnée à lui. Parce que pour nous ça a beaucoup de valeur ça, si tu donnes la nuit... »

Elle dit avoir été trompée dès le début mais la nature de la tromperie n'est pas claire : elle découvre une sacoche remplie de drogue – marijuana et sachets de cocaïne – lorsqu'il rentrera finalement à la maison.

Cinq ans après le mariage son fils naît. Si la belle-mère ne délie toujours pas sa bourse pour la jeune maman, elle offre à son petit-fils de beaux costumes et lui procure du lait de pharmacie – denrée inaccessible – alors que la plupart des nourrissons péruviens sont élevés au lait concentré Gloria, bien moins cher et de qualité bien inférieure. Jusqu'à deux ans l'enfant est nourri au lait de pharmacie, vêtu avec des costumes, des vestes, des chemises, des cravates, grâce à l'intégralité de la retraite de la belle mère. « Je peux le dire à son petit-fils ».

Amalia a fait deux fausses-couches, l'une à 7 mois, l'autre à 8 mois de grossesse. Elle dira avoir perdu deux filles et avoir été opérée et donc ne pas pouvoir avoir d'autres enfants.

#### 1.4. Migration et vie en France : « Era un sueño salir. (...) Yo me hice un sueño.(...) escogí, escogí el momento<sup>528</sup>. »

Il n'y a pas de date unique de migration, Amalia précise la date de la décision (novembre 2001) et celle du voyage (février 2002). Comme si la date du voyage physique n'était que la confirmation physique d'un mouvement déjà engagé.

On peut même avancer que ce mouvement est bien plus ancien et est déjà inscrit avant son mariage comme une trajectoire de vie possible. Son frère aîné, le radio-opérateur, qui grâce à sa « grande intelligence » a appris le morse, a été embauché dans la marine marchande dès ses 13 ans, n'a cessé de la faire rêver, ce grand frère idéalisé. Âgé de vingt ans de plus qu' Amalia « elle ne sait pas quel pays il ne connaît pas », tellement ses voyages ont été nombreux. « Il connaît tout le monde » dit-elle, et pour préciser la nature de cette connaissance elle indique qu'il a habité aux États-Unis un an, en Afrique presque trois ans, en France deux ans. Il connaît également le Japon, la Chine, l'Inde. Il parlait de ses aventures, envoyait des cartes postales, parlait de tous les pays traversés, visités devant un public familial captif et faisait rêver sa petite sœur restée à la maison. A l'époque elle se souvient d'avoir émis un vœu : avant de mourir elle se promettait de « connaître ». Connaître c'est-à-dire aller en Europe ou aux États-Unis. Connaître pour elle, c'était partir.

---

528 Entretien n° 2, p. 3 : « Partir c'était un rêve.(...) J'ai rêvé de partir.(...) J'ai saisi, saisi le premier moment. »

Lorsqu'elle se marie son rêve semble s'évanouir, elle pense qu'elle ne pourra jamais partir, s'enfuir. Elle se voit « condamnée à une vie » auprès de sa belle-famille, l'enfant, le beau-frère handicapé, sa propre maman malade sont autant de freins et de charges qui l'attachent au Pérou. Après ses premiers jours de femme mariée, en comprenant l'erreur dans laquelle sa vie semble engagée, elle reprend ses songes d'enfant « Lorsque mes enfants seront grands, je partirai », « Je m'étais persuadée de cela et personne n'aurait pu me l'enlever ». Il est même probable que même « bien mariée et heureuse » elle aurait rêvé d'aller un jour à l'étranger, « ne serait-ce que par curiosité. »

Mais le décès de sa belle-mère en 2000 (qui n'est âgée que de 49 ans) et du beau-frère handicapé sont vécus comme des éléments-revanche du destin. Le récit de sa trajectoire de vie semble apporter crédit à la morale de son église évangélique : « Tu payes toujours le mal que tu fais ».

Ainsi la fin prématurée et inattendue de l'incarnation de la méchanceté et de la tyrannie « elle était comme Pinochet, comme Castro » permettent d'envisager une autre vie. Le partage des biens est sordide, la famille s'empare des bijoux, de l'argent et des objets de valeurs destinés aux deux frères incapables de se défendre. Son mari n'a pas de « caractère », il laisse les tantes, oncles et la grand-mère (« des vipères, pires que des serpents ») s'emparer des bijoux, parfums, maquillage, un coffre entier rempli de boucles d'oreilles, de bagues, de colliers en or. Son mari sombre dans la dépression.

Mais comme toujours dans la vie d'Amalia il y a une morale : aujourd'hui tous ces « serpents » familiaux sont malades. Ils ont volé mais rien ne leur a réussi, ils sont démunis, ne possèdent plus rien, ils ont payé leurs agissements. Ils ont même demandé pardon à Amalia il y a des années. Pourquoi ? Parce qu'ils la croient riche, ils l'imaginent dans l'opulence française, le rêve de la migration fantasmé par ceux qui sont restés. Loin de les détromper et malgré une vie difficile elle se compare à une reine au regard de leurs vies.

1.5. L'arrivée en France : « Surtout c'est la nécessité. (...). J'ai besoin urgemment. Comment je vais vivre un mundo si je connais pas la langue, si je connais pas les numéros, si je connais pas la... même l'histoire de la France ? »

Elle est hébergée par une amie qui lui a conseillé le voyage. Très vite elle s'aperçoit que cette dernière lui a menti. Les premiers termes évoqués pour cette période sont ceux de la souffrance : « Je souffris beaucoup à cause que... du froid, surtout le froid. » Ce froid n'est

pas que thermique, l'environnement immédiat paraît hostile et peu fiable. Elle dort au rez-de-chaussée d'une maison, sur une fine couverture en guise de matelas, la sœur de l'amie qui est *mala, malina* ne veut pas mettre le chauffage pour des raisons d'économie.

Elle se souvient de la douleur de son dos – deux mois à dormir par terre – de ses réveils matinaux pour aller travailler chez « la Péruvienne qui m'exploitait » le matin et chez d'autres pour le soir, de sept heures du matin à vingt-et-une heures du soir. Un dur travail. Elle gagnait environ 350 euros par mois. 150 par ici, 200 euros par l'autre côté. Elle devait rembourser l'argent du voyage, on la pressait tout le temps on lui réclamait : « Donne-moi, donne-moi. »

Un jour on lui a dit : « OK, tu dois te trouver un homme pour... que, que te donne ticket et tout ». Le ticket se sont les papiers que l'on peut obtenir une fois mariée à un Français. Son amie lui amène un homme, un deuxième, un troisième. Amalia refuse : « J'ai dit non, non, non. Je venue ici pour, je suis une femme sérieux, avec des respects, avec des principes. Je peux pas faire ça. J'ai refusé, refusé, refusé ». L'amie lui demande alors d'aller dormir chez son mari, un homme antillais qu'elle a épousé pour sa propre légalisation. Le deuxième soir l'homme tente de la violer. Amalia se sent incapable de se défendre, non seulement par la stature de son adversaire mais aussi par son incapacité linguistique. Elle dira qu'elle a subi « deux violations. A cause de, que je savais pas parler, à cause no podia<sup>529</sup> de me défendre, que je pouvais pas parler à cause de al le monde, à les gens qu'est-ce qui me passe, j'ai froid. Oh là là ! C'est pour ça à partir de cet moment, moi j'ai décidé, bon je suis croyante, de Dieu, j'ai dit « Oh mon Dieu ! aidez-moi à, à parler cette langue. » Il faut que moi je parle, como folle<sup>530</sup>. Je demande tous les jours : « Je veux parler, je dois de parler, je dois, je sais que je vais parler, je sais, je sais, je sais, je sais. » . J'ai commencé à sortir. Tous les jours, les jours que je travaille pas, tous les jours, lo maximo que, je préférerais de rester dehors, de pas rester avec quelqu'un qui m'a fait mal, dans la maison. »<sup>531</sup> Car de son viol on se moque, l'amie dira qu'il s'agissait d'un jeu. Elle décide alors de partir de la maison de son « amie » et va successivement habiter dans dix-sept lieux différents.

La situation « d'illégale » la contraint aussi dans le domaine professionnel : on la renvoie abusivement car elle ne parle pas un français « parfait », on lui demande de faire des tâches dégradantes « Y je travaillais comme une esclave, vraiment. Toute l'année, toute l'année (...) Aucun problema. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Pour gagner, pour manger, pour pas mourir dans

---

529 Je ne pouvais pas.

<sup>530</sup> Les éléments soulignés sont des mots fortement accentués.

531 Entretien n° 1, p. 6.

la rue. Parce que ici qu'est-ce que je vas faire ? Qui va me donner à manger ? Je connais pas. Je peux pas ni même aller à une association, ni même réclamer mon droit. Je peux pas, je suis illégale , j'ai peur de tout<sup>532</sup>. »

Le cumul entre la condition d'illégalité, la non-maîtrise de la langue d'usage et l'isolement familial la rendent vulnérable et soucieuse uniquement de sa survie en terme de besoins fondamentaux (se nourrir, avoir un toit). A l'époque, elle n'a même pas connaissance d'association ou d'aides qui existent pour les réfugiés ; l'isolement est donc total. Cette situation s'avère insupportable et son fils lui manque.

Elle veut alors rentrer au Pérou mais sa famille s'y oppose. « Ma famille voulait pas. On ne peut pas recevoir, on va te donner un coup si tu viens ici, non, non, non (...) Elle m'a dit : non, non tu restes là-bas<sup>533</sup>. » Elle obtient alors l'autorisation familiale de faire venir son fils. Elle pensait que sa maman lui aurait amené, mais c'est son mari qui accompagne l'enfant dont elle s'est chargé de payer non seulement le billet mais également les « vrais papiers » avec le visa pour passer des vacances en Europe, via la Belgique. « On a gaspillé 5000 dollars. Moi j'ai prêté 3500 dollars y 1500 euros (...) Six mois, quatre mois pour économiser l'argent ici, difficile<sup>534</sup>. »

Il faut de nouveau trouver un logement qui convienne. Des amis proposent une solution puis très vite une dispute entre les amis et le mari au sujet des fréquentations d'Amalia obligent le couple et l'enfant à chercher une autre solution. Au sixième jour, au mois de février, elle est jetée à la rue par celle qui l'a traitée devant son mari de « pute ».

Par le biais d'un autre ami, ils sont dirigés vers une association dans laquelle une assistante sociale est attendrie par le petit garçon et propose à Amalia de transcrire son récit en français afin qu'elle obtienne des papiers comme réfugiée politique. Mais Amalia refuse de mentir et de raconter une histoire qui ne serait pas vraie : « Comment je vais avoir des papiers à cause de la *mentira* ? Ça va pas. Comment je vais être dans ma tête ? Vivre comme ça tranquille ? Non, non, non. » (Entretien n° 1, p. 9). L'assistante sociale lui trouve un hébergement dans un foyer d'urgence durant douze jours puis la dirige vers l'hôtel social où elle habite encore aujourd'hui. Le statut de réfugié politique n'a finalement pas été obtenu « parce que jamais j'ai mis la main pour faire beaucoup de choses ». (Entretien n° 1, p. 9).

---

<sup>532</sup> Entretien n° 1, p. 7.

<sup>533</sup> Entretien n° 1, p. 7.

<sup>534</sup> Entretien n°1, p. 7-8.

Quelque temps plus tard, le couple se sépare définitivement « calmement ». Son mari part s'installer en Espagne, à cause de la langue. Il habite avec une fille, Amalia ne sait pas si c'est sa nouvelle femme mais cela lui est égal, leur histoire ensemble est terminée.

Lorsque je la rencontre la première fois, son fils est d'ailleurs parti en visite chez son père pour quelques jours.

1.6. Image : Un fils comme un oiseau : « Si tu veux récolter une bonne chose de ton fils hay que sembrar<sup>535</sup> »

Amalia évoque souvent son fils, le décalage entre l'éducation qu'elle souhaite lui donner et les contraintes de leur vie en France. « *Nosotros somos muy solidarios, muy amorosos. Muy diferente a la gente de Francia o de otros países. Somos muy familia. La familia para nosotros, es muy importante*<sup>536</sup>. » Évoquer l'éducation de son fils c'est évoquer la transmission, une certaine idée de la culture, des valeurs qui composent une forme d'héritage au-delà des frontières et des espaces. Il est question de singularité, d'une certaine manière d'être au monde, d'être avec les autres.

« Mon fils quand il sort dans la rue, il est comme un oiseau<sup>537</sup> », il a besoin d'espace et de liberté. Il tient difficilement en place et a eu quelques difficultés à l'école avec son comportement. D'après elle, c'est un leader, il adore faire des blagues, faire rire les enfants. Il est très rigolo ne cesse de faire le clown sans arrêt pour amuser les autres. Amalia ne l'a pas élevé comme un petit Français à l'éducation « froide, robotisée, ta-tac-tac », non elle lui a donné des *principios* mais ne veut pas le contrôler. Ainsi, quand il ne veut pas manger elle ne le force pas, elle lui laisse sa liberté, le laisse respirer. Un enfant « c'est un château, un poussin ». Cela elle voudrait que je le marque bien sur mon papier, afin que si des Français le lisent, ils sachent.

Il est insomniaque et a parfois du mal à se lever le matin, Amalia pense que l'école ne comprend pas son fils et qu'il est trop souvent puni pour de mauvaises raisons (mettre ses pieds dans l'eau, faire tac-tac quand il est puni, etc.). On dit qu'il est insolent, qu'il répond aux adultes, qu'il aurait un mauvais comportement. Il est seulement « bien joyeux de la vie », il est différent, il est latino et cela l'école ne semble pas le prendre en compte. Et puis, l'an

---

535 « Si tu veux récolter une bonne chose de ton fils (...) il faut semer. » Entretien n° 2 p. 33.

536 Nous autres (Latinos) nous sommes très solidaires, très amoureux. Très différents des gens en France ou d'autres pays. On est très famille. Pour nous la famille c'est très important. » Entretien n° 2, p. 27.

537 Entretien n° 1, p.16.



passé, il y a eu cette maîtresse qui s'est moquée d'elle devant toute la classe, « Heureusement mon fils va sortir de cette école<sup>538</sup>. »

L'an prochain il ira en sixième au collège ; elle a même pensé à l'emmener à l'école en Espagne tellement elle n'était pas contente. Elle a changé d'avis, il parle français maintenant. Il faudrait qu'on le comprenne, il n'est pas comme un Français qui habite dans un trois-pièces : il ne peut pas rester calme, il est hyper-actif, il a besoin de bouger. S'il habitait une grande maison il serait certainement sage, un peu, précise Amalia, mais surtout il est si drôle.

Il a de bonnes notes, la preuve il a eu 13, 2 en mathématiques alors que la meilleure note est 15 !

« Il est intelligent il a commencé à parler la langue, même en mathématiques, toujours 19 [ou] 20 dans la livret de notes mais les autres matières non. Mais après quand il a commencé à bien parler français, il commence 15, 16, 17. On va dire que c'est un bon garçon<sup>539</sup>. »

Aujourd'hui à 13 ans, il ne veut pas retourner vivre au Pérou. « Il veut pas bouger de Paris », pourtant, lorsqu'il se remémore sa venue à 5 ans en France, il lui dit : « J'ai pleuré deux ans, pleuré deux ans pour pays por Pérou. J'ai pleuré deux ans pour ma famille (...) je souffris beaucoup, ça fait trop que je reste tout seul à la France, que je m'habitue, ça m'a coûté. » (Entretien n° 2, p. 30). Alors comme c'est le « seul fils que j'ai à vie », Amalia ne retournera pas au Pérou ; elle se sent « obligée d'habiter ici » pour « bien accompagner à son fils, à son côté ».

#### 1.7. Histoires d'écritures « Je fais la lettre. Y la maîtresse se moque de moi. Devant tous les élèves. »

Pour Amalia ce qui compte avant tout c'est la langue. Elle n'exprimera ses besoins linguistiques qu'en terme de langue, très peu en référence à de l'écriture. Cependant les deux sont intriqués même dans ce qu'Amalia ne dit pas : elle est lettrée dans son pays et l'un des moyens d'apprentissage de la langue passe par le livre. « Avant dans mon pays j'ai acheté un livre de français. Un mois avant de sortir. Mais je sais ce que c'est merci et bonjour, c'est tout. Après je sais rien, rien rien du tout. Je... non. C'est ça que je dis, non, ici je peux pas continuer. Je dis « non, non, non, il faut que moi je parle français. Si je parle pas français, je

---

538 Entretien n°1, p.15.

539 Entretien n°1, p. 14.

me quitte de ici, je vais aller à Espagne. » Parce que que ici c'est pas mon monde, mon... Je crois que je suis *como muda*<sup>540</sup> ».

Amalia ne parle donc jamais directement de ses écrits dans les entretiens que nous avons eus ensemble, c'est une question constamment éludée ou contournée. On peut cependant deviner certains usages en la voyant vivre ou au détour d'une phrase qui évoque *a priori* autre chose.

Ainsi, en évoquant l'école, Amalia raconte le jour où elle avait écrit un mot sur le carnet de son fils pour l'excuser d'un retard :

« La maîtresse se moque de moi. Devant tous les élèves : (fait la maîtresse) « OK, on va lire la lettre. La lettre dit : “Ah-madame je- peux-pas-au-jour-d'hui-arri-ver à ” (découpe toutes les syllabes en se moquant). Quoi qu'est ce qu'elle dit ? Qu'est-ce qu'écrit ta mère ici ? ». Elle rigole de moi tout le temps. C'est pour ça mon fils il a pleuré beaucoup de fois à cause de ça. Il a fait rigoler. La même maîtresse s'est rigolé de moi, de comment je fais la lettre. Et ça je parlais avec le directeur et même je parlais avec elle. »

Les documents administratifs, eux, semblent supervisés avec respect depuis quelques années par cette assistante sociale qui lui a permis d'obtenir un logement d'urgence. Même si cette femme ne s'occupe plus directement des documents d'Amalia, sa référence est constante. Elle a déclenché non seulement une procédure d'hébergement, mais également de régularisation ainsi que d'inscription de son fils à l'école et un ensemble d'autres droits qu'Amalia ignorait.. Elle est un appui évident, comme le sont son avocat et, dans une tout autre mesure, l'employé de la banque. Il est fort probable qu'Amalia remplit elle-même la plupart des documents utiles mais elle se fait conseiller, orienter, expliquer ce qui lui paraît peu clair.

« Le » livre d'alphabétisation – qui est le document d'information disponible dans toutes les mairies d'arrondissement et recensant les cours, les horaires et les lieux des Cours Municipaux pour Adultes – apparaît comme un élément important : il recèle des informations essentielles, il est un élément indispensable à une démarche d'inscription à un cours.

Un usage dont Amalia parle très peu pour elle est celui des écritures d'apprentissage. Or, chez elle c'est un élément qui « saute » littéralement aux yeux dès qu'on pénètre dans son logement ; cahiers et livres d'Amalia sont rangés sur l'étagère juste au-dessus de son lit. Elle s'endort avec ses cahiers et ses livres un peu en amont de sa tête tous les soirs.

L'ordinateur, Amalia en a un, mais quel usage en fait-elle ? Elle parle de télévision et de vidéo pour un usage domestique car elle regrette de ne pas avoir d'antenne, ce serait donc un usage

---

<sup>540</sup> Entretien n° 1, p. 5.

plus audiovisuel que scriptural, mais elle possède une adresse e-mail et l'utilise. En outre, il paraît plus que probable que son fils pré-adolescent manie de manière plus importante cet outil à la maison. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'en a aucun usage, au contraire cet outil fait partie de son quotidien. Sur son lieu de travail – les patrons lui laissent utiliser leur ordinateur pour naviguer sur le net ce qui signifie qu'elle sait le faire mais également en a coutume – pour ses besoins personnels (aucune des tâches qui lui sont demandées ne nécessitent son usage). Elle prétextera de plus un rendez-vous avec un dépanneur d'ordinateur pour reporter un rendez-vous avec moi. Cet outil n'a rien de magique et est intégré au quotidien. Selon le contexte et le lieu, l'usage varie (vidéo à la maison, internet chez les patrons).

Le téléphone est également utilisé avec toutes les fonctions avancées qui nécessitent une littéracie minimale : textos, MMS, photos, enregistrements divers sont des activités routinières et socialement très intégrées. Amalia possède au moins deux téléphones, dont un de dernière facture.

Les partitions de musique enfin, sont maintenant d'un usage de lecture courante puisque Amalia doit répéter les chansons à interpréter, ce qu'elle ne manque pas de faire même avant son passage sur scène.

## 1.8. Épilogue

J'ai revu Amalia épisodiquement, je l'appelle de temps en temps pour avoir des nouvelles. Elle a été très contente que je vienne l'écouter à un concert où elle chantait et souhaitait que je prenne des photographies de ce moment-là.

Amalia a obtenu ses papiers et est partie en vacances au Pérou les jours suivants. Elle a déménagé, non pas dans un logement social plus grand mais chez un nouveau fiancé qui habite en grande banlieue. Il est musicien, Amalia me l'a présenté lors d'une fête dans laquelle le groupe se produisait. Elle paraît très heureuse de pouvoir se recentrer sur son fils et cet homme. Elle a changé également d'employeurs et travaille désormais au centre de Paris, facilement accessible de son nouveau domicile.

J'ai continué à appeler régulièrement Amalia au téléphone, elle me répondait parfois. Elle évoquait toujours son manque de temps et sa course continue contre ou avec lui.

## 2. Marisol, la Joyada<sup>541</sup> engañada : « Je gagne ma vie pour que plus personne ne m'arnaque<sup>542</sup>. »

### 2.1. Contexte de la rencontre : « Si, si insistia porque mas o menos “ je connais qu'est-ce que tu cherches<sup>543</sup> “. »

Marisol est Bolivienne. Petite jeune femme apeurée de 32 ans, la première fois que je la rencontre elle semble se cacher, le regard baissé, elle n'ose pas me parler directement. En voulant la décrire les premiers mots qui jaillissent sont : femme-enfant, insouciant, futile, craintive et vulnérable.

Je la rencontre à la suite d'une excursion ratée avec Amalia. Nous devons toutes deux nous rendre dans une église regroupant beaucoup de membres de la communauté latino-américaine. Amalia avait évoqué la fois précédente l'intérêt que ce lieu avait pour elle et pour la rencontre d'autres migrants aux origines assez proches. Ce dimanche, Amalia veut reporter cette visite et démontrera tous les signes d'une extrême fatigue afin de rebrousser chemin, juste avant l'arrivée. Dans le même temps, elle me propose de téléphoner à l'une de ses « copinas » qui aurait énormément de choses à raconter : elle est analphabète. J'ai montré beaucoup de réticences au départ (même un refus) son amie n'était pas inscrite en cours de formation, cela ne cadrerait pas avec ce que j'avais prévu de mes entretiens. Elle ne parlait pas ou très peu français, cela ne cadrerait pas non plus avec la volonté que j'avais de faire des entretiens en français.

Amalia a insisté, a argumenté (l'histoire de cette « copina », le sentiment d'être privilégiée par rapport à elle, ses difficultés, le bilinguisme quechua-espagnol, son analphabétisme...). Amalia m'a fait changer d'avis. Pour comprendre les personnes en formation il faudrait peut-être aussi que j'aie interrogé des personnes non-inscrites dans un dispositif de formation.

---

<sup>541</sup> Joya : bijou et dans le cas d'une personne une perle, on parle de joyas de fantasía, bijoux-fantaisie. Marisol emploie ce terme à propos d'elle lorsqu'elle est jeune, belle, parée de bijoux en or et désirée par son mari: « Yo era bien joyada ». Entretien n° 2, p. 15. *Engañar* : tromper, abuser, arnaquer.

<sup>542</sup> « Me estoy ganando porque a mi no me esta engañado nadie. » Entretien n° 2, p. 22.

<sup>543</sup> « Oui, oui j'ai insisté parce que plus ou moins : “je connais ce que tu cherches”. » Entretien n° 1, p.15.

Pourquoi Amalia ne saurait-elle pas quelles personnes rencontrer pour mieux la comprendre? J'ai donc accepté et Amalia a appelé devant moi sa « copina », en lui demandant comme un service de me rencontrer. J'étais présentée comme une amie ; elle lui a longuement expliqué ce que j'allais faire, l'anonymat, la non-liaison avec la police, la préfecture ou toute instance de contrôle.

Elle n'a jamais évoqué le rapport à l'écriture, alors que plusieurs fois je lui ai fait signe de lui préciser. La dernière fois elle m'a fait signe de ne rien dire. Ce n'était pas la peine de l'évoquer. Ainsi le rendez-vous fut pris avec la copina.

Au milieu du premier échange avec Marisol et en présence d'Amalia, j'évoque son instance, ma réticence et la justesse de cette proposition. Amalia acquiescera en complétant :

« *Si, si insistia porque mas o menos* “je connais qu'est-ce que tu cherches<sup>544</sup> ”. »

La première rencontre est une présentation. Amalia l'a accompagnée au centre médical et je les rejoins. Ce centre propose des consultations de spécialistes sans recours aux papiers formels et à des soins gratuits. Il connaît, bien évidemment, une affluence importante de personnes aux revenus modestes et d'origines géographiques multiples. Encore faut-il s'exprimer assez correctement pour se faire comprendre et entendre les préconisations et les diagnostics des médecins. Amalia sert à la fois d'interprète à Marisol, mais aussi de conseillère dans de nombreux domaines (médical, langagier, vestimentaire...). Elles ont attendu très longtemps avant de passer ; il y a presque deux heures de décalage entre le moment où nous avons rendez-vous et celui où finalement elles sortent de l'établissement. Elles sont lasses et affamées, me disent-elles.

Après les embrassades et salutations chaleureuses, je pensais ne plus les voir, ayant essayé à maintes reprises de les joindre sans succès par téléphone (aucun réseau ne passe dans cet établissement), nous nous dirigeons vers la pharmacie dans laquelle Marisol doit acheter des produits indiqués sur une ordonnance.

Il s'agit de remèdes pour ses mains. Des mains douloureuses, meurtries par le travail, traces de son activité et de sa condition. Marisol me les montre, me les exhibe. À la fois fière de ses crevasses et honteuse de leur esthétique.

De nouveau sa traductrice-conseillère rentre en action. Les produits ne sont pas remboursés. Marisol ne veut donc pas tout prendre, un choix s'opère et elle achète finalement la crème la moins chère pour ses mains envahies de vergetures. Elle m'expliquera en sortant que c'est à

---

<sup>544</sup>« Oui, oui j'ai insisté parce que plus ou moins « je connais ce que tu cherches. » » Entretien n °1, p. 15.

cause du travail, un nouveau produit qu'on l'oblige à utiliser et qui lui provoque douleurs et croûtes sur la peau. Avec Amalia nous insistons sur le fait qu'elle doit porter des gants à chaque nouvelle utilisation de ce produit lave-sols. Marisol ne paraît pas du tout convaincue par nos arguments, elle préférerait nettement qu'on ne l'oblige plus à utiliser ce produit, elle n'aime pas porter des gants pour travailler. Ses mains sont pour moi la trace de la pénibilité de son travail et de relations qu'elle semble trouver injustes par la contrainte et les manifestations physiques qu'on lui impose.

Nous nous rendons ensuite dans une sandwicherie « k bab » où elle veulent se restaurer. Il est plus de 16 heures, je ne souhaite pas me joindre à elles pour déjeuner (ce qui les étonne) et une fois la commande passée – elles réussissent avec plaisir à me faire demander un café – nous montons dans une grande salle, où malgré le peu d'affluence, la radio fonctionne avec un volume important. Cet endroit semble leur convenir, elle le connaissent, vont chercher avec aisance ce dont elles ont besoin, il est rassurant. Même la musique semble appartenir à ce cadre quotidien, je suis seule inquiète pour la qualité de l'enregistrement.

Lors de l'entretien, Amalia prend beaucoup de place et semble pressée d'en terminer au plus vite. Marisol, elle, est plus réservée mais souhaite prendre tout le temps nécessaire. Elle parle à la fois très vite dans le débit, mais avec une nonchalance et une langueur qui font contraste avec Amalia.

Les différents échanges avec Marisol se sont produits en espagnol.

## 2.2. Situation actuelle : première rencontre : des éclats de lumière à chaque sourire

Pour converser elle s'adresse à Amalia qui me l'a présentée. Ses gestes montrent à la fois le désir de se raconter et celui de ne pas oser échanger directement avec une inconnue. Son sourire la rend à la fois étrange et malicieuse, presque intemporelle : quelques unes de ses dents sont recouvertes d'or, des éclats de lumière à chaque sourire. Marisol réside en France depuis trois ans. Elle habite en colocation dans Paris avec une autre jeune femme qui a un enfant de sept ans et avec un monsieur. C'est un lieu qui sert uniquement à dormir, elle n'y reçoit personne et n'y fait jamais à manger. Pour déjeuner ou dîner en compagnie, c'est ailleurs, ce soir chez une amie par exemple qui est en train de préparer le repas pendant que nous conversons. « *Vivimos tres personas, compartimos, pero nos llevamos muy bien, los tres.* »

(...) *Pero... toditos casi no paramos, solamente a dormir de noche. Ahorita voy a ir a donde una amiga, ahí esta cocinando, preparando, me dice no sé qué cosas*<sup>545</sup>. »

Elle s'évertue à être ponctuelle dans le paiement de son loyer : cela fait partie de la bonne entente du trio. De la même manière jamais elle ne revient ivre des fêtes boliviennes auxquelles elle se rend régulièrement pour danser jusqu'au petit matin. La plupart du temps elle déjeune et dîne chez ses employeurs, l'appartement ne servant qu'à passer une nuit de repos, il est probable que ce soit le cas pour le monsieur également.

Marisol n'a pas des papiers « en règle » vis-à-vis de sa présence en France. Si cela a été un préalable à notre rencontre (elle s'est assurée que je ne la dénoncerai en aucune manière), elle n'évoquera pas le sujet longuement, n'y faisant que de brèves allusions.

Elle parle très peu français, et si elle comprend quelques mots, elle est très mal assurée et cherche constamment de l'aide auprès de ses amies pour l'accompagner en divers endroits, traduire ou converser directement avec les différents Français de son entourage (employeurs, médecins etc.).

Elle fait du ménage et garde des enfants chez des particuliers avec un emploi du temps variable selon les jours de la semaine mais généralement très lourd (dix ou onze heures) et avec une forte amplitude horaire (pauses et trajets). L'un des ses emplois actuels (fin d'après-midi et soirée) elle le doit à sa belle-sœur, qui le lui a laissé pour un autre mieux rémunéré car elle maîtrise le français.

Cependant, elle a été renvoyée de ce travail. Pendant un mois elle n'y était pas allée. La raison invoquée par la patronne française était la langue : elle ne comprenait rien. Mais après un mois où elle n'y est pas allée, ils l'ont rappelée : la jeune fille qui l'avait remplacée ne s'en sortait pas avec les enfants. Ils lui ont demandé de revenir. C'est avec Amalia qu'ils en ont parlé au téléphone. Maintenant elle dit qu'elle y travaille bien, elle comprend ce qu'on lui demande faire<sup>546</sup>.

---

<sup>545</sup> « Nous habitons en colocation à trois personnes mais on s'en sort très bien, tous les trois. (...) Mais... toute la journée on ne s'y arrête pratiquement pas, c'est seulement pour dormir la nuit. Maintenant je vais chez une amie, elle y est en train de cuisiner, de préparer je ne sais quoi, elle m'a dit. » Entretien n° 2, p. 14.

<sup>546</sup> « Por eso me dejó este trabajo. Este trabajo... igual, igual me despidieron... de este trabajo de la francesa, igualito me despidieron, yo un mes no he trabajado. La primera vez cuando me dejó ella. ¿ Por que ? Por el idioma. Yo no comprendía ni una jota, porque nunca... la primera vez que he trabajado con ella, pero la francesa, no comprendo, nada, nada. Después de un mes, me llamó de otra vuelta para yo regresar a trabajar, esto que el otro, una chica habían conseguido para sus hijos, decían que no estaban contentos con la chica, no sé que. A la Amalia le llamo, después, a la Amalia le llamo, porque yo no entendía nada. Después me dijo así : « Dícen Marisol así que, dicen que regrese y todo eso. » Ya pues me he regresado, ahora ya estoy trabajando bien. Pero ya comprendo, pues, comprendo ya, qué, cómo tengo que hacer. » Entretien n° 2, p. 6.

Elle parlera longuement de cet emploi, des enfants dont elle a des photos sur son portable, des sorties au parc, des jeux avec eux jusqu'à 22 heures. De la piscine dans la maison, de la petite fille qui lui a appris à compter en français, des petits cadeaux que sa patronne lui fait (des crèmes anti-rides).

Pour le travail du matin, la patronne, une Espagnole, est très exigeante : elle ne veut pas une poussière dans sa maison, son mari est encore plus exigeant. Ils ne traitaient pas correctement Marisol. Elle n'y est pas allée pendant plusieurs jours ; ils l'ont rappelée en s'excusant. Maintenant cela s'est également amélioré. En plus ils la déclarent, encore sept ans de fiches de paie et elle ira à la préfecture pour régulariser sa situation. Elle pense que ce sera facile.

Elle a deux enfants qui sont restés en Bolivie avec la grand-mère paternelle qui s'occupe et veille sur eux « comme une maman » : un fille de 8 ans et un garçon de 6 ans.

Elle leur parle souvent au téléphone, leur envoie des jeux, des habits et des bijoux pour leurs anniversaires. Elle envoie aussi de l'argent directement à la grand-mère pour leurs besoins quotidiens (alimentation, école, etc.). Elle est très fière d'avoir mis de l'argent de côté pour eux.

Elle vit séparée du papa qui, après l'avoir fait venir en France pour travailler est reparti vivre en Bolivie.

Depuis un an elle a un nouvel ami, bolivien également, mais elle n'a pas très envie de vivre avec lui car leur relation n'est pas très facile surtout lorsqu'il a bu<sup>547</sup>. Elle lui a déjà dit qu'il la traite mal et que son caractère est terrible lorsqu'il a bu. Elle a peur qu'il la tape, on ne sait jamais, et surtout qu'il ne change pas. Alors elle préfère ne pas accepter sa proposition de vie commune.

Et puis il y a un an, en France, dès la première fois elle est « tombée enceinte », faute de pilule : « *Yo estuve, con la primera vez, muy embarazada así embarazada. (...) Es que no me he cuidado, no me he tomado las pilulas*<sup>548</sup>. » Les médecins lui « enlèvent » à deux mois. Une deuxième fois, un deuxième avortement : elle n'a toujours pas pris les pilules. Elle veut quitter son ami, elle ne veut pas que ça se reproduise car la troisième fois, les médecins ne lui feront

---

<sup>547</sup> « Se emborracha y cuando se emborracha, no se controla y me trata mal a mí. Cuando se emborracha. Por eso yo lo he dicho: “ Vos no vas cambiar” Le he dicho, “no vas cambiar. ¿por qué?, porque te emborrachas vos muy... tu carácter es feo, horrible” Porque, no mejor, así como amigos como así, nomás estamos pero vivir juntos, no estoy decidida. Yo no quiero sufrir ya más con... cuando es así, cuando se va emborrachar a mí y me va a tratar mal. Tal vez me pega, no sé, no, uno no sabe. Prefiero no... así. Yo le he dicho a él, pero él quiere vivir conmigo pero, yo no estoy decidida para eso.» Entretien n° 2, p. 11.

<sup>548</sup> « Dès la première fois je me suis retrouvée bien enceinte, comme ça enceinte (...) C'est que je ne me suis pas protégée, je n'ai pas pris les pilules.» Entretien n° 2, p. 9. Note : *embarazada* est le terme correct et courant pour la femme enceinte, Marisol dit *embrazada*.



pas, son corps ne résistera pas, c'est défendu, pense-t-elle. « *No me he cuidado, yo me estoy maltratando mi cuerpo. (...) Prohibido, tercera ya me muero, ya... ya no se puede porque mi cuerpo ya no resiste, eso...*<sup>549</sup> ». Alors ils lui ont mis un implant dans le bras ; maintenant elle est protégée, c'est ce qu'elle a fait aujourd'hui, se faire poser l'implant, pour trois ans.

Elle revient souvent à la description de son ami, son calme, son apparente jeunesse, elle me dit être amoureuse de lui et changer constamment d'avis quant à la poursuite de leur relation. Il y a quelques temps il s'est fait arrêté, ils étaient tous très inquiets de ne pas avoir de nouvelles. Lorsqu'ils ont réussi à savoir où il était, elle a dû avancer 1000 euros à un avocat spécialiste des migrants pour le faire sortir.

Elle projette d'acheter un terrain « *un lote* » et d'y faire construire sa maison en Bolivie en envoyant 8000 mille euros en deux fois. Elle choisira sa maison sur internet et un oncle de ses enfants fera la transaction pour elle. Elle ne veut pas dépenser son argent en France, elle veut épargner pour sa future maison et retourner y vivre.

Et puis elle voudrait s'acheter un commerce, une boutique, un magasin. De vêtements, ou de volailles, une boucherie ou une boulangerie. Quelque chose où l'on gagne bien, où l'on vend bien, avec beaucoup de clients, et surtout qui rapporte.

Alors elle épargne 1000 euros par mois quand tout va bien. Si les choses vont comme elle le souhaite dans trois ou quatre ans elle pourra repartir, mais on ne peut jamais vraiment savoir, la vie n'est pas sûre, on ne sait jamais ce qui peut se produire...

### 2.3. Enfance : « No, no hablaba antes en Español. Después cuando yo tenía 15 años yo he aprendido Español, poco, después... hace escuchando. He aprendido. »<sup>550</sup>

Cinquième d'une fratrie de sept enfants composée de cinq filles et deux garçons, Marisol a vécu son enfance dans un village d'agriculteurs qui vendaient leurs produits dans la petite ville voisine « *por camiones, con eso nos otros nos mantenían* ». <sup>551</sup>

L'une des premières choses qu'elle me dit avec insistance est que la langue maternelle de sa famille et son village était le quechua dont elle évoque très souvent l'usage et le recours. Le quechua n'est pas seulement la langue usuelle, c'est avant tout une appartenance identitaire

---

549 « Je ne me suis pas protégée, je me suis maltraitée mon corps. (...) Interdit, la troisième fois je vais mourir, là... là ce n'est plus possible parce que mon corps ne résiste plus maintenant. » Entretien n° 2, p. 10.

550 « Non, avant je ne parlais pas en espagnol. Après quand j'ai eu 15 ans j'ai appris l'espagnol, un peu, après... en écoutant. J'ai appris. » Entretien n° 1, p. 1.

551 « Par camions. C'est ça qui nous faisait vivre » Entretien n°1, p. 2.

forte : « *Mi padre tampoco no habla español porque Quechua era*<sup>552</sup>. » Si aujourd'hui les choses ont un peu changé et qu'au village les gens comprennent désormais l'espagnol, lorsqu'elle était enfant ce n'était pas le cas. Elle rencontrera la première fois la langue espagnole à l'école, qu'elle fréquente peu et avec très peu d'envie et de succès. Seulement trois années, probablement à partir de sept ans, mais elle ne se souvient pas très bien et qui sont marquées par le fait qu'elle ne comprenait ce qu'ils disaient « *No, no entendia lo que hablaba en Español. Quechua, Quechua, Quechua*<sup>553</sup>. »

Elle dit qu'elle est la seule à avoir peu étudié. Ses frères et sœurs parlent bien l'espagnol parce qu'ils sont partis étudier à la ville, au collège. Elle est la seule qui n'a pas pû.

Sa maman n'a pas voulu l'inscrire au collège, car tous les ans elle ratait, elle se « plantait » à l'examen. Elle avait « zéro, zéro, zéro ».

Selon elle, elle n'avait pas beaucoup d'attention pour apprendre, elle jouait beaucoup avec ses camarades. Elle était très « *amigera*<sup>554</sup> » et on ne va pas à l'école pour jouer. Elle, elle allait jouer dehors, elle n'est donc pas entrée au collège.

C'est pour cette raison pense-telle, qu'elle a autant de difficultés à apprendre le français, elle n'y arrive pas... Les autres ont pris l'habitude d'apprendre vite, ils ont donc appris plus, c'est plus facile pour eux.

Une seule de ses sœurs est restée au village, elle est mariée. Les autres sont tous partis à la ville voisine ou dans une plus grande ville très jolie, située à une nuit de voyage de la première.

Sa maman a disparu lorsqu'elle avait 12 ans, elle est décédée. Son père il y a quatre ans. A 18 ans elle travaille avec une cousine, dans la vente. Elle vend des patates et des légumes, des salades. Elles achetaient, négociaient, revendaient des camions entiers de légumes, surtout des pommes de terre. Elle se souvient avec plaisir de cette époque, elle dépensait tout son argent en robes, bijoux, de belles robes, les plus beaux bijoux. L'argent qu'elle gagnait, elle pouvait le dépenser à sa guise pour ses tenues. Ses sœurs en étaient jalouses. Déjà mariées elles ne pouvaient pas dépenser l'argent du couple comme elles l'auraient souhaité.

---

552 « Mon père ne parlait pas non plus espagnol, car il était quechua. » Entretien n°1, p. 4.

553 « Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient en espagnol. Quechua, quechua, quechua. » Entretien n° 1, p. 1.

<sup>554</sup> Entretien n° 1, p. 2.

## « Todo la vida era pelea »<sup>555</sup>

C'est à la fin de cette époque – à 23 ans ou 24 ans – qu'elle fait la connaissance du « père de ses enfants ». Une amie les présente lors d'une fête. Il comprend le quechua (sa mère le pratiquait, ils viennent d'un autre village que le sien) qu'elle utilise pour lui parler et il lui répond en espagnol. Mais la langue, dit-elle, à ce moment-là, il s'en moquait. A l'époque elle s'habillait de « *pollera*<sup>556</sup> » pas en pantalon comme aujourd'hui et aussi elle se coiffait avec les nattes, très bien habillée, des bijoux en or, plein de bagues, de boucles d'oreille en or « pur », elle se sentait belle et désirable. La première fois qu'ils se sont vus il ne lui a pas plu de suite. Lui, en revanche, a été très amoureux immédiatement, il le lui a dit : « *Porque él estaba muy enamorado de mi cuando me conoció, mi marido*<sup>557</sup> ».

Elle s'installe avec lui à la ville, quitte son emploi et ils vivent de sa « petite » paye de policier. Il refuse alors qu'elle travaille, il était très jaloux.

Au détour d'une remarque sur ses enfants, elle me dit tout bas que la vie n'était pas très facile avec lui, qu'elle n'avait plus envie de vivre « *Cuando uno vive mal con su pareja, no te quieres vivir*<sup>558</sup>. » , elle décide alors de ne pas aller au terme d'une grossesse et va à la pharmacie en cachette acheter des ampoules afin de « faire passer » l'enfant qu'elle porte. Elle en prendra trois successivement. Mais cela ne fait rien du tout. Elle a été angoissée une année entière à cause de cela, que l'enfant naisse anormal, qu'il ait des séquelles dues à ces ampoules. Elle ne l'a jamais avoué à son mari, il ignore encore tout de cette histoire.

Et puis finalement l'enfant est née, elle se portait très bien et était très intelligente, même douée pour les études, selon Marisol, elle doit tenir cela de son père...

Avec les deux enfants, l'argent vient à manquer, il ne lui donne pas suffisamment pour les enfants. Elle aurait bien voulu elle, vendre quelque chose, des fruits ou autre chose, mais il refuse toujours qu'elle occupe un emploi, prétextant la nécessité pour une mère d'être auprès des enfants. Il ne lui donne que des petites sommes « *percopita* » qui se dépensent trop vite. Parfois il ne rentre pas pendant deux ou trois jours et elle doit faire sans argent alors que les petits lui réclament un biscuit. Cela a été beaucoup de souffrances, ce manque, cette attente.

---

<sup>555</sup> « C'était tout l'temps des disputes » Entretien n° 2, p. 9.

<sup>556</sup> Jupe large traditionnelle et par extension vêtements traditionnels.

<sup>557</sup> « Parcequ'il était très amoureux de moi quand il m'a connue, mon mari » Entretien n° 2, p.15.

<sup>558</sup> « Lorsqu'on est mal avec son partenaire, tu n'as plus envie de vivre » Entretien n° 1, p. 14.

Aujourd'hui c'est bien différent c'est elle qui gère son propre argent et qui décide de dépenser ou pas. Personne ne l'entourloupe plus<sup>559</sup> !

La vie ensemble ne paraît pas simple. Ils resteront ensemble sept ans sans être mariés, malgré le fait qu'elle l'appelle souvent son mari ou son époux devant moi. Ils ont vécu en concubinage « comme ça » car ils n'avaient pas beaucoup d'argent. Il ne l'a pas mariée à l'église, non, il y a beaucoup de gens en Bolivie comme ça et après ils se séparent, il y en a beaucoup me dira-t-elle.

Sur les sept années de leur union, six ans il a été amoureux de la « Chica », celle pour qui il est venu en France. Marisol ne le savait pas, il lui a raconté après. Les nuits à l'hôtel avec elle, lorsqu'il disait travailler, elle ne l'a pas su en Bolivie, mais bien après en France. La « Chica » est toute jeune, toute fraîche, elle n'a pas encore d'enfants. Marisol lui envie sa beauté mais attend patiemment qu'elle porte aussi les marques du temps, des enfants qu'elle aura peut-être un jour. Aujourd'hui la « Chica » a 22 ans et lui 32 ; ils ont commencé à se voir quand elle n'avait que 15 ans. Lorsqu'elle se souvient de tout cela, de ce qu'ils lui ont fait, elle préfère rester toute seule. Elle ne veut plus être trompée, abusée.<sup>560</sup>

Et puis il y a les coups. Dès qu'il était ivre il l'a frappait. Selon elle il ne pouvait plus la voir en peinture : comme il voulait la « Chica », il l'a tapait. Un nez fracturé, des yeux abîmés « *Uy ! ¡ Mucho golpe, mucho golpes, tengo en la cabeza por eso*<sup>561</sup> ! ». Il a continué en France, les médecins lui ont dit que c'était interdit, qu'elle pouvait porter plainte, elle ne l'a pas fait. A cause de cela elle doit porter des lunettes, il l'a beaucoup frappé au visage.

#### 2.4. Migration et vie en France. Le voyage : « Yo sin saber llegué, sin saber, yo no sabía ni, hablar bien<sup>562</sup>. »

Sa belle-sœur s'installe en France : elle faisait des études en Bolivie pour être policière. « Por eso ella rapida aprendió el idioma<sup>563</sup>. »

---

<sup>559</sup> Entretien n° 2, p.22.

<sup>560</sup> « Así cuando me acuerdo de eso, lo que me hicieron todo eso, prefiero es estar solita. Yo no quiero ese engaño ese. », Entretien n° 2, p. 21.

<sup>561</sup> « Beaucoup de coups, beaucoup de coups sur la tête » Entretien n° 2, p. 21.

<sup>562</sup> « Sans savoir je suis arrivée, sans savoir, je ne savais même pas ... parler bien » Entretien n°2, p.. 18

<sup>563</sup> « C'est pour cela (les études) qu'elle a appris rapidement la langue » (le français)

Elle fait venir son frère puis l'autre femme la « Chica ». Après trois mois passés en France, son mari lui demande de la rejoindre. « *Mi esposo, mi marido me trajo a mi, después de tres meses me trajo a mí*<sup>564</sup>. » Il fait alors des travaux de maçonnerie. « *Para él era muy duro*<sup>565</sup> ». En Bolivie il n'était pas habitué à ce type de labeur : il était assis, tout le temps assis et faisait des rondes de contrôle dans sa voiture de policier. Mais il gagnait peu. Le motif monétaire semble avoir été le seul moteur à cette migration non consentie. Lorsqu'elle lui répond qu'elle ne peut pas le rejoindre à cause des enfants qu'elle ne veut pas quitter, il la menace de ne pas leur envoyer le moindre argent pour vivre et l'enjoint à venir travailler en France afin que leurs enfants aient une bonne éducation, puissent choisir ce qu'ils veulent faire et bénéficient éventuellement d'une maison qu'elle pourrait leur offrir. En restant en Bolivie, elle ne peut pas obtenir suffisamment d'argent pour donner quoi que ce soit à ses enfants.

Les discussions, entre menaces, chantages et persuasions, semblent avoir été nombreuses. Finalement elle accepte à contre-cœur de rejoindre son mari et part au milieu de la nuit, en pleurant, sans dire au revoir à ses enfants. Sa fille se souvient encore de ce moment douloureux, où sa maman avait préparé toutes ses affaires dans une pièce voisine pour ne pas les réveiller et où ils se sont aperçus de son départ le lendemain, sans comprendre<sup>566</sup>. Le garçon avait seulement deux ans-et-demi. Marisol dit que s'il a un air grave sur les photos qu'elle me montre c'est peut-être parce qu'elle l'a quitté alors qu'il était tout petit, trop tôt.

Le récit du voyage est poignant. Après une préparation minutieuse et un apprentissage par cœur de ce qu'elle doit exactement dire et taire, avec comme chef d'orchestre son mari, relayé sur place par une copine qui la fait répéter les phrases et les numéros de téléphone qui lui sont interdits de noter, elle prend seule pour la première fois l'avion tremblante de multiples frayeurs. Afin de calmer ses peurs, on lui donne l'ordre d'avaler deux pastilles qui la font dormir. « *Mi marido me dice : “Marisol tienes que te tomar dos pastillas para que no te pongas nerviosa cuando te pregunten en emigración, en España*<sup>567</sup> », et l'angoisse de ne pas se réveiller à temps dans l'avion s'ajoute aux autres. Le passage aux différents contrôles, l'attente avec une quinzaine de personnes enfermées dans un grand salon sont vécus comme

---

<sup>564</sup> « Mon époux, mon mari m'a ramené. Après trois mois, il m'a ramenée. » Entretien n° 2, p. 6.

<sup>565</sup> « Pour lui c'était très dur. » Entretien n° 2, p.6.

<sup>566</sup> « Si. Pero lloré. Ouh lloraba. A las docitas, cuando estaban dormiendo yo les he dejado. Los dos. Estaban dormiendo cuando salí ... estaban dormiendo, no me han visto. Porque van a llorar diciendo ¿por que?, yo no le, no le he hecho buya nada, en otro cuarto me he alistado y todo eso, para que no se levanten. Mi hija se acuerda de eso. « ¿ Por qué nos ha dejado, por qué ? No sé. Nosotros estaban dormiendo con mi hermanito vos te habías ido. ¿ Por qué nos ha dejado ? ». Entretien n° 2, p. 7.

<sup>567</sup> « Mon mari me disait : « Marisol, tu dois prendre deux comprimés pour ne pas être nerveuse lorsque les services de l'immigration vont te questionner en Espagne. » Entretien n° 2, p. 18.

autant de terreurs d'être démasquée et renvoyée. Une famille l'apaise, la calme : « *Tranquila, na mas, no va a pasar nada*<sup>568</sup> ». Finalement on les laisse sortir, après qu'elle eut donné toutes les « bonnes » réponses attendues.

Et là, nouvelle déconvenue : le terminal pour la France n'est pas le même que celui dans lequel elle se trouve. Elle réussit à demander à un monsieur qui lui indique un train à prendre pour se rendre au bon terminal. Angoisse de ne pas arriver à temps, de se perdre.

L'arrivée à Paris n'est pas synonyme d'accalmie : personne ne l'attend à l'aéroport et elle doit de nouveau se débrouiller seule, sans aucune connaissance de la langue ni du lieu où elle doit se rendre. « *Tienes que mostrar este papel*<sup>569</sup> » lui avait ordonné son mari, alors elle montre au taxi l'adresse mais ne comprend rien à ce qu'il dit. Elle n'a que des dollars pour payer la course, pas d'euros. Cent dollars. Au moment de payer, elle ne comprend pas ce que le taxi lui dit, elle lui tend les cent dollars et il les garde intégralement, l'escroquant. « *El taxista me engañó, pues*<sup>570</sup>. »

Il lui faut encore demander de l'aide afin de passer un appel téléphonique à un numéro appris par cœur pour qu'on vienne enfin la chercher. Heureusement à l'hôtel il Chica a un garçon, arabe « *morenito* », qui parle un peu espagnol. Grâce à lui elle peut téléphoner. Il fait froid, elle est tremblante de peur et de mal-être, elle n'a qu'une envie lorsque son mari arrive la chercher : rentrer chez elle en Bolivie dès le lendemain.

Évidemment ce n'est pas possible, sa belle-sœur tente de la calmer, de la raisonner. Elle ne peut pas repartir comme ça sans argent, elle va s'habituer ; d'ici un an ou deux elle ne voudra même plus repartir.

Aujourd'hui cela l'étonne encore, mais oui elle s'est habituée à cette vie loin de ses enfants et elle ne voudrait pas rentrer au pays sans argent. Sinon à quoi tout cela aurait-il servi ?

## 2.5. La vie en France : « Yo mucho sufrí cuando he llegado acá »<sup>571</sup>. »

Son mari la bat à plusieurs reprises, les disputes s'accumulent. Un jour, frappée suite à une dispute au sujet de la « Chica », elle s'enfuit au travail. A l'époque elle travaillait pour une femme, une Latina, pour seulement 300 € euros par mois, elle se souvient. La femme a voulu l'emmener à la police pour qu'elle porte plainte contre son mari mais Marisol refuse : il l'a

---

<sup>568</sup> « Calme-toi, ça va aller, il ne va rien nous arriver. » Entretien n°2, p. 18.

<sup>569</sup> « Tu dois montrer ce papier », Entretien n° 2, p. 18.

<sup>570</sup> « Le taxi et bien il m'a escroqué », Entretien n°2, p. 18.

<sup>571</sup> « J'ai beaucoup souffert quand je suis arrivée ici » Entretien n° 2, p. 8.

déjà menacée de ne plus lui laisser parler à ses enfants : « *Si vas a ir a la policia, yo ya no te voy dejar a hablar con tus hijos. Ya no te vas comunicar, ya me voy a ir a mi pais a Bolivia*<sup>572</sup> ». Cette menace est assortie de la peur que les enfants l'oublient et ne se souviennent plus d'elle.

C'est après cela qu'elle s'est séparée de lui. Quelque temps après, comme il l'avait annoncé, il est rentré en Bolivie et a repris son poste de policier. La « Chica » est restée en France, travaillant chez une dame âgée, elle lui envoie « presque la totalité de son salaire, à lui. » Amalia pense « qu'elle est folle<sup>573</sup> ». Elle a acheté un terrain, une grande maison et puis une autre, une voiture également, pour lui. Marisol pense que c'est pour l'argent qu'il a préféré aller avec elle : « *El siempre, esta mujer sabe trabajar, sabe ganar plata. Esa mujer, es barra oro, plata*<sup>574</sup>... ». Elle enverrait près de 3.000 \$ par mois en Bolivie, en travaillant tous les jours, même le dimanche. La nuit aussi en gardant la dame âgée ce qui en plus lui permet de se loger gratuitement et de faire de notables économies.

Depuis leur séparation, Marisol ne parle plus à son mari. Même par téléphone. C'est avec la grand-mère des enfants qu'elle communique. Elle les appelle trois fois par semaine au téléphone, collectionne les photos d'eux sur son portable et dans son sac qu'elle montre avec fierté et tendresse. Une fois, elle les a vus par internet, elle espère pouvoir le refaire bientôt.

En France elle s'y est finalement adaptée. Elle a rencontré des amis à l'église, à République où elle allait de temps en temps le dimanche. Ils parlent tous espagnol, ils vont tous là-bas et la cérémonie dure une, deux parfois trois heures. Il n'y a pas besoin de croire, on peut penser à ce que l'on veut, elle trouve que c'est joli d'écouter le prédicateur, ses conseils sur la manière de vivre, d'avancer. Mais là personne n'y va plus, c'est de temps en temps, occasionnellement. Cela semble une activité nouvelle pour Marisol car en Bolivie elle n'allait pas à la messe, jamais elle n'y a été. Les chrétiens venaient et leur parlaient. Elle dit être catholique, mais pas une vraie chrétienne. En fait, pour elle les vrais chrétiens sont les évangéliques, comme sa patronne du matin qui lui parle sans arrêt de la Bible et voudrait qu'elle se marie avec un Français. Mais même si elle Chica pense de temps en temps, car beaucoup de Latinas y parviennent, ce n'est pas possible pour elle : elle ne parle pas la langue. Et puis, surtout, les hommes français sont trop froids, ils parlent de leur travail, aiment moins sortir et surtout ne

---

<sup>572</sup> « Si tu t'en vas à la police, alors je ne te laisserai plus parler avec tes enfants. Tu ne pourras plus communiquer, moi maintenant je retourne dans mon pays, en Bolivie » Entretien n° 1, p. 5.

<sup>573</sup> Entretien n°1, p. 8.

<sup>574</sup> « Lui tout le temps, cette femme elle sait travailler, elle sait gagner de l'argent. Cette femme c'est de l'or en barre, de l'argent. » Entretien n°1, p. 8.

dansent pas. Elle ne pourra pas se marier uniquement pour les papiers, elle a besoin d'aimer la personne pour être avec elle.

Elle aime danser et se retrouver dans les fêtes péruviennes, boliviennes avec ses amis.

2.6. Image : fascination et mépris pour les études : dominations et rapports hiérarchiques des savoirs. « Si por, con mi marido he aprendido yo español<sup>575</sup>».

Marisol a appris l'espagnol à l'âge de 23 ans au moment où débute sa relation avec son mari. Même s'il comprend le quechua, il ne le parle pas et lui répond systématiquement en espagnol. Leur relation l'oblige donc à apprendre à parler la même langue que lui. Marisol insiste sur le fait qu'il est étudiant, « depuis qu'il est petit il étudie », son espagnol à lui est donc « pur ». La fascination pour les études et la maîtrise de la langue est donc posée.<sup>576</sup> Cette corrélation études-maîtrise de la langue et pouvoir conférant à cette maîtrise sera une constante dans le discours de Marisol.

Le mari, étudiant depuis l'enfance, se fait donc professeur et oblige Marisol à apprendre l'espagnol en refusant de lui répondre lorsqu'elle s'exprime en quechua. C'est un professeur qui n'explique pas, ne corrige pas, est juste dans la coercition linguistique, une forme de domination conjugale.

Il ne reprend pas ses tournures de phrases comme elle le souhaiterait, il ne lui dit jamais les erreurs qu'elle fait en espagnol, alors elle est vouée à parler toujours mal. Aujourd'hui encore, elle demande à Amalia de l'aider à mieux parler en la corrigeant<sup>577</sup>.

Le même rapport d'infériorité se perpétue avec ses enfants, légitimant la prise de distance géographique : les enfants tiennent de leur père, notamment sa fille aînée qui est « bien pour les études<sup>578</sup>. » Elle dit qu'elle supporte la situation car ils veulent continuer leurs études. Leur différence – ils sont aussi intelligents que leur père – est respectée et même admirée. Le sens de la séparation – sacrificielle de son côté – est donc compensé par le fait de les aider à obtenir une meilleure situation que la sienne.

---

<sup>575</sup> « Par, avec mon mari j'ai appris l'espagnol. » Entretien n° 2, p.14.

<sup>576</sup> « El habla el puro español. El es el estudiante, desde niño estudió. Porque por eso yo tenía que, obligado... aprender como para conversar con él » (Entretien n° 2, p.14).

<sup>577</sup> Entretien n°1, p. 7.

<sup>578</sup> « Ella esta bien para estudios, bien dicen que es ella. Porque de su padre yo creo que han salido porque casi no se, no tengo para estudios. » Entretien n°1, p. 14.



Elle avoue s'être sentie mal à l'aise, malheureuse, isolée. Elle pense que son mari l'a abandonnée parce qu'elle ne sait rien. « *Yo me sentio mal con. Por eso, ahora, me dejo tambien como yo no se nada... Alli me siento mala eso cuando yo pienso solita*<sup>579</sup>. »

Une fois en France le même rapport d'infériorisation jalonne les échanges du couple. C'est avec l'usage du téléphone – objet essentiel pour converser avec ses enfants – que son mari veut la maintenir à sa merci en refusant systématiquement de lui expliquer le maniement des cartes pré-payées. « *Cuando he llegado acá, yo mucho he sufrido. ¿Por qué? Porque yo no sabía, como llamar por teléfono con cartas a Bolivia, cómo llamar no sabía. (...) Yo le decía a mi marido : “ ¿ Me puedes enseñar ? ” . “ ¡ Ah, no tengo tiempo, estoy cansado*<sup>580</sup> ! ” ».

Même le travail nécessite un apprentissage, un savoir qui semble lui manquer. Autant la « Chica » « *sabe trabajar*<sup>581</sup> » et emmagasiner de l'argent, autant cette compétence était absente chez Marisol bien qu'en Bolivie elle ait été commerçante.

Elle affirme, soutenue par Amalia, qu'elle ne savait pas travailler en arrivant en France ; c'est ici qu'elle aurait appris<sup>582</sup>. Les patronnes ont des attentes que Marisol ne comprend pas (ménage, repassage, rangement, etc.), des habitudes inconnues (alimentaires, etc.) et son impossibilité à communiquer en français n'aide pas à intégrer rapidement ce nouveau mode de vie.

Son mari l'humilie une fois de plus, lui disant même qu'elle ne sait rien, même pas travailler, (“tu ne sers à rien.”). « *Pero como yo no, yo no soy estudiante. No podía conseguir trabajo, todo eso, él mucho me humillaba a mí, mucho me decía: “ Vos no sirves para nada, vos no sabes trabajar, no sabes nada, eso*<sup>583</sup>” . »

Pour Marisol, sa non-appartenance au milieu étudiantin, même de manière lointaine dans le temps, est l'explication de cette difficulté : si elle avait été étudiante un jour, elle aurait pu apprendre le français très vite et comprendre d'autant plus facilement ce que le travail en France représentait.

La langue joue là encore un rôle essentiel dans cette aptitude : au début elle s'est fait renvoyer à cause de la langue car elle ne comprenait pas ce qu'on voulait d'elle et puis selon elle, celles

---

<sup>579</sup> Entretien n°1, p. 14.

<sup>580</sup> « Lorsque je suis arrivée ici, j'ai beaucoup souffert. Pourquoi ? Parce que je ne savais pas comment appeler avec les cartes-téléphone pour la Bolivie. Comment faire pour appeler je ne savais pas. (...) Je lui disais à mon mari : « Tu peux me montrer ? » « Ah non, je n'ai pas le temps, je suis fatigué ! » » Entretien n°2 p. 8.

<sup>581</sup> Sait travailler.

<sup>582</sup> MS : « Yo no sabe trabajar. Aquella aprende trabajar. Porque yo no sabia trabajar.

A : C'est ici qu'elle a commencé à travailler. Avant, elle savait pas.» Entretien n° 1, p. 7.

<sup>583</sup> “Mais comme moi, je ne suis pas, je ne suis pas étudiante. Je ne pouvais pas obtenir un travail, tout ça, lui m'a beaucoup humilié moi, beaucoup, il me disait : “ tu ne sers à rien, tu ne sais pas travailler, tu ne sais rien, comme ça.” » Entretien n° 2, p. 22.

qui savent parler français gagnent plus et peuvent choisir un meilleur emploi. Avoir été étudiante un jour est donc l'assurance pour Marisol de parvenir à un meilleur salaire.

Elle a parfaitement intégré la représentation que les autres peuvent avoir d'elle vis-à-vis de l'écriture ou de la langue et ne tente pas de les détromper, même lorsqu'elle comprend parfaitement quelque chose. A deux reprises elle racontera des anecdotes en riant, se moquant avec gentillesse mais hilarité des patronnes qui la croient incapable d'acheter quoi que ce soit sans modèle.

Ainsi l'histoire du yaourt ou du beurre : lorsque sa « maman » (patronne) l'envoie faire des courses à Monoprix, elle lui donne des étiquettes ou des boîtes vides des produits qu'elle souhaite obtenir. C'est comme-ci cette maman lui disait « Marisol ne sait pas », mais Marisol connaît très bien les produits utilisés par la famille : c'est elle qui fait à manger tous les jours ! Elle sait bien reconnaître les marques<sup>584</sup>. Elle pourrait tout à fait faire les courses toute seule, sans rien. Mais elle ne dit rien, prend les papiers et les boîtes et en rit très fort avec ses amies.

Sa non-inscription actuelle à un cours est un motif de mésestime vis-à-vis des autres. Elle se qualifie de paresseuse « *flojera o sea peresa* » devant ses amies car elle dit être trop fatiguée pour aller aux cours du soir, notamment ceux de la rue de la Pompe, où elle avait tenté de s'inscrire pour 25 € l'année, auprès des religieuses<sup>585</sup>.

Alors elle demande aujourd'hui même à Amalia de lui donner des cours afin qu'elle lui apprenne à écrire dans la semaine « *Hoy le dice para que me enseña la letra por la semana*<sup>586</sup> ». Mais Amalia est elle aussi très occupée et Marisol ajoute qu'elle n'a également que très peu de disponibilités ; cette demande paraît donc *a priori* très difficile à honorer.

Soudain désemparée, un voile de tristesse apparaît sur son visage : qui va lui apprendre ? Elle possède bien un livre, mais elle n'y comprend rien. Lire pour lire cela ne sert à rien. Elle pense qu'elle doit apprendre à lire à la fois en espagnol et en français, en tous les cas c'est ce disent tous les autres<sup>587</sup>...

---

<sup>584</sup> MS : « Porque mi «maman» me manda a comprar por la boulangerie o ... A Monoprix, sus productos, todo, que se yo. así ella me manda, un papelito sacá de la botella, sacá de eso, après yo se , no me aguanta (*grand éclat de rire qui prend de l'ampleur croissante*) Ella me dice : « Marisol no sabe ». Mais yo se lo cual es, la leche ela mantequilla , como se dice ¿en Francés ? »

D : Beurre, beurre.

A : Le beurre, beurre.

MS : Eso su tapa le sacá, eso por eso me manda todo los días. Igualito a comprar. Pero yo ya se cual, que marca usan todos ellas, yo solita, como ça. » Entretien n° 1, p. 10.

<sup>585</sup> Entretien n°1, p. 11.

<sup>586</sup> « Aujourd'hui je lui ai demandé pour qu'elle m'apprenne l'écriture dans la semaine. » Entretien n° 1, p.11.

<sup>587</sup> « ¿ Quien me va a enseñar lo ? Yo tengo un libro pero 31: 02 Lo lee, lo mas no comprendo, leer por leer, lo leo pero quasí lo que lee no lo .(...) Porque tengo que leer en Español y en Francés. Que lo que dicen todo así,

2.7. Histoires d'écritures : « Cuando me dicen : “Lee un libro o” no me gusta leer, no se porque sera<sup>588</sup> »

Lorsqu'elle était petite elle ne se souvient que d'un seul livre chez elle, « *Este libro, este en Español*<sup>589</sup> », celui de l'école, en espagnol. Sinon aucun ouvrage n'aurait été présent – au moins dans ses souvenirs – dans son enfance. Au vu de son récit scolaire, il est plus que probable que le livre en question n'ait pas du tout été envisagé comme un objet de plaisir ou de découverte, mais plutôt comme le rappel matériel d'une contrainte physique (l'école à place du terrain de jeu) et linguistique (l'espagnol à la place du quechua).

Aujourd'hui les différents documents administratifs comme ceux relatifs au téléphone portable, aux soins médicaux sont délégués à son entourage. Ainsi la patronne du matin s'est chargée d'envoyer par la poste une lettre de résiliation de l'abonnement de téléphone, et ce sont les amies qui l'accompagnent à l'hôpital qui remplissent pour elle les différents formulaires<sup>590</sup>. Quant à son désir d'achat d'un « *lote* » en Bolivie, il a déjà été imaginé comme délégué à un intermédiaire de la famille. Ainsi, Marisol fait constamment appel aux autres dès qu'il s'agit d'écrire ou de produire des documents un tant soit peu officiels.

Cela paraît surprenant car au fil de la conversation, je m'aperçois qu'elle parvient à lire certaines informations tout à fait correctement et ce, sans aide extérieure. L'épisode de l'aéroport par exemple, c'est elle seule qui a lu sur les panneaux d'affichage l'horaire et le terminal – différent du sien – du vol pour la France. Ce n'est pourtant pas une lecture facile et identifiable aisément : longues listes, tableaux à plusieurs entrées, codes et lettres mêlées, etc. Il faut lui en faire la remarque pour qu'elle l'admette : elle lit bien sûr, mais pas bien, lentement<sup>591</sup>.

Pour la vie courante, elle use de procédés étonnants, par exemple<sup>592</sup>, elle se situe et s'oriente dans la rue grâce à son téléphone portable sur lequel on lui envoie les adresses.

---

hay que aprender yo pienso. » Entretien n° 1, p.12.

<sup>588</sup> « Quand ils me disent : “lis un livre, ou...” Je n’aime pas lire, je ne sais pas d’où ça vient. » Entretien n° 1, p. 3.

<sup>589</sup> Entretien n° 1, p. 3.

<sup>590</sup> Entretien n° 2, p. 20.

<sup>591</sup> « No ve, claro, uno sabe, uno (...) Así sé leer, yo sé leer, pero claro leer, no leo bien, bien pero con calma leo.» Entretien n° 2, p. 18.

Et puis, comme par surprise au fond de son sac se cache « *un librito* », un petit livre, en réalité quelque chose qui s'approche plus du cahier d'écolier que du carnet. Lorsqu'elle l'ouvre je m'aperçois qu'à l'intérieur une écriture manuscrite a maculé les pages. Est-ce l'œuvre de Marisol « l'analphabète » ? Elle me répond avec un grand sourire : « *Si todo fue yo. Yo le he escrito porque tanto fue...(...) Si, si eso yo. Es todo si me enseñaron para yo aprender el Francés*<sup>593</sup> ». Oui, tout est d'elle, ce sont ses écrits d'apprentissage du français. Des colonnes de mots dans les deux langues, souvent transcrites de manière phonétique « yun = amarillo » (jaune) par exemple. D'autres avec un petit dessin symbolisant l'objet (ex : chaise).

Et puis des adresses, des comptes, des additions, des numéros de téléphone, un planning des heures de travail de la semaine avec les aménagements horaires de deux différentes périodes (janvier -février et mars-avril). Il y a également un tableau, énigmatique au début pour moi, composé de 5 colonnes et de 5 rangées avec à l'intérieur de chaque case deux initiales A et C, excepté pour le mercredi qui ne comporte que le A. Seule la première rangée est complétée au crayon à papier derrière chaque initiale. Je ne parviens pas à lire et à comprendre ce qu'il y a d'inscrit. Je n'ai pas eu le temps de demander en prenant les photos de quoi il s'agissait, Amalia étant alors très pressée de terminer l'entretien. Après plusieurs hypothèses infructueuses je suppose qu'il s'agit de l'élaboration des menus de la semaine. A et C étant les initiales des « patronnes », le mercredi Marisol ne travaille que chez une seule d'entre-elles. Le début du titre du tableau « *menut de m...* » pourrait donc être celui du mois en cours. Mais seul ce mois-ci semble avoir été effectué de la sorte, nul trace d'autres tableaux comparables ne subsiste. Des pages ont été déchirées au milieu du cahier, laissant toute interprétation ouverte sur la nature des écritures possibles ainsi extraites à la vue.

Un petit texte, peut-être à lire ou à recopier à l'une de ses patronnes, apparaît à l'une des pages suivante « S'il vous plaît laissez-moi le... de la fille, etc. »

Des écrits « *para aprender el Francés*<sup>594</sup> » indique Amalia. Marisol, qui dit ne pas aimer, ne pas être douée pour apprendre, est en train d'étudier seule le français ! Devant ma surprise de découvrir que Marisol est une apprenante dans le non-formel, elle pioche à nouveau dans son sac pour découvrir un nouvel élément de stupéfaction : un livre d'apprentissage de la langue .

---

<sup>592</sup> Entretien n° 1, p. 10.

<sup>593</sup> « Oui, tout était moi. Je l'ai écrit parcequ'il en avait tant (...). Oui, oui c'est moi. C'est tout si on m'apprenait pour que j'apprenne le français. » Entretien n° 1, p. 17.

<sup>594</sup> Entretien n°1, p. 17.

« *Esta mi libro lo que tengo Español Francés, leo el periódico, tengo el diccionario*<sup>595</sup>. » Elle me montre ce qu'elle a déjà lu, de manière lente précise-t-elle. Elle ne lit pas rapidement, mais elle lit. Le livre d'apprentissage sert également à inscrire de nombreux numéros de téléphone, du travail des ami-e-s. C'est un objet qui lui sert quotidiennement à différents usages d'écritures. Ainsi, même un plan esquissé pour retrouver une rue apparaît sur l'une des pages. Cependant il n'est pas certain que ce soit l'œuvre de Marisol : ce livre a déjà eu de l'usage, elle le tient d'une amie péruvienne qui lui a prêté. Ce livre a déjà fait ses preuves : son amie a appris rapidement grâce à lui. « *Me lo presto, no mas. Para yo estudiar. Una chica de Perú (... ) Ella aprendió con este rapidito, ella decía que era enfermería en Perú*<sup>596</sup> (...) » . Mais cette dernière était infirmière au Pérou, c'est pour cela, pense Marisol que son amie a appris si vite (les infirmières faisant des études).

## 2.8. Épilogue

Marisol a changé plusieurs fois de numéro de portable, rendant un suivi de nos relations difficile. Je l'ai entre-aperçue une fois à la fête péruvienne d'Amalia, attablée en joyeuse compagnie devant quelques bières bues ou à boire et un amoureux autour du cou. Elle riait et faisait des messes basses à son compagnon, visiblement très gaie. Elle a dit ne pas me reconnaître de suite. Voulait-elle m'éviter ? Nous avons échangé quelques mots, son nouveau numéro de téléphone et les choses en sont restées là. Quelque temps après le numéro avait encore changé et Amalia à qui j'ai demandé des nouvelles, m'a dit ne plus la voir.

---

<sup>595</sup> « Ça c'est mon livre, celui que j'ai en espagnol/ français. Je lis le journal, j'ai le dictionnaire. » Entretien n° 1, p. 15.

<sup>596</sup> Entretien n°1, p. 16.

### **3. Anna, « Femme actual, c'est capital ». « Maintenant je suis tout tranquila, tranquila. Si yo quiero ir a una parte, yo voy. Je garde l'argent pour moi, et voilà<sup>597</sup>. »**

#### 3.1. Contexte de la rencontre

J'ai rencontré Anna sur son lieu de cours d'alphabétisation, à l'école rue... où elle m'avait été présentée par un formateur. Elle avait montré beaucoup d'intérêt et un réel enthousiasme à ma demande de rendez-vous mais regrettait d'être très occupée à cette période de l'année. Elle craignait que ma proposition ne soit remise en cause par son travail. Comme elle n'était pas très disponible au mois de juin et début juillet, je l'ai contactée fin juillet, période à laquelle elle m'a donné rendez-vous.

Nous convenons alors de nous retrouver sur le quai de la gare, non loin de laquelle elle habite ce samedi 31 juillet. Après l'avoir attendue en vain dans une autre gare (je ne saurai jamais si j'ai mal compris ou si elle s'est trompée), nous nous retrouvons au bon endroit et nous cheminons ensemble jusqu'à son domicile. Le week-end est orageux, il fait très lourd et le ciel gris. Cette banlieue a comme un goût de province, à la fois par le trajet pour y accéder, mais surtout par cette impression de ralenti que doit générer cette chaleur sans lumière.

Elle habite un appartement ancien en rez-de-chaussé. Pour y parvenir, on pénètre par une résidence récente qui ne laisse pas imaginer un immeuble plus ancien dans la cour. L'entrée donne directement dans la cuisine qui dessert de part et d'autre les deux chambres de l'habitation. Lorsque j'arrive, des amis à elle sont dans la pièce de droite (j'apprendrai plus tard qu'il s'agit de sa chambre) et la chambre de gauche est occupée par son fils.

Les amis sont hébergés pour quelques jours sans beaucoup de formalisme de part et d'autre : chacun poursuit ses activités de manière semble-t-il indépendante. Discussions, accès au réfrigérateur, allées et venues, tout paraît accessible à chacun sans demandes particulières. Cette maison paraît ouverte à l'accueil de nouveaux venus, il Chica transpire comme une certaine habitude de vie collective dans les faits et gestes de chacun des occupants. Chacun vaque à ses occupations avec une curiosité polie mais non insistante sur la nouvelle-venue que

---

<sup>597</sup> Entretien n° 1, p. 39 : « Maintenant je suis toute tranquille, tranquille. Si je veux aller quelque part, j'y vais. Je garde l'argent pour moi, et voilà. »

je suis. Anna et son fils ne vivent pas repliés dans leur espace privé : ils ont l'habitude d'accueillir et de recevoir de nouvelles connaissances. Cette première impression sera confirmée par la suite : son neveu Kévin vient régulièrement séjourner chez eux et Anna m'expliquera qu'en Colombie il est très facile d'aller chez les uns et les autres faire une petite visite sans y être spécialement ni attendu, ni invité. « *Il Chica a un ami que rentro por dire bonjour, il y a tout le monde que rentra c'est libre de, de venir à dire bonjour no importa* »<sup>598</sup>. Nous nous installons donc dans la cuisine, assises autour de la table, Anna m'offre à boire et je termine de lui expliquer l'objet de nos rencontres.

C'est une petite femme énergique et volubile, visiblement très heureuse d'être le sujet d'une histoire à recueillir, sans toutefois bien savoir à qui et à quoi cela peut bien servir.

### 3.2. Situation actuelle : première rencontre

Anna est née en Colombie il y a cinquante-sept ans. Elle vit seule dans un appartement de taille moyenne avec son fils Sébastien, né en France et âgé de 24 ans. Sa fille aînée, restée en Colombie, habite seule une maison qu'Anna lui a achetée et elle ne désespère pas de la faire venir un jour à Paris, au moins pour qu'elle puisse visiter. Elle a demandé l'obtention de la nationalité française et depuis quinze jours a reçu les papiers : elle est désormais française, ce sera peut-être plus facile pour que sa fille vienne les visiter. Lorsqu'elle évoque sa vie elle se trouve actuellement plus sereine : « *Maintenant je suis tout tranquila, tranquila. Si yo quiero ir a una parte, yo voy. Je garde l'argent pour moi, et voilà. Ahora es el problema avec mon patrona, pero yo voy a, ça c'est facile, à arranger* »<sup>599</sup>. » Depuis deux ans en effet l'un de ses employeurs – elle est employée à domicile pour des ménages – veut la rémunérer avec des Chèques-emploi-service. Mais comme il part souvent en vacances, elle se retrouve sans emploi et surtout sans salaire durant ces périodes qui peuvent durer plusieurs semaines. Ce nombre d'heures manquantes est non seulement très gênant pour payer les factures dans le moment, mais également à long terme, pour le calcul de ses points retraite qu'elle vient de recevoir.

---

<sup>598</sup> « S'il y a un ami qui passe pour dire bonjour, c'est ouvert, tout le monde peut entrer, il n'y a pas de problèmes. » Entretien n° 2, p. 22.

<sup>599</sup> « Maintenant je suis toute tranquille, tranquille. Si je veux aller quelque part, j'y vais. Je garde l'argent pour moi, et voilà. Maintenant il y a le problème avec mon patron, mais je vais, ça c'est facile à arranger. » Entretien n° 1, p. 39.

Ce conflit persistant la conduira d'ailleurs à rechercher un autre emploi, qu'elle trouvera en qualité femme de chambre dans un hôtel. Même si le travail y est difficile, quinze chambres sont à faire, il présente les avantages d'une convention collective et d'une stabilité de salaire. C'est par l'intermédiaire du chef du personnel, qui est également colombien, qu'elle a réussi à obtenir un poste de remplaçante pour l'été. Si son travail est satisfaisant pour le mois d'août, elle sera engagée avec un contrat plus long et donnera son préavis à ses anciens employeurs.

Elle débute ce nouveau travail dès le demain et est à la fois très enthousiasmée et un peu inquiète – les patrons possèdent plusieurs hôtels éloignés les uns des autres et diversement accessibles depuis son domicile. Elle n'est pas certaine d'effectuer son remplacement dans l'hôtel le plus proche de chez elle. Il est cependant possible qu'elle termine plus tôt que prévu : sa sœur lui a expliqué que lorsque le travail est terminé avant l'heure de fin « légale », elle pourra partir. Par exemple si toutes ses chambres sont nettoyées à quinze heures, sa chef pourra la laisser s'en aller avant 16 heures.

Elle évoque sa non-réinscription aux cours l'année suivante juste après cette discussion sur les horaires. Pourtant c'est la langue orale et l'écriture (par le besoin de dictées dirigées par Kévin) qui sont mentionnées par la suite en terme de besoins non assouvis par les cours. Dans ce domaine, elle compte également sur l'appui d'une personne de confiance : une gardienne d'immeuble colombienne qui a fait des études. Elle est à la fois sa confidente et lui prodigue quelques conseils.

Son cercle de connaissances en France, hormis le travail, est composé essentiellement de Colombiens. Trois de ses sœurs sont en France, la première depuis vingt-neuf ans – c'est celle qui l'a fait venir – ensuite la troisième est venue il y a vingt ans et la dernière est arrivée depuis dix-sept ou dix-huit ans.

Elle n'a pas le projet de repartir vivre en Colombie : « Un jour j'ai eu un rendez-vous à la prefectura y la dama me demanda si je voudrais partir à la Colombie y je le dis : “Non, je suis très contente” (...) »<sup>600</sup> Elle est habituée à la vie en France et a peur de ne pas pouvoir supporter le quotidien ultra violent que suscitent les cartels et mafias. Pas un seul jour sans que des nouvelles d'assassinats n'obscurcissent les discussions du voisinage lorsqu'elle y est retournée. Des morts partout, dans les coins de rue, la mafia là-bas est présente, visible, en France c'est calme, elle est habituée au calme.

D'ailleurs le soir elle regarde la télévision et s'endort devant. Elle la regarde beaucoup pourtant, hélas ! s'endort souvent devant. Elle aime regarder les informations mais son

---

<sup>600</sup>Entretien n° 2, p.. 22.



émission préférée passe le dimanche soir, c'est « Capital » ; elle se couche parfois à minuit pour pouvoir la suivre. Sa sœur se moque gentiment d'elle en disant qu'elle est une personne qui vit de manière « actualisée<sup>601</sup> ».

Son fils Sébastien, après une période un peu difficile, qu'elle ne fera qu'esquisser à travers des récits de changement de chambre pour ne pas que les copains viennent le solliciter en le voyant de la rue, est rentré d'Espagne où il a vécu quelques mois, a un travail et des projets de reprise d'études. Elle l'évoque avec tendresse et se soucie de lui comme s'il était encore adolescent.

### 3.3. Enfance : la « malachance » du café . « C'est papa le responsable de la malachance de nous. »

Elle évoque son enfance comme une période très dure. Sa fratrie est composée de douze filles et quatre garçons. Elle pense être la sixième des sœurs. Sa maman a donc eu seize enfants. Cela se produisait couramment dans les générations anciennes à la campagne d'avoir autant d'enfants. « Je suis née à la campagne y ça veut dire que ça fait longtemps, longtemps<sup>602</sup>. »

Issue d'une famille d'agriculteurs, cultivateurs de café principalement, le domicile était très éloigné de l'école – trois kilomètres de la maison – il n'y avait donc « pas beaucoup de chances d'aller à l'école ». Elle ira malgré tout deux années lorsque sa grand-mère maternelle l'héberge avec deux de ses sœurs. Elle habitait juste à côté d'une école et Anna a donc pu aller à la première et deuxième année de primaire, c'est tout. Cette courte période est évoquée avec bonheur. Sa grand-mère se charge financièrement des études car elle en a les moyens et, contrairement à son père en fait bénéficier ses petits-enfants. L'une de ses sœurs suit des cours dans une école de « *trabajos manuales*<sup>603</sup> » et l'un de ses frères est en internat d'agronomie.

Un terrible accident vient achever brutalement cette époque empreinte de nostalgie. Dans l'école d'agronomie, le frère âgé de seulement 19 ans décède un matin. Malade depuis la veille, les professeurs pensent qu'il simule afin de ne pas aller travailler le lendemain. Il est

---

<sup>601</sup> « Je la regarde beaucoup, le problema c'est que yo, como duermo facilmente yo duermo rapidamente, pero (...) Et... por ejemplo mi programa que je adore ver dans la télé, c'est tous les dimanches *Capital* (...) quelques fois je couche à minuit pour regarder *Capital* Y... las informaciones, hay veces que así lo , pero el problema es que yo duermo. Je regarde la télé inmediatamente yo duermo (...) Ma sœur toujours elle me dit yo vivo actualizada, porque a mi me gusta, osea, por de parle de moi, je, a mi me gusta » Entretien n°2, p.. 17.

<sup>602</sup> Entretien n° 1, p.1.

<sup>603</sup> Littéralement travaux manuels, Entretien n° 1, p. 2.

dépeint par ses professeurs comme rebelle et dissimulateur et alors que ses camarades les alertent à plusieurs reprises sur l'état inquiétant du garçon, ils poursuivent normalement leur réunion. Les copains finissent par l'emmener à l'hôpital où il décèdera presque immédiatement. On ne sait pas ce qui l'a emporté si rapidement, une mauvaise grippe ou un empoisonnement aux pesticides. Il était obligé à l'école de diffuser des pesticides, une hypothèse est qu'il ne se soit pas lavé les mains avant de manger du pain et une boisson emportés sur place et qu'il ait à ce moment-là ingéré ce poison mortel. Quinze ans après, les draps lavés, frottés maintes fois portent encore la trace indélébile et jaune du mal qui l'a emporté.

Son père, appelé alors qu'il était déjà trop tard, arrive seul à l'hôpital et voit le cadavre de son fils déjà autopsié. Il ne se remettra jamais de cet accident. Il accuse l'école d'être responsable de sa mort et contraint tous ses autres enfants à regagner le domicile conjugal : « Tout le monde va rester ici à la maison et vous ne pas bouger de la maison<sup>604</sup> ». Il devient de plus en plus dépendant de l'alcool et oblige tous enfants à travailler sur l'exploitation. Tout l'argent du café part en alcool et les enfants souffrent de manques divers. Les chaussures sont toujours promises pour dans vingt-jours, mais invariablement remplacées par d'autres nécessités incompréhensibles pour la fratie. Anna a alors neuf ans et se sent comme prisonnière. La ville est à trois heures de marche, aucune échappatoire possible. A la question qui lui a été une fois posée de savoir si elle avait déjà fait de la prison, elle a répondu oui : « à la prison *con mis padres*<sup>605</sup> »

Toute la famille doit participer aux travaux agricoles qui sont longs et pénibles. Anna s'en souvient avec précision et retrouve les gestes et la chronologie de la récolte et de la préparation du café : les trois lavages, la passoire, la première peau de la cerise du café qui s'enlève, le séchage, le tri et le transport. Dix-huit personnes étaient assignées à la récolte, le tri représentait donc un travail conséquent.

En plus du café il y a des haricots, des bananes, du maïs, des potirons, de la canne à sucre. Le domaine est immense, sur une terre forestière noire ; ils auraient pu être riches, posséder une grande fortune. Mais le père dépense tout en alcool, n'attribue aucun confort matériel à sa famille. « Nous sommes riches *y nos criamos en la pobreza*<sup>606</sup>. » Les enfants pleurent, menacent tour à tour de quitter la maison ce qu'ils feront tous, jusqu'au dernier. Bien plus tard le père se sentant abandonné suppliera sa fille préférée, la dernière encore à ses côtés, de

---

<sup>604</sup> Entretien n° 1, p. 3.

<sup>605</sup> Entretien n° 1, p. 4 : « à la prison avec mes parents. »

<sup>606</sup> Entretien n° 1, p. 33 « Nous sommes riches et nous sommes élevés dans la misère. »

rester vivre auprès d'eux, lui promettant même l'achat d'une voiture. Elle refusera et s'envolera pour Paris. Elle Chica arrivera un jeudi, le samedi suivant le père décèdera, la culpabilisant pour toujours.

Sur le domaine, il faut préparer et apporter des repas aux employés, aller chercher et récolter les bananes. La mère, malgré la charge de ses nombreux enfants, se plie, sourit, se tait « *mama* ne parla rien du tout. *Es una mama como humilde* (...) Si papa *le dice* « fais ça » elle le fait. *Y travaille, travaille, travaille*<sup>607</sup>... ». La nuit à 4 heures du matin, il est nécessaire de s'extraire du lit pour préparer l'appareil qui fait les galettes de maïs pour toute la maisonnée : faire un feu de bois afin que les galettes soient cuites et prêtes au réveil des travailleurs.

Tous les enfants n'ont d'ambition que de partir de cette vie dure et austère où aucune joie ne vient compenser les pénibles travaux agricoles et ménagers. Anna partira vivre chez sa marraine dont le mari est mort et qui a besoin d'aide pour s'occuper de tous ses enfants. Cette tante a également une exploitation de café et Anna se charge de tout le travail domestique sans être rémunérée. Elle habite chez elle entre 19 et 21 ans, période à laquelle elle tombe amoureuse. Lorsqu'elle se retrouve enceinte, son fiancé lui rétorque qu'il n'est pas le père de l'enfant et qu'elle doit trouver une autre famille pour ce bébé. La marraine refuse de lui attribuer une quelconque, rémunération même en connaissant la situation. Elle n'a donc rien à donner au bébé à naître, ni vêtements ni nourriture. Quant aux parents, impossible de retourner vivre auprès d'eux : le père menace de la tuer si elle se présente dans son état : il refuse que sa fille passe le pas de la porte. L'une des sœurs pense qu'il pourrait mettre sa menace à exécution. Anna demeure donc encore deux mois chez sa marraine avant de trouver une institution pour mères célibataires.

Cette institution procure asile dans un temps limité – neuf mois après la naissance de l'enfant – en contrepartie d'un labeur également pénible : toutes les personnes riches y emmènent leur linge à laver, surtout des draps, à la main bien évidemment. Elle ne sait pas comment elle pourra vivre avec son bébé après ce délai. Toutes ses sœurs sont mariées, avec des enfants : elle ne pensait pas avoir le droit d'y vivre. Qui allait lui donner de l'aide pour sa fille ? Les personnes de l'institution la mettent en contact avec une personne riche qui cherche une femme de ménage et qui accepterait de l'employer en hébergeant sa fille.

« J'ai travaillé comme *una salvaje*<sup>608</sup>. »

---

<sup>607</sup> Entretien n° 1, p. 36 « Maman ne parlait de rien du tout. Maman était vraiment humble. Si papa lui disait « fais ça », elle le faisait. Et elle travaillait, travaillait, travaillait... »

<sup>608</sup> Entretien n° 1, p. 5 : « J'ai travaillé comme une sauvage. »

Cette dame habite une grande ville et mène une vie très différente de celle qu'Anna a connue jusqu'alors, invitations et réceptions de nombreuses pièces composent l'habitation. Elle devait en plus du ménage d'une maison à deux étages, préparer à manger pour la famille et garder les deux enfants, ce qui représentait une charge de travail très importante « parce que à la Colombie tous les jours, tous les jours vous fait le lit. Tous les jours vous lava les toilettes, tous les jours vous nettoyez la maison. Tous les jours vous lava le linge à la main<sup>609</sup> ». Très vite elle doit enfermer sa fille dès qu'elle travaille, afin que la petite ne se blesse pas et ne court pas partout alors qu'Anna doit travailler. Cette obligation de la cacher dans sa chambre est aussi une manière de la protéger des autres enfants de la maison, surtout de la grande fille, qu'Anna trouve malveillante à son égard. Un jour c'est le drame : la fille aînée de la famille s'est enfermée à clef dans la bibliothèque avec le bébé d'Anna âgé d'un an et demi. Anna aperçoit d'une petite fenêtre l'enfant étouffer le nourrisson à l'aide d'une couette, elle crie, hurle, alerte les voisins. L'un deux arrive, brise une vitre et récupère l'enfant rouge et sans respiration. L'angoisse permanente que cela se reproduise lui font chercher un autre emploi, qu'on lui propose très rapidement au récit de cette mésaventure. C'est presque à regret vis-à-vis de ses employeurs que ce changement s'effectue et elle part habiter une autre maison durant deux années, au calme. La famille est agréable, possède une voiture et emmène Anna et sa fille certains week-ends avec eux. Un soir que la femme est allée visiter de la famille éloignée, le mari rentre ivre et tente avec insistance de coucher avec Anna. Elle se défend, pleure et raconte tout le lendemain à la femme. Cette dernière lui ordonne de quitter la maison sur le champ et Anna se retrouve seule avec sa fille dans un bus en direction de chez l'une de ses sœurs, sans argent, avec la vague promesse de recevoir son solde dans quelques semaines par la poste.

Chez cette sœur, c'est le fils aîné qui importune la petite fille, la dispute, la fait pleurer. Alors Anna accepte de confier sa fille à une autre de ses sœurs qui habite beaucoup plus loin, durant la semaine. Anna fait des broderies et rend une fois par semaine visite à sa fille. Mais le climat de cette région est rude. Les journées sont rythmées par une chaleur étouffante dès que le soleil apparaît et des nuits glaciales. Pour rejoindre son enfant Anna prend la route le soir et tombe malade à cause du froid.

Mercedes, une autre des sœurs revient à ce moment de France pour les vacances, elle propose à Anna de l'accompagner au retour pour chercher un travail à la condition de laisser sa fille en

---

<sup>609</sup> Entretien n° 1, p. 5.

Colombie. Anna pleure, pense que cette séparation est impossible. Finalement elle accepte et laisse son enfant. Encore aujourd'hui sa fille demeure là-bas, c'est difficile de la faire venir, dit-elle.

Lorsqu'elle se replonge dans son histoire c'est pour elle le décès du frère qui est à l'origine de sa migration. S'il n'était pas mort son père aurait bien travaillé le café. Le café en Colombie c'est une mine, les gens qui en produisent sont riches. Même le 24 décembre chez eux était triste : pas de fête, ni un cadeau, ni un savon pour eux. Elle en pleurait<sup>610</sup>.

Si son frère n'était pas mort, elle n'aurait pas eu besoin de venir en France, elle aurait été riche, elle aurait bien vécu en Colombie.

### 3.4. Migration et vie en France

Anna arrive en juillet à Paris. Sa sœur lui a trouvé une petite chambre mitoyenne à la sienne, car elle travaille depuis peu pour la propriétaire de ces chambres. Auparavant, elle avait été employée à domicile d'une dame qui travaillait et voyageait énormément, laissant sa fille à ses soins, nuit et jour, pour un salaire de misère. Anna dit qu'elle a beaucoup souffert.

Par l'intermédiaire de l'église espagnole, Mercedes, qui ne sait même pas dire bonjour en français a trouvé ce nouvel emploi et comble d'indépendance, le logement qui va avec.

Au bout d'un mois de présence à Paris, Anna trouve un remplacement pour du ménage chez un particulier, de trois heures et demie. Elle est payée à l'époque 35 francs de l'heure, elle s'en souvient précisément. Ce qu'elle gagne elle le donne à Mercedes pour payer la chambre, rembourser le billet d'avion et envoyer à sa fille.

Mais Anna se sent seule, isolée, ne parle avec personne, pleure tous les dimanches en pensant à son enfant restée en Colombie. Mercedes ne prend pas le temps ou n'a pas le temps de s'occuper d'elle. Seule la dame espagnole qui l'emploie lui témoigne de l'intérêt, lui offre à manger, lui donne les vêtements que sa fille ne porte plus, lui demandant de rester chez elle plus longuement .

Un jour, Anna croise dans l'immeuble un monsieur qui se rend à une partie de bridge. Il est marocain, parle espagnol, elle est ravie de pouvoir enfin parler à quelqu'un. Et peu à peu ils

---

<sup>610</sup> « Mon frère no es muerto y papa travaille bien le café, tout ça je n'ai pas besoin devenir por ici. Je suis riche, je vivo bien à la Colombie, parce que el café c'est una mina. C'est una mina. (...) Parce que tous les années, papa y tout le monde por allá venden le café y viven bien, bien. Pas, pas nous. Je pleurais. Le 24 de diciembre je pleure parce que tout le monde fait la fête y nous rien du tout. Ni un cadeau, ni un savon, pour nous. » Entretien n° 1, p. 35.

font connaissance, elle pense que c'est « un monsieur seriozo, c'est un monsieur il avait, il a quatre enfants et il vient de se faire divorcer. Ça veut dire que cet monsieur il cherche una amistad, pas una famma<sup>611</sup> ».

Elle le rencontre à plusieurs reprises, dans l'immeuble il est toujours là. Finalement, elle accepte de partir avec lui. « J'ai couché avec el y voilà. Y je ne fais attention y je fais à mon fils<sup>612</sup>. »

Amine reconnaitra leur enfant mais en culpabilisant Anna, la rendant seule responsable de cet événement et ne lui conférant aucun sentiment : « C'est la falta de vous, *yo no queria* à vous, *que voy a hacer a un enfant avec vous*<sup>613</sup>. »

Mercedes en l'apprenant est furieuse, elle est très choquée, manque de faire une attaque « *casí se muere*<sup>614</sup> » ; elle lui dit qu'avoir un enfant ici est très difficile. À l'époque elles vivent toutes les deux au septième étage.

Anna se rend à l'hôpital, seule, sans rien comprendre. Heureusement sur place il y a une assistante sociale qui parle espagnol et qui parvient à lui expliquer les examens qu'elle doit subir mois après mois. Elle lui établit les papiers afin de ne pas avoir à payer les soins.

Le jour de l'accouchement Mercedes l'accompagne et l'assistante sociale lui donne des documents nécessaires afin que le papa de l'enfant puisse percevoir les allocations familiales pour le nouveau-né. Mais Amine se fâche, affirme violemment qu'on ne leur donnera rien du tout. Ils habitent ensemble, Amine ne souhaitant pas être séparé de son fils.

Anna travaille, paye une dame pour garder Sébastien, et le reste de son salaire est divisé entre l'entretien de son fils (couches, lait, etc.) et l'envoi d'argent pour sa fille. Amine se charge du loyer et de l'électricité mais elle ne peut lui demander rien d'autre sinon « c'est une catastrophe ». Elle évoque de nouveau la promesse des Allocations familiales, il lui avoue alors les toucher depuis trois mois, mais ne pas vouloir les partager avec Anna. Parfois il lui concède malgré tout quelque argent de poche le samedi après de longues palabres. Les disputes au sujet de l'argent seront quotidiennes ; Amine refuse d'offrir ou d'aider financièrement Sébastien et sa maman en quoique ce soit : « Il y a une voiture, il y a l'argent. Pour moi et pour mon fils il n'y a pas l'argent<sup>615</sup> ». Aujourd'hui encore aider son fils à financer son permis de conduire ou à partir en vacances sont des demandes sans grande chance de

---

<sup>611</sup> « Un monsieur sérieux, c'est un monsieur il avait, il a quatre enfants et il vient de se faire divorcer. ça veut dire que ce monsieur il cherche une amitié, pas une femme. » Entretien n° 1, p.10.

<sup>612</sup> Entretien n° 1, p. 10.

<sup>613</sup> « C'est la falta de vous. Je ne vous aime pas. Qu'est-ce que j'irai faire d'un enfant avec vous ? » Entretien n° 1, p.11.

<sup>614</sup> « Elle est presque morte » Entretien n° 1, p..11

<sup>615</sup> Entretien n°1, p.12.

réussite. Le côté pingre de cet homme est sans cesse relevé comme un empêchement majeur à toute vie commune sereine.

« ¿ Anna cómo vas continuar a vivir ? » « Como vive tout le monde, pa' adelante, pa' atrás, voilà<sup>616</sup>. »

Amine veut se remarier afin que sa nouvelle épouse s'occupe des quatre enfants qu'il a eus précédemment avec sa femme et qui sont restés avec leur mère. Pour Anna qui est « sans-papiers » cela pourrait représenter une sécurité, une garantie de ne pas être inquiétée par la police, c'est ce que lui conseille sa patronne espagnole qui veut convoquer Amine à une discussion chez elle pour qu'il s'engage fermement auprès d'Anna. Mais Anna l'en dissuade : se marier avec Amine implique une conversion à l'Islam et une application des rites qui y sont liés. Elle n'a aucune envie de sy plier et tenir le jeûne durant le mois de Ramadam elle ne pourra jamais y arriver. Et puis elle n'est pas amoureuse de cet homme qui est très difficile dans la vie quotidienne. Enfin, lorsqu'elle parviendra à faire venir sa fille – elle est persuadée d'y parvenir un jour – et si elle a renoncé à sa religion, qui sait ce qui se produira pour elle, avec ce beau-père méchant ? Alors non, elle ne veut pas l'épouser, mais n'a pas les moyens de le quitter. « *Si me voy c'est la vida difícil.* »<sup>617</sup>

Une amie lui conseille alors de faire établir la nationalité française pour Sébastien. Amine accepte l'idée mais refuse de s'en occuper et de payer quoi que ce soit. Ce n'est pas son affaire. Il accepte quand même d'avancer l'argent du premier versement à l'avocat, mais Anna devra lui rembourser. Le dossier est difficile, l'avocat demande 6000 francs. Elle va en mairie, change d'avocat, obtient gain de cause : « La nationalité, bon y la carta de séjour. Parce que j'ai payé un avocat (rire) *pero la historia de moi, la historia de moi secundaria. Sufri beaucoup.* Après, voilà, il y a la nationalité, il y a la carte de séjour<sup>618</sup>. »

Mais même après la vie quotidienne demeure difficile : il faut s'organiser pour emmener et aller chercher Sébastien à l'école. Les horaires de travail sont rarement compatibles avec les heures scolaires, il faut donc trouver une voisine, une connaissance pour aller le chercher, le garder et puis la payer. La première année de maternelle est compliquée : la mairie refuse d'inscrire les enfants de parents qui ne travaillent pas, à la cantine et l'après-midi, afin qu'ils

---

<sup>616</sup> « Anna comment vas-tu continuer à vivre ? » « Comme tout le monde vit, en allant de l'avant, pas en arrière, voilà. » (traduction personnelle.) Entretien n°1, p.13.

<sup>617</sup> « Si je m'en vais, la vie sera difficile. » Entretien n° 1, p. 13.

<sup>618</sup> Entretien n° 1, p. 13.

fassent la sieste chez eux. Anna n'a pas de travail déclaré, elle ne peut rien prouver, elle doit aller le chercher à 11h30, ou se débrouiller autrement car le père de l'enfant ne s'en occupe pas.

Le soir, Amine rentre tard. Il travaille au club de bridge et ne rentre pas avant 23 heures, parfois même une heure du matin. Au club il y a un cuisinier qui prépare les repas pour vingt à quarante personnes. Amine les sert et doit attendre que tous aient terminé. Dans la journée il a un autre travail, dans un garage il commence à 6 heures du matin « *a las seis de la mañana y , à Argenteuil y en una empresa de ...de repuestos, de carros, repuestos, tornillos, como se dice ?*<sup>619</sup> » et termine à 4 heures et demie, ensuite il part au club. C'est pour cette raison qu'Anna dit qu'Amine a de l'argent et qu'il est avare : avec deux salaires il pourrait l'aider et prendre en charge l'entretien de son fils.

Anna a très peu de moments disponibles pour aller en cours, pour apprendre le français. Elle s'est pourtant finalement inscrite aux cours du soir, mais cette expérience demeure difficile : la course pour aller en cours alors que la patronne est systématiquement en retard les jours où elle doit s'y rendre, la voisine qui donne le repas de Sébastien au chat et qui le laisse sans nourriture et sans le coucher jusqu'à son arrivée. Un soir où elle court pour s'y rendre avec la certitude d'y arriver en retard et de retrouver son fils debout sans avoir dîné une fois rentrée chez elle, elle décide d'interrompre et de cesser cette activité génératrice de stress.

Un jour, elle s'aperçoit qu'Amine est très triste et lui demande ce qu'il se passe. Il lui explique alors que sa fille va avoir bientôt 18 ans et que si elle ne revient pas en France très vite elle sera déchue de ses droits à la nationalité française. Il voulait faire venir ses enfants mais le logement qu'il avait prévu pour les accueillir n'est pas encore prêt. Le temps qu'il le soit, il sera trop tard.

Anna lui propose de les faire venir immédiatement, de s'occuper d'eux pour les repas et lui donne l'idée de les faire dormir au club en attendant. Ils resteront trois mois, Anna s'occupant d'eux lorsqu'elle ne travaille pas.

Au bout de trois mois les papiers sont arrangés et ils s'appêtent tous à partir vivre dans la maison de deux étages qu'Amine a achetée en proche banlieue parisienne. Au moment où il annonce à toute la famille la visite et l'emménagement immédiat, Anna refuse catégoriquement de le suivre.

---

<sup>619</sup> « Dans une entreprise de pièces détachées, de camions, de pièces détachées, vis, comment ça se dit ? » Entretien n° 1, p. 14.



Elle pleure, se fâche, maintient fermement sa position : elle n'ira pas vivre dans cette maison. Au premier étage, logeront les quatre enfants, Amine et sa femme qu'il compte faire venir dans un an, le deuxième étage avec une autre cuisine, est pensé pour être celui où vivront Anna et son fils. Qu'il parte avec ses enfants là-bas et qu'il la laisse avec Sébastien dans l'appartement actuel, lui dit Anna. Amine est furieux il menace de prendre leur fils avec lui mais Anna se défend : il est hors de question qu'ils soient séparés, son enfant et elle. « J'ai dit non, je pleurais. J'ai dit non je vivrai ici<sup>620</sup> ». Et puis à son tour, elle le menace d'aller tout raconter à une assistante sociale avant de se suicider en se jetant sous le métro<sup>621</sup>.

Il cède finalement mais en refusant de lui donner le moindre argent pour payer le loyer, sachant très bien qu'Anna ne pouvait pas seule, assumer cette charge. Le premier mois est très difficile, Anna ne peut pas payer le loyer, le propriétaire vient le lui réclamer. Nous sommes en septembre, au mois d'août, tous les patrons d'Anna sont partis en vacances, elle n'est pas déclarée donc ne perçoit aucun revenu durant les congés d'été. Il lui faut trouver une autre solution. Elle décide de demander malgré tout à Amine, qui bien évidemment refuse en lui rappelant qu'elle peut toujours lui laisser son fils.

« Je l'ai téléphoné et je l'ai menacé, je lui ai dit : “Amine, Amine si vous ne me donnez rien je parle à l'assistante sociale. (...) Vous, il y a beaucoup d'enfants et ils sont seuls là-bas.” Finalement *el* est rentré y *él* me donne l'argent<sup>622</sup> ».

Peu de temps après sa sœur lui propose un travail déclaré qui se libère chez l'une de ses patronnes pour cinq soirs par semaine. « *En este momento* il Chica a un Dieu<sup>623</sup>. » Anna accepte et explique la situation à la dame qui l'employait précédemment et qu'elle doit quitter. Mais cette dernière souhaite la garder à son service et lui propose alors de la déclarer les deux soirs restants.

Grâce à ces deux emplois, elle parvient à payer le loyer. Mille-cinq-cent [francs probablement] et elle le paye seule. La menace du suicide réitérée tient Amine en retrait et il ne tente pas de lui reprendre son fils . « Il me laisse tranquille. *Y pero, toujours estuve* avec mon fils<sup>624</sup>. »

Aujourd'hui, la situation s'est apaisée, ils habitent dans un autre logement et Anna ne dépend plus de personne. Sébastien voit très rarement son père qui ne se préoccupe pas de lui et ne lui vient pas en aide. Il y a un peu de jalousie à voir ce que les autres enfants reçoivent de leur

---

<sup>620</sup> Entretien n° 1, p.14 .

<sup>621</sup> Entretien n° 1, p.15.

<sup>622</sup> Entretien n° 1, p. 16.

<sup>623</sup> Idem.

<sup>624</sup> Idem : « Il me laisse tranquille. Et je suis toujours restée avec mon fils. »

papa, propriétaire de deux maisons et leur difficultés à eux deux à s'offrir de menus plaisirs : des baskets de marque, le financement du permis de conduire ou un projet de vacances reporté.

### 3.5. Image : visite guidée

J'ai demandé à Anna de m'emmener dans un lieu proche où elle aime particulièrement aller. Dès que l'idée d'un long voyage a été écartée, une réponse a fusé, immédiate : elle adore aller dans les magasins. C'est avec une joie non dissimulée qu'elle me fera partager ce moment quotidien.

Car l'un des grands plaisirs d'Anna est de faire les vitrines. Elle a intégré cet instant d'allégresse comme rituel dans sa journée. Elle s'offre cette exaltation de la vue, du toucher, tous les jours une petite heure après le travail.

Sa journée de labeur à l'hôtel débute à 8 heures et demie jusqu'à 17 heures. C'est à ce moment là que non loin de son lieu de travail, elle regarde les magasins – assez nombreux dans ce lieu central parisien – jusqu'à l'heure de ses cours du soir à 18h30. De retour chez elle à 21 heures 30, il n'est pas encore l'heure de se déshabiller et de se coucher, non, il lui faudra encore préparer le dîner, ranger, nettoyer repasser<sup>625</sup>. D'ailleurs, elle n'apprécie pas du tout de faire le ménage chez elle le soir venu, du travail après le travail, elle a l'impression de ne pas en finir. Alors la balade dans les magasins apparaît comme un vrai moment de détente. Il permet de rêver, avoir l'esprit qui vagabonde d'un vêtement à un autre, d'un objet à un autre, d'une personne à une autre. Pour qui ce petit tee-shirt ? « Celui là, non, ma fille n'aime pas le rose, ce qu'elle préfère ce sont les... »

Elle effectue un circuit routinier entre différents commerces dans lesquels elle pénètre dans un ordre donné. Il n'y a pas l'obligation de tous les parcourir, mais la succession de visites répond à un certain trajet – pouvant malgré tout être réalisé à l'endroit ou à l'envers – qu'il convient de respecter. Cette routine lui permet de repérer très vite les éléments nouveaux de chaque commerce et de se diriger presque mécaniquement vers les endroits les plus intéressants pour elle.

---

<sup>625</sup> « Parce que je commenço le travail à 8 heures et demie, je quitte à cinq heures de l'après-midi y yo regarde les magasins y après je rentre à... 6 heures et demie pour étudier y j'arrive ici à 9 heures et demie. J'arrive ici et je ne pas pouver dire je vais quito le linge y je vais à couchar, non. » Entretien n° 2, p. 15.

Ce moment permet à Anna de s'évader. Aucune obligation de se concentrer sur un sujet précis, les objets rencontrés au gré de la balade interpellant des associations de pensées. Objets ou vêtements qui donnent le loisir de se rêver autrement, mais surtout d'imaginer ses proches – même éloignés géographiquement – de se rapprocher d'eux par une attention, une pensée réconfortante, le désir de leur faire plaisir. Il n'y a pas d'intention ou de programmation d'acquisition dans ces moments-là. Juste une présélection par la pensée, qui éventuellement se matérialisera ultérieurement. D'ailleurs Anna ne lit pas les indications des vitrines, des panneaux publicitaires, des affichages des rayons, des étiquettes des différents articles. L'écriture n'est pas ou très peu sollicitée dans ce loisir coutumier, qui fait pourtant appel à une visualisation importante.

Anna n'essaye pas les vêtements dans les magasins. Même le jour où elle réalise un achat pour elle, elle connaît à peu près ses mensurations et effectue les essayages à son domicile, calmement. Si le vêtement ne convient pas elle le change ou demande son remboursement. Les achats une fois accomplis permettent d'en parler, avec sa sœur notamment, qui parfois l'accompagne. Elle envoie des colis à sa fille, mais avec une sélection très précise d'articles car bon nombre de vêtements de marque sont plus récents et moins onéreux en Colombie si proche des Etats-Unis.

En me promenant avec elle, je ne peux m'empêcher de remarquer le contraste saisissant entre le sentiment de manque de son enfance et le besoin de promenade dans la profusion. Il n'y a pourtant pas de sa part de mouvement frénétique d'achats et de surconsommation. Peut-être est-ce le simple apaisement de savoir qu'elle a la possibilité, le pouvoir, la liberté de posséder ce qui pourrait être nécessaire, utile ou agréable ?

Elle se souvient encore de ses pleurs mêlés à ceux de sa fille lorsqu'elle n'avait même pas les moyens de lui offrir la pomme désirée<sup>626</sup>. A Paris, maintenant elle a l'argent ; la tristesse de leur séparation demeure vive mais peut-être pourra-t-elle un jour la faire venir. En tous les cas, lorsqu'elle déambule dans les allées, elle ne cesse de l'imaginer dans de nombreux vêtements accessibles.

### 3.6. Histoires d'écritures : une bibliothèque

Dans la chambre d'Anna une bibliothèque constituée de six étagères noires prolonge la fenêtre. Je l'observe longuement avant d'interroger Anna sur son contenu.

---

<sup>626</sup> Entretien n° 1, p. 39.

Au sommet de l'étagère la plus haute, cinq assiettes de décoration, souvenirs parfois étiquetés en tant que tels, sont exposées par ordre de grandeur, un tableau-horloge venant clôturer la série à l'extrémité droite.

L'étagère située immédiatement en dessous est entièrement vide. Il semblerait que ce meuble soit l'objet d'un rangement récent et peut-être non achevé.

Sur l'étagère suivante, douze volumes reliés en cuir d'une encyclopédie Bordas sont alignés sur la gauche. Lorsqu'on s'approche de plus près on peut observer que certains sont posés à l'envers et que au moins cinq sont encore enveloppés de cellophane. Un ouvrage sur l'Espagne, un autre sur les forêts tropicales, encore un sur « tout l'univers » jouxtent quelques livres et carnets aux tranches muettes. La photo d'une femme brune, prise de plain-pied, un téléphone à la main dans un appartement, termine la rangée dans un cadre-photo certi de gros poissons colorés.

La rangée suivante est occupée par neuf volumes « Le Grand Robert », édition de luxe. Des objets de décoration (trois canards une boîte et un cadre-photo plein) sont disposés en bout d'étagère.

Celle du dessous est dédiée à la chaîne hi-fi déposée au centre et jouxtée de part et d'autre par des objets hétéroclites (un tableau, une poterie pleine de petits objets, des couverts en bois, un baigneur en plastique, une boîte ronde de la taille de disques compacts, etc.).

Enfin, sur l'étagère du bas, visiblement la moins ordonnée et la plus encombrée, sont serrés des livres de poche, des classeurs, des documents divers et des cahiers, qui supportent un rouleau de papier, des CD et d'autres papiers et objets.

Cette dernière est l'étagère d'Anna : celle où sont entreposés tous les documents des cours qu'elle a précieusement conservés et qu'elle me montrera et me commentera longuement. Les cahiers, les livres et les photocopies des exercices distribués en cours et qu'Anna refait parfois, seule ou avec Kévin. Chaque feuille volante est insérée dans un dossier à pochettes transparentes et visiblement Anna a l'habitude de le consulter car elle retrouve très vite, et presque immédiatement, ceux qu'elle souhaite me montrer :

A : (*s'est rassise avec un document qu'elle montre*) « Voilà comme il y a cahier comme ça, regarde. Voilà (...) Je l'ai gardé toute, tous, tous les trois années je l'ai gardé, en une seule ici parce que comme je l'ai fait beaucoup de place, c'est comme ça, regarde (*tourne les pages*) y toujours nous donne feuilles así comme ça, así , il nous donne une feuille comme ça

D : Ah oui ! avec le cahier.

A : Y une fois par semaine y une fois el nos enseña a escribir<sup>627</sup>. »

En revanche les livres sur la gauche sont ceux de Sébastien.

« Et il y a ici de mon fils de l'école, il y a des livres qu'il y a une Española que toujours elle me laisse un livre à la boîte à lettres, no se pourquoi, il y a des livres de cocina, il y a des livres cosas de photos et voilà. Il y a des livres de mon fils, il y a des livres de mon fils, voilà<sup>628</sup>. » Mais à la question de savoir si certains livres lui appartiennent dans les rayonnages, elle me répond que :

« tous les mois j'achète, tous les semaines j'achète *Femme actual*<sup>629</sup> » et parfois des revues sur la santé.

Lorsque je l'interroge enfin sur les deux étagères du haut remplies de livres presque neufs elle m'explique : « Ça c'est una collection, je suis allée à la foire de Paris, il y a une dama qui me dit “Écoutez, ça c'est, ça c'est importante pour ton fils, ça c'est importante” y vous savez des damas que parlan y que parlan y je dis “Non, non, non madame, non, non”, “si, si, si” et mon fils jamais de la vie il a touché cet livre. (...) Et j'ai payé je ne sais combien, j'ai payé par mois, como cuarenta euros por deux années, treinta a cuarenta euros, jamais de la vie mon fis se servi de esos libros<sup>630</sup>. »

À mon interrogation sur ses lectures personnelles, elle me répond aussitôt : « Oui je lis. Il y a un Colombien qui a amené un livre de la Colombie sur la la droga de los Estados-Unidos a Colombia. » Anna m'explique alors avec force détails le contenu<sup>631</sup> : les histoires de drogue, les histoires de mafieux qui passent la frontière du Mexique, des Colombiens qui sont impliqués tout semble la passionner dans cet ouvrage qui traite d'une actualité colombienne qui semble l'émouvoir. Ma surprise est d'autant plus grande quant aux précisions suivantes :

D : « Et quand vous l'avez lu, celui-là ?

A : Mmm, il y a veinte años.

D : Ah il y a vingt ans ! (sourire) D'accord

A : *Pero aquí en París yo leo siempre, compro revista Chica todo eso, pero en francés*

---

<sup>627</sup> Entretien n° 2, p. 3.

<sup>628</sup> « ... Il y a une Espagnole qui me laisse toujours un livre dans la boîte aux lettres, je ne sais pas pourquoi, il y a des livres de cuisine, il y a des livres de choses de photos et voilà... » Entretien n° 2, p. 5.

<sup>629</sup> Entretien n° 2, p. 5.

<sup>630</sup> Entretien n° 2, p. 20.

<sup>631</sup> « (...) Tout, cuando la gente pasa la droga, (...) sobra la droga , lo lei, un libro (...) mas de que , un libro como este (montre un livre). Pero hablan de historias de los mafiosos, me entiendes ? historias. Yo lo lei, comme ça, muchas historias de muchos mafiosos. Pero aqui en Francia (...) la historia de los mafiosos que van, que llevan, que pasan por Mejico, sobre la pasada de America Latina, los Colombianos y mucha gente que pasan por ...

(silence) »<sup>632</sup>

La question sur la lecture devant la bibliothèque lui remémore un ouvrage lu il y a vingt ans, absent des rayonnages qui nous font face et aucune des lectures actuelles ne se trouve entreposée devant nous. Ce qui est visible sur les étagères n'est pas ce qui a été lu ou à lire, exceptés les supports d'apprentissage qui servent aux exercices d'écriture.

Les revues sont empilées de manière désordonnée avec des documents administratifs et des courriers divers à côté du canapé-lit. D'autres encore se cachent au fond du sac.

### 3.7. Épilogue

Anna ne s'est pas réinscrite aux cours. Elle évoque son emploi du temps chargé mais surtout le contenu qui ne correspond pas à ses attentes. Elle dit à son amie Matilda, la confidente et l'aide qui lui a permis de s'inscrire aux cours de Paris : « Matilda, écoutez, et *como, como*, je vais avoir besoin de beaucoup de la nat, de la..., de le francés et je pense que la nationalité francesa, c'est ça, j'étudie beaucoup c'est *porque*, je dois *pasar una, una (...)* un examen, *eso y yo le dit "Matilda, cette année yo no voy à étudier, pero el año que viene como* je me laisse organisée<sup>633</sup>. »

Un contraste est saisissant chez Anna : le discours où elle affirme ne plus vouloir aller en cours et l'investissement important que l'étude du français représente.

Malgré une vie quotidienne qui paraît tout à fait ordinaire et facile dans un monde environné par l'écrit, quelques failles transparaissent. Avant que je ne quitte son domicile elle me demande de lui lire un courrier incitatif, délivré par son médecin, pour un examen médical. Un peu gênée, je lui explique les enjeux de cet examen et le risque important de ne pas le réaliser. Je me sens maladroite et démunie. Comment avertir sans faire peur ? A plusieurs reprises je l'appellerai pour lui demander des nouvelles à ce sujet mais sans aucune réponse.

Au téléphone, Anna manifeste à chaque fois un contentement de mon appel, même si elle me dit être très occupée et pas disponible pour un rendez-vous. « J'appelle vous dès que j'ai le temps. » En octobre 2012, soit deux ans après nos premières rencontres, elle ne travaille plus à l'hôtel mais s'occupe de nouveau d'enfants qu'elle va chercher à la sortie de l'école.

---

<sup>632</sup> « Mais ici à Paris, je lis toujours, j'achète des revues et tout ça, mais en français. » Entretien n° 2, p. 21.

<sup>633</sup> Entretien n° 2, p.15. « ... je vais avoir beaucoup besoin du français et je pense que la nationalité française, c'est ça, j'étudie beaucoup parce que je dois passer un... un examen. (...) Un examen, c'est ça et je je lui ai dit : "Matilda cette année je ne vais pas étudier (à l'école) mais l'année qui vient je vais m'organiser". »

## **4. Monica ou apprendre à tricoter les mots : « Tous les jours, j'apprends quelque chose, tous les jours<sup>634</sup> »**

### 4.1. Contexte de la rencontre

Les termes qui pourraient évoquer Monica sont la patience, une douce retenue, la sérénité et le calme ajoutés à une détermination forte à exercer son droit au travail.

Monica est péruvienne, je l'ai rencontrée par l'intermédiaire des cours d'adultes de la ville de Paris, où elle assiste à un cours de langue dans la même école qu'Amalia et Anna, mais pas avec le même formateur. Nous échangeons nos coordonnées et un mois plus tard, en juillet, nous fixons notre premier rendez-vous. En fin d'après midi, elle m'attend devant une station de métro proche de son travail. Je viens quelques instants plus tôt d'avoir des nouvelles d'Amalia qui a enfin obtenu ses papiers et s'apprête à partir au Pérou. C'est un moment de grande joie au téléphone.

Je suis dans cet état un peu euphorique et nous avons peine à nous reconnaître Monica et moi. Elle est très douce, souriante et m'attendait un peu plus loin. C'est un après-midi au temps incertain et inégal, quelques gouttes de pluie viennent de traverser une journée plutôt morne. Nous grimpons dans le métro et nous nous installons pour faire plus ample connaissance.

Plus tard, nous arrivons dans une petite rue calme, en proche banlieue parisienne. C'est une maison déjà ancienne qui, comme toutes celles alentour, comporte peu d'étages – deux ou trois maximum. Monica habite au rez-de chaussé dans un deux-pièces relativement spacieux disposé en enfilade. Immédiatement elle me fait visiter les lieux et m'explique « son histoire du lieu ». Elle avait été très proche de la propriétaire, une vieille dame qui est décédée un an après son emménagement. Maintenant elle doit rechercher un autre logement car les héritiers veulent revendre la maison, ce qui l'attriste beaucoup.

Nous nous installons dans la première pièce donnant sur la porte d'entrée, la cuisine qui est une véritable pièce à vivre. Le salon, beaucoup plus cérémonial me fait penser à ces salles à manger qu'on n'utilisait dans certaines familles, que lorsqu' 'il y avait des invités ou des occasions spéciales. Il sert aussi et cette fois de manière régulière de coin télévision et ordinateur. Tout au fond se situent la chambre et la salle de bain.

---

<sup>634</sup> Entretien n° 2, p. 4.

Lors du deuxième entretien, neuf mois plus tard, elle a déménagé mais est restée dans le même quartier. La rue, pourtant à l'opposé du métro, est aussi calme que la précédente, presque pavillonnaire, en tous les cas avec des maisons ou immeubles de très peu d'étages. Elle habite à présent un appartement, toujours en rez de chaussée mais tout en hauteur : sa chambre est littéralement au-dessus de sa cuisine sur une mezzanine desservie par un escalier pentu. Les fenêtres sont toutes très hautes, inaccessibles à hauteur d'humain. Elle me dit ne pas être complètement satisfaite de ce nouvel endroit et est à la recherche d'un autre logement (plus lumineux).

Une fois encore, mes rencontres avec Monica se superposent à des nouvelles d'Amalia. Je lui parle d'elle car je viens d'aller trois jours plus tôt à une fête péruvienne dans laquelle Amalia chantait avec son groupe. Nous convenons même d'aller ensemble à une prochaine manifestation du même genre le mois prochain (finalement Monica ne viendra pas car elle avait oublié). Je lui fais écouter un enregistrement du groupe qu'elle met sur son ordinateur, ravie.

Monica est sereine, sa voix est calme, posée presque langoureuse. Le temps défile sans soubresauts continu et placide. Un climat de grande confiance anime nos rencontres.

#### 4.2. Situation lors de la première rencontre

Monica est péruvienne elle a 46 ans et travaille auprès de différents particuliers pour effectuer des tâches ménagères ou/et d'aide à la vie quotidienne (notamment avec des personnes âgées). Elle a de multiples employeurs et passe beaucoup de temps dans les transports pour aller d'un lieu de travail à un autre. Elle trouve ce métier très fatigant : « Aller par ici pour laver, aller par là pour laver<sup>635</sup> ». Heureusement elle a l'espoir de pouvoir un jour changer de profession. Il lui faut faire traduire les diplômes qu'elle a obtenus au Pérou et également poursuivre une formation en France, une fois que son niveau en français sera suffisant et validé par un certificat le prouvant. Après elle pourra effectuer un stage dans une maison de retraite ou un hôpital afin d'être auxiliaire de vie ou aide-soignante.

Elle est arrivée à Paris il y a onze ans. Elle a pris contact avec un avocat pour commencer une procédure de régularisation à la préfecture. Ce dernier lui a conseillé d'attendre encore deux ans afin d'avoir suffisamment de preuves tangibles de sa résidence en France pendant dix années consécutives, car pour les deux premières années de vie en France il lui manque des

---

<sup>635</sup> « C'est fatigant, (*prend une voix grave, gluturale*) « por acá lavar, por acá lavar » Entretien n° 2, p. 3.



documents tels que factures de téléphone ou loyer ou encore fiches de paie, qui sont indispensables pour attester de sa bonne foi.

Sa fille qui est âgée de bientôt 18 ans et son fils de 24 ans sont demeurés au Pérou avec sa maman. Ils poursuivent l'un et l'autre des études à vocation administrative, plus spécialement hospitalière, dans le cas de sa fille. Son fils, lui, a bifurqué car il avait commencé par des études pour être avocat. Il est marié depuis peu et a un petit bébé. Il vit donc maintenant dans une autre maison que sa sœur, celle que Monica a réussi à leur offrir à tous les deux et à sa maman par son travail en France. Elle est contente d'être parvenue à cet achat, même s'il ne s'agit pas d'une maison neuve, qu'elle aurait fait construire. Elle les sait malgré tout à l'abri. Elle les évoque avec beaucoup de tendresse, de joie et de tristesse entremêlées. La peine de la distance s'infiltré dans la langueur de ses paroles. Elle les appelle tous les jours, car avec son opérateur de téléphone « Free c'est gratuit » !

Cela fait maintenant trois ans qu'elle est inscrite à des cours de français et elle « adore aller à l'école ».

Retourner vivre au Pérou, elle ne le souhaite pas : elle est maintenant trop habituée à la vie en France. Non seulement elle a prit goût à la facilité de la vie quotidienne comme les transports en commun mais également et de manière surprenante, aux habitudes alimentaires. Ces éléments lui font préférer son mode de vie actuel. Elle ne pense pas pouvoir se réadapter au précédent. Même le café en supermarché est ici bien meilleur que celui du Pérou : elle en envoie à sa maman.

D'ailleurs, sa maman voudrait venir visiter Paris. Monica lui a promis qu'un jour elle lui offrirait le billet afin, qu'au moment juste avant de fermer pour toujours ses yeux, elle puisse dire : « He conocido Francia<sup>636</sup> » (rires).

De son côté, elle attend d'obtenir ses papiers pour aller au Pérou. Elle a besoin d'y aller pour enfin revoir ses enfants et découvrir autrement qu'en photo la maison qu'elle leur a achetée. Mais elle ne veut pas y aller dans n'importe quelles conditions matérielles : sans argent, pas question. Lorsqu'elle y retournera, elle veut voyager, découvrir, connaître enfin un peu son pays, en faire profiter ses enfants et sa maman. Elle n'a jamais été à Machu Picchu par exemple et elle souhaite tous les y emmener. Il faut qu'elle puisse les sortir, leur faire plaisir, leur faire profiter.

Alors, il lui faudra économiser. Elle préfère tristement renoncer à un voyage imminent si elle obtient ses papiers bientôt et différer les retrouvailles familiales. Elle devra économiser mois

---

<sup>636</sup> « J'ai connu la France .» Entretien n°1, p. 20.

après mois pour leur offrir de vrais bons moments partagés. Toutes ses économies se sont envolées avec ce déménagement imposé. De plus, avec le loyer et toutes les charges, il lui est bien plus difficile de mettre de l'argent de côté qu'avant. Il lui faudra bien un an, une petite année au moins pour rassembler l'argent nécessaire à ce voyage de rêve.

Elle voit un homme ici, elle ne parle pas d'amoureux ni de compagnon, juste d'un « ami » mais c'est aussi un peu difficile. Si cela se poursuit de la sorte, elle va rompre. De toutes les manières, elle préfère mille fois rester seule que de poursuivre une relation insatisfaisante.

4.3. Enfance : « J'ai habité avec mi maman mi papá, mi abuelo, no, mis abuelos. Yo me souviens beaucoup que maman travaillait beaucoup<sup>637</sup> ».

Sa maman est issue d'une grande fratrie – huit ou dix frères et sœurs – Monica ne se souvient plus bien du chiffre exact, qui va se décimer peu à peu. Elle en est aujourd'hui, à 74 ans, la seule survivante. Certains sont morts de maladie de l'estomac, d'autres par accident de voiture et beaucoup de cancers. Ses parents se sont séparés alors qu'elle était petite, car ils se bagarraient beaucoup et elle a dû commencer à travailler très tôt vers 14 ans, alors elle n'a pas été à l'école. Mais bien avant cela, il fallait aider la grand-mère à s'occuper de tous les enfants. Dans ses souvenirs d'enfance, Monica voit sa maman travailler initialement dans la couture, couturière puis comme employée, ouvreuse dans un cinéma. Elle donnait les tickets « et tout ça ». Elle doit travailler beaucoup pour élever seule, elle aussi, ses enfants après s'être séparée de leur papa.

Ce sont ses grands-parents maternels qui se chargent de Monica et de son frère aîné Pedro dans la journée. Ils habitent une grande maison qui abrite toutes les récoltes. Il Chica a surtout des fruits, des bananes, des raisins. C'est le grand-père qui s'en charge et qui va ensuite les vendre. Monica se souvient de le suivre partout, de marcher à côté de lui, pour la récolte comme pour la vente.

La grand-mère, elle, restait à la maison pour préparer à manger.

Les deux enfants vont au jardin d'enfants puis à l'école publique ; mais l'école publique il y a des sœurs<sup>638</sup>. Leur mère n'a jamais eu aucun souci avec eux, car ils ont toujours obtenu d'excellentes notes. On la félicitait même d'avoir des enfants aussi studieux. Son frère surtout

---

<sup>637</sup> Entretien n° 1, p. 11.

<sup>638</sup> Entretien n° 1, p. 12.

était brillant. Jamais on ne lui a dit qu'il était paresseux ni qu'il ne faisait rien en classe. Jamais. On ne faisait que la complimenter, toujours et il obtenait ses diplômes<sup>639</sup>.

Monica rêvait d'être médecin, obstétricienne précisément, car elle adore les bébés. Depuis toujours c'est son rêve, devenir médecin spécialiste des naissances et environnée de nourrissons. Mais lorsque ses parents se séparent, son rêve se fissure : sa maman n'a pas les moyens de lui financer des études à l'université. Alors elle envisage une formation d'infirmière moins longue et surtout moins coûteuse<sup>640</sup>. Mais même avec un coût moindre, cette formation représente une part très importante du petit budget familial, Monica rêve de pouvoir s'offrir quelques menus plaisirs comme des glaces. Sa maman lui donne juste de quoi payer son billet de bus.

De son père elle ne parle pas. Juste évoqué au moment de la séparation parentale, qualifiée de difficile. Il ne fait pas partie du récit de son enfance.

Elle a appris à l'école les travaux d'aiguilles de toutes sortes : le tricot, le crochet et elle voit sa maman faire de la couture pour de grandes dames qu'elle rencontre lorsqu'elle doit livrer à leur domicile les travaux terminés. Lors de l'une de ces visites, elle accepte avec plaisir la première occasion qui s'offre à elle de travailler. C'est une dame de Suisse qui possède une usine d'Alpaga. Elle exporte ses tissus aux « *Estados-Unido, a Suiza, a Francia*, à tout, à tout. *Hacia* beaucoup exportations. *Y me... y la dama como* tous les jours, tous le temps j'ai amené *lo que mi maman* fini de, je l'amène à sa maison. Elle *me da* l'argent y je *le da* à *mi* maman. Elle me dit un jour : « Monica, tu fais des, des crochets ? » « Oui madame »<sup>641</sup>. »

La dame lui demande alors de travailler avec elle, de lui fabriquer des châles au crochet. Monica se demande comment faire, elle ne peut pas aller à l'usine, mais la dame lui indique que pour les châles il n'y a pas besoin de matériel : seul le fil est nécessaire. Elle sera formée à l'usine et après pourra donc travailler chez elle, le soir. Elle réfléchit et donne sa réponse à la livraison suivante : c'est oui. Elle est ensuite évaluée positivement en montrant un premier ouvrage par une femme dont c'est le métier et commence son travail de nuit.

Elle doit tricoter, tricoter, tricoter dès qu'elle revient de ses cours. Après sa journée d'école, elle rentre vers 6 heures, fait ses devoirs, mange en une heure seulement et se met immédiatement au crochet jusqu'à 11 heures.

---

639 Entretien n° 1, p. 19.

640 Entretien n° 1, p. 14.

641 « ... aux Etats-Unis, en Suisse, en France, partout, partout. Elle faisait beaucoup d'exportations. Et la dame comme tous les jours, tout le temps, j'amenais ce que ma maman avait fini, je l'amenais à sa maison. Elle me donnait l'argent et je le donnait à ma mama. Elle me dit un jour : « Monica tu fais du crochet ? « Oui madame. » Entretien n°1, p.14.

Chaque semaine elle doit livrer vingt « *chalin* », des écharpes. En début de semaine, le lundi par exemple, on lui apporte le fil et on revient la chercher le samedi matin en voiture, à 7 heures, car la fabrique est située très loin de chez elle et que le week-end elle n'a pas de cours<sup>642</sup>. Le travail doit donc être impérativement terminé pour ce jour-là. Elle charge alors ses écharpes dans le véhicule et est conduite à l'usine où une personne vérifie la bonne qualité de son ouvrage. Si cela ne convient pas il faut refaire ce qui ne plaît pas et demeurer présente jusqu'à ce que cela soit achevé. Et puis on la ramène et on lui verse alors l'argent : « un petit *sobre* d'argent<sup>643</sup> ». Monica a encore de l'appréhension dans la voix, malgré toutes ces années écoulées, à la simple évocation du contrôle de son travail. La pression devait être grande, à la fois en terme de quantité mais également en terme de qualité.

Elle mène cette double activité pendant un an, un an et demi, mais doit cesser faute de temps suffisant pour étudier. Les années suivantes de son parcours de formation sont composées de stages pratiques, son temps libre n'est plus alors suffisant pour concilier avec succès le crochet la nuit et les études le jour.

C'est sa maman qui insiste pour qu'elle cesse la couture, elle a même peur que sa fille ne s'abîme le dos à force de se courber pour tricoter. Mais Monica a tenu jusqu'au dernier moment et ne regrette pas : grâce à ce travail elle a pu s'offrir des livres et beaucoup d'autres choses, du matériel coûteux qu'on lui demandait pour réaliser les stages pratiques.

Elle travaille ensuite dans un hôpital pour garder des malades puis cesse ces doubles journées laborieuses dès qu'elle obtient son diplôme et un emploi grâce à lui.

C'est justement lorsqu'elle commence à travailler dans une clinique, qu'elle fait la connaissance de son futur mari. Il y travaille dans la partie administrative. Elle ne livre pas de détails supplémentaires concernant leur rencontre et leurs premiers moments de vie commune. Ils se marient, ont deux enfants et vivent dans une maison. La première difficulté soulevée est celle du travail car lui ne souhaite pas que sa femme poursuive une activité salariée alors qu'ils ont deux enfants dont il faut s'occuper. Ce sera l'un des points les plus problématiques et durables de leur mésentente :

« Je dois travailler car tu ne me donnes pas d'argent. (...) Ça ne lui venait même pas à l'idée que ses enfants devaient manger, qu'ils devaient s'habiller, qu'ils devaient aller à l'école, rien.

---

<sup>642</sup> « Y me esperaba una voiture me chercher. En voiture. Porque el, la fábrica era loin, loin. Bon yo iba con mis sacs, mis chalin

<sup>643</sup> « Une petite enveloppe d'argent. » Entretien n° 1, p. 15.

(...) Quand il voulait, il me donnait, quand il ne voulait, il ne me donnait pas.(...) Alors il y a eu un moment où je n'ai plus supporté, je l'ai mis dehors, de ma maison. « Tu t'en vas ». J'ai rompu avec lui, j'ai été à la police faire la demande de séparation. J'ai fait tout ça. C'est cela qui l'a mis dans une grande colère. Il ne voulait pas ça. Mais à côté de ça, à son travail il avait des maîtresses. Il sortait avec l'une, puis avec l'autre. Il aurait voulu que je supporte ce genre de choses, c'est pour cette raison aussi que je l'ai quitté<sup>644</sup>. »

Et Monica de m'expliquer comment elle s'est rendu compte que son mari la trompait : ça c'est vraiment une « grande histoire », dira-t-elle. Un jour, une femme sonne à sa porte et l'apostrophe en lui demandant pour quelle raison elle acceptait que son mari soit avec elle. Elle lui répond en riant que c'est le père de ses enfants. La femme s'alarme en lançant « Ah! Mais à moi il m'a dit que vous étiez divorcée », « Je ne suis absolument pas divorcée. C'est le père de mes enfants et il vit ici » lui rétorquera-t-elle.

A la suite de cet épisode, se sentant « trop bonne, trop bête », elle décide de suivre son mari, elle veut en avoir le cœur net et ne pas se laisser influencer par qui que ce soit. Elle demande l'autorisation de s'absenter une journée du travail et se rend au bureau de son époux, discrètement. Il Chica était, elle s'en assure personnellement. Une fois cette vérification effectuée, comme dans les films policiers, elle se cache dans un restaurant, face à l'immeuble à surveiller et le voit, toujours dissimulée, sortir du bureau. Une voiture stationne alors devant lui, une femme en descend et ils s'en vont tous les deux, main dans la main, « tous les deux comme des amoureux ».

Elle commence alors à « ouvrir les yeux et réalise qu'il la trompe ». De son côté il nie tout, la traite de « peste, folle, jalouse ».

Elle maintient son désir de séparation alors que lui refuse catégoriquement. Il n'accepte pas qu'elle puisse le quitter. C'est pour cette raison qu'il lui a tant fait de problèmes. Il ne voulait pas « la laisser vivre en paix ». Cela a été une séparation horrible, horrible. Jamais elle ne

---

<sup>644</sup> « Yo tengo que trabajar porque tu no me das plata », « qué por qué estoy ahi, para que estoy ahi » El no pensaba que esos niños tenían que comer, que tenían que vestirse, que tenían que ir a la escuela, nada. El me da una, una cantidad de dinero que no me alcanzaba para nada. Cuando queria ma daba, cuando no, no me daba. Entonces llego un momento que yo. Yo ya no queria tener nada con él. Nada. Yo lo saqué de mi casa. “Te vas” yo lo separe, yo fue a la, a la police a faire la demande pour séparer tout ça. Je fais tout ça. (...) C'est ça que le daba cólera a él. Eso es lo que él no queria (...) Mmm c'est ça. Y a parte de él, en su trabajo el tenía amigas. Salía con una mujer, salía con otra. El queria que yo aguante todas esas cosas. da una, una cantidad de dinero que no me atenzada para nada. Cuando queria ma daba, cuando no, no me daba. Entonces llego un momento que yo. Yo ya no queria tener nada con el. Nada. Yo lo saque de mi casa. « Te vas » yo lo separe, yo fue a la, a la police a faire la demande pour séparer tout ça. Je fais tout ça. (...) C'est ça que le daba colère à el. Ese que el no queria. (...) Y a parte de el, en su trabajo tenia amigas. Salia con una mujer, salia con otra. El queria que yo aguanta toda esas cosas. Mmm. Por eso que yo » Entretien n° 1, p. 17.

pourra oublier tout le mal que cet homme lui a fait. Caroline la plus petite, qui n'a que 3 ans à l'époque, dit encore s'en souvenir.

Bien évidemment il ne lui verse aucune aide pour contribuer à l'éducation des enfants et elle doit seule subvenir aux charges domestiques, multipliant les petits « boulots » pour pouvoir s'en sortir. :

« Entonces l'argent que je gagnais, part. (...) Je travaillais beaucoup. Après j'ai fait ça, j'ai vendu des choses, je vendais, ça, (...) Des habits, le dimanche, le samedi qui est pas travaillé, le samedi, le dimanche. Je vends des... este maquillage tout ça, hein. Por, por (rires) trouver l'argent. C'est dur hein<sup>645</sup>. »

Mais ses différents lieux de travail deviennent des occasions pour lui de manifester sa haine et sa violence à la fois verbale mais également physique. Il aime faire des scandales en public de manière récurrente.

Elle évoque également, et sans s'appesantir dessus, des violences physiques répétées, dont il se rendait coupable. Elle travaille à l'époque dans une clinique dans laquelle elle aurait pu rester car elle y était très appréciée. On lui confiait même les clés afin d'ouvrir et de fermer l'établissement. L'estime de ses collègues était générale et partagée pendant les dix années qu'a duré son exercice dans ce lieu.

Mais son mari ne cesse de la menacer, de faire des scandales. Un jour il a voulu la frapper, la taper au travail devant tout le monde : « (*en chuchotant*) Devant, oui, tout le monde. (*plus fort*) Pour rien<sup>646</sup>. » Il lui reproche de ne pas s'occuper des enfants de préférer travailler. Elle lui rétorque que les enfants sont à l'école, qu'ils vont bien et qu'il ne va rien leur arriver de mal, que de plus elle doit travailler pour avoir de l'argent, les nourrir, les habiller.

Au bout d'un moment elle n'a plus souhaité avoir quoique ce soit de commun avec lui, c'est pour cette raison qu'elle est allée à la police demander la séparation. Mais cela a décuplé la colère.

Alors sa maman lui conseille de partir loin afin de ne pas s'arrêter de travailler, lui disant que jamais son mari ne la laissera travailler en paix si elle reste trop près de lui<sup>647</sup>.

---

<sup>645</sup> Entretien n°1, p. 3.

<sup>646</sup> « “Qué si, qué tus hijos”. “¿Pero qué les va a pasar?, mis hijos estan a la escuela, mis hijos estan bien. Yo tengo que trabajar porque tu no me das plata”, « qué por qué estoy ahi, para que estoy ahi » El no pensaba que esos niños tenían que comer, que tenían que vestirse, que tenían que ir a la escuela, nada.» Entretien 1, p. 17.

<sup>647</sup> « Mi mamá me decía « El nunca te va a dejar trabajar a ti tranquila, nunca .Tu para que trabajes bien. Tienes que salirte de aqui. » me decía mi maman (renifle) ». Entretien n° 1, p. 16.

4.4. Migration et vie en France : la solitude comme héritage. « *Yo pienso que yo me voy a quedar como mi mamá, sola. Con mis hijos no' mas* <sup>648</sup>. »

Deux raisons intimement mêlées motivent la décision de migrer. La volonté et la nécessité de travailler pour faire vivre sa famille et la séparation avec son mari qui ne cesse de la harceler au travail. « C'est la séparation, oui. C'est la séparation oui c'est vrai. Que me fait de chercher du travail, tout ça. (pause) *Pero cuando* j'ai cherché, j'ai trouvé du travail c'est *el problema* que me fait ça *el*, lui<sup>649</sup>. »

Sa maman l'incite fortement à partir loin travailler par crainte des ennuis que cet homme peut lui créer. La destination importait peu, il fallait que ce soit suffisamment loin du Pérou, à l'étranger et qu'elle puisse obtenir un salaire correct. Elle pense d'abord partir pour l'Argentine car sa maman à l'époque Chica travaille avec des infirmières. Les diplômés péruviens sont également valables en Argentine et elle passe des examens complémentaires, constitue un dossier avec des photos pour obtenir une place dans un grand hôpital. Alors qu'elle attend une réponse, son visa pour la France est accepté. Le consulat a donné son accord pour cette demande. C'est une période pendant laquelle elle avait multiplié les demandes et les démarches de toutes sortes afin de s'extraire de sa situation. Le visa pour la France est la première réponse favorable : elle s'y rend immédiatement.

« Je voulais travailler. Ma tête c'est travailler pour sortir. ¿Non ? Pour sortir *adelante*. Pour acheter. Parce que je n'ai pas de maison<sup>650</sup>. » Le loyer, les charges et la scolarité des enfants nécessitent un salaire bien supérieur à celui auquel elle peut prétendre en restant au Pérou. La migration de Monica est essentiellement économique.

Au Pérou, elle a effectué une procuration auprès d'un notaire pour que sa maman puisse en toute légalité s'occuper de ses enfants. Mais au bout de quelques mois, le père des enfants saisit le juge et obtient, après de longs conciliabules, que la garde lui soit accordée. Monica, malgré la distance a vécu cette période comme une lutte terrible.

La grand-mère continue à visiter très régulièrement Caroline et Miguel à qui elle apporte vêtements et nourriture grâce à l'argent de Monica. Elle leur achète de sa part des fruits, du lait, etc., et effectue un long trajet pour les leur apporter. Si la première année se déroule bien,

---

<sup>648</sup> « Je pense que je vais rester, comme ma maman, seule. Avec mes enfants, pas plus. » Entretien n° 1, p. 20.

<sup>649</sup> «... El me fait beaucoup de problèmes parce que je travaillais en la clinica et tout le temps el me cherche, me cherche, me téléphoner, me téléphoner parce que , parce que no sé pourquoi . Pour ça que yo dije, mi maman me decia siempre “donde tu trabajes, él siempre te va a molestar, siempre” » Entretien n°1, p.16.

<sup>650</sup> Entretien n° 1, p. 3.

la deuxième année et la troisième année chez leur père, ont été des moments difficiles pour les enfants : une mésentente avec la nouvelle belle-mère qui, selon Monica, ne s'occupait pas d'eux, additionné à un refus que leur grand-mère ne les approche, les ont tous les deux conduits à réclamer un changement de résidence qui deviendra effectif la troisième année. Monica explique par exemple que sa mère, chargée de sacs de nourriture, a été obligée de rebrousser chemin sans même pouvoir les laisser pour ses petits-enfants. Caroline a menacé – ce qui provoque encore l'admiration de Monica car elle était mineure – d'aller voir le juge pour faire plier son père. C'est ce qui se produira et ils réintégreront tous les deux la vie familiale avec leur grand-mère.

Monica semble avoir été très impliquée dans cette discorde, sa maman n'étant jamais que le substitut symbolique maternel : enlever les enfants à sa maman revenait à les lui enlever, même si elle résidait en France.

« Un choc parce que yo me sentí, en este momento yo me sentí como en otro planeta<sup>651</sup>. »

En France, l'arrivée de Monica n'est pas sereine. Les gens parlent et elle ne comprend rien, absolument rien. Une impression de n'être entourée que de sonorités, de mots incompréhensibles l'envahit. Le désespoir la gagne, elle n'a qu'une envie : rentrer dans son pays. Mais elle ne le fait pas... faute d'argent pour le billet de retour !

Alors elle apprend. Elle apprend au travail. « La dame » lui explique. Lui dit le nom des choses, des objets. « C'est comme ça que yo, commencé à aprender<sup>652</sup>. »

Elle n'a pas attendu très longtemps pour travailler : trois petits mois après son arrivée elle obtient son premier emploi grâce aux recommandations de ses amis et ce, sans rien parler de la langue française. Elle dit avoir eu beaucoup de chance car elle a pu s'appuyer et compter sur la communauté péruvienne de Paris, notamment sur des amies qui lui ont prêté un canapé pour dormir, alors qu'elle n'avait même pas de lit. Sa tante, une amie avec son mari déjà présents en France, l'ont hébergée. Elle n'a jamais manqué ni de nourriture, ni de vêtements car ils lui en ont donné. Son arrivée a eu lieu en hiver et s'il y avait bien une couverture dans sa valise, elle n'avait pas beaucoup de vêtements chauds. L'entraide communautaire a été très importante et même au-delà de la simple nécessité matérielle ; on l'amène à des fêtes, lui indique des lieux-ressource comme l'église espagnole rue de la Pompe.

---

<sup>651</sup> « Un choc parce que, je me suis sentie, à ce moment là, je me suis sentie comme sur une autre planète »  
Entretien n° 1, p. 6.

<sup>652</sup> Entretien n° 1, p. 6.



C'est un lieu, attenant à l'église dans lequel des sœurs parlant espagnol aident socialement, de différentes manières, les personnes qui s'y présentent. Selon les jours et les heures, différents services sont proposés (dons de vêtements, offre d'emploi, cours de langue, etc.). Beaucoup s'y rendent en vue de trouver un emploi : c'est ce qu'a fait Monica avec succès. Il faut se lever très tôt, faire la queue, dès 6 heures et demie du matin, afin que les meilleures offres ne soient pas encore prises par les premiers arrivés. « Il y avait un grand nombre de personnes qui venaient pour chercher du travail<sup>653</sup> ». Chacune a un numéro et est appelée à tour de rôle pour un entretien personnalisé qui reprend la date de migration, l'âge, la provenance géographique, les compétences professionnelles, etc. Il faut beaucoup parler mais à l'issue de l'entrevue, Monica ressort avec le numéro de téléphone, d'un potentiel employeur. Le premier emploi trouvé par ce moyen est justement en vue de quitter celui chez une mexicaine, « la Mexicana » à qui elle a été recommandée mais qui l'exploite de manière honteuse. « Elle est mariée avec un *Frances*. Je m'occupais de tout la maison. Je m'occupais de la petit, parce qu'il y avait un petit. Un petit de 3 ans, je fais tout, la cuisine, tout, tout (*renifle*). *Pero* après j'ai sorti d'ici. J'ai travaillé ici six mois. Sept mois. Parce que la dame.. elle voulait que je fais tout, tout, tout. Tout, que *el jardin*, tout. Elle voulait profiter de moi (...). Un jour elle voulait que je nettoie tous les (rires) (...) les plafonds, dehors, *del jardin*. Parce que sa maison était avec des terrasses<sup>654</sup>. »

Monica refuse donc de nettoyer ce qu'elle juge dangereux et à même de la blesser ; elle dit non et doit trouver un autre travail. Elle s'occupera ensuite pendant trois ans de deux petites jumelles françaises, chez qui il fallait aller dès 7 heures et demie du matin, pour les emmener à l'école et ensuite nettoyer la maison. Puis la dame déménage et habite désormais trop loin de chez Monica pour qu'elle puisse continuer à Chica travailler. Un couple de personnes âgées prend le relais deux fois par semaine ainsi que deux dames pour deux journées complètes. Elle continue souvent à chercher et à trouver d'autres emplois, au gré des déménagements et des changements des uns et des autres.

Parfois cependant, ses employeurs peuvent être des personnes aidantes et qui facilitent son quotidien. Ainsi, le jour où elle a souhaité s'inscrire aux cours de la Ville de Paris, réservés aux habitants parisiens, elle a pu compter sur l'appui de Monsieur Benoît, pour qui elle nettoie depuis presque neuf ans sa maison et repasse ses vêtements. Elle lui a demandé s'il pouvait lui

---

<sup>653</sup> « Habia un montón de personas para buscar trabajo. Ouh. » Entretien n° 1, p. 7.

<sup>654</sup> Entretien n° 1, p. 4.

prêter son adresse pour s'inscrire aux cours pour étudier le français et il la lui a prêtée. C'est toujours grâce à l'adresse de Monsieur Benoît que Monica peut aller à l'école à Paris<sup>655</sup>.

#### 4.5. Image : tricoter les mots. Écrire ou tricoter. « Il me fait penser *el tricot*<sup>656</sup>. »

Les soirées de Monica sont rythmées par une alternance : trois à quatre fois par semaine elle fait ses devoirs puis remplit une demi-page de son agenda. « Lundi, mardi, jeudi y peut-être samedi soir je fais quelque chose que je dois... que je vais faire lundi, no. Por no me oublier<sup>657</sup>. » Mais les autres soirs sont réservés à une pratique qu'elle adore : le tricot. C'est une dame qui, récemment, lui a donné beaucoup de laine et un livre avec qu'elle avait en double. Monica ne tricote pas pour elle mais pour les bébés du Pérou. « Comme *en* Pérou il y a des bébés. (...) La fille de ma cousine, elle a un bébé, un garçon<sup>658</sup>. »

Cela fait pourtant longtemps qu'elle n'a pas eu l'occasion de réaliser un ouvrage en laine et elle le fait avec un sérieux déconcertant en décortiquant les moindres indications du magazine spécialisé.

« J'ai lu ça hein ? Et ça m'intéresse parce que, j'apprends à *conocer*<sup>659</sup>. »

Elle tente d'apprendre ce que veulent dire les indications en français, ce qui est très complexe. Déjà la non-spécialiste française a bien du mal à s'y retrouver : il s'agit d'une lecture ardue avec des codes linguistiques et numériques très particuliers, mais en plus le vocabulaire utilisé n'est absolument pas transférable. Par exemple, un des points que maîtrisait bien Monica, le « *ladrillo* » porte un autre nom en français : « fantaisie » et le terme qui lui correspond en espagnol « *fantasia* » est utilisé pour une tout autre manière de réaliser un point. De plus, des abréviations jalonnent les indications, il faut alors déduire avec d'autres pages ce à quoi elles réfèrent.

Alors, Monica s'arme de patience et garde une attention soutenue aux termes, aux dessins et compare tout ce qui peut l'être dans le magazine, jusqu'à parvenir à réaliser le tricot comme il doit l'être.

---

655 Entretien n° 1, p. 6.

656 « Ça me fait penser le tricot. » Entretien n° 2, p. 31.

657 Entretien n° 2, p. 28.

658 Entretien n° 2, p. 28.

659 « J'ai lu ça hein ? Et ça m'intéresse parce que, j'apprends à connaître » Entretien n° 2, p. 29.

« Hier soir j'ai regardé plusieurs fois ça. Hein. Plusieurs fois. Maintenant j'ai arrivé. (...) Ici je regardais ici, ici je ne comprends rien<sup>660</sup>. »

Paradoxalement, ce moment de ténacité et de concentration extrême est vécu comme un espace de détente et de rêverie. Par la pratique du tricot, Monica se remémore son enfance d'écolière heureuse qui apprenait avec plaisir le maniement des aiguilles et où sa patience était reconnue comme une grande qualité ; elle avait d'ailleurs d'excellentes notes. Elle tricote également en pensant à sa maman qui est associée à tous les travaux de couture. C'est une manière de se rapprocher d'elle en perpétuant une activité commune. « *Mi* maman c'est pareil. *Yo me parecio* beaucoup *a mi* maman. *Mi* maman c'est pareil. (...) Elle tricote beaucoup, elle fait la couture<sup>661</sup>. »

En revanche, sa fille Caroline, refuse toute activité semblable ; elle lui a dit ne pas aimer pas le tricot alors que sa maman proposait de lui envoyer de la laine. Ce désintérêt paraît étrange à Monica qui adore en faire. « Jamais elle ne va faire quelque chose pour son bébé<sup>662</sup> » me dit-elle un peu inquiète, comme si cette pratique était une nécessité pour devenir une bonne mère, alors même que Caroline n'a aucun projet immédiat de maternité. Il s'agit peut-être d'un fil filial de mère à fille à ne pas couper.

Le tricot lui permet de s'évader en se recentrant sur sa famille au loin et au passé. « Cuando yo, yo tricote, je pense. (...) Je pense à ma famille. Je pense beaucoup à mes enfants quand ils étaient petits, non ? *Y...* j'adore ça. *No se*. Depuis je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot<sup>663</sup>. » Et puis c'est également le moyen de penser à la vie en général et aussi à la vie en France. « Des choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser *el* tricot<sup>664</sup>. »

Il n'y a aucune nécessité pour elle d'aller vite, de terminer le pull ou le gilet – toujours réalisé avec deux ou trois tailles supérieures à l'âge de l'enfant – ce qui importe est d'avancer, à chaque fois un peu plus. Comme un plaisir que l'on déguste doucement et lentement, il est difficile de s'arrêter, mais au bout d'une heure et demie, Monica s'oblige à cesser afin de passer aux choses sérieuses avant de se coucher : la révision des conjugaisons.

---

<sup>660</sup> Entretien n° 2, p. 29.

<sup>661</sup> Ma maman c'est pareil. Je ressemble beaucoup à ma maman. Ma maman c'est pareil, elle tricote beaucoup, elle fait de la couture ». Entretien 2, p. 32.

<sup>662</sup> Entretien n° 2, p. 32.

<sup>663</sup> « Quand je tricote, je pense (...) Je pense à ma famille. Je pense à mes enfants quand ils étaient petits, non ? Et... j'adore ça. Je ne sais pas pourquoi. Depuis que je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot. » Entretien n° 2, p. 31.

<sup>664</sup> Entretien n° 2, p. 31.

De la même manière, la télévision et la radio ne sont pas forcément en marche dans ces moments privilégiés ; s'il n'y a rien d'intéressant, elles les éteignent : le plaisir du tricot se suffit à lui-même.

Elle a essayé d'emmener son ouvrage dans le métro, mais elle a très vite abandonné. C'était insupportable : tous les voyageurs la regardaient faire. Une part d'intimité livrée aux regards étrangers et curieux. Alors, maintenant dans son sac, uniquement lorsqu'elle doit prendre le métro seule, elle prend un livre et lit durant les trajets et personne ne la regarde de manière gênante. De toute manière il n'y a que dans le métro qu'elle peut lire : le soir ce n'est pas possible, la lumière à côté du lit ne fonctionne pas, il faudrait se lever pour éteindre. Alors elle s'endort directement et réserve le temps de métro à la lecture.

4.6. Histoires d'écritures : les journaux « je marque tous les choses que je fais. Par exemple j'ai fait ça, ça va très bien<sup>665</sup> . »

Beaucoup d'écrits jalonnent et entourent Monica. Sur les tables, des piles de revues, deux bibliothèques, des documents affichés sur le réfrigérateur et dans l'entrée comme « pense-bête ».

Les revues en grand nombre, comme chez Anna, proviennent en grande partie des personnes chez qui elle travaille. *Top Santé, Gala*, etc. « Il y a une dame qui, la, la dame que je vais le samedi. Ah là là ! Tous les jours elle achète. (*petits rires*) Si no c'est ça, c'est l'autre. Après elle lit, après elle me le donne<sup>666</sup>. » Pour les quotidiens c'est la même chose « j'achète pas. Normalement de temps en temps *Le Parisien* (...) Après je lis les journaux del métro (...) Les journaux *Métro y 20 minutes*, c'est tout<sup>667</sup> . »

Les deux petites bibliothèques dans le deuxième appartement, sont remplies de livres, cahiers, carnets qui ne sont pas ornementaux, malgré leur apparence soignée. Elle aime lire, dans le métro surtout, des livres en français et en espagnol. Pour choisir un livre, « la première chose je regarde c'est l'auteur (...) Hein. Après je regarde le *resumen*, y c'est bon, *ah ! no se*. Si je lis *el* résumé y *si* c'est intéressant je l'achète, oui , c'est ça. (...) Oui, j'aime beaucoup les histoires. *Las* histoires j'aime beaucoup. Très joli. Par exemple, de ça las histoires de cette dame que j'adore ça<sup>668</sup> . »

---

<sup>665</sup> Entretien n° 2, p. 25.

<sup>666</sup> Entretien n° 2, p. 15.

<sup>667</sup> Entretien n° 2, p. 14.

<sup>668</sup> Entretien n° 2, p. 11.

Ce sont des romans policiers de Mary Higgins Clark dont il est question, mais il y a aussi d'autres auteurs. Monica en a achetés en version bilingue français-espagnol, mais elle préfère les lire en français et regarder avec le dictionnaire les mots qu'elle ne connaît pas.

Et puis il y a les histoires vraies, les faits divers romancés, l'histoire de cette fille qui a été kidnappée pendant des années, cachée par son geôlier dans une cave et qui s'est finalement enfuie à 18 ans. Ce livre-là elle va l'acheter bientôt, en français car il n'existe pas en espagnol, sauf peut-être au Pérou, mais ce n'est pas sûr. Elle a demandé le titre et la référence à un vendeur de la FNAC. Mais elle achète tous ses livres en occasion à Gibert-Jeune, de 3 à 5 euros maximum.

Dans la deuxième bibliothèque est rangé un livre un peu ancien de conversation français-espagnol dont elle se sert tous les jours pour les mots ou les expressions qu'elle ignore ; c'est un ami qui le lui a donné. Un jour, il y a longtemps, cet ami est arrivé chez elle en France, avec ce livre, depuis elle ne cesse de l'utiliser, il paraît doublement précieux aux yeux de Monica, un *Bescherelle* de 1956.

Elle a eu des livres lorsqu'elle était petite, elle se souvient notamment d'un exemplaire de *Roméo et Juliette*, de recueils de poèmes. Elle a voulu les récupérer mais sa maman lui a dit qu'ils s'étaient perdus dans les déménagements, qu'elle ne les avait plus. Elle le regrette vraiment et pense plutôt qu'elle a dû les jeter. Quel dommage car elle adore *Roméo et Juliette*, considère cette pièce de théâtre comme excellente et se souvient encore de sa couverture rouge.

Elle possède également un ordinateur dont elle est la seule utilisatrice : il y en avait un chez Amalia mais on peut se demander qui s'en servait vraiment : elle ou son fils de 12 ans. De plus, ce qu'Amalia avait décrit de sa pratique (regarder des DVD) en faisait plus un palliatif à télévision qu'un outil de communication dont elle était actrice.

Monica, elle, envoie des mails très régulièrement, utilise la webcam pour converser avec sa famille de manière quotidienne sinon journalière.

Mais ce qui est le plus insolite dans les différents écrits que possède Monica, ce sont ses agendas, soigneusement alignés en haut de l'étagère, aux reliures bigarées, en cuir qu'elle conserve précieusement avant de les jeter. Ils sont classés méticuleusement par année croissante, de la gauche vers la droite. « La dernière fois j'en ai jeté beaucoup. Oh ! là là des

sacs. Je lis, lis, lis. Après tchac, tchac, tchac, je le déchire, je le jette<sup>669</sup> ». C'était la première fois qu'elle en jetait. Auparavant dans l'ancien appartement, elle les avait tous gardés, mais aujourd'hui elle dit vouloir faire de la place. « Après je jette ça, parce que je dis pourquoi je vais garder beaucoup de temps, c'est pas la peine<sup>670</sup>. »

Sa pratique du journal est assez récente, au Pérou par exemple, elle n'en avait jamais tenu. « Y'a à peu près cinq ans que je fais ça<sup>671</sup>. » Elle évoque d'ailleurs en premier l'achat de l'agenda « j'ai commencé à acheter<sup>672</sup> » plutôt que sa tenue. C'est peut-être l'objet, son esthétisme qui l'a incitée en premier lieu à en acquérir.

Elle en a un usage très singulier : elle n'y inscrit pas les choses qui sont à faire, mais les événements passés, réalisés. Il s'agit donc plus d'une pratique diaristique sur un support prédaté. Elle écrit pour ne pas oublier des moments vécus (un week-end entre amis, une visite, une balade) mais aussi des éléments très pratiques de la vie quotidienne, comme la taille d'un vêtement qui sera éventuellement à changer au magasin. « C'est ici, mais bon c'est mieux, comme ça je n'oublie les choses, je me souviens les choses, que j'ai fait. Ouais. *Por exemplo cuando...* j'ai fait quelque chose *por* la maison, *por* exemplo de Pérou<sup>673</sup>. »

Il ne s'agit pas vraiment d'un moyen de ne pas oublier, comme les pense-bête ou les documents qu'elle place en évidence dans son appartement, mais plutôt d'une forme de remémoration, d'imprégnation des moments passés : « Après que j'ai fait les choses, je marque, ouais. *Por* ça je ne l'oublie pas<sup>674</sup>. » Elle écrit à peu près une demi-page sur chaque feuille, trois fois par semaine, les jours où elle fait ses devoirs.

Les commentaires, placés à la date de l'évènement, sont relus plusieurs fois et après une ou deux semaines, Monica va faire une croix rouge devant la glose. Plus tard encore, c'est l'agenda en entier qui est relu : « Et comme il y a passé un an que je l'ai fait, je l'attache, je le peins en rouge c'est fait (*bruit de la main qui fait le geste sur la table*), no un comme ça c'est que c'est fait<sup>675</sup>. »

#### 4.7. Épilogue

---

<sup>669</sup> Entretien n° 2, p. 27.

<sup>670</sup> Entretien n° 2, p. 27.

<sup>671</sup> Entretien n° 2, p. 27.

<sup>672</sup> Entretien n° 2, p. 26.

<sup>673</sup> Entretien n° 2, p. 26.

<sup>674</sup> Entretien n° 2, p. 25.

<sup>675</sup> Entretien n° 2, p. 27.

L'objectif de Monica est de changer d'emploi, en faisant valoir à la fois ses diplômes péruviens et son expérience passée, mais également en complétant par une formation générale en France. C'est la première étape de ce que devrait lui permettre le certificat qu'elle est en train de passer.

« Oui, c'est pour ça que je fais les cours de français, pour ça (...) Pour parler bien. C'est pour ça que j'ai passé le certificat de formation. Comment ça s'appelle... formation générale de français. Dans ma tête, dans ma tête c'était pour ça. Quand j'aurai obtenu ce certificat, on verra si je peux travailler en clinique ou dans une caisse de retraite. Si je ne sais pas, si ça marche, si ça ne marche pas. Mais on m'a dit que si. Une personne m'a dit que oui. Que je pouvais réeval..., valider<sup>676</sup>. »

Monica, au départ très volontaire pour poursuivre d'autres entretiens et d'autres formes de rencontres (culinaires etc.) a différé à plusieurs reprises d'autres entrevues puis n'a pas répondu à mes messages. Son numéro de téléphone n'a plus été valide et son adresse mel pareillement, rendant tout contact impossible.

---

<sup>676</sup> « Oui pour ça que je fais le cours de frances, pour ça. (...) Pour parler bien. Pour ça que je me présentais por el, por el certificado de formación. Comment s'appelle?... formation générale de francés y en mi, ...en mi tête, en mi cabeza está pues. Après que j'obtiens este certificado, a ver si yo pouvais pour travailler en una clínica, en una casa de retraite. (...) Si yo, no sé si ça marche, si ça marche pas. Pero él me dit que si. Une personne m'a dit que si. Que yo puedo revalu, revalidar. »Entretien n° 1, p. 8.

## Transition : la notion d' agency

Traduit parfois par le terme un peu abscons d'agentivité, francisé sous la terminologie « capacité d'agir » ou « pouvoir d'agir », laissé autrement en anglais par peur de proposer une traduction trop éloignée de son sens original, il est à la fois utilisé par les personnes se réclamant du courant des *gender studies* et par ceux des *literacy studies*. Il se situe donc au centre de la problématique de ce travail.

Absent de la plupart dictionnaires féministes<sup>677</sup> jusqu'à ces derniers temps, il commence à être discuté dans les courants féministes, notamment en France<sup>678</sup> où différentes perspectives de cette notion s'entrecroisent.

Ce sont à la fois les ethnométhodologues, les sociolinguistes et les anthropologues linguistes autour de Giddens<sup>679</sup> qui se retrouvent dans cette terminologie qui est à la fois porteuse des notions de liberté du sujet et de son pouvoir d'action sur son avenir personnel.

Laura Ahearn<sup>680</sup> retrace ses différentes acceptations (anthropologiques, genrés à l'intérieur du langage, dialogiques) et parle de « *free will* » ou de synonyme de résistance pour certaines féministes anthropologues notamment.

On le retrouve, mais de façon plus rare, dans les discours non francophones des histoires de vie<sup>681</sup> où il est évoqué dans la traduction française comme pouvoir de l'acteur social<sup>682</sup>.

C'est donc une notion qui se situe au carrefour de plusieurs champs de recherche et qui se place clairement au cœur des interrogations de ce travail.

Ben Campbell l'évoque même dans le contexte assez inattendu de la dot et de la prostitution :

« The agency involved in making livelihood in one contexte is not wholly different in the other. Both dowry and prostitution are rarely discussed in terms of agency. Here I attempt to treat them as part of the active making of livelihoods of the women

---

<sup>677</sup> Routledge International Encyclopedia of Women, 2000, Global Women's Issue and Knowledge, Volume 1, Ability to Education, London, 499 p. et HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, (1ère édition 2000), 2004, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p.

<sup>678</sup> Les travaux menés par CERVILLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle, 2012, « Subjectivités et rapports sociaux », *Cahiers du genre*, n°53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p. devraient amener une plus large diffusion de cette notion.

<sup>679</sup> Cf GIDDENS Anthony, 1979., *Central Problems in Social Theory: Action, Structure and Contradiction in Social Analysis*. Berkeley: Univ. Calif. Press et GIDDENS A., 1984, *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. Berkeley: Univ. Calif., 294 p.

<sup>680</sup> AHEARN Laura M., 2001, « Language and agency » in *Annual Review of Anthropology*, volume 30, pp. 109-137, [www.AnnualReviews.org](http://www.AnnualReviews.org), consulté le 29/08/09.

<sup>681</sup> MERRILL Barbara, 2008, « Genre, biographies et apprentissage : femmes étudiantes prolétaires au Royaume Uni », in *Pratiques de Formation et Analyses*, dec. 2008, N° 55, Approches non-francophones des histoires de vie en Europe, GONZALEZ MONTEAGUDO Jose (dir), Université Paris VIII Saint Denis, 247 p., pp 131-152.

<sup>682</sup> Ibid., p.132.



involved, who seek to maintain a sense of self that is not overshadowed by their marital or sexual relationity<sup>683</sup>. »

Pour ma part, plutôt que le terme d' « agency » ou d'agentivité je parlerai du pouvoir d'agir du sujet, mais ce pouvoir ne serait pas un pouvoir tout-puissant, statique et immuable, bien au contraire. Il ne montrerait sa réelle existence qu'en se révélant aux prises avec des tensions externes (société, famille, traditions...) ou internes (habitus, symboles, représentations...). Il se révèle aussi bien comme résistance aux normes et aux rapports de domination que dans la continuité et l'incorporation de pratiques sociales<sup>684</sup>. C'est le sujet qui, au cœur de l'action, se démontre et démontre aux autres sa singularité par son propre pouvoir d'agir – quelle qu'en soit sa forme. Laura Ahearn, en conclusion, propose une définition, qu'elle souhaite à la fois provisoire, à recontextualiser et à préciser à chaque utilisation :

« The provisional definition I offered at the outset of this essay — that agency refers to the socioculturally mediated capacity to act — leaves a great deal unspecified<sup>685</sup>. »

Elle note que cette notion complexe qui entremêle intimement le langage et la culture gagnerait à proposer des définitions spécifiques dans chaque champ utilisé.

Il convient de souligner la proximité des notions d'agency et d'auteurisation. En effet, parler d'auteurisation pour des femmes migrantes, pose à la fois l'acte, la personne agissante qui se transforme à travers le langage, et sa dimension de sujet par son libre exercice du pouvoir qu'elle se donne.

De plus, les champs couverts par cette notion : anthropologie, langage et genre sont spécifiquement ceux recouverts par ce travail. Il était donc important de comprendre que la notion d'« agency » était incluse, dans une acceptation particulière, dans le terme d'auteurisation.

---

<sup>683</sup> CAMPBELL Ben, 2000, « Properties of identity : gender, agency and livelihood in central Nepal » in GODDARD Victoria Ana (dir.), 2000, *Gender, Agency and Change: Anthropological Perspectives*, Routledge, New York, 266 p., pp 102-121.

<sup>684</sup> Il serait réducteur et binaire de réduire le pouvoir d'agir aux pratiques oppositionnelles, comme l'ont souligné les critiques au féminisme poststructuraliste, cf CERVILLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle, 2012, *Opus Cit.*, p.10.

<sup>685</sup> AHEARN Laura M., 2001, *Op.Cit.*, p.131.



# **Seconde partie**

**Passerelles d'auteurisation**

**Analyses, commentaires,**

**mises en perspectives**

## Écrire et dialoguer

Ces dialogues sont parfois imaginaires, entre des mondes qui ne se touchent habituellement pas. Par exemple, Derrida passionné d'écriture et Amalia qui a faim de la langue pourraient, auraient pu éventuellement partager quelques expériences linguistiques. Je me suis autéorisée à les mettre en correspondance. Lui, grand philosophe médiatique, à la réputation internationale, de surcroît décédé, et elle, chanteuse en devenir, tout récemment régularisée, exerçant des emplois à domicile ; n'ont pas profité de beaucoup de rencontres potentielles. Cependant, leur expérience migratoire et la nécessité d'une langue commune et particulière les rapprochent et font naître un espace de compréhension possible. Cet espace est bien entendu illusoire, mais c'est peut-être aussi à cela que peuvent servir les travaux universitaires : créer des lieux de pensée inédits, comme des résonances. Ainsi, lorsque j'écoute Amalia, me revient à l'esprit un extrait de Derrida. Cet effet de juxtaposition ne sert pas seulement de style d'écriture mais postule un lien possible, une résonance qui trouve écho à travers des expériences de mobilité, et en dehors de toute dimension hiérarchique de savoirs, puisque c'est l'expérience qui est convoquée dans cet échange.

Eux ne se connaissent probablement pas, ce travail devient la passerelle de leurs dialogues possibles le temps d'un questionnement commun.

Ce sont aussi des dialogues entre des femmes qui ne sont pas toutes entrées en contact entre elles, mais que j'ai côtoyées alternativement et qui alimentent ce propos. Leurs voix singulières s'entremêlent et dessinent la trame de cette partie, qui retrace d'une autre manière leurs récits.

C'est une composition à voix multiples qui tente d'avancer vers l'élucidation ou la réflexion de la problématique de cette thèse, comme autant de manières d'y répondre.

Lors de cette recherche, à mes questions répétées sur l'écriture, très souvent les femmes ont répondu par des récits sur leur vie intime. Plus d'une fois, j'ai souhaité réorienter le propos, mais en vain. J'ai longtemps cru que ces récits étaient hors propos et ne concernaient que très lointainement mon objet. Une espèce de dépit accumulatif s'est parfois emparé de moi à ces moments-là : pourquoi lorsque je les questionne sur l'écrit, les femmes me parlent de leur vie intime ? En quoi cela éclaire ma recherche ? Il est quand même très troublant qu'à un

ensemble de discours du même ordre, la chercheuse s'entête à ne pas les considérer tels qu'ils affirment se produire, à savoir une réponse à la question des rapports à l'écriture. Considérer ces récits comme hors sujet revient à considérer le sujet parlant comme non compétent dans sa réponse biographique, ce qui soulève un certain nombre de problèmes épistémiques voire éthiques : en quoi le raisonnement de la chercheuse sur un questionnement personnel de l'interviewée est-il plus probant que celui de la narratrice ? Sur quels fondements qualifier un ensemble de réponses comme hors sujet ou digressives ?

Aujourd'hui je crois pouvoir affirmer qu'il n'en était rien et que dans la volonté de se raconter il y avait également le souhait de répondre à ma question. Leur condition de femmes a orienté leurs histoires personnelles et ainsi façonné leurs habitudes, conduites et expériences vis-à-vis du code. Tout comme Éric Fassin l'évoque pour la sexualité, qui dans le cas de la prostitution a aussi à voir avec l'immigration, l'évocation de leurs rapports sociaux de sexe a trait, déborde sur d'autres sujets et les explicite :

« Parler de sexualité c'est aussi parler d'autres sujets. C'est à la fois une bonne et une mauvaise chose. Comprendre que les questions sexuelles ne sont pas que périphériques, c'est une bonne chose. Car il importe de comprendre que l'ordre sexuel est un ordre social, mais aussi qu'il participe de l'ordre social. En même temps c'est dangereux, si l'on considère que la sexualité est un problème... chez les autres<sup>686</sup>. »

Leur rapport à l'écrit s'actualise dans un parcours singulier et intime. C'est justement leurs trajectoires intimes qui permettent de comprendre et de mesurer la relation remarquable que chacune entretient avec le code.

Le rapport à l'écrit est étudié dans ces pages comme mode de subjectivisation des personnes. En ce sens, rendre compte des tensions dans les rapports sociaux de sexe, tels qu'elles les décrivent, est aussi répondre à la question des mobilités identitaires, des phénomènes et des espaces d'auteurisations à conquérir. Si l'écriture peut être un espace d'auteurisation, encore faut-il comprendre en quoi ces femmes ont une nécessité de s'en saisir ou pas. Danilo Martuccelli évoque trois manières de rendre compte ou de travailler sur l'individu en sciences humaines<sup>687</sup>, il évoque le terme de « stratégies intellectuelles » qui sont la socialisation, la subjectivisation et l'individuation. Concernant la subjectivisation, pour lui,

---

<sup>686</sup> FASSIN Éric & TARAUD Christelle, 2005, « Entretien avec Éric Fassin », in TARAUD Christelle, *Les Féministes en question, Éléments pour une cartographie*, Éditions Amsterdam, Paris, 179 p., pp. 83-103, p.97.

<sup>687</sup> MARTUCCELLI Danilo, 2005, « L'Individu comme ressort théorique dans les sciences sociales. Les trois voies de l'individu sociologique. », in *EspacesTemps.net*, Textuel, <http://www.espacestems.net/en/articles/les-trois-voies-de-lrsquoindividu-sociologique-en/>. Consulté le

« Il s'agit souvent de montrer à quel point un ensemble de thèmes abordés par les nouveaux mouvements sociaux sont devenus des préoccupations et des possibilités d'émancipation individuelles. Que ce soit du côté des expériences des femmes, des minorités sexuelles ou ethniques, ou de diverses explorations associées à la contre-culture, il s'agit toujours de cerner les nouvelles formes de fabrication personnelles de soi induites par le processus de subjectivation collective. Il s'agit donc toujours, en dépit des inflexions, d'étudier la relation entre l'émancipation et l'assujettissement. Pour les auteurs travaillant dans cette optique, il est tout simplement faux de penser que les individus puissent créer, librement et de manière autonome, leur « existence ». La subjectivation se définit toujours, que ce soit de manière directe ou indirecte, en relation à une action collective et elle est dès lors inséparable d'un conflit social et de rapports de pouvoir<sup>688</sup>. »

Ainsi, évoquer les rapports à l'écrit de femmes migrantes c'est aussi aborder ce qu'elles disent de leurs rapports sociaux de sexe, de genre et de classe et la manière dont elles l'incorporent individuellement afin d'éventuellement s'en émanciper. Toutes ont mentionné les rapports de domination masculine comme élément important de leur parcours, parfois avec force détails. Retracer les discours d'assujettissement est donc bien répondre à la question d'une auteurisation possible à conquérir ou à imaginer. C'est ce qui constitue le premier chapitre qui suit.

---

17/07/14.  
<sup>688</sup> Ibidem.

# **Chapitre 6 : Des discours ou des perspectives genrées ?**

## Préambule

Si rapport à l'écrit et rapport au monde sont intriqués, alors il convient de prendre en compte un certain nombre de particularités de leurs auteures. La migration en est une, la question du genre (ici des femmes s'identifiant socialement en tant que telles) en est une autre.

Les rapports sociaux de sexe singularisent à la fois le rapport à la migration et également le rapport à l'écrit, mais on pourrait tout aussi bien renverser la sentence en postulant que les rapports à l'écrit particularisent le rapport à la migration et influent sur les rapports sociaux de sexe. En effet, une femme écrivaine qui migre en France ne part pas dans les mêmes conditions qu'une femme peu lettrée dans son pays d'origine : Silvia et Marisol ne migrent ni avec les mêmes bagages ni avec la même insouciance. Elles ne font pas le même voyage. Toutes deux tissent des rapports différents avec leurs compagnons éventuels vis-à-vis du statut de l'écriture : l'une dans une maîtrise éventuellement un peu intimidante, l'autre dans une incapacité qui peut la rendre servile.

En même temps, « être devenue femme » en son pays, particularise le rapport à la migration (qui, comme on l'a vu, a placé pendant des années les femmes dans l'invisibilité du regroupement familial) et particularise celui à l'écriture (en formant Silvia aux lettres à la place des affaires, dans sa famille aisée et en retirant Marisol de l'école, dans sa famille andine).

Cependant, ce dernier peut revêtir de multiples formes. Chacune a la faculté au nom de sa particularité et de son histoire personnelle d'évoquer un rapport spécifique et unique à l'écrit. Parler d'écritures de la migration revient à poser que certains traits du rapport à l'écrit seraient communs aux personnes ayant expérimenté la migration. Or, on peut supposer que la manière d'éprouver la migration et les conditions de celles-ci sont fort diverses en fonction des personnes, de leur environnement (géographique, social, politique, familial, etc.), de leur parcours (en formation, professionnel) et de l'époque où elle s'actualise. Être exilée, en migration forcée, économique, de manière légale ou illégale sont des distinctions majeures de l'épreuve migratoire.

Quels points communs peuvent alors se retrouver entre des écrits ordinaires, recueillis précieusement dans un carnet, caché au fond du sac ; le récit de vie d'une femme nouvellement alphabétisée et un ouvrage narrant la découverte de l'histoire familiale de ses ancêtres migrants ?



Existe-t-il un intérêt à mettre ces différents supports en regard ? En quoi cela se justifie-t-il ou au contraire en quoi est-ce absolument incongru ou aberrant ?

Si le rapport à l'écriture et les écritures elles-mêmes peuvent être difficilement comparables entre personnes si dissemblables, en revanche questionner la manière dont les identités de migrantes se construisent à travers l'écriture, paraît être un angle qui rend possibles plusieurs approches si divergentes soient-elles. C'est ce qui va être l'objet de ce chapitre qui va s'ancrer tout d'abord sur ce que la perspective genrée a pu générer par son dispositif d'écoute dans la production des données, puis va mettre en regard à la fois les convergences et divergences de Situations pour se focaliser ensuite sur quelques singularités constatées ou provoquées.

Comme indiqué dans l'introduction, dans les précédentes enquêtes menées, les rapports sociaux de sexe régissaient les discours sur l'écriture produits à la fois par les femmes et les hommes interrogés.

*« Ce qui est décisif dans l'économie conceptuelle de l'étude de la subjectivation est la prise en compte, de plus en plus fine, et de plus en plus individualisante, du couple émancipation-assujettissement. Moins cependant sous la forme d'un pur basculement du sujet collectif vers le sujet personnel, que par un engagement plus ferme et plus riche dans l'étude de ses dimensions singulières, toujours en relation avec un projet politique ou éthique de réalisation de soi. À propos de la subjectivation, le rapport à soi est toujours étudié comme le résultat d'une opposition entre les logiques du pouvoir et leur contestation sociale<sup>689</sup>. »*

Aborder les rapports sociaux de sexe est donc bien, d'une certaine manière, évoquer une vision du monde des personnes, dans lequel s'inscrit l'écrit. Une manière micro de situer l'écrit dans chaque itinéraire de femme migrante.

Le parallèle avec « les femmes réveillées<sup>690</sup> », dépeintes par Muriel Azoulay et Catherine Quiminal, est d'ailleurs saisissant, même si les circonstances migratoires sont tout à fait distinctes (une majorité de regroupement familial a initié la migration des femmes maliennes, alors que dans le cas des femmes hispanophones les motifs sont beaucoup plus divers et les contextes culturels initiaux sont très différents). Pour autant cette appellation « femmes réveillées » pour des migrantes parvenant à s'inscrire à des cours d'alphabétisation, à travailler et à s'émanciper de la sorte de la domination de leurs maris est frappant : l'écrit est

---

<sup>689</sup> MARTUCCELLI Danilo, 2005, Ibidem.

<sup>690</sup> Migrants parvenant à s'émanciper de la domination masculine par notamment l'inscription à des cours d'alphabétisation, le travail, une autonomie financière et la rupture avec certains codes culturels, au bénéfice de ceux du pays de résidence.

l'un des outils permettant le passage d'un état à un autre (soumission ou réveil), mais dont l'enjeu n'est jamais que les rapports de domination :

« La peur des femmes est une peur de dominées, celle des hommes une peur de dominants. Les hommes craignent que les femmes leur échappent en refusant leur autorité exclusive à la maison, en revendiquant leur autonomie financière, en les mettant à la porte du domicile conjugal, en demandant le divorce comme le permet la juridiction française<sup>691</sup>. »

Les discours des femmes collectés dans ce travail, reprennent ces situations de domination subies, afin peut-être d'élaborer une histoire de leur « réveil », des motifs, de la nécessité d'une « auteurisation » ou bien même du sentiment d'impossibilité à dépasser, à échapper à ces relations alors même qu'elles en perçoivent les fonctionnements. L'écriture devient alors un outil visible comme l'apprentissage à des fins professionnelles, mais se traduit également plus souterrainement, lorsqu'il permet des reconstructions, distanciations existentielles par des pratiques d'écritures de soi.

Il semble pertinent de postuler que les récits de violence ou de domination situent et éclairent les contextes d'écritures et de possibles auteurisations. Si l'écriture peut être émancipatrice, encore faut-il savoir de quelle(s) émancipation(s) il est question et de quoi les personnes souhaitent s'affranchir.

Christine Deprez, lors d'une recherche sur le bilinguisme et ses usages dans la sphère familiale, insiste sur l'importance à accorder aux discours des femmes, en tant que catégorie sociale, afin qu'elles accèdent au statut de sujet (et peut-être d'auteure) :

« Lorsque l'on veut parler des femmes, comme actrices sociales, il faut prendre en compte le point de vue des femmes et, pour ce faire, adopter, et même construire, des domaines de recherches qui leur soient plus spécifiques et dans lesquels elles soient plus influentes (...). Il faut aussi choisir, voire même réélaborer, des méthodologies de recherches et d'analyses qui soient plus sensibles, plus révélatrices de leur rôle en tant que femmes. Incontestablement l'écoute de la parole familière dans l'intimité de l'entretien autobiographique sur la vie quotidienne est plus appropriée à l'apparition des données qui nous intéressent qu'un questionnaire.

Et cela redonne un statut à la femme en tant que personne dans la construction et la production des identités sociales<sup>692</sup>. »

---

<sup>691</sup> AZOULAY Muriel, QUIMINAL Catherine, 2002, « Reconstruction des rapports de genre en situation migratoire, Femmes « réveillées », hommes menacés en milieu soninké » in *VEI Enjeux*, n° 128, pp. 87-101, p. 92.

<sup>692</sup> DEPREZ Christine, 1996, « Politique linguistique familiale: le rôle des femmes », in JUIILLARD Caroline & CALVET Louis-Jean (dir.), *Les Politiques linguistiques, mythes et réalités*, (FMA) Fiche du Mode Arabe-AUPELF-UREF (université des réseaux d'expression française), Beyrouth-Montréal, 356 p., pp.155-162, p. 161.

S'attacher à dépeindre quelques unes de leurs aspirations, c'est s'approcher des mécanismes qui incitent ou au contraire éloignent de certaines pratiques linguistiques. Évoquer leurs rêves, leurs stratégies et la reconstruction biographique de leurs trajectoires permet de mieux comprendre qui elles sont et la manière dont elles articulent le rapport à l'écrit dans leurs projections personnelles, même si ces dernières peuvent paraître dénuées d'écritures à première vue. S'inscrire dans un cours de langue peut ainsi manifester une certaine projection de durée de résidence dans le pays concerné ou d'une manière d'y vivre. Laura Osos Casas lie par exemple deux domaines qui paraissent éloignés *a priori* : le rapport à l'argent et l'apprentissage linguistique. Selon elle, le projet des immigrées espagnoles des années 1970, était celui d'une épargne en France, visant à une ascension sociale différée en Espagne :

« Le temps servait à travailler et l'argent à économiser, ce qui implique qu'il n'y ait pas toujours eu un investissement dans l'apprentissage correct du français. Ainsi s'est développé un argot inventé fait d'hispanismes : *chambra* (chambre/*habitación*) ; *pubela* (poubelle/*basura*) ; *curra* (cours/*pasillo*) ; *retreta* (retraite/*jubilación*) ; *burones* (bureaux/*oficinas*), etc<sup>693</sup>. »

Certains discours produits comme la culpabilité de Marisol pour ses avortements échoués, les problématiques de domination masculine par l'argent, le sentiment de mésestime profond renforcé par des assignations méprisantes, la migration contrainte – parfois même forcée – par des conjoints violents, placent les entretiens dans une perspective genrée, dans le sens où ils décrivent des situations sociales où les femmes interrogées sont discriminées en raison de leur qualité de femme. Dans le même temps, elles sont aussi agressées, escroquées, humiliées en raison de leur qualité d'étrangère et d'étrangère au statut précaire et aux moyens financiers peu importants. Les femmes migrantes aux documents de résidence dits illégaux, multiplient les potentiels d'assujettissements et dominations diverses à leur encontre. Sur leurs lieux de travail, d'habitation, dans les relations ordinaires, n'ayant pas la possibilité de recourir à la justice, elles demeurent bien souvent silencieuses devant les iniquités dont elles sont les victimes.

« Invisibles aux yeux des acteurs, peu étudiées par la recherche, les discriminations multicritères ne sont pourtant pas encore un *objet*, au sens conceptuel et institutionnel du terme. Si parmi les réflexions développées par les *Black feminist studies*, le concept d'intersectionnalité s'est affirmé comme paradigme particulièrement pertinent pour rendre compte des croisements des rapports sociaux de genre, de classe et penser

---

<sup>693</sup> OSO CASAS Laura, 2005, « La Réussite paradoxale des bonnes espagnoles de Paris », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 - n°1 | consulté le 05 août 2014. URL : <http://remi.revues.org/4222>.

l'imbrication et la démultiplication de différents systèmes de domination, la mesure de leurs effets d'influence en situation reste irrésolue<sup>694</sup>. »

Penser les dominations de manière plurielle paraît alors une nécessité, voire une évidence, pour articuler les rapports sociaux de race<sup>695</sup>, genre et classe dans lesquels ces femmes évoluent. Cependant il paraît légitime de s'interroger aussi sur les conditions de production des discours pour mettre en avant les éventuelles interférences ou inférences entre un discours et une situation discursive.

La violence fait partie prenante des récits collectés. Qu'elle soit le fait des familles, des employeurs, des relations amicales ou de services (commerçants, etc.), la société tout entière apparaît impliquée dans une forme d'intégration tacite des dominations en jeu. Des espaces de liberté personnelle, comme ceux de l'imaginaire et du rêve sont des moyens accessibles à tout moment pour s'y soustraire. Ils permettent aussi de reconfigurer le réel pour mieux y agir le temps venu.

---

<sup>694</sup> KACHOUKH Fériel, 2011, « L'Ombre portée aux assignations identitaires », in *Hommes & migrations* n° 1292, CNHI, Paris, *Les Discriminations au féminin pluriel*, 158 p., pp. 12-22, p. 12.

<sup>695</sup> Le terme est ici entendu dans son acception critique notamment dans l'ouvrage dirigé par DORLIN Elsa, 2009, *Sexe, race classe, pour une épistémologie de la domination*, Actuel Marx Confrontations, 320 p.

## 1. Qu'est-ce qu'un discours généré ? Qui le produit ? Qui l'écoute ?

« On ne naît pas femme ou homme. C'est le point de départ de toute réflexion sur le genre. Encore peut-on se demander avec la philosophe étasunienne Judith Butler : le devient-on jamais vraiment ? Autrement dit, si le genre est la construction sociale du sexe, ne faut-il pas en tirer la conséquence qu'il n'en est pas nécessairement le prolongement ? S'il nous faut travailler sans cesse à devenir ce que nous sommes censés être, sans jamais y parvenir tout à fait, c'est bien que le sexe ne détermine pas le genre. Le genre n'est pas le reflet du sexe<sup>696</sup>. »

On pourrait supposer qu'en écartant délibérément les hommes des entretiens et de la question de recherche, ce travail s'inscrirait sans plus de difficultés dans une perspective genrée. Par l'exclusion de la catégorie homme, il mettrait en avant cette catégorisation sexuée de la société. Cependant cette éviction est-elle suffisante et pertinente pour évoquer une perspective genrée ? En s'appuyant sur des discours d'un seul sexe ne produit-on pas artificiellement une situation sexuée alors que l'objet – rapports à l'écriture et auteurisation – ne le serait pas forcément ?

Il convient de préciser une nouvelle fois que ce choix s'inscrit dans le sillage de précédentes recherches, dont la toute première, interrogeant hommes et femmes à ce sujet, avait démontré des différences très importantes dans leurs représentations respectives des rapports à l'écrit<sup>697</sup>. L'exclusion de la catégorie « homme » n'était donc pas une exclusion d'emblée mais une volonté de se focaliser sur un type de représentations. De plus, les femmes évoquent en permanence leurs relations avec les hommes de leur entourage au fil de leur histoire. C'est bien leurs discours et ce qu'elles disent de ces relations qui déploient la perspective de genre comme une problématique importante et récurrente, non le fait que ce soient uniquement des femmes qui la produisent.

Alors se pose la question de l'intervieweur à ce sujet. En quoi son appartenance à une classe sexuelle induit, produit ou décourage des types de discours générés ? Il paraît certain que ce facteur influe grandement sur les discours, cependant il est très difficile de mesurer dans quelles limites.

« L'ordre social génère de l'écrit, aussi toute relation peut-elle user de ce liant, d'où le rapport, constamment enrichi de l'écrit, de l'acet et du rite. De plus comme l'écriture

---

<sup>696</sup> FASSIN Eric in FASIN Éric & MARGON Véronique, 2001, *Homme, femme, quelle différence ?*, Salvator, Paris, 121p., p. 27.

<sup>697</sup> LEROY Delphine, VERRIER Christian (dir.), 2006, *Rapports à l'écrit d'apprenants en alphabétisation, dans un centre social à Paris 19ème*, mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, Université de Paris VIII, Saint-Denis, 113 p.

est aujourd'hui une exigence sans alternative absolue – sauf celle de l'ignorance stigmatisée – c'est dans son champ et avec ses moyens que se marquent les différences. Le bien le mieux partagé est celui qui, toujours départagé par les nuances réglées de son usage. Chaque groupe particulier, chaque relation spécifique, à la mimite chaque individu peuvent ainsi se marquer en inventant un écart, une déviance, qu'un corps de pratiques douées de sens où sont définies les formes, les palces et les rapports de l'écrit de la parole et de l'image<sup>698</sup>. »

### 1.1. Les femmes comme sujets et objets de recherche

Marie Buscatto<sup>699</sup>, dans un séminaire dédié au mal être au travail pose la question qui est également la mienne à savoir : à quel moment un phénomène social est-il généré ?

« C'est dans les années 2000 que le concept de genre s'est imposé en sociologie francophone afin de rendre compte des différences, voire des inégalités, entre femmes et hommes certes, mais aussi des relations entre femmes et hommes, entre femmes et femmes, entre hommes et hommes ou entre femmes, hommes, *queer* ou *trans*. Le concept de genre (*gender*) permet ainsi de penser les rapports sociaux de sexe de manière multiple, relationnelle, hiérarchique et dynamique.

(...) Pourtant manquent encore cruellement les réflexions épistémologiques s'interrogeant sur les manières dont l'enquêteur, dont l'enquêtrice identifie et explique des phénomènes sociaux générés

Comment construire l'objet d'enquête ? Comment interpréter les observations, les paroles ou les déclarations recueillies ? A quel moment décider de la pertinence du concept de genre pour rendre compte d'un phénomène donné ? Selon quels critères ou principes d'analyse ? »

Une majorité de scientifiques féministes développent un très grand scepticisme quant à des théories générales et universelles qui ne soient pas situées (socialement, géographiquement etc.). Dans les théories de la connaissance, (champ des *sciences studies*), « l'épistémologie du point de vue » est l'une des théories féminines qui prend appui sur la subjectivité du chercheuse pour produire de la connaissance. La connaissance serait alors située puisqu'elle ne s'appuierait que sur certaines personnes, développant un certain point de vue, en général conforme à une visée militante (à la fois dans le choix du sujet de recherche et des sujets à interroger). Une grande cohérence semble tenir cette perspective qui souhaite à la fois dénoncer une connaissance produite précédemment essentiellement par des hommes et montrer qu'une féminisation apporte d'autres manières non seulement de pratiquer la

---

<sup>698</sup> FABRE Daniel, 1993, *Écritures ordinaires*, Éditions POL, Centre Georges-Pompidou, Paris, 375 p., p. 26.

<sup>699</sup> MARIE BUSCATTO, Professeure des Universités en sociologie, I.D.H.E., Université Paris 1 Panthéon Sorbonne – Cnrs, séminaire « le genre du mal être au travail » Séance du mardi 23 avril 2013 CNRS, 59 rue Pouchet : « A quel moment un phénomène social est-il généré ? Réflexions épistémologiques autour de quelques cas empiriques ».

recherche mais également d'élaborer des résultats. Cependant, la substitution de certains objets pour d'autres ou la prise en charge de sujets par des chercheuses femmes ou féministes n'a pas encore permis de bouleverser en profondeur les normes de la production scientifique, car leur étiquette « étude de genre », n'en font pas le genre de tous. Il serait à mon sens judicieux de dépasser le cadre féministe afin de faire des propositions plus larges qui ne réduisent pas les problématiques genrées au cadre des recherches féministes mais d'élaborer des outils de pensée qui conviendrait à tou-te-s les chercheur-e-s et tous les lecteurs des rapports de recherche. La contextualisation et l'appui sur l'expérience des personnes peuvent tout à fait trouver écho dans des perspectives beaucoup plus larges et nombreuses, comme c'est déjà le cas dans les courants des histoires de vie, des biographisations du sujet mais également dans les pratiques ethnographiques des sciences humaines et sociales.

« Partant du fait que toute personne occupe une position sociale dans la structure asymétrique du pouvoir, elles doivent s'attacher, non pas à déterminer laquelle de ces positions sociales fait le plus autorité sur le plan épistémologique, mais à comprendre comment ces subjectivités s'expriment en actions et en croyances<sup>700</sup>. »

C'est ainsi qu'il paraît réducteur d'évoquer le genre comme seule clé de lecture du social mais faisant partie à part entière des positionnements sociaux et hiérarchiques à l'œuvre dans toute interaction.

C'est ainsi que dans cette recherche, il semble peu opportun de réunir (avec le risque d'un recoupement artificiel) sous le même angle des expériences matrimoniales ou amoureuses très diverses car n'étant pas vécues dans les mêmes espaces sociaux. Par exemple, si le mariage en terme d'institution, de contrat moral et financier semble indispensable à Isabel et Amalia (elles détaillent d'ailleurs toutes deux cette cérémonie avec force détails) ; il apparaît tout à fait contournable pour Marisol et Anna. C'est dire que l'expérience personnelle des rapports genrés est aussi imbriquée dans d'autres rapports sociaux qu'ils soient économiques (Marisol évoque le mariage pour ceux qui ont assez d'argent pour financer la cérémonie<sup>701</sup>), religieux (Amalia affirme l'importance d'être restée vierge jusqu'à sa nuit de noces atroce<sup>702</sup>), culturels (Anna dénonce en les rapprochant le machisme colombien et arabe qui consisterait à rejeter

---

<sup>700</sup> FLORES ESPINOLA Artemisa, 2012, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du « point de vue » », in CERVILLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle, *Subjectivités et rapports sociaux, Cahiers du genre*, n°53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p., pp. 99-120, p. 118.

<sup>701</sup> Marisol, entretien n°2, p. 8.

<sup>702</sup> Amalia, entretien n°2, p. 9.

une femme avec qui on a eu, car on les a provoquées, des relations sexuelles hors mariage<sup>703</sup>) ou familiaux (Monica pense s'inscrire dans une filiation de femmes solitaires<sup>704</sup>).

Si l'objet de la recherche est demeuré l'écriture, les sujets rencontrés – les femmes – ont abordé des problématiques qui les reliaient aussi à leur perception du monde. Ma propre condition de femme a certainement permis plus facilement l'émergence de discours genrés (dans le sens d'une description des interactions socialement sexuées). Un certain agacement a d'ailleurs été mien lorsque j'avais la sensation qu'elles déviaient de « mon sujet », sans jamais évoquer l'écriture. C'était aussi une manière qu'elles ont eue de se situer comme sujets de la recherche en affirmant leur propre réponse à mon questionnement. En s'emparant de l'espace de la rencontre avec le chercheur pour décrire des événements intimes, non seulement elles devenaient actrices de leur sujet mais articulaient rapport au monde et rapport à l'écrit.

## 1.2. Recueil et conditions d'écoute, amours et sexualités

J'ai été la première étonnée des révélations que les femmes rencontrées me faisaient sur leur vie personnelle, notamment amoureuse et sexuelle. Même si tout n'était peut-être pas rigoureusement exact – je pense notamment au discours d'Amalia qui ressemble beaucoup à une mystification religieuse des rapports genrés – elles ont toutes, à un moment ou à un autre, évoqué des éléments très intimes alors qu'*a priori* ce n'était pas ma clé d'entrée dans les entretiens. *L'a priori* indique que la réflexion sur ma question d'entrée a un peu évolué entre le moment de mes entretiens et aujourd'hui. Car finalement ma recherche s'appuyant sur leurs écritures personnelles était de fait une question sur l'intimité. Qu'elles aient toutes choisi d'évoquer leurs rapports amoureux, sexuels à un moment donné ou à un autre est d'une certaine manière une réponse sur leurs représentations de ce que l'écriture peut recouvrir comme dimensions personnelles.

Le deuxième point est celui de l'anonymisation, il paraît peu probable que ces épanchements auraient eu lieu, ou de la même manière si les discours avaient dû être assumés par la suite face à la famille, aux amis, aux personnes évoquées. L'anonymat permettait aux femmes de se livrer sans crainte de représailles ou de stigmatisation. Il les enveloppait d'un voile transparent de protection, les renvoyant paradoxalement à leur invisibilité, alors même qu'elles étaient dans le dévoilement.

---

<sup>703</sup> Anna, entretien n°1, p. 19.

<sup>704</sup> Monica, entretien n°1, p. 20.



« Les groupes d'échange entre femmes organisés dans le cadre du projet SécuCités Femmes ont montré notamment que les femmes résistaient à parler de leur expérience de la violence, demandant l'anonymat et allant jusqu'à refuser de parler (les femmes africaines en particulier) à des femmes qu'elles ne connaissaient pas assez. Leur vécu de la violence est le plus souvent conjugal. Les violences physiques : coups et blessures, gifles, coups de pieds, injures, vols, viols (y compris au sein du couple). Violences psychologiques : menaces, chantage, affichages agressifs, télévision abusive<sup>705</sup>. »

L'un des seuls retours sur les histoires de vie, concerne la modification d'un passage, dans la crainte de la lecture du fils. Ce n'est pas tant les faits décrits qui demandaient à être modifiés, mais la perception ou le ressenti qu'Amalia en avait. Au moment de cette demande, d'autres récits très intimes ont été produits avec la promesse tenue de ne pas les divulguer. Une fois encore, c'est le passage à l'écriture dans le sens d'une lecture potentielle, qui suscite du repli ou de la gêne, pas le récit ni le sens que lui a donné la chercheuse. La production de récits intimes à ce moment précis venant renforcer la relation de confiance et appuyer sur la notion de confidentialité.

On peut d'ailleurs remarquer que le récit d'Isabel comme ceux de Silvia BS et de Maria London (lorsqu'ils ne font pas appel à la fiction), abordent très peu ou de manière très distante et édulcorée ces questions. Or, il n'est pas inopportun de supposer qu'elles ont eu toutes les trois des expériences amoureuses et sexuelles qui n'ont pas forcément été toujours harmonieuses.

Enfin, et c'est certainement le point le plus délicat, la perception genrée que ces femmes avaient de moi a certainement dû influencer sur ce qu'elles s'autorisaient ou non à livrer. Un homme identifié en tant que tel n'aurait certainement pas produit les mêmes effets de paroles, mais au-delà de cette différence sexuée, la perception qu'elles avaient de mes pratiques sociales sexuées et sexuelles a certainement été une porte d'entrée ou un frein à leurs paroles. C'est ainsi, il me semble qu'il faut entendre le sens de leurs questions à mon encontre : avais-je des enfants, un mari, un amoureux ? Est-ce que j'aimais danser, faire la fête ?

Ainsi lorsqu'Amalia évoque les penchants homosexuels de sa belle-mère, pour la déqualifier complètement, elle part du présupposé que je le ne suis pas moi-même.

C'est certainement Marisol qui s'est le plus épanchée directement sur ses rapports conflictuels avec son mari, son nouvel ami et les incidences corporelles et psychiques que cela a engendré.

---

<sup>705</sup> Sécu.Cité Femmes, VOURC'H Catherine (mise en écriture), 2000, L'approche différenciée par sexe est-elle pertinente en matière de sécurité urbaine ? Séminaire de Francfort, 30 septembre-1er octobre 1999, Forum Européen pour la sécurité urbaine, Paris, 72 p., p. 57.

Elle détaille ses avortements et ses problèmes de contraception puis après un long moment d'explications elle interrompt son discours pour me dire :

MS : « Parce que, je te raconte ça, parce que... entre femmes.

D : Oui, bien sûr.

MS : Parce que sinon je ne le raconte à personne<sup>706</sup>. »

C'est d'ailleurs la seule fois durant tout l'entretien qu'elle emploiera le mot « femme ». Pour Marisol il renvoie donc à la confiance, aux histoires de femmes, aux « affaires de femmes<sup>707</sup> », que sont la sexualité, la maternité avec son refus ou son acceptation.

Ce présupposé fort, d'une parole distincte « entre femmes » est une manière aussi de percevoir les relations sociales de domination, en dehors du contenu des discours produits car il conçoit le groupe des femmes comme un tout homogène et bienveillant.

C'est peut-être aussi une forme de mythe autour des relations entre femmes, cette expérience de la *sisterhood*, de la sororité, comme fraternité dépeinte par certain-e-s chercheur-e-s comme espace politique possible<sup>708</sup>.

« À côté du substantif « fraternité », l'adjectif « fraternel » a parfois été employé pour qualifier ce qui est relatif aux liens de fraternité entre des personnes. En miroir, le terme « sororité » est employé avec deux sens principaux. Il s'agit de désigner des communautés de femmes, depuis des ordres de religieuses jusqu'aux associations de résidences d'étudiantes aux États-Unis, puis, par extension, « sororité » est le mot qui permet de rendre compte des rapports de solidarité et de similitude qui unit les femmes dans une même « condition » féminine.<sup>709</sup> »

Le postulat d'une expérience partagée des rapports de domination masculine qui unirait les dominées et leur permettrait d'exprimer des paroles d'un « entre soi » féminin universel est très certainement présent dans les paroles de Marisol « parce que ... entre femmes ».

---

<sup>706</sup> Marisol, entretien n°2, p. 10 :

MS : « Porque ya te cuento, porque... entre mujeres

D : Si claro

MS : Porque sino no lo cuento a nadie »

<sup>707</sup> Un film français de Claude Chabrol sorti en 1988 porte ce nom, il est tiré du livre du écrit par l'avocat Francis Szpiner (SZPINER Francis, 1988 [1986] *Une affaire de femmes*, Balland, Paris.) Il s'inspire de l'histoire vraie de Marie-Louise Giraud, mère de famille née en 1903, guillotinée au matin du 30 juillet 1943 dans la cour de la prison de la Roquette à Paris pour avoir pratiqué 27 avortements dans la région de Cherbourg.

<sup>708</sup> KOLLY Bérengère, 2008, « Frères et sœurs politiques. La fraternité à l'épreuve des femmes, 1789 - 1793 », *Genre & Histoire* [En ligne], 3 | Automne 2008, mis en ligne le 14 décembre 2008, consulté le 06 décembre 2013. URL : <http://genrehistoire.revues.org/363>

<sup>709</sup> VULBEAU Alain, 2012, « Contrepoint - Le sens de la fraternité », *Informations sociales* 5/2012 (n° 173), p. 93-93.

URL : [www.cairn.info/revue-informations-sociales-2012-5-page-93.htm](http://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2012-5-page-93.htm).

Cependant, il ne me semble pas que les rapports de domination de classe et de race entre elles et moi aient été pour autant rendus invisibles par cette prétendue sororité. Marisol n'a jamais, me semble-t-il, été dupe de nos assignations sociales respectivement contradictoires. Si sororité il y a eu, elle a été l'amorce d'une parole possible et d'un espace de compréhension probable.

Quant à Silvia BS qui n'évoque absolument pas cette dimension à l'oral, elle appuie sa pratique d'écrivaine et d'artiste pour affirmer toute l'importance de cette dimension intime dans sa vie :

« Sans doute l'exil est-il attaché à l'écriture et à l'amour. (...) L'Amour est un moteur absolu. J'ai la certitude qu'il est le moteur de tous les arts, en particulier l'écriture, comme il devrait diriger toutes les actions de l'homme. Amour-rêve, amour-désir, Amour-vision. S'il y a une vérité sur la terre, il serait vain de la chercher ailleurs<sup>710</sup>. »

### 1.3. Femme : un(e) écrivain(e) comme les autres<sup>711</sup>?

« L'écriture des femmes n'a pas toujours été absente des préoccupations des chercheur-e-s, mais elle a mis du temps à s'imposer comme objet légitime ; stigmatisée comme l'épanchement de femmes « bavardes et écrivassières » par certaines femmes elles-mêmes – et non des moindres<sup>712</sup> –, elle a parfois été naturalisée, ravalée à un simple discours d'opprimées. L'existence d'une « écriture féminine » a été débattue à partir de la fin des années 1970 ; la découverte de l'abondance des journaux, correspondances et récits intimes émanant de plumes féminines a contribué à une réflexion parfois éloignée de toute préoccupation historique sans lancer d'étude systématique de ces écrits. Pour ces derniers, la lumière est souvent venue des littéraires<sup>713</sup>. »

Silvia BS, à l'instar de Simone de Beauvoir est très irritée par cette qualification « d'écriture féminine » ou d'artistes femmes. Selon elle, ou l'on est artiste où on ne l'est pas, c'est comme une essentialisation de l'artiste qui transcenderait toutes les autres problématiques humaines. La qualité d'un écrivain peut largement se passer de sa désignation genrée. Elle craint même que l'on ne mette en avant des artistes médiocres sous le simple prétexte de promouvoir des

---

<sup>710</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cite, p. 50.

<sup>711</sup> Le débat théorique est loin d'être clos, une brillante dispute sur les difficultés du dialogue franco-américain sur la question du genre est en ligne: il s'agit de la reproduction d'une table ronde entre Catherine Nesci, Christine Planté et Martine Reid extraite de l'ouvrage collectif *La Littérature en bas-bleus (1815-1848)*, dirigé par Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon., et reproduite dans l'Atelier de Fabula: Table ronde "Genre, Gender: conjonctions et disjonctions", [http://www.fabula.org/atelier.php?Genre\\_%2D\\_Gender](http://www.fabula.org/atelier.php?Genre_%2D_Gender), consulté le 13/12/13.

<sup>712</sup> BEAUVOIR Simone de, 1976 [1949], *Le deuxième sexe*, vol. I-II, Gallimard, Paris, p. 628, note des auteures.

<sup>713</sup> LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSET Sylvie, 2012, « De « l'ombre légère » à la « machine à écrire familiale » » in CLIO (Histoire, femmes et sociétés), n° 35, *Écrire au quotidien*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 283 p., pp.7-20, p. 9.

femmes. Elle évoque ainsi une grande exposition parisienne à Beaubourg intitulée *Elles* et qui va ouvrir ses portes quelques jours après notre conversation :

« Ce n'est pas parce qu'on est une femme, qu'on a du talent, c'est ça le problème. (...) Je suis contre. Je suis contre le principe. Je suis contre. Je crois que les femmes peintres et sculpteurs doivent être avec les autres, les autres hommes. Ils sont hommes, bon il n'y a que deux sexes, et s'il y avait d'autres. (*rires*) Mais ils doivent être mêlés à tout, parce que ce n'est plus elles c'est leur œuvre<sup>714</sup>. »

Pour elle, l'œuvre n'appartient déjà plus à son créateur(e), elle dépasse toute appartenance identitaire et doit s'appréhender dans un radical détachement de la vie sociale. La crainte de n'être reconnue que pour la nature féminine de sa personne et non pour la qualité de son talent est perçue pour elle comme un écueil important. Elle souhaite une reconnaissance qui ne s'appuierait pas sur ces caractères de discrimination positive, gageant que le talent finit toujours par être reconnu, d'où qu'il provienne. Cependant, une contradiction émerge très vite, puisqu'elle admet en creux que les femmes ne proposent pas ou proposent moins leurs productions en raison d'un manque de confiance en elles.

« Donc, donc je ne sais pas, je crois que, les femmes il faut qu'elles aient plus de confiance en elles, peut-être. Mais il faut aussi accepter que si leur valeur, disons, n'est pas une valeur, disons, qui touche ou qui intéresse, ou qui émeut, qui apporte quelque chose, si. Qu'elle soit une femme ou un homme c'est pareil, vous comprenez ?<sup>715</sup> »

Comment penser que si le genre n'influe pas dans la production et la diffusion d'œuvres, certain(e)s genres ont plus de confiance en eux/elles pour s'exposer et se mettre en avant ? Le présupposé d'une affirmation plus importante des hommes que de celle de leurs homologues femmes, distingue malgré tout les artistes entre eux en fonction de leur sexe social. A la question existe-t-il une identité genrée de l'auteur(e) dont Silvia BS n'ignore rien des contradictions<sup>716</sup>, elle se positionne résolument en qualité de l'auteur sans « e ».

La valeur, la confiance en soi est rarement quelque chose qui se décrète. Postuler que les femmes en auraient moins que les hommes, c'est postuler que les rapports sociaux ne les mettent pas en situation de s'affirmer pleinement, sereinement. A ce titre, l'exemple de Marisol est édifiant : la relation avec son mari est basée sur des rapports de dominations qui ne cessent de l'humilier, elle, jusqu'à la faire douter de sa propre valeur. Sous le ton de la

---

<sup>714</sup> Entretien avec Silvia BS, p. 13.

<sup>715</sup> Idem, p.10.

<sup>716</sup> On peut évoquer de célèbres transformations sexuelles par l'usage d'un pseudonyme adéquat (Georges Sand en est l'un des plus fameux). Cf également ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, DEMANGE Odile (trad.), 2007, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion, Paris, 152 p.

confiance, elle m'explique qu'étant malheureuse en couple elle ne souhaitait pas mener à terme ses grossesses – voire sa vie – :

MS (très bas) « Je voulais, comme ça, qu'ils me fassent, en Bolivie, tu sais. Je ... c'est clair, je, c'est que, ... quand on est mal avec son compagnon, tu n'as pas envie de vivre. Parce que je me disais mettre l'une ... sans qu'il s'en aperçoive, une ampoule pour le laisser partir, à la pharmacie. Là-bas, tu te piques, là-bas, ils ne te font pas les médecins en Bolivie, c'est pas comme en France. Après, voilà, ils m'ont mis trois ampoules pour avorter, mais ça ne m'a rien fait du tout.

D: Ça ne t'a pas fait

MS : Non. après toute l'année j'étais angoisée, quand j'attendais

D: Si

MS : Peut-être, il peut naître malformé, un peu ou. Une obsession, non, tout ce temps, je ne me sentais pas bien, son père ne sait pas jusqu'à l'heure d'aujourd'hui, il ne sait pas, parce que

D: Rien

MS : Mais grâce à Dieu, le bébé est sorti un jour, il n'est pas né malformé, mais bien, vivant, très bien, bien intelligent. Elle est douée pour des études, ils disent qu'elle est bonne. Je pense que c'est de son père qu'elle tient, parce que moi je ne sais presque rien, je n'ai rien pour les études.<sup>717</sup> »

Le malheur la conduit à vouloir suspendre sa vie et celle qu'elle porte dans son ventre. Comme cette démarche secrète n'aboutit pas, elle culpabilise et angoisse les mois suivants. A la naissance tout en étant soulagée et en se réjouissant de l'absence de séquelles de l'enfant, elle ne peut reconnaître en sa fille les qualités dont elle se sent dépourvue : tout ce qui est « bien » chez sa fille tient de la filiation paternelle. De son côté, elle ne se sent pas digne de pouvoir transmettre, même inconsciemment, de quelconques qualités, surtout intellectuelles. Ce degré de mésestime empêche toute action qui serait de nature à la valoriser et à rivaliser avec le répertoire des qualités supposées de son compagnon. Avoir confiance en soi pour Marisol tient de l'opposition radicale aux formes relationnelles qu'elle entretient avec son mari. C'est bien au cœur de sa perception des relations genrées que sa confiance en elle peut

---

<sup>717</sup> Marisol, entretien à trois, p. 14 :

MS : « (*très bas*) Yo quería así, cual que me hagan, en Bolivia, sabes, Yo... me cierto, es que ... cuando uno vive mal con su pareja, no te quieres vivir. Porque yo me decía poner una... para equivocarlo, una ampolla para pinchar a la farmacia. Allá pincha, allá te pones no mas los médicos en Bolivia, no es como en Francia. Después es, vamos me pusieron tres ampollas para abortar, pero no me hizo nada para nada.

D : No te hizo.

MS : No. Después todo el año me preocupada, cuando estuve esperando.

D : Si

MS : Tal vez, puede nacer mal, algo o. Esas preocupaciones, no, no me sentía bien todo este tiempo, no sabe su padre hasta ahorita, no sabe, porque

D: Nada.

MS : Pero gracias a dios porque salió un día, no nació mal, bien vivo, mas, mas bien, bien, bien inteligente. Ella esta bien para estudios, bien dicen que es ella. Porque de su padre yo creo que han salido porque casi no se, no tengo para estudios. »

grandir ou bien se réduire considérablement. Marisol n'est qu'un contre-exemple, afin de montrer en quoi cette nécessité – affirmer sa confiance en soi – que Silvia BS pose en moyen d'une égalité entre artistes, n'a rien d'une évidence, notamment en raison des incidences des rapports genrés sur l'estime de soi.

Pour Maria London, la publication du premier récit la transporte au statut d'écrivain et l'auteurise à continuer dans cette voie. Alors que je ne la connais pas encore, au cours d'une discussion avec des membres de l'APA<sup>718</sup>, sur les récits autobiographiques, une autre écrivaine la cite en exemple affirmant que le roman permet parfois d'être plus dans le récit autobiographique que l'autobiographie déclarée. Elle évoque son deuxième livre, *Le livre de Carmen*<sup>719</sup>, paru aux Éditions Indigo & Côté femmes, dont Maria London résume ainsi le propos :

« Le Roman *Le livre de Carmen* est le récit des rêves brisés d'une femme qui désirait aimer dans un pays dans lequel le machisme ancestral se manifeste dans les excès d'une dictature terrifiante. C'est un livre sur la condition féminine qui pose un parallèle entre une femme humiliée et un pays humilié. Le pays jamais nommé est le Chili, la dictature non moins tue : celle de Pinochet<sup>720</sup>. »

La fiction permet de faire dire ou de faire faire des choses aux personnages qu'il aurait été bien plus difficile ou délicat d'assumer ouvertement comme véridique. La fiction anonymise le récit en lui laissant la liberté d'être intime, sans s'exposer aux yeux de tous. C'est peut-être en masquant son identité, à la fois par son pseudonyme d'écrivaine mais également par le caractère romanesque, fictionnel du récit qu'elle parvient à écrire un texte extrêmement personnel, dénonçant la violence ordinaire et omniprésente subie par les femmes et dont son expérience intime fait partie. On pourrait dire que l'hypothèse sous jacente à ce récit est que l'oppression instituée des femmes rend possible celle de tous les citoyens du pays. Impossible en contrepartie d'imaginer quelle forme aurait pris ce livre si un homme l'avait rédigé en se saisissant également de son expérience.

---

<sup>718</sup> Lors des journées annuelles dites « journées de l'autobiographie » qui regroupent les membres de l'association autour d'une thématique commune qui sera évoquée sous forme de lectures, tables rondes, conférences, spectacles. Journées 2011: Trajectoires sociales (à Ambérieu-en Bugey). <http://autobiographie.sitapa.org/activites/journees/trajectoires.php>

<sup>719</sup> LONDON Maria, 2007, Opus Cite.

<sup>720</sup> Blog de Maria London : « La novela "El libro de Carmen" es el relato de los sueños destrozados de una mujer que desea amar en un país donde el machismo ancestral se manifiesta en los excesos de una dictadura aterradora. Es un libro sobre la condición femenina, que hace un paralelo entre una mujer humillada y un país humillado. El país no nombrado es Chile y la dictadura, tampoco nombrada: la de Pinochet. » <http://london-maria.blogspot.fr/>

Pour Isabel, en revanche, il n'y a pas de doutes : elle s'affiche et se positionne en tant que femme dans son récit. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une affirmation qui se trouverait en prise avec un débat mais plus d'une évidence tranquille au moment du bilan de sa vie et de son écriture.

« Jamais je n'ai travaillé hors de chez moi après mon mariage, mais cependant, je me suis donné beaucoup de mal. C'était sans doute mon plaisir. Je ne le regrette pas. Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? Pourquoi pas ? Maintenant, mon bonheur, c'est celui de mon foyer, de mes enfants, de mes petits-enfants, de tous ceux que j'aime<sup>721</sup>. »

Son récit autobiographique est celui d'une femme andalouse qui vit en Bourgogne et lorsqu'elle déclare : « Femme au foyer, nous sommes les sans-profession<sup>722</sup> », elle compte bien partager et dénoncer cette expérience de la vie ordinaire qui l'a façonnée des années durant. Ce n'est donc pas l'écriture qui est féminine, mais l'auteure qui se sent appartenir ou non à cette division genrée et qui en a éprouvé les bienfaits et les désagréments dans sa vie quotidienne.

L'écrivaine est bien un auteur comme les autres, parmi les autres, qui s'appuie sur ses expériences et sur ses rêves, ses relations au monde, passées, présentes et celles qu'elle aurait aimé tisser ou qu'elle projette de tisser.

---

<sup>721</sup> GILLE Isabel, Opus Cit., p. 100.

<sup>722</sup> Ibidem, p. 93.

## 2. Violences genrées physiques, matérielles

« La différence des sexes est bien prise dans des rapports de domination ; mais s'il est vrai qu'elle nous constitue, il n'est pas moins vrai que nous nous constituons à partir d'elle. De même, les noirs peuvent endosser une identité en redéfinissant le stigmate qui leur est imposé. Être juif a aussi un sens que n'épuise pas l'antisémite- même s'il ne peut en faire abstraction. On ne peut pas faire comme si la domination n'était pas inscrite dans les relations de pouvoir ; mais on peut travailler à en faire autre chose – à devenir un sujet qui ne se contente pas de subir (ou d'exercer d'ailleurs !) la domination. Il est d'autres manières d'habiter la différence des sexes mais on ne peut pas les construire en faisant fi de la réalité de la domination<sup>723</sup>. »

Dans les entretiens menés auprès d'Amalia, Marisol, Anna et Monica, l'une des données importantes qui est réapparue de manière récurrente est ce rapport ambivalent à la domination masculine. Chacune à la fois dénonce les violences qu'elle a subies, mais souvent va trouver des excuses ou des moyens pour légitimer le fait de continuer à les supporter<sup>724</sup>.

Ces questions ont leur importance dans les rapports à l'apprentissage. Bourdieu et Passeron<sup>725</sup> ont depuis longtemps énoncé que c'est l'intériorisation des systèmes de domination qui conduit les filles à reproduire les positionnements inégalitaires dans leurs carrières scolaires. Depuis, en 1994<sup>726</sup>, Marie Duru-Bullat a également travaillé sur les conditions d'intériorisation des stéréotypes en milieu scolaire et réaffirme l'importance des facteurs sociaux :

« S'il y a donc à l'école, comme dans toutes les situations sociales, des « facteurs situationnels de variation des différences inter-sexes », alors, c'est bien le contexte social qui devient explicatif de l'émergence de différence entre les sexes, qu'il s'agisse de différences de performance, d'image de soi, d'attitudes, de stratégies interpersonnelles<sup>727</sup>. »

Virginie Bonnot<sup>728</sup> aujourd'hui réaffirme ce positionnement lorsque dans une recherche

---

<sup>723</sup> FASSIN Eric in FASIN Éric & MARGON Véronique, 2001, *Homme, femme, quelle différence ?*, Salvator, Paris, 121p., p. 96.

<sup>724</sup> Ce qui reprend les phénomènes d'incorporation de la norme à la fois soulevés par Erving Goffman, GOFFMAN Erving, [1977], 2002, *L'arrangement des sexes*, MAURY Hervé (trad), Editions La dispute - Snédit et Cahiers du Cedref - ADREF, Paris, 170 p., puis sous une autre forme par Pierre Bourdieu : BOURDIEU Pierre, 1998 et 2002 pour la préface, *La domination masculine*, Le Seuil, Points essais, Paris, 174 p.

<sup>725</sup> BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude, 1970, *La reproduction*, Éditions de Minuit, Paris, 280 p.

<sup>726</sup> DURU-BELLAT Marie, 1994, « La "découverte" de la variable sexe et ses implications théoriques dans la sociologie de l'éducation française contemporaine » in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 15, n°1 (1994), pp. 35-68 Published by: *Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes* Article Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40619564>, consulté le 30/09/13.

<sup>727</sup> Ibid, p. 52.

<sup>728</sup> Virginie BONNOT, 2013, « Idéologies de justification des inégalités sociales : leur impact sur la perception



actuelle sur la perception de soi et les performances en mathématiques, elle démontre que la réflexion préalable sur les stéréotypes modifie directement les performances dans le sens des stéréotypes (pour les femmes baisse des performances et élévation de celles des hommes en mathématiques).

En évoquant longuement, souvent, les rapports genrés conflictuels, les femmes évoquent aussi comment elles légitiment ou non les arrangements sociaux et quels rôles elles y jouent. En dressant des constats, elles démontrent les difficultés qu'elles ont eu à surmonter et par quels moyens elles sont parvenues ou non à modifier les assignations qui pesaient sur elles.

La notion d'auteurisation peut alors s'intégrer pleinement à leurs manières d'agir -ou non- pour accéder à un nouveau pouvoir d'agir, *agency* ou agentivité.

## 2.1. Violences intégrées, assimilées

« Les migrations féminines présentent en outre des singularités sur le plan des motivations au départ ; beaucoup de femmes quittent en effet leur pays en raison d'une oppression qu'elles y subissent, tout particulièrement en tant que femmes<sup>729</sup>. »

Dans la plupart des récits, les rapports sociaux de sexe sont décrits comme facteurs déterminants ayant poussé ou légitimé un éloignement du pays d'origine. Monica, par exemple, fuit par la migration un mari qui la persécute. Mais les violences faites aux personnes pour leur condition de femmes ne débutent pas avec la migration.

Lorsqu'Anna est victime d'une tentative de viol par son patron alcoolisé<sup>730</sup> en Bolivie, elle acceptera de quitter son emploi dans l'heure à la demande de son employeuse. Non seulement elle admet qu'elle ne peut pas obtenir réparation du préjudice, mais elle consent à être pénalisée de la conduite du mari volage. Une fois de plus, Anna fuit, en pleurant. Chassée de chez sa marraine car enceinte, chassée de chez ses parents pour la même raison, elle ne trouve de solution que dans l'éloignement, même si celui-ci est injuste.

Anna explique l'autoritarisme et l'avarice de son père par le décès de l'un de ses frères scolarisé dans un internat. Ce qui est qualifié de faute professionnelle des enseignants

---

de soi des femmes et des hommes », conférence du vendredi 27 septembre 2013 dans le cadre du séminaire : « Sexe et genre : pour un dialogue interdisciplinaire au carrefour des sciences de la vie et des sciences humaines », organisé par L'Institut Emilie du Châtelet et l'UMR CNRS 7206 Eco-Anthropologie & Ethnobiologie, Jardin des Plantes (MNHN),

<sup>729</sup> MERCKLING Odile, 2012, *Parcours professionnels de femmes immigrées et de filles d'immigrés*, L'Harmattan, Paris, 296 p., p. 19.

<sup>730</sup> Entretien N°1, p. 7.

conduira l'ensemble de la fratrie restante à un éloignement scolaire et à un confinement dans la ferme familiale où les rôles genrés sont prégnants et de laquelle elle dira avoir vécu « comme dans une prison<sup>731</sup> ». L'alcoolisme et la tyrannie du père, si elle est combattue par la fuite du lieu de rétention, est aussi expliquée par sa peine infinie lors du décès de l'un de ses fils. Les larmes et l'éloignement sont les seuls recours d'Anna aux situations d'oppression dont elle est victime.

Amalia, pour sa part, fabrique un discours à connotation religieuse, dans lequel la place de la femme est très ambivalente : la jeune fille doit rester « pure » et vierge jusqu'au mariage et elle doit vaincre des âmes vicieuses qui peuvent la tenter (belle-mère par exemple). La jeune fille pure est une victime potentielle mais à la fin (de l'histoire ou dans l'au-delà) elle sera la gagnante et ses agresseurs seront punis. C'est sur ce modèle très moraliste qu'elle va constituer son schéma narratif en intégrant pleinement les violences comme des épreuves à surmonter mais non comme des luttes à mener.

Isabel évoque moins directement cet aspect de sa vie quotidienne ; cependant il transparaît à de multiples occasions. En Espagne, au début du XXème siècle, en qualité de fille elle doit veiller sur ses frères et sœurs. Une répartition très genrée des rôles et des tâches s'établit malgré la grande pauvreté qui la contraint à effectuer des travaux dans les champs. Elle décrit cette scission comme pleinement incorporée à sa vie, que certains pourraient qualifier de sexisme bienveillant<sup>732</sup> : « Les hommes jouaient aux cartes, les femmes tricotaient, les jeunes filles brodaient<sup>733</sup>. » et un peu plus loin « à cette époque une jeune fille sérieuse ne fréquentait pas les cafés<sup>734</sup>. » En France, sur ce point, pas de rupture, elle doit faire attention à ne pas rentrer seule du travail, à se tenir correctement et à vivre dans la crainte d'exactions facilitées par l'occupation de la ferme par les soldats français puis allemands. Pour la jeune fille c'est une peur permanente d'être isolée et la proie facile aux violences sexuelles :

---

<sup>731</sup> Entretien n°1, p.4.

<sup>732</sup> L'une des thèses défendues par Glick et Fiske (Glick, P. & Fiske, S. T. , 2001 *Ambivalent Sexism*. In M.P. Zanna (Ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*. San Diego : Academic Press.), est que le sexisme n'est pas tant une attitude négative à l'égard des femmes qu'une croyance à propos de l'inégalité entre hommes et femmes. Pour ces auteurs, le sexisme est ambivalent puisqu'il est formé par deux composantes clairement différenciées (bien qu'associées) : le sexisme hostile (SH) et le sexisme bienveillant (SB). On se réfère ici à l'article : MOYA Miguel, POESCHL Gabrielle , GLICK Peter , PAEZ Darío & FERNANDEZ SEDANO Itziar, 2005, « Sexisme, masculinité-féminité et facteurs culturels » in *Revue Internationale de Psychologie Sociale* n° 18 (1), Presses Universitaires de Grenoble, pp. 141-167. <http://www.ehu.es/pswparod/pdf/articulos/moya1801.pdf>

<sup>733</sup> GILLE, Opus Cit. p. 9.

<sup>734</sup> GILLE, Ibidem , p.16.

« Bientôt à la maison, ce sont des officiers allemands qui remplacent les français. Et pour moi, le dimanche, ce sera les mêmes inquiétudes qui recommenceront, en pire<sup>735</sup>. »

Cependant, les tentatives décrites (sur elle et sa patronne) se soldent par un échec. S'il en avait été autrement aurait-elle pu le dire et l'écrire ? Ce n'est pas du tout certain. Il semble au contraire que c'est la femme qui a su « défendre son honneur » qui est estimée et estimable à ses yeux, dans son discours. Être victime conduirait certainement à la suspicion d'une conduite inadéquate de celle qui a manqué de défense face à l'agresseur.

Marisol, elle, va énumérer tous les défauts de son nouvel ami. Cependant en fin d'entretien, elle explique qu'il ne se conduit de la sorte que lorsqu'il est sous l'emprise de la boisson. Ce n'est donc pas lui qui est en cause mais l'alcoolisme qui le place, lui, dans une situation de dépendance. Marisol a à lutter contre l'ivresse, non contre les agissements de son ami. La simple promesse de son compagnon de vouloir arrêter, le rendrait exempt de tout défaut. Il n'est même pas certain, d'ailleurs, que même en cas d'absence de promesse elle résiste longtemps à l'envie de vivre avec lui :

« Non je ne peux pas. Lorsqu'il est bourré, il va toujours être comme ça, C'est mieux, je préfère, non, je ne peux pas vivre avec lui. Mais s'il me dit « je vais arrêter », ben je ne sais pas. (silence) (rires) Je suis aussi amoureuse de lui, c'est pour ça que je veux moi aussi vivre avec lui<sup>736</sup>. »

De même, les méfaits dont s'est rendu coupable son mari envers elle (coups, chantage etc.) et dont elle conserve un souvenir aiguisé et meurtri trouvent une explication dans l'alcool et la personnalité de la *chica*. C'est sous l'emprise de cette dernière et de son argent que son mari aurait agi de la sorte avec elle. Même si Marisol ne croit pas forcément en cette explication, cette dernière lui donne le moyen de replacer son mari dans une situation de victime, irresponsable de ses actions. Cela revient à dire que, selon elle, ces hommes ne sont pas violents intentionnellement avec elle, c'est parce qu'ils sont sous emprise (femme, argent, alcool) qu'ils le deviennent. Elle excuse ses conjoints, impuissants à résister aux pressions extérieures et les place ainsi symboliquement dans un rapport de domination dans lequel ils subissent. Par là même, elle légitime ses choix amoureux dont elle transforme les rapports de manière égalitaire puisque tous les partenaires sont dominés.

---

<sup>735</sup> Ibid. p. 56.

<sup>736</sup> Marisol, entretien n°2, p. 25. MS : « No puedo. Cuando esta borracho siempre va estar, así mejor prefiero, no, no puedo vivir con él. Pero si es que me dice, “no, voy a parar”, pues no sé. (silence) (rires) Yo también estoy enamorada por él por eso también quiero vivir con él yo. »

Ce mode de fonctionnement est particulièrement visible pour Marisol, Amalia et Anna dans une certaine mesure. Monica, semble elle, s'éloigner de ce schéma en ne pardonnant rien au père de ses enfants et en refusant de l'appeler alors même qu'il est malade. Il est probable que ces rapports inégalitaires genrés au sein des familles auraient eu lieu ou auraient perduré si la migration n'était pas intervenue pour ces femmes. Mais les situations provoquées par la migration ne les ont pas, hélas, placées dans des rapports plus équilibrés et ont au contraire accentué leur dépendance.

« Les orientations des nouvelles politiques menées depuis plusieurs années demeurent ambivalentes et globalement défavorables aux nouveaux arrivants – hommes ou femmes – désormais soumis à une « injonction d'intégration » (...) Quand bien même, les législations et les procédures administratives sont présentées comme « neutres » du point de vue du genre, elles augmentent encore la vulnérabilité des femmes. Celles-ci subissent en effet des discriminations supplémentaires et des violences, du seul fait qu'elles sont des femmes. Elles sont particulièrement victimes de situations d'oppression et de dépendance conjugale, voire de polygamie, et elles peuvent être soumises à des formes d'esclavage domestique ou prostitutionnel. La difficulté à obtenir des titres de séjour permettant de travailler a longtemps limité leurs possibilités d'accès à l'emploi ; elle a ainsi contribué à maintenir leur existence dans l'ombre de celle de leur conjoint.<sup>737</sup>. »

Marisol a été sommée de migrer par son mari, avec lequel elle subit des rapports de domination très violents basés sur une dévalorisation systématique et une dégradation de l'estime d'elle-même. Mais c'est en France, que pour la première fois il l'a frappé physiquement.

MS « Ici, en France il m'a frappée. Il m'a frappée. Moi de tristesse, je n'arrivais plus à supporter la douleur. C'est pour cela que le médecin m'a dit : vous avez une maladie de la vue". Mais maintenant je dois changer de lunettes, parce qu'elles ont plus d'un an. (...) Il était "ébréché", ici, ici (montre du doigt)

D: Ah! Le nez ?

MS : Si. Les médecins me disaient : pourquoi il t'a laissée ? Vas-y, vas le dénoncer! Un médecin français. Et une autre amie essayait de me faire comprendre : comment on peut laisser faire autant, ici c'est interdit de frapper, comment ça va<sup>738</sup> ...»

Paradoxalement l'interdiction en France ne joue pas en sa faveur, si elle va se faire soigner aux urgences et entendre des propos qui la confirment dans ses droits et son statut de victime,

---

<sup>737</sup> MERCKLING Odile, 2011, *Femmes de l'immigration dans le travail précaire*, L'Harmattan, Paris, 299 p., p.10.

<sup>738</sup> Marisol, entretien n°2, p. 21 : MS : « Acá en Francia, me golpe, me pegó él, de tristeza yo, ya no podía aguantar con dolor. Por eso me dijo el médico: "estas mal de la vista". Pero ya tengo que cambiar otros lentes, porque ya tienen más de un año.(...) Era desportulado, aquí, aquí (montre du doigt)

D : Ah ! ¿ la nariz ?

MS : Si. Los médicos me decían : "¿por qué te dejo? vete, que te denuncie", un médico francés. La otra amiga me hacía entender, ¿cómo se va a dejar hacer tanto, acá prohibido pegar, cómo se va ... »

elle n'osera pas porter plainte. En situation illégale avec un mari ancien policier, se rendre au commissariat en ne parlant pas la langue représente un exercice bien trop périlleux.

## 2.2. Indicibles pour femmes sans papiers ou statut précaire

Les populations dites « illégales », « sans papiers » sont d'une vulnérabilité décuplée lorsqu'elles sont en prise avec des personnes malintentionnées. Que ce soit dans le domaine personnel ou professionnel, leur situation administrative les prive de tout recours en justice ce qui rend les actes délictueux à leur encontre beaucoup plus faciles et nombreux. L'impunité dont se sentent à juste titre investis les oppresseurs, multiplie à la fois les situations et la gravité des faits. Cet état des lieux n'est pas récent, il est concomitant avec la situation de vulnérabilité des personnes migrantes, *a fortiori* si ce sont des femmes. Isabel, des années après, se souvient précisément des méfaits dont elle a été victime :

« Il y a toujours des gens malhonnêtes qui profitent de la situation pour essayer de vous exploiter. Voici une anecdote à titre d'exemple. Nous étions ma patronne et moi, invitées à une soirée théâtrale organisée par des militaires, dont certains logeaient à la maison. Ma patronne voulut m'offrir un sac à main pour l'occasion. Inutile de souligner que je n'en avais pas. Mais quand je suis allée l'acheter, en me voyant timide et sans défense, la vendeuse m'en a « refilé » un tout démodé. Il ne plut pas à ma patronne ; je lui expliquai alors qu'on ne m'avait même pas laissé choisir<sup>739</sup>. »

L'humiliation provoquée par ce traitement, la possibilité de ne pas être crue ou d'être accusée à tort, placent la personne ou plus exactement la confinent dans l'instabilité et la précarisation des relations sociales. Ce sont des stratégies d'évincement et de mise à banc des « étrangères » pour asseoir une domination déjà existante. Même si l'entourage n'est pas dupe de ces agissements les effets de la hiérarchisation sociale (raciale et sexuelle) sont le plus souvent en défaveur des victimes.

« Mais c'est encore avec les commerçants que j'ai eu le plus de problèmes. Un jour, j'étais allée faire quelques achats dans une épicerie à Auxonne. A mon retour nous nous sommes aperçus qu'il manquait cinquante francs dans le porte-monnaie. C'était une somme importante à cette époque. J'allai les réclamer, mais l'épicier ne voulut pas admettre qu'il s'était trompé en me rendant la monnaie ; il refusa de me rembourser, disant qu'il viendrait le soir trouver mon employeur. Il vint en effet, mais ce fut pour dire que c'était moi qui avais escamoté cet argent<sup>740</sup>. »

---

<sup>739</sup> GILLE Isabel, Opus Cit. , p. 51

<sup>740</sup> Ibidem, p. 64.

Que ce soit le chauffeur de taxi qui escroque Marisol dès sa sortie de l'aéroport, Amine qui prélève les prestations familiales d'Anna, les petites tentatives de vol des commerçants chez qui Isabel se rend, les fraudes, l'exploitation des logeurs, patrons ou proches, chaque récit fourmille de ces expériences douloureuses qui prennent parfois des tournures dramatiques. On comprend alors le dénuement dans lequel peuvent se sentir plonger les victimes, complètement impuissantes à demander réparation. Chacune tente à sa manière de se protéger ou de trouver des stratégies d'évitement des situations qu'elle aura reconnues comme potentiellement dangereuses pour elle. Ce qui demande aussi un apprentissage.

Dans un rapport financé par la communauté européenne<sup>741</sup> sur les violences faites aux femmes migrantes les conclusions dressent le même constat :

« Il est important de souligner que la violence dont souffrent les femmes migrantes et réfugiées n'est pas le résultat d'une conduite « déviante » de la part de quelques individus, mais plutôt la conséquence des inégalités structurelles entre les hommes et les femmes, aussi bien dans leur pays d'origine que dans le pays hôte. La vulnérabilité des femmes est aggravée par l'encadrement législatif et policier mis en place au niveau européen comme au niveau national. La limitation des filières légales en matière de migration et la difficulté à obtenir un statut juridique dans les pays hôtes sont à l'évidence parmi les causes de cette vulnérabilité.

De même, le marché du travail et les politiques de l'emploi qui confinent les femmes dans le secteur des tâches domestiques les exposent encore davantage à des situations à risque sur leur lieu de travail<sup>742</sup>. »

A son arrivée en France, Amalia est hébergée chez une femme qui veut lui faire rencontrer des hommes dans la perspective d'un mariage « blanc » afin qu'elle obtienne une régularisation de ses documents de séjour. Elle l'envoie dans un premier temps auprès de l'homme qu'elle a elle-même épousé dans cet objectif et qui vit en grande banlieue : en « quatrième zone<sup>743</sup> ». Amalia raconte non seulement sa naïveté mais également la détresse dans laquelle elle se trouvait :

« Quand je racontais l'histoire qu'il m'a voulait me violer, il m'a dit que « Ah, ah, ah, il a fait pour jouer, tatati, tatata. »

D : Mais c'était son mari ?

A : Si c'est son mari. « Non, oui il a joué avec toi, t'as qu'à, tu es grand, qu'il t'a pas violée et tout ça. » Il a rigolé, il s'est moqué de moi. Et c'est pire. Un jour moi, j'ai décidé de sortir de la maison de elle y j'ai habité ici en France en 17 lieux.<sup>744</sup> »

---

<sup>741</sup> FREEDMAN Jane, JAMAL Bahija, 2008, *Violence à l'égard des femmes migrantes et réfugiées dans la région euro-méditerranéenne, Études de cas : France, Italie, Egypte & Maroc*, Réseau euro-méditerranéen des droits de l'Homme, Copenhagen, Denmark, 112 p.

<sup>742</sup> Ibid, p. 92.

<sup>743</sup> Amalia se réfère aux zones de transport en commun de la région parisienne qui vont de 1 à 5 (1 et 2 étant Paris intra-muros).

<sup>744</sup> Entretien n°1, Amalia, p. 6.

Car non seulement ce qu'elle subit est inadmissible mais en plus aucun soutien moral n'est possible : un déni total de ce qui lui est arrivé. « Pire » dira-t-elle, des moqueries, des railleries de la part de la personne qui l'a donnée en pâture. Aucune réparation n'est possible, même verbale, seule la fuite permet de s'extraire de cette double violence qui souhaite culpabiliser la victime.

« La perspective multiculturaliste qui prévaut en Amérique du Nord est fondée sur une égale reconnaissance des identités méprisées, des cultures données, des communautés opprimées. Or, en France, aujourd'hui, et notre ouvrage s'efforce de le montrer, l'enjeu est plutôt la reconnaissance, non des identités mais des discriminations. Ce qui est reconnu ou pas, ce qui doit l'être ou non, c'est le fait discriminatoire.

La distinction n'est pas sans conséquence : elle nous fait passer de la politique identitaire à la politique minoritaire. En effet, qu'est-ce qu'une minorité ? C'est une catégorie naturalisée par la discrimination. (...)

Ce ne sont ni la nature ni la culture qui sont au principe de la minorité, mais la naturalisation, fut-ce dans le registre culturaliste, d'une catégorie sociale par des pratiques discriminatoires<sup>745</sup>. »

Marisol et Amalia aussi évoquent une causalité entre origine culturelle et rapports sexistes. Cependant chacune va établir des relations amoureuses au sein de sa communauté d'origine. Elles reprennent à leur compte le présupposé fort répandu d'une catégorisation sociale et culturelle du sexisme sans admettre la possibilité d'une société tout entière discriminante envers les femmes.

« Autrement dit, les discours médiatiques et politiques pointent du doigt une seule catégorie de la population minoritaire désignée comme seule coupable des violences envers les femmes. Cette mise en lumière permet de taire ce qui se passe ailleurs. De cette manière les majoritaires sont moins susceptibles d'être coupables de toute affaire de sexisme ou de violence faite aux femmes puisque la focale est mise sur d'autres. Le sexisme traverse pourtant l'ensemble de la société et sa dénonciation est souhaitable sinon nécessaire à condition qu'elle ne se contente pas de mettre la focale sur des situations aussi horribles soient-elles (comme la mort de Sohanne brûlée vive à Vitry en 2002). Il faut qu'elle soit étayée par des analyses qui décrivent, permettent de mieux comprendre et d'expliquer les mécanismes à l'œuvre dans les rapports sociaux de sexe en ne se contentant pas de les imputer seulement à une culture posée comme fondamentalement sexiste<sup>746</sup>. »

---

<sup>745</sup> FASSIN Didier & FASSIN Éric, 2009, « Eloge de la complexité » in FASSIN Didier & FASSIN Éric, (dir.), 2009 [2006], *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, LA découverte, Paris, 267 p., pp. 257-267, p. 259.

<sup>746</sup> NOËL Olivier, 2011, « Discriminations de genre et de race. Logiques communes, risques de concurrence et perspective de convergence », in *Hommes et migrations* n°1292, juillet 2011 « Les discriminations au féminin pluriel », pp. 82-91, p. 86.

D'une certaine façon, elles légitiment les propos d'Olivier Noël, en considérant les hommes français comme « froids et distants », alors que les latinos sont plus *cariñosos*. Pour elles, le sexisme est affaire culturelle et personnelle. Monica va jusqu'à prétendre qu'elle porterait une hérédité, presque une malédiction dans les rapports de couple douloureux.

### 2.3. La lutte pour et par le travail

« Selon des sources officielles, les femmes immigrées sont ainsi pour la moitié d'entre elles au chômage ou en emploi précaire. Leur taux de chômage – de 17,5% en 2010 – est le double de celui des autres femmes, et celui des femmes venant de pays situés hors de l'UE est de 21,8%. Le taux de salariées en contrat temporaire dans le secteur privé atteint 17% des immigrées (...). En outre, le travail à temps partiel concerne plus du tiers d'entre elles<sup>747</sup>. »

Une manière récurrente d'exercer une contrainte sur les femmes est cet empêchement au travail salarié extérieur à la famille. Que les femmes aient un niveau social ou scolaire important ou non (Monica est détentricice d'un diplôme professionnel et Marisol gagne très bien sa vie), leurs conjoints à la naissance des enfants vont obtenir d'elles (exceptée Maria qui ne l'évoque pas) qu'elles quittent leurs emplois pour se consacrer à la famille.

La demande et l'acceptation ne sont pas mentionnées dans les discours – Marisol seule, explique que c'est par jalousie que son mari lui avait défendu le travail<sup>748</sup> – comme s'ils relevaient d'un tacite relationnel du couple. De fait, cette situation (abandon du travail extérieur de la femme au profit de tâches domestiques) vient confirmer les stéréotypes genrés quant à la répartition des rôles sociaux de sexe au sein de la cellule familiale. On peut supposer que ces stéréotypes, parce qu'ils étaient bien intégrés, n'ont pas été l'objet d'un rejet immédiat et ferme mais bien d'une adhésion à une norme intériorisée.

Isabel termine son récit par ces quelques phrases qui dénoncent à la fois sa situation de contrainte domestique et réaffirment l'intégration des normes sociales et familiales en vigueur.

« Jamais je n'ai travaillé hors de chez moi après mon mariage, mais cependant, je me suis donné beaucoup de mal. C'était sans doute mon plaisir. Je ne le regrette pas. Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? Pourquoi pas ? Maintenant, mon

---

<sup>747</sup> MERCKLING Odile, 2012, Parcours professionnels de femmes immigrées et de filles d'immigrés, L'Harmattan, Paris, 296 p., p. 12.

<sup>748</sup> MariSol, entretien 2, p. 22 : « MS : Porque él no quería que trabaje, ya, él era muy celoso. El no quería que trabaje. Parce qu'il ne voulait pas que je travaille alors, il était très jaloux. Il ne voulait que je travaille. »



bonheur, c'est celui de mon foyer, de mes enfants, de mes petits-enfants, de tous ceux que j'aime.<sup>749</sup>»

C'est bien ce manque de contestation dans les discours qui fait supposer que chacune des femmes concernées avait de manière certainement inconsciente admis que cette répartition des rôles était légitime et répondait à une norme à laquelle elle adhérerait. Aucune d'elle ne remet d'ailleurs en cause la norme en tant que telle, ce sont leurs hommes qu'elles accusent, non un système. Seule Anna déplore plus largement le côté machiste de certains hommes – les Arabes et les Colombiens (à l'image des deux pères de ses enfants) – mais elle n'évoque à ce sujet que les relations sexuelles. Cela pourrait concentrer la définition de l'homme machiste, pour Anna, en sa perception de la femme comme unique objet sexuel :

« Parce que à la Colombie les hommes son machistas como los Arabes. Machistas. El voudrait si el, tous les hommes à la Colombie, el...son como se dice, dragan les femmes. Dragan y tatata. Y le jour que la dame esta comme ça (montre un gros ventre). Salga, laisse la ,la... fiancée de ellos, no, la laisse<sup>750</sup>. »

Le non-dit ou l'implicite de cette phrase correspond à sa situation personnelle où non seulement les deux pères de ses enfants l'ont rejetée à l'annonce de ses grossesses, mais n'ont pas contribué aux dépenses relatives aux soins des enfants, la plaçant à chaque fois dans une situation d'extrême précarité. Homme machiste et avarice semblent pour Anna faire partie du même ensemble, elle ne le détaille donc pas plus précisément.

Les discours prennent donc forme, non sur cette demande de renoncement professionnel – qui pourrait sembler légitime aux yeux des femmes – mais sur les effets produits au sein du couple par cet abandon du travail salarié. Non seulement cela est vécu comme une entrave sociale (Isabel se sent isolée) mais également comme un moyen avilissant d'être dépendante de l'argent de son compagnon, de ses largesses et bien plus souvent du côté pingre et mesquin qui est ainsi mis à nu. Les rapports monétaires au sein du couple se soldent par de multiples conflits et renforcent les rapports de dominations. Amalia et Marisol auront des discours similaires sur leur vie avant la migration :

MS : « Mes enfants voulaient un gâteau, quelque chose, gâteau ça se dit ici. Non ? Je n'avais pas d'argent. Pas un euro, je n'avais pas d'argent pour acheter quoi que ce soit à mes enfants. Lui ne rentrait pas pendant deux jours, trois jours il ne rentrait pas. J'ai souffert beaucoup, beaucoup de ça, beaucoup. Je ne crois pas que quelqu'un ait souffert comme moi (*silence*).

D : Et quelle raison avait-il de ne pas te donner de l'argent ou de te permettre de travailler ?

MS : Parce que je ne pouvais pas travailler après, quand j'ai eu deux enfants.

---

<sup>749</sup> GILLE Isabel, Opus Cit., p. 100.

<sup>750</sup> Anna 1<sup>er</sup> entretien, p. 20.

D : La grand-mère ne pouvait pas ?...

MS : Mais s'en occuper, mais... non, lui ne voulait pas, comment travailler avec les enfants, mes enfants vont pleurer et tout ça, mais il me donnait, mais très peu, il me donnait l'argent qui se dépensait très très vite. C'est pour ça aujourd'hui comme... aujourd'hui avec mon travail, je dépense, je ne dépense pas, je sais quoi faire de mon argent<sup>751</sup>. »

Travailler représente une forme de libération primordiale pour ces femmes. Elles ne sont plus assujetties aux désirs des hommes de leur procurer de quoi subsister, à elles et leurs enfants, elles peuvent décider et planifier leurs dépenses, elles n'ont plus à justifier de leurs choix. En revanche, le type de travail exercé (excepté pour Silvia et Maria) ayant été choisi par défaut, est rarement l'objet de discours élogieux.

Margaret Maruani dans son ouvrage sur le travail des femmes<sup>752</sup> propose de distinguer emploi et métier. Marie Duru-Bellat<sup>753</sup> reprend cette distinction pour évoquer la scission dans les « destins sociaux » entre filles et garçons. Emploi serait à utiliser lorsqu'il s'agit de se positionner par rapport au marché du travail (emploi ou chômage, stabilité ou précarité, quotité de temps de travail, etc.). Par exemple en 2009, en France, 47,7% des actifs étaient des femmes<sup>754</sup>. Le terme métier, lui, recouvrirait les conditions d'exercice de l'activité (salaire, carrière qualifications, conditions de travail). Le rapport à l'emploi serait relatif dans les récits collectés aux rapports à l'individu, au couple : accepter ou non l'emploi de sa compagne, opter pour tel emploi et le second aux rapports de l'individu avec la société plus généralement. C'est sur ce dernier élément que font jour à la fois les plus grandes disparités entre hommes et femmes et où pourrait s'articuler une volonté d'amélioration collective par le recours à la loi, comme le fait ponctuellement Anna : « La ségrégation demeure un des traits structurants du marché du travail. Dans l'univers professionnel, la parité est là : les femmes représentent près de la moitié des actifs. Mais elle ne rime ni avec mixité ni avec égalité<sup>755</sup>. »

Amalia évoque effectivement le fait d'être constamment employée à temps partiel depuis son

---

<sup>751</sup> Entretien Marisol n°2, p. 22 : « MS : Mis hijos querian una galleta algo, gâteau dice acá ¿no? Yo no tenía dinero. Ni uno euro no tenía dinero para comprarselo para mis hijos. El no llegaba dos días, tres días no llegaba. Yo he sufrido mucho mucho por eso yo, mucho. No creo que hay alguien haya sufrido como yo. (silence)

D : ¿Y qué razón tenía él, de no te dar dinero o de no permitir que trabajas?

MS : Porque yo no podía trabajar ya después cuando he tenido dos hijos

D : ¿La abuela no podía...

MS : Pero cuidarlo, pero... no, él no quería como va a ser a trabajar con hijos, mis hijos van llorar todo eso, pero, me daba, pero poquito, me daba él plata es que mas rapidito se gastaba. Por eso ahora como... ahora yo con mi trabajo, gasto no gasto, yo sé que hacer de mi plata. »

<sup>752</sup> MARUANI Margaret, 2011 [2004], *Travail et emploi des femmes*, La découverte, Paris, 126 p.

<sup>753</sup> DURU-BELLAT Marie, 2004 (2<sup>e</sup> édition), *L'école des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, Paris, 272 p., p. 164.

<sup>754</sup> MARUANI Margaret, 2011, Op. Cit., p. 9.

<sup>755</sup> Ibidem p. 34.

arrivée en France<sup>756</sup>. C'est le cas de la majorité des emplois à domicile. Toutes les femmes sont donc obligées de cumuler plusieurs activités, différents « patrons ». Seule, Isabel, avec des conditions déplorables, était qualifiée à l'équivalent d'un homme pour sa force de travail et son « rendement » à la ferme. Employée à temps plein, ses heures n'étaient pas comptées et elle travaillait même les jours fériés, obligée de se trouver des occupations pour ne pas obtenir de nouvelles tâches « pour l'occuper ». Était-elle pour autant rémunérée à hauteur de son travail ? Elle affirme que non ; sa position de « faisant presque partie de la famille » la contraignait à accepter des corvées en dehors des tâches exclusivement agricoles. Un homme aurait-il eu un destin identique dans la même situation ? C'est peu probable, mais son récit n'en fait pas mention, n'évoquant même pas cette possibilité. Les conditions de travail d'Isabel paraissent donc inhérentes à sa situation de femme migrante pauvre, autour de la Seconde Guerre mondiale en milieu agricole.

En France, une étude récente<sup>757</sup> a mis à jour, que l'une des disparités majeures entre hommes et femmes, constatée en terme de métier et de salaire, était celle de la famille. Ignorée lorsqu'il s'agit d'employer un homme, elle devient une entrave ou un frein lorsque la femme affirme être en couple ou avoir des enfants. Les femmes fortement diplômées sont majoritairement celles qui demeurent célibataires (10% de la population féminine est célibataire contre 19% des hommes<sup>758</sup>). L'auteure suppose que les femmes ne trouveraient pas à se marier en raison justement de leur haut degré de qualification professionnelle.

« L'impact de cette « sélection matrimoniale » est d'autant plus probable qu'en France, la femme se marie en général avec un homme un peu plus diplômé, ce qui est à l'évidence difficile lorsqu'on est soi-même bien doté sur ce point, l'inverse valant pour les hommes les moins diplômés et /ou qualifiés. Mais une autre piste est tout à fait concevable, ce serait parce qu'elles sont mariées que les femmes deviennent moins souvent cadres, le mariage lui-même devenant la variable causale pertinente. En fait, l'observation de différences de rendement de diplômes de même niveau chez les hommes et les femmes de statut matrimonial différents, conforte la seconde thèse et permet d'affirmer que c'est bien le mariage en lui-même qui est principalement à l'origine des différences constatées<sup>759</sup>. »

La norme une fois intégrée, par contre effet du stigmat (Goffmann) ou par assimilation du stéréotype (Guillaumin<sup>760</sup>), il semble donc logique que les femmes s'en saisissent. Il en va de

---

<sup>756</sup> Entretien n°2, p. 18.

<sup>757</sup> DURUBELLAT Marie, 2004 (2<sup>e</sup> édition), *L'école des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, Paris, 272 p., p. 189.

<sup>758</sup> Ibidem.

<sup>759</sup> Ibidem, p. 190.

<sup>760</sup> GUILLAUMIN Colette, 1978, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes » in Questions Féministes, n° 2, les corps appropriés (février 1978), pp. 530, Nouvelles Questions Féministes &

même pour les femmes migrantes qui sont plus nombreuses que les Françaises nées en France à vivre seules<sup>761</sup>. On pourrait supposer que l'obligation pour elles de travailler afin de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants (hommes refusant fréquemment de participer aux frais d'entretien<sup>762</sup>) les pousse à demeurer célibataires afin de ne pas sombrer dans un nouveau cercle de contraintes tacites avec un nouveau partenaire.

Un nombre important de travaux récents<sup>763</sup> a mis en avant l'apparition d'une division des emplois spécifiquement réservés aux femmes migrantes et qui recouvre les soins à la personne « le care ».

« Dans le secteur des emplois domestiques existent des situations proches de l'esclavage. Les femmes qui viennent d'arriver en France seules se retrouvent souvent très dépendantes d'un employeur, car elles n'ont aucun moyen de se loger et aucun droit à des aides sociales. (...). Une distinction s'impose cependant entre des situations d'esclavage pur et simple qui signifient une privation de liberté (retrait du passeport), une maltraitance et des atteintes à la dignité, et celles qui relèvent « seulement » du non respect du droit au travail<sup>764</sup>. »

Cependant, les situations de souffrance au travail par non respect des droits des personnes paraissent être la norme en ce qui concerne les premiers emplois des femmes interviewées : Amalia évoque l'exploitation<sup>765</sup> par des membres de la communauté latino-américaine à Paris lors de son arrivée, qui cumulaient logement et emploi ; Monica<sup>766</sup> celle de sa première employeuse ; Anna évoque le terme d'esclave à plusieurs reprises concernant le travail et dénonce diverses situations<sup>767</sup>. Elle est la seule qui paraît lutter régulièrement et ouvertement pour obtenir de meilleures garanties salariales. Tout son discours assimile souffrance et travail<sup>768</sup>, dont le seul but est de subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants. Afin de palier

---

Questions Féministes, <http://www.jstor.org/stable/> consulté le 7/10/2013 : analyse des rapports de classes de sexe, ou les rapports de sexage : « L'appropriation collective des femmes (la plus «invisible» aujourd'hui) se manifeste par et à travers l'appropriation privée (le mariage), qui la contredit. L'appropriation sociale (collective et privée) se manifeste à travers la libre vente (récente) de la force de travail, qui la contredit », p. 30.

<sup>761</sup> MERCKLING Odile, 2012, *Parcours professionnels de femmes immigrées et de filles d'immigrés*, L'Harmattan, Paris, 296 p., p. 78.

<sup>762</sup> MERCKLING Odile, 2012, *Ibid.*, p. 79.

<sup>763</sup> ROULLEAU BERGER Laurence, 2010, *Migrer au féminin*, PUF, Paris, 183 p.

FALQUET Jules et alii, 2010, *Le Sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Les Presses de Sciences Po, Paris, 278 p.

Cahiers du CEDREF *Femmes, genre, migrations et mondialisation : un état des problématiques*, cahier de 2008, Université Paris 7 Denis Diderot, 295 p.

<sup>764</sup> MERCKLING Odile, 2012, *Opus Cit.*, p.138139.

<sup>765</sup> Amalia entretien n°1, p. 5 : « Et même je travaille, je sors à cinq heures du matin à travailler avec une Péruvienne qui m'a exploité. Je travaillais. »

<sup>766</sup> Entretien n°1 Monica, p. 4. : « Elle voulait que je fais tout, tout, tout (...) elle voulait profiter de moi. »

<sup>767</sup> Par exemple : tentative de viol (entretien n°1, p. 20), horaires, travaux pénibles (entretien n°1 pp. 34 à 36), refus de paiement des congés payés (entretien n°1, p. 22), etc.

<sup>768</sup> Anna, entretien n°1, p. 13 : « Trabaje como una salvaje y yo payé l'avocat. » : J'ai travaillé comme une

les premières nécessités et en l'absence d'aide extérieure, elle est dans la nécessité de travailler durement. Et pour pouvoir travailler il lui faut faire garder ses enfants et payer ce service. Argent et travail fonctionnent en boucle et s'assimilent souvent dans les discours.

Il faut tout de même préciser que Silvia BS et Maria n'évoquent absolument pas le travail en ces termes. L'une et l'autre exercent dans des domaines professionnels assez valorisés socialement (recherche et monde littéraire) et qu'elles ont choisies. Maria a étudié longuement à l'Université (doctorat en mathématiques) et Silvia BS vit de l'écriture dont elle ne peut se passer. De plus, ou de manière corollaire, elles sont issues toutes deux de milieux sociaux favorisés qui ne les ont pas placées dans des situations de précarité financière avant ou après leur migration. Leurs problématiques du travail relèvent donc assez peu des problématiques précédentes. *A priori* leur absence de discours à ce propos tendrait à penser qu'elles ont été assez protégées, même s'il paraît tout à fait improbable qu'elles n'aient pas été confrontées dans leurs milieux professionnels respectifs à une discrimination qui affecte toute la société. Aucune des deux d'ailleurs n'évoque la migration comme impératif économique ou de protection de leur personne mais plus comme une chance ou un choix délibéré.

### 3. La vie rêvée

Chacun rêve, se rêve, ici, ailleurs, dans une autre vie, dans un autre soi. Parfois la migration a été le support de tous les rêves de tous les espoirs, d'un meilleur possible pour les femmes rencontrées. Rêver de partir, rêver de s'enfuir. Chacune a dépeint des situations familiales, conjugales, emprises de désillusions ou/et de violences. Parfois aussi le rêve est de revenir, de rejoindre au plus vite ce que l'on a quitté sans vraiment l'avoir voulu, désiré. Que disent ces femmes de leurs rêves, quelles places occupent-ils dans leurs récits ?

Une exposition récente était intitulée « Vos rêves nous dérangent », la quatrième de couverture de l'ouvrage<sup>769</sup> issu de cette manifestation indiquait que :

« Survivre, ou aider à survivre, partir, changer, migrer restent les désirs premiers des habitants de plus la moitié de notre planète. Et il y a toujours un lieu rêvé, désiré, d'où l'on imagine pouvoir se reconstruire et aider ceux restés dans la misère. »

Le désir ne s'arrête heureusement pas à la porte du pays de migration mais peut encore susciter d'autres rêves et d'autres voyages, parfois même en écritures. C'est le cas de l'écrivaine qui se remémore son pays dont l'évocation se confond avec le songe :

« Le souvenir fragile pourrait faire naufrage, l'histoire de la plaine se volatiliser, la réalité de ma vie dans le monde que j'ai quitté se changer en monde imaginaire de l'écriture. (...) Ma réalité est une région où le Temps ne s'aventure pas. C'est pourquoi elle n'a pas de passé. *Je*<sup>770</sup> ne l'a vécu que par personne interposée ; elle se confond avec les rêves (...) <sup>771</sup>. »

Car effectivement la vie rêvée peut-être aussi celle que l'on écrit soi-même, seule, devant sa table à écrire ou celle que l'on lit et dont on épouse les rêves. Les écritures produites ou lues peuvent donc conduire aux voyages imaginaires et flotter longtemps, dans un « hors temps » de l'immatérialité de nos pensées. Cependant, dans les lignes qui suivent ce sont les rêves éveillés ou formulés consciemment qui seront pris comme référence. Ceux que l'on ose dire et partager, comme « objet d'un projet, d'un désir<sup>772</sup>. »

---

<sup>769</sup> PINZON Dulce, 2013, in POTTE-BONNEVILLE Mathieu & OGILVIE Bertrand (textes), PINZON Dulce, SUBOTZKY Mikhael & BHADRA Achinto, (photographies), *Vos rêves nous dérangent*, Actes Sud-Parc de la Villette, Paris, 79 p.,

<sup>770</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>771</sup> BARON SUPERVIELLE, 2002, Opus Cit., p. 40.

<sup>772</sup> Définition de rêve in <http://www.cnrtl.fr/definition/rêve>

### 3.1. L'exil pour la liberté ?

Amalia évoque avec plaisir ce grand frère voyageur qui envoyait des cartes postales des quatre coins du monde. Ces cartes contenaient une part de rêve, qui déjà la transportait ailleurs. Le rêve commence dans l'enfance et va la poursuivre des années durant, même s'il prendra du temps à se concrétiser.

« C'était un rêve de partir. Et à partir de cet instant, comme il en parlait et qu'il envoyait des cartes postales et... alors je me suis fait un rêve. C'est pour ça que toute ma vie je me suis dit : « avant de mourir je voudrais connaître. M'en aller, en Europe ou aux États-Unis mais je voulais m'en aller. » C'était un rêve. C'est la vérité. J'ai choisi, et j'ai choisi le moment... Et, parce que je me suis dit quand je me suis mariée, je me suis dit : « Jamais je ne vais partir, parce que je suis condamnée à une vie, celle du père de mon fils. Il a un frère qui est malade plus sa mère qui est malade, moi avec les enfants, c'est à dire que je dois m'occuper de cette femme, plus du fils... handicapé, donc je ne vais jamais partir. » Mais avec les choses du destin, ils meurent tous les deux. La belle-mère meurt, elle qui était méchante avec moi, super, super méchante<sup>773</sup>. »

Pour elle ces deux décès la libèrent d'une lourde entrave, d'une « condamnation » à la prise en charge de sa belle-famille. Entrave liée à sa condition de femme et d'épouse : en épousant son mari elle épouse – comme elle le dit si bien – « la vie de son mari » et endosse en qualité de femme, la charge des enfants et des malades de la famille. Si le mariage semble faucher son projet de départ, les deux disparitions successives (beau-frère et belle-mère) permettent de reconsidérer cette possibilité, car paradoxalement l'éducation de son fils ne semble pas un obstacle à ses intentions de migration. Elle peut enfin réaliser son rêve : voyager. Elle me le confie d'emblée<sup>774</sup>, la raison pour laquelle elle est vraiment partie du Pérou est son rêve de voyages.

Lors d'un entretien sur France Culture<sup>775</sup>, Silvia Baron Supervielle indique et insiste sur l'envie, le besoin de liberté qui a accompagné sinon motivé son choix de migration. Elle

---

<sup>773</sup> Amalia entretien du 16/02, p. 3-4 : A : « Era un sueño salir. Y a partir de este momento como el hablaba, y enviaba postales y... entonces yo me hice un sueño. Es por eso que toda mi vida decía yo : « antes de morir quisiera conocer. Irme a Europa o Estados Unidos pero quisiera ir, era un sueño. » Eso es la verdad. Y escogí, escogí el momento...eh yo porque yo dije, cuando yo me casé, yo dije « yo nunca voy a salir, porque estoy condena a una vida, de la cual el padre de mi hijo, tiene un mi hermano que es enfermo, más su la madre que es enferma, yo con hijos, o sea yo tengo que hacer cargo de esta mujer, mas el niño... handicapé, entonces yo no me voy nunca a ir. » Pero por cosas del destino, mueren los dos. Muere la suegra que era mala conmigo, super, super, mala... »

<sup>774</sup> Idem, p. 2 : « De verdad, verdad, ¿tu sabes qué?, ¿Por qué más que nada yo he salido del Perú ? »

<sup>775</sup> Émission « Hors champs » avec Laure Adler le 11 mai 2010. <http://www.franceculture.fr/emission-hors-champs-silvia-baron-supervielle-2010-11-05.html>

emploie à plusieurs reprises le terme de liberté. Comme cette piste me semble judicieuse, je l'évoque avec Anna :

« Hier, j'ai écouté une émission de radio, d'une...d'un auteur, d'une femme qui écrit, une écrivaine et elle disait pour elle, elle est d'Amérique du Sud aussi, que pour elle, l'exil, il y avait quelque chose de l'ordre de la liberté, il y avait des exilés, même si c'était un exilé pour des raisons économiques<sup>776</sup>.»

La réponse d'Anna, toute polie, après que j'ai tenté de lui expliquer ce que j'avais compris est : quelle liberté ? Elle n'a jamais eu cette impression ni en Colombie, où elle pourrait retourner quand elle le souhaiterait, ni en France. « Cela dépend des problèmes de la vie » dit-elle<sup>777</sup>. Pour elle, son arrivée ne rime pas avec liberté mais avec pleurs. Elle venait pour travailler et pleurait sa fille restée en Bolivie. Condition de mère isolée, désargentée, encouragée à tout quitter pour lui envoyer de quoi pourvoir à ses besoins. La liberté n'est vraiment pas celle du voyage.

La liberté pour Anna est celle des rapports humains, très différents. La manière de vivre où chacun peut entrer au domicile de l'autre pour se saluer, discuter<sup>778</sup>. Les maisons de plain-pied favorisent ces rapports très familiaux, c'est la liberté de rentrer dans les habitations des uns et des autres et d'y être bien accueilli. La liberté pour Anna est donc un phénomène d'interactions collectives, une manière de se socialiser, en aucun cas un rapport à soi-même.

Ce qui est clair c'est la distinction nette de ce que recouvre le mot liberté pour Anna et Silvia BS. Comme un phénomène de classe sociale, où la liberté individuelle serait un luxe auquel certain(e)s n'ont pas accès. En aucun cas Anna n'envisage sa migration comme un choix délibéré, mais juste comme une opportunité qu'elle se sentait obligée de saisir pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille. Il n'y a pas de recherche, de quête identitaire en prenant le chemin de la France même si une fois parvenue à destination ces questions se poseront forcément. Pour la femme de lettres en revanche, l'idée du voyage est un vrai parcours intérieur et une exploration intime :

« De même que, à l'âge de cinq ans, je fis un effort désespéré pour faire la découverte de mon énigme en me lançant dans le tunnel noir, de même plus tard je bondis à travers l'océan pour tenter de me rapprocher de moi-même et de m'atteindre. Sortir de là : le périmètre connu, les couleurs familières, les sons à portée de bouche. Entrer

---

<sup>776</sup> Anna, entretien n°2, p. 20.

<sup>777</sup> Idem, p. 21.

<sup>778</sup> Anna entretien n°2, p. 22. A : «Y por exemplo, vous êtes, vous êtes tranquille, cuando il y a quelqu'un arrive à la, à la. Parce que nous, nous sommes, comment se dice, si quelqu'un va d'ici à la Colombie, nos trouvons como, como la famille, como. Por exemplo, yo habita à la Colombie, no existe deuxième étage, troisième. Ça veut dire que je soy ici, il y a un ami que rentro por dire bonjour, il y a tout le monde que rentra c'est libre de, de venir à dire bonjour no importa. »



dans l'énigme de l'univers. Suivre l'élan d'aller vers l'étranger. De recommencer ailleurs. De défier l'acte gratuit de naître.

Tout ce qui est loin est miroir de l'âme. Partir signifiait démasquer mon éloignement. Je me suis laissé conduire par le rêve. En arrivant au nouveau rivage, je crus donner à ce rêve une réalité. A l'éloignement une langue. A l'écriture deux langues<sup>779</sup>. »

Ni Anna, ni Marisol n'ont rêvé de partir, Monica et Isabel y ont trouvé une issue presque vitale, toutes les quatre y ont été contraintes de diverses manières. Les rêves ont certainement à voir également avec ces phénomènes de nécessités et d'urgences. Isabel, ne se rêvait ni dans une autre langue, ni dans un autre lieu, elle était dans une problématique de survie. Monica devait fuir pour juste permettre à ses enfants de manger. Elles ne migraient pas pour se chercher ou pour se trouver mais bien pour parvenir à vivre ou à survivre au mieux.

Avec Marisol je tente également d'évoquer le sentiment de liberté pensant qu'il évoque quelque chose de connu pour elle, encore une fois, « ma » liberté m'est retournée gentiment.

« Personne ne t'empêche (*grand rire franc*). Bien sûr, personne ne peut rien dire sur ce que tu vas faire de ton argent, personne, ce que tu dépenses, personne, personne, je sais quoi faire de mon argent avec mon travail, avec lequel, avec, comme je gagne parce qu'à moi, personne ne me donne quoi que ce soit.

D: Pour toi la première liberté d'une femme c'est l'argent ?

MS: Mmm...

D: Oui ou non?

MS: Liberté?

D: Si.

MS: Non, non (petit rire comme de confusion)

D: Il n'y a pas de liberté?

MS: Bien sûr, si tu as de l'argent maintenant, tu peux acheter ce que tu veux, tout. Eh bien, si tu n'as pas d'argent

D: Mmm

MS: Si tu n'as pas de travail, ici est c'est pire. Si n'as pas de travail, comment tu peux vivre? Comment tu peux payer pour l'endroit où tu vis? Qu'est-ce que tu peux payer ? Qui peut ? Oh ! C'est si triste ici. Quand on a pas de travail. (*Silence*) C'est pourquoi je suis désespérée parce que si je ne travaille pas qui va m'entretenir ? (*Rires*) Qui va me donner ? Personne<sup>780</sup>. »

---

<sup>779</sup> BARON SUPERVIELLE, 2002, Opus Cit., p. 64.

<sup>780</sup> Marisol, entretien n°2, pp. 22-23 : MS : « Nadie no se mete (*grand rire franc*) ; Claro nadie no puede decir nada donde vas a llevar tu dinero, nadie, qué gastas, nadie, nadie yo sé que hacer de mi dinero con mi trabajo yo que, con yo, con, como si me estoy ganando, porque a mi no me está dando nadie.

D : Para ti la primer libertad de una mujer es el dinero

MS : Mmm

D : ¿ Si o no ?

MS : ¿ Libertad ?

D : Si

MS : No, no (petit rire comme de confusion)

D : ¿ No hay libertad ?

MS : Claro si tienes dinero ya, te puedes comprar lo que quieres, todo. Pues si no tienes dinero

D : Mmm

Là encore la notion de liberté est supplantée par des nécessités de l'ordre de la survie, du besoin élémentaire. L'accès, la maîtrise de l'argent même si ce sont des éléments extrêmement importants pour Marisol, n'évoquent en aucun cas la liberté – puisqu'ils sont assujettis à la contrainte et à la limite du travail – mais uniquement à la juste possibilité de disposer de son salaire et à ne devoir en rendre compte à personne. Ou presque, car ce qui est évoqué par la suite est justement cette obligation faite aux migrants d'envoyer la « rente migratoire » au pays d'origine...

### 3.2. El dorado ou les rapports d'argent

Dans la « Véritable histoires des super héros <sup>781</sup> » Dulce Pinzon, originaire du Mexique, met en scène des migrants mexicains à New York. Revêtu d'un costume de super héros ou de super héroïne, chacun(e) est photographié(e) sur son lieu de travail, comme s'il/elle l'exécutait ordinairement avec ce déguisement. Les personnes alentour ne semblent d'ailleurs absolument pas se soucier de cet accoutrement, qui apparaît comme familier. Un commentaire indique à côté de l'image les prénom et nom de la personne, son lieu d'origine, le métier qu'il ou elle exerce à New York et le montant de la somme d'argent envoyé par semaine ou par mois à la famille. L'un des clichés montre par exemple Catewomen, un bébé aux bras, une petite fille à ses pieds dans un salon encombré de jouets. Le commentaire signale :

« Minerva Valencia, de Puebla est garde d'enfants à New York. Elle envoie 400 dollars par semaine à sa famille ».

De la même manière on aperçoit Spiderman, le laveur de vitres accroché à une balustrade originaire de l'État de Guerrero qui envoie 500 dollars à sa famille et Superman faisant voler sa cape en livrant ses pizzas à vélo, il envoie quant à lui 500 dollars à sa famille de l'Etat de Puebla.

Les héros, sont ceux d'un quotidien qui ne les a pas toujours valorisés et qui ne prête pas souvent un regard admiratif à leur travail, ni à leur condition de migrant. Le renversement est

---

MS : Si no tienes trabajo peor, acá es peor. Si no tienes trabajo ¿cómo puedes vivir? ¿de qué puedes pagar de donde estas viviendo? ¿de qué puedes pagar? ¿quién puede? ¡oh muy triste acá!. Cuando uno no tiene trabajo.(silence) Por eso yo me desespero porque, si no tengo trabajo quien me va a mantener ? (rises ) ¿ Quién me va a dar? ¡ Nadie. »

<sup>781</sup> Exposition « Vos rêves nous dérangent », Parc de la Villette, Paris, Pavillon Paul-Delouvrier du 25 septembre au 15 décembre 2013, PINZON Dulce, SUBOTZKY Mikhael & BHADRA Achinto.

double : petits métiers, petites personnes, grands héros. Mais de qui sont les héros ces personnages sans sourire ? La photographe a comme réponse :

« Le travailleur immigré mexicain à New York est l'exemple même du héros qui passe inaperçu ; il travaille souvent de très longues heures dans des conditions extrêmes, et économise sur son salaire, si bas soit-il, au prix d'immenses sacrifices, pour l'envoyer au Mexique à sa famille et à sa communauté. Discrètement, l'économie mexicaine est devenue dépendante de l'argent envoyé par les travailleurs résidents aux Etats-Unis. Et inversement, petit à petit, en secret, l'économie américaine devient dépendante de la main d'œuvre mexicaine<sup>782</sup>. »

Les Mexicains de New York ne sont pas isolés dans cette invisibilité du travail quotidien destiné au soutien ou au maintien de la vie des familles demeurées au pays d'origine. C'est le cas de bon nombre de migrants économiques qui ne cessent d'être liés avec le milieu d'origine. On pourrait évoquer le cas de villages subsahariens économiquement conditionnés par l'envoi de la rente migratoire des travailleurs venus en France par exemple mais de manière plus récente les pays de l'Europe de l'Est sont aussi concernés (Roumanie par exemple). Les héros sont donc sous nos yeux mais sans les déguisements de Dulce Pinzon, nous peinons à les voir.

Toutes les femmes rencontrées envoyaient quotidiennement de l'argent à leur famille. Qu'elles aient des enfants au pays ou des parents, chacune se sentait redevable de l'envoi d'une partie importante de son salaire, alors même qu'elles vivaient des situations économiques et matérielles précaires en France. Dans les entretiens recueillis, la figure de « La Chica » apparaît comme celle du sacrifice total. A la fois haïe et admirée par Marisol, la nouvelle compagne de son mari ne cesse de travailler pour envoyer la quasi intégralité de sa solde en Bolivie.

MS : « [Aujourd'hui, la chica travaille ici]<sup>783</sup>

A : La fille elle continue à travailler ici et elle envoie presque (...) Presque la totalité de son salaire à lui. L'est fou là, elle, elle est folle, hein. (...) Presque la... presque tout son salaire elle l'envoie à lui. En plus elle envoie à la maman de lui pour les enfants qu'il faut manger<sup>784</sup>. »

Sa vie en France ne se focalise -à entendre Marisol et Amalia- qu'autour du travail et du gain à envoyer mensuellement. Célibataire, elle cumule les heures et restreint toutes les dépenses

---

<sup>782</sup> PINZON Dulce, 2013, in POTTE-BONNEVILLE Mathieu & OGILVIE Bertrand (textes), PINZON Dulce , SUBOTZKY Mikhael & BHADRA Achinto,(photographies), *Vos rêves nous dérangent*, Actes Sud-Parc de la Villette, Paris, 79 p., p. 28.

<sup>783</sup> MS : « Ahorita la chica esta trabajando acá. »

<sup>784</sup> Entretien à trois, Marisol, p. 8.

possibles en France. Elle parviendrait à envoyer ainsi trois mille dollars chaque mois, ce qui pour Amalia et Marisol paraît être une somme pratiquement inatteignable comme salaire.

“MS : [Si. Trois mille dollars mensuels. C’est pour ça que très vite ils ont acheté un terrain, des maisons, une voiture, tout.

D : Qu’est-ce qu’elle fait comme travail ?

MS : Elle travaille dans un internat. Elle ne sort pas les samedis, les dimanches. Elle travaille tout, tout le temps.

A : Samedi, dimanche], lundi vendredi, samedi, beaucoup.

MS : [ Beaucoup de travail]<sup>785</sup>

A : Y ensuite elle paye pas de maison. Elle paye pas de gaz et pas d'aliments. Parce qu'il a tout à la maison. Ensuite ça veut dire qu'elle travaille pour la vieille la nuit. Elle dort là-bas. Et après c'est le matin, elle se réveille pour se remettre au travail. Vous savez c'est pas une vie, hein. Elle paye pas le centre pour dormir. Elle paye pas le loyer. Pas de (se racle la gorge) maison surtout

D : Mmm...

A : Et tous les charges qu'on paye. Même pour manger elle a tout. Qu'est ce qu'elle a ? Le salaire, le salaire. Elle travaille du matin au soir, samedi, dimanche<sup>786</sup>. »

La Chica est à la fois source de jalousie intense, c’est par l’argent qu’elle parvient à supplanter Marisol dans la vie de son mari, et à la fois source d’affliction car elle représente la soumission totale et inconditionnelle aux désirs de l’homme. Elle est dépeinte sans désirs et vie personnelle, survivant dans le seul but d’envoyer la solde maximale à son amant.

Laura Oso Casa, dans un paragraphe intitulé « Célibataires des projets individuels, imbriqués dans des stratégies familiales<sup>787</sup> », expose en quoi les envois de fonds des migrantes équatoriennes, même célibataires répondent à des exigences familiales multiples.

« Les projets migratoires des célibataires sont habituellement simples : recherche d’achat basique d’une maison ou d’une affaire pour assurer le retour. Les économies sont surtout investies dans un capital matériel et financier. L’absence d’enfants fait que l’investissement dans un capital humain est moins important. Cependant, après avoir couvert les projets individuels c’est également à la famille qu’est destiné le capital. Surtout dans le cas de femmes pour lesquelles, en l’absence d’enfants, une relation de réciprocité et d’obligation est exigée par des envois au foyer d’origine en Équateur<sup>788</sup>. »

---

<sup>785</sup> Entretien à trois, Marisol p. 8 :

MS : « Si. Tres mil dólar mensual. Por eso tempranito se compraron una lote, unas casas, auto, todo

D : ¿ Que hace como trabajo ?

MS : Trabaja con internado. Ella no sale los domingos, los sábados. Trabaja todo, todo el tiempo

A : Sábado, domingo, lundi, vendredi, samedi, beaucoup

MS : Mucho trabajo. »

<sup>786</sup> Idem p. 9.

<sup>787</sup> « Solteros: proyectos individuales enmarcados en estrategias familiares »

<sup>788</sup> OSO CASAS Laura, 2011, « Género, migración y desarrollo. Entre Quito y Madrid, familias ecuatorianas y estrategias de movilidad social », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, [22 | 2011](#),

Pour Marisol, mère en Bolivie et menant une vie de célibataire en France, (tout comme pour Monica), la situation décrite plus haut est quelque peu inversée : c'est d'abord à la famille qu'est destiné l'argent, ensuite seulement les projets individuels (la maison, le commerce) sont possibles. Il en est d'ailleurs de même avec l'ensemble des femmes interrogées ayant des enfants à charge dans le pays d'origine ou non : les envois mensuels concernent prioritairement la famille dans ses nécessités immédiates : alimentation, santé, habitat. C'est après un temps de stabilisation en France, que la rente migratoire peut se partager à des fins plus personnelles. Enfin, pour toutes, il est impensable de retourner au pays sans avoir acquis un bénéfice matériel suffisant (maison avec parfois un commerce ou non).

MS : « Je me sens mauvaise mère, mais, je manque à mes enfants et tout ça ... mais ... Je dois avoir quelque chose pour m'en aller. Je ne peux pas m'en aller comme ça, je ne peux pas m'en aller sans argent. A quoi ça me sert d'être si loin ? Ça ne me sert à rien. Si ça me sert pour quelque chose oui. Une sécurité pour que je puisse acheter un commerce, quelque chose là-bas .

D : Là-bas ? En Bolivie

MS : Une boutique de vêtements je voudrais, comme ça, des vêtements, un commerce, une boutique, un magasin. Ça ou une boucherie, boucherie, poulet, boulangerie, ainsi

D : Pourquoi une boucherie ?

MS : Parce que ça gagne plus. Ça se vend bien. Quand tu as beaucoup de clients, ça le fait bien. Il te...

D : Dans combien d'années tu veux ...

MS : Ici ?

D : Si

MS : Je , si ... si en ce moment, si je vais travailler comme ça, pareil qu'en ce moment, si ça se passe bien toute cette année, dans une année j'achète une maison. Un an encore parce que j'économise mille euros mensuels. Mais sinon, mille euros je devrais travailler plus. Je pense que je vais rester plus, entre trois à quatre ans, mais dans un, non, non je ne peux pas l'assurer parce que la vie n'est pas sûre. Je ne peux pas décider en quelle année je vais pouvoir l'acheter, je ne vais pas m'en aller [sans l'avoir acheté], non, ça. Il peut se passer n'importe quoi. Voilà<sup>789</sup>. »

---

[En línea], Puesto en línea el 27 enero 2012. URL : <http://alhim.revues.org/4077>. consultado el 23 agosto 2013., Traducción personal de : « Los proyectos migratorios de los solteros suelen ser individuales: se busca básicamente comprar una casa o montar un negocio para asegurar el regreso. Las remesas se invierten fundamentalmente en capital físico y financiero. La ausencia de hijos hace que se opte menos por su uso en capital humano. No obstante, más allá de cubrir proyectos individuales también “se piensa” en la familia. Y esto sobre todo en el caso de las mujeres, a las cuales, en ausencia de los hijos, se les exige una relación de reciprocidad y de obligación en los envíos respecto al hogar de origen en Ecuador. »

<sup>789</sup> Entretien n°2, p.19 : « MS : Me siento mal madre, pero yo le extraño a mis hijos y todo eso... pero... tengo que tener algo para irme. No me puedo ir así como, así no me puedo ir sin dinero, ¿De qué me sirve lo que de estar tan lejos ? No me sirve. Sirve con algo, ya. Seguro para yo compro un negocio, yo algo allá.

D : ¿ Allá ? En Bolivia

MS : Negocio de ropas quiero así, ropas, un negocio, una tienda, una magasin. Eso o una carnicería, carnicería, pollo, boulangeria, así

D : ¿ Y por qué una carnicería ?

MS : Porque se gana más. Se vende bien. Cuando tiene un cliente mucho, te da bien. Te...

D : ¿ Dentro cuanto años quieres ?...

MS : ¿ Acá ?

Le projet de Marisol tient du rêve, d'un idéal qui lui paraît absolument ni quantifiable en durée ni en moyens financiers. En plus, elle le pondère immédiatement avec l'incertitude, la précarité de son mode de vie. Elle vise à être une commerçante bolivienne opulente et cette aspiration lui permet de donner un sens à sa présence persistante en France. En élaborant ce projet, elle s'inscrit dans une dynamique collective à la fois en France avec ses amis latinos mais également en Bolivie par la conformation à des usages attendus :

« L'envoi n'est pas seulement considéré comme démonstration des liens affectifs ou comme une "obligation filiale", mais également comme une forme de reconnaissance des services qui se prêtent "en administrant l'argent". En effet, pour qu'un migrant célibataire puisse arriver "à faire quelque chose" dans le pays d'origine, il est nécessaire qu'une personne se charge de traiter ses économies. La gestion du capital financier génère, fréquemment, des conflits dans le sein des familles, à cause des détournements de fonds, ce qui peut avoir un effet négatif sur les relations sociales et émotionnelles des foyers transnationaux<sup>790</sup>. »

Les femmes ont évoqué brièvement le recours à des personnes ressources comme intermédiaire à leurs achats : un vague cousin ou une connaissance. Pour Monica, Anna, Amalia et Marisol, l'usage d'internet leur a permis de voir ou de se projeter dans la maison acquise ou à acquérir. Cela n'exclut pas les possibilités de malversations (Marisol, par exemple paraît une proie facile tant sa naïveté est grande), mais cette technologie offre la possibilité au migrant de visualiser son achat. Ainsi Monica explique qu'elle connaît très bien sa maison mais « je la connais por el internet c'est tout<sup>791</sup>. »

« La famille investit essentiellement les économies dans la rénovation de la maison et, surtout, dans un capital humain (école privée pour les enfants). Comme il a été mis en évidence par d'autres travaux, retirer les enfants de l'école publique pour les mettre dans l'école privée est l'une des stratégies principales de la mobilité sociale que les familles migrantes adoptent, non seulement en Équateur (Egüez et Acosta, 2009), mais également dans d'autres contextes géographiques (Ribas, 2004)<sup>792</sup>. »

---

D : Si.

MS : Yo, si... si ahorita, si voy a trabajar así, como estoy ahorita, si me voy a ir así todo el año, en un año me compro una casa. Un año todavía porque, ahorrando mil euros mensual. Pero si no, mil euros, mas, tengo que trabajar. Pienso quedarme mas, entre tres cuatro años, pero en uno, no no puedo asegurar porque no es seguro la vida. Yo no le puedo decidir si me voy a comprar en tal año no me voy a ir, no, no no hay eso. Cualquier, cualquier cosa pasa. Ya. »

<sup>790</sup> OSO CASAS Laura, 2011, *ibidem*, traduction personnelle de : «Y no sólo se manda como una muestra de los vínculos afectivos o como una "obligación filial", sino igualmente como una forma de agradecimiento por los servicios que se prestan "administrando el dinero". En efecto, para que un migrante soltero pueda llegar a "hacer algo" en el país de origen, es necesario que una persona se encargue de gestionar las remesas. La gestión del capital financiero genera, con frecuencia, conflictos en el seno de las familias, debido a los desvíos de capitales lo cual puede tener un efecto negativo sobre las relaciones sociales y emocionales de los hogares transnacionales. »

<sup>791</sup> Entretien Monica du 26/04, p. 9.

<sup>792</sup> OSO CASAS Laura, 2011, *ibidem*, traduction personnelle de : «La familia ha invertido fundamentalmente las remesas en mejorar la casa y, sobre todo, en capital humano (educación privada de los hijos). Tal y como se

Les entretiens ne permettent pas de déterminer si les enfants restés au pays d'origine des femmes rencontrées avaient ou non été scolarisés dans des établissements privés ou publics. La volonté affichée de leur poursuite d'études comme stratégie de mobilité sociale est évidente mais les moyens déployés sur place pour y parvenir sont demeurés dans l'ombre. On peut d'ailleurs supposer que ce silence dénote qu'elles n'ont pas été le moteur de ces choix mais qu'elles en ont été les accompagnatrices. Les pères des enfants de Marisol et Monica ayant sûrement inscrit eux-mêmes leurs enfants à l'école de leur choix puisqu'en charge des enfants à ce moment là et la sœur d'Anna ayant pratiquement « adopté » sa fille, c'est à leurs propositions et options qu'ont probablement dû se remettre ou se soumettre ces mères éloignées.

Les maisons ou « lote » sont en revanche investis en terme de projet pour soi-même ou pour les siens. Amalia, par exemple, tire une grande fierté d'être parvenue à rénover complètement la maison de ses parents<sup>793</sup>. Toujours en charge de leurs familles demeurées au pays, elles accomplissent leurs rôles de filles et /ou de mères à travers l'envoi de fonds et si un retour définitif au pays ne les fait pas rêver, elles fournissent l'accomplissement d'une part de rêves de leurs familles respectives.

Les rêves plus personnels semblent en revanche se situer en France. Marisol rêve d'opérations esthétiques multiples, Amalia et Monica d'emménagements plus confortables, seuls les désirs de vacances (dans le sud, en Espagne, en Angleterre ou dans le pays d'origine) les éloignent, mais très provisoirement de leur pays de résidence. Elles paraissent, à travers leurs rêves exprimés, habiter le pays où elles demeurent.

### 3.3. Vie familiale, redéfinition des statuts, places

L'alcoolisme ainsi que la dépendance à d'autres drogues<sup>794</sup> apparaît être l'un des facteurs déterminants dans les situations familiales conflictuelles exposées. Certaines femmes semblent en connaître ses effets depuis l'enfance. Elles admettent à la fois que la personne en question n'est pas dans son état normal, une certaine pitié ou compréhension attristée

---

ha puesto de manifiesto en otros trabajos, sacar a los hijos de la escuela pública para matricularlos en la educación privada, es una de las principales estrategias de movilidad social que han seguido las familias de migrantes, no sólo en Ecuador (Egüez y Acosta, 2009), igualmente en otros contextos geográficos (Ribas, 2004.) »

<sup>793</sup> Entretien n°1, p. 27.

<sup>794</sup> cf. entretiens Amalia relatifs à son mari.

accompagnant cette allusion, mais déplorent qu'elles fassent elles, partie des victimes aux premières loges des conséquences de l'usage de ces substances. Ainsi pour Anna, le père accablé va noyer sa souffrance dans l'alcool et conduire toute la famille à la misère. La situation d'indigence et de réclusion est expliquée par le comportement du père qui empêche tout recours à la rationalité. :

« Non à cause de que papa (geste de boire) comme ça pris l'alcool y por ejemplo, el por ejemplo. En plaza de prit la, la, el prit la la el prit l'argent del, del café. Toujours, el toujours el, il n'y pas d'argent. Il dit toujours, je pleure, tout le monde pleure : « mais papa pourquoi vous ne nous achetez pas des chaussures ? »

-« Ah, ben dans vingt jours je le achète des chaussures » Tu attends vingt jours, rien il ne donna rien. Tout le monde pleure n'est pas content parce que papa, non en ce moment papa il prit encore du café. Il y a, pero como es alcohólico, je ne sais pas parce que nous sommes à la campagne et papa partait al pueblo<sup>795</sup>. »

Aucune confiance ne semble possible, les promesses s'envolent après la première gorgée et la personne sous son emprise est dans un état qui n'est plus compatible avec des relations respectueuses :

« Il se soûle, et quand il est soûl, il ne se contrôle plus et il me traite mal moi. Quand il se soûle. C'est pour ça que je lui ai dit : « Tu ne vas pas changer. » Je lui ai dit : « tu ne changeras pas. Pourquoi ? Parce que tu te soûles beaucoup... ton caractère est moche, horrible<sup>796</sup>. »

La seule alternative semble alors être le départ, quitter le domicile familial, quitter l'ami violent. S'il est bien aisé de l'évoquer, même avec la personne intéressée, la concrétisation du départ semble bien plus difficile à réaliser sans aide ou contrainte forte. Elles rêvent de partir mais ne parviennent pas à concrétiser seules ce songe. L'emprise est double : dépendance aux substances et dépendances aux personnes qui sont sous leur emprise.

Anna sera aidée par sa grand-mère, sa marraine puis sa sœur afin de quitter le domicile familial mais elle tentera d'y retourner une fois enceinte. C'est son rejet (avec menace de mort) qui coupera de manière durable les ponts avec ses parents. Marisol ne parvient pas à quitter son ami qui a les mêmes soucis d'alcool que son mari. C'est ce dernier, extrêmement violent, qui a mit fin à leur relation. Marisol décrit leurs disputes fréquentes, mais jamais elle ne raconte une seule tentative de sa part de se séparer physiquement de lui. Quant à Amalia c'est le décès de sa belle-mère qui d'une certaine façon la délivra de la dépendance familiale.

---

<sup>795</sup> Entretien Anna n°1, p.3.

<sup>796</sup> MS, entretien n°2, p. 11 : « Se emborracha y cuando se emborracha, no se controla y me trata mal a mí. Cuando se emborracha. Por eso yo lo he dicho: “ Vos no vas cambiar.” Le he dicho, “no vas cambiar. ¿por qué?, porque te emborrachas vos muy... tu carácter es feo, horrible. »



Seule, Monica met son mari à la porte, mais c'est finalement lui qui l'oblige à fuir à l'étranger.

Chacune décrit une situation peu enviable dans le pays d'origine. La migration sert alors de support à d'autres rapports familiaux, filiaux, même pour celles qui n'évoquent pas ce passé en terme de douleur. Quand Silvia décrit son père, par exemple, elle évoque le caractère misogyne de ses affections :

« Il avait une grande prédilection pour les garçons. Il ne dissimulait pas cette préférence injuste, voire vaniteuse. Ce trait de caractère reste pour moi dans l'ombre. J'ignore s'il eut conscience de sa défaillance, et s'il en souffrit<sup>797</sup>. »

Si la première distance avec le père a été la distance mentale, la seconde a été géographique, et elle semble rêver à un rapprochement paternel avec son deuil et grâce à l'écriture :

« J'ai de la place pour lui écrire dorénavant. J'ai des jours et des jours, des pages et des pages, des dimanches et des dimanches pour entendre son silence. J'ignore si mon père avait la mesure de l'amour qu'il éprouvait pour moi. Occupé comme il l'était par ses affaires, distrait par l'observation des êtres, par la subtilité des formes, par les nuances d'un film, d'un tableau, d'une pièce de théâtre<sup>798</sup>. »

La migration permet de définir de nouveaux rôles et de nouvelles places au sein du couple ou de la famille. Émancipation pour Silvia BS, vie de femme mariée pour Maria, fuite pour Monica et Amalia, nouveau départ pour Anna.

Le leurre est de courte durée pour Anna, qui, bien que changeant de rôle (elle est engagée dans une cohabitation conjugale pour la première fois), se retrouve à une place presque identique à la précédente (mère isolée prise entre l'obligation de travailler et celle de garder son enfant) qui l'empêche également de bénéficier d'une formation linguistique à laquelle elle aspire.

Amalia parvient à fuir des relations conjugales insatisfaisantes et Monica la tyrannie d'un ex-mari revanchard. Toutes deux parviennent en peu de temps à s'inscrire dans des projets de formation et à élaborer de nouveaux projets de vie (musique et vie commune pour Amalia, professionnel et amoureux pour Monica).

Le côté fleur bleue apparaît malgré tout dans les désirs et les rêves, avoir un amoureux, fonder une nouvelle famille sont des aspirations affichées pour Amalia et Marisol. Monica est plus est plus prudente ; avoir un ami oui, partager sa vie non. Quant à Anna, elle est particulièrement discrète sur ce point.

---

<sup>797</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cit., p. 64.

<sup>798</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cit., p. 64.

Les bénéfiques pour Marisol et Anna sont plus nuancés et lorsqu'ils sont réels, ils se sont inscrits dans un changement à long terme. Si Marisol entretient une nouvelle relation, elle paraît avoir beaucoup de similitudes avec la précédente, extrêmement violente (les deux hommes amis, proviennent de la même localité d'origine, exerçaient le même travail et ont le même penchant pour l'alcool). La différence notable est que la violence ne s'exercerait cette fois-ci uniquement en cas d'alcoolisation (dont on ne connaît pas la fréquence) et que les humiliations ne sont pas au centre de leurs rapports.

Anna, après de longues années passées en France, parvient depuis seulement quelque temps à vivre de manière indépendante, sans la pression quotidienne du père de son fils. Elle se projette et négocie des emplois lui garantissant un minimum de prestations sociales (retraite notamment). On pourrait dire qu'elle passe de la précarisation (situation illégale, travail non déclaré, etc.) à une forme de stabilité.

Ces deux femmes recourent à de multiples appuis amicaux pour parvenir à s'affirmer. Si Anna est encore très angoissée et accaparée par les désirs ou besoins de son fils, elle parvient peu à peu à se construire des temps et des espaces qui lui sont uniquement dédiés (lecture dans le métro, lèche-vitrine, émissions télévisuelles, etc.). Avec le temps on peut supposer que Marisol aussi trouvera des espaces de retour sur soi plus longs afin de faire émerger ses désirs et son pouvoir sur le monde. Elle a d'ailleurs déjà commencé cette culture de soi, timidement, au fond de son sac. Et puis, il est doux de croire, à l'instar d'Armelle Testenoire qu'en rêvant elles préparent déjà leur révolution :

« Par l'imagination, les femmes échappent au réel. Elles le tiennent à distance, le supportent en gardant par devers elles la conscience de ne pas coïncider avec ce que les autres pensent qu'elles sont. L'imagination maintient un potentiel de résistance qui demeure intérieur tant que les conditions matérielles ne permettent pas de l'actualiser. Lorsque le contexte historique évolue, l'imagination devient un outil de transformation de la réalité car elle prépare à une activité hypothétique par la mise en scène de soi selon un scénario inédit<sup>799</sup>. »

---

<sup>799</sup> TESTENOIRE Armelle, 2012, « Quand les femmes ne cèdent plus... L'accès des femmes kanak à la formation continue » in Subjectivités et rapports sociaux, Cahiers du Genre n°53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p., pp. 19-36, p. 25.

## Synthèse

### Des discours ou des perspectives genrées ?

Interroger uniquement des femmes est-ce produire ou induire des discours genrés ? Les femmes rencontrées ont évoqué chacune à leur manière, des épisodes intimes liés à leurs conditions de femmes. Pourtant, définir les contours d'une perspective genrée pour un phénomène social n'est pas chose aisée. La notion d'intersectionnalité, qui croise les phénomènes de genre, classe et sexe, rend compte de cette difficulté et de la nécessité à penser les dominations comme multifactorielles et complexes. L'anonymisation des entretiens et le sexe social du chercheur peuvent être des appuis à des confidences intimes qui sont indéniablement liées à leur perception des questionnements sur l'écriture. Si certaines écrivaines insistent sur l'importance de détacher genre et écriture pour ne se focaliser que sur l'œuvre, l'expérience des autres, inscrite dans leurs récits, se nourrit de cette manière d'être au monde.

C'est ainsi que les phénomènes de violence sont souvent intégrés dès le plus jeune âge et rendent compte des dévalorisations multiples qui empêchent les personnes, parfois inconsciemment, à se considérer comme sujet autonome agissant. La plupart des femmes expriment des situations de détresse affective avant le départ pour la France. Mais la migration en situation de précarité accentue les potentialités de violences multiples : conjugales, sur les lieux de travail, avec les communautés, avec les populations locales. L'impossible recours à la loi renforce, voire encourage, ces dominations. Le travail est souvent un enjeu important de tensions contradictoires, il est à la fois vecteur d'autonomie et d'aliénation.

Le rêve est alors un moyen idéal pour s'échapper d'une réalité trop sombre et peu enthousiasmante. Si pour la femme de lettres l'exil a été synonyme de liberté, les autres n'envisagent pas la liberté par la migration économique. L'envoi d'argent à la famille est à la fois une nécessité, mais également le support à des relations sociales et à des rêves d'un futur plus doux mais qui paraît inaccessible tant il est lointain et imprécis.

En revanche, la migration a redistribué les places et les rôles au sein de la cellule familiale. Si certaines mettent plus de temps à s'extraire des anciens modèles qui les gouvernaient, toutes modifient leurs manières d'être en s'octroyant peu à peu des moments de retour sur soi, de

soin de soi, parfois par l'écriture, qui peuvent être le ferment d'un bouleversement plus important.

## Transition

### « Trouvez-le surprenant même s'il n'est pas singulier »

Interroger le rapport à l'écrit dans une société lettrée, revient à interroger des pratiques ordinaires, des usages routiniers qui font partie de notre environnement habituel. Souvent dans le flot de la vie quotidienne nous sommes pris par des automatismes et des prêts-à-penser. Tout paraît naturel, alors que nous avons appris. Tout paraît évident, alors que nous avons construit. Tout paraît facile, alors que nous avons expérimenté maintes fois. Si écrire et parler les langues familières semble si aisé à l'âge adulte, c'est que nous avons oublié les longues périodes d'apprentissage, d'imprégnation et de tâtonnements divers qui ont façonné nos savoir-faire.

L'observation telle que la préconise Bertold Brecht dans l'ouverture de « l'exception et la règle<sup>800</sup> », afin de déjouer les abus d'inégalité et la toute-puissance des conventions sociales pourrait être un moyen d'investigation de la vie quotidienne, afin peut-être de la réinventer ou de la transformer :

« Observez bien le comportement de ces gens  
Trouvez-le surprenant, même s'il n'est pas singulier  
Inexplicable même s'il est ordinaire  
Incompréhensible, même s'il est la règle  
Même le plus petit acte, simple en apparence  
Examinez-le avec méfiance ! Surtout de ce qui est l'usage,  
Examinez la nécessité  
Ne trouvez pas naturel ce qui se produit sans cesse !  
Qu'en une telle époque de confusion sanglante  
De désordre institué, d'arbitraire planifié  
D'humanité déshumanisée  
Rien ne soit dit naturel, afin que rien  
ne passe pour immuable. »

Véritable charte de l'enquête en milieu connu, elle pourrait servir d'avertissement à toute investigation débutante. C'est l'occasion aussi pour l'observateur, le chercheur, de se regarder

---

<sup>800</sup> BRECHT Bertolt, 1975, *Théâtre complet*, Volume 3 (1930-1938) L'Arche, Paris, 334 p., p.7.

autrement et d'être traversé par le sens des gestes qu'il produit à travers les similitudes ou les différences observées, s'il parvient à accomplir l'ambitieuse recommandation du dramaturge. C'est également, dans un tout autre registre le projet de Michel de Certeau, dont Mireille Cifali<sup>801</sup> fait l'éloge :

« Fable, fiction, récit..., il désigne, par des termes qui bousculent la conception positiviste du savoir, l'influence de ce lieu d'énonciation sur le « réel » censé être représenté. Il réintroduit ainsi la fiction comme manière de théoriser les pratiques quotidiennes, les gestes du quotidien. Il leur a donné valeur et reconnaissance, comme Paul Ricoeur. Ce qui fait notre quotidien, notre marche dans la ville, nos ruses pour travailler, est l'essentiel. Il a mis en avant une poétique du quotidien, un regard sur le détail, sur la qualité d'un geste, la beauté d'un nuage. »

Comportements ou gestes ordinaires, quotidiens ne sont pas observés dans une visée uniquement contemplative mais bien dans une volonté de saisissement du réel qui puisse permettre une transformation éclairée.

Il n'est pas certain que je puisse y parvenir tout à fait dans ce travail, mais c'est pourtant le sens ou l'intention qui a guidé mes regards et mon écoute durant l'enquête.

---

<sup>801</sup> CIFALI Mireille, 2012, « « Croire en l'écriture ». Michel de Certeau, une poétique du quotidien », Conférence, Montevideo, 30 mars 2012, 19 p., p.10 . [http://www.mireillecifali.ch/Textes\\_non\\_publics\\_files/mcerte](http://www.mireillecifali.ch/Textes_non_publics_files/mcerte), consulté le 02/01/2013.

# **Chapitre 7 : Points de convergences**

## **Prolégomènes à la notion d'auteur : « Qu'est-ce qu'un auteur<sup>802</sup> ? »**

Évoquer l'« auteurisation » pour les femmes migrantes, c'est se saisir de la notion d'auteur comme pivot à la pratique d'écriture. Or, la notion d'auteur(e), en tant que personne à l'origine d'une création littéraire est relativement récente. Lorsque l'on s'attarde à la définition du mot « auteur » sur une encyclopédie plus complète<sup>803</sup> la littérature occupe toute la place, avec une prédominance nette même pour le rapprochement avec l'écrivain même s'il est précisé qu'« il y a des auteurs qui ne sont pas écrivains ». Béatrice Fraenkel ayant fait un travail de recherche sur les différentes définitions du terme dans de multiples dictionnaires explique :

« L'architecture des articles nous porte à croire que le terme auteur est, dans l'ordre taxonomique, un terme supérieur incluant l'écrivain comme un exemplaire d'auteur parmi d'autres, d'une part, et d'autre part comme un des sens possibles du terme auteur<sup>804</sup>. »

Le terme est effectivement polysémique et renvoie à différentes acceptions<sup>805</sup>. Le rapprochement latin entre auteur et autoriser est tout à fait explicite et incite à confirmer, voire à valider, le néologisme « auteurisation » employé et pensé dans ce travail.

Une nuance est apportée, voire une séparation marquée, entre le créateur et sa présentation physique, humaine.

Ainsi dans nombre de civilisations, l'œuvre créatrice est ou était du domaine du divin, l'homme la transcrivant ou la rapportant à ses semblables, faisant office de médiateur, de passeur. L'écrit intervient donc comme un outil magique et rituel établissant un pont entre deux mondes : celui des dieux et celui des hommes.

---

<sup>802</sup> En référence à la célèbre intervention de Michel Foucault : FOUCAULT Michel, 1969, « Qu'est-ce qu'un auteur ? » in *Bulletin de la société française de philosophie* n° 63, pp. 73-104, repris dans *Dits et Écrits, 1954-1988 I*, 1994, Gallimard, Paris, pp. 789-821.

<sup>803</sup> Tour à tour « autor » celui qui est à l'origine de quelque chose ; « auctor » écrivain ; « auctor » celui qui accroît ; « augere », qui fonde (et qui a pris un sens parfois religieux et juridique : autoriser, octroyer) ; on note aussi le rapprochement avec la racine latine « augur » prêtre qui fait des présages favorables. L'auteur accroît ou est à l'origine de, il se situe du côté de la vie ( origine, croissance) et de l'action. L'écriture pourrait ainsi être pensée comme un acte d'auteur, sans pour autant que l'on puisse définir qui est cet auteur. (sources : Encyclopaedia Universalis, édition 2008, corpus 3, mot auteur).

<sup>804</sup> FRAENKEL Béatrice, mars 2005, mis en ligne le 31 janvier 2008, « Le Terme auteur en français : analyse lexicographique d'un terme fossile », in *Mots. Les langages du politique*, n° 77, Proximité, URL : <http://mots.revues.org/index208.html>. Consulté le 19 juin 2009.



Les Toltèques de Tula dans l'Altiplano mexicain, maîtres de l'écriture pictographique, couvraient de glyphes les papiers d'écorce ou d'agave, vénéraient de nombreuses divinités tels Quetzalcòalt et organisaient leur mode de vie autour des rituels religieux. Les codex mayas, quant à eux, paraissent indéchiffrables sans une meilleure connaissance de ce qui faisait leurs coutumes et leurs croyances. Les Incas de Machu Picchu, synonymes encore aujourd'hui de rebelles à la civilisation espagnole, ont formé sur les plaines des tracés (dits géoglyphes) qui se lisent de façon aérienne et qui demeurent un mystère tant dans leur réalisation que dans leur signification. Ce n'est pas tant l'auteur qui est indéchiffrable que son système de référence, la civilisation, la culture qu'il porte en lui et qu'il transporte jusqu'à nous.

Ce qui, d'après les connaissances actuelles, est récurrent dans de nombreux lieux est la proximité entre les premiers usages de l'écrit et une approche mystico-religieuse. Ce lien est indéniable même s'il se traduit de façons diverses et variées.

Ce sont les multiples acceptations du terme, en interaction les unes avec les autres, qui paraissent les plus à même d'approcher la notion complexe d'auteur. Ainsi l'auteur peut être ou non écrivain, celui qui est à l'origine, le créateur, ou alors celui qui fait croître (un déjà là). De plus, il peut être autorisé (ou se sentir autorisé) à délivrer un message qui proviendrait des dieux.

### **Le statut ambivalent de l'auteur**

Le lien entre la notion divine ou divinatoire et l'auteur paraît ici complètement pertinente lorsqu'on la replace dans la dimension historique du rapport à l'écriture<sup>806</sup>. On pourrait même souligner que le rapprochement entre autorité et divinité, dans le cas précis de l'écriture, pourrait renvoyer directement au concept d'auteur dans les premières émergences des écritures.

Cette introduction pourrait paraître hors de propos dans le sujet traité ici, à savoir l'auteur ; pourtant il n'en est rien. C'est bien le déplacement de l'écriture divine à une écriture humaine qui conduit à une réelle mutation par la personnification de l'auteur. Ce n'est plus le (ou les) dieu(x) qui parle(nt) à travers le médium scriptural, c'est l'homme individu qui devient auteur et créateur de ses inscriptions. La mort du divin dans l'écriture a en quelque sorte promu l'écrivain au statut d'auteur. Une prudence accompagne malgré tout l'affirmation précédente –

---

<sup>806</sup> Cf notamment CHRISTIN Anne-Marie (dir.), 2001, *Histoire de l'écriture : De l'idéogramme au multi média*, Flammarion, Paris, 405 p.

mort du divin – car il n'est pas si sûr que ce soit une mort irrémédiable et que des bribes mystiques ne perdurent pas dans les représentations humaines de l'auteur contemporain.

La notion d'auteur a donc à voir avec l'histoire de la ou des cultures dans laquelle elle s'inscrit. Il existe une relation directe avec une culture, une époque, un lieu et une représentation de l'auteur. C'est un concept géographiquement et temporellement situé. Cependant, cette représentation s'inscrit dans un continuum ; c'est pourquoi il n'est pas inutile de retracer brièvement nos héritages antiques occidentaux (la culture amérindienne antique étant trop sujette à hypothèses, il ne sera pas proposé ici de mise en perspective).

Roger Chartier<sup>807</sup> contextualise la notion d'auteur dans son histoire ou épopée grecque :

« Dans les périodes panathénienne et prépanathénienne, Homère est supposé avoir « créé » (poieîn), et non écrit (gràphein) ce qu'il a composé ». Le verbe utilisé, poieîn, rapproche le poète de l'artisan dans la mesure où il peut signifier la production de n'importe quel artefact en tant que production de n'importe quel artisan. »

La création est avant tout d'ordre oral, le scripteur est en général « un voleur » dans le sens où il ne fait que transcrire une histoire, ou un poème entendu. C'est le cas de Testoridès qui présentera les chants d'Homère comme étant son œuvre.

Les transcriptions reposant sur la seule mémoire sont souvent considérés comme des faux par les auteurs « réels » car ils sont infidèles ou partiellement similaires à la version d'origine. C'est une tradition qui perdura longtemps et bien au-delà de la Grèce (en Espagne, Lope de Vega et Calderon de la Barca s'en plaignent amèrement ; Molière en France verra la publication de textes déformés : la première édition de *Sganarelle ou le cocu imaginaire* en 1660 par exemple).

Dans l'Antiquité, l'auteur n'est pas pensé comme producteur de texte. Il ne « travaille » pas à son élaboration fastidieuse. La création s'établit avec une certaine part de magie puisqu'elle est le fait de Muses qui visitent et dictent au poète son chant.

Ce sont des mots émanant « des dieux », la création étant une forme d'approche mystico-religieuse. La « production littéraire » a donc à voir avec une idée de passage entre un au-delà créateur tout puissant et un ici-bas qui peut entrevoir le monde magique par quelques fruits « jetés » à travers le canal de l'inspiration.

---

<sup>807</sup> CHARTIER Roger, « La Parole ailée et sacrée », in CALAME Claude, CHARTIER ROGER (dir.), 2004, *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Editions Jérôme Million, Grenoble, 198 p., pp. 69-76.

Cette vision, reprise pour l'écriture est d'ailleurs présente dans de multiples – sinon toutes – les cultures. Le scripteur n'étant pas considéré comme auteur du texte, mais comme transcripneur, artisan graphiste. Elle a de plus à voir avec la transmission des lois et de l'histoire d'un groupe donné (la Bible, le Coran en sont des exemples des plus communs).

Pour en revenir aux chants ou poésies déclamés, les chants sont ensuite récités et diffusés de la sorte. En Espagne aussi cette tradition perdura avec des joutes poétiques dont les orateurs attribuent de façon incertaine, ou parfois sciemment, les vers à une personnalité donnée .

Il peut même parfois s'agir de porter tort à l'auteur ainsi désigné. La paternité de certains vers insultants ou critiques étant susceptible d'être réprimandés par la loi (mise en cause des pouvoirs monarchiques ou religieux) ou par des actes violents envers l'auteur désigné (code d'honneur).

C'est le cas, pour les aveugles (*ciegos*) de Castille. Ils avaient à une époque le monopole de la vente des *papeles publicos* qui contiennent des *romances*. Les *romances de ciego* leur étaient attribuées et eux-mêmes n'étaient pas toujours aveugles. Roger Chartier montre que dans un procès de 1577 mettant en cause les *coplas* infamantes d'un aveugle envers une famille aristocratique, que ce n'est ni le fait que l'accusé ne soit pas réellement l'auteur, ni qu'il ne soit pas aveugle qui sera remis en cause (« *ciego, aunque no del todo* » ou « *ciego de poca vista*<sup>808</sup> »). Le fait d'avoir fait circuler et diffuser oralement le poème, le rend auteur et responsable, donc coupable d'avoir mis en mémoire collective des paroles portant préjudice à l'honneur d'une famille.

« Comme Homère, comme Milton, les poètes anonymes de la Castille du Siècle d'Or incarnent la forme suprême de la création, celle de la parole ailée et sacrée<sup>809</sup>. »

Il y a, on le voit bien, un enjeu important, parfois vital, à assumer ou au contraire à attribuer la paternité d'une création à un tiers.

De façon plus contemporaine, la notion d'auteur a été revisitée et s'est appliquée à détacher la personne (sujet-individu) du personnage auteur (qui s'inscrit dans une œuvre). C'est une notion historique qui est en corrélation avec un certain type de texte. Cela a à voir avec « la fonction auteur » d'une œuvre, dépeinte par Michel Foucault.

---

<sup>808</sup> « Aveugle malgré tout, pas entièrement ou aveugle de courte vue », traduction personnelle. Les faux-aveugles font « office de », et de la même façon que leur cécité est toute relative, mais considérée comme un fait, l'attribution des « romances » leur est consécutive. C'est leur rôle.

<sup>809</sup> CHARTIER Roger, Op.Cit., p.73.

« Il s'agit de retourner le problème traditionnel. Ne plus poser la question : comment la liberté d'un sujet peut-elle s'insérer dans l'épaisseur des choses et lui donner sens, comment peut-elle animer de l'intérieur, les règles d'un langage et faire jour ainsi aux visées qui lui sont propres ? Mais plutôt poser ces questions, comment selon quelles conditions et sous quelles formes quelque chose comme un sujet peut-il apparaître dans l'ordre du discours ? Quelle place peut-il occuper dans chaque type de discours, quelles fonctions exercer, et en obéissant à quelles règles ? Bref, il s'agit d'ôter au sujet (ou à son substitut) son rôle de fondement originaire, et de l'analyser comme une fonction variable et complexe du discours<sup>810</sup>. »

Roland Barthes<sup>811</sup>, avec lequel cette discussion s'engage, à partir d'un de ses célèbres articles de 1968, intitulé « La Mort de l'auteur », attache une importance primordiale au « qui parle ». Ainsi, pour lui, déformer un texte, c'est déjà le citer. Dans la citation isolée un nouveau sens apparaît qui n'est déjà plus complètement celui de l'auteur premier. En citant textuellement, par exemple, Roland Barthes, le narrateur s'approprie des mots qui soudain prennent une autre signification dans le contexte où il les introduit.

Un autre travestissement de la pensée de l'auteur est celui qu'effectue le lecteur. L'auteur-écrivain meurt dès que le lecteur s'approprie le texte. En lisant il recrée le texte et lui attribue un sens intelligible, neuf et inédit. Le lecteur devient auteur de sa lecture. L'auteur est donc mort en tant qu'écrivain mais a la faculté de se réincarner en chaque lecteur de façon singulière et neuve :

« L'unité d'un texte n'est pas dans son origine, mais dans sa destination, mais cette destination ne peut être personnelle : le lecteur est un homme sans histoire, sans biographie, sans psychologie (...)»<sup>812</sup>. »

L'écrit n'est plus là pour dépeindre le monde du narrateur, il devient la réalité interprétée et réinventée à chaque lecture.

Cependant, si cet argumentaire est séduisant, et très poétique, il n'en demeure pas moins que quarante ans après, des auteurs continuent de signer de leur nom des ouvrages et souhaitent en garder la paternité par tout un système de règles visant à protéger le droit d'auteur.

Des milliers d'anonymes (aux yeux du milieu littéraire), chaque année plus nombreux, éditent à leurs frais, « à compte d'auteur », leurs écrits, qu'ils n'oublient pas de signer. Ce type de

---

<sup>810</sup> FOUCAULT Michel, 1969, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in *Dits et Écrits*, 1954-1988 I, 1994, Gallimard, Paris, pp. 789-821 p. 811.

<sup>811</sup> BARTHES Roland, 1968, « La Mort de l'auteur », in *Le Bruissement de la langue*, 1984, Le Seuil, Paris pp. 61-67.

<sup>812</sup> Ibidem, p. 67.

diffusion du livre n'est pas forcément antinomique à un certain succès posthume ou non (Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Marcel Proust ont été édités à « compte d'auteur »).

L'auteur n'est donc pas mort, l'histoire de sa mort annoncée, n'est-elle que pure illusion, fiction d'un critique en manque d'auteur ?

Une proposition de définition qui tient plus à la matérialité de l'objet livre, mise en avant par l'historien Roger Chartier<sup>813</sup>, semble répondre à la réserve précédente. Ce serait l'impression du livre qui donnerait le statut d'auteur à son scripteur et distinguerait l'auteur littéraire des autres registres du terme. Cependant si le rôle important des imprimeurs semble fondamental à constitution de la notion d'auteur au cours de l'histoire (en termes de droits de publication, de diffusion licite ou non), cette définition ne fait pas unanimité car certains dictionnaires reconnaissent au manuscrit les mêmes fonctions que l'imprimé pour définir l'auteur<sup>814</sup>.

Dans le domaine scientifique, la notion d'auteur est la marque d'un travail collectif, David Pontille montre que

« L'auctorialité scientifique résulte d'un travail d'attribution d'où le sujet énonciateur n'est jamais conçu comme une entité individuelle, indépendante. Au contraire, l'auteur scientifique émane d'un collectif qui reconduit en permanence la circulation des attributs. (...) Cette dimension toute collective du régime d'auctorialité scientifique s'inscrit contre la conception individualiste de l'auteur littéraire<sup>815</sup>. »

Il paraît donc difficile, voire impossible, d'attribuer un sens univoque, stable et définitif au terme d'auteur. Il s'agit juste d'en esquisser la complexité afin d'être en mesure d'en saisir les différentes nuances et acceptions.

### « La Femme-auteur », histoires

Bien souvent lorsqu'on évoque la figure mythique de « l'auteur » reconnu en tant que tel, c'est une figure masculine qui vient à l'esprit, Flaubert, Balzac, Hugo, Zola, sont parmi les premiers Français à venir à l'esprit. La statue majestueuse de Balzac enveloppée par le mystère de sa cape, doit planer dans nos représentations collectives. De même, les noms masculins de Cervantes, Lorca, Garcia-Marquez pour la littérature hispanophone, arrivent également devant leurs homologues féminins.

Serait-ce dû à un manque de culture ? À une absence d'auteurs de qualité ?

---

<sup>813</sup> CHARTIER Roger, « Figures de l'auteur » in Culture écrite et société, L'ordre des livres (XIV-XVIII<sup>e</sup> siècle), Albin Michel, Paris, pp 45-80

<sup>814</sup> Ibid., P. 60

<sup>815</sup> PONTILLE David, 2004, La signature scientifique, Une sociologie pragmatique de l'attribution, CNRS, Paris, 195 p., p.168.

Il paraît plus probable que ce soit le rapport à une forme de reconnaissance dans l'écriture, de légitimation de place dans la société. Car paradoxalement dans le passé les auteures, d'un certain niveau socio-culturel, n'ont pas manqué, elles n'ont tout simplement pas été estimées et appréciées en tant que telles.

Madame de Genlis (1746-1830) comtesse de son état, « gouverneur » des enfants d'Orléans avant la Révolution est l'auteure d'une œuvre importante. Dans *La Femme auteur*, un roman sentimental, elle met en garde Nathalie qui, à l'inverse de sa sœur refuse la vie paisible et calme, le bonheur familial et la « félicité » pour des « chimères » de célébrité.

Il est possible de lire ce texte à plusieurs niveaux. Le premier est la peinture sociale des femmes françaises aristocrates sous l'Empire.

« Ne faites donc jamais imprimer vos ouvrages ma chère Nathalie ; si vous deveniez auteure vous perdriez votre repos et tout le fruit que vous retirez de votre aimable caractère. (...) Vous perdriez la bienveillance des femmes, l'appui des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise dans la leur. Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. Conservons entre eux et nous ces liens puissants et nécessaires, formés par la force généreuse et la faiblesse reconnaissante : quel serait notre recours si nos protecteurs devenaient nos rivaux ! Ils ne nous permettraient jamais de les égaler, ni dans les sciences ni dans la littérature ; car avec l'éducation que nous recevons, ce serait les surpasser. (...). La gloire pour nous c'est le bonheur ; les épouses et les mères heureuses, voilà les véritables héroïnes<sup>816</sup>. »

Le deuxième est au contraire, malgré la fin malheureuse de Nathalie et celle paisible de sa sœur, une ode à la femme auteure qui trouve le désir et la force de créer en se jouant des normes en vigueur.

A la manière d'un Choderlos de Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*<sup>817</sup>, elle se joue de la censure réelle et de celle plus pernicieuse de ses contemporains en adoptant une position rigoureusement en accord avec les « mœurs » de l'époque. Ainsi en tant que narratrice elle va « punir » le choix de Nathalie et annoncer : « il ne faut pas écrire lorsqu'on est femme ».

Or, sa vie, son œuvre, démontrent exactement le contraire. Ce texte est donc une mise en garde habile du discours que les femmes doivent produire pour parvenir malgré tout à être auteures sans éveiller trop de convoitise et de courroux à leur égard.

---

<sup>816</sup> GENLIS Madame de, 1825, *La Femme auteur*, Lecointe et Durey libraires, Paris in *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques*, réédition Gallimard, collection folio, Paris, 2007, 99 p., p.28.

<sup>817</sup> CHODERLOS LACLOS de Pierre, 1782, *Les Liaisons dangereuses*.

La fin de cet extrait semble particulièrement exemplaire dans le type de représentations qu'il met en scène. Il dépeint les relations homme-femme, telles qu'elles sont envisagées dans la société de l'auteure. Une relation de dépendance « force généreuse et la faiblesse reconnaissante » serait très ironiquement à maintenir au profit d'une égalité, qui démontrerait la supériorité de la femme.

Sous l'ironie joliment masquée, se trouve la mise en garde : il faut, pour être admise en tant qu'auteure faire bonne figure et ne pas revendiquer un statut et une place équivalents à l'homme.

La femme-auteure se voit mise en opposition directe avec le statut de femme de l'époque : toute dévouée à son mari et à ses enfants, elle doit s'effacer, s'oublier au profit de sa famille.

L'auteure préfigure ce que l'on appellera plus tard l'émergence du sujet ou la volonté d'émancipation. La femme-auteure n'est plus définie par sa famille (fille de, femme de, mère de) mais par une caractéristique personnelle et autonome : son œuvre.

On voit bien là se dessiner les contours d'une problématique ancienne et récurrente : ce n'est pas tant le passage à l'écriture des femmes qui est difficile que le bouleversement que cela peut produire dans les assignations des rôles et des places de chacun (homme-femme) dans la société.

Du côté des dictionnaires, lorsque le terme apparaît enfin, c'est de façon ironique et sarcastique. A croire qu'il est « contre nature » pour une femme de se considérer comme auteure.

« Vers 1850, le genre semble faire problème : Quand le mot auteur s'applique à une femme, on ne met au féminin l'adjectif qui s'y rapporte que quand la phrase est ironique ou satirique. « Vais-je épouser ici quelque apprentie auteur ? » (Boil.) Dans toute autre circonstance, l'adjectif doit être au masculin. (La Chatre, 1852 et Bescherelles, 1853)<sup>818</sup>. »

Il est inutile de revenir sur le succès, encore actuel, des *Précieuses Ridicules* (1659) de l'homme-auteur Molière, qui fonctionne comme un véritable révélateur de ce qui est accepté ou non socialement. Le rire est certainement plus pernicieux et convainquant que la force car il est teinté de mépris et de dévalorisation qui raillent et annihilent par là-même toute opposition.

C'est donc en marge, en cachette, subrepticement que les femmes-auteures vont développer leur art. Elle doivent inclure cette activité au sein de leur vie quotidienne et trouver les astuces

---

<sup>818</sup>FRAENKEL Béatrice, mars 2005, mis en ligne le 31 janvier 2008, « Le Terme auteur en français : analyse lexicographique d'un terme fossile », in *Mots. Les Langages du politique*, n° 77, Proximité, URL : <http://mots.revues.org/index208.html>. Consulté le 19 juin 2009.

ou développer des aptitudes à une écriture nocturne ou saccadée. Par exemple, Jane Austen, qui écrivait dans la salle commune cachait ses manuscrits dès qu'elle entendait le bruit de la porte<sup>819</sup>. C'est Virginia Woolf qui exprimera cent ans plus tard la revendication d'une chambre indépendante pour travailler.

« Cette revendication avait ceci de nouveau qu'elle s'exprimait ouvertement et devint une forme de manifeste politique<sup>820</sup>. »

Une fois de plus, il est impossible de séparer la femme dans sa condition, position et relation sociale et l'auteure. Elles sont souvent obligées de travestir leur identité (George Sand, les sœurs Brontë, George Eliot), de garder l'anonymat (Jane Austen qui signera « *By a lady* ») ou bien d'être dans l'ombre d'un homme (par exemple Colette dont le premier mari s'attribuera la paternité de son *Claudine*).

Être femme-auteure c'est malgré tout s'inscrire dans une histoire sociale et culturelle de la femme. L'opposition à l'image idolâtre de la femme-mère revendiquée avec force par la suite avec Simone de Beauvoir<sup>821</sup>, n'en est que l'une des manifestations.

C'est aussi aller à l'encontre du présupposé fort que les femmes sont déjà auteures potentiellement, par la maternité et qu'elles n'ont donc pas à cumuler avec d'autres « auteurisations ». Pour parler d'auteur on évoque souvent le terme de paternité, qui est le fait de pouvoir engendrer, créer seul une œuvre.

Françoise Héritier rappelle que « les rares valorisations du féminin que l'histoire a connues étaient fondées, pour la plupart sur la notion de maternité<sup>822</sup> ». Tout son discours tend à prouver que c'est le sentiment d'impuissance, ou du moins d'infériorité face à la maternité, des hommes qui a conduit nombre de sociétés à imposer une discrimination défavorable à la femme.

La notion d'auteure, dans sa dimension créatrice et procréatrice, a à voir avec la dimension maternelle, qu'elle s'y oppose ou non. Elle y est souvent assignée par ses contemporains qui la narguent en lui demandant d'y rester à sa place.

C'est la fonction - « autor » celui qui est à l'origine de quelque chose, et « auctor » celui qui accroît, qui est ici mis en cause pour la femme, car elle possède déjà théoriquement ou potentiellement ses fonctions-là grâce à la maternité.

---

<sup>819</sup> Cf ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, DEMANGE Odile (trad.), 2007, *Les Femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion, Paris, 152 p., p. 23.

<sup>820</sup> Ibid. p. 25.

<sup>821</sup> BEAUVOIR de Simone, 1949, renouvelé en 1976, *Le Deuxième sexe II*, Gallimard, Paris, Folio essais n° 38, 654 p.

<sup>822</sup> HERITIER Françoise, 2002, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, Paris, 443 p., p. 137.



- « auctur » écrivain est donc un espace privilégié pour l'homme qui peut devenir à la fois père et mère, engendrer et accroître, seul, une création.

Il paraît impossible de scinder le rapport à la femme avec les questions de genre, du féminisme et celui du rapport à l'auteure, à l'écriture de femme. Les deux représentations sont imbriquées l'une dans l'autre et se nourrissent de leurs expériences respectives.

Cependant, si écrire, devenir auteure, n'est pas chose facile, cela n'a pas la même signification selon l'époque et l'endroit de la planète où l'on se trouve.

Entre un abîme existentiel de l'écriture, comme celui que pouvait éprouver Marguerite Duras<sup>823</sup> et une mise en danger physique et vitale de l'auteure hindi Geetanjali Shree<sup>824</sup>, il n'y a pas de comparaison possible. C'est la culture, le pays de résidence par sa vision, ses lois vis-à-vis de la femme qui définissent en grande partie la position de l'auteure.

Mais il serait trop facile d'enfermer l'auteure dans la seule définition externe, une sorte d'assignation de son rôle par la société. Il s'agit d'un va-et-vient constant entre ce qui est présent dans la société de résidence et les représentations personnelles et intimes de l'auteure, ce qui d'ailleurs permet le contraste, l'innovation et l'autonomie.

Lorsque Philippe Le Jeune pose la question de l'auteur dans « Une autobiographie de ceux qui n'écrivent pas » transcrite de l'oral<sup>825</sup>, c'est la question de l'écriture qui est posée. L'écriture n'est-elle pas une réécriture de l'histoire enregistrée ? Un nouveau sens émergeant d'une nouvelle mise en forme, mise en mots. C'est bien les questionnements qui ont également traversé ce travail et qui sont évoqués dans la première partie<sup>826</sup>.

Dans ce cas, le transcripteur (écrivain, journaliste, enquêteur, ethnologue...) désapproprié l'histoire de vie de son protagoniste et il donne raison à François Maspéro pour qui « Une vie n'a qu'un seul auteur<sup>827</sup> ». C'est bien l'enquêteur, qui va « voler » une histoire qui n'est pas la sienne pour son profit (matériel, scientifique, honorifique...).

Dans l'autre, il y a le « nègre », dépossédé de son travail qui est dans un rapport d'exploitation et de soumission face à l'autorité d'écriture.

---

<sup>823</sup> DURAS Marguerite, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 53 p.

<sup>824</sup> SHREE Geetanjali, (1993, *Mâï*, Rajkamal Prakashan, Inde) 2008, *Mâï, une femme effacée*, trad. du hindi, MONTAUT Annie, Infolio, Lausanne, 247 p.

<sup>825</sup> LEJEUNE Philippe, 1980, *Je est un autre*, L'autobiographie de la littérature aux médias, Le Seuil, Paris, 327 p.

<sup>826</sup> Cf. 4.3.1 Transcrire, écrire, traduire : trahir ?

<sup>827</sup> Cité par Philippe LEJEUNE, Op. Cit., p. 232.

C'est la qualité, les places attribuées au « nègre » et à son biographé qui sont ici mises en avant. La biographie d'un paysan ivoirien écrite par un éminent anthropologue ou la biographie d'une célèbre comédienne réalisée par un pigiste inconnu, ne portent pas en elles les mêmes préconçus ou usages par rapport à la paternité de l'ouvrage. Or, si certains noms sont plus vendeurs commercialement (l'anthropologue et la comédienne) il n'est pas certain qu'ils soient plus judicieux pour autant dans la réalité de l'acte d'écriture.

Le débat reste ouvert car il demeure illusoire pour Philippe Lejeune de trancher cette question. Le narrateur et le scripteur étant tour à tour, auteurs à différents niveaux de la biographie<sup>828</sup> produite.

Dans ce travail, pour lequel la question se pose, c'est la notion de co-auteur qui sera admise dans la narration des histoires de vie.

Dominique Samson, dans la conclusion de sa thèse, soulève la question de la personne à travers la notion d'auteur. Comment globaliser, généraliser quelque chose qui est de l'ordre de l'intime, du personnel ?

C'est bien l'individu, riche de son histoire, de son lieu et mode de vie, de sa singularité qui est cet auteur, que tous tentent de définir, d'approcher.

« L'auteur en tant que forme sociale, peut effectivement être analysé comme institution. Mais une gêne demeure pour moi : que signifie une institution qui s'incarne dans un individu ? Qui est portée dans ses trois moments par des « mises en scène » de l'individualité ? (...) Affiner la perspective que j'effleure dans ma troisième partie - l'auteur, individu s'instituant par la propriété d'une œuvre au moment où la question de la propriété et de la non-propriété est un enjeu politique majeur - me permettrait d'approfondir cette sensation en l'inscrivant dans une perspective plus large, croisant les approches socio-historiques actuelles qui questionnent la constitution politique d'un individu « propriétaire de soi »<sup>829</sup>. »

Cette proposition de propriété, retournée dans le sens de « propriétaire de soi », va complètement dans le sens de l'auteurisation proposé dans ce travail : en s'autorisant à devenir auteur, il y a une autorisation à s'affranchir du regard des autres et éventuellement d'une attente de reconnaissance extérieure. En devenant « propriétaire de soi » et par une reconnaissance de ses œuvres, l'individu éprouve son pouvoir d'agir et de transformer, en premier lieu à ses propres yeux.

---

<sup>828</sup> Le terme biographie est préféré ici, contrairement à la terminologie de Philippe Lejeune car il paraît plus justifiable que celui d'autobiographie, dans le sens où deux narrations se superposent (celle du narrateur oral et celle du transcripteur).

<sup>829</sup> SAMSON Dominique, 2002, Op. Cit., p. 365.

Comment font alors les femmes rencontrées pour « s'auteuriser », dans une langue qui n'est pas la leur et qui les distingue souvent aux yeux des autres ?

## 1. Apprendre à écrire c'est apprendre à parler, écriture et langue

Un des points déconcertants et récurrents de l'enquête est cette régularité avec laquelle je voulais interroger les femmes sur l'écriture et où elles me répondaient en évoquant la langue. J'ai longtemps cru qu'elles ne répondaient pas vraiment à mon questionnement, que c'était une sorte d'évitement ou de contournement avant de m'apercevoir que la langue était au cœur des problématiques d'écritures. En me replongeant dans les entretiens je me suis aperçue que cet intérêt était « lisible » dès la première rencontre avec l'écrivaine Silvia BS qui évoque trente-six fois le terme précis de « langue » durant la partie enregistrée de notre échange. L'auteure qui avait appris le français avant sa migration donne la paradoxale impression de ne pas être du tout assurée linguistiquement et de devoir sans cesse composer avec la langue au cours de l'écriture :

« Mais je, je sais pas, mon cas est un peu spécial, je crois que, il y a des gens plus préparés qui ont le sens de la langue. Beaucoup plus enracinés que moi, toute la culture de la langue. Qui vient avec la langue et qui les influence, qui les mène, qui les porte. Et moi non. Je sens un vide derrière moi. Je n'ai rien derrière moi. J'ai une langue que j'ai peu à peu inventée, imaginée, écrite<sup>830</sup> ».

Ce rapport à la langue qu'il faut sans cesse acquérir, dompter, inventer a un rapport direct avec l'identité du scripteur, quelle que soit la langue d'écriture choisie. Ainsi quelques instants après Silvia dévoile cette anecdote :

« Une fois je suis allée à la Bibliothèque Nationale et j'ai vu que mes livres ne figuraient que dans les écrivains français. Alors j'ai dit :

- Mais non j'aimerais être aussi dans les écrivains argentins.

- Mais comment ?

Donc ils font les classifications par les langues. Et ça m'a fait comme un déchirement aussi. Donc tout ça est très mystérieux. Et ce n'est pas pour, disons, offenser, la France. Parce que si je n'étais pas venue, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Probablement, oui, j'aurais continué à écrire. Puisque j'avais commencé là-bas. Mais, mais... ça aurait été différent. Je crois. J'aurais été différente et ça aurait été différent. Mais je ne suis pas un écrivain français. Parce que je ne prends pas la langue comme les écrivains français. Je n'écris pas avec la langue que les écrivains français se servent de cette langue. Non. Moi je la prends différemment. Je sais que je la prends différemment parce que je n'ai pas une culture profonde, comme eux. Parce que la langue que moi je choisis pour écrire, je la, je la dénude un peu. Afin qu'elle m'arrive

---

<sup>830</sup> Entretien avec Silvia BS, p. 4.

complètement libre comme ça. Et,... et justement je ne veux pas qu'elle porte, qu'elle soit chargée, de ses traditions culturelles françaises, si magnifiques, si grandes<sup>831</sup>. »

Dans ce choix de langue d'écriture, il y a plus qu'un choix d'écriture, un choix d'écrivain. C'est bien la personne, l'identité de Sylvia BS qui est en jeu dans cette classification, pas tellement sa manière d'écrire. Autre paradoxe mais qui alimente cette supposition, dans le même entretien le mot « écriture » n'apparaît pas une seule fois alors que le mot « écrire » apparaît seulement deux fois à l'infinitif et une fois conjugué à la première personne, en revanche le terme « écrivain » apparaît quatre fois. Si l'on compare ces récurrences avec les trente-six du mot langue, il paraît certain que c'est un élément primordial. De plus, les termes commençant par « écri » (écrire, écris, écrivain) sont tous enchassés dans des significations linguistiques ou nationales (qui renvoient à la langue).

### 1.1. L'autre planète du moment migratoire

Le « moment » de la migration est souvent raconté comme le moment marquant du choc linguistique. Même si elle était prévisible cette confrontation avec un autre idiome provoque à la fois de la surprise et plonge le narrateur dans une étrangeté un peu inquiétante, voire bouleversante :

« Et je viens ici en France, pour travailler. Non ? Quand j'arrive ici c'est dur pour moi parce que c'est difficile, c'est un autre monde, la, la... la langue (aspire très fort) oh ! dur, dur (rit) pour moi c'était une autre planète, comme une planète différente<sup>832</sup>. »

L'autre planète est cette rencontre d'étrangetés multiples : environnement, odeurs, habitudes, rien n'est semblable à ce que Monica a quitté et soudain elle se trouve démunie. Ce trouble face à la langue semble un sentiment très partagé et qui est gardé en mémoire comme un choc de l'arrivée. Amalia le détaille un peu plus longuement :

« Je souffris beaucoup ici quand j'ai arrivée ici à la France à cause d'abord, d'abord la première chose qui m'a choquée incroyablement. A part de ma famille, à part de qui me manque mon fils parce que je l'ai laissé, il a quatre ans et demi, à part d'aimer mon pays c'est, ce qui m'a choqué incroyablement c'est la langue. Comment je dois parler,

---

<sup>831</sup> Idem , p. 5.

<sup>832</sup> Entretien n°1, Monica, p.3. « Y je viens ici à la Francia, pour travailler. ¿Non ?. Cuando j'ai arrivé ici c'est dur pour moi parce que c'est difficile, c'est otro mundo, la, la... la lengua. (aspire très fort) oh duro, duro (rit) para mi era otro planeta. Como un planeta distinto »

qu'est-ce que je dois faire ici ? Que... je suis perdue. Je ne peux pas ni acheter, je ne peux pas ni rien faire, à cause de la langue française. Juste : qu'est-ce que je fais ici ? Avant dans mon pays j'ai acheté un livre de français. Un mois avant de sortir. Mais je sais ce que c'est merci et bonjour, c'est tout. (...)  
Après je sais rien, rien rien du tout. Je... non. C'est ça que je dis, non, ici je peux pas continuer. Je dis « non, non non, il faut que moi je parle français. Si je parle pas français, je me quitte de ici, je vais aller à Espagne. » Parce que que ici c'est pas mon monde, mon... Je crois que je suis como muda [ muette].<sup>833</sup> »

L'élan premier face à la collision linguistique est l'envie irrépressible de faire demi-tour, de rentrer chez soi. Plus aucun repère ne semble exister avec la vie précédente et la langue est soudain ce qui empêche de faire, ce qui contraint au silence dans un espace qui n'a plus rien de commun avec le cadre habituel de vie. Chaque geste quotidien devient un geste d'impuissance à cause du barrage de la langue. Amalia pense à fuir en Espagne, où la langue sera au moins une alliée pour elle, Marisol est plus radicale dans son désir :

« Lorsque je suis arrivée ici, je l'ai appelé [son mari] ça y est je suis à l'hôtel, maintenant viens me récupérer ». Un temps de froid, ouhhh froid, froid à tel point que je ne voulais pas rester, je voulais mourir, ici lorsque je suis arrivée. Je vais m'en aller, je m'en vais, je m'en vais, je rentre demain. Et je ne suis pas rentrée<sup>834</sup>. »

L'expérience du froid, de ce climat si différent est souvent reliée à ce heurt langagier, comme si les mots et les saisons s'accordaient pour glacer les nouvelles arrivantes. Monica en évoquant ce moment change de langue, reprend son espagnol natal.

« Un choc parce que je me suis sentie, à ce moment-là je me suis sentie comme sur une autre planète. Parce que tout le monde parle et moi je ne comprenais pas. Rien. Je ne comprenais rien. Rien, rien. J'ai été prise d'un désespoir tel que je voulais rentrer dans mon pays. Rentrer. Je ne l'ai pas fait parce que (rires) je n'avais pas l'argent pour m'en aller (rires).

D : (rires)

M : Alors j'étais bien obligée de rester ici et de commencer à travailler. Ici ma solution est apprendre ou plutôt trouver un travail et apprendre. Apprendre, apprendre, apprendre<sup>835</sup>. »

---

<sup>833</sup> Amalia, Entretien n°1 p. 5.

<sup>834</sup> Marisol, Entretien n° 2, p. 19 : « Cuando llegué acá ya, yo le he llamado a él, "ya estoy en hotel, ya ven a recogerme". Tiempo de frío uyyy frío frío hacía, ya no quería estar, me quería morir, acá cuando llegue aquí. Yo me voy ir, me voy, me voy, me regreso mañana y no me regresé. »

<sup>835</sup> Monica, Entretien n° 1, p. 6 : « M : Un choc parce que yo me sentí, en este momento yo me sentí como en otro planeta. Parce que tout le monde parle, parle y yo, yo pas comprendre. Nada. No comprendía nada. Nada, nada. Me entró una desesperación de querer regresarme en mi país. De regresarme. Yo no lo hice porque (rires) no tenía plata para irme (rires). »

D : (rires)

M : « O sea me vi obligada a quedarme acá y comenar a trabajar. Acá mi solucion es, aprender, o sea, conseguir un trabajo y aprender. Aprender, aprender, aprender. »

Chacune d'elles quatre a eu envie – Anna en pleurant à chaudes larmes – de repartir, mais il était trop tard, elles ne possédaient pas l'argent du billet de retour et bien souvent n'avaient pas encore commencé à rembourser le montant du billet aller. L'idée d'un autre monde, (« ce n'est pas mon monde » dit Amalia, « c'est un autre monde, une autre planète » dit Monica) est reprise par Isabel. Paradoxalement ce n'est pas d'elle dont elle parle, mais des autres, les résidents, déjà là. Observant les nouveaux arrivés, à l'allure hagarde après un long voyage dans de déplorables conditions, les autochtones ont une attitude de rejet et les scrutent « comme des habitants d'une autre planète » :

« Des militaires, des civils, entraient dans nos wagons. Nous voyant dans un tel état, ceux qui n'avaient jamais quitté leur pays, ne cherchaient pas à comprendre que nous avions changé de climat, de nourriture, que nous étions fatigués et malades. Ils nous traitaient de cochons. Pour eux nous étions des sauvages, des rouges, des communistes ... Comme si les femmes et les enfants que nous étions pouvions présenter un danger. .. C'était plutôt nous qui pouvions avoir peur, isolés, perdus, dans un pays dont nous ignorions tout, la langue, les habitudes, le mode de vie.

Après des jours et des jours passés dans ce train, nous avons fini par arriver à destination, à Auxonne, en Côte d'Or. Là, des cars nous attendaient au milieu d'une foule de badauds qui nous regardaient descendre comme si nous étions des bêtes curieuses ou des habitants d'une autre planète !

Heureusement, nous ne comprenions pas le français car, je l'ai appris plus tard certains faisaient à haute voix, des réflexions affreusement méchantes. Un individu, que j'aurai l'occasion de rencontrer plus tard, n'ira-t-il pas jusqu'à dire aux chauffeurs de cars : "Mais jetez donc toute cette racaille dans la Saône<sup>836</sup> ! ". »

La peur est mutuelle : comme si celle des uns alimentait celle des autres. Le rejet comme l'envie de fuite sont les premières impulsions. On peut d'ailleurs supposer que le climat de répulsion à l'égard des étrangers miséreux fuyant la Guerre Civile n'est pas très différent du climat actuel avec des femmes désargentées, entrées plus ou moins légalement en France. Pour une fois en revanche, l'ignorance de la langue préserve les nouveaux arrivants : elle leur permet de ne pas être blessés par des mots d'une rare violence, même si la communication non verbale produit un effet de choc et de repli. Chaque partie est malgré tout isolée dans son monde linguistique et perceptif.

Ces récits de rupture n'ont pas lieu, peut-être parce que le choc est différent pour Maria et Silvia. On pourrait supposer que la planète est moins éloignée ou qu'elles ont été mieux

---

836 GILLE, Opus Cit., p. 39-40.

préparées à la confrontation avec le dépaysement. Cette scission est non seulement sociale mais également culturelle : Silvia parle le français et saura très vite retrouver une partie de sa famille et de ses compatriotes. Maria est accompagnée de son mari, français, qui lui a certainement appris quelques mots. Toutes deux ne sont pas dans la même insécurité linguistique et relationnelle que les autres femmes et elles ont les moyens – et donc la liberté – de s’offrir ou de se faire offrir un billet de retour.

Hervé Adami a une approche qui porte intérêt au niveau de la scolarisation des migrants pour justement départager les expériences migratoires :

« Cependant, les migrants faiblement ou non scolarisés sont à chaque fois en première ligne parce qu’ils cumulent les difficultés économiques et culturelles. Or ces dernières ne sont pas seulement liées à l’origine géographique mais aussi, et peut-être surtout, à l’origine sociale. En arrivant dans les sociétés développées, ils sont pris dans un processus d’acculturation qui va modifier radicalement leurs modes de vie et, partant, leurs façons de comprendre et d’appréhender la réalité. Le niveau de scolarisation est déterminant parce que sa faiblesse provoque un choc chez certains migrants quand ils découvrent les sociétés d’accueil qui vivent et fonctionnent selon des codes sémiotiques extrêmement complexes, directement ou indirectement liés à l’écrit<sup>837</sup>. »

Effectivement, le dénuement matériel participe au sentiment de répulsion face à un environnement qui n’apparaît pas accueillant et chaleureux. Le niveau culturel est quant à lui à appréhender de manière plus mesurée car depuis Scribner and Cole<sup>838</sup> il est notoire que même des non-scripteurs, possèdent des comportements de lecteurs dans les univers lettrés qu’ils habitent, ce que sont toutes les sociétés d’origine des femmes observées. Effectivement, un courant de psychologues, à l’instar du Russe L.S. Vygotski pense le développement cognitif de l’individu en relation étroite avec les pratiques sociales, collectives. C’est dans ce courant que s’inscriront Scribner et Cole en 1978, puis Doronila<sup>839</sup> en 1996 (1997 pour la version française) concernant plus spécialement les problématiques de l’alphabétisation.

Aujourd’hui encore des ouvrages paraissent dont l’objet est :

« d’étudier les effets de l’alphabétisation sur la façon dont les adultes pensent et traitent l’information »<sup>840</sup>

---

<sup>837</sup> ADAMI Hervé, 2008, « Le rôle de la littératie dans le processus d’acculturation des migrants » in Séminaire international : l’intégration linguistique des migrants adultes, Conseil de l’Europe, Division des Politiques linguistiques, Strasbourg 26 et 27 juin 2008, en ligne [orga.sww.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Adami\\_Migrants\\_FR.rtf](http://orga.sww.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Adami_Migrants_FR.rtf) consulté le 26/10/2013, p. 8.

<sup>838</sup> SCRIBNER Sylvia, COLE Michael, 1981, *The Psychology of Literacy* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 360 p.

<sup>839</sup> CANIESO-DORONILA Maria Luisa, 1997, *Paysages de l’alphabétisation. Etude ethnographique de l’alphabétisation fonctionnelle dans des communautés marginales aux Philippines*, L’Harmattan, 239 p.

<sup>840</sup> BERNADO Allan B.I., 1999, *L’alphabétisation et la pensée. Contextes et effets cognitifs de l’alphabétisation*, L’Harmattan, Paris, 175 p., P.16.



La conclusion de cette étude, montre, comme Scribner et Cole avant elle, que l'effet de changement sur les individus (activités, réflexivité...) ne peut être concrétisé que s'il s'inscrit dans une dynamique collective, communautaire et qu'il est fortement lié au contexte dans lequel se réalise le processus d'alphabétisation.

C'est donc prendre le parti d'un écrit socialement situé, dans lequel la personne y associe un sens en lien direct avec ses pratiques et les interactions de son milieu.

C'est peut-être donc le changement de codes ou d'habitudes liés à l'écrit qui peut déranger mais non le recours à l'écriture dans l'environnement social qui ne présente pas un bouleversement en tant que tel.

Quant à une distinction expérientielle de la langue en fonction du niveau de scolarisation des personnes, si à première vue la proposition paraît pertinente elle a été récemment ébranlée par des récits analogues d'étudiants avancés. En effet, c'est une hypothèse qui est mise à mal par les recherches de Marie Berchoud qui a travaillé durant plusieurs années à des récits d'apprentissage d'une nouvelle langue vivante avec des étudiants de FLE. Elle-même décrit ses premiers moments de confrontation à une nouvelle langue comme particulièrement éprouvants :

« L'immersion première dans une langue inconnue suscite chez la plupart des apprenants une sensation de noyade, d'engloutissement dans une mélodie orale dont il est quasi impossible de tirer le fil d'une première compréhension : les métaphores employées dans les journaux d'apprentissage évoquent toutes cette sensation ; l'intérêt réside dans les termes qui y sont associés. Pour moi il s'agissait de chaos, de désordre, de borborygmes situés davantage côté corps que côté communication et échange. Et de fait, généralement ce flux parlé ne vous est pas adressé, vous en êtes le passager flottant tel un bouchon au long d'un courant qu'il ne maîtrise pas<sup>841</sup>. »

On peut donc affirmer que le choc linguistique éprouvé dans une langue inconnue, qu'il soit dans la sensation d'une arrivée sur autre planète, galaxie ou bien dans une noyade et un chaos sonore sont des éléments partagés par les locuteurs, quel que soit leur niveau préalable de scolarisation.

La rencontre avec l'inconnu demeure donc une expérience mémorable.

## 1.2. Demandes équivoques

---

<sup>841</sup> BERCHOUD Marie, 2013, « I learn English because it's my mother tongue... » : redonner place au sujet qui apprend » in BERCHOUD Marie (dir.), *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 35-59, p. 43.

Un autre fait saillant dans l'imbrication de la langue avec l'écriture est le transfert de la demande d'apprentissage de l'une vers l'autre. Lorsque j'évoque l'écriture, les femmes me parlent de langue, et lorsqu'elles parlent de langue, elles invoquent l'écriture. Il y a eu une certaine constance dans ce que j'ai au départ interprété comme une démarche énigmatique, mais qui s'explicitait de leur part comme une évidence majeure. Par exemple, Anna ne se réinscrit pas à son cours pour une bonne raison : on y parle trop et elle souhaite avant tout apprendre à écrire. Mais lorsque je l'interroge quelques instants plus tard sur ses besoins de formation elle indique comme première exigence apprendre à « bien » parler français :

« Oui pour le moment, je voudrais parler bien y escribir [écrire] parce que dans l'école j'apprends lo [ce qui est] importante y voilà y tous tous les années me dit la misma [même] chosa, ça veut dire que (silence)<sup>842</sup>. »

Elle dit vouloir apprendre à parler et demande à faire des dictées. Ces demandes qui paraissent contradictoires et équivoques ne le sont pas autant que ça à la réflexion. Par l'usage de la langue écrite, les apprenants sont contraints à interroger, chercher, corriger les structures avec la possibilité de syntaxiques, grammaticales et énonciatives de la langue, sans l'urgence de l'interaction et recourir à une trace fixe quand la mémoire peut faire défaut. Ils parviennent soudain à maîtriser le flux linguistique qui était si angoissant à leur premier contact, en le contenant sur la page, en le contrôlant dans une forme stable et définie. Amandine Bergère a observé ce type d'exercice dans des cours pour adultes chinois à Paris et précise bien que les pédagogues pourraient être choqués de ces méthodes car

« la culture professionnelle du milieu de la formation des adultes en France réprouve l'utilisation d'exercices trop scolaires par respect pour les apprenants (...)»<sup>843</sup>. »

C'est certainement ce qui est en partie la cause du désarroi d'Anna : elle réclame des dictées car pense en avoir le besoin et les formateurs, par souci de bien faire et par respect à une certaine éthique pédagogique ou andragogique récusent ce genre de pratiques qu'ils jugent infantilisantes et avilissantes pour les personnes. Or Anna, pense et a l'intuition de son besoin de dictées pour apprendre à parler et à écrire. Ce besoin pourrait aussi être caractérisé par la culture scolaire comme norme d'intégration ou manque d'expérience partagée qui ferait défaut

---

<sup>842</sup> Anna, Entretien n°2, p. 2.

<sup>843</sup> BERGÈRE Amandine, 2011, « Processus d'identification dans l'apprentissage d'un nouveau système d'écriture » in BORNES VAROL Marie-Christine (dir.), *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p., pp. 111-160, p. 153.

pour réussir. Cela rejoint les travaux de Urban literacy qui évoquent la norme scolaire comme norme qu'il faut intégrer si l'on ne veut pas prendre le risque d'être écarté :

« The upper-middle class model of academic success is the primary cultural norm in schools; students who do not fit this model are often devalued when they deviate from expected patterns<sup>844</sup> ».

Cette nécessité déclamée à plusieurs reprises la conduira à s'écarter de l'apprentissage formel des cours du soir – qui ne répondent pas à cette nécessité – pour un apprentissage dans l'informel avec son neveu.

« Nos observations montrent qu'il n'y a pas qu'une seule voie qui mène à cet apprentissage [maîtrise de la lecture et de l'écriture], mais qu'elle doit impérativement passer par la conceptualisation des relations qu'entretiennent les unités graphiques et les unités sonores et, de façon corrélée, par l'identification des phonèmes et la maîtrise de la structure phonologique française<sup>845</sup>. »

Il est possible que pour Anna, la voie la plus indiquée, à cet instant de son apprentissage, soit celle des dictées d'antan. En tous les cas son désir maintes fois réitéré est si fort, qu'il devient impérieux de le satisfaire pour l'aider à progresser.

Par ailleurs, Emilia Ferreiro<sup>846</sup> a démontré dans ses travaux que les règles de correspondance entre oral et écrit demandent du temps et se construisent très progressivement. Même si des différences importantes résident entre l'apprentissage d'un adulte et celui d'un enfant, la notion d'appropriation du code par un jeu d'aller-retour entre réalisations écrites et mesure avec la norme, permettent au fil du temps de se familiariser avec elle afin d'être en mesure de l'intégrer. Anna en tant qu'adulte ne va pas passer par le dessin ni par une graphie symbolique : elle a depuis longtemps compris le sens de l'écrit, mais elle a besoin de s'accoutumer au code pour en déceler les règles. D'une certaine manière apprendre à écrire c'est aussi apprendre à parler car les usages de l'écrit font très généralement écho à ceux de l'oral.

C'est ce qui se produit de manière quasi identique pour les étudiants de Marie Berchoud<sup>847</sup> au début de leur apprentissage du japonais. Leur professeur leur interdit de noter, il construit ses cours uniquement sur l'oral,

---

<sup>844</sup> MOORE Randy, 2002, "Science Education and the Urban Achievement Gap" in BRITT LUNDELL Dana & HIGBEE Jeanne L., (dir.), 2002, *Exploring Urban Literacy & Developmental Education*, Center for Research on Developmental Education and Urban Literacy, General College, University of Minnesota, Minneapolis, MN, 157 p., pp. 44-61, p.49.

<sup>845</sup> BERGÈRE Amandine, 2011, *Ibidem*, p. 156.

<sup>846</sup> FERREIRO Emilia, 2001, *Culture écrite et éducation*, trad. Martina Del Pino-Ollier, Retz, Paris, 200 p.

<sup>847</sup> BERCHOUD Marie, 2013, *Opus Cit.*, p. 45.

« mais ils en ont besoin (d'où des pratiques clandestines). Le résultat, ce sont des pages illisibles sans la mémoire de ce qui s'est passé ce jour-là. Un étudiant note avec humour : « Le plus clair ce sont mes dessins d'humeur » ! Le besoin de noter, et avec une notation phonétique selon la réception du scripteur (et on sait ce qu'il en est aux débuts d'une langue, la réception est partielle et partielle) apparaît comme largement partagée dans le monde. »

Ainsi une fois encore, la distinction entre modalités d'approches dans l'acquisition linguistique de personnes faiblement lettrées avec celles de personnes fortement imprégnées d'usages lettrés n'est pas opérante en ce qui concerne l'apprentissage d'une langue complètement inconnue. On peut d'ailleurs souligner que Marisol, tels les étudiants de FLE, pratique clandestinement (dans le secret de son sac à main) ce recours à l'écrit phonétique pour établir un lexique bilingue espagnol-français<sup>848</sup>. Dès lors, on peut postuler que même fragmentaire et incomplète, l'acquisition du code scriptural sert d'appui à de nouveaux apprentissages linguistiques. Il y a donc interactions fortes entre acquisitions orales et écrites dès que la personne est entrée – même *a minima* – dans l'écrit :

« Pour qui sait écrire, le signe écrit ne peut être dissocié ni de l'image acoustique, ni du concept. Ainsi c'est à fois le rapport à la langue orale et le rapport à la réalité qu'il transforme. L'image acoustique ne va pas sans le signe écrit, les deux accompagnent en permanence le concept et c'est la relation entre les mots et leur référent qui s'en trouve modifiée. Cependant en même temps qu'il participe de ce lien, le mot écrit devient une chose séparée qui a sa vie propre, qui peut être manipulé indépendamment de l'oral et générer un sens qui lui est particulier et dont l'oral ne saura rendre compte<sup>849</sup>. »

Parfois aussi le discours, la langue, produit, éveille le désir de l'écrit, non comme apprentissage purement linguistique et formel, mais comme support narratif indépendant de la présence physique du narrateur. C'est le cas des entretiens oraux, ici transcrits puis traduits en récits pour cette thèse. Leur écriture a provoqué de multiples apprentissages de ma part, ce ne sont pourtant pas ces acquisitions qui sont au cœur du désir d'écrire, mais bien la volonté de transmettre, de rendre compte d'une situation singulière déployée dans l'oralité. L'écrit tente alors de traduire imparfaitement, partialement et partiellement – comme le dirait Marie Berchoud – des discours oraux puis s'en éloigne en convoquant l'analyse et d'autres références à la situation initiale. L'écriture acquiert donc une indépendance et une autonomie totales avec la production orale. Cependant on pourrait tout aussi bien renverser la

---

<sup>848</sup> Cet élément est développé dans la partie 2.4.1.1 : « Emergences, écritures, transportées, le premier sac à main ».

<sup>849</sup> MALLET Claire, 2013, « Geste de la langue et corps du sujet », in BERCHOUD Marie (dir.), *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 81-132, p.89.

proposition en évoquant par exemple, le cas de cours oraux produits à partir de supports écrits mais qui s'en éloignent radicalement et dont l'écrit ne saurait rendre compte dans les intonations, les diverses incarnations gestuelles et verbales. Écrit et oral peuvent donc être à la fois indissociables et en relative autonomie.

Si l'oral peut occulter complètement le recours à l'écrit, ce n'est en revanche pas le cas de l'écrit, qui lui, s'ancre dans une langue et dans des sonorités qui lui sont spécifiques. Il n'est alors pas étonnant qu'en les questionnant sur l'écrit, les femmes me répondent sur la langue, d'autant plus lorsque les deux apprentissages sont concomitants.

Pour Isabel, qui venait juste d'« entrer » à la porte de l'apprentissage formel du code écrit, l'écriture de son récit de vie prend racine dans une expérimentation narrative à l'oral. Le désir de se dire trouve alors une concordance dans le désir d'écrire.

### 1.3. Langue et littérature mineures : « ça vaudra la peine d'être lu. »

Le récit d'Isabel naît de cette phrase prononcée par une jeune femme qui l'accueille à un premier rendez-vous d'inscription pour un cours d'alphabétisation :

« La jeune femme charmante qui me reçut (...) après m'avoir questionnée sur les causes de mon départ d'Espagne, sur l'accueil reçu en France (...) me dit : « Écrivez donc cela quand vous saurez le français, ça vaudra la peine d'être lu <sup>850</sup> » »

Cette phrase amicale va entraîner en quelques années Isabel dans une nouvelle aventure : celle de l'écriture. Le projet d'apprentissage de la langue suscite, dès le premier pas de « l'inscription » franchi, le projet d'écriture. Ce dialogue restitué des années après en est l'élément déclencheur. Ce n'est pas un projet d'écriture, pour l'écriture, dans une finalité d'apprentissage mais bien une écriture qui s'adresse, qui communique aux autres, dans un projet de se dire à autrui, d'être lue, entendue. C'est parce que le récit de son parcours est qualifié d'intéressant par son interlocutrice, que celle-ci lui propose ou tout du moins l'incite à l'écrire. La situation orale provoque le projet écrit. Mais la condition, la possibilité de réalisation de ce projet lointain passe par la langue, par une maîtrise suffisante du code « quand vous saurez le français ». Le projet est donc déplacé, conditionné par une maîtrise minimale du code. Ainsi sans même le savoir, par le choix de la langue d'écriture, qu'elle maîtrise très imparfaitement, Isabel s'avance vers la production de ce qui pourrait être défini comme une littérature mineure :

---

<sup>850</sup> GILLE Isabel, Opus Cit., p. 95.

« Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation<sup>851</sup>. »

Mais avant même de prétendre à cette réalisation, dont elle taira le projet avant son accomplissement, elle débute un processus d'apprentissage linguistique dans des cours dits d'alphabétisation. Ses deux fils sont adultes et ont achevé leurs études, elle vit depuis plusieurs décennies en France et n'est pas dans la nécessaire urgence de la langue pour le travail.<sup>852</sup> C'est donc un projet directement tourné vers elle-même et on peut donc comprendre comment projet linguistique et projet narratif ont pu s'alimenter et se stimuler mutuellement. Elle écrira d'ailleurs que c'est durant ses cours que « l'idée d'écrire son récit lui est venue » :

« Notre professeur de français, très aimable, nous encourageait, lorsqu'il nous voyait démoralisées. Il s'intéressait à nous, à nos problèmes d'étrangères, nous questionnait sur les raisons de notre exil, nos nouvelles conditions de vie, l'accueil des Français. Ce fut pour moi une nouvelle occasion de raconter mon histoire, qui, bien que triste, semblait intéresser tout le monde<sup>853</sup>. »

Ainsi, l'espace du cours linguistique, permet d'être enfin accueillie et reconnue dans son histoire singulière. Elle n'est pas sommée de se fondre dans la masse pour s'intégrer mais bien de mettre en relief ses particularités historiques qui ont aussi forgé ses particularités linguistiques. C'est ce qu'elle reproduira dans son récit chronologique presque « à blanc » (il paraît dénué d'affects) de son parcours de migrante : enfance, exils, vie en France. Elle indique au lecteur dès son exergue : « Un roman ? Non, ma vie... », afin qu'il ne se méprenne pas sur la valeur testimoniale de ce récit. On pourrait même supposer que le style très épuré et sans aucune emphase vient appuyer cette volonté de témoignage historique. En fondant son récit sur son histoire personnelle, elle se rapproche encore un peu plus de ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari ont défini comme politique :

« Le second caractère des littératures mineures, c'est que tout y est politique. (...) Son espace exigü fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique. L'affaire individuelle devient d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope que tout autre histoire s'agite en elle. C'est en ce sens que le triangle familial se connecte aux autres triangles commerciaux, économiques, bureaucratiques, juridiques qui en déterminent les valeurs.<sup>854</sup> »

---

<sup>851</sup> DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1975, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? » in *Kafka pour une littérature mineure*, éditions de Minuit, Paris, 157 p., pp 29-50, p. 29.

<sup>852</sup> Cette thématique est développée un peu plus loin.

<sup>853</sup> GILLE, Opus Cit., p. 96.

<sup>854</sup> DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, Ibidem.

Même si Isabel se défend de faire ou de comprendre la politique (peut-être en veut-elle encore à son père pour un engagement qui l'a conduit lui à la mort et elle à l'exil) elle produit un écrit qui l'est, par l'exposition narrative de parcours qui sont le fruit de décisions ou d'influences liées au politique. La Guerre Civile est l'un des exemples fondateurs du récit mais l'on pourrait tout aussi bien citer la politique d'accueil de la France vis-à-vis des exilés, la politique sous l'Occupation, etc. Mais pour Isabel, le chemin à parcourir est encore long : il lui faut l'année suivante de la rencontre avec « la jeune femme charmante » s'inscrire dans une nouvelle association proposant des cours adaptés à son niveau. L'accueil, la bienveillance et la stimulation des formateurs à produire des récits personnels sont de nouveau saisis par Isabel comme tremplin à une écriture volontaire :

« C'est quand une monitrice, pour corriger nos phrases et nos fautes d'orthographe, nous demanda d'écrire ce qui nous passait par la tête que je commençais par ce récit. Les autres parlèrent de leur dimanche, de leurs journées de travail. Tandis que moi plus j'écrivais, plus les souvenirs me revenaient en mémoire, et plus j'y prenais goût<sup>855</sup>. »

On pourrait dire que c'est le désir d'écriture qui anime la volonté d'apprentissage linguistique pour elle. Elle paraît désirer l'intégration de la langue française en vue d'une restitution écrite de son expérience de vie et c'est en même temps dans le cadre de son apprentissage linguistique que le désir d'écrire est né, presque dès la porte franchie.

Appropriation de la langue et écriture sont intrinsèquement liées en ce qui concerne Isabel. La finalité de l'écriture (testament historique pour ses enfants) est en définitive élargie dans une volonté de partage et de diffusion de son expérience :

« J'avais pensé que ce cahier resterait dans un tiroir, que mes enfants le découvrirait après ma mort. Finalement je ne suis pas mécontente que les choses se soient passées ainsi. J'ai pu connaître leur réaction ainsi que celle des autres personnes qui ont eu l'occasion de lire mon histoire<sup>856</sup>... »

C'est ce qui donne aussi à ce récit sa valeur collective. Non seulement il est lu par son entourage, sa famille, ses connaissances mais il est déposé à l'APA, comme une pierre à l'édifice collectif de la mémoire humaine : il engage ainsi à travers lui une partie de la population ballottée dans la grande Histoire. Isabel ne parle pas uniquement de son histoire pour les siens, mais elle restitue à travers son prisme singulier le parcours de nombre de migrant(e)s espagnol(e)s. Elle reprend place, par l'écriture dans une communauté avec

---

<sup>855</sup> GILLE, Opus Cit., p. 98.

<sup>856</sup> Ibidem.

laquelle elle n'a pas eu beaucoup de contacts durant sa vie en France. Et c'est paradoxalement ce qui la confirme dans la posture d'écrivaine de littérature mineure :

« Le troisième caractère, c'est que tout prend une valeur collective (...) si l'écrivain est en marge ou à l'écart de sa communauté fragile, cette situation le met d'autant plus en mesure d'exprimer une autre communauté potentielle, de forger les moyens d'une autre conscience et d'une autre sensibilité<sup>857</sup>. »

Pour Isabel l'apprentissage du code scriptural se réalise par le désir d'écrire, de retracer son existence sur le papier. Ce désir la transporte jusqu'à la littérature mineure, telle que l'ont définie Gilles Deleuze et Félix Guattari.

La sollicitation première de la « jeune femme charmante » est une invitation à écrire pour se dire réactivée par la suite par d'autres acteurs. Il n'est pas certain que cet acte participe à une stratégie identitaire qui la conduise comme les écrivains dépeints par Lilyane Rachédi<sup>858</sup> dans un phénomène d'intégration sociale. Isabel ne se positionne pas comme écrivaine et ne revendique pas socialement cette reconnaissance. Elle s'auteurise avant tout pour raconter (et peut-être prendre) sa place dans le monde et témoigner d'une histoire souvent représentée comme étant « de second ordre ». Mineure elle l'est, considérée par sa langue, son groupe d'appartenance, son sexe dit faible. Assignée à des minorités sociales multiples, elle restitue à sa vie une place de premier ordre dans son récit alors qu'elle n'a cessé d'exister au service des uns ou des autres. L'auteurisation est sans doute une forme de valorisation dans l'acte de se dire et d'oser se mettre en scène comme premier personnage du récit. Une main mise ou reprise sur sa trajectoire personnelle. En cela elle concourt activement à la littérature mineure qui se définit en premier lieu par un usage singulier de la langue : la langue déterritorialisée. Écritures et langues sont ici encore intriquées.

---

<sup>857</sup> DELEUZE, GUATTARI, Opus Cit.

<sup>858</sup> RACHEDI Lilyane, 2009, "Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires" in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langue set mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.



## 2. Nécessité de la langue

### 2.1. Le travail

L'une des premières nécessités des femmes rencontrées à leur arrivée en France, était de trouver un emploi. Si dans un premier temps, elles sont parvenues, grâce à leurs réseaux et aux systèmes d'entraide hispanophones – notamment l'église espagnole, citée par toutes comme un moyen performant d'obtenir une place – à accéder à des emplois auprès d'employeurs pour qui l'usage de la langue espagnole était nécessaire ; très vite elles se sont aperçues qu'elles pourraient prétendre à de meilleurs salaires et conditions de travail en parlant la langue française.

La discrimination par la langue est d'ailleurs fortement marquée et remarquée par toutes. La non maîtrise du code place la travailleuse dans une situation de dépendance accrue vis-à-vis de son employeur.

Pour Monica le travail est au centre des problématiques d'apprentissage et de migration, même s'il prend des formes différentes. Ainsi on peut distinguer le travail ordinaire, de tous les jours qu'elle évoque fort peu et de manière assez dépréciative et le travail comme moyen de s'émanciper. C'est sur ce deuxième aspect que le paragraphe suivant insiste.

Elle a dû fuir un mari qui l'empêchait de travailler alors qu'elle devait impérativement obtenir un salaire pour subvenir aux besoins de ses enfants à sa seule charge. Sa migration s'est donc articulée autour de cette nécessité impérieuse de travailler dans un cadre serein afin de pourvoir, de manière durable et continue, aux besoins matériels de sa famille.

Elle convoquera d'ailleurs une image de stabilité et de sécurité comme représentation de la vie en France alors que selon elle le Pérou évoque l'instabilité et des difficultés plus grandes dans les tâches ordinaires.

« Ici c'est cher pero [mais] c'est pratique, no ? Rapide, tout rapide. Là-bas non. Là-bas il est cher y difficile. C'est pas practico comme ici. Por ejemplo en vez de [Si l'on prend l'exemple du ] transport ici c'est practico tu achètes ton, ton carnet pour tout le mois. Là-bas non. Là-bas non, tout le temps où tu allais de l'argent dans ta poche, por payer y por [pour] aller à un endroit le prix c'est pas le même, c'est différent, c'est ça<sup>859</sup> ».

Le côté pratique de la vie quotidienne ne lui permet cependant pas d'obtenir facilement un

---

<sup>859</sup> Entretien du 26/04 Monica, p. 8 & 9.

emploi à sa mesure. Elle doit repasser par un long et fastidieux cycle d'apprentissage afin de faire valider ses diplômes par équivalence. Elle s'engage donc dans un travail de reconnaissance de ses compétences, qui la conduit aux cours du soir. Si le plaisir et la soif d'apprendre l'animent durant ce parcours de formation, il est cependant bien clair que cet apprentissage a une visée professionnelle. C'est ce qu'elle évoque dès les premiers moments du second entretien<sup>860</sup> :

« M : Oui un stage professionnel. Parce que ça t'aide [t'aide] beaucoup.

D : Ah d'accord

M : porque tu peux changer de

M+ D : de métier

M : Non de métier. Normalement je, bon j'essaye ce certificado [certificat] parce que, je je voulais changer de métier, je voulais travailler comme... Comme yo [moi] en Peru j'ai fait les estudes [études] d'infirmierie

D : Oui

M : Je voulais travailler comme aide soignante

D : Ah oui

M : Dans un maison de retraite

D : Mmm

M : Ouais, c'est ça. C'est pour ça que je fais tout ».

L'apprentissage est donc dans son cas en corrélation directe avec un projet professionnel très précis. Il dirige même le cadre et le contenu de la formation puisqu'elle doit obtenir un certificat de niveau de langue pour prétendre ensuite postuler à une équivalence de ses diplômes péruviens.

Dans son usage quotidien au travail, Monica est l'une des rares à citer la langue écrite comme support journalier aux échanges avec ses patrons. Il sert à donner les directives et à indiquer ce qui a été réalisé ou plus largement à livrer des informations sur les tâches qui lui sont assignées.

« M : Quelque chose je le laisse des mots à la dame, no, par exemple pour acheter des choses que c'est fini.

D : Ah oui d'accord

M : Des choses, des produits o quelque chose que, qu'elle a, qu'est pas bien, je lui dis, je le fais le mot en français

D : Mmm

M : Pour faire attention, par exemple la lampe por faire attention ça va. C'est tous les jours je fais quelque chose, c'est tous les jours.

D :Mmm. Ça veut dire que quand tu vas chez les gens ils ne sont pas forcément là, c'est ça ?

M : Mmm

D : Et eux ils te laissent des mots aussi ou pas ?

---

<sup>860</sup> Entretien du 26/04, Monica, p. 2.

M : Mmm?  
 D : Eux ils écrivent des mots, les gens chez qui tu vas ?  
 M : Oui et pareil, hein. Ils me dit « Monica s'il vous plaît, tu fais ça, tu fais à fond ça »  
 D : d'accord  
 M : Comme ça ouais  
 D : Donc c'est un échange entre les deux  
 M : C'est un échange<sup>861</sup> ».

Marisol au contraire se moque bien de sa patronne qui lui donne les étiquettes des produits demandés pour l'envoyer faire les courses. Il s'agit presque d'un affront et elle préfère en rire avec son amie Amalia plutôt que de se fâcher avec sa « maman ».

« MS : Parce que ma « maman » m'envoie faire les courses à la boulangerie ou... à Monoprix, ses produits, tout ce dont elle a besoin. Elle me donne, elle arrache, le papier de la bouteille, elle l'arrache. Après je sais. Je ne supporte pas ça.  
 A : (grand éclat de rire qui prend de l'ampleur)  
 MS : elle me dit : « Marisol ne sait pas. » Mais je sais très bien lequel c'est le lait et le beurre, le beurre comment ça se dit en français ?  
 D : Beurre, beurre  
 MS : Et son couvercle elle l'enlève pour ça et tous les jours elle me le donne  
 A : (rires)  
 MS : pareil pour l'acheter. Mais moi je sais quelles marques elles prennent toutes, moi toute seule, comme ça<sup>862</sup> . »

Cette anecdote – répétée à deux reprises<sup>863</sup> – peut être assimilée à des remarques vexatoires répétées sur ses capacités à la fois lexicales en français, scripturales (lire un produit) mais aussi mnésiques. Pourquoi ne maîtrisant que très partiellement le français, elle serait incapable de le lire ou de reconnaître des produits courants ? Ce rire partagé avec Amalia permet de se rassurer et de retourner l'assignation contre la personne qui la produit. Qui est la plus bête : celle qu'on prend pour une idiote ou celle qui imagine que l'autre l'est car ne parlant pas la même langue ? Marisol et Amalia par ce partage de raillerie joyeuse envers les « mamans » communiquent une réponse sans équivoque et se libèrent d'une attribution

---

<sup>861</sup> Monica, Entretien 26 avril, p. 24.

<sup>862</sup> Marisol, Entretien à 3, p. 10. « MS : Porque mi « maman » me manda a comprar por la boulangerie o ... A Monoprix, sus productos, todo, que se yo. Así ella me manda, un papelito sacá de la botella, sacá de eso, après yo se , no me aguenta

A : (grand éclat de rire qui prend de l'ampleur)

MS : Ella me dice : « Mari Sol no sabe ». Mais yo se lo cual es, la leche e

D : Si la

MS : la mantequilla, como se dice ¿en Francés ?

D : Beurre, beurre

A : Le beurre, beurre

MS : Eso su tapa le sacá, eso por eso me manda todo los dias

A : (rires)

MS : Igualito a comprar. Pero yo ya se cual, que marca usan todos ellas, yo solita, comme ça.

<sup>863</sup> Entretien n°2, p. 4.

déqualifiante et courante dans leur ordinaire de travailleuses à domicile.

L'acquisition de la langue française est de plus une nécessité pour prétendre à un niveau de salaire supérieur, voire tout simplement pour accéder à un emploi. Les femmes s'occupant d'enfants sont recherchées non seulement pour leurs capacités de maternage, ménage, « care » mais également pour d'autres types de tâches qui ne sont jamais clairement explicitées mais dont les femmes s'aperçoivent à leurs dépens.

« La notion de « compétences relationnelles » s'avère en outre essentielle, en ce qui concerne une grande partie des métiers de service, qui nécessitent une confrontation avec un public, une capacité d'empathie, et une connaissance de la langue française.<sup>864</sup> »

Anna et Marisol mettent d'ailleurs en avant leurs capacités de calme et de résistance face à des enfants insupportables, dont d'autres qu'elles ont auparavant fait les frais. L'une et l'autre s'appuient sur des compétences anciennes, acquises probablement bien avant leur vie en France. Cependant, la langue demeure un obstacle important puisque pour bon nombre de familles, l'acquisition d'une langue syntaxiquement correcte du pays de résidence est un objectif éducatif majeur vis-à-vis de leurs enfants. L'aide à domicile, dans ce cas, devant favoriser cet apprentissage ainsi que celui des usages sociaux qui lui sont liés.

Liane Mozère explique la difficulté des femmes migrantes à trouver un emploi d'assistante maternelle en raison de la non maîtrise des codes linguistiques et sociaux. Les formations qui existent dans ce domaine révèlent les obstacles qui les entravent :

« C'est donc, presque à leur insu, parce qu'elles maîtrisent imparfaitement les codes de présentation de soi dans l'interaction sociale et les codes langagiers afférents, que leurs énoncés les « trahissent » et donc les « stigmatisent » au sens goffmanien du terme. Dans ces jeux, les éducatrices de jeunes enfants essaient d'accompagner les assistantes maternelles d'origine immigrée dans l'acquisition d'un usage plus « conforme » de la langue – ne pas tutoyer son interlocuteur. Mais aux yeux de ces formatrices, même à ce niveau, il n'est pas légitime d'imputer aux seules femmes d'origine étrangère ce manquement, supposé être la cause de leur inactivité. Bien des femmes françaises « défavorisées » doivent également opérer une conversion de nature comparable de leurs modes d'interaction. En ce sens, les formations offertes constituent de véritables processus de socialisation qui s'inscrivent dans une acculturation « *in progress* », dans une acculturation que l'on pourrait dire continuée »<sup>865</sup>.

---

<sup>864</sup> MERCKLING Odile, 2011, *Femmes de l'immigration dans le travail précaire*, L'Harmattan, Paris, 299 p., p.261.

<sup>865</sup> MOZERE Liane, 2000, « Les difficultés des assistantes maternelles étrangères face au chômage Quelques indications concernant leur usage de la langue » in *Les cahiers du CEDREF*, n°8-9, aperçus de recherche : *Femmes en migration*, p. 141-165.

Les femmes rencontrées n'ont pas bénéficié de ce type de dispositif car leur activité était principalement non déclarée et lorsqu'elle l'était leur statut de « sans-papiers » les excluait d'emblée de ces formations. Cependant, chacune d'elle a bien compris l'enjeu majeur à acquérir le français afin de prétendre à un meilleur emploi. Marisol insiste à plusieurs reprises et ce dès le début du premier entretien ensemble :

« Pour le travail, à cause de la langue, je ne, ici...ce n'est pas si facile pour moi. A cause de la langue, ils ne me prennent pas. Parce qu'il faut que tu saches parler, parce que sinon... tu ne peux pas<sup>866</sup> ».

Elle aurait même été licenciée d'un emploi à cause de la langue :

« De ce travail chez la Française, de la même façon ils m'ont renvoyée, moi pendant un mois je n'ai pas travaillé. La première fois qu'elle m'a laissée c'était pourquoi ? A cause de la langue<sup>867</sup> ».

Car effectivement Marisol ne comprend pas bien les consignes et les tâches qui lui sont assignées. Elle admet avoir fait beaucoup de progrès depuis, mais elle sait que l'apprentissage du français demeure une donnée essentielle pour accéder à une place meilleure. Il est possible que, comme le souligne Liane Mozère, la langue seule n'eût pas suffi à Marisol, il lui faudra acquérir également les gestes de la langue. Mais sont-ils transmissibles ? Silvia BS en doute :

« Je dirais que ce n'est pas les langues qui tracent les frontières d'un pays mais la façon des gens et que, entre le Nord et le Sud de l'univers il y a déjà deux comportements distincts. Une chose est certaine : on peut perdre sa langue maternelle ou l'oublier en la conservant enracinée au fond de soi, mais on ne perdra jamais la façon initiale de la vie du cœur. Les gestes tiennent à nous plus que les langues. Ils comptent, ils sont la première langue. En vain ai-je tenté de les contenir, en les adaptant à mon entourage, à la moindre occasion ils resurgissent. J'écris en français mais avec ce geste premier<sup>868</sup>. »

Amalia avait quant à elle trouvé un moyen efficace, avant de s'inscrire aux cours, pour acquérir quelques mots indispensables à son embauche, on pourrait dire que cette manière de faire allie les deux formes de la langue : l'idiome et le geste. Celle de l'apprentissage purement linguistique et celle des usages sociaux, auxquels elle est bien tenue de se conformer pour obtenir un minimum d'échanges :

---

<sup>866</sup> Marisol, Entretien à 3, p. 2 : «MS : Por el trabajo, por el idioma, no me acá... no es tan fácil para mi. Por el idioma no me toma. Porque tienes que saber hablar porque sino ...

D : Mmm

MS : No puedes »

<sup>867</sup> Marisol, Entretien n°2, p. 6 : « MS (...) de este trabajo de la francesa, igualito me despedieron, yo un mes no he trabajado. La primera vez cuando me dejó ella. ¿ Por que ? Por el idioma. »

<sup>868</sup> BARON SUPERVIELLE, 2002, Opus Cit., p.163.

« Dans la rue. C'est la manière que j'ai trouvée de parler la langue. A partir de trois mois, Delphine, je commençais à parler un peu. A six mois que j'habitais ici en France, je commençais, je donnais mon premier rendez-vous avec quelqu'un, avec une dame pour garder ses enfants. Elle m'a dit, « Ok je te prends parce que tu parles le français. » Y je parle moyen. Tu comprends<sup>869</sup> ? »

Cette technique d'apprentissage informel n'est pas le fruit du hasard, il provient de la situation dramatique dans laquelle elle se trouvait alors et qui la poussait à être dehors la majeure partie de la journée.

## 2.2. Amalia : pour ne pas être la proie des « violations »

La nécessité de la langue prend un caractère d'urgence, une obligation absolue. La maîtrise de la langue, est selon Amalia, ce qui permettra de ne pas être dans l'emprise, la toute puissance des hommes mal-intentionnés. A l'issue de sa narration des tentatives de viol sur sa personne elle émet la conclusion suivante :

« Ici je souffris beaucoup. Deux violations. A cause de, que je savais pas parler, à cause no podia de me défendre, que je pouvais pas parler à cause de al le monde, à les gens qu'est-ce qui me passe, j'ai froid. Oh la la. C'est pour ça à partir de cet moment, moi j'ai décidé, bon je suis croyante, de Dieu, j'ai dit « Oh mon Dieu, aidez-moi à, à parler cette langue. » Il faut que moi je parle, *como* folle. Je demande tous les jours « Je veux parler, je dois de parler, je dois, je sais que je vais parler, je sais, je sais je sais, je sais. » Y j'ai commencé à me mis dans la...

J'ai commencé à sortir. Tous les jours, les jours que je travaille pas, tous les jours, *lo máximo* que, je préférais de rester dehors, de pas rester avec quelqu'un qui m'a fait mal, dans la maison<sup>870</sup>. »

Pour Amalia il existe une correspondance évidente entre l'incapacité à parler la langue et la vulnérabilité qui la met en pâture aux prédateurs. C'est l'enfermement, le lieu clos, confiné des appartements qui est source de danger. Pour se libérer de l'entrave elle doit acquérir la langue de l'extérieur celle qui permet de se défendre et d'être défendue. Son incapacité linguistique place son persécuteur dans une impunité totale : elle ne possède pas les mots pour exprimer à quiconque ce qu'elle endure.

Non seulement elle en appelle à Dieu, aide extérieure toute puissante, mais elle va « traquer » cet apprentissage dehors, dans tous les endroits publics où elle peut côtoyer des personnes étrangères à la scène décrite : les parcs, les bus, les rues. Elle part en quête de mots,

---

<sup>869</sup> Amalia, Entretien n°1, p. 7.

<sup>870</sup> Amalia, Entretien n°1, p. 6.

en quête de force verbale. Elle pense que sa résistance se puisera dans la puissance orale française, dans laquelle elle pourra crier, hurler de manière à être entendue. Afin qu'on l'entende et la comprenne pour qu'enfin on la protège.

On peut remarquer qu'elle n'évoque pas – ou très peu – sa vulnérabilité physique contre cet homme et qu'elle n'envisage son salut que par la langue.

Cette manière absolue de partir en quête des mots dehors, à l'extérieur, dans une recherche presque frénétique situe la maison, comme un lieu d'insécurité permanent alors qu'il pourrait être le lieu de la sécurité linguistique. La langue de la maison est devenue comme la maison et ses occupants un territoire hostile contre lequel il faut se prémunir. Il n'a rien de chaleureux : elle y a « froid ». Elle cherche donc le réconfort dans la langue de l'autre, qu'elle n'a de cesse de vouloir soumettre à sa propre langue, à son propre accent. Dès lors, cette langue maternelle est elle aussi vécue comme une entrave, un monolinguisme à dépasser absolument, tout comme Derrida l'énonce pour le français elle pourrait le dire pour l'espagnol :

« Je suis monolingue. Mon monolinguisme demeure, et je l'appelle ma demeure, et je le ressens comme tel, j'y reste et je l'habite. Il m'habite. Le monolinguisme dans lequel je respire, même, c'est pour moi l'élément. Non pas un élément naturel, non pas la transparence de l'éther mais un milieu absolu. Indépassable, incontestable : je ne peux le récuser qu'en attestant son omniprésence en moi. Il m'aura de tout temps précédé. C'est moi. Ce monolinguisme, pour moi, c'est moi. Cela ne veut pas dire, surtout pas, ne va pas le croire, que je sois une figure allégorique de cet animal ou de cette vérité, le monolinguisme. Mais hors de lui je ne serais pas moi-même. Il me constitue, il me dicte jusqu'à l'ipséité de tout, il me prescrit, aussi, une solitude monacale, comme si des vœux m'avaient lié avant même que j'apprenne à parler. Ce solipsisme intarissable, c'est moi avant moi. À demeure. Or jamais cette langue, la seule que je sois ainsi vouée à parler, tant que parler me sera possible, à la vie à la mort, cette seule langue, vois-tu, jamais ce ne sera la mienne. Jamais elle ne le fut en vérité. Tu perçois du coup l'origine de mes souffrances, puisque cette langue les traverse de part en part, et le lieu de mes passions, de mes désirs, de mes prières, la vocation de mes espérances. Mais j'ai tort, j'ai tort à parler de traversée et de lieu. Car c'est au bord du français, uniquement, ni en lui ni hors de lui, sur la ligne introuvable de sa côte que, depuis toujours, à demeure, je me demande si on peut aimer, jouir, prier, crever de douleur ou crever tout court dans une autre langue ou sans rien en dire à personne, sans parler même<sup>871</sup>. »

C'est dans cet espoir fou, peut-être vain, de changer de demeure, d'être habitée par une autre langue et d'en être transformée, de voir sa vie transformée, qu'Amalia se jette dans la langue de l'autre, prête à l'aspirer. Une fois l'habitude prise de l'apprentissage linguistique par les

---

<sup>871</sup> DERRIDA Jacques, 1996, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Gallilée, Paris, 136p. , pp. 13-14.

passants, les rencontres au dehors, elle ne va cesser de développer cette manière tout à fait singulière d'apprendre la langue en interpellant les promeneurs, les passagers :

« Je commence à parler, chaque mois, chaque moment. Par exemple quand j'écoute un mot que dit... par exemple « excellent » o « jamais », je dis :

« Comment ? Qu'est-ce que ça veut dire ça jamais ? Ah beh qu'est-ce que ça veut dire ? »

« ça veut dire ça, ça »

« OK, jamais, jamais, jamais » dix fois, vingt fois, « jamais, ça veut dire ça, ça veut dire ça. »

Et comme fou, comme folle dans le métro. Ah ! **Faim** de parler ! (...)

Tout dans la tête. Une faim, faim. Faim de parler dans la langue. De savoir tout. Tac, tac, tac. Dictionnaire. Tac. Elle m'a dit... elle m'a dit par exemple *maniera* ça veut dire quoi manière, manière, manière ça veut dire quoi ? Dictionnaire, après de deux ans, quatre ans, non quatre ans, j'ai un dictionnaire... quatre ans. Français et... quelqu'un m'a donné un dictionnaire Espagnol/français. Je commence à voir, c'est quoi ça manière ? Ah ! Ça veut dire quoi : manière, manière, manière (tape en même temps le rythme de chaque syllabe prononcée). Je commence à traduire. Après je commençais à parler français. La traduction espagnole en français. Et c'est pas comme ça<sup>872</sup>. »

On pourrait avancer que cette « faim » de la langue qui correspond à un besoin vital est le besoin de protection qui lui a fait défaut précédemment.

De la même manière la langue, parfois même la langue écrite peut servir de protection, de rempart et de réparation aux souffrances accumulées. C'est ainsi que le récit de vie de Julia Calvet intitulé *La Nena* et publié à compte d'auteur en 2001<sup>873</sup> dépeint en détail les multiples exactions dont elle a été la victime impassible (viol, inceste, abandon, violences paternelles, humiliations diverses) avec, à chaque fois, l'impossibilité de se dire ou de dire. Elle retrace son parcours depuis sa naissance à Barcelone, sa migration à l'âge de six ans en Haute-Savoie (au début des années cinquante), son enfance dans les cités ouvrières, son mariage et finalement un retour à Barcelone pour reconquérir son identité. L'écriture de son autobiographie, après une longue reprise d'études (BEPC, baccalauréat, DEUG), s'ancre dans une thérapie qui lui permet de mettre des mots sur des souvenirs enfouis :

« Depuis cette date j'ai effacé de mon être tous les traumatismes subis jusque là. Ils n'ont resurgi que devant le psychiatre. Il y a maintenant deux ans.<sup>874</sup> »

On peut remarquer que c'est l'oralité qui a permis de faire remonter à la surface de sa conscience ses souvenirs ensevelis. L'écriture n'est utilisée ici que dans un deuxième temps,

---

<sup>872</sup> Amalia, entretien N°1, p. 10.

<sup>873</sup> CALVET Julia, 2001, *La Nena*, Calvet (à compte d'auteur), St Pons, 144p.

<sup>874</sup> ibidem. 46.



c'est donc bien de la langue dont il est question. Si à aucun moment de son récit elle n'évoque précisément les motifs de sa détermination à écrire et à publier ce texte, il est comme d'autres récits similaires dédié à ses deux filles<sup>875</sup> :

« A Samantha et Linda. Malgré nos souffrances, la vie nous apporte, tous les jours de nouvelles raisons de vivre ».

Sa particularité vis-à-vis des autres récits est l'aspect presque thérapeutique de son écriture où le mot traumatisme est à la fois récurrent et précisé dans de nombreux exemples biographiques. La langue est au service d'une protection personnelle par la verbalisation d'une mémoire de traumatismes. Se dire, c'est pour elle affirmer qui elle est, par les événements qui l'ont façonnée. La langue lui sert de rempart et de tremplin pour peu à peu pouvoir se transformer et savoir se défendre. Ce n'est donc pas un usage de la langue tourné vers le passé mais bien un moyen de se saisir de son histoire dans une visée transformatrice et autoprotectrice :

« Malgré tous mes traumatismes, mes souffrances, mes douleurs, je garde toujours en moi une sorte d'attente. Mais qu'est-ce que j'attends ? (...) Je m'affirme ainsi tout doucement. Peu à peu je comprends que mes comportements sont liés à tous mes traumatismes. Je les change. J'attends de savoir me défendre, la thérapie m'a fait progresser en ce sens.<sup>876</sup> »

Amalia et la Néna ont donc la même urgence de la langue pour se protéger des violences subies et pouvoir y puiser les moyens de se défendre si elles en étaient de nouveau les cibles. La langue sert à la fois de rempart et de tremplin à de nouvelles manières d'être et de crier le refus de l'avilissement, quel qu'il soit.

« Toute prise de parole (ou d'écriture, les subalternes savent écrire aussi), toute apparition des subalternes ayant pour effet de présenter l'intolérable de leur condition dans le présent tend à interroger les fondements de l'institution symbolique dans nos sociétés. Elles ne se contentent donc pas à ce titre de témoigner d'une condition malheureuse ou d'une injustice subie, elles produisent un trouble salutaire en exposant les fondements cachés des dispositifs régissant la vie sociale et la répartition des places dans nos sociétés<sup>877</sup>. »

### 2.3. Les relations : prendre langue avec

---

<sup>875</sup> A ce titre, il s'inscrit complètement dans l'idée développée un peu plus loin de l'écriture support d'un héritage transgénérationnel.

<sup>876</sup> Ibid. p. 140.

<sup>877</sup> LEFEUVRE-DÉOTTE Martine (dir.), 2012, *Des corps subalternes. Migrations, expériences, récits*, L'Harmattan, Paris, 229 p., p. 9.

Isabel n'évoque pas comme une nécessité absolue l'usage de la langue pour parvenir à travailler. Il faut dire qu'elle est déjà très expérimentée dans les travaux agricoles et que sa force de travail est une qualité reconnue par ses différents employeurs. Le besoin de la langue française s'éprouve pour elle en dehors du contexte professionnel dans le contact avec les institutions ou avec des particuliers. D'ailleurs sa patronne ne souhaite pas forcément qu'Isabel se perfectionne linguistiquement : ce qui importe est qu'elle travaille efficacement. Les mésaventures linguistiques apparaissent donc en dehors de la ferme et sont souvent l'occasion de vexations ou de petites escroqueries humiliantes :

« C'est ainsi que certaines personnes, profitant de ce que je parlais mal le français, se conduisaient avec moi. J'ai mis presque une année pour m'exprimer à peu près convenablement. Et il est vrai qu'aujourd'hui encore, mon français n'est certainement pas parfait. C'est souvent trop tard, alors que la phrase est dite, que je m'en aperçois... Quand je demandais à ma patronne de me corriger, elle me répondait: "Il me suffit de te comprendre". Or, c'est dès le début qu'il faut s'efforcer de parler correctement, car il est très difficile de se corriger plus tard, je sais par exemple, que je mélange toujours certaines lettres, les "b" et les "v", les "u" et les "ou"<sup>878</sup>. »

On pourrait objecter que si sa patronne ne souhaite pas qu'Isabel s'améliore linguistiquement, c'est pour mieux la maintenir en dépendance, sous sa tutelle et éviter tout contact extérieur, l'isoler dans le travail. Cependant les choses ne sont pas si claires. A plusieurs reprises, ses patrons l'aident et lui apportent un soutien face à l'extérieur. L'aide est mesurée, comptabilisée mais elle existe :

« Rien n'était facile pour nous. Le jour où mon frère entra à l'hôpital de Dijon, ma patronne nous a gentiment accompagnés, car nous ne connaissions pas la ville. Maman aurait aimé y retourner tous les jours, mais Dijon était à trente kilomètres, il fallait prendre le train et elle ne parlait pas le français. Bien que ne parlant guère mieux cette langue, je devais l'accompagner : à deux nous arrivions mieux à nous faire comprendre. Mais au bout d'un certain temps, ma patronne trouva que ces voyages répétés gênaient trop le travail. J'expliquai alors à ma mère comment elle devait s'y prendre et elle se débrouilla sans moi ; ce qui démontre à l'évidence – s'il en était besoin – que l'amour d'une mère vient à bout de toutes les difficultés »<sup>879</sup>.

Le besoin de la langue est celui de la vie sociale, ordinaire. Pouvoir se déplacer, demander un renseignement, obtenir des informations médicales. Chaque démarche représente une véritable épreuve qu'il faut pouvoir surmonter sans cet accès à la langue, par une sorte d'habitude ou de ritualisation des comportements. C'est ce qu'intègre la maman d'Isabel afin de pouvoir aller visiter son fils malade. Elle a dû mémoriser le parcours, les étapes, l'achat

---

<sup>878</sup> GILLE, Opus Cit., p. 65.

<sup>879</sup> GILLE, Opus Cit., pp. 51-52.

des titres de transport, etc. Mais sa fille indique en terme d'exploit les trajets autonomes qu'elle parvient à réaliser, soulignant toute la difficulté qu'il existe pour déjouer cette non appropriation du code.

Tout ce qui déroge du quotidien à la ferme, dans le huis clos laborieux devient inquiétant, source de difficultés. Isabel ne se confine pourtant pas dans cet espace protecteur, elle a envie de se frotter au monde et de dominer cette langue pour nouer des relations amicales avec les jeunes filles de son âge. Elle évoque à plusieurs reprises ses sorties et son besoin, voire sa quête de contacts amicaux au village :

« J'avais fait des efforts pour m'intégrer dans la société française, fréquenter les jeunes filles du village, m'efforçant de parler comme elles, ne voulant pas paraître trop ridicule à leurs yeux<sup>880</sup>. »

D'ailleurs, l'un des reproches majeurs que l'on sent poindre sous sa plume à la fin de sa vie est l'isolement dans lequel l'a placé son mari en lui demandant d'être femme au foyer, elle qui rêvait de converser et d'échanger. Si Isabel a besoin du français c'est avant tout pour entrer en relation avec de nouvelles personnes.

Marisol au contraire tisse la plupart de ses relations amicales en espagnol et sa non maîtrise du français la place dans une situation de dépendance vis-à-vis des autres. Telle amie l'emmène chez le médecin, telle autre règle ses problèmes d'abonnement téléphonique ou ses démêlés avec ses employeurs. On pourrait supposer que changer de registre de langue lui ferait également changer de registre de relations avec ses amis. En a-t-elle envie ? En a-t-elle besoin ? Quelques indices laissent supposer qu'elle ne montre pas volontiers toutes les compétences linguistiques qu'elle a acquises en français. Ainsi son livre et cahier d'apprentissage cachés au fond du sac mais également tous les petits éléments éparses dans son discours et qui montrent sa capacité à être autonome dans une langue autre que le Quechua (elle a lu sur les panneaux d'affichage à l'aéroport de Madrid par exemple, elle sait reconnaître le nom des rues et se débrouille très bien pour manipuler son téléphone). Sa manière d'avoir été dans l'emprise affective avec son mari, alimentée par une mésestime généralisée lui fait certainement rechercher des relations compensatoires qui la prendraient en charge de manière à lui prouver sa valeur. L'autonomie linguistique serait au risque d'une perte relationnelle d'aides multiples.

---

<sup>880</sup> Ibid. p. 98.

La langue n'est pas un facteur anodin dans le fait qu'Anna se retrouve enceinte à Paris. Elle va aller avec un homme car c'est la seule relation qu'elle parvient à tisser en arrivant en France. Le sentiment d'isolement la pousse presque dans les bras de cet homme qui ne paraît détenir comme seul attrait que sa conversation en espagnol :

« Ma sœur elle me laisse tout seule y elle fait su vida yo, yo. Pleurais, je pleure tout mes dimanches je pleure bon « ma filla, ma filla, ma filla ». Y cet monsieur il parle español. Et el commence à parler español avec moi et un jour il me dit : « Vous voulez sortir avec moi ? <sup>881</sup>»

C'est le besoin de relations, de contacts humains, de rencontres qui poussent les unes et les autres à s'exprimer dans telle ou telle langue, d'apprendre frénétiquement ou au contraire de masquer leurs compétences langagières. Véritable pléonasme, la langue sert avant tout à parler, s'exprimer, échanger : être en contact avec ses semblables. La langue, c'est la nécessité des autres, c'est le contact au monde. Échanger, être en relation, prendre langue avec l'autre.

*Prendre langue avec la vôtre* c'est aussi le titre d'un ouvrage<sup>882</sup>, fruit d'un travail collaboratif avec des femmes qui étaient inscrites dans un cours d'alphabétisation dans une association de quartier et Philippe Ripoll<sup>883</sup> lors de sa résidence au Théâtre Gérard Philippe à Saint-Denis. Cette expérience insolite de séances d'écritures destinées aux comédiens du théâtre qu'elles venaient de découvrir donne lieu à un ouvrage collectif qui ne cesse d'éprouver le besoin de relations respectueuses inhérent à l'apprentissage de la langue. C'est aussi un continuel va et vient entre la langue parlée et la langue écrite. Une interrogation continuelle du sens, des sens que prennent ou qu'évoquent les langues traversant chaque vie. La langue de la rue et celle du théâtre, les langues des maisons et celles des usages. Prendre langue et écrire un livre qui permet à la fois d'acter cet apprentissage et d'en être extrêmement fière<sup>884</sup> :

« On a appris le français avec elle<sup>885</sup>,  
Avec Philippe et avec vous,

---

<sup>881</sup> Anna, Entretien n°1, p. 10.

<sup>882</sup> RIPOLL Philippe, 2011, Saint-Denis, Théâtres intermédiaires I, *Prendre langue avec la vôtre*, lettres aux acteurs, L'Harmattan, Paris, 181 p.

<sup>883</sup> Tour à tour, comédien, auteur, metteur en scène, maître de conférences en sociologie, il se définit actuellement plus comme écrivain et développe depuis 2003 des « chantiers socio-littéraires » dans lesquels il s'envisage comme un « écrivain passant passeur entre des mondes disjoints ». Chaque expérience donne lieu à une publication. [http://philipperipoll.com/?page\\_id=655](http://philipperipoll.com/?page_id=655) consulté le 14/11/13.

<sup>884</sup> Dédicace de l'une des femmes de l'atelier, Kausar Sheikh dans les deux langues (français et traduction en arabe en dessous) : « Je suis fière de ce livre. Kausar. »

<sup>885</sup> Adjera, directrice de l'association des Femmes de Franc-Moisin qui participait aussi aux séances.

Et on a fait un livre en français naissant,  
Un livre qui est presque un enfant,  
L'enfant d'à côté, l'enfant d'entre deux langues,  
Qui donne le goût et le désir d'être  
Être femme, avec nos provenances,  
Et avec l'ici,  
Être en France et être au monde.  
Nous avons créé un îlot d'hospitalité  
Dans l'océan inhospitalier.  
Nous avons essayé d'apprendre et de réapprendre  
Le français,  
Et cet effort est devenu une vibration,  
Une nappe sonore entêtante  
Pour qui veut vivre dans un monde  
Arraché aux appropriations et aux captations<sup>886</sup>. »

---

<sup>886</sup> RIPOLL Philippe, 2011, Opus Cit. , p. 178.

### 3. Choix de langues

« Depuis de longues années, il y a quelque chose qui se prépare en moi. Tout se mélange, je ne sais pas par où commencer. Dans mon esprit je porte deux livres, deux langues, deux pays<sup>887</sup>. »

#### 3.1. Recherche de sa langue dans l'écriture

L'extrait mis en exergue est étonnant car Maria annonce à plusieurs reprises dans son récit qu'elle souhaitait s'affirmer par une écriture dans sa langue maternelle. Cette phrase montre en quoi ce choix ne s'est pas réalisé sereinement. Maria navigue entre les langues. Cette navigation a à voir avec son désir d'être lue des deux côtés de son histoire. Choisir une langue c'est donc pour elle choisir l'un des versants de son identité. La première langue d'écriture qui lui vient presque instinctivement a été l'espagnol. Peut-être parce que c'est sa langue maternelle et qu'elle avait éprouvé une écriture personnelle dans cette langue, peut-être parce que son récit était celui d'une quête des origines et que le côté latino-américain de son histoire prenait le dessus. Son ouvrage est d'abord publié en 2001 par un éditeur chilien. Ce n'est qu'en 2002 qu'il sera traduit en français et déposé à l'APA puis publié en 2003 à l'Harmattan. On peut supposer que le type de récit – un récit de migration qui a pour destination le Chili – était propice à usage de l'espagnol car il allait intéresser en premier lieu la famille restée au Chili, puis la communauté chilienne à laquelle l'auteure apportait un récit historique.

Mais pour Maria faire le choix de l'espagnol, c'est aussi faire le choix de la difficulté et de la solitude contrainte dans l'écriture. En effet, il n'est pas aisé de recevoir des conseils – dont elle est avide – dans une langue qui n'est pas parlée dans son environnement proche. Elle demande l'aide de sa sœur qui accepte puis se dérobe la seconde fois, ce qui la plonge dans le plus profond désarroi :

« Comment continuer sans que personne ne me fasse le moindre commentaire, ne m'aide ni ne me soutienne dans cette activité complètement nouvelle pour moi ? Si j'écrivais en français ce serait différent. Je suis vraiment perdue<sup>888</sup>. »

On peut affirmer que le choix de la langue d'écriture est donc également un choix identitaire fort dans le sens où elle fait partie d'un ensemble de particularités culturelles propres à un groupe.

---

<sup>887</sup> LONDON Maria, *Opus Cit.*, p. 68.

<sup>888</sup> *Ibidem*, p. 82.

« En cela une culture donnée charge son système de communication d'exprimer *a priori* certaines choses. Le langage ne décrit pas le monde ni la réalité, mais ce qu'une culture donnée a jugé bon de nommer, de définir *a priori*, de catégoriser, de façon consciente et explicite pour elle-même<sup>889</sup>. »

Choisir de dire en espagnol est donc d'une certaine manière choisir sinon de penser<sup>890</sup>, au moins de référer à un ensemble de données culturelles à travers les mots.

« Je n'habite pas au Chili et je n'existe pas là bas. Je vis en France, mon pays est la France, les lecteurs français m'ont accueillie mais aussi l'entre-deux mondes des latino-américains en France. Pour ces derniers et pour les hispanophiles en France, je tiens à continuer à publier aussi en espagnol. Pour mon troisième livre, récemment publié, je n'ai pas fait le voyage<sup>891</sup>. »

Choisir la langue, c'est aussi choisir ses lecteurs potentiels et exister pour eux. Pour être lue, il s'agit de faire le voyage vers ses lecteurs à la fois linguistiquement mais aussi physiquement, matériellement, par une incarnation forte de sa posture d'écrivaine. Dans cette volonté de rapprochements, les affects guident en grande partie les possibles variations idiomatiques. Maria se résoud à traduire *El hilo del medio*, dans l'espoir que ses enfants la lisent.

« J'ai écrit guidée par le désir de partager avec mes enfants la part de vie qui leur revenait à travers moi et, eux, ils n'ont rien voulu lire. J'ai dû me résigner à tout traduire en français pour que ma fille lise enfin. Notre complicité a augmenté mais, une fois encore j'ai dû renoncer à l'usage de ma propre langue pour m'approcher de son cœur<sup>892</sup>. »

La traduction apparaît ici comme un renoncement alors que l'ouvrage est déjà paru en espagnol : dans ses propos il n'y a pas trace de cumulation mais de dépossession « j'ai dû renoncer ». Comme si la version française gommait la chilienne et qu'elle n'était qu'une pâle substitution à l'original. La traduction est ici envisagée non comme gain à la double appartenance linguistique mais comme une sorte de régression, de retour en arrière identitaire. Elle souhaite léguer un récit à ses enfants de leurs ascendances chiliennes et regrette qu'ils ne fassent pas, eux, le chemin linguistique le permettant (alors que tous deux connaissent et

---

<sup>889</sup> BORNES VAROL Marie-Christine, 2011, « De l'identité dans la langue à l'identification d'équivalences interlinguistiques en situation de contact. Les processus et les limites de l'emprunt en judéo-espagnol (Turquie) » in BORNES VAROL Marie-Christine (dir.), *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p., pp. 77-109, p. 88.

<sup>890</sup> Beaucoup d'auteurs affirment que l'on pense différemment dans chaque langue et que c'est ce qui concourt notamment à la richesse des échanges plurilinguistiques. Le linguiste Claude Hagège est l'un des fervents défenseurs de cette thèse affirmant qu'une langue est une manière de voir le monde. La pauvreté culturelle irait donc de pair avec un nombre de langues moins importantes parlées dans le monde.

<sup>891</sup> LONDON Maria, 2014, « témoignage », in actes du colloque *Ecritures en Migrations. Histoires d'écrits, histoires d'exils*, à paraître.

<sup>892</sup> LONDON Maria, 2003, *Opus Cit.*, p. 227.

lisent le castillan même s'ils ne le pratiquent pas couramment). Elle se sent de nouveau obligée, assignée au français alors qu'elle souhaiterait justement partager avec ses proches une spontanéité qui fait « naufrage » dans « l'océan d'émotions<sup>893</sup> » qui les sépare notamment par la langue.

« Pour moi, « écrire, c'est écrire la vie » comme le dit Annie Ernaux, ou « la vie vivante », comme le dit Lorette Nobécourt. Publier, c'est partager, partager avec ses lecteurs. Il faut trouver sa langue, sa forme, au bon moment, au bon endroit<sup>894</sup>. »

Cette inscription dans le présent et ces aller-retours avec la fiction donnent lieu dans ce récit à une impression de confusion, voire de coïncidence entre les deux mondes. La vie réelle, par la quête, l'enquête et les rencontres qu'elle suscite lui fait dire qu'elle a la « sensation incroyable d'être un personnage qui vivrait un chapitre après l'autre à l'intérieur d'un roman<sup>895</sup> ». Cette impression un peu surnaturelle traverse le récit et en fait l'une de ses particularités narratives. Une manière de dire et de se dire guidée ou inspirée par quelque chose d'indéfinissable qui semble la dépasser.

L'écriture s'apparente ainsi à un don, quelque chose venu d'autre part, un au-delà qui dicterait des mots à l'artiste passeur, à l'image de la langue des Dieux comme celle des poètes<sup>896</sup>. C'est ce que ressent Maria London en pensant aux femmes décédées de sa famille et qui forment comme une toile pour son récit. Au moment où l'émotion s'empare d'elle, elle rédige un poème :

« Alors j'ai pris un crayon et j'ai commencé à écrire. Des mots que je ressentais au plus profond de moi sont venus tout seuls ; d'une certaine façon ce n'était pas moi qui écrivais, c'était une émotion profonde qui me transformait toute seule en mots sans que j'intervienne. J'ai senti que ces mots devaient être donnés, que je ne devais pas les garder pour moi, que je n'étais qu'un instrument, un pont pour transmettre ce message<sup>897</sup>. »

La poésie serait cette langue particulière, en constante création et recréation, une langue propre aux poètes, une langue qui n'aurait pas de pays. L'écriture poétique est d'ailleurs ce

---

<sup>893</sup> Ibid.

<sup>894</sup> LONDON Maria, 2014, « témoignage », in actes du colloques *Ecritures en Migrations. Histoires d'écrits, histoires d'exils*, à paraître.

<sup>895</sup> Ibid., p.73.

<sup>896</sup> Un colloque intitulé « Poésie et langage : « Trouver une langue. » » à l'Université d'Artois (Arras) prévu les 5 et 6 juin 2014 est justement consacré à cette question, il rappelle que : « Selon Arthur Rimbaud, la mission du poète est de « trouver une langue ». La poésie serait le laboratoire d'un langage pleinement moderne, et le poète « définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle ». Rimbaud projette ainsi le travail du poète vers un horizon utopique car « le temps d'un langage universel viendra ! » (lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871) » <http://www.fabula.org/actualites/poesie-et-langage-trouver-une-langue58492.php>, consulté le 13/11/13

<sup>897</sup> LONDON Maria, 2003, *Opus Cit.*, p. 222.



qui a parfois permis de caractériser celle de Silvia Baron Supervielle, même dans sa prose et notamment de son ouvrage ici travaillé *Le pays de l'écriture*, dans laquelle elle utilise

« (...) cette langue intime qui ne figure pas dans l'histoire des langues. Cette langue que l'écrivain et le lecteur cherchent à saisir sous les langues et qui est vivante en eux du jour de leur naissance au jour de leur mort<sup>898</sup>. »

Si la langue des écrivains n'existe pas, quelles sont les langues de l'écriture ?

### 3.2. « Ce n'est pas de l'écrit, c'est en espagnol ! »

Isabel n'a pas choisi le français comme langue d'écriture, il paraît s'être imposé à elle comme une évidence. Jamais dans son récit elle n'évoque la possibilité de choisir ou d'avoir eu à le faire. Son apprentissage de l'écrit s'est fait en français, aucune pratique scripturale dans sa langue maternelle ne préexistait et son environnement au moment de sa mise à l'écrit est presque exclusivement français. A qui écrirait-elle un récit en espagnol ? Et pour quelle raison ? Une élève lors des cours de français lui propose de se référer à l'orthographe espagnole pour se repérer et s'aider en français<sup>899</sup> mais elle lui signale qu'hélas elle n'a jamais acquis d'automatisme dans sa langue maternelle, faute d'avoir fréquenté l'école. Elle évoque son père, qui à son image<sup>900</sup>, a acquis l'écriture tardivement et a tenté de transmettre à ses enfants un peu de ses acquis livresques.

« Il commença très jeune à travailler; il n'avait pu aller à l'école. Il s'était marié quand sa famille était venue habiter au village. Je suis née deux ans plus tard, et c'est à ce moment-là qu'il décida d'apprendre à lire et à écrire dans des cours du soir après son travail. Il m'apprendra plus tard ce qu'il avait appris lui-même. Comme il lisait beaucoup, il nous expliquait pas mal de choses, mais cela n'allait pas très loin. Aussi, n'ai-je pas plus de connaissances en espagnol qu'en français.<sup>901</sup> »

Le souvenir de sa formation écrite en espagnol est avant tout celle de l'informelle, autour de la figure d'un père valorisé non seulement par un apprentissage tardif<sup>902</sup> mais aussi par le souci de partage et de diffusion de ce savoir, même maigre, à ses enfants.

---

<sup>898</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cit., p. 204.

<sup>899</sup> GILLE Isabel, Opus Cit. p.97.

<sup>900</sup> Ou plus exactement dont elle a perpétué l'image en s'inscrivant elle-même tardivement à des cours pour adultes. On peut supposer que la mémoire de cet engagement dans l'apprentissage scriptural du père lui a donné l'assurance d'une inscription possible pour elle-même à l'âge adulte.

<sup>901</sup> GILLE Isabel, Ibid., p. 20.

<sup>902</sup> On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure cet exemple paternel ne l'a pas incitée à entreprendre à l'âge adulte une formation.

Comme il a été évoqué précédemment son désir d'écriture s'est alimenté de l'apprentissage de la langue française. À la fois support et moteur de son appétit rédactionnel, la formation linguistique induisait le recours à la langue en cours d'acquisition. Il apparaît donc nettement qu'Isabel ne s'est pas posé la question du choix : la langue s'inscrivait en elle en même temps qu'elle inscrivait son récit.

Paradoxalement à cette première affirmation, lorsque la possibilité d'une traduction de son récit en espagnol a surgi, elle l'a acceptée. Ainsi lors de la visite inattendue d'un lointain cousin de passage dans sa région, elle évoque son écrit<sup>903</sup>. Intéressé, il propose de le traduire. Cette version est aujourd'hui conservée en Espagne, dans la bibliothèque de son village natal<sup>904</sup>. Ce qui peut paraître anecdotique mais qui est aussi une forme de clin d'œil avec notre propos est qu'Antonio Martinez-Vacas, se rendait à Dijon, justement pour un cours de langue française et connaissait à peine sa parente avant ce projet de voyage. Ils se sont rencontrés grâce à l'apprentissage du français et ont pu offrir aux lecteurs hispanophones une traduction d'*Andalouse en Bourgogne* dans la langue maternelle d'Isabel.

Ainsi le récit d'Isabel existe dans ses deux langues, même si elle n'en a préalablement choisie aucune.

Pour Silvia BS, cela est très différent, elle parle déjà le français en Argentine et écrit des poèmes en espagnol depuis l'enfance. La question du choix de la langue est donc une vraie question, puisque ce choix a une possibilité d'existence. Lorsqu'elle arrive à Paris, elle y travaille et parle un français qui convient à cet emploi. L'interrogation sur la langue intervient donc avec ses écrits personnels, d'une manière déjà littéraire. Pour elle la langue représente le lien avec la famille, écrire en français c'est donc couper encore un peu plus ce lien déjà dissolu dans la distance géographique :

« Je me suis mise à travailler. Et puis le temps a passé. Puis j'ai eu un problème avec la langue. Pour mon écriture. Parce que j'avais toujours mon cahier où j'écrivais mes poèmes. Mais je me disais : « Mais pourquoi, mais pourquoi tu veux écrire ? Tu vas continuer à écrire en espagnol ? » Je savais parler le français, mais je ne savais pas l'écrire. « Tu vas continuer à écrire comme ça en espagnol, alors que maintenant tu es ici et que tu penses rester » et ; je dis, je me dis : « Déjà tu es si loin de tout, de tous les

---

<sup>903</sup> MARTINEZ-VACAS Antonio : « El azar me llevó a elegir la Universidad de Dijon para hacer un curso de francés en el verano de 1997. Pocos días antes del viaje, en una conversación familiar, supe que en esa ciudad vivían unos parientes de los que yo, vagamente, recordaba alguna visita al pueblo. Desde ese momento me entró una enorme curiosidad por encontrar a estos familiares de los que nada se sabía desde hacía muchos años. » P. 1, Prologo (version espagnole).

<sup>904</sup> Biblioteca Municipal de Cañete de las Torres (Córdoba). Depuis la version électronique en ma possession a été remise à l'APA, après l'accord préalable du traducteur et des deux fils d'Isabel.

affects.» On était, on était très, très ensemble, c'est la famille. « Et... tu es coupée de tout » Mais je voulais continuer à être coupée de tout ça, mystère<sup>905</sup>. »

Le deuxième souci de l'ordre du choix est celui de l'édition. Silvia évoque le désir de diffusion de ses poèmes très vite. Le choix de la langue est alors motivé par la volonté de continuer dans la voie de l'écriture et d'y être reconnue par des publications. Comme elle préfère ne pas être traduite, ou ne pas se traduire, elle commence à écrire en français et peu à peu y prend goût, justement à cause du décalage entre les langues ce qu'elle évoque comme la distance :

« Comment tu vas faire pour faire le lien ? Parce que en plus la poésie, tu seras jamais éditée là-bas. » Et ce n'était pas parce que j'étais obsédée par ça, mais oui, en fait tout de même je me demandais. « Je veux continuer, je veux continuer ». Et puis à un moment donné j'avais des amis qui m'ont dit : « Mais pourquoi vous ne montrez pas ? » et puis je me suis dit « Mais au lieu de me traduire, je vais commencer à écrire en français. » Et là j'ai écrit des poèmes très courts et... parce que j'avais peur d'écrire en français, des poèmes très courts, longs plutôt. Et je me suis dit...; allez plutôt, cette difficulté me plaît, je l'ai écrit, je crois dans mes livres. C'est à partir de ce moment là que je me suis dit : « Quelle chose étrange, maintenant, écrire comme ça, avec cette langue<sup>906</sup>. »

Elle décale le choix de la langue comme un choix d'une étrangeté de la langue et d'une singularité d'écriture. Mais son travail littéraire est aussi dédié en grande partie à de nombreuses traductions<sup>907</sup> des deux versants de la langue espagnol/français et français/espagnol. C'est dire si ce choix de langue d'écriture n'est pas immuable mais navigue d'une rive à l'autre.

La question de la langue est cruciale dans la qualification de la trace comme écriture, que ce soit pour des écrivaines affirmées comme pour de simples scripteurs de la vie quotidienne. Ainsi, sur le carnet d'Anna lorsque j'aperçois une recette de cuisine (photo du bas de la planche n°4) Anna me reprend instantanément. Ce n'est pas vraiment de l'écrit selon elle ou alors un écrit de deuxième zone. « *Oui... mais je l'ai écrit en espagnol je pense*<sup>908</sup>. » Pour

---

<sup>905</sup> Silvia BS, Entretien, p. 3.

<sup>906</sup> Idem.

<sup>907</sup> Margueritte Yourcenar en espagnol et Macedonio Fernandez, Roberto Juarroz, Alejandra Pizarnik, en français ainsi que Borges entre autres.

<sup>908</sup> Entretien Anna, n° 2 p. 7 :

D : Mais ça, au milieu des pages il y a bien une recette ?

A : Quoi ?

Anna la recette de cuisine n'accède au statut d'écriture que si elle est rédigée en français. La question de l'écriture est assujettie à la langue. Pour Anna, il ne peut y avoir d'écriture que dans la langue majeure du territoire de vie. La langue minorisée – ici l'espagnol – n'atteint pas le même degré de légitimité. Anna enchaîne de suite : elle apprend le français, elle veut connaître le français, son écriture. C'est comme si pour apprendre l'écriture d'une nouvelle langue elle devait destituer la précédente. Le cumul d'écritures ne s'applique pas selon Anna, une langue chasse l'autre.

L'écriture qualifiée en tant que telle, la « vraie » écriture serait celle qui n'est pas encore maîtrisée complètement, celle qui est en cours d'apprentissage :

« Non pas si elle (est) en espagnol, pas en français (elle n'est pas en français). Je voudrais apprendre, écrire bien en français. »<sup>909</sup>

Un peu comme Maria London qui avait (à l'inverse) l'impression de devoir se « résigner » à traduire en français pour ses enfants, Anna semble vouloir ou devoir gommer le statut d'écriture à la langue espagnole, devant la chercheuse française, pour aller vers le français, langue d'apprentissage.

### 3.3. Au bord de la langue, l'accent sur la marge.

La langue parlée lors des entretiens est une langue mixte, un mélange savant que chaque femme module selon sa personnalité, sa culture, son niveau social, son état de fatigue. Certaines n'ont plus de marques visibles de leur accent d'origine, lissé, et relissé dans le français. Silvia BS a une maîtrise lexicale du français excellente, érudite voire encyclopédique. Maria London parle également une langue d'une correction exemplaire. Elles conservent heureusement une musicalité particulière qui intrigue l'oreille et rappelle à l'interlocuteur informé que leur passé les a vu naître sur d'autres rives.

« Je n'aurais jamais imaginé qu'après avoir vécu vingt-deux ans dans ce pays, la seule chose qui resterait visible de mes origines, ou plutôt audible, serait un « joli petit accent » hispano-

---

D : (rires) c'est bien une recette, c'est bien écrit ça ?

A : (lentement) Si... pero yo lo escribi en Español yo pienso (*Oui ... mais je l'ai écrit en espagnol je pense.*)

D: Ah Y eso no... ça compte pas quand c'est en espagnol ?

A : Mmm?

D : ça compte pas si c'est en espagnol ?

A : No pas si en espagnol, no en frances. Y yo voudrais apprendre, escribir bien en frances.

D : D'accord.

909 « No pas si en español, no en frances. Y yo voudrais apprendre, escribir bien en frances. »

américain<sup>910</sup>. »

Cela évoque paradoxalement le rapport conflictuel que Jacques Derrida entretenait avec son propre accent, une oralité aux tonalités « pied noir » qu'il tentait de contenir en voulant parler « avec la dignité intellectuelle d'une parole publique<sup>911</sup> ». La maxime de Derrida « On ne parle jamais qu'une seule langue<sup>912</sup> » prend alors une autre dimension. La parole expose à l'autre, même dans sa propre langue elle révèle « une langue de l'autre », une langue autre.

« Car c'est *au bord* du français, uniquement, ni en lui ni hors de lui, sur la ligne introuvable de sa côte que, depuis toujours, à demeure, je me demande si on peut aimer, jouir, prier, crever de douleur ou crever tout court dans une autre langue ou sans rien en dire à personne, sans parler même. »

Pour d'autres comme Anna, c'est l'évidence même, la langue parlée est pure création, mélange, chevauchements, imbrication d'un idiome dans l'autre. Le parler d'Anna renvoie à la déterritorialisation de la langue au sens de Deleuze et Guattari :

« Combien de gens aujourd'hui vivent dans une langue qui n'est pas la leur ? Ou bien ne connaissent même plus la leur, ou pas encore, et connaissent mal la langue majeure dont ils sont forcés de se servir ? Problème des immigrés et surtout de leurs enfants. Problème des minorités<sup>913</sup>. »

Elie During envisage les deux postures comme étrangement complémentaires :

« Pas plus chez l'un que chez l'autre<sup>914</sup>, la question de l'accent n'est réductible à celle du « bilinguisme » ou du « plurilinguisme ». Mais alors que le premier insiste sur l'unicité d'une expérience fondamentalement solitaire du monolingue, qui n'est pourtant jamais une expérience de maîtrise, d'appartenance, de propriété ou d'appropriation, le second décrit une expérience collective, qui passe nécessairement par *n* langues : « être dans sa propre langue comme un étranger », c'est « se servir du polylinguisme dans sa propre langue ». Autrement dit se faire un style, s'inventer activement un accent<sup>915</sup>. »

L'expérience migratoire n'est donc pas la seule qui génère une altération, une étrangeté, une

---

<sup>910</sup> LONDON Maria, 2003, *Opus Cit.*, p. 9.

<sup>911</sup> DERRIDA Jacques, 1996, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, 136 p., p. 15.

<sup>912</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>913</sup> DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1975, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Les éditions de Minuit, Paris, 157 p., p. 35.

<sup>914</sup> [ Derrida et Deleuze ]

<sup>915</sup> DURING Élie, 2003, « Politiques de l'accent : Rancière entre Deleuze et Derrida », in GAME Jérôme & WALD LASOWSKI Aliocha (dir.), *Jacques Rancière, Politique de l'esthétique*, Editions des archives contemporaines, Paris, 175p., pp. 73-92, P. 89

mobilité de la langue par rapport à une norme, qui elle se révèle impossible à déterminer. Car la langue « correcte », « maîtrisée » que j'évoquais plus haut pour caractériser celles de Silvia et de Maria, est située socialement et sera toujours « la langue de l'autre » pour celui ou celle qui n'appartient pas à cette catégorie. L'usage de la langue est bien ce qui peut indiquer l'appartenance ou non à un groupe – ici on pourrait les qualifier d'intellectuelles<sup>916</sup>. Les deux postures ne paraissent donc pas antagonistes : c'est dans un rapport d'altérité que chacun se confronte à l'étrangeté du langage, mais ce sont dans les rapports sociaux que les langues nous révèlent.

Ainsi le souci, la honte ou la revendication de l'accent peut être perçu par le même locuteur en fonction du lieu, de la scène de parole. Il peut être doux de s'émerveiller de créations linguistiques, de rire d'erreurs ou de rapprochements sonores entre pairs. Il est en revanche cruel de ne pas parvenir à se faire comprendre à l'hôpital ou au téléphone (pour Anna et Marisol par exemple).

Anne Deshoulières convoque plusieurs écrivains ayant chacun l'expérience de plusieurs cultures et montre en quoi les langues contribuent à leur quête d'errance<sup>917</sup>. Jargons, langues parlées, modifiées sont autant de quêtes poétiques car elles portent à la fois l'« extra vagant et le complexe » linguistique. La définition donnée en bas de page de ces deux termes est éclairante :

Extra (dehors, hors de) et vagans (participe présent de *vagari* : s'écarter de la voie, errer)<sup>918</sup>.

Complexe : (du latin *complexus*) faits d'éléments imbriqués, (participe passé adjectivé de *complecti*) embrasser, comprendre (de *cum*, *com* et *plectere*) plier entrelacer .

« La démarche de White consiste à explorer une langue « a-topique », inclassable et mouvante, afin d'échapper à toute idée du « patriotisme » linguistique comme à toute forme de fixité (aussi bien locative qu'identitaire). Dans cette logique, la pratique du « jargon » permet de lutter contre l'homogénéité et l'enracinement par un repositionnement incessant du sujet devant la réalité. « Jargon » vient de « jars », explique White, c'est le langage de l'oie sauvage, c'est-à-dire un langage qui se situe hors du langage convenu, hors des codes, qui essaie d'ouvrir un autre espace<sup>919</sup> » en tissant des liens avec le réel. Cet idiome qui se nourrit de la logique des seuils pour enfin s'épanouir en dehors des cadres exigus, s'accorde parfaitement avec une

---

<sup>916</sup> L'une étant qualifiée comme femme de lettres, l'autre comme femme de sciences, toutes les deux écrivaines, cette catégorisation rapide pourrait leur convenir, même si elle apparaît bien réductrice.

<sup>917</sup> DESHOULIÈRES Anne, 2008, « Les langues de l'errance », une approche liminale du monde chez Jack Kerouac, Erensto Sabato, J.M.G. Le Clézio, Keneth White » in ALEXANDRE-GARNER Corinne (dir.), 2008, *Frontières, marges et confins*, Presses Universitaires de Paris 10, Nanterre, 524 p., pp. 289-302.

<sup>918</sup> Ibid. p. 300, Le Robert, dictionnaire historique de la langue française, Alain Rey (dir.), Paris 1993, p. 769 pour extra, p. 459 pour complexe.

<sup>919</sup> WHITE Kenneth, 1998, *Une stratégie paradoxale, essais de résistance culturelle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 199. Cité par l'auteur.

« géographie mouvante de l'identité<sup>920</sup> » et l'idée d'une communauté humaine rayonnante. Au terme de cette analyse on voit combien « l'identité relation » et l'identité « nomade » présentées par E. Glissant et G. Deleuze, sont primordiales dans la création d'un rapport familial et mouvant du sujet avec une réalité changeante<sup>921</sup>. »

Cette proposition de mobilité à la fois dans les langues mais également par la situation paraît donc tout à fait éclairante pour évoquer l'une des caractéristiques communes des femmes concernées par ce travail. La migration n'est pas ce qui fige mais bien au contraire ce qui réactive et « accentue » cette problématique commune du « monolinguisme de l'autre ». Tour à tour vécu comme une chance ou comme un empêchement, comme une liberté ou comme une contrainte à s'infliger, l'accent consenti, joué, travaillé, permet mille tonalités aux nuances individuelles de la langue.

Qu'on évoque le nomadisme, l'identité du locuteur migrant, la langue semble « *au bord de* », à la frontière, à la marge, sur la marge quand le défaut de mots fait vaciller la personne en quête d'expression. On ne peut qu'établir une relation, un fil, un rapport avec la figure de « l'homme marginal » évoqué de manière dramatique et symptomatique, comme un être déchiré psychologiquement par ses différentes attaches culturelles tel que l'avait dépeint Stonequist<sup>922</sup> en son temps. S'il est possible que la migration puisse générer, alimenter ou réactiver des troubles psychiques par la transformation identitaire qu'elle impose, il paraît abusif de réduire et d'assigner toutes les expériences migratoires à un drame interne, une trahison. Cependant, la filiation à l'école de Chicago reprise par Alain Coulon,<sup>923</sup> est bien plus ambivalente car elle propose également une vision de « l'homme marginal », non pas en conflit interne entre deux positions, mais en composition permanente avec deux postures qui le composent et lui appartiennent, car pour Park<sup>924</sup>, initiateur du terme, le phénomène de crise de « l'homme marginal » n'est pas forcément synonyme d'un état anormal. Cet « homme marginal » qu'il convient de transformer dans ce propos en « femmes marginales » peut également et heureusement s'envisager comme une chance, un possible créatif pour elles-

---

<sup>920</sup> WHITE Kenneth, 1978, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, p. 124. Cité par l'auteure.

<sup>921</sup> DESHOULIÈRES Anne, *ibid.*, p. 300.

<sup>922</sup> STONEQUIST Everett V. 1937, *The Marginal Man: a Study in Personality and Culture Conflict*, New York, Charles Scribner's Sons.

<sup>923</sup> COULON Alain, 1992, « L'homme marginal », *L'école de Chicago*, Paris : PUF, collection Que sais-je ? pp. 52-56 « L'homme marginal » est une transition entre l'adaptation et l'assimilation. C'est celui qui sort de son groupe culturel d'origine. Il est partagé entre deux mondes et il vit dramatiquement. Mais il est aussi le point de contact entre les deux groupes, entre les deux communautés. » (COULON, 1992, p. 54).

<sup>924</sup> PARK Robert E., 1928, « Human Migration and the Marginal Man », in *American Journal of Sociology*, 37 (6), pp. 881-893.

mêmes. C'est ainsi que Denys Cuche<sup>925</sup> l'évoque, le revendique et qu'elle paraît féconde pour ce travail. Il s'appuie d'ailleurs sur la pensée de Roger Bastide qui lui préfère finalement le terme de « minorité entreprenante<sup>926</sup> », dans un chapitre entier consacré à la « défense et illustration du marginalisme<sup>927</sup> », visant à montrer tous les potentiels créatifs que la situation de migration peut provoquer.

Une auteurisation dans la langue serait bien entendu l'illustration d'un acte créatif et enthousiasmant d'une langue que l'on peut soumettre à ses désirs, dont l'on peut jouer avec plaisir. Ce n'est hélas pas le cas ni pour toutes, ni en continu, mais on peut penser que chacune y accède – même brièvement – dans un pétilllement et un jaillissement spontané et joyeux de la langue tel ce mot merveilleux d'Amalia pour évoquer sa vie intime au sein de sa vie privée « je voulais aussi ma privacité<sup>928</sup> ».

---

<sup>925</sup> CUCHE Denys, 2009, « L'homme marginal » : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora. », in *Revue Européenne des Migrations internationales*, n° 25, 3, pp.13-31.

<sup>926</sup> BASTIDE Roger, 1971, *Anthropologie appliquée*, Payot, Paris, 245p., p.117.

<sup>927</sup> Ibid, pp. 98-117.

<sup>928</sup> Amalia entretien du 16/02/10 p. 19.



## Synthèse du chapitre 7 : points de convergences

Les femmes lettrées ou non semblent éprouver comme un sentiment de manque « un vide derrière moi » dit Silvia BS dans l'usage, même brillant du français. La langue « première », à l'écrit comme à l'oral, semble vouloir imprégner, habiter la langue plus récemment acquise, juxtaposant les sonorités, rythmes, parfois même les syllabes ou les mots. Ce décalage qui peut faire émerger une écriture originale et inventive, une écriture de la désappropriation, de la déterritorialisation est aussi vécu à l'oral par une musicalité de la langue et un accent même léger identifié comme l'expression de la langue de l'autre.

Le premier contact avec l'autre langue est décrit comme un choc pour les femmes n'ayant pas connaissance du français avant leur arrivée. Dans la remémoration de leur migration, les nouvelles arrivantes se croyaient propulsées comme sur une autre planète, qui n'avait rien de réconfortante. L'isolement linguistique paraît dans ce cas s'apparenter à une expérience partagée de souffrances.

C'est ce qui pourrait aussi expliquer cette imbrication entre les demandes d'apprentissage du code écrit et celles autour de l'oralité. Apprendre à écrire c'est apprendre à parler et écrire, c'est jouer avec les langues ou au bord de la langue. L'association langue et écriture est omniprésente dans tous les discours, en terme d'appropriation, comme en terme d'écriture littéraire.

Cette manière si spécifique d'écrire la langue, notamment par des femmes apprenantes en français et non reconnues comme auteures, pourrait s'apparenter à ce que Deleuze et Guattari ont défini par littérature mineure. Isabel, figure d'une minorité compose dans la langue majeure un récit singulier qui retrace une histoire collective, dans lequel le politique ne cesse d'être décrit dans ses effets.

Cependant la première nécessité notamment pour le travail, essentiel à la survie de chacune, est celle d'une appropriation des codes oraux et de ceux plus invisibles des codes culturels de conduite dans les relations sociales. Ne pas avoir intégré les uns et les autres peut conduire très rapidement au licenciement, c'est ce que redoute Marisol pour l'avoir déjà expérimenté. Chacune va donc trouver les moyens pour se familiariser avec ces nouveaux usages. Amalia prendra appui sur l'extérieur et les personnes présentes dans l'espace public : son histoire personnelle lui fait redouter le confinement et les espaces clos qui ont facilité des emprises violentes sur sa personne. Toutes envisagent les relations sociales comme un besoin et une

chance d'être au monde pour créer « un îlot d'hospitalité » où il fera bon dialoguer comme le propose Philippe Ripoll.

Dans l'écriture, les choix de langue – entre espagnol ou français – ne sont pas faciles et renvoient aux identités que chacune veut mettre en avant. Même lorsqu'ils apparaissent aisés, une traduction dans l'autre langue rééquilibre ou redistribue les premiers positionnements. Ce qui apparaît comme certain est la place prépondérante de la langue pour définir la qualité des écritures, qu'elles soient ordinaires ou littéraires.

## **Transition :**

### **Le corps de la langue**

Le corps apparaît au fil des entretiens et des ouvrages mais paradoxalement, il est rarement parlé comme ayant un lien direct à la langue ou même à l'écriture excepté pour Silvia BS<sup>929</sup>, qui s'oblige à contrôler ses gestes en français.

« La gestuelle d'une langue est intimement liée aux mots, à leur rythme, à leur agencement. Quiconque s'est amusé un jour à parler anglais avec la gestuelle de l'italien sait que les deux ne sont pas en harmonie (...). Apprendre une langue étrangère est donc bien à plus d'un titre, entrer dans son corps et l'inscrire dans le sien, l'aborder de l'intérieur faisant physiquement l'expérience de son altérité fondamentale et irréductible<sup>930</sup>. »

En lisant ces quelques lignes issues d'une démarche d'apprentissage linguistique liant activités corporelles et activités de décodage, toute l'étrangeté de Marisol par rapport au souci, à la peur du corps, de sa détérioration prend un nouveau sens : il n'y a pas chez elle uniquement un souci de coquetterie et de légèreté, mais un questionnement réel et profond, une volonté et peut-être même une angoisse de parvenir à s'habiter. Habiter son corps, comme si exister c'était aussi exister conformément aux usages des autres. Un souci de soi qui ne peut passer que par le désir des autres.

C'est un corps qu'elle souhaite dominer alors même qu'il paraît se défaire ou trahir les promesses qu'elle plaçait en lui. Marisol souhaite s'engager dans de multiples opérations chirurgicales, pour être désirable, pour que l'on ne remarque pas sur elle les marques du temps, ses enfants. Elle envie aussi la Chica pour sa jeunesse et l'un des cadeaux qu'elle affectionne le plus de la part de sa patronne est cette crème antirides, dont elle est persuadée des effets. Cette recherche permanente de modification, d'embellissement physique de sa personne pourrait trahir une mésestime profonde, renforcée par l'instabilité linguistique dans laquelle elle se trouve :

« Pour certaines personnes immigrées, analphabètes ou non, ce sont la langue et l'écriture elles-mêmes qui s'apparentent au corps. Ainsi de Bachira qui disait pendant l'atelier : « Tu es comme quelqu'un qui est paralysé. Tu sais pas écrire, tu as pas de

---

<sup>929</sup> BARON SUPERVIEILLE, 2002, *Opus Cit.*, p.163.

<sup>930</sup> MALLET Claire, 2013, « Geste de la langue et corps du sujet », in BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp.80-132, p. 92.

pieds et pas de mains. » (...) Sans yeux ni oreilles, sans pieds ni mains, l'incapacité de parler la langue étrangère ou de lire et d'écrire se ressent comme une amputation, un handicap physique. La quête du sens n'est de toute façon pas une quête strictement cérébrale. Elle engage la totalité de l'être<sup>931</sup>. »

Éprouver la langue dans son corps ou par son corps paraît bien l'une des clés d'une appropriation large et durable du code.

C'est aussi l'expérience<sup>932</sup> que réalise depuis plusieurs années Patrick Fontana<sup>933</sup>, à travers des ateliers de lecture intitulés « Lecture(s) de bouche(s) ». Ces ateliers, qui sont financés et destinés au public de l'association Emmaüs s'adressent à des personnes en apprentissage du « Français Langue Étrangère » (atelier formation de base). Pendant une heure-et-demie par semaine les apprenants s'entraînent à tour de rôle à lire et dire des poèmes<sup>934</sup> pour eux et le groupe. Une fois travaillés ces textes seront enregistrés et diffusés sur les ondes d'une radio locale (Radio Campus). Un travail de traduction accompagne ces lectures sonores et polyphoniques puisque c'est en douze langues différentes que sont lus les poèmes sélectionnés<sup>935</sup>.

Ces interventions à l'aide d'un artiste, ne se substituent pas à un apprentissage plus conventionnel du code mais proposent des modes d'appropriation de la langue tout à fait enthousiasmants pour les apprenants<sup>936</sup>.

Claire Mallet comme Patrick Fontana s'appuient sur leurs pratiques théâtrales pour partager ces moments, qui prennent la langue comme support pour exprimer des émotions et les laisser cheminer dans l'espace du corps. La langue ingérée, malaxée et dite, n'est plus alors extérieure et anonyme mais bien une possibilité de se dire et de s'éprouver. C'est une manière de faire sienne la langue de l'autre sans pour autant renoncer à toutes les autres langues. C'est aussi accorder de la place aux émotions dans l'apprentissage alors que bien souvent la visée utilitariste prédomine sans pour autant être efficiente. Il est en effet généralement bien plus difficile d'apprendre en s'y astreignant que de le faire avec plaisir. Donner prise aux sensations, c'est partir de la personne et non pas des objectifs (langagiers, scripturaux, etc.)

---

<sup>931</sup> Ibidem, p. 96.

<sup>932</sup> Cette expérience est relatée dans FONTANA Patrick, 2014, « Déporter l'oeuvre toujours plus loin de sa langue » in Leroy Delphine & Leroy Marie (coord.), *Histoires d'écrits, histoires d'exils. Perspectives croisées sur les écritures en migration(s)*, Editions Naar, Deutschland, 251p., pp.227-228.

<sup>933</sup> Artiste, comédien et plasticien.

<sup>934</sup> De Baudelaire, Ghérasim Luca, Cesare Pavese, Andrei Tarkovski, Dany Laferrière, Beckett, Racine et Prévert.

<sup>935</sup> Les traductions de *l'Etranger* sont disponibles sur internet à [www.grenze.org](http://www.grenze.org) onglet Des-intégration(s).

<sup>936</sup> J'ai eu l'occasion d'assister à l'un de ces ateliers où le plaisir de malaxer les mots dans la bouche pour les restituer de différentes manières au groupe était manifeste pour tous les participants, même les plus timides en début de séance.

qui ont été programmés pour elle, tout en lui laissant la possibilité de s'en saisir, non pas comme devoir ou comme prescription, mais également comme attente et désir. Un jeu des langues, qui devient en enjeu des « je » langagiers, une manière d'être au monde .



# **Chapitre 8 : Des courants divergeants**

## 1. Intégrer la langue : s'intégrer ?

Pour Anna la dernière reprise de cours de langue correspond à une motivation bien précise : obtenir la nationalité française. Elle n'a eu cesse dès son arrivée dans l'Hexagone, il y a plus de vingt ans, de s'inscrire dans des dispositifs linguistiques divers. La dernière inscription est une réponse à une demande très précise de l'administration pour prétendre accéder à sa demande :

« Si je voudrais la nationalité française, je dois obliger à écrire bien français y à parler bien français. Il y a... Avant je ne sais pas si je voy a pasar, il y a que vous a demander, vous pasado devant (...) un examen, vous pasan escrito y oral. Et c'est pour ça que je m'est animée, c'est pour ça que je voudrais bien apprendre bien à escribir bien el francés. »

L'intégration<sup>937</sup> est une notion très répandue en ce qui concerne la migration. Elle repose sur une complexité polysémique des profanes et sur des positionnements distincts du monde scientifique (multiculturalistes ou intégrationnistes républicains). On pourrait même parler de valeurs, tant les discours publics (politiques, médiatiques) insistant sur les qualités de l'intégration et *a contrario*, les dangers d'un refus d'intégration sont nombreux et univoques. Certains chercheurs affirment que le régime de pensée colonial est encore présent dans le fonctionnement actuel de la République<sup>938</sup> et que

« Les asymétries de la mondialité font le reste : alimenter une mobilité discontinue condamnée à être réprimée en raison de la pauvreté qui la motive et de la déstabilisation qu'on lui impute. Il n'existe pas de différence de nature entre le passé colonial et le présent mondialisé, mais seulement un changement d'échelle et de configuration d'une dynamique impulsée voici plusieurs siècles<sup>939</sup>. »

Dans cette perspective, l'intégration n'est pas envisagée en terme d'accueil de l'Autre, mais dans une volonté de domination et de domestication des nouveaux arrivants.

---

<sup>937</sup> Nous renvoyons à un historique très complet de cette notion Anna TERZIAN & Anissa BEN HAMOUDA, 2013, « Von der Immigration zur Intergration : die französische Perspektive », in KING Vera & MÜLLER Burkhard, *Lebengeschichten junger Frauen und Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-französischen Judenforschungsprojekts*, Waxman, Münster, 207 p, pp. 26-34 version française (à paraître sous le titre : « Intégrés et alors ? »).

<sup>938</sup> GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira (dir.), 2006, *La république mise à nu par son immigration*, La Fabrique, Paris, 220 p.

<sup>939</sup> GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira, 2006, « La république aristocratique et la nouvelle société de cour », in GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira, *La république mise à nu par son immigration*, La Fabrique, Paris, 220 p., pp.7-38, p.12.



L'enjeu serait national et l'Etat français considère que le migrant doit, pour avoir l'autorisation de vivre sur son sol, connaître et partager un certain nombre de connaissances, dont celle de la langue. La cohésion sociale est alors convoquée comme par le passé elle a pu l'être contre l'usage des langues régionales<sup>940</sup>. La langue française doit être suffisamment maîtrisée à l'oral et à l'écrit par le signataire du « Contrat d'accueil et d'intégration<sup>941</sup> », passage obligé pour les étrangers non européens en situation légale et qui veulent s'établir en France dans la durée. Il y a donc une injonction claire à l'apprentissage linguistique qui est évalué, enseigné si nécessaire et sanctionné par un niveau (DILF<sup>942</sup>). L'intégration est un devoir, l'appropriation linguistique en est la clé de voute aux yeux du législateur.

Isabel et Maria reprennent à leur compte cette notion-valeur en se qualifiant « d'intégrées<sup>943</sup> », pour signaler tous les efforts d'homogénéisation de leurs pratiques culturelles.

« (...) Nous adapter à une nouvelle vie, à de nouveaux usages, à une nouvelle langue, à une nouvelle nourriture, même. Nous y sommes d'ailleurs facilement arrivés. J'avais fait des efforts pour m'intégrer dans la société française, fréquenter les jeunes filles du village, m'efforçant de parler comme elles, ne voulant pas paraître trop ridicule à leurs yeux. C'est ainsi que j'avais presque oublié l'espagnol, car aussi bizarre que cela puisse paraître, on oublie jusqu'à sa langue maternelle si on ne la pratique plus<sup>944</sup>. »

---

<sup>940</sup> On peut évoquer les langues de Bretagne le Breton et le Gallo, les dialectes alsaciens, les différents patois qui étaient interdits d'usage, notamment à l'école et sévèrement punis aux locuteurs récalcitrants.

<sup>941</sup> <http://vosdroits.service-public.fr/F17128.xhtml>, consulté le 17/08/13, *Mise à jour le 28.08.2012 - Direction de l'information légale et administrative (Premier ministre)* Extraits : « Le contrat d'accueil et d'intégration (CAI) est établi par l'Office français de l'immigration et de l'intégration (Ofii) et présenté à l'étranger. Il doit le signer et suivre certaines formations obligatoires (cours de français, formations civique et sur la vie en France). Il bénéficie également, si besoin, d'un bilan de compétences professionnelles. (...) »

Apprentissage du français : L'étranger, dont les connaissances en français sont jugées insuffisantes, doit suivre des cours. L'étranger est soumis, lors de l'entretien individuel à l'Ofii au cours duquel il signe son contrat, à un test de connaissances à l'écrit et à l'oral de son français. Si les résultats de ce test sont suffisants, une attestation ministérielle de dispense de formation linguistique lui est remise. Elle garantit la maîtrise suffisante de la langue française. Si, au contraire, le niveau prévu par le test n'est pas atteint, l'étranger reçoit une formation linguistique obligatoire. Sa durée est modulée en fonction des résultats du test, sans pouvoir dépasser 400 heures. Lorsque les cours sont achevés, l'étranger doit passer un examen afin d'obtenir un diplôme de l'Education nationale qui attestera de son niveau en français. Il s'agit du diplôme initial de langue française (DILF). »

<sup>942</sup> Le DILF (Diplôme initial de langue française) est un diplôme de français langue étrangère appréciant les premières acquisitions linguistiques (niveau A1.1 du Cadre européen commun de référence pour les langues du Conseil de l'Europe). Il constitue une première étape vers le DELF (Diplôme d'études de langue française) et le DALF (Diplôme approfondi en langue française). Tout comme le DELF et le DALF, le DILF est délivré par les ministères français de l'Education nationale et de l'Enseignement supérieur. L'offre est adaptée à tous les âges et tous les publics. Elle est harmonisée sur l'échelle à 6 niveaux du Cadre européen commun de référence pour les langues. Les diplômes (DILF, DELF, DALF) sont indépendants et sanctionnent la maîtrise des quatre compétences langagières (réception orale, réception écrite, production orale et production écrite). Ils sont valables sans limitation de durée. Sources : CIEP <http://www.ciep.fr/dilf/presentation.php#0>

<sup>943</sup> Une fois pour Maria (LONDON, 2003, Op. Cit., p. 228), deux pour Isabel (GILLE, Opus Cit. p. 98 & p. 99).

<sup>944</sup> GILLE Isabel, Opus Cit., p. 98.

L'intégration est parlée de manière positive comme quelque chose de méritant, qui a demandé une volonté importante, quelque chose de l'ordre du sacrifice, de l'oubli de soi au profit d'un collectif.

« Et nous avons un tel désir, une telle volonté de nous "intégrer", comme on dit aujourd'hui <sup>945</sup> »

C'est un effort consenti dont il s'agit, un acharnement presque, à gommer les différences, les particularités d'origine, les originaux. L'intégration arrive comme copie des modèles sociaux auxquels il faut se conformer pour effacer toute singularité.

Mais c'est bien, paradoxalement, cette notion d'intégration qui est mise à mal lorsqu'elles s'emparent chacune de leur histoire personnelle afin de renouer avec une partie d'elles-mêmes, occultée voire niée par leurs assimilations. C'est dans une acceptation large et polysémique, en référence à l'usage que ces femmes en fait que ce terme sera employé.

### 1.1. Marisol rebelle aux langues<sup>946</sup>

Ces deux personnages (Marisol et Isabel) paraissent prendre, à première vue, des postures très différentes, peut-être en antinomie, quant à leurs relations avec les langues.

Marisol est la figure de la rébellion linguistique, elle souhaite absolument se présenter et se maintenir dans une identité quechua<sup>947</sup> et la principale caractéristique, voire la plus importante de l'appartenance à cette identité se fait par l'usage de la langue<sup>948</sup>. En effet, pour l'Etat bolivien actuel, langue maternelle et culture sont en corrélation directe, pour preuve cette définition, incluse dans la loi des droits et des politiques linguistiques :

---

<sup>945</sup> GILLE Isabel, Ibid. p. 99.

<sup>946</sup> Des éléments de cette partie ont été élaborés pour une communication intitulée « "Migración, lenguas y escrituras : relatos de vida Marisol e Isabel, dos mujeres hispanohablantes. Dos continentes, dos épocas: ¿qué miradas?" pour le colloque PROHEMIO, juillet 2013 à Robleda (Espagne) *Mujer, Lengua y Cultura Tradicional en El Rebollar y otras partes*, actes à paraître en version dvd in cahiers du PROHEMIO, Université d'Orléans.

<sup>947</sup> <http://www.inalco.fr/IMG/pdf/QUECHUA0910A5.pdf> consulté le 17/08/13 indique que le quechua « est parlé par sept à huit millions de personnes sur un vaste territoire allant du sud de la Colombie jusqu'au nord-ouest de l'Argentine, en passant par l'Équateur, le Pérou et la Bolivie. Bien que, pour des raisons historiques, ses locuteurs se représentent le quechua comme une seule et même langue, le quechua constitue plutôt une famille linguistique dont le degré de diversification est comparable à celui des langues slaves. Les langues quechuas ne sont donc pas toutes mutuellement compréhensibles. Les deux tiers des locuteurs pratiquent cependant des formes de quechua très proches les unes des autres et que l'on peut considérer comme constituant une seule langue : le quechua méridional, parlé dans le sud du Pérou (régions d'Ayacucho, Cuzco et Puno), en Bolivie et dans le nord-ouest de l'Argentine (...). Le quechua est aujourd'hui une des quatre langues officielles de la Bolivie et bénéficie également d'une reconnaissance officielle en Équateur et au Pérou. Depuis les années 1990, l'usage du quechua comme langue d'enseignement s'est beaucoup développé dans les écoles primaires rurales des pays andins. Le quechua connaît actuellement un regain d'intérêt : son enseignement se développe dans les universités et même dans certains établissements secondaires –notamment en Bolivie.

<sup>948</sup> Cf RIVIERE Gilles, séminaire Anthropologie des sociétés andines, « Histoires, mémoires, identités, Ehes Paris, année 2011-2012.

« Première langue ou langue maternelle (L1). La première langue apprise à parler dans la famille et qui devient la base de la socialisation, du développement et de l'expression des premières idées et de la conceptualisation du monde extérieur, depuis la culture à laquelle appartient le locuteur. »<sup>949</sup>

Les Quechuas qui ne vivent plus dans les communautés paysannes, ne se définissent plus par rapport à un lieu de vie mais par rapport à un usage de la langue<sup>950</sup>. L'une des premières paroles que me livre Marisol lorsque nous nous rencontrons est cette présentation à la fois linguistique et identitaire :

« Je ne parlais pas avant en espagnol. Après, quand j'avais quinze ans, j'ai appris l'espagnol<sup>951</sup>. »

Identité linguistique et identité culturelle sont ici superposées, c'est de plus le même terme qui sert à identifier la langue de la culture. Pour être quechua, il faut parler quechua. Son mari qui a voulu lui imposer la langue castillane comprend la langue maternelle de Marisol. On peut même le supposer comme un préalable à leur rencontre : se comprendre. La maman du mari est effectivement d'origine quechua et si le fils en a perdu l'usage, il est à même (grâce à l'enseignement maternel) de comprendre une conversation. Au début de leur relation Marisol indique que leurs échanges ont lieu dans les deux langues : elle parle en quechua, il lui répond en espagnol<sup>952</sup>. Elle explique qu'il parle « un pur espagnol », c'est-à-dire sans mots, expressions ou tournures quechua, la raison invoquée pour Marisol est qu'il était étudiant et avait été scolarisé dès le plus jeune âge. Il comprend le quechua mais ne le parle pas. Elle compare cette situation à la sienne aujourd'hui en français : elle le comprend sans le parler.

---

<sup>949</sup> Article 4 de la Loi générale des droits et des politiques linguistiques de 2012 (Ley General de Derechos y Políticas lingüísticas) en Bolivie.

<sup>950</sup> Le dialecte de Marisol serait d'après la carte de l'Inalco, un dialecte périphérique du quechua péruvien . <http://www.inalco.fr/IMG/pdf/QUECHUA0910A5.pdf>

<sup>951</sup> «No hablaba antes en Español. Después cuando yo tenía 15 años yo he aprendido el español.», entretien n°1 (à trois), p. 1.

<sup>952</sup> Entretien n°2, Marisol, p. 14,

MS : Si él no habla, no quecha, no. El habla el puro español. El es el estudiante, desde niño estudió. Porque por eso yo tenía que, obligado... aprender como para conversar con él. (silence)

D : Y ¿ cómo has encontrado a tu marido? Si él no hablaba...

MS : Es que, él entiende quechua. Pero no habla. Como yo entiendo acá el francés, pero no hablo así. Así nos comprendíamos.

D : Así, tu hablabas en quechua y él te contes..

MS : Y el español. Si que es lo que he dicho, que lo estoy, que lo digo eso él comprendía. Pero así en que no nos entendamos, nos llevaba muy bien con él.

No importa, a él no le importaba el idioma. Era yo, era de pollera no era así no de pantalón.

<sup>952</sup> [webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdfv](http://webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdfv) consulté le 17/08/13» Adnès Michel.

Avec son mari, lorsqu'ils s'entendaient ainsi, cela se passait très bien. Pour lui la langue n'était pas un problème. D'ailleurs au début de leur relation elle était habillée en vêtements traditionnels (grande jupe : *pollera*) avec des tresses. Elle indique qu'elle avait non seulement la langue, mais également l'apparence d'une femme quechua et que cela plaisait à son mari. La femme heureuse en elle, serait donc la Marisol\_quechua, qui était libre de sa langue. Et puis un peu plus tard, il l'oblige à parler en espagnol, même entre eux deux. Elle en souffre beaucoup. Les séances sont vécues sur un mode tyrannique de domination à la fois masculine et linguistique.

Il veut lui imposer de force la langue castillane et on comprend, à entendre Marisol évoquer les séances, que derrière cette volonté il y a quelque chose de beaucoup plus large qui se joue, comme une domestication de sa personne par la langue.

En ordonnant un changement de langue brutal, il lui gomme une partie de sa spécificité, assoit un pouvoir sur elle, en la réduisant à ses manques, la confortant dans ses échecs dans une volonté de standardisation qui s'avère impossible.

Dans « “Y “ Un texte est un lama rouge” » Michel Adnès<sup>953</sup>, indique en sous titre “Devenir l'autre : traduire est cannibale”. Il pose que le travail de traduction est révélateur des volontés de standardisation des sociétés « des gens et des langues » :

« Et chaque jour expose plus la comptabilité terrible des démarches idéalistes-universalistes expropriatrices uniformisantes avec les machineries du « Marchand Absolu ». Ces programmes forcent la porte des écoles, la normale rurale, l'université, l'alphabétisation des adultes, l'édition (...) ils sont des passeurs d'exode. Pour le grammairien qui en prend conscience, pour le traducteur qu'un effet de réel tienne ensemble le sentiment qu'il a de la forme et de l'intention de sa langue et le sentiment qu'il a de la forme de l'invention du monde, c'est là son plus beau problème. Parce que le problème du sens est, grammaires univers, le problème le plus grave : le problème citoyen de l'invention délibératrice du dire donc du vivre, de la parole donc du monde, du sujet négociant son projet technicien natif et critique chaque fois, dans l'écoute, le dialogue qui le suscite. »

On pourrait donc supposer qu'il y a une volonté d'appropriation, de façonnage de Marisol de la part de son mari dans le refus d'une expression singulière d'elle-même.

L'arrivée en France, sous la menace et l'obligation, ne l'engage pas à investir de nouveau une autre langue. Sa première idée est de retourner le plus vite possible en Bolivie. Aujourd'hui elle admet la nécessité linguistique pour accéder à un meilleur emploi. On peut supposer que derrière ce non-investissement déclaré dans l'apprentissage, elle a peut-être peur de se

---

<sup>953</sup> [webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdf](https://webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdf) consulté le 17/ 08/13» ADNÈS Michel, 2002, « “Y “ Un texte est un lama rouge” Devenir l'autre : traduire est cannibale” *Doletiana 1, subjecte, Traduccio*, p. 22.

conformer, transformer, d'être transformée et de s'éloigner encore plus de son identité quechua, de son particularisme identitaire, alors que c'est justement l'une de ses premières formes de présentation à autrui (à la chercheuse en tous cas). Déjà, visuellement, elle ne porte plus aucun signe l'identifiant comme quechua : aurait-elle peur d'oublier une partie d'elle-même, de son enfance en étant confondue dans une langue ignorante de son passé ?

De plus, en France ses amis sont avant tout latino-américains et entre eux utilisent essentiellement l'espagnol, le français n'est donc pas indispensable dans tous ses échanges sociaux.

## 1.2. Isabel, absorbée par la langue

A l'inverse, Isabel pourrait être la figure de l'incorporation, voire de l'assimilation<sup>954</sup> – On pourrait dire qu'elle est soumise à la langue dominante presque dès son arrivée. En effet, elle a travaillé dix ans dans l'exploitation agricole d'un couple qui ne parlait absolument pas un mot d'espagnol, puis elle épouse un Français (ne parlant pas non plus espagnol) et l'on peut supposer que la langue parlée au foyer en présence de son mari est celle du père. Enfin, elle apprend à lire et écrire dans cette langue (des passages très furtifs à l'école en Espagne ne lui permettent pas de dominer complètement cet usage dans sa langue maternelle). Tout son entourage, excepté sa famille réduite (mère qui décède peu après la naissance de son premier enfant) et ses frères (avec qui elle ne vit pas) est français et parle exclusivement la langue nationale. Elle est donc immergée dans un bain langagier français et vouée à le parler pour communiquer. Seules ses premières connaissances au camp de réfugiés au moment de leur arrivée et bien dès années après, quelques personnes du cours d'alphabétisation sont hispanophones.

Cette rencontre est d'ailleurs décrite comme particulièrement singulière car Isabel, par contraste, dépeint le monde monolingue dans lequel elle évolue :

« L'autre avantage de ces cours, c'est qu'ils me donnaient l'occasion de rencontrer des compatriotes, avec qui je pouvais à la sortie, parler ma langue maternelle, ce que je n'avais pas fait depuis vingt ans ; il n'y avait pas d'étrangers dans le village où j'avais habité en France<sup>955</sup>. »

---

<sup>954</sup> Denys Cuche fait la différence entre acculturation et assimilation : « Il ne faut pas confondre acculturation et « assimilation » celle-ci devant être comprise comme la phase ultime de l'acculturation, phase rarement atteinte. Elle implique pour un groupe la disparition totale de sa culture d'origine et l'intériorisation complète de la culture du groupe dominant », CUCHE Denys, 2004, *La notion de culture dans les sciences sociales*, 3<sup>ème</sup> édition (1<sup>ère</sup> édition : 1996), La découverte, Paris, 123 p., p. 53.

<sup>955</sup> Gille Isabel, opus cite, p. 97.

A lire uniquement cet extrait on pourrait supposer que c'est uniquement le contexte qui a guidé cette « assimilation » linguistique. Or, quelques lignes plus loin, Isabel affirme que c'est également un choix fort, marqué par une histoire personnelle difficile et un rapport conflictuel avec le pays d'origine. Pays qui a tué une grande partie de sa famille et qu'il a ensuite fallu fuir pour survivre. Il se dégage une volonté d'insertion d'autant plus forte qu'elle est vécue comme une opposition ou une alternative à l'Espagne :

« Et puisque maman, mes frères et moi avons décidé de ne jamais retourner en Espagne – nous en avons de trop mauvais souvenirs – nous avons préféré repartir à zéro et nous adapter à une nouvelle vie, à de nouveaux usages, à une nouvelle langue, à une nouvelle nourriture, même. Nous y sommes d'ailleurs facilement arrivés. J'avais fait des efforts pour m'intégrer dans la société française, fréquenter les jeunes filles du village, m'efforçant de parler comme elles, ne voulant pas paraître trop ridicule à leurs yeux. C'est ainsi que j'avais presque oublié l'espagnol, car aussi bizarre, que cela puisse paraître, on oublie, jusqu'à sa langue maternelle si on ne la pratique plus<sup>956</sup>. »

Malgré cette volonté farouche, qui ne se cantonne pas à la langue mais bien à tous les usages culturels accessibles, les déconvenues sont nombreuses. Petits racismes ordinaires, elle aura à subir maintes humiliations quotidiennes : le désir d'intégration n'est pas un gage d'accueil respectueux ni de bienveillance générale de la population locale. Même son mariage dans une famille qui la connaît et l'apprécie depuis longtemps ne sera pas accueilli favorablement en raison de son statut d'étrangère.

C'est sa persévérance et ténacité à obtenir l'égalité de droits et de traitement qu'Isabel nous dépeint, absolument jamais la volonté de maintenir et d'exposer sa culture d'origine. Elle paraît d'ailleurs l'occulter complètement dans sa vie quotidienne.

Son témoignage écrit, en revanche, met en relief et insiste sur un mode de vie et des coutumes anciennes. Cette mise en valeur paraît la réconcilier avec son histoire et ses identités culturelles, un peu comme une entreprise de réhabilitation personnelle.

Mais ce rapport aux identités multiples doit être nuancé par la forme et le sens qu'a pris la migration pour la personne migrante. Ana Vasquez distingue les travailleurs immigrés et les exilés. Pour elle, les exilés proviennent souvent de milieux sociaux valorisés associés à un certain prestige (intellectuels, cadres syndicaux, politiques) et les travailleurs immigrés, au

---

<sup>956</sup> Ibid. p. 97-98.

contraire, auraient des emplois très mal rémunérés sinon une absence de rémunération dans leur pays d'origine. Pour ce qui nous concerne, on peut constater que cette typologie ne fonctionne pas, car Isabel « l'exilée » ne provient pas d'une situation économique meilleure que Marisol « la travailleuse immigrée ». D'autre part Monica et Amalia et même Marisol dans une certaine mesure, ont eu dans leurs pays d'origine, bien souvent avant leur vie maritale, accès à des situations professionnelles, sinon valorisées socialement, en tous les cas valorisantes à leurs yeux. De plus, ni Silvia Baron Supervielle, ni Maria London qui appartiennent sans conteste à des milieux sociaux à fort prestige (économique et de savoir) n'ont été placées dans une situation d'exil (au sens politique), leurs migrations s'apparentent à des choix de vie indépendants d'une menace les y contraignant. Le milieu social d'origine ne permet pas la discrimination immigrés/exilés pour les femmes rencontrées telle qu'elle est proposée précédemment.

Cependant les rapports à la migration sont complètement distincts entre l'exilée et l'immigrée économique, même si la migration a été subie par les deux femmes. Isabel n'a pas choisi l'exil dû à la Guerre civile, elle a subi la guerre ; Marisol a été contrainte, forcée, presque contre son gré de changer de pays. Marisol n'a pas envisagé le moment de sa migration comme une amélioration de sa vie mais au contraire comme la subordination à une volonté masculine et un déchirement familial catastrophique.

« Même si les uns et les autres ont dû quitter leur pays d'origine et partent en concevant le séjour à l'étranger comme une période transitoire de leur vie, la façon dont les immigrés et les exilés se réfèrent au pays d'origine et perçoivent leur situation est assez différente<sup>957</sup>. »

L'Espagne est conçue pour Isabel comme un pays de souffrances alors que la Bolivie pour Marisol représente le paradis perdu de sa jeunesse quechua et la douceur affective de ses deux petits enfants.

Cependant, il ne faudrait pas opposer systématiquement leurs démarches et les appréhender de manière binaire. Dans la partie suivante concernant leurs rôles de transmission culturelle et donc de représentation linguistique elles apparaissent toutes deux comme ambivalentes et complexes dans leurs enjeux linguistiques. Isabel qui dit haïr l'Espagne y retournera avec ses enfants et eux-mêmes adultes entreprendront des voyages en Andalousie<sup>958</sup>. Quant à Marisol,

---

<sup>957</sup> Ana Vasquez, 1990, *ibid.*, p. 147.

<sup>958</sup> Echanges téléphoniques et de courriers électroniques avec Claude et Daniel Gille, fils d'Isabel.

c'est avec une grande joie qu'elle apprend à ses enfants, par téléphone quelques mots de français.

C'est par ces paradoxes que l'on peut affirmer que les dynamiques intégration-exclusion ne sont pas clivées et qu'elles rejoignent la problématique du migrant sur la marge, fil rouge et sinueux de toutes les identités et particularismes contenus en chacun. Les catégories pensées pour adapter l'apprentissage linguistique, à chacune d'entre-elles sont donc un leurre. Véronique Castellotti se positionne clairement pour une « désintégration » des catégories<sup>959</sup> en ce qui concerne les stratégies d'apprentissages – notamment linguistiques – pour les enfants :

« L'intégration ne peut se construire en séparant, mais en imaginant des dynamiques inclusives, prenant en compte, comme le propose T. Tran-Minh, tous les enfants, sans les enfermer dans des catégories. D'où ma proposition de « désintégrer » ces dernières pour mieux construire des formes de contextualisation diversifiées permettant de fluidifier les circulations et de « faire une place » (Castellotti, 2008) à tous<sup>960</sup>. »

Il paraît pertinent d'élargir la notion de « faire place » aux adultes, concernant les modalités d'accueil et d'apprentissage linguistique. Dès lors, de nouveaux espaces s'ouvrent, sur les marges idiomatiques et identitaires qu'elles traversent.

### 1.3. Le castillan comme langue créole

Au moment des entretiens avec Marisol, nous utilisons toutes les deux l'espagnol comme une langue véhiculaire, de communication, de passage. Nous possédons toutes les deux une autre langue maternelle. Grâce à cette rencontre ma crainte de parler incorrectement le castillan s'envole, la liberté d'invention de Marisol a un effet libérateur sur moi : nous pouvons échanger ensemble dans un espagnol altéré.

Cet espagnol est celui de l'altérité : il permet le dialogue entre différentes personnes aux provenances linguistiques très éloignées. J'ai parfois eu l'impression que dans nos voix le castillan se métamorphosait en une sorte de créole particulier.

Parfois c'est également le cas chez les migrants de longue date qui conservent la structure et des mots de leur langue première dans la langue du pays de résidence. Pour certains, il est parfois nécessaire de parler les deux langues afin de comprendre pleinement un locuteur.

---

<sup>959</sup> Les catégories visées sont principalement ici le : FLS, pour « français langue seconde », parfois élargi au « français langue de scolarisation » qui est sous-catégorisé dans d'autres textes sous le sigle FLSco, FLM « français langue maternelle », le FLE « français langue étrangère », etc. Ces catégories ne sont pas sans rappeler celles des Cours Municipaux pour Adultes décrites au chapitre 1.1.2.2.

<sup>960</sup> CASTELLOTTI Véronique, 2009 , « Construire l'intégration en (dés) intégrant les catégories ? », in *Le français aujourd'hui* n° 164, *langue(s) et intégration scolaire*, Armand Colin, Paris, 146 p., pp109-114, p. 113.



C'est ce qui fut d'ailleurs à l'origine du choix de recentrement de problématique de cette thèse évoqué plus haut. On pourrait donc supposer que cette situation n'était pas propre à notre rencontre mais bien à la situation de parole dans une langue seconde.

C'est Édouard Glissant qui évoque la possibilité d'élargissement, de transformation de toutes les langues en créole.<sup>961</sup>

« La langue italienne est créole, elle aussi ; d'ailleurs toutes les langues sont créoles (...) Ah nous pouvons faire passer des gros mots pour des inventions et des traductions littérales pour du style, et vous restez là ébahis ! Ces langues créoles sont trop malignes pour vous ! »

Bien évidemment la parole du poète est largement valorisée alors que celle de Marisol l'est rarement et ses erreurs ne sont jamais interprétées comme des figures de style mais bien comme une méconnaissance linguistique.

Pour Marisol la violence de la langue dominante serait donc la conformation au style, à l'exactitude du vocabulaire. Elle se traduit par des situations d'exclusion (travail, vie sociale) et un large sentiment de dévalorisation. Le discours de Marisol est semé de remarques autodépréciatives et elle affirme notamment à plusieurs reprises que jamais elle ne parviendra à maîtriser le français ou l'espagnol (dans un usage courant s'entend). Elle associe cette incapacité à son manque de scolarisation, au fait de ne pas avoir été « étudiante » dès le plus jeune âge.

En revanche pour Isabel la situation est inversée, elle a été dans le désir d'apprendre dès son enfance malgré ou à cause d'une scolarisation déficiente et n'évoque à aucun moment sa difficulté à parler couramment le français (excepté à son arrivée en France bien évidemment). La violence de la langue dominante se jouerait chez elle dans l'absence de sa langue maternelle au quotidien, dans une forme d'oubli de ses racines. L'exclusion est celle de ses proches qui ne communiquent pas avec elle sur leurs vies extérieures (scolaires ou professionnelles) et qui la cloisonnent à des tâches domestiques quand elle rêve de travailler à l'extérieur pour échanger avec des personnes et obtenir un statut d'employée<sup>962</sup> ». Paradoxalement c'est grâce à sa volonté de progresser dans l'apprentissage du français que non seulement elle aura l'occasion de parler dans sa langue maternelle avec d'autres apprenantes mais également de relater son histoire et une partie de culture collective

---

<sup>961</sup> GLISSANT Édouard, 1993, *Tout Monde*, Gallimard, Paris, p. 58.

<sup>962</sup> Elle affirme « Nous sommes les sans-profession » (Gille, opus cit., p. 93) pour évoquer la non reconnaissance du travail quotidien des femmes au foyer.

(description de la vie villageoise, de la vie durant la guerre civile, etc.) de son pays d'origine. En voulant acquérir le français, elle finit par soumettre la langue à sa propre histoire, à sa propre culture.

Ces deux femmes qui n'ont pas fréquenté, ou très peu, l'école, ont migré sans connaître un seul mot de français. Chacune a adopté une attitude singulière, contrastée avec les langues.

Sans aucun doute, leur enfance, leurs histoires personnelles, intimes avec la migration et le pays d'habitation ont construit ces relations distinctes avec les langues. L'époque, le lieu de vie avant la migration n'influent pas plus que la singularité de chaque histoire.

C'est le mode de vie en France qui structure également les formes d'apprentissage de la nouvelle langue. Isabel qui est la seule migrante de son village n'a pas d'autre alternative que l'apprentissage immédiat alors que Marisol est intégrée dès son arrivée à un réseau latino-américain de la capitale. Ce sont deux situations qui influencent directement la nécessité ou non de communiquer dans l'autre langue.

Philippe Beaud évoque le cas de Lucia, une Péruvienne quechua née dans une communauté agricole, mariée à un autochtone et qui, malgré un parcours scolaire chaotique, est parvenue à poursuivre des études pour devenir institutrice. Contrairement à Marisol, elle rejette la culture quechua :

« Souffrance, ignorance, idiosyncrasie sont pour elle synonymes de culture quechua. La langue quechua est elle-même considérée comme un obstacle pour combattre l'ignorance ; l'école quant à elle apporte la connaissance civilisée<sup>963</sup>. »

On pourrait donc opposer facilement Marisol à Lucia, mais une fois encore ce n'est pas si facile, car même avec ce discours, Lucia, contrairement à Marisol est demeurée dans la communauté d'origine et en a épousé un des membres. Il paraît donc raisonnable de postuler que chacune d'elles a accommodé les deux cultures en conservant des discours ne valorisant que l'un des deux pans de leur identité culturelle. C'est ce qui semble se produire dans la majorité des cas :

« Si certains Amérindiens tentent de jeter un trait sur leur passé et si d'autres s'investissent dans la politique pro-indigéniste, une majorité adoptent le « switch-culturel ». Du point de vue de l'acculturation, on retrouve chez presque tous les sujets

---

<sup>963</sup> BEAUD Philippe, 2006, « L'éducation en héritage : Amérindiens des Andes diplômés de l'enseignement supérieur » in *Enfant en développement, famille et handicaps*, ERES, Paris, 288 pages, pp. 79-83, p. 82.

une identité de défense ou une identité première négative au sens de Camilleri (1990) et des stratégies d'acculturation plutôt individualistes<sup>964</sup>. »

Pour Lucia comme pour Marisol, le castillan n'est en aucun cas la langue maternelle, elle demeure « la langue de l'autre » au sens de Derrida. Cependant elles sont au quotidien toutes deux en prise avec cette langue : l'une dans son contexte professionnel à l'école, l'autre dans le contexte de migrante latino-américaine dans lequel le quechua demeure ultra-minoritaire. Elles en font des usages très distincts, des appropriations singulières. Locutrices des mêmes langues elles se positionnent différemment : Lucia accède au groupe linguistique des dominants et Marisol demeure dans le groupe minoritaire.

Marisol appartient à une minorité linguistique (quechua) d'une minorité linguistique (castillan) en France. En Bolivie elle refusait le castillan, en France elle parle surtout l'espagnol. En cela elle oppose une force majestueuse à toutes les volontés, injonctions linguistiques, éducatives que les autres esquissent pour elle.

“Une culture dominante ne peut s'imposer absolument à une culture dominée comme un groupe peut le faire à l'égard du plus faible. La domination culturelle n'est jamais totalement ni définitivement assurée, et c'est pourquoi elle doit s'accompagner d'un travail d'inculcation dont les effets ne sont jamais univoques ; ils ont parfois des « effets pervers », contraires aux attentes des dominants, car subir la domination ne signifie pas nécessairement y consentir<sup>965</sup>. »

Cependant il n'est pas certain que le temps n'érode et n'ébranle cette rébellion affichée à l'apprentissage, la conformation linguistique. Déjà, des tensions apparaissent entre ce que dit Marisol des langues et ses pratiques. C'est ce qui est dévoilé par son sac à main<sup>966</sup>.

---

<sup>964</sup> Ibid. p. 83.

<sup>965</sup> CUCHE Denys, 2004, *La notion de culture dans les sciences sociales*, 3<sup>ème</sup> édition (1<sup>ère</sup> édition : 1996), La découverte, Paris, 123 p., p. 68.

<sup>966</sup> Cf dans le chapitre suivant « Le sac à main de Marisol ».

## 2. Transfert culturel : perpétuer ou s'émanciper ? Vers une recomposition « baroque<sup>967</sup> »

« Avant toute analyse, il faudrait d'ailleurs se demander ce qu'est une « tradition culturelle ». Les traditions culturelles n'existent pas en soi. Elles n'existent que par rapport un certain ordre social, qui est fondé sur des rapports sociaux et qui fondent des rapports sociaux dont elles sont l'expression<sup>968</sup>. »

La tradition, son respect n'étant qu'une manière de manifester une volonté d'appartenance à un groupe social donné, il convient de s'interroger sur les volontés des personnes d'apparaître comme membres des groupes sociaux dont ils sont le révélateur. La langue, en tant qu'objet culturel et non pas seulement en qualité de code linguistique fait partie intégrante de ce positionnement des acteurs. Ainsi, si pour certains migrants il est essentiel de transmettre à leurs enfants certains éléments de leur passé (langues, coutumes, traditions), pour d'autres la priorité est plutôt de les pousser à progresser socialement dans le pays de résidence et pour ce faire ils adoptent souvent une stratégie de relégation du patrimoine culturel à un passé révolu, pour d'autres encore une articulation entre les deux cultures s'opère de manière très personnelle. Il n'y a pas de stratégies « en soi » valable pour tous. En fonction de l'histoire personnelle, affective avec le pays d'origine, de celle avec le pays de résidence et du mode de vie actuel (avec d'autres migrants ou non par exemple) les modalités de transmissions vont se décliner de manière très contrastées. De plus, une certaine mobilité est à l'œuvre dans les stratégies des groupes et des personnes. Ainsi dans une recherche sur des pratiques linguistiques de jeunes issus de l'immigration chinoise à Paris en 2001<sup>969</sup>, qui démontrait la volonté de transmission de la langue régionale pratiquée (le wenzhouhua) à leurs enfants, la tendance actuelle en 2013, pour les mêmes groupes, serait de démentir cette affirmation au profit de l'apprentissage du mandarin par des personnes extérieures à la famille (puisque cette langue est peu pratiquée par les natifs migrants de cette région) dans une stratégie de réussite

---

<sup>967</sup> Le terme « baroque culturel » est emprunté à Martine A. Pretceille, qui revendique la place de l'expérience humaine dans ses singularités mais aussi dans sa totale universalité » A. PRETCEILLE Martine, 2012, « Quelle anthropologie pour quel enseignement ? » in DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice (dir.), *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?*, Peter Lang, Berne, 207 p., pp.19-34, p. 28.

<sup>968</sup> CUCHE Denys, 2004 [1996 ], *La notion de culture dans les sciences sociales*, La découverte, Paris, 123p.

<sup>969</sup> SAILLARD Claire, BOUTET Josiane, 2001, « Pratiques des langues chez les jeunes issus de l'immigration chinoise à Paris » Rapport de recherche remis à la délégation Générale à la Langue Française.

professionnelle de leurs enfants<sup>970</sup>. L'appartenance culturelle est ici transformée au sens large à des fins projectives d'emploi.

Il est donc évident que chaque groupe, à l'intérieur duquel chaque individu développe des stratégies qui lui sont propres dans le contexte précis auquel il a à faire face. Cependant, cette problématique de transmission n'est pas isolée à quelques cas, elle recouvre une réalité assez large en France :

« Pour ce qui concerne la transmission des langues de migrants et des langues régionales, le recensement de la population française de 1999 apporte des données intéressantes. Il montre que 26% des français ont été élevés par des parents qui parlaient à la maison une autre langue que le français. Les personnes interrogées citent 6700 « noms de langues » correspondant environ à 4000 langues identifiées (...) Concernant le taux de transmission il va pour les langues de migrants de 86% pour le turec à 25% pour le polonais, et pour les langues régionales de 45% pour l'alsacien à 10% pour le breton. C'est-à-dire que les langues de migrants se transmettent plus que les langues régionales et que leur transmission est d'autant plus importante que la migration est récente<sup>971</sup>. »

La langue est un élément des plus prégnants de la volonté de transmission d'une culture. Cependant, elle n'est que l'un des éléments, bien d'autres usages quotidiens façonnent ce qu'il est d'usage de nommer culture. Elle se distingue de l'apprentissage linguistique scolaire par un usage privé et intime qui lui confère une résonance familiale, souvent liée aux affects. Comme cela a été indiqué en amont, la langue « maternelle » véhicule non seulement une réminiscence émotionnelle importante et demeure un enjeu (en-je) identitaire fort.

« J'ai abandonné les lointains les plus aimés, si proches que je pourrais les toucher, et les vivants et les morts les plus précieux, mais je n'abandonnerai jamais, même après ma mort, la langue de ma mère. C'est elle le souvenir, elle qui m'empêche de disparaître dans la langue nouvelle qui me transforme, elle la réalité inscrite sur moi, qui triomphera de celle avec laquelle l'habitude me cerne<sup>972</sup>. »

La langue « ancienne » peut représenter comme chez Silvia BS un sentiment de permanence identitaire alors que tout évolue et se/nous transforme dans le présent. A ce titre elle peut être transmise comme élément de mémoire du passé. Dans la proposition « langue maternelle comme patrimoine culturel », on peut noter la réunion maternelle/paternelle (patrimoine),

---

<sup>970</sup> Intervention du 25/09/13 de Claire Saillard à la table ronde « Quelles langues pour l'accès aux droits et pour l'activité professionnelle? » dans le cadre de la journée d'étude du 25 septembre 2013 « Migrer d'une langue à l'autre ? » au Musée de l'histoire nationale de l'immigration, Paris, organisé par la délégation générale à la langue française et aux langues de France, la cité nationale de l'histoire de l'immigration et la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île de France.

<sup>971</sup> CALVET Louis-Jean, 2013, « France » in EXTRA Guus & YAGMUR Kutlay (dir.), 2013, *L'Europe riche de ses langues Tendances des politiques et des pratiques du plurilinguisme en Europe*, Cambridge University Press, 277p., pp155-162, p. 155.

<sup>972</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Le pays de l'écriture*, op. Cit., p. 40-41.

comme symbolique filiale dans laquelle l'identité pourrait naviguer.

## 2.1. Femmes et bilinguisme minoritaire

Dans les situations observées, les femmes adoptent des positions contrastées vis-à-vis de la transmission linguistique à leurs enfants car elles ont aussi des rôles et des places très distinctes à la fois vis-à-vis d'eux mais aussi vis-à-vis des langues.

« En tout état de cause, la plupart des chercheurs estiment que le rôle des femmes dans les questions relatives à la langue est central dans le cas de « bilinguisme minoritaire ». (...) Le français est souvent la langue véhiculaire dans les familles et d'autre part, il se déroule un « jeu » autour des questions de langage dans lequel les femmes jouent un rôle important <sup>973</sup>. ».

Ainsi pour Monica, Anna et Marisol dont des enfants sont demeurés au pays, la question de la langue maternelle est renversée puisque leurs enfants sont à même de la pratiquer de manière plus quotidienne et plus contextualisée qu'elles-mêmes. La langue maternelle des mères n'est plus la leur et est devenue celle de leurs enfants non migrants. Le bilinguisme minoritaire n'est vécu que du côté de ces femmes et pas pour leurs enfants. La manière d'observer est encore révélatrice : si l'on se focalise sur les enfants vivant en France comme les études précédentes ou si l'on observe les adultes dans des compositions familiales diversifiées, certaines variations de transmissions sont occultées.

La pression du groupe d'appartenance peut être également une manière de se construire un rapport à la transmission : l'injonction parfois faite de transmettre la langue du pays quitté comme moyen de reconnaissance identitaire est dans certains cas fort. *A contrario* lorsque la personne est entourée majoritairement de natifs du pays de résidence, l'injonction tacite de gommer ses propres particularités au bénéfice supposé de ses enfants est souvent intégrée par les femmes (Isabel et Maria en sont des exemples).

« En matière de langue, on a coutume de présenter les attitudes et les comportements des femmes dans les situations de bilinguisme minoritaire, de deux façons :  
- Soit elles sont les gardiennes des traditions du foyer et parlent la langue minorée, le dialecte, ou la langue d'origine aux enfants,

---

<sup>973</sup> MOZÈRE Liane, « Les difficultés des assistantes maternelles étrangères face au chômage. Quelques indications concernant leur usage de la langue », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 8-9/2000, mis en ligne le 21 août 2009, consulté le 19 juin 2013. URL : <http://cedref.revues.org/193>.

- Soit elles se positionnent dans la mobilité et dans la modernité. Elles souhaitent alors l'usage des langues nouvelles pour favoriser l'éducation et la promotion de leurs enfants et parfois aussi leur propre émancipation et celle de leurs filles. Ces deux orientations sont souvent présentées comme opposées. Notre propos a été ici de montrer que loin d'être exclusives l'une de l'autre, ces deux attitudes sont compatibles chez une même personne, même si cela crée des tensions<sup>974</sup>. »

Ce constat posé par Christine Deprez semble important à pointer : chacune est à la fois désireuse de transmettre une filiation, une histoire culturelle et toutes souhaitent également la promotion et la meilleure éducation pour leurs enfants. Si parfois un positionnement semble privilégié, ce n'est pas pour autant que l'autre est absent.

Il paraît évident que la migration peut être l'occasion ou le levier de transformation des rôles habituels définis par la culture et encore plus par la culture traditionnelle. Elle impose une reconfiguration globale du sentiment d'appartenance de chacun selon son nouveau lieu et son contexte social de vie.

Par exemple, dans le cas de Marisol, en Bolivie sa culture est définie par la culture quechua, mais en France elle s'affilie avec les « latinas » ou les « latino-américaines ». Sa langue communautaire en France est l'espagnol, langue minoritaire, alors que sa langue maternelle est le quechua, langue minoritaire de Bolivie. Son identité linguistique se situe toujours dans la minorité, même en changeant de langue.

Ce cas est loin d'être exceptionnel, de la même manière il est fort probable qu'Isabel lorsqu'elle était enfant, dans son village d'Andalousie, ne parlait pas le castillan académique, notamment en famille mais plutôt une langue régionale<sup>975</sup>.

Mais nul part dans son récit elle n'en fait mention, vraisemblablement parce que pour les Français qui la liront ou/et qui la côtoient elle est Espagnole et à ce titre elle se doit de parler la langue espagnole ; qui vu de France est un seul et unique idiome.

La langue maternelle représente pour Isabel, Maria et Marisol une grande partie de la transmission culturelle possible à leurs enfants mais elles ne parviennent pas à le réaliser pleinement pour des raisons différentes. Toutes les trois ont fondé des familles transculturelles avec une forte volonté personnelle – ou contrainte – d'incorporation linguistique et sociale. Cette volonté de transmission va donc être en tension avec celle

---

<sup>974</sup> DEPREZ Christine, 1996, « Politique linguistique familiale: le rôle des femmes » in JUILLARD Caroline & CALVET Louis-Jean (dir.), *Les politiques linguistiques, mythes et réalités*, (FMA) Fiche du Mode Arabe-AUPELF-UREF (Université des réseaux d'expression française), Beyrouth-Montréal, 356 p., p.155-162, p. 161.

<sup>975</sup> Certainement un dialecte andalou, considéré ou non comme langue autonome du castillan. Depuis 2007 et le statut d'autonomie de l'Andalousie le dialecte andalou devrait être « défendu, promu, étudié « dans toutes ses variétés » ([Ley Orgánica 2/2007, de 19 de marzo, de reforma del Estatuto de Autonomía para Andalucía, Art. 10.3 \[archive\]](#))

d'adhésion à leur culture seconde. L'éloignement leur fait pratiquer une langue maternelle transformée et mélangée, altérée par la langue pratiquée quotidiennement en France. Le quechua de Marisol n'est plus le quechua de son enfance pas plus que le quechua pratiqué actuellement dans son village en Bolivie. L'espagnol de Maria et d'Isabel a été altéré par le vocabulaire et les constructions linguistiques françaises. Les pratiques respectives de leurs langues maternelles avec d'autres locuteurs est occasionnelle voire exceptionnelle (pour Isabel et peut-être Marisol). Il n'est pas certain que l'oralité permette une transmission quotidienne auprès de leurs enfants.

Pour Marisol c'est net, elle n'évoque pas le quechua comme langue parlée avec ses enfants au téléphone. Paradoxalement la langue qu'elle leur apprend dans leurs échanges n'est pas la sienne mais celle du pays où elle vit, celle dans laquelle elle est la plus instable linguistiquement. Elle a déplacé son fort désir de transmission non dans son passé mais dans son présent

« MS : Bien sûr, ce que je sais, évidemment. Ce que je peux comprendre, écrire, tout cela je peux l'apprendre à mes enfants en français.

D : Tu veux apprendre le français à tes enfants ?

MS : Oui mes enfants me demandent tout le temps : « Comment ça se dit ? » ou « Allez, apprend, apprend-moi comment on dit ça, comment ça se dit. » Moi je réponds ce que je peux, même si c'est pas tout à fait juste<sup>976</sup>. »

La langue de la mère est celle de l'étranger pour les enfants de Marisol, une langue qui fait rêver, qui raconte un peu de l'histoire d'une mère éloignée. Le désir de langue française est certainement lié au désir de se rapprocher et de comprendre un mode de vie distant. Par son aspect pittoresque, il valorise Marisol dans une culture qui n'est pas tout à fait la sienne, alors même qu'elle est constamment dépréciée par le père de ses enfants dans la pratique de sa langue traditionnelle.

En revanche elle va transmettre une langue un peu plus proche – l'espagnol – à d'autres enfants, mais ce ne sont pas les siens et la transmission fonctionne plus comme un échange de compétences que comme un legs patrimonial. L'une des fillettes qu'elle garde en soirée lui apprend à compter en français et elle le lui apprend en retour en espagnol<sup>977</sup>.

Isabel et Maria qui n'ont pas une pratique quotidienne de leur langue maternelle avec leurs

---

<sup>976</sup> Marisol, Entretien à 3, p. 12 :

MS : Claro lo que yo se, claro. Lo que puedo entender, escribir, todo eso puedo enseñar a mis hijos en Francés.

D : Quieres aprender el Francés a tus hijos ?

MS : Si me preguntan siempre mis hijos « ¿ Como se dice ? » o « Aver enseña, enseñame como se dice tal, como se dice » yo pregunta tal lo que yo puedo, no en que mal, yo aver.

<sup>977</sup> Marisol, entretien n°2, p.16 : «Dix-neuf, vingt, veinte, vingt-et-un, vingt-deux, vingt. Sé, sé hasta no sé cuanto, la niña me enseña en francés, los numeros contar. Yo le enseño en español».



enfants vont, par l'écriture, en français, tenter de leur transmettre une forme de patrimoine mémoriel.

Ces exemples montrent l'invention dont use chaque locutrice dans ces appropriations-désaffiliations-transmissions complexes des langues qui les habitent ou les traversent.

## 2.2. Mères et filles : le poids de la famille

La migration en tant que rupture s'immisce également dans le domaine filial en recomposant ou bouleversant l'ordre familial

« « en migration », il y a beaucoup de réinvention des liens de filiation et pas seulement parcequ'il y a des familles recomposées là comme ailleurs, mais parce que la rupture migratoire implique de nouvelles formes de relations. Il faut que les liens soient maintenus, renoués ou reliés. Très souvent, l'imaginaire joue beaucoup<sup>978</sup>. »

Certaines des femmes sont « mères actives » dans le sens où leurs activités quotidiennes s'articulent aussi autour des questions et des soins relatifs à leur(s) enfant(s) et qu'elles sont aux prises avec ce qu'Olivier Walser<sup>979</sup> intitule la motilité<sup>980</sup>. D'autres au contraire ont une activité centrée sur la nécessité de procurer en fin de mois un pécule suffisant au bien-être des leurs, restés au pays, loin d'elles. Ces deux figures de la maternité active ne disposent pas des mêmes possibilités au sein de la ville pour s'approprier des espaces d'écritures, notamment en terme d'obligations horaires. Contraintes et possibilités ne s'opposent pas forcément en terme de bénéfices unilatéraux de la femme sans enfants concernant les lieux scripturaux. Ils sont surtout de teneur différente. Ainsi, Amalia s'appuiera sur son rôle de mère d'élève pour accéder aux cours de la Ville de Paris puis plus tard pour trouver un avocat qui se chargera de ses papiers. Son rôle affirmé de mère isolée lui permet de prétendre également à un autre logement, ce à quoi ne peuvent prétendre ni Monica ni Marisol dont les enfants sont éloignés. En revanche, le statut de mère n'implique pas pour autant qu'il soit utilisé comme plus-value.

---

<sup>978</sup> GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira & TARAUD Christelle, 2005, « Entretien avec Nacira Guénif-Souilamas » in TARAUD Christelle, *Les Féministes en question, Éléments pour une cartographie*, Éditions Amsterdam, Paris, 179 p., pp.123-148, p.134.

<sup>979</sup> WALSER Olivier, 2008, « Mobilités, rôles sociaux et bien-être des mères de famille » in *Work in progress, Etudes Genre*, Liège, Université de Lausanne, UNIL, 56 p., pp. 13-17. <http://www.unil.ch/webdav/site/liege/shared/WorkInProgress/BrochWork08versionfinale.pdf#page=13>, consulté le 13/09/13.

<sup>980</sup> Terme issu de la biologie qui indique la capacité d'un animal, d'une cellule ou d'un organe à se mouvoir.

Anna décrira sa trajectoire d'apprentissage formel en France comme entravée par les nécessités de garde de son fils.

Cette notion de « motilité », *qui* permet de mesurer les écarts entre les individus, s'appuie sur le potentiel de mobilité de chaque personne concernée à l'intérieur de la ville. Il reprend à son compte la définition de Vincent Kaufmann comme une

« manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage pour développer des projets. Ce potentiel ne se transforme pas nécessairement en déplacements, il peut très bien être construit pour rester à court terme l'état de potentiel afin de permettre, par exemple, une ouverture maximale à des opportunités futures<sup>981</sup>. »

Le rapport à l'écriture dans la vie quotidienne dépend également de cette notion du quotidien vécu, des potentiels comme des contraintes générés par les situations de vie. La manière de vivre sa vie de femme en étant ou non en charge d'enfants et avec toutes les variables à l'œuvre (mère d'enfants demeurés au pays d'origine, mère d'enfants en bas âge, mère d'enfants adolescents, mère d'enfants adultes, femme sans enfant).

Car « La multiplicité des rôles et des tâches que les mères de famille concilient – gestion du ménage et des enfants en sus d'une activité professionnelle – contribue à donner un caractère bien particulier à l'ensemble de leurs mobilités (...) D'une manière générale, les mères actives doivent en effet faire face à un certain nombre de contraintes : temporelles autant que spatiales, psychologiques autant que physiques, et peuvent, de surcroît, pâtir d'une pression sociale qui confirme à chaque instant l'injonction qu'elles ont intériorisé, de devoir, pour être « une bonne mère », pour être « une femme épanouie », pour être à la fois « une femme active » et « une mère présente et attentive » résoudre au mieux les conflits qui naissent de ces contraintes. »

Pour autant, la mère sans enfants présents et la femme non mère ne sont pas exemptes de représentations incorporées ou non de leurs rôles, de leurs devoirs filiaux. Silvia évoque régulièrement son père, sa mère ou son oncle. Ils agissent comme les enfants, tels des personnages de qui l'on est redevable, de qui on doit se préoccuper ou alors s'émanciper. La qualité d'écrivain célèbre de l'oncle n'a pas représenté pour Silvia un bénéfice absolu dans son écriture. Il a parfois été vécu comme une entrave, puisque idéalisé par toute la famille, il devenait quasiment impossible d'accéder à un talent sinon comparable au moins digne de cet aïeul. Certes les activités d'écriture ont été valorisées depuis l'enfance mais d'une certaine manière cet intérêt aurait pu générer un effet castrateur par la référence constante à la poésie merveilleuse de l'oncle parisien. Il lui a paradoxalement fallu s'émanciper de cette filiation de

---

<sup>981</sup> KAUFMANN Vincent, 2004, « La mobilité au quotidien : nécessité. Proposition et test d'une nouvelle approche » In Vodoz Luc et al. *Les territoires de la mobilité. L'aire du temps*, Lausanne : PPUR pp.57-69, p. 71.

plume pour écrire de sa manière à elle, en espagnol :

« Et nous quand nous étions petites ma sœur et moi, quand Jules Supervielle arrivait chez ma grand-mère, on nous faisait réciter des poèmes en français, qu'on savait pas, on les disait mal. Bon, toutes petites. Je dé-tes-tais ça ( *découpe les syllabes*) et je n'aimais pas du tout, alors chaque fois qu'il arrivait, ce n'était pas que je ne l'aimais pas, lui, mais cette chose forcée que ma grand mère nous faisait faire, on n'aimait pas du tout. Et surtout moi je n'aimais pas du tout. Mais non, je... Lorsque je ne, lorsque j'ai commencé à écrire un peu, dans les écoles ces poèmes en espagnol, il n'y avait, je ne sentais aucun lien avec cette parenté, de... de Jules Supervielle, aucun lien, moi c'était ma vie à moi avec ces poèmes en espagnol <sup>982</sup>. »

Enfin, les femmes, mères ou non, ont parfois, dès le plus jeune âge, la gestion ménagère des écritures familiales<sup>983</sup> et conservent par devers elles des traces et documents retraçant la généalogie domestique.

« Les écritures du quotidien sont aujourd'hui bien souvent affaires de femmes ; celles-ci recueillent, souvent et agencent l'éphémère patrimoine mémoriel qui, sans le recours de quelque sœur, tante ou vieille cousine, serait voué à l'oubli. Véritables « machines à écrire familiales » selon la formule chère à Bernard Lahire, les femmes notent, archivent et mettent en forme les traces d'un passé ordinaire qui prend tout son sens à la faveur de leurs commentaires et gardent la famille en vie<sup>984</sup>. »

C'est exactement le rôle que va jouer la grande tante « Filo » pour Maria London. Femme âgée vivant seule, elle va devenir de manière très humble, la mémoire de l'histoire familiale et va permettre la reconstitution narrative bien après sa mort, du parcours de ses aïeux.

« Avant de tomber malade, Filo avait rassemblé tous les documents importants de la famille qu'elle avait en sa possession : certificat de baptême de la Nona dans la ville de Postire, copie des certificats du mariage civil et religieux de ses parents. Elle avait pris soin de noter sur une feuille les dates de naissance des ses frères et sœurs ainsi que les lieux – et les dates – où avaient été enterrés ceux qui étaient morts. Elle fit faire un grand nombre de copies de ces documents et les distribua dans la famille. C'est grâce à Filo que j'ai aujourd'hui en main ces éléments si précieux pour moi. Quand elle rassemblait ces archives, personne ne s'y intéressait et, lorsqu'elle parlait du naufrage du bateau de mon arrière grand-père, je ne lui prêtais que très peu d'attention. Pour moi il s'agissait d'une histoire comme toutes celles que racontent les vieilles personnes pour distraire les plus jeunes. Aujourd'hui, je donnerais tout ce que j'ai pour l'entendre encore une fois<sup>985</sup>. »

---

<sup>982</sup> Silvia B.S., entretien 1<sup>er</sup> mai, p.7.

<sup>983</sup> Cf. à ce sujet SIBLOT Yasmine, 2006, « Je suis la secrétaire de la famille ! » La prise en charge féminine des tâches administratives entre subordination et ressource » in *Genèses* n°64, *Genres et classes populaires*, Belin, Paris, 172 p., pp. 46-66.

<sup>984</sup> LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie, 2012, « De « l'ombre légère » à la « machine à écrire familiale » » in CLIO (Histoire, femmes et sociétés), n° 35, *Écrire au quotidien*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 283p., pp.7-20, p. 7.

<sup>985</sup> LONDON Maria, 2003, *Opus Cit.*, p. 27.

Filomène, dite tante Filo, est la figure de la passation transgénérationnelle, le fil qui permet de tisser la mémoire recomposée.

### 2.3. L'écriture, une forme d'héritage transgénérationnel<sup>986</sup>

C'est grâce à ce fil qu'après trente-cinq ans passés en France, Maria recherche et rédige le récit de sa famille venue de l'Est (Ukraine, Crimée et Croatie) au début du XX<sup>e</sup> siècle au Chili. Elle mène une véritable enquête pour retracer le parcours migratoire de deux familles – celle de son père et celle de sa mère et explore des pans oubliés ou cachés de son arbre généalogique. L'enquête, qui fait également partie du récit, se révèle au cours des pages, une véritable quête de sens, non seulement sur les motivations migratoires de ses aïeux et leurs effets produits mais également sur les siens et par ricochet sur la problématique large de la migration. Retracer les vies passées permet de s'ancrer dans une histoire et de se projeter avec un peu plus d'assurance peut-être dans un futur. Les temps s'entremêlent, en évoquant un passé lointain, elle parle à ses enfants et tente de trouver sa place dans le présent.

« J'ai écrit, guidée par le désir de partager avec mes enfants la part de vie qui leur revenait à travers moi et eux, ils n'ont rien voulu lire. J'ai dû me résigner à traduire en français pour que ma fille lise enfin. Notre complicité a augmenté mais, une fois encore, j'ai dû renoncer à l'usage de ma propre langue pour m'approcher de son cœur. (...)

Je croyais être bien intégrée dans mon pays d'adoption et je réalise désormais que je le faisais en niant une partie de moi-même. En un instant s'est creusé en moi un abîme de solitude. S'agit-il d'un effet passager alors que j'arrive au terme de trois années d'écriture ? Je ne sais pas. Je ressens aujourd'hui le besoin de reprendre le chemin du retour. Ce n'est pas affaire de géographie, je dois le faire en restant ici.

J'ai besoin d'apprendre à affirmer ma propre voix en continuant à restaurer le fil fragile de mon histoire<sup>987</sup>. »

En écrivant, elle devient écrivaine et découvre le besoin d'enchevêtrer les parcours des êtres qui lui sont chers, parfois en se soumettant à la langue du lecteur qu'elle veut absolument toucher : ses enfants. On pourrait postuler que cette manière d'entremêler les différentes cultures et moments qui la constituent se rapproche de ce qu'Édouard Glissant<sup>988</sup> intitule une « identité relation ». Cette combinaison consciente et contradictoire du contact des cultures

---

<sup>986</sup> Une partie de ce texte a été produit sous le titre « Écritures enfouies, écritures publiées : traces de l'ordinaire de femmes hispanophones », à l'occasion du colloque « Écritures en Migrations. Histoires d'écrits, histoires d'exils », les 11 et 12 mai 2012 à l'Université Paris 8, dont les actes sont en cours de publication.

<sup>987</sup> Ibid. p.228.

<sup>988</sup> GLISSANT Édouard, 1994 [1990], *Poétique de la relation*, Gallimard Paris, 290 p., p.158.

qui la forge est opposée à la représentation figée d'une identité statique et immuable (naissance datée et localisée dans telle filiation). Maria tente ainsi de remonter à la trame « Chaotique de la Relation » qui l'a fait naître.

C'est d'ailleurs le dévoilement de certaines parties du « Chaos de la Relation » – une partie de la famille du père est juive et cette identité sera soigneusement cachée aux descendants et surtout un autre secret (amour clandestin d'une femme de la famille) – qui seront l'objet d'une brouille familiale après la sortie de l'ouvrage. C'est par ce dernier élément juste esquissé, et dont Maria n'avait même pas conscience en écrivant son ouvrage, que seront provoqués la critique et le courroux. A travers cette vive colère, c'est la question de l'exposition à autrui de l'intime, dont il est question. La famille de Maria, anciennement migrante avait eu besoin de créer un mythe familial que Glissant appellerait identité-racine, en conformité certaine avec les attentes de légitimation filiale du territoire habité. Maria en déconstruisant ce mythe familial s'oppose sans le vouloir ni peut-être même le pressentir, à un ordre institué, une vision du monde et une volonté de légitimité sinon de légitimation.

L'expérience de la migration transforme le récit de vie en quête identitaire de manière très forte. Il devient ou touche de très près le récit historique d'un groupe amené à traverser une épreuve commune – sollicitée ou non. Le récit souvent minutieux des aventures et mésaventures liées au déplacement le rend épique voire initiatique. Cette aventure – quitter, partir, abandonner, laisser le connu pour aller vers l'incertain, le lointain, le périlleux, l'hostile – a besoin de trouver un sens, une direction de compréhension.

Cette expérience commune du déracinement peut rapprocher les récits qui en sont faits et les auteurs qui l'ont éprouvé. Son caractère singulier est alors dépassé par la dimension collective qu'il transporte en lui avec bien évidemment la traversée historique. Mais au-delà, de ces éléments de contexte, le caractère répétitif, presque générique du récit de la mobilité, comme quête existentielle dans une société donnée, livre une dimension générale<sup>989</sup>.

Ce qu'il y a de plus universel dans le particularisme réside dans l'expérience, c'est également le postulat de Gilles Deleuze et de Félix Guattari qui affirment que :

« L'affaire individuelle devient d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope, qu'une tout autre histoire s'agite en elle<sup>990</sup>. »

---

<sup>989</sup> Cf l'article de DEPREZ Christine, 2002, « La langue comme «épreuve» dans les récits de migration » in Bulletin suisse de linguistique appliquée, Université de Neuchâtel, n° 76, *Biographies langagières*, 237 p., pp. 39-52, qui évoque des structures similaires dans les récits collectés.

<sup>990</sup> DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, 1975, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? » in *Kafka pour une littérature mineure*, Editions de Minuit, Paris, 157 p., pp. 29-50, p. 30.

Ainsi à travers le récit d'une migration, d'un individu ou d'une famille, c'est le récit d'un collectif dont il est question et les femmes évoquées ont à cœur de le transmettre à leurs enfants, non comme un récit personnel, isolé mais bien comme une culture commune, un héritage expérientiel qui traverse les générations.

Simultanément à cette quête de transmission, l'acte d'écriture en migration, est une découverte en soi, de soi et permet de nouveaux apprentissages. Pour Lilyane Rachedi<sup>991</sup> qui a travaillé sur différentes histoires de vie de migrants écrivains au Canada, les propos qui suivent sont transposables aux immigrants en général :

« Pour cet immigrant-écrivain le rapport à l'écrit est éducatif et relationnel. L'écriture se veut toujours heuristique. Elle permet aussi le lien, maintient d'où l'on vient et permet de jeter des ponts par-delà des frontières. L'ailleurs est prétexte à de nouvelles connaissances. C'est d'abord et avant tout les situations du quotidien qui fascinent l'arpenteur, celles qui se déroulent dans des cadres familiers voire intimes. C'est une forme de voyeurisme. L'œuvre est source de connaissance de soi et des autres. Elle est objet de partage, espace de socialisation et de transmission<sup>992</sup>. »

Nul doute que Maria London, qui à la suite de son premier récit est devenue écrivaine, ne démentira pas ces propos, elle alimente d'ailleurs généreusement sa saga des nombreuses rencontres et connaissances issues de son travail d'écriture.

Cependant, toutes les histoires de transmission de l'écriture ne sont ni rassurantes ni favorables aux « bénéficiaires ».

On pourrait par exemple se demander si la mort brutale du frère d'Anna, en provoquant l'isolement contraint de toute la fratrie ne forge pas une image de l'apprentissage (surtout écrit) comme potentiellement dangereux. L'héritage serait alors une envie de dépasser ce confinement mêlé à la crainte de ne plus être protégé.

Par ailleurs, l'épisode de la lecture humiliante en classe, d'un écrit de sa mère, place le fils d'Amalia dans une situation extrêmement pesante. Il doit subir et recevoir en qualité de fils les moqueries destinées à sa mère. Être identifié publiquement comme le fils d'une femme stigmatisée comme peu ou mal lettrée en français, n'assigne-t-il pas le fils à l'être ou à le devenir ?

« Par exemple, l'année dernière, il y a une maîtresse que je suis très fâchée avec elle. Quand je lui envoie une lettre que moi j'ai écrit pourquoi mon fils, en plus mon fils il a un *problema* de sommeil, ça ça vient de avant. Il peut pas dormir des fois il est *insomnio*.

D : Ah !

---

<sup>991</sup> GOHARD-RADENKOVIC Aline, RACHEDI Lilyane (dir.), 2009, Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité, L'Harmattan, Paris, 275 p.

<sup>992</sup> Ibid., p. 247.

A : Y des fois il peut pas arriver à l'école, des fois. O bien il arrive en retard. Je fais une lettre. Y la maîtresse, il se moque de moi. Devant de tous les élèves : (*fait la maîtresse*).

- « OK , on va lire la lettre. La lettre dit : « Ah-madame je- peux-pas-au-jour-d'hui- arri-ver à » (*découpe toutes les syllabes en se moquant*) Quoi qu'est-ce qu'elle dit ? Qu'est-ce qu'écrit ta mère ici ? »

Elle rigole de moi tout le temps. C'est pour ça mon fils il est, il a pleuré beaucoup de fois à cause de ça. Il a fait rigoler. La même maîtresse s'est rigolé de moi, de comment je fais la lettre. Et ça je parlais avec le directeur et même je parlais avec elle, qu'elle a dit « Non, non » Que mon fils est insolent y tout ça. Ça veut dire que ... je suis pas contente Y moi je dis Ok, Ok , heureusement mon fils va sortir de cette école<sup>993</sup> .»

On peut supposer que cet événement n'aura pas été de nature à réconcilier l'élève avec l'institution scolaire en général et l'apprentissage écrit en particulier. Amalia qui revendique pour son fils le droit d'être différent<sup>994</sup> des autres enfants, dénonce le blâme public dont ils ont tous deux été les victimes, pour écriture non conforme.

Toutes les écritures évoquées ont permis de marquer, de démarquer leur auteure de la multitude, de la masse des individus. Elles distinguent, même si ce n'est pas toujours à leur avantage la personne qui les a formées. Elles sont marques et traces et se situent bien souvent par-delà des générations, permettant un espace de rencontre. Traces singulières, en cela elles s'opposent à la visée intégratrice qui voudrait gommer les spécificités de leur langage, les spécificités de leur histoire. L'écriture n'intègre pas les femmes, elle leur ouvre une possibilité de s'affirmer en rendant compte de leurs filiations réelles ou imaginaires.

Les unes et les autres ont répondu à l'injonction – à la nécessité peut-être ? – de s'intégrer et d'oublier ou de mettre de côté une partie d'elles-mêmes avec une moindre pratique de leur langue maternelle.

En écrivant leur histoire, Isabel et Maria ont repris possession du sens de leur trajectoire personnelle, en l'affirmant à leurs proches – notamment leurs enfants – elles se positionnent comme actrices de leurs vies et auteures de leurs histoires. Pour Silvia B.S. cette activité fait partie intégrante de son existence. Une forme d'agentivité qui les auteurise à être étrangères dans *la langue de l'autre*.

---

<sup>993</sup> Amalia, Entretien n° 1 , p. 15.

<sup>994</sup> Amalia, Entretien n° 1 , p. 14 : « Déjà il vient d'autre culture et moi je l'a fait grandir à la manière de *America-latina*. »

### 3. Une langue de la distance

« De notre passé nous ne connaissons que la nostagie,  
éternellement vacante, qui flotte dans l'espace sans  
bornes de notre premier pays.<sup>995</sup> »

La notion de distance de ou dans l'écriture prend des formes variées malgré le point commun de toutes ces femmes déjà mentionné, à savoir la déterritorialisation de la langue. Cette manière d'envisager la langue a à voir avec l'expérience migratoire qui, même positive, et valorisée provoque une position de recul, sinon de réflexivité par rapport aux deux cultures, au moins, qui traversent la personne concernée, qui la distinguent, la rendent étrange et parfois l'accompagnent d'un certain malaise :

« Cette situation de marginalité a comme conséquence pour l'homme marginal l'impossibilité de s'identifier pleinement à l'une ou l'autre des deux cultures auxquelles il participe. C'est un individu « que le destin a condamné à vivre dans deux sociétés et dans deux cultures, non simplement différentes, mais antagonistes » et « qui reflète dans son âme les discordes et les harmonies, les répulsions et les attractions de ces mondes ». D'où un certain « malaise » (en français dans le texte), « un sentiment pénible et aigu de lui-même et de sa situation », qui entraîne un trouble moral et psychologique. En définitive, l'homme marginal vit tout à la fois « dans deux mondes dans lesquels il est plus ou moins un étranger<sup>996</sup> ».

Cette situation active ou réactive le sentiment d'éloignement que chacun peut également éprouver envers soi-même. C'est toujours l'ipséité qui est recherchée, à travers toutes les reconfigurations identitaires possibles ou contraintes. C'est ce que Silvia BS partage avec les voyageurs :

« Les voyageurs s'en allaient, mais en traversant la mer, en changeant de pays, en laissant à découvert leur langue manquante, ils n'avaient qu'un espoir : se dégager de la robe pour se rapprocher d'eux-mêmes<sup>997</sup>. »

Se rapprocher de soi-même en s'éloignant, voilà l'un des paradoxes fertiles de l'expérience du voyage. La distance n'est pas éloignement à soi-même, mais plutôt une manière de s'éprouver différemment, de se confronter à soi-même en étant confronté à des espaces encore inconnus.

---

<sup>995</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cite, p. 14.

<sup>996</sup> CUCHE Denys, « L'homme marginal » : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », Revue européenne des migrations internationales [En ligne], vol. 25 - n°3 | 2009, mis en ligne le 1er décembre 2012, consulté le 25 janvier 2013. URL : <http://remi.revues.org/4982> ; DOI : 10.4000/remi.4982REMI, p. 17.

<sup>997</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus, Cite p16.



Si la marginalité peut être vécue par certains comme une souffrance, elle peut également devenir une manière de se dire et de se vivre autrement, par un décollement à son environnement :

« Enfin, l’ambivalence s’exerce aussi vis-à-vis de lui-même. L’individu en situation de marginalité développe une très grande conscience de soi et une extrême sensibilité à son environnement. Il est conscient de sa position atypique sur la marge de deux univers différents et en partie opposés. Il se forge une double image de lui-même, du fait de sa double appartenance à ces deux univers. Il se regarde constamment lui-même à travers le regard des autres, dans une sorte de double miroir. D’un côté, il se fait de lui-même une image négative quand il se compare au groupe socialement majoritaire dans lequel il n’est pas vraiment le bienvenu et n’est pas reconnu, se sentant même considéré comme inférieur. De l’autre, il se fait une image positive de lui-même par rapport au groupe minoritaire dont il est issu mais avec lequel il a déjà pris ses distances, et qu’il considère comme peu « évolué<sup>998</sup>. »

Cette étrangeté d’un lieu qui rapproche de l’intimité par une distance avec les différents environnements vécus est aussi l’une des manières de se vivre dans la langue à travers l’écriture. Cependant, en fonction des groupes et des situations traversées, la manière de le vivre et de l’exposer à autrui prendra des formes diverses.

### 3.1. Entre intimités et distances : être soi dans la langue ?

Silvia BS, écrit en espagnol depuis l’enfance. Elle vit dans un environnement qui adule le grand-oncle poète et bien que le respectant, elle éprouve le besoin, de s’écarter de son sillage, pour exister pleinement. Son écriture devait montrer sa particularité pour ne pas être engloutie, dans le talent de Jules. Un voyage qui éloigne du contexte familial était en mesure de la rapprocher d’une singularité rendue invisible par les analogies biographiques entre elle et son parent :

« J’aime énorm, j’aime des choses qu’il a écrites mais, mais j’ai essayé aussi de me maintenir un petit peu, à l’écart. Parce que pour ne pas avoir des influences et puis je sentais très bien qu’il y avait cette traversée de l’océan qui me ressemblait. Lui aussi ayant perdu ses parents, moi ma mère, mais enfin. Je ne sais pas. Il y avait des choses que je me disais : « Il faut se maintenir un peu à l’écart » et pour se trouver. Tout ça c’est très important. Ça c’est aussi l’intuition<sup>999</sup>. »

Le choix s’avère pertinent, puisque, aujourd’hui reconnue par ses écrits, elle l’a été indépendamment de son appartenance familiale. C’est en s’appuyant sur cette posture, vécue

---

<sup>998</sup> Ibid. p. 18

<sup>999</sup> Silvia B.S., Entretien 1<sup>er</sup> mai, p.7.

par Silvia BS, qu'il paraît important de mettre en évidence, que la migration n'assigne pas la personne au trouble psychologique ni au mal-être mais peut aussi s'envisager comme une chance, un potentiel créatif :

« À partir de la première image, négative du marginalisme, on est passé peu à peu sous la pression des faits, à une image beaucoup plus positive ; les écrivains étaient ici en avance sur les savants, car c'était à l'époque même où les anthropologues forgeaient cette image du marginal traumatisé et névrosé qu'en France, André Gide, dans sa célèbre polémique avec Maurice Barrès, faisait l'apologie du déracinement comme base indispensable à la conquête de la liberté individuelle et à l'originalité créative<sup>1000</sup>. »

Pour autant le potentiel ou l'opportunité que le déracinement peut générer ne doit pas occulter les réelles craintes ou tiraillements identitaires et mémoriels qu'il produit. La langue est l'un des aspects les plus visibles et identifiables de cette double appartenance et de la volonté de n'en rien perdre :

« Pour ma part, à force de me servir d'une langue de la distance, dans un autre pays, j'ai le sentiment que ma première langue faiblit, s'éloigne, me quitte. Mais je l'ai dit je n'abandonnerai jamais ce souvenir enraciné au fond de moi. Je sais qu'elle ne mourra pas : elle séjourne dans mon âme tout près de la langue muette initiale. Celle qui vient ni de la mère, ni de la terre mais du manque et du mystère de la nature<sup>1001</sup>. »

Parce que le voyage propulse dans l'autre langue, la durée marque la difficile incorporation de la langue de l'autre. Pour Silvia cet écart sera toujours présent car le passé n'est pas commun. Cette proposition insolite pourrait être l'une des clés d'entrée ou d'écart à la langue de l'autre : une participation, une adhésion même symbolique à une histoire commune.

« Nous avons traversé l'océan et changé de pays. Nous avons quitté un pays sans passé pour débarquer dans un pays dont le passé ne nous concerne pas. Nous ne pouvons pas entrer dans la langue de ce pays parce que nous ne pouvons pas entrer dans son passé<sup>1002</sup>. »

L'apprentissage linguistique pourrait donc être revisité d'après cette proposition du rapport à la langue comme rapport à une histoire commune. Cependant, la distance avec la langue peut être également envisagée sous forme de distance avec le code écrit et les modes d'appropriation normés socialement. Les distances avec la langue ou les langues pourraient

---

<sup>1000</sup> BASTIDE Roger, 1971, *Anthropologie appliquée*, Paris, Payot, 250 p., pp. 109-110.

<sup>1001</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Opus*, Cite. p. 204.

<sup>1002</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Opus* Cite. p. 14.

donc aussi s'envisager comme distances socialement construites. C'est ainsi que nous pourrions distinguer dans l'histoire des femmes celles qui

- ont eu un accès et succès faciles dans leur scolarité initiale, ce qui a certainement pu contribuer à envisager un nouvel apprentissage avec aisance et stimulation avec celles qui n'ont pas connu soit un accès soit un succès dans leur parcours scolaire et qui envisagent le recours à l'écrit comme une difficulté supplémentaire ;
- sont issues des classes dites populaires et celles qui pouvaient craindre un déclassement dû à la migration.

Certains<sup>1003</sup> sociologues en effet, ont démontré depuis longtemps que l'appartenance à une classe sociale et culturelle a des incidences directes sur le rapport à l'écrit, plus particulièrement dans les phénomènes de résistance et d'ambivalence à son égard. En effet, culture populaire et culture savante ne se positionnent pas de la même manière dans la reconnaissance collective de leurs apports, même si au niveau individuel les personnes peuvent se mobiliser sur plusieurs niveaux à la fois. La reconnaissance et la légitimité ont une incidence sur le passage aux actes d'écritures mais la fréquence reste prépondérante, dans la facilité à y avoir recours.

Pour certaines, la pratique scripturale est liée à une expérience ordinaire, quotidienne depuis l'enfance – pour Maria London par exemple, qui dit écrire des poésies depuis l'adolescence- alors que pour d'autres aucune familiarité avec l'acte d'écriture n'est établi. Dans ce cas, écrire représente en soi une distance vis-à-vis de ses usages, écrire dans une langue autre que celle acquise dans l'enfance pose donc un double décalage.

L'écart, la distance avec la langue et de surcroît avec la langue écrite n'est donc pas identique pour toutes les personnes. On peut évoquer Isabel et Anna qui auront d'autant plus de difficultés à passer à l'acte d'écriture qu'il n'a pas été courant dans leurs vies d'avant la migration.

---

<sup>1003</sup> HOGGART Richard, 1970, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, F. GARCIA, J. GARCIA & JC PASSERON (trad.), Éditions de Minuit Paris, 423p.

BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude, 1964, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, [Les Éditions de Minuit](#), 183 p.

BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude, 1970, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 282p.

LAHIRE Bernard, 1993, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses Universitaires de Lille, Collection Sociologie, " Mutations ", 188 p.

LAHIRE Bernard, 2004, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Éditions la Découverte, Coll. « Laboratoire des sciences sociales », 780 p.

Cependant si le chemin est plus ardu ou plus long pour certaines, la valeur intime et personnelle de l'acte d'écriture est une constante pour toutes.

Il y a une simultanéité entre l'acte d'écrire et celui de transformation : la personne est transformée par l'écriture mais en même temps l'écriture la transforme. Si le recours à ce média peut être plus ou moins aisé selon l'origine sociale, géographique et le genre des personnes il y a un enjeu identitaire fort pour toutes qui prend également corps dans l'actualité des personnes. L'écriture n'est pas une fin en soi, elle émerge dans des espaces et des temporalités précises du cours de la vie des personnes et de leur environnement.

Ainsi Anna n'utilisait par exemple pas de carnet ni d'agenda en Bolivie. Il n'est pas certain que si elle était demeuré vivre en Bolivie elle aurait eu besoin de ce type de support et si oui il est fort probable que sa forme en eût été différente. L'aspect physique, matériel du carnet (pochette façon cuir) par les codes qu'il présuppose (femme active, occidentale, avec des rendez-vous) correspond au sentiment ou à la volonté d'appartenance à une certaine classe largement représentée en France. Anna en voulant adhérer aux codes d'une majorité, se les approprie à sa manière. La question inaugurale de l'écriture, comme acte sans cesse neuf et incertain plonge les scripteurs avertis ou débutants dans des dispositions comparables :

« C'est parce qu'elle est *inaugurale*, au sens jeune de ce mot que l'écriture est dangereuse et angoissante. Elle ne sait pas où elle va, aucune sagesse ne la garde de cette précipitation essentielle vers le sens qu'elle constitue et qui est d'abord son avenir. Elle n'est pourtant capricieuse que par lâcheté. Il n'y a donc pas d'assurance contre ce risque. L'écriture est pour l'écrivain (...) une navigation première et sans grâce<sup>1004</sup>. »

La distance pourrait donc être cette angoisse de l'inconnu en train de se produire. Un rapport aux mots et à la langue toujours en décalage, une mise en question permanente de soi à travers les mots. C'est comme une extraterritorialité éprouvée, que ce soit avec la langue maternelle déjà un peu perdue et cette autre langue pas tout à fait appropriée. Une distance, une différence dirait Derrida. Cela se produit également avec les écritures de non-migrants, mais la spécificité réside dans la conscience claire de l'étrangeté éprouvée des mots à l'oral.

« Cette traduction intraduisible, ce nouvel idiome fait arriver, cette signature fait arriver, elle produit des événements dans la langue donnée à laquelle il faut encore donner, parfois des événements non constatables : illisibles. Événements toujours promis plus que donnés<sup>1005</sup>. »

---

<sup>1004</sup> DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 437 p., p. 22.

<sup>1005</sup> DERRIDA Jacques, 1996, *Opus*, Cite, p. 125.

On peut certainement affirmer que pour ces femmes, il existe une deuxième migration à la première géographique, une migration dans l'écriture à l'instar de Silvia Baron Supervielle qui dans *Le Pays de l'écriture* affirme : « Je suis devenue le voyage d'écrire<sup>1006</sup> »

« Bastide, comme Thomas et comme Park, juge donc essentiel de prendre « au sérieux » l'expérience de la migration et ses conséquences psychologiques. La migration n'est pas, selon lui, un simple déplacement dans l'espace d'un point à un autre ; c'est une opération qui aboutit à une transformation de l'individu. Il se démarque ainsi nettement des analyses centrées sur les « origines » et la « mentalité » ethniques des immigrants pour proposer une étude des attitudes psychologiques spécifiques de ceux-ci, dérivant de leur projet migratoire et de leur réaction aux conditions de vie et de travail auxquelles ils sont confrontés<sup>1007</sup>. »

On peut donc postuler que le migrant est transformé par la migration, transforme la langue de migration et en est également transformé en retour, comme dans une spirale sans fin.

L'écriture appartient donc au phénomène de mouvement intérieur qui accompagne l'étranger dans ses voyages. En créant une langue, il se crée lui-même, prenant le risque, sans en être dupe, de la transformation :

« J'aime écrire en créant une langue, même si mon âme devait changer<sup>1008</sup>. »

### 3.2. Mélancolies, nostalgies et écritures

« Quand séparée de mes parents et de mes frères, j'entrerai à l'internat dans une ville inconnue, où, pour supporter la douleur de la séparation, il ne me restera qu'une solution : écrire<sup>1009</sup>. »

La migration, même contrainte ou subie, est souvent associée, pour ceux qui la vivent, à un sentiment de pertes multiples. Perte d'un espace vécu, perte de relations sociales, familiales, perte inexorable d'un passé. Cette remémoration crée de la distance avec le réel et isole la personne dans un univers de songes. L'écriture est alors un moyen de s'épancher et de se libérer en cultivant cet état mélancolique et de nostalgie.

Pour Agota Kristof, la langue créée, comme celle que Silvia Baron Supervielle aime tant produire, a été initialement la langue secrète, cette écriture codée qui n'est pas lisible des

---

<sup>1006</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Opus Cite*, p.22.

<sup>1007</sup> CUCHE Denys, 2009, *op. Cite.*, p. 20

<sup>1008</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *ibidem*.

<sup>1009</sup> KRISTOF Agota, 2004, *L'analphabète, récit autobiographique*, Carouges, Genève, 56 p., p. 12.

autres car elle concerne une part d'inavouable, une part d'intimité qu'on ne veut pas livrer aux regards extérieurs.

« Alors pendant ces heures de silence forcé, je commence à rédiger une sorte de journal, j'invente même une écriture secrète, pour que personne ne puisse le lire. J'y note mes malheurs, mon chagrin, ma tristesse, tout ce qui me fait pleurer en silence dans mon lit. Je pleure la perte de mes frères, de mes parents, de notre maison familiale qu'habitent à présent des étrangers. Je pleure surtout ma liberté perdue<sup>1</sup>. »

On pourrait supposer que la langue secrète, écriture occulte d'une intime douleur, aime à être cachée, soustraite aux regards. C'est certainement ce qui fait la difficulté à en apercevoir la matérialité dans des pratiques ordinaires d'écriture non vouées à la publication ou à la diffusion. Par ailleurs, cette écriture secrète pourrait revêtir des formes multiples en raison du parcours singulier de chaque personne à l'écriture : c'est certainement la deuxième difficulté à son émergence. La partie suivante tentera d'éclaircir quelques formes repérées chez les femmes rencontrées. Il est d'ailleurs probable que la nostalgie prenne des formes variées et appartienne à un langage plus vaste que le seul champ de l'écriture et parfois même le dépasse :

« J'ai la nostalgie d'un pays où toutes les expressions seraient liées. Je suis plusieurs, je suis une foule à chanter avant moi et après moi et je viens de si loin dans le temps et dans l'espace que je me sens plus proche du dessin visuel que prend à mesure l'écriture, terre du chant que de la langue organisée<sup>1010</sup>. »

La mélancolie ou la nostalgie est un sentiment partagé par nombre de migrants. Ce qui a été décrit plus haut comme « l'autre planète », le premier choc linguistique, s'atténue au fil du temps, disent les femmes (« maintenant je suis habituée<sup>1011</sup> »), en prenant des formes plus douces mais durables. Aux premières confrontations souvent brutales la place est laissée à un sentiment plus intériorisé. Julia Kristeva dépeint l'étranger comme l'

« amoureux mélancolique d'un espace perdu, il ne se console pas, en fait d'avoir abandonné un temps. Le paradis perdu est un mirage du passé qu'il ne saura jamais retrouver. Il le sait d'un savoir désolé qui retourne sa rage à l'égard des autres (car il y a toujours une autre, une méchante cause de mon exil) contre lui-même : « Comment ai-je pu les abandonner ? – je me suis moi-même abandonné<sup>1012</sup>. »»

Julia Kristeva va jusqu'à postuler que même ceux qui s'en défendent connaissent au fond de leur lit des moments de tristesse importants car pour elle « l'étranger est un rêveur qui fait

---

<sup>1010</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Opus Cite.*, p. 202.

<sup>1011</sup> Anna entretien n° 2, p. 21.

<sup>1012</sup> KRISTEVA Julia, 1991, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris, 290 p., p.20.

l'amour avec l'absence, un déprimé exquis. Heureux<sup>1013</sup> ? »

En lisant ces lignes, on ne peut que penser à Monica qui, des heures durant, tricote, pour se remémorer, pour être dans un autre temps, dans un autre espace avec ses souvenirs, ses enfants, les siens. Elle tricote comme d'autres écriraient et ne supporte d'ailleurs pas le regard des autres porté sur son « ouvrage » car c'est bien du terme dont il s'agit, à ce moment-là. Car, comme l'énonce Derrida concernant à l'inverse son propre travail « si texte veut dire tissu, tous ces essais en ont obstinément défini la couture comme faufilure<sup>1014</sup>. »

Le tricot de Monica est un moment d'intimité, une rêverie toute personnelle qu'elle s'offre avec parcimonie, un jour sur deux. Un ouvrage doux et triste qui se situe à la fois au cœur de son intimité et dans une distance au monde. Elle n'évoque cependant pas le désespoir mais plutôt une envie et une hâte de se retrouver dans cette chaude mélancolie qui navigue entre présent et passé, le Pérou et la France. C'est un moment offert entre deux tâches à accomplir, deux devoirs (« repasser ses verbes » c'est-à-dire les relire et les apprendre<sup>1015</sup>). La récréation c'est cet instant de retour sur soi et de distance avec le réel :

« M : [Quand je, je] tricote, je pense.

D : Ah. Tu penses à quoi ?

M : [Cela] Me fait penser. Me (*inspire profondément*). Je, je pense beaucoup de choses, [Je ne sais pas]

D : Des choses bien ?

M : Oui. Je pense à ma famille. Je pense beaucoup à mes enfants quand ils étaient petits, non ? Y... j'adore ça. [Je ne sais pas] Depuis je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot. Après je fais, ah non je [vais] faire mon devoir, je [vais] lire un peu. Je [lis]. Après je [vais] repasser les verbes. Je repasse les verbes.

D : Et alors le tricot ça te permet de réfléchir, de te rapprocher de tes enfants ?

M : Oui de ma vie. Des mes enfants... de la vie.

D : De ta vie ?

M : De les choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser el tricot<sup>1016</sup>. »

---

<sup>1013</sup> Ibid, p. 21.

<sup>1014</sup> DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 436 p., p. 437.

<sup>1015</sup> De l'espagnol *repassar* (réciter une leçon).

<sup>1016</sup> Entretien de Monica du 26/04 p. 31 :

« M : Cuando yo, yo tricote, je pense.

D : Ah. Tu penses à quoi ?

M : Me fait penser. Me... (*Inspire profondément*). Je, je pense beaucoup de choses, no sé pas.

D : Des choses bien ?

M : Oui. Je pense à ma famille. Je pense beaucoup à mes enfants quand ils étaient petits, non ? Y... j'adore ça. No se. Depuis je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot. Après je fais, ah non je vas faire mon devoirs, je vas lire un peu. Je lee. Après je vas repasser les verbes. Je repasse les verbes.

D : Et alors le tricot ça te permet de réfléchir, de te rapprocher de tes enfants ?

M : Oui de ma vie. Des mes enfants... de la vie.

D : De ta vie ?

M : De les choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser el tricot. »

Silvia pendant ce temps regarde la Seine dont elle imagine que le lit rejoindra et se confondra avec celui de Rio de la Plata, le fleuve de Buenos Aires, et elle l'écrit.

Pourquoi certaines prennent l'écriture comme moyen de s'épancher et d'autres pas ? Ceci demeure encore mystérieux, mais on peut déjà postuler que les choses ne sont pas figées et peuvent évoluer en cours d'existence. Isabel trouvera l'écriture assez tardivement dans son parcours et pourra à ce titre, détailler la vie agricole d'antan, celle d'une Andalousie à jamais perdue. Elle redonnera voix et corps également à ses proches disparus : ses parents, ses frères et sœurs.

Maria, elle aussi attendra vingt-deux ans de vie en France, alors qu'elle avait une maîtrise du code écrit bien installée, pour prendre l'écriture à témoin ou comme support de sa nostalgie.

Cependant l'étonnement advient lorsque sa volonté d'apaisement n'est pas assouvie, et qu'au contraire, la mélancolie se trouve attisée par l'écriture.

« A ma joie d'hier se mêle une certaine tristesse. Je croyais qu'en racontant mon histoire j'allais guérir ma nostalgie et je découvre qu'elle n'a fait que grandir<sup>1017</sup>. »

Si Maria London découvre en écrivant cette particularité, d'autres qu'elle l'ont cultivé comme une perle rare et en ont façonné une forme, un style. On pourrait même penser que Monica se rapproche en tricotant, de cet état qui a promu un certain type d'écriture. C'est le cas d'auteurs proches par exemple d'une vision romantique, Baudelaire avec son célèbre *spleen* par exemple mais également Victor Hugo, dans l'œuvre duquel Sylvain Ledda distingue nostalgie et mélancolie :

« La mélancolie et la nostalgie ne désignent pas tout à fait le même état et n'ont pas tout à fait les mêmes manifestations tangibles dans les deux drames espagnols de Hugo. La nostalgie se définit par le regret du passé et le refuge dans le souvenir. Ce sentiment, porté au plus haut par l'artiste romantique, n'est pas nécessairement négatif ni même mortifère (...) la nostalgie est paradoxalement un lieu de contemplation et d'inspiration. La mélancolie en revanche est un état de douleur intérieure qui, selon la théorie des humeurs des Anciens, serait provoquée par la bile noire et s'accompagnerait d'un sentiment de mort<sup>1018</sup>. »

### 3.3. Rage et mélancolie : une écriture politique ?

Ni le tricot de Monica, ni les écrits de Silvia et Maria ne permettent de parler de mélancolie

---

<sup>1017</sup> LONDON Maria, 2003, Opus Cite., p. 227.

<sup>1018</sup> LEDDA Sylvain (Rouen) : « Mélancolie et nostalgie dans Hernani et Ruy Blas », Fabula / Les colloques, Victor Hugo, Hernani, Ruy Blas, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1148.php>, page consultée le 20 novembre 2013.



au sens clinique ou même ancien du terme. Leurs formes de remémoration vont plutôt dans le sens d'une nostalgie contemplative. Soit qu'elles n'en sont pas victimes, soit qu'elles aient souhaité conserver la discrétion sur leurs maux, aucune n'a évoqué de douleur insurmontable et profonde. Ce n'est pas le cas d'Anna, qui décrit sa vie comme une continuité de souffrances multiples. En expliquant pourquoi elle ne souhaite pas se marier avec le père de son fils, à une amie qui l'incite à officialiser leur union, elle retrace sa vie passée, présente et à venir sous le signe de la souffrance :

« Anna va souffrir beaucoup » (souffle fort en roulant les lèvres) [J'ai déjà souffert] avec le, à côté de mon père, de ma mère, [de toute ma famille]. [Seule je devrais encore souffrir ? Peut-être oui que je souffre. Mais avec ce monsieur, non, ça ne m'intéresse pas.]<sup>1019</sup> »

Anna évoque notamment ses premiers moments en France comme insupportables du fait de la séparation avec sa fille ; séparation qu'elle-même a provoquée en venant chercher un emploi susceptible de les faire vivre toutes les deux. La séparation, objet de son désarroi, est réactivé par le sentiment de solitude.

« Ma sœur elle me laisse tout seule y elle fait su vida yo, yo. Pleurais, je pleure tout mes dimanches je pleure bon « ma filla, ma filla, ma filla.<sup>1020</sup> »

Anna est en proie non seulement à la souffrance mais parfois au sentiment de culpabilité. Ainsi elle se sent coupable de ne s'être pas « protégée » avec son premier amoureux et de ne pas avoir fait attention avec le père de son fils. Elle se rend l'unique responsable des situations qui l'ont conduite aux différents exils (familial puis de Colombie), même si elle se dépeint comme une victime.

« Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. L'action des mêmes événements provoque chez de nombreuses personnes, pour lesquelles nous soupçonnons de ce fait l'existence d'une prédisposition morbide, une mélancolie au lieu du deuil. (...) Mais la mélancolie, comme nous l'avons appris, a quelque chose de plus dans son contenu que le deuil normal. La relation à l'objet n'est pas simple dans son cas, mais compliquée par le conflit ambivalentiel<sup>1021</sup>. »

Par ailleurs, la mort semble être un objet vivant dans son quotidien, par exemple, elle

---

<sup>1019</sup> Anna, Entretien n°1, p. 13 : Je dis « Anna va a souffrir beaucoup » (souffle fort en roulant les lèvres) Ya sufrí con le, a côté de mon père, de ma mère, de tout mi familia. Seule, yo voy a sufrir ? Bon souffre, oui. Pero, avec, avec cet monsieur no me interesaba,

<sup>1020</sup> Anna, Entretien n°1, p. 10.

<sup>1021</sup> FREUD Sigmund, 1915, « Deuil et mélancolie », *Sociétés* 4/2004 (n° 86), p. 7-19. URL : [www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-7.htm](http://www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-7.htm).

conserve précieusement dans son agenda le numéro de téléphone d'une personne disparue. La présence de la trace réactive la mémoire du trépassé, l'absence d'incarnation de la personne est remplacée par la matérialité de son nom inscrit. La séparation et la distance sont des constantes dans son discours, décès du frère, isolement, défaut d'école, manque d'argent, éloignement du père, mise à distance (lorsqu'elle a été enceinte), migration, isolement, etc. Silvia semble lui répondre :

« L'absence est un élément de l'écriture (...) comme au moment de la mort, s'écrit le silence qui ne coule plus dans le corps<sup>1022</sup> ».

Pour Silvia BS, l'absence appartient aussi à l'écriture. C'est ce qui contient par la langue la mort de la mère<sup>1023</sup>. Pour, elle comme pour d'autres<sup>1024</sup>, l'écrit est une manière de rendre présent ce qui n'est pas, ce qui n'est plus. L'écriture n'est plus alors mortifère mais au contraire promesse de vie.

La distance avec la langue, marqueur identitaire, est aussi le lieu du travail de la langue et de son usage par l'écriture. Ce retour vers soi ou en soi (même s'il ne s'agit pas d'écriture biographique) est une forme de coupure avec autrui, un décalage avec la réalité situé dans l'éloignement. Jacques Derrida postule que ce serait même l'une de ses propriétés :

« Signifiant l'absence et la séparation, la lettre vit comme aphorisme. Elle est solitude, dit la solitude, et vit de solitude. Elle serait lettre morte hors de la différence et si elle rompait la solitude, si elle rompait l'interruption, la distance, le respect, le rapport à l'autre, c'est-à-dire un certain non-rapport<sup>1025</sup>. »

C'est peut-être ce décalage permanent qui permettrait de jouer (dans le sens de jeu, espace : « Aisance dans le fonctionnement d'une chose ou de plusieurs choses entre elles. Facilité de mouvement d'une pièce, d'un organe dans (ou sur) une autre<sup>1026</sup> ») avec l'absence- présence et d'en faire un possible secours-recours à la douleur.

Si ceux et celles qui maîtrisent l'écriture en font un support pour s'aider à surmonter l'absence ou la perte, la manière de procéder demeure souvent énigmatique pour ceux qui n'accèdent pas à cet outil. Ainsi Marisol ou même Isabel (avant son inscription à des cours) ont dû traverser des deuils successifs dans leur environnement proche. La recherche présente n'est pas en mesure de donner une quelconque piste quant aux moyens auxquels elles ont eu

---

<sup>1022</sup> BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, Opus Cite., p. 89.

<sup>1023</sup> « J'ai la conviction que le départ de ma mère, comme un vent de vide continu, emporte toujours ce que je lis, ce que je sais et ce que je ne sais pas, ainsi que la plupart de mes souvenirs à l'exception de mes images et mes souvenirs. » BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, opus Cite, p. 90.

<sup>1024</sup> « Partir, c'est mourir un peu. Écrire, c'est vivre davantage » (COMTE-SPONVILLE André, 1996, *Impromptus*, PUF, Paris, p.44).

<sup>1025</sup> DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 436 p., p. 108.

<sup>1026</sup> Définition *LeTrésor* <http://www.cnrtl.fr/definition/jeu>.

recours pour dépasser leur douleur.

Pour Judith Butler<sup>1027</sup>, qui s'appuie sur Freud pour définir la mélancolie, ce qui est perdu peut-être une personne, une idée ou même une nation, l'expulsion étant une forme possible de perte. Le parallèle est donc réalisable avec toute exclusion sociale qu'elle soit genrée ou non. La dépréciation sociale, le contexte de privation de reconnaissance par des normes dominantes, et le caractère systématique de cette soumission est à même de générer des situations mélancoliques.

Elles peuvent être ressenties comme une perte de soi et faire place à un soi perdant, « un soi loser » qui subit l'usure en tant que soi. Le migrant stigmatisé et dévalorisé peut donc tout à fait être en proie à ce sentiment qui enferme la personne dans l'autodépréciation.

L'autodépréciation porte et détourne l'agression vers ce qu'elle appelle un tournant rageur, une rage qui n'est pas encore articulée. Cette rage logée dans la mélancolie peut aboutir au meurtre (de soi, des autres) ou à une promesse politique.

Je ferai une nouvelle proposition : la rage pourrait aussi produire une promesse politique de soi, par une volonté d'expression de soi. Elle se caractériserait par une extériorisation (même dans l'intimité ou le secret) simultanée à une transformation, l'une alimentant l'autre. Un soin de soi, par une expulsion de cette rage qui permet de la modifier et peut-être de la quitter ou tout du moins de l'atténuer. Une manière de reprendre ou de prendre le contrôle sur le cours de sa vie par le discours formulé à son encontre.

Ainsi l'ouvrage *La Nena*<sup>1028</sup>, qui a déjà été évoqué, comporte il est certain, une part de rage à afficher, expulser de soi afin que l'auteure parvienne à se reconstruire. Son exposition de faits relativement dramatiques pour elle paraît être le moyen de se reconquérir par le positionnement et l'agencement de ses mots sur son expérience. Elle prend possession de son histoire par le récit qu'elle en livre, la rage posée sur les pages, laisse de l'espace vacant dans son présent. Une politique de soi qui préconiserait une affirmation de soi comme sujet auteur de sa vie et non pas ballotté par les aléas des événements.

« À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou

---

<sup>1027</sup> BUTLER Judith 2012, *Défaire le genre*, [Undoing Gender, Routledge, 2004.] CERVILLE Maxime (trad.), Editions Amsterdam, 331 pages, pp. 298-299.

<sup>1028</sup> CALVET Julia, 2001, *La Nena*, Calvet (à compte d'auteur), St Pons, 144 p.

fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées<sup>1029</sup>. »

Se raconter devient ainsi une manière de déposer son histoire à travers le sens qu'on choisit de lui donner, de procéder à une certaine *agency* de sa trajectoire, sa propre version narrative. Un double mouvement de recentrement sur soi par l'exposition d'une narration biographique.

---

<sup>1029</sup> RICŒUR Paul, 1991[1985], *Temps et récits III, Le temps raconté*, Le Seuil, Paris, 533 p.

## Synthèse chapitre 8 : Des courants divergeants

Si pour certaines femmes l'apprentissage de la langue française passe par une sollicitation extérieure forte voire une injonction relative à l'obtention de la nationalité française, pour d'autres la notion d'intégration est un discours incorporé comme valeur personnelle. La langue demeure le support de reconnaissances voire de définitions identitaires alors même que celles-ci sont floues et peuvent varier au fil du temps et des contextes. L'environnement social, familial, amical et amoureux représente l'un des facteurs clé de pratiques distinctes des langues.

La langue dominante comme violence n'est pas ressentie par toutes et en tous les cas adopte des formes bien distinctes. L'histoire personnelle occupe ici une place importante et le rapport aux langues semble issu directement des rapports à l'apprentissage passé. Il ne détermine cependant pas des postures figées mais nécessite du temps pour dépasser d'anciennes postures.

La langue est au centre des stratégies des transmissions filiales. Cependant les femmes interrogées ont des places et des statuts très différents dans leurs familles respectives et leurs environnements incitent explicitement ou implicitement sur certaines démarches. La culture de chacune devient alors « baroque » par les diverses compositions et recompositions qui façonnent, traversent et altèrent la personne migrante, au fil des rencontres et appropriations singulières. Les cultures comme les langues sont sans cesse en migration.

La « notilité » appliquée aux différentes positions et tâches des femmes dans leurs familles vis-à-vis de l'écrit, et aux projections qu'elles en font, permet d'appréhender les écarts de rôles et de pratiques vis-à-vis de leurs proches. L'influence de l'histoire familiale reste considérable bien que fonctionnant dans les deux sens : ascendants sur descendants et inversement. La notion de legs ou d'héritage est posé comme transgénérationnelle : l'écriture devient alors un outil pour prendre possession de soi, de son héritage à des fins de transmission.

Se retrouver dans et par la langue écrite n'est pas chose aisée pour toutes. L'aisance scripturale est d'une grande variabilité, mais toutes accordent à l'écriture une valeur intime. Ce qui semble un point commun est son aspect *inaugural*, le côté incertain de son émergence. La distance de l'écriture vient se juxtaposer aux distances migratoires de toutes sortes. C'est ainsi que la mélancolie et la nostalgie deviennent des supports d'écriture même si cette

dernière n'est pas le seul moyen pour éveiller, réactiver et adoucir ces sentiments. La mélancolie admise comme rage politique pourrait alors trouver une expression personnelle dans une politique de soi. Celle-ci se traduirait par une *agentivité* exercée grâce à l'agencement de son autobiographie, une forme d'auteurisation.

## Transition : trouver sa place, le « lieu juste »

A la faveur d'un moment d'introspection, Maria London va décrire ses sentiments à une amie proche qui est sur le chemin du retour au Chili. Trouver sa place, être dans « le lieu juste<sup>1030</sup> » est l'une des quêtes communes de ces deux amies migrantes.

« Gaviota, ce que je vais te dire, n'est pas facile à expliquer. Nulle part je me sens à ma place. Le fait d'être chilienne et de vivre en France m'autorise à ne pas être obligée de justifier, devant les autres, mes nostalgies, ma tristesse. Tout le monde considère ici qu'il est légitime que j'éprouve de la nostalgie. En revanche, si j'étais restée au Chili, qui pourrait comprendre mes états d'âme lorsque la mélancolie s'empare de moi ? La mélancolie m'habitait déjà au Chili, bien avant que je ne le quitte. D'une certaine façon j'étais déjà une étrangère avant ma naissance. Ou, tout au moins, à partir du jour où j'ai quitté Punta Arenas. Ici je suis vraiment étrangère et cela me donne la liberté dont j'ai besoin pour être plus à l'aise. Ici je veux être moi-même, sans que personne ne considère ma manière d'être comme anormale. C'est comme si j'étais parfaitement déracinée alors qu'au fond, je me trouve mieux ici que nulle part ailleurs<sup>1031</sup>. »

Se situer dans l'espace, prendre place, avoir une place est un équilibre audacieux entre le rêve, la nostalgie et le rapport aux autres. Le sentiment d'étrangeté se reflète dans celui d'être étranger spatialement et y trouve écho et justification. Maria les juxtapose et les imbrique dans une soif de liberté, de configuration identitaire, de « soin de soi » ; mais il est probable que cet amalgame ne soit pas associé de manière si positive pour tous les migrants.

Lorsqu'on regarde la carte ci-jointe de Philippe Rekacewicz<sup>1032</sup>, on s'aperçoit clairement que trouver sa place, le lieu juste ne se pose pas en terme d'équité ni de justesse encore moins de justice. Ainsi, si pour Maria (Chili) et Silvia BS (Argentine) la quête spatiale était relativement aisée à réaliser, on observe que pour les apprenantes Marisol, Amalia, Monica et Anna, issues respectivement de Bolivie, Pérou, Colombie (pays marqués de rouge), les obligations de visas rendaient d'emblée leur arrivée comme suspicieuse et leur accueil difficile. Trouver sa place c'est aussi parfois y être accueillie. Or, pour ces femmes la première quête est de prendre place, là où personne ne leur en fait, de se frayer dans un monde incertain.

Trouver une place, sa place, dans l'écriture est également une stratégie identitaire, une manière d'être au monde avec les autres sans essuyer trop de remarques déplaisantes et une échappatoire aux situations géographiques instables, comme le souligne Patrick Chamoiseau :

---

<sup>1030</sup> LONDON Maria, 2003, Opus Cite, p. 95.

<sup>1031</sup> Ibidem.

<sup>1032</sup> REKACEWICZ Philippe, 2013, « Mourir aux portes de l'Europe » in *le monde diplomatique*, <http://blog.mondediplo.net/2013-10-04-Mourir-aux-portes-de-l-Europe>

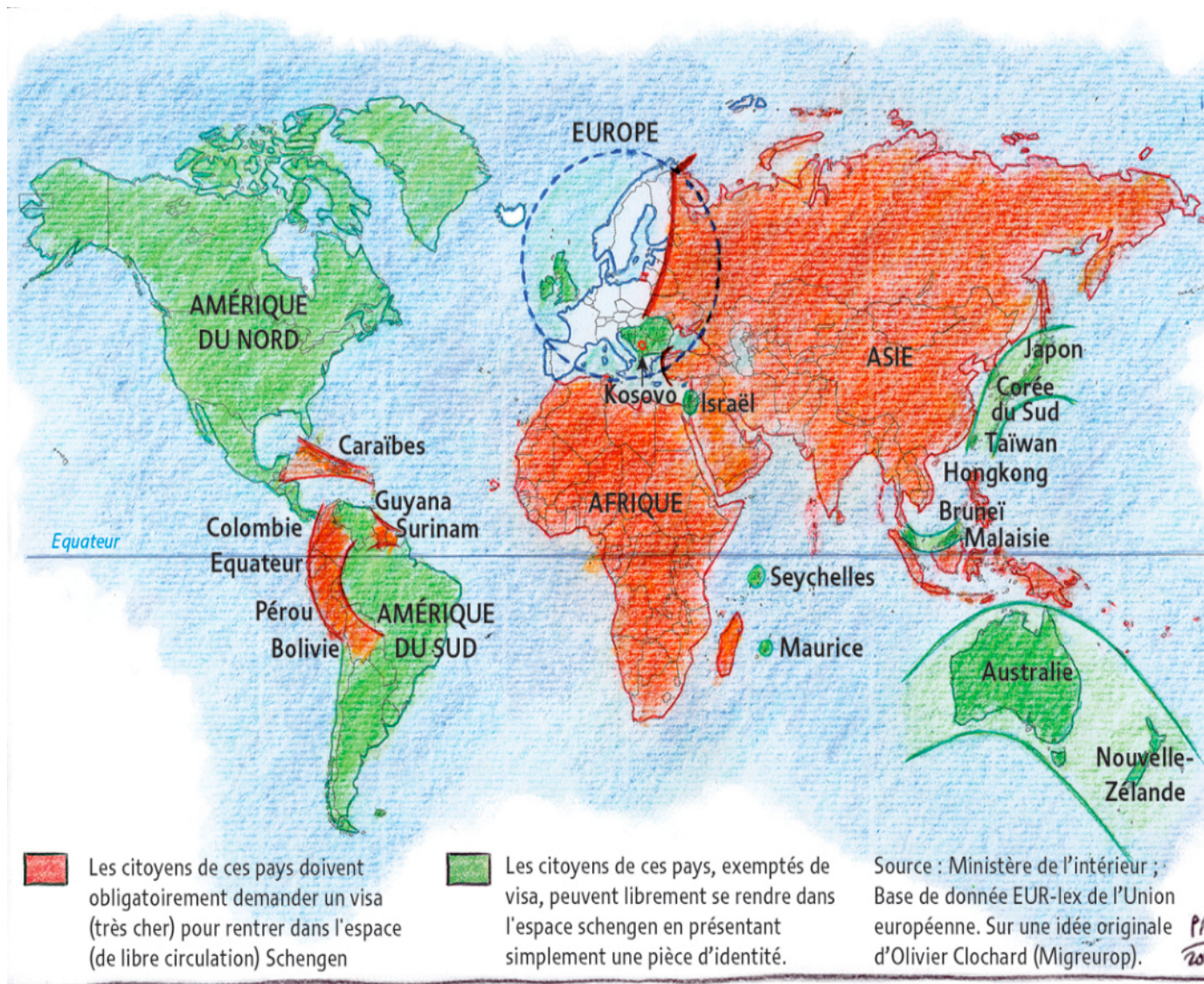
« Cette fascination pour le français-vaillant me conféra une identité familiale qui excusa mes silences de diable-sourd, mes solitudes, mon peu d'élan pour les autres. Final, je me suis mis à exister et, sans m'en rendre compte, à réfugier cette neuve incarnation dans les voilages de l'écriture. Si j'avais écrit en créole, je serais demeuré plus invisible que les crabes-mantous lors des grands secs de février<sup>1033</sup>. »

Les femmes apprenantes rencontrées sont demeurées invisibles dans leurs écritures. Soit qu'elles n'y ont pas trouvé refuge, soit qu'elles n'y ont pas inventé de langue ou qu'elles ne voulaient pas s'exposer à cette place-là. Peut-être aussi que leur visa pour l'auteurisation était beaucoup plus difficile à obtenir que pour Maria et Silvia BS.

---

1033 CHAMOISEAU Patrick, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p., P.74





**Indésirables, Philippe Rekacewicz 1**

# **Chapitre 9 : Émergences : écritures exposées, écritures dissimulées**

## 1. Écritures transportées

« Regardons. Il est très rare qu'une femme n'ait pas de sac. Le sac est à la femme ce que la coquille est à l'escargot. Sauf que la coquille on sait ce qu'il y a dedans. Et que les escargots se ressemblent. Pour les sacs, il y en a des petits (juste le nécessaire), des gros (toute la vie dans son sac), des durs, des mous, portés à l'épaule ou à la main, apparemment rangés ou incontestablement bordéliques. (...) Il y a toutes les émotions du monde dans un sac<sup>1034</sup>. »

### 1.1. Le premier sac à main

Marisol affirmait ne jamais écrire, ne pas en avoir l'usage ou la nécessité. Même une liste de courses, selon elle, ne lui servait rien, elle n'en voyait pas l'intérêt. De plus, les études l'ennuyaient, elle estimait ne pas être faite pour ça et avait très vite abandonné le cours de langue où elle s'était inscrite avec les sœurs de l'église rue de la Pompe<sup>1035</sup>. C'est durant mon premier entretien avec elle, une fois ces affirmations posées, qu'intriguée par un élément qui dépassait légèrement de son sac à main, je lui ai demandé de me le montrer.

D : Qu'est-ce que tu as dans ton sac, un livre ?

MS : Ça ?

D : Oui.

MS : Un petit livre ?

D : Oui qu'est-ce que c'est ?

MS : Ça c'est mon carnet/livret

D : Mais c'est écrit à l'intérieur. Avec ton écriture, non ?

MS : Oui tout est de moi. J'ai écrit parce que c'était beaucoup. Ça ce sont les numéros de téléphone<sup>1036</sup>.

S'ensuit une longue conversation durant laquelle Marisol accepte que je photographie son livret-carnet et paraît très fière de mon intérêt pour cet objet. La conversation prend alors une direction un peu différente. Marisol qui s'était précédemment dépeinte comme détestant

---

<sup>1034</sup> KAUFMANN Jean-Claude, 2011, *Le sac. Un petit monde d'amour*, JC Lattès, Paris, 249 p., p. 7.

<sup>1035</sup> Cf Entretien à 3, p. 11.

<sup>1036</sup> Traduction personnelle de l'extrait (Entretien à trois, p. 15) :

D : ¿ Que tienes en tu bolsa, un librito ? MS : ¿ Esto ? D : Si. MS : ¿ Un librito ? D : Si. ¿ que es ? MS : Eso es mi librito que es D: Pero , pero es escrito dentro ¿ con tu escritura no ? MS : Si todo fue yo. Yo le he escrito porque tanto fue. Esos los números de los teléfonos

l'école, l'apprentissage, montre de la joie à la vue des inscriptions que je découvre à la fois dans le livre de langue qu'elle détient et que j'avais entraperçu mais également d'un petit cahier d'écolier qu'elle sort peu après et où elle a indiqué elle-même des traductions de mots usuels.

Les objets sortis du sac modifient alors, par leur seule présence, la direction du discours. Ils interviennent ici comme une rupture et provoquent un nouveau récit d'elle-même.

Précédemment, Marisol s'était dépeinte comme un peu honteuse de son manque d'intérêt pour la scolarité. Elle s'était qualifiée de paresseuse, assertion largement reprise par son amie présente. De plus, elle insinuait, au détour de quelques expressions, qu'elle n'était pas faite comme ceux qui avaient fait des études et se révélaient, selon elle, intelligents. Son mari, qui avait été étudiant dès le plus jeune âge, était le digne représentant de la partie adverse : il pouvait apprendre rapidement de nouvelles choses, de nouvelles langues. Sa belle-sœur, également en France, ayant exactement le même parcours scolaire, était en mesure d'apprendre le français rapidement et d'obtenir ainsi de meilleurs emplois. Cette facilité étant associée à chaque fois au fait qu'ils avaient été étudiants.

Marisol a intériorisé une déqualification très forte d'elle-même due à sa faible maîtrise du code écrit. On pourrait évoquer un contre-effet de ce que Jack Goody nommait « les effets de l'écriture ». Pour lui cette étape historique (l'accès à l'écriture) conduit à la pensée abstraite et permettrait l'émergence de « civilisations »<sup>1037</sup>. Même si ces positions seront infirmées par le courant des *News Literacy studies*<sup>1038</sup> qui a démontré que ces effets étaient variables d'un contexte à un autre, l'imaginaire qui associe écriture et intelligence versus analphabétisme et déficience est souvent prégnant dans les représentations collectives.

Cette hiérarchisation perdure notamment lorsqu'il y a la tentative de mesurer deux systèmes culturels. C'est le cas de Marisol, qui est issue d'une culture quechua dont la langue, jusqu'à la Conquête, était uniquement langue orale<sup>1039</sup> et dont l'écriture est peu diffusée, voire absente des communautés paysannes où elle a grandi. La confusion s'opère alors entre une manière de vivre son enfance dans un lieu où l'écriture n'est pas indispensable, son manque de goût pour l'école et ses facultés cognitives.

---

<sup>1037</sup> Ainsi lorsqu'il retrace une histoire de l'écriture il conclut : « D'un point de vue cognitif aussi bien que sociologique, l'écriture était la « civilisation », la culture des cités. » ( GOODY Jack Opus Cit. : 304)

<sup>1038</sup> On pourra se référer à ce sujet à FRAENKEL Béatrice et MBODJ Aïssatou, 2010, opus Cit.

<sup>1039</sup> Exception faite des quipus (dont le code et décodage est réservé à une élite). A partir de la conquête des transcriptions voient le jour sur la base bien évidemment de l'alphabet espagnol. Les règles d'écriture aujourd'hui ne sont pas encore fixées de manière exhaustive, des débats perdurent notamment sur les voyelles : certains transcrivent trois voyelles, d'autres cinq.

Une assignation à la fois extérieure (mère et mari) et personnelle la conforte dans cette incapacité d'apprendre. Elle en vient à craindre la transmission de ses difficultés à ses enfants et se trouve soulagée de leurs succès scolaires :

MS : (...) Tout va bien pour elle du côté des études, ils disent qu'elle est bonne. C'est parce qu'ils ont pris du côté de leur père, parce que, je ne sais presque rien, je n'ai rien pour les études. (...) Je me sentais malheureuse avec. Je me sentais malheureuse quand je pensais toute seule (...) Mais ils n'ont rien (ils vont bien). Ils savent lire, il savent tout... c'est pour ça. »<sup>1040</sup>

Le soulagement n'est pourtant pas synonyme d'épanouissement maternel. C'est également ce qui sépare, ce qui scinde le rapport avec ses enfants. S'ils sont intelligents, pour Marisol c'est qu'ils tiennent de leur père. Les laisser grandir différents d'elle c'est être éloignée d'eux quelque soit la distance géographique. Maintenant que chacun d'eux est entré à son niveau dans les études, la vie en commun serait peut-être une épreuve quotidienne pour quelqu'un qui se vit comme

L'isolement est avant tout celui de l'esprit, même si c'est une construction, une « vue de l'esprit », elle se rend malade, lorsque, seule elle y songe<sup>1041</sup>.

Elle est d'ailleurs persuadée que c'est un motif de séparation qui a produit celle avec son mari : « *Me dejo también como yo no se nada*<sup>1042</sup> » (« Il m'a aussi quitté parce que je ne sais rien ») et pour cette raison, elle dit supporter vivre loin de ses enfants afin de leur envoyer de l'argent. Car à sa grande différence ils ont l'ambition ou seulement l'envie de continuer leurs études, de poursuivre une formation<sup>1043</sup>. Cette explication procure un sens à l'absence, l'éloignement non consenti. On peut supposer que l'une des requalifications majeures qu'elle parvient à se donner aux yeux de ses enfants est l'aide financière, matérielle qu'elle leur envoie mensuellement, puisque d'elle, ils n'auraient rien hérité psychiquement, intellectuellement.

C'est d'ailleurs un présupposé majeur dans son discours : elle est constituée ainsi depuis l'enfance, distraite, non lectrice, n'aimant pas les études. Elle l'évoque comme une caractéristique importante de sa personnalité.

---

<sup>1040</sup> Extrait, Entretien à trois, p. 15 :

MS : (...) Ella esta bien para estudios, bien dicen que es ella. Porque de su padre yo creo que han salido porque casi no se, no tengo para estudios. (...) Yo me sentio mal con. (...) Allí me siento mala eso cuando yo pienso solita (..) Pero no tenían. Saben leer, saben todo... por eso

<sup>1041</sup> « Allí me siento mala eso cuando yo pienso solita », Entretien à 3, p. 14.

<sup>1042</sup> Idem.

<sup>1043</sup> « Quieren de ser profesionado por eso suporto de mandar », Entretien à 3 p. 15.

MS : « Je ne voulais pas y aller. Je n'aimais pas étudier.[...] Quand ils me disaient “ lis un livre ou ” je n'aime pas lire, je ne sais pas à quoi ça tient. Je n'aime pas lire un journal, rien, je ne sais pas (pourquoi), je n'aime pas je ne sais pas [pourquoi] [...] Je suis très distraite, je ne sais pas pourquoi je suis comme ça. C'est pour ça, je ne peux pas... »<sup>1044</sup>

Le contenu de son sac vient fissurer ces affirmations, son large sourire de fierté qui accompagne ma surprise de rencontrer des écrits de sa main ébranle tout son discours sur l'apprentissage. Dans le sac de Marisol il y avait des rêves indicibles, de manières de se projeter presque inavouables.

Car sur le livre des inscriptions apparaissent et m'intriguent :

D : « C'est de l'écriture ?

MS (visiblement contente) : Oui, oui, ça c'est moi. C'est tout ce qu'ils m'ont montré pour que j'apprenne le français (...)

MS : C'est mon livre, celui que j'ai « Espagnol-Français », je lis le journal, j'ai le dictionnaire<sup>1045</sup>. »

A la vue de cet objet, la relation de Marisol à la lecture se transforme. Soudain, elle dit lire le journal, posséder un dictionnaire et sourit en évoquant ses pratiques scripturales. Elle devient lectrice, familiarisée avec l'écriture. Subitement, elle n'est plus uniquement Marisol, la dépositaire et représentante de la culture quechua, essentiellement orale de ses parents. L'écriture serait donc envisagée pour elle comme « une pratique « mythique » moderne<sup>1046</sup> » comme la décrit Michel de Certeau . En effet, dans l'Occident moderne, oral et écrit sont organisés comme antagonistes. « Est « oral » ce qui ne travaille pas au progrès : réciproquement, est « scripturaire » ce qui se sépare du monde magique des voix et de la tradition<sup>1047</sup>. » Marisol ne veut pas se défaire de son identité première et pense qu'elle doit donc choisir entre deux postures radicalement contradictoires, en me parlant, elle reprend à son compte une symbolique de l'écriture occidentale en l'opposant aux traditions orales. La découverte des éléments contenus dans son sac à main me permet de lui restituer la tension

---

<sup>1044</sup> Entretien à trois, p. 3 “MS : Yo no quería ir. No me gustaba estudiar. / D : No / MS : No / D : Tu no querías / MS : Cuando me dicen : « Lee un libro o » no me gusta leer, no se porque será. No me gusta leer un periódico, nada, no se, no me me gusta, no se / D : Nada MS : Estoy muy distraída, no se porque soy así. Por eso no puedo... »

<sup>1045</sup> Entretien à trois, p. 15 :« D: ¿ Es escritura ? / MS (visiblement très contente) Si, si eso yo. Es todo si me enseñaron para yo aprender el francés (...) MS : Esta mi libro lo que tengo Español Francés, leo el periódico, tengo el diccionario. »

<sup>1046</sup> CERTEAU de Michel, (1ère édition 1980.), *L'invention du quotidien, 1- arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p, p. 198.

<sup>1047</sup> Ibid, p.199.

qui l'anime entre deux figures mythiques qui la composent. Elle est à la fois fille de l'oral ancestral de ses aïeux<sup>1048</sup> et femme dans un monde de l'écrit.

De plus, l'histoire, le cheminement de ce manuel linguistique jusqu'au sac de Marisol est intrigante. Il s'agit d'un cadeau, le cadeau d'une migrante qui est parvenue à acquérir la langue française dans une durée très courte. Il agit comme une protection bienveillante.

D : « Et depuis quand est-ce que tu as ça ?

MS : Ça fait longtemps, un, une, ce n'est pas à moi, une amie me l'a prêté.

D: Elle te l'a donné ?

MS : Non prêté, pas plus. Pour que j'étudie. Une fille du Pérou.

D : Une fille du Pérou ?

MS : Si, si, une amie du Pérou (...) Elle a appris très rapidement avec ça. Elle disait qu'elle était infirmière au Pérou, c'est pour cette raison aussi elle disait, je pense. »<sup>1049</sup>

Il apparaît comme un objet d'accompagnement du premier moment migratoire. Il est ce qui permet de cheminer vers une autre étape et qui a été validé par des pairs plus expérimentés qu'elle. Il la relie à la communauté des latino-américains de Paris, puisqu'elle emprunte, le temps qui lui est nécessaire un objet qui permet de réussir un apprentissage indispensable à sa nouvelle vie et qu'elle le restituera une fois parvenue. C'est un objet en transit, qui voyage dans les sacs des migrants, signalant une double appartenance avec une communauté bienveillante et un nouveau lieu de vie.

Il pourrait même s'agir dans le cas de Marisol d'un objet transitionnel au sens de Winnicott, un doudou qui sécurise et l'accompagne dans des moments où elle se sent seule, isolée. Un objet transitionnel qui lui permet d'affronter ses peurs du quotidien (rendez-vous médicaux, entretiens professionnels, etc.), sur lequel elle peut se reposer lorsque les amies, les connaissances, ne sont plus présentes pour l'épauler. Le manuel joue à la fois un rôle vis-à-vis de l'écrit mais également vis-à-vis de son rapport au monde. Et c'est certainement ce dernier élément qu'elle cherche à conserver précieusement pour elle, dans l'intimité du fond de son sac.

## 1.2. Le sac à main d'Anna

---

<sup>1048</sup> Même si la langue quechua a été transcrite en alphabet latin et peut-être écrite, ses parents ne l'écrivaient et ne la lisaient pas.

<sup>1049</sup> Entretien à 3, p. 16 : D : « Y desde cuando tienes esto ?/ MS : Eso hace tiempo, un, una, eso no es mío una amiga me lo presto /D : ¿ Te lo dio ?/ MS : No me lo presto, no mas. Para yo estudiar. Una chica de Perú/ D : Una chica de Perú/ MS : Si, si una amiga de Perú (...) Ella aprendió con este rapidito, ella decía que era enfermería en Perú, por eso dice, yo pienso”

« Écrit ? (silence) rien. Je n'écris rien dans mon sac<sup>1050</sup> » dit Anna lorsque je pose la question. Ma question paraît absurde, inappropriée. Je dois la reposer à plusieurs reprises. Ce n'est pas un sentiment de gêne ou de pudeur qui l'empêche de me montrer les différents éléments de son sac, c'est ma demande qui lui paraît extravagante : elle n'écrit rien dans son sac.

La première équivoque se situe dans le mot « écrit », pour Anna il qualifie à ce moment précis sa propre écriture, elle paraît donc certaine de ne pas transporter d'écritures personnelles dans son sac à main. Un magazine n'est pas vraiment un écrit car elle adore lire. Elle n'emploie d'ailleurs pas le mot « écrit » pour les qualifier, « livre » oui en revanche car ce qui semble distinguer ces deux éléments est l'action dans laquelle elle s'engage vis-à-vis de ces différents supports : lectrice ou écrivaine. « *C'est un livre, c'est à lire parce que j'adore lire, j'adore lire.*<sup>1051</sup> »

La deuxième équivoque, lorsqu'elle conçoit que ma question porte également sur d'autres écrits pour lesquels elle serait en position de lectrice est leur provenance. Un magazine ramassé ou trouvé sur son lieu de travail n'a pas la même valeur que le *Femme actuelle*, qu'elle s'offre chaque semaine.

C'est ainsi que dans ce premier moment d'ambiguïté partagée quant à ce qui pouvait être caractérisé comme « écrit », toute la complexité de nos différentes représentations face à l'écrit émerge, rendant énigmatique mes questions.

Une fois acceptée ma qualification saugrenue « d'écrit », de son sac apparaît une foison de documents en tout genres : magazines prêtés, trouvés, achetés, courriers, fiche de paie, papiers d'identité, titres de transport, carnet. Mais se trouvent également au milieu de tous ces écrits un mètre ruban, de la crème pour les mains, de la petite monnaie des pourboires, quelques livres sterling et une figurine de coccinelle accrochée à un œuf (un cadeau porte-bonheur).

Le sac d'Anna transporte des éléments de sa vie et un élément plus spécialement retient mon attention : son carnet. Il est rangé tout au fond et est recouvert d'une matière comparable au cuir. Il est élégant et l'intérieur se compose d'un agenda et d'un répertoire. Lorsque je remarque le côté « chic » de l'objet elle est touchée de mon observation, comme si le compliment s'adressait à elle. Son carnet élégant la distingue, elle. Il participe à une extension de sa personnalité. Le langage commun attribue la dénomination « d'objets personnels » pour signifier qu'ils participent non seulement de manière affective mais également de manière identificatoire à la personne qui les possède.

---

<sup>1050</sup> Entretien N° 2, p. 6.

<sup>1051</sup> Entretien N°2, p. 6.



C'est non seulement l'objet en lui-même qui la particularise mais également l'usage qu'elle en fait. Il est rangé dans un étui comparable à un grand portefeuille marron et de petites fentes ont été placées dans la couverture intérieure afin de glisser des cartes et des petits documents. Anna n'a déposé aucune photographie, en revanche un grand nombre de cartes se côtoient dans le petit espace. Ce sont essentiellement des cartes téléphoniques, ce qui me surprend puisque je sais qu'elle utilise son téléphone mobile. Pourtant, elle affirme l'importance de cet élément :

« Cetta carta je l'achète pour telefonar a la Colombie. Y voilà, il y a la place cette carta là si je voudrais telefonar à quelqu'un, à une maison, entonces. Y c'est pourquoi que j'adore cet...cet truco<sup>1052</sup>. »

Effectivement, lors d'une rencontre suivante, à Paris je la verrai utiliser une cabine téléphonique publique afin d'appeler sa sœur en Colombie. Les cartes n'ont rien de superflu, elles participent à la possibilité d'être en relation avec ses proches vivant au loin. Le « truco » adoré est cet étui qui permet de ranger les fameuses cartes et de les transporter avec soi, contre soi, en cas de besoin ou d'envie de parler avec sa famille.

Le côté précieux de l'objet ne s'arrête pas à sa couverture. L'intérieur fourmille de petits trésors. Encombré de multiples papiers glissés dans les couvertures, des inscriptions se jouxtent, se juxtaposent, s'entrelacent dès les premières feuilles. Des numéros de téléphones, des noms, des chiffres et des lettres, chaque espace semble être une possibilité à investir comme support graphique.

L'agenda est, de manière traditionnelle assorti d'un répertoire situé dans les dernières pages. Mais quelque chose attire le regard, intrigue dans ce foisonnement scriptural : la date. L'agenda traditionnel ne correspond pas à celui de l'année en cours. Il est plus ancien. Alors la vue s'aiguisé et une observation plus attentive des signes graphiques permet de repérer qu'aucun rendez-vous n'est inscrit au fil des pages. En revanche, sur certaines des colonnes de chiffres correspondant à des décomptes d'heures travaillées (je l'apprendrai plus tard) apparaissent telles des opérations comptables<sup>1053</sup>, des numéros de téléphone, des chiffres coïncidant avec des codes de portes d'entrée, sur d'autres encore des mots en français en espagnol, des listes de courses, une recette, un rendez-vous, une adresse et parfois un mélange de plusieurs éléments sur la même page.

---

<sup>1052</sup> Entretien n° 2, p. 10.

<sup>1053</sup> Selon Philippe Lejeune la première forme de pratique du journal serait la comptabilité qui remontrait à l'invention de l'écriture. LEJEUNE Philippe, 2005, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Le Seuil, Paris, 274 p, p. 108.

Ces inscriptions dans leur abondance et diversité sont révélatrices du quotidien d'Anna. Elles sont les écritures de son quotidien. Le code de la porte, le nom d'un nouveau patron, un numéro de téléphone, autant d'éléments utiles à l'organisation facilitée par des renseignements à portée de main, à disposition immédiate et permanente. Anna dit qu'elle ne se sépare jamais de son carnet. Elle y inscrit toute chose à se remémorer. Il n'est pas envisageable pour elle de se servir de supports volants, telles les petites feuilles qui peuvent s'égarer ou se glisser dans d'autres objets et finalement se perdre, la perdre. Car si le code est perdu, le numéro envolé comment fera-t-elle pour achever sa journée ? Elle se souvient une fois où il lui est arrivé d'attendre longuement dans la rue, devant les fenêtres de l'appartement, faute d'un code d'entrée noté sur un papier introuvable.

« Y [et] un jour je reste à la fenêtra, usted no se puede imaginar [vous ne pouvez pas vous imaginer] combien de temps, parce que je l'ai noté ici et je ne l'ai pas trouvé. (...) Y je dis c'est pour ça, parce que me lo dono, me lo dono [parce qu'il m'a donné, il m'a donné] une petite feuille y je la perdis. Je lui ai dit : " c'est mieux dans l'agenda. ".<sup>1054</sup> »

Le carnet représente le moyen ou la manière de ne pas égarer l'information de conserver un « garde mémoire », une collection de faits ordinaires, une succession non chronologique d'éléments biographiques anodins mais qui accumulés constituent une véritable cartographie de sa vie. A l'instar de Derrida, on pourrait donc affirmer que le carnet d'Anna est une succession de traces autobiographiques.

« Je suis convaincu que d'une certaine manière tout texte est autobiographique et cette thèse se retrouve à l'intérieur de ces écrits dits « autobiographiques ». (...) Je crois en fait qu'il faudrait autant se méfier de l'apparence non autobiographique de textes dits anciens que de l'apparence autobiographique des textes dits récents<sup>1055</sup>. »

Cependant, il paraît difficile de parler de texte à proprement parler car elle ne paraît pas vouloir réaliser quelque chose d'organisé, avec une trame. Cette dernière affirmation peut être immédiatement contredite en arguant du fait que la trame serait le cours de sa vie et que si elle ne mettait aucune intention biographique dans son accumulation d'informations pratiques elle ne les conserverait pas précieusement au fond de son sac. D'autre part le support utilisé – l'agenda – correspond bien à un formatage conventionnel et pourrait être considéré en tant que tel comme une trame fixe et l'accumulation d'inscriptions comme un répertoire de souvenirs. Rien ne l'empêche effectivement de jeter jour après jour les éléments obsolètes.

---

<sup>1054</sup> Entretien n° 2, p. 9.

<sup>1055</sup> DERRIDA Jacques, 1999, *Sur parole*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Paris p. 10. (Transcriptions d'entretiens donnés sur France culture)

Or, bien au contraire, non seulement elle ne s'en sépare pas mais après une longue utilisation le carnet est archivé, presque à regrets. Il lui faut ensuite une longue période pour recopier son répertoire et utiliser un nouveau support. Chez elle<sup>1056</sup>, elle me montre un nouveau répertoire en cours d'élaboration. Plus que d'un agenda, il faudrait parler de carnet intime, un carnet intime non chronologique. A travers les différentes notes, numéros, ce sont des traces de l'histoire personnelle d'Anna qui s'inscrivent sur les pages, les noircissent, les maculent. C'est un objet important pour sa propriétaire, qui jamais ne s'en éloigne, en le transportant quotidiennement à ses côtés, puis en l'archivant une fois qu'il est rendu inutilisable par un trop plein d'informations, un trop plein de vie.

### 1.3. L'identité transportée

« Le sac est le compagnon intime, qui aide à penser à soi et à envisager l'avenir<sup>1057</sup>. »

Lorsque je demande aux femmes rencontrées de me montrer le contenu de leur sac à main puis que plus tard je rends compte d'une partie de ces « trouvailles » lors du congrès de l'AFEA<sup>1058</sup>, je n'ai pas lu l'ouvrage d'Agnès Fine et j'ignore le travail très proche – sur les documents d'identité transportés – que Véronique Moulinié a mené<sup>1059</sup>. Elle évoque ainsi le cas de Louise qui conserve dans son sac les papiers d'identité de son époux ainsi que d'autres documents médicaux le concernant, ce qui le met immédiatement mal à l'aise lors du déballage de son contenu devant la chercheuse.

« Le sac conserve précieusement les preuves d'une identité dont lui ne veut pas. On comprend pourquoi, lorsqu'elle alla le chercher, il se leva pour nous abandonner : son contenu est comme dangereux pour lui. (...) Éléments biographiques essentiels, ces papiers ne sont pas seulement des écrits médicaux mais bien comme des morceaux de corps souffrant mais qui ne se revendique pas comme tel. Louise est sans doute le cas le plus extrême de cette appropriation et de cette manipulation de l'identité masculine. Mais elle n'est pas seule à agir ainsi. Nombre de mes interlocutrices avouent conserver au fond de leur sac les papiers de leur époux, sous prétexte d'éviter qu'il ne les égare. Mais cette étourderie supposée n'est que prétexte.<sup>1060</sup> (...) »

---

<sup>1056</sup> Entretien n°2, p. 8.

<sup>1057</sup> KAUFMANN Jean-Claude, 2011, *Le sac. Un petit monde d'amour*, Opus cite p. 33

<sup>1058</sup> cf LEROY Delphine, 2012, « Fouiller dans le sac des dames. Une ethnographie des écrits disqualifiés » in actes du Congrès de l'AFEA (Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie) : « Connaissances no limit(e)s ? », à l'Ehess, Paris en ligne : <http://afea2011.sciencesconf.org/8755>, 9 p.

<sup>1059</sup> MOULINIÉ Véronique, 2008, « Des papiers sur soi, des papiers pour soi. L'identité portable » in FINE Agnès, *États civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*. Éditions du CTH, Paris, 330 p., pp. 293-330.

<sup>1060</sup> MOULINIE Véronique, 2008, *ibidem*, p. 307.

De la même manière, Marisol et Anna sont un peu déstabilisées par ma demande. Les documents extraits de leurs sacs les concernent directement et les exposent d'une manière inattendue. Le mari qu'évoque Véronique Molinié quitte la pièce mais mes deux interlocutrices une fois qu'elles ont accepté de livrer aux regards une autre facette d'elles-mêmes, sont bien obligées de composer avec ce nouvel élément. Aucune des deux n'a souhaité exposer ces écrits de manière délibérée, ils sont apparus presque malgré elles. Les discours précédents les plaçaient diamétralement à l'encontre de leur divulgation. Ces écrits dévoilent une partie de leur identité, qui ne peut se réduire à une forme statique, immuable et permanente. Tels les documents officiels, ils accentuent la fragile oscillation entre ruptures et continuités de leurs personnalités :

« A travers cette gestion des papiers d'identité, ce sont les contours mêmes de la notion même d'identité qui se dessine comme un fragile équilibre entre permanence et rupture. L'identité c'est d'abord un ensemble de données intangibles : un nom, un prénom le sexe, une date et un lieu de naissance. Mais l'identité n'est pas « seulement » cela. Elle est aussi un moyen d'enregistrer le temps qui s'écoule, ses effets, les multiples transformations qui accompagnent ou plus exactement qui sont le propre d'une vie : on déménage, on se marie, on change de coiffure, de signature, les traits se durcissent ou s'empâtent, etc. Que disent, que mettent en scène les papiers d'identité périmés, soigneusement conservés, sinon cette vérité indiscutable : leur titulaire est à la fois le même tout au long de la vie tout en changeant sans cesse <sup>1061</sup>? »

Mais devant la chercheuse chacune ou chacun s'était préparé à une certaine « présentation de soi » en sélectionnant dans ses multiples facettes, celle qui conviendrait le mieux à la situation présente. La demande d'observation de ces objets cachés vient donc déjouer les stratégies précédentes et offrir un nouveau récit de soi, inédit et spontané.

Lorsque José González Monteagudo <sup>1062</sup> utilise les objets comme déclencheurs de récits autobiographiques, ils sont soigneusement choisis et préparés. Ce qu'il intitule « artefacto-bio-graphie <sup>1063</sup> » est organisé préalablement par les personnes narratrices, grâce à la sélection simultanée d'un objet et de discours possibles sur soi. C'est ce qui se produit lorsqu'Anna me montre en détails les documents de cours qu'elle a scrupuleusement conservés, ordonnés et dont elle dit se servir régulièrement. L'objet sert à se dire, à se raconter sous une certaine forme. Elle évoque des écritures quasiment toutes scolaires à la chercheuse qu'elle a connue

---

<sup>1061</sup> MOULINIE Véronique, 2008, opus Cit., p. 328.

<sup>1062</sup> GONZALEZ MONTEAGUDO José, 2011, « Travail biographique en formation par les objets : entre expérience, identité et culture. » ,GAILLARD Solenne (trad.), Chapitre publié in : González-Monteagudo, J. (sous la dir. de): *Les Histoires de vie en Espagne. Entre formation, identité et mémoire*, L'Harmattan, Paris, 288p. , pp. 199-221.

<sup>1063</sup> Ibid.

par le biais de ses cours de langue. C'est une histoire de son apprentissage qu'elle élabore avec les supports adéquats.

Mais lorsque je demande à observer des objets non exposés, je destabilise à la fois la personne et le récit échafaudé. Cette requête intervient comme une rupture, une effraction dans la cohérence narrative. Les objets n'ayant pas eu le temps d'être imaginés comme illustratifs du discours sur soi, acquièrent une valeur insolite qui contraint à une reconfiguration discursive.

Par ailleurs, la localisation de ces objets n'est pas anodine. Le sac à main féminin demeure un espace privé, qui peut conserver un caractère secret même pour des familiers de la personne. C'est un lieu intime qu'il paraît socialement inconvenant d'investiguer « on ne fouille pas dans le sac des dames » stipule le dicton populaire. La rupture de ce code<sup>1064</sup> malgré l'accord et la bonne volonté des personnes, trouble la situation d'entretien et destabilise les projections que chaque narratrice a pu élaborer. Ce double mouvement : déconcertation situationnelle et exposition de l'intime provoque une forme de scène originale susceptible de mettre en lumière des aspects cachés ou en retrait des personnes.

C'est ainsi que dans ces deux sacs à main, de femmes qui auraient pu être catégorisées de peu lettrées, un véritable étal de scènes d'écritures a fait jour, vrai paradoxe et complète jubilation pour une recherche qui soudain se complexifie et s'épaissit grâce à cette apparente contradiction.

Le décalage entre les discours et les objets extraits des sacs dévoile des pans de projections intimes, des tensions entre désirs d'être et affirmation de soi, qui se manifestent par l'objet écrit. Affirmer ne pas aimer apprendre et transporter près de soi son manuel et son cahier d'apprentissage, certifier ne pas écrire lorsqu'on ne se sépare pas de son carnet intime sont autant de manières d'exposer les tensions qui gouvernent leurs rapports à l'écrit. Est-il légitime pour ces deux femmes d'évoquer ces tensions de manière spontanée à un tiers ? Quelle qualification osent-elles porter sur ces supports, elles qui sont si souvent sujettes à la déqualification de peu lettrées, illétrées, analphabètes ? Peut-être ont-elles incorporé la norme sociale qui les stigmatise dans leurs rôles et déqualifie ainsi à la fois les objets qu'elles affectionnent mais également l'usage qu'elles en font .

---

<sup>1064</sup> Jacqueline Feldman (FELDMAN Jacqueline, CANTER KOHN Ruth, (coord.), 2000, *L'éthique dans la pratique des Sciences Humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p., p.13) évoque le terme d'« éthique pratique » qui se démarquerait de la morale définie socialement et une fois pour toutes, à une réflexion constante et personnelle de la place du chercheur en référence à Hume. De son côté Eric Chauvier évoque le terme de « savoir de la rencontre ». (CHAUVIER Eric, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire, Une conversion du regard*, Anarchasis, Toulouse, 168 p.)

Ce qui paraît certain est que ces usages sont en lien direct avec leur lieu de vie et leur expérience migratoire. Marisol n'aurait pas eu la nécessité d'un manuel de français en Bolivie et même si un apprentissage similaire avait été nécessaire pour l'espagnol, le système de passation communautaire de cet ouvrage aurait certainement pris d'autres formes. Anna, si elle était demeurée en Colombie, n'aurait pas eu la même affection pour son étui d'agenda qui comporte l'emplacement parfait des cartes téléphoniques colombiennes. Peut-être même n'aurait-elle pas reçu en cadeau de sa banque ces carnets.

« Le contenu du sac de Louise n'est pas immuable. L'identité qu'elle porte sur elle varie en fonction des circonstances. Ainsi, elle qui part avec carte de groupe sanguin, d'invalidité, d'identité, permis de conduire quelle que soit sa destination « en France », le vide totalement dès l'instant où le couple part à « l'étranger »<sup>1065</sup>. »

De manière identique on peut imaginer que chacune d'entre elles, si elle devait voyager dans son pays d'origine, n'aurait pas les mêmes documents qu'actuellement dans son sac. Il n'est donc pas question de postuler que ce qui est dissimulé dans les sacs serait plus stable ou plus important que ce qui est exposé mais bien de pointer quelques distensions entre ce qui est affirmé publiquement et ce qui est conservé secret. Ce sont ces écarts qui permettent une compréhension à la fois plus complexe mais probablement plus fine des représentations que chacune élabore sur l'écriture.

---

<sup>1065</sup> Véronique Moulinié, 2008, « Des papiers sur soi, des papiers pour soi. L'identité portable » in FINE Agnès, *Etats civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*. Editions du CTH, Paris, 330 p., pp.293-330., p. 307.

## 2. Instantanés : écritures rangées

Après que Marisol et Anna ont accepté de « vider leur sac », elles ont également toutes deux consenti à ce que je prenne des photographies des objets extraits. Ces prises de vue rapides et peu agencées ont été l'occasion de commentaires sur leurs manières d'inscrire ou sur leurs usages de lecture. C'est avec l'aide de ces supports que les paragraphes suivants s'articulent. Ces usages de la photographie à la fois comme déclencheur de récit mais également comme support d'analyse prennent appui à la fois dans le courant des histoires de vie avec notamment José Gonzalez Monteagudo<sup>1066</sup>, et dans ceux de l'ethnologie et plus particulièrement de l'anthropologie de l'écriture avec les travaux d'Aïssatou Mbodj Pouye<sup>1067</sup> sur les cahiers de personnes peu lettrées.

### 2.1. Images du fonds d'un sac : un manuel d'apprentissage et un cahier pour celle qui n'aime pas étudier

Du sac à main de Marisol jaillissent deux éléments étonnants et paradoxaux : son cahier pour lequel elle souligne bien le fait que c'est son écriture « à elle » et son manuel d'apprentissage. Le cahier ressemble à un cahier d'écolier mais les lignes ne sont pas celles en usage dans les écoles françaises ordinaires.

#### Le cahier

Dans le cahier de Marisol des listes de mots se correspondent et proposent une traduction espagnol-français. Parfois un dessin sommaire vient compléter cette correspondance. C'est le terme français qui est le premier inscrit, de manière phonétique et approximative, certainement déformé par la tentative de prononciation de sa scriptrice. Par exemple, sur la photographie de la page intérieure du cahier en bas à droite (planche numéro un) , on peut apercevoir :

« montr » pour *reloj* et plus bas « eshel » pour *escalera* ce qui ne modifie en rien la prononciation des mots. En revanche plus haut le « cuyé » pour *cuchara* est amputé d'au

---

<sup>1066</sup> GONZALEZ MONTEAGUDO José, 2011, Opus Cit.

<sup>1067</sup> MBODJ-POUYE Aïssatou, 2013, *Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*, Lyon, ENS Editions, coll. « Sociétés, Espaces, Temps », 316 p.

moins une syllabe (cuillère), de même qu'en bas de la feuille le « desan » (descendre) pour *bajar* est allégé de la fin du mot. Ces éléments tendent à montrer, sinon à prouver, que c'est bien d'un apprentissage informel dont il s'agit – aucun formateur n'aurait laissé tant d'erreurs phonétiques – et que la personne qui écrit ne perçoit pas toutes les sonorités finales des mots en français.

Cela ne paraît pas être le cas pour le mot « chaise » parfaitement orthographié, qui est lui suivi d'un dessin en guise de traduction. On peut penser que l'inscription du mot a bénéficié d'une aide extérieure ou d'un support comme appui, puisque correctement orthographié malgré les possibilités multiples (chése, chès, chez, etc.), il a besoin d'une image stable et non soumise à une quelconque interprétation possible pour être référencé dans une stratégie de mémorisation.

Les listes – qui elles dénotent une organisation spatiale des idées, telle que l'a montré Jack Goody<sup>1068</sup> – sont désorganisées entre elles, et ne correspondent pas à un apprentissage méthodique mais beaucoup plus à une succession de moments ou de prises de notes. Par exemple après une liste de mots usuels, des moments de la journée – petit-déjeuner, midi, goûter, dîner – se succèdent puis un retour à d'autres mots usuels intervient. L'impression est donnée d'une véritable utilité de ces mots annotés et non d'une volonté d'apprendre décontextualisée. Marisol a besoin de connaître le nom des différents repas de la journée ainsi que des éléments usuels de la maison pour comprendre à la fois les patronnes mais également les enfants dont elle a la charge. On peut d'ailleurs postuler que ce sont ces derniers qui l'aident au jour le jour à établir ces listes de mots<sup>1069</sup>. Marisol évoque effectivement à plusieurs reprises des moments d'apprentissage mutuels entre les enfants et elle, le français et l'espagnol. Sa connaissance des chiffres en français est notamment due à ces échanges.

Un planning sous forme de tableau complexe à plusieurs entrées est consigné, il est prévu pour le mois (cinq semaines pour cinq grandes lignes). Il a pour charge d'indiquer les menus des deux repas principaux de la journée *Almuerzo* (déjeuner) et *Cena* (dîner) respectivement annotés comme A et C. La première semaine est remplie excepté le mercredi, jour où Marisol

---

<sup>1068</sup> Dans *la raison graphique*, (GOODY Jack, 1979, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Minuit, Paris, 274 p. ), Jack Goody montre que les listes et les tableaux servent à organiser les idées de manière spatiale et donc d'aller vers une abstraction de la pensée (chapitres 4 et 5) il soutient que faire des listes, écrire « ne participe pas simplement [à l'émergence] d'une nouvelle habilité technique, de quelque chose de comparable, par exemple à un procédé mnémotechnique mais [au fondement] d'une nouvelle aptitude intellectuelle. » GOODY Jack, 1986, *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, Armand Colin, Paris, 195 p., p. 193.

<sup>1069</sup> Entretien n°2 Marisol, p. 16 : « Dix-neuf, yo sé contar. Dix-neuf, vingt, viente, vingt-et-un, vingt-deux, vingt. Sé, sé hasta no sé cuanto, la niña me enseña en francés, los numeros contar. Yo le enseño en español. »



travaille différemment. Elle doit en effet préparer les repas dans deux maisons distinctes les quatre autres jours indiqués (lundi, mardi, jeudi et vendredi).

Sur la page de droite une autre forme de tableau à trois colonnes : la première avec le nom des personnes, la seconde avec un numéro de téléphone et la troisième, moins compréhensible, avec des noms et des codes. Quelques exceptions dans cet ordonnancement : une adresse au milieu de la page et des numéros (codes) tout en bas sans indication de nom.

C'est une forme de lecture complexe puisqu'elle fait appel à plusieurs paramètres de lecture différents.

Marisol effectue donc une double tâche en terme d'écriture, il s'agit non seulement de lecture linéaire mais également d'élaboration de tableaux ce qui constitue un degré de complexité supplémentaire puisqu'il faut préalablement penser et définir les différents paramètres qui les composeront. Elle a donc intégré de manière forte puisque récurrente (plusieurs tableaux) la gestion de données écrites et leur organisation spatiale. Ce n'est pas une compétence que pourrait afficher un néophyte en écritures. Cependant, pour certains chercheurs cette forme d'élaboration relèverait d'une capacité à imiter un modèle social<sup>1070</sup>, tel la mise en ordre la vie quotidienne dans certains foyers dans lequel l'univers de la maîtresse de maison idéale passe par des systèmes d'organisation écrits<sup>1071</sup>. Il s'agirait alors de s'approprier « une raison graphique des ménages<sup>1072</sup>. »

Le cahier n'est pas achevé, il comporte encore un certain nombre de pages vierges. Il est en cours de réalisation, au travail, un ouvrage quotidien, un ouvrage du quotidien.

### Le manuel

C'est un guide de conversation « de poche », de petite taille, de marque répandue c'est un objet courant dans son domaine, il peut se dissimuler aisément dans un sac ou une poche et est donc très facilement transportable. On peut supposer que son petit gabarit a été une incitation majeure à son adoption par Marisol (discretion et facilité). Il porte sur lui les marques du temps et des voyages : corné, la reliure est déchirée sur son dos et contient différents plis sur la première de couverture. Là encore la familiarité et l'usage régulier, courant de l'objet le place dans une relation d'intimité avec sa propriétaire comme une chose domestique et

---

<sup>1070</sup> FRAENKEL Béatrice (dir.), 1993, *Illetrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p.

<sup>1071</sup> ALBERT Jean-Pierre, 1993, « L'illettrisme au quotidien », in FRAENKEL Béatrice, 1993, *Illetrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p., pp.199-210.

<sup>1072</sup> Ibid., p.200.

domestiquée. Vieil objet, vétéran dans son domaine, il est peut-être une forme de protection, contre les mots/maux extérieurs pour Marisol.

L'intérieur n'est pas l'objet d'inscriptions particulières. En revanche, les dernières pages, destinées au « libre » emploi du propriétaire par l'inscription « Notes » au-dessus de feuilles vierges mais munies de lignes, ressemblent étrangement aux carnets et cahiers. D'ailleurs, sur les photographies, il est difficile de distinguer les dernières pages du manuel et le cahier tant leurs usages sont proches<sup>1073</sup>. Ces pages ont servi à de multiples indications, certaines ont été déchirées, laissant apparaître les écritures de la page suivante. Des numéros de téléphone, un plan approximatif avec une adresse – celle de la congrégation espagnole – sans que l'on puisse vraiment savoir à qui ils ont servi : à la première propriétaire du livre ou à Marisol, ou bien aux deux ?

En regardant les nombreuses traces écrites, on peut supposer que ce manuel n'est pas sacralisé en terme d'objet ou alors que les écritures qui le maculent dans les dernières pages ne sont pas considérées comme « salissantes » ou dégradantes pour cet objet. Il a été utilisé simultanément comme « pense-bête », répertoire, et peut-être comme recours avec le numéro de téléphone du commissariat. Congrégation et police, religion et justice dans les dernières pages du manuel : l'appel à la protection ne cesse d'être proclamé par ce minuscule manuel, véritable objet transitionnel<sup>1074</sup> pour Marisol.

## 2.2. Images d'un autre fonds : le carnet chic

Lorsque Anna ouvre le carnet, ce qui attire l'œil de manière immédiate c'est la profusion d'écritures même sur la page de couverture. Une majorité de numéros de téléphone, parfois encadrés, inscrits dans trois sens différents mais principalement dans un, souvent sans nom associé.

C'est l'une des similitudes majeures entre le manuel de Marisol, son cahier et ce carnet : une inscription désordonnée et profuse des numéros de téléphone sur les premières pages des supports qui paraissent maculées de chiffres et de prénoms en tous sens.

---

<sup>1073</sup> Heureusement certains autres indices sur l'image, permettent de distinguer chacun sans aucun doute possible (présence par exemple en haut à gauche d'une partie du cahier).

<sup>1074</sup> En référence à Donald W. Winnicott pour qui les enfants dès le plus jeune âge élisent des objets de nature à les rassurer et à lutter contre leurs angoisses (en l'absence de la mère), WINNICOTT Donald Woods, *Les objets transitionnels*, 2010 [1969 in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot], Payot, Paris, pp. 109-125, 109 p.

La deuxième similitude est la pluralité des formes d'écriture et de lecture qu'il contient : tableaux à double entrée, dessins, recettes, comptes, une impression d'écritures dévoreuses de pages, débordantes, presque dans une frénésie, une boulimie d'inscriptions de toutes natures. Derrière cette profusion d'écrits personnels aux statuts diversifiés, une forme d'autoformation spontanée (et peut-être inconsciente) par écrit, est à l'œuvre à travers ces pratiques<sup>1075</sup>.

### L'agenda

Les éléments inscrits ne font pas appel au classement chronologique ordinaire de l'agenda. Les dates imprimées sur le carnet ne constituent pas de référence pour le classement d'Anna, puisque de toute manière ces dates ne correspondent pas à l'année en cours. On peut douter que même s'il s'agissait d'un agenda non périmé, elles auraient servi d'indicateur fiable. En effet, Anna a pris l'habitude de noter les informations dans son carnet là où bon lui semble, là où il y a de la place dit-elle. Il y a également absence de chronologie dans l'écriture, aucune utilisation linéaire ou par succession graphique n'étant indiquée. Un carnet peut donc être inauguré par son milieu, poursuivi deux pages précédentes puis continué en fin d'agenda. Cet apparent hasard, cache une organisation beaucoup plus fine qu'elle ne l'énonce puisqu'elle mémorise chaque inscription et peut la retrouver sans recourir aux systèmes chronologiques préétablis, sans lesquels des lecteurs plus ordinaires d'agenda – dans lesquels je me range bien volontiers – auraient beaucoup de difficultés à récupérer la moindre annotation .

---

<sup>1075</sup> « C'est en forgeant qu'on devient forgeron », dit le dicton populaire.

« C'est en lisant qu'on devient liseron », ont repris les pédagogues.

« C'est en écrivant qu'on devient écrivain » a ajouté le poète malicieux (QUENEAU Raymond, 1947 (1<sup>e</sup> édition), 2007, *Exercices de style*, Gallimard, Folio, Paris, 215 p., p.80.).

C'est ainsi postuler qu'écrire devient la meilleure procédure pour apprendre à écrire. Ce qu'affirme avec beaucoup d'humour Raymond Quenau (ibid. p.80) : « Maladroït.

Je n'ai pas l'habitude d'écrire. Je ne sais pas. J'aimerais bien écrire une tragédie ou un sonnet ou une ode, mais il y a les règles. Ça me gêne. C'est pas fait pour les amateurs. Tout ça c'est déjà bien mal écrit. Enfin. En tout cas, j'ai vu aujourd'hui quelque chose que je voudrais bien coucher par écrit.

Coucher par écrit ne me paraît pas bien fameux. Ça doit être une de ces expressions toutes faites qui rebutent les lecteurs qui lisent pour les éditeurs qui recherchent l'originalité qui leur paraît nécessaire dans les manuscrits que les éditeurs publient lorsqu'ils ont été lus par les lecteurs que rebutent les expressions toutes faites dans le genre de "coucher par écrit" qui est pourtant ce que je voudrais faire de quelque chose que j'ai vu aujourd'hui bien que je ne sois qu'un amateur que gênent les règles de la tragédie du sonnet ou de l'ode car je n'ai pas l'habitude d'écrire. Merde, je ne sais pas comment j'ai fait mais me voilà revenu tout au début. Je ne vais jamais en sortir. »

C'est positionner le « travail » d'écrivain, comme en perpétuel mouvement. Il n'est pas dans une position stable, achevée dans son rôle de scripteur. Il apprend à écrire, veut s'améliorer, dans une réflexivité permanente avec son écriture qu'il voit sous sa plume se transformer et au final lui procurer du plaisir alors qu'il était dans la crainte, le « non savoir écrire » au début de l'extrait (qui même s'il est rhétorique de la part d'un écrivain, peut révéler une part de crainte, de trac, d'angoisse avant l'écriture). L'écrivain apprend à écrire en écrivant et le revendique, certains courants pédagogiques (pédagogies dites actives) vont adopter une démarche similaire dans l'apprentissage de l'écrit, alors qu'Anna et Marisol pratiquent ce mode d'apprentissage quotidiennement.

C'est donc la mémoire visuelle de manière globale, qui permet à Anna de retrouver les indications portées sur son carnet d'une manière qui paraît aléatoire. Elle photographie, au moment de l'écriture, à la fois le sens, la couleur, la taille, la localisation de l'inscription sur la page mais également son environnement proche (les pages précédentes, les inscriptions mitoyennes, etc.). Sa manière de procéder est très performante puisqu'elle localise très vite les informations qui lui sont nécessaires et qu'elle se remémore très précisément des situations d'écriture des inscriptions qu'elle lit. Pour exemple, en apercevant une inscription que j'ai prise à tort pour un numéro de téléphone (il s'agissait en fait d'un code d'alarme) elle sait à quoi exactement il réfère et se remémore simultanément la situation d'écriture qui lui correspond. L'histoire de cette inscription particulière dans son carnet jaillit alors dans notre conversation :

A : « Et l'après midi j'ai la clé, mais je n'ai pas la clé de l'alarme. Alors elle m'a appelé et m'a dit : « Anna avant que vous partiez, vous mettez, ça, vous ferez ça et c'est tout » et c'est une clé de, c'est une clé, un code d'alarme (...) C'est elle qui m'a appelée de Nîmes et elle me disait : « Anna je vous donne les... » Et j'ai ouvert l'agenda comme ça, je l'ai ouvert et je lui ai dit « voilà vous pouvez me le donner » Elle me disait « voilà vous faites ça, vous faites ça, vous faites ça » et voilà (...)

D : Le code, vous savez à quelle page il est marqué ?

A : Bah ! Je sais que par exemple, comme ce code c'est pour ce jour-là seulement. Ça veut dire que ce jour où elle m'a dit « Anna », par exemple elle est partie le jeudi matin et elle m'a appelée à 10 heures elle m'a dit « Anna avant de partir vous faites ce code comme ça (...) vous faites le code comme ça » Donc je lis l'agenda, comme ça et voilà<sup>1076</sup>.»

La chose paraît donc aisée à retrouver pour Anna lorsqu'elle l'a inscrite de sa main dans son agenda. Le fait qu'il ne soit pas chronologique ne l'empêche absolument pas de se repérer à l'intérieur. Elle active une mémoire des situations d'écriture et des circonstances de l'énonciation écrite. Anna sait très bien où se situe exactement chaque élément qu'elle a annoté et à quelle histoire de sa vie il réfère. Elle établit un lien presque constant entre la situation de l'acte d'écriture (dans la page, le carnet) et les circonstances de cet acte. C'est une forme mémorielle que de nombreux scripteurs ou lecteurs pratiquent à l'intérieur d'une

---

<sup>1076</sup> Anna, Entretien n°2, p. 16. A : « Et l'après midi, j'ai la clé mais je n'ai pas la clé de l'alarme. Entonces ella me appelé y me dice : « Anna , avant de vous partir, vous met, vous fait y ça y c'est tout » y es una clé de, una coda de un alarma (...) C'est qu'elle me a , elle me a appelé de Nîmes et elle me dice : « Anna je vous donne les,.. » y yo ouvro l'agenda comme ça, yo la ouvre et je le dis : « voilà vous me pouvez dire »; Me dit « Voilà, vous fais ça, fais ça, fais ça » y voilà (...)

D : le code vous savez à quelle page il est marqué ?

A : Bah ! Je sais que yo, por exemplo, como cet code c'est pour ce jour seulement. Ça veut dire que ce jour elle me dit « Anna » por exemplo elle partit jeudi matin y elle me appelé à 10 heures y elle me dit « Anna, avant de vous partir vous faites cet code comme ça » (...) « vous fait le code comme ça ». Entonces yo lee l'agenda, comme ça, y voilà. »

variété de formes, mais elle est tout à fait prégnante pour Anna, qui l'a développée comme stratégie principale de repérage. Elle a donc aiguisé ses compétences dans ce domaine en renforçant l'aspect situationnel de l'écrit.

### Le répertoire

Comme dans la plupart des agendas du commerce, à celui-ci est adjoind un répertoire placé à son extrémité. Lorsque cette partie est ouverte, le lecteur s'aperçoit alors que les noms ne correspondent pas à la (ou aux) lettre(s) indiquée(s) sur les pages. Le rangement des personnes inscrites sur le répertoire n'est donc pas alphabétique. Ni le prénom, ni le nom de la personne ne coïncide de manière régulière avec l'ordre pré-imprimé. Comme les dates qui dans l'agenda ne correspondent ni à une chronologie d'écriture ni à un jour précis, les repères alphabétiques ne conditionnent pas l'organisation du répertoire d'Anna. Mais quel type de classement, s'il y en existe un, opère-t-elle afin de retrouver un nom ? Sinon quel agencement produit-elle lorsqu'elle inscrit une nouvelle entrée ?

C'est à la toute dernière page habituelle du répertoire que débute cette exploration. Elle m'indique que cette feuille constitue selon elle la première page de l'agenda, page qu'elle tournera donc par la suite sur sa gauche pour poursuivre sa démonstration. Cette première feuille rassemble le nom des personnes étrangères qu'elle côtoie. Il s'agit malgré tout de personnes exclusivement colombiennes mais dont certaines vivent à l'étranger.

A : « Je n'ai pas le temps, de, de finir

D : Ah oui ! de recopier ?

A : Ça c'est à Colombia, ça c'est la tanta, la Colombia.

D : Mais c'est pas non plus par ordre alphabétique en fait

A : Non.

D : Non ?

A : Non parce que je commençais à [écrire] ici, [par exemple, les étrangers], ça c'est ma tante

D : Ah oui ! Vous ?

A : De la Colombie, ça c'est ma tanta à la capitale. Ça ma sœur qui habite par los Estados Unidos, c'est, c'est una copina<sup>1077</sup> »

Mais quelques pages plus loin, nous retrouvons d'autres amis colombiens inscrits. Ce classement ne paraît donc ni exclusif ni immuable. Il apparaît plus comme une justification dans l'après-coup de l'écriture, que comme une disposition préétablie avant ou pendant la prise de notes. Des séries apparentes ne se succèdent pas les unes aux autres, le codage ou la règle qui ordonne le placement de chaque nom ne transparait ni sur les feuilles ni par les explications que je suscite.

---

<sup>1077</sup> Anna, Entretien n°2, p. 8.

Lorsque je lui pose la question, elle évoque « la place » : elle a inscrit ces noms-là, à cette page précise, car au moment où elle a réalisé l'inscription l'emplacement était vierge ou vide. Ce serait donc le hasard qui conditionnerait l'agencement des noms et des coordonnées de ses contacts.

A : « Y nous commence, [Je commence à faire comme ça, par là, par le A]. Voilà, je trouve una copina, ah ! Pourquoi [je ne mets pas le] téléphone ? Je n'ai pas beaucoup de place ici. Voilà, je. Il n'y pas de place ici, je tant pis, vous me [mettez ici]. Je la fais comme ça. No, [pratiquement].

D : Oui, parce que la première ça commence par un D ?

A : *Daniella*<sup>1078</sup> c'est mon patrona.

D : Daniella

A : Y je n'ai pas de place, je n'y ai pas de plaza là regarde<sup>1079</sup> »

Pourtant, encore une fois, elle retrouve instantanément les informations dont elle a besoin. Elle sait « à peu près » où se trouve chaque personne sans avoir besoin de feuilleter le répertoire. Sa mémoire fonctionnerait, soit uniquement de manière visuelle (elle a repéré en inscrivant le nom un emplacement précis sur la feuille), soit elle le mémorise aussi en effectuant un tri, un regroupement avec les noms voisins. Dans ce dernier cas, cela indiquerait une constitution de collections et de répartitions.

C'est cette dernière hypothèse qui paraît la plus probable car elle parvient à trouver des points communs aux personnes assemblées sur le même espace. Elle invoque le hasard, la place pour les inscrire mais les retrouve par similitudes et correspondances. En revanche, ce qui est peut-être délicat à verbaliser – à soi comme à autrui – c'est la nature des analogies qu'elle effectue entre les personnes. Pour certains, un trait de vie commun : ils vivent à l'étranger ; pour d'autres une proximité dans la rencontre : ils font partie d'un groupe de connaissances (amis, collègues, patrons, etc.). Les personnes voisines dans le répertoire d'Anna ne le sont pas par hasard !

Ce qui m'intrigue alors c'est « ce qui n'existe pas », les indications erronées qu'Anna ni n'enlève ni ne rature mais maintient intactes même lorsque la place fait défaut. Un numéro de téléphone devenu obsolète n'est pas barré, le nouveau est juste ajouté en-dessous.

A : « Par exemplo cette dame elle est morta et cette dama c'est là la dernière année que, que une copina me appelé y me dit « Anna appelez cetta dama que sa, donde...donde.. à trois heures d'ici » je me rappelle pas, pas le... l'endroit. Y elle me dit après qu'elle est dans l'hôpital. « Y toujours elle demanda pour vous ». Voilà, c'est... cet téléphone n'existait pas. Cet téléphone n'existait pas parce que cetta dama elle changé de téléphone. Ça veut dire que je commence ça ici, aussi il n'existait pas.

---

<sup>1078</sup> Tous les noms ont été anonymisés.

<sup>1079</sup> Anna, Entretien n°2, p. 8.

ça aussi no existe, ça veut dire qu'il y a beaucoup de téléphones, cet monsieur. No existe, cet monsieur no existe, tout ça n'existe pas  
 D : Ah d'accord. Mais ça vous le savez mais vous ne l'avez pas barré, c'est marrant ça.  
 A : Non, je ne sais pourquoi, je fais comme ça mais...  
 D : Mais vous vous souvenez très bien, vous vous souvenez très bien.  
 A : C'est pour ça je commence [par ici il y a un...]  
 D: Un nouveau ?  
 A : Voilà (me montre le nouvel agenda).  
 D : Ah !  
 A : Je n'ai pas le temps, de, de finir.  
 D : Ah oui de recopier.  
 A : Ça c'est à Colombia, ça c'est la tanta, la Colombia  
 D : Mais c'est pas non plus par ordre alphabétique en fait  
 A : Non<sup>1080</sup>.»

Cette manière de conserver ce qui n'existe plus va à l'encontre de ce qu'Émilia Ferreiro expose dans *L'écriture avant la lettre* en indiquant qu'il est tout à fait impossible pour de jeunes enfants comme pour des adultes peu alphabétisés d'écrire ce qui n'existe pas ce qui est absent.

« Permettre à la fausseté et au mensonge d'entrer dans l'écriture reviendrait à banaliser l'écriture, à la « désacraliser ». Plus l'écart social entre les sujets et l'écrit est grand, plus fort est le sentiment que les énoncés faux ne peuvent pas s'écrire. (...) Écriture et vérité. Voilà une dimension qui n'est pas prise en compte quand l'alphabétisation – tant des enfants que des adultes – est simplement considérée comme un code de transcription<sup>1081</sup>. »

Or, Anna a une excellente perception de ce qui est ou de ce qui n'est pas, de ce qui existe et de ce qui n'existe pas. Elle entrevoit à travers la lecture de son répertoire, le monsieur qui est mort, la dame décédée, le numéro qui sonnera dans le vide. C'est au contraire, en refusant de les rayer, qu'elle intègre très clairement la problématique et le jeu de la trace écrite. Ce jeu d'absence-présence qui lui sert à se remémorer, à convoquer par la trace, le souvenir. Elle semble être bien au-delà de ce qu' imagine Emilia Ferreiro et se rapproche de ce que Jacques Derrida évoque en terme d'absence quant elle parle de non-existence (« ça n'existe pas ») :

« Ce n'est pas l'absence au lieu de la présence mais une trace qui remplace une présence qui n'a jamais été présente, une origine par laquelle rien n'a commencé<sup>1082</sup>. »

Après le hasard, la place sur le papier, il y a le souvenir. Alors que je cherche de l'alphabet, de l'ordre, un système, elle me parle de sens, de signes, de traces de vies. Chaque mot renvoie à une situation, à une personne, à une relation personnelle avec elle. Dans le répertoire d'Anna

<sup>1080</sup> Anna, Entretien n°2, p. 8.

<sup>1081</sup> FERREIRO Emilia, 2000, *L'écriture avant la lettre*, Hachette, Paris, 253 p., p. 197.

<sup>1082</sup> DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 437 p., p. 430.

il y a de la fiction, de l'histoire et de la vie un peu de morts aussi. Elle ne barre pas un numéro erroné, n'enlève pas une personne décédée et a bien du mal à recopier sur un carnet neuf les éléments restants.

Le répertoire, tout comme son agenda, sont une trace importante de sa vie, ses interactions quotidiennes avec les autres, ses affinités et ses deuils. Ils replacent les morts dans la vie, ne dissociant pas les deux mondes (ceux des morts et des vivants) un peu comme dans les Andes où les morts ne cessent d'être présents. Anna à sa manière, avec ses moyens de scripteur non conventionnel, annote et inscrit une mémoire de son quotidien, de son rapport au monde.

De manière contrastée, Marisol qui affirme détester apprendre transporte tous les outils pour le faire dans son précieux sac à main ; Anna qui dit adorer le faire, range et classe ses dictées et ses exercices dans sa bibliothèque.

### 2.3. Bibliothèques

Au cours de cette recherche il m'a été donné de voir quatre bibliothèques<sup>1083</sup> (celles d'Amalia, Silvia, Anna et Monica). Une seule a pu être photographiée – celle d'Anna – qui n'est cependant pas représentative car toutes les quatre étaient très dissemblables.

Celle d'Amalia consistait en une étagère en bois, accrochée au mur au-dessus de son lit, presque accolé au sommet de son oreiller. D'autres étagères, plus hautes étant réservées aux vêtements. C'était un espace de rangement ou de dépôt, il n'y avait aucune volonté d'exposition ou de mise en valeur des objets placés dans ce petit logement. C'est d'ailleurs l'une des caractéristiques de son petit espace de vie : rendre pratique et optimiser le moindre recoin. Le côté esthétique ne semblait pas du tout recherché.

Un peu comme un casier rectangulaire, l'étagère accueillait ses cahiers et livres de cours et était très facilement accessible, à portée de main et de visage. Dans cette pièce exigüe, la place accordée à ces documents était celle d'une grande proximité et de familiarité puisqu'ils jouxtaient sa tête quotidiennement, quelle que soit sa position sur le lit. Elle n'avait pas

---

<sup>1083</sup> Cette partie se situe comme un écho au travail sur les bibliothèques commentées de BAHLOUL Joëlle, 1990, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 126 p.



souhaité ranger ses cahiers dans un endroit écarté mais bien en vue, accessibles aux yeux et à la préhension immédiate. Ils reflétaient un usage quotidien. Aucun ouvrage de lecture-plaisir, en revanche, n'était visible sur l'étagère comme ailleurs dans la petite chambre. C'est d'ailleurs l'une des absences étonnantes dans le récit : les lectures pour le plaisir, Amalia, qui est par ailleurs pleine d'appétence pour la vie, envisage devant moi, la lecture comme unique technique d'apprentissage linguistique. Certes, le désir d'apprendre la langue remplit une dimension exaltante et presque de ravissement pour elle mais elle ne passe pas par la jubilation de lectures.

Au contraire, on pourrait dire que Silvia BS vit dans sa bibliothèque, et qu'elle éprouve maints plaisirs à regarder et à manipuler, lire, évoquer les ouvrages qu'elle a soigneusement disposés. Elle les agence dans une visée à la fois esthétique et affective. Les ouvrages ne sont pas seuls, des photographies d'êtres chers, encadrées jalonnent les multiples volumes. La pièce à vivre est tournée vers ce mur auquel elle ne cessera de faire allusion et référence :

« Je vais vous montrer après, il y a une photo. Là-haut. Bon.

(Bruit de pas, attrape la photographie perchée en-haut de la grande bibliothèque qui jouxte le petit canapé dans lequel elle est assise, c'est un véritable spectacle pour les yeux : photos, livres arrangés de mille façons.)<sup>1084</sup>»

En regardant la bibliothèque, les souvenirs de lecture ressurgissent et donnent lieu à de nouvelles évocations. La bibliothèque est une sorte de spirale vivante : la famille côtoie les auteurs qui voisinent avec les amis : les amis sont écrivains, la famille est poète, mille articulations semblent possibles. En cherchant un exemplaire précis, les ouvrages voisins appellent à d'autres commentaires, la photo évoque la littérature, la poésie le cinéma. C'est une bibliothèque foisonnante et animée dans laquelle réside Silvia BS, à la fois hors du temps et dans un pétilllement de vie et de cheminements intérieurs :

S : (*montrant la photo dans un petit cadre*) « Voilà, c'est Jules, ma grand mère et un autre frère. Lui un vrai frère à elle. Il s'appelait Louis.

... Moi je trouve que tous les écrits. Moi j'adore lire les écrivains étrangers traduits. Parce que je trouve qu'il y a toujours plus de littérature que dans des français 100%. Je passe mon temps à lire des traductions. De poésies, de ceci, de cela.

D : Mais il y a peut-être justement deux auteurs dans une traduction ?

S : (*choisit un livre dans la bibliothèque et le montre*) Ça c'est un américain justement publié, c'est une merveille, publié chez Corti, qui s'appelle Williams Carlos William qui a fait, qui a fait une œuvre de poète merveilleuse.

---

<sup>1084</sup> Entretien Silvia BS, p. 7.

D : Et pourtant vous parlez anglais très bien, d'après ce que j'ai...

S : Ça c'est un Argentin, ça c'est un Suédois, un type incroyable Stig Dagerman, incroyable. Vous avez tous mes livres, ça c'est une portugaise, Maria Gabriela Llansol, c'est une merveille, bon non ça c'est Yves Bonnefoy, je trouve un grand poète, français.

Non, mais j'aime ou j'achète ou, on me donne. Je trouve qu'il a de, de... Ils sont étranges. Vous savez. On trouve de l'étrange, dans, dans les gens qui sont venus d'ailleurs, qui, ils sont étranges... Ce n'est pas la même chose. Regardez des films. Des films, là j'ai envie de voir un film argentin qui s'appelle *La femme sans tête*<sup>1085</sup>

La bibliothèque permet ainsi de naviguer dans l'imaginaire, elle est le support et le prétexte à d'autres rêveries, d'autres voyages. Pour Monica également – qui possède deux bibliothèques bien réelles – sa bibliothèque lui rappelle l'ancienne, la bibliothèque perdue, celle qui est demeurée dans son ancienne maison au Pérou et qui a disparu : son Alexandrie à elle :

M : «Oui. Pareil, si. *También*, je ne sais pas si aujourd'hui si sera une bibliothèque. Je pense que non, parce que, quand *mi* maman fait el déménagement, elle a jeté beaucoup de choses. Que je voulais garder. Et c'est à jeter tout. Mon, mon, Mmm. Et mon fils comme il est avec son père.

D : Mmm.

M : Il habite avec son père. Euh... pas *mi* maman lui donner les livres ni rien. No, ne sais pourquoi. Il a ... Tout le temps je lui demande «maman mon, livre,» «non il n'est pas là, il est en *el* déménagement.» Elle me dit que en le déménagement il s'est perdu, toutes. (*Rires*) comme ça. Je peut-être qu'elle a, elle m'a jeté, tous mes livres. Mmmm

D : C'était quel livre que, auquel tu tenais beaucoup au Pérou ?

M : De ... comme ça de...

D : De romans

M : De romans, des histoires, ouais. Ouais, *Roméo et Juliette*, beaucoup, hein. J'adore *Roméo et Juliette* c'est un comédien, un bon comédien.

D : Du théâtre tu veux dire ? Ouais

M : Parce que le livre c'est comme ça, rouge. Je me souviens beaucoup.

D : Des couleurs

M : Oui... j'adore ce livre et ce livre je l'ai dans mon... »

La bibliothèque actuelle convoque le souvenir de l'ancienne, qui appelle aux réminiscences de lectures. Car pour Monica la bibliothèque n'est pas un meuble, elle est un lieu à souvenirs, un lieu de plaisirs qu'il serait agréable de transmettre ou/et de perpétuer à son fils par exemple. Le petit livre rouge si romantique de *Roméo et Juliette*, qu'elle lisait une fois la lumière éteinte, une lampe sous le drap de son lit. Une cabane de romantisme au fond de ses draps. Car le livre est aussi un souvenir physique, sensoriel de l'objet et du moment partagé avec lui.

---

<sup>1085</sup> Entretien Silvia BS, p. 16.

M : « Au lit. Comme j'ai un petit linge, c'est tout, tous les jours je lis. C'est des romans, romans...romántico. Ouais. (Silence)<sup>1086</sup>. »

Anna, évoque également des livres absents devant sa bibliothèque et si elle en a très peu lu, sa mémoire de lectrice demeure vive vingt ans après. Comme déjà indiqué dans « Histoires d'écritures, une bibliothèque<sup>1087</sup> », les livres pour elle, se décomposent en deux catégories bien distinctes, une vraie scission : les siens et ceux de son fils ; et même s'ils sont rangés dans le même espace on ne peut les confondre : ils sont de nature différente et il ne viendrait pas à l'idée d'Anna de les utiliser « Non, non. Mon fils il y a dans l'école avancée et moi non<sup>1088</sup>. » Il existe pourtant une grande variété d'ouvrages (des livres de cuisine, de photos) et d'objets qui se juxtaposent sur les étagères, dont le plus merveilleux est cette encyclopédie magnifique, achetée à crédit<sup>1089</sup>, époussetée de temps en temps et qui, malgré quelques volumes positionnés à l'envers est bien brillante, car personne n'a ôté le papier cellophane protégeant les pages !

C'est une bibliothèque de bibelots – où même les livres acquièrent un statut de bibelot –, une bibliothèque décorative, dont une seule étagère – celle du bas près du sol – est effectivement utilisée de manière régulière. C'est là que de manière assez désordonnée, comparativement aux autres étages, sont entreposés les cahiers et les documents de cours d'Anna. L'usage qu'elle en fait n'est absolument pas celui de la lecture ni de la rêverie :

« Je suis tranquille et je prends ce livre, je le prends par exemple ici et j'écris. Je me mets à écrire, il y des fois.

D: Ah ! Le sur, sur le livre ?

A: Il y a des choses, il y a des choses que, par exemple. Par exemple (*parle fort*) Je prends un peu de l'école, (*lit une phrase de consigne*) "Tina était dans une classe de... à un africain et je commençais, j'avais un cahier et je commençais à écrire tout cela<sup>1090</sup> »

Car ce qui caractérise Anna, comme Amalia et Monica, est cette manière de lier apprentissage du code et écriture. Les bibliothèques révèlent (parfois avec pudeur pour Monica) des écritures personnelles, travaillées et retravaillées. C'est d'ailleurs un point commun avec

---

<sup>1086</sup> Entretien de Monica du 26/04 p.17.

<sup>1087</sup> 1.5.3.6. (Chapitre 1.5, Des voix qui s'inscrivent, histoires de vie d'apprenantes en alphabétisation, Anna)

<sup>1088</sup> Anna, Entretien n° 2, p. 5.

<sup>1089</sup> Anna, Entretien n° 2, p. 29.

<sup>1090</sup> Anna, Entretien n° 1, p. 31. A : « Estoy tranquila y cojo este libro, cojo por exemplo ici y escribo. Me pongo a escribir, il a des fois.

D : Ah sur, sur le livre

A : Il y a des cosas, il y a des cosas que, que, por exemplo. Por exemplo (*parle fort*) Je prends un peu de l'école, (*lit une phrase de consigne*) « Tina era en una clase al... a un africano y yo comenzaba, yo tenía un cuaderno y yo comenza a escribir todo esto . »

l'écrivaine qui dispose également ses propres ouvrages dans sa bibliothèque. La vue de la bibliothèque, si elle n'incite pas toujours à la lecture, est une forme de mémoire et de réminiscences d'anciennes lectures, elle appelle également à l'écriture car chacune y camoufle ou y expose ses propres écrits.

Les livres évoqués sont des objets qui comportent une histoire, dont la vue ou l'absence sur les rayonnages peut provoquer une réminiscence : celle du moment de lecture, celle de la recherche, la quête ou l'achat, ou alors bien plus souvent celle du don ou de la passation. Si Silvia Baron Supervielle associe matériellement des photographies d'êtres chers à ses chers ouvrages, les autres femmes le font symboliquement. Les livres jugés importants, sont souvent le témoignage d'une relation avec des personnes. Soit par leur don ou leur passation<sup>1091</sup> soit par les discussions qui ont animé leur lecture<sup>1092</sup>, soit encore par la connaissance ou la proximité avec l'auteur. Les livres servent aussi à alimenter, activer ou susciter des liens sociaux. Les médias servent également de relai ou d'incitation à certaines lectures<sup>1093</sup>. En cela la lecture est une activité collective, une pratique très socialisée comme l'avait déjà souligné Joëlle Bahloul<sup>1094</sup>. C'est le cas plus généralement pour d'autres lectures, même celles qui ne sont pas rangées dans la bibliothèque<sup>1095</sup>. Les livres circulent, s'offrent, s'échangent, effectuant des associations entre l'objet et la personne qui en a été la précédente utilisatrice<sup>1096</sup>, la bibliothèque alimente cette mémoire et sa vue convoque les personnages réels ou fantasmés qui y sont liés .

Pour Monica, la lecture c'est aussi la lecture du livre de tricot, une lecture ardue pour une activité de plaisir qu'elle alterne avec ses activités d'écriture :

« Y la dame elle m'a donné ce livre. Parce qu'elle a deux comme ça, elle me l'a donné y comme en Pérou il y a des bébés<sup>1097</sup>.»

---

<sup>1091</sup> Monica et le livre de grammaire ancien.

<sup>1092</sup> Anna et le livre sur le bouddhisme.

<sup>1093</sup> La télévision qui a médiatisé la sortie de l'ouvrage autobiographique de la jeune femme kidnappée (entretien de Monica n° 2, p.15 ) ou encore certains « best sellers » comme *Da Vinci Code* (Dan BROWN, 2003), que souhaite lire Anna (entretien n°2, p.20), car ils appartiennent à la culture populaire et que l'on discute à leur propos.

<sup>1094</sup> BAHLOUL Joëlle, 1990, Opus Cit.

<sup>1095</sup> Comme les revues évoquées également en 2.4.4.2.

<sup>1096</sup> Pour Marisol, il paraît important que la personne qui lui a prêté le manuel ait su parler vite et bien le français. Cela confère à l'ouvrage un statut certifiant son intérêt.

<sup>1097</sup> Entretien de Monica du 26/04 p.28.

Cette activité n'est pas anodine, tant sur le plan d'apprentissage d'un code de lecture complexe (l'ouvrage spécialisé en question) que dans le rapport symbolique au tricot, au fil tissé qui revêt une importance cruciale au Pérou<sup>1098</sup>. Amalia restitue dans son histoire personnelle, tout comme Monica, l'importance économique actuelle des activités textiles. Toutes deux ont été, dès le plus jeune âge pour Monica, investies dans des travaux y référant directement<sup>1099</sup>. Le tissage est, on l'a vu à travers les quipus, une activité qui a trait à la lecture et l'écriture dans le monde andin, mais il revêt également une symbolique proche dans le monde grec, à croire qu'il existerait des mythologies croisées dont Monica se ferait l'écho. Le fil que l'on suit et qui permet à Monica de penser, de rêver à ses enfants, de sa vie, « des choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser el tricot<sup>1100</sup> » est identique à celui d'Ariane dans le labyrinthe dont Françoise Frontisi-Ducroux explique la signification :

« Un lieu où l'on se perd parce qu'on ne voit pas où l'on va, parce qu'on ne sait pas la route à suivre. Voir et savoir sont synonymes en grec. Or, dans la version la plus connue, c'est le fil qui fournit la solution du problème. Il rend intelligible le parcours qu'il dessine. Plutarque indique nettement la relation entre le fil et la connaissance du labyrinthe (...) Le verbe qui, chez Phérécyde et chez Eustathe, désigne le déroulement de la bobine, *anelissein*, possède aussi une valeur intellectuelle. *Anelissein* est composé de *helissein*, « faire tourner, enrouler » (d'où le mot hélice) et du préverbe ana- « en arrière, en remontant ». « Enrouler à rebours », c'est dérouler, et ce verbe s'applique aussi au déroulement d'un manuscrit. Par extension il signifie « lire » et « expliquer ». Dérouler le fil, c'est donc « expliquer » le Labyrinthe<sup>1101</sup>. »

Monica déclare adorer tricoter car cela la fait penser, elle tisse du sens tout en tricotant, une réflexivité activée par l'ouvrage, tout comme l'écriture peut initier un retour sur soi chez l'écrivain(e).

#### 2.4. De Philomène à Monica les carnets des Pénélopes

---

<sup>1098</sup> On renvoie à l'ouvrage très complet et illustré de HECKMAN Andrea M., (dir.) 2003, *Woven stories : Andean textiles and rituals*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 199p. , qui postule que les tissus sont le support de la culture andine et que chaque communauté s'identifie par son textile dans un codage complexe de figures qui lui est propre.

<sup>1099</sup> C'est le sens de l'ouvrage d'ARIEL DE VIDAS Anath, 1996, *Mémoire textile et industrie du souvenir dans les Andes*, L'Harmattan, Paris, 164 p., qui montre en quoi le renouveau du textile andin s'appuie sur des demandes touristiques demandant toujours plus d'exotisme et conduisant de la part des paysans andin à une réélaboration identitaire, au moins commerciale, basée sur le toujours plus d'« indianité ».

<sup>1100</sup> Entretien de Monica du 26/04 p.31.

<sup>1101</sup> FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2009, *Ouvrages de dames, Ariane, Hélène, Pénélope...* , Le Seuil, Paris, 192p. , p.40.

Ce clin d'œil à la mythologie grecque est également présent dans l'ouvrage de Maria London<sup>1102</sup> à travers la tante Filomena dite « Filo », qui tisse les histoires familiales. Un prénom qui est évocateur sinon révélateur de son histoire. Dans la mythologie grecque Philomèle est violée par son beau-frère Térée, qui lui coupe ensuite la langue pour qu'elle ne puisse rien révéler du crime dont elle a été la victime. Mais Philomèle en tissant parvient à dévoiler son histoire à sa sœur<sup>1103</sup>. La tante Filo de Maria London, malheureuse en amours, est celle également qui conserve un secret de famille et le transmet à Maria, non par un tissage il est vrai, mais par des documents<sup>1104</sup> et des récits précieusement collectés et conservés.

On pourrait même penser que cette collecte tient lieu d'un journal familial, d'une historicisation jamais achevée de la dynastie. En cela elle pourrait également rejoindre la définition du journal proposée par Philippe Lejeune :

« Je vous propose aujourd'hui du journal une définition (...) qui tiendra en trois mots un journal est *une série de traces datées*. La date est essentielle. La trace est en général de l'écriture, mais peut être image, objet, relique... Une trace datée isolée est un mémorial plutôt qu'un journal : le journal commence quand les traces en série veulent saisir le temps dans son mouvement, plutôt que de le fixer dans son événement source. Toute définition séduit (on aime avoir des points de repère) et agace (on a horreur des carcans). Alors on cherche la faille. Et faute de la trouver on plaisante : le journal ne serait pas plutôt *un récit de dates tracées* ? Comme il vous plaira.<sup>1105</sup>

Filomena tisse donc son journal, ouvrage que reprendra sa petite-nièce Maria. Mais la définition tient également pour Anna et son carnet sur lequel des traces datées apparaissent et qui forment parfois, pour elle un récit.

Les carnets sont rangés, au fond des sacs, au milieu des bibliothèques. Monica, les range méticuleusement sur une haute étagère, presque invisible au visiteur. Ce sont des documents secrets, qu'elle n'évoque presque jamais. C'est en fin d'entretien, qu'elle consent à livrer ce secret, sans pour autant me montrer l'intérieur de l'un d'entre eux. Elle a adopté cette activité en France depuis environ cinq ans. Avant, au Pérou elle n'avait ni de carnet ni de pratique

---

<sup>1102</sup> LONDON Maria, 2003, Opus Cit.

<sup>1103</sup> Pour se venger, elles tuent le fils de Térée (Itys, qui est aussi celui de la sœur de Philomène), le lui servent à manger et s'enfuient. Elles se transforment alors en oiseaux pour lui échapper définitivement : un rossignol et une hirondelle. Sources : FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2003, *L'homme-cerf et la femme araignée. Figures grecques de la métamorphose*, Gallimard, Paris, 292 p., p. 224.

<sup>1104</sup> L'analogie entre écriture et tissage décrite plus haut avec Ariane peut-être également reprise pour Filomena. Quant à Philomèle, il est plus prudent d'évoquer le récit graphique : « En fait deux versions sont attestées, écriture ou représentation figurée, quoique souvent le texte demeure ambigu, écrire et dessiner étant désignés en grec par le même verbe *graphein*. Dans les deux cas, il s'agit d'un récit graphique que Philomèle compose en tissant sa toile, récit silencieux, remplaçant le langage sonore dont l'infortunée est désormais privée. » : FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2003,, *ibidem*, p.236.

<sup>1105</sup> LEJEUNE Philippe, 2005, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Le Seuil, Paris, 274 p, p. 80.

identique. Trois fois par semaine, avant d'aller se coucher, lorsqu'elle ne tricote pas, elle écrit :

« Oui, dans le soir je fais, après je le marque, je l'attache cuando j'ai passé longtemps, ça, ça, ça, y ça va. Y c'est plein, tu vois y j'ai acheté un autre, tu vois j'ai changé<sup>1106</sup>. »

Elle en parle comme d'une mémoire, elle inscrit les choses qu'elle a réalisées, les personnes rencontrées, en indiquant la date. Elle évoque ce travail comme un travail mémoriel, ce qui est d'une certaine manière la problématique de celui publié en 2009 de Silvia BS qui est intitulé *Journal d'une saison sans mémoire*, dans lequel elle s'astreint à n'évoquer que le présent. On peut sans conteste passer du registre littéraire au registre plus personnel de Monica grâce au travail de Philippe Lejeune qui indique que c'est sous l'angle de la pratique sociale que le journal peut être examiné :

« J'ai mis du temps à comprendre que l'autobiographie littéraire pouvait aussi être envisagée comme un cas particulier de l'autobiographie tout court. Celle-ci n'est pas un genre artistique destiné à fournir du plaisir, mais une pratique sociale plus large, qui se trouvait parfois prendre comme adjuvant la littérature. L'acte autobiographique peut-être le fait de n'importe qui, écrivain ou pas. C'est difficile de s'arracher à une formation intellectuelle<sup>1107</sup>. »

Une fois le carnet, terminé, fermé et rangé, il n'est pour autant pas remisé pour toujours, non, comme dans le proverbe « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage<sup>1108</sup> », Monica retourne à ses carnets pour les relire et les annoter :

« M : Et comme il y a passé un an que je l'ai fait, je l'attache, je le peins en rouge c'est fait (*bruit de la main qui fait le geste sur la table*), no un comme ça c'est que c'est fait<sup>1109</sup>. »

Elle trace une petite marque, comme une petite croix, de couleur rouge, « bien faite » me dit-elle, sur les choses réalisées une ou deux semaines après les avoir écrit.

L'acte d'écrire n'est donc pas une production qui se suffise en soi, il fait partie d'un cérémonial dans la vie du scripteur, d'une pratique ritualisée par des usages particuliers. A ce sujet, Jean-François Laé évoque le journal que Janine a entrepris sur la décennie des années 1980 à la suite du décès de son fils et de son mari. Elle le constitue à partir d'une « cérémonie matinale d'écriture » durant laquelle elle traduit ce qu'elle a vu dans ses rêves : ses deux

---

<sup>1106</sup> Entretien de Monica du 26/04 p. 26.

<sup>1107</sup> Ibidem, p. 118.

<sup>1108</sup> « Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage, Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage » BOILEAU Nicolas, 1674, Chant I in *L'art Poétique*.

<sup>1109</sup> Idem, p. 27.

disparus. A travers ces « exercices écrits » ritualisés elle comble le manque de leur présence quotidienne.

« Ce pourquoi elle écrit, dans cet espace vide justement, pour inscrire cette profonde altération soudaine dans une continuité de sa vie. En devenant un accomplissement quotidien, le journal tend à rétablir l'ordre normal des choses, à restituer des forces, mois par mois, pour adoucir le temps qui passe, le temps d'y installer de nouvelles habitudes<sup>1110</sup>. »

Mais le plus étonnant, est la destinée finale de tous les jolis carnets, reliés de cuir et enlacés d'un cordon<sup>1111</sup> pour les fermer que Monica a écrits, relus, annotés puis alignés de manière bien ordonnée sur l'étagère :

« Et tu gardes celui de l'année dernière ?

M : Oui.

D : Toujours à côté ?

M : Oui, après je le jette.

D : Ah tu le jettes !

M : Après je, ... parce que j'en ai beaucoup. La dernière fois j'en ai jeté beaucoup. Oh là là ! des sacs. Je lis, lis, lis. Après tchac, tchac, tchac je le déchire, je le jette.

D : Tu le déchires ?

M : J'ai pas le garde tout le temps. Avant oui, aujourd'hui comme j'ai pas de place (*petits rires*) je jette tout (*rires*) ya seulement les derniers, los, les derniers, les derniers, hein<sup>1112</sup>. »

C'est alors que l'image de Pénélope s'impose à moi : tout cet ouvrage pour la poubelle ! Que cherche Monica à travers cette écriture qu'elle abandonne une fois achevée et que dans le même temps elle ne cesse de produire ? Chaque nuit, Pénélope défaisait la toile qu'elle avait tissé le jour, afin de repousser l'échéance d'un mariage qu'elle refusait. Comme un ouvrage que l'on travaille sans cesse et que l'on ne termine jamais, Monica écrit, déchire et jette ses mémoires.

« Son activité, que l'on peut considérer comme double, puisqu'elle détisse la nuit ce qu'elle tisse le jour, réside dans l'arrêt et le non achèvement. (...) La plus intelligente des femmes est donc celle qui sait subvertir le tissage. Celle qui dépasse la pratique artisanale pour en faire un usage quasi intellectuel<sup>1113</sup>. »

---

<sup>1110</sup> LAÉ Jean-François, 2011, « Écrire ses rêves, une conversion biographique ? » in *Tumultes*, numéro 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, éditions Kimé, Paris, 222p. , pp. 133-144, p. 144.

<sup>1111</sup> On peut noter que cet enlacement est également celui du fil et de l'écriture, ce qui est de nature à appuyer l'hypothèse défendue.

<sup>1112</sup> Entretien de Monica du 26/04 p. 27.

<sup>1113</sup> FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2009, *Ouvrages de dames, Ariane, Hélène, Pénélope...* , Le Seuil, Paris, 192p. , p.88.



Pénélope serait intelligente par sa pratique transgressive du tissage, Monica par celle de son écriture ? La transgression de Monica serait son « détissage » mémoriel et scripteur , une manière d'être dans l'inachèvement constant, qui lui permettrait sans cesse d'entrer dans la vie, d'être dans un renouveau permanent, tel que Georges Lapassade le décrivait<sup>1114</sup>.

Ne pas finaliser et sanctuariser sa mémoire, en abandonnant parfois une partie, lorsqu'il y en a « beaucoup », afin de rester dans l'attente de l'instant à venir, tournée vers demain, se débarrasser d'une certaine lourdeur du passé afin d'être dans la composition permanente, c'est peut-être ce que Monica tente de faire en jetant des mots sur son journal puis en jetant le journal.

« L'image du journal comme « écriture de premier jet » est assez mythologique. Toute écriture est le produit d'une élaboration, même si celle-ci est rapide et invisible, mentale le plus souvent, orale parfois. Le diariste commence à écrire son journal en vivant, tout au long de la journée. Le diariste est un ruminant. Il vit comme une forme en attente de contenu. Il a ses schémas, ses moules de phrases, de paragraphes- et ses attentions, ses observations, mobilisées... Il a ses projets et ses scénarios... Certaines choses et pas d'autres, sont aptes à féconder cet appareil. La gestation est souvent inconsciente (mais pas toujours) et aboutit à une « délivrance apparemment rapide sur le papier. Écrire une entrée, c'est déposer ce qui s'est composé en vivant<sup>1115</sup>. »

En éliminant les vieux journaux, elle fait de la place, à la vie à venir, à ce qui peut advenir et transforme le premier jet en jeter de souvenirs.

---

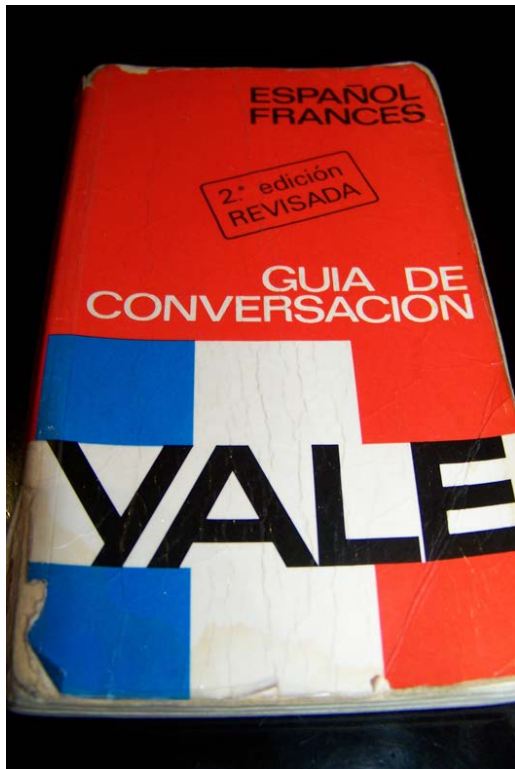
<sup>1114</sup> LAPASSADE Georges, 1963, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'Homme*, Éditions de Minuit, Paris, 260 p .

<sup>1115</sup> LEJEUNE Philippe, 1998, *Les brouillons de soi*, Le Seuil, Paris, 418 p., p. 318.

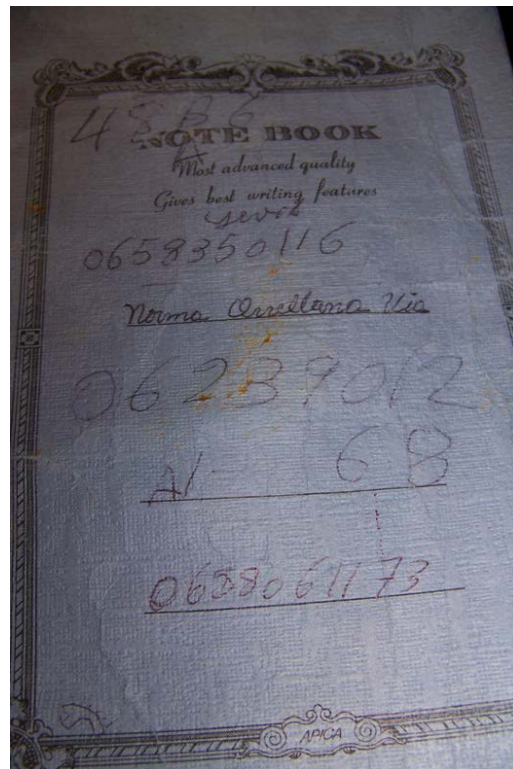
**Planches photographiques de 1 à 6.**

## Un manuel et un cahier

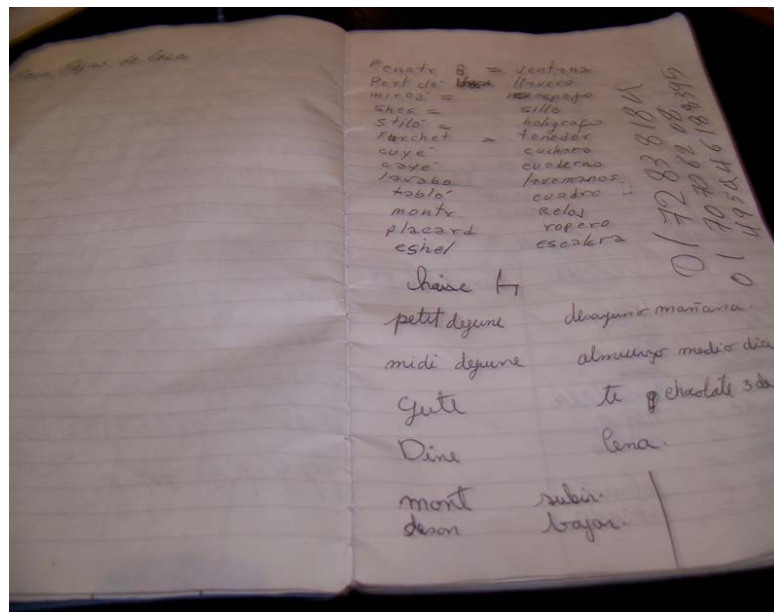
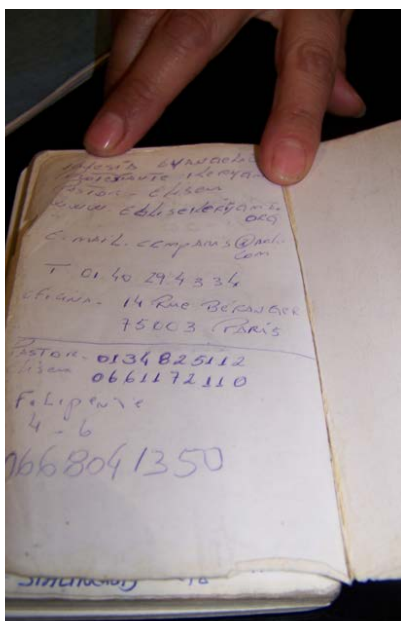
A gauche le guide, à droite le cahier. Couvertures et pages intérieures.



n° 1.



planche



## L'intérieur du cahier de celle qui n'aime pas apprendre.

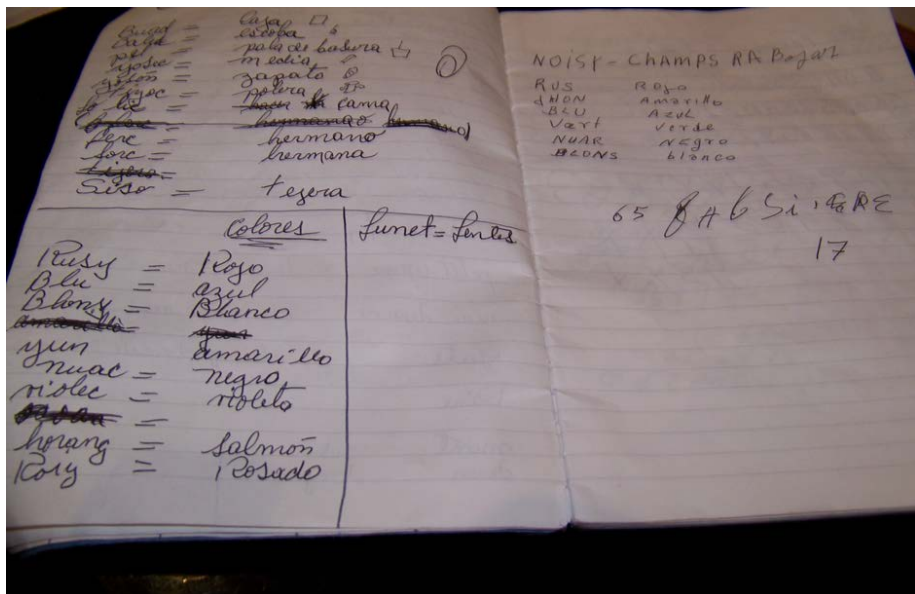
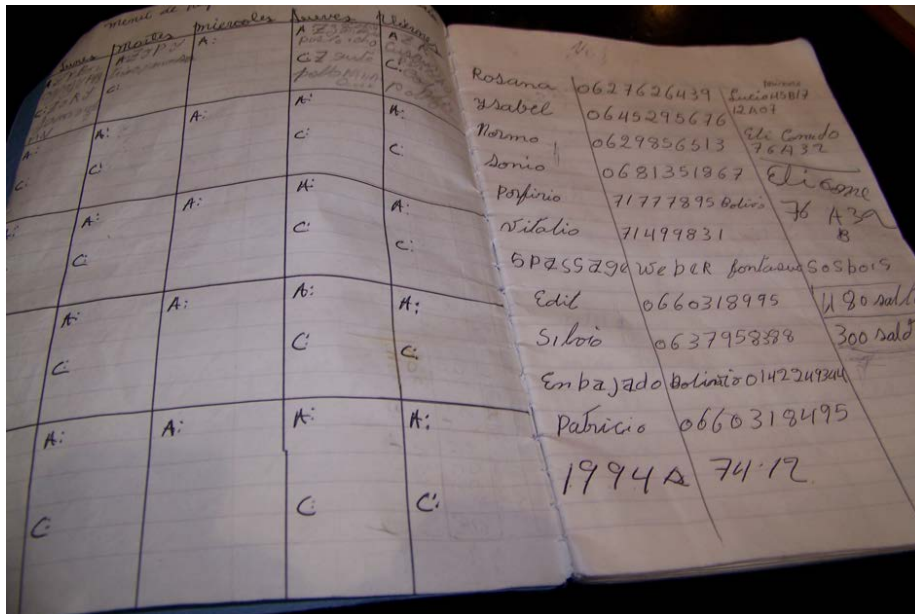


Planche n° 2

## Le carnet chic d'Anna.



Planche n° 3

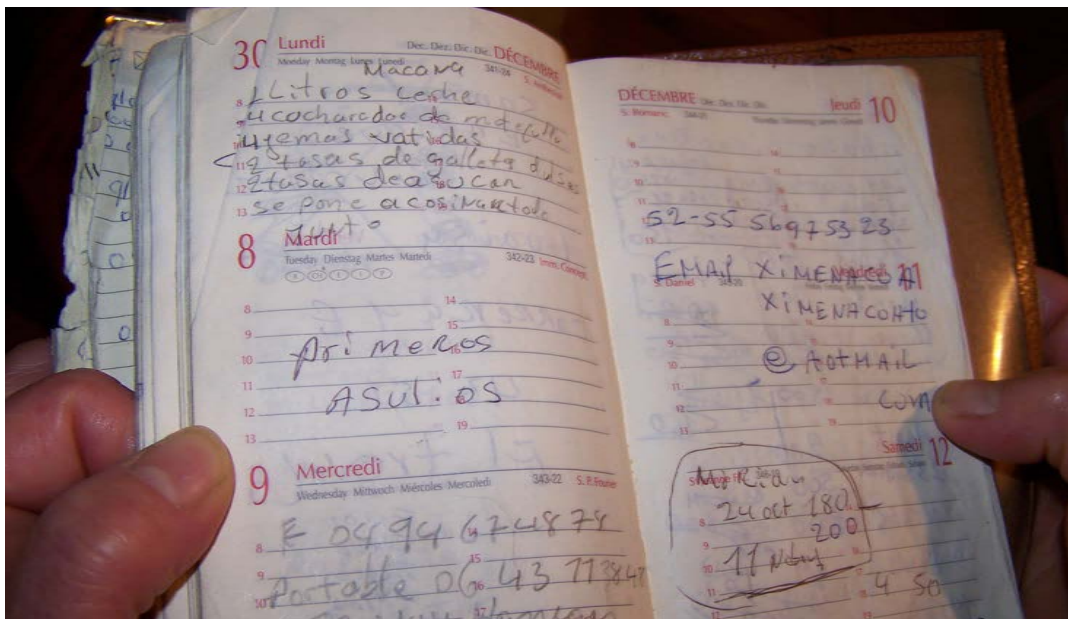
## L'intérieur du carnet d'Anna : écritures comptables, recette et contacts.



Ci contre, carnet d'Anna : le livre de comptes.

Planche n° 4.

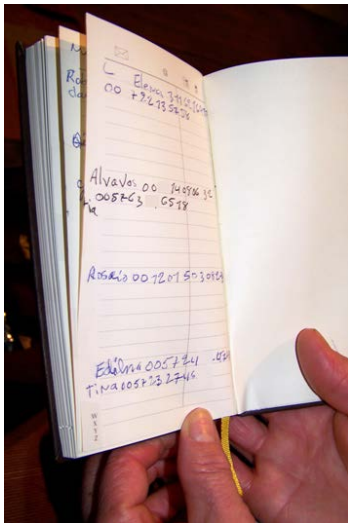
Ci- dessous, le carnet d'Anna la recette.



## Anna : répertoire et bibliothèque.

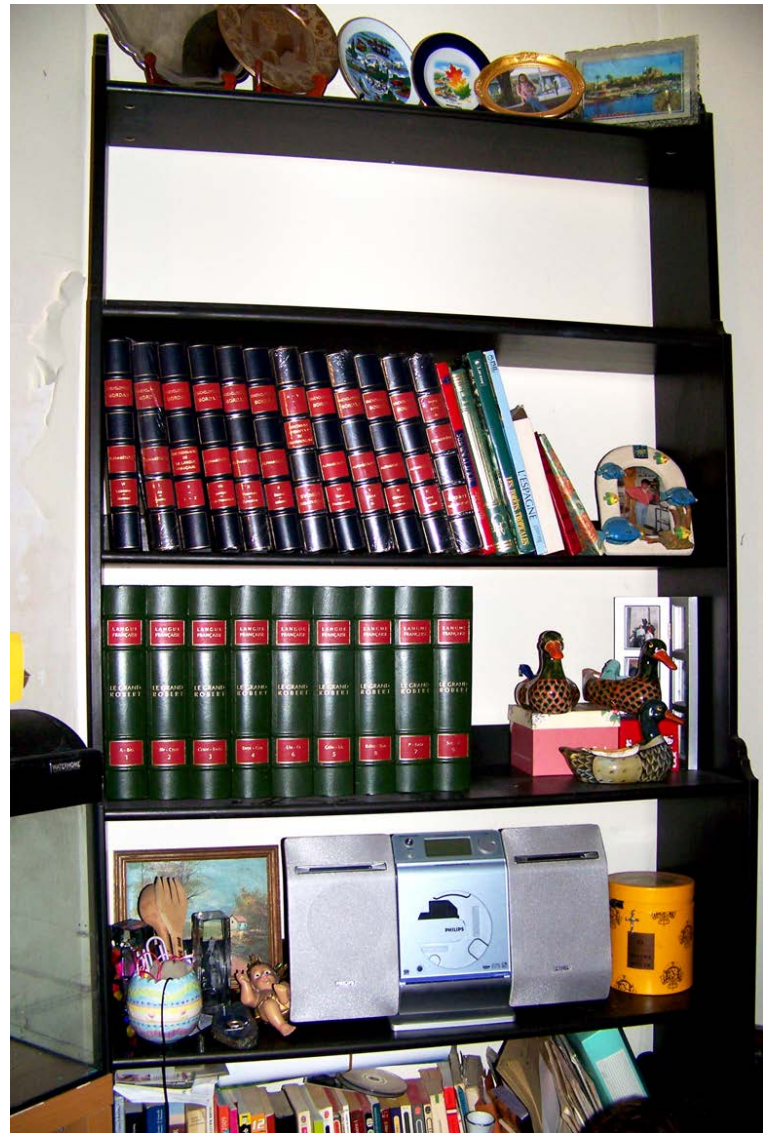
La bibliothèque, ci-contre.

Ci-dessous le répertoire



nche n° 5.

Pla



Gros plan  
sur le bas de  
la  
bibliothèque.

5





### 3. Écritures brandies

Les écritures brandies ne correspondent pas dans ce travail à des écritures contestataires, de la manifestation sur la voie publique comme on pourrait de prime abord l'imaginer. Les femmes rencontrées n'ont pas dit ou montré des affiches, banderoles ou murs sur lesquels elles auraient peint, taggué, graphité ou inscrit des termes. Ces écritures sont brandies dans leurs vies personnelles, elles sont de l'ordre de l'exposition de soi mais d'une manière plus ordinaire, moins spectaculaire.

« En introduisant la notion d'acte d'écriture nous posons aussi l'hypothèse générale qu'en écrivant, nous réalisons éventuellement des actions d'écriture, spectaculaires ou non, et qu'il est possible de considérer l'ensemble de ces actions au sein d'une anthropologie pragmatique de l'écrit<sup>1116</sup>. ».

Ainsi les écritures du quotidien si elles n'appartiennent pas au Politique, s'intègrent dans une politique de soi, de ce que l'on veut bien dévoiler, montrer, exposer aux autres. Dans ce sens, elles brandissent une image que l'on souhaite s'attribuer vis-à-vis d'autrui. Chacun de nous, dans sa vie quotidienne, rencontre ou croise des inconnus identifiés aussi par leurs lectures. Tel jeune homme tout fier de s'exhiber avec un recueil de poésies, tel autre concentré par la lecture de son magazine sportif, la vieille femme qui étudie avec minutie un prospectus de bricolage, telle autre plongée dans un roman, ce groupe d'adolescentes bruyantes devisant autour d'un magazine de célébrités, chaque identification de lecture divulgue et renvoie à un monde de signifiants. Comme le choix d'un vêtement ou d'un accessoire, le livre ou les écrits exposent la personne dans ses activités, ses appartenances de classe, de groupes sociaux. Nos lectures révèlent une partie de nos préoccupations, aspirations au monde. Elles nous révèlent et sont également un révélateur de ce qui nous anime et nous traverse dans le temps présent. C'est dans ce sens qu'elles sont brandies et qu'à travers elles, l'observateur peut s'approcher un peu plus de la personne observée.

#### 3.1. Frigidaire et table basse

La table basse d'Anna est recouverte de documents de toutes sortes, magazines, prospectus, courriers, quittances, un amas de papiers accumulés qui paraissent se superposer sans grande

---

<sup>1116</sup> FRAENKEL Béatrice, 2007, « Actes d'écritures, quand écrire c'est faire » in *Langage & société* 2007/3-4, n° 121-122, p. 101-112.p. 103.

cohérence entre eux. La table basse ne peut avoir d'autre usage que celui de dépositaire de ces écritures en tout genre. Accolée au mur elle n'est pas positionnée entre deux chaises ou fauteuils qui pourraient la prédisposer à accueillir nourriture, boisson ou autres éléments à partager. Cependant Anna s'active beaucoup autour de ce meuble et va au cours de l'entretien fouiller à plusieurs reprises dans la pile, pour me montrer un magazine ou pour me demander de l'aide à propos d'un courrier médical.

Et puis à un moment, elle va s'emporter contre la pile de papiers, à la fois comme si elle ne voulait pas être tenue pour responsable du désordre et à la fois pour justifier le fait de ne pas avoir voulu ou pu le ranger :

A : (*ton énervé, fâché*) « Il y en a beaucoup de papiers y voilà, j'en ai marre de, de, de.. de beaucoup de papiers qui arrivent ici. Il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici. Beaucoup. Y que je lis et que je n'a pas le temps, y voilà. Il y a le chat qui me, me voilà. Il y a le chat qui joue les papiers ici, il adore les papiers lui.

D : Ah oui ! les chats ça adore ça les chatons, hein !

A : Oh ! j'en ai marre de, de venir, je travaille à la bonne je viens ici à ranger y voilà. Ici arriva beaucoup de papiers. Beaucoup, beaucoup. (*silence*)<sup>1117</sup> »

L'avant-dernière phrase sonne comme une revendication, non seulement de femme – qui est la seule à se préoccuper du rangement et de l'entretien de la maison, alors que le chat et le fils produisent du désordre – mais également de salariée – elle se déqualifie sciemment en « bonne », pour montrer qu'elle ne veut pas se situer à nouveau dans le domaine domestique au service de qui que ce soit. Elle voit le bazar s'amonceler mais refuse de systématiquement y remédier comme elle devrait le faire chez les autres. Laisser chez elle, un espace un peu en remue-ménage, est d'une certaine manière affirmer qu'elle est maîtresse de sa maison, ce qui pour autant ne parvient pas à la satisfaire pleinement.

C'est à rapprocher de ce que Jean-Claude Kaufmann nomme inversion contradictoire dans les tâches ménagères avec l'exemple d'Arlette<sup>1118</sup> (28 ans, divorcée, salariée d'une entreprise de services ménagers) qui râle parce que chez elle, le ménage doit être fait (l'idéal de propreté) et qui reporte ce moment-là à plus tard (la vraie Arlette refuse de réaliser la tâche). Il y a donc une tension importante entre ce que la personne imagine devoir faire et ce qu'elle désire effectuer dans l'instant :

« Les deux Soi sont confrontés chacun à une pénibilité particulière. Ces deux sensations négatives, produites par la double définition de l'action, sont par ailleurs directement reliées de façon contradictoire. Arlette déteste la saleté (norme idéale,

---

<sup>1117</sup> Anna, entretien n° 2, p. 12.

<sup>1118</sup> KAUFMANN Jean-Claude, 2011, *Le cœur à l'ouvrage, théorie de l'action ménagère*, Nathan, Paris, 361 p., p. 288.

proclamée par le Soi pensant), mais elle déteste aussi agir contre cette saleté (norme de l'instant imposée par la réaction du corps). La norme de l'instant lui permet donc de laisser la saleté à sa place, ce qui va agacer à son tour le Soi pensant et ainsi de suite. »

Bien des similitudes peuvent s'établir entre Anna et Arlette qui travaillent toutes les deux professionnellement à faire le ménage pour d'autres. L'effectuer chez elles, les renvoie à la fois aux tâches domestiques ordinaires mais en plus au rôle social, au métier exercé qui est généralement peu valorisé. C'est rarement un emploi que l'on choisit par vocation ou par ambition mais plus comme une opportunité qui se présente ou un défaut d'autres opportunités. Pénible car physique, il nécessite précisément aussi de se soumettre aux désirs et idéaux de propreté de ses différents employeurs. Le rangement et le ménage sont donc des notions à se réapproprier dans l'espace privé pour marquer une transition avec le domaine professionnel.

En ce qui concerne la table basse précisément, c'est de papiers dont il s'agit et non pas de poussière et de saletés. La table basse est comme noyée sous les papiers, sentiment qui paraît identique pour Anna qui semble elle-même crouler devant les informations qu'elle ne comprend pas :

« Tous les six mois, il y a une facture [qui arrive et]... je voudrais que mon fils m'explique ça et c'est pour ça que je ne l'ai [pas] rangée. [Et] voilà il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici, [j'en ai par-dessus la tête]. Cet examen, [c'est] la Sécurité sociale [qui] me [l'a] envoyé<sup>1119</sup>. »

Les papiers sont donc là en attente. En attente d'élucidation. La facture d'EDF qui n'est pas comprise et qui s'amoncelle d'échéance en échéance en attendant que le fils veuille bien la lui expliquer, la lui décrypter. Le document de la Sécurité sociale, concernant un examen de santé aux résultats inintelligibles et dont elle ne comprend toujours pas bien comment elle aurait dû le pratiquer. Là encore, Anna attend lundi prochain une copine, qui doit l'aider à comprendre les différents éléments médicaux.

A l'entendre on perçoit alors que le désordre de la table basse est comparable au trouble, au bouleversement qui est le sien devant des éléments du quotidien, qu'elle ne parvient pas à maîtriser, à clairement identifier ou ordonner. Le désordre n'est donc pas uniquement une volonté de revendication, mais une exposition de ce qui doit être résolu dans un temps assez bref. La colère n'est pas portée uniquement sur le rangement mais également sur la nature de l'embarras : les papiers sont brandis par demande d'élucidation. Ils sont le témoignage d'une

---

<sup>1119</sup> Anna, Entretien n° 2, p. 11 : « Tous les six mois, il y a une facture que arrivo y... je voudrais que mon fils m'explique ça et c'est pour ça que je ne l'ai rangée. Y voilà il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici, estoy hasta acá. Cet examen, c'est la sécurité sociale que me l'envoyé.»

confusion encore présente après des années de présence en France, dans la terminologie spécialisée des administrations françaises. C'est très embarrassant, peut-être légèrement honteux pour Anna, de ne pas pouvoir être autonome dans des démarches de gestion journalière ainsi que dans le domaine très personnel de sa santé. L'inversion contradictoire concernant les papiers de la table basse pourrait donc être cette volonté de compréhension immédiate et autonome des documents et la nécessité de recourir à une tierce personne et d'attendre son bon vouloir.

Le Frigidaire de Monica est lui très différent. Il est le contrepoint de son carnet, ce qui lui permet de se souvenir, de ne pas oublier. Elle y accroche les rendez-vous importants, comme sa convocation à un examen, c'est un pense-bête très sécuritaire car les choses affichées sont des choses si importantes pour elle, qu'elle les conserve de toutes façons à l'esprit.

M: «Ah une histoire, comme un journal, euh... de temps en temps je marque, de temps en temps, je le mets ici. [Par] exemple le samedi je vais aller à [tel endroit] faire ça, ça, ça

D : Ah ! Pour penser à le faire, c'est ça ?

M : Ouais, (*rires*) sinon je m'oublies, ouais. (*pause*)

D : Oui donc, par exemple tu marques lundi faire ceci ou mardi penser à aller là, c'est ça ? (...) Si je me retrouve, oui. Par exemple vendredi j'ai l'examen, (*rires*) je laisse la feuille.

D : Tu as laissé la feuille là , c'est ça ? (*rires*)

M : Mmm la feuille, la feuille, oui, c'est je me retrouve, oui.

D : Pour bien la voir ?

M : Oui peut-être je, peut-être je l'oublie, hein ?

D : Oh, non, non

M : C'est difficile je l'oublie, non, non, c'est dans ma tête

D : Non je ne crois pas

M : Ouais.

D : Je crois pas que tu peux oublier. (*pause*) Et ton agenda ça te sert pas à marquer les choses alors ?

M : Mon agenda , non. Je... je marque les choses que j'ai fait<sup>1120</sup>. »

Monica divise donc les lieux d'écritures, en fonction de leur nature ou de leur utilité pour elle. Les écrits exposés sont une forme de rempart contre l'angoisse : la feuille d'examen à ne surtout pas perdre, les choses à faire samedi pour ne pas « s'oublier », « se retrouver ». Substitués à l'anxiété, ils rappellent par leur exhibition au milieu du lieu de vie de Monica – le frigo – qui elle est et ce qu'elle doit faire les prochains jours. Ils définissent les actions importantes à réaliser et comment Monica compte se réaliser. Les écritures brandies sont donc

---

<sup>1120</sup> Monica, Entretien n° 2, p.25.

des projections de Monica, des Monica en devenir.

Elle ne parvient pas à parler des premières sans évoquer les suivantes, la mémoire de ce qu'elle a réalisé est consignée dans les carnets, des écritures cachées. Elle expose ce dont elle doit se souvenir de devenir, elle range ce qu'elle souhaite se remémorer comme passé relativement récent.

L'écriture lui sert dans ces deux temporalités (futur et passé proches) à se souvenir, réactiver la mémoire.

De manière étonnante, le rêve et la remémoration ancienne ne sont pas véhiculées par l'écrit mais par l'action tricoteuse, transmise par sa maman, un tissage de liens familiaux atemporels et atopiques<sup>1121</sup>. Une fois transportée dans ces récits de transmissions filiales, elle peut retrouver goût à la vie, par la cuisine, autre forme de transmission maternelle :

« C'est un cadeau, c'est un cadeau de moi-même (*rires*) Oui. Mmm. Après la cousine. Je fais terminer. Cousine, la cuisine j'adore la cuisine<sup>1122</sup>. »

En cela elle rejoint une fois de plus le récit de Maria London qui avec la préparation d'un gâteau familial qu'elle confectionne avec sa cousine, entremêle héritage gustatif, filial et matriarcal pour se retrouver dans un espace atemporel et atopique<sup>1123</sup>. « Pour se retrouver » ajouterait Monica.

### 3.2. De camouflé à exhibé : le cahier d'Isabel.

« .. Si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal qui ne peut pas être autre chose qu'intéressant. (...) J'ai écrit très longtemps sans songer à être lue<sup>1124</sup>. »

Les cahiers cachés, soustraits à la vue des autres, des proches, les cahiers secrets, intimes, dissimulés dans des cachettes, écrits à l'abri de tous et remisés en sécurité, sont parfois découverts et exposés sciemment par leurs auteure(s). C'est le cas de celui de Marie Bashkirtseff, qui, s'apercevant qu'elle va mourir jeune (à vingt-cinq ans), écrit une préface quelques jours avant de décéder, dans le but de publier ses dix ans d'écritures quotidiennes.

« Si je ne vis pas assez pour être illustre, ce journal intéressera les naturalistes ; c'est toujours curieux la vie d'une femme jour par jour, sans pose, comme si personne au monde ne devait

---

<sup>1121</sup> Autre manière de penser le non-lieu ou le hors-lieu, cf. GILLET Alexandre , 2006, "Dérives atopiques.", *EspacesTemps.net*, Travaux, 08.05.2006 <http://www.espacestems.net/articles/derives-atopiques/> consulté le 26/12/13.

<sup>1122</sup> Monica, Entretien n° 2, p.34.

<sup>1123</sup> LONDON Maria, 2003, *Opus Cit.* , p. 224.

<sup>1124</sup> BASHKIRTSEFF Marie, 1890, « Préface », in *Journal*, tome premier, 412 p. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1131377/f8.image>, consulté le 27/12/113.

jamais la lire et en même temps avec l'intention d'être lue ; car je suis bien sûre qu'on me trouvera sympathique... et je dis tout, tout, tout.<sup>1125</sup> »

Si cette artiste à la soif de reconnaissance posthume démesurée est demeurée malgré tout célèbre, on peut imaginer, que dans une moindre mesure c'est l'un des désirs sous-jacent qui anime les diaristes ou les auteurs d'autobiographies. Marie veut laisser trace et procurer un sentiment sympathique à ses lecteurs. On peut supposer que c'est un souhait partagé par plus d'un mémorialiste.

L'un des fondements de cette recherche repose sur la mise à jour d'un cahier qu'une femme catégorisée d'analphabète (Nora) remplissait quotidiennement dans le plus grand secret. Elle y inscrivait jour après jour, à la dérobée, dès qu'elle en avait la possibilité l'histoire de sa vie. Ce récit était destiné à ses enfants mais ne devait être lu – du moins l'affirmait-elle dans la temporalité de notre rencontre – qu'après sa mort. Elle souhaitait leur livrer comme testament ses souvenirs et le récit des événements qui l'avaient animée.

De manière étrange le récit de Nora dégage une singulière familiarité avec celui d'Isabel dans la façon de concevoir le récit et dans sa volonté de transmission filiale. On pourrait donc supposer que cette manière de le produire n'est donc pas miraculeuse ou exceptionnelle, mais rend compte d'un certain nombre de phénomènes convergents, voici ceux qui transparaissent de manière presque évidente :

Le support est identique, il s'agit d'un cahier, très certainement ordinairement scolaire, qui rappelle à la fois les enfants dont elles ont eu la charge et leur propre enfance privée du désir d'école que toutes deux rêvaient d'assouvir. Lorsqu'elles rédigent leur histoire, elles se trouvent dans une période mature de leur parcours et leurs enfants sont adultes et indépendants. Elles ont déjà commencé une métamorphose personnelle en s'inscrivant à des cours de langue alors qu'elles sont très bien installées en France, qu'elles ne cherchent ni un emploi, ni un document officiel de nature à améliorer leurs conditions de vie. Cette formation, dénuée de tout bénéfice social immédiat est donc tournée vers leur enrichissement personnel et leur soif de connaissance, peut-être de reconnaissance de leurs capacités. L'écriture prend alors place dans un terreau de perceptions de soi qui est en mutation par l'apport de nouveaux savoirs et elle devient outil réflexif. Tout comme il leur a fallu du temps pour conduire leur désir de formation à une inscription réelle, on peut supposer que la dimension cachée du récit de soi est le temps de latence qui permet de mûrir une affirmation de soi encore timide et

---

<sup>1125</sup> Ibidem, p. 13.

discréditée par des années d'assignations négatives quant à leurs compétences langagières et scripturales.

« Écrire au quotidien n'est donc pas toujours écrire sur soi, encore moins écrire librement. La prise de parole que permet l'écriture quotidienne n'en reste pas moins un geste d'appréhension du monde et, au-delà, un acte d'affirmation, voire de construction, de découverte et d'appropriation de soi<sup>1126</sup>. »

Ce qui est facile pour Marie Bashkirtseff, qui rédige dès ses quinze ans des éléments autobiographiques, l'est beaucoup moins pour Nora et Isabel qui, en plus de ne pas maîtriser le code écrit, ne sont pas dans un environnement qui valorise ce genre de pratique de soi.

« Y-a-t-il un profil social ? Oui puisque, justement le journal est plus fréquent chez ceux qui ont fait des études, ou qui habitent dans les villes. Le sociologue Bernard Lahire, dans une enquête auprès de personnes « à faible capital culturel » avait été frappé par leur incompréhension devant la pratique du journal, perçue comme hypocrite : quand on a quelque chose à dire aux autres, on le fait directement ! Écrire seul dans son coin des choses que personne ne lira jamais, cela peut paraître anormal<sup>1127</sup>... »

Au-delà de la notion de publication, qui relève semble-t-il d'une exposition beaucoup plus importante et donc distincte, révéler à ses proches une pratique scripturale, presque illégitime, en tous les cas inattendue dans leurs milieux respectifs est déjà une démarche qui comporte un risque. Le risque de la raillerie et de l'incompréhension moqueuse du cercle intime.

Or, la notion de legs est une donnée fondamentale dans leur mises à l'écrit : elles souhaitent transmettre, témoigner de leur expérience. Elles n'écrivent donc pas pour elles, mais adressent leurs souvenirs à leurs enfants. Derrière le camouflage du cahier, il existe le désir d'exposition et de partage de leur singularité. Isabel exprime ce désir par une litote révélatrice : « Je ne suis pas mécontente. »

« J'avais pensé que ce cahier resterait dans un tiroir, que mes enfants le découvrirait après ma mort. Finalement je ne suis pas mécontente que les choses se soient passées ainsi. J'ai pu connaître leurs réactions ainsi que celles des autres personnes qui ont eu l'occasion de lire mon histoire.<sup>1128</sup> »

Mais en la lisant, on s'aperçoit qu'elle ne cesse finalement de solliciter l'approbation et le soutien des siens, tout en n'exposant pas sa pratique. Isabel, décide un beau jour, de se jeter à l'eau et de montrer son cahier à son mari. Elle s'étonnait, voire était déçue, du manque de

---

<sup>1126</sup> LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie, 2012, « De « l'ombre légère » à la « machine à écrire familiale. L'écriture quotidienne des femmes. » In *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 35 | 2012, pp. 7-20.

<sup>1127</sup> LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, 2006, *Le journal intime, histoire et anthologie*, Textuel, Paris, 457 p., p. 22.

<sup>1128</sup> GILLE Isabel, *Opus Cit.*, p. 98.

curiosité de ce dernier sur son activité d'écriture.

« Je continuais chez moi, à remplir des feuilles, pour les faire corriger par les monitrices et les recopier ensuite sur un cahier, ce qui fit dire un jour à mon mari "que je travaillais comme... un nègre". J'aurais aimé qu'il me questionnât davantage. Il ne le fit pas, non par indifférence comme je le supposais, mais par discrétion.

Et puis quelques temps après, en parlant de gens ayant beaucoup de mémoire, je lui dis :

- « C'est le cas d'une personne que tu connais bien, tu t'en apercevras plus tard. »

- « Pourquoi ne pas t'expliquer franchement au lieu de me poser des devinettes auxquelles je ne comprends rien » me répondit-il.

Je sortis alors mon cahier ; il apprécia beaucoup mon récit, m'encouragea à continuer, tapa le texte à la machine, fit quelques corrections, me demanda d'ajouter des détails supplémentaires<sup>1129</sup>. »

Il lui faut donc surmonter de multiples appréhensions avant que de pouvoir s'exposer par l'écrit même dans une relation des plus intimes et durables qu'est celle qu'elle partage avec son mari depuis des dizaines d'années. Il y a une vraie tension entre le désir d'être lue (par les destinataires du récit) et la crainte d'être rejetée. Le passage de l'un à l'autre peut être lent. C'est là, semble-t-il, l'un des nœuds de l'auteurisation, une autorisation personnelle à aller au-delà de ses propres défiances. Acquérir une assurance de soi suffisante afin de s'exposer aux autres, dans une autre forme. Il n'est pas certain d'ailleurs que cette angoisse, ce trac, soit totalement absent chez des écrivain(e)s confirmé(e)s. On peut juste postuler que ce phénomène est certainement amplifié par la nature inédite de cette pratique pour ces femmes, qui plus est dans un environnement dans lequel elle n'est pas habituelle. C'est une nécessité que le courage et la force d'auto persuasion pour Nora et Isabel afin d'imposer leurs récits écrits au yeux de leurs familles. Marie n'en a pas la nécessité : elle n'a cessé d'être adulée dès son plus jeune âge pour son potentiel artistique dans un milieu lettré, son récit est donc presque attendu.

C'est dire que la nature secrète d'un écrit n'est pas immuable et est sujette à transformation, mutation. Le camouflage des cahiers peut être une manière de couvrir son récit, une forme de gestation qui, une fois parvenu à maturation, peut s'extraire au dehors, s'exposer au monde<sup>1130</sup>.

### 3.3. Les papiers, l'identité

---

<sup>1129</sup> GILLE Isabel, Opus Cit., p. 98.

<sup>1130</sup> Cette image repose l'ambivalence de la maïeutique, l'art de pratiquer les accouchements qui est également celui « de faire accoucher les esprits » pour Socrate. On pourrait dire que dans les cas exposés, les femmes citées s'accouchent seules, d'une partie cachée d'elles-mêmes.



Les papiers d'identité font partie de la même variabilité d'exposition. Selon leur validité il est prudent de les cacher ou au contraire c'est une joie de pouvoir enfin les exhiber.

« On oublie trop souvent en effet que « l'identité » des immigrés passe d'abord par un enregistrement juridique, de *papiers* d'identité et des lois ; bref par la Carte et par le Code<sup>1131</sup>. »

Être « légale » ou « illégale », l'expression est paradoxale, comme si un être humain pouvait être défini ou réduit à la validité de certains documents de sa possession. Si « la nationalité est un référent juridique tandis que l'immigration est un processus social et démographique<sup>1132</sup> », les différences statutaires entre migrants sont réelles et reposent avant tout sur la validité en fonction de normes parfois équivoques et mouvantes de papiers d'identité. Déjà Isabel, avec un statut de réfugiée durant la Seconde Guerre mondiale, avait observé le traitement indigne réservé à ceux qui ne lisaient pas le français<sup>1133</sup>. Mais ce statut est généralement plus valorisant et d'accès moins long, il a d'ailleurs été proposé à Amalia<sup>1134</sup>.

« Les inégalités de traitement juridique réservés aux étrangers ne les distinguent pas seulement des nationaux. Elles distinguent entre étrangers eux-mêmes, selon le statut qu'ils possèdent, leurs possibilités d'en changer et leurs facultés d'accéder ou non à la nationalité française. Un même étranger connaît généralement plusieurs statuts au fil de son parcours en France, alors que dans le même temps la législation évolue<sup>1135</sup>. »

C'est malgré tout une préoccupation majeure des personnes catégorisées comme « illégales » ou « sans-papiers » que de parvenir à accéder à un statut leur permettant de bénéficier des mêmes droits que leurs voisins. Nous avons partagé la joie de la légalité d'Amalia enfin obtenue et qui lui permettait de voyager sans contraintes pour aller embrasser sa mère. La joie hurlée irradiait le téléphone. Elle brandissait son nouveau titre de séjour comme un diplôme ou un sésame. Amalia passait de l'ombre à la lumière, de cachée à exposée. Son existence en France pouvait être proclamée et criée au monde entier : elle n'avait plus besoin de baisser la tête et de se faire toute petite devant les policiers.

« Les « sans-papiers » en se revendiquant comme tels, manifestent en actes, contre la production d'une société étatique, qui engendre en effet des identités de papiers, définit des places écrites individualisées. Un état de fait que les « sans-papiers »

---

<sup>1131</sup> NOIRIEL Gérard, 2006, [1988], *Le creuset français. Histoire de l'immigration 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, Paris, 447 p. p.71.

<sup>1132</sup> DEWITTE Philippe (dir.), 1999, *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, La découverte, Paris, 435 p., p.8.

<sup>1133</sup> Gille Isabel, Opus cit. p. 48.

<sup>1134</sup> Elle dit avoir refusé de poursuivre une procédure qui l'obligeait à produire un récit mensonger (entretien n°1 p. 8 à 13).

<sup>1135</sup> ROHI David, 2003, *Discriminations légales et précarité : Algériens et Espagnols de France*, Mission de Recherche Droit et Justice, Paris, 169 p., p. 16.

contrecarrent en créant un mouvement de groupe mais qu'ils cautionnent aussi, en réclamant par force des papiers salvateurs<sup>1136</sup>. »

Je n'ai pas noté de revendication terminologique de « sans-papiers » ou « illégale », les femmes rencontrées lorsqu'elles employaient ces mots les utilisaient comme un constat qu'il fallait dépasser et effectivement elles mettaient en œuvre les conditions de l'obtention de papiers conformes, mais de manière individuelle. Le groupe servait d'appui aux stratégies individuelles : recherche d'avocat, conseils divers. Mais d'ailleurs la notion de groupe ou de communauté organisée n'existe pas en tant que telle dans les discours recueillis. Il s'agit plutôt d'individus, de « copinas » qui aident, se soutiennent, exposent leur expérience personnelle. Elles ont parfois aidé en amont à leur venue en France<sup>1137</sup>.

La formation en français a fait partie des stratégies employées. De plus, les cours de la Mairie de Paris délivrent à chaque auditeur une carte. Amalia arbore cette carte avec fierté, c'est sa carte d'étudiant, une carte qui est brandie car elle donne à voir une identité dont elle est fière et qui prouve une inscription sociale dans le pays de vie.

« Et moi, je ne suis pas retournée aux études, jusqu'à, jusqu'à... jusqu'à. Il y a deux années que j'ai demandé la nationalité française et il y a une amie qui m'a dit « Oui Anna, c'est mieux ça, ça, ça et... c'est la fille, une amie, une Colombienne, elle m'a dit « Non, Anna, commence à... faire la nationalité et à aller à l'école étudier » Et je suis allée étudier à... ici, aux cours de la mairie d'ici. Et ils sont très chers ici à (Nom de la ville de banlieue parisienne où elle habite actuellement) seulement le mardi, deux heures<sup>1138</sup>. »

Pour obtenir des papiers, il vaut mieux s'inscrire à des cours de français, et certains organismes procurent des cartes, des documents transitoires d'identité. La spirale des papiers ne fait que commencer, car pour obtenir des « papiers » les « sans-papiers » en ont une quantité impressionnante à amasser, stocker, classer. Chacun doit prouver le nombre d'années passées en France. Les preuves, sont des preuves de papier, mais qui ne sont pas forcément en conformité avec la réalité. De plus, il faut savoir faire le tri entre les « bons papiers » qui valent preuve et ceux qui ne servent à rien... comme le visa, par exemple. Ce qui paraît absurde, puisque contrairement aux autres preuves, il provient directement d'une

---

<sup>1136</sup> DARDY Claudine, 1998 [1991], *Identités de papiers*, L'Harmattan, Paris, 189 p., p. 6.

<sup>1137</sup> Anna, Amalia, Marisol et Monica sont entrées légalement sur le territoire en possession de documents valides (passeport et visa), qu'elles avaient parfois payé fort cher ou pour lesquelles elles s'étaient endettées.

<sup>1138</sup> Anna, Entretien n°1, p. 28 : « Y yo no volvi a estudiar, hasta, hasta... hasta, Il y a deux années que j'ai demandé la nationalité francesa y il y a l'amie qui me dit « Oui, Anna, c'est mieux, ça, ça, ça y... c'est la filla, una amiga, una Colombiana m'a dit « Non, Anna, commence à ... faire la nationalité y va a ir a el colegio étudier » Y je suis allée étudier a... aqui, al curso de la mairie de aca. Y sont très chers aqui à ---- (nom de la ville du 92 où elle habite actuellement), seulement le mardi, deux heures. »

administration qui gère et identifie les identités. Gérard Noiriel<sup>1139</sup> a d'ailleurs retracé l'apparition de la pièce d'identité<sup>1140</sup> en France, qui avec le Code de la nationalité ont façonné, selon lui, l'image de l'étranger.

Monica est arrivée il y a douze ans, mais n'a pas conservé de documents suffisants pour la première année.

M : « Il y a déjà onze ans. Parce qu'il y a un an j'ai pas de, pas de preuves d'habiter ici, pas de preuves (...) commence de 2000, 2000 que j'ai des preuves.

D : 2000 tu as des preuves. Mais quand tu es arrivée tu es arrivée avec un passeport non ?

M : Oui [mais] c'est pas suffisant ça.

D : T'as pas un visa d'arrivée ?

M : Oui.

D : Bah ! Mais c'est quand même une preuve que tu as, que tu es arrivée à ce moment là.

M : Oui, [mais] elle voulait des choses, [par exemple], des téléphones.

D : Téléphones ?

M : Des maisons, des loyers, déclarations de impôts, j'ai pas ça. J'ai fait tout ça en el année 2000 y la préfecture elle me dit que c'est de ce jour que je j'ai fait tout ça, ça ça me compte (...) bon j'ai dit je suis douze, douze ans. Pour moi c'est douze ans ici.

D : Douze ans, oui.

M : Pour la préfectura c'est onze ans<sup>1141</sup>. »

Mais chacune se plie aux exigences, car l'issue est celle de la reconnaissance, par le biais d'écrits nombreux de leur existence passée dans un lieu donné. Ces écrits quotidiens ont le pouvoir de certifier de leur présence et leur cumul donne le pouvoir d'accéder à de nouveaux papiers, ce qui serait l'une des « évolutions » des sociétés lettrées :

« Lorsque le dispositif d'écriture est plus sophistiqué, il semblerait que ce soit l'accumulation de papiers, leur production associée qui ait pouvoir, dans la vie courante du moins d'authentifier<sup>1142</sup>. »

Des quatre femmes rencontrées, comme d'Isabel, la continuité ou non de leur parcours et de leur résidence en France de manière non traumatique<sup>1143</sup> et moins sujette à exploitation, tient beaucoup à l'obtention de documents légalisant leur existence en France. Ce n'est pas

---

<sup>1139</sup> NOIRIEL Gérard, 2006, [1988], *Le creuset français. Histoire de l'immigration 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, Paris, 447 p.

<sup>1140</sup> Instituée pour les étrangers par un décret en 1917, elle devient obligatoire pour les Français en 1940.

<sup>1141</sup> Monica, Entretien n° 2 p. 8.

<sup>1142</sup> DARDY Claudine, 1998 [1991], *Identités de papiers*, L'Harmattan, Paris, 189 p., p.49.

<sup>1143</sup> Les différents travaux du chapitre « Migration, droit d'asile, femmes migrantes, sans papiers » in CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire (dir.), 2011, *Résister dans le travail et la migration, Colère, courage et création politique*, L'Harmattan, Paris, 292 p., pp. 115-279., montrent et démontrent dans divers contextes européens actuels (dont la Suisse), la souffrance dont sont victimes les migrants indésirables, les « sans papiers » qui deviennent des citoyens désaffiliés, ayant perdu le droit d'avoir des droits.

seulement leur accès au travail qui est en jeu dans cette quête, mais toute leur vie quotidienne, ordinaire régie par le manque et la peur. Le manque est celui du manque d'accès ou du manque de droits qui implique parfois le recours à la « débrouille » pour accéder à un abonnement de portable, à un bail (ou un accès aux soins, une Carte bleue etc.), la peur est celle quotidienne du contrôle, de la rétention, de l'expulsion. Mais de manière générale, on peut remarquer, à l'instar de Claudine Dardy, que « l'immigration rajoute de la dépendance à l'égard du papier, plus souvent que des possibilités de ruse ou de trafic<sup>1144</sup>. »

Marisol explique<sup>1145</sup> qu'il y a tout juste un mois, son ami a été enfermé pendant deux semaines à la suite d'un contrôle policier en sortant du travail. Elle n'avait pas de nouvelles, s'inquiétait de subitement ne plus pouvoir le joindre par téléphone. Son ami lui a dit par la suite qu'il n'avait plus son téléphone portable et ne se souvenait plus d'aucun de ses numéros. Ce n'est que quelques jours après qu'il s'est enfin souvenu du numéro d'un ami qui a pu prévenir Marisol de la situation. Il a fallu aller trouver l'avocat, celui qui « parle bien espagnol » et qui s'occupe de « presque tous » les immigrants, le payer mille euros, et avec l'aide d'amies, organiser sa défense, des garanties afin qu'il soit libéré.

Cette peur est donc justifiée, elle accompagne chaque récit est un élément fédérateur de la communauté – qui trouve un sens par rapport à une exposition aux mêmes dangers – et dont certains par expérience, connaissent les recours.

« L'itinéraire statutaire est un récit en soi. Souvent long, complexe et hardu pour le non spécialiste, il participe pleinement à la construction identitaire de la personne migrante. (...) La question des « papiers » est en effet pour l'immigré une question majeure et l'actualité en offre une illustration. Il est question depuis quelques années

---

<sup>1144</sup> DARDY Claudine, 1998 [1991], opus cit. , p. 95.

<sup>1145</sup> Marisol, entretien n°E2, pp.25-26 :

“MS : A él hace poco le agarraron del trabajo, cuando estaba saliendo del trabajo, las policías, del papeles, le pidieron documentos Estaba encerrado dos semanas. Acá, por...

(...) Después de...yo estoy bien preocupada. ¿Dónde estaba? ¿Qué paso? Todo eso. Nosotros con Amalia, pues que llama, que llaman por teléfono ¿no? ¿Qué es lo que pasa? no respondía, no respondía de teléfono. Después, después de tres días, él dice que no se acordó de sus números de nadie, dice que no se grabó pues, después de un amigo, después dice mas bien se acordó el número a su amigo. Lo han hecho hablar con una secretaria, él. El, él no habló con su amigo. Después la secretaria le llamo a su amigo de él, su amigo a mi me avisó, después mi amigo que estaba encerrado. Ella a ido al abogado, al abogado ahí, el abogado habla español bien. Todos los inmigrantes, casi la mayoría lo saca él. Mil euros he pagado para que salgara. Yo, ¿por qué hice?, porque él está solo acá, porque, yo me preocupaba de él ¿no? así yo le he digo a mi amiga, por mi, mis amigas son ellas, son desde, me han conocidas con ellas, porque son muy buenas.

Y todo, porque nos llevamos muy bien con ellas. No ahora, por vos he hecho eso, porque yo, como yo estaba trabajando, como yo no podia ir al abogado, todo eso.

Pues, lo tramites todo eso, ella a ido. ¿Qué es lo que ha pedido? la dirección de la casa, una persona tiene que tener con papeles. Para que salga como garantía. Yo, ¿de dónde iba yo conseguir?, ella Amalia claro me conocia también su amiga de ella tiene acá, vive, veinte años de Perú también, veinte año, ella tiene papeles, ella tiene hija, ella está estudiante, todo. Ella la señora fue, ha ido, claro como garantia, ha ido ella. Ella ha ido, salió. Por eso él me dice, Por lo menos ni con lo qué, con lo qué he sacado, por lo qué he estoy haciendo por él, yo,...

maintenant d'une catégorie sociale que seule une société scripturalisée est capable d'inventer : les « sans papiers ». Ils sont devenus les représentants emblématiques des immigrés. Le « choc des papiers », pour reprendre l'expression de Noiriel, c'est la rencontre de ces immigrés faiblement scolarisés, issus de sociétés de tradition orale, avec la bureaucratie lourde et complexe des sociétés modernes<sup>1146</sup>. »

Même si elles ne sont pas issues de sociétés de tradition orale, la bureaucratie et les méandres des applications juridiques sont longues, coûteuses et à l'issue incertaine pour les femmes rencontrées.

M : « Dix ans que je vis en France, dix ans.

D : Et vous avez demandé les papiers ?

M : En ce moment je commence à demander. Parce que c'est des, les papiers c'est, c'est demander, [pour] tous [ceux qui sont issus du] Pérou, c'est attendre dix ans. C'est pour ça que je attends dix ans. Parce que j'ai cherché un avocat [et] l'avocat me [dit pour] faire [ta] régularisation de papiers, c'est mieux que tu attends un an. Parce que j'ai... j'ai demandé à huit ans. [Et l'avocat m'a dit que c'était mieux] d'attendre dix ans. C'est sûr comme ça. Pour ça que je vais commencer juste en août à faire tous mes, mes...

D: Tous les dossiers ?

M : Tous les dossiers. Pour présenter à la Préfecture, parce que comme j'habite ici me corresponde -----, la préfecture de -----, mmm, c'est ça (*pause*).

D: Et vous n'avez pas eu de problèmes avec les papiers avant ?

M : Non. Jamais (rires), jamais, parce que tout le temps, je, j'achète mes tickets, j'ai pas de, de [problèmes] de rien.<sup>1147</sup> »

Monica qui demande ses papiers, précise bien qu'elle ne fraude jamais dans les transports en commun – lorsqu'elle évoque « le tickets » achetés – et qu'ainsi elle n'a jamais eu de problèmes. Elle n'indique pas que ces formes de précautions font appel à une crainte permanente d'avoir des « problèmes », c'est-à-dire d'être contrôlée par les autorités françaises.

Dans une recherche à partir d'entretiens croisés auprès de dix-sept familles, dont l'un des parents (Espagnol ou Algérien) a migré pour la France entre 1960 et 1970, David Rohi a tenté de reconstituer des itinéraires statutaires de chacun de leurs membres. Son étude a porté sur des familles ayant connu des périodes de précarisation. On peut certainement admettre que les résultats auraient été différents si cet élément avait été omis et que toutes les familles migrantes ne connaissent pas inexorablement la précarité dans leur histoire. Il n'en demeure pas moins que cette focalisation statutaire, pour écrire un parcours ou une trajectoire, aide à

---

<sup>1146</sup> ADAMI Hervé, « Le rôle de la littératie dans le processus d'acculturation des migrants » in colloque [www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Adami\\_Migrants\\_FR.rtf](http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Adami_Migrants_FR.rtf) consulté le 26/10/2013, p. 5.

<sup>1147</sup> Monica, Entretien n° 1, p. 5.

penser la migration comme une histoire de papiers ou par les papiers. Ce qui accompagne l'octroi, ou le chemin vers l'obtention de cet imprimé est souvent obscur et semé d'embûches.

« Le pouvoir discrétionnaire et la complexité d'une législation au caractère répressif mettent les étrangers dans une position difficile vis-à-vis de l'administration dans la mesure où l'issue de la plupart des démarches est perçue comme incertaine. A cette incertitude s'ajoute une impuissance relative en raison de voies de recours institutionnelles qui ne sont pas toujours efficaces ou accessibles, qu'il s'agisse de recours gracieux, hiérarchiques ou contentieux. Bien que des étrangers parviennent à se défendre selon d'autres voies, ces éléments contribuent largement à les définir comme sujets de droit précaires... On peut ajouter que cette incertitude se nourrit aussi de la méconnaissance des règles sur lesquelles se fondent l'administration pour prendre ses décisions, règles que peu d'acteurs maîtrisent<sup>1148</sup>. »

C'est un « sentiment d'injustice durable et étendu<sup>1149</sup> » provoqué par des précarisations multiples dues aux discriminations légales dont été victimes les familles interrogées, et plus spécifiquement de la deuxième génération, qui conclut cette étude. Hélas, quelques années après le constat ne semble pas plus optimiste et les conditions d'attente pour effectuer les demandes sont toujours aussi désastreuses :

M : « Et c'est..., a mi me correspond, moi j'habite ici, ... Saint-Denis. (*Souffle*)

D : Ah c'est à Saint-Denis.

M : Pour aller là-bas hay que le matin, hein ?

D : Mmm...

M : 5 heures, 5 heures le matin.

D : Mmm...

M : Il y a beaucoup de monde (*silence*) Mouais<sup>1150</sup>. »

On peut aisément comprendre alors les tentatives ou les souhaits d'acquérir la nationalité par le mariage, ce qui semble *a priori* plus aisé. Toutes, sauf Monica, l'ont évoqué : Amalia avec des expériences traumatiques d'entremises sexuelles par la « copina » qui s'était mariée pour obtenir des documents ; Anna par le questionnement sur un éventuel mariage avec le père de son fils afin de faciliter la procédure ; Marisol par l'évocation un peu rêveuse des Latinas qui trouvent en discothèque des maris français. Mais ces derniers sont de toute façon trop froids,

---

<sup>1148</sup> ROHI David, 2003, *Discriminations légales et précarité : Algériens et Espagnols de France*, Mission de Recherche Droit et Justice, Paris, 169 p., p.59.

<sup>1149</sup> Ibidem, p. 148.

<sup>1150</sup> Monica, Entretien n°2 p. 8.

pas assez *cariñosos*<sup>1151</sup> à son goût. Certaines l'évoquent comme une possibilité mais finalement aucune ne s'y résout.

---

<sup>1151</sup> À la fois tendre, affectueux, aimant.

## 4. Écritures en voyages

« Aujourd'hui c'est l'internet je lis mon message, el me répond, je regarde, je regarde comme ça, c'est tout <sup>1152</sup>. »

### 4.1. De la lettre à internet : les messages.

Monica possède une place tout à fait particulière par rapport à l'écrit. Elle est l'une des femmes interrogées avec Silvia BS et Maria London, qui déploie des usages les plus diversifiés des écritures de la distance : lettres, cartes postales, colis, courriels, textos. Avidée d'apprentissages, elle ne cesse pour autant de les cultiver dans une visée de communication avec ses proches si lointains. Au Pérou elle avait déjà, par sa profession une pratique de l'informatique. Elle avait même suivi des cours pour utiliser internet. L'ordinateur n'a donc pas été – contrairement à Amalia et à Anna – un nouvel instrument à apprivoiser. Cependant, son usage n'a pas été immédiat en France, faute de moyens financiers ; la possession d'un ordinateur a été subordonnée à un niveau de confort suffisant : accès à un logement, achat d'objets de première nécessité, etc. L'ordinateur, apparaît pour elle au même rang que la télévision dans les objets qui représentent une notion de confort dans la vie quotidienne.

Des quatre femmes apprenantes en langue française, Monica est la seule à évoquer les lettres comme moyen utilisé dans les échanges avec sa famille, mais cette pratique est ancienne et remonte avant l'usage quasi exclusif d'internet. Elle l'évoque avec son fils, le plus âgé de ses deux enfants :

M : « Avant oui, avant que n'ai pas d'internet ni tout ça oui. Ni de télé, c'est difficile avant. Ouais. Téléphoner. Acheter la carte, aller à la cabine. [Et] tout le temps je fais une lettre, tout le temps. Aujourd'hui, non. Aujourd'hui c'est l'internet je lis mon message, [Ils] me répond[ent], je regarde, je regarde comme ça, c'est tout.

D : Et depuis quand alors ? C'est depuis quand ?

M : Ohh.. A bien six ans

D : Ah oui.

M : Parce que y'a trois ans, trois, quatre, cinq, six ans de... que j'ai internet. Ouais <sup>1153</sup>. »

Il s'agit donc, à l'entendre parler, d'une vraie révolution dans leurs manières de correspondre. Grâce à cet outil leurs échanges sont à la fois plus rapides, plus immédiats. Il n'y a plus la nécessité de se déplacer à la Poste, de passer par un intermédiaire.

---

<sup>1152</sup> Monica, Entretien du 26/04/11 p.19.

<sup>1153</sup> Monica, Entretien du 26/04/11 p.19.



Ce qui est plus étonnant est que le téléphone était également directement lié au déplacement et subordonné à un lieu – la cabine – auquel il fallait ajouter la tâche précédente de l’achat d’une carte. Internet a réduit toutes les démarches et a multiplié la fréquence des échanges car ils sont devenus plus faciles et quasiment instantanés.

M: « Tous les mois !

D : Tous les mois une lettre. Mmm.

M : Tous les mois

D : Elle était longue cette lettre ou c’était juste un petit mot pour leur dire « coucou » ?

M : Oui... Pour faire ça ouhh, j'ai... dans la nuit j'ai fait la lettre, « ça va, comment.. » beaucoup de choses, en espagnol. Après je fais, tic, à la Poste. [Et] ma fille la première me [répond], me fait la réponse

D : Ouais, pas ton fils, c’était ta fille qui répondait ?

M : M... Les deux, parce que un [jour] fait un, une feuille. [Et] mon fils une feuille. Normalement [ils m’envoyaient] deux feuilles.

D : Ah !

M : Une feuille de ma fille, une feuille de mon fils. [Et] pour mon anniversaire, tout le temps ils m'envoient des ... des [cartes] des...

D : Des cartes ? Non ?

M : Des cartes, ouais.

D : Et vous vous envoyiez des cadeaux par la Poste ?

M : Avant, avant tout le temps ils m'envoyaient des cartes. Aujourd'hui non, (*rires*) aujourd'hui c'est que l'internet. Il y a des cartes et c'est [eux qui choisissent et ils me l'] envoient avec la musica tout ça. C'est un changement total à cause de<sup>1154</sup>. »

Le changement est radical, « total » dit Monica, elle ne passe plus sa nuit à écrire sa lettre mais l’usage, même immatériel des cartes demeure, comme celui du message même si le support et la facilité à le produire sont totalement différents. Si les messages électroniques sont lus et attendus (« la messagerie que m'envoient mes enfants, en espagnol, je regarde si [ils] m'envoient des messages<sup>1155</sup> »), cela n’a pas été toujours le cas. Auparavant, l’ordinateur était muni d’une caméra et l’usage était surtout de conversations filmées de part et d’autre. C’est très certainement cet usage qui prendra de nouveau le dessus lorsque l’achat ou le remplacement du matériel sera opéré.

« De temps en temps quand je entre pour, pour voir des... des choses et là juste il y a mes enfants (voix aiguë) toc, toc. Y me dit « bonjour » « ça va ? ». Je parle avec 20 minutes, 40 minutes avec eux. Y ça va. Mmm. Avant il y avait la [caméra, mais la caméra elle] ne marche pas.

D : Ah ?

M : [Et] s'est fini (*rires*) et je voulais acheter [mais] j'ai pas, j'ai pas aller acheter. Parce que normalement aujourd'hui tous les...

D : Ordinateurs

---

<sup>1154</sup> Monica, Entretien du 26/04/11, p. 20.

<sup>1155</sup> Idem, p.18.

M : Les ordinateurs ils viennent avec la...la caméra dedans.  
D : Intégrée. Oui,  
M : Intégrée. Avant il était tout acheter les trucs et tu mets ici<sup>1156</sup>. »

Ces usages dépendent donc non seulement de l'accès aux outils mais également de l'état du matériel et des progrès technologiques réalisés. Aurélie Beaune qui s'interroge sur les usages des TICE au niveau A1. 1<sup>1157</sup>, s'appuie justement sur les outils sociaux présents dans l'environnement des personnes pour fonder son analyse qui en promeut une utilisation élargie dans le cadre d'apprentissage de la langue.

« Ce modèle d'analyse prend ses sources dans les travaux de l'école russe de psychologie du développement humain à partir de la thèse historico-culturelle défendue par L. Vygotski dans les années 30 et diffusée, en France, dans le courant des années 60 : l'apprentissage, avant d'être le fait d'individus isolés, est d'abord un phénomène social qui se déroule dans des contextes culturellement déterminés. L'activité humaine s'y organise et s'y développe au moyen des outils dont disposent les individus, qu'il s'agisse du langage ou de tout autre artefact présent dans les milieux où ils évoluent<sup>1158</sup>. »

En revanche, les problématiques liées aux usages des langues ne sont pas altérées. Ce qui était auparavant écrit en espagnol le demeure, et l'usage de la langue maternel, *a fortiori* à l'oral, reste prévalent dans les échanges familiaux.

« L'internet, pareil. [Seulement la communication personnelle] communication avec mes enfants, c'est tout. [Mais] après tout [en français, français, français. En espagnol très peu, c'est seulement] la messagerie que m'envoient mes enfants, en [espagnol], je regarde si [ils] m'envoient des messages, quelque chose, après je change, je cherche tout [en français, français, français].

D : Et qu'est-ce que tu cherches sur... internet ?

M : ... quelque chose que je ne comprends, de... de l'école. Je cherche. Vocabulaire de, de... de verbes.

D : De verbes ?

M : Des verbes.

D : Mmmm Le Bécherel te, te suffit pas. (*rires*)

M : Bah ici (*montre l'ordinateur*) c'est mieux.

D : Ah c'est mieux par internet.

M : Ouais, mmm, je le, je le note après je le garde. [Oui mais je] la note je ... ça reste dans ma tête.

D : Oui t'es obligée de le réécrire.

M : Mmm. Quelque chose pour acheter, internet, quelque chose pour voir, non,

D : Ah les meubles les choses comme ça ?

---

<sup>1156</sup> Idem, p. 19.

<sup>1157</sup> Niveau défini par le Cadre européen commun de référence pour les langues qui définit six niveaux de compétence dans une langue étrangère. A1-A2 sont les niveaux élémentaires, B1-B2 les niveaux intermédiaires et C1-C2 les niveaux avancés. Le niveau A1.1 est validé par le DILF (diplôme initial de langue française).

<sup>1158</sup> BEAUNÉ Aurélie, 2011, Synthèse De Master 2 Professionnel, Université Paris Descartes, [Http://www.adjectif.net/spip/spip.php?page=forum&id\\_article=103](http://www.adjectif.net/spip/spip.php?page=forum&id_article=103) consulté le 10/12/13.

M : Si. Pour voir [et] après j'[y] allais [malgré tout].

D : Comme quoi par exemple ?

M : (*respire*) Des meubles, pour ranger, des placards, des tout ça. Ouais. Mmm. Y c'est intéressant parce que [par] internet c'est pas plus cher que.

D : Oui.

M : Que, que aller...

D : Que dans le magasin ouais<sup>1159</sup>. »

Les usages d'internet sont donc multiples pour Monica. En plus des messages et conversations familiales quotidiennes en espagnol, elle utilise les moteurs de recherche en français pour la syntaxe et comme appui à ses cours de langue. Elle s'en sert également pour effectuer ou préparer des achats importants. L'ordinateur, et plus spécialement avec l'accès à internet est un outil d'écritures quotidiennes tout à fait polymorphes.

« L'ordinateur permet une nouvelle fusion : l'auteur des signes peut être son propre éditeur. Sur le clavier, il dispose de nombreux types de caractères. (...) Notre position face à ce que nous écrivons a changé. La possibilité de déplacer à volonté des paragraphes entiers, d'intégrer à l'écran des parties d'autres textes, donne au producteur un degré de liberté inimaginable auparavant (...). Mais l'ordinateur personnel, dans son usage le plus banal d'instrument sophistiqué d'écriture et d'impression, comme dans ses usages plus récents qui font de l'utilisateur un navigateur dans les réseaux informatiques, a réintroduit le pouvoir de l'écriture dans un nouveau type d'interaction<sup>1160</sup>. »

Cet outil qui est encore absent de nombreuses de salles de cours et de dispositifs d'apprentissage – comme les cours suivis par ces apprenantes – s'introduit dans les environnements quotidiens de la plupart des foyers, même si le niveau de maîtrise est loin d'être homogène. Amalia a un usage moins intense que Monica, mais utilise la messagerie de manière régulière et sait effectuer quelques recherches. Elle possède d'ailleurs un ordinateur personnel, mais n'ayant pas d'abonnement internet, utilise celui de ses patrons pour communiquer. Elle a attendu des années avant d'en posséder un et a d'ailleurs décommandé un de nos rendez-vous pour le faire réparer, tant sa valeur et son utilité sont des éléments importants à ses yeux. Dans sa petite chambre, il est surtout utilisé par son fils et elle pour regarder des films.

« Tout le monde pense que moi je parlais français avec la télévision. Pour moi, c'est pas vrai. Parce que cinq ans, je suis sans télévision. Même si j'habitais ici, à cet hôtel. J'ai le droit télévision, mais j'ai pas acheté un télévision, j'ai acheté un télévision, malheureusement, la télévision, elle marche pas, seulement DVD.

---

<sup>1159</sup> Monica, Entretien du 26/04/11 p. 18.

<sup>1160</sup> FERREIRO Emilia, 2000, *L'écriture avant la lettre*, Hachette, Paris, 253 p., p. 241.

D : Ah, d'accord !

A : Et je peux pas regarder la télévision dans cinq ans<sup>1161</sup>. »

Amalia a donc un usage audiovisuel de son ordinateur personnel, elle qui adore parler a finalement approfondi son apprentissage linguistique non par la télévision, mais par le visionnage de DVD. Cependant, nous avons pu, une fois qu'elle a eu déménagé, échanger et communiquer des textes par messagerie électronique, ce qu'elle ne faisait que de manière très ponctuelle auparavant. C'est dire si l'usage quasiment unique de l'audiovisuel était contraint par la non connexion à internet. Une fois cet empêchement dépassé, elle a pu avoir d'autres emplois de son ordinateur notamment les messages écrits en français.

« Plusieurs recherches ont mis à jour leurs apports aux progressions des apprenants relevant du niveau A1.1 : parmi ceux dont nous avons traité, nous retenons la désacralisation de l'écrit que les outils d'écriture numérique favorisent et qui permettent aux apprenants de dépasser leurs appréhensions liées au passage à l'écrit<sup>1162</sup>. »

Hélas, tous et toutes n'ont pas les mêmes facilités d'accès ni les mêmes soutiens leur permettant d'appivoiser dans l'informel cet apprentissage. Les utilisateurs proches manquent parfois de patience ou de temps pour accompagner ou seulement laisser à disposition un outil qu'ils se sont appropriés :

A : « Non, de l'ordinateur, jamais, jamais, jamais. Mon fils toujours il me dit « Maman [viens faire ça, viens faire ça] » [moi] jamais. (*Renifle*)

D : Non.

A : Non.

D : Parce que, des fois, sur l'ordinateur ça s'affiche quand l'orthographe n'est pas juste.

A : Si. Le [problème] c'est que toujours j' [arrive] tard. [Par exemple] il y a un mois que je commençais l'hôtel et que je changeais tout. [Et] quelques fois, il y a les garçons dans la chambre de mon fils. [Et sinon], (se gratte la gorge) il y a mon fils qui regarde un film « ah je voudrais » « ah maman tout à l'heure, tout à l'heure » Il est comme ça « tout à l'heure, tout à l'heure, tout à l'heure » [et c'est comme ça que ça se passe] « tout à l'heure<sup>1163</sup> ». »

L'usage est donc une nouvelle fois en corrélation directe avec un accès aisé et individuel de l'objet. Il faut se sentir à la fois capable de l'utiliser – sans regards extérieurs – mais également autorisée à éventuellement endommager l'appareil. Anna qui reproche à son fils de le monopoliser refuse de l'utiliser même lorsque ce dernier l'y invite.

---

<sup>1161</sup> Amalia, Entretien n°1, p. 7.

<sup>1162</sup> BEAUNÉ Aurélie, 2011, Quelles utilisations des TICE pour l'apprentissage du français langue étrangère au niveau A1.1 ? Analyse d'usages de formateurs et d'apprenants adultes migrants peu ou pas scolarisés. Mémoire de Master 2, sous la direction de M. VÉNIARD (Université Paris-Descartes), p. 117.

<sup>1163</sup> Anna, Entretien n° 2, p. 17.

Marisol, quant à elle, n'évoque même pas l'ordinateur : elle n'a pas eu la nécessité d'en acheter un pour ses enfants – comme probablement Anna a dû le faire pour son fils – et aucun usage antérieur à la migration n'est mentionné. On peut supposer sans trop de risques d'erreurs, qu'elle fait partie des personnes décrites comme appartenant à la « fracture numérique ». Le voyage sera donc encore très long pour elle avant que de naviguer avec plaisir dans les écritures numériques.

Cependant en peu d'années, elle a déjà progressé de manière importante dans l'usage de son téléphone portable. A son arrivée en France, elle désespérait de ne pas pouvoir appeler ses enfants, aujourd'hui elle montre avec joie et fierté les nombreuses photographies stockées dans le petit appareil.

Les autres femmes manipulent leur téléphone de manières différentes. Si Amalia possède un modèle des plus récents et performants, Monica et Anna détiennent des modèles plus simples mais qui leur permettent également d'envoyer des textos et de prendre des photographies. Elles disent écrire en général de courts messages par texto, quelques mots, uniquement à destination de personnes en France, mais elles en ont toutes pris l'habitude.

Là encore, un objet a modifié les routines et son amplification ainsi que sa sophistication accrue oblige à une pratique textuelle de plus en plus complexe. Ces apprentissages n'ont posé visiblement aucune difficulté majeure aux femmes concernées. L'étendue de ces usages est tellement répandue et leur évolution si rapide qu'elles ne se sont peut-être pas senties isolées dans l'acquisition de ces nouvelles habitudes de communication. Si un nouveau téléphone devait remplacer l'ordinateur dans le futur, il est probable que Marisol, sans être précurseur, ne serait pas en reste et irait rejoindre ses amies écrivaines du numérique.

#### 4.2. Écritures du voyage : le coût de la lecture et autres cadeaux

Envoyer un objet aux personnes restées au pays d'origine, est un geste d'attention particulièrement partagé par les migrants. A l'occasion de fêtes, d'anniversaires, il est courant de vouloir expédier un cadeau à ceux que l'on aime. Cependant, pour ces pays l'acheminement est non seulement onéreux mais très aléatoire. Les cadeaux sont donc à la fois un goût et un coût. Si on peut envoyer directement l'argent par des banques spécialisées en transactions internationales, il n'en va pas de même avec les objets, aucun mode de livraison ne paraît aussi fiable que les personnes appartenant à son cercle de connaissance.

M : « Normalement à mon fils je lui envoie

D : Oui, des habits.

M : Des habits, non des choses, ouais, des habits.  
D : Mais ça ça passe par les amis qui vont au Pérou ?  
M : Oui.  
D : C'est un autre circuit, l'argent c'est automatique.  
M : C'est maman, oui.  
D : Et le...tout ce qui, habits ou... cadeaux, matériel ça passe par quelqu'un en fait ?  
M : Ouais.  
D : Et donc ça dépend des voyages des uns et des autres, c'est pas fixe ?  
M : Ouais, c'est pas fixe, non. [Par] exemple [maintenant] en l'été, l'été tout le monde va aller à Pérou les vacances. [Et] des gens y me téléphoner, [et ils me disent] « Monica tu veux de quelque chose pour envoyer ? » « Oui, oui ». [Et ça] se paye, hein, c'est pas... c'est pas gratuit  
D : Ah ! Ah ça je ne savais pas, ah ! on paye.  
M : Non, non, non. Ah oui ! on paye [et] le kilo ça coûte 10 euros.  
D : 10 euros le kilo, ah oui, ah oui c'est très cher !  
M : Si je veux envoyer, ah oui c'est très cher. [Mais] c'est... [Comment] est-ce que [ça se dit] ? C'est la... si tu envoies avec ta copine normalement il va arriver.  
D : Oui : c'est sûr.  
M : C'est sûr. [Par] la Poste c'est.... Jamais j'ai envoyé [par] la Poste. J'ai fait peur que... Bon là-bas si, [mais] là-bas je ne sais pas quand, mmm.  
D : Y'a eu beaucoup de vols ?  
M : Ouais, y se perd les choses, mmm...  
D : Mmm, oui, donc tu préfères payer plus cher mais être sûre.  
M : Sûre oui. Y si j'envoie je n'ai pas j'envoyais beaucoup, beaucoup, hein. J'envoyais trois. Minimum cinq kilos. C'est tout, pas beaucoup. Ni quinze, ni vingt. Ouais, normalement c'est quatre, cinq kilos c'est tout.  
D : Et c'est toujours avec la même personne ou non pas forcément ?  
M : Non différent. C'est des personnes que je connais bien... que je fais confiance.  
D : Mmm, donc même si tu les payes c'est des gens que tu connais, d'accord<sup>1164</sup>. »

Marisol également évoque les habits, les baskets, bijoux qu'elle envoie à ses enfants. Il faut en amont être renseignée sur la taille, les envies, les besoins des personnes concernées. Ce n'est pas toujours facile, lorsque les contacts quotidiens sont absents d'être au fait des goûts de chacun. Anna évoque la difficulté de trouver des vêtements et des chaussures à la mode pour sa fille, alors qu'aux Etats-Unis, plus proches de la Colombie, tout paraît beaucoup moins cher et beaucoup plus enviable. Marisol est très fière d'avoir pu envoyer des gourmettes en or à ses enfants et Amalia expédie, dès qu'elle le peut des médicaments très onéreux à son frère. Faire les magasins est aussi une manière de penser aux siens, de porter attention à leur existence, de les imaginer, de se rapprocher d'eux par la quête de ce qui pourrait leur procurer du plaisir, leur aller. Ils participent grandement aux liens sociaux et aux marques d'affection qui les cimentent tout en valorisant leur expéditeur. Ces envois sont peu fréquents et nécessitent une préparation importante : le choix des objets, leur poids, la

---

<sup>1164</sup> Entretien Monica n° 2, p. 23.

nécessité de n'oublier personne. Les cadeaux sont aussi paradoxaux : Monica envoie du café à sa maman au Pérou, pays producteur de café. Ils sont l'occasion d'échanger les goûts <sup>1165</sup> du quotidien et de partager l'exotisme réciproque de la distance.

Ces pratiques, extrêmement anciennes, puisque des listes de cadeaux entre souverains et hauts-fonctionnaires de l'Antiquité sont étudiées et discutées à l'époque moderne <sup>1166</sup>, analysées dans leur dimension symbolique d'échange de don et contre don par Marcel Mauss <sup>1167</sup>, renvoient aux usages diplomatiques ancestraux comme aux usages contemporains de la famille <sup>1168</sup> et des relations sociales.

D : « Et quand tu leur envoies un colis, tu leur écris un petit mot à côté ou pas, non ? Pas forcément ?

M : Ben... non, non, non.

D : Non, tu donnes les sacs à la personne qui va les voir.

M : Les sacs, il y a une liste. Une liste.

D : Ah d'accord.

M : Une liste, les choses [par] exemple tee-shirt [pour] Caroline, le rouge [pour untel], parce que là-bas...

D : Ah oui d'accord.

M : Là-bas elle arrive la valise, après il y a une liste, c'est ce paquet c'est par là, mmm, lalala, (*rires étouffés*) voilà. [Pour qu'ils ne se disputent pas] « c'est pour toi, non c'est pour moi, non, non » [Pour que] tous[aient] quelque chose. Voilà. Chacun.

D : Et donc en général, il y a ta fille et ton fils dans les cadeaux, il doit y avoir ta maman, c'est ça?

M : Maman et après il y a ... comment s'appelle, ma cousine, ma [cousine] et un autre. <sup>1169</sup>»

Le cadeau porte en lui le message, il n'y a pas nécessité d'en dire plus, l'écrit n'apporterait pas plus d'indication que l'objet en lui-même. En revanche, il sert à distribuer et à désigner sans ambiguïté car ce qui importe c'est que chacun ait le sien propre et que personne ne se

---

<sup>1165</sup> Monica envoie des habits et de la nourriture à sa famille : des chocolats, du Nutella, du fromage comme le Caprice des Dieux. Le typiquement « français » est revisité à l'aune de ses pratiques quotidiennes et non des canons alimentaires de spécialités régionales.

<sup>1166</sup> Andrée Herdner en 1944, évoque les écritures administratives, rédigées en accadien étudiées par J. Friedrich et qui font état d'une liste de cadeaux envoyés par le roi d'Ugarit, au « Soleil » c'est à dire au roi des Hittites. cf. HERDNER Andrée, 1944, « J. Friedrich. — *Hethitisch-Ugaritisches* », *Syria*, 1944, vol. 24, n° 1, pp. 130-133. url : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria\\_0039-](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-) PARROT André, 1965, « Andrée Herdner. Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra - Ugarit de 1929 à 1939 » in *Syria*, Année 1965, Volume 42, Numéro 3 p. 393 – 394. [7946\\_1944\\_num\\_24\\_1\\_8398\\_t1\\_0130\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-1965_42_3_393-394). Consulté le 02 janvier 2014.

<sup>1167</sup> MAUSS Marcel, 1925, *Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925), T. 1, (1923-1924) Presses Universitaires de France, pp. 30-186, <http://www.jstor.org/stable/27883721>

<sup>1168</sup> Cf notamment MONJARET Anne, 1998, « L'argent des cadeaux », in *Ethnologie française* nouvelle série, T. 28, No. 4, *les cadeaux : à quel prix ?* (Octobre-Décembre 1998), pp. 493-505, Presses Universitaires de France <http://www.jstor.org/stable/40990036>, consulté le 02/01/14

<sup>1169</sup> Entretien Monica n°2, p. 21-22.

sente ni oublié ni lésé dans la répartition. La liste est donc indispensable, elle a le pouvoir d'arbitrer les dons, d'ordonner et de vérifier l'acheminement aux destinataires.

Mais les cadeaux ce sont aussi ceux qui sont effectués sur place dans une relation directe, sans intermédiaires. Ainsi, l'un des objets les plus fréquemment échangés, évoqué dans les entretiens est le magazine.

Anna comme Monica possède des magazines qu'on leur a donnés ou qui ont été jetés dans l'hôtel et sauvés de la poubelle par leurs soins<sup>1170</sup>. Elles sont adeptes et habituées de ces deuxièmes ou troisièmes lectures, car parfois des échanges permettent à un(e) troisième lecteur(trice) de profiter du magazine. La sœur d'Anna, par exemple, participe à cette circulation de lectures, il lui arrive aussi de donner des magazines à Anna ce qui la remplit de joie car elle adore ça !

Une petite table chez Monica est ensevelie de magazines récoltés chez ses différents employeurs ; ils forment plusieurs piles constituées par tailles. Elle m'explique effectuer un tri de temps en temps pour ne conserver que ceux arrivés plus récemment ou non encore lus. Même à l'intérieur de son domicile la circulation semble ininterrompue, même si elle s'achève souvent à la poubelle.

Les livres sont aussi des objets que l'on s'échange ou que l'on se prête. Anna, par exemple, n'achète pas de romans ou d'ouvrages de lecture-plaisir, mais elle a déjà essayé d'en lire quelques-uns, elle se souvient particulièrement de l'un d'entre eux :

« Jamais je, non. Je, jamais, j'ai jamais acheté un [livre], je le lis. [Voyons, oui, quel livre ?] Je lis la matière de un [livre] de... voilà je n'ai pas arrivé à [comprendre] rien du tout. Il y a... una copina de mi amiga, Matilda<sup>1171</sup>. »

Cette amie lui a effectivement prêté un ouvrage en français sur la religion bouddhiste, Anna dit n'avoir rien compris. Elle a abandonné la lecture qui lui semblait si ardue et a rendu le livre en question à sa propriétaire. Mais aujourd'hui elle aimerait bien acheter un livre qui lui fait envie :

A : « (...) Yo pense à acheter un [livre de...celui qui est très connu ici, très célèbre, en espagnol], mmm, de Code de Vinci.

D : Ah oui Code Vinci, oui, Vinci Code.

A : [Je] voudrais [l'] acheter en [espagnol] Il y a la copina de moi qui me dit « Non, Anna, c'est mieux que vous l'achetez en [français] »

D : Ah ! Et alors vous allez le lire en français, vous avez commencé ?

A : [Et moi non], je ne l'ai pas acheté. Je ne l'ai pas acheté, je voudrais l'acheter en

---

<sup>1170</sup> Entretien d'Anna n° 2, p. 6.

<sup>1171</sup> Entretien d'Anna n° 2, p. 19.



[espagnol], je dis parce que je voudrais [apprendre] beaucoup de choses hace, en [espagnol], peut-être en [français] il y a des cosas que [je ne vais pas comprendre et je ne l'ai pas, je ne l'ai] pas acheté<sup>1172</sup>. »

La langue fait obstacle, barrage. Elle ne va pas acheter et investir dans un livre qu'elle ne pourra peut-être pas comprendre. En même temps, elle ne souhaite pas contrecarrer les ambitions que son amie a pour ses lectures (qui doivent être en français), en se procurant une version espagnole. Les lectures sont donc directement associées aux personnes qui encouragent ou prescrivent ces pratiques. Anna préfère ne pas s'opposer à son amie : elle n'achètera pas le livre. En espagnol, en revanche, elle se remémore une lecture qui lui avait procuré du plaisir et qu'on lui avait offerte :

« Ah non ! en espagnol, oui je lis. Il y a un Colombien qui a amené un livre de la Colombie sur la, la, la, la drogue des États-Unis qui vient de Colombie. Tout, quand les gens passent la drogue, bon ça fait ouhh... peut-être vingt ans, sur la drogue, je l'ai lu. Un grand livre, bien grand, un livre comme ça (*montre un livre*). Mais il racontait les histoires de beaucoup de maffiosi (...). C'était sur ça, il parlait de tout ça, comment les gens la passaient, les souffrances qu'ils avaient, les problèmes. Tout, complètement tout sur la drogue. Et c'était, mais c'était, c'était intéressant. Parce que ça parlait de la Colombie, des maffieux de la capitale et tout ça.

D : Et c'était quand vous l'avez lu, celui-là ?

A : Mmm, il y a vingt ans<sup>1173</sup>. »

La personne qui prête ou donne l'ouvrage est immédiatement associée au souvenir de lecture et ce, quelle que soit la distance avec l'événement et même lorsque toute trace matérielle du livre a disparu, c'est dire l'importance de cet élément. Monica elle, paraît plus indépendante dans ces choix de lecture, même si on l'a déjà noté précédemment, elle a également un souvenir très vif et ému de cadeaux livresques (le vieux livre de langue). Elle bénéficie également des dons de ses patronnes en matière de magazines et des quotidiens distribués dans le métro :

M : « Après je lis les journaux [du] métro.

D : Ah oui ! les journaux gratuits.

---

<sup>1172</sup> Entretien d'Anna n° 2, p. 19.

<sup>1173</sup> Entretien d'Anna n°2, p. 20 :

« Ah no, en español, oui je lis. Il y a un colombien qui a amené un livre de la Colombie sur la, la, la , la droga de los Estados Unidos a Colombia. Tout, cuando la gente pasa la droga, bueno eso hace ouhh..., póngale veinte años, sobre la droga, lo leí, un libro grande, mas grande, un libro como este (*montre un livre*). Pero hablan de historias de muchos mafiosos (...) Sobre eso, o sea habla de todo eso, como pasaba la gente, los sufrimientos que tenían, los problemas. Todo mas que todo sobre la droga. Y era, pero era, era interesante. Porque hablan de Colombia, de mafiosos de la capital y tout ça

D : et c'était quand vous l'avez lu, celui-là ?

A : Mmm, il y a veinte años »

M : Les journaux *Métro y 20 minutes*, c'est tout.  
D : Ah oui.  
M : J'adore ça.  
D : Et ça tu les achètes (*montre les revues*) ou tu...  
M : euh... me le donne. Parce que il y a une dame qui, la, la dame que je vais le samedi. Ah lala. Tous les jours elle achète. (*Petits rires*) Si no c'est ça, c'est l'autre. Après elle lit, après elle me le donne.  
D : Ah d'accord !  
M : Après elle je le lis bien, après je, jette. Ouais c'est ça.  
D : D'accord  
M : Sinon, non.  
D : Oui, oui, ça circule.  
M : Ça passe, ça passe.  
D : Alors que les livres, les romans tu les achètes ?  
M : Oui.  
D : C'est toi qui les choisis ?  
M : Je, je si, j'achète en Gibert [mais] Gibert occasion, c'est pas... neuf non,  
D : Oui  
M : C'est de l'occasion, mais bon, il est en bon état, j'achète ça, 3 euros, 4 euros, 5 euros, ça dépend. De Poche c'est à 3, y comme ça c'est à 5. Ouais. Si j'achète. J'achète mes dictionnaires, quelque chose que je. [Par] exemple je veux, je vais acheter la histoire de... il y a une histoire d'un livre, comme ça, hein. 20 euros ça coûte le livre. No que le, la semaine dernière j'ai allé et puis c'est fini me dit le monsieur de la Fnac. C'est un livre de l'histoire de... Tu te souviens de la, de la fille qui s'est perdue, que... elle s'est perdue beaucoup de temps et après a los 18 ans il a, il a ..., il a retour... il s'est, [comment] est-ce que se dit ?  
D : Elle avait été kidnappée<sup>1174</sup>. »

Monica qui est la seule femme rencontrée à affirmer acheter des ouvrages pour son plaisir, va l'assouvir à moindre prix, d'occasion. Une fois encore c'est une lecture qui circule de mains en mains, de première main en deuxième, car il paraîtrait déraisonnable d'investir vingt euros dans un livre neuf qui est si vite épuisé, quand on peut se le procurer, quelque temps après, à cinq euros. La lecture « ça passe, ça passe » dit-elle, les livres voyagent et font également voyager, même pendant les transports.

#### 4.3. Traces en mobilité

Le métro, les transports en commun sont des espaces et des moments où l'esprit peut s'évader, s'échapper du quotidien. Ce sont des moments récurrents et fréquents dans la vie des femmes interrogées qui doivent bien souvent, dans la même journée, changer une à plusieurs fois d'employeur et donc de lieu de travail. Le déplacement, est transformé de seule

---

<sup>1174</sup> Entretien Monica n° 2, p. 15.

contrainte en un moment parfois agréable et tourné vers soi. Le temps du voyage n'est alors pas un temps perdu, mais un temps offert, un moment que l'on s'offre. Anna a par exemple des rituels très précis dans ses lectures du métro : le lundi par exemple c'est le jour du magazine *femme actuelle* :

« Ah non, [par exemple] *Femme actual* je le lis [par exemple, voyons], je lis *Femme actual* ici (*me le montre*) si, [par exemple], *Femme actual*, il y a des lectures ici, [sur, sur] la santé

D Oui.

A: Sur la santé et tout ça je [le comprends], sur la santé (*tourne les pages du magazine*) il a beaucoup de choses intéressantes y yo tout le, ne sais pas, mais tous les lundis j'achète *Femme actual* y yo tout le lis. Je suis dans le métro, je lis tout. Je [comprends] beaucoup. [Par exemple, ça je] le lis...

D: Les journaux gratuits vous les prenez dans le métro ou pas ?

A: Si. Ah si, oh si, yo lis tous les jours *Métro* y...

D : Ouais.

A : [Ce qu'ils donnent, ce qu'ils donnent dans] le métro [je le] lis. [Par exemple, les accidents, des choses comme ça, intéressantes, je les lis].

D : Oui, donc tous les jours vous lisez du français.

A : (plus fort) Tous les jours, yo tout la semana, il y a ma sœur... me donno quand je fini par exemple je vous lis « l'aller et el retour ». Eso, entonces yo le retour, [et par exemple] el jeudi je prends este journal y je lis. Il y a muchas, muchas choses interessantes, si. Toujours je lis, toujours. Il y a beaucoup de choses intéressantes dans le journal. J'adore.<sup>1175</sup> »

C'est un moment où lorsque c'est possible, en fonction de l'affluence, on peut s'adonner à des pratiques pour le plaisir, sans crainte d'empiéter sur un temps de travail ou de tâches domestiques, de devoirs. Paradoxalement le temps de transports collectifs devient alors un temps à soi, tourné vers son plaisir, que l'on peut prévoir et anticiper. Monica ne dispose pas les mêmes objets tous les jours de la semaine dans son sac à main. Les week-ends c'est relâche pour les livres mais pour Monica le lundi c'est jour de roman :

M : « Et lundi c'est, je mets le livre, je mets des choses.

D : Ah c'est parce que tu allais chez ta copine que tu n'as pas pris de livre ?

M : Mmm.

D : Ah d'accord.

M : Non.

D : Si tu étais partie au travail tu aurais pris un livre par exemple ?

M : Oui, parce que je lis dans le métro.

D : D'accord.

M : Mmm.

D : Et donc quand tu prends un livre pour lire dans le métro, tu prends quoi ...un livre...un roman ?

M : Comme ça, un roman<sup>1176</sup>. »

---

<sup>1175</sup> Entretien d'Anna n°2, p. 16-17.

<sup>1176</sup> Entretien de Monica du 26/04 p. 16.

Marc Augé qui a observé finement les activités du métro il y a quelques années, échafaude une liste de lectures possibles, auxquelles il faudrait ajouter aujourd'hui les écrans, qu'ils soient de téléphone ou plus spécialement dédiés à la lecture, comme les liseuses électroniques. Le métro n'a cessé d'être, même avec les évolutions technologiques, un lieu de lectures multiples :

« Si l'on regarde de près, on s'aperçoit que les activités du voyageur de métro sont nombreuses et variées. La lecture y occupe encore une grande place, majoritairement (bien que certaines lignes soient plus intellectuelles que d'autres) sous la forme de bandes dessinées ou de romans sentimentaux comme ceux de la série Harlequin. Ainsi l'aventure, l'érotisme ou l'eau de rose se déversent dans les cœurs solitaires d'individus qui s'appliquent avec une constance pathétique à ignorer leur entourage sans rater leur station<sup>1177</sup>. »

Cette intimité logée au milieu d'un collectif ignoré et balisée par un temps précis est paradoxalement la condition d'un moment de lecture personnelle. Si le lieu est partagé, l'activité demeure individuelle, même pratiquée simultanément par d'autres voyageurs. Chaque usager du métro a d'ailleurs éprouvé ou observé le sentiment de gêne qui s'empare du lecteur lorsqu'il s'aperçoit qu'un de ses congénères lit par dessus de son épaule l'ouvrage ou le journal qu'il parcourt. Cela peut passer pour une incorrection majeure, comme si implicitement la lecture était un espace personnel réservé, un îlot de vie privée, qu'il conviendrait de respecter même dans la société très serrée du métropolitain. Espace collectif majeur, les transports en communs sont également l'espace de l'intime en voyage et transportent les rêves et les réflexions intérieures de multiples individus.

« Où s'en va vagabonder la pensée de ces héros de la lecture, cependant que s'égrène le chapelet sans surprise des gares successives, pensée rendue plus insaisissable encore de se plier aux séductions d'une image ou d'un récit ? La question peut s'inverser, formulée par un écrivain (Georges Perrec<sup>1178</sup>) qui s'inquiète du sort du texte : « Le texte, qu'en devient-il, qu'en reste-t-il ? Comment est perçu un roman qui s'étale entre Montgallet et Jacques Bonsergent ? Comment s'opère ce hachage du texte, cette prise en charge interrompue par le corps, par les autres, par le temps, par le grondement de la vie collective ?<sup>1179</sup> »

Pour autant la dimension collective et le regard des autres ne sont pas oubliés dans ces pratiques personnelles. On pourrait même dire qu'il est consécutif aux lectures que l'on

---

<sup>1177</sup> AUGÉ Marc, 1986, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, Paris, 119 p., 60.

<sup>1178</sup> PERREC Georges, 1985, *Penser /Classer* Hachette, Paris, Note de l'auteur.

<sup>1179</sup> AUGÉ Marc, 1986, *Opus Cit .*, p. 61.

s'autorise, aux activités que l'on accepte ou pas de dévoiler publiquement. Jamais le voyageur n'est à l'abri du regard des autres et il le sait bien. Monica et Anna choisissent comme les autres lecteurs, les lectures du métro et celles qui ne le seront pas. Le leurre du repli sur soi, n'est que pratique sociale partagée. Alors, même individuelle, la lecture n'en demeure pas moins une activité collective, car tacitement reconnue comme usage accepté et acceptable dans ce lieu de vie. Le choix de l'ouvrage ou de l'activité pratiquée en public n'est donc pas anodine, elle n'est pas le fruit du hasard mais bien celui d'une mise en scène de la situation de lecture, une présentation de soi<sup>1180</sup> aux autres. C'est une manière de s'exposer à autrui et la pudeur de Monica l'empêche de réaliser publiquement certaines pratiques personnelles :

M : « Je voulais amener al métro ça, hein (*grand sourire*) (...) Pero ... je pense que tout le monde me va à regarder tricoter (*rires*) et tout j'aime pas ça. Que me regarde, non. C'est mieux lire, je prends mon livre por el métro<sup>1181</sup>. »

Le tricot révèle une part trop intime de Monica, elle ne souhaite pas divulguer ce pan de sa vie à l'extérieur. Toute la retenue de Monica est contenue dans le choix des rêves qu'elle peut solitairement exercer en public : elle lit pour ne pas être vue des autres.

Au contraire pour Amalia le métro est une scène de rencontre, une possible confrontation joyeuse à l'altérité. Elle n'évoque aucune lecture mais l'écoute et le dialogue avec les passagers pour apprendre à mieux maîtriser le français. Pour Amalia le métro ou le bus sont avant tout des espaces de communication partagée. Ce qu'elle dit de son besoin de contacts humains a été démontré à chacune de nos sorties où elle parvenait à tisser des liens avec nombre de personnes croisées :

« Par exemple quand j'écoute un mot que dit... par exemple « Excellent » o « jamais », je dis :  
- « Comment ? Qu'est-ce que ça veut dire ça jamais ? Ah beh ! Qu'est-ce que ça veut dire? »  
- « Ça veut dire ça, ça. »  
- « OK, jamais, jamais, jamais » dix fois, vingt fois, « jamais, ça veut dire ça, ça veut dire ça. »  
Et comme fou, comme folle dans le métro. Ah ! **Faim** de parler<sup>1182</sup> »

Pour Amalia le métro, avant d'être un espace de lecture est avant tout celui de la rencontre avec l'autre :

---

<sup>1180</sup> GOFFMAN Erving, (1<sup>e</sup> édition : 1959, *The presentation of Self in Everyday Life*) ACCARDO Alain ( trad.) 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1- La présentation de soi*, Les éditions de Minuit, Paris, 251 p.

<sup>1181</sup> Entretien de Monica du 26/04 p. 31-32. Et p.11 au sujet de lecture dans le métro.

<sup>1182</sup> Entretien d'Amalia n°1, p. 7.

« Le métro parce qu'il nous rapproche de l'humanité quotidienne, joue le rôle d'un miroir grossissant et nous invite à prendre la mesure d'un phénomène que sans lui nous risquerions ou peut-être essaierions d'ignorer (...).<sup>1183</sup> »

Que ce soit la jeunesse ou la langue, l'expérience de l'altérité, confirme ou questionne sur le systèmes d'appartenances, de références qui constituent chacun. En cherchant l'autre, c'est bien le sens de son parcours qu'Amalia interroge quotidiennement. À des périodes où elle tente de redéfinir son chemin et celui à venir, le métro lui offre une scène d'expérimentation journalière des choix et des voyages à venir :

« Mais déjà le métro m'avait enseigné que l'on peut toujours changer de ligne et de quai, et que si l'on n'échappe pas au réseau, il permet pourtant quelques beaux détours.<sup>1184</sup> »

---

<sup>1183</sup> AUGÉ Marc, 1986, Opus Cit., p. 28.

<sup>1184</sup> AUGÉ Marc, 1986, Opus Cit., p. 117.

## **Synthèse Émergences :** **écritures exposées, écritures dissimulées**

Cette dernière partie traitait des écritures ordinaires telles qu'elles ont été observées ou exprimées au cours de l'enquête. Exposées ou camouflées, elles naviguent parfois d'un statut à l'autre, en fonction des contextes et des transformations de la personne.

Les écritures transportées, serrées près de soi, sont parfois cachées, dissimulées au fond des sacs, les sacs des dames. En parvenant à extraire l'intimité de leurs contenus, ce sont des révélations d'écritures qui jaillissent : un cahier et un livret d'apprentissage pour celle qui dit détester apprendre, un carnet et un répertoire pour celle qui affirme ne pas détenir d'écrits. Les sacs à main, par leur proximité avec leurs propriétaires servent de révélateurs d'identités rêvées ou en construction. Cependant leurs contenus varient en fonction des lieux et des situations de vie de leurs propriétaires dévoilant et dissimulant tour à tour les multiples facettes de chacune.

Les photographies des écritures enfouies prises à cette occasion permettent de regarder plus attentivement les usages scripturaux qui accompagnent chaque support. Le cahier de Marisol montre des écritures variées : tableaux, listes, numéros de téléphone ainsi que des essais multiples de traduction de mots usuels. Il s'agit bien d'un apprentissage informel en cours. Le manuel, en plus de son intérêt classique, tient lieu d'objet protecteur. L'agenda d'Anna ne tient pas compte des dates préinscrites et ne semble pas régi par un ordre d'écriture même si son auteure retrouve précisément chaque élément qu'elle y a inscrit. Il s'agit d'écritures multiples : comptables, pratiques avec codes d'entrées et horaires, recettes de cuisine, etc. Son répertoire est ordonné selon un autre classement qu'alphabétique, probablement par affinités entre personnes et va au-delà d'une visée pratique (conservation de numéros de personnes décédées ou de numéros caducs), même si de la même manière que pour l'agenda, Anna sait exactement où est située l'information qu'elle recherche et sa validité.

La pratique des écritures sur des carnets est elle très singulière, Monica tricoteuse-rêveuse, tisse comme la tante Filo de Maria London, un sens, une histoire sur le papier, puis défait son ouvrage. Anna qui, avec « un récit » ou « une série de dates tracées », correspond aussi à la définition du journal intime de Philippe Lejeune, entremêle différentes traces. Les récits sur soi prennent donc des formes particulières pour chacune, conservés précieusement, publiés ou

jetés méthodiquement, ils appartiennent à l'intime et permettent de se relier ou délier avec le monde environnant.

Dans les domiciles, les bibliothèques observées sont très contrastées et révèlent des rapports divergents à l'écriture. D'une simple étagère à un pan de mur de la pièce de vie, leurs organisations et contenus dénotent des usages variés d'écrits dissemblables. Ce qui paraît commun est cette propension au rêve et à l'imagination, chacune évoquant des ouvrages et des personnes absents ainsi que la présence d'écrits de leur propre production (d'apprentissage, intimes, ouvrages publiés) dans les bibliothèques.

D'autres écritures sont présentes et visibles du visiteur dans les domiciles. Sur sa table basse, Anna est submergée par différents écrits administratifs qu'elle ne comprend pas et dont elle attend des éclaircissements par les personnes qui ont accès à son logement. Elle dépose aussi des magazines qu'elle affectionne et s'énerve contre le rangement à effectuer dans ce mélomélo. Monica, range par piles les magazines de même taille et expose devant ses yeux (le Frigidaire) les documents qu'elle appréhende d'oublier. L'exposition sert à la rassurer.

En revanche, certains écrits sont cachés un moment comme le cahier d'Isabel afin d'être par la suite montrés à leurs destinataires premiers (enfants), voire étendus (lectorat de l'APA). C'est lorsque la personne se sent prête et s'autorise à s'exposer que le dévoilement peut s'opérer. D'autres écritures peuvent également alternativement être cachées puis montrées, il s'agit des documents d'identité notamment lorsque la personne passe d'un statut à un autre (légalisation par exemple).

Enfin, il y a les écritures qui circulent, soit parce que c'est leur vocation : lettres, messages internet, textos ; soit parce que certains écrits (ouvrages, revues) sont prêtés, offerts, vendus ; soit encore parce que leur usage est d'être utilisé pendant que la personne voyage. Là encore les perceptions sont variées même si certaines pratiques se révèlent communes (lecture dans le métro, texto etc.).

Dans tous les cas, non seulement les usages de l'écrit sont variés, en quantité importante, mais se révèlent d'un grand impact pour la personne concernée. Qu'elles soient réflexives, démonstratives, mémorielles ou voyageuses, les écritures, même ordinaires, se situent dans l'intimité de chacune.



**Chapitre 10 :**  
**Discussion générale,**  
**conclusions et perspectives**

## 1. Discussion générale : Perspectives d'éducation

« L'écriture ordinaire, celle du quotidien, si elle implique l'emploi de modèles, de codes, de formes inculqués, n'en est pas moins créatrice de lieux propres, supposant fixation et durée. Même dans ses formes les plus humbles et les plus soumises, elle a les traits qui caractérisent les stratégies<sup>1185</sup>. »

L'écriture, elles disaient ne pas en détenir de personnelle. Or, après de longs moments, ce sont des traces variées et multiformes qui jaillissent des sacs ou des recoins secrets où elles étaient soigneusement rangées. Écritures d'apprentissage, commémorative, domestique, elles envahissent le quotidien et ne sont pas perçues comme impersonnelles ou anodines par leurs propriétaires. Elles les dévoilent d'une autre manière que les paroles ou les gestes. En ce sens, elles rejoignent des recherches sur la littératie<sup>1186</sup> entendue comme entrée dans la culture écrite qui signalent l'intrication entre écritures et contextes socio-culturel et biographique des scripteurs<sup>1187</sup>.

Les enjeux d'apprentissage et de domestication de ce support sont bien réels et constants. Cette partie propose de synthétiser les enjeux d'apprentissages et de (trans)formation à l'œuvre à travers des pratiques d'écritures.

### 1.1. Notions d'intimités (mémoire, retour sur soi, rêve)

Se raconter, se livrer peut être envisagé comme une marque d'impudeur, d'irrespect des distances, des convenances sociales. Se dévoiler, mettre à nu sa sensibilité peut se révéler effrayant à la fois pour le narrateur mais également pour celui qui en reçoit témoignage. L'intimité ne se réduit pas à l'évocation de l'expérience ou de l'autobiographie, elle va au-delà et même parfois en deçà. Comme un territoire très sensible de nature à dévaster son narrateur, il prend parfois des détours ou des chemins de traverse pour éviter le gouffre

---

<sup>1185</sup> CHARTIER Roger, 1996, Opus Cit., p.13.

<sup>1186</sup> FIJALKOW Jacques, FIJALKOW Yona & PASA Laurence, 2004, « Littératie et culture écrite » in BARRE de MINIAC Christine, BRISSAUD Catherine & RISPAIL Marielle (dir.), *La littératie conception théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture*, L'Harmattan, Paris, 354 p., pp.53-68.

<sup>1187</sup> « Même à un niveau de maîtrise de l'écrit peu élevé, les productions écrites présentent des propriétés que l'on peut mettre en rapport avec l'histoire personnelle et les conditions de vie des personnes. (...) Une telle analyse confirme donc l'intérêt qu'il y a, pour les recherches sur l'illettrisme, à faire appel à une définition large de la littératie qui considère l'écriture comme une activité socio-culturelle inscrite dans un contexte social. », Ibid. p. 64.

d'émotions trop violentes. C'est notamment ce qui s'est déroulé pour des expériences extrêmes, des traumatismes incommensurables que les acteurs voulaient chasser à jamais de leur mémoire et que les témoins non plus n'étaient pas prêts à entendre. Les génocides, les traumatismes de guerre font partie de ces événements qui ne sont pas forcément dicibles ni entendables facilement mais dont le récit est fondamental pour tous. Ils façonnent et leur souvenir hante à jamais la personne qui les a subis, alors même que le refus de l'évoquer peut être scandé comme une nécessité de survie<sup>1188</sup>. C'est pourquoi il est délicat de proposer la biographisation d'expérience comme seule alternative à l'apprentissage linguistique traditionnel, même si certains en font un usage de formation exceptionnel – Isabel Gille – en est l'exemple parfait. Cependant, il lui a fallu du temps et beaucoup de pudeur, avec un discours toute en retenue, comme détaché de ses affects pour parvenir à élaborer son histoire. Dans certaines familles il est d'usage de dire qu'« il y a des choses que l'on garde pour soi », c'est alors que d'autres usages, d'autres manières d'évoquer les mots surgissent, l'écriture devenant l'un des moyens de les figurer ou de les effleurer. L'intimité vient alors se loger au détour de mots simples, parfois même dans une épure, l'évocation seule subsiste, mais l'émotion demeure vive pour le scripteur.

C'est également ce qu'évoque Silvia Baron Supervielle :

D : « Je veux dire que le récit de soi n'est pas forcément...

S : Non bien sûr,

D : Une façon impudique de se livrer

S : Non et d'ailleurs ça n'a pas beaucoup d'intérêt. Ce qui est mystérieux, dans l'écriture ( ) est très intime mais aussi est à part disons, de la vie qu'on peut avoir, courante, intime avec des êtres, enfin je. Et c'est très lié à l'amour mais c'est un amour ( ) inapplicable dans la vie courante. Disons l'amour avec lequel je travaille quand j'écris et qui est là tout le temps et qui en plus comprend le cœur, le corps, tout l'être est un amour finalement, qui n'est pas possible dans la vie, qui reste inaccompli dans la vie. Et donc qui s'accomplit plus ou moins, plus ou moins, à travers cette espèce de fleuve de l'écriture, qui, qui sort. Et c'est ça qui est très beau. Et qui disons, après vous revient d'une certaine façon. Et vous donne une certaine plénitude. Vous comprenez. Mais en fait c'est très séparé disons, de la vie personnelle. Voilà ce que je voulais vous dire.

---

<sup>1188</sup> On peut bien sûr évoquer Jorge Semprun qui écrit p.254 : « J'avais été mis en demeure de choisir entre l'écriture ou la vie. (...) Tel un cancer lumineux, le récit que je m'arrachais de la mémoire, bribe par bribe, phrase après phrase, dévorait ma vie. Mon goût de vivre du moins, mon envie de persévérer dans cette joie misérable. J'avais la certitude d'en arriver à un point ultime, où il me faudrait prendre acte de mon échec. Non pas parce que je ne parvenais pas à écrire : parce que je ne parvenais pas à survivre à l'écriture plutôt. Seul un suicide pourrait signer, mettre fin volontairement à ce travail de deuil inachevé : interminable. Ou alors l'inachèvement y mettrait fin, arbitrairement, par l'abandon du livre en cours. » SEMPRUN Jorge, 1994, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, Paris, (collection Folio, 2005), 397 p., mais également le récit de Paul Felenbok qui témoigne de son histoire après s'être tu pendant soixante ans dans la pièce de théâtre *Ceux qui restent*, (mise en scène David Lescot) et qui fait partie des enfants survivants du Ghetto de Varsovie (Théâtre Silvia Monfort février-avril 2014, puis 03/03/15 au 21/03/15 au Théâtre de la Ville, Paris).

D : Oui, c'est en même temps très intime et très...

S : C'est très intime c'est très fort mais c'est une chose qu'on aurait pas pu vivre avec personne. C'est une chose qui, disons, c'est comme... une voie par laquelle on cherche à se sauver et aussi à trouver un dieu et aussi... bon disons, à accomplir un amour qui est presque impossible à accomplir de cette façon-là dans la vie courante et... c'est la vie même. C'est la vie même, qu'on peut pas avoir dans la vie courante. C'est plus que la vie. ( ) (*rires*) Est-ce que je m'explique ou bien ?...

D : Oui, j'aimerais que vous me, continuiez ; pourquoi c'est plus que la vie, parce que c'est la vie rêvée, c'est la vie.

S: ... parce qu'il y a une intensité, non. Dans tout ce qu'on peut sentir. Le sentiment, le cœur, les sens tout. Une intensité dit, qui ne veut pas, qui ne va pas se heurter à une réalité contrariante, qui ne va pas se heurter avec des murs. Qui continue son chemin en pleine liberté et. Qui a beaucoup de force et c'est une joie de, de... C'est aussi une souffrance parce que on n'arrive pas à s'adapter aux mots. Non c'est ça qui est terrible. Mais c'est une joie de continuer, de continuer, dans cette voie qui s'ouvre peu à peu, comme ça devant vous. Voilà. Mais il y a des livres ratés (*rires et silence*)<sup>1189</sup>. »

La trace peut être intime, dans sa signification ou par l'évocation qu'elle engendre, (dans les carnets d'Anna par exemple) mais ce que nous apprend Silvia B.S., est que le moment d'élaboration de cette trace, l'action d'écriture, est un temps intense qui comporte une charge émotionnelle vive, une expérience qui serait « plus que la vie » dans une autre dimension de compréhension et de sentiments.

### 1.2. Les fils : tricoter sa vie, tisser sa toile, construire du sens

Le désir humain serait symboliquement lié au tissage<sup>1190</sup> et de nombreux ouvrages associent tissage, écriture et création. Monica, à travers son tricot, rappelle cette symbolique et l'incarne pragmatiquement en s'attelant à la lecture très ardue et technique du magazine de couture. Ses rêves la poussent vers de nouveaux apprentissages, qui lui paraissent ludiques tant ils figurent des pratiques anciennes reliant son passé, son présent et ses songes. Sa pratique du tricot est à relier avec celle de son journal où elle se remémore quotidiennement ses faits, les évalue, valide ses actions pour en détruire ensuite la trace scripturale : elle pratique les textes sous ces différents aspects, mais toujours dans une certaine dimension onirique, voire nostalgique.

---

<sup>1189</sup> Entretien S. BS, p. 5-6.

<sup>1190</sup> Dans la mythologie antique, Arachné, simple mortelle, douée pour l'art du tissage, est frappée par la navette et sa tapisserie déchirée en lambeaux par la déesse Athéna pour avoir eu le désir de se mesurer à elle et de produire un tissu encore plus remarquable. Son orgueil et son défi (même s'il est réussi) engendrent le courroux de la déesse et la poussent au suicide. Sa pendaïon sera transformée par Athéna en mode de vie et elle deviendra ainsi araignée.

« Texte veut dire tissu ; mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou moins caché, le sens, (la vérité), nous accentuons maintenant dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile. Si nous aimions les néologismes, nous pourrions définir la théorie du texte comme une hyphologie (*hyphos*), c'est le tissu et la toile d'araignée<sup>1191</sup>. »

Cette quête de sens transparaît clairement dans les écrits de Monica mais elle est également présente dans ceux d'Anna et de Marisol qui en écrivant veulent s'appropriier des bribes du réel (appropriation linguistique ou matérielle) ou conserver des traces des disparus (personnes décédées inscrites dans le carnet d'Anna). La trace, même la plus ordinaire – le vocabulaire patiemment traduit – évoque la volonté de comprendre le réel, dans une visée d'appropriation, sinon de maîtrise.

Elle est bien évidente pour les écrivaines qui par leurs récits veulent donner du sens à une trajectoire qu'elle soit personnelle ou familiale. Les multiples textes produits, consultés, le sont dans une recherche constante de compréhension, d'entendement qu'ils soient présents, passés ou à des fins plus projectives. La nostalgie a une part de choix dans ces recherches de compréhension du monde et de soi-même. En cela, les écritures de la migration – même si la nostalgie ne saurait être le seul fait de la mobilité territoriale – comporte une spécificité puisque d'emblée elle se positionne en un « hors-lieu » qui signifie littéralement exil comme le souligne Karima Lazali dans son article « Figures du hors-lieu<sup>1192</sup> ». Tisser, écrire afin de donner un sens ou de démêler du sens dans son expérience serait donc une des données importantes dans les écritures ordinaires ou littéraires des femmes rencontrées.

L'apprentissage serait donc la voie ultime de la quête de sens : littéralement apprendre à tisser, apprendre un sens nouveau, un nouvel accord entre soi et le monde. Comme pour les jeunes ou les enfants<sup>1193</sup>, la réussite d'un apprentissage est lié au sens que la personne peut lui attribuer ou pas. Dans le cas de l'écriture ou de la langue il s'agit non seulement de comprendre le réel à travers un autre prisme langagier de référence et de subjectivisation mais

---

<sup>1191</sup> BARTHES Roland, 1973, *Le plaisir du texte*, Le Seuil, Paris, 101 p., p.101.

<sup>1192</sup> LAZALI Karima, 2009, « Figures du hors-lieu », in *Le Coq-héron* 3/ 2009 (n° 198), p. 152-156. URL : [www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2009-3-page-152.htm](http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2009-3-page-152.htm). « L'exil n'est donc pas réductible au fait de quitter sa terre natale, ses proches ou le familier de son environnement. Et pourtant, la traversée des frontières pour vivre ailleurs peut quelquefois se vivre comme une perte irréversible, irrémédiable et exclure de toute possibilité de parole signifiante, c'est-à-dire subjectivante pour le sujet et ses descendants. »

<sup>1193</sup> CHARLOT Bernard, BAUTIER Elisabeth, ROCHEIX Jean-Yves, 1992 *Écoles et savoirs dans les banlieues... et ailleurs*, Armand Colin, Paris, 253 p.

également de tisser sa vie dans cette langue nouvelle, comme le fait Isabel lorsqu'elle témoigne de sa trajectoire de vie par écrit, en français.

Pour autant, écriture et langue ne sont pas dissociées, ni dans l'apprentissage ni dans les pratiques d'écritures. Trouver le mot juste, s'assujettir à la langue de l'Autre, utiliser un langage métissé sont des préoccupations raisonnées sur la place que le scripteur désire occuper dans la société. Trouver sa langue, son accent c'est peut-être une manière de saisir sa propre singularité.

Le sens n'est pas cantonné au sens qui est produit de manière consciente, il y a également dans le cas de l'écriture un sens qui échappe au scripteur qu'il soit débutant ou confirmé. Cette production qui dépasse le contrôle de soi peut devenir une quête incessante, comme une recherche de soi par soi dans des territoires fantaisistes tels que l'est « le pays de l'écriture » pour Silvia Baron Supervielle.

### 1.3. Formel, non-formel, informel<sup>1194</sup>. Relations aux personnes et aux savoirs

« Dans le faubourg Saint-Marceau, des peintres sur porcelaine travaillant le soir et ne pouvant par la suite, ni assister aux cours, ni aux lectures, se cotisent pour payer une personne qui leur redit ce qu'elle a entendu au Conservatoire ou au Palais National et leur répète les morceaux qui y ont été lus. Les peintres sur porcelaine l'écoutent en travaillant. (...) Les lettres témoignent d'une vive sympathie pour les lectures faites au peuple et les signalent comme un des meilleurs moyens de moralisation.<sup>1195</sup> »

Les cours du soir témoignent à la fois d'une visée politique (moraliser ou éduquer le peuple) extérieure aux personnes concernées mais également d'une certaine admiration pour ces travailleurs qui s'astreignent à un apprentissage malgré leurs faibles moyens (financiers, de loisirs). Cette double représentation est associée aux moyens complémentaires dont les gens usent ou qu'ils inventent afin d'y parvenir. Dans cet extrait un seul auditeur est inscrit aux cours institutionnels mais tout un groupe en bénéficie par la retransmission systématique qu'il effectue auprès de ses pairs.

---

<sup>1194</sup> Ici ce sont les usages les plus courants (même si cette division est contestable) de cette terminologie qui sont utilisés, en plus de l'article de BÉZILLE Hélène, BOUGÈRE Gilles, 2007, « De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation » note de synthèse in Revue française de pédagogie, n°158, janvier-mars 2007, pp. 117-160, déjà cité, on peut se référer à l'observatoire compétences emploi sur la formation continue et le développement des compétences de l'Université du Québec à Montréal, juin 2013, volume 4, n° 2, consulté le 15/06/14 <http://www.uce.uqam.ca/les-bulletins/90-notions-formel-informel-nonformel.html?catid=19%3Ajuin-2013-volume-4-numero-2>

<sup>1195</sup> SOUVESTRE Émile, 1850, « Rapport de M. Émile Souvestre à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique », le 21 mars 1850» in MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES, Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, Premier compte –rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris. 43p. (archives historiques de la ville de Paris, cote 13135), p.11.

Dans l'apprentissage linguistique des adultes<sup>1196</sup>, aujourd'hui il est de la même manière très difficile de dissocier ce qui est de l'ordre du formel et de ce qui ne relève que de l'informel. Très souvent les deux espaces s'interpellent et se stimulent. Ainsi, l'amie gardienne d'Anna représente à la fois pour elle un personnage important d'éducation informelle mais également un moteur ou un soutien à une inscription aux cours institutionnels. A l'inverse, les cours formels (très peu nombreux) suivis par Marisol sont l'occasion de développer des outils d'apprentissage non formel avec son cahier. Les deux notions interagissent et n'entrent pas systématiquement en compétition. A ce titre la définition de l'informel que pose un géographe urbain s'accorde avec ce qui a été constaté :

« Simplement est informel ce qui échappe à une régulation publique explicite, ce qui ouvre largement le champ des possibilités et évite que nous confondions informalité et clandestinité. En réalité, dans de nombreuses situations, l'informel est omniprésent et s'expose au grand jour : il constitue même le régime normal de bien des fonctionnements urbains – notamment en matière économique et résidentielle. Il concerne toutes les activités de production et de biens, même les plus sophistiquées.<sup>1197</sup> »

Car, si Marisol cache son cahier et son livre d'apprentissage, il n'est pour autant pas certain que le terme de clandestinité soit approprié. En effet, lorsque je découvre ces objets, elle en éprouve de la fierté et ne cherche pas à se soustraire ni à mon regard sur eux ni au fait qu'elle en est la propriétaire et l'auteure. Il est de plus certain que ces deux supports sont régulièrement portés à la vue d'autrui puisque des indications d'itinéraires, des numéros de téléphone y figurent. Le terme de clandestinité, s'il est poétique, ne recouvre pas ici une réalité tangible, puisque même ce qui est caché dans le discours est amené à être exposé physiquement.

Les objets ont ainsi leur importance dans leur aspect attractif. Leur aspect (carnet « chic » d'Anna, carnets soignés de Monica), taille (maniabilité), origine (la copina), influencent des usages et des appropriations. Est-ce la nécessité d'écrire qui pousse à l'acquisition de ces supports ou leur possession qui incite à leur usage ? La réponse ne va pas de soi. Ces objets s'inscrivent dans des pratiques et des références culturelles (cadeau commercial de la banque, guide touristique, revues) qui circulent de manière ordinaire dans le nouvel espace de ces femmes. L'appropriation de la culture écrite passe également par les objets, les supports ou les médias (ordinateurs), sans qu'on puisse toujours savoir ce qui a été initiateur à l'usage.

---

<sup>1196</sup> Il est probable que ce soit également le cas pour les enfants qui apprennent en de multiples lieux en- dehors de l'école.

<sup>1197</sup> LUSSAULT Michel, 2013, L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre, Le Seuil, Paris 297 p. , p. 110.

Ces pratiques, s'inscrivent dans une culture matérielle de l'écriture, dans laquelle ces femmes agissent et interagissent.

Par ailleurs, les demandes de dictées d'Anna reposent sur l'idéalisation d'une pratique institutionnelle mais se situent dans les différents espaces d'apprentissage rencontrés (les cours comme les personnes tierces). Les pratiques formelles s'étendent sur celles qui ne le sont pas et si les cours avaient été observés il est fort probable que maintes pratiques informelles d'apprentissage les auraient jalonnées réciproquement (aide des pairs, etc.). Les personnes qui accompagnent les femmes dans leurs apprentissages linguistiques ne sont pas non plus réduites à un espace ou un rôle mais impulsent une dynamique qui génère des pratiques d'acquisition sur différents rivages de leurs existences.

« Apprendre est un processus engageant tout l'être et baignant dans les relations à autrui, proche et lointain, réel et représenté, présent et passé. (...) Ainsi la dimension de relation complète-t-elle celle de processus<sup>1198</sup>. »

Monica évoque son formateur comme une personne-ressource : il semble incarner à la fois quelqu'un de très important pour elle ; elle ne cesse de se référer à lui, alors que paradoxalement elle n'a pas tissé, ou même tenté, de relations personnelles ou privilégiées en-dehors de l'espace du cours. Ce qu'il représente suffit à Monica pour en faire un personnage éblouissant dont elle est avide d'apprendre et qui la lance finalement sur la voie d'un apprentissage autonome et indépendant.

De l'autre côté de la relation pédagogique, Blandine Rui évoque en quoi le contact entretenu avec l'une de ses apprenantes a pu aider cette dernière à se construire :

« L'étrangeté de l'Autre devenait donc autre chose que du rejet et de l'hostilité, l'étrangeté de l'Autre devenait hospitalière. Autrement dit, l'enseignante était un point d'étrangeté auquel Zohra pouvait s'identifier et à partir duquel elle pouvait apprendre/se transformer<sup>1199</sup>. »

Ce qui semble à la fois caractériser les situations d'apprentissage réussies et les relations de formation, c'est que leur adhésion passe par un engagement de la personne de manière large et vaste qui ne cloisonne (tout du moins en pensée) ni les situations ni les personnes à une étiquette précise. On peut postuler que cet espace non clos est provoqué notamment par la

---

<sup>1198</sup> BERCHOUD Marie, MALLET Claire & RUI Blandine, 2013, « Notions et pratiques en dialogue » in BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 29-33, p. 30.

<sup>1199</sup> RUI Blandine, 2013, « Travailler à sa liberté de sujet dans la rencontre avec une langue étrangère. Une approche anti-utilitariste et humaniste pour un apprentissage des langues » in BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 61-79 p. 78.



particularité du travail d'apprentissage linguistique en situation de migration, qui passe aussi par une reconfiguration identitaire et certains organismes de formation se sont déjà saisis de cette spécificité pour élaborer des axes de travail. C'est ce qu'évoque Marie-Christine Noireaud à la fin de son travail de thèse portant sur des femmes pondichériennes en apprentissage linguistique :

« L'espace de formation peut être un outil de construction d'un nouveau statut de sujet en situation d'interculturalité. En identifiant certaines conditions nécessaires à la réussite de ce processus, nous pouvons alors proposer une typologie des critères de ce que pourrait être, en général, "l'être-sujet en situation interculturelle de formation" »<sup>1200</sup>

Cependant, ce qui est très signifiant avec les personnes rencontrées c'est que ce processus de changement ne se limite pas au cadre institutionnel des séances. Isabel Gille illustre tout à fait ce mouvement identitaire qui navigue dans différents espaces possibles de formation : l'informel<sup>1201</sup> avec lequel elle a appris la langue au contact des locuteurs, le formel<sup>1202</sup> dans lequel elle apprend tardivement l'écriture et pour lequel les rencontres humaines (formateurs, personnes de l'accueil, autres apprenantes) deviennent essentielles et stimulantes, l'autoformation lorsqu'elle s'initie en solitaire à la rédaction de son histoire, le non-formel<sup>1203</sup> lorsqu'elle sollicite son entourage pour des améliorations de son récit. Si les espaces de formation sont multiples, le temps de l'apprendre possède également une durée propre à chacun(e) rarement superposable aux durées des formations formelles.

#### 1.4. Le temps de l'apprendre : discontinuités et mises à distance

« Moi j'ai toujours voulu apprendre, toujours, parce que j'aime étudier. Au Pérou j'étudiais pas mal, j'aime tout ce qui est écriture, lettres, tout, tout. Oh, Mon Dieu<sup>1204</sup> ! »

---

<sup>1200</sup> NOIREAUD Marie-Christine, BIARNÈS Jean (dir), 2007, thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *La question du sujet en situation interculturelle de formation: le cas de femmes pondichériennes*, Université Paris XIII, 350 p, p.331.

<sup>1201</sup> L'apprentissage informel est en lien avec les activités de la vie quotidienne, du travail, de la famille et des loisirs. Il ne répond à aucune organisation préalable ni structuration (en termes d'objectifs, de temps ou de ressources).

<sup>1202</sup> L'apprentissage formel ou institutionnel correspond à celui qui a lieu dans un contexte organisé et structuré (dans une institution d'enseignement ou de formation, même sur le lieu de travail), et qui est explicitement désigné comme apprentissage (en termes d'objectifs, de temps ou de ressources)

<sup>1203</sup> L'apprentissage non-formel est intégré dans des activités planifiées qui ne sont pas explicitement désignées comme activités d'apprentissage (en termes d'objectifs, de temps ou de ressources) mais qui comportent un important élément d'apprentissage.

<sup>1204</sup> Monica, Entretien n°1, p. 5 : « Y yo siempre he querido estudiar, siempre porque a mi me gusta estudiar. Yo en Perú estudiaba bastante me gusta todo que es escritura, letras, todo, todo. Oh dios mío! »

Cet extrait de l'entretien de Monica pourrait se rapprocher de celui d'Amalia dans lequel elle évoque sa soif d'apprendre, sa faim de la langue. Or, toutes deux ont des parcours très contrastés vis-à-vis des cours du soir. Monica tente d'obtenir une certification à visée diplômante et professionnelle, tandis qu'Amalia abandonnera finalement les cours. A première vue on pourrait croire que les cours de Monica sont synonymes de succès alors que pour Amalia il y aurait un désintérêt croissant.

Il n'est pas du tout certain que cela soit juste et que cette vision au sujet de l'apport du cours corresponde à ce que vivent réellement Monica et Amalia. Amalia d'ailleurs ne parlera jamais d'échec ou d'abandon de sa formation, elle dira n'avoir juste plus le temps d'y aller. Un grand décalage existe entre ce qui est perçu de l'organisme, du formateur et de ce qui est ressenti par la personne. Une recherche approfondie sur des apprenants chinois en France a d'ailleurs montré que ceux-ci exigent des formateurs un modèle d'apprentissage du français basé sur la répétition systématique. Les formateurs ne souhaitant pas s'y conformer pour des raisons pédagogiques sont en grande difficulté car le groupe refuse alors leurs propositions didactiques de manière consciente ou inconsciente (en ne comprenant pas les consignes par exemple) et, soit le cours est annulé faute de participants, soit l'enseignant n'est pas reconduit l'année suivante dans ses fonctions.

« Or, l'ensemble de nos observations nous permet de postuler que les migrants chinois identifient la situation de classe qu'ils vivent dans les associations à celle qu'ils ont vécue en Chine. Ils identifient les mots français aux caractères chinois et s'attendent à les apprendre de la même manière. Dès lors, on peut penser que lorsque l'enseignant refuse d'utiliser la répétition chorale, les apprenants l'interprètent comme un refus de leur donner l'accès au savoir-lire<sup>1205</sup>. »

Ainsi le pédagogue, aussi bon soit-il, se retrouvera en situation d'échec – et ses apprenants avec lui – s'il ne décentre pas sa pratique, ses postulats de la situation dans laquelle il est réellement impliqué, c'est-à-dire des représentations et des attentes du groupe. C'est bien ce qui creuse un fossé important entre des pratiques pédagogiques jugées intelligentes, pertinentes et des résultats décevants, voire peu probants. La didactique est souvent élaborée hors contexte. Or, ce qui a du sens (pour Anna par exemple qui réclame son quota de dictées quotidiennes) peut apparaître comme totalement désuet ou inapproprié au formateur averti.

---

<sup>1205</sup> BERGÈRE Amandine, 2011, « Processus d'identification dans l'apprentissage d'un nouveau système d'écriture » in BORNES VAROL Marie-Christine (dir.), *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p., pp.111-160, p. 132.

Mais les attentes des apprenants correspondent à des éléments signifiants pour chacun de leurs parcours, qui ont façonné leurs rapports à l'apprentissage<sup>1206</sup> et qui sont en général très loin des visées d'ingénierie pédagogique ou de formation. On pourrait penser qu'un espace ou un temps de négociation préalable sur les attentes de chacun, tant sur le fond que sur la forme de l'apprentissage, pourrait être un moyen de réduire sinon de d'éviter un certain nombre de malentendus propices à l'abandon ou au découragement mutuels.

D'autre part, et c'est une donnée qui fait souvent défaut aux formateurs et aux organismes de formation, rendant leurs actions assez dévalorisantes, le temps de l'apprendre ne correspond pas à la durée de la formation et ne se conforme pas aux règles temporelles administratives.

Les discontinuités de l'apprentissage formel se perçoivent aussi comme un continuum tout au long de la vie et des aléas de l'histoire de la personne. Cesser d'aller en cours ne signifie pas abandonner tout projet de formation linguistique, ni même l'échec de cette formation. Si Anna arrête à plusieurs reprises les formations entreprises, ce n'est pas par désintérêt ou parce qu'elle juge que cette dernière ne la fait pas progresser mais bien parce qu'elle se trouve dans une impossibilité matérielle temporaire (grossesse puis difficulté à articuler sereinement vie professionnelle, garde de son enfant et horaires des cours). L'attente et le désir d'apprendre sont demeurés vivaces malgré les interruptions et dans son appartement, elle continue à s'entraîner avec des supports d'anciens cours, ordonnés méticuleusement au bas de sa bibliothèque.

Les femmes rencontrées ont évoqué plusieurs lieux, différents organismes dans lesquels elles se sont inscrites et ont suivi des formations de durées variées : il n'y a pas superposition mais bien une organisation faite de tâtonnements divers afin de comprendre ce qui correspondra le plus au projet personnel et au moment où celui-ci est rendu possible. Anna tente plusieurs organismes, plusieurs modèles, même par internet mais elle conserve toujours les traces de ces différentes expériences. Les CMA<sup>1207</sup> apparaissent comme très attractifs aux yeux de ces femmes qui – excepté Amalia – se font domicilier à Paris, alors qu'elles vivent en banlieue, afin de pouvoir en bénéficier.

---

<sup>1206</sup> De la même manière que les rapports à l'apprentissage des formateurs sont issus de leur propre biographie, voir à ce sujet HUBERT Bruno, 2012, *Faire parler ses cahiers d'écolier*, L'Harmattan Paris, 244 pages.

<sup>1207</sup> Cours Municipaux de la Ville de Paris, cf chapitre 1.1.

### 1.5. Une revanche sur le sentiment de manque, du non-pouvoir : le « no puedo » de Marisol

L'écriture possède une dimension symbolique liée au pouvoir<sup>1208</sup>, son appropriation et son usage relèvent donc également de cette perspective. Isabelle Lacoue-Labarthe rappelle qu'« En dépit de ses limites, du conditionnement qui pèse sur elle, l'écriture de soi ouvre en effet pour les femmes, plus encore que pour les hommes, la voie à une prise de conscience, à une réappropriation de leur existence et de leur position au sein de la société et de la famille et parfois à une contestation des attentes qui leur sont imposées. L'écriture de soi peut se constituer en lieu de respiration, voire de transgression, où s'allège le poids des normes de genre, qu'elles soient sociales, politiques, religieuses<sup>1209</sup>... »

Pour Marisol, la question du « non-pouvoir » est récurrente dans son deuxième entretien. La formule « no puedo » (je ne peux pas) apparaît une vingtaine de fois avec quelques variantes. Il est quand même à noter que la première occurrence concerne l'enquêtrice qui annonce ne pas pouvoir conserver les noms et prénoms réels des personnes interrogées. En revanche, les occurrences suivantes sont toutes de Marisol et interviennent de manière très fréquentes. Si les premières et les dernières affirmations de non-maîtrise concernent l'apprentissage et la langue, la majorité des assertions concerne ses rapports amoureux.

Il semble pertinent de distinguer trois styles ou trois manifestations de ce non pouvoir que l'on peut décliner avec ces trois nuances : une absence de facultés, une non-maîtrise d'évènements et une liberté chimérique.

Lorsque le « no puedo » (je ne peux pas) peut signifier la non-aptitude, en tant qu'absence de facultés, c'est en ce qui concerne les apprentissages<sup>1210</sup>. Cette incapacité est soulignée par une comparaison avec des personnes de sa connaissance qui parviennent dans des durées extrêmement courtes à acquérir la langue française. En fin d'entretien l'incapacité à parler la

---

<sup>1208</sup>MBODJ-POUYE Aïssatou, 2004, « Pouvoirs de l'écriture » in *Critique*, n° 680-681, « Frontières de l'anthropologie » dirigé par Benoît de l'Estoile et Michel Naepels (janvier- février 2004), p. 77-88, [halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/21/50/PDF/Goody-Street.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/21/50/PDF/Goody-Street.pdf). Consulté le 14/06/2014.

<sup>1209</sup>LACOUÉ-LABARTHE Isabelle, 2011, « Lettres et journaux de femmes. Entre écritures contraintes et affirmation de soi. » in *Tumultes*, numéro 36 : *Ecritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p. , pp. 113-132, p. 124.

<sup>1210</sup>P. 2 : « Si, yo no puedo, no tengo para estudiar, porque no tomo interés al estudio, por eso, soy muy distraída, no sé, no puedo aprender fácilmente. No sé por qué soy así, yo me preocupo ¿cómo algunas personas un mes y ya aprenden y ya ? Una amiga aprendió en tres meses y ya, ella habla bien el francés, yo en tres años no puedo »

langue revient mais beaucoup plus nuancée car c'est une incapacité à parler la langue<sup>1211</sup> pour épouser un homme dont elle ne serait pas amoureuse. Paradoxalement au détour de cette affirmation elle se dit capable d'apprendre la langue. L'absence de facultés serait donc sujette au désir qu'elle aurait de converser ou non avec certaines personnes.

L'incapacité de maîtrise sur le cours de sa vie est la partie la plus longuement ponctuée d'exemples. Il s'agit bien évidemment des rapports entretenus avec son ancien mari mais également avec la maîtresse de ce dernier : « *la chica* ». Le fait d'avoir été trompée revient souvent, comme celui de la jalousie et du pardon impossible, voire de la rancune. Mais ce qui apparaît le plus contraignant pour elle au-delà des faits et des griefs exposés, c'est l'incapacité à s'en détacher mentalement<sup>1212</sup>. Elle évoque la non-maîtrise comme une assignation aux souvenirs désagréables, une manière de ne jamais pouvoir trouver la sérénité.

La chimère ou l'absence de liberté dans ses choix de vie, se manifeste une première fois avec l'incertitude de l'avenir qui pourrait bouleverser ou contrarier les projets de retour en Bolivie<sup>1213</sup>. Beaucoup plus étonnant et surprenant est cette position concernant ses décisions de vie commune. En effet, elle indique ne pas pouvoir continuer à vivre une relation avec son ami en raison du comportement de ce dernier lorsqu'il boit<sup>1214</sup>, mais après avoir longuement insisté sur ce point, elle indique qu'elle souhaite également (tout comme lui) vivre en sa compagnie, notamment s'il promet de s'arrêter. Cette hésitation la fait rire mais elle paraît toutefois certaine de l'issue de l'histoire.

Dans ces trois nuances il est curieux de s'apercevoir que le *no puedo* est très peu évoqué sur le plan matériel et concerne avant tout des manières de penser, d'envisager le futur ou de se remémorer le passé. Le sentiment de ne pas être capable, de ne pas maîtriser et d'être assujettie est avant tout psychique pour Marisol. L'une des femmes qui a le plus fort degré de mésestime vis-à-vis des apprentissages, notamment scripturaux et langagiers, est l'une de celles qui intellectualise le plus son sentiment de dépendance et de déterminisme. Silvia BS,

---

<sup>1211</sup> P. 27 : « Con un francés, ya, por el idioma no puedo, con, hablar así. Pero si puedo aprender el idioma, yo no puedo hablar. »

<sup>1212</sup> P. 21-22 : « Pero cuando me acuerdo, así, lo que, me da cólera. Mucho me da, rabia mucho, no puedo vivir todo el tiempo así con eso. No puedo vivir porque, ¿para qué? pensar, recordando así cosas pasadas. »

<sup>1213</sup> P. 19 : « Pienso quedarme mas, entre tres cuatro años, pero en uno, no puedo asegurar porque no es seguro la vida. Yo no le puedo decidir si me voy a comprar en tal año no me voy a ir, no, no no hay eso. Cualquier, cualquier cosa pasa. Ya. »

<sup>1214</sup> P. 25 : « A ver, tengo que hablar muy bien con él porque si es que se va a portar toda su vida, no, no puede ser, no puedo estar con él. No puedo. Cuando esta borracho siempre va estar, así mejor prefiero, no, no puedo vivir con él. Pero si es que me dice, “no, voy a parar”, pues no sé. »

qui est de l'autre côté de l'écriture, insiste comme en miroir sur l'importance cruciale de la confiance en soi pour parvenir à l'écriture :

« Il faut que, il faut que les gens aient confiance en eux et... se livrent sans essayer de, de jouer un rôle d'écrivain. Tout de suite. Il faut que, ça se. Que l'écriture se dégage, se trouve ... C'est un peu un goût de l'aventure. Il faut, il faut avoir de la confiance en soi. Une confiance qui n'est pas en premier rang, au premier rang. C'est une confiance un peu inconsciente. Une confiance, inconsciemment, on a confiance en soi. Sans en être sûr ... Quelque chose de très profond. Qui vous pousse en fait. Qui vous, vous dit : "Oui, oui moi je peux aller là. J'y vais." Tout au moins qui dit : "J'y vais. Je, je tente l'aventure."

Ce que je ne savais pas, absolument, c'est que j'allais me dédier complètement à ça. Parce que je disais : "Ah ça ! Ça va être une chose à part"<sup>1215</sup>. »

« Je peux aller là, j'y vais » c'est ce que semblent réaliser celles qui ont une pratique – même modeste – de l'écriture.

#### 1.6. Auteurisation : réflexivité et émancipation

Exercer son pouvoir d'agir, renforce l'estime de soi et permet d'élargir les champs d'exercice de cette agentivité. Comme un cercle vertueux, une expérience réussie va alimenter le désir d'autres succès. Ressentir cette jubilation de conquête de sa propre considération peut prendre des chemins détournés mais elle a souvent à voir avec un apprivoisement ou une écoute de ses émotions, ses désirs. Parfois l'évocation, même nuancée, des difficultés liées à son identité genrée et de migrante permet, comme pour Isabel Gille, simultanément une prise de conscience extérieure (les lecteurs) et une valorisation de l'expérience décrite par son auteure.

« Journal et correspondance sont des écrits de l'instant mais leur effet se mesure à long terme. Si pour les femmes, ils prennent souvent la forme d'un cri de douleur, de colère, parfois de désespoir, parfois aussi de joie, ils offrent en effet à leurs auteures la possibilité de dépasser ce cri, de transformer une pratique fréquemment dévalorisée parce que féminine, en outil de valorisation et une étape vers d'autres possibles (écriture fictionnelle, arts divers, vie politique...), de faire d'un acte codifié, encadré par des normes et un contrôle étouffants, un geste d'affirmation de soi. En un mot, de renverser le stigmate<sup>1216</sup>. »

---

<sup>1215</sup> Entretien avec Silvia BS, p. 4

<sup>1216</sup> LACOUE-LABARTHE Isabelle, 2011, « Lettres et journaux de femmes. Entre écritures contraintes et affirmation de soi. » in *Tumultes*, numéro 36 : *Ecritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p. , pp. 113-132, p. 132.

Ainsi, s'autoriser c'est aussi laisser émerger ce qui était latent ou en retrait, ses affections ou sa sensibilité. On pourrait dire que les femmes interrogées ont toutes évoqué prioritairement ces aspects-là de leur vie quand je les questionnais sur leurs rapports à l'écriture. Ce qui pourrait être envisagé comme très éloigné des pratiques d'apprentissage (qui relèveraient alors exclusivement du cognitif) est en fait en corrélation directe avec ce désir soudain écouté et en partie assouvi. Le plaisir d'apprendre, le plaisir de se sentir capable, le plaisir d'agir pour son propre bien et non uniquement par nécessité est certainement l'une des clés de ce que certains évoquent sous le terme motivation<sup>1217</sup>.

Blandine Rui expose comment dans un atelier de pratique corporelle en corrélation directe avec une séance d'alphabétisation, Zohra, femme de ménage et qui ne se définissait que par rapport à son travail, le fonctionnel de sa vie et ne laissait pas de place au plaisir, va peu à peu :

« Apprendre ou plutôt commencer à apprendre à travers son corps sensible, à respirer et surtout à s'autoriser à respirer ; plus largement ce que Zohra commence à apprendre, c'est à se recentrer sur elle-même, à s'éprouver dans le bien-être et à s'autoriser à cela sans trop culpabiliser<sup>1218</sup>. »

Zohra dit que ça lui fait du bien, Amalia insistera sur le fait que cela la nourrit, la relation au plaisir dans l'apprentissage devient non seulement un gage de réussite mais surtout un chemin émancipateur pour l'ensemble de la personne. Lâcher prise pour s'autoriser, s'autoriser. Ainsi l'injonction à l'apprentissage linguistique par une loi telle qu'elle est produite par le contrat dit d'accueil d'intégration<sup>1219</sup> se situe aux antipodes du plaisir et de la revalorisation de soi. Le stress important généré par les enjeux de l'évaluation n'est pas de nature à autoriser la personne mais bien à la rendre conforme à une image attendue du migrant « intégré ». Si les contenus des formations peuvent être similaires, l'intention sous-jacente à cet apprentissage est déterminante quant à sa visée émancipatrice ou non pour le sujet.

---

<sup>1217</sup> NOVOTNY-BISSEY Agnès, CARRÉ Philippe (dir.), septembre 2003, *Alphabétisation et motivations*, mémoire de DUFA, Université Paris X Nanterre. qui se réfère notamment à CARRÉ Philippe (dir.), *De la motivation à la formation*, L'Harmattan, Paris, 2001, pp.13-57 et NUTTIN Joseph, *Théorie de la motivation humaine*, PUF, Paris, 2000 (5<sup>e</sup> édition), 383 p.

<sup>1218</sup> RUI Blandine, 2013, « Travailler à sa liberté de sujet dans la rencontre avec une langue étrangère. Une approche anti-utilitariste et humaniste pour un apprentissage des langues » in BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 61-79 p. 70.

<sup>1219</sup> Extrait de l'Office Français de l'Immigration et de l'Intégration ; « l'OFII soumet le bénéficiaire du regroupement familial ou le conjoint de français à un test d'évaluation de ses connaissances du français et des valeurs de la République. Si son niveau est jugé insuffisant, l'OFII lui propose une formation dans les deux mois qui suivent cette évaluation. Si la personne ne respecte pas les obligations de formations qui lui sont prescrites, elle peut se voir refuser par le Préfet le renouvellement de son titre de séjour ou la délivrance de sa carte de résident (10 ans). » Source : [http://www.ofii.fr/s\\_integrer\\_en\\_france\\_47/index.html?sub\\_menu=5](http://www.ofii.fr/s_integrer_en_france_47/index.html?sub_menu=5)

« Ce ne sont donc pas les savoirs eux-mêmes qui sont émancipateurs mais bien la posture avec laquelle on les aborde, la façon dont on se situe par rapport à eux et ce qu'on en fait. C'est pourquoi la question du rapport au savoir nous interpelle aussi bien en tant que spécialistes de la transmission ou de la production de savoirs qu'en tant que citoyens et citoyennes. Un système dominateur se servira des savoirs pour maintenir sa domination tandis que les savoirs peuvent être des outils pour ceux et celles qui sont sur un chemin d'émancipation, sans pour autant y suffire. Le travail sur soi et l'élaboration d'un savoir « intime », d'une connaissance de soi qui nous aide à nous situer et nous construire nous semblent ici indispensable, a fortiori pour les spécialistes mentionnés plus haut, qu'ils et elles travaillent dans la recherche, l'éducation ou la formation, qui ont tout à gagner et à comprendre ce qu'ils et elles investissent dans leur rapport au savoir. »<sup>1220</sup>

Aucune prescription extérieure ne peut amener une personne à s'auteuriser, c'est un mouvement interne qui fait appel à une écoute sensible de soi-même, de ses aspirations. Ce mouvement peut être favorisé par un milieu, des pratiques ou des ruptures qui incitent à un changement d'attitude. Certaines y sont baignées dès l'enfance avec des pratiques d'écriture de soi qui peuvent ressembler à une échappatoire au monde réel (Silvia BS et Maria London) et un recentrement comme pratique de soi, un outil familier à disposition que l'on peut utiliser au quotidien ou comme recours. Dans le même temps ces pratiques sont valorisées – sinon fortement indiquées – socialement et au sein de la famille (avoir un grand-oncle comme poète célèbre n'est pas une ascendance anodine). D'autres découvrent ce média tourné vers elles, après un parcours de vie plus important, mais elles évoquent des déclencheurs extérieurs comme révélateurs de leur désir. C'est comme si pour s'auteuriser, il y aurait un besoin de se sentir autorisée, s'éprouver légitime, quelle que soit la personne qui délivre cette habilitation. C'est d'autant plus important pour celles qui y sont encouragées ou incitées avec bienveillance (Isabel Gille et la dame de l'accueil).

Cependant, le besoin de soutien et d'approbation ne cesse pas avec ce premier mouvement, il transparait comme constant, une nécessité de conforter et de confirmer cette prise de risque identitaire par des félicitations, une reconnaissance de ses qualités d'auteure (lecteurs, familles, prix littéraire). L'auteurisation ne guérit donc pas miraculeusement de la mésestime personnelle – puisque le doute est toujours présent – mais elle permet de s'affirmer.

### 1.7. Les frontières de l'écriture : un tricotage intime

---

<sup>1220</sup> HATCHUEL Françoise, 2005, *Savoir, apprendre, transmettre Une approche psychanalytique du rapport au savoir*, La découverte, Paris, 159 p., p.35.



Au début de cette thèse j'exprimais mes doutes et mes craintes en rapport avec l'exhaustivité d'une démarche de recherche. Parvenue à l'issue de ce parcours d'études et d'apprentissages multiples à travers ce travail, je crois pouvoir affirmer que la non-exhaustivité de ma recherche est une posture et une affirmation de la manière dont je souhaite exercer cette activité. Pour autant, à l'instar de George Larrossa, je ne renonce pas à l'idée de produire du sens et une forme de savoir en éclairant des pans de réalités de femmes migrantes hispanophones dans leurs rapports aux écritures.

[Les textes qui suivent ] « Étrangers à toute prétention d'objectivité, d'universalité ou de systématisation, à toute prétention de vérité assénée, ils ne renoncent pas pourtant à produire du sens. Sans vouloir prescrire des façons d'agir, ils n'abdiquent pas l'idée d'éclairer et de modifier les pratiques. Même s'ils n'occupent pas une place sûre et assurée dans la vérité, ils peuvent peut-être indiquer une autre façon de penser et d'écrire en pédagogie : une manière de faire où les réponses ne suivent pas les questions, où le savoir ne succède pas au doute, la quiétude à l'inquiétude et les solutions aux problèmes<sup>1221</sup>. »

Ainsi, il me paraît absurde d'établir des prescriptions pédagogiques destinées à des institutions de formation linguistique pour migrants au regard des expériences des femmes rencontrées : elles échoueraient avant d'être intégrées par les formateurs si elles ne se correspondent ni au désir des apprenants ni à la posture du formateur. En revanche, le besoin de décentrement, d'écoute et d'accompagnement paraît supplanter celui des méthodes, quel qu'en soit le bien fondé pédagogique : Anna préfère l'idée des dictées à celle d'un portfolio élaboré pour que son apprentissage ait un sens. La dictée est une réparation de son histoire personnelle, l'amener vers d'autres usages didactiques est un chemin qui nécessite la reconnaissance de ses représentations d'apprentissage et de la revanche scolaire qui l'anime. D'autre part, on peut postuler que la dictée faisant partie des éléments de la culture scolaire, elle tente de s'appropriier à travers cette pratique une culture dont elle se sent dépossédée. Son rapport à l'apprentissage et à l'écriture est un rapport intime et profondément biographique, expérientiel, voire existentiel (puisque dans son cas c'est la mort du frère en situation d'apprentissage qui provoque la fin de sa propre scolarisation).

« Mettre en avant l'intime dans l'apprentissage/enseignement ne signifie pas combler un manque (donner un supplément d'âme à ce qui domine), mais changer de paradigme, passer du paradigme fonctionnaliste au paradigme humaniste<sup>1222</sup>. »

---

<sup>1221</sup> LARROSSA Jorge, 1998, Apprendre et être, Langage, littérature et expérience de formation, VÉРАН Norbert (trad.) (1995, *Dejame que te cuente. La experiencia de la lectura*, Barcelone, Éditions Laertes) Paris, ESF éditeurs, 169 p., p. 9.

<sup>1222</sup> BERCHOUD Marie, MALLET Claire & RUI Blandine, 2013, « Notions et pratiques en dialogue » in BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne,

Ce n'est donc pas par un changement ou un aménagement des supports, des méthodes que proviennent des bouleversements importants pour les apprenants dans les cours de langue. C'est en revanche d'une attention bienveillante et personnelle d'autrui (le formateur, l'entourage) au sens profond que chacun d'eux délivre à son apprentissage que s'ancre le désir de transformation. Par conséquent, il semble illusoire de concevoir que les mêmes parcours, aussi bien pensés soient-ils, pour des personnes qui d'emblée ne partent pas du même point et n'y mettent pas les mêmes enjeux aient les mêmes effets.

Cependant, il ne s'agit pas pour autant de verser dans un relativisme absolu ou une pensée culturaliste clivante pour les personnes concernées mais bien à l'instar de Martine A. Pretceille<sup>1223</sup> de dépeindre des formes possibles d'un baroque culturel toujours mouvant et labile :

« Le concept de culture devient obsolète et nous lui préférons celui de culturalité qui renvoie à l'émergence d'une pensée complexe, d'une pensée qui suit les chemins de traverse, les interstices, les diagonales de la communication et de la culture. « Le baroque culturel » est une invitation à sortir du piège identitaire, du récit sur les racines et les origines. »

Ces chemins de traverse, ces interstices et ces diagonales évoquent les méandres des fils sur le métier à tisser, le tricotage intime de toute existence. Le dessin ou la forme se dessine au fur et à mesure du tissage, pas nécessairement comme le laissait supposer le précédent nœud, parfois de manière inattendue et créative. L'écriture de soi, son apprentissage continu, se propose alors de regarder le dessin déjà tracé et d'esquisser une forme générale, en reconfiguration permanente de son parcours. Comme l'indique Hervé Adami « Il n'y a pas d'un côté l'écriture savante et raisonnée de la littérature plus ou moins reconnue et de l'autre des questions "sociolangagières de l'insertion"<sup>1224</sup> », toutes dépeignent des relations à soi, au monde.

Que ce soit pour les écrivaines ou pour les apprenantes, leurs traces écrites racontent un parcours, une histoire personnelle. Ces inscriptions sont à la fois ancrées dans le présent et la remémoration mais également tournées vers de nouvelles projections de soi (Marisol possède par exemple les outils et les usages cachés d'une étudiante). Ainsi les écritures ordinaires,

---

190 p. , pp29-33, p. 33.

<sup>1223</sup> A. PRETCEILLE Martine, 2012, « Quelle anthropologie pour quel enseignement ? » in DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice (dir.), *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?*, Peter Lang, Berne, 207p., pp.19-34, p. 27.

<sup>1224</sup> ADAMI Hervé, 2009, *La formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p. , p.104.

baroques, plurielles, reconfigurent également le rapport à l'écrit de la société dans laquelle elles s'actualisent, les textos en imaginant de nouveaux standards orthographiques en sont l'une des manifestations éloquentes :

« Dans un monde où le lire-écrire relève d'une urgente nécessité et d'une impérieuse obligation, où se redessine le partage des pouvoirs et des exclusions liées à l'écrit, on ne sait encore quelle culture (plurielle à n'en pas douter) pourra en advenir. Après tout ce sont des moines mauvais latinistes qui ont permis la lecture que nous pratiquons et le roman, genre honni entre tous, est devenu le socle des lectures scolaires de formation. Le pire n'est donc pas toujours sûr. De l'inculture d'un temps peut naître la culture d'un autre<sup>1225</sup>. »

---

<sup>1225</sup> CHARTIER Anne-Marie & HÉBRARD Jean, 2000, *Discours sur la lecture 1880-2000*, BPI Pompidou & Fayard, Paris, 756 p. , p. 739 p.



## **2. Conclusion et perspectives : vers des pays d'écritures**

« L'écriture anthropologique n'est pas n'importe quelle écriture : elle traite d'autres auquel l'ethnologue n'a accédé qu'au terme d'un voyage, voyage intérieur et déplacement dans l'espace simultanément. Elle naît d'une expérience empirique dans laquelle l'anthropologue est impliqué et dont elle doit rendre compte pour être honnête, c'est-à-dire aussi proche que possible du réel<sup>1226</sup>. »

Les voyages intérieurs au pays de l'écriture sont en passe de s'achever pour cette séquence. Il est maintenant l'heure de s'éloigner d'Amalia, de Monica et de leurs autres comparses, et de signaler les apports de leurs témoignages. Pour autant, cette étape ne peut être disjointe de la condition de production des données (les situations d'interlocution des entretiens) et des modalités de restitution de la recherche, qui non seulement accompagnent mais façonnent et orientent les discours. La brouille avec l'écrivaine, la non-volonté de restitution sont des données produites par les rencontres et les interactions spécifiques des personnes en présence. En effet, elles ont une incidence directe sur les résultats, ne pas en rendre compte dépossède à la fois le locuteur initial mais également le lecteur final à qui on retire le droit d'analyser et d'aiguiser ses qualités critiques, propres à alimenter ou à réfuter des résultats. Exposer les anomalies de la recherche, les manques est une manière d'inscrire le mouvement de la recherche comme étant un processus constamment inachevé et dont les résultats ont le devoir d'être débattus :

« Ces « déviations », ces « erreurs », sont les conditions du progrès. Elles permettent à la connaissance de survivre dans le monde complexe et difficile que nous habitons elles *nous* permettent de rester des agents libres et heureux. Sans « chaos » point de savoir<sup>1227</sup>. »

De plus, la personne enquêtée apparaît comme porteuse d'une parole et d'une visée politique de nature à influencer son discours ainsi que le sens donné à ses pratiques devant le tiers « chercheur » et ce quelle que soit son appartenance sociolinguistique. Le chercheur n'influence pas seul les données, elles servent également de support à une utilisation par les femmes rencontrées, même si toutes les intentions ne parviennent pas à être élucidées. Certaines sont ainsi apparues au cours de l'enquête de nature à la brouiller par leurs implications<sup>1228</sup> ou au contraire à engager la recherche sur un chemin non prévu<sup>1229</sup>. C'est la

---

<sup>1226</sup> AUGÉ Marc, 2011, *La Vie en double*, Ethnologie, voyage, écriture, Payot, Paris, p. 267.

<sup>1227</sup> FEYERABEND Paul, 1986 [1975 : *Against method*, New Left book, Londres, 1979 (pour la trad. Française), *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste*, JURDANT Baudoin & SCHLUMBERGER Agnès (trad.), Le Seuil, Paris, 350 p., p. 196.

<sup>1228</sup> L'implication a pour étymologie le « fait d'être embrouillé » a) Ca 1447.

notion de réciprocité dans la relation ethnographique, qui attribue également à la personne interrogée un pouvoir interprétatif et une influence sur les données produites. Il devient alors indispensable de décrire les situations d'interaction afin d'en saisir quelques effets.

C'est en ce sens, qu'en dehors de l'aspect réflexif et introspectif des récits de vie pour leurs narratrices<sup>1230</sup>, la thèse peut être aussi envisagée comme formation à l'écriture. Marc Augé affirme d'ailleurs que « toute grande monographie est aussi expérience de formation ; c'est sa part de littérature<sup>1231</sup> », postuler qu'écrire pour rendre compte d'une recherche se révèle être un apprentissage à part entière, implique une vision de l'écriture comme acte expérientiel et transformateur.

L'introduction annonçait trois questions initiales :

- Existe-t-il des points communs, des passerelles entre la manière de percevoir l'acte d'écriture pour des apprenantes en français et des écrivaines migrantes publiées ou non ? L'écriture en migration comporte-t-elle une spécificité par l'usage d'une langue non maternelle ? L'expérience migratoire influe-t-elle sur le rapport à l'écriture qu'entretiennent les personnes l'ayant éprouvée ?

A ces trois interrogations sont venues s'adjoindre des demandes de précisions :

Quels rapports à l'écriture sont véhiculés par des femmes migrantes hispanophones en France de nos jours ? Sont-ils diamétralement différents entre lettrées et femmes moins lettrées ? Qu'est-ce qui permet de distinguer les uns des autres ? Existe-t-il des empêchements de même nature qui freinent ou rendent difficiles le passage à l'écriture ?

Toutes les questions posées n'ont pas trouvé de résolution ultime par cette recherche, et si toutes ont été éclairées partiellement, individuellement elles ne peuvent pour autant recevoir de réponse objectivée et générale. Bien évidemment, au fil des rencontres et des lectures contradictoires, les rapports à l'écrit paraissent bien être de même nature entre apprenantes et écrivaines mais il faudrait une exploration plus systématique et importante pour en déceler les

---

**A.** – *DR.* Action par laquelle on attribue à quelqu'un un certain rôle dans une affaire (généralement un délit, un crime); fait d'être impliqué.

Reprend la définition d'intervention sociale d'hier matin, dans le sens d'action

**B** - Ce qui est impliqué par quelque chose, ce qui est contenu sans être exprimé (ce qui n'est pas dit, l'insu)  
1 Trésor de la langue française, par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRS/ ATILF, <http://www.cnrtl.fr/definition/implication>. Consulté le 30/03/11.

<sup>1229</sup> Je pense à la fois au refus soudain d'Amalia de poursuivre un entretien et son insistance à me faire rencontrer Marisol.

<sup>1230</sup> Cf. MOLINIÉ Muriel, BISHOP Marie-France (dir.), 2006, *Autobiographie et réflexivité*, CTRF, université de Cergy-Pontoise, 162 p.

<sup>1231</sup> AUGÉ Marc, *Opus Cit.*

mécanismes récurrents. Les exemples concrets semblent pour autant démontrer que le passage de l'« analphabétisme » à l'écriture de soi (ou du contraire, de l'écriture à l'analphabétisme en langue étrangère, à l'instar d'Agota Kristof<sup>1232</sup>) n'est pas insurmontable et qu'il s'accompagne d'une volonté de prise en main, d'exposition de sa destinée, que l'on peut dénommer auteurisation. De même, les angoisses liées au passage à l'écrit sont largement partagées, même si elles prennent des formes différentes. Des recherches plus importantes sont donc à envisager afin de pouvoir un jour y répondre de manière plus large. En revanche, certains aspects non attendus ont été largement commentés. Il s'agit des aspects genrés et des écarts entre ce qui déclaré et pratiqué en matière d'écriture qui, sans occulter les autres questions, sont une autre manière de les approcher. Les deux dernières questions initiales (sur les trois) sont néanmoins parvenues à obtenir des réponses concrètes et à ce titre il paraît pertinent d'énoncer que :

## **L'expérience migratoire influe et complexifie le rapport aux écritures**

La reconfiguration identitaire est déjà un processus permanent chez les personnes migrantes. Changement de pays, d'environnement à la fois social et culturel ; la personne migrante est sommée de s'inscrire à la fois dans de nouveaux cadres de références (emploi, situation sociale), de nouveaux codes (langagiers, sociaux) et très souvent familiaux. L'éloignement géographique provoque donc une distance identitaire entre une manière d'être, passée et connue et une autre à conquérir dans un nouvel espace.

« Il s'agit de devenir autrement soi-même, mais en phase avec un univers radicalement autre où le rapport aux règles et à l'action exige une refonte brutale de son univers mental. Devenir autrement soi-même, non seulement pour soi, mais aussi pour les siens, ceux dans les yeux de qui l'immigrant risque d'introduire un doute : est-il encore vraiment des nôtres ?<sup>1233</sup> ».

Écrire en migration projette l'écrivaine dans un double mouvement transformateur pour lequel les risques liés à ces nouveaux états sont en grande partie imprévisibles. Une tension importante régit donc les écritures de la migration : l'assignation au changement et la méconnaissance et/ou la crainte des effets produits. A ce titre, il existe un effet renforcé d'une des particularités de l'écriture qu'est sa projection dans l'inconnu :

---

<sup>1232</sup> KRISTOF Agota, 2004, *L'Analphabète. Récit autobiographique*. Carouge- Zoé Editions, Genève, 57 p.

<sup>1233</sup> RICŒUR Paul, 1990, « Le Soi et l'identité narrative » in *Soi-même comme un autre*, Points/seuil, Paris, 410 p., pp 190-192, p. 65.



« L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. En toute lucidité.

C'est l'inconnu de soi, de sa tête de son corps. Ce n'est même pas une réflexion, écrire, c'est une sorte de faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui avance, invisible douée de pensée, de colère et qui quelque fois de son propre fait, est en danger de perdre la vie<sup>1234</sup>. »

Marguerite Duras détaille le processus, presque de dédoublement, en tous les cas de transfiguration de la personne qui est à l'œuvre dans l'acte d'écriture. Une sorte de découverte de soi comme un autre, tel que Paul Ricœur l'évoque<sup>1235</sup>.

Cependant, il ne s'agit pas d'essentialiser l'identité des migrants par rapport à une identité de sédentaires mais bien au contraire d'éviter le « piège identitaire<sup>1236</sup> » évoqué par Michel Agier et dont il énumère les trois principaux écueils (1- une définition figée et finie des identités des autres, qu'il évoque sous le terme d'essentialisme identitaire ; 2- la soumission passive des individus aux identités collectives ; 3- l'idée d'une vérité identitaire à l'épreuve du temps). En cela ce travail rejoint pleinement cette approche :

« C'est en situation et dans une tension avec et contre l'identité et la place assignée que le sujet surgit. Une nouvelle conception de l'altérité se manifeste ainsi, celle du sujet autre ; elle est essentiellement situationnelle et « frontalière », elle est ce qui arrive, et elle nous permet d'avancer vers une conception non culturaliste de l'altérité<sup>1237</sup>. »

Ce surgissement inédit de soi entre assignations et désirs enfouis est au travail dans la mise à l'écrit, l'issue en est à chaque fois incertaine. On pourrait postuler que cette incertitude est de nature à alimenter le trouble qui l'accompagne. Une potentialité de soi qui peut étonner, subjugué ou provoquer la peur. Écrire en migration procède donc de cette double métamorphose identitaire : à la fois inexorable et imprédictible.

« Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine.

Écrire c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait – on ne le sait qu'après – avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante, aussi. »

Cette attente à la fois angoissante et prometteuse de l'écriture, au sens de la « promesse » de Derrida, projection de soi, pourrait tout aussi bien s'appliquer à la situation de migration. Le voyage est une chance, parfois une nécessité, le rêve de cette expérience peut paralyser sa

---

<sup>1234</sup> DURAS Marguerite, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 82 p., p.52.

<sup>1235</sup> RICOEUR Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Points/seuil, Paris, 410 p.

<sup>1236</sup> AGIER Michel, 2013, « Du Piège identitaire à la politique du sujet » in , *La Condition cosmopolite. L'Anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La Découverte, Paris, 208 p., pp.129-136.

<sup>1237</sup> Ibidem, p. 202.

réalisation ou au contraire l'appuyer mais en aucun cas prédire ce qu'il deviendra une fois engagé. Comme l'écriture, la migration peut exister en dehors de son accomplissement. Ce sont des espaces de retraits de soi et de reconfigurations personnelles qui nourrissent l'imaginaire de la personne et viennent alimenter à la fois ses désirs et ses craintes.

Passer à l'action, l'action d'écrire, de laisser trace de quelque chose de soi encore inconnu requiert une assurance de soi suffisante ou un goût pour la mise en danger.

Pour autant, toutes les écritures de soi ne sont pas littérature, les écritures ordinaires révèlent de la même manière des incidences importantes sur le caractère personnel et confidentiel de leurs évocations.

Écrire est un processus de transformation qui engage la personne de manière intime, par la production d'un sens qui la dévoile dans des figures inattendues ou fragiles de sa personnalité mais également par l'affection qui peut se dégager de certains supports qui évoquent, remémorent des personnes ou des situations sensibles pour elle. Quelques traces anodines peuvent provoquer le trouble chez leur auteur(e) car elles rappellent soit une situation d'écriture particulière, soit une personne disparue (ou rêvée). Dans les discours des femmes, l'absence est au cœur de leurs écritures, même les plus ordinaires, qu'elles soient vouées ou non à disparaître. Leurs écritures se lisent comme des réécritures de moments ou de pensées.

« Trace destinée, comme toute à disparaître d'elle-même pour égarer la voie autant que pour rallumer une mémoire. La cendre est juste : parce que sans trace, justement elle trace plus qu'une autre, et comme l'autre trace. Bien qu'elle arrive plus tôt dans l'ordre du livre et la reliure des pages, elle fut inscrite après la seconde : elle ne figurait pas dans la première édition du même texte. Entre les deux versions, où est la cendre de l'autre, ici ou là ? <sup>1238</sup> »

La matérialité des supports est extrêmement variable d'une personne à l'autre et on peut supposer que les plus courants sont de nature à protéger, à cacher aux yeux d'autrui, sous leur apparente banalité, la portée émotionnelle de leurs inscriptions.

Si le rapport à l'écrit est bien évidemment basé sur un rapport biographique aux savoirs, il est avant tout un rapport à l'intime qui inclut non seulement l'histoire personnelle de la personne mais également sa part de rêves, de projections et d'idéalisation et ce même dans des écritures ordinaires ou qui paraissent l'être. Certaines, telle Silvia Baron Supervielle, cherchent à travers le récit un amour impossible à vivre dans la vie réelle et se placent dans une

---

1238 DERRIDA Jacques, 1987, (édition 1999), *Feu la Cendre*, des femmes Antoinette Fouque éditrices, Paris, 61 p., p. 43.

sublimation de l'écriture affichée comme manière de vivre. D'autres, comme Monica, retranchent l'écriture à une part secrète de leur quotidien et en font un art de la remémoration personnelle ritualisée dans des carnets.

Les inscriptions sur le livre d'apprentissage de Marisol peuvent sembler anodines pour le lecteur non averti, mais lorsqu'on les confronte à ses déclarations de refus d'apprentissage, elles prennent une dimension autrement plus complexe et passionnante. C'est la tension entre l'assignation sociale et le désir contradictoire du sujet qui est mise en lumière, telle celle évoquée plus haut par Michel Agier.

### **Écart entre ce qui est dit et ce qui est produit**

L'un des constats de cette recherche est le décalage, parfois extrêmement important (voire diamétralement opposé) entre les discours des personnes et leurs pratiques réelles d'écritures. Ceci confirme et appuie des précédentes données sur la fiabilité très relative des proclamations en matière de compétences scripturales, notamment sur la question des pratiques invisibles et du statut des écrits et « de l'occultation par les scripteurs eux-mêmes d'un bon nombre de leurs pratiques d'écriture<sup>1239</sup>. »

Avant que d'évoquer quelques pistes interprétatives sur ce résultat, il paraît judicieux de souligner que la majeure partie des données concernant l'alphabétisation ou l'illettrisme repose sur des déclarations des personnes ou des États. A ce titre, la déclaration des personnes est un critère essentiel dans la production des connaissances dans ce domaine. De plus, concernant les états, il semble maintenant communément accepté que ces chiffres sont sous-évalués (puisque des aides substantielles sont tributaires d'une progression constatée du niveau d'alphabétisme) et que le nombre de personnes en difficulté face à l'écrit soit bien plus important que celui publié par les études statistiques<sup>1240</sup>, car il s'appuie également sur des données ne reposant pas sur des compétences évaluées (recensement ou/et scolarisation)<sup>1241</sup>.

---

<sup>1239</sup> FRAENKEL Béatrice, 1993, « Enquête sur les pratiques d'écriture en usine », in FRAENKEL Béatrice, 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p., pp.167-283, p.277.

<sup>1240</sup> cf RICHMOND Mark, ROBINSON Clinton, SACHS-ISRAEL Margarete, *Le défi mondial de l'alphabétisation : Bilan de l'alphabétisation des jeunes et des adultes à mi-parcours de la Décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation – 2003-2012* [ressource en ligne], Unesco, 2009, 79 p. <http://unesdoc.unesco.org/images/0016/001631/163170f.pdf>. Plus particulièrement le chapitre : Alphabétisation : où en sommes-nous ? (synthèse de l'évolution entre la période 1985-1994 et la période 2000-2006), pp. 23-26.

<sup>1241</sup> « L'évaluation se faisant le plus souvent à partir des données de recensement, à partir des taux de scolarisation ou sur le simple dire des personnes elles-mêmes, parfois même d'un membre de leur famille. Ces méthodes ne disent évidemment rien de la capacité des personnes à utiliser dans leur vie personnelle, sociale ou professionnelle les compétences acquises. Ainsi, une enquête effectuée au Kenya en 2006 sur l'utilisation

Or, les premiers constats de cette recherche montrent l'effet déclaratif inverse : les femmes rencontrées affirment ne pas écrire et ne pas détenir d'écrits alors que ce n'est pas le cas. Elles sous-évaluent leurs compétences et leurs pratiques scripturales quotidiennes. Quand les chiffres du taux de *literacy* au niveau macro sont surévalués, ils sont sous-évalués au niveau micro dans la situation d'entretien.

La déclaration à un tiers répond bien évidemment à des présupposés normatifs en terme d'écriture qui n'ont que peu de rapports avec les productions réelles des personnes. Les imaginaires semblent amplifiées par la rencontre. Qu'il s'agisse de mésestime, de pudeur ou de jardin secret, toutes les personnes rencontrées pratiquent au quotidien des actions scripturales dans lesquelles elles placent beaucoup d'intérêt et d'affects. On peut donc non seulement s'interroger mais s'inquiéter de la fiabilité des résultats produits et programmés à grande échelle pour les campagnes d'alphabétisation<sup>1242</sup>.

A l'instar de Catherine Delcroix<sup>1243</sup>, qui s'appuie sur le déficit de crédibilité travaillé également par Goffman dans *Stigmaté*<sup>1244</sup> (et qui pourrait tout à fait convenir aux femmes migrantes peu lettrées et appartenant à une catégorie économique peu enviable) ; il semble pertinent de postuler que des situations de discrédits dans les rapports de dominations, et notamment dans les rapports sociaux de sexe, n'empêchent pas ces femmes de se dépasser afin de ne pas être réduites « à la passivité de l'agir et de l'esprit » auquel le sens commun tend à les assigner. Elles ne cessent au contraire d'agir à court, moyen et long terme dans des temporalités qui parfois échappent à l'observateur peu avisé, tant elles ont de soucis à régler dans le même moment. Les attentes de résultats (ou de progression attendue par les organismes et les personnes elles-mêmes) ne sont parfois pas conformes avec les résultats réels mais ils ne prennent pas en compte la multiplicité des domaines dans lesquels elles doivent exercer un effort important d'apprentissage et d'adaptation simultanés. Ainsi, si certaines désertent au fil de l'année les cours de langue, ce n'est pas par désintérêt ni paresse

---

effective de l'alphabétisme, a montré que le taux d'alphabétisme qui se chiffre à 74% lorsque l'on demande aux personnes si elles se considèrent comme alphabétisées n'est plus que de 61,5% après avoir effectué un test de compétences. » Des chiffres pour l'alpha... que nous apprennent les enquêtes statistiques ? in *Journal de l'Alpha n°185*, Centre de documentation du collectif alpha ASBL, Bruxelles, en ligne : [http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/stat\\_biblio\\_2012.pdf](http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/stat_biblio_2012.pdf)

<sup>1242</sup> Aujourd'hui, l'Unesco estime que près d'une personne sur 7 est illettrée, et que sur les 860 millions d'illettrés, 500 millions seraient des femmes... Sources : <http://www.unesco.org/new/fr/education/themes/education-building-blocks/literacy/advocacy/>

<sup>1243</sup> DELCROIX Catherine, 2001 (édition 2005), *Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Payot et Rivages, Paris, 247 p., pp. 22-225.

<sup>1244</sup> GOFFMAN Erving, 1re édition: 1963, *Stigma*, KIHM Alain (trad.) 1975, *Stigmaté. Les Usages sociaux des handicaps*. Les Editions de Minuit, Paris, 170 p.

mais bien parce que l'urgence de leurs vies ne se situe pas, à ce moment précis, avec cet outil-là, dans ce lieu. Minorer leurs compétences à l'écrit serait peut-être un contre-effet du sentiment de « non- pouvoir » ou de non-maîtrise sur le cours de leur vie, qui les oblige sans cesse à opérer des choix ou des priorités d'urgences dans lesquels l'apprentissage personnel apparaîtrait alors comme un luxe, un « soin de soi ».

## **Les rapports sociaux de sexe agissent sur les pratiques d'écritures et leurs modalités d'apprentissage**

L'une des grandes et récurrentes surprises, au moment des rencontres, est cette manière d'évoquer les rapports genrés dans leur violence quotidienne banalisée et leur impunité sociale manifeste. Interrogées sur leurs rapports à l'écrit, les femmes se remémorent longuement leurs rapports aux hommes (pères, frères, fils, patrons, concubins, maris, etc.), ceux-ci semblent donc en lien direct avec les manières de vivre et leurs possibilités d'écritures concomitantes.

Si l'on peut supposer que la chercheuse est la personne arrivant au « bon » moment pour permettre à une parole de se libérer en toute confidentialité, on peut également supposer que c'est aussi une manière de répondre à la question et à la demande posées. Les ruptures (scolaires, migratoires, familiales) sont narrées à travers la focale des relations sexuées, en défaveur constante des femmes. Les pratiques d'écritures sont donc à envisager comme des processus genrés car dans les cas d'apprentissage à l'âge adulte, les stratégies de garde d'enfants ou de disponibilités sont tributaires des contraintes familiales que les femmes sont principalement – sinon exclusivement – obligées d'endosser.

Le style de chacune se révèle aussi dans sa manière d'être au monde, de le rêver ou de s'en détacher. Ainsi, le tricotage de Monica pourrait relever d'une forme de poésie du quotidien, tels les récits textiles de Virginie Poitrasson<sup>1245</sup> qui reprennent un imaginaire et une symbolisation du féminin, sans pour autant le réduire à ce seul aspect.

Le désir est au centre des possibles et des actions transformatrices – même de petite envergure – et il parvient à passer au-delà des difficultés matérielles ou psychiques en créant des nouveaux espaces possibles (imaginaires ou matérialisés) à leur accomplissement. Cependant, on ne peut réduire ce désir à l'explication d'une action ou à son empêchement car bien souvent l'être humain associe la cause de l'action et le sens qu'il lui donne.

---

<sup>1245</sup> POITRASSON Virginie, 2012, *Il faut toujours garder en tête une formule magique*, Éditions de L'Attente, Bordeaux, 128 p.

« Par son caractère de désirabilité – c'est-à-dire cela en tant que quoi nous désirons quelque chose –, le désir se laisse traiter comme une raison d'agir et se place implicitement sur le plan de la rationalité et de la discursivité. Cette double face du désir – le désir comme force qui pousse et meut, et comme raison d'agir – est à l'origine de l'opposition entre ce que l'on peut expliquer (la cause) et ce que l'on peut comprendre (le motif-raison). Mais cette opposition est purement abstraite. La réalité présente plutôt la combinaison des deux cas extrêmes dans le milieu proprement humain de la motivation, où le motif est à la fois motion du vouloir et justification<sup>1246</sup>. »

Concernant les rapports sociaux de sexe, les femmes interrogées sont à la fois extrêmement lucides sur les rapports de domination exercés en leur défaveur et la difficulté de parvenir à imposer leur désir (d'apprentissage, d'écriture, etc.) de manière respectueuse. Pour autant, elles ne renoncent pas à jouer le jeu social et personnel de la séduction, du désir de couple qui se trouve alors parfois pris en tension avec leurs envies plus individuelles. Il leur faut ainsi trouver des biais, des solutions alternatives ou décalées afin d'aménager ces aspirations contradictoires.

## **Distances**

L'une des différences majeures, entre femmes lettrées et femmes qui le sont moins, est la volonté de contrôle de la production écrite du chercheur – jusqu'à provoquer la rupture des rencontres – et à l'opposé le désintérêt manifeste pour une restitution tapuscrite des récits personnels collectés à l'oral. L'écrit est appréhendé en fonction de la situation et des personnes en dialogue et de leurs statuts réels ou supposés face à l'écrit.

D'un côté l'écrivaine est froissée, choquée par une transcription de conversation qui n'a ni la retenue ni l'enjolivement littéraire de la remise en forme ou en mots ; d'autre part, pour les femmes apprenantes, le bénéfice de l'enquête paraît se situer dans la relation même et non pas dans la restitution que peut en faire la chercheuse.

Une fois de plus, entre ce qui est annoncé au départ et la réalisation un grand écart est notable : « Écoutez faites ce que vous voulez de moi (*rires*)<sup>1247</sup> » énonçait Silvia Baron Supervielle à l'issue de notre première rencontre, pour couper court à toute poursuite une fois reçue la transcription de ce moment. Le désir d'avoir son récit dans un livre paraissait

---

<sup>1246</sup> RICŒUR Paul, 1986, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Le Seuil, Paris, 448 p., p. 191.

<sup>1247</sup> Entretien SBS, p. 19.

commun aux autres femmes interviewées et c'est finalement l'absence de retour matérialisé qui les a fédérées.

## Histoires de vie, histoires d'écrits

La recherche confirme de manière forte l'imbrication entre biographisation et rapports à l'écrit. Même si l'usage des histoires de vie est historique en matière de migration depuis l'école de Chicago (en référence au *Paysan polonais* de Florian Znaniecki et William Isaac Thomas<sup>1248</sup>), sa diffusion demeure marginale sans les sciences humaines alors même qu'elle permet une analyse micro de certains phénomènes. En effet, cette perspective méthodologique permet notamment de détailler finement les entrelacs entre des représentations et des pratiques, ce qui en matière d'écrit est de nature à faire avancer la recherche.

Déjà en 1995, Martine Morisse à la fin de sa thèse invitait à prendre « appui sur les pratiques ordinaires d'écriture, en les resituant dans la logique d'un parcours de vie<sup>1249</sup> » afin que les personnes puissent se saisir du sens de leurs apprentissages. Cet appel concernait avant tout les formateurs et l'on peut penser que l'essor des biographies langagières y répond d'une certaine manière.

Christine Noireaud<sup>1250</sup>, pour les femmes pondichériennes en apprentissage linguistique et Lilyane Rachédi<sup>1251</sup> pour les migrants écrivains au Canada, ont appuyé l'importance d'une telle approche dans les problématiques de passage à l'écrit des migrants, plus spécifiquement, dans la restitution de leurs parcours de vie, résolument transculturels.

Elle permet de confirmer, dans ce travail notamment, le non-fondé des théories du grand partage (entre lettrés et non-lettrés) dont les effets perdurent malgré tout dans la société, mais aussi d'appuyer l'idée d'une expérience migratoire enrichissante dans ses manifestations culturelles et sociales, même les plus ordinaires.

---

<sup>1248</sup> ZNANIECKI Florian, THOMAS William Isaac, 1998 [1918-1920], *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique : Récit de vie d'un migrant*, GAUDILLAT Yves (trad.), [*The Polish Paesant in Europe and America*, University of Chicago] Nathan Université, Paris, 446 pages.

<sup>1249</sup> MORISSE Martine, 1995 thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *Pratiques ordinaires d'écriture et formation d'adultes*, BERGER Guy (dir.), université de Paris VIII, Saint-Denis, 611 p., p. 550.

<sup>1250</sup> NOIREAUD Marie-Christine, 2013, *De Pondichéry à Paris, Parcours de femmes en formation*, L'Harmattan, Paris, 214 p.

<sup>1251</sup> RACHEDI Lilyane, 2009, « Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires », in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.

L'association insolite de récits biographiques et d'objets d'écritures offre ainsi la possibilité de dépasser le récit mythologique de soi sans pour autant réduire le support scriptural à une trace dénuée d'intimité et d'histoire. C'est sans doute l'originalité de cette contribution.

## Dilemmes

La mise à l'épreuve du terrain (au sens d'Alban Bensa et de Didier Fassin<sup>1252</sup>) a provoqué un certain nombre de « tiraillements » qui ont orienté une partie de la recherche et plus particulièrement de la manière de rendre compte, de restituer la parole des personnes. Ces questions, parmi d'autres, ont traversé la démarche épistémologique de la thèse :

Fallait-il traduire les mots prononcés par les personnes ? Les rendre intelligibles, policés au risque du contresens ou bien les restituer bruts et soumis à une lecture laborieuse ? La parole et les personnes sont-elles plus respectées lorsque leurs récits sont retravaillés et ôtés de leurs particularités orales ? Ce respect est-il recevable dans le cadre d'une analyse à visée scientifique ? Comment évoquer des rencontres ou des échanges directement adressés à la personne de la chercheuse et en faire à la fois des objets discursifs répondant à la problématique ? Quelle légitimité à aller interroger une femme qui n'est pas inscrite en cours de langue pour traiter des apprenantes en alphabétisation ? Quelle marge entre l'implication dans la recherche et une mise en doute des données collectées ? Ces questionnements qui ont jalonné la thèse et lui ont donné une direction, une articulation en imposant des détours réflexifs, s'inscrivent dans l'investigation entreprise il y a une quinzaine d'années, par un groupe de chercheurs en sciences humaines pour qui les dilemmes sont source de progrès dans la recherche :

« Accepter de voir ses ambivalences, ses contradictions, accepter la dose d'ambiguïté de toute relation humaine et sociale – et la situation de recherche en est une – participe à la fois de l'éthique et de l'épistémologie à travers leurs exigences communes de vérité et de rigueur<sup>1253</sup>. »

Le terrain de ces réflexions paraît fécond et propice à l'émergence d'un nouveau programme de recherche, dans la continuité du précédent, visant à interroger les manières de pratiquer la recherche en sciences humaines dans les dilemmes constitutifs de son activité.

---

<sup>1252</sup> BENZA Alban & FASSIN Didier, (dir.), 2008, Opus Cit.

<sup>1253</sup> FELDMAN Jacqueline, 2000, « Introduction » in FELDMAN Jacqueline, CANTER KOHN Ruth, (coord.), 2000, *L'éthique dans la pratique des Sciences Humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p., pp.11-23, p. 20.



## Les zones d'ombre

C'est le paradoxe de ce travail : il rend visible des procédés, des habitudes et des compétences cachés par les femmes rencontrées et en même temps atténue des éléments d'appropriation communautaires. Ainsi, aucune d'elles n'a manifesté d'ambition politique ou ne s'est engagée dans une revendication collective concernant son groupe de pairs. En revanche, sous le couvert de l'anonymat et du micro de la chercheuse, elles ont chacune voulu contribuer à une visibilité de leurs vies de femmes migrantes. Cela paraissait très important à leurs yeux de témoigner de leurs parcours et de leurs conditions de vie, alors même qu'elles ne cherchent pas à l'évoquer en pleine lumière. La recherche offre alors un espace en clair-obscur où les personnes se révèlent en dehors des rôles sociaux habituels. Les enfants, les conjoints, les différents groupes d'appartenances sont évoqués, éclairés à la lueur de chacune des femmes mais n'ont pas eu de voix propre à leur récit.

Les perspectives de prolongements de ce travail deviennent alors fécondes et il pourrait être tout à fait pertinent d'entremêler des entretiens de groupe (dans les associations qui sont fréquentées par les femmes interviewées par exemple) à des entretiens individuels avec des hommes et des femmes afin de pouvoir travailler à une histoire plus collective de leurs récits de vie, en restituant les trajectoires personnelles à des mouvements de groupe. Les recherches sur les effets de la migration demeurent de toute façon en deçà des besoins de compréhension que la société en a :

« Migrer n'entraîne pas seulement des frais importants, entre les droits à payer et les voyages. Cela peut imposer également de vivre dans une culture très différente et de laisser derrière soi son réseau d'amis et de relations. C'est une pression psychologique qui peut s'avérer très lourde quoique incommensurable. (...) Compte tenu de ses effets positifs potentiels sur le bien-être humain, faciliter la mobilité nationale et internationale devrait logiquement être au cœur des réflexions des responsables politiques et des chercheurs en développement. Or, ce n'est pas le cas. La littérature universitaire consacrée aux effets de la migration paraît négligeable en comparaison des études sur les conséquences du commerce international et des politiques macroéconomiques, pour ne citer que ces dernières<sup>1254</sup>. »

---

1254 KLUGMAN Jeni (dir.), Rapport mondial sur le développement humain, 2009, *Lever les barrières : Mobilité et développement humains*, Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), New York, 251 p., p. 21.

Concernant les modalités d'appropriation et/ou de rejet des écritures, la nécessité de travailler avec les personnes sur le long terme est apparue comme une clé de compréhension majeure afin de montrer les possibles mouvements des personnes entre les différentes catégorisations en vigueur. Là encore c'est un domaine dans lequel les recherches, comme le souligne Hervé Adami<sup>1255</sup>, ont besoin de main-d'œuvre, car le champ est vaste et propice à alimenter la réflexion à d'autres domaines, l'invitation à poursuivre dans cette voie devient encore plus stimulante.

---

<sup>1255</sup> « Enfin la pratique et la connaissance de ce champ, qui abordent la question des rapports au langage et au savoir des personnes à faible capital scolaire, peuvent permettre de mieux comprendre les difficultés qu'éprouvent les enfants qui sont issus des mêmes milieux sociaux et qui sont scolarisés dans les pays d'accueil. La formation d'adultes migrants n'est pas un petit champ clos pédagogique, mais un chantier ouvert sur lequel j'invite d'autres ouvriers au travail. » : ADAMI Hervé, 2009, *La Formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p., p. 122.

# **Bibliographie générale**

## Bibliographie générale

**ABDALLAH PRETCEILLE Martine**, 2010, « La Pédagogie interculturelle : entre multiculturalisme et universalisme » in *Recherches en Éducation*, n° 9 - Novembre 2010 : « Éducation et formation interculturelles : regards critiques » coord. Driss ALAOUI, université de Nantes, pp. 10-17.

**A. PRETCEILLE Martine**, 2012, « Quelle anthropologie pour quel enseignement ? » in DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice (dir.), *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?*, Peter Lang, Berne, 207 p.

**ABÉLÈS Marc**, 2008, *Anthropologie de la Globalisation*, Payot et Rivages, Paris, 277 p.

**ADAMI Hervé**, 2008, « Le Rôle de la littératie dans le processus d'acculturation des migrants » in Séminaire international : l'intégration linguistique des migrants adultes, Conseil de l'Europe, Division des Politiques linguistiques, Strasbourg 26 et 27 juin 2008, en ligne : [www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/AdamiMigrantsFR.rt](http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/AdamiMigrantsFR.rt).

**ADAMI Hervé**, 2009, *La formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p.

**ADAMI Hervé & LECLERCQ Véronique** (éds), 2012, *Les migrants face aux langues des pays d'accueil*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 292 p.

**ABDOULHAMID Zarianta, CAMPINI Christine, CAULIER Olivia, DIB Fadila, FOUQUET, Martine, LEROY Delphine, MOUNARD Michel, NOUHAUD Daniel**, 2009, « Le Premier Forum mondial de l'éducation et de la formation tout au long de la vie : analyses transversales et propositions », article collectif, in *Actes du 1er forum mondial de l'éducation et de la formation tout au long de la vie*, (Unesco Paris, 28-29 octobre 2008), dir. Yves ATTOU, Éditions de l'Amandier, Paris, pp. 66-87.

**ADNES Michel**, 2002, « “Y “ Un texte est un lama rouge” Devenir l’autre : traduire est cannibale” in *Doletiana 1, subjecte, Traduccio*, 23 p.  
[webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdfv](http://webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdfv).

**ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, TORRENT Jean** (trad.), 2006 *Les femmes qui lisent sont dangereuses*, Flammarion, Paris, 149 p.

**ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, DEMANGE Odile** (trad.), 2007, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion, Paris, 152 p.

**ADNES Michel**, 2002, « “Y “ Un texte est un lama rouge” Devenir l’Autre : traduire est cannibale” in *Doletiana 1, subjecte, Traduccio*, 23 p.,  
[webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdfv](http://webs2002.uab.es/doletiana/1Documents/1Adnes.pdfv).

**AGIER Michel**, 2011, *Le Couloir des exilés, Être étranger dans un monde commun*, Éditions du Croquant, 116 p.

**AGIER Michel**, 2013, *La Condition cosmopolite. L’anthropologie à l’épreuve du piège identitaire*, La découverte, Paris, 208 p.

**AHEARN Laura M.** , 2001, *Invitations to love. Literacy, Love Letters, & Social Change in Nepal*, The University of Michigan Press, Michigan.

**AHEARN Laura M.**, 2001, “Language and agency” in *Annual Review of Anthropology*, volume 30, pp. 109-137.

**AIT-ABDESSELAM Nacira, CHARLOT Bernard (dir.)**, juin 2003, thèse de doctorat en Sciences de l’Éducation, *Rapport(s) au(x) savoir(s) des adultes « en situation d’illettrisme » en formation*, université Paris 8, Saint-Denis, 533 p.

**ALBERT Jean-Pierre**, 1993, « L’Illettrisme au quotidien », in FRAENKEL Béatrice, 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, Éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p., pp.199-210.

**ALBERTI Gloria, CALDERONE Margherita**, 2008, *Alfabetizacion, Bibliografia sobre alfabetizacion (1995-2008)*, OREALC/ UNESCO Santiago, centro de information y documentacion, Santiago, Chili, 35 p.

**ALEXANDRE-GARNER Corinne (dir.)**, 2008, *Frontières, marges et confins*, Presses Universitaires de Paris 10, Nanterre, 524 p.

**ALEXANDRE-GARNER Corinne & KELLER-PRIVAT Isabelle (dir.)**, 2012, *Migrations, exils, errances et écritures*, Presses Universitaires de Paris Ouest, Nanterre, 360 p.

**ALLETON Viviane (dir.)**, 1997, *Paroles à dire Paroles à Ecrire. Inde, Chine, Japon*, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 282 p.

**ALONSO Isabelle**, 2006, *L'Exil est mon pays*, Édit. Héloïse d'Ormesson, Paris, 296 p.

**AMROUCHE Taos**, 1995, *Solitude ma mère*, Éditions Joëlle Losfeld, Paris, 231 p.

**AMSELLE Jean-Loup**, 2013, *L'Anthropologue et le Politique*, 121p.

**ANDRÉ Christophe & LELORD François**, 2002 , *L'Estime de soi*, Odile Jacob, Paris, 296 p.

**ANGER Béatrice, FLOQUET Jean-Pierre, GRIGORIEFF Jean**, 2008, *Alphabétisation pour adultes Lire et écrire*, Nathan, Paris, 127 p.

**APPADURAI Arjun**, 2009 (1996, *Modernity at Large Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press, **BOUILLOT Françoise** trad.), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 331p.

**ARDOINO Jacques, BARBIER René (s/d)**, avril 1993, « L'Approche multiréférentielle de l'éducation et de la formation », *Pratiques de Formations- Analyses*, université Paris VIII, Formation permanente, n° 25-26, 190 p.

**ARDOINO Jacques** , octobre 2002, « L'Écriture, s'autoriser entre soi et les autres », in *Pratiques de formation-Analyses n° 44, Écriture et formation*, université Paris 8, Saint-Denis, 143 p., pp. 5-12.

**ARENDETT Hannah**, 1954, (*Between past and futur* , Hannah Arendt) : trad : *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique.*, Gallimard, Paris 1972 pour la trad. française, Patrick LEVY (dir.), réédition 2007, 380 p.

**ARENDETT Hannah**, 1995, *Qu'est-ce que la politique ?* Le Seuil, Paris, 195 p.

**ARIEL DE VIDAS Anath**, 1996, *Mémoire textile et industrie du souvenir dans les Andes*, L'Harmattan, Paris, 164 p.

**ARNAUD Claude**, 2006, *Qui dit je en nous ? une histoire subjective de l'identité*, Grasset, Paris, 436 p.

**ARTIÈRES Philippe**, 2000, *Le Livre des vies coupables, Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Albin Michel, 425 p.

**ARTIÈRES Philippe, KALIFA Dominique**, 2001, *Vidal, le tueur de femmes, Une biographie sociale*, Perrin, Paris, 270 p.

**AUBERT Nicole, HENRIQUEZ Eugène, GAULEJAC de Vincent, (dir.)**, 1986, *Le Sexe du pouvoir. Femmes, hommes et pouvoirs dans les organisations*, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 422 p.

**AUBENAS Florence**, 2010, *Le Quai de Ouistreham*, L'Olivier, Paris, 270 p.

**AUGÉ Marc**, 1986, *Un Ethnologue dans le métro*, Hachette, Paris, 119 p.

**AUGÉ Marc**, 2009, *Pour une anthropologie de la mobilité*, Payot , Paris, 91 p.

**AUGÉ Marc**, 2011, *La Vie en double, Ethnologie, voyage , écriture*, Payot, Paris, 268 p.

**AZOULAY Muriel, QUIMINAL Catherine**, 2002, « Reconstruction des rapports de genre en situation migratoire, Femmes « réveillées », hommes menacés en milieu soninké » in *VEI Enjeux*, n° 128, pp. 87-101.

**BADINTER Elisabeth**, 1986, (réédition 2005), *L'Un est l'Autre*, Éditions Odile Jacob & Le livre de Poche, Paris, 352 p.

**BAHLOUL Joëlle**, 1990, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 126 p.

**BARON SUPERVIELLE Silvia**, 2002, *Le Pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.

**BARON SUPERVIELLE Silvia**, 2007, *L'Alphabet du feu. Petites études sur la langue*, Gallimard, Paris, 145 p.

**BARON SUPERVIELLE Silvia**, 2009, *Journal d'une saison sans mémoire*, Gallimard, Paris, 251 p.

**BARTON David, HAMILTON M.**, 1998, *Local Literacies : Reading and writing in one community*, London, Routledge,

**BARRE-DE MINIAC Christine**, 2000, *Le Rapport à l'écriture. Aspects théoriques et didactiques*, Presses universitaires du Septentrion, Paris, 140 p.

**BARTHES Roland**, 1953, *Le Degré zéro de l'écriture*, Éditions du Seuil, Paris, (réédition de 1972), 65 p.

**BARTHES Roland**, 1960, « Ecrivains et écrivains », in *Essais Critiques*, 1964, (réédition de 1991), Le Seuil, Paris, pp.152-159.

**BARTHES Roland**, 1966, « Introduction à l'analyse structurale des récits », in *Communications* n° 8, pp. 1-27, <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm0588-80181966num811113>.

**BARTHES Roland**, 1968, « La Mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*, 1984, Le Seuil, Paris pp. 61-67.



**BARTHES Roland, KAYSER Wolfgang, Wayne C. BOOTH, Philippe HAMON, (dir. Gérard GENETTE et Tzvetan TODOROV), 1977, *Poétique du récit*, Éditions du Seuil, Paris, 180 p.**

**BASHKIRTSEFF Marie**, 1890, « Préface », in *Journal*, Tome Premier, 412 p. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1131377/f8.image>.

**BASSO Keith H.**, 1974, « The Ethnography of Writing », in **Bauman, R., Sherzer, J.** (eds.), *Explorations in the Ethnography of Speaking*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 425-432.

**BASTIDE Roger**, 1971, *Anthropologie appliquée*, Paris, Payot, 250 p.

**BEAUD Philippe**, 2006, « L'Éducation en héritage : Amérindiens des Andes diplômés de l'enseignement supérieur » in *Enfant en développement, famille et handicaps*, ERES, Paris, 288 p., pp. 79-83.

**BEAUD Stéphane**, 1996, « L'Usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« Entretien ethnographique », In: *Politix*, Vol. 9, n° 35, pp. 226-257.

**BEAUNÉ Aurélie**, 2011, Synthèse De Master 2 Professionnel, université Paris Descartes, <Http://www.adjectif.net/spip/spip.php?page=forum&idarticle=103>.

**BEAUNÉ Aurélie**, 2011, Quelles utilisations des TICE pour l'apprentissage du français langue étrangère au niveau A1.1 ? Analyse d'usages de formateurs et d'apprenants adultes migrants peu ou pas scolarisés. Mémoire de master 2, sous la direction de M. VÉNIARD (université Paris-Descartes),

**BEAUVOIR de Simone**, 1949, renouvelé en 1976, *Le Deuxième Sexe I*, Gallimard, Paris, Folio essais n° 37, 408 p.

**BEAUVOIR de Simone**, 1949, renouvelé en 1976, *Le Deuxième Sexe II*, Gallimard, Paris, Folio essais n° 38, 654 p.

**BEAUVOIR de Simone**, (1972,1<sup>re</sup> édition), 2008, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard,

Paris, 472 p.

**BECKER Howard-S.**, (édition originale: 1986, *Writing for social scientist. How to start and finish your thesis, book or article*, University of Chicago Press, Chicago USA), **FORGATY P. et GUILLEMIN A (trad.)**, 2004, *Ecrire les sciences sociales, commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Édition Economica, Paris, 179 p.

**BELISLE Rachel**, 2001, *Des rapports pluriels à l'écrit, rapport de recherche aux partenaires sur la culture de l'écrit, d'organismes communautaires d'insertion sociale et professionnelle qui proposent des projets de formation à des jeunes adultes non diplômés*, université de Sherbrooke, collectif de recherche sur les occupations, Québec, 112 p.

**BEN HAMOUDA Anissa & LEROY Delphine**, 2013, « Forschung als Lernprozess : interkulturelle Implikationen » in KING Vera & MÜLLER Burkhard (dir.), *Lebensgeschichten junger Frauen und Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-frenzösischen Jugendforschungsprojekts*, Waxmann, Münster, 207 p., pp. 162-182.

**BENAROYO Lazare**, 2013, « Le Sens de la souffrance » in MARIN Claire & ZACCAÏ-REYNERIS Nathalie (dir.), *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur*, PUF, Paris, 97 p., pp. 65-73.

**BENDANA Kmar, BOISSEVAIN Katia, CAVALLO Delphine** (resp.), 2005, *Biographies et récits de vie*, I.R.M.C., Alpha. Maghreb et sciences sociales, Tunis ( Tunisie), 242 p.

**BENOIST Luc**, 1975, *Signes, symboles et mythes*, P.U.F., collection : Que Sais-je ?, Paris (7<sup>e</sup> édition : 1994), 127 p.

**BENSA Alban et FASSIN Didier**, (dir.), 2008, *Les Politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 304 p.

**BERCHOUD Marie** (dir.), 2013, *L'Intime et l'Apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p.

**BERGÈRE Amandine**, 2011, « Processus d'identification dans l'apprentissage d'un nouveau système d'écriture » in BORNES VAROL Marie-Christine (dir.), *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p.

**BERGSON Henri**, 1930, « Le Possible et le Réel » in *La Pensée et le Mouvant*, 1938 (édition 1987), PUF, Paris, 291 p., pp. 99-116.

**BERNADO Allan B.I.**, 1999, *L'Alphabétisation et la Pensée. Contextes et effets cognitifs de l'alphabétisation*, L'Harmattan, Paris, 175 p.

**BERTAUX Daniel**, 1997, *Les Récits de vie, perspective ethnosociologique*, Nathan, Paris (1<sup>er</sup> édition), 127 p.

**BESNIER Niko**, 1995, *Literacy, emotion, and authority. Reading and writing on a Polynesian atoll Studies in the Social and Cultural Foundations of Language*, Cambridge University Press, Cambridge.

**BESSE Jean-Marie**, 1995, *L'Écrit, l'école et l'illettrisme*, Magnard, Paris, 200 p.

**BESSE Jean-Marie (dir.)**, 2003, *Qui est illettré ? Décrire et évaluer les difficultés à se servir de l'Écrit*, Retz, Paris, 223 p.

**BESSE Maria-Graciete, MEKOUAR-HERTZBERG Nadia (coord.)**, 2004, *Femme et écriture dans la péninsule ibérique Tome II*, L'Harmattan, Paris, 230 p.

**BÉZILLE Hélène, BOUGÈRE Gilles**, 2007, « De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation », note de synthèse in *Revue française de pédagogie*, n° 158, janvier-mars 2007, pp. 117-160.

**BILLIEZ Jacqueline**, 1985, « La Langue comme marqueur d'identité », in *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 1 n° 2. Décembre. Générations nouvelles., pp. 95-105.

**BLOMMAERT Jan**, 2008, *Grassroots Literacy. Writing, Identity and Voice in Central Africa*, Routledge, London, 219 p.

**BLONDEAU Nicole, VERMES Geneviève (dir.)**, décembre 2005, thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *La Construction socio-pédagogique de l'élève étranger allophone et ses effets sur les histoires scolaires*, université Paris 8 Saint-Denis, 317 p.

**BORNES VAROL Marie-Christine (dir.)**, 2011, *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p.

**BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude**, 1964, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, [Éditions de Minuit](#), 183 p.

**BOURDIEU Pierre & PASSERON Jean-Claude**, 1970, *La Reproduction*, Éditions de Minuit, Paris, 280 p.

**BOURDIEU Pierre (dir.)**, 1993, *La Misère du monde*, Le Seuil, Paris, 947 p.

**BOURDIEU Pierre**, 1998 et 2002 pour la préface, *La Domination masculine*, Le Seuil, Points essais, Paris, 174 p.

**BOURNAZEL Alain**, 2001, *L'Éducation tout au long de la vie*, Édition Ellipses, Lonrai, 208 p.

**BOUSTANI Carmen et JOUVE Edmond (direction)**, 2006, *Des femmes et de l'écriture*, Éditions Karthala, Paris, 245 p.

**BRUCY Guy, TROGER Vincent**, 2000, « Un Siècle de formation professionnelle en France : la parenthèse scolaire ? » in *Revue française de pédagogie*. Volume 131, 2000. pp. 9-21.

**BRUN Patrick**, 2001, *Emancipation et connaissance - Les Histoires de vie en collectivité*, L'Harmattan, Paris, 285 p.

**BURBAN-GIRAUD Ghislaine, LE GRAND Jean-Louis (dir.)**, oct. 2000, Mémoire de Maîtrise, Sciences de L'Éducation, « Processus de distanciation formative dans le fonctionnement des ateliers d'écriture de type littéraire pour adultes », université Paris 8, 150 p.

**BURGI Françoise**, 2011, « Un Gâchis suivi de quatre ans de galère », in CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire (dir.), 2011, *Résister dans le travail et la migration, Colère, courage et création politique*, L'Harmattan, Paris, 292 p., pp. 27-31.

**BUTLER Judith**, 2005, (1990, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of identity*, Routledge, New York), *Troubles dans le genre, Le Féminisme et la subversion de l'identité*, KRAUS Cynthia (trad.), La Découverte, Paris, 276 p.

**BUTLER Judith**, 2007, (2005, *Giving an Account of oneself*, Fordham University Press), *Le Récit de soi*, AMBROISE Bruno, AUCOUTURIER Valérie (trad.), PUF, Paris, 137 p.

**BUTLER Judith** 2012, *Défaire le genre*, [*Undoing Gender*, Routledge, 2004.] CERVULLE Maxime (trad.), Éditions Amsterdam, 331 p.

**BUTLER Robert**, 1975, *Why survive ? Being old in America*, Harper and Row New York, 496 p.

**CAILLIOT Anne-Sophie, COLIN Lucette ( dir.)** sept. 2007, note de recherche Master 1 Sciences de L'Éducation, *Discours sur L'illettrisme et rapport à l'écrit*, université Paris 8, 50 p.

**CALAME Claude, CHARTIER ROGER (dir.)**, 2004, *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Éditions Jérôme Million, Grenoble, 198 p.

**CALAME-GRIAULE Geneviève**, 1<sup>re</sup> édition 1965, réédition 1987, *Ethnologie et langage, la parole chez les Dogon*, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris, 590 p.

**CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire**, (dir.), 2011, *La Colère, une passion politique, Colère, courage et création politique*, L'Harmattan, Paris, 280 p.

**CALVET Julia**, 2001, *La Nena*, Calvet (à compte d'auteur), St Pons, 144 p.

**CALVET Louis-Jean**, 2013, « France » in EXTRA Guus & YAGMUR Kutlay (dir.), 2013, *L'Europe riche de ses langues Tendances des politiques et des pratiques du plurilinguisme en Europe*, Cambridge University Press, 277 p.

**CALVINO Italo**, 1981[1979 *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Einaudi, Turin,], *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, SALLENAVE Danièle & WAHL François (trad.) Le Seuil, Paris, 276 p.

**CAMILLERI Carmel**, 1985, *Anthropologie culturelle et éducation*, Unesco, Delachaux & Niestlé, Paris, 162 p.

**CAMILLERI Carmel, COHEN-EMERIQUE Margalit** (dir.) 1989, *Chocs de cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, L'Harmattan, Paris, 398 p.

**CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond-Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna, TABOADA-LEONETTI Isabelle, VASQUEZ Ana**, 1990, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 232 p.

**CAMPBELL Ben**, 2000, « Properties of identity : gender, agency and livelihood in central Nepal » in GODDARD Victoria Ana (dir.), 2000, *Gender, Agency and Change: Anthropological Perspectives*, Routledge, New York, 266 p., pp. 102-121.

**CANIESO-DORONILA Maria Luisa**, 1997, *Paysages de l'alphabétisation. Etude ethnographique de l'alphabétisation fonctionnelle dans des communautés marginales aux Philippines*, L'Harmattan, 239 p.

**CANTER-KOHN Ruth**, 2000, « Résonance et raisonnement : travail de chercheur en Sciences Humaines » in FELDMAN Jacqueline, C.-KOHN Ruth (dir.), *L'Ethique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p., pp. 249-263.

**CASTELLOTTI Véronique**, 2009, « Construire l'intégration en (dés) intégrant les catégories ? », in *Le français aujourd'hui* n° 164, *Langue(s) et intégration scolaire*, Armand Colin, Paris, 146 p., pp. 109-114.

**CATANI Maurizio**, 1970, *Médiation dans/pour la liberté. Essai d'alphabétisation*, Éditions Sciences et Service, Pierrelaye, 314 p.

**CATANI Maurice**, 1976, « La Parole de l'Autre », in *Langue française*. Vol. 29 n° 1. *L'Apprentissage du français par les travailleurs immigrés*, pp. 93-107.

**CATANI Maurizio, MAZÉ Suzanne**, 1982, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Librairie des Méridiens, Paris, 468 p.

**CARRÉ Philippe**, 2005, *L'Apprenance. Vers un nouveau rapport au savoir*, Dunod, Paris, 205 p.

**CEFAÏ Daniel**, 2008, « Vers une anthropologie critique », [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr), le 14 mai 2009. Consulté le 6 septembre 2009.

**CERTEAU de Michel**, (1<sup>re</sup> édition 1980, ), *L'Invention du quotidien, 1- Arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p.

**CERVILLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle**, 2012, *Subjectivités et rapports sociaux*, Cahiers du genre , n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p.

**CHAMOISEAU Patrick**, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p.

**CHAR René**, 1996, *Dans l'atelier du poète*, Quarto Gallimard édition M.C. Char, Paris (édition corrigée : 2007), 989 p.

**CHARLOT Bernard, BAUTIER Elisabeth, ROCHEIX Jean-Yves**, 1992 *Écoles et savoirs dans les banlieues... et ailleurs*, Armand Colin, Paris, 253 p.

**CHARLOT Bernard**, 1997, *Du rapport au savoir. Éléments pour une théorie*, Anthropos (Poche Éducation), Paris, 112 p.

**CHARTIER Anne-Marie & HÉBRARD Jean**, 2000, *Discours sur la lecture 1880-2000*, BPI Pompidou & Fayard, Paris, 756 p.

**CHARTIER ROGER**, 1996, *Culture écrite et société, L'ordre des livres ( XIV-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Albin Michel, Paris, 241 p.

**CHAUVIER Éric**, 2006, *Anthropologie*, Allia, Paris, 135 p.

**CHAUVIER Éric**, 2008, *Si l'enfant ne réagit pas*, Allia, Paris, 127 p.

**CHAUVIER Eric**, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire, Une conversion du regard*, Anarchasis, Toulouse, 168 p.

**CHENIN Maribel**, 2004, *Dans la terre de mes ancêtres, voyage en Croatie et au Monténégro du 1er au 11 avril 2002*, 15 p., APA 1515-2, Garde Mémoire n° 6, n° 255, p. 156, non publié.

**CHLEBOWSKA Krystyna**, 1992, *Savoir et Pouvoir. Une alphabétisation pour les femmes*. UNESCO, Paris, 79 p.

**CHOMSKY Noam**, (1968, 1<sup>re</sup> édition), *Langage and Mind*, Éditions Harcourt, Brace Jovanovich, New York, **CALVET Louis-Jean** ( trad.) *Le Langage et la Pensée*, 2001, Éditions Payot et Rivages, Paris, 220 p.

**CHRISTIN Anne-Marie (dir.)**, 2001, *Histoire de l'écriture : De l'idéogramme au multimédia*, Flammarion, Paris, 405 p.

**CIFALI Mireille**, 1995, « Démarche clinique, formation et écriture », in *Réfléchir sur la pratique, un levier pour la formation professionnelle des enseignants*, Bruxelles, De Broeck <http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/articles/clinique.html>.

**CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain**, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388 p.

**CIFALI Mireille** , 2012, « Croire en l'écriture ». Michel de Certeau, une poétique du quotidien Conférence, Montevideo, 30 mars 2012 », 19 p., <http://www.mireillecifali.ch/Textesnonpubliesfiles/mcerte>.

**CIXOUS Hélène, LECLERC Annie, GAGNON Madeleine**, 1977, *La Venue à l'écriture*, Union générale d'Éditions, Paris, 151 p.



**CIXOUS Hélène**, 1999, *Osnabrück*, Éditions Des Femmes, Paris, 234 p.

**CIXOUS Hélène**, 2003, *L'Amour du loup et autres remords*, Galilée, Paris, 209 p.

**COHEN Claudine**, 2003, *La Femme des origines, Images de la femme dans la préhistoire*.

**COLIN Lucette, LE GRAND Jean-Louis, (dir.)**, 2008, *L'Éducation tout au long de la vie*, *Anthropos*, Paris, 168 p. *Occidentale*, Belin-Herscher, Paris, 187 p.

**COMBRES Laurent**, 2007, *La Clinique par l'écrit. Une étude des fonctions de l'écriture du sujet dans des cas de psychoses*, Thèse de Psychopathologie Clinique et Psychanalyse, Michel LAPEYRE (dir.), université Aix-Marseille I, 216 p.

**CORCORAN John**, 2008, *The Teacher Who Couldn't Read, One Man's Triumph Over Illiteracy, A memoir*, Kaplan publishing, (U.K.), 248 p.

**COSTA-LASCOUX Jacqueline, HILY Marie-Antoinette, VERMES Geneviève (dir.)**, 2000, *Pluralités des cultures et dynamiques identitaires. Hommage à Carmel Camilleri*, L'Harmattan, Paris, 295 p.

**COSTE Daniel (dir.)**, 2013, *Les Langues au cœur de l'éducation. Principes pratiques, propositions*, EME & Intercommunications, Bruxelles, 285 p.

**COULON Alain**, 1992, « L'Homme marginal », *L'Ecole de Chicago*, Paris : PUF, collection Que Sais-je ? pp. 52-56.

**CUCHE Denys**, [1996] 2004, *La Notion de culture dans les Sciences sociales*, La Découverte, Paris, 123 p.

**CUCHE Denys**, 2009, « L'Homme marginal » : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 25 - n° 3 | 2009, URL : <http://remi.revues.org/4982> ; DOI : 10.4000/remi.4982REMI.

**DABÈNE Michel**, 1987, *L'Adulte et l'écriture, Contribution à une didactique de l'écrit en langue maternelle*, De Boeck, Bruxelles, 270 p.

**DABÈNE Michel**, 1990, « Les Pratiques d'écriture : représentations sociales et itinéraires de formation », in *Éducation Permanente* n° 102, pp. 13-19.

**DALLERA Corinne & DUCRET Véronique**, 2004, *Migration féminine au-delà des stéréotypes*, Recherche financée par l'Office fédéral des étrangers, Suisse 108 p., <http://www.2e-observatoire.com/downloads/livres/brochure10.pdf>.

**DARDY Claudine**, 1998 [1991], *Identités de papiers*, L'Harmattan, Paris, 189 p.

**DARRIEUSSECQ Marie**, 2005, *Le Pays*, Gallimard Folio, Paris, 248 p.

**DECANTE ARAYA Stéphanie**, 2008, « La Paratopie créatrice : une relecture depuis les études de genre », *Lectures du genre* n° 3 : La paratopie créatrice.  
<http://www.lecturesdugenre.fr/Lecturesdugenre3/introduction.html>.

**DELAMOTTE Régine, GIPPET Fabienne, JORRO Anne, PENLOUP Marie-Claude**, 2000, *Passages à l'écriture. Un défi pour les apprenants et les formateurs*, PUF, Paris, 224 p.

**DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix**, 1975, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Les Éditions de Minuit, Paris, 157 p.

**DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix**, 1980, *Capitalisme et schizophrénie, Tome 2 : Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, Paris, 645 p.

**DELCROIX Catherine**, 2001 (édition 2005), *Ombres et Lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Payot et Rivages, Paris, 247 p.

**DELORY-MOMBERGER Christine**, 2000, *Les Histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*. Anthropos, Paris, 285 p.

**DELORY-MOMBERGER Christine**, 2003, *Biographie et Éducation*, Anthropos, Paris, 131 p.

**DELORY-MOMBERGER Christine**, 2005, *Histoires de vie et recherche biographique en éducation*, Anthropos, Paris, 170 p.

**DELORY-MOMBERGER Christine**, 2009, *La Condition biographique, Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*, Téraèdre, Paris, 121 p.

**DEMAZIERE Didier, DUBAR Claude**, 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, Paris, 350 p.

**DEMORGON Jacques**, 2005, *Critique de l'interculturel, L'horizon de la sociologie*, Economica, Anthropos, Paris, 220 p.

**DEPREZ Christine**, 1996, « Politique linguistique familiale: le rôle des femmes » **in** **JUILLARD Caroline & CALVET Louis-Jean** (dir.), *Les Politiques linguistiques, mythes et réalités*, (FMA) Fiche du Mode Arabe-AUPELF-UREF (université des réseaux d'expression française), Beyrouth-Montréal, 356 p., p. 155-162.

1.

**DEPREZ Christine**, 1994, *Les Enfants bilingues : langues et familles*, Didier, Essais (CREDIF), Paris, 203 p.

**DEPREZ Christine**, 2000, « Le jeu des langues dans les familles bilangues d'origine étrangère », in *Estudios de Sociolingüística* 1 (1), 2000, pp. 59-74.

**DEPREZ Christine**, 2002, « La langue comme «épreuve» dans les récits de migration », in Bulletin suisse de linguistique appliquée, université de Neuchâtel, n° 76, *Biographies langagières*, 237 p., pp. 39-52.

**DERRIDA Jacques**, 1967, *De la grammatologie*, Éditions de Minuit, Paris, 445 p.

**DERRIDA Jacques**, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 436 p.

**DERRIDA Jacques**, 1968, « La Différance », Conférence prononcée à la Société française de philosophie, le 27 janvier 1968, Bulletin de la société française de philosophie (juillet-septembre 1968) et Théorie d'ensemble (coll. Tel Quel), Éd. du Seuil, 1968.

**DERRIDA Jacques**, 1974, *Glas*, Gontier-Denoël, Paris.

**DERRIDA Jacques**, 1987, (édition 1999), *Feu la Cendre*, des femmes Antoinette Fouque éditrices, Paris, 61 p.

**DERRIDA Jacques**, 1996, *Le Monolinguisme de l'autre*, Galilée, Paris, 136 p.

**DERRIDA Jacques**, 1999, *Sur parole*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Paris.

**DERVIN Fred**, 2011, *Les identités des couples interculturels: En finir vraiment avec la culture*<sup>1</sup>, L'Harmattan, Paris 101 p.

**DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice** (dir.), 2012 *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?*, Peter Lang, Berne, 207 p.

**DERYCKE Marc, BAUTIER Elisabeth** (dir.), janvier 1999, *note de synthèse sur les travaux de recherche* (dossier pour la soutenance et l'habilitation à diriger des recherches), université Paris VIII, département Sciences de l'Éducation.

**DESHOULIÈRES Anne**, 2008, « Les Langues de l'errance », une approche liminale du monde chez Jack Kerouac, Erensto Sabato, J.M.G. Le Clézio, Keneth White » in **ALEXANDRE-GARNER Corinne** (dir.), 2008, *Frontières, marges et confins*, Presses Universitaires de Paris 10, Nanterre, 524 p., pp. 289-302.

**DESMARAIS Danielle**, 2003, *L'Alphabétisation en question*, Les Éditions Québecor, Outremont, 264 p.

**DESMARAIS Danielle**, 2008, « *L'Alphabétisation, un défi pour l'intervention sociale du XXIe siècle* », in *Problèmes sociaux, théories et méthodologies, tome III*, Québec, Presses Universitaires du Québec (PUQ), 17 p.

**DEVREUX Anne-Marie**, 2004, (1re édition 2000) in HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p, pp.72-77.

**DEWITTE Philippe** (dir.), 1999, *Immigration et Intégration, l'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 435 p.

**DEWITTE Philippe**, 2003, *Deux siècles d'immigration en France*, La Documentation Française, Paris, 128 p.

**DIAGNE Mamoussé**, 2005, *Critique de la raison orale. Les pratiques discursives en Afrique noire*, Éditions Karthala, Paris, 600 p.

**DIARRA Pierre, LEGUY Cécile**, 2004, *Le proverbe au croisement des cultures*, Éditions Bréal, collection Langages & co, Rosny sous bois, 127 p.

**DOMINICÉ Pierre**, 2002 (édition augmentée), *L'Histoire de vie comme processus de formation*, L'Harmattan, Paris, 254 p.

**DUBAR Claude**, 2000, *La Crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, PUF, Paris, 248 p.

**DUBET François**, 2002, *Le Déclin de l'institution*, Le Seuil, Paris, 422 p.

**DUBY Georges, PERROT Michèle**,(dir.), 1993, *Femmes et Histoire*, Actes du colloque organisé à la Sorbonne en novembre 1992, Plon, Paris, 192 p.

**DUHOUX-GENDROT Carine**, 2006., « Un terrain entre territoires et représentations : retour d'expérience d'un franchissement des frontières au fil de l'eau entre Espagne et Portugal ; ou l'identité du chercheur et « le sens de lecture » du territoire en questions », <http://eegeosociale.free.fr/rennes2006>, EEGS « l'espace social : outils et méthodes, objets et éthique(s) », Rennes 2006 – atelier Terrains.

**DUMAZEDIER Joffre** (dir.), 1994, *La Leçon de Condorcet (Une conception oubliée de l'instruction pour tous nécessaire à une république)*, L'Harmattan, Paris, 206 p.

**DUMET Thomas, LECLERCQ Véronique**, 2010, « Recherches dans le champ de la lutte contre l'illettrisme et de l'alphabétisation : diversité des approches qualitatives et engagement sociopolitique », in RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 29(2), 2010, pp. 91-111, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>. Consulté le 25/01/10.

**DUMONTET Danielle & ZIPFEL Frank**, 2008, *Écriture Migrante/ Migrant Writing*, Georg Olms Éditions, Hildesheim, 216 p.

**DURING Élie**, 2003, « Politiques de l'accent : Rancière entre Deleuze et Derrida », in GAME Jérôme & WALD LASOWSKI Aliocha (dir.), *Jacques Rancière, Politique de l'esthétique*, Éditions des Archives contemporaines, Paris, 175 p., pp. 73-92.

**DURU-BELLAT Marie**, 1994, « La "Découverte" de la variable sexe et ses implications théoriques dans la sociologie de l'éducation française contemporaine », in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 15, n° 1 (1994), pp. 35-68 Published by: Nouvelles Questions Féministes & Questions Féministes Article Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40619564>. Consulté le 30/09/13.

**DURU-BELLAT Marie**, 2004 (2<sup>e</sup> édition), *L'École des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, Paris, 272 p.

**DURAS Marguerite**, *Une Illettrée à Paris*, article de presse du 17 octobre 1957, « France Observateur ».

**DURAS Marguerite**, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 53 p.

**DURKHEIM Emile**, 1895 (réédition 1999), *Les Règles de la méthode sociologique*, Flammarion, Paris, 254 p.

**ERARD Cédric, KUTUKDJIAN Garance** (présentation), 2005, *Des femmes. Anthologie*, Éditions Flammarion, Paris, 162 p.

**ERNAUX Annie**, 1983, *La Place*, Gallimard, Paris, 110 p.

**ERNAUX Annie**, 1997, *La Honte*, Gallimard, Paris, 142 p.

**ERNAUX Annie**, 2003, *L'Écriture comme un couteau*, Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, Paris, 156 p.

**ERNAUX Annie**, 2008, *Les Années*, Gallimard, Paris, 242 p.

**EXTRA Guus & YAGMUR Kutlay** (dir.), 2013, *L'Europe riche de ses langues. Tendances des politiques et des pratiques du plurilinguisme en Europe*, Cambridge University Press, 277 p.

**EZQUERRO Milagros**, 2008, *Leerescibir*, Rilma 2 & Adehl, Mexico & Paris, 195 p..

**FABRE Daniel (dir.)**, 1993, *Écritures ordinaires*, Éditions POL, Centre Georges-Pompidou, Paris, 375 p.

**FABRE Daniel (dir.)**, 1997, *Par Ecrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Mission du Patrimoine ethnologique, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 393 p.

**FALQUET Jules, REBAUDE Aude, FREEDMAN Jane, SCRINZI Francesca** (coord.), 2008, *Femmes, genre, migrations et mondialisation. Un état des problématiques*, *Les Cahiers du CEDREF 2008-16*, université Paris Diderot, Paris 7, Paris, <http://cedref.revues.org/330>.

**FALQUET Jules et alii**, 2010, *Le Sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Les Presses des Sciences Po, Paris, 278 p.

**FARGE Arlette**, 2009, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Bayard, Paris, 307 p.

**FASSEUR Nicolas & LEROY Delphine**, 2011 « “Ni vistas ni conocidas”: Sobre las Historias de vida en la educación popular » in "Histoires de vie en formation : Des approches

francophones", dans la revue *Cuestiones Pedagógicas*, n° 20 , 2011, GONZÁLEZ MONTEAGUDO José & LE GRAND Jean-Louis, (coord.), université de Séville, pp. 117-142, <http://institucional.us.es/revistas/cuestiones/20/art06.pdf>.

**FASSEUR Nicolas & LEROY Delphine**, 2011, « Parler de soi, écrire sa vie au travail : le « moment » de la grève tout au long du journal d'un cheminot », suivi de « Vers un métissage doux et complexe » (entretien avec Christian Verrier), in *Revue d'histoire des chemins de fer*, n° 44 (2011), : Parler de soi, écrire sa vie au travail : la pratique autobiographique des cheminots, AHICF, Paris, pp.79-100.

**FASSIN Didier**, 2008, « La Politique des anthropologues. Une histoire française », in *L'Homme*,185-186, pp. 165-186.

**FASSIN Didier, BENSA Alban, (dir.)** 2008, *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, La Découverte, Paris, 328 p.

**FASSIN Didier**, 2009, « Une Science sociale critique peut-elle être utile ? », in *Tracés. Revue de Sciences humaines*, pp. 199-211. [en ligne], #09 | 2009, mis en ligne le 25 novembre 2011. URL <http://traces.revues.org/index4465.html>.

**FASSIN Didier & FASSIN Éric**, 2009, « Eloge de la complexité », in FASSIN Didier & FASSIN Éric, (dir.), 2009 [2006], *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 267 p., pp. 257-267.

**FASSIN Didier**, 2012, « Trouble-genre », préface à l'édition française, in **BUTLER Judith**, *Défaire le genre*, **CERVILLE M.** (trad.), Paris, Éditions Amsterdam (2004, *Undoing Gender*, London, Routledge), pp. 13- 14.

**FASSIN Éric & MARGON Véronique**, 2001, *Homme, femme, quelle différence ?*, Salvator, Paris, 121 p.

**FASSIN Éric & TARAUD Christelle**, 2005, « Entretien avec Éric Fassin » in TARAUD Christelle, *Les Féministes en question, Éléments pour une cartographie*, Éditions Amsterdam, Paris, 179 p., pp. 83-103.

**FELDMAN Jacqueline**, 1980, *La Sexualité du Petit Larousse ou le jeu du dictionnaire*, Tierce, Paris, 175 p.



**FELDMAN Jacqueline**, 1981, *Voyage mal poli à travers le savoir et la science*, Éditions Tierce, Paris, 85 p.

**FELDMAN Jacqueline, CANTER KOHN Ruth**, (coord.), 2000, *L'Éthique dans la pratique des Sciences Humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p.

**FELDMAN Jacqueline**, 2002, « Écriture leurs plaisirs, leurs dérives », in *Pratiques de formation- Analyses* n° 44, octobre 2002, Écriture et formation, université Paris 8, Saint-Denis, 143 p., pp. 39-49, p. 43.

**FELDMAN Jacqueline (dir.)**, 2006, « La Bifurcation », in *L'Idée de science au XIX<sup>e</sup> siècle*, L'Harmattan, Paris, 235 p.

**FERNANDEZ Jocelyne (dir.)**, 1998, *Parler femme en Europe. La Femme, image et langage, de la tradition à l'oral quotidien*, L'Harmattan, Paris, 287 p.

**FERRARI de Mariela**, « Penser la formation linguistique des adultes migrants en France. Nommer autrement pour faire différemment », in *Le Français dans le Monde*, juillet 08 : « Des discours de l'enseignant aux pratiques de l'apprenant », pp. 20-28.

**FERRAROTTI Franco**, 1983 (réédition 1990, 1981, *Storia e stori di vita*), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, **MODAK Marianne** (trad.), Méridiens Klincksieck, Paris, 195 p.

**FERRAROTTI Franco**, 2009, *Les Miettes d'Epulon, Récit initiatique d'un pionnier des histoires de vie*, **MARCUCCI DE VINCENTI Antonella** (traduction), L'Harmattan, Paris, 241 p.

**FERREIRO Emilia**, 2000, *L'écriture avant la lettre*, Hachette, Paris, 253 p.

**FERREIRO Emilia**, 2001, *Culture écrite et éducation*, trad. Martina Del Pino-Ollier, Retz, Paris, 200 p.

**FEYERABEND Paul Karl**, (1<sup>re</sup> édition : 1975) 1988, *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, (trad. **BAUDOUIN Jurdant & SCHLUMBERGER Agnès**), Collection Points Sciences, Seuil, Paris, 349 p.

**FIJALKOW Jacques**, 1991, *Illettrisme et Analphabétisme : la formation en question*, CLAP Midi Pyrénées, 66 p.

**FIJALKOW Jacques**, 2001, « Dyslexie : le retour », texte en ligne, in dys, troubles des apprentissages, <http://ameds.free.fr/conferences/docconf.htm>, 15 p.

**FIJALKOW Jacques**, 2003, « Pourquoi et comment articuler l'apprentissage de la lecture avec celui de la production d'écrit aux différentes étapes de la scolarité primaire ? », Document envoyé au PIREF en vue de la conférence de consensus sur l'enseignement de la lecture à l'école primaire les 4 et 5 décembre 2003, EURED-CREFI, université de Toulouse le Mirail [www.bienlire.Education.fr/01-actualite/document/fijalkow.pdf](http://www.bienlire.Education.fr/01-actualite/document/fijalkow.pdf).

**FIJALKOW Jacques, FIJALKOW Yona & PASA Laurence**, 2004, « Littératie et Culture écrite », in **BARRE de MINAC Christine, BRISSAUD Catherine & RISPAIL Marielle** (dir.), *La Littératie conception théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture*, L'Harmattan, Paris, 354 p., pp. 53-68.

**FINE Agnès**, 2008, « La Production du féminin. L'Exemple de l'écriture de soi », in **THÉRY Irène & BONNEMÈRE Pascal** (dir.) *Ce que le genre fait aux personnes*, Éditions de l'EHESS, Paris, 319 p., pp. 235-254.

**FLAJOLIET Alain**, 2011, « Introduction : Sartre : “ La Folie dans les livres ” », in **DEPRAZ Natalie & PARANT Noémie** (dir.), *L'Écriture et la lecture: des phénomènes de miroir ? : l'exemple de Sartre*, PURH (publications des universités de Rouen et du Havre), 166 p.

**FLORES ESPINOLA Artemisa**, 2012, « Subjectivité et Connaissance : réflexions sur les épistémologies du « point de vue » », in **CERVILLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle**, *Subjectivités et rapports sociaux*, Cahiers du genre, n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p., pp. 99-120.

**FONTANA Patrick**, 2014, « Déporter l'œuvre toujours plus loin de sa langue », in **LEROY Delphine & LEROY Marie** (coord.), *Histoires d'écrits, histoires d'exils. Perspectives croisées sur les écritures en migration(s)*, Éditions Naar, Deutschland, 251p., pp. 227-228.

**FOUCAULT Michel**, 1961, Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Introduction à l'Anthropologie de Kant, non publiée : manuscrit, accessible en ligne : [www.scribd.com/.../Foucault-Michel-Introduction-a-lAnthropologie-de-Kant](http://www.scribd.com/.../Foucault-Michel-Introduction-a-lAnthropologie-de-Kant). Consultée le 10/09/09, 34 p.

**FOUCAULT Michel**, 1969 (rééd. 1992), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 257 p.

**FOUCAULT Michel**, 1969, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », (in *Bulletin de la société française de philosophie* n° 63, pp. 73-104), repris dans *Dits et Écrits*, 1954-1988 I, 1994, Gallimard, Paris, pp.789-821.

**FOUCAULT Michel**, (1<sup>re</sup> édition 1966), 1990, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 398 p.

**FOUCAULT Michel** (présenté par), 1973, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de [parricide](#) au [XIX<sup>e</sup> siècle](#)*, Gallimard, Paris, 424 p.

**FOUCAULT Michel**, Collectif **Maurice Florence**, **REVEL Judith**, **ARTIÈRES Philippe**, 2009, *Archives de l'infamie*, Les Prairies ordinaires Paris, 155 p.

**FOUQUE Antoinette**, (1995, 1<sup>re</sup> édition) 2004, *Il y a deux sexes, Essais de féminologie*, Gallimard, Paris, 324 p.

**FOUQUET Thomas**, 2006, « Entre errements ethnographiques et maturation anthropologique : Le journal de terrain ou l'éloge du flou méthodologique », in **MOLINIÉ Muriel & BISHOP Marie-France** (dir.), *Autobiographie et réflexivité*, CTRF, université de Cergy-Pontoise, 162 p., pp. 105-126.

**FOURTANÉ Nicole**, 1999, « De l'oralité à l'écriture. L'expérience inédite des bibliothèques rurales de Cajamarca (Pérou) » in *Amérique, cahiers du CRICCAL* n° 23, *Le Livre et la Lecture*, Presses de La Sorbonne Nouvelle, université Paris III, pp 83-100.

**FRAENKEL Béatrice, FREGOSI Dominique, VASSEUR Marie-Thérèse & GIRODET Marie- Alix**, 1989, *L'écrit et les illettrés : Pratiques langagières, scripturales et mathématiques*, CEPI , université Paris Descartes, 143 p.

**FRAENKEL Béatrice**, 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p.

**FRAENKEL Béatrice**, 2002, *Les écrits de septembre, NewYork 2001*, Éditions Textuel, Paris, 159 p. p.23

**FRAENKEL Béatrice**, 2005, « Le Terme *auteur* en français : analyse lexicographique d'un terme fossile », *Mots. Les langages du politique*, n° 77, *Proximité*, <http://mots.revues.org/index208.html>.

**FRAENKEL Béatrice**, dec. 2007, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », in *Langage et Société* n° 121-122, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp. 101-112.

**FRAENKEL Béatrice, MBODJ Aïssatou**, 2010, "Les new literacy studies, jalons historiques et perspectives actuelles" in "[Langage et société n° 133, 2010, New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit](#), Édition de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 152 p., pp. 7-24.

**FRAENKEL Béatrice, GANI Léon, & MBODJ Aïssatou**, « Alphabétisation » in l'Encyclopædia Universalis, 13p. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alphabetisation/>.

**FREEDMAN Jane , JAMAL Bahija**, 2008, *Violence à l'égard des femmes migrantes et réfugiées dans la région euro-méditerranéenne, Études de cas : France, Italie, Egypte & Maroc*, Réseau euro-méditerranéen des droits de l'Homme, Copenhagen, Denmark, 112 p.

**FREIRE Paulo**, 1974, (*Pedagogia de oprimido*), *Pédagogie des opprimés*, **MASPERO François** (trad), Maspéro, Paris, 130 p.

**FREIRE Paulo**, 2006, (*Pedagogia de autonomia, saberes necessarios a practica educativa*), *Pédagogie de l'autonomie : savoirs nécessaires à la pratique éducative*, **REGNIER Jean-Claude** (trad.), Érès, Paris, 189 p.

**FREUD Sigmund**, 1915, « Deuil et mélancolie », *Sociétés* 4/2004 (n° 86), p. 7-19. URL : [www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-7.htm](http://www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-7.htm).

**FRONTISI-DUCROUX Françoise**, 2003, *L'Homme-cerf et la femme araignée. Figures grecques de la métamorphose*, Gallimard, Paris, 292 p.

**FRONTISI-DUCROUX Françoise**, 2009, *Ouvrages de dames, Ariane, Hélène, Pénélope...*, Le Seuil, Paris, 192 p.

**FURET François & OZOUF Jacques**, 1977, *Lire et Ecrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, tome 2, Éditions de Minuit, Paris, 379 p.

**GAFÄITI Hafid, CROUZIÈRES-IGENTHON Armelle**, 2005, *Femmes et écriture de la transgression*, L'harmattan, Paris, 285 p.

**GALATANU Olga**, 2012, « Sémantique des Possibles Argumentatifs ( SPA ) : la construction et la reconstruction discursives des significations lexicales », <http://ubuntuone.com/15GVWPnQ5wiFemE3QfPj5X>,

**GALL Marie-Catherine**, 2003, "*Histoire de vie*" "*Exploration de mon interculturelité alsacienne. D'un vécu écrasant à un conçu libérateur: Analyse des pesanteurs existentielles de deux cultures antagonistes. L'analyse interculturelle comme ressource pour dépasser les traumatismes d'une éducation discordante*", mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, sous la direction de Remi HESS, université Paris 8, Saint-Denis.

**GAULEJAC Vincent de**, 1999, Histoires de vie et sociologie clinique ?, in **VASQUEZ Ana, MARTINEZ I.** (dir.), *Recherches ethnographiques en Europe et en Amérique du Nord*, Anthropos, Paris, pp. 131-151.

**GAULÉJAC Vincent de**, 2009, *Qui est je ? Sociologie clinique du sujet*, Le Seuil, Paris, 219 p.

**GEERTZ Ciford**, 1996 [1988] *Ici et Là-bas. L'Anthropologue comme auteur*, LEMOINE Daniel (trad.), [*Works and Lives : The anthropologist as Author*, Board of Trustees of the Leland Stanford University, États-Unis]Métaillé, Paris, 153 p.

**GENLIS Madame de**, 1825, *La Femme auteur*, Lecointe et Durey libraires, Paris in *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques*, réédition Gallimard, collection folio, Paris, 2007, 99 p.

**GIARD Luce**, 1987 « La Passion de l'altérité », in GIARD Luce (dir.), *Cahiers pour un temps n° 12*, « Michel de Certeau», Éditions Centre Pompidou, Paris, 254 p.

**GIDDENS Anthony**, 1979, *Central Problems in Social Theory: Action, Structure and Contradiction in Social Analysis*. Berkeley: Univ. Calif. Press et GIDDENS A., 1984, *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. Berkeley: Univ. Calif., 294 p.

**GILLE Maria Isabel**, 2000, *Andalouse en Bourgogne*, conservé à l'APA, n° 1099, Garde mémoire n° 4, écho n° 60, non publié, 100 p.

**GLISSANT Édouard**, [1990], 1994 *Poétique de la relation. (Poétique III)*, Gallimard, Paris, 290 p.

**GLISSANT Édouard**, 1995, *Tout Monde*, Paris , Gallimard, 610 p.

**GOFFMAN Erving**, (1<sup>re</sup> édition : 1959, *The presentation of Self in Everyday Life*) **ACCARDO Alain** (trad.) 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne, 1- La Présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, Paris, 251 p.

**GOFFMAN Erving**, (1<sup>re</sup> édition : 1963, *Stigma*), **KIHM Alain** (trad.) 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Les éditions de Minuit, Paris, 170 p.

**GOFFMAN Erving**, (1<sup>re</sup> édition : 1977), 2002, *L'arrangement des sexes*, **MAURY Hervé** (trad.), Éditions La dispute- Snédit et Cahiers du Cedref- ADREF, Paris, 170 p.

**GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane** (dir.), 2009, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p.

**GONTARD Marc** (dir.), 2005, *Le Récit féminin au Maroc*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes II, 221 p.

**GONZALEZ Olga L. y PETRICH Perla**, « Introduction », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, [22 | 2011](#), [En línea], Puesto en línea el 27 de enero 2012. URL : <http://alhim.revues.org/4021>. Consultado el 24 de agosto 2013.

**GONZALEZ MONTEAGUDO José**, 2009, « L'Écriture pédagogique de Célestin Freinet, entre rhétorique littéraire et innovation éducative », in A. Zambrano (Éditeur): *Littérature et formation*. Cali (Colombie) : université Santiago de Cali, pp. 70-93 (en espagnol) et pp. 202-225 (en français).

**GONZALEZ MONTEAGUDO José**, 2010, « Histoires de vie interculturelles : Entre recherche, formation et témoignage », in G. Schlemminger & B. Egloff (Eds.) : *Récits de vie : au-delà des frontières. Revue Synergies. Pays germanophones*, 3, 17-26, University of Karlsruhe, Germany. Available in: <http://www.synergies.avinus.de/?p=142>.

**GONZALEZ MONTEAGUDO José & LE GRAND Jean-Louis** (dir.), 2010, *Historias de vida en formación. Enfoques francófonos* [Les Histoires de vie en formation. Des approches francophones], n° 20 de la revue *Cuestiones Pedagógicas* (université de Séville), [http://www.publius.us.es/cuestiones\\_pedagogicas/indice\\_contenidos/num\\_20](http://www.publius.us.es/cuestiones_pedagogicas/indice_contenidos/num_20) (en espagnol).

**GONZALEZ MONTEAGUDO José**, (dir.), 2011, *Les Histoires de vie en Espagne. Entre formation, identité et mémoire*, L'Harmattan, Paris, 288 p.

**GONZALEZ MONTEAGUDO José**, (dir.), 2014, *Les Histoires de vie en Amérique Latine. Entre témoignages douloureux et désirs de futurs*, Paris, L'Harmattan, Paris, (à paraître).

**GOODY Jack**, 1979, *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, [1977, *The Domestication of the Savage Mind*], Minuit, Paris, 274 p.

**GOODY Jack**, 1986, *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, [1986, *The Logic of Writing and the Organization of Society*] Armand Colin, Paris, 195 p.

**GOODY Jack**, 1994, *Entre l'oralité et l'écriture*, trad. **D. PAULME** [1993, *The interface between the written and the oral*, Cambridge university Press ], P.U.F., Paris, 323 p.

**GRIGNON Claude**, 1988, « Composition romanesque et construction sociologique, L'Anatomie du goût populaire chez Zola », *Enquête, Varia*, [En ligne], mis en ligne le 10 février 2006. URL : <http://enquete.revues.org/document60.html>. Consulté le 30 juin 2010. pp. 3-25.

**GROULT Benoîte**, 2010 (1977, Éditions Denoël/Gonthier) *Le Féminisme au masculin*, Grasset, Paris, 220 p.

**Groupe de recherche d'Écouen, JOLIBERT Josette** (coord.), 1991-1994, Former des enfants lecteurs de textes, Hachette Éducation, Paris, 94 p.

**Groupe de recherche d'Écouen, JOLIBERT Josette** (coord.), 1994, Former des enfants producteurs de textes, Hachette Éducation, Paris, 160 p.

**GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira & TARAUD Christelle**, 2005, « Entretien avec Nacira Guénif-Souilamas » in TARAUD Christelle, *Les Féministes en question, Éléments pour une cartographie*, Éditions Amsterdam, Paris, 179 p., pp. 123-148.

**GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira**, 2006, « La République aristocratique et la nouvelle société de cour », in GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira, *La République mise à nu par son immigration*, La Fabrique, Paris, 220 p., pp. 7-38.

**GUIBERT Rozenn**, 2003, *Former des écrivains (Principe des ateliers d'écriture en formation d'adultes)*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 178 p.

**GUILBERT Lucille**, 2009, « Le Projet dans le récit de vie ; le Récit de vie comme projet », in Gohard-Radenkovic & Rachedi, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, Paris, L'Harmattan, pp. 77-94.

**GUILLAUMIN Colette**, 1978, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1), L'Appropriation des femmes », in *Questions Féministes*, n° 2, *Les Corps appropriés* (février 1978), pp. 530, *Nouvelles Questions Féministes & Questions Féministes*, <http://www.jstor.org/stable/>. Consulté le 7/10/2013.



**GUILLEMETTE François**, 2006, « L'Approche de la Grounded Theory; pour innover? », in *Recherches Qualitatives* – VOL 26 (1), pp. 32-50, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>.

**GUSDORF Georges**, 1990, *Lignes de vie tome 1 : Les Écritures du moi*, Odile Jacob, Paris, 430 p.

**GUSDORF Georges**, 1990, *Lignes de vie tome 2 : Auto-bio-graphie*, Odile Jacob, Paris, 501 p.

**HATCHUEL Françoise**, 2005, *Savoir, apprendre, transmettre, Une Approche psychanalytique du rapport au savoir*, La Découverte, Paris, 159 p.

**HATCHUEL Françoise**, 2006, « Une Autre Langue : l'ailleurs comme protection de l'espace intérieur? », *Ela. Études de linguistique appliquée* 4/2006 (n° 144), p. 493-512. URL : [www.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-493.html](http://www.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-493.html). Consulté le 21/01/14.

**HAUTECOEUR Jean-Paul**, février 1991, « La Recherche action en alphabétisation », Secrétariat national à l'alphabétisation Ottawa (Ontario) K1A 0M5, 28 p. Consulté sur <http://bibliotheque.bdaa.ca/search?q=analphabètes> le 05/08/09, p. 25.

**HAUTECOEUR Jean-Paul (dir.)**, 1992, *ALPHA 92, Stratégies d'alphabétisation dans le mouvement associatif*, ministère de l'Éducation, Institut de l'Unesco pour l'Éducation, Québec/Hambourg, 467 p.

**HAUTECOEUR Jean-Paul (dir.)**, 1997, *ALPHA 97, Formation de base et environnement institutionnel*, ministère de l'Éducation, Institut de l'Unesco pour l'Éducation, Québec/Hambourg, 372 p.

**HAUTECOEUR Jean-Paul**, 2006, « Construction, ruptures, errances. Une biographie d'ALPHA (1978-2000) », in **BELISLE Rachel, BOURDON Sylvain (dir.)** *Pratiques et apprentissage de l'écrit dans les sociétés éducatives*, Saint Nicolas, PUL, pp. 84-111.

**HÉBRARD Jean**, 1985, « Comment Valentin Jamerey-Duval apprit-il à lire ? L'autodidaxie exemplaire », in CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 241 p. pp. 24-60.

**HÉBRARD Jean**, 1986, « L'illettrisme une émotion des classes cultivées », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, ministère de la Culture et de la Communication, Direction du Livre et de la Lecture, Paris, pp 9-16.

**HECKMAN Andrea M.**, (dir.) 2003, *Woven stories : Andean textiles and rituals*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 199 p.

**HEINICH Nathalie**, 2000, *Être écrivain*, La Découverte, Paris, 357 p.

**HEINICH Nathalie**, 2003, *Les Ambivalences de l'émancipation féminine*, Albin Michel, Paris, 157 p.

**HERDNER Andrée**, 1944, « J. Friedrich. - *Hethitisch-Ugaritiches* », *Syria*, 1944, vol. 24, n° 1, pp. 130-133. url : <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria0039->.

**HERRENSCHMIDT Clarisse**, 2007, *Les Trois Écritures. Langue, nombre, code*, Éditions Gallimard, Paris, 510 p.

**HÉRITIER Françoise**, 1996, *Masculin/Féminin. La Pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 329 p.

**HÉRITIER Françoise**, 2002, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, Paris, 443 p.

**HÉRITIER Françoise (dir.)**, 2004, *Hommes, Femmes, la construction de la différence*, Le Pommier et La Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris, 189 p.

**HERPIN Nicolas**, 2010, « Barney G. Glaser, Anselm Strauss, *La Découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative* », *Lectures* [En ligne], Les notes critiques, 2010, mis en ligne le 26 octobre 2010. Consulté le 24 janvier 2014. URL : <http://lectures.revues.org/1357>.

**HESS Benoît**, 1997, *L'Entreprise face à l'illettrisme. Les Enjeux de la formation*, Éditions Anthropos, Paris, 162 p.

**HESS Rémi**, 2003, *Produire son œuvre. Le moment de la thèse*, Éditions Téraèdre, Paris, 176 p.

**HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle**, (1<sup>re</sup> édition 2000), 2004, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p.

**HOGGART Richard**, 1970, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, F. GARCIA, J. GARCIA & JC PASSERON (trad.), Éditions de Minuit Paris, 423 p.

**HUBERT Bruno**, 2010, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, « *Travailler le rapport au savoir du sujet à travers ses écrits scolaires. D'une formation d'enseignants à une pratique de formation : les traces d'une éducation tout au long de la vie* », Jean-Louis LE GRAND (dir.), université Paris VIII.

**HUBERT Bruno**, 2012, *Faire parler ses cahiers d'écolier*, L'Harmattan, Paris, 244 p.

**HUBERT Bruno**, 2014, « Faire de sa vie une fiction. Des migrations en écriture avec des enfants d'école élémentaire », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, Musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p. pp. 23-30.

**IRIGARAY Luce**, 1974, *Speculum*, Éditions de Minuit, Paris, 463 p.

**IRIGARAY Luce**, 1977, *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Éditions de Minuit, Paris, 217 p.

**KALMAN Judith**, 2006, *À la découverte de l'alphabétisation : voies d'accès vers la culture de l'écrit pour un groupe de femmes vivant au Mexique*, Departamento de Investigación y Educativas del Centro de Investigación y Estudios Avanzados de Mexico, UNESCO, Hambourg, 171 p.

**KAUFMANN Jean-Claude**, 2001, *Ego, pour une sociologie de l'individu*, Nathan, Paris, 288 p.

**KAUFMANN Jean-Claude**, 2003, “ *Tout dire de soi, tout montrer* ”, in *Le Débat*, n° 125, pp. 144-154 (11 p.).

**KAUFMANN Jean-Claude**, 2004, Armand Colin, Paris, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, 325 p.

**KAUFMANN Jean-Claude**, 2007 (seconde édition refondue), *L'entretien compréhensif*, Armand Colin, Paris, 128 p.

**KAUFMANN Jean-Claude**, 2011, *Le Cœur à l'ouvrage, théorie de l'action ménagère*, Nathan, Paris, 361 p.

**KAUFMANN Jean-Claude**, 2011, *Le Sac. Un petit monde d'amour*, JC Lattès, Paris, 249 p.

**KAUFMANN Vincent**, 2004, « La Mobilité au quotidien : nécessité. Proposition et test d'une nouvelle approche », In Vodoz Luc et al. *Les Territoires de la mobilité. L'Aire du temps*, Lausanne : PPUR, pp. 57-69.

**KING Vera & MÜLLER Burkhard** (dir.), 2013, *Lebensgeschichten junger Frauen and Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-frenzösichen Jugendforschungsprojekts*, Waxmann, Münster, 207 p.

**KLUGMAN Jeni** (dir.), 2009, Rapport mondial sur le développement humain, *Lever les barrières : Mobilité et développement humains*, Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), New York, 251 p.

**KOLLER Sylvie**, 2006, *L'Un part, l'Autre reste, Jeunes équatoriens sur la scène migratoire*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 175 p.

**KOLLY Bérengère**, 2008, « Frères et sœurs politiques. La Fraternité à l'épreuve des femmes, 1789-1793 », *Genre & Histoire* [En ligne], 3 | Automne 2008, mis en ligne le 14 décembre 2008. Consulté le 6 décembre 2013. URL : <http://genrehistoire.revues.org/363>.

**KOHN Ruth, NÈGRE Pierre**, 1991, *Les Voies de l'observation, Repères pour les pratiques de recherche en Sciences Humaines*, Nathan, Paris, 237 p.

**KRISTEVA Julia**, 1991, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris, 290 p.

**KRISTOF Agota**, 2004, *L'Analphabète. Récit autobiographique*. Carouge- Zoé Éditions, Genève, 57 p.

**LAALA HAFDANE Hakima**, 2003, *Les Femmes marocaines, une société en mouvement*, L'Harmattan, Paris, 267 p.

**LACOSTE-DUJARDIN Camille**, 1977, *Dialogue de femmes en ethnologie*, Maspéro, Paris, 114 p.

**LACOUÉ-LABARTHE Isabelle**, 2011, « Lettres et journaux de femmes. Entre écritures contraintes et affirmation de soi », in *Tumultes*, n° 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p., pp. 113-132.

**LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie**, 2012, « De « L'Ombre légère » à la « Machine à écrire familiale » », in *CLIO (Histoire, femmes et sociétés)*, n° 35, *Écrire au quotidien*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 283 p., pp.7-20.

**LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie**, 2013, « La Mémoire et l'Oubli : écrire l'exil », in *Diaporas* n° 22, 2013, *Écrire sa vie*, Presses Universitaires du Mirail, 234 p., pp.7-14.

**LAÉ Jean-François**, 2004, « Les " Beaux cas " chez Michel Foucault » in *Le Portique* n° 13-14, en ligne <http://leportique.revues.org/615>.

**LAÉ Jean-François**, 2011, « Écrire ses rêves, une conversion biographique ? », in *Tumultes*, n° 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p., pp. 133-144, p. 144.

**LAHIRE Bernard**, 1993, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses Universitaires de Lille, Collection Sociologie, " Mutations ", 188 p.

**LAHIRE Bernard**, [1999] 2005, *L'Invention de l' « illettrisme »*, La Découverte, Paris, 371 p.

**LAHIRE Bernard**, 2004, [\*La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi\*](#), Paris, La Découverte, Paris, 780 p.

**LAHIRE Bernard**, 2006, *La Condition littéraire, la double vie des écrivains*, La Découverte, Paris, 612 p.

**LAHIRE Bernard & ROSENTAL Claude** (dir.) 2008, *La Cognition au prisme des sciences sociales*, Éditions des Archives Contemporaines, Paris, 310 p.

**LAINE Alex**, 1998, *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Desclée de Brouwer, Paris, 276 p.

**LANOUE Éric**, 2013, « Analphabétisme et Illettrisme au Nord et au Sud, Quelles voies pour la recherche en sciences sociales et la construction de politiques publiques ? » in *CRES Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre

l'analphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la maison de l'Homme, Paris, 364 p., pp. 11-24. <http://cres.revues.org/2287>.

**LAPASSADE Georges**, 1963, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'Homme*, Éditions de Minuit, Paris, 260 p.

**LAPEYRE Françoise**, 2003, *Femmes seules retirées loin des villes, Quinze destins singuliers*, Lattès, Paris, 186 p.

**LAPIERRE Nicole**, 2004, *Pensons ailleurs*, Stock, Paris, 278 p.

**LARROSSA Jorge**, 1998, *Apprendre et être, Langage, littérature et expérience de formation*, VÉRAN Norbert (trad.) (1995, *Dejame que te cuente - La experiencia de la lectura*, Barcelone, Éditions Laertes) Paris, ESF éditeurs, 169 p.

**LARROSA Jorge**, 2007, (1<sup>re</sup> édition 1996, Laertes) *La experiencia de la lectura, estudios sobre literatura y Formación*, Mexico, Fondo de cultura economica, 678 p.

**LASTRA Yolanda**, 1964, *Cochabamba reader*, Computer microfilm international corporation, Arlington, Virginia, 75 p.

**LASTRA Yolanda**, 1968, *Cochabamba quechua syntax*, Mouton, The Hague-Paris, 104 p.

**LATOUR Bruno**, 1985, « Les « Vues » de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques. », Originellement publié comme introduction au numéro 14 de *Culture Technique* Les « Vues » de l'Esprit, LATOUR Bruno & NOBLET Jocelyn de (dir.), Juin 1985 pp. 4-30 ; republié dans BOUGNOUX Daniel (dir.), 1993, *Sciences de l'Information et de la Communication*, Paris, Larousse, pp. 572-596, <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/18-VUES-ESPRITS-06pdf.pdf>.

**LE BRUN Annie**, 1977, *Lâchez tout*, Le Sagittaire, Paris, 180 p.

**LE BRUN Annie**, 1990, *Vagit-prop, Lâchez tout et autres textes*, Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, Paris, 273 p.

**LE CLEZIO J.M.G.** , 2008, « Dans la forêt des paradoxes », Conférence Nobel du 7 décembre 2008, 11 p. (disponible sur de nombreux sites Internet).

**LE GRAND Jean-Louis**, 1987, thèse d'Etat de doctorat en Sciences de l'Éducation et Sociologie, *Etude d'une expérience communautaire à orientation thérapeutique, Histoire de vie de groupe. Perspectives sociologiques*, LOBROT Michel (dir.), université Paris VIII, 1678 p.

**LE GRAND Jean-Louis**, 2000, « Définir les histoires de vie. Sus et insus définotionnels », in *Revue internationale de psychosociologie*, Volume VI, n° 14, pp. 29-46.

**LE GRAND Jean-Louis**, 2000, « Ethique, Etiquettes et Réciprocité dans les histoires de vie », in **FELDMAN Jacqueline, KOHN Ruth**, *L'éthique dans la pratique des Sciences humaines. Dilemmes*, L'Harmattan, Paris, pp. 223-247.

**LE GRAND Jean-Louis**, 2002, « Histoires de vie (récits de vie) », in **BARUS-MICHEL Jacqueline & ENRIQUEZ Eugène**, *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, ÉRES, Paris, 592 p., pp. 360-366.

**LE MOIGNE Jean-Louis, MORIN Edgar (dir.)**, 2007, *Intelligence de la complexité, Épistémologie et pragmatique*, Colloque de Cerisy, L'Aube, Paris, 450 p.

**LEBLANC Guillaume**, 2010, « Désigné étranger », in **AMSELLE Jean-Loup & alii** *Diversité culturelle et universalité des droits de l'Homme*, Éditions Cécile Defaut, Nantes, 119 p., pp. 41-54.

**LECLERCQ Véronique (dir.)** par **BLANCHARD Pierre** 1989 : mémoire de maîtrise de Sciences Sociales Appliquées au Travail, *Les Cahiers d'études du C.U.E.E.. , n° 14 - décembre 89 : Les Maux pour le dire. Des Mots pour l'écrire. Monographie d'un stage de lutte contre l'illettrisme*, Editeurs U.S.T.L. Flandres Artois, C.U.E.E.P., Lille, 123 p.

**LECLERCQ Véronique (coord.)**, 1996. " La Formation de base des adultes", *Éducatifs* n° 8, Émergences, Lille, 64 p.

**LECLERCQ Véronique**, 1999, *Face à l'illettrisme (Enseigner l'écrit à des adultes)*, ESF, Paris, 199 p.



**LECLERCQ Véronique**, 2007, « Note de synthèse : La formation de base : public, dispositifs pratiques », 44 p. in revue *Savoirs* n° 14, « Faible niveau et seconde chance », L'Harmattan, Paris, pp. 11-59.

**LECLERCQ Véronique**, 2008, Introduction « Connaître les adultes peu scolarisés et peu qualifiés, des recherches pour comprendre et agir », Revue *TransFormations-recherches en éducation des adultes*, Trigone, CUEEP, Lille 1, n° 1.

**LE COURANT Stefan**, 2014, « “Le Jour où on a découvert l’Europe“. Le voyage et l’aventure dans le récit d’Ibrahim Kanouté », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l’Histoire de l’Immigration, Paris, 164 p., pp. 73-80.

**LEDDA Sylvain**, « Mélancolie et nostalgie dans *Hernani* et *Ruy Blas* », Fabula / Les colloques, Victor Hugo, *Hernani*, *Ruy Blas*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1148.php>.

**LEENER de Phillippe**, 2009, « L'Expérience du migrant : l'apprentissage comme rupture subjective » in **BROUGÈRE Gilles**, **ULMANN Anne-Lise**, *Apprendre de la vie quotidienne*, PUF, Paris, 279 p., pp. 55-65.

**LEFEBVRE Henri**, 1989 [1959], *La Somme et le reste*, Méridiens Klincksieck, Paris, 777 p.

**LEFEBVRE Muriel**, 2013, « L’Infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », in *Sciences de la société* [En ligne], 89 l., URL : <http://sds.revues.org/203>.

**LEFEUVRE-DÉOTTE Martine** (dir.), 2012, *Des Corps subalternes. Migrations, expériences, récits*, L’Harmattan, Paris, 229 p.

**LEJEUNE Philippe**, (11<sup>e</sup> édition 1971) 2010, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 216 p.

**LEJEUNE Philippe**, (11<sup>e</sup> édition 1975) 1996, *Le Pacte autobiographique*, Seuil Points Essais, Paris, 381 p.

**LEJEUNE Philippe**, 1980, *Je est un autre, L'autobiographie de la littérature aux médias*, Le Seuil, Paris, 327 p.

**LEJEUNE Philippe**, 1998, *Les Brouillons de soi*, Le Seuil, Paris, 422 p.

**LEJEUNE Philippe**, 2005, *Signes de vie. Le Pacte autobiographique 2*, Le Seuil, Paris, 274 p.

**LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine**, 2006, *Le Journal intime, histoire et anthologie*, Textuel, Paris, 457 p.

**LEJEUNE Philippe**, 2009 « Moi contre moi : Philippe Lejeune & Philippe Vilain » in **VILAIN Philippe**, *L'Auto fiction en théorie*, Éditions de la Transparence, Chatou, 120 p., pp. 105-118.

**LENCLUD Gérard**, 2013, *L'Universalisme ou le pari de la raison. Anthropologie, histoire, psychologie*, Gallimard, Le Seuil, Paris, 333 p.

**LEPENIES Wolf**, 1990, (1985 : *Die drei Kulturen, Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Hanser Verlag, Munich) *Les Trois Cultures, entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, **PLARD Henri** (trad.), Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 373 p.

**LEPOUTRE David**, 2001, « La Photo volée, Les Pièges de l'ethnographie en cité de banlieue », in *Ethnologie française* 2001/1 - Vol. 31, P.U.F., Paris, pp. 89-101.

**LEROY Delphine**, 2006, *Rapports à l'écrit d'apprenants en alphabétisation, dans un centre social à Paris 19<sup>e</sup>*, mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, **VERRIER Christian** (dir.), université de Paris VIII, Saint-Denis, 113 p.

**LEROY Delphine**, 2008, *Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement*. Mémoire de master 2<sup>e</sup> année, Sciences de l'Éducation et formation, spécialité recherche "Éducation tout au long de la vie", **LE GRAND Jean- Louis** (dir.), université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

**LEROY Delphine**, 2012, « Fouiller dans le sac des dames. Une ethnographie des écrits disqualifiés » in *actes du Congrès de l'AFEA (Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie)* : « *Connaissances no limit(e)s ?* », à l'Ehess, Paris en ligne : <http://afea2011.sciencesconf.org/8755>, 9 p.

**LEROY Delphine**, 2012, « Mises en tensions des passages à l'écrit : le cas d'apprenantes en alphabétisation dans un centre social à Paris », in BELLACHHAB Abdelhadi & MARIE Virginie (dir.), 2012, *Sens et représentation en conflit. Conceptualisation, signification et construction discursive*, Peter Lang - Éditions Scientifiques Internationales, GRAMM-R. Études de linguistique française. Vol.12, Pieterlen, Suisse, 233 p., pp. 211-222.

**LEROY Delphine**, 2013, « Écritures de femmes déclarant ne pas écrire. Quatre femmes latino-américaines à Paris », in *CRES Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre l'analphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la Maison de l'Homme, Paris, 364 p., pp. 225-246. <http://cres.revues.org/2378>.

**LEROY Delphine**, 2013, « « Un roman ? Non ma vie ... ». Histoires de vie de femmes migrantes : un récit adressé », in *Diaspora, Histoire et Sociétés*, n° 22, septembre 2013, « Ecrire sa vie », LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie (coord.), université Toulouse Le Mirail, 234 p., pp. 154-166.

**LEROY Delphine**, 2013, « Lernen und Sprache » in KING Vera & MÜLLER Burkhard (dir.), *Lebensgeschichten junger Frauen and Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-frenzösischen Jugendforschungsprjekts*, Waxmann, Münster, 207 p., pp. 69-78.

**LEROY Delphine & XAVIER Joël**, 2013, « Von Büchern und Radiowellen : das Lernen außerhalb der Schule », in KING Vera & MÜLLER Burkhard (dir.), 2013, *Lebensgeschichten junger Frauen and Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-frenzösischen Jugendforschungsprjekts*, Waxmann, Münster, 207 p., pp. 79-85.

**LEROY Delphine**, 2014, « Migración, lenguas y escrituras: Relatos de vida de dos mujeres hispanohablantes », in *Cahiers du P.R.O.H.E.M.I.O.* (Programme de Recherche sur "Oralité, Histoire, Écriture dans le monde Ibérique", Univ. Orléans), n° 13, DVD, *La imagen de la mujer en el contexto histórico, la lengua y la cultura tradicional de El Rebollar y otras partes en el siglo XX*, Actas de las VI Jornadas Internacionales de Estudio de El Rebollar (X Coloquio P.R.O.H.E.M.I.O.), 13 de abril/13-14 de julio de 2013, A. Iglesias Ovejero dir., Presses Universitaires d'Orléans, pp. 229-238.

**LEROY Delphine**, 2014, « Saisir, transcrire, traduire des récits de vie de migrantes hispanophones » in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 93-99.

**LEROY Delphine & LEROY Marie** (coord.), 2014, *Histoires d'écrits, histoires d'exils. Perspectives croisées sur les écritures en migration(s)*, Éditions Naar, Deutschland, 251 p.

**LEVI-STRAUSS Claude**, 1955, *Tristes tropiques*, Librairie Plon, Paris (réédition), juillet 2005 (collection Terre humaine Poche), 504 p.

**LEVI-STRAUSS Claude**, 1962, *La Pensée sauvage*, Librairie Plon, Paris (réédition), janvier 2006 (collection Agora), 338 p.

**LÉVI-STRAUSS Claude**, 1964, *Mythologiques, Le Cru et le Cuit*, Plon, Paris, 397 p.

**LEVI-STRAUSS Claude** (dir), 1977, *L'identité*, Grasset, Paris.

**LEWIS Oscar**, (1<sup>re</sup> édition : 1961, *The Children of Sánchez: Autobiography of a Mexican family*), *Les Enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine*, **ZINS Céline** (trad.), 1963, Gallimard, Paris, 436 p.

**LEWIS Oscar**, (1<sup>re</sup> édition : 1969, *A death in the Sánchez family*), **ZINS Céline** (trad.) 1973, *Une Mort dans la famille Sánchez*, Gallimard, Paris, 175 p.

**LIND Agneta, JOHNSTON Anton**, 1990, *Literacy in the Third World*, SIDA, Stockholm, 144 p.

**LIND Agneta**, 2008, *Literacy for All: making a difference*, UNESCO International Institute for Educational Planning, 147 p.

**LORILLEUX Joanna**, 2014, « Écriture et migration. Pérégrinations avec des adolescents scolarisés tardivement », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 11-20.

**LONDON Maria**, 2001, *El hilo del medio*, RIL editores, Chili.

**LONDON Maria**, 2001, *Le Fil du milieu*, 194 p., APA 1515. Garde mémoire n° 5 , écho n° 248, p. 170.

**LONDON Maria**, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, (*El hilo del medio*, 2001, RiL editores, Chili), L'Harmattan, Paris, 230 p.

**LONDON Maria**, 2007, *Le Livre de Carmen*, Indigo Côté femmes, Paris, 101 p.

**LONDON Maria**, 2012, *Le Rêve et la Chute. Récit d'une quête d'absolu*, L'Harmattan, Paris, 100 p.

**LONDON Maria**, 2014, « Témoignage », in LEROY Delphine & LEROY Marie (coord.) *Histoires d'écrits, histoires d'exils*, éditions Naar, à paraître.

**LOURAU René**, 1977, *Le Gai Savoir des sociologues*, Union Générale d'Édition, Paris, 310 p.

**LOURAU René**, 1997, *Implication, Transduction*, Anthropos, Paris, 198 p.

**LYDIE Virginie**, 2014, « Écrire l'autre. L'histoire du livre de Mehdi Sayed » in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p, pp. 57-66.

**MACCIO Charles**, 2003 (4<sup>e</sup> édition), *Savoir écrire un livre, un rapport, un mémoire... De la pensée à l'écriture.*, édit. Chronique sociale, Lyon, 179 p.

**MAALOUF Amin**, 2000, *Le Périple de Baldassare*, Grasset, Paris, 488 p.

**MALLET Claire**, 2013, « Geste de la langue et corps du sujet », in BERCHOUD Marie (dir.), *L'Intime et l'Apprendre. La Question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 81-132.

**MAINGUENEAU Dominique**, 1993, *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Dunod, Paris, 196 p.

**MARCUS Georges**, 2002, « Au-delà de Malinowski et après Writing Culture : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie », in *ethnographiques.org*, n° 1 - avril 2002 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2002/Marcus.html>. Consulté le 28/07/2011, 14 p.

**MARTINOT Delphine**, 2001, « Connaissance de soi et estime de soi : ingrédients pour la réussite scolaire », in *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 27, n° 3, pp. 483-502.

**MARTINIELLO Marco & SIMON Patrick**, 2005, « Les Enjeux de la catégorisation », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 - n° 2 | 2005, <http://remi.revues.org/2484> ; DOI : 10.4000/remi.2484.

**MARUANI Margaret (dir.)**, 2005, *Femmes, genre et société, L'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 431 p.

**MARUANI Margaret**, 2011 [2004], *Travail et emploi des femmes*, La Découverte, Paris, 126 p.

**MALRIEU Philippe**, 2003, *La Construction du sens dans les dires autobiographiques*, Eres, Ramonville Saint Agne, 279 p.

**MARTINIELLO Marco & SIMON Patrick**, 2005, « Les Enjeux de la catégorisation », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 - n° 2 | 2005 URL : <http://remi.revues.org/2484> ; DOI : 10.4000/remi.248.

**MARTUCCELLI Danilo**, 2005, « L'Individu comme ressort théorique dans les sciences sociales. Les Trois Voies de l'individu sociologique », in *EspacesTemps.net*, Textuel, <http://www.espacestemp.net/en/articles/les-trois-voies-de-lrsquoindividu-sociologique-en/> .

**MAUSS Marcel**, 1925, *Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925), T. 1, (1923-1924) Presses Universitaires de France, pp. 30-186.

**MBODJ-POUYE Aïssatou**, 2004, « Pouvoirs de l'écriture » in *Critique*, n° 680-681, « Frontières de l'anthropologie » dirigé par Benoît de l'Estoile et Michel Naepels (janvier-février 2004), pp. 77-88., [halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/21/50/PDF/Goody-Street.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/21/50/PDF/Goody-Street.pdf).

**MBODJ-POUYE Aïssatou, LAHIRE Bernard** (dir.), 2007, *Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du Mali*, thèse de doctorat en anthropologie et sociologie, université Lumière-Lyon 2, 715 p.

**MBODJ-POUYE Aïssatou**, 2013, *Le Fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*, ENS Éditions, coll. « Sociétés, Espaces, Temps », Lyon, 307 p.

**MEAD George Herbert**, (1<sup>er</sup> édition : 1934)1963, *L'Esprit de soi et la société*, PUF, Paris, 332 p.

**MEIRIEU Philippe**, 2007, « Sciences de l'éducation et pédagogie... ou comment le militant pédagogique peut-il être dénié en restant militant ? », in « Sciences de l'éducation et pédagogie », 9 p., [/http://www.meirieu.com/COURS/pedaetscienceseduc.pdf](http://www.meirieu.com/COURS/pedaetscienceseduc.pdf). Consulté le 02/08/09.

**MERCKLING Odile**, 2011, *Femmes de l'immigration dans le travail précaire*, L'Harmattan, Paris, 283 p.

**MERCKLING Odile**, 2012, *Parcours professionnels de femmes immigrées et de filles d'immigrés*, L'Harmattan, Paris, 296 p.

**MERIADEC Marie-Catherine**, juillet 2007 :*“La Vie un mot léger à la langue”* *Alphabétisation et psychanalyse* in *Letterina, Bulletin de l'Association Cause Freudienne en Normandie*, n° 45 - *Le social orienté par la psychanalyse*, pp. 53-56.

**MERRILL Barbara**, 1999, *Gender, Change and Identity : Mature Women Students in the Universities*, Aldershot, Ashgate.

**MERRILL Barbara**, 2003, « Women's Lives and Learning : Struggling for Transformation » in **DYBBROE B. & OLLAGNIER E. dir.**, *Challenging Gender in Lifelong learning : European Perspectives*, Roskilde, Roskilde University Press / ESRA.

**MESA José de, GISBERT Teresa, MESA GISBERT Carlos D**, 2001 (4<sup>e</sup> édition), *Historia de Bolivia*, Editorial Gisbert, La Paz.- <http://info.artisanat-bolivie.com/Les-caciques-a332-sm24>.

**MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES**, *Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, Premier compte rendu trimestriel* (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris, 43 p. (Archives historiques de la Ville de Paris, cote 13135).

**MIRES ORTIZ Alfredo**, 1996, *Tierra Adentro. Cultura Andina y Tradición Oral*, Cajamarca, Acku Quinde, Pérou, 36 p.

**MOLINIÉ Muriel, BISHOP Marie-France** (dir.), 2006, *Autobiographie et réflexivité*, CTRF, université de Cergy-Pontoise, 162 p.

**MOLINIÉ Muriel** (dir.), 2011, *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures. Enjeux de formation par la recherche action*. CRTF, université de Cergy-Pontoise, 153 p.

**MONJARET Anne**, 1998, « L'Argent des cadeaux », in *Ethnologie française* nouvelle série, T. 28, n° 4, *Les Cadeaux : à quel prix ?* (octobre-décembre 1998), pp. 493-505, [Presses Universitaires de France, http://www.jstor.org/stable/40990036](http://www.jstor.org/stable/40990036).



**MOORE Randy**, 2002, « Science Education and the Urban Achievement Gap » in BRITT LUNDELL Dana & HIGBEE Jeanne L., (dir.), 2002, *Exploring Urban Literacy & Developmental Education*, Center for Research on Developmental Education and Urban Literacy, General College, University of Minnesota, Minneapolis, MN, 157 p., pp. 44-61.

**MORIN Edgar**, 1990, *Introduction à la pensée complexe*, ESF éditeur, (réédition 2005 Le Seuil), Paris, 158 p.

**MORIN Edgar**, 1991, *La Méthode, tome 4 : Les idées. Leur habitat, leur vie, leur moeurs, leur organisation*, Éditions du Seuil, Paris, 262 p.

**MORISSE Martine, BERGER Guy (dir.)**, 1995 thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *Pratiques ordinaires d'écriture et formation d'adultes*, université de Paris VIII, Saint-Denis, 611 p.

**MORISSE Martine**, 2008, « Un Art entre deux : Pratiques réflexives d'adultes dits « en difficulté » à l'écrit », in *Transformations. Recherches en éducation des adultes*, Lille, n° 1, pp. 137-147.

**MOSER Caroline**, 1993, *Gender, Planning and Development : Theory, Practice and Training*, Routledge, London, 286 p.

**MOSER Caroline, A. Acosta, M.E. Vasquez**, 2006, *Mujeres y Paz : Construcción de Consensos, Guía para procesos participativos e incluyentes*, Bogota, Social Policy International.

**MOYA Miguel, POESCHL Gabrielle, GLICK Peter, PAEZ Darío & FERNANDEZ SEDANO Itziar**, 2005, « Sexisme, masculinité-féminité et facteurs culturels », in *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, n° 18 (1), Presses Universitaires de Grenoble, pp. 141-167, <http://www.ehu.es/pswparod/pdf/articulos/moya1801.pdf>.

**MOULINIE Véronique**, 2008, « Des Papiers sur soi, des papiers pour soi. L'Identité portable », in FINE Agnès, *Etats civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*. Éditions du CTH, Paris, 330 p., pp. 293-330.

**MOZERE Liane**, 2000, « Les Difficultés des assistantes maternelles étrangères face au chômage. Quelques indications concernant leur usage de la langue », in *Les Cahiers du CEDREF* [En ligne], 8-9 | 2000, URL : <http://cedref.revues.org/193>.

**MOULINIÉ Véronique**, 2008, « Des papiers sur soi, des papiers pour soi. L'identité portable » in FINE Agnès, *Etats civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*. Éditions du CTH, Paris, 330 p., pp. 293-330.

**MUCCHIELLI Alex**, 2002, *L'Identité*, PUF, Paris, 5<sup>e</sup> édition, 127 p.

**NAEPELS Michel**, 2006, « Note sur la justification dans la relation ethnographique », in *Genèses*, n° 64 , *Genre et classes populaires*, Belin, Paris, 172 p.

**NOËL Olivier**, 2011, « Discriminations de genre et de race. Logiques communes, risques de concurrence et perspective de convergence », in *Hommes et migrations* n° 1292, juillet 2011 « Les Discriminations au féminin pluriel », pp. 82-91.

**NOIREAUD Marie-Christine, BIARNÈS Jean (dir)**, 2007, thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *La Question du sujet en situation interculturelle de formation : le cas de femmes pondichériennes*, université Paris XIII, 350 p.

**NOIREAUD Marie-Christine**, 2013, *De Pondichéry à Paris, Parcours de femmes en formation*, L'Harmattan, Paris, 214 p.

**NOIRIEL Gérard**, 2002, *Atlas de l'immigration en France, Exclusion, intégration...*, Éditions Autrement, collection Atlas-Mémoire, Paris, 63 p.

**NOIRIEL Gérard**, 2004, *Gens d'ici, venus d'ailleurs. La France de l'immigration 1900 à nos jours*. Éditions du Chêne-Hachette Livres, Paris, 294 p.

**NOIRIEL Gérard**, 2006, [1988], *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, Paris, 447 p.

**NOVOTNY-BISSEY Agnès, CARRÉ Philippe (dir.)**, septembre 2003, *Alphabétisation et motivations*, mémoire de DUFA, université Paris X Nanterre.

**NUSELOVICI Alexis (Nouss)**, 2013 a, « Étudier l'exil », Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme -PP-2013-09 <http://wpfmsh.hypotheses.org/366>.

**NUSELOVICI Alexis (Nouss)** 2013 b, « L'Exil comme expérience », Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme WP-2013-43 <http://wpfmsh.hypotheses.org/347>.

**NUSELOVICI Alexis (Nouss)** 2013 c, « Exilience, condition et conscience », Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme: <http://wpfmsh.hypotheses.org/352>

**NUSELOVICI Alexis (Nouss)** 2013 d, « Exilience, condition et conscience », Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme : Pour une typologie des objets de l'exil : <http://wpfmsh.hypotheses.org/36>.

**OSO CASAS Laura**, 2005, « La Réussite paradoxale des bonnes espagnoles de Paris », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 - n° 1- 2005, <http://remi.revues.org/4222>.

**OSO CASAS Laura**, 2011, « Género, migración y desarrollo. Entre Quito y Madrid, familias ecuatorianas y estrategias de movilidad social », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, [22 | 2011](http://alhim.revues.org/4077), [En línea], Puesto en línea el 27 enero 2012. URL : <http://alhim.revues.org/4077>. Consultado el 23 de agosto 2013.

**OUANE Adama (dir.)**, 1995, *Vers une culture multilingue de l'éducation*, Institut de l'UNESCO pour l'Éducation, Hambourg, 430 p.

**OURY Fernand**, 1980, « Institutions : de quoi parlons-nous ? » in *Institutions* (Revue de psychothérapie institutionnelle), n° 34, mars 2004,

<http://ressources-cemea.pdll.org/IMG/pdf/institutionsdequoiparlonsnous.pdf>.

**OURY Jean**, 2007, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles » in *VST - Vie sociale et traitements* 3/ 2007 (n° 95), p. 110-125, , URL : [www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-page-110.htm](http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-page-110.htm).

**OZOUF Mona**, (1995, 1<sup>re</sup> édition), 1999, *Les Mots des femmes, Essai sur la singularité française*, Gallimard, Paris, 421 p.

**PALMA Milagros**, 1986, *La mujer es un cuento (simbólica mítico-religiosa)*, Ediciones Tercer Mundo, Bogotá, Colombia, 117 p.

**PALMA Milagros**, 1991, *Le Ver et le Fruit. Apprentissage de la féminité en Amérique Latine*, Unesco - Côté Femmes éditions, Paris, 129 p.

**PALMA Milagros (coord.)**, 2006, *Le Paris latino-américain, El París latinoamericano, Anthologie des écrivains latino-américains à Paris, Antología de escritores latinoamericanos en París*, édition bilingue, Indigo & Côté Femmes, Paris, 297 p.

**PALMA Milagros**, 2011, (BLASCO-TAKALI Françoise trad.) *La Vie c'est comme ça...*, Indigo & Côté Femmes, Paris, 167 p.

**PARROT André**, 1965, « Andrée Herdner. Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra - Ugarit de 1929 à 1939 », in *Syria*, année 1965, volume 42, n° 3, pp. 393-394.

**PARK Robert E.**, 1928, « Human Migration and the Marginal Man », in *American Journal of Sociology*, 37 (6), pp. 881-893.

**PAZ Octavio**, 1990 (2<sup>e</sup> édition), *Libertad bajo palabra*, Ediciones Càtedra Letras hispanicas, Madrid, 376 p.

**PENNAC Daniel**, 1992, *Comme un roman*, Gallimard, Paris, 198 p.

**PEREC Georges**, 1989, « Interroger l'habituel » in *l'Infradinaire*, Le Seuil, Paris  
<http://remue.net/cont/perecinfraord.html>.

**PERRAUT-SOLIVERES Anne**, 2001, *Infirmières, le savoir de la nuit*, PUF, Paris, 292 p.

**PERROT Martyne & SOUDIÈRE Martin de la** (dir.), 1994, *Communications n° 58 : L'Écriture des Sciences de l'homme*, EHESS & Le Seuil, Paris, 166 p.

**PERROT Michèle**, 1995, « Identité, égalité, différence. Le regard de l'histoire » dans EPHESIA, *La Place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, La Découverte, Paris, 359 p.

**PINEAU Gaston**, 1998, *Accompagnements et Histoire de vie*, L'Harmattan, Paris, 295 p.

**PINEAU Gaston**, 1983, *Produire sa vie, autoformation et autobiographie*, édilio, Éditions St Martin, Québec, 419 p.

**PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis**, 1993, *Les Histoires de vie*, PUF, Collection Que Sais-je ?, Paris, 125 p.

**PLANTÉ Christine**, 1989, *La Petite sœur de Balzac, Essai sur la femme auteur*, Le Seuil, Paris, 375 p.

**POITRASSON Virginie**, 2012, *Il faut toujours garder en tête une formule magique*, Éditions de l'attente, Bordeaux, 128 p.

**PONTILLE David**, 2004, « L'Écriture comme rouage de l'authentification », in *La signature scientifique, Une sociologie pragmatique de l'attribution*, CNRS, Paris, 195 p., pp. 69-76.

**POPOL-VUH o Libro del consejo de los indios Quichés**, 1965, Anonyme, traduction de la version de française de **Georges RAYNAUD** par **Miguel-Angel ASTURIAS**, y **J. M. GONZALEZ de MENDOZA**, Editorial Losada, Buenos Aires, (14<sup>e</sup> édition : 1998), 183 p.

**PORTILLA RODRIGUEZ de la Aberto, SERRA GONZALEZ Almudena, GONZALEZ MONTEAGUDO Jose**, 2007, *De lo visible a lo invisible. Analisis de los Procesos de Insercion Laboral y las Practicas Educativas con Menores y Jovenes de Origen Inmigrante*. Sevilla Acoge, Sevilla, Espana, 221 p.

**POTTE-BONNEVILLE Mathieu & OGILVIE Bertrand** (textes), **PINZON Dulce, SUBOTZKY Mikhael & BHADRA Achinto** (photographies), 2013, *Vos rêves nous dérangent*, Actes Sud-Parc de la Villete, Paris, 79 p.

**POUJOL Geneviève**, 1981, *L'Éducation populaire. Histoire et Pouvoir*, Paris, éd. Ouvrière, 226 p.

**POUYÉ Hugues**, 2011, « Accompagner les apprentissages de français en contexte plurilingue, à Paris. De “Mon livret d’Apprentissage du Français“ à son “ Guide de l'utilisateur“ », in **MOLINIÉ Muriel** (dir.), *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures, Enjeux de formation par la recherche action*, université de Cergy-Pontoise, Cergy-Pontoise, 153 p., pp. 125-142.

**PREVOST Agnès**, 1996, « Approche formation de la pédagogie des adultes et de l’acte de formation », Module DUFA de l’axe 1 : La Pédagogie des adultes, 45 p. Consulté sur [www.barbier-rd.nom.fr/A.P.DUFA96.PDF](http://www.barbier-rd.nom.fr/A.P.DUFA96.PDF), le 02/08/09.

**PRIETO-GUZMAN Juan-Pablo**, 2012, « Construction discursive de représentations et de stéréotypes de la langue française », in **BELLACHHAB, Abdelhadi & MARIE Virginie** (dir.), *Sens et représentation en conflit, Conceptualisation, signification et construction discursive*, Collection : [GRAMM-R. Etudes de linguistique française / GRAMM-R. Studies of French Linguistics](#), volume 12, Bruxelles, 233 p., pp. 189-198.

**QUENEAU Raymond**, (1947, 1<sup>re</sup> édition), 2007, Exercices de style, Gallimard, Folio, Paris, 215 p.

**QUEVEDO Amalia**, 2001, *De Foucault a Derrida, Pasando fugazmente por Deleuze y Guattari, Lyotard, Baudrillard*, Eunsa Ediciones, Pamplona, España, 269 p.

**QUIMINAL Catherine**, 2000, « Construction des identités en situation migratoire : territoire des hommes, territoire des femmes », in *Autrepart* n° 14, pp. 107-120.

**QUIMINAL Catherine**, 2004, « Migrations », in HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, (1<sup>re</sup> édition 2000), *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p., pp.124-129.

**QUIMINAL Catherine**, 2009, « Entreprendre une anthropologie des migrations : retour sur un terrain », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 25 - n° 3, 2009, URL : <http://remi.revues.org/4992>.

**RACHEDI Lilyane**, 2009, « Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires » in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.

**RAMOND Michèle** (dir.), 2005, *Femmes, Pouvoirs, Créations (Les travaux de Gravida)*, Indigo Côté femmes, Paris, 278 p.

**RAMOND Michèle** (dir.), 2010, *Les Créations ont-elles un sexe ? Les travaux de Gravida*, Édition de Michèle Ramond, Adehl, Rilma 2, Paris, 292 p.

**RANCIÈRE Jacques**, 2004, [1987, Fayard] *Le Maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, 10/18 Poche, Paris, 234 p.

**REDOUANE Najib**, 2006, *Écritures féminines au Maroc. Continuité et évolution*, L'Harmattan, Paris, 306 p.

**RENDELL Ruth**, 1977, (*A judgement instone*) trad. franc. de Marie-Louise NAVARRO : *L'analphabète*, Le Masque, Paris, 1978, 190 p.

**RICHMOND Mark, ROBINSON Clinton, SACHS-ISRAEL Margarete (dir)**, 2008, *The Global Literacy Challenge. A profile of youth and adult literacy at the mid-point of the United Nations Literacy Decade 2003-2012*, UNESCO, Paris, 79 p.

**RICŒUR Paul**, 1983, *Temps et Récit, vol. 1 : l'intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil, 324 p., p. 275.

**RICŒUR Paul**, 1986, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Le Seuil, Paris, 448 p.

**RICŒUR Paul**, 1990, *Soi-même comme un autre*, Points/seuil, Paris, 410 p.

**RICŒUR Paul**, 1991[1985], *Temps et récits III, Le temps raconté*, Le Seuil, Paris, 533 p.

**RICŒUR Paul**, [1994, in *Autrement*, n° 142, pp. 58-69] 2013, « La Souffrance n'est pas la douleur », in MARIN Claire & ZACCAÏ- REYNERS Nathalie (dir.), *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur*, PUF, Paris, 97 p.

**RILKE Rainer Maria**, *Lettres à un jeune poète et autres lettres*, traduction de Claude PORCELL 2006, Flammarion, Paris, 151 p.

**RIPOLL Philippe**, 2011, Saint-Denis, *Théâtres intermédiaires I, Prendre langue avec la vôtre, lettres aux acteurs*, L'Harmattan, Paris, 181 p.

**RIPOLL Philippe**, 2012, Saint-Denis, *Théâtres intermédiaires II, Habiter d'un monde à l'autre*, L'Harmattan, Paris, p.

**RIOPEL Martin**, « Épistémologie et enseignement des sciences », texte en ligne, <http://www.er.uqam.ca/nobel/r20507/epistemologie>.

**ROBINSON Clinton**, 22-23 juillet 2003, *Rapport de la quatrième réunion du Groupe de travail sur l'Éducation pour Tous (Report of the fourth Meeting of the Working Group on Education for All)*, Unesco, Paris, 41 p.



**ROBINSON-PANT Anna**, 2003, *Pourquoi manger des concombres verts juste avant de mourir ? Etude de la relation entre l'alphabétisation des femmes et le développement. La perspective du Népal*. Unesco, Paris, 200 p.

**ROBLES MENDOZA Roman**, 1990, « El Kipu alfabético de Mangas », in *Quipu y Yupana, colección de escritos*, 1990, Nacional Consejo de Ciencia y Tecnología, Ministerio de la Presidencia, CONCYTEC, Lima, Perú, 307 p., pp. 195-202.

**ROGERS Alan**, 1994 a, *Using literacy : A New Approach to Post-Literacy Materials*, ODA (ODA serial n° 10) London.

**ROGERS Alan**, 1994 b, *Women, literacy, Income Generation, Education for development*, Reading (UK), 84 p.

**ROGERS Alan**, march 2006, « Lifelong learning and the absence of gender », in *International Journal of Educational Development*, Volume 26, Number 2, pp. 189-208.

**ROGERS Alan**, 2007, « Women, Literacy and Citizenship: a critique », in *International Review of Education* Vol. 53, Number 2, pp. 159-181.

**ROHI David**, 2003, *Discriminations légales et précarité : Algériens et Espagnols de France*, Mission de Recherche Droit et Justice, Paris, 169 p.

**ROULLEAU BERGER Laurence**, 2010, *Migrer au féminin*, PUF, Paris, 183 p.

**RUDHARDT Jean**, 2006, *Les Dieux, le féminin, le pouvoir. Enquêtes d'un historien des religions*, édité par P. Borgeaud et V. Pirenne-Delforge, Labor et Fides, Genève, 180 p.

**RUIZ ESTRADA Arturo**, 1990, « Notas sobre un Quipu de la costa Nor-Central del Perú, in *Quipu y Yupana, colección de escritos*, 1990, Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, Ministerio de la Presidencia, CONCYTEC, Lima, Perú, 307 p., pp. 191-194.

**RYGIEL Philippe, LILLO Natacha** (dir.), 2006, *Rapports sociaux de sexe et immigration. Mondes atlantiques XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Publibook, Paris, 142 p.

**SAILLARD Claire, BOUTET Josiane**, 2001, « Pratiques des langues chez les jeunes issus de l'immigration chinoise à Paris ». Rapport de recherche remis à la délégation Générale à la Langue Française, 110 p.

**SALOMONE Alicia**, 2008, « Critique littéraire féministe latino-américaine et paratopie », Lectures du genre n° 3 : La Paratopie créatrice. », <http://www.lecturesdugenre.fr/> ,Version PDF : 94-103. Consulté le 18/08/09.

**SAMSON Dominique, VILLE Patrice (dir.)**, 2002, thèse de doctorat en sciences de l'Éducation, *L'ombre de l'auteur : des rapports de force dans l'acte d'écrire*, université Paris VIII, Saint-Denis, 390 p.

**SARTRE Jean-Paul**, (1948, 1<sup>er</sup> édition), 1971, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 307 p.

**SARTRE Jean-Paul**, 1964, *Les Mots*, Gallimard, Paris, 213 p.

**SCRIBNER Sylvia, COLE Michael**, 1981, *The Psychology of Literacy*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 360 p.

**Secu.Cité Femmes, VOURC'H Catherine** (mise en écriture), 2000, L'approche différenciée par sexe est-elle pertinente en matière de sécurité urbaine ? Séminaire de Francfort, 30 septembre-1er octobre 1999, Forum Européen pour la sécurité urbaine, Paris, 72 p.

**SEMPRUN Jorge**, 1994, *L'Écriture ou la Vie*, Gallimard, Paris, (collection Folio, 2005), 397 p.

**SIBLOT Yasmine**, 2006, « « Je suis la secrétaire de la famille ! » La prise en charge féminine des tâches administratives entre subordination et ressource . », in *Genèses* n° 64, *Genres et classes populaires*, Belin, Paris, 172 p., pp. 46-66.

**SHOWALTER Elaine**, 1981, « Feminist Criticism in the Wilderness », in *Critical Inquiry* vol. 8, Number 2, University of Chicago, 182-85, pp. 1-13.

**SHREE Geetanjali**, (1993, *Mâî*, Rajkamal Prakashan, Inde) 2008, *Mâî, une femme effacée*, trad. du hindi, **MONTAUT Annie**, Infolio, Lausanne, 247 p.

**SIMONET-TENANT Françoise** (dir.), 2007, *Le Propre de l'écriture de soi*, Téraèdre, Paris 179 p.

**SOLIS Teresa**, 2014, « "Si c'était pour moi, je ne venais pas ici." Les enfants racontent », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 33-39.

**SPIRE Amandine**, 2011, *L'Étranger et la ville en Afrique de l'Ouest. Lomé au regard d'Accra*, Karthala, Paris, 378 p.

**STEINER George**, 2002, (1<sup>er</sup> édition : 1971, *Extraterritorial. Papers on literature and the language revolution*), **DAUZAT Pierre Emmanuel** (trad.), *Extraterritorialité. Essais sur la littérature et la révolution du langage*, Calmann-Lévy, Paris, 258 p.

**STENDHAL**, (1822, 1<sup>er</sup> édition), 1980, *De l'amour*, Gallimard, Paris, 562 p.

**STONEQUIST Everett V.**, 1937, *The Marginal Man : a Study in Personality and Culture Conflict*, New York, Charles Scribner's Sons.

**STREET Brian**, 1995, *Social Literacies : Critical Approaches to Literacy in Development, Ethnography and Education* Real Language Series, London and New York, Longman.

**STREET Brian**, 2004, "Futures of the Ethnography of Literacy" ? in *Language and education*, vol.18, Num 4, pp. 326-330.

**TARDIF Jean, FORCHY Isabelle**, 2006, *Les Enjeux de la mondialisation culturelle*, Éditions Hors Commerce, Paris, 366 p.

**TESTENOIRE Armelle**, 2012, « Quand les femmes ne cèdent plus... L'accès des femmes kanak à la formation continue », in *Subjectivités et rapports sociaux, Cahiers du Genre* n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p., pp. 19-36.

**TERZIAN Anna & BEN HAMOUDA Anissa**, 2013, « Von der Immigration zur Intergration : die französische Perspektive », in **KING Vera & MÜLLER Burkhard**, *Lebensgeschichten junger Frauen und Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle analysen eines deutsch-französischen Judenforschungsprojekts*, Waxman, Münster, 207 p., pp. 26-34, version française (à paraître sous le titre : « Intégrés et alors ? »).

**THÉBAUD Françoise**, 2007 (2<sup>e</sup> édition), *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, ENS éditions, Lyon, 309 p.

**THOMAS William Isaac, ZNANIECKI Florian**, 1918, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Nathan, Paris, réédition 1997, 446 p.

**TODOROV Tzvetan**, 1981, *Mickhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris, 318 p.

**TORUNCZYK Anne**, 2000, *L'Apprentissage de l'écrit chez les adultes. Cheminements du savoir lire-écrire*. L'Harmattan, Paris, 330 p.

**TOURAINÉ Alain, KHOSROKHAVAR Fhrad**, 2000, *La Recherche de soi. Dialogue sur le sujet*, Fayard, Paris, 439 p.

**TREKKER Annemarie**, 2006, *Les Mots pour s'écrire. Tissage de sens et de liens*. L'Harmattan, Paris, 167 p.

**TRIGANO Shmuel**, 2001, *Le Temps de l'exil*, Payot & Rivages, Paris, 118 p.

**UNESCO**, COLCLOUGH Christopher (dir), 2003, *Rapport mondial de suivi sur l'Éducation Pour Tous (EPT), 2003-2004 : Genre et Éducation pour tous Le Pari de l'égalité*, UNESCO, Paris, 432 p.

**UNESCO**, BURNETT Nicholas ( dir.), 2006, *Rapport mondial de suivi sur l'Éducation Pour Tous (EPT) : 2006 : L'Alphabétisation un enjeu vital.*, UNESCO, Paris, 464 p.

**UNESCO**, 2004, *La Pluralité de l'alphabétisation et ses implications en termes de politiques et programmes*, Document d'orientation, secteur de L'éducation, UNESCO, Paris, 34 p.

**UNESCO**, *L'Alphabétisation vue par l'UNESCO*, 2003-2004, document provisoire, UNESCO, Paris, 26 p.

**Rapport de l'Unesco en ligne : La Décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation : 2003-2012**, [http:// unesdoc.unesco.org/images](http://unesdoc.unesco.org/images), 91 p.

**UNESCO**, 2004, *La Pluralité de l'alphabétisation et ses implications en termes de politiques et programmes*, Paris, 34 p.

**UNESCO**, 2005, Institut de statistique, Programme de l'évaluation et de suivi de l'alphabétisation (LAMP) de l'UNESCO, Québec, Canada, 8 p.

**UNESCO**, 2008 (3<sup>e</sup> édition), *Literacy Initiative for Empowerment Vision and Strategy Paper (LIFE)-2006-2012*, Publisher : Institute for Lifelong Learning, 8 p.

**UNESCO**, 2008, *A profile of youth and adult literacy at the mid-point of the United Nations Literacy Decade 2003-2012*.

**UNESCO**, 2008, *International Literacy Statistics, A review of Concepts, Methodology and Current Data*, Institute for Statistics, Montréal, 82 p.

**URTON Gary**, 2005 [2003, *Signs of the Inka Khipu : Binary Coding in the Aean Knotted-String records*] *Signos del Khipu Inka*, MIORI Alberto (trad.), Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de las Casas, Cuzco, Perù, 211 p .

**VASQUEZ Ana**, 1990, « Les Mécanismes des stratégies identitaires : une perspective diachronique », in CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna. [et al.], *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 228 p., pp. 143-171.

**VERHENNEMAN Josette**, 1996, *L'Écriture ; Tere d'exil. Un atelier d'écriture avec des réfugiés politiques*, DEA de Sciences de l'Éducation, CANTER-KOHN Ruth (dir.), université Paris 8, 120 p.

**VERRIER Christian**, 2001, *Chronologie de l'Enseignement et de l'Éducation en France, Des origines à nos jours*, Économica, Paris, 190 p.

**VERRIER Christian**, 2005, *Éducation populaire, citoyenneté, culture et pédagogie*, in *Pratiques de formation Analyses* n° 49. *Les pratiques contemporaines de l'éducation populaire*, université Paris 8, Saint-Denis, pp. 29-48.

**VERRIER Christian**, 2009, « Rémi Hess. Produire son œuvre. Le moment de la thèse », *L'Orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 33/4 | 2004, mis en ligne le 28 septembre 2009. URL : [http:// osp.revues.org/index287.html](http://osp.revues.org/index287.html). Consulté le 15/10/09.

**VERRIER Christian**, Cours en ligne, « Histoire de l'éducation », hébergé sur le site de René Barbier, <http://www.barbier-rd.nom.fr/elearningP8/c1elearn/maquette.html>.

**VILLE Patrice (dir. DEGREMONT Jean-François)**, décembre 2001, *Une Socianalyse institutionnelle. Gens d'école et Gens du tas*, thèse d'Etat en ligne, université de Paris VIII, 880 p.

**VILLE Patrice & GILON Christiane**, 2013, "Entretiens et analyse: une méthode institutionnaliste", in site <http://www.socianalyse.net/accueil/Stextes2.html>.

**VILLECHAISE-DUPONT Agnès, ZAFFRAN Joël**, 2001, “ Résistances à l’infériorisation sociale chez les personnes en situation d’illettrisme “, *Revue française de sociologie* n° 4, vol. 42.

**VIOLLET Catherine (dir.)**, 1997, *Genèse textuelle, identités sexuelles, actes du colloque franco-russe, Paris, 15-17 février 1996*, Éditions du Lérot, Tusson, 218 p.

**VINSONNEAU Geneviève**, 2002, *L’Identité culturelle*, Armand Colin, Paris, 235 p.

**VULBEAU Alain**, 2012, « Contrepoint - Le Sens de la fraternité », *Informations sociales* 5/2012 (n° 173), p. 93-93.

**WALSER Olivier**, 2008, « Mobilités, rôles sociaux et bien-être des mères de famille », in *Work in progress, Etudes Genre*, Liège, université de Lausanne, UNIL, 56 p., pp. 13-17.  
<http://www.unil.ch/webdav/site/liege/shared/WorkInProgress/BrochWork08versionfinale.pdf#page=13>.

**WEBER Florence**, 1993, « L’Ethnographe et les scripteurs populaires. Quelques remarques sur l’écriture comme interaction et comme compétence », in *Enquête* [En ligne], n° 8 | 1993, URL : <http://enquete.revues.org/182>.

**WILMES S & LEROY Marie (dir.)**, 2012, *Poliglotta : Sprachen in Europa*. EURAC, Bolzano  
<http://www.rml2future.eu/NR/rdonlyres/E58E77E6-FD30-49D3-A04A-5CF7DFD56387/0/LernszenarienCopyPart1.pdf>.

**WINNICOTT Donald Woods**, *Les Objets transitionnels*, 2010 [1969 in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot], Payot, Paris, pp. 109-125, 109 p.

**WITTIG Monique**, 1969, *Les Guérillères*, Minuit, Paris, 208 p.

**WOOLF Virginia**, (1929, *A room of one's own*, Quentin Bell et Angelica Garnett), 1951, *Une chambre à soi*, trad. fr. Robert Marin Éd., 1992, Denoël/Gonthier, Paris, 171 p.

**ZNANIECKI Florian, THOMAS William Isaac**, 1998 [1918-1920], *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique : Récit de vie d'un migrant*, **GAUDILLAT Yves** (trad.), [*The Polish Paesant in Europe and America*, University of Chicago] Nathan Université, Paris, 446 pages.



## Revue

*América, Cahiers du CRICCAL* (Centre de Recherches Interuniversitaire sur les Champs Culturels en Amérique Latine) n° 22,1999, « Le Livre et la Lecture », Presses de la Sorbonne nouvelle, université Paris III, Paris, 210 p.

*Arts et Thérapie*, n°86-87, juin 2004, *Écrire, un processus. La fiction pour se dire*, Paris, 112 p.

*Cahiers du CEDREF Femmes, genre, migrations et mondialisation : un état des problématiques*, cahier de 2008, université Paris VII Denis Diderot, 295 p.

*Cahier de l'ILSL* n° 2, 1992, *Langue, Littérature et Altérité*, Institut des Langues et des sciences du Langage, université de Lausanne (Suisse), 216 p.

*CRES Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 2013, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre l'analphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la Maison de l'Homme, Paris, 364 p.

*Cuestiones Pedagógicas* n° 20, 2010, (université de Séville), González-Monteagudo, J.; Le Grand, Jean-Louis (dir.) *Historias de vida en formación. Enfoques francófonos* [Les Histoires de vie en formation. Des approches francophones], numéro monographique, 158 p.

<http://www.publius.us.es/cuestionespedagogicas/indicecontenidos/num20> (en espagnol).

*Diaspora, Histoire et Sociétés*, n° 22, Septembre 2013, « Ecrire sa vie », LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie (coord.), université Toulouse Le Mirail, 234 p.

*Histoires de vie* n° 2, 3<sup>e</sup> semestre 2001, dossier : *récit de vie oral, récit de vie écrit*, Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

*Hommes et migrations* n° 1255, mai-juin 2005, *Historiographie de l'immigration*, GIP-Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Paris, 116 p.

*Hommes et migrations* n° 1267, mai-juin 2007, *La Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration : Une collection en devenir ?*, GIP-Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Paris, 169 p.

*Hommes et migrations* n° 1270, novembre-décembre 2007, *Migrations latino-américaines*, GIP-Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Paris, 193 p.

*Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p.

*Langage et société* n° 121-122, septembre-décembre 2007, *La revue a 30 ans, réflexions et perspectives de recherche*, Édition de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 333 p.

*Langage et société* n° 133, 2010, *New Literacy Studies*, un courant majeur sur l'écrit, Édition de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 152 p.

**Les collections du « magazine littéraire » n° 11**, Hors série, mars-avril 2007 - *Les Écritures du moi. Autobiographie, journal intime, autofiction.*

*Lire* n° 353, mars 2007- *Autobiographies, mémoires, souvenirs... Ecrire sa vie mode d'emploi.*

*Pratiques de Formation-Analyses*, n° 31, janvier 1996, *Les filiations théoriques des histoires de vie en formation*, université Paris VIII, Saint-Denis, 173 p.

*Pratiques de Formation-Analyses*, n° 43, mars 2003, *De la critique en Éducation, Formation Permanente*, Université de Paris VIII, Saint-Denis, 151 p.

*Pratiques de formation-Analyses*, n°s 47-48, déc 2004, *Anthropologie et formation*, LE GRAND Jean-Louis (dir.), université Paris VIII Saint-Denis, 219 p .

*Pratiques de Formation-Analyses*, n° 49, juin 2005, *Les Pratiques contemporaines de l'éducation populaire*, VERRIER Christian (dir.), université Paris VIII, Saint-Denis, 192 p.

*Pratiques de formation- Analyses n° 44*, octobre 2002, *Écriture et formation*, université Paris VIII, Saint-Denis, 143 p.

*Pratiques de Formation et Analyses, n° 55*, déc. 2008, *Approche non francophone des histoires de vie en Europe*, GONZALEZ MONTEAGUDO Jose (dir), université Paris VIII, Saint-Denis, 247 p.

## Autres documents

**ARDOINO Jacques**, mai-décembre 1992, « L'Approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives », document Paris 8.

Compte rendu de Conseil municipal  
<http://a06.apps.paris.fr/a06/jsp/site/Portal.jsp?page=odssolr.displaydocument&iddocument=4702&itemsperpage=20&sortname=&sortorder=&terms=&query=&fq=seancestring%3ADECEMBRE%202007>.

Cadre européen de compétences pour les langues  
<http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/Frameworkfr.pdf>.

**Enquête sur la littératie et les compétences des adultes (ELCA) : Apprentissages et réussites, Premiers résultats, 2005, OCDE, Canada,**  
<http://www.oecd.org/fr/Éducation/innovation-Éducation/34867466.pdf>.

**GOIGOUX Roland**, 2013 « Apprentissage de la lecture : opposer méthode syllabique et méthode globale est archaïque », in *Le Monde.fr* daté du 31.12.2013  
<http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/12/31/apprentissagedelalecturedepassonsloppositionarchaiqueentremethodesyllabiqueetmethodeglobale43413663232.html>.

**Ministère de l'Instruction publique et des Cultes** : Lectures publiques du soir et cours complémentaires, rapports, premier compte rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris. 43 p. (Archives historiques de la Ville de Paris, cote 13135).

**Mon livret d'apprentissage du français** : Paris sur le français, 2008, Mairie de Paris.  
<http://www.paris.fr/politiques/citoyennete/citoyennete-et-integration/l-apprentissage-du-francais/rub7760stand79150port17914>.

**Mon livret d'Apprentissage du Français, Paris sur le français, Recueil d'expérimentations**, 2011, Mairie de Paris. 79 p.: version pdf uniquement sur : <http://www.paris.fr/politiques/citoyennete/citoyennete-et-integration/l-apprentissage-du-francais/rub7760stand79150port17914>.

**Mon livret d'Apprentissage du Français, Paris sur le français, Guide l'utilisateur**, 2011, Mairie de Paris.

**Note de synthèse, OCDE (2003) : *Au-delà du discours : politiques et pratiques de la formation des adultes***, <http://www.oecd.org/fr/edu/apprendre-au-dela-de-l-ecole/36719766.pdf>.

**PAIN Jacques**, 2013 : « L'Éducation, une violence construite...à « institutionnaliser », Conférence 2, Fondation Fabiola, [www.centreinefabiola.be/.../201312%20-%20emergences%20-%2084](http://www.centreinefabiola.be/.../201312%20-%20emergences%20-%2084).

**Promouvoir la formation des adultes**, 2005, OCDE, Paris, 167 p.

**Paris Éducatifs** : Numéro spécial (non daté mais situé entre 1989 et 1995), *Cahiers de la Direction des Affaires scolaires*, « Une Ecole pour les adultes », édité par la Mairie de Paris, 19 p.

**Rapport de la Cour des comptes**, 2004, : <http://www.vie-publique.fr/actualite/dossier/integration/contrat-accueil-integration-parcours-obligatoire-condition-installation-durable.html>.

**Rapport de l'OCDE** du 14 juin 2000 : La Littératie à l'ère de l'information : <http://www.oecd.org/fr/Éducation/innovation-education/39438013.pdf>.

**Rapport de la table ronde sur l'alphabétisation**, du 6 et 7 septembre 2012, Unesco, Paris : <http://unesdoc.unesco.org/images/0022/002238/223804f.pdf>.

**Routledge International *Encyclopedia of Women***, 2000 : *Global Women's Issue and Knowledge*, Volume 1, « Ability to Education », London, 499 p.

**SHAHZAD Abdul**, 2013, « L'Illettrisme des cadres, un phénomène méconnu et tabou », in *Le Monde* daté du 16.02.2013 et mis en ligne : <http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/02/16/l-illettrisme-des-cadres-un-phenomene-meconnu-et-tabou18337223224.html>.

## Sitographie

L'ACSE (Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Egalité des Chances) :  
<http://www.lacse.fr/wps/portal/internet/acse/accueil>.

Afroglyphes, (article de loi FICQUET) *L'Homme*, 161, Localisation et mondialisation. Musique et société, 2002 : <http://lhomme.revues.org/document>

APA <http://association.sitapa.org/accueil.php>

ASIHVIF, L'Association internationale des histoires de vie en formation et de recherche biographique en éducation : <http://www.asihvif.com/1/upload/charte.pdf>

ASL : <http://club.quomodo.com/b-n-dae fle/modulesdae fle/iii-fliflsflsco/7-asl-atelierssociolinguistiques.html>

Bibliothèque Numérique du DAEFLE,

<http://club.quomodo.com/b-n-dae fle/modulesdae fle/iii-fliflsflsco/7-asl-atelierssociolinguistiques.html>

Bolivie : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amsudant/bolivie.htm>. Consulté le 18/08/13.

<http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amsudant/bolivie-loi-2012LNG.htm>. Consulté le 18/08/13.

CLAP : Comité de liaison pour la promotion des migrants et des publics en difficulté d'insertion : <http://www.generiques.org/activites-inventaires-sommaire-art.php?id=7>

CLP sur la question de l'A.S.L. : <http://www.clp.asso.fr/act/aslcompetences.html>

Centre de documentation du collectif alpha ASBL, Bruxelles, en ligne : [http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/stat\\_biblio\\_2012.pdf](http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/stat_biblio_2012.pdf) (contient : « Des chiffres pour l'alpha... que nous apprennent les enquêtes statistiques ? », in *Journal de l'Alpha* n° 185).

Centre national de ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/>

Centres sociaux : <http://www.centres sociaux.asso.fr>

CIEP : <http://www.ciep.fr/dilf/presentdetail.php>

Cours Municipaux pour Adultes : <http://www.cours-municipal-d-adultes-cma.cma-paris.org/en-savoir-plus/les-cours->

Histoire de l'Immigration : <http://questions-contemporaines.histoire-immigration.fr>

<http://www.inalco.fr/IMG/pdf/QUECHUA0910A5.pdf>

LMA Lycée Municipal pour Adultes :  
<http://www.lyceedadultes.fr/pages/decouvrir-etablissement.html>

Musée de la personne : <http://www.museedelapersonne.ca/>

L'OFII (Office Française de l'Immigration et pour l'Intégration) : <http://www.ofii.fr/> :

RAD, « Réseau des Acteurs de la Dynamique des Ateliers sociolinguistiques »  
: <http://www.aslweb.fr/s/accueil/>

Des rapports pluriels à l'écrit (rapport de recherches de R. Belisle):

[www.calisto.si.usherb.ca:8080/cro/Belisle2001.pdf](http://www.calisto.si.usherb.ca:8080/cro/Belisle2001.pdf)

UNESCO : [www.unesco.org/education](http://www.unesco.org/education)

UNICEF, *Éducation des filles* : *alphabétisation.* 200 :  
<http://www.unicef.org/french/girlseducation/indexfocusliteracy.html>

<http://vosdroits.service-public.fr/F17128.xhtml>



## UNIVERSITÉ Paris VIII

*ÉCOLE DOCTORALE « Sciences Sociales »*

**THÈSE** présentée par :

**Delphine LEROY**

Soutenue le : **7 novembre 2014**

Pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université Paris 8**

Disciplines : Anthropologie et Sciences de l'Éducation

**ÉCRITURES DE FEMMES MIGRANTES  
HISPANOPHONES EN FRANCE. HISTOIRES DE VIE  
HISTOIRES D'ÉCRITS, QUELS ENJEUX  
D' « AUTEURISATION » ?**

**THÈSE dirigée par :**

**Madame FRAENKEL Béatrice**, Directrice d'études, à l'EHESS, groupe Anthropologie de l'écriture, Centre Maurice Halbwachs, ENS.

**Monsieur LE GRAND Jean-Louis**, Professeur de Sciences de l'Éducation, laboratoire EXPERICE, Université Paris 8- Vincennes Saint-Denis.

**RAPPORTEURS :**

**Monsieur GONZALEZ MONTEAGUDO José**, Professeur de Sciences de l'Éducation,  
Université de Séville, Espagne.

**Madame MOLINIÉ Muriel**, Professeure de Sciences du Langage, DILTEC, Université  
Paris 3 Sorbonne Nouvelle

---

**JURY :**

**Madame MBODJ-POUYE Aïssatou** Chargée de recherche en Anthropologie, CNRS,  
IMAF, Ivry sur Seine.

**Madame QUIMINAL Catherine** Professeure émérite d'Anthropologie et Sociologie,  
URMIS, Université Paris 7 Diderot.

## **Livre 2 : ANNEXES**

## Table des matières des annexes

<b>LIVRE 2 : ANNEXES .....</b>	<b>619</b>
ANNEXE 3 : MARISOL ENTRETIEN À TROIS.....	622
<i>Marisol deuxième entretien .....</i>	<i>648</i>
ANNEXES 4 : ANNA.....	691
<i>Anna, premier entretien .....</i>	<i>691</i>
<i>Anna 2ème entretien le 06 novembre 2010.....</i>	<i>734</i>
ANNEXES 5 : MONICA.....	775
<i>Monica, premier entretien.....</i>	<i>775</i>
<i>Monica entretien du 26 /04/ 2011 .....</i>	<i>807</i>
ANNEXES 6 : MARIA LONDON, COURRIEL.....	866
ANNEXES 7 :.....	870
ISABEL GILLE - RÉCIT DE VIE.....	870
<i>Andalouse en Bourgogne .....</i>	<i>.....</i>
<i>Prologue à la version espagnole par Antonio Martínez Vacas.....</i>	<i>.....</i>
ANNEXES 8 : EXTRAIT DE DOCUMENT D'ARCHIVES : .....	973

## Notes

Les annexes 1 (Silvia Baron Supervielle) et les annexes 2 (Amalia) bénéficient d'une clause de confidentialité car elles contiennent des propos que les personnes ne veulent pas rendre publics.

Les annexes 8 sont un extrait de document d'archives, (photographies des trois premières pages) Ministère de l'instruction Publique et des Cultes, Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, Premier compte –rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris. 43 p. (archives historiques de la ville de Paris, cote 13135).

# Annexe 3 :

## Marisol

### Entretien à trois

Samedi 06-02/10

#### Préalable

Amalia a de nouveau « évité » notre rencontre de mercredi dernier. Je l'ai appelé pour confirmation alors que j'étais encore à la fac, nous devions nous retrouver dans la soirée. Elle s'est confondue en excuses : l'achat d'un nouvel ordinateur qui ne fonctionne pas et qui nécessitait un dépannage, l'accompagnement de sa copine chez le médecin (elle ne parle pas du tout le français et a besoin d'Amalia pour être comprise et comprendre). Elle insiste pour un nouveau rendez-vous, s'excusant de nouveau.

Nous convenons de samedi sans savoir si sa copine sera là ou non.

Finalement je suis plus soulagée que contrariée. Ce rythme trp intense fac/ travail/ Amalia/ enfants/ ne me rend pas très sereine pour être à l'écoute de façon tranquille.

A 11heures le samedi c'est Amalia qui m'appelle, c'est une heure qui me paraît très matinale pour elle le week-end. Son appel m'intrigue, je me demande si elle ne veut pas de nouveau reporter notre rencontre. Je la laisse parler. Elle me parle de son travail pénible, de sa fatigue, du rythme intense et de tout ce qu'il lui faut faire le temps disponible (courses, achats pour son fils...). Elle reporte notre rendez-vous au centre médical où elle doit se rendre avec sa copine. La conversation dure vingt minutes au téléphone. Je suis pressée mais je l'écoute et je prends le temps d'être en retard à mon rendez-vous.

Cet appel m'intrigue. Que veut-il dire ?

J'ai du mal à cerner totalement. Elle n'annule pas le rendez-vous, paraît contente de me parler au téléphone mais diffère notre rencontre à deux.

Une amie à qui j'en parle me dit qu'il est possible que ce soit la situation interculturelle qui soit posée ainsi c'est comme si elle disait oui à la relation mais ne parvienne pas à dire non au contenu.

La question du temps , du temps de la relation est aussi posée.

Je veux « caser » mes interviews dans un temps réduit, des plages qui me permettent d'avoir l'impression de ne pas le perdre. Et finalement mes interlocutrices réclament un autre temps, plus souple, moins figé dans mon emploi du temps planifié.

XXXXXXX

Je me rends au rendez-vous de l'après-midi sans grande conviction. Je trouve le centre médical très facilement et m'installe dans un café à proximité en ayant au préalable laissé un message pour signaler ma présence.

2. journal
3. centre médical
4. pharmacie
5. mains de Mari-Sol
6. sandwicherie

Lors de l'entretien amalia prend beaucoup de place et semble pressée d'en terminer au plus vite. Mari-Sol, elle , est plus réservée mais souhaite prendre tout le temps nécessaire . Elle parle à la fois très vite dans le débit, mais avec une nonchalance et une langueur qui fait contraste avec Amalia.

Samedi 06-02-10, milieu d'après-midi, lieu: une sandwicherie khébab de la capitale

MS : Mari-Sol, copine d'Amalia

A : Amalia

D : Delphine

A : En Español. No era en quechua.

MS : Ah

D : Tu no hablas... ¿ antes en Español ?

MS : No, no hablaba antes en Español. después cuando yo tenía 15 años yo he aprendido Español, poco, después ...hace escuchando. He aprendido.

A : Y hablaba el Quecha, la lengua.

D : Si.

A : Es lo que esta diciendo

D : Si. Mais à quel moment ... à part à l'école elle a appris le ...

A : A quinze ans.

D : Si , eso lo he entendido pero. .. ¿ Pues, a que edad fuiste al, a la escuela?

MS: Yo es que...cuando , yo tenía ... ¿ a la escuela ?

A : ¿ A que edad, cuando te fuiste a la escuela ?

Ms : Seis años sera. Primera sera, no me acuerdo

A : Six ans

D : ¿Y no has entendido lo que ...

MS : No, no entendia lo que hablaba en Español. Quechua, Quechua, Quechua

A : No cuando ella iba a la escuela no, quand elle allait à l'école, non normalement sa langue c'est le Quéchua, excuses-moi que je que je parle avec dans la bouche. (*Amalia est en train de manger son sandwich*)

D : No importa

A : Elle allait à l'école mais les profs ils parlaient en espagnol.

D: si claro

A : Mais elle comprenait presque rien parce que sa langue c'est le quéchua. C'est une autre langue. Elle allait à l'école mais elle comprend pas. Presque rien. Et combien de temps . ¿ Cuantos años de escuela existe ?

MS : tres

A : Tres. Trois ans d'école seulement.



D : Finalmente c'est toi qui va faire l'entretien. Tu vas la questionner, c'est ça ? (rires)

A : (rit fort) C'est bien mon genre !

D : Muy bien, c'est ce que tu es en train de faire

D ( à MS) Tu viens de quel endroit exactement ? ¿De donde precisamente, de cual sitio...

A : ¿ De que lugar eres tu ?

MS : De « Cucu » de « Piedras »

A : « Cucu »

D: « Cucu »

MS : « Cucu ». « Cucu », « Piedras »

A : si

D : ¿ Eso es una ciudad ?

MS : Una ciudad

A : No

MS : Una provincia chiquita

A : Une petite ville

D : He entendido si

A : Petite ville dans une province

MS : Pertenece a « Cucu », pertenece a « Cucu »

A : « Cucu » c'est le département

D : D'accord

A : Et « Piedras » c'est une petite ville. Como la campagna

D : ¿ Y tus padres que... que trabajo ?

MS : Mis padres entercebran mais, papa...

A : agriculteurs 2: 57

MS : Todo eso. si. Pero. Eso es en mi pueblo. Con eso vive la gente. Sembrado, posechan, venden traen a un, a « Cucu » para vender eso. Por camionadas. ¿Comprende ?

A : Si si comprende

D : Si

MS : Por camiones, con eso nos otros nos mantenian

D : Mmm

MS : Nos otros somos siete hermanos. Cinco mujeres, dos hombres

D : ¿ Tu eres la... la mayor, o la.. ?

MS : No yo soy de la ... quinto. (silence, mange)

D : ¿ Y todos fureon al, a la escuela ?

MS : No. Yo único se poco estudiar. Lo demás, mis hermanas estudiaron, bien hablan el Español. Porque entraban una , una ciudad, un colegio por eso

D : Mm

MS : Aprendieron el idioma. Yo única, no, poco estudiar.

D : ¿ Porque ?

MS : No tengo mucho. No tengo , no se como se dice, el (fait des gestes)

A : Atención, atención

MS : Para estudios

MS : Mi mamá no me quería poner al colegio porque todos los años me ha plantada me ha pasada.

D Mmm

MS : El examen sacaba Zero, Zero, Zero. Porque era, era muy amiguera. Mucho jugado con los amiguitas. No iba al colegio. Yo iba a, por ahí jugar, no entra al colegio.

D : Mmm

MS : Yo me acuerdo de eso pero me repunto ahorita porque, porque cuando uno sabe hablar es bien. Cuando uno estudio mas rápido, mas aprende. Todo es mas fácil. Pero para mi es. No es tan fácil. Mmm

D :Mmm

A : Ahora no, porque quiere hablar Francés y... tiene muchas dificultades. No puede.

D : ¡ Quizás podrás !

A : Si. De eso le digo.

MS : Por el trabajo, por el idioma, no me acá... no es tan fácil para mi. Por el idioma no me toma. Porque tienes que saber hablar porque sino ...

D : Mmm

MS : No puedes

D : ¿ Y todos tus hermanas y hermanos han estudiado ?

MS : Si han estudiado

D : ¿ Y se fueron en la ciudad o... ?

MS : Sí. En mi pueblo una hermana no mas tengo. Ella es casada. Ella tiene marido.

D : ah

MS : después lo demás estan en 5:34 « Cucu ». Uno, Yo se en « Cucu » yo vivo. Mis hijos estan en « Cucu ». Además de « Cucu », una noche de vieje asíen.. ¿ como se dice ?

A : Una noche de viaje.

MS : Una noche de viaje de « Cucu ». Viven mis hermanas a « Santo Jesus »

D : Ah.. ¿ Es una grande ciudad ?

MS : Grande ciudad, grande ciudad. Grande era bonito, grande, grande ciudad. Ahi viven.

A : Una nuit de voyage pour eux

D : Si. Mmm

A : Mmm

D : ¿ Y tu tienes dos hijos ?

MS : Tengo dos. Viven con su padre, con su, con su abuelita, de su papa, de su padre.

D : Ah, mmm

MS : Yo no tengo madre. No padre, no, no tengo.

D : Ya no

A : No tiene madre ni padre

MS : Yo cuando yo tenia doce, doce años desaparecio mi madre. Mi papa hace quatro años.

A : Quand il a douze ans sa mère il est mort et ça fait quatre ans que son père il vient de mourir.

D : Mmm ( silence). 6: 35

¿ Y a la escuela que...

MS : ...

D : C'est toi qui a eu envie d'y aller ou c'est parce que tes frères et sœurs y allaient ?

MS : ...

A : Comment ?

D: ¿ Es ella que ha querido ir a la escuela o no ?

MS: Yo no quería ir. No me gustava estudiar.

D : No

MS : No

D : Tu no querías

MS : Cuando me dicen : « Lee un libro o » no me gusta leer, no se porque sera. No me gusta leer un periódico, nada, no se, no me me gusta, no se

D : Nada

MS : Estoy muy distraida, no se porque soy así. Por eso no puedo...

D : ¿ Y tu tenias libros en tu casa ?

MS : Si yo tenia libros, si, si tenia.

D : ¿ Que libros?

MS : Este libro, este en Español,

D : ¿ Si ?

MS: si, de este libro

A : Si ¿ de que ?

MS : Ese de..

A : ¿ Historias, cuentos ?

MS: de ...arbol... ¿ como dicen ? libros para leer cuando dan los profesores una lista de material así que lo que sirven

D: Mmm

MS : Es

A : Bien

D : Mmm

MS: Pero no me gusta leer

D : no

MS : Por eso no me, no me

D : no

MS: estudiar muy mal

D : ¿ Y tus padres ? ¿ Tu madre sabia leer o no ?

AM : No. No sabian leer.

D : ¿ Y sabian hablar Español o no ?

MS : Quechua.

D : Quechua. Unicamente Quechua..

MS : Toda la vida Quechua. No... Español, no.

D : ¿ Y tu padre ?

MS : Mi padre tampoco no habla Español porque Quechua era. Entendia poquito ya. Si pero

D : ¿ Y en el pueblo la gente habla en Quechua unicamente ?

MS : Quechua. No hay, no habla en Español en el pueblo. Pero ahora ya, después de eso, ya, de cinco ya, a estudiar a, un poquito ya comprende ya los padres, si

D : Si

MS : Si

D : ¿ Tus hijos que lengua hablan ?

MS : Español

D : ¿ Español ?

MS : Su papa. Su papa habla Español. Su abuelita de

A : Le café vous l'avez arrivé ?

D : Non je ne l'ai pas eu non. Ils m'ont dit qu'ils.. 8: 47

A : Et..

D : No importa

A : No

MS : No se acordan de nos otras

A : Si. (s'adresse à un serveur) Et le café ? On a commandé un café

S (serveur) : Ah ouais

A : S'il vous plait

S : (s'adresse à un collègue) Ah tu me prépares un café Ahmed ? S'il te plait. (à nous) Un café c'est ça ?

D : Oui . Un s'il vous plait. (silence : attente du café ...)

D: Porque tu marido, pues el padre de tus hijos...

MS : El es estudiante, el es policia.

D :Ah

MS : El es, bien habla, perfectamente Español porque comprende Quechua pero no habla, no. No, no.

D : ¿ No es de tu pueblo? 9:36

MS : No. El es de otro. De otro pueblo, de otro sitio. Es que el entiende pero no habla. Porque desde niño el leo, estudia. Estudio, ha salido profesional. Trabaja de policia. Un sitio en que hablan Español, pero unas palabritas, así hablan Quechua

D : ¿ si ?

MS : Sabe. Su abuelita como habla Quechua. Habla, entiende Quechua, pero poquito habla. 10: 04 Porque yo arte es, pero hablar Quechua acá. Quechua digo pero Español.

D : Si, si

MS : Porque también entienden cuando hablo Quechua

D : (Au serveur qui arrive avec le café) C'est pour moi. Merci

¿ Y desde cuando estas en Francia ?

MS : Tres años voy a cumplir este mes. Este mes de 24 de febrero. (silence)

D : ¿ Y estas buscando trabajo en Francia ?

MS : Si estuve trabajando, ahorita estoy trabajando en una Francésa, por la tarde. Pero, ella es muy buena gente

D : Mmm

Ms : Porque yo, ya comprendo, ya lo que me dice, pero no puedo así hablar.

D : Si

MS : Pero si unos pal... poquito hablo pero ya puedo me defendo un poquito. Bueno estoy trabajando. Bueno trabajando

D : ¿ Y ella no habla nada de Español ?

MS : Nada solamente salud o nada mas... o gracias, buenos dias, eso no..

D : No mas

MS : No habla

D : ¿ Y cuando viniste.. llegaste en Francia, llegaste sola o con amigos o familia ?

MS : A cayo cuando, mi marido estaba acá. El vino mas antes que yo.

D : Ah

MS : El me trajo a mi

D : Ah

MS : después de este yo en vida con mi marido. Tres meses, después de tres meses yo me ha alejado de el.

D : Si

MS : Nos somos separados

D : ¿ En Francia ?

MS : Si. El estaba un año y medio, se fue. No esta acábito. Se fue ya, a mi pais. Porque se fue después me quede sola. Porque nos nos hemos separados.

D : Mmm

MS : Porque el tenia otra mujer, otra vida

D :Mmm

MS : Porque después de el, yo... salia así.. Claro tengo, tenia amigos. Salia, pero así vivir, no.

D : Mmm

MS : Porque estoy compartiendo con amiga

D : así ¿ vives con una amiga ?

MS : Si. Si comparto

D : Compartes

MS : Un cuarto por « Place de la République »

D : Mm

MS : Si. Ahi. Pero mejor me siento así solita. Porque, esa, cuando yo tenia marido, porque era.. Mucho peleabamos, mucho problemas. Porque tenia otra mujer. Mejor así. Nos hemos alejado. Pero yo no hablo con el.

D : Mmm

MS : Porque yo no hablo con el. Ni una palabra con el. Porque fuego (???) me pego cuando estube acá. El me pego por eso. No hablo con el.

D : ¿ Fuiste a la policia ?

MS : No. No fui. Porque esta vez, era yo recién, recién llegada porque yo no sabia, yo conocia a nadie.

D : Mmm.¿ Y a donde fuiste ?

MS : Yo estuve trabajando por una mujer, una señora, una latina

D : Si

MS : Solo gañada mes sol 300

A : Par mois trois cent euros.

D: Mmm

MS : Porque la señora me quería llevar de denunciar a la policia e todo eso pero yo no quería. Porque el me ha menasada diciendo : « Si vas a ir a la policia, yo ya no te voy dejar a hablar con tus hijos. Ya no te vas comunicar, ya me voy a ir a mi pais a Bolivia» es lo que me decia el. Es que mas eso. después yo le dejo

D : Il l'a menacé de 13: 44

A : Il l'a menacé, il a dit : « Si tu (tousse) aller à la police, moi je

D : Pero l..

A : Moi je, jamais je te laisser le droit de, regarde à ton fils, à tes enfants

D : Mmm

A : Aller à la police mais tu sais que jamais tu vas voir à tes enfants. C'est pour ça. Parce que je vais aller à Bolivia. Il a dit ça.

D : Mmm

A : Quand il a dit ça , il vit en France mais après il a été en France. Je vais aller quand même, de toutes manières je vais aller à Bolivie. Viento. Aller à la police mais je ne te laisse pas regarder ton fils. Tu vas être oubliée de ton fils. C'est pour ça elle a peur. de ça et ..

D : ¿ Y puedes hablar con tus hijos ahora ?

MS : si hablo con mis hijos. El, pero... No hablo, no, ni una palabra con el. Porque, nos peleamos mucho, mucho, mucho. Me pego

A : Souvent il l'a tapé ici à elle. C'est pour ça il a oublié de...Quand il appelle à la famille, avec lui il parle rien.

D : Mmm

A : Il parle avec les enfants ou avec la mère de lui

D : La abuelita

MS : Si, si. Pero su... la abuelita esta... la...tiende bien.

D : Mmm

A : Elle regarde très bien les enfants. La grand-mère, la grand-mère de...

D : De lui

A : si

D : Su madre a el.

MS : Si, si. Su madre de el. Tampoco yo no hablo a el, con el. ¿ Como esta ? A veces pregunto, de vez en cuando pregunto, hoy tambien, ayer por la noche me pregunte

A : ¿ A quien preguntaste ?

MS : A su mama. ¿ Como esta el ?

A : Yahi..

MS : No esta bien me dijo, porque su pie se habia hecho dolor cuando estaba jugando con football. Estaba andando con los moletas. Las moletas como s'appelle, como se

D : Des cannes

A : Moletas

D : Des cannes

A : ¿ Porque, si des cannes mais porque ?

MS : Porque se habia hecho dolor, decia que se habia, cuando esta jugando con pelota, a ver

A : Ahh. Porque quizas es mas importante

MS: Ah, no

D : Pues hay que decir lo que te parece a ti importante. Yo no voy a decir

A : Importante claro

D : ..no es importante

MS : Claro

A : El que es importante es que, es que hier le papa de son fils s'est fait mal avec les cannes. Il a joué du football. Mais c'est pas important. Je les...

D : Eso no sabemos

Ms : (rires)

A : Non ? Pourquoi ?

D : ¿ Y tu marido sabe leer y escribir en Español ?

MS : Si

D : ¿ Y intenta ... Et il a voulu lui apprendre ?

A : ¿ Te enseñado alguna vez ? ¿ Te ha querido enseñar ?

MS : No



A : Non, non jamais

MS : No solamente me decia

A : No te dice así

MS : « No me vas hablar de Quechua, porque tienes que aprender el Español, porque yo no te voy a contestar si me hablas en Quechua. »

A : Vous avez compris ?

MS : « Tienes que aprender porque yo te voy a hablar en Español todo el tiempo. Cualquiera tiene que aprender así porque » He tenido que aprender porque como no me contestaba, cuando yo hablaba en Quechua no me quería responder. Tenía que hablar en ; que mal !

D : Para ti

MS : El no me, nunca no me ha corregido. Estas hablando mal, mal . Yo quería que me corrigiera, no estabas así, no esta así, no hablando así, estas hablando mal. No, nunca no me decia en que mal yo hablaba. No. Yo pedía que me corrigiera, una persona decir si hablando o no17: 20. Siempre digo a..ca, Carmen también. Es que hablo mal Español, hablo mal un poco a veces. Mal, pedido siempre.

A : Ah elle me dit toujours, « moi je parle pas »...

D : Si

A : « ...pas très bien l' espagnol, corrigez-moi si vous voulez, je fais quelques fautes ». Oui. Parce que sa langue maternelle c'est le

A + D (ensemble) : Le Quechua

D : Oui

A : A quinze ans il a commencé à parler Español. C'est vrai. Mais quand même il parle très bien Español. C'est comme sa langue. ¿ Es como tu lengua maternal ?

MS : (silence)

D : ¿ Y a que edad te casaste ?

MS : Con veinti...tres. Con 24 he tenido. 24. Pero no me casaron, así puncto no mas. No me casaba, así de, la iglesia, no, no.

D : No (silence)

Et là-bas en Bolivie qu'est que (rires) ¿ En Bolivia que trabajo, que trabajo

MS : Yo ?

D : Si

MS : No, ca , desde que me case, no trabajo de nada

D : ¿ Y antes?

MS : Antes trabajaba con negocios, así de pat, de

A : Con negocios, con commerces. Oui les commerces. Elle a travaillé avec les commerces.

MS : Cuando era solita

A : Quand elle est toute seule avant, avant elle a travaillé avec le commerce

MS : después, ya no, ya no trabaja.

A : Après elle a travaillé parfois

MS : Yo no sabe trabajar. Aquella aprende trabajar. Porque yo no sabia trabajar.

A : C'est ici qu'elle a commencé à travailler. Avant, elle savait pas.

D : ¿ Y tu marido ? Pourquoi ton mari est venu en France ? ¿ Porque tu marido

A : ¿ Porque, porque el padre de tu hijo vino a Francia ? Pourquoi ?

MS : ¿ Porque ? Porque no ve, la chica era de tras por el.

A : Ah porque il a connu quelqu'un. ¿ Allá lo conocio o donde ?

MS : Allá, allá estaba hace años por el.

A : Dice que ¡ ahh !...

MS : Yo estuve siete años con el, el, el esta con esa mujer seis años. Enamorando, eso yo no sabia.

A : Des années et des années quand ils sont mariés là-bas

D : He entendido, si

A : Déjà la fille elle est connue, déjà de son pays. C'est elle qui l'a ramené ici à lui. C'est pour ça. Et maintenant. Lui il continue avec elle. ¡Ay ! ¡ Y tiene veintidós años! ¡ De chiquilla ! Maintenant il a vingt-deux ans et lui trente-deux. La fille elle a vingt-deux. Ça veut dire quinze ans. Un chose comme ça. 20

MS : Ahorita la chica esta trabajando acá

A : La fille elle continue à travailler ici et elle envoie presque

D : Ah bon ?

A : Presque la totalité de son salaire à lui. L'est fou là, elle, elle est folle, hein.

D : Mais .. elle est bolivienne ?

A : Oui, oui elle est bolivienne

MS : Boliviana

A : Presque la... presque tout son salaire elle l'envoie à lui. En plus elle envoie à la maman de lui pour les enfants qu'il faut manger. Et lui aussi travaille dans la police là-bas. Il est policier , ça veut dire ça là.

MS : Mmm

A : Non ? ¿ el trabajo en la policia ? ¿ No ?

MS : Si, si

A : ¿ Gagna su salario ?

MS : Claro. Tiene todo. El tiene todo. No tenia nada. Nos otros no convertruimos (???) con el . Van a tener nada. Porque la chica vino acá trabajar.

D : Si

MS : Ya trabaja con una viejita

A : Con una, una vieille

D : Une vieille, una viejita

A : Una vielle

MS : Ella todo su suelde, le manda ya. Toda Bolivia. Le han comprado un lote, han comprado una casa, tan grande, una bonita la casa

A : ¿ Para quien la casa ?

MS : ¡ Para ellos, pu!

A : Ahhh...

MS : Una otra se compraron. El quiere auto, en auto, como va a trabajar aun

A : Un coche, tiene un coche aver

D : si, si

MS : Tiene todo el. Porque no tenia nada.

A : A cause de la fille

(silence)

D : ¿ Pero tu en Francia, quand vous-vous êtes séparés, cuando os separan

A : Por eso te dejado, por esa mujer te dejado

MS : Por eso es que

A : de pretexto

MS : El siempre, esta mujer sabe trabajar, sabe ganar plata. Esa mujer, es barra oro, plata de dir

A : Ahh....

D : ¿ Oro Plata ?

A : ça veut dire (tousse) que la fille, il sait travailler. Esa mujer es, c'est como une perle. Como precioso

D : Ah... Oro et plata !

A : C'est comme l'oro et la plata

D : Ah , vale

A : Comme l'argent et l'or. Ça coûte c'est ta fille. Moi je viens de lui dire, peut-être, il l'a laissé pour elle, c'est pas une question de

MS : (rires)

A : (rires) c'est pas possible !

MS : acá, así no me ... (rires)

A : Oh, lala Non c'est un prétexte, alors de dire ah quelque chose, il l'a tapé pour ça. Pour la fille parce qu'il a envie de rester avec la fille hein. C'est un prétexte de..de le taper.

MS : Todo, todo lo que saben sus primos de el, dicen

D : Si

MS : Dicen... El esta, no esta, no esta enamorada de esa mujer por su plata, por su dinero se fue

S : Si

MS : Por su dinero. Como la chica gana buen solde, esta gañando muy bien, para Bolivia es mucho dinero allá. Cuando mando acá

D : Mmm

MS : Mucho dinero. Ella gana... No se cuanto gaña prestado (???), mensual tres mil dolars envia ella.

A : Ella envia tres mil dolars envia

MS : Si. Tres mil dolars mensual. Por eso tempranito se compraron una lote, unas casas, auto, todo

D : ¿ Que hace como trabajo ?

MS : Trabaja con internado. Ella no sale los domingos, los sabados. Trabaja todo, todo el tiempo

A : Sabado, domingo, lundi, vendredi, samedi, beaucoup

MS : Mucho trabajo

A : Y ensuite elle paie pas de maison. Elle paie pas de gaz et pas d'aliments. Parce qu'il a tout à la maison. Ensuite ça veut dire qu'elle travaille pour la vieille la nuit. Elle dort là-bas. Et après c'est le matin, elle se réveille pour se remettre au travail. Vous savez c'est pas une vie, hein. Elle paye pas ..le centre pour dormir. Elle paie pas le loyer. Pas de (se racle la gorge) maison surtout

D : Mmm

A : Et tous les charges qu'on paye. Même pour manger elle a tout. 24 Qu'est ce qu'elle a ? Le salaire, le salaire. Elle travaille du matin au soir, samedi dimanche

D : Et comment tu fais alors pour te débrouiller en France ? ¿ Como haces para

A : ¿ Como haces tu para vivir aqui ?

MS : Yo, para lo que me gaño poco

D : Si

MS : Como es que yo tengo que pagar para estar bien ciento cincuenta euros, después aparte ciento veinte euros envío todos los meses para mis hijos, después para comer, para todo, no me queda para

A : Elle dépense toda, tout l'argent qu'il gagne

D : Il part

A : Oui il part, parce qu'il doit l'envoyer à son *vin* (???), la carte orange, pour manger à elle, le loyer à elle. Elle gagne par exemple entre 800 euros. Elle travaille pour une Française qui lui paye 600 euros et une autre elle fait des ménages, quelque chose comme ça, de 200 euros. Huit cent euros. Ocho cents euros mas o menos, no ? Si.

D : (à Mari-Sol) ¿ Con los papeles como haces ?

MS : ¿ Como que.. ?

A : ¿ Para que ?

D : Para leer, para saber las cosas

A : Ah ella lee,

D : Ah

A : Ella lee. Pero mas lee bien, no comprende por ejemplo algunas cosas en Espanol sabe el básico, no sabe cosas muy... Sabe bien, osea lee bien, pero tiene dificultades, pero bueno, si.

MS : Ellos me dicen « A tal, a tal, vete a tal lugar » yo voy , yo voy a leer que ruta es como dicen, ¿ la roue como dicen ?

D : Ah la rue, la routa , la calle

MS : la rue

A : Les choses comme les adresses, elle se débrouille, elle sait se débrouiller

D : Ah eso lo sabes leer

MS : En que me envío sino..

A : No ella lee, ella lee

MS : No bien

A : Elle lit

MS: pero me envío un message a mi portable

D : Si

MS : Lee bien el message de mi portable, tengo que bien leer las calles

A : Si. Vous comprenez ? Elle doit dans la rue comment lire bien et comment s'adresser pour lire la rue quelque chose. Mais comment elle lit quand même, elle lit. Y c'est pas...

D : Para hacer las compras tambien

A : Todo, todo, todo

MS : No, pero en mi trabajo no compro, nada. Solamente

A : No. Para tu, ¿compras ropas ?

MS : Ah si solito, yo me compro yo, como osea... Me compro

A : Elle sait tout lire sino qu'elle savait pas lire des noms un peu difficiles en espagnol, comme les Français. C'est quelque chose, mais normalement elle peut lire quand même un peu.

MS : Porque mi « maman » me manda a comprar por la boulangerie o ...

D : Si

MS : A Monoprix, sus productos, todo, que se yo. así ella me manda, un papelito sacá de la botella, sacá de eso, après yo se , no me aguenta

A : ( grand éclat de rire qui prend de l'ampleur croissante)

MS : Ella me dice : « Mari Sol no sabe ». Mais yo se lo cual es, la leche e

D :Si la

MS : la mantequilla , como se dice ¿en Francés ?

D : Beurre, beurre

A : Le beurre, beurre

MS : Eso su tapa le sacá, eso por eso me manda todo los dias

A : (rires)

MS : Igualito a comprar. Pero yo ya se cual, que marca usan todos ellas, yo solita, comme ça.

D : ¿ Y.... nunca has querido ir a los cursos igual que Amalia ?

MS : Si. Quiero ir pero es ahorito, no es facil, para que me inscriben. Porque tengo que... como hay que, formulario, no se como, no es facil , ¿ que te parece ?

A : Si, si, c'est pas facile d'entrer. Oui c'est facile sinon il faut aller un bon temps . C'est ça le problème.

D : Ah

A : Un bon temps pour

D : El problema es ¿ el tiempo ?

A : Non, non, non, ça veut dire un bon temps pour aller à la mairie, pour avoir les inscriptions, c'est tout , hein

D : Ah

A : Et aller un bon moment pour aller à la mairie pour récupérer les formulaires c'est pas facile, faut pas y aller maintenant , les classes c'est déjà commencé c'est trop tard.

D : ¿Pero lo que es dificil es escribir el formulario o

A : No, no

D : Ir al tiempo que hay que ir

A : Si, si si

MS : Eso es que yo sale

A : Si eso es, el tiempo no mas.

MS : Salgo trabajar a las ocho

D : Si

MS : Y ya no me da tiempo ir estudiar.

D : Ah son los horarios del curso, no son las horas de la inscripción

A : Los horarios del curso que te ... luego que lo que , ¿ que te impide ir a una escuela estudiar ?

MS : Es que salgo tarde yo

A : Ah, ah...

MS : No puedo, las ocho todo los dias, quatro veces a la semana

A : Si à huit heures c'est trop tard pour elle.

D : Si eso es distinto

A : De acuerdo, he pense que era por el tiempo

MS : No, no, no. Pero hemos antes que tenia tempio no sabia en donde estudiar, donde ese, no sabia

A : Si, elle ne savait pas avant où ... il est comme perdu comme ça

MS : A tal me fue rue de Pompe una iglesia, rue de ?...

D : Quizas hay una iglesia rue de la Pompe

MS : Hay una madrecita, una madrecita, una monjita, como ¿ sabe?

A : Oui, la madrecita, une sœur, sœur

MS : Estaba el año pasado, era veinticinco euros para todo el año

D : Mmm

MS : Tenian que... Yo no fui, no fui porque es que ir yo creo, algo iva a aprender, porque yo no fui A : ¿ porque no fui ?

MS : Porque, no quiero ir, no se...

A : L'école elle est fatiguée, elle est comme ça hein. 29 : 28 Elle a dit elle a laissé tomber comme ça, hein. (rires)

MS : Ahora por lo menos, quiero, quiero, no se, digo a Amalia una vez por la semana yo me puedo mantener mi , no mas, a ir aprender. Para conseguir un trabajo...

D : Ce qui vous fait peur c'est l'institution ? Lo que te hagas un poco , peur, ¿ lo que tu no quieres es la institucion de

A : Non, non, c'est pas peur qu'elle a, non, non. Ella tiene flojera o sea peresa, la peresosa...

D : No, eso es tu lo que dices

A : No ella me dice. ¿ No ?

MS : Eso ahorita

A : ¿ Porque no quieres tu porque, por flojera ?

MS : Por antes así , ahorita yo ya no, ya yo quiero ir

A : Ah maintenant non avant elle a laissé tomber, parce qu'elle a comme ça (accentue), pour aller. Et maintenant, oui, elle voudrait aller.

D : Pero lo que he entendido es que ella quería que seas tu la profesora

A : No, no. Maintenant oui, il m'a proposé aujourd'hui.

D : Ah

MS : Hoy le dice para que me enseña la letra por la semana

A : C'est aujourd'hui qu'elle vient de me proposer.

D : Hoy solamente, ah

MS : si, si

A : Aujourd'hui, elle m'a dit Amalia s'il te plait

MS : No tiene tiempo tampoco. Sale tarde, cansado, por eso, no

D : Si

MS : No tiene tiempo tambien para que ella me enseña. Por eso estoy... Como yo no trabajo por la mañana, pero no hay, ¿ Quien me va a enseñar lo ? Yo tengo un libro pero 31: 02 Lo lee, lo mas no comprendo, leer por leer, lo leo pero quasí lo que lee no lo .

D : ¿ Y porque necessitas leer ?

MS : Porque tengo que leer en Español y en Francés. Que lo que dicen todo así, hay que aprender yo pienso

A : Nos vamos ir a comprar sus cosas

MS : Ya, ya. De todas formas no se van la tiendas a cerrar 31:16

A : ¿ Asta que hora ?

MS : Asta las ocho

A : Ah. Esta bien entonces, diecisiete horas (silence) Maintenant il m'a proposé aujourd'hui de, de le appris l'Espagnol, français, français

MS :Yo digo Amalia yo se que

D : Le français ou l'espagnol ?



A : Français, français

MS : Yo se que ella cualquier me enseñe tiene, tiene paciencia por eso. Tengo otras amigas pero, no, no, con ellas no puedo aprender, peor, no saben. Tengo otras amiga pero no saben Francés.

D: No saben Francés

MS : Por eso tienen poquito trabajos, no tienen buenos trabajos, no saben. Yo fue antes como ellas. Yo teni desde que llegue, yo, a mi bueno trabajo me ha salido pero por idioma no me tomaron

D : ¿ Y ahora en tu vida actual porque necesitaras escribir o leer ?

MS : Si ahorita yo mas importante tener yo quiero escribir, escribir o saber a las.

D : ¿ Y porque ?

A :Yo voy a ir aux toilettes (tousse)

MS : Porque, porque para mi es muy importante trabajar

D : ¿ Es solamente para el trabajo ?

MS : Para el trabajo, para todo eso, para todo, para... yo al (???) del lado puedo enseñar a mis hijos todos

D :Mmm

MS : Claro lo que yo se, claro. Lo que puedo entender, escribir , todo eso puedo enseñar a mis hijos en Francés

D : Quieres aprender el Francés a tus hijos

MS : Si me preguntan siempre mis hijos « ¿ Como se dice ?» o « Aver enseña, enseñame como se dice tal , como se dice » yo pregunta tal lo que yo puedo, no en que mal, yo aver

D: ¿ Y tus hijos los llama cada dia ?

MS : Tres veces a la semana se llaman

D : ¿ Y solamente por telefono ?

MS : Por telefono, pero desde que llego una vez le vi por internet

D : Ah

MS : Por internet. Pero la otra mes voy a ver por internet. Tengo fotos acá. ( montre son sac)

D : Ahh...

MS: ¿ Te lo puedo mostrar ?

D : ¡¡Si !! (33: 38)

MS : Tengo fotos

D : Me hace placer

MS : Porque a Amalia lo he mostrado mis fotos, a mi patrona, la Francésa le he mostrado, por eso lleve ahier a mi trabajo

D : ¿ Que edad tienen?

MS : Tienen ocho años y estaba mi estaba danzando por el colegio

D : Ahh. Pero son dos niñas

MS : No. Es su amiga, su amigita

D : Ah

MS : Ella mi hija

D : Si

MS : después esto mi hijito menor

D : Ahh, si

MS : Seis añitos comple el otro mes, seis añitos complo. Gravio (???) lo dejado con dos añitos y medio porque lo he quito chiquito, lo he dejado temprano (34: 20)

D : Oh

MS : Ella es mi hija. Ocho años comple en el mes de mayo.

D : Que mona

MS : Hace poco me mandaron estas fotos. Hace poco meses. Oh otras fotos me estan mandando por correo

D : Mmm. Que bonitos seran

MS : Igualito su papa parece.

D : Igualito

MS : Si. Por eso hoy dia he comprado pantalon, ahora para mi he comprado zapazetitos, zapatillas, ¿ Como se dice zapatillas ?

D : Si

MS : No se en Español como se dice

D : Chaussures

MS : En Francés , casquette, cassette, casquette

D : Baskets

MS : Baskets, baskets, baskets. Ah casquette es gorro ahhh

D : Si (35)

MS : Eso para amigo un par de esos he comprado. Por amigo tengo que mandar por igual. Por correo, con la poste

D : Si

MS : En cajas

D : Ah si

MS : Dos semanas se le mueva (???) a llegar pero allá.

D : ¿ Y tus hijos ? ... ¿ Quieres quedarte en Francia o ?...

MS : No... Un buen tiempo me voy a quedar asta que . Tengo que ir me... pero no tengo dinero, no me puedo ir así

D : Si

Ms : Porque a que me sirve lo que estoy acá, no, no compro, no he hecho nada, por este tiempo

D : ¿ así quieres quedarte un poco un poco ratito aqui ? ¿ En Francia ?

MS : Si

D : ¿ Y quieres que los niños vienen en Francia contigo o no ?

MS : No, no

D : No

MS : No, a su papa no quiere

D : Ah

MS : No quiere para nada su papa que vinian. Porque ahi estan bien con su papa, todo, no quiere porque. No quiere para nada.

D : Mmm. Quizas es mejor para ellos, no sabemos

MS : Si porque su papa es, a ellos le quieren mucho su padre, quieren mucho. Le da todo lo que quieran. Se le compra ropas, todo su padre para ellos.

D : Mmm

MS : Todo lo tienen ellos (silence)

D : Solamente le faltan su mama

MS : Es la verdad, se le faltan. Pero quasí poco me estraña mucho porque su abuelita es como su madre para ellos. Solamente yo todos los meses envio el dinero para sus gastas que nada no se le falta. Por lo menos para eso no gasto. después solita de vez en cuando, una propina, algo de dinero mando tambien

D : Mmm (silence)

MS : Ahora esta en primer básico. Este en tercero (en montrant les photos)

D : Ahh. Ella es mayor

MS : Ella es mayor. ¿ Pero de alta igual es mi hijo, ya son como añitos na mas el de (????)

Ella quatro de avril sus cumpleaños

D : Si

MS : Quatro de mayo. Quatro, quatro son.

D : Mi hijo tambien es el quatro de abril

MS : Ahh, en poco rato tampoco. ¿ Cuantos años tienen tus hijos ?

D: Tiene diez años. Va a tener onze

MS : Ah no, no, no es mal alto todavía. ¿ Tiene uno o tienes mas ? ¿ Un hijo na mas tienes ?

D : No. Un hijo y una hija.

MS : Ah

D : después. (37: 19)

MS : Si , si son parecidos

D : Si

MS : Yo no, yo no quería tener lejos mis hijos, no quería. Esa ves yo estuvia viviendo mal con su padre

D : Si

MS : ( très bas) Yo quería así, cual que me hagan, en Bolivia, sabes, Yo... me cierto, es que ,... cuando uno vive mal con su pareja, no te quieres vivir. Porque yo me decía poner una... para equivocarlo, una ampolla para pinchar a la farmacia. Allá pincha, allá te pones no mas los médicos en Bolivia, no es como en Francia. después es, vamos me pusieron tres ampollas para abortar, pero no me hizo nada para nada

D : No te hizo

MS : No. después todo el año me preocupada, cuando estuve esperando

D : Si

MS : Tal vez, puede nacer mal, algo o. Esas preocupaciones, no, no me sentía bien todo este tiempo, no sabe su padre asta ahorita, no sabe, porque

D: nada

MS : Pero gracias a dios porque salió un día, no nació mal, bien vivo, mas, mas bien, bien, bien inteligente. Ella esta bien para estudios, bien dicen que es ella. Porque de su padre yo creo que han salido porque casi no se, no tengo para estudios. (38: 32)

D : Pero.. no es una razón, si no sabes leer que ..estas menos inteligente que lo demás

MS : Si

D : Que no

MS : Yo me sentio mal con. Por eso, ahora, me dejo tambien como yo no se nada... Alli me siento mala eso cuando yo pienso solita

D : Mmm

MS : Pero no tenían. Saben leer, saben todo... por eso

D : Mmm

MS : Y estoy muy ... por os (38:59)

A : Ay chiquitos

D: Si, que , que guapos son

A : Si lindos son

D : Si

MS : Quieren de ser profesionado por eso suporto de mandar (parle tout bas : inaudible)

D : ¿ Que tienes en tu bolsa, un librito ?

MS : ¿ Esto ?

D : Si.

MS : ¿ Un librito ?

D : Si. ¿ que es ?

MS : Eso es mi livreto que es

D: Pero , pero es escrito dentro ¿ con tu escritura no ?

MS : Si todo fue yo. Yo le he escrito porque tanto fue. Esos los números de los telefonos

D : De eso ¿ puedo sacár una foto de eso?

MS : ¿ Como ?

A : Pues una foto dice

MS : Ah...

A : Si puede tomar una foto

D : Te lo pido. ¿ Eso es posible ?

MS : Ah claro. De acuerdo

D : Para saber que escritura tienes en tu vida.(40) ¿ Es escritura ?

MS (visiblement très contente) Si, si eso yo. Es todo si me enseñaron para yo aprender el Francés

A : Para aprender el Francés

D : Ah...

A: Ella sabe leer es lo que te digo yo. A pesar de trois ans d'école seulement, c'est bien non ?

D : C'est vrai, mais elle est en train d'apprendre le français

A : C'est très intéressant ça , hein?

D : (à Amalia) Tu tenias razón (rires)

A : Claro. ¿ De que ? Todo lo que te dije era cierto.

D : Si. (à Mari-Sol, lui montrant le cahier)De eso no es, es que yo he dicho a Amalia que « tu amiga no esta en una escuela, para mi no vale » y ella me estaba diciendo « pero si , pero si »

A : Si, si insistia porque mas o menos « je connais qu'est-ce que tu cherches »

MS : Esta mi libro lo que tengo Español Francés, leo el periódico, tengo el diccionario

A : Si elle travaille, même si elle est pas étudiante, mais tu comprends, il a écrit ça regardes, c'est son livre Espagnol/ Français

D : ¿Lo que hay en tu bolsa es ese ?

MS : Si eso, lo demás son los papeles del, del medico

D : ¿ Puedo, de verdad ?

A : Si puedes tomar las fotos

D : Eso es maravilloso. (prend les photos) Voilà se ve mi aparato

MS : Es todo esta mesa a bajo otra vez a todo le leio (???) 41: 42

D : Si tu sabes ya leer y escribir

A : Te dice a ti

MS : Se leer en español pero muy despacio, no leo muy rapido

D : si despacio, pero

MS : No puedo, pero despacio si leo, leo

D : Y hay muchos números de telefono

Ms : Si hay de mi trabajo, amigas, or trabajo

(conversation alors que les pages du livre sont tournées et les photos prises, même des pages vierges)

A : Y'a rien

D : Que si

A : ah bon ?

MS : Todo yo lo entero de mi un libro No puedo tener de decir su livrete ¿ no ?

D (rires)

(prise de photos)

MS : Toda lo ??? de mi libro

D : ¿ Que ?

A : Et quand c'est tu vas présenter tout ton exercice ?

D : En dos años

A : Dans deux ans

D : Si no es ahora. Tengo... pues

A : Tiempo para preparar

D : Si ya tengo un trabajo además de esto y

A : Elle a beaucoup de travail

D : Tengo hijos

A : Claro

D : Y tengo aussi que leer mucho cosas sobre (prend encore des photos)

D : ¿ Y desde cuando tienes esto ?

MS : Eso hace tiempo, un, una, eso no es mio una amiga me lo presto

D : ¿ Te lo dio ?

Ms : No me lo presto, no mas. Para yo estudiar. Una chica de Perú

D : Una chica de Perú

Ms : Si, si una amiga de Perú

D : Conosco a una chica de Perú (rires à trois), pero ¿ no es ella ?

MS : Ella aprendió con este rapidito, ella decía que era enfermería en Perú, por eso dice, yo pienso

D : ¿ Enferma ?

MS : No trabajaba en un hospital de la doctora

D : Ah

A : ¿Es tu Mari-Sol que has escrito tu ?

MS : ¿Cual ?

A : Tu no has escrito

MS : No

A : Non c'est pas elle qui a écrit , hein, c'est sa copine

D : Pero no importa

A : Bien. Delphine je dois y aller

MS : Eso no, eso es para, para el papel

A : Mon fils il a pas mangé, je dois lui acheter ça, je vais l'acheter, ça va o ???

arrêt de l'enregistrement. 46 : 05

## 1. Marisol deuxième entretien

Mercredi 24 .03 en proche banlieue , début de soirée, dans un café (1h28 + 14 minutes d'enregistrement) rencontre d'environ deux heures, deux heures et demi.

Elle vient me chercher devant le métro avec ses amis, elle me présente à eux (« la française très gentille ») puis à mon grand étonnement ils s'en vont chez eux et nous nous dirigeons toutes les deux vers un café proche. La raison invoquée est que chez l'amie le mari de celle-ci est présent.

A peine installées, elle me demande de lui apprendre à parler français. Ensuite à la fin de l'entretien et sur le chemin du retour elle me demande de l'accompagner chez le médecin pour les varices et pour les yeux. Elle souhaite paraître plus jeune , plus désirable. Je la sens prête à vouloir se faire opérer esthétiquement de multiples fois. Ni le prix, ni les possibles effets secondaires ne paraissent être pris en compte. Ces souhaits ont quelque chose de juvénile et presque d'immature.

Le contre don (cours et accompagnement ) semble double. Mais très vite je m'aperçois qu'il n'est peut-être pas dans la nature de ses demande mais plutôt dans mon acceptation possible à ses propositions. En effet, à la fin de l'entretien je lui propose de prendre un petit temps pour un petit « cours », pensant lui faire plaisir. Mais elle repousse très vite cette proposition à une prochaine fois : le contre-don n'est plus si important qu'avant l'entretien.

Elle me parle de femme à femme , je crois qu'elle prend un plaisir évident à évoquer sa vie de femme. Elle ne paraît pas vouloir récupérer coûte que coûte ses enfants, elle paraît avoir fait le deuil de leur présence à ses côtés.

Elle souhaite apprendre à parler français pour se trouver un mari français (qu'elle aimerait) et obtenir ainsi des papiers. C'est le côté fleur bleue de Mari-Sol : l'amour dans le côté pratique de la relation (les papiers). Finalement le côté esthétique sert aussi bien la langue (pour se trouver un amoureux français), que ce côté midinette.

L'entretien a lieu dans un langage étrange : cet espagnol qui devient le notre n'est pas vraiment maîtrisé ni par elle ni par moi. Cet espagnol mezclado est un terrain d'entente, un compromis idiomatique égalitaire.

Je m'affirme un peu plus dans ma recherche en en prenant conscience et en évitant ainsi (ou en amoindrissant ) la peur de mon instabilité linguistique en espagnol.



Mari-Sol est une apprenante en alphabétisation, j'en suis maintenant convaincue, même si elle ne suit aucun cours formel. Elle est une apprenante de l'informel, du non formel. Elle ne cesse d'apprendre et d'être dans ce désir de connaissance de la langue française : dans son travail, dans ses rencontres (avec moi par exemple , sollicitations en début d'entretien ). Ses outils sont à la fois les personnes et les supports comme le dictionnaire.

D : Yo quería, decirte de primero que tienes que saber que todo lo que vas a decir es anónimo. Así que voy a cambiar tu nombre, y si quieres puedes inventar o .. el nombre que quieras que te doy.

MS : (rires) ¿cómo?

D : ¿cómo quieres que te llamo yo?

MS (rires) así yo, para responder casi poco porque la cara mas me decía nada mas así Así no sé qué decir, porque me decían, para...

D : Pues, para mi investigación, no puedo decir o escribir los apellidos o los nombres reales de la gente. Así, lo que tu me vas a decir, nunca nadie podrá saber que eres tu que lo has dicho ¿Vale? Por eso tengo que cambiar tu nombre y cada vez que voy a llamar, te voy a llamar por el nombre que puede ser Carmen o otro apellido, lo que quieras. Igual lo puedes elegir tu.

MS :¿ Tu ?

D : Si quieres. ¿ Lo quieres o no ? ¿ O prefieres que sea yo que lo hago ?

MS : (rires) Si, si claro

D : Pues ¿ qué quieres como nombre ?

MS : ¿Tengo qué cambiar mi nombre ?

D : Si.

MS: Yo quiero, quiere

D : ¿Qué quieres ?

Ms : Un nombre, quiero un nombre... Marisol

D : Marisol, ah...

MS : Mi siempre, desde niña quería tener Marisol.

D : Ahora eres Marisol para este trabajo.

MS : (rires)

D: Este trabajo es un trabajo que hago para tener un grado en la... un diploma en la universidad

MS : ¿Para qué? ¿Para qué estas estudiando en la universidad?

D : Para qué, no sé. Al final, no voy a tener un trabajo, solamente un diploma. ¿Vale ? Pero es un diploma que se hace en mucho tiempo. Es un poco largo. Lo voy a tener en tres años.

MS : uy mucho falta.¿ Eso, este diploma va a quedar en tres años, vas a tener ?

D : Si . Quizás. Si lo...

Ms : Ah

D : Pero necesito tres años para estudiar, para...

MS : Ya, tienes que prepararte a ...

D : Si

MS : Que tenga el diploma

D : Si. Es una investigación y esta investigación necesita tiempo. Y si lo... pues.. si después lo tengo que escribir

Ms : Qué ?

D : Todo lo que tu me vas a decir le voy a escribir, con tu nombre « Marisol »

MS : (rires)

D : Así nunca nadie sabrá quien me has dicho las cosas que me vas a decir. Y si hay lugares o otros nombres de personas lo voy a cambiarle yo. Si me hablas de tus niños que se llaman no sé, Paolo y Ana, voy a decir son Juan y Juanita. Así si por casualidad una persona lee mi trabajo nunca podrá saber que de ti habla.

MS : ah si super, te entiende

D : Y a mí esta investigación es sobre la escritura y lo que hace la escritura sobre las personas. Pero sobre las personas inmigrantes y las mujeres. Yo trabajo solamente sobre las mujeres inmigrantes, de saber lo, las historias que ellas entretienen con la escritura. Pues desde pequeña hasta hoy. Y como...

MS : Si, yo no puedo, no tengo para estudiar, porque no tomo interés al estudio, por eso, soy muy distraída, no sé, no puedo aprender fácilmente. No sé por qué soy así, yo me preocupo ¿cómo algunas personas un mes y ya aprenden y ya ? Una amiga aprendió en tres meses y ya, ella habla bien el francés, yo en tres años no puedo

D : Quizás también tu hablas únicamente con personas...

MS : Si, si es verdad

D : Que hablan en español

Ms : Si, toda la vida en español, español. Claro, por la tarde con mi patrona hablo poquito, saludo, « bonjour », cositas, pero así conversar, no. Por eso.

D: si

MS : Pero ella está muy contenta conmigo porque no importa, yo, lo que me dice yo comprendo, pero hablar así, no. Los niños de la, de mi patrona de ella, son muy gentiles, son, a mí me quieren mucho. Sus mamás está muy contenta conmigo. Su madre.

D : Pues que bien

MS : ¿Por qué ? está muy contenta porque eso no es importante. No le importa cómo yo hablo. Comprende un poco eso. Sus hijos están super contenta con vosotros.

D : Ah eso es bien pero ¿ Hablan en español o en francés ?

MS : No, en francés. La señora, la madame no habla español.

D : ¿ y los niños ?

MS : Los niños tampoco, cero, no saben español. No, no, para nada.

D : ¿ Y qué edad tienen ?

MS : Nueve años la niña, el niño siete años. Solamente yo, entro dos de la tarde a trabajar, voy a recoger a las cuatro

D : si

MS : Las cuatro, voy, llevo galletas, gâteaux, gâteaux, « ça va Marisol ? » « ça va, ça va » Nomás, me abrazan. « ça va, ça va » « c'est bien » o « ça va bien ? » « ça va bien ». Estoy muy bien dicen, ¿no ? Yo comprendo lo que me dicen. « Al parque » me dicen vamos, de cuatro al las cinco, una hora ¿Cómo se dice una hora ?

D : Une heure

MS : Une heure

D : Une heure

MS : Después fuimos al parque regresamos, tengo que bañarlos, yo le tengo que decirlos ¿qué van a comer ustedes ? Qu'est que ... ¿cómo se dice, qué ustedes que van comer ? ¿cómo se dice ?

D : Qu'est-ce que vous voulez manger ?

MS : Qu'est-ce que vous voulez manger ? Yo le diga, así esas cosas, ellos escogen pastas o tapas no sé que... pero muy bien, todo

D : así entiendes el francés.

MS : Entiendo pero, hablar es... porque poquito para con los niños sino converso casi nada. Ni para preguntar, porque tengo mucho trabajo, limpiar, toda el repassage

D : Si

MS : No hay casi preguntar. En parque ya pues, ellos están jugando. Anoche hemos jugando hasta diez de la noche he trabajado, salieron sus padres, hemos jugando.

D : Ah

MS : Porque jugaban, cenabamos. No me quería, no quieren que me venga. Querían jugar hasta mas tarde. Lloraba la chiquita, « no te vayas » me decía. Jugaremos. En la mañana son españoles, mi patrona de la mañana, españoles.

D : Ah

MS : Los niños, pero no entienden español pero, entienden español pero no hablan, nada.

D : No hablan

MS : No

D : Igual que tu en francés

MS : Si. Yo hablo en francés « Attends », « arrêtes », « doucement » esas cositas mas tengo que hablar. « Attention » , « attention » ¿ no ? Con cuidado

D : Si

MS : « Arrêtes » que si para o despacio, todo eso.

D : ¿ y para leer las cosas ? ¿ Puedes leer un poco ?

MS : ¿ Leer ? Leo yo en español, claro, claro, si, pero con muy lento... no muy rápido.

D : Mmm

MS : Un poco lento, así leo. Si leo

D : Pero cuando, las patronas escriben algo puedes.

MS : No, no, no. Ellas escriben en francés. Escriben en una hoja

D : Si

MS : Me dicen: « Lun, lundi », se llama su hijo « Michel », « Michel » (a des difficultés à prononcer le che). « Michel a teatro, cinq heures, cinq heures teatro hasta six heures », lo anota asi pues, ¿entiendes ?

D : Si

MS : en una hoja escolar y ya está, después mardi, mardi, mardi ¿ no ?

D : Mardi

MS : Toca, toca, así anoto así, « Miches debes recoger »

D : así que la mujer te lee o dice las cosas que estan escritas

MS : si yo lee, lo lee. Pero a este momento me lo escrito casi nada, así escrito en una hoja nunca no me...

D : Ah ¿nunca ?

MS : No, no, no. Ella me manda, este... me manda también que yo, que yo conozco, pues ella me manda a Franprix a Monoprix. « Marisol vas a ir a compra esto » me dice. « Yogourts » no sé me dice así en francés. Sus tapitas, sus tapitas las saca ella, sus tapitas saca. «Como ça », igualitas, tienes comprar

D : Ah. Abre la nevera y dice : « Yo quiero eso »

MS : Si, así vas comprar. Pero ya yo sé cual es todo esto.

D : ¿ Y nunca tu escribes ...

MS : en francés no.

D : O en español o

MS : En español, claro, escribo yo. Dicen algo en francés...

D : Por los yogurts, cuando tienes que comprar yogurts y otras cosas

MS : Ah si, claro, yogurts yo ya sé, yogurts voy a comprar como igualitos

D : Si. ¿ Pero lo tienes que escribir o no ?

MS : No, no, así, así nomás viendo, así buscando, nomás ya compro. Ella me lo escribe

D : ¿ Y para ti tampoco cuando vas a hacer compra para ti, nunca

MS : Yo nunca he escrito, no, no, no, no. Yo voy así cualquier o cualquier marca

D: Sabes

Ms : Cual me gusta, todo eso, me compro.

D : Si

MS : « Ouh c'est bien Marisol » el señor me dice, « c'est bien » cuando yo hablo el francés por una palabra, para él, muy contento, « c'est bien, c'est bien », « esto es muy bien » me dicen

D : (sourit)

MS: Porque el señor es más... más exigente, le gusta ... su casa tiene que estar brillando, limpia

D : Ah

MS : La madama, no, no. No pasa nada, ella nunca, me deja hacer, nunca, nunca su ropa , no

D : ¿ No ?

MS : el señor es... puro... así camisas... puro plancha.

D : Si

MS : Bien doblado. Recto. Si hace un chueco, dice : « Marisol está mal. Tienes hacerlo de vuelta porque está un chueco, está mal », él dice.

D : Así ¿ trabajas en dos sitios ?

MS : Dos sitios. Medio tiempo, medio tiempo

D : Ah vale

MS : Porque, te conté esa vez no estuve trabajando esta mañana, esta vez cuando hemos salido del hospital con Amalia

D : ¿ No?

MS : No te conté?

D : No

MS: No, no estuve trabajando. Es... es que me sacaron del trabajo, la española es muy jodida, es... ella es... ouh. Como bala essss... terrapidina

D : ¿ El niño ?

MS : No, no, ella, la señora. Le gustaba, que estaba que su casa estaba limpia, brillante, ni un polvo, no hay que tener en su casa, todos los televisores, los ordenadores, la cocina, « tout » brillando. Tenía que preparar la comida

D : Si

Ms : Para que coman por la noche sus hijos, su marido

D : Si

MS : Yo ahora, yo hago, ya hago, hago limpieza, por eso yo iba dejar de trabajar, porque, no me sentí bien. Porque él, ella no estaba conforme conmigo

D : Ah

MS : ¿ Me comprendes na ?

D : Si, si pero ¿ dejaste este trabajo ?

MS: Porque lo he dejado este trabajo de la mañana

D : Si

MS : Me he salido así. En que no, prefiero conseguir otro trabajo, no puedo, no me siento bien.

D : Si, pero ¿ es tu qué te fuiste de ahí, de este trabajo?

MS : De ahí, no. Ella siempre me dijo, « Marisol hoy no vas a trabajar porque no estoy conforme, no veo avanzado bien, todas esas cosas que hay », bueno, también no me sentía bien en este trabajo, mejor me salgo, mejor no trabajar, hasta que consiga otro trabajo. Después ella me llamó después de dos días (rires) Me llamó, « Marisol disculpe, regresate, ¿no quieres regresar conmigo a trabajar? », así todo, así ella me llamo a mí. Yo regresé a trabajar. Ella ya bien me trata, bien, ya no me trata así como antes ya. Muy bien. Ahora yo ya preparo la comida y ella me enseña como tengo que hacerlo. Hago todo allí, en la mañana cocino por los niños, a parte para su esposo para su marido a parte limpiar la casa, planchar.

D : ¿ Y cuántas horas trabajas ? allí

MS : De siete a doce, cinco horas.

D : Si

MS : Siete, ocho, nueve, diez, once, doce. Cinco. Seis horas ¿ no?

D : Cinco horas

MS : Cinco horas.

D : ¿ y en el otro trabajo ?

MS : Entro dos de la tarde hasta ocho. De dos a ocho. Seis horas ¿ no ?

D : Si.

MS : Pero por la tarde trabajo cuatro veces a la semana. Los miércoles por la tarde no trabajo con la francesa

D :Ah

MS : Y no trabajo mañana, cuatro veces a la semana, los lunes, martes, jueves, viernes. Eso no lo trabajo.

D : ¿ Y cómo has tu encontrado estos trabajos ?

MS : Estos trabajos, yo ... acá estaba mi marido, su hermana de mi marido, me dejó este trabajo a mi.

D : No he entendido. ¿ Es tu marido, la hermana de tu marido ?

MS : Si, la hermana de mi marido

D : Si

MS : Ella me dejó este trabajo.

D : Ahh

MS : Ella

D : La hermana de tu marido está

MS : Esta acá

D : ¿ Esta todavía esta acá ?

MS : Esta trabajando con una « chinois », con una japonesa

D : Ahh

MS : Ella trabaja, pero ella ya habla bien el francés, consiguió un trabajo.

D : ¿ Desde cuando está en Francia, en París ?

MS : Cuatro años.

D : Mas que tú

MS : Pero ella es estudiante, ella estudiaba en Bolivia en mi país

D : Si

MS : Ella estudiaba ella para policía

D : Ah, igual que tu marido. Tu marido también es policía

MS : Si, ella también, estudió para policia también, por eso ella rápido aprendió el idioma

D : Si

MS : Entró a trabajar lo mas que gana ella, ella más gana.

D : Mmm

MS : Por eso me dejó este trabajo. Este trabajo ... igual, igual me despidieron ...de este trabajo de la francesa, igualito me despidieron, yo un mes no he trabajado. La primera vez cuando me dejó ella. ¿ Por que ? Por el idioma. Yo no comprendía ni una jota, porque nunca...la primera vez que he trabajado con ella, pero la francesa, no comprendo, nada, nada. Después de un mes, me llamó de otra vuelta para yo regresar a trabajar, esto que el otro, una chica habian conseguido para sus hijos, decian que no estaban contentos con la chica, no sé que. A la Amalia le llamo, después, a la Amalia le llamo, porque yo no entendia nada. Después me dijo así : « Dicen Marisol así que, dicen que regrese y todo eso ».Ya pues me he regresado, ahora ya estoy trabajando bien. Pero ya comprendo, pues, comprendo ya, qué, cómo tengo que hacer

D : Si cada día más

MS : Si

D : Claro

MS : Y ahora está así, trabajando. Pero está bien, no está mal... el sueldo tampoco no es mucho, pero... pero ahí, está bien.

D : Y... ¿cuál es la primera persona de tu familia o de la familia de tu marido que estuvo en Paris ?

MS : Se llama Domi.

D : Si

MS : Es lo de mi marido, de su hermana esta acá. Ella única familia tengo acá, única ella, de mi esposo, única. Es casi como una familia para mi.

D : Si

MS : después otra familia, no tengo.

D : No

MS : Solamente amigas, así, pero, tengo,.... hay ¿cómo se llama ?¿Cómo me está preguntando ?

D : que ¿ quién era la primera persona que viniero en París ?

MS : Es ella, ella llegó primero

D : Y...

MS : después trajo a su hermano, a la mujer, a la otra mujer que está con su hermano

D : Mmm

MS : Trajo a él, después a mi, mi esposo, mi marido me trajo a mi, después de tres mes me trajo a mi.



D : Después de tres meses. Y él ¿ qué hacía como trabajo aquí ?

MS : Con pintura « Maçonneria ». Trabajaba. Para él era muy duro. El no trabajaba, el nunca ha trabajado en Bolivia. Claro, claro, trabajaba de policía así patrullando en camioneta en, en auto pues. Vueltas, vueltas controlando todo así muy fácil

D : Si

MS : Asi todo fácil para él, porque aquí es bien duro este trabajo de « maçonnerie », aquí es bien duro.

D : si

MS : Por eso, se fue, poco tiempo estaba en casa

D : ¿ Y por qué ha hecho eso si tenía un trabajo ahí ?

MS : él, es por la chica viene él.

D : Ah

MS : La chica, trajo... un tiempo estaba con ella, ya pues. El ganaba, poquito, poquito, poquito ganaba en Bolivia, poco ganaba.

D : Ah

MS : Al cabo de un año y medio trabajó por lo menos algo lo habrá ganado el dinero se fue

D : ¿ Los policías en Bolivia no... no ganan mucho ?

MS : Poco, ganan, no mucho, allá es en boliviano en monedas bolivianas se ganan poco pero...

D : Si

MS : Igual como acá se gana poco lo mismo, lo mismo, yo pienso así.

D : ¿ Y tu no querías venir aquí ?

MS : No, yo no quería venir. Yo decía: « No y no, yo no puedo dejar a mis hijos y prefiero estar acá en que ganando poquito, lo que sea yo. No voy a ir, y no voy a ir. »

D : ¿ y por qué fuiste ?

MS : Mi marido me dice: « Si no vienes, no te voy a enviar dinero de acá, pues, no te voy, que mantener, trabajaras, no sé que harás. Si no vienes » así me amenazó, « Si no vienes, Marisol, vos, por no trabajar no quieres venir. Porque tienes que venir, si o si. Yo te digo por tu bien » me decía él. « Los niños ahorita estan chiquitos, algún día si vas a estar en Bolivia, nunca no van a hacer lo que quieran tus hijos, nunca. Eso, eso no lo vas dar porque en Bolivia no se gana, no, casi ¿ En qué vas ganar, en qué le vas a dar a tus hijos? Pero si es que vienes ya en Francia, por lo menos ya, así hablando, conversando, se conoce con la gente y todo eso », él

decía, « por lo menos un día vas a tener dinero, algún día vas a comprar para tus hijos algo, una casa, algo » me decía.

D : ¿Y has tenido que dejar a tu hijos ?

MS : Si. Pero lloré. Ouh lloraba. A las docitas, cuando estaban dormiendo yo les he dejado. Los dos. Estaban dormiendo cuando salí ... estaban dormiendo, no me han visto. Porque van a llorar diciendo ¿por que?, yo no le, no le he hecho buya nada, en otro cuarto me he alistado y todo eso, para que no se levanten. Mi hija se acuerda de eso. « ¿ Por qué nos ha dejado, por qué ? No sé. Nosotros estaban dormiendo con mi hermanito vos te habias ido. ¿ Por qué nos ha dejado ? ». Esta mañana estuve hablando por teléfono.

D : ¿ Y qué has dicho ?

MS : Me dicen, yo porque por este, por usted estoy acá, porque, trabajando, yo, nos vamos a comprar una casa bonita, después yo me voy a venir. Al cabo de tres años, no sé, después vamos a vivir conmigo juntos, hasta de eso tienes que estar con tu abuelita, con tu, con tu papá ... ». Estan contentos.

D : ¿Si estan contentos ?

MS : Estan bien, ¿ no ?

D : ¿No quieren venir aquí ?

MS : Quieren venir pero yo le dicho así en broma, « sí claro », los niños no saben, ellos piensan que es fácil pero no es fácil venir aqui, mucho dinero es para traer ellos allá.

D : Si

MS : Con visa y todo eso. Porque yo le digo « te voy a traer, no estas llorando, no vas a llorar, te vas portar bien, yo te voy a traer bien ». « Yo quiero estar francés bonito » dice, si bonito me dice. Su papá le había dicho a su hermana, su hermana de acá : « Que no, que la Marisol no esas diciendo a mis hijos, a su hija que : « Te voy a llevar ». Ellos con esta mentalidad van a crecer y no van a poder ni estudiar, que no le digas esas cosas, porque son chiquitos. Desde esa vez ya no le digo ni, « yo te voy a traer » nada, no, no. Papa se molestaba. Claro que los niños, tu sabes

D : ¿ Pero tu no hablas directamente con el papá ?

MS : Con, con no hablo. Es que hemos peleado feo acá. No hablo yo con él.

D : Así es la hermana que te..

MS : Si, su hermana me cuenta que es lo que.. dice... todo eso. Pero yo no hablo, pero tal vez más adelante, hablaré para preguntar por mis hijos.

D : Si

MS : Por ahorita, pero no, tampoco yo no le pregunto, tampoco él, no creo ¿Qué va a preguntar también él a mi? (petit rire) Es que yo mucho sufrí cuando he llegado acá

D : Cuando... ¿ cuando qué ?

MS : Cuando he llegado acá, yo mucho he sufrido. ¿Por qué? Porque yo no sabía, como llamar por teléfono con cartas a Bolivia, cómo llamar no sabía.

D : Ahh

MS : Yo le decía a mi marido : “¿ Me puedes enseñar ?”. “¡Ah, no tengo tiempo, estoy cansado! ” Todo eso. “vos no puedes hablar mas de un mes con tus hijos, sino se pueden enfermar tus hijos si te escuchan tu voz” me decía él. Yo desesperada no podia aguantar, yo tenia que decir a un amigo, de su amigo de él : “Por favor me puedes enseñar cómo se marca, quiero hablar con mis hijos al teléfono”. después me enseñó uno, su amigo de él, “así se marca, se marca asi de la calle de telefónica. Después he hablado así.

D : ¿ y con la abuela puedes hablar ?

MS : Si, si, con la abuela si hablo con ...

D : ¿ y te dice algo sobre los niños o sobre ...?

MS : Su abuelita me dice : “ Tus hijos estan bien. Muy bien, muy...yo les mantego, que cositas que cualquier cosa se lo preparo, que es lo que quieren, y yo, muy limpios van al colegio, todo. No se preocupe me dice. Ella recoge, cuando yo mando dinero, ella recoge el dinero

D : Ah es ella, no es él?

MS : No, no. El, él no. Su papá no. Su padre no. Ella es, la abuelita la que recoge el dinero. Ella compra todo que lo que falta, para que se cocine todo eso, para que coman. Porque yo, ya estan llegando sus cumpleaños, ya mandé ya dinero, para, como estos. Como esas cadenitas.( montre une chaîne autour de son cou) Para mis hijitos, para los dos lo he comprado. Ya mandé, ya el cuatro de abril el otro el mes de mayo su cumpleaños

D : ¿ El cuatro de abril ?

MS : Su cumpleaños de mi hijito

D : Mi hijo también

MS : ¿si ?

D : Si

MS : Ah...Entonces ya no falta poco, poco falta. Por eso ya envié dinero para que pasa el cumpleaños y todo eso. Para su abuelita igual, cuando era su aniversario, su cumpleaños

D : Mmm

MS : Yo también le he mandado el dinero para que vaya a comer algo a un restaurante, algo que no esta concinando o... ¿Qué vas a estar cocinando el día de tus cumpleaños?! Vas a comer, salgan, no; así yo, por ella me quiere mucho. Porque siempre... Ella no, ahorita no, piensa sigue yo estoy con su hijo, así de lejos, estoy lejos, de lejos. Eso dice eso que piensa. No piensa que estamos separados.

D : ¿ Estas separada, menos divorciada ?

MS : Divorciada, no

D : ¿ Todavía estas casada ?

MS : No, no, no no me he casado nunca.

D :Ah

MS : Nunca no me casado, así de concubinado estuve, vivía nomás.

D : ¿ Y en Bolivia se pasa bien ? ¿ No es necesario para la familia casarse ?

MS : Si, si. Cuando uno quiere, pues se casa rápido. Pero cuando no hay ni dinero, no hay casi, no, no. así no, vivimos hasta...no

D : Si hay mucha gente que..

MS Si, mucha gente, si, después se separan. Hay mucha en esta vida

D :¿ Y a qué edad tu... te has puesto con tu... el padre tus hijos ?

MS : ¿ Cómo ?

D : ¿ A qué edad...?

MS : 23

D : 23

MS : ahorita tengo 32. Siete años he vivido con él.

D : Siete años

MS : Pero todo la vida era pelea. No era... nunca, no estuve bien, después de eso, ya me veía sola, mejor me siento solita.

D : Mmm

MS : Mejor así vivir solita. Pero una parte, así estar solita, está feo también. ¿Y vos estas solita ? ¿No tiene marido ?

D : Ya no tengo, no.

MS : ay, ay qué dia!, ya esta un otro, otro. ¿Solamente vives con tus hijos?.

D : Si

MS : Ah. Si, si, mucha... así es la vida, pero...claro, tienes amigos así claro del estudio, de la universidad, ¿no ?

D : Si

MS : Uno se conversando, por lo menos no te pasa eso, es lo que uno piensa. Pero si no conversa, con nadie, ouh... te duele la cabeza, ahí no mas todo que lo piensa ahí está

D : ¿ Y a qué piensa tu ?

MS : Yo pienso de todo. Todo pienso yo. Yo pienso, es que... yo con, con un chico estuve saliendo

D : Si

MS : De Bolivia también es, este chico, de mi marido, su amigo era.

D : Su amigo.

MS : Su amigo (rires) pero, pero son lejanos, ya no son familia, nada, nada que ver, nada que ver. Son amigos, como... él, él. Yo con él estuve saliendo.

D : Si

MS : Ya va ser un año, salí con él. Un año ya va a ser con él.

D : Ah, pero en Francia.

MS : Si

D : Ah

MS : En Francia está él. Pero él es así... yo estuve, con la primera vez, muy embarazada así embarazada, ¿comprendes ? Embarzada de bebé

D : Ah... embarazada

MS: En español es esperando, esperando, embrazando

D : Enceinte ?

MS : ¿Enceinte en francés ?

D : Si. ¿Con un niño dentro ?

MS : Si

D : Embarzada

MS : Si, es que no me he cuidado, no me he tomado las pilulas, ¿cómo dicen ?

D : Si

MS : Para cuidar, pastillas

D : Si. La pilule, si

MS : La pilule. No me he cuidado, nunca.

D : ¿ Nunca ?

MS : Es la primera vez, con él me pasó eso, de dos meses me sacaron los médicos.

D : Mmm

MS : Me sacaron los médicos

D : Si

MS : Todito de dos meses. Estuve muy mal, muy mal, muy... ouh.. porque mucha sangre he perdido. después de eso, después de dos meses, otra vuelta. Es que le médico me dijo: "Tienes qué cuidarte". Me dió unas pilulitas, pero que, pero yo he tomado

D : Si

MS : Pero me olvidé tomar un día, o dos días, y ya está. De otro aborto tenía que hacer, otra vuelta eso. Dos veces. Esto, es muy pecado, lo que he hecho yo. Por eso más que todo. Mucho me preocupo que lo que he hecho, lo que me pasó de todo eso. ¿ Por qué?, porque, yo le digo: "Por qué, como se llama, porque no me he cuidado, yo me estoy maltratando mi cuerpo, lo que estoy haciendo eso." Nunca, mas adelante, que cosa era, de qué será, me voy enferma

D : Mmm

MS : Todo eso. Por eso yo, con chico. Yo quiero alejarme de él.

D : No he, no he oído

MS : Yo le dije, yo quiero alejarme de vos, yo le he dicho a él

D : Si

MS : Yo no quiero seguir ya más esto.

D : Ah

MS : Le he dicho, porque yo dos veces ya me pasó eso.

D : Mmm

MS : La tercera, ya no, ya no me van a hacer los medicos, prohibido, tercera ya me muero, ya... ya no se puede porque mi cuerpo ya no resiste, eso.

D : Mmm

MS : ¿Me comprendes eso ?

D : Si

MS : Después la tercera, no, no ya ahora ya me cuido, ya no, no, me han hecho eso por acá (montre son bras)

D : Ah si, los...

MS : implantes o no sé

D : Si. Es una cosa así que se pone en el brazo. ¿No?

MS : Para tres años, para tres años. Eso me han hecho poner. Hoy día, recién me han hecho poner. Ahorita estoy con él

D : Ah, hoy

MS : Porque ya te cuento, porque... entre mujeres

D : Si claro

MS : Porque sino no lo cuento a nadie

D : Lo puedes, nadie no sabrá nada

MS : Si, si, si. Por eso me he hecho poner hoy día en el Hospital “National” estuve (32: 24)

D : Ah...

MS : Yo lo hecho poner hoy, con una amiga, otra amiga, porque la Amalia, muy ocupada, no tiene tiempo. Porque, para cuidarme, porque sino...

D : Si eso es importante

MS : Por eso no... él me dice, quiere vivir conmigo en una chambra, una, junto conmigo, quiere vivir él

D Si

MS : Conmigo quiere vivir pero yo, una parte quiero, quiero vivir con él. Pero hace duda, no, no, no me decido bien de día, no estoy bien decidida así, para vivir con él. Solamente como amigo, pues puedo salir de vez en cuando

D : si

MS : El lo desea pero es muy bueno, claro muy cariñoso todo eso él. Este de mi edad es él 32 en septiembre. Pero se ve mas joven. El no tiene hijos, no tiene mujer. No tiene. Es soltero. Yo tengo dos hijos, él no tiene nada.

D : No

MS : Pero, así estoy, él, los sabados va a jugar al ba.. “bbb”(nom de lieu), conoces al “bbb” ?

D : Si,si, conozco al metro y el sitio pero no

MS : Ah ahí hay juega de football

D : De football

MS : Si. Juegan. El juega los sábados, los domingos en “ccc”( nom de lieu). ¿ “ccc” ?

D : Si, si

Ms : Y él con amigos toman las cervezas, ¿sabes? cómo las cervezas toman

D : Si

MS : Se emborracha y cuando se emborracha, no se controla y me trata mal a mí. Cuando se emborracha. Por eso yo lo he dicho: “ Vos no vas cambiar” Le he dicho, “no vas cambiar. ¿por qué?, porque te emborrachas vos muy... tu carácter es feo, horrible”

D : Mmm

MS : Porque, no mejor, así como amigos como así, nomás estamos pero vivir juntos, no estoy decidida. Yo no quiero sufrir ya más con... cuando es así, cuando se va emborrachar a mí y me va a tratar mal. Tal vez me pega, no sé, no, uno no sabe. Prefiero no... así. Yo le he dicho a él, pero él quiere vivir conmigo pero, yo no estoy decidida para eso

D : ¿ Y trabaja ?

MS : Si trabaja, el trabaja si, trabaja bien. “Desa” (inaudible) nos llevamos bien, todo, pero de borracho es feo. Uy, no, no, no. Traumada estoy de estar con eso. (souffle) Pero él me esta rogando: “Marisol por qué, que esto que el otro, yo no te voy a tratar mal... esto que el otro” El sabado fui, él se fue, de la cancha directo se fue a la fiesta con sus amigos. El se fue.

D : ¿ Y tu ?

MS : Yo estuve trabajando el sábado por la tarde he trabajado. Yo le llamo por teléfono :” ¿Dónde estas ?” “Estoy donde la fiesta, venir, con amigas vení” me dice. Con una amiga fui a la fiesta. después en la fiesta, llegué, ¿no? llegué. Había estando bailando ahí en la fiesta, ya el borracho, borracho, borracho. Después yo lo he dicho, no le dije nada, está borracho, ni se acordaba, le dije, “Marisol vamos”, me dice, “vamos, yo quiero ir”, dijo. “vamos”. Este, de aquí llegué, vamos me dice. “Andate pues” le he dicho, yo no me voy a ir. ¿ Por qué me llamaste ? Yo no voy a ir yo vengo a bailar, yo no voy, andate tu”. Nos salimos afuera otro ratito dice, nos salimos de la fiesta afuera, a hablar, me dice: “Sabes qué, yo quiero irme, y quiero irme y quiero ir, no quiero estar acá en la fiesta.” Borracho ya no se acuerda lo de que esta hablando. “ Ya está bien, calmate” le he dicho. Ah no le he dicho así, no, no, no. Ah no, calmate, donde vas a ir así borracho, calmate, por qué no te calmas?. Yo soy así no me gusta así gritar, tratar feo, no. No, nunca. Después, ya nos hemos entrado otra vuelta a la fiesta, hemos regresado. Ahí está él sentado en la silla. Dormió hasta las cuatro de la mañana. Cinco horas para, ya se dormió él en la fiesta. Ya estoy yo bailando, tengo amigos. A mi me conocen también de Bolivia también son.

D : ¿ Son fiestas de Bolivia ?

MS : Si, si, si son de Bolivia, ahí estaba.

D : ¿ En un...

MS : Un local

D : Ah es un local

MS : Por “Saint Ouen”

D : Ah

MS : Ahí han hecho una fiesta. Hacen siempre, hacen de vez en cuando, fiestas de Bolivia.

D : ¿ Si ?

MS : Siempre bonito es. De ahí después, yo estuve bailando. Anda yo con otros otros amigos que me me conocen. A mi siempre me gusta bailar. No me gusta tomar. No, no. Poquito tomo. Pero así tomar, no, no. Después él se había despertando, me había estado mirando, a mi. Como bailo y todo con quien hablando, conversando, claro, claro el chico, chico me dice “¿ De dónde eres ?” me decía, yo soy “de .... (nom de ville bolivienne) o de .... (nom de ville



bolivienne), no sé de qué lugar me dijo”, así, me dice “Sabes qué Marisol? este nunca no va a cambiar” me dice él. Directamente me dice cuando he regresado después de la bailar donde esta él, yo le he dicho, así le he dicho: “ ¿ Y estas bien ?” Lo he dicho, así le toque, ¿no? “ ¿Y así, estás bien ?” Le he dicho. “Déjame, no me toque” él me dijo, “ Déjame no me toque” ¡ Se fue! y no me miró. Después yo me fui al baño, a los toilettes, al baño, después, de ahí directo me pasé a donde una amiga, directo, ya no he regresado donde él esta ahí. No he regresado, ¡qué iba a mirar su cara de él! Después de eso, fui a bailar con una amiga, salí a bailar

MS + D : (petits rires)

MS : Lo he dejado ahí sentado él. El me dice, “ Marisol ¿sabes qué?, yo quiero hablar con vos, porque vos nunca vas a cambiar. Si vamos a vivir juntos, ¿ para qué vamos vivir ? ¿Para pelear?. No. Mejor como estamos ahorita, así nomás estamos.” me dijo. “ Ya pero salimos porque yo no quiero que me estan escuchando mis amigos” me dice, “yo no voy a salir a fuera ¿a qué cosa? Si quieres salir va a salir pero yo, no, no. Vamos a salir, vamos y vamos.” Me vas a hacer caso, vamos, mi amigas, ya, “ A la casa que ver, dile qué es lo que quiere él” me dice. Hemos salido de la fiesta fuera de la calle, de la calle. Hablar. Me dice : “Mejor así nomás estamos, estaremos, porque nosotros no va marchar esta relación”. Me dice “Porque vos te gusta bailar con amigos, conversando, no sé que cosa, vale” Entonces vos, estabas borracho y ¿yo tenía que estar enculada, sentada aquí? ¡qué cosas! le he dicho. Yo no vengo a sentar, yo vengo a bailar (rires) le he dicho a él. Porque yo no te voy a hacer caso a vos, porque yo, porque no somos nada, solamente amigos somos. No te voy a hacer caso vos. Te emborrachaste, te fuiste, directo de la cancha, te fuiste a la fiesta. Yo no me enojo, le dije, vos, ¿por qué te enojas, por qué? No hay nada, todo el mundo puede bailar con quien sea. Después, entonces, así quedamos me dice él. ¿ No? Ya está bien, yo. después yo... “¡ ya está bien !” Le he dicho, “¡ así quedaremos !, ya, como amigos” Ya me estuve entrando a la fiesta, él me agarro de mi mano, ya no quiero hablar de vos, de él, él me dice “Yo no quiero alejarme” todo, acá lo tengo por foto. ¿Te lo puedo mostrar ?

D : ¡ Si !..

MS : Ya estamos, ¿a qué hora vamos?... (regarde l'heure)

D : Me da igual, yo no tengos los hijos, así que...

MS : Ya, ya

D : Los miércoles no los tengo, son con el papá, así que..

MS : ah de acuerdo, te voy a mostrar, él es el de acá. (Me montre la photo, grand silence) El, este, él es... (silence)

D : Guapo

MS : El es flaquito se nota joven, yo soy más mayor si me veo (rires)

D : No

MS : Es que por este... yo tengo mucho esto (me montre ses yeux : rides et cernes). Quiero hacer poner este, para que, todo esto para que me salga. ¿No hay ?

D : (silence)

MS : ¿ Médico no me pueden poner esto ? ¿ Para qué se cierre todo esto?

D : Yo creo que no, igual cremas pero no sé si funciona muy bien

MS : Ahh

D : Si, puedes comprar una para...

MS : Mi patrona por la tarde la francesa me ha regalado una crema para esto y me estoy echando. Una de L'oréal.

D : Si

MS : Buena marca me dijo

D : Si

MS : Ella, trabaja con medicamentos

D : Ah. pero no sé si funciona bien.

MS : ¿ Este crema ?

D : Si, no sé si funciona bien.

MS : ¿Cómo será pues?(Me montre des photos sur son téléphone portable) Esos los niños de la mañana, con ese es un bebé, de la mañana yo trabajo, esos de la mañana. Son, son, son tres.

D : ¡ Ah tres !

MS : Si acá tengo las fotos si. Yo lo he tomado fotos. Esto, de la francesa, chiquito. Esto, de la niña de la noche, esto de la niña lo que jugamos mucho en mi trabajo. Ella es la niña.

D : Y ¿ A que jugaste ?

MS : así jugamos “pesca-pescos” o por correteandose. Esto soy yo, por la Torre

D : En la Torre Eiffel

MS : La Torre Eiffel de acuerdo. Esto, esto también

D : Muy guapa, ¿eh?

MS : Esto, soy yo. Nomás acá hay más fotos acá hay.

D : ¿Y con este teléfono puedes llamar a Bolivia?

MS : No puedo, no puedo. Ya se termina el contrato. El diecisiete abril se termina el contrato. Ya no voy a tener “forfait”. Esto es con “forfait” es

D : Ah

MS : Mucho me sale. Mucho me paso.

D : Y como vas a hacer para llamar Bolivia, ¿ con cartas ?

MS : Con cartas de 01 llamo del teléfono fijo, del de mi trabajo se llama bien.

D : Ah

MS : Esa, esa de, por la tarde de, de la francesa, sus hijas, en el parque estamos. Esa con una amiga ahí estoy yo. Eso es una amiga.

D : ¿ Una amiga tuya ?

MS : Ella tiene treinta y cuatro años pero se nota... muy joven

D : Si

MS : Flaquita es. Esa soy yo

D : Ah con el pelo largo, pero es ...

MS : Si. Es su cama de la niña. Eso los tres, les he sacado en la mañana, así son.

D : (sourit)

MS : (Petit rire) Les voy a tomar fotos parecidas, parecidas, para... eso soy yo.

D : Muy bonita

MS : Eso es en la piscina de la francesa en su casa.

D : ¡Oh ! ¡Tiene una piscina dentro la casa !

MS : En la cava. En la cava hay una piscina, bonita piscina. He jugando, la piscina grande, la piscina. Hay toditos entran, su mamá, su papa toditos, en tiempo de calor. Ahí está en la piscina. A mí me decía : « Entra, entra » yo dije « No sé nadar, me muero » yo digo

D : ¿ No sabes nadar ?

MS : No. Esta la niña bonita ¿ no ?

D : Si

MS : Chiquito este, soy yo, me tomaron por el Arco del triunfo ¿ es este ?

D : Si. ¿ Quién te la tomó esas fotos ?

MS : Yo, yo tomó, yo fui

D : Esa no ...

MS : Esto mío es

D : Si. Pero quién le ...

MS : Un amigo, un amigo me tomó

D : Ah

MS : Eso es mi cuarto, donde vivo yo

D : ¿ Tu tienes problema con tu... ? ¿ la chica de tu cuarto ?

MS : No, no

D : No?

MS : No, no. Problemas no. Yo, cuando voy así salgo a las fiestas

D : Si

MS : Nunca llegué así borracha jamás no, no.

D : ¿ Pero en tu cuarto... estas con una otra chica ? ¿No?

MS : Con otra chica, si. Con otra chica más y con un señor más.

D : Ah

MS : Vivimos tres personas, compartimos, pero nos llevamos muy bien, los tres.

D : Ah...he mal entendido

MS : ah, no, no, nos llevamos muy bien, con él, si no. Yo, yo soy puntual para pagar el alquiler, puntual yo pago porque ella no quiere que me... no quiere que salga. Porque yo soy, yo no me molesto, porque ella tiene un hijito de siete años, de nueve años.

D : ah...

MS : De nueve años. La chica. Lo menos jugando hasta ...

D : así quien hay : ¿ una chica con su niño, un señor y tu ?

MS : Si. Pero... toditos casi no paramos, solamente a dormir de noche. Ahorita voy a ir a donde una amiga, ahí esta cocinando, preparando, me dice no sé qué cosas. Ella me dijo, siempre me invita a su casa. El chico esta ahi. El chico lo que está conmigo está ahí.

D : Ah...

MS : El esta molesto, ¿por qué?, porque yo le dije: “Me he hecho poner esto para tres años, nunca voy a poder a tener hijos.” Ahora le he dicho. “Nunca” “No quiero, ya tengo dos hijos, eso es suficiente para mi” No me dijo nada. (silence) A ver, a ver como marcha esto, si puedo vivir como, con compartiendo, no sé, no sé. No sé. No, no me dice, no. Tengo que pensar muy bien.

D : Mmm

MS : Si eso (silence)

D : ¿Y sobre la escritura y los libros? El otro día tu me dijistes que cuando estuvistes en Bolivia

MS : Si

D : No hablabas jamas en español

MS : No, no. El idioma, no hablaba español, porque yo he aprendido cuando he tenido veinte y tres años. Español.

D : Ah...

MS : Si por, con mi marido he aprendido yo español

D : ¿ Es con tu marido que has aprendido en español ?

MS : Si él no habla, no quecha, no. El habla el puro español. El es el estudiante, desde niño estudió. Porque por eso yo tenía que, obligado... aprender como para conversar con él.  
(silence)

D : Y ¿ cómo has encontrado a tu marido? Si él no hablaba...

MS : Es que, él entiende quechua

D : Ah

MS : Pero no habla. Como yo entiendo acá el francés, pero no hablo así. Así nos comprendíamos.

D : Así, tu hablabas en quechua y él te contes..

MS : Y el español. Si que es lo que he dicho, que lo estoy, que lo digo eso él comprendía. Pero así en que no nos entendamos, nos llevaba muy bien con él.

D : Mmm

MS : No importa, a él no le importaba el idioma. Era yo, era de pollera no era así no de pantalón

D : Mmm

MS : Yo era así, se vestía mucho. Trenzas (me montre ses cheveux et fait le geste de tresses), así era yo.

D : Si

MS : No era así, como estoy así.

D : de...¿ de tradicional ?

MS : Si. Yo tengo fotos, me van a mandar fotos de Bolivia te voy a mostrar.

D : Ah...

MS : Como estoy así de pollera.

D : Si

MS : Yo lo voy a decir para que me envíen por correo

D : Oh si , eso me alegraría

MS : Si, si con sus fotos de mis hijos junto me van a mandar eso. Porque yo tengo, porque él estaba muy enamorado de mi cuando me conoció, mi marido

D : Ah...

MS : El era muy bueno cuando se conocí con él

D : ¿ Si ? ¿ y cómo lo conociste ?

MS : Por una amiga. Una amiga me presentó a él, después, así nos hemos conocidos.

D : ¿ En una fiesta, como en... ?

MS : No, en, fuimos, en , una fiesta , ahí nos hemos conocidos. Pero, a mí no me gustaba la primera vez. El le dice que... él dice que le gustaba él, así, así él me decía. Yo era bien, joyada bien era , ¿cómo dicen, lámina de oro ? ¿ Oro ?

D : L'or

MS : L'or, oro, l'or

D : Oro, l'or

MS : L'or. ¿ Es oro ? (me montre mes boucles d'oreilles)

D : No. Eso no es. Es plata eso.

MS : A esto no. Oro es esto (me montre une chaîne pendue à son cou). Me regaló por mi aniversario, un amigo me regaló, oro, comprando de acá.

D : ¿ acá de Bolivia ?

MS : (petits rires) No de acá de Francia. Claro por todos esos no sé cuantos. (petit silence) así después, yo era así, tenía anillos ¿cómo se dice ?

D : Euh... bagues

MS : Bagues.. ouh beaucoup tenía yo. Mucho, mucho tenía yo cuando era joven.

D : Si . ¿ Por qué ?

MS : Así grandes. A mi me gustaba. Puro de oro eran, acá tres, acá tres manillas de oro, de oro, aretes oro. Que así me llevaban (fait des gestes pour me montrer tous les endroits où elle portait ses bijoux )

D : Boucles d'oreilles aussi, oui

MS : De oro, así, con unos pendientes corazón. Era bien, bien vestida. Soy, cuando era joven anda así

D : Pero, tus, ¿ tus padres tenían dinero para tener todo eso oro..

MS : No, no, yo, mis madres me dejaron cuando yo tenía doce años.

D : Mmm

MS Chiquita me dejaron mi madre, falleció, murió.

D : Mmm

MS : Yo después de dieciocho años yo trabajaba con con una prima, un negocio. Vendía este, papa, verdura, verdura, si

D : Verdura, saladas, ensaladas,

MS : si, si, si eso yo vendía yo por camiones ¿Comprendes también ?

D : Si , camions

MS : No... por hartos comprabamos así, negociar así, papas, papa, como papa.

D : papas ¿ qué es ?

MS : fritar, fritar, fritos

D : Frites, ah patatas

MS : si

D : Ah papas es patatas

MS : Ah patatas, eso. Yo ganaba eso y yo me compraba, lo mejor la ropa, lo mejor las joyas, todo. Con mi trabajo.

D : Con tu dinero.

MS : Si, para mi, mis hermanas se murían de envidia de mi. Mis hermanas no tenían nada porque ya tenían marido, no tenían lo que yo tenía. Por eso

D : ¿Qué edad tienes?, ¿Qué edad tenías tu ?

MS : ¿Sabes ?

D : ¿ A qué edad has trabajado ?

MS : Dieciocho. Dieciocho, ¿cómo se dice?

D : Dix-neuf

MS : No, no ¿dix-huit, no?

D : Si dix-huit perdón diez y ocho es dix-huit (rises)

MS : Dix-neuf , yo sé contar. Dix-neuf, vingt, veinte,vingt-et-un, vingt-deux, vingt. Sé, sé hasta no sé cuanto, la niña me enseña en francés, los numeros contar. Yo le enseño en español. Si, porque yo trabajando así yo me compraba lo que yo quería, como acá ahorita, trabajando, lo que yo necesito, yo me compro. Pero, casi poco ya me compro ya. Antes cuando era, ahorita mas que todo, ahorita en causa dinero mucho, porque, para que estudien mis hijos. Para que yo hace estudiar, esa vez estar solita no me , yo gastaba yo mi mi dinero y ya en ropa, en joyas, todo eso. Pero...

D : Así, ¿ que haces con el dinero ? Lo ... ¿ Tu los pones en el banco ? o...

MS : No acá, ahorita, no, todavía, estoy ahorrando un mes, yo ¿acá ? No, ¿a dónde acá, al banco ?

D : Si

MS : Acá en La poste

D :No, no el nombre del banco, pero cuando la gente te paga el mes ¿qué haces?, ¿Tu le mandas una parte directamente a ...

MS : No, no

D; A tus niños

MS : No solamente

D : O lo pones en un sitio, en el banco o...

MS : Acá, acá es banco

D : No en Francia

MS : Acá nomás yo guardo porque allí no hay casi ... Voy a mandar acá por lo menos, ocho, ocho mil euros. Ocho mil euros.

D : Es mucho

MS : Ocho mil euros es por lo menos en Bolivia, once mil dolares Ocho mil euros, o más todavía

D : Si

MS : Eso directo, ocho mil dolares, euros, en dos veces voy a mandar. En dos. Una, al mes en dos veces voy a mandar, cuatro mil, cuatro mil.

D : Ahh

MS : Después para que me lo compren una, una tierra, un lote pues

D : Ah... quieres comprar una casa

MS : Un lote. Si para después una construida, una bonita, una casa. Para eso yo, acá nomás voy a ahorrar mi dinero. Porque allá tal vez se lo pueden gastar, ahí no, no sé, no hay confianza, uno que no, unos que sí, no hay que confiar mucho pues

D : ¿ Y quien te va a...

MS : Quien tengo cuenta acá

D : Ah. ¿ Pero quién te va a comprar el lote ?

MS : De, mis, su tío de mis hijos. Pero yo ese lote me voy a comprar ¿cómo? yo tengo carnet de identidad de Bolivia

D : Si

MS: Carnet, esa carnet de identidad yo voy a mandar de acá a Bolivia. Voy a enviar

D : Si

MS : Enviar, después yo ya tengo que buscar por ordenador la casa, por ordenador voy a buscar con una persona lo que sabe. Yo no sé manejar ordenador. Voy a buscar cuánto cuesta, en qué avenida, la ruta en que calle todo eso. Cuánto cuesta, eso, ellos directo van a ir comprar directo con dinero donde, esa casa, así. Pronto, si no...

D : ¿ Y tu no necesitas el carnet de identidad de Bolivia aquí ?

MS : Yo lo tengo acá.

D : Si pero ¿ no lo necesitas ?

MS : Acá, acá no sirves pues. Acá, no, me lo mandaron para sacar mi pasaporte cuando se quemó, en el círculo. Me mandaron hasta acá mi pasaporte, mi carnet de identidad.

D :Y ya no tienes pasaporte



Ms : ¿ engo pasaporte ?

D : Si, si nuevo

MS : Nuevo tengo, nuevo. Nuevo tengo. Me lo dieron nuevo, sacaron a su pasaporte hace, un año debe ser, pasé

D : ¿ Así qué estas regular ?

MS : ¿ Como regular ? No. Solamente nosotros venimos con pasaportes

D : Pero si tienes pasaportes

MS : Si, pero con pasaporte acá, cuando te hagan así el control, uno sabe, cualquier, mucho control

D : Si

MS : De policías

D: Si

MS : Te piden papeles, documentos, yo no tengo esos.

D : Esos

MS : No tengo documentos porque solamente tengo pasaporte. Pero este, mi patrona de la mañana, la española, ella me esta declarando, estoy trabajando declarado, con ella, me va a dar fichas de pagas.

D : Si

MS : Tengo siete fichas de paga ya. Una vez he trabajado con cuatros personas mas antes así, si cuando llegué. Yo voy a ir con ella a prefectura, con mi patrona española.

D : Si

Ms : Cuando voy a tener fichas de paga de doce fichas de pagas. Dice ella, me dijo así, no sé, como será. “Vamos a ir conmigo” me dice, por suerte sí, se nos hace, a ver si se nos hace, ya me dice por suerte, pero

D : Es un poco peligroso

MS : Si ¿ no ve ? ¿ Por qué peligroso, por qué ? no entiendo eso

D : Porque si no quieren darte el permiso, tienen tu dirección y tu nombre y todo.

MS : Si

D : Por eso es un poco peligroso

MS : Si, si yo digo. Esperar

D: Si

MS : un buen tiempo para ...

D: Si

MS : El día que dios quiera le van dar, no. Si me dan voy a Bolivia, regreso así. Porque no (rises), voy, voy a ir pero regresar, difícil. Muy lejos. Diecinueve, veinte horas de viaje

D : Bien, pero no hay vuelos directos tampoco

MS : Por escalas

D : Si

MS : De Bolivia - Argentina, Argentina al Brasil, Brasil- España, España aquí. Yo sin saber llegué, sin saber, yo no sabía ni, hablar bien. Ouh, era, yo tomé dos pastillas cuando salí de allá para que no me pongas nerviosa.

D : Si

MS : Mi marido me dice : “Marisol tienes que te tomar dos pastillas para que no te pongas nerviosa cuando te pregunten en emigración, en España.” Ya, he tomado dos pastillas para que salga el avión, de allá. Ya, en la agencia me decian: “ ¿Marisol para qué has tomado pastillas, porque tal vez te vas a quedar dormida en el avión.”. Después me quedé dormida entre Argentina hasta la España, faltando diez minutos llegué allá, tenía que bajarme del vuelo, ¡uy dios mío! me he despertado y ya, cuando le he preguntado a Mina como habla español, “ya estamos llegando a España”, me dice. Después ya, hemos bajado, baja, baja la gente del avión. Los policías estan esperando para control pues. Nos han quitando los pasaportes a tododitas, casi a cuatro personas, cinco con nosotros nos han quitando los pasaportes. Yo le he entregado los pasaportes pues, en un salón grande. Ahi estuve dos horas, encerrados. Mucha gente, casi quince personas o algo, después de ahi, yo un poquito sin... seguro me van a reportar me dije, yo decía un poco pensaba. Pero otra familia: “no, no tranquila Marisol, no va a pasar nada”. Después de ahi, ya nos han llamado de un cambio del otro pues: “nombres” para recoger el pasaporte ya, nos han despedido, hemos salido. A la salida nos ha preguntado me dicen: “ ¿De dónde estas viniendo? ¿A qué estas viniendo?” en español en España pues. Después yo le he dicho “ Estoy viendo por vacaciones”

D : (petit rire)

MS : ¡Mentira, pues ! Toda mentira, “Estoy de vacaciones por una semana” (parle très lentement en prononçant de façon appuyée toutes les syllabes) “¿Cuando te retornas?” ¿No? tal fecha y todo así, y bien, en la agencia me enseñaron a decir lo que tienes tienes que decir así, cuando te preguntan, ya tiene bien preparado a todo por eso, en fin. Después, yo no sabía, de... yo pensaba seguro la misma terminal ya sale el vuelo de España a acá. Después, ¿de dónde saldrá el vuelo? Cinco de la tarde era, de España acá para que salga pues el vuelo, para las cinco de la tarde. Ay ... después yo le he preguntado a un señor: ¿ De dónde sale a Francia ? Yo quiero ir a Francia, porque yo tengo tal hora que tenía que salir mi boleto, mi pasaje.

“Tienes que ir acá en tren, me dice, en tren a otro terminal para tomar el vuelo hasta París”. Así preguntado he llegado a donde ya, faltando diez, quince minutos, ya. Si no iba a llegar en esos quince minutos me iba a dejar el vuelo

D : ¿Así si sabes leer?

MS : No ve, claro, uno sabe, uno

D : ¿Pero tu?, lo sabes, porque has podido leer sobre el...

MS : Así sé leer, yo sé leer, pero claro leer, no leo bien, bien pero con calma leo. Después llegué, no? llegué, este, el recibo este del hotel, del hotel

D : Si

Ms : Yo... A mi me decía mi marido: “Tienes que encontrar al taxista” El que trabaja así en auto, el taxista. Mostrar eso una hoja, llevar al hotel, tienes que mostrar este papel, tu pasaje pues. Como no hablaba ni una jota español, nada, pues, yo, ¿qué cosa estará hablando? yo no entendía nada, el señor. Yo tenía el dinero en dolar nomás. No había, no tenía en euros. Cien dolares en dolar. Cuando yo le he dicho : “Cuánto es ?” así en España, en español, cuando llegué al hotel yo le he dicho: “ ¿Cuánto es lo que tengo que pagar ?”, “cinco” así me dice “Cincuenta, cinquante” : No sé cuanto que me dice él, yo no le he entiendo nada, ¿qué esta hablando?, Yo le he dicho: “No, no comprendo” Yo solamente tengo, tengo, yo le saqué cien dolares. “Si, si ça va, c'est bon, está bien” me dice él, yo creo, ahora ya entiendo lo que me decía, cinco euros nomás me dió el cambio, de cien dolares. Dice que me engañó, dice, que... que era, no era así. Mas poco tenía que pagar. El taxista me engañó, pues.

D : Si claro

MS : Después llegué al hotel, un morenito estaba trabajando, un morenito hablaba español, poquito. Me dice: “llamaron una amiga, una chica llamó por teléfono preguntando por ti. Vos te llamas Marisol? me dice. “Si” le he dicho. Yo, vos, ¿ Me puedes prestar tu teléfono para, para que me venga a recoger ? “ le he dicho yo. Yo puedo llamar al cabo del hotel, del teléfono

D : Pero... ¿ el hotel era en España ?

MS : Acá, acá, en Francia. Después si, yo me he grabado un numero de teléfono de mi marido. Me he grabado, repetía, 01-06 de es eso, me he grabado, grabado en mi cabeza está viniendo grabado todavía. Cuando llegué acá ya, yo le he llamado a él, “ya estoy en hotel, ya ven a recogerme”. Tiempo de frío uyyy frío frío hacía, ya no quería estar, me quería morir, acá cuando llegue aquí. Yo me voy ir, me voy, me voy, me regreso mañana y no me regresé

D : ¿ Por qué no lo has escrito el numero de teléfono ?

MS : No lo ha escrito. ¿qué telefono ?

D : Me has dicho que tu habías grabado el número de teléfono de tu marido

MS : Si

D : ¿ Por qué no lo has escrito ?

MS : Escrito, escrito porque prohibido es traer teléfonos, en agencia nos dice. Anotado, escrito, ¿en una como esto?

D : Si

MS : Escrito es prohibido

D : ¿ Por qué ?

MS : Porque preguntan en inmigración: “¿Este número de dónde es o qué es, de tu familia, tu amiga o sabés? ”

D : Ahh

MS : Todo eso. Por eso tiene que grabarlo. Para no traer todo eso. Un amiga tiene que repetir, repetía, repetía cuantas veces para que me grabe el número. Ahorita yo sé de memoria los números de Bolivia para que yo llamo cualquiera yo llamo. Porque no tengo en mi libreta anotado yo, de memoria soy.

D : ¿ Y después? ¿ Tu llamada?

MS : Después, vinieron a recogerme. Era... no me sentía bien, mejor me regreso. Yo le decía: “ Un, un añito me voy a estar, un añito, unos meses voy a trabajar para mi pasaje me voy a regresar, me decía yo. “Me regreso y me regreso” decía yo. Yo no quiero estar aquí. Como decía, en Francia, España bonito aquí ta’ muy feo me dicen, así decía pues. Después ya, la hermana de mi marido me decía: “Marisol no, después de un año, medio año, ni te vas a acodar, ni vas a querer ir a Bolivia, ni te vas a acordar, ni te vas a acordar. Eso es verdad, porque ya me he acostumbrado ya.

D : Acostumbrada..

MS : Me siento mal madre, pero yo le extraño a mis hijos y todo eso... pero... tengo que tener algo para irme. No me puedo ir así como, así no me puedo ir sin dinero, ¿De qué me sirve lo que de estar tan lejos ? No me sirve. Sirve con algo, ya. Seguro para yo compro un negocio, yo algo allá.

D : ¿ Allá ? En Bolivia

MS : Negocio de ropas quiero así, ropas, un negocio, una tienda, una magasin. Eso o una carnicería, carnicería, pollo, boulangeria, así

D : ¿ Y por qué una carnicería ?

MS : Porque se gana más. Se vende bien. Cuando tiene un cliente mucho, te da bien. Te...

D : ¿ Dentro cuanto años quieres...

MS : ¿Acá ?

D : Si

MS : Yo, si ... si ahorita, si voy a trabajar así, como estoy ahorita, si me voy a ir así todo el año, en un año me compro una casa. Un año todavía porque, ahorrando mil euros mensual. Pero si no, mil euros, mas, tengo que trabajar. Pienso quedarme mas, entre tres cuatro años, pero en uno, no no puedo asegurar porque no es seguro la vida. Yo no le puedo decidir si me voy a comprar en tal año no me voy a ir, no, no no hay eso. Cualquier, cualquier cosa pasa. Ya.

D : ¿ Cúal son las cosas qué, qué tu escribes ?

MS : ¿ Escribe ?

D : Si

MS : Yo la palabra no escribo yo.

D : Y números de teléfonos..

MS : Ah, solamente los números de teléfonos yo anoto, los he escrito en mi libreta

D : Si

MS : Ah claro eso sí, los números solamente eso he escrito acá.

D : Si

MS : pero otra letra, otra, no, no, no, solamente del teléfono.

D : ¿No escribes nada para los niños cuando?

MS : No, no, no. Porque yo no enseño, es sus madre le enseñan. No sé.

D : ¿Y cuando tienes que hacer un documento?

MS : ¿Documento ? Yo no. Porque para...para que me cortan la línea de mi teléfono

D : Si

MS : es mi patrona de la mañana, ella me le ha hecho una carta

D : Si

MS : Ella le envió por la poste, por así. Envió ella, hemos enviado ya

D : Si

MS : Ella lo ha hecho, yo no se hacer. Ella eso todo

D : ¿ Y por el hospital ?

MS : En el hospital, tampoco, yo no, yo no voy solita. Solamente voy con una, con Amalia o yo también con otra amiga que, fue con otra amiga que me he conocido de, de musulmana, una arabe, pues pero, no sé de que país es, el me he conocio porque, es ella trabaja por mi trabajo

D : Mmm

MS: Ella va recoger los niños del colegio

D : Ah

MS: Así me he conocido con ella, habla poquito español. Me dice así, yo le conté. así pasó, ¿no?. Ella dice que s'écoute. Ella así me cuenta nada, yo te acompaño me dice. “No te preocupes yo te acompaño al miércoles”. Sacamos al, ahorita mismo, el lunes hemos sacado la cita por teléfono. Ella me le ha sacado la cita por teléfono con el médico ya y después fuimos a ir al médico.

D : ¿ Y como haces sin carta vital o ...?

MS : ¿Carta así, para sacar dinero ?

D : No, para, para el médico.

MS : ¿El médico ?

D : Si. ¿Tienes que todo pagar o como haces ?

MS : No, no. Tengo ayuda medical, pasaporte. Tengo ayuda medical. Con mi ayuda medical me atiende todo gratuito. Gratuito. Pero, algunos no cubre, todo así no cubre, algunas cositas así no cubren. Me dan una receta para sacar medicamentos de la farmacia pero algunos no. Quiero hacerme ver esto, no hay quien que me acompañe de la vista. De la vista para que, cambiar otros lentes como estos (montre ses lunettes), ya tienen mas de un año, porque me duelen mis ojos. ¿ Vos no usa lentes? ¿no? ¿Cómo estos?

D : Yo no, yo no uso

MS : Pero lentes de contacto ¿ si ?

D : No. Tampoco.

MS : Ahh ¿ No estás mal de la vista ?

D : (rires) No

MS : ¡Ay! ¡ qué bien ! Porque yo estoy mal porque, mi marido me golpeó mucho, me pegó. Por eso, desde esa vez, nunca, he usado en Bolivia acá sí

D : ¿Te golpe? ¿El golpe cuando, el...

MS : ¡ Uy ! ¡ Mucho golpe, mucho golpes, tengo en la cabeza por eso!

D : ¿ En Francia o en Boliva ?

MS : Acá en Francia, me golpe, me pegó él, de tristeza yo, ya no podia aguantar con dolor. Por eso me dijo el médico: “estas mal de la vista”. Pero ya tengo que cambiar otros lentes, porque ya tienen más de un año.

D : ¿ y en Bolivia, no te había maltratado tu marido ?

MS : Claro, peleábamos, siempre peleábamos. Pero hasta eso nunca, no más, acá es peleas. Era desportulado está mi nariz

D : ¿ era ?

MS : Era desportulado, aquí, aquí (montre du doigt)

D : Ah ! ¿ la nariz ?

MS : Si. Los médicos me decían : “¿por qué te dejo? vete, que te denuncie”, un médico francés. La otra amiga me hacía entender, ¿cómo se va a dejar hacer tanto, acá prohibido pegar, cómo se va ...

D : ¿ Y por qué te pegaba ? ¿sabes ?

MS : Por eso, así de borracho. Yo, yo le dije: “nunca vas a estar con esta mujer feliz, nunca yo decía, jamás”. Es que me dejes así, yo le he dicho, en salirse, así. Después de borracho así se acordó. Porque a mi ya no me quería ver, ya no me quería ver ni en pintura, ya no me quería ver él a mi, porque ya estaba con otra chica. Mmm

D : Loco, lo que yo no entiendo es por qué te pidió de venir en Francia al ver que el era con otra chica.

MS : Si, si, él, yo estoy siete años con él, él estaba seis años con la chica, enamorando. (silence) Yo no sabía. Son, son los hombres muy mentirosos. Salía, estoy yendo a trabajar, sin embargo, dice que iba a ir a dormir en los hoteles, así él me dijo a mí. El me contó a mí después

D : Ah si, ¿depués te contó?

MS : De todo eso, después nos hemos enojado, hemos discutido de todo, él me conto: “Yo no iba a trabajar me decía, yo iba a dormir con ella.” Yo no tenía plata me dije, la chica ella empeñaba su celular o algo dice, que para que pagan de... para que luego... por eso.. yo no puedo ya, así cuando me acuerdo de eso, lo que me hicieron todo eso, prefiero es estar solita. Yo no quiero ese engaño ese. (silence) Yo, este, me decía estoy en otra lugar, voy a llegar tal vez, en dos días llegaba él. No llegaba a la casa, en Bolivia. Dice que iba ir con la chica. La chica no y sabiendo que yo tenía hijos, no le ha dejado. Hasta, hasta que se quede con ella. Está ahorita con ella. Por eso. Ella me dice a mí, cuando vino a su casa a buscar a él, yo, siempre, nunca no puedo olvidar eso, pero yo digo, claro, yo no puedo decir a ella maldad todo eso pero, no puedo pensar para ella todo, pero cuando me acuerdo, yo si, uno se acuerda como... ella siempre me decía: “ dice que a vos, que él nunca no te ha querido nunca, dice que con vos, dice, que está por tus hijos, así por tus hijos dice, que está con vos” me dice la chica, así de frente, a ver que me diga a mi, uno como se puede sentir a ver si te diga en tu cara así. Pero según llora mucho, mucho, mucho, lloraba yo. Pero yo decía: “algun día me va a pagar lo que estoy, lo que me esta diciendo” Esta vez yo tenía dos hijos, era flaquita, era todavía

acabada todo eso, era... mi vida muy, muy triste. Porque no comía. Con esa preocupación. ¿Qué uno va estar tranquilo si tiene tanto preocupación?

D : Si

MS : No puede estar tranquilo. El otro que te trate, cuando le preguntaba : “¿ Dónde estas? “ (prend une voix grave et désagréable) “ ¡ vos que te importa, dónde voy a ir ahora!” ¿Cómo puedes vivir asi? Yo.. pues... solamente aguantaba por mis hijos, por mis hijos aguantaba toda la vida durante siete años. Desde que se metió con la chica, desde que anduvo con la chica, cambió totalmente. Mmm (silence) Por eso dice la chica dice “ No , no creo que me perdona la Marisol, lo que..” asi a mí, a la chica de mi marido, a su hermana de mi marido lo habia dicho “ No creo que me perdona la Marisol” “¿Que me va a hablar la Marisol ! “ le he dicho “Yo, no, no puedo, de que hay, asi es la vida le he dicho, asi es la vida. Que haga su vida con él, y ya. Yo no me voy a meter, le digo no. Pero cuando me acuerdo, así, lo que, me da cólera. Mucho me da, rabia mucho, no puedo vivir todo el tiempo así con eso. No puedo vivir porque, ¿para qué? pensar, recordando asi cosas pasadas. Pero cuando estoy solita siempre me recuerdo de lo que, de todo lo que me pasó. Por eso yo, yo lo digo, “todo se paga en esta vida” le he dicho a ella, a la chica siempre yo le dicho “todo se paga porque, vos estas ahorita toda jovencita, joven, porque no tienes hijos. Cuando es una persona es joven, claro es bonita, todo linda, todo eso. Pero después cuando uno tiene hijo, ya cambia, ya no está, ya no es lo mismo, ya no está, ya no tienes este cariño ni para él.

D : Mmm

MS : Mas tienes que dedicar para los hijos. Pero como ella esta solita, no tiene hijos ya.

D : ¿ Y todavia no tiene ?

MS : No tiene hijos. Esta acá trabajando, todavia no tiene hijos, pero claro, claro que si va a tener, que va a tener (pouffe d'un petit rire). Cuando se vaya claro, ya va a tener un hijo. Hijo cree que va a tener eso todo y siempre va a tenerlo. Ahi si uno cambia, cambia. La linda, la bonita, uno cambia. Pero ya no quiero. Ella muy buena persona me dice la hermana de mi marido: “Ella muy buena, no puedes odiarla” Claro odiar no, odiar no, ya no quiero, ni pensar, solamente yo... trabajar, pienso en mis hijos es todo, es lo que le he dicho a ella. No quiero pensar que haga su vida, con tu hermano. No quiero más.

D : ¿ Pero qué edad tiene ?

MS : La chica tiene veintiseis años. Claro ella se ve más jovencita, no ha sufrido

D : Mmm

MS : Pues, ella como, como se compro con su dinero así está él. Ella trajo con dinero le da dinero, dinero, dinero. Uno por dinero se va pues (rires). Pero como yo no, yo no soy



estudiante. No podía conseguir trabajo, todo eso, él mucho me humillaba a mí, mucho me decía: “ Vos no sirves para nada, vos no sabes trabajar, no sabes nada, eso”

D : ¿ Por qué te decía eso ?

MS : Porque, porque claro no sabía trabajar nunca como acá, allá en Bolivia, no. Si, no trabajaba.

D : ¿ En Bolivia, no trabajabas?

MS : No. Yo cuando era joven yo trabajaba.

D : Si

MS: Yo cuando era joven si trabajaba

D : Si

MS : Pero después

D : ¿ Y por qué te fuiste de este trabajo ?

MS : Porque él no quería que trabaje, ya, él era muy celoso. El no quería que trabaje.

D : Es el que no quería que

MS : El no quería. después cuando he tenido hijos, ya, después ya tenía que trabajar. Vender algo, frutas, algo

D : Si

MS : Para, por, como mis hijos y yo, mucho. Mis hijos querían una galleta algo, gâteau dice acá ¿no? Yo no tenía dinero. Ni uno euro no tenía dinero para comprárselo para mis hijos. El no llegaba dos días, tres días no llegaba. Yo he sufrido mucho mucho por eso yo, mucho. No creo que hay alguien haya sufrido como yo. (silence)

D : ¿Y qué razón tenía él, de no te dar dinero o de no permitir que trabajas?

MS : Porque yo no podía trabajar ya después cuando he tenido dos hijos

D : ¿La abuela no podía ...

MS : Pero cuidarlo, pero... no, él no quería como va a ser a trabajar con hijos, mis hijos van llorar todo eso, pero, me daba, pero poquito, me daba él plata es que más rápido se gastaba. Por eso ahora como...ahora yo con mi trabajo, gasto no gasto, yo sé que hacer de mi plata.

D : Mmm

MS : Nadie no se mete. (grand rire franc) ¡Claro nadie no puede decir nada donde vas a llevar tu dinero, nadie, qué gastas, nadie, nadie yo sé que hacer de mi dinero con mi trabajo yo que, con yo, con, como si me estoy ganando, porque a mí no me está dando nadie

D : Para ti la primera libertad de una mujer es el dinero

MS : Mmm

D : ¿ Si o no ?

MS : ¿Libertad?

D : Si

MS : No, no (petit rire comme de confusion)

D : ¿ No hay libertad ?

MS : Claro si tienes dinero ya, te puedes comprar lo que quieres, todo. Pues si no tienes dinero

D : Mmm

MS : Si no tienes trabajo peor, acá es peor. Si no tienes trabajo ¿cómo puedes vivir? ¿de qué puedes pagar de donde estas viviendo? ¿de qué puedes pagar? ¿quién puede? ¡oh muy triste acá!. Cuando uno no tiene trabajo.(silence) Por eso yo me desespero porque, si no tengo trabajo quien me va a mantener ? (rires ) ¿ Quién me va a dar? ¡ Nadie !

D : Mmm

MS : (silence) No sé. (silence)

D : ¿ Piensas que para hoy hemos hecho el torne de (rires) de un poco de tu historia

MS : ¿Esto no esta bien para vos o bien, no?, ¿vale ?

D : Si eso vale muy bien

MS : Ah...

D : Si quieres podemos seguir un poco

MS : (rires)

D : Es que no quiero molestarte

MS : No, no, no. Yo no me molesto, no. A veces no tengo tiempo, todo eso, así, ahorita. Hoy no trabajo porque único día tengo descanso es domingo, sí. Solamente los miércoles por la tarde no trabajo. Claro que si, todo el tiempo yo trabajo. Claro esos días tengo que hacer lo que tengo que hacer

D : Si claro, tus compras y...

MS : Casi no gasto en comida, poco

D : ¿ No ?

MS : Gasto, porque yo como en mi trabajo. Al medio día almuerzo en mi trabajo. Yo preparo la comida, la cena. Mi patrona me dice: “puedes comer”

D : ¿ Y por la tarde ?

MS : Por la tarde, igual yo de noche, la francesa me dice “come” comme mangeant les ....mange

D : Manges

MS : “No, manges pasta, manges poulet, manges” ¿ Cómo es el nombre de helado ?

D : ¿ Helado ?

MS : ¿ Cúal es el nombre ?

D : Au congélateur ?

MS : así con chocolate

D : Ah les glaces

MS : Ah les glaces, manges, tout, tout, tout, manges, de todo, todo puedes comer, un coca, puedes tomar me dice. Ella muy buena también. Muy buena. Por eso ahí como, cuando llego a mi cuarto tomo un vaso de leche con el chocolate y ya está. Me ducho, me baño me, duermo. Porque. Yo muy temprano salgo a trabajar.

D : Si

MS : Porque yo, seis y media voy saliendo. (silence) Para yo entrar a las siete en punto a trabajar.

D : Mmm

MS : No es fácil. Duro es, el trabajo. Pero... ¿qué voy a hacer? así es. Tengo que.. salir adelante a trabajar. (rires) Si no trabajo, tampoco no sirvo. Una mujer que no trabaja pa' que se puede servir también ? Si no trabajo. Algunas personas no les gustan trabajar, escogen no trabajo. ¿Por qué?, porque yo tengo otras amigas, no le gustan trabajar con los niños. “Ouh con los niños trabajo un dolor de cabeza” dicen, hacen dicen, pero uno, tienes que suportar, no te queda, ¿qué puedes hacer? Por, si no... si escoges trabajo no vas a tener trabajo nunca. Tiene mucha amigas no tienen trabajo, poquitas unas horitas, horitas, no más tienen trabajo porque le escogen el trabajo. No le gustan trabajar con los niños, solamente quieren trabajar de la limpieza o de menage

D : sourit

MS : Así. Yo trabajo de todo, yo cuando, yo no, yo no soy así renegando todo eso, claro solita, pero un rato me siento un poco triste. ¡Tanto qué hay que hacer acá!, Todo así, ¿no? Pero cuando llega mi patrona, ya pues con su sonrisa (sourit elle même) nomás, claro (rires) me paso este rato todo (rires). No voy a estar así enojando, renegando (voix désagréable et lente) ¿no? Te nota las patronas como estas.

D : si claro

MS : Cómo, como vas a estar, así, la persona te dice pues. Siempre la señora (voix aigüe et aimable) “bonjour Marisol” y ella sonriendo también, ella muy alegre. Me dice “ça va Marisol?”, “ Oui, ça va madame merci”, Asi nomás alegre, ella es así. Porque, algunas personas dicen que son (bruit de la bouche en inspirant dents fermées) renegando trabajando, aburridas, todo eso, ya. No lo, no quieren esas personas así, las patronas

D : Claro

MS : (voix énervée) Una aunque estas renegada, tienes que olvidar en el trabajo tu ... lo que uno piensa, en la casa, eso, en el trabajo uno se olvida. No hay este pensamiento, porque uno en el trabajo uno tiene que pensar, qué es lo que tiene que hacer. Qué lo que tienes que hacer.

D : Mmm

MS : Y yo, yo llego, ¿no? llego a las dos de la tarde yo hago toda la limpieza de la casa, tender las camas, todo el monton, limpieza, aspirar todo. Después de recoger a los niños, después de eso llevo al parque o al teatro o asi, después recogiendo eso, este yo, seis y media yo, tengo que duchar, bañarlos a los niños, cambiar con pijamas todo eso. Después preparar la comida. Ya que lleguen comer, a, a las ochos ya estoy saliendo. Después si me da tiempo, en la cava, en la cava yo plancho, una cava grande tienen, como una casa chica.

D : Si

MS : No es cava una fea, es cava bonita como un balcón. Muy linda. En esa cava yo, plancho, ordeno la ropa en sus placares bien, bien todo eso. Por eso, muchas cremas, todo me regala la señora me regala. Para tu cara, para que te echas, por año nuevo, me regaló a cincuenta por tus hijos. “Mandale a tus hijos, para tus hijos”. Y la patrona de la mañana también me regaló cincuentas euros, cien euros. Propinas. Yo lloré, para mis hijos, para sus gastos, porque se compren. (silence) Por eso yo no quiero enfermarme, nada de eso, yo no quiero que me dé otra vuelta, yo no quiero que me este pasando eso lo que me pasó. Ya no quiero. ¿Cómo puedo trabajar? No puedo, con bebe no se puede. (plus fort) uy muy difícil. ¿Cómo puede trabajar ? Era mi pensamiento eso, me queria ya morir yo porque ¿cómo voy a hacer? me decia, si voy a tener un hijo, ¿cómo voy a trabajar ? ¿ de dónde voy a traer dinero para mandar a mis hijos ? Eso, ya me estoy volviendo loca ya. Con mucho pensamiento. Mejor no. Aunque sea pecado lo que sea tengo que hacerlo eso malo, como obligado. Claro el chico me decía: “No, tendremos ese hijo”, como él no tiene hijos. Pero para él es fácil. Pero la mujer mas que todo uno sufre. El hombre no. Pensar la mujer tiene uno mas que todo con niños en la casa. (silence) (rires) mucho, es mi historia. ¿Qué hora es ahora ?

D : Ahora son las ocho y veinte

MS : Ah (silence)

D : ¿Quieres qué...

MS : Está bien ya o más tarde o otro día

D : Si quieres. ¿quieres otro día o ahora ?

Ms : Esto, esto

D : Ah parar ese (montre l'enregistreur)

MS : No, no

(fin de l'enregistrement) 1h 28: 01

deuxième enregistrement, même jour même lieu, quelques instants juste après :

MS : yo lo pasado muy bien, le he dicho, por lo menos muy distraída, muy bien

D : ¿sí? ¿de verdad ?

MS : Lo he pasado muy bien, en vez que estar en la casa, toda aburrida. Me parece con Amalia también cuando que me encuentro ¡ Ouh ! Conversa, conversa, estamos horas, todo el día pasamos con ella. Pero yo le he dicho: si me conseguimos un cuarto a ver como será. No sé. Yo te invito a la casa. A la casa pues, conseguimos una chambre, ¿no? a ver como, ¿no?. A ver, tengo que hablar muy bien con él porque si es que se va a portar toda su vida, no, no puede ser, no puedo estar con él.

D : si claro

MS : No puedo. Cuando esta borracho siempre va estar, así mejor prefiero, no, no puedo vivir con él. Pero si es que me dice, “no, voy a parar”, pues no sé. (silence) (rires) Yo también estoy enamorada por él por eso también quiero vivir con él yo.

D : ¿ si ? Estas ...

MS : Estoy, ¡ no sé ! No sé que me pasa (rires) Claro porque no sé, un rato digo “no voy a vivir eso todo, todo eso”. Como estoy ya un año con él, como yo sé ya como es su carácter, como es el, él no es mujeriego, él no, no. El no tiene otra chica, no. El no tiene, él es así, un poco serio es él. Medio. Un poco callado algo así. Cuando yo hablo, cuando, él me habla. Si, si no hablo yo, él no puede hablar nada, ni una jota. Porque yo le hago reír, todo eso porque a él hace poco le agarraron del trabajo, cuando estaba saliendo del trabajo, las policías, del papeles, le pidieron documentos

D : Si

MS : Estaba encerrado dos semanas. Acá, por...

D : ¿ A donde? ¿ Vincennes ?

MS : Por, no, no. Estaba a Bolognia o Bologne, línea metro cinco.

D : Cinco. ¿Qué es ?

MS : La otra parada es Austerlitz, la otra es Bologne

D : Ah Bobigny

MS : Bobigny mejor. Ahi. Ahi estaba él. Yo no sabía nada de él. Hace dos semanas. Ya va hacer un mes que ya ha salido.

D : ¿ El es de Bolivia también ?

MS : El es, por de mi novio, con lo que estoy saliendo, él es

D : si, si ¿ el de Bolivia ?

MS : Si.(silence) ¡Ah, qué no vas a morir pronto!, es mi amigo que esta llamando (rires). Después de...yo estoy bien preocupada. ¿Dónde estaba? ¿Qué paso? Todo eso. Nosotros con Amalia, pues que llama, que llaman por teléfono ¿no? ¿Qué es lo que pasa? no respondía, no respondía de teléfono. Después, después de tres días, él dice que no se acordó de sus números de nadie, dice que no se grabó pues, después de un amigo, después dice mas bien se acordó el número a su amigo. Lo han hecho hablar con una secretaria, él. El, él no habló con su amigo. Después la secretaria le llamo a su amigo de él, su amigo a mi me avisó, después mi amigo que estaba encerrado. Ella a ido al abogado, al abogado ahí, el abogado habla español bien. Todos los inmigrantes, casi la mayoría lo saca él. Mil euros he pagado para que salgara. Yo, ¿por qué hice?, porque él está solo acá, porque, yo me preocupaba de él ¿no? así yo le he digo a mi amiga, por mi, mis amigas son ellas, son desde, me han conocidas con ellas, porque son muy buenas.

D : Mmm

MS : Y todo, porque nos llevamos muy bien con ellas. No ahora, por vos he hecho eso, porque yo, como yo estaba trabajando, como yo no podía ir al abogado, todo eso

D :Mmm

MS : Pues, lo tramites todo eso, ella a ido. ¿Qué es lo que ha pedido? la dirección de la casa, una persona tiene que tener con papeles. Para que salga como garantía.

D : Mmm

MS : Yo, ¿de dónde iba yo conseguir?, ella Amalia claro me conocía también su amiga de ella tiene acá, vive, veinte años de Perú también, veinte año, ella tiene papeles, ella tiene hija, ella está estudiante, todo. Ella la señora fue, ha ido, claro como garantia, ha ido ella. Ella ha ido, salió. Por eso él me dice, Por lo menos ni con lo qué, con lo qué he sacado, por lo qué he estoy haciendo por él, yo,

D : Mmm

MS : Por lo menos me han tratado bien a mi, porque se emborrache (rigole), porque me trata mal. Esto no me gusta de él (continue à rire)

D : Mmm

MS : Por lo menos uno tiene, tiene su agradecimiento ¿no? Porque él ya me ha hecho favores, claro él me dice “gracias por ayudarme y todo eso” me dicen pero, de borracho ni se acuerda, eso es lo que pasa. Acá no te pueden hacer favor, acá si no tienes amigos, si no tienes parientes, después, ¿quién te puede sacar ? ¿Quién te va a buscar? Si te pierdes. Muy triste acá vale. Por eso, yo, él es solo ¿quién le va a ayudar? Todo eso, yo le mandé a mi amiga, al abogado, con dinero, todo, con mi dinero mismo yo estoy sacando. Pero él ya me dió un cheque de mil quinientos. Ya le meti a mi banco. Esa plata, ya para mi va ser .Ya me pagó él. Pero, nadie no lo hace así con dinero, mandas así

D: Si

MS : No tiene eso, mis amigas, por mi han hecho, por mi, a mi me conocen. Porque a él, poco, poco tiempo conoce, él claro, ellos, ellos saben seran amigo con él, por eso. ¿Qué podemos hacer mejor?. ¿No? Hay que hacer favores, ¿no? todo eso. (silence)

D : ¿ Y cómo has conocido tus amigas aqui ?

MS : acá yo me conocido, así por unas amigas así. En la iglesia.

D : En la iglesia

MS : En la iglesia, en République, en République

D : A République ?

MS : A République. Ahí hay una iglesia, ahi toda hablan español, todas van ahi. Ahí me he conocido, así nos hemos conocido.

D : ¿En la iglesia?, ¿El domingo entonces?

MS : Si un domingo. Pero ahora ya no van. De vez en cuando, van casi seguidito

D: ¿No estan todos los domingos?, depende

MS : No, todo los domingos, no. Yo también todos los domingos a veces si voy, pero, no, hace mucho ya no voy. Claro me gusta pero ir así, pero no muy seguidito

D : Si. ¿ Y después la misa hay un lugar o... ?

MS : No, no, no, después de la misa, dos horas nomás la misa. No, no, de diez, no, de diez hasta la, una de la tarde. Uno, dos, tres horas de misa. Cuando la gente sale se van. Pero es bonito escuchar así del señor predicar, cómo se... uno tiene que portar, cómo uno tiene vivir, cómo uno tiene salir adelante, todo así uno. Uno no tiene que pensar en, salir adelante, dice, así dice. Uno no se puede quedar atrás. Como te dicen, dicen, dicen amigas, eso, no hay que creer. Uno mismo tiene que, dice, tiene que pensar qué es lo que uno piensa. Esto tiene que cumplir así. Todo así. Bonitas. Predicta. Los pastores. En francés e en español. Fui también a Saint-Denis.

D : Ah

MS : Saint-Denis ¡ Ahh ! Una de tres pisos. Una ¡ Ouh ! Eso si, llenito. Bonito, no. ¿Tu habes ido ?

D : Saint-Denis conozco Saint-Denis, pero es la basilica ¿ no ?

MS : Si, si es la... si, muy bonita son.

D : Mi facultad, mi universidad es en Saint-Denis.

MS : Si. ¡Ahh ! ¿ahi es? ¡Ahh ! Bonito si, y esto ¿cómo se llama? Los pastores. ¡Ouh ! ¡Bonito que es !

D : ¿ Y en Bolivia también ?

MS: En Bolivia también, si pero, nunca no fui. A la iglesia, nunca, nunca.

D : ¿ Nunca ?

MS : No, siempre venian los cristianos, siempre venian, nos hablaban

D : ¿ Tu qué eres? ¿ Cristiana ?

MS : No, no, así verdadera cristiana, no, no, no

D : No

MS : Solamente yo voy de vez en cuando

D: ¿ De qué religión estas ?

MS : Yo soy de católica.

D : De católica

MS : No soy de la religion de las evangelicas, no.

D : No

MS Porque, claro voy pero de vez en cuando. Pero mi patrona de la mañana, ella es cristiana verdadera es. Ella ¡ años! cristiana, ¡ años!. Siempre me habla de la biblia. Me dice:” Marisol tienes que pegar así tu, vos, vos a tener acá vos mas adelante un marido bueno” Me dice “Un marido bueno. Vos te vas casar con un francés (sourit de contentement) todo lo (rires)

D : ¿ Te quieres casar con un francés ?

MS : (rires) Por ahora no pienso yo en casarme, nada de eso.

D : ¿ Sueñas un poco de eso?

MS: Tal vez, en dios sabe, no sé, piensa con quien me quedaré, tal vez me quedaré sola, no se pues que, no sé

D : Tienes miedo de..

MS : Con un francés, ya, por el idioma no puedo, con, hablar así.

D : Mmm

MS : Pero si puedo aprender el idioma, yo no puedo hablar.

D : Si (rires)



MS : (rires)

D: (rires) Tu puedes hablar

MS : (rires) Claro me puedo casar también. Muchas latinas se casan con francés.

D : Ah

MS : Muchas gentes que se casan las latinas

D : Ah si.

MS : Las de Peru, de Bolivia. Se casan con un francés.

D : Ah

MS : Mucha gente

D : Pero esas, ¿ después no vuelvan ?

MS : Ah si, pero no vuelvan pero, ¿cómo se llevaran? los franceses que dicen son, que dicen que son, son muy fríos así

D : ¿ así ?

MS : Así me dicen a mi. Son, no son como los latinos, así cariñosos, no son así. Los franceses dicen que cada cual con su trabajo, cada cual así salen. así dicen. No sé cómo será eso, no sé. Pero no creo que son todos, no. No creo que son todos. Me dice la Amalia, me dice: “ Yo te voy a presentar un francés Marisol” me dice “¿ Por qué no sales con un francés? tal vez te puedes casar, tal vez papeles y todo !” dice ella “ No, no, no, (petit silence) un francés tiene que me gustarme a mi sino no, sino no me gusta, ¿cómo yo puedo estar con casando yo ?. No pues. Ni por los papeles, ni por nada si no me gusta, no me puedo casar. No puedo estar con, si no te gusta una persona no puedes estar. No puedes estar y no puedes estar. Cualquiera ¿ no ? ¿ Vos desde que te alejaste de tu esposo no nunca has tenido nunca así otro amigo, no ?

D : así que estas soñando

MS : rires (je n'ai pas répondu à sa question )

D : A conocer perfectamente el language, el idioma francés

MS : ¡Si ! ¡ Uy..!

D : Para casarte con el francés

MS: Tengo que hablar el francés

D : El único

MS : En discoteca, a veces se habla español o francés. Muchas francesas van a la discoteca.

D : ¿ Y tu ?

MS : Una vez, no mucho. No, no, no. Desde que llege una vez fui a Saint. Nunca más, no. Ahi los franceses, ahi de todo, hablan el español. Así con los amigos, nunca, estas nunca van a bailar, no me gusta. Prefiero dormiendo así pasa, pero de vez, de fiestas de nosotros de

Bolivia, si pero, uno ó dos veces voy a bailar voy, dos o tres veces voy, casi no me gusta. Mejor ir a pasear bonito lugares por la torre o por de día, para que me tome fotos. No me gusta así, toda la noche amanecer tomando sin dormir nada. (silence)

D : ¿ Y las fiestas de Bolivia, aqui, de Bolivian aqui, ¿cómo sabes que hay una fiesta este dia ?

MS : Es que, te avisan así, sale pues, en revista latina

D : ¡Ahh ! ¿ en que revista ?

MS : Una revista es un libro

D : Si

MS : Esta revista no sé , como se dice en francés

D : Un revue ?

MS : Cómo ?

D : Une revue ? Un journal ?

MS : Ah . Uno ve que día la fiesta o si no, si no tiene esa revista, por amigas, por telefono dicen que va haber fiesta tal día y esta tal vez. Ahora va haber una fiesta va haber una fiesta de Perú, va haber el 4 de abril, un domingo es eso. Eso va haber por Saint-Denis, si suelo ir de vez en cuando, suelo ir a fiestas de Perú, con mi amigas peruanas, me invitan dicen “ vamos a bailar”. Un domingo temprano nos venimos, para trabajar el lunes (grand silence) Así (silence) ¿Por lo menos hemos avanzado algo, poco ?

D : Ah mucho, mucho. ¿A ti te parece, no ?

MS : Si, si

D : ¿ No te molesta ?

MS : No, no, no. Porque me estan llamando mis amigas ya estan durmiendo, ¿qué estas haciendo?

D : Ah, apago

MS : Mmm

Fin de l'enregistrement ( 14 mn supplémentaire)

# Annexes 4 :

## Anna

### Anna, premier entretien

*Préalable : J'ai rencontré Anna sur son lieu de cours d'alphabétisation, à l'école rue..... où elle m'avait été présentée par un formateur. Comme elle n'était pas très disponible au mois de juin et début juillet, je l'ai contactée fin juillet, période à laquelle elle m'a donnée rendez-vous.*

*Nous convenons de nous retrouver sur le quai de la gare non loin de laquelle elle habite ce samedi 31 juillet. Après l'avoir attendue en vain dans une autre gare (je ne saurai jamais si j'ai mal compris ou si elle s'est trompée), nous nous retrouvons au bon endroit et nous cheminons ensemble jusqu'à son domicile. Le week-end est orageux, il fait très lourd et le ciel gris. Cette banlieue a comme un goût de province à la fois par le trajet pour y accéder mais surtout par cette impression de ralenti que doit générer cette chaleur sans lumière.*

*Elle habite un appartement ancien en rez-de-chaussé. Pour y accéder on entre dans une résidence récente qui ne laisse pas imaginer un immeuble plus ancien dans la cour. L'accès se fait directement dans la cuisine qui donne accès de part et d'autre à une autre pièce : les deux chambres de l'habitation. Lorsque j'arrive des amis à elle sont dans la pièce de droite et la chambre de gauche est occupée par son fils. Nous nous installons donc dans la cuisine, attablées autour de la table, Anna m'offre à boire et je termine de lui expliquer l'objet de nos rencontres*

D : Je peux enregistrer c'est bon ?

A : Si, si

D : Peut-être qu'à un moment donné on verra, je vous demanderai éventuellement pour la prochaine fois de me montrer un livre ou quelque chose comme ça qui vous tient à coeur au niveau de l'écriture, ou un cahier ou quelque chose. Mais ça on verra la prochaine fois.

A : D'accord

D : Mais c'est juste pour éventuellement prendre des photos ou regarder. D'accord ?

A : Mmmm

D : Bon alors là on va commencer, alors déjà on va vous baptiser. Alors quel est le prénom que vous souhaiteriez avoir maintenant ?

A : Anna

D : Anna Anna. Ok, super. Et pourquoi Anna, il y a une raison ?

A : Non, no hay una razón, se me vino así Anna.

D : Bon c'est parfait. Alors Anna ... j'aimerais que vous puissiez me raconter l'histoire de votre vie par rapport à l'écriture.

A : Por ejemplo de la infancia ...

D : Si, oui par exemple

A : Dans la infancia, ah! c'est dur

D : C'est difficile

A : No hice..., no, no no de la infancia , si, yo le parle. Mon infancia ...mon infancia

D : Oui

A : Je suis ... je suis...née à la campagne, avec beaucoup, beaucoup de sœurs y de frères. Ça veut dire que douze, douze fammas et quatre garçons.

D : Donc deux femmes et deux

A : Doce, doce

D : Doce ? Douze ? Douze femmes

A : Y quatre garçons

D : Ah (aspiration) de la même maman ?

A : Si. Ça c'est la génération de, de... longtemps

D : Ah

A : Dieciseis

D : Ah oui, c'est énorme. Comment une femme peut avoir autant d'enfants.

A : Ah, c'est la, je suis née à la campagne y ça veut dire que ça fait longtemps, longtemps. Il y a 57, 57 années. Compris ?

D : 57

A : Oui. Et je pense que je soy la 6ème de, de, entre mujeres y de fammas, Y...

D : La 6ème dans la fratrie. Et ces enfants à la campagne ils devaient travailler ou vous alliez à l'école ?

A : Et... il n'y a pas beaucoup de chance d'aller à l'école. Je suis allée à l'école, je pense que j'ai fait les, les... la première et la deuxième et c'est tout. Primaria.

D : D'accord

A : Parce que l'école c'est très loin.

D : Ah

A : Très, très très loin. Trois kilomètres de la maison. Ça veut dire que... como se dice ? la mamá de ma mama, de maman, ma grand-mère

D : La grand mère

A : Elle habite à côté de, d'une école. Et nous sommes allées a vivir a la...la grand-mère. Trois sœurs avec, avec. Pour rester avec la, la

D : La grand-mère

A : La grand- mère. Après, un jour nous sommes allés avec la grand-mère, trois sœurs, trois sœurs, trois sœurs

D : Trois sœurs et vous

A : Oui

D : Ou deux sœurs et vous ?

A : Oui, non deux sœurs y moi trois.

D : donc ça faisait trois en tout, d'accord.

A : oui. Il y a, comme nous sommes beaucoup

D : Oui

A : Il y a une sœur qui a fait une école de trabajos manuales

D : Oui

A : Il y a un frère de moi qui l'étudia a une école de agronomía

D : Oui

A : Compris ?

D : Oui

A : De agronomía, il y a les..., il y a mon frère, que es mort dans cette école, à cause de que les, les, como ils travaillent les a oublié de, de aller à la forêt. Por ejemplo il y a le maïs, il y a tout, tout les cultivos dans la forêt il y a beaucoup Il y a mon frère qui est malade et cet jour les professeurs le obligan à fumigar, vous savez ? es meterle, el... como s'appelle le venéno, por les animaux que no se, ¿cómo se llama ? . ¿Comprendes español ?

D : Un poco si

A : El venéno, por ejemplo para fumigar le...

D : Le venin ?

A : Que no hayan , los mosticos como por ejemplo

D : Les pesticides ?

A : Si. Y mon frère il fait ça, dans les, dans les, il fait les étudios y les a obligé a ir à la forêt, a una truca así, a, a.... (gestes des bras qui font semblant de jeter quelque chose)

D : A diffuser du, du pesticide

A : Si, y après, él fini et ne il s'est pas lavé les mains. Comme c'est une école grande el va et el prit un pan y una gaseosa .

D : Si

A : Y el l'a pris. Peut-être el, el venéno, il laisse dans les mains

D : Oui

A : Y era très forte

D : Ah oui

A : Ou peut-être como era malade de la gripa, el, el organismo, lo, eso (geste autour du nez)

D : Il a respiré

A :No, lo sintió, lo sintió. Y el es très très très malade, mon frère, y tous les copains de l'école le diron « Profesores,écoutez, Alfonso es bien malade ». Les professeurs dit : « Non je ne crois pas, je ne crois pas. Il est rebèle, il est malicioso, el ... Je pense qu'il n'est pas malade. » ah... je pense qu'à sept heures les professeurs sont sortis à una réunion. Et tous les élèves sont restés parce que c'est une école privée. Une école ...privée non...

D: Internat

A : Internado. Y mon frère el resta dans un lit Mmmm (voix forte) Mal, mal mal. Les cop, les copains, sont amenés à mon frère à, al... à l'hôpital. Mon frère rentre à l'hôpital y el est morte.

D : Oh (aspiré faiblement)

A : Y à ce moment papa dit « personne ne va sortir de la maison, tout le monde va rester ici. » y c'est, c'est ma grand-mère que nos paye l'école à moi, à ma soeur y parce que ma ma grand-mère il y a beaucoup d'argent et papa à moi il a de l'argent mais pas donné beaucoup pour les enfants. Desde ce moment papa dit : « Non, tout le monde va rester ici à la maison et vous ne pas bouger de la maison » En este momento yo tenía nueve años, nueve

D : Ah

A: Y tout le monde nous sommes restés à, à la maison. En este moment papa commence à, à, à prendre l'alcohol, l'alcohol et l'alcool y tout le monde sommes à la campagne, travaille, travaille, travaille, travaille, travaille y papa c'est completamente un alcoholico. En ese moment tout le monde commença, nous sommes, ça veut dire que nous sommes propriétaires

D : Oui

A : De una, de una, de una campagna, se dit una campagna

D : Oui

A : De café

D : Ah d'accord

A : De café, beaucoup, beaucoup de café. Beaucoup si, beaucoup si por ejemplo, no va una,

una maladie Colombie del café, una algo como se dice como la peste al café, en este momento yo no estoy a Paris, yo soy a la Colombie

D : Oui

A : Y nous somos tres riches

D : Oui

A : Parce que papá il a pris beaucoup beaucoup de café, il y a un moment de la peste, et tout c'est mal , tout c'est mal, y moi je suis partie. Tout le monde quita la, quita la... maison et pas campagne a papa y a mamá. Tout le monde le quitte parce que il y a la grand mère de nous qui a une maison à la campagne avec de beaucoup de vaches y il a une, une maison... al pueblo, como a la capital. Y il y a un sœur qui est partie, deux sœurs qui sont parties donde la tan...de ma grand mère, il y a un otra soeur qui est partie en de una tía, una tanta, il y a otra qui est partie en de un sœur. Moi aussi je suis partie en de una ma... la ma, la marraine de moi.

D : la marraine

A : La madrina, la marraine a (*region de Colombie*) y ça veut dire que je commençais à souffrir beaucoup, beaucoup, beaucoup.

D : Et pourquoi vous avez pas pu...vous êtes tous partis à cause de la peste ? C'est ça ?

A : Non à cause de que papa (geste de boire) comme ça pris l'alcohol y por ejemplo, el por ejemplo. En plaza de prit la, la, el prit la la el prit l'argent del, del café

D : Oui

A : Toujours, el toujours el, il n'y pas d'argent. Il dit toujours, je pleure, tout le monde pleure : « mais papa, pourquoi vous ne nous achetez pas des chaussures ? »

- « Ah , ben dans vingt jours je le achète des chaussures »Tu attends vingt jours, rien il ne donna rien. Tout le monde pleure n'est pas content parce que papa, non en ce moment papa il prit encore du café. Il y a, pero como es alcoholico, je ne sais pas parce que nous sommes à la campagne et papa partait al pueblo.

D . Ahh

A: Nous sommes à la campagne et la campagne c'est à... deux , trois heures de la ville. Ça veut dire que toujours nous sommes à la campagne et toujours sommes dans la maison. Il n'est pas d'accord que personne sorta, que tout le monde reste à la maison, como si fuera un prison, il y a une personne qui me dit à moi, si j'ai déjà resté à la prison, me dit « oui pourquoi ? » Je me dis « à la prison con mis padres porque » Porque son très, très durs et lui no, no les sorties. Ça veut dire qu'aujourd'hui moi je ne reste pas à la maison, je voy ir a vivir a ... a mi...

D : La abuela ?

A : No la madrina mia, como se dice

D : Ah la madrina

A : Y je suis partie après là-bas, j'ai trouvé un, un amoroso. Y je fais ma fille et cet monsieur il me dit : « Non, yo no, no, je cherche parents pour ton fils, parce que je ne suis pas le papa » ça ça me fait mal, je suis, je suis quitté, je quittais la tanta et je retournais à la maison de moi.

D : Alors vous aviez quel âge à cette époque là ?

A : Je pense qu'il y a 19 ans.

D : 19 ans ?

A : 19 ans à 21 et je suis allée à la, à la, je suis encore allée à la maison à papa y à maman y papa il dit : « si vous attends un bébé à la maison de moi, no rentre. » Il y a une sœur qui dit qu'ils savent les problemas et moi, et ma sœur elle dit « on va, on va quitar la maison parce que sinon je pense papa il va la tuer. » Il pouvait tuer. Et je suis encore, je suis demandé une sœur, je resté ... deux mois avec elle comme ça, je souffris beaucoup, après je suis allée

D : Et la madrina, c'était pas possible de rester enceinte, chez elle ?

A : De, bébé ?

D : Oui

A : Non

D : C'était pareil qu'avec le papa, elle voulait pas.

A : Non. No me, no me parce que, ma,ma madrina

D : Oui

A : Elle a beaucoup de fils et ma, ma,ma madrina à ce moment su marido es muerto

D : Mmm

A : Y en ese moment, yo era la que era que lo hacia tout le travail.

D : Ahh

A : Y un jour je dis, je dis rien à la tante, era la tía

D : Oui

A : Yo le decía la tia, ma tante. Yo pleuré, je lui ai dit « tanta, je, j'en ai marre il y a beaucoup de travail ici, donnez un veste, donnez quelque chose à.. » « No, non, non, je n'ai pour pour doner ça, et... je n'ai pas l'argent .Je n'ai pas beaucoup d'argent, il y a beaucoup , je dois beaucoup d'argent à... tal monsieur. Je lui dis « tia regardes « , je lui dit « me ha hecho esto » « Ah! Voilà, vous mettez les choses de... ma filla eso parce que pour le moment je n'ai pas d'argent, je n'ai pas pour la chica, rien. Y travail, il y a beaucoup de travail. Elle prit beaucoup d'argent parce que ma tante aussi elle a beaucoup de ... aussi una ... una ferma de café

D : Ah d'accord

A : Elle a beaucoup de café. Sinon qu'elle est méchante, elle ne m'a même pas donné. Ça veut dire qu'après je quittais la maison où je suis allée à ... s'appelle en Colombie .... mmm un lugar de la madre sola. Ici s'appelle un... un institución.

D : Ah d'accord

A : Je suis allée en institution et là-bas sont bien pero il y a aussi beaucoup de travail. Il y a tous les personnes qui sont riches, elles amènent tout le linge à laver. Tout que es ...les draps

D : Oui

A : L'autre fait ici, tout à laver et c'est à dire que nous le lave a la mano. Beaucoup, beaucoup, tout les jours

D : Ahh... et là-bas vous pouviez dormir avec les bébés ?

A : Oui je ...

D : Ils acceptaient les bébés ?

A : Si, c'est un, un foyer por les mam...mamans

D : D'accord

A : Là...

D : Et même quand il sont nés?

A : Mmm, Mmmm? Si. Si la loi de rester là-bas neuf mois après que

D : Neuf mois

A : Que vous pouvez rentrer de cinco mois, trois mois no importa, la loi c'est que à partir de esa data vous....

D : On peut rester neuf mois, on a le droit neuf mois

A : Si y après la dama, je sais que à la maison de papa et mamá, je n'avais pas le droit d'y aller.

D : Mmm

A : Y avait un soeur, non parce que tous les soeurs sont mariées, il y a les enfants. Il n'y a pas le doit je habi... a vivir, qui me va à donnar pour ma fille ? Personne. En ese moment je suis dans le foyer y a deux dames que se ocupan de mi, elle me demanda : « qu'est-ce que tu vas faire ? » Je lui dis: « No importa » Y ya, vous le demanda a una dame riche que viene ici, vous le dites que si y a besoin de une personne que le fait le ménage à la maison. Je l'ai fait. « Y va a ser dure Anna ? » « C'est pas grave, yo no voy a ir a pichar tous la puerta, a ver (tape sur la table) sur la porte » avec ma fille. Je veux bien travailler, yo voy... à responder por ma fille. Y finalmente ...comment s'appelait?..... il y a la famille de mamá qui habitent dans cette villa

D : Ouais

A : Dans cette pueblo parce que, c'est comment se dice ? une villa, una villa grande.

D : D'accord

A : Es un ville grande. Il y a... un dame que elle me dit que si je voudrais travailler avec elle. De garder ses enfants, faire à manger à la dama, al monsieur y garder les enfants, y elle pouvait laisser garder ma fille. Je lui ai dit d'accord. Je suis partie. J'ai travaillé comme una salvaje. Beaucoup, beaucoup de travail, je suis fatiguée. Dans la nuit parce que la maison era, il y a beaucoup de travail. Je travaillais avec un filla que era, la maison des deux plantas. Une ici l'autre là.

D : Mmm

A : La primer planta il y a la salle à manger, la salle por recibir les personnes

D : Oui

A : La cocina, una biblioteca, un... otro salón, la chambra de moi, las escaliers, une toilette, una sala un baño a bajo. Yo monto les escaliers il y a quatre pièces

D : Mmm

A : Une toilette y una sala de baño, mas la petit que je la garde tout la journée. Que es, horrible y la filla de moi, dans une chambra, cachée

D : Cachée, ça veut dire...

A : Cachée

D : Elle pouvait pas sortir

A : Non, parce que la petite que je gardo, por ejemplo elle reste avec moi

D : Ouais

A : Et un moment elle comienza à jouer avec elle, et un moment elle fait comme ça (fait des gestes)

D : Ahh

A : O elle fait comme ça

D : Elle la griffait, elle la mordait d'accord

A : Ne sais pas, elle laisse tierna y delicada, comme ça es. Un jour je suis dans la cuisine, je prépare à, parce que je fais tout. Je fais le ménage à la maison. Parce que à la Colombie tous les jours, tous les jours vous fait le lit. Tous les jours vous lava les toilettes, tous les jours vous nettoyez la, la maison. Tous les jours vous lava le linge à la main. Voilà. Et un jour je sorti ma fille. Je suis dans la cuisine et elle se ferme dans la biblioteca. Y elle ferma la, la puerta

D : Le verrou, ouais

A : Y je, il y a ... un petit trou et je regardo il y a un dans la biblioteca, il y a un especie de lit. Y ce lit il a un ... como una couetta

D : Oui

A : Et savez qu'est-ce qu'elle fait la, la, la petite ? Je la regardo así y ella la mete et, la cache, ¿cómo se dice ? como por ejemplo esta es la ... esta es mi petita

D : Oui

A : Y ella mete, la tapa comme ça, y elle est petit, ma fille ya comienza a faire así (respire bruyamment comme si elle ne trouvait plus son souffle, qu'elle suffoquait) y yo

D : Oh là là

A : Y yo era que me moria, mi hija la mato, parce que una petita de ...

D : Bah oui

A : de, de, de...una de un año et demi y que le meta una couetta br.. sss... (bégaie, ne trouve plus ses mots) sin defen...

D : Ben oui elle, elle pouvait s'étouffer

A : Voilà. Yo pleure, yo grito. C'est comme si c'est la chambre de mon fils (*me parle en me montrant l'endroit actuel où nous nous trouvons*), il y un petit.....une petit fenêtre comme ça



D : Oui

A : Y je sortis à la rue y (*voix très affectée, respiration saccadée*) je grito, je dis: « oh la fille elle va tuer ma filla » Et il y a un voisin qui est venu, me tient l'escalier et il regarde et me il dit : « qu'est-ce que je fais ? » Il casse les vitres, je ne vais pas à laisser ma fille à. Ça veut dire qu'il cassait les vitres et voilà et je... le monsieur il rentre et ma fille era rouge, rouge, rouge, sin respiración. Ça veut dire yo vivia una vida angustiosa, là bas. Après je suis...je suis très fatiguée de cet travail, de tout. Un jour je l'ai dit à la dame « Madame je voudrais quitar le travail » elle me dit : « non , non non vous restar avec moi, vous pas sortir, vous pas quitter la maison ». Je l'ai parlé à la dame de à côté, la dama de à côté je l'ai dit que si elle pouvait me donner un travail. Elle me dit « oui Anna, tu es una filla buena, yo te puedo donner un travail. » Et je lui dit... «et Doña----- Rosa(prénom) ? non, j'en...j.. ai marre de la petita. Comment est ce que je t... Je travaille, je suis dans l'étage et ma filla cachée dans la chambre parce qu'elle ne pas poder sortir à case de la ...y voilà y'a la dame qui me demandait et me dit oui, oui, oui, vient à travaillé. Y après il y a, elle le dit a una , a su compañer..., parce que la dame elle travaillait à un bureau, et elle travaille avec una... otra dame

D : Mmm

A: Que su marido es, como le explico yo ?, su marido es copain, es la familia de... de un marido de un soeur de moi.

D :Oui

A : Y cette dama, la deux, la deux dame

D : Oui

A : Elle me dit « viens à travailler avec moi. » La otra dama vient à travailler avec moi. Et je l'ai dit dans ma dame « laisse je vais à travailler » « No, no no no hay por la route (?? ) vous à travailler avec moi. » Je l'ai téléphoné la dame et je lui ai dit « Doña Blanca » ya s'est appelé Doña Blanca, je lui ai dit : « Doña Blanca, Doña Blanca, comment je fais ? » Cette dama elle le sait, por vous c'est la coupable, je vous l'ai dit que yo voy a quitar le travail. Elle le sabe que yo voulais a quitar le travail y elle voulait que je travaille. Elle me dit « Ouhh Anna je l'attends à vous. Je l'avais besoin de vous, je l'avais dit à la otra filla que partiera » je lui ai dit « c'est la faute de vous vous, pourquoi je lui ai dit à elle que je voy a quitar la maison. » Elle me dit, elle me force que je parte avec elle. Je suis partie avec la otra dama y je, je n'ai pas pu aller à travailler avec la otra dama. Et voilà c'est à l'autre maison je travaillais calme. Igual. Y après je travaille avec cette dama... je arrive à travailler avec cette dame, à cette maison, deux années.

D : Et il n'y avait pas d'enfants là ?

A : Si, il avait . Pero la fille era mucho mas con ma fille. Je travaillais après, un jour su marido vino borracho y sa dame, il ne l'a pas cherché et il vient à la maison y el quería que je couchara avec el. Y je lui dit « No, non,non,non » Y el me dit : « Oui, oui, oui » Je lui dit « non » . Yo lloro muy mal, l'autre jour elle est venue la dame, la esposa del monsieur

D : Ouais

A : Yo lui ai parlé, y la dame elle me dit : « quittez la maison, quittez ». Je suis partie. Je lui dit à la soeur de moi: « ça ça m'est paso ». Je restais avec ma sœur. Je n'ai pas content de ma sœur, parce que ma sœur, elle y a trois enfants, il y a un garçon qui toujours fait la disputa avec ma filla, il la fait pleurer. El fait comme ça, el fait comme ça et ma filla elle pleure, voilà je n'ai pas content. Il y a un sœur de moi et

Jeune homme (qui passe dans la cuisine) : bonjour

A : Et la sœur de moi qui dit si vous voulez venir. (me montrant le jeune homme) C'est le fils de moi (rit)

D : Ah d'accord c'est votre fils

A : Y il y a une sœur que l'habite avec una... tanta, la tanta de moi. Vous savez je l'ai parlé

D : Ouais

A : Elle me dit viens, donner ma filla, je t'aide avec ta filla, je t'aide, pouvez venir ici, ma filla elle resta là-bas y c'est que... yo veo a ma filla une fois dans la semana. Ça veut dire qu'elle habite pas loin de moi et je la pouvais ver une fois por semana. Parce que yo à la Colombie je fais les bord... bordados a los

D : Ah oui les broderies ?

A : Si. Y como a la Colombie fait beaucoup de chaleur (*voix forte qui contraste, à son fils*) : Va partir ? Non ?

Jeune homme (JH): pas tout de suite

A : Ah

JH : Mais cinq minutes

A : y como a la Colombie. Je fais ça, la ville que je habite, c'est très chaud

D : Ah il fait très chaud

A : Il fait très chaud. Si je sorte dans la, dans le soir pour aller a ver à ma filla

D : Ouais

A : ça me fait mal le ..le froid de la rue y al otro día je suis malade, c'est pour ça que je n'ai pas pu. Après un jour, je quittais cette... ville et je partais a otra ville. Y je partais y un jour il y a ma sœur qui habite ici que fue, c'est la première sœur que est venue ici

D : Oui

A : Elle est partie à la Colombie pour débrouiller à la famille, avoir vacances, tout ça, et ma, une sœur me dit à moi, que si Maria, si elle pouvait , qu'elle l'amène ici, pour travail. Je lui ai dit bon d'accord. Yo lo voy à dire à ma sœur. Je lui ai dit. Elle me dit : « Vous pouvez aller sin ta fille » Yo lloré, yo digo (*prend une voix pleurnicharde*) « pas possible, pas possible, pas possible » Me dit toujours, ma sœur me appelé me dit : « vous êtes decidi à venir sans ta fille ? » Je lui dit « oui, je viens ».

D : Et donc la fille elle est restée chez l'autre sœur c'est ça ?

A : Y en el moment elle reste là-bas. Es difficile de faire venir ma fille ici

D : Mais

A : Elle resta

D : ça été possible après ou non ?

A : Mas, no, no. Il y a, il y a une année que je fais tout le possible por, por qu'elle vienne. Il fut refusé la visa. Pero ne sais pas cette année como se va a pasar parce que j'ai demandé la nationalité française, il y a ... il y a une semaine que, il y a quinze jours que j'ai reçu

D : Ahh

A : Les papiers que je suis française

D : Ah bah bravo ! Donc maintenant elle va pouvoir venir plus facilement ?

A : ça je ne sais pas. Ça je ne sais pas la loi si ma filla elle puede venir, parce que ma filla elle a trente-et-un ans. Trente-et-un. Et je ne sais pas si la loi avec la nationalité parce que je suis française et... j'attends six mois pour demander tous les papiers. C'est approuvé seulement pero j'ai pas la...

D : Et donc elle a jamais pu venir en France, du tout ?

A : Jamais de la vida (*bruit de vaisselle du JH*) el permiso, jamais. Parce que toujours elle demande la visa Il y a une Bogotá, qu'il y a, que ma fille a elle resta pas toujours dans la ...dans le... ordinateur. Aparace qu'il est refusé le visa. Et toujours le refusa. La dernière année je fais una, una (respire) parce que j'habite ici, y mon fils Sébastien travaille dans un hôtel y envio aussi la fiche de paie de lui. Moi j'ai envoyé la fiche de paie de moi que je gagne, je gagne 1300. Mon fils gagne 1400 y je la fais venir por turismo, pour qu'il connaisse. Il n'a pas donné la visa.

D : Et y'a pas de raison à ça ?

A : Non toujours je ... dans l'ambassade il y a un monsieur colombien qui travaille là-bas, il est très gentil avec ma fille. C'est lui qui a pris le dossier et qui regardais, regarde. Y le le dit,

elle s'appelle Valentina, il le dit « Valentina si vous voulez... si vous voulez que facile, que peut-être facile le donner la visa, c'est mieux que vous travaille. » parce que ma fille il y a un magasin de elle. Elle ne l'est pas... il ne l'est pas déclaré a la cámara de comercio.

D : Ahh d'accord

A : Si c'est en Colombia, en Colombia vous pouvez tener un magasin sin que sea déclaré comme ici. Comme cet magasin il ne l'est pas déclaré, c'est pour ça que el refuse. J'ai parlé à cet monsieur, je lui dit « comment que je fais que ma fille vienne ici ? Est-ce que vous pouvez faire ? » Il m'a dit: « non, el problema, c'est que toujours ta fille aparece en ordenator » y toujours aparece refusé. Et je lui ai dit : « comment je fais ? » Et il me dit « Voilà, onou, onou à Paris » La Onou

D : Ah l'Onu ?

A : Non. (à son fils) Ah Sébastien c'est quoi la Onou ?

J : l'Onu

D : Oui

J : je sais pas si c'est ça

A: l'Onu en donde (inaudible) propone internet

J : Je pense pas que ce soit l'Onu , Enfin bref c'est un organisme

A : La Onou es la Onou ?. Voilà et c'est là-bas que je suis allée, il m'a dit que non, qu'elle pouvait venir, avec un contrato de trabajo y je lui ai demandé à un monsieur de l'hôtel il m'a dit que non. Que c'est difficile.

D: D'accord. Donc pendant trente ans vous n'avez pas vu votre fille ?

A : Ah non ! Je suis allée à la Colombie

D : Ahh

A : Je... je suis allée là-bas, je la regarde

D : Vous y alliez souvent ? Vous y êtes retournée souvent ?

A : Il y a, ahhh..., quatre, cinq ans, six ans j'attends pour aller

D : Mmm

A : ça c'est très cher les billets pour aller à la Colombie

D : Bah oui

A : Mmm

D : Et elle a toujours vécu chez votre sœur alors ?

A : Non elle habite toute seule

D : Oui maintenant mais...

A : Maintenant elle habite toute seule. Elle... j'ai acheté une maison à la Colombie, elle habite tout seule dans la maison. Mmm

D : D'accord (silence). Et en Colombie il y avait combien de... d'enfants, de frères et sœurs qui sont venus en France ?

A : Il y a rien, personne. Il y a une sœur qu'il y a.... je pense qu'elle va faire 29, veintinueve años qu'elle est ici, la deuxième c'est moi, la troisième je pense qu'il y a.... oh je pense qu'il y a vingt ans qu'elle est venue. La quatrième je pense qu'il y a... 17 o 18 o

D : Ah d'accord donc il y a quatre sœurs en tout

A : Oui quatre sœurs

D : Quatre sœurs ici

A : Si

D : Et quand vous êtes arrivée c'est la première qui vous a

A : La deuxième, la deuxième

D : C'est la deuxième qui vous a accueillie. Comment ça s'est passé ?

A : Ma sœur elle souffrit beaucoup ici

D : Ah

A : Oui elle reste avec un familia...interna. Comment ça, c'est ça que se dit ça interna ?

D : Interne

A: mm

D : Ah oui elle dormait avec eux, chez eux ?

A : Si. Elle... elle... dormió y elle , il y a une dama que travaille, elle travaillait beaucoup y cette dama laisse una filla, je pense... je pense qu'il y a une seule fille y ma sœur s'occupa de la filla. Y la dama elle toujours de... voyage y ma sœur il garde la filla y elle ne la paye beaucoup d'argent y elle sufrio beaucoup y... así un jour (renifle) la dame elle dit : « Voilà vous pouvez aller, vous pouva trouver a una iglesia qui parle español, vous à trouver des personnes españolas. Elle ne lui dit rien, rien du tout si andama colombien. Elle ne lui pas dit que ici et ma sœur, ne sait pas comment ma sœur, bonjour elle dit. Voilà je voudrais essayer de sortir, sortie, sortie. Y'a quelqu'un qui lui dit voilà il y a una iglesia española, il y a, il y a ... beaucoup de ...personnes qui viennent à cette iglesia y ma sœur comenzó à sortir. Y un jour elle trouve... travail, un apartamento una petite chambre y elle quita la dama pero elle sufrio beaucoup, beaucoup

D: Oui

A : Si yo sufrí, elle sufrió beaucoup

D : Et quand elle vous a dit de venir elle était encore chez cette dame là ?

A : Non. Non quand je suis venue, elle ya j'habita dans la chambre.

D : D'accord, donc vous l'avez rejoins dans la chambre ?

A : C'est à ce moment que je suis venue, elle ya elle a une chambre por elle, métro *St Placide* , una chambra por elle et una por moi

D ; Ah oui d'accord

A : Et y'a deux mois elle travaille pour les, pour les... la dama le donna la forma, le dona la chambre y elle travaille por la chambra.

D : Ah oui d'accord

A : Oui

D : Et vous avez fait quoi alors quand vous êtes arrivée ?

A : Quand je suis arrivée (petit rire). Je n'ai pas beaucoup de travail.(respire). Je suis venue le mois de juillet

D : Mmm

A : Après j'ai trouvé... un mois... j'ai trouvé un remplazo à une dame de trois heures et demie. C'est en ce moment que je suis arrivée c'est le franco. L'argent c'est le franco.

D : Bah oui

A : Y je travailla, cette dame elle me donna... como a treinta-cincos francos l'heure

D : Mmm

A : Y voilà lo que yo gagne. Je le garde pour payer l'apart., la chambra parce que je le paye à ma sœur, parce que elle travaille pour elle pero elle me dit vous me donnez l'argent à moi, je travaille. y je le garde, l'autre argent, pour envoyer pour ma fille y porque je acheter les billets. Ma sœur m'a acheto les billets

D : ah

A: y je payo à ma sœur les billets y c'est une dama española que je suis allée à faire lo les, à, à ranger la maison (rires). Tout ça et elle me donne à manger, ya sabe lo que es el travail, yo sufrí en ma vida (bruit de fond important : papier froissé, jeunes probablement dans la même pièce)

D : Et à ce moment là vous ne parliez pas du tout français alors ?

A : Non, rien du tout. Rien du tout. Je n'ai yo..., j e n'ai..., non, non, non. Y a ....., y voilà je trouvais le papa de mon fils

D : Ouais

A : Parce que dans l'immeuble que j'habite, il y a un club privé de ... que joue à la carta

D : Ah oui au poker, au...

A : No que son vieux, vieux la personas que jouan. Las cartas la..le , como le

D : (inaudible)

A : Bridge

D : Bridge.

A : Y j'ai trouvé le papa de mon fils es marocain, il parle español

D : Ah d'accord

A : Y yo sorto, parce que j'habitais à *St Placide* y yo sorto à métro *Vavin* parce que je ne connais pas bien je seulement pour y aller, je sais,

D : Ouais

A: Aue yo, je monte ici, monte ici. Je suis allée à métro *Vavin* celui que je connais. Ma sœur elle me laisse tout seule y elle fait su vida yo, yo. Pleurais, je pleure tout mes dimanches je pleure bon « ma filla, ma filla, ma filla » Y cet monsieur il parle español

D : Ahh

A : Et el commence à parler español avec moi et un jour il me dit : « Vous voulez sortir avec moi ? » Je lui ai dit : « niet » parce que c'est un monsieur sério, c'est un monsieur il avait, il a quatre enfants et il vient de se faire divorcer. Ça veut dire que cet monsieur il cherche una amistad, pas una famma por...por el, non. Y voilà. Dans ce moment je suis tout seule. Y, y quelques fois je suis allée à dormir a donde de la dama española. Je suis là-bas y comme la..la filla de la dama. Ce, ce jour. La dame elle me dit : « reste ici, reste ici ». « no, *Rosa* je voudrais changer de linge » « No, no, il y a ma filla qui a beaucoup de linge, que ya no le meta, je te le donne à vous » Je lui ai dit « non, *Rosa* , je voudrais aller dormir à la maison » « Non, reste ici, reste ici je le donne ». Y finalement elle me donne et je reste al de la dama, je reste longtemps, beaucoup de journée. Parce que elle est content que je lui fait le ménage y que je, y que elle me donne. Et elle est triste de savoir que je suis à Paris y que ma sœur ne s'occupe pas de moi, y je restais. Y c'est, y c'est la dama tout le linge de sa fille elle me le donne à moi. La fille elle me dit « non », elle ne le mettait pas. Y me donno. Y après, après, voilà. Entre... la dame española, yo trouvé, yo finalement, en donde yo habite, en donde yo habitais,

D : ouais

A : habite, non habitais, habitais

D : Habitais

A : Habitais. Je trouve toujours le papa de mon fils. Et un jour je suis partie avec él. J'ai couché avec el y voilà. Y je ne fais attention y je fais à mon fils. Après ma sœur est très fâchée, fâchée, fâchée, je souffris beaucoup. Parce que je suis allée à l'hôpital y je ne sais rien du tout. Je ne parle pas, toujours que je suis allée, y'en a asistente très bien à parler español, por je parlais à al .... parce que il y a des que, à faire un examen y yo no sé pas qu'est-ce que yo, je ne sais pas. Il m'a dit : « demain : Non. Le prochain mois vous viendrez me voir. » Y yo no sabía, je suis allée tout seule à l'hospital. Entonces il y a un mois

D : Mais vous ne saviez pas que vous étiez enceinte ?

A : No, yo sabia

D : Ah

A : Yo estaba comme ça. Mais je suis allée à l'hôpital y yo no sabía, pues que me iban a ..., todos los examenes

D : Ah oui

A : Que me andaban quand toujours un enfant tu attends, y me que parla español, una... una asistente social, il parle español, y elle me fait passer al, al esto. Y yo, je n'ai pas payé rien du tout.

D: Ah d'accord. Et le papa il a pas, il ne s'est pas occupé de vous ?

A : Bah si,.... el, si. El si se ocupa pero no me donne l'argent. No me dio. Ni un churro. Rien du tout. C'est un monsieur méchant, méchant. Il a l'argent pero pour moi non, parce que je ne

suis pas mariée avec lui. Mismo, il y avait mon fils, il donnait pas. Mmm. Rien.

D : Et il l'a reconnu ou pas ?

A : Si. Si

D : Mais il ne s'en est pas occupé en fait.

A : Yo viví, yo viví avec lui pero il est très méchant. Yo vivi avec lui y ... il y a, je suis à l'hôpital y dans l'hôpital il y a la dama, la dama que m'aida. Y elle me dit « voilà cette dame elle a besoin de, de une personne qui l'aide. » et il y a l'assistante sociale que me aide y je n'ai pas payé rien à l'hôpital. Elle me da, elle, tous les examenes, y sont gratuits, tout, tout tout

D: Mmm

A : Y... y le jour que j'ai accouché, ma sœur me acompañó. La première sœur qui est venue ici, elle me acompañó à l'hôpital (respire) y je sortis, la assistante sociale me dio papiers porque le papa de mon fils il y a le droit à l'allocation familiale. Y la dama elle le fait tout, seulement que le papa de mon fils elle l'amène à... à l'allocation familiales et lui dit « non ne donne rien, il n'y a pas le droit » Il le dit , il le dit « Ecoutes *Amine*, ella nos va a donar, va a donar des allocations familiales parce que l'assistante sociale elle dit » Il dit « No, no te van a donar rien, c'est pas vrai, tatata, tatata » Et je lui di: « oui et voilà » et il el me dit, toujours il me dit « c'est la falta de vous, yo no queria à vous, que voy a hacer a un enfant avec vous » et toujours c'est la falta de moi et je dis « tant pis » En este moment j'ai trouvé du travail et j'ai commencé à travailler et je l'ai payé à une dame que mon garder mon fils. Yo habitait avec lui avec, avec un estudio qu'il a au métro *Marcadet*,

D : Ah bon ?

A: J'habitais avec le papa de mon fils. Seulement que il ne me donna pas à manger à moi, il ne me donna choses comme ça, il ne me donna autre chose, il me donna rien. Voilà, y...

D : Et avec les autres enfants, non ?

A : Ah les enfants sont au Maroc parce que el divorciadia avec sa femme et sa femme elle est dans un apartamento tout seule, y sa dame elle est partie, les enfants, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle part au Maroc et elle les laisse à la maman de lui. Y le jour que je suis venue à Paris, je le connais il y a six mois que él est divorcé

D : Mmm

A : ça veut dire que el me... el me trouva moi pour parler, pour, parce que cet monsieur

D : Mmm

A : Qu'il y a, il est très triste, avec quatre enfants, la femme elle profitait de lui, sont toujours là-bas. Après je fais mon enfant. Je pensais qu'el dit vrai. Voilà je voulais aider à ta femme et non, non. C'est las, todas las copinas de ma sœur qui me donnaient le linge, pas lui. Je dis « tant pis, que voy a hacer, c'est la falta de moi, c'est la falta de moi, » après j'ai commencé

D : Bah il faut être deux

A : Quoi ?

D : Il faut être deux (rires)

A : Ma sœur, ma sœur elle casi si muere le jour que sabe que yo , que j'attends un bébé. Me dit : « ça se va a pasar Anna difícil, parce que un enfant ici c'est très dur. » yo habitaba en el septimo piso, sept

D: Mmm

A : Y je dis voilà : « que aimé usted yo la soledad » no se pourquoi et voilà. Y voilà Après yo habitait toujours al lugar de mon fils à *Marcadet* avec le papa de mon fils y je travaillais, je travaille, je paye une dame qui me gardais mon fils et c'est moi qui lui achète la nourriture pour mon fils. Y mismo pour moi (respire fort) voilà. Je lui dit au papa de mon fils. Allez va voir à l'allocation familiale » « Non te van a dar rien du tout, no te dan rien du tout » Maintenant il y a des jours que je travaille, il y a des jours que je ne travaille pas. Et de tous razón comment je n'ai pas payé le loyer c'est le papa qui paye l'électricité, le loyer. Yo l'argent que je gagne c'est pour payer mon fils, y por acheter pour moi y

D : Mmm

A : Pour envoyer à ma fille. Voilà. (souffle fort). Un jour, je toujours c'est moi qui achète la nourriture por mon fils, las couchas, la leche tout ça, toujours parce que si je le demande à lui,(tchipe) c'est une catastrophe. Un jour je lui dis: « Amine on va aller, à chercher, à demander à l'allocation familiale, a ver » il me dit « oui il y a trois mois que me donaron l'argent. » Et je dis : « mais pas possible, c'est moi que je fais les courses y, y... vous voulez l'argent » Il me dit « oui, cet argent me ils le donnent porque je travaille, c'est de mon travail que je touche cet argent ». Je dis « ahh » je lui ai parlé à la dame espagnole et je lui ai dit « écoutez, voilà, cet monsieur me dit ça, cet monsieur me fait comme ça, cet monsieur me dit » « Ah Anna te va a tocar un gran jaleo duro avec cet monsieur. Parce que cet monsieur, je connais, sont très difficiles » Je dis « ah, écoutes, ya me metí ahí ». Je pleurais. Qu'est-ce que je. Un jour je suis allée à la Colombie. Mon frère il me dit : « Anna, je voudrais savoir une chose. Le papa de ton fils il donna des fessées tous les jours parce que los arabes tienent fama de mal de taper les... » J'ai dit « non, pero yo toujours me disputo avec lui. C'est un monsieur comme ça, comme ça. El trata las mujeres n'importa como. » ah c'est vrai parce que vous c'est très vieille. Je lui dit oui, voilà. J'ai un ami qui habite le métro *Danube*, que c'est un colombien, (fort aux jeunes ) *Sébastien* la puerta, *Sébastien* la puerta.

C'est un colombien. Et je dis voilà, « (tchipe) no importa, yo voy a, a... El me invita bien ici dans l'après-midi, après six heures je pars, dans le métro, a donde de

JH (nouvel arrivé): bonjour

A : Bonjour.

D : Bonjour

A: C'est un... c'est un colombien qui fait des estudios aqui a ... Il fait des estudios yo no me rappelle pero ... como filoso... no filosofía no, latín o algo así, una carrera. (gros bruit de fond : réglage d'une sono). Toujours, yo, le papa de mon fils il partait à deux heures à travailler.

D : Mmm

A : Yo me prepare y yo me voy, voilà . Je ne voy a restar ici avec cet monsieur. Je ne reste. Il y a une voiture, il y a l'argent. Pour moi et pour mon fils il n'y a pas l'argent. Je dis « voilà, je, je, je...a ver al copain de moi il habite avec beaucoup de colombiens, parce que le loyer... une maison grande comme ici.. al métro *Danube* , ah à côté donde yo, je suis allée à l'école

D : Ah oui

A : Louer, loyer, louer l'appartement il y a une pièce pour él, une pièce grande y una cuisine et une salle à manger. Entonces comme il y a beaucoup de colombiens qui vient y' a pas facile trouver un appartement el en ese moment il y avait cinq colombien qui habitaient à cet appartement, tout le monde va là-bas,là-bas, là-bas, là-bas, là-bas

D : (petit rire)

A : Y il y a des jours il n'y a pas quien me garder le fils et de *Marcadet* je suis allée à *Danube*. Que me le garde, et le week-end lo paso là-bas. Je paso, je parte là-bas. Un jour le papa de mon fils il n'est pas content, que je, que je rentre tard. Je lui dit : « voilà si on n'est pas d'accord ... y... » je lui digo« Ecoutez *Amine*, tout la semaine je travaille, vous avez une voiture, vous ne m'invitez à sortir » Je lui dis « Amine, on va darle una promenade, por exemplo a Noël, on va darle una promenade à mon fils aux Champs Elysées, je lui dis, » voilà. Va, invité a mon fils à una crêpa. » Moi que je l'invite à lui, c'est impossible. Toujours la disputa avec lui. Toujours, la discuta, toujours. Je me dis « Que me donne cet monsieur à moi ? Rien » Il le dit « Anna, yo voy a ser à marier parce que je cherche une personne que me garde les enfants. » Je lui dit « voilà, marriez-vous. Vous pouvez ser marié, vous pouvez ser feliz, vous pouvez partir. D'accord, vous pouvez partir. Voilà.»

D : Mais il ne vous a pas demandé d'être votre femme ?

A : (fort) hein ?

D : Il ne voulait pas vous... se marier avec vous.

A : Parce que la dama española elle me dit un jour, elle me dit, la dame española elle dit: « Ecoutez, » je trouve que je suis une dame buena, gentille, trabajadora. Elle me dit : « allez dis a tu marido de venir ici. Je le voy a lui dire de marier avec toi. Parce que vous n'a pas de nasura, n'assurance, je pourrais tomber avec mon fils

D : Ben oui

A: Y la dame elle dit « pourquoi ne s'est pas marié avec Anna ? Ecoutez Anna n'a pas de papiers. »

Y el le dit ; « Non je ne pas peux me marier avec elle, parce que si elle, yo voy à marier avec elle, c'est elle que va renunciar a la religión de ella. De ella. Y elle devait restar a la religion de moi. Ça c'est la première chose ». Je dis « Non ». Non parce que écoute, la religion de lui c'est très dur. Yo no me interesa. Cet monsieur je....yo, yo no, yo, c'est comme, como una, una faute, parce que je n'es pas bien amoureuse de lui, je ne suis pas intéressée. Yo amor por él no siento, yo prefiero. Deuxième : un jour yo voy a que ma fille vienne ici y avec la religion, avec cet monsieur que son méchant, no yo prefiero restar » me dit la dama. « C'est un homme très difficile, c'est à vous à choisir » Je lui dis « Non, écoutez madame, *Rosa*, elle s'appelait *Rosa, Rosa, Rosa, Rosa*. Cet monsieur si yo voy a ser mariée, écoutez, él fait le ramadan, le jour que el fait, Moi yo voy a resistir à cet homme là cet ramadan, avec tous les choses de là-bas ? non. » « ¿Anna cómo vas continuar a vivir ? » « Como vive tout le monde, pa' adelante, pa' atrás, voilà »

D : (rires silencieux)

A : Je dis « Anna va a souffrir beaucoup » (souffle fort en roulant les lèvres) Ya sufrí avec le, à côté de mon père, de ma mère, de tout mi familia. Toute seule, yo voy a sufrir ? Pues sufro oui. Pero, avec, avec cet monsieur no me interesaba, esta religión no me interesa. No, voilà. Finalement, j'ai trouvé un... una copina de moi , un jour elle me dit « Anna como va ta vida? » Je lui dis : « (souffle fort) mal, me odio ce monsieur, es difícil, tatata, lalala » Je lui dis « oui c'est radino, c'est monsieur (souffle) c'est difficile, el écoutez, la allocation familiale el la prit, el n'est pas capable de la donner à moi. Tous les samedis je lui dis donnez moi l'argent et il me le donne à la poche. Si me voy c'est la vida difícil. » me dit « ¿ Sabes qué Anna ? Il y a un, avocat, vous le paye tous les, si vous voulez l'argent, vous les paye, lo que vous pouvez donar y él cobra seis mil francos. Y vous pouvez que, que ..faire la nationalité de mon fils. » Je lui dis oui, voilà je les d'accord. Como je paye à cet avocat, je lui ai dit « allez, on va » él me accompagne, l'avocat le dit « voilà c'est qui le papa de ton fils ? » J'ai dit : « Il est marocain », il me dit : « Ouhhh, c'est difficile, c'est difficile. Yo voy à demander si ça c'est facile » « ouhh Dios moi !, cómo voy a hacer ? » Finalement, je l'ai dit al papa de mon fils « écoutes je... je n'ai pas content, écoutez je vais besoin de mes papiers » il dit « voilà si vous voulez l'histoire des papiers c'est vous qui allez payer l'avocat. Moi je ne paye rien », « et vous pouvez me prêter l'argent » « oui pero vous payer à moi » Trabajé como una salvaje y yo pagué l'avocat. Y le papa de mon fils me preto l'argent y yo le pagué une partie à l'avocat. Le papa de mon fils me preto un petit peu pour donner à lui la première fois

D : Mmm

A : Y tous les... une année, je l'ai payé à l'avocat. Je ne l'ai, je ne l'ai, ça veut dire, je l'ai payé à l'avocat. Y je suis allée à la, à la, à la mairie. Y je suis allée avec autre avocat, yo, yo, yo obtenu (fort)

D : Si

A: La nationalité, bon y la carta de séjour. Parce que j'ai payé un avocat (rire) pero la historia grande de moi, la histoire de moi c'est grande. Yo sufrí beaucoup. Après, voilà, il y a la nationalité, il y a la carte de séjour. Après il y a mon fils n'est pas facile d'aller à l'école, parce que écoutes : dans la journée je travaille, je n'ai pas le temps, tous les classes ils sont dans le soir, et tous les soirs le papa de mon fils il va al... al bridge, à travailler, parce que le papa de mon fils il travaille là-bas tous les soirs? Il fait le... il y a un cocinero qui fait à manger, il y a



cet, cet clou, c'est un club. C'est un club de personnes vieux, vieux, vieux, qui va là-bas, tous les jours, donne à manger veinte a cuarenta personas, dix-huit, ça veut dire que le papa de mon fils toujours il arrive à une heure de le matin, minuit, onze heures

D : Ah oui

A : Onze heures et demie. Ça veut dire qui me va à garder ?

D : Mmm

A : C'est pour ça que je suis allée tard à apprendre le français.

D : Ah pour apprendre le français, ben oui c'était pas facile

A : Pero avec le mariage me dit « yo voy a hacer Anna », je lui dis « voilà, écoutez d'accord ». Un jour il me ... c'est le papa de mon fils il me parle pas, il ne dit rien, un jour je suis fâchée avec lui, je lui dis « *Amine* écoutez, vous acheter une maison ? » Il me dit « oui, je voudrais acheter une maison et je voudrais que ma filla vienne rapidement et je viens d'avoir des problèmes parce que si j'achète esta maison no me le van a dar tel jour. » « Ecoutez *Amine*, qu'est-ce que vous pouvez faire, amenez les enfants ici qu'ils viennent manger ici et dans la journée y vous demanda si y peuvent dormir dans le club » oui c'est comme ça, je l'aidais beaucoup. Après il achète la mais; Bah! El ya habia comprado solamente le faltaba les papiers tatata. Un jour il me dit « Anna on va conocer la maison à *Malakoff*. Me digo on va vivir ici. » J'ai dit non, je pleurais. J'ai dit non je vivre ici, non, me laisse aller. Al quatre rue de .... j'ai vu *Monsieur Germain* que es el propietario, « vous me payer un loyer » et je suis obligée à payer un loyer à lui de ciento cincuenta mil quinientos, mil quinientos ? Mil quinientos francos

D : francos

A : Yo le he pagado. Yo le he parlé a la española y me dijo no es justo. Je dis « Yo soy madame *Rosa*, il y a deux, deux sueldos » El travaille dans la journée, el commence un travail a las seis de la mañana y , à *Argenteuil* y en una empresa de ...de repuestos, de carros, repuestos, tornillos, como se dice ?

D: No sé

A : Repuestos de caros. Repuestos. Por ejemplo il y a une voiture...

D : Oui

A : Il manque un truc de là-bas y vous l'achète la...

D : Ah oui des pièces détachées

A : Oui, des pièces, c'est una fábrica de , y él travaille, el travaille dans la journée el gagne, el gange, el travaille hasta quatre heures et demie. Et après el quitte le travail et el va immédiatement travailler dans le club. El gana deux loyers. Pero radino con el solo. Por moi un jour

D : Et donc lui il était allé vivre dans sa maison neuve, c'est ça ?

A : Hein ?

D : Lui est parti vivre dans sa maison et vous êtes restée avec votre fils

A : Et les amené les enfants. Je l'ai dit. Je suis gentil avec lui. Je l'ai dit. Il est très triste parcequ'il voudrait que les enfants viennent ici parce que il y a une filla qui est née ici. Tous les enfants sont nés ici. Il y a sa, sa filla aquella la très grande

D : On peut fermer la porte à cause de la musique, j'ai peur que ça n'entende, c'est possible? (bruits de pas) reste. Comme ça on entendra mieux là dessus c'est pour ça.

A: Le papa de mon fils, il y a des problèmes. Il achète la maison, n'est pas donné, n'est pas donné

D : Mmm

A : Y el es triste je lui dit « *Amine* vous voulez que, que, qu'est-ce qu'il y a comme problèmes ? » Il m'a dit : « Ecoutes ma filla va faire les 18 ans cette année y elle n'y a pas le droit. Si elle vient à Paris avant de 18, il y a la... loi à la nationalité francesa. Y sinon il y a ma filla y un fils de, y un garçon qui va perdre la nacionalidad » Je lui ai dit « Allez tu viens et vous les

amène à la maison. Je fais à manger, vous achète y dans la nuit vous les amène a dormir al club. » Dans la semana el, viene , tous les jours il habite à la maison de moi, parce que c'est moi qui l'habite là, lui il est marié. Sa femma ne pas pouvait venir y ils sont restés à la maison avec moi. Je les fais à manger, je partais travailler y, y je les fait à manger. Y sont restés trois mois avec moi. Après que... ya...él achète la maison et tout ça, sont partis y el me dit « on va à *Malakoff* à connaître la maison que on va a vivre aussi » il acheté une maison de deux plantas. La primera de él y sa femme, y la deuxième il y a otra cuisina, y moi por vivre là-bas je lui dit « non. Ecoutes, ça c'est non » (respire)

D: Ah parce qu'il voulait qu'il y ait sa femme aussi ?

A : Oui ! El voudrait que sa femme elle va venir dans une année et que j'habite aussi avec, avec, avec...

D : Avec elle ?

A : Avec elle (inspire) je lui ai dit non

D : Ah j'avais pas compris

A : Voilà, je pleurais beaucoup. El n'est pas d'accord parce que tous les enfants sont dans le, dans la..dans le

D : Au revoir (aux jeunes qui s'en vont)

J : Au revoir

A : Son dans la voiture, son dans les voitures et el n'est pas d'accord que je pleure, après el vient à la maison. Dans la rue el dit aux enfants « hola on va acheter le pain » après il me parle il me dit « pourquoi vous n'allez pas là-bas avec nous? » Je lui dis « non écoutes, j'habites avec vous » et un jour je lui ai dis d'amener une paire de chaussettes y vous vouliez l'argent

D : Au revoir

A : Chuchotements : ciao, ciao (*bruits de pas, elle a été les raccompagner à la porte*) Comme ils sont avec moi je l'ai dit « écoutez, si vous êtes toujours à Paris, je n'ai pas pouvoir manger un pain comme ça. Mas qu'il y a quatre enfants. Qu'est-ce que je fais ? Je reste par terre et je mange, vous savez le pain qui sort là par terre ? ¿ Comprendes español si yo le hablo ?

D : Si quizás

A : Yo cojo un pan (*en prend un pour de vrai*) Hay un baguette

D : Un pan

A : Un pan, un baguette, je vais le dire comme ça

D : Si

A : Ecoutez, je prends un baguette, no ça c'est une baguette, et je le fais comme ça et il y a beaucoup de miettes qui sortent comme ça

D: Des miettes

A Voilà. (parle très lentement en articulant) Si yo digo vivre avec vous y vous y yo ne pas pouvoir le pain avec lui, avec vous, avec quatre enfants. Qu'est-ce que vous voulez que je fais ? Que yo

D : A manger des miettes

A : « Que yo sea, de bajo de la tabla y yo mange las arenas del pan c'est ça que vous chercha de moi? No. » Yo pleurais , mon fils il va partir avec moi. (*commence à être très émue*)

D : ( très doucement) Hay que cerrar la puerta hein

A : (*crie qqc d'inaudible à son fils*) Ya vamos a la pieza à côté

D : Si (*installation dans la pièce libérée par le couple de jeunes qui est parti il y a peu de temps*)

A : Prendo la luz o así ?

D : Non c'est pas la peine

A : El papa de mon fils il me dit : « Ecoutez Anna, vous venez a vivre avec moi à *Malakoff* » Je l'ai dit « Non, je n'ai pas envie, je n'ai pas, yo no voy habitar avec vous à *Malakoff* » « Mais

pourquoi? » Je lui ai dit « no ». Ah non, no sommes parlé dans ... dans la voiture

D : Oui

A: Lui et moi. Et je lui ai dit : « Non *Amine*. Un jour je l'ai dit que je n'ai pas l'argent pour acheter une chaussure. Et vous ne m'avez pas donné *Amine*. Vous voulez l'argent. Ecoutez yo con esta barriga, me dit « C'est la falta de vous » « c'est qui qui te dit. Y yo « je m'ai trouvé tout seule ici. Je suis née à la campagne, *Amine*, je suis née à la campagna, je n'ai une école je n'ai pas pu aller beaucoup, yo completamente soy una idiot. » Je l'ai dit « soy una idiota » écoutez, ma sœur *Mercedes* vient de la Colombie, elle parle le francés, elle sait defiende, et moi non. Pourquoi ? A cause de vous *Amine*. Usted nunca me colabora en nada. Deuxième, mi hermana ( nom de la deuxième sœur) viene, elle parla bien le français. elle se débrouille, et moi non » Je pleurais, je lui ai dit « Voilà *Amine* no es justo, je ne habite pas » « Mon fils va partir avec moi y él va vivir avec moi » y yo le dit « No, (lève la voix) no va partir avec vous, y él no va partir y él va rester avec moi. » il me dit « oui, ton, mon fils va rester. Vous pouvez aller a ver à ton fils cuando vous voulez. » je lui ai dit (plus fort) « Non y non. Y yo voy a restar en esa maison. Sabe que Juan ? no voy a vivir y yo voy a ir a donde una asistenta social y le voy a contar (plus fort) todo lo que usted a hecho conmigo » Me dijo: « No, no, no, si comienza a enmierdame, pues mierda va haber » y yo : « mierda va haber, porque *Amine* usted no ha sido justo conmigo, vous n'êtes pas juste avec moi », « y sabe que mi hijo, si mon fils il va partir et vous aller le voir et juste le jour que vous savez que » . A moi et à mon fils, usted los va a ver debajo de los rieles de un metro, sabe ? ahi nos va a ver

D : Mmm

A : Ahí nos va a ver a los dos. Pero yo no parto, yo no parto, yo va rester aqui en el apartamento. Yo no tengo, je n'ai pas d'argent. Je l'ai dit. Bah ! Yo voy a restar. Yo sabía que él, il a l'argent, seulement que pour moi et mon fils y 'a pas l'argent. Je lui ai dit « non, yo vais a restar » Je commençais à travailler, yo voy a ver si yo puedo pagar el argent yo se lo pagó. Finalmente el... finalmente me laisse et el me dit que je paye le loyer. Yo dans le mois je ne l'ai pas payé je n'ai pas d'argent parce que, je commençais, je , je n'ai , je ne gagne pas beaucoup.

D : Mmm

A : C'est le mois de septembre. Le mois d'août, tout le monde part, je n'ai pas, je ne pas...en ce moment je ne travaille pas déclaré, qui, cómo voy à travailler déclaré ?

D : Mmm

A : Moi je n'ai pas d'argent. Je l'ai dit je n'ai pas d'argent. J'attends que les prochain samedi vous me donnez l'argent, pour... Me dit « Je l'ai déjà dit à vous que je voy à prendre à mon fils, voilà » Je l'ai téléphoné et je l'a menacé, je lui ai dit « *Amine*, *Amine* si vous ne me donnez rien je parle à l'assistante sociale » « No importa » me dit « C'est vous qui va a perdre porque » J'ai dit « Je ne pense pas parce que vous il y a beaucoup d'enfants et ils sont seuls là-bas. ». Finalmente el est rentré y él me donne l'argent. Voilà. Y finalmente, finalmente, je commençais à travailler. En este momento il y a un Dieu. Il y a ma sœur qui me dit : « Anna il y a un travail pour vous dans la maison que je travaille » me dit. « il y a un travail pour vous est-ce que vous le interesa ? » Je lui dit oui. Il y a una, una...dama que je la trouve toujours en el marché y me dit « voilà je dors à *Bastille* est-ce que le interesa la dama elle donna mil euros ? Mil francos todos los meses por le travail seis horas a la semana » « d'accord » Il y a la, la dama de la porte de Champerret avec qui je travaillais, je travaillais avec la dame sin papiers

D : Mmm

A : y je l. je l'ai parlé à la dama, je lui ai dit : « Madame je pense je vais à quitar le travail parce que j'ai trouvé travail déclaré. » Mais la dama « Ah non Anna, vous pouvez, je la déclare. Vous avez besoin ? je lui dis oui. En ese moment si il y a un dieu que me, me.. Que lo trouvé. Y en este moment comencé a trabajar, combien de euros, de francos je ganaba ? ...nueve mil francos.

D : Oh bien

A : Entonces yo comencé, yo pagué el loyer a él que me cobraba. Mil quinientos y yo se los pagaba, tenga, tenga. Finalmente como yo lo, yo le dice, yo lo parlé y je l'ai dit « si vous ne me laissez à mon fils yo me mato. » Il me laisse tranquille. Y pero, toujours estuve avec mon fils, toujours, toujours. Voilà el parti à Malakoff. Yo dis « je suis contente tout seule ». Y je lui ai donné todo à mon fils, quelque fois el venir mais ne m'a donné argent, da igual « tant pis ». Si, bueno, ya, yo.. ya yo pasé lo difícil, lo.... lo fácil ça c'est. Après mon fils comenzó a ir à l'école un demie journée.

D : Mmm

A : El alcade de aqui, le maire del barrio, que si je ne travaille pas déclaré, je n'ai pas la... droit que mon fils vaya a... la escue...En ese moment, avant je paya une dama qui le chercha à midi

D : Mmm

A : En ese moment, il ya, je suis allée à la, à la alcaldía, cómo se dice ? À manger à la cantina, igual, igual, y ...voilà y tous les quinze jours il l'amène à Malakoff. Y un moment il dit mon fils : « Non je ne pas d'accord partir là-bas, maman » Je lui dit voilà : « C'est vous que va, a ver les choses. » Il me dit « maman , écoutez maman, je sais que vous êtes ma pauvre, je l'ai dit à vous maman donnez une chaussure, une chaussure de marca y vous, je sais que j'attends beaucoup, vous me les donna. J'attends une chemisa de marca y vous me lo donna. Papa il y a l'argent y jamais se ocupa de moi » Et c'est vrai que mon fils il, il ne s'occupe beaucoup le papa. Y ...il ya ...ss, je pense que ss, quatre ans, quatre ans, que mon fils... il trouve un travail

D : Mmm

A: Pour travailler. Y mon fils il a besoin d'une voiture. Et je n'ai pas d'argent parce que en ese moment je viens de venir à vivre ici. Il y a un année que j'habite ici, je paye un loyer très cher et je peux pas la payer . *Amine*, je suis allée voir le papa de mon fils et je lui ai dit si el pouvait prêter l'argent pour que mon fils passe el servicio, el..

D : Le permis

A : Le permis de conduire. Il me dit : « Ah, non,non, non. Il y a vingt jours que je suis allé à ton maison et je lui ai donné cinquante euros à ton fils. » Y yo le digo « Yo creo *Amine* que eso no arriva pour payer el permiso de conduire « Il m'a dit de toutes façons je viens à demander, c'est combien, y yo le ... yo si... et yo je dis « Ecoutez, *Amine*, solamente yo le pido ça » Yo en este momento, yo no arrive à payer ça à *Sébastien* parce que je paye le loyer. C'est dans les prix Je le paye à mon fils une école privé, je paye la carta, je le donne à manger y je ne arrivo, vous savez que je dois payer à la Colombie. Y j'en arrivo, *Amine*. Il me dit je l'appeler. Y él no me pas appeler. Mon fils il voudrait partir de vacances et il me dit « maman vous me va a donar de l'argent pour les vacances » Je lui dis « Ecoutes je n'ai pas d'argent ni pour les vacances ni pour moi, mon fils, maman. Il y a longtemps que je n'ai pris des vacances » je lui dis. « Sébastien moi aussi je travaille, je n'ai pas l'argent. » Nous sommes allés à *Malakoff*, pour dire si él nos donna, si el pouvait prêter l'argent pour mon fils

D : Mmm

A : Le cosa conduire, para decir trois, el pouvait travailler, parce que mon fils il adore la informatica il y a le garçon qu'il y a alli (me parle du jeune homme de la pièce voisine), le grand, sa....., la sœur del...

D : del garçon

A : Del garçon. Lui dit qu'il y a du travail como una sociedad, pour faire...por arreglar ordinadores. Pero mon fils il a besoin d'une voiture pour conduire parce que vous savez si vous devez arreglar a una empresa à Courbevoie...

D : Ah bah oui

A : Tatata. Voilà, je suis allée y el me dit voilà yo voy a ver, je vous l'appeler dans la semana. El n'a pas appelé. Mon fils nous sommes allés et il a acheté la deuxième maison à

Malakoff, c'est une maison de trois plantas. Très, très, très jolie, très jolie, yo no soy, je ne suis pas enviosa, pero yo he dicho yo demande de l'argent pour mon fils pas pour moi. Je pouvais travailler. Je demande pour mon fils. Nous sommes allés, la maison est très neuf y ya ça veut dire que c'est la deuxième maison qu'il achète à Malakoff

D : Mmm

A : Grande et jolie et tout ça. Nous sommes sortis de là-bas et mon fils dit : « Maman papa me donne l'argent pour les vacances ? » Et je lui dit « su papa no me donne rien » Y mon fils resté comme ça. Y je sentis froid dans tout le corps. Et je dis (tchipe) Je n'ai pas de chance dans la vida pourquoi ? je fais este hijo avec cet monsieur. Pourquoi ? Je ne sais pourquoi. Je dis « Ecoutes Sébastien) il y a l'argent d'une dame, que yo, una copina de moi, elle prête l'argent y yo, pas beaucoup y son ya quatre cent euros de la dama. Il me dit « Maman, Ecoute, donnez l'argent , que seulement, si vous me donna cien euros, bah » Je lui dit d'accord on va. Je dis «Sébastien una cosa, demain vous m'emmenez à travailler, je te donne l'argent Sébastien. Le jour que vous travailles, vous pensez que il y a une mama qui existe et vous la aider. » Me dit « Tranquila mamá, je sais ça, mama, je sais que un jour je voy à travailler et je voy a, aa, a,a ...»

D : A dar

A : A, yo le voy a donar. Il y a un copain de Sébastien, su papa travaille en Belgique. Y dans le week-end, él viene a Paris y l'appartement, ça veut dire c'est un appartement que le dono le travail

D : Mmm

A : Travaille en Belgique. Le week-end reste à l'appartement tout seul. Comme c'est les vacances, le monsieur a pris une semaine de vacances

D : Mmm

A : Y le presto l'appartement, ça veut dire que si, si mon files parte, seulement il achète le billet

D : Mmm

A : Y la nourriture, entre... tout pour manger. Et voilà je l'ai donné. Je lui ai donné cien euros et il est parti. Voilà. Mon fils il est parti par là-bas et il ne dit rien. Pobre hijo !. Voilà. Après il y a des...dos sobrinas, des nièces que se dice ?

D : si

A : A España, il y a las, las... il adore beaucoup à Sébastien pas como fiancé sino como la familia, elle l'adore, elle me dit « Sébastien travaille ? » Je lui dis« Non Sébastien ne travaille pas » « Dis à Sébastien de venir ici » Il fume beaucoup. « Dis à Sébastien de venir ici, y fuma. Yo le voy a quitar les copains y le voy a quitar les cigarettes. Et il va trouver du travail ici. Voilà mon fils trouve beaucoup de travail. Qu'est-ce c'est passé ? El est parti y el es perdió la carta, la carta...

D : A España ?

A : Ici, el perdio la carte de séjour et el est parti avec le passeport y personne le dono travail avec le passeport, tenia que tener la carta de

D : ah bah oui

A : Y la perdio porque tiene la nationalité française et il parle el español, el parle el inglés et el parle le francés, ça veut qu'il est facile de trouver un travail mais pas trouvé. Mais finalemente trouvo travail en una... en un parc de recreacion. Y el travaille le samedi de, de, de desde la tarde, desde la una de l'après-midi hasta onze heures y él se ganó allá se ganaba, se ganaba por mes como.. Combien de francos se gana ? (silence cherche) Ay como mil francos.( silence, cherche encore)

D : Eso no importa

A : Bueno, el comenza à gagner l'argent, un jour il me dit « Maman j'en ai marre, Je, je, j'en ai marre del travail ici, je rentre à Paris. » Je lui ai dit « D'accord Sébastien, d'accord Sébastien »

je le dis à ma sœur qui travaille dans l'hôtel

D : C'était en Espagne ?

A : Si el sale España y el me dit qu'el vient ici

D : Revient ici, ouais

A : El va rentrer ici. Il me dit « Maman je rentre » Je lui dit « Ecoutes Sébastien, comment on va faire pour les amis ? » En ese moment c'est la chambre de mon fils ici

D : Ah d'accord

A : Entonces Il me dit « non maman, sabes que ?, on va changer. Vous dormez ici (désigne la chambre où nous parlons) y je rentre là-bas (désigne la pièce à l'extrémité de l'appartement) y así les amis no saben que je suis à la maison y no me van a embetar mama. Este tranquilo que yo me porto bien yo va a finir les études. »

D : Parce que les amis vous....

A : Non parce que si Sébastien est ici( montre la chambre et particulièrement la fenêtre) el va a ver les amis, voir la télé allumée et va dire Sébastien il est là, parce que, ça c'est la chambre de Sébastien. Y no van a ver entonces si el est là-bas, les amis viennent je dis « non Sébastien n'est pas là. » ils partent. Parce que toujours je dis « Sébastien, Ecoute, c'est les amis, et pour les amis vous ne faites rien. Tu es calme vous pouvez faire les estudios. Regarde, moi, je n'ai toujours . Je lui dis Sébastien vous pouvoir travailler a tener este, ça veut dire la corbata.

D : Oui

A : Ecoutez la vida de moi. Je travaille à gauche y à droite. Je travaille à Place d'Italie, je travaille à gare du Nord, je travaille al métro Jasmin, je travaille al métro Renelag

D : Ranelagh

A : Si, je travaille, à gauche et à droite. Je fais des boulots le soir. Je travaille beaucoup. Ecoute Sébastien je ne voudrais que vous fait ça, que no fait le travail de moi.

D :Mmm

A : No es, no es... desagradable, no es agradable tampoco es desagradable pero es un trabajo que no tiene, fin, de ahí no sale. « Oui écoutez maman, ne vous inquiétez pas, oui ben moi je voy à finir les études. » il y a ma sœur qui travaille dans un hôtel, il est colombienne, c'est le responsable de l'hôtel, Mercedes parle, tristement le dit « Ecoutez, écoutez Bernardo je suis triste, Mercedes, Sébastien va venir et je n'ai pas d'accord que Sébastien vienne, parce que les amis ils le va à voir. A cause de les amis, Sébastien, no va à finir les estudios » y Mercedes, entre Bernado dit « No dis à Sébastien de venir et il va commencer à travailler à la cafétéria y de toutes façons je ne pense pas que Sébastien sea capable de la cafeteria. » Finalmente Sébastien est venu et il travaille deux années à la cafétéria. Y como toujours je lui dis, voilà un jour il vient « Non, maman, finalement je quite le travail ». Je lui dis « pourquoi ? » Il me dit « non mama, finalement yo voy a estudiar »

Ah ! (très fort) et un jour, je ne l'ai pas parlé, je n'ai pas fini. Un jour le papa de mon fils il est venu ici. Il y a mon fils qui est parti à España il est ici et il me dit « Ecoutez porque Sébastien est pari à España et il ne me parle pas ? » Je lui dis « Vous savez pourquoi ? Vous savez ce que me dit Sébastien. Sébastien me dit pourquoi j'ai choisi un papa comme vous. » Comme ça, le papa de mon fils. Et un jour j'ai l'ai dit « Sébastien, voy a decir a tu papa de venir ici » Sébastien il me dit « Qu'est-ce qu'il va à venir faire ici ? Qu'est-ce qu'il cherche à venir ici ? Rien du tout. » Il y a trois années qu'il ne téléphone à son papa, y el no veut.

D : Et avec le papa de votre fille, il l'a reconnue sa fille ou pas ?

A : Non, il l'a pas reconnue. Il y a trois années que mon fils, ma filla, toujours elle est inquiète, elle dit moi je suis inquieta de saber c'est qui cet monsieur. Yo lo dit « Non,non, non n'est pas la peine, c'est un monsieur, c'est très radine avec vous. El prometio que me le donaba la lait, le donaba tout à vous, pas à moi. Y un jour, ma fille, il y a, elle cherche des personnes. Elle est partie. Y elle le connaît. Pero no le dona rien du tout. Rien du tout.

D : Ah mais elle sait qui c'est.

A : Il y a, si, il y a trois années qu'elle est allée et elle le connaît y c'est tout. Y elle rentre à la maison. Y elle, ya no, ya no, dice que ya no, qu'elle ne trouva rien du tout avec lui. Que... que ya no lo reconoce como un papa, que ya lo dice, por su nombre, et un jour. Quelques fois elle l'a appelé et el a dit « quel jour vous allez me dire papa ? » et elle le dice« ça va a ser très difficile je dire papa à vous » (respire)

D : Mmmm. Et lui il a jamais cherché à retrouver sa fille ni rien ?

A : Non

D : Et au moment où vous avez été enceinte il ne voulait pas du tout la reconnaître ni rien.

A : Le jour que je suis enceinte, je lui dis « Ecoutez j'attends un bebe de vous. « Il me dit : « Allez, cherchez le un padre, parce que yo no le voy a ser. Je ne suis pas le papa de ce fils que vous attend»

D : Et pourquoi il a dit ça ?

A : Parce que à la Colombie les hombres son machistas como los árabes. Machistas. El voudrait si el, tous les hommes à la Colombie, el....son como se dice, dragan les femmes. Dragan y tatata

D : Ouais

A : Y le jour que la dame está comme ça (montre un gros ventre). Salga, laisse la ,la... fiancée de ellos, no, la laisse.

D : Et... ah, oui, et personne ne pouvait lui imposer de .. de se parier avec vous ou de reconnaître l'enfant, c'était pas possible ?

A : Non. Y a la Colombie es difcil. Vous êtes, vous, il y a une femme, c'est difcil que una personne soit mariée avec vous, non. No es como aqui, los franceses que son, son simples , son

D : Mmm

A : Ellos no miran el passé, à la Colombie si una dama no es virgen, no vale nada como los árabes. No vale nada. Y son très machistas los hombres en Colombie.

D : Ah c'est pour ça qu'il n'a pas voulu ...rester avec vous ?

A : Si.

D : Ah c'est pas parce qu'il était marié ou autre chose.

A : Non, el dit que non. Que no, que no. Por que ya tenia, porque ya.... yo habia hecho el amor avec lui sin ser marié. Son así les colombiens. Son así.

D : C'est pour cette raison ?

A : Si. Si

D : Ah c'est pas parce que vous vous étiez disputé ni rien ?

A : Si,si. Comme ça, les colombiens son así. Usted tiene... un fils avec .. un.. en couchant avec un colombien y hasta ce jour c'est la copina de lui. O sea, ya la, solamente la utilizan à vous pour dormir avec vous pero no a pensar yo coucho avec cette dama y yo voy a ser marié. Ça non. Non. No existe en Colombie. Son muy machos los hombres en la Colombie.

D : Et alors lorsque vous avez été après chez cette femme où vous avez eu le problème avec le, avec son mari c'est la même chose en fait, lui voulait se servir de vous. Et comment ça se fait que c'est la femme qui vous a dit de partir ? Parce que là aussi c'était pas de votre faute.

A : Cual famma ?

D : Celle chez qui vous travailliez, vous m'aviez dit en Colombie, vous avez été chez plusieurs, celle où il y avait la petite fille qui était très méchante avec votre fill et après vous avez été dans une autre famille

A : Oui

D : Où il y avait un monsieur... qui avait essayé justement de coucher avec vous

A : Si

D : Et finalement c'est sa femme qui vous a dit de partir

A : Ouais

D: Mais là c'était pas juste non plus, enfin je sais pas mais... pourquoi elle vous a dit ça elle ?

A : Parce que...

D : C'était pour vous qu'elle a fait ça ou c'était pour elle ?

A : Non parce que sa, sa....cet monsieur il a une voiture y el es très..., es très, Cómo se dice ? El no es. Un monsieur gentil. Comme je travaille à la maison de él, entonces tous les week-ends, por ejemplo, tous les dimanches, el me dit : « Anna on va partir demain à ----- . Yo habitais à una villa froid, froid, froid. Y à ----- c'est une ville très chaud. Que dans deux heures on va là-bas, il y a une piscina, il y a une carta pour rentrer y el no paye rien. El pouvait rentrer avec sa carta avec sa fama, sa filla moi y ma filla. Y el, je pense que la dama elle n'est pas content, parce que la dama toujours qu'elle part avec su marido, elle invita une sœur de elle, de la dama.

D : Ahh

A : Entonces, como il n'y a pas la place à la voiture, toujours el m'invita à moi. Y ya va , el part. ,Y une fois el invita sœur, autre jour, invita autre sœur, autre jour invita un frère. Entonces en el moment que je suis là-bas, el ya no invita la familia. Y la dama elle pense que cet monsieur il est amoureuse de moi.

D: Ah

A : Y jamais, non. Non a mi no me interesa, parce que yo jamais dans la vida, ya no me intereso aux monsieurs comprometidos.

D : Mm

A: No, no, no, no, para nada. Y cette dama, entonces, la dama il y a un bébé. Non. S'il y a un bébé o enceinta y cet monsieur il est en train de regarder, il est en train de faire la visita a la mama. Y la dama fait la visita à sa maman de el. Le monsieur à la dama, la dama al monsieur. Compris ?

D :Oui

A : Y el como, el quitto la maison de la mama, très tard, elle ne l'a pas cherché. El dormait là-bas. El est venu à la maison y el había tomado el alcohol. Y el me, el me ...me chercha por je couchais. Y je lui dis « non, non, non, non, non,non,non,non, non, non »

D : Mmmm

A : Je lui dis « demain yo voy a decir a ...a

D : A su mujer

A : à sa femme, lo que vous me fait. Y me dit, y el no me dit rien parce que no, no, no, no ... el estaba borracho. Y la dama est venu por la mañana y me dit « Anna que hora es venido Alfredo ? » Yo le di « don Alfredo es venido a tal hora y yo le di, yo le di, el est venu borracho » Y se ha quitado todo lo, tous les, tous les

D : vestidos

A : Y el voulait coucher avec moi. ». Y elle me dit: « c'est vrai ? » et l'a appelé au travail y le dit : « Alfredo, hagame el favor de venir », il l'a appelé y Don Alfredo me digo, « vous savez quoi Anna , c'est mieux que » y ella m'a dit « quittez la maison » y me, me .... me chercho una, una boite así, y yo metí tout y yo partí. Y me dit la dame : « quittez la maison, je ne, yo no, je ne... pas d'histoires » y yo le dis « Ecoutez yo le voy a dire lo que... y lo va a dire.. Don Fernando c'est...usted vino bourré y usted me buscaba a mi. Y yo le dis à la dama, « je ne fais rien, je ne fais rien. » Je pleurais, je le dis

Il m'a dit « Non, non, non, quite, quite, c'est mieux que tu quites la maison, parta, parta d'ici. » et je suis partie.

D : Et ils vous ont donné de l'argent pour ça ou pas?

A : Por, por que je travaillais la dama elle dit « Ecoutez yo le voy a payer le loyer, yo voy a payer le billet » por que yo cherche la villa de moi y elle me paya le billet y elle me laissa à, à la terminal del bus, y mete la valise al bus y elle me dit dans deux mois, dans un mois et un jour je lui envié l'argent y voilà y je suis partie, je lui ai parlé à ma sœur y elle me dit elle ya



ne me pas envoyer l'argent.

D : Ah bon ?

A : Non. Pues, en ese moment, moi même je n'ai pas d'argent. Cómo voy a hacer ? C'est ma soeur qui me donne tout à moi. L'autre soeur que me dona con la filla. Y yo ...sabe yo me en aller le week-end pour travailler, beaucoup de problemas, tu vois. Y je dis Mmm, yo la voy a telefonar. Y yo la telefone a la, a su bureau, ya le telefone al bureau. Je lui dis « Ecoutez doña----, me puede donar el argent parce que je n'ai pas beaucoup d'argent ». Elle me dit « Ah ne vous inquiétez pas yo le envio l'argent » Et finalement me envoyé l'argent .Après je reste a donde mi hermana, yo je pleure parce que je ne vais pas pouvoir estar tranquile, avec le fils de ma soeur, toujours il fait pleurer à ma fille. Toujours la fait pleurer. Et ma soeur elle travaille elle fait la, les vestes, comme ça, y toujours je fais les... bordado, usted sabe ? bordado

D : oui les broderies

A : Voilà y yo fais ça y se rentra à la maison parce que le garçon de ma fille, il y a je pense que 14 ans

D : Ah, oui, ah oui il était beaucoup plus grand

A : Jeune, très jeune y si yo le decía « no la molesta » Y ma filla, por tout pleure, por tout. Il le fait comme ça, il le fait comme ça. Le decía « mona<sup>1256</sup> » porque era mona, le decía « una mona lavada », (prend une voix qui pleure)« No me digas eso » El problema, ma soeur me dijo, no, ella no me dijo de quitar la maison, parce qu'elle a besoin de moi parce qu'il y a beaucoup de travail por

D : Mmm

A : Y je l'ai parlé a otra soeur, je lui ai dit « Je ne peux pas travailler, Bernardo toujours embête à » « No il y a aucun problema, je l'amène avec moi elle peut vivre avec moi » Y là-bas elle habita ma filla habite avec como una princesa porque ma soeur elle, elle fait la costura et elle toujours les faisait des vestidos très jolis à ma filla

D : Ahh

A: Pero moi je souffre parce que c'est très, ma filla est très loin de moi. Y je ne pas ir dans la semana parce qu'il y a beaucoup de travail. Je ne pas pouver aller parce que c'est très loin, il y a beaucoup de chaleur dans la journée Y, y dans la nuit je suis très... como yo sacrifico los ojos, ça veut dire que si dans la nuit, ça veut dire que yo si à sept heures je pars a ver à ma filla

D : mmm

A : A l'autre jour j'ai le mal de los, de , de ici (silence) Son... es una vida très dure

D : Oui je vois ça

A : Et maintenant je suis calme. Maintenant je suis calme, je travaille, pero mas no, como son problema. Como se termina un problema, y sigue el deuxième problema. Il y a.... tout la. Dans le moment que je commençais à travailler il y a mon patron qui me déclare avec l'URSSAF

D: Oui avec l'URSSAF, oui

A : Je travaille avec... bueno je travaille à gauche et à droite toujours avec la chance, c'est facile. Y cetta dama c'est la dama avec qui je fais toujours beaucoup de...d'heures avec elle. Voilà. Toujours il y a des problema de la dama. Ma première donne a mi la fiche de paye. Voilà. Un jour elle me dit « Anna, yo la voy à déclarer avec chèque employé service » Je le dis « Ah, non,non,non, non, non. Avec le chèque emploi service je ne suis pas d'accord parce que le chèque employé servicio n'a pas le droit à des vacances me dit » « Non, je les paye les vacances » y que el me pagaba, que no me inquietara, que todo era, que trabaja, que ya me iba a pagar las vacaciones y que nada cambiaria y que, que, voilà

D : Mmm

A : Je dis , d'accord. Je travaille. Il y a deux années, je suis partie à la Colombie, je rentrais y

---

<sup>1256</sup> Mona, en Colombie est un mot utilisé pour parler de quelqu'un qui est blonde

el me payait, sin problema, como de habitude, todos los años je suis habituée à qu'il me paye cinq semanas de vacaciones. Voilà je dis bien. Il y a une année que, que... elle rentra el mois de septembre y me dit « Anna on va, on va faire les comptes » Ah je l'ai dit « ah bahn l'agenda à la maison » il « d'accord » bon j'ai amené l'agenda et je l'ai dit « ah, combien on va faire la compta, il y a la, la et la » Entonces je fais la compta. Il me dit « ah non , vous me dois de l'argent à moi parce que les donné beaucoup. » je lui dis « Non écoutez, normal es lo que yo sé, no » y yo dis : « on va faire les comptes » Y el me dit « No es que yo, yo, avec les chèques employé servicio, estan incluido les vacances » Je lui dis « Non ça no me fait rien à moi, non, no,no yo señor, yo quito le travail. Yo lo quito » Parce que avec le chèque employé servicio, je n'ai pas. Il me dit « Ecoutez, quand même, il y a une chose, on va faire comme ça, je suis d'accord » El problema c'est que le mois de décembre il partait deux semanas de vacances

D : Mmm

A : Le mois de février, s'il y a des vacances il partait deux mois. Le mois de avril il partait quinze jours et...Mmm quelque fois elle part parce que son mari est médecin y une jour elles est parti pour vingt jours à.. à la China

D : Mmm

A : Y el me laisse sin, sin travail. Entonces yo le dis « No me conviene » y el dit « No » Yo le di «Non. On va faire une chosa comme ça, por mi, on se met d'accord, osea Vous me paye tous les mois, l'habitude que vous me paye y je suis d'accord que le mois d'août vous ne me paye pas. Parce que » El me dit « No Anna, n'oubliez pas que Noël je vous donne de l'argent » El me donne trois cent euros. De cadeaux de Noël. Je lui dis « oui mais combien » Pero es que, écoutez, le mois de décembre vous partez una semana, le mois de janvier partez una semana. Moi comment je paye le loyer son quinientas euros del loyer que je paye, mas la carta, mas tout comme assurances, no mas otros. No mas familia, Yo no soy (inaudible). Bah! Yo le voy a dire à sa filla. Parce qu'il me paye pour elle, pour sa filla, la tita. Me dit « Non, non, non, no le paye à sa filla, je paye » y ya ce mois de juillet il m'a dit « Anna on va faire les comptes » Je dis « Ah mais je ne me pas préparé » « Comment je fais pour payer ? » je lui dis : « Comme d'habitude » Me dis « Je fais une chèque de tal y tal pascual ? y je lui dis « oui ». En premier il me donna trois cent euros, j'ai besoin j'ai dit d'accord, parce que normalement c'est comme ça, je lui dois encore combien et vous me paye le mois de juillet, il me dit « Ah je l'ai payé », je lui ai dit « ah quand même avec esta paga, vous me paye le mois de juin, esa que me va a payer, c'est le mois de juillet que je voy à travailler » « Non, Anna, parce que moi je pars. Ma fille aussi elle va partir. Ça veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de travail. » Je lui dis : « Vous, moi y vous nous sommes en un accord, que vous me paye tous les mois et je suis d'accord le mois de juillet non » Il me dit : « Ah non, je n'ai pas, non, non,non, ce n'est pas l'autre argent que je le donne. Le voy a dar » J'ai dit « Non écoutez -----Ne sait pas, pero vous avez un accord avec moi, de que vous me dites que vous me paye tous les mois, tous les mois comme si, rien passé et vous me va » « No pero es que yo voy a partir » Entonces savez qu'est-ce qu'elle me fait? Elle me donna un chèque de ocho ciento cincuenta euros me da un chèque de siete cientos .No me da, no me declaró. Las sesenta, la sesenta horas sino que me declaró menos. Me declaró moins entonces, je n'ai pas bien raison écouter, je n'ai pas d'accord. Il y a. Le di yo à ma sœur. Yo me pongo a hacer cuentas y o sea no me va » Pourquoi ? Parce que les papiers de la retraite es arrivé.

D : Mmm

A : Y yo a sesenta años voy a tener dos cientos setenta seis euros. Si elle no me declara le mois de août cien horas, ça veut dire que

D : Ouais

A: Entonces, je le, je le, comme le monsieur del hôtel es un, el es el... jefe de personal

D : El que ?

A : Jefe, el

D : Jefe

A: Si de personal. El nos visita beaucoup parce que c'est un colombien y lo ha visitado beaucoup. Lo he di : « Bernardo, écoutez, donnez du travail à l'hôtel » il dit « non, je pense que non, c'est un travail dur, tatata » ma sœur dit « on , donnez, donnez, combien de, de.. chambras ? » Son 15 lits. Ah non » « Je sais que ma sœur elle pouvait. » Ma sœur elle dit. Parce que ma sœur elle travaille à l'hôtel à *Argenteuil*, alli

D : Mmm

A : Ma sœur le di « non, Anna es capable parce que je sais que .. j'accompaño Anna à *Denfert- Rochereau*, la plaza la mantiene muy bonita. Je sais qu' Anna va donner les chambres »y el dit « Y pourquoi no resta ? » parce qu'elle veut pas dire à quelqu'un. Porque sabes en un hôtel, si y'a quelqu'un qui ne marche bien.

D : Bah oui

A : Nos. Nosotros sabemos que van a.. Alli personal que van a sortir. « ¿y por qué no resta definitivamente avec nous ? » Je l'ai dit « non. Avec nous , non. Vous me pouvez essayer le mois de août. Si le mois de août vous savez, vous êtes content de mon travail, monsieur *Gontran*, monsieur...les deux, los dos dueños de l'hôtel que son los amigos de lui. (respire) Si les deux personnes sont contents. Je paye le préavis à mon travail

D: Mmm

A: Y le mois » Me di : « Non, je sais que ta famma, la dama le va a dire, les gens van à dire non » « Ella no me va à dire, rien du tout, porque Bernardo, dans l'hôtel me declaran ciento setenta cinco horas y à mon travail je déclare cien horas. (pause) Entonces ella va a ver la diferencia y yo le voy a dire : Ecoutez le mois de... de juillet me declaran cincuenta horas, le mois de août, rien. Para la retraite, no me va bien. » Voilà. Je ne sais pas. Je sais que je commence demain y que j'attends que

D : Domingo, ah oui on commence

A : Mañana me tocas ahi

Sébastien (lui passe le téléphone) : Mercedes

A : Lui fait signe, en silence, de dire qu'elle ne peut pas parler (bruit de téléphone)

S : Ah (s'éloigne pour décrocher)

D : En France ? Ahh

A : Si bavarder, bavarder. Al métro *Richard Lenoir*

D : *Richard Lenoir*

A: A république, à république. Al métro *Richard Lenoir*. Pero ellos tienen, il y a un hôtel, à gare *Montparnasse*, il a un hôtel à *Richard Lenoir* y uno à gare *d'Austerlitz*. Lui Bernado travaille à gare d'Auterlitz

D : Ah oui c'est pratique d'ici.

A : Si c'est à la gare *Montparnasse* o sea ça veut dire que je vas remplacer quelqu'un, qui va partir de vacances. Pero en ese momento il y a une dama que normalement

D : Doit partir de

A : Va partir et c'est pour ça qu'el me dit que je reste. Pero, je pense que yo debo pagar un preavis, avisarle a mi patron

D : Si

A : Entonces, ne sais pas. Pero, si yo travail, si il y a un d'accord, je pense que me van a dar aca à gare y sino soy obligada trabajar a mi, allá

D : Mmm

A : Ah y si el me dit de travailler à *Montparnasse*, je suis allée à travailler à...là-bas.

D : Ouais

A : ¿ Qué voy a hacer ? No hay otra solución.

D : Et les cours vous les avez pris à partir de quand, parce que là ça va être difficile, non?

A: Mmm. Non, parce que les cours, Je...l'hôtel je le fini à quatre heures.

D : Ah d'accord.

A : ça veut dire, ça c'est la loi, de, de..ça c'est la loi. Pero comme ma sœur nous faisons, son travail avait si por ejemplo a las tres de la tarde todo es proprio y tout c'est fini, tout c'est llena, y la responsable dit « voilà, le travail, rien à faire » c'est bien, je pourrais partir à trois heures.

D : Ah d'accord

A : Pero, je ne sais pas si yo voy a rentrer a l'école. Parce que en el école el no enseña a pronunciar la s, la r, la t, tatata. Rien a escribir. Y je voudrais que quelqu'un me fait por ejemplo, le samedi

D :Oui

A : No le vendredi, dans le soir il y a le fils de ma sœur qui est venu à dormir ici parce que ma soeur, travaille à l'hôtel. Comme le garçon de moi, ma sœur il y a douze, douze ans.

D : Douze, douze ans oui

A : Douze.. Et viene a dormir ici, parce que, ma sœur, como no va laisse tout seul,

D : Oui

A : El m'aida à faire ... una, à faire, dictée. Y yo voy a, yo pienso que, que un jour que yo sea libre, je rentre dondele fils y que me enseña a ser dictée, parce que pour parler, je parle. Et dans l'école c'est muy dificil parce que je n'ai pas beaucoup de dictées à l'école. Pas beaucoup. Un seul fois por la semana y solamente nos donnan pas beaucoup de dictées. Y j'ai besoin, pero de, de pratiquer

D : Mmm

A : L'écriture. Y ça veut dire que yo non, non. Cette école, non.

D : Non ça va pas.

A : O sea yo pensé, je l'ai parlé à una filla, si elle pouvait venir dans la... por ejemplo le jour, parce elle también qu'elle travaille à une école, elle est s..., elle va à l'université

D : Oui

A : Y elle, o sea, je lui propuse si elle pouvait venir une o deux fois par semana y je la paye deux heures por que elle me aida... elle me dicte tout en francés o avec mon fils pero yo, à l'école no, ça veut dire que , non, je réussi pour ejemplo seulement , à la ...à la prononciation, por ejemplo. Pero no me servia bien. Je voudrais escribir. Y je ne sais pas beaucoup escribir.

D : Mmm

A : Como me trouva vous ? Como je parle mal, bien ?

D : Ahh... euhh... vous parlez bien, moi j'arrive à vous comprendre, mais c'est vrai que

A : Il y des fautes

D : Il y a des fautes oui, c'est pas complètement correct

A : Je, j'escribo , las fautas van a .. y yo dans le (inaudible)

D : Mmmm. Mais c'était la première année cette année ?

A : Non

D : C'était la, ça faisait combien de temps ?

A : Mmm a ver, dans une année il y a deux fois, ah non. Parce que avant j'étudias à ... métro Pyrénées, non, Jourdain

D : Oui, Jourdain

A : Et il y a deux fois dans l'année, deux fois

D : Ah

A : ça veut dire qu'il y a deux années que je... estudio le francés

D : Ah deux fois dans l'année ou...

A : Deux années, deux années

D : Deux années

A :Non parce que avant en el métro Jourdain, il y a por ejemplo trois mois, trois mois

D : Ah oui  
A : Dans trois mois et dan ... un diploma, allez hop  
D : Non six mois, six mois et six mois, c'est ça non ?  
A : Non  
D : Non c'était trois mois ?  
A : Si. Tous les, ça veut dire que en febrero comenzaba otro curso  
D : Ah d'accord  
A : Y aqui a .. a donde yo finis a donde  
D : Oui  
A : Que vous me connait, c'est... tout l'année. Je por ejemplo commencer le mois de...  
D : Octobre  
A : Octobre et fini le mois de juin. C'est long. C'est mieux. Pero, c'est muy bien. Ça veut dire, le maître, la maîtressa, elle travaille très bien avec nous.  
D : Ouais  
A : Le problema c'est que je voudrais pousser escribir  
D : Ouais, y'avait pas assez d'écriture, en fait ( silence); Donc l'année prochaine vous ne le refaites pas ça ?  
A : Ne sais pas, ne sais pas  
D : Mmm  
A : Je en sais pas. Je voudrais, pero je voudrais une école donde sea escribir, escribir, escribir  
D : D'accord  
A : Seulement sea dictée, dictée, dictée, dictée, ça c'est je voudrais.  
D : D'accord  
A : ça veut dire yo prefiero que quelqu'un vienne ici tous les quinze jours y que yo le donne vingt euros que son lo que me dijo la filla que me, me, eso yo le doy tous les vingt jours, vingt euros y que me fait tout seule des puro dictée. Parce qu'il parle frances.  
D : Mmm  
A : dictée, dicté, dictée, j'écribo, j'écribo, j'écribo. Yo se que alli yo... pero en, à l'école, je pense que c'est (tchipe) pas la pena.  
D : Mmmm (silence) En fait vous n'êtes pas revenue à l'école depuis que vous êtes petite ? Depuis la Colombie  
A : ¿ Aqui ?  
D : Non, mais il y a deux ans vous avez repris les études  
A : J'ai fait deux ans à la Colombie  
D : En Colombie c'était juste deux années que vous avez fait ?  
A : Oui c'est tout  
D : De 6 à 7 et de 7 à 8, c'est ça ?  
A : Mmm (silence)  
D : Et dans une école à la campagne en fait  
A : ça veut dire à la campagana, j'ai toujours que je fais la campagna, je suis née à la campagna c'est tout lo que je fais  
D : Et en Colombie vous parliez que espagnol, là-bas ?  
A : Si espagnol. Si pero mas no à la campagna. Mas no. En la Colombie, ya la Colombie, les enfants le enseñan el inglés  
D : Oui  
A : Il y a ahi école de francés  
D : Ah oui  
A : on paye el... inglés, on paye une école privée  
D : Oui  
A : O sea hay écoles que enseñan el inglés, no mucho pero enseñan, pero si vous pouvez

payer une école privée, a quelqu'un que tiene, bueno, dinero. Par exemple ma sœur elle travaillait administradora de empresa

D : Oui

A : Y a sa fille elle paye une école privée et sa fille parla, parla francés.. ingles y español. La moitié travail en inglés, la moitié en español

D : D'accord

A : Pero en el moment de moi y en la campaña, no.

D : Oui, bien sûr

A : Maintenant , oui, maintenant il y a muchos

D : Donc vous depuis que vous êtes petite, vous avez été juste deux ans à l'école de petite

A : C'est tout lo que j'ai fait.

D : Voilà et puis après

A : Après j'ai fait frances ici.

D :Voilà

A : que no... es grand chose

D : Et pourquoi vous avez repris ici le français tout d'un coup, parce que vous avez été longtemps en France sans ...

A : parce que, écoutez,

D : Oui

A : Je suis arrivée ici le mois de août, de juillet

D :Oui

A : J'arrivé ici le mois de juillet, le mois de juillet, le mois de janvier (met ses mains autour de son ventre)

D : Enceinte, et oui

A : Voilà

D : bah oui

A : Voilà. Après mon fils il est né et qu'est-ce qui qui le garde ?

D : oui

A : Et..le..il y a des jours quelques fois dans la semana , le papa de mon fils il rentre quelque fois à sept heures, sept heures et demie, et c'est à *la porte de Chaumont* que je suis allée parce que j'habite al métro *Danube*.

D : ouais

A : Et à la porte de Chaumont qu'il y a l'association mmmuy bien porque son damas benevolas.

D : Ah oui

A : Que enseñan y muy bien. Pero, il y a des jours que como el papa de mon fils il y a des fêtes dans le, dans le club il ne pas pouvait garder el enfant. Il y autre, je l'a payé une dama, c'est quoi les problemas. Il y a le problema que tous les soirs je fais à manger à mon fils, par exemple toujours je le fais una sopa

D : si

A : O je la ameno eso en un plato y un jour je l'ai amené la, la, beaucoup de fois. Il y a la dama, il y a le chat cuando yo rentre à la maison de neuf heures dix de le soir. Me dit mon fils « Maman me fais à manger, je n'ai pas mangé » Yo le dis : « No Charlotte le, tout la comida se la manger el chat»

D : El gato

A : Le chat, le chat il mange la viande, il mange tout. Y yo, viens à la maison yo voy a hacer à manger à mon fils. Autre jour, il y a des jours que como, que, que, que la dama no le dona à manger. Y ... el me dit « non attends » Y la dama es tranquila, una francesa tranquila. Y c'est à onze de .. de la nuit y la dama comenzó à manger, no le saca a Sébastien, porque elle aime beaucoup à mon fils, porque ed pequeño elle le garde. Onze heures Sébastien à manger !

Entonces un jour dije : « No. Yo, no, no, no, yo quito l' école » y yo no

D : euhh

A : Ecoutez, autre jour, je rentrais étudier parce que là-bas c'est le lundi et le mercredi. Le lundi ça va .

D : Masí c'était y'a longtemps alors ça ?

A: Ouhhh

D : Si Sébastien était petit

A : Y otro jour je comenzo a estudiar el problema c'est, que yo, como je travaille

D :Mmm

A : A ce moment al métro Jaurès y a sa fille al métro Goncourt La, la, la dama de Goncourt, la filla de mon patron

D : oui

A : Qu'est-ce qui se passa ? Il y a une dama qui gardait les enfants. Como la filla es, es horrible, les enfants, las fillas que garden, la nounou, elle n'a pas de patiencia y toujours la filla no viene et c'est moi qui les garda. Mi patrona avant de partir me dice « Anna, hoy resta, parce que la fille elle ne vient pas, elle est fâchée avec Aurélie et c'est vous qui va garder à Angèle et Aurélie. Alors je lui dis: « Trata de estar ahi le mercredi si, sept heures et demie, je lui a des cours de français aujourd'hui. » Il y a quelques fois qu'elle rentre à huit heures. De huit heures. Si elle rentre à sept heures et demie : « hay Juliette, aujourd'hui je lui ai classe » « hay, j'ai oublié! Anna, completamente désolée ». Quelques fois, je viens, je viens y je viens à la Porte Chaumont y yo cours, cours, mismo yo le digo : « Juliette je viens en cours » Y ella me dice « Anna avant de partir d'ici, vous mangez ici » parce son très, très, no son...

D : Mmm

A: Son, o sea et comme yo le donno, yo, yo me dice, me d.. Mi patrona me dice « Anna , mangez quelque chose avant de partir parce que je sais que vous gardez la ligna, vous mangez al midi, y.. mangez! Y vous rentrez à la maison y vous mangez ici avant de partir » y yo ve, elle rentre à huit heures, huit heures moins le quart, yo viens, yo viens à la porte Chaumont à ici, c'est un petit peu loin parce que c'est entre la porte Chaumont et la porte de Pantin, y je cours, cours, y un jour je suis allée y je cours, beaucoup y yo era à l'école y je travaille comme une dolor ici. Je dis « non,non, fini, yo no voy a » Y yo no volví a estudiar, hasta, hasta... hasta, il y a deux années.

D : Mmm

A : que j'ai demandé la nationalité francesa y il y a l'amie qui me dit « Oui ,Anna, c'est mieux, ça, ça, ça y... c'est la filla, una amiga, una Colombiana m'a dit « Non, Anna, commence à ... faire la nationalité y va a ir a el colegio étudier » Y je suis allée étudier a...aqui, al curso de la mairie de acá. Y sont très chers aqui à ---- (nom de la ville du 92 où elle habite actuellement), seulement le mardi, deux heures

D :Mmm

A : Pero son cursos que no eran para mi. Son cursos para estudiantes. Très difficile el francés

D : Ahhh

A : O sea alli habia mucha escritura se parla beaucoup pero c'est... un francés... como para estudiantes que ya habian estudiando cambio alli y son para (tchipe)

D : Mmm

A : Y yo ...fini y yo fini à -----(nom de la ville) quand même

D : Ah vous l'avez fait quand même ?

A : Si. Je l'ai fait, je finis. Yo... Siempre tenia muchos problemas, je voulais parler à la maîtresse, siempre, je voulais parler c'était un petit gars très jeune, je parlais avec elle et je le dis « Ecoutez je , jamais de la vida j'ai assisté à une école, yo solamente deux années à la Colombie, c'est pour que le frances c'est difficile. Je trouve que ça s'est dur. Elle m'a dit « Ecoutez Anna, dile a ton fils que te meta un programa a internet », ya me explico, tout ça.

Sino que, como mon fils tiene el internet là-bas, c'est difficile

D :Ahh

A : C'est difficile. Como je travaille et je n'ai pas le temps. Me dit : « Ah fais les cours en français, il y a un cours sur internet, fais, achètes tal livre, le daba cours y lis beaucoup, y escriba, y escriba » « que eso le hago » yo je le dis, y el me dit c'est que c'est, parce qu'il y a ... dans l'école il y a des personnes que son... universitarias que font le franceé pour après rentrer à l'université et moi non

D :Mmm

A : Y là-bas il y a des problèmes. Entonces, no sé.

D : Et votre fils il a quel âge alors maintenant, alors

A : Veinte, vingt-quatre

D : Vingt-quatre, d'accord. Et quand vous avez commencé les cours il était petit alors, il avait quel âge ?

A : Ah... ffff, il y a, mon fils il avait.... quatre ans

D : Quatre ans

A : Cuando comence a estudiar à la porte Chaumont

D : Ah oui

A : Il y a des jours que le papa me le garde, il y a la dama

D : Donc ça fait vingt ans que vous avez essayé de, ça fait plus de vingt ans

A: Dès que suis arrivée

D : Donc c'est pas nouveau en fait, c'est quelque chose de

A : Non par ejemplo, yo arrivé de la Colombie y el mois de septembre yo entra a estudiar a une école allà que es un padre de allà de rue de *Saint Placide*, yo estudio aqui

D : Ah rue Saint Placide

A : Oui pero, c'est là, c'est mes première de frances. C'était trop pour moi, parce que je, yo...c'était la première que j'écoutais le français . Entonces c'est difficile

D : Ben oui

A : Je viens maintenant à l'école à , allà, à parler un petit peu avec... que je commençais l'école de la mairie al métro Jourdain y aqui à Strasbourg Saint Denis

D : Et comment vous avez fiat, parce que je ne savais pas mais il faut normalement habiter Paris pour avoir ses cours là ?

A: Parce que la copina,

D : Ouais

A : Parce que la copina qui me fait inscrire al curso de francés

D :Oui

A : Yo fait beaucoup de services pour esta filla

D : Oui

A : C'est une gardienna. Y.... y, je le fait beaucoup de services et elle est très contente de moi et un jour me dit « Anna, on va faire comme ça, vous escribe y la carta va arriver ici », la gardienna me la cojo, eso... o sea la ----

D : Ah oui d'accord

A: Et vous fait les cours

D : Elle vous a donné son adresse

A : Si elle m'a donné son adresse,

D : Ah oui , d'accord

A : Parce que, si, si . Je suis .. je suis au...il me dit « je suis allée à... y une dama colombiana que estudia et je l'ai parlé à la dama et elle me dit : « Non, non, la priorité sont par les personnes qui habitent dans le quartier, ici. Cada barrio tiene. Et aqui no tienes, tiene eso es solamente une fois dans la semana

D : Ah oui



A : Y son, son, para moi c'est difficile  
D : Ah oui il n' y avait pas de votre niveau  
A : si, si  
D : y'avait que à Paris qu'il y avait votre niveau en fait. D'accord  
A : Y a este barrio. No, no  
D : Mmm. D'accord je comprends mieux, d'accord, mmm  
A : si (silence)  
D : Bon bien on a bien avancé aujourd'hui. Vous voyez autre chose à dire ?  
A : Bah non. No se vous voulez dire quelque chose je..  
D : Non bah pour une première fois ça me semble très très bien là, mais vous voulez continuer ou si vous voulez on va arrêter là pour aujourd'hui ?  
A : Si vous voulez, on va, si voulez, je pouvais, si vous voulez.... comme vous voulez  
D : Comme vous voulez ou on arrête là pour aujourd'hui et après on reprendra ... sur un ...j'aimerais bien que vous me montriez un objet ou quelque chose qui est important pour vous pour l'écriture  
A : (silence)  
D : un livre, un cahier quelque chose qui pour vous est important. Mais peut-être qu'il faut réfléchir à ça un petit peu  
A : Cómo un libro que me interese a mi o...  
D : Si. O... un cahier sur lequel vous écrivez, o.... quelque chose qui est important pour vous.  
A : Je garde tous les, tous, c'est tous les jours ils nous donnent un feuille gratuitement. Tous les jours ils nous donnent une feuille, il y a des feuilles ou que escribe et il y a des feuilles que se por lire solamente. Si vous voulez je le montre  
D : Ah oui je veux bien  
A : Des cours de francés ?  
D : Ah de ce que vous vous avez envie. De ce qui est important pour vous  
A : Les cours de francés, pour moi, por ejemplo, si yo, si yo (va chercher et déplace les dossiers où sont rangés ces documents)  
D : Mmm  
A : Yo suis allée a un... a una empresa o ça veut dire que je travaille longtemps y un dame me dit : « Anna yo le voy à payer mil francos  
D : Mmm  
A : o me va aider un petit peu y vous va a estudiar tout l'année. Je préfère no travailler et je préfère estudiar. Ça lo prefiero  
D : Mmm  
A : Pero, je suis tout seule, je suis oubliée mon fils, el, el, c'est difficile. C'est le papa.  
D : D'accord  
A : Difficile de donner l'argent, que je garde los libros de l'école. Ça c'était tout c'est que je garde, les livres que  
D : Ah oui j'avais pas vu, il y a plein de dictionnaires ici (une collection encyclopédique est rangée dans la bibliothèque)  
A : ¿dicionarios ? ¿ Usted encuentra dicionarios?  
D : Non, j'avais pas vu  
A : ça ? Regarde, ça, c'est qu'un jour je suis allée à la foire de Paris, il y a une dama qui me montra  
D : Mmm  
A : y qui me dit « vous le pouvez payer en cuotas, en cuotas como de cinquenta, como de treinta francos  
D : Mmm  
A : Por ... como por un año y je l'ai payé. Y là-bas c'est un garçon, le garçon qui s'est sorti,

c'est le garçon de la copina de moi (chuchote) que je el que je l'ai dit que c'est elle qui me demande la nationalité française

D :Mmm

A : C'est pour ça que me preto tout et c'est la dame que se perdio avec (inaudible : trop faible) et cet garçon es un avocat en la Colombie y fait ici un master comme vous

D : Ahh

A : Il fait un master et il parle il me dit : « Anna je voudrais que faire ici mis estudios, es un pays muy importante, je voudrais parce que si rentre à la Colombie, con un título de Paris, yo voy a.. »

D :Ouais

A : Je lui ai dit écoutez, je le voy à dire à mon fils, y je lui ai dit à mon fils . Et mo fils me dit « Mama à ma chambre ne rentra pas. » Et je lui di la mienne, la solución. Vous dormez avec, à la chambre avec nous, me di el : « oui » y je le donne; Moi je dors ici pace que ça c'est le lit de mon fils, de, de du fils de ma sœur que vient à dormir ici. Pero el es ici es en train de chercher un...

D : Un piso

A : Si . (cherche dansla bibliothèque) ¿ Donde estan mis libros del colegio, mis...

D : Et ça je pourrais les photographier la prochaine fois ?

A :No porque aqui estan las...espere, espere, que estan las, las, los libros. Los... ay ! ¿ A donde estan ? (beaucoup plus fort) la, las hojas que nos da la profesora. Ay es que tengo un desorden en de mi . (plus fort) Si, si es ese libro que ella nos enseñó pero le quería mostrar las hojas. (marmonne toute seule en déplaçant et cherchant dans ses affaires) Es un cuaaderno inmenso de grande, hicimos un folder inmenso de grande de hojitas que ella nos daba todos los días, ella nos daba las hojas. (bruits d'objets qui déplacés sont au sol) Ay que cosa tan misteriosa (continue à marmonner en chuchotant ) bruits divers

D :Ah oui mais ça tout le monde fait des fautes, même moi (rires) et pourtant j'écris depuis qu e je suis petite

A :Pero yo preferio perfeccionarme porque mas que todo yo se.. yo, ma, ma copina el, me animo parce que . Avec la loi de mas no

D : Oui

A : Si je voudrais la nationalité française, je dois obliger à écrire bien francés y à parler bien francés. Il y a... Avant je ne sais pas si je voy a pasar, il y a que vous a demander, vous pasa devant ...

D : Un examen, le Delf ?

A : Un examen, vous pasan escrito y oral.

D :Ah d'accord

A: Et c'est pour ça que je m'est animée, c'est pour ça que je voudrais bien apprendre bien à escribir bien el francés.

D : Ah oui d'accord. Alors c'est ça qui a motivé depuis deux ans la reprise

A :(fort) Y non, y que yo también

D : Bah oui !

A : C'est, c'est difficile, por ejemplo, je voudrais a veces dire quelque chose à mon patrona y je no arrive pas a explicarle bien.

D : Ah oui

A : A explicar y c'est mieux vous apprendre à parler mieux le francés. A parler bien.

D : bah oui

A: Je voudrais, je voudrais, yo porque je suis tout seule pero si yo... mon fils me dice « Mamá, écoutez mamá, yo voy à travailler, je paye le loyer, je, je l'aïdo beaucoup » j, j.. j'arrête le travail et je sais que je vais trouver une école que je pourrais estudiar. Parce que ma sœur elle fait la même chose, un jour

D : Ah bon ?

A : Elle travaille à une association et l'association fait fermer. C'est pas de ... o sea l'association c'est fini. Parce que era l'association que era association de benevolos y un problema avec una dama (chuchote) que era todas las semanas es un problema, un problema, un problema y todos los los dias o semana se mantiene la policia que esto es así que esto no es así, que esto no es así, y cerraron la, la .. eso. Y ma sœur, era la, la que guardaba les infants, les enfants dans la, la guardaria

D : Ouais

A : Porque era una association y ...le enseñaban (chuchote) muchas cosas, habia clases de francés para los árabes, beaucoup de choses para el. Y l'association fue fermée, fue fermée y ma sœur elle, elle est allée à l'assistante sociale et ma sœur elle a fait une année d'école et c'est payé. Elle dans l'association elle ganaba 1200 euros y à l'école le dieron 900. Y les ayudaron beaucoup con l'allocations familiales

D: Ahh

A : Y yo no. Yo no, porque yo tengo que tener un problema. Y sino yo puedo estudiar una année. Je voudrais, je voudrais

D : Ben oui

A : Tener un année completamente. Pero yo leo, yo leo, yo lis beaucoup. Por ejemplo, tous les lundis, j'achète Femme actual.

D : Ahh oui

A: Y je lis beaucoup. Il y a des choses, le samedi, por exemplo à.. à 11 heures como es un programa de tout le mundo parla, avant ça s'appelait tout le mundo parla, maintenant s'est appelé tout le monde... couche

D : Tout le monde en parle

A : Couche. Tout le monde couche

D :Euh...

A: Attends je vais regarder, la la revista. Yo le leí a la revista là (cherche dans un programme télé, bruits de feuilles d'objets déplacés) yo la meti

D: ¿ No es *Tout le monde en parle* ?

A : Avant, c'est maintenant comme ça.

D : Ou *on est pas couché* ?

A : *On n'est pas couché*, je pense que c'est. Y je le regarde. J'adore cet programme. Samedi (tourne les pages et lit lentement) : *On n'est pas couché* ,

D : *On n'est pas couché*

A : ça, je tous les ça, y *Capital* , los..

D : Ah oui les reportages de *Capital*

A : Si y Julie/Juge Alton (???) si yo por ejemplo lo Julie Alton un dia espacial. Si yo, por ejemplo, yo viene, yo miro las informaciones, yo comprendo. Ici por exemplo, yo por exemplo estoy tranquila,

D : Mmm

A : Estoy tranquila y cojo este libro, cojo por exemplo ici y escribo. Me pongo a escribir, il a des fois

D : Ah sur, sur le livre

A : Il y a des cosas, il y a des cosas que, que, por exemplo. Por exemplo (parle fort) Je prends un peu de l'école, (lis une phrase de consigne) « Tina era en una clase al... a un africano y yo comenzaba, yo tenía un cuaderno y yo comenza a escribir todo esto

D : Ah vous le recopiez à la main ?

A : Si. Porque,

D : Ah d'accord. C'est pour s'entraîner, d'accord

A : Parce que, comme je le dis, je parle, j'écris mal le français y así yo tengo, yo. ... no esta

ocupada, inmediatamente yo me pone a escribir, a escribir, a escribir. Si.

D: D'accord

A : Si

D : Et donc ça vous le faites de temps en temps en fait ?

A : (tourne les pages en me les montrant) si, si, si, si

D : ah oui il y a des choses anciennes, février 2007

A : C'est moi

D : D'accord. Y'a tous les cours depuis que vous

A : Si tous les, parce qu'il y a beaucoup de livres como hay beaucoup dentro, je vais avoir

D : Ben ouais

A : Il n'y a pas longtemps je cojí y yo metí tout ici, yo lo metí en un seul, seul, chose (tourne les pages d'un cahier à pochettes plastiques)

D : Ouais

A se lève : Bruits de pas, de porte, saluts avec nouvel ami de son fils

A : Son les amis de mon fils

D : D'accord. Ben la prochaine fois à ce moment là je viendrais avec un appareil photo. Pour prendre quelques photos de ça. D'accord ?

A : Oh si vous voulez

D : Parce que je veux voir, je veux comprendre comment les personnes se servent de l'écriture et ce qui est important pour elles. Donc vous, ce qui est important pour vous c'est ça

A : ça je le garde, je le garde parce que por exemplo, regarde « j'ai », quelques fois yo escribo quelques fois, yo el verbo « être » et le verbo « avoir », siempre para mi son pareils. Y yo le escribo mille fois, mille fois, mille fois

D : Ouais

A : Y por exemplo cuando Kévin viene, Kévin ?

D : si

A : La mamá, est pas d'accord qu'il regarde beaucoup la télé, la télé non, la jouet avec des

D : L'ordinateur

A : Non. Des juegos, pour jouer. Comment s'appelle ? Des J...Parce que mon fils joua beaucoup al ordenador

D : Ouais

A : Et ma sœur elle n'est pas d'accord, parce que son ... peligrosos, toujours tatata

D : Mmm

A : Je lui dis « Kévin viene fais un dicta » et el me fait dictée. D'ici o de, no importa y yo... c'est vrai que yo, si yo trouve une école, yo... por ejemplo

D : Si

A : Si yo pudiera ranger un problema avec ma patrona y quand même je voudrais aller à l'école « pourquoi vous me mettez en chômage tatata » y elle me dit « oui d'accord » je fais une d'année d'école o six mois, je voudrais apprendre bien le français, je voudrais

D : Mmm

A : Parce que à la Colombie, yo era bien, bien, la, la. Era, era una sola maitresa

D : Oui

A : Y era un .. un salón y la maîtresa, yo era la mejor en el école, la mejor. Y moi, mientras que la maitresa daba la clase, ella volteaba al tablero y daba la clase a los de... a los de deuxième yo daba, yo les hacia tareas, yo le hacia sortir al tableau a los de première. Moi ella decia « Anna ». Y yo le decia: « sumen, escriban tal cosa »

D : Donc ça été très difficile pour vous quand votre papa vous a interdit de, d'aller à l'école si je comprends bien

A : Sabe, toute personne sufrió beaucoup en la vida ? Ma grand-mère. Ma, ma.. grand mère si, la grand -mère. Elle sufrió porque que nous sont las primeras y esas niècias, nietas, nietas y

elle nous adore beaucoup. Elle voudrait que tout le monde a une école. Ma sœur ---- en un internado que era, que iba a ser una profesora, elle dit non. El est venu, elle est rentrée à la maison, como una prision. Papa ya voudrait que tout le monde reste là. Mon frère morte.

D : Mmm

A : Y lo... il y a, hay otra sœur qui fait les études. La première sœur qui est venue ici-----, elle fait les études à al... al pueblo parce que ya .. ya era, ya el la campaña no habia sino hasta tercero. Y ma sœur ella tenia que hacer la quatrième y elle est partie a de la, al pueblo, à ...la grande ville

D : Mmmm

A : Qu'il y a une grande. Il y a beaucoup comme à Paris, des écoles. A la campaña, no, il y a cuatras seulement y papa dit « non, hay ici. Vient tout le monde ici » Ma grand mère elle souffrió beaucoup por venir, de la campaña de elle à la campaña de nous, ma... ma grand mère elle est venue en un cheval, pour dire à papa : « Laisse les enfants étudier » Y el dit « non, non »

D : ça c'était la maman de votre maman, c'est ça ?

A : Oui la maman de maman. Y el dit « non y non »

D : Et elle elle faisait quoi ? Elle était dans le café aussi, toute votre famille est dans le café ? Les grands-mères des deux côtés ?

A : No, no la mamá de mamá, en Colombia es una hacienda, una grande de ganado de vacas,

D : Ah oui d'accord

A : 350. 350 vachas, comme ça lalala, de vacas, de todo, lalala

D : Oui

A : Y papá

D : Oui

A : Una grande, grande que tout le café que el prit, esta chambra (la chambre où l'on est ) es petit pour tout le café qu'il y a à la campaña. Ouh il y a une campaña inmensa, inmensa, inmensa, grande, très grande.

D : D'accord, donc ils étaient assez riches des deux côtés en fait ?

A : Si

D : D'accord

A : A tout le monde yo le diga, « Nous sommes riches y nos criamos en la pobreza »

D : Mmm

A : ça c'est que yo digo yo, por exemplo yo dis (tchipe) me da igual, me da igual, travailler un dimanche al, al, hôtel, me da igual travailler chez une dame, me da igual. Parce que je à la campagne, travaillais como. Dans la semana il y aun... Cómo se dice ? un... truco grande por laver le café.

D : Oui

A : C'est nous qui lavons le café, parce qu'il n'y a pas beaucoup. Il n'y a pas beaucoup de l'eau. C'est nous qui lava le café avec mama. Après le café hay que lavarlo trois fois. Dans la , il y a papa, il y a un truc, un appareil que fait le café y el le fait rapidement. Y tous les, tous les, la nuit. Tout la nuit il resta le café grande et comme ça, un truc comme ça pero grande

D : Oui comme un très grand aquarium, d'accord

A : Pero grande, como una, una, como una cosa grande a donde a usted

D : Mmm

A : Et vous le laissez, tout la nuit et dans le matin vous le lavez parce que le café il y a una cosa glas, como un poisson

D : Une peau

A : Como una cosa que glace, voilà, dans le matin vous le lava, après vous lavez le café et comienza con una pela à laver y a hacer comme ça, tatata lalala. Y après il y aun truc noir qui sort vous commencez à meter une passoire y va la metez là-bas, tatata

D : Oui

A : Après vous la lava et vous commencez à monter en una, en una cestas, una trucos comme ça

D : Ouais

A : Vous la montez ici, vous montez le café, je vais vous l'expliquer

D : Pour le faire sécher

A : Vous le mettez en un truco

D : Oui

A : Et vous le mettez aqui, en un, en un, como los canastos, como los trucos de ... de los africanos. Una cesta grande, una cosa

D : oui

A : En esto , (se déplace et cherche un objet)

D : En osier,

A : Si

D : Un panier en osier, d'accord

A : (avec de grand gestes, me montre) panier grande, vous le mettez et après con este café, aqui atrás así

D : Ah d'accord, donc on met le panier dans le dos

A : Mmm por ahi unos cuatros kilos, aqui

D : Ohh

A : Y el camino como de aqui a pasar el semáforo, (à peu près 20 mètres) ahi a llevar el cafe a unas trucas grandes llamas, llamadas cestas, son unos. A llevar a poquito el cafe yo iba con mamá o sola, porque mamá. Mamá fait la cuisina, mama fait le café, mama fait tout. Yo aidais à mama à faire ça. Après vous l'amène, vous le mettez là-bas et après vous le mettez à una truc comme ça. Mais comme ça, avec mama et avec moi. Et comme ça sortent tout le café, là blonde ici, ici resta el café noir.

D : Ah oui c'était comme une passoire, d'accord

A : Si. Y, y va sortir ici le café ... bien fait à la machine, ici le café que n'est pas bien, el reste ici. Après vous le mettez aqui en côté, y, y les laisse ici après va a una, a una. Ya que vous fini tout le café, vous voit il y a un truco comme ça. Il y a un comme

D : Ah oui comme pour le moude

A : Si y après il va sortir la, la..... cosa noire, elle va sortir y après elle va rester encore le café. Le café blanc

D : Ouais

A : Y après on le lava. Y après ça c'est tout la journée, voilà que vous faites tout ce travail

D : Tous les enfants travaillaient là alors ?

A : Tout le monde parce que, écoutez, c'est pour ça que je l'ai dit mama travaille, moi travaille, tout le monde travaille. Parce que il y a beaucoup de café, le café c'est por terre, par terre, le le ... Il y a des employés , il y a dix-huit personnes pour prit le café à la maison

D : C'est pour ça il y aurait pu avoir plein d'employés et vous vous n'auriez pas eu à travailler

A : Como les employés vous le payer por eso. Et papa il dit « il y a beaucoup de femmes : que nos aida » entonces como mama elle est gentille, elle aide à papa. Y... y elle nous dit à nous de.. d'aider. Qu'est-ce qu'on, que je fais si mama me dit « Anna, vien, vous m'aidez, m'aidas à faire eso. » Si mamá. Après il y a la; la, la cosa del café que resta y que on va emmener aussi très loin, porque papa la garda y après la monta a regala el cafe, la cáscara del cafe, como se dice ? la ... la poubelle del café

D : Ouais, la, la, la, be c'est l'enveloppe, c'est ce qu'il y a par dessus, la peau du café

A : La peau del café. El va d'un côté le café, entra, a, la... cómo se dice ? a la esta del poisson

D : Oui

A : y après la, la , la peau del café reste y es beaucoup. Y hay que...

D : Quitar, sacar

A : Quitarla de ahí à emmener à l'autre côté. Ça veut dire que tous les jours je travaille, je travaille avec mama. Y pas moi, il y a otra sœurs

D : Oui, toutes les sœurs, et les garçons aussi ?

A : Les garçons sont petits. Il y a un seul garçon que es grande et que l'aida papa dans le travail.

D : Ah d'accord

A : Parce que il y a el café que... le van à chercher avec un cheval

D : Mmm

A : Avec les deux cheval ou quatre

D : Des chevaux, c'étaient des chevaux, ouais

A : Avec les chevaux oui. Y va loin, y el va y chercha le café. Parce que si il ya dix-huit personnes qui prend le café, ça veut dire que toue le monde, si un árbol puede dar medio canasto de café, medio,mmm un truco grande, pongale cincos kilos

D : Ahh oui d'accord, ah oui

A : Un palo puede dar, tres palos pueden dar tres kilos s'il ya beaucoup de café. Entonces il y a beaucoup de, de, de sacos. Y les meten. Entonces il y a une personne que va et trae le café et le laisse à la maison.

D : Mmm

A : Voilà et il y a un seul frère grande. Les autres son puras fammas. Il y a la cuisina parce qu'il ya pour faire à manger pour tout le monde, il y a autre pour faire à manger pour.. O sea pour faire à manger por, por, por nous y por les employés.

D : Ah bah oui

A : A quatre de la matin nous quittons le lit pour faire un appareil qui fait la, le maïs. Pour faire cuire

D : Les galettes

A : Pour faire cuire dans la nuit La galeta. Dans la nuit. Y à quatre heures de la matin, vous le fait comme ça y après vous fait comme ça, comme ça, comme ça. La arepa<sup>1257</sup>, comme ça. Y après vous mettez le, du bois, le bois

D : Oui

A : Vous fortez ça et vous faites...

D : Oui des galettes

A : Avec le charbon, le charbon et voilà.

D : D'accord. Ah oui c'était un gros travail là-bas

A : Ouuh! Et ça

D : Et il y a encore des frères et sœurs qui sont là-bas qui travaillent ?

A : Il y a seulement deux frères qui restan à la campaña y solamente, les autres sont venus. Ils sont mariés et ils restent à la, son mariés y restent à la...al pueblo. Et il y a un frère, deux frères qui restan à la campaña y c'est... ça veut dire que, c'est papá le responsable de la malachance de nous. Parce que papá personne le pouvait dire rien. C'est el que comanda, c'est el que fait tout. Toujours nous pleurer, nous parler avec papá « papá on va quitar la maison, papa qu'est-ce que vous faites l'argent? » « Laisse tranquile, et l'argent je paye ça, je paye ça » y, y je ne sais pas qu'est-ce qu'el fait. Papá es muerto, inmediatamente mamá comienza, mon frère à aider à mamá y mamá en un année elle s'acheta une voiture. Una grande camioneta, una, una, en Colombia se utilizan unos carros que sont seulement trois places adelante y una cosa atrás para cargar.

D : oui

A : Voilà. A París no hay de esos.

---

<sup>1257</sup> Arepa, la gallette traditionnelle de Colombie et Venezuela

D : Oui mais il y en a des fois à la campagne. Oui d'accord je vois

A : Como una especie de *volqueta* pero bajitica, voilà mamá se acheto rapidement une voiture para ir à la campaña, une maison à la campagne. Ça veut decir que c'est papá que, si, si papá. Voilà je ne sais pas. Si papá. Mon frère no es muerto y papá travaille bien le café, tout ça je n'ai pas besoin de venir por ici. Je suis riche, y je vivo bien à la Colombie, parce que el café c'est una mina. C'est una mina.

D : Mmm

A : Parce que tous les années, papa y tout le monde por allá venden le café y viven bien, bien. Pas, pas nous. Je pleurais. Le 24 de deciembre je pleure parce que tout le monde fait la fête y nous rien du tout. Ni un cadeau, ni un savon, pour nous.

D : Oui. Ah oui il était très dur, ah oui

A : Yo, si parlo avec quelqu'un je lui dis « la prison je la viví avec papa mama dans la campaña » Ni un dimanche, il y a des fiestas, dans les, il y avait des fiestas dans la... se llama, la villa

D : Si

A : Il y a des fêtes, il y a des fêtes, il y a un coté que tout le monde va, va y se reune pour parler

D : Mmm

A : Il y a fête, como una kermesa à l'école.

D : Mmm, oui

A : Igual. Papá il dit « non. Van rester à la maison. Personne va sortir, ici »

D : Et ça ça a changé au moment de la mort de votre frère ou avant c'était déjà comme ça ?

A : Non. Papá no era como ça. Papá era bien a venir a ... Papa el aime bien, c'est que papa. Mon frère, el estudiaba, pongale, cinco horas, de, de la campaña de nous. Cinco horas voilà. Il y un copain, de un ami de papá que va a la misma école, avec mon frère, compris ?

D : Mmm. Oui

A : Le copain de papa,

D : Oui

A : Le fils de lui il va à l'école. Y c'est le fils qui vient à la ville al pueblito, à la ville, y le parla el papá « papa, Alfredo es muerto. » Y se pasó comme ça. Le monsieur il a un petit... un carro petit como los, como un, como un voiture pequeña como los, Smart, así

D : Ah oui Smart ou

A : Y el señor ahi mismo le dijo « Allez pars » Parce qu'il n'y a pas, il n'y a pas... comme aller. Parce que dans la ville de nous solament il a un bus que passa à huit heures de le matin y el otro que pas a quatre ou cinq heures de l'après-midi

D : Ah d'accord

A : et sino jodase! , si vous attend un bébé ou c'est malade

D : Il faut attendre

A : C'est la campaña. Y le monsieur le preto un carro, le voiture a, a, a,

D : Au fils

A : A son fils, al copain de papa. Y el sale a dire à papa que Alfredo es muerto. Papa se vino de la campaña, tout seul. Personne, personne dit « on va accompagner à papa », personne. Y papa est venu, ele trouva mon frère . En veces de encontrarlo en el hospital, le moment que papa es venu, papa lo trouve en una chambra, tout seul y ya le habian hecho la autopsia. Y ça c'est n'est pas bien en la Colombie. Il n'y a pas droit de faire une autopsia hasta que le papa no arrive. Papa il est venu et el trouvé mon fils en una chambra tout seul. Ahi, tous les, tous les copains, tous les copians de mon frère de l'école, ils est parlé à papa y le dit « Ecoutez » papa se llama *Pedro, Pierre, Pedro* « Ecoutez *Pedro*, vous pouvez demander l'école, parce que la faute c'est de les professeurs. Parce que Alfredo era malade y les professors son oublié. Il a la gripa y la fièvre. Y les professors ils dit « Allez élève, vous êtes un ...faites la comédia, vous



n'êtes pas malade, vous faites la comédia, van va a hacer la fumigar... como s'appelle ?

D: Oui, la fumigèn, la fumication, c'est la fumication je crois, en fait on lance des fumigènes, voilà.

A : ça veut dire comment, si fuera... s'il ya la les moustiques, vous mettez un produit dangereux. Voilà et c'est mon frère ça la aller, parce que c'est le travail qui l'a fait. Mon frère il fait una escuela agronoma, agronomia y como el es malade de la gripa, no se sabe. Si mon frère las manos eran intacto del veneno o él como era con gripa, el olor, lo eso. De toutes façons mon frère, dans le lit, parce qu'el dort, dans, la, era une école privée

D :Oui vous m'aviez dit un internat

A :Un internado, Y mon frère a un acosa como esta

D :Un oreiller

A: Entonces hacia heu...

D : Ah il vomissait

A : Y le cuento que esta sabana tenía quince años y está amarilla. Jamás se quitaba. Y nosotros la lavamos, la lavamos. Sabe que el tissu es très fino

D : Ouais

A : Y usted la lava, la lava, la lava y toujours les truco jaunes, les truco jaunes, les truco jaunes. Y ça c'est que les profesores son les coupables. Y papa le dio mucha tristeza y encontrar son fils, muerto. Y que le hagan hecho una autopsia.

D : Il avait quel âge à cet .. votre frère ?

A : Mon frère diecinueve años

D : dix-neuf. Ah oui il était grand quand même, oui (silence) Et depuis là le papa il a changé du tout au tout

A : Y al mismo papa, no se le ha paso sin que lloré y lloré... como, mamá sin, mamá, pprrr ! Pobre mamá. Tambien tantos hijos que tuvo. Y mama como es una señora que ya ella no parla rien du tout. Se sienta à côté de mama y mama ne parla rien du tout. Es una mama como humilde, no parla bien es, pprrr ! Si papá le dice « fais ça » elle le fait. Y travaille, travaille, travaille, hasta, hasta imaginese que ella adora estar en el monte, en la forêt, elle va, elle travaille les bananes, elle la, il n'y a pas de, por exemplo, les employés n'ont pas de temps pour amener les plátanos, pour faire à manger, si por ejemplo il n'y a pas le temps

D: Oui

A : Si por exemplo nosotros, il y a una ferma grande, il y a le frijol, le frijol Comment ça s'appelle ? haricots, haricots, aller cueillir haricots. Il y a le maïs, il y a la banana

D : Ah oui il n'y avait pas que du café alors, il y avait d'autres choses

A : Ah si, por ejemplo, la cosecha comienzaba en septiembre. Septiembre, octubre, noviembre, diciembre, enero, febrero : café. Casi hasta marzo habia café y a veces en mayo había café. Junio, julio y agosto la caña, la caña de azucar. ¿ No le digo que eramos ..

D : Ah oui, ah oui, ah, je ne savais pas qu'il y a avait de la canne

A : si il y avait de la caña a azucar, eso le digo es un

D : Ah d'accord

A : Es una camapaña, una maison, inmensa grande.

D : OK, oui, le café, la canne à sucre, plus éventuellement d'autres choses comme les haricots, les bananes

A : Si, il y a, conoce, como se llama ?, la, que se hace la sopa, de potiron, potiron

D: potiron , ah ça pousse

A : Habia potiron. Si tenemos una campaña de tierra noire, así, de esta que son las mejores tierras

D : Ahh

A : Eramos riches, pero es que papa personne l'aidait. Eramos. Y sino teniamos una grande fortuna. Y papa inmediatamente es muerto, lui el mismo, y mama se paro bien pero

D : et ça fait longtemps là qu'il est mort votre papa ?

A : ah. Il y a un sœur qui s'appelait Mercedes

D : Oui

A: Y ma sœur toujours «Anna je voudras venir ici ». Parce que elle est venue de la campagne parce que en ese moment papa travaillait à la campagne

D : ouais

A: Y en ce moment il n'y a pas beaucoup de café, ya la finca era un poco triste, les sœurs, les frères tout le monde quito la maison parece que personne voudrait accompagner à papa, tout le monde. Papa boit l'alcool et veut sortir, personne

D : Oui

A: Y ma sœur elle est venue à ----- (nom de ville en Colombie) à faire les estudios, un jour elle trouvo un travail

D:Ouais

A : un...una, elle trouve un travail de trois heures. Tout la familia es très intelligente. Y ma sœur elle n'a pas fini les estudios. Il y a un ami de nous que es abogado, que c'est l'avocat de nous. Y ma sœur, cet monsieur, il y a un... Vous savez la Colombie c'est une chosa que se fait en bara que hay una fabrica de eso le monsieur et il voudrait une personne que le administre ça. Y cet monsieur el avocat, c'est le monsieur que le lleva la, la, o sea, la declaración de renta porque la declaración en Colombia y aqui es mas diferente. Como la contabilidad, cet monsieur le di à « Javier », porque se llama Javier, « Yo voudrais une personne que me administre mi oficina » Y ma sœur, y Javier nous adore beaucoup à nous y Javier dice « Ecoutes je vais dire à Mercedes, y Mercedes a ramené a la oficina a --- - » y Mercedes dit « ouh , écoutez, Javier, ça c'est difficile » Javier le dit « Non écoutez Mercedes, bah, commence et vous, le jour que vous n'arrive à faire quelque chose, vous m'appelez o bien vous m'amenez les papier le soir et je t'aide. Je te dis comment est-ce que faire. » Ma sœur elle, es intelligente et elle dit « igual » y como ella le halla a la contabilidad y era un muchos sino solamente era el la teja con que construyen en Colombia la, la primer chosa que hay arriba. La, lo, lo del primero ahi arriba, la .. como hacen las maisonnes en Paris, a ver si

D : Le toit ?

A :Si

D : Le toit

A: Y ma sœur le lleva la contabilidad et elle travaille pero à la Colombie. El no le, ma sœur no le.. l'argent.. no

D : Ouais

A : Toujours ma sœur me decia (*prend une voix pleurnicharde*): « Bien Anna, je voudrais aller, je voudrais aller » « ¿ Como ? aqui tan difcil » Y yo vivia, yo vivia avec el papa de mon fils, garrote el aqui, garrote el alli, disputa alli, disputa alli, yo que, yo se, yo que (*prend la même voix que plus haut*)« Anna, bien je voudrais venir, je voudrais, je voudrais venir, je voudrais venir, je voudrais venir » Je lui dis « Viens vite » Papa el dit « No, no viens pas. Reste. Reste avec nous que le prochain année, yo voy a, ya c'est fini le le ... » papa commence à pas comprendre parce que tout le monde lui dit « Ecoutes don Pedro, vous a restar tout seul à la campaña, solament vous restez seul avec elle, il y a beaucoup de travail à la campaña »

D : ouais

A : « Ecoutez don Pedro, vous tout la vida, sus fillas son parties, y écouta, la una, la una n'est pas mariée, à gauche, à droite, alli, aca..lalala, lalala. Ça n'est pas bien, ça n'est pas bien. » papa le dit à ma sœur Mercedes. « Mercedes écoute, Mercedes ne pars pas. Reste ici. » Mercedes le dit : « Non papa, écoutez, yo.... yo voudrais partir, yo voy à restar un année o deux années y après je voy aider à vous à... à payer tout le l'argent que vous doit à la banca y tout ça. Y après je viens y je reste. » papa lui dit « Non, Reste, dans, dans .. six mois je suis

libre, yo me voy a, a --- (nom de la ville ?) j'ai de l'argent , je suis libre y yo al contrario, yo le voy acheter une voiture pour vous, parce que vamos a pasear. » Parce que nous, il a une famille à ----- (nom de ville). Je suis allée un jour à passer à ----- (nom de ville)

D : Ah d'accord

A : Y el papa de las fillas que habitan a----. Le papa, es el papa de las fillas. Que hay, la, la, le bus.

D : Oui

A : Les voitures que pasan tous les jours à huit heures de la matin et à quatre heures. Y las fillas, las fillas, las fillas que habitan en -----, elles van a pasar à la Colombie et tous les jours qu'elles van, elles van à la campaña de nous como si son la sœur, si son amies pero son como la sœur de nous, elles nous adorent beaucoup,

D : Mais ce sont des amies, ce n'est pas de la famille en fait

A : No, son, son des amies, pero amie como si c'est ma sœur

D : Ouais

A: Y toujours elles van à la campaña, y elles adorent rester à la maison. A la campaña de nous, parce que la campaña de nous c'est très agréable. Y elles restent y van en voiture. Y « Venga, venga, vamos a pasear, ahí, vamos a faire la promenade, à faire une promenade vamos. » Y partaient le matin y arrivan le soir y se ven a ver les amis à la campaña.

D : Mmmm

A : Il y a beaucoup. Ir a la campaña es muy agradable. La campaña hermosa, très jolie. Igual, ma sœur, papa lui dit « Mercedes, no parta pa' que yo voy a comprar, le va a comprar una voiture » Mercedes le dit « Non papa, je voudrais partir, je voudrais partir. » Que chance ! Mercedes rentre el jeudi à Paris, samedi papa est muerto.

D : Oh

A: Ma sœur, casi, casi se muere de. Y encore, ello no olvida à ça. No olvide à ça.

D : Et il est mort de quoi ?

A: Papa, como el, el le dit « fini l'alcool ». Y el, seguramente tout le monde le dit : « Écoutez ta filla elle es parties à gauche y à droite, tus fillas, son las fillas à droite, la una ici , la otra en una tanta, la otra de otra tanta, la otra vive sola, la otra a donde la grand-mère, moi je suis ici, ma otra sœur es ici, otra soeur en Bogotá, tout le mondo cherche so chemin parce que, dans la maison, dans la prison, c'est horrible de vivre. Tout le monde cherche su, su chemin y yo dis « voilà, yo vis comme ça tatata, lalala » Y ma sœur es, es... qu'est-ce que je dis ?

D : Que la sœur elle est venue le

A : Y ma sœur elle est venue ici, papa est muerto, ma sœur ¡ ouille, aie, aie, que cosa tan horrible ! C'est très difficile pour elle. No olvida elle dit que papa es muerto à cause de elle. Je lui dis « non, non no se eche la culpa. El ya era viejo. Elle le dijeron il es vieux, ne prend pas l'alcool y je pense el prit l'alcool y el dit « voilà j'ai perdu todas mis fillas, c'est Mercedes la filla que j'adore que » era la preferida de él

D :Mmm

A : Parce que elle era la preferida

D : C'était la plus petite ?

A : Non, non. De Mercedes, quatro, encore cuatro. Y papa il l'adore beaucoup parce qu'elle est très, como se dice très... elle est très gentille. Très amable. Y papa l'adore beaucoup.

D : Ah

A : Y elle rentre ici, voilà.

D : Et donc vous êtes allée à son enterrement ou pas ? Vous avez pas pu

A : Non. Non, non, non. Porque. Papa es, écoute, papa fue muerto siete de la mañana

D : Ouais

A : Ici, si en Colombia son las siete de la mañana aqui son como los dos de la tarde. Ocho, nueve, diez, once, doce, una, dos

D : Ouais

A : Dos de la tarde, nosotros venimos, yo.... cómo se dice ? yo supe la noticia, écouter la noticia

cómo se dice yo ?

D : Je, j...on m'a prévenue, j'ai été prévenue

A : No, la noticia de papa muerto c'est à quatre heures. Cómo je dis en français ? J'ai reçu la

D : J'ai reçu les... la nouvelle

A : La nouvelle de papa mort, oui, à quatre heures de l'après-midi, y'a pas le temps

D : J'ai été avertie en fait

A : Voilà, Oui, à quatre heures, cinq heures j'ai écouté, j'ai pris l'information de papa muerto. Y no a a la Colombie no es como à Paris. Colombie, vous êtes mort aujourd'hui à sept heures de la matin. Demain à dix heures c'est l'enterrement

D : Ah y'a pas de jours entre

A : Non, non y si por ejemplo, por ejemplo il y a quelqu'un qui est mort, vous payez, ça je ne sais pas si c'est très cher, pero si je pense que vous êtes mort à la Colombie et quelqu'un por ejemplo invite vous dit « non, non, je voudrais aller a ver a papa o verlo » Je pense que paye très cher pour qu'el le fait quelque chose à ...

D : Ah oui pour qu'il reste

A : Si je pense, pero à la Colombie, n'existe pas ça. Trois jours, quatre heures, nada. El es muerto y al deuxième jour (tchipe)

D : On l'enterre tout de suite, comme ça c'est pas possible

A : Mmm(silence) C'est une histoire très difficile

D : Ouais

A : (silence) es así (silence). (petit rire)

D : Bon, et bien merci beaucoup pour l'instant j'ai de quoi faire (rires)

A : (rires) Il y a des travaux

D : Ouais. Là j'ai beaucoup de travail. Bien écoutez, merci beaucoup, (bruit d'enregistreur que l'on déplace). On va arrêter

A : Et cet travail c'est pour, pour, c'est pour quoi, pour faire

(fin de l'enregistrement) 2: 37: 08

Deuxième enregistrement quelques instants plus tard (en fait la conversation a repris et au bout d'un long moment, je remets l'enregistreur en marche)

A: Yo sé que quand on allait au magasin como Leclerc, como ta , y ma filla elle me dit: « Maman je voudrais une pomme » et je n'ai pas l'argent. Elle pleure et moi aussi. Je n'ai pas l'argent pour acheter. Après je viens à Paris y Je...c'est la vida complicada. Je l'ai l'argent et je pleure au lit, je pleure et je crie, je brinco, je fais comme ça. Et je dis « écoutez, à Paris il y a l'argent, je l'y a de l'argent. Je ne sais pas feliz, content, parce qu'il n'y a pas ma filla. »

D : Mmm

A: C'est vrai je commençais à venir ici, je l'y a l'argent, j...je ne dis beaucoup (insite fort), beaucoup pero je travaillais dans la semana, dans le mois, et je garde l'argent pour payer la, la , le

D : Le loyer

A: Le loyer, un petit peu à manger, la, dama me, yo vivo a donde elle, y yo guarda, la, la, ma filla podria estar à côté de moi, si elle voudrait une pomme, je la pourrais donner. Mais pas poder facile venir. Après, je trouve le papa de mon fils y je suis très gentille et je n'ai pas de chance et je reste tout seule. Maintenant je suis tout tranquila, tranquila. Si yo quiero ir a una parte, yo voy. Je garde l'argent pour moi, et voilà

D :Mmm

A : Ahora es el problema avec mon patrona, pero yo voy a, ça c'est facile, a arranger.

D: Mmm. Une vie difficile (rires)

A : Si (rires) (silence) fin de l'enregistrement -

-----  
-----

## 2. Anna 2ème entretien le 06 novembre 2010

*J'ai appelé Anna la semaine dernière afin d'avoir des nouvelles, reprendre contact. Elle m'a tout de suite proposé un rendez-vous pour le week-end suivant. Nous avons rendez-vous après son travail le samedi, à la gare Saint Lazare, d'où nous nous rendrons ensemble chez elle.*

*J'arrive un peu en retard au rendez-vous, je l'en avais prévenue par téléphone et elle m'accueille avec un grand sourire, visiblement contente de notre rencontre. Elle m'annonce durant notre trajet qu'elle a acquis la nationalité française officiellement ce 1er octobre mais comme elle n'a pas encore reçu les papiers, elle n'a pas osé partir en week-end avec son fils à Londres de peur de ne pas être en règle si elle est contrôlée. Ce dernier n'était visiblement pas satisfait de ce choix maternel car il demandait depuis longtemps ce voyage.*

*Arrivée chez elle, elle me propose un thé chaud, il pleut averse et je suis trempée, je refuse poliment et elle me dit qu'elle a déjà pris le sien au travail, elle me conduit directement à la chambre de droite, voulant démarrer l'entretien immédiatement.*

*Au cours de l'entretien elle me paraît extrêmement « docile » à toutes mes demandes, mes questions, photos ... J'ai l'impression, que si je n'y mets pas moi même un terme ce rendez-vous peut s'étirer de longues heures encore.*

D: Enregistrement du 06 novembre 2010 avec Anna (rires étouffées A +D) chez qui je suis revenue, dans sa maison. Nous sommes dans sa maison. Nous avons voyagé en train.

A : Mmm

D: Nous nous sommes données rendez-vous à Saint Lazare, et là on essaye, je lui ai demandé de me montrer des choses importantes pour elle, pour l'écriture. Voilà, alors Anna...

A: alors ça c'est des.... (bruit de pages)

D : Donc ça c'est le cahier de cette année enfin ? De l'année dernière

A : Oui (bruit de pages)

D : Alors vous me disiez à l'instant que vous n'étiez pas... que vous ne vous étiez pas réinscrite cette année

A : Non

D : Parce qu'il n'y avait pas assez d'écriture

A : Parce qu'il n'y a pas beaucoup d'écriture, seulement parler, parler , parler, parler, parler, parler, il n'y a pas beaucoup d'écriture.

D : Mais tout à l'heure pourtant vous m'avez dit que ce qui était important pour vous c'était de parler.

A : Non. Osea si parler y écriture. Parce que je voudrais, por ejemplo je voudrais que quelqu'un me fait por ejemplo mon , mi , como se dice... mi , mi sobrino

D : si le neveu, mon neveu

A : Mon neveu, quelque fois si por ejemplo le professeur dit : « demain il y a » ... como se dice.. una revision y c'est lui qui me fait les dictées. Je voudrais apprendre comme ça. A escribir. Parce que dans l'école je ne pas apprendre beaucoup. A escribir. (1: 50) El no se, el no s... como se dice à parler, por ejemplo a dire la S, la T, tout ça como, comment dire

D : Oui, la prononciation

A : la prononciation, pero pas beaucoup d'écriture, pas beaucoup

D : Ah

A : Je voudrais que par ejemplo, un jour, un jour on fat beaucoup d'écriture y solamente por ejemplo. Un jour on fait ça. Solament y c'est tout. Un jour. Et c'est pas

D : ah dans une séance

A: Dans un jour fait ça et ça, et ça c'est pas

D : bon alors je vais essayer de prendre des photos en même temps, mais allez-y vous pouvez continuer, ça empêche pas

A : De parler ?

D : Oui, oui bien sûr

A : Qu'est-ce que je vas parler ?

D : Non mais c'est important ce que vous me dites, parce que d'un côté vous me dites j'ai besoin de parler, c'est important

A : Oui, et je voudrais

D : et dans le même temps vous êtes en train de me dire que c'est ce qui est le mieux dans les cours et que dans les cours ce que vous attendez, vous en tous les cas, c'est pas de parler, c'est d'apprendre à bien écrire.

A : A bien écrire parce que je parle très mal y je ne sais pas bien écrire.

D : D'accord donc la priorité c'est quand même d'arriver à écrire ? C'est ça

A : Oui pour le moment , je voudrais parler bien y escribir parce que dans l'école j'apprends lo importante y voilà y tous tous les années me dit la misma chosa, ça veut dire que (silence)

D : ça veut dire

A: (silence)

D : c'est à dire vous n'avez pas l'impression de progresser ?

A :si, je progressais beaucoup.

D: ah

A: Pero tous les années la misma chosa, ça veut dire que je voudrais por exemplo

D : ah vous faites la même chose à chaque fois ?

A : Si.

D : Ah oui

A : Je voudrais por exemple ir à un école a donde, a donde nos donne beaucoup de escritura, beaucoup, beaucoup, beaucoup

D : Mmm

A : Parce que y'a pas beaucoup, y'a pas beaucoup. Une fois un petit peu comme ça mais je trouve qu'il n'y a pas beaucoup pour moi.

D : D'accord, et vous voudriez des devoirs, c'est des devoirs que vous voulez, non c'est pas des devoirs à la maison ?

A : Non je voudrais que por exemplo, mon fils, le fils de ma sœur, mon neveu

D : Oui

A: il me dit « Anna fait ça » et je le fais.

D :d'accord

A :Une dictée et je le fais et il me dit « Anna, ça , eso no es bien escrito, y c'est ça »

D : D'accord

A : Mmm

D : Et ça en fait c'est le cahier de l'année dernière (*en parlant du cahier en train d'être photographié*). Mais la dernière fois en fait vous m'aviez parlé, vous m'aviez montré plein de choses

A : Ah je l'a, vous voulez que je le montre ?

D: Ah oui !

A : Ah oui ! Je l'a

D : je m'en souviens, il y avait plein, plein de choses

A : (*se déplace*) Ah oui je l'a. Beaucoup, beaucoup de (*bruit de fond : télé dans la chambre de Sébastien, déclencheur photos*)

D : Je peux fermer la porte, c'est possible ?

A : Ah si, si, si (*ferme la porte, cherche dans ses documents et marmonne*)

D : Ah le chat il joue, le chaton



A : Tout seul il joue

*(silence et déclencheur photos)*

D : Et ça faisait combien de temps que vous aviez pris des cours ? Ça faisait combien d'années que ?

A : Euh... je devais commencer. Trois années que je suis allée tout les année à l'école

D : Trois années

A : parce que il y a des moments où je demande la nationalité francesa y en ce moment j'ai commencer à ... à, à étudier le frances.

*(bruits de recherche, parle toute seule tout doucement)*

D : Et qu'est-ce que vous voudriez écrire si vous aviez à écrire alors à part des dictées ?

A : bah escribir du frances, du frances

D : Mais pourquoi ? pour envoyer des cartes, des *(bruit de verre qui chute)*

A : No por aprender, por aprender du frances

D : D'accord

A : Por escribir parce que quelques fois j'ai besoin de faire un.. por exemplo des cosas y toujours je dis à mon fils de faire. Y el n'est pas content de faire.

D : Mmm. Ah oui c'est plus des choses administratives

A : Oui il y a des choses que je voudrais

D : d'accord et comme ça vous n'auriez plus à demander à votre fils

*(bruits de déplacement)* Mais déjà là vous écrivez beaucoup de choses, non ?

A : Bah non

D : Ah bon

A : J'écris le français avec des fautas

D : Ah oui

A : *(s'est rassise avec un document qu'elle montre)* voilà comme il y a cahier comme ça, regarde

voilà

D : Voilà, c'est ça dont je me souviens bien

A : Je l'ai gardé toute, tous, tous les trois années je l'ai gardé, en une seule ici parce que comme je l'ai fait beaucoup de place, c'est comme ça, regarde *(tourne les pages)* y toujours nous donne feuilles así comme ça, así, il nous donne une feuille comme ça

D : Ah oui avec le cahier

A : y une fois par semaine y une fois el nos enseña a escribir.

D : Ah oui, donc vous aviez ces feuilles -là (*photographie en même temps*) avec des exercices en fait

A : Mmm. ça vous pouvez prendre (*en photo*)

D : Voilà. Et ça vous aimez bien ce type d'exercice ou pas ?

A : Si, si

D : Vous auriez bien aimé avoir un livre , un manuel ?

A : Bah oui

D : Et ça y'en avait pas ?

A : quoi ?

D : Y'en avait pas de livre ? De manuel

A : C'est que quelque fois je n'ai pas le temps

D : Non mais un manuel c'est un livre pour faire les exercices. Non, y'avait pas un livre avec les exercices ?

A : Si il y a, il y a

D : Ah d'accord

A : Il y a un livre que je n'ai pas fini à l'école

D : Mmm

A: (va chercher dans sa bibliothèque) parce que como il y a ça, il y a otro que nous on donné la maitressa. Un libro (marmonne) ...esto no es, pour vous... no se

D : je peux prendre une photo de ça là ou pas ?

A : De quoi ?

D : De tous ces livres là ?

A : Ahh oui ! Oui je ne suis pas compliquée

D : Ah mais vous avez le droit de dire non, à un moment donné si vous n'avez pas env

A : Ahhh! Non ! Je ne suis pas compliquée. Non, non, non . (*marmonne encore en cherchant*)

Ah si seria este,. Si. Je ne sais pas si c'est ça . Ay ! Es que el nos dio ! (*marmonne un moment*) je pense que c'est là

D : parce que les trois années vous aviez les mêmes ... ah oui

A: Parce que, sabe que c'est, c'est le problema. Le problema c'est que j'ai étudié à.; al métró Jourdain , à l'école... comment s'appelait. Et un jour, parce que je suis (rire) je suis une, une mal élève, je travaille mal. Je étudié, je repeti deux fois.

D : c'est pas parce que vous travaillez mal ?

A: si. Ça veut dire que le jour que je fais la ... como se dice, l'examen, je le fais mal

D: Ah oui mais c'est pas

A : y la professor elle me dit « Anna, vous no le importa redoublar, parce que vous travaillez, vous... vous arrivez à faire bien les travaux » yo le dis « No, no, no, no je préfère redoubler » Igual, deux années j'ai redoublé. Ça veut dire que la, la troisième fois

D : Mmm

A : Aussi je passais mal. Il y a... le... le directeur que dit , on m'a dit pour faire una, una... como

D : Une évaluation ?

A : Si. Y je n'ai pas allé, je n'ai pas allé .Y je suis allé jeudi y el profesor il me dit « non, on » Je lui dis: « Je voudrais savoir pourquoi je » Il me dit « Non, parce que vous n'êtes pas venue » y je lui dit « como así » Il me dit « oui, oui, oui je dis que les personnes, que vous voulez venir mardi » yo perdi la, la

D: La place

A : Je perdi la plaza, yo perdi la plaza y je restais trois mois sin école. Toujours elle se ocupa de moi, c'est une amie que habita, que es gardienna à la, à la *gare Montparnasse*, que c'est elle que me escribi parce que je n'ai pas le droit, à la loi , d'étudier à une école à Paris.

D : Oui

A : Y Matilda, elle me, me escribi como elle, il y a le temps, elle est allé, elle chercher le livre y elle trouvo le classe à .. Strasbourg Saint Denis que c'est là que vous

D :Oui

A : Et c'est pour ça que tous les années, pratiquement je fais la misma chosa

D :Ah oui d'accord parce que vous ne restez pas dans le même lieu en fait

A : Oui

D : Donc cette année vous avez pris la décision de ne pas vous inscrire

A :Non, cette année , non. Parce que como, écoutez, como, como... osea dans le livre

D : Mmm

A : Lo que je l'ai montré

D : Ouais

A: Une feuille tous les jours, une feuille comme ça.

D :ouais

A : et je voudrais , por exemplo

D : Ouais

A : Aller à une école pour apprendre beaucoup.

D : Ouais

A: A escribir. Je voudrais ir à une école que toujours sea dictée, dictée, dictée, dictée, dictée, por j'apprends bien le frances

D :Mmm

A : Parce que je voudrais de apprendre bien le frances escrito

D : Oui

A: y apprendre bien le frances parlé.

D : D'accord

A : voilà

D : important

A : Oui

D: donc vous cherchez l'école qu'il vous faut à vous

A : bah oui. Voilà. Un jour yo voy a, yo voy a... à faire ça.

D :Mmm

A: Mm. 15 : 05

D : ben déjà moi j'ai pris de belles photos, je vais en prendre encore. Parce que vous me dites que (clic photo ) et tout ça c'était du français ?

A : ça c'est de mon fils. Ça c'est le livre de mon fils

D : Ah

A :Y hay libros que , dans l'autre appartement je habitais

D : Mais ça c'est à qui alors ?

A : ça c'est una collection , je suis allée à, à, à la foire de Paris

D: Mmm

A : il y a une dama qui me dit « Écoutez, ça c'est, ça c'est importante pour ton fils, ça c'est importante » y vous savez des damas que parlan y que parlan y je dis « Non, non, non madame , non,non » « si, si, si » et mon fils jamais de la vie il a touché cet livre.

D : (petit rire)

A: Et j'ai payé je ne sais combien, j'ai payé par mois, como quaranta euros por deux années, treinta a quaranta euros, jamais de la vie se servi de esos

D : d'accord

A : Et il y a ici de mon fils de l'école , il y a des livres qu'il y a une Española que toujours elle me laisse un livre à la boîte à lettres, no se pourquoi, il y des livres de cocina, il y a des livres cosas de photos et voilà. Il y a des livres de mon fils, il y a des livres de mon fils, voilà. Il y a

D : Et vous ?

A: Il y a moi, je tous les mois j'achète, tous la semaines j'achète femme actual y acheto livres de , livres de, quelque fois, si je trouve esto, santé, si ça me plait

D : Ah ...*santé (nom du magazine)*, d'accord

A: Oui, Si je lo

D :Bah oui. Donc ça c'est plutôt votre coin à vous.

A : Ça ?

D :Voilà cette pile là, ça c'est à vous

A : Oui, ça c'est à moi

D : on peut prendre ça alors

A : Ben oui

D : Parce que les livres de votre fils vous ne regardez pas dedans ?

A :Non.

D : Non

A Non, non. Mon fils il y a dans l'école avancée et moi non (rires)

D : Mmm.

A : (silence)

D: Et par exemple dans votre sac, dans votre sac à main qu'est-ce qu'il y a comme écrit ?

A: Dans le sac ?

D: Oui dans le sac à main

A : Un jour, il y a un.... un..., tout la semana

D : Si

A : J'achète femme actual y tout la semaine

D : Si, si on regarde, si. Vous pouvez regarder votre sac et me dire ce qu'il y a d'écrit dans votre sac ?

A : Écrit ? (*silence*) rien. Je n'écris rien dans mon sac

D :Regardez, parce que je suis sûre qu'il y a des choses écrites moi.

A : Non, non

D: Ah

A : Usted regarde, certains matins (*montre le sac à main*)

D : ça c'est bien ça quand même (*un magazine*)

A : C'est hier, dans l'hôtel, il y a quelqu'un qui l'a jeté

D : Ah

A : je l'as gardé pour je lis y certains matins je lis ça, voilà, je lis ça. Que ma sœur me la donno

D : Mmm

A : y certains matins je la lève pour lire ça y quelques fois je la prends pour lire parce que il y a des choses assez intéressantes dans les...

D : Ah oui

A : Mmm et là

D : ça déjà vous me dites que vous n'avez pas d'écrits , on commence par un journal, ça c'est pas mal de l'écrit c'est un magazine c'est à lire

A : c'est à lire Bah..... c'est un livre, c'est à lire parce que j'adore lire, j'adore lire, il y a....(*sort des éléments du sac*)

D : D'accord. y'a rien d'écrit dans votre sac ? moi je suis persuadée qu'on va trouver quelque chose. Ça d'accord

A : ça c'est les trucs de comment amener la, la...à manger à les ...à tata.

D : mmm

A : Et ça c'est l'agenda. Regarde

D : C'est pas de l'écrit ça ? Et là c'est pas de l'écrit ça ?

A : Non je n'écrivo rien

D : et ça ?

A : (*rigole*) regarde c'est la... c'est de , de , c'est de les amis que je le note ici

D : ça c'est bien des choses écrites

A : bah ça c'est par exemplo (*parle très vite*) le téléphone de moi, les téléphones de tatata, c'est les téléphones que je mette ici que je quelques fois me donne les, voilà, ça les...

D : ça c'est bien de l'écrit ?

A : (*tourne les pages lentement*) ça c'est un bus que no. Ça c'est tata. Ça que avant, je travaillais pour eux, je fais tout ça.

D : Ah ouais, je peux prendre ça ou pas ? (*en photo*)

A : Si, si

D : ça c'est quand même un écrit ? Non ?

A : (*Silence*) ça c'est que je travaille pour la dama et que je

D :ça c'est pas facile à comprendre en plus, ça c'était vos jours

A: Si, par exemplo ça c'est le mois de novembre et je note lunes, jeudi, lunes , jeudi, lundi, jeudi, voilà. Y así le jour où elle va dire « Anna vous faites combien d'heures pour le mois ? » je lui dit ça.

D : Mais ça c'est bien de l'écriture

A: ça una, una receta colombiana, j'ai noté ici

D : Ah, ah , bah voilà !

A : en Espagnol !

D : Eh! Et ça c'est pas de l'écrit une recette ?

A : Mmm

D : Ahh, donc ça c'est bien une recette

A: si

D : Voilà

A: ça c'est le téléphone d'une amie, ça c'est autre chose

D :Je, j'enlèverai les numéros de téléphone, ne vous inquiétez pas

A : Ah non ! Pero nos otros, no pas de complicacion. Es un amigo que habite *au Havre* y que

D : Mais ça, au milieu des pages il y a bien une recette

A : Quoi ?

D : (rires) c'est bien une recette, c'est bien écrit ça ?

A : (lentement) Si... pero yo lo escribi en Español yo pienso

D: Ah Y eso no... ça compte pas quand c'est en espagnol ?

A : Mmm?

D : ça compte pas si c'est en espagnol ?

A : no pas si en espagnol, no en frances. Y yo voudrais apprendre, escribir bien en frances.

D : d'accord.

A : Mmm

D : Là il y a beaucoup de numéros de téléphone

A : Si la.. Si, il ya .. yo, la gente , ya la estoy pasando por alla y hay una que la (inaudible)

D: mais en fait les numéros de téléphone y sont pas forcém, ils sont, ils peuvent être à n'importe quel jour

A : No, no, no esto que es mi patrona, me ha llamado

D : Mmm

A : Me, me, a appelé, parce que sa maison il y a une alarma,

D : Ah d'accord

A : Entonces, elle me dit « Anna, avant de partir vous faites, vous entra » parce qu'elle est partie le matin

D :Ouais

A : Et l'après midi, j'a la clé mais je n'ai pas la clé de l'alarme. Entonces ella me appelé y me dice : « Anna , avant de vous partir, vous met, vous fait y ça y c'est tout » y es una clé de, una coda de un alarma

D : Ah mais la date ça correspond pas ?

A: la ?

D :Parce que là c'est le 24 novembre

A : Ah non! No, c'est qu'elle me a , elle me a appelé de *Nîmes* et elle me dice : « Anna je vous donne les,.. » y yo ouvro l'agenda comme ça, yo la ouvre et je le dis : « voilà vous me pouvez dire »; Me dit « Voilà, vous fais ça, fais ça, fais ça » y voilà

D : Mmm et donc l'agenda vous en servez pas pour tous les jours en fait ?

A : Non, je ne la... non , non, non parce que je n'ai pas de habituer à ça

D : D'accord

A : C'est que como je travaille por uno, je fais par exemplo mas heures, je vais travailler un monsieur y je note ici, ici, ici, ici, c'est tout. Pero l'agenda, no, no je n'ai pas

D : D'accord, en fait vous ne vous servez pas des jours qui sont déjà marqués

A : no, no, parce que yo, yo... beaucoup de rendez-vous, non .Yo no, normalement, non.

D : d'accord et vous arrivez à.. par exemple le code vous savez à quelle page il est marqué ?

A : Bah je sais que yo, por exemplo, como cet code c'est pour ce jour seulement. Ça veut dire que ce jour elle me dit « Anna » por exemplo elle partit jeudi matin

D :Ouais

A: y elle me appelé à 10 heures y elle me dit « Anna, avant de vous partir vous faites cet code comme ça »

D : D'accord

A : « vous fait le code comme ça ». Entonces yo lee l'agenda, comme ça, y voilà

D : Mmm

A : Me dit « Y après que vous part, vous me appelez, vous me appelez, si, si il y a un problema » yo le appelé yo le dit y'en a , je fais le code, « mais d'accord » voilà.

D : D'accord

A : Et ça je le..., je le garde pero no, no...

D : D'accord mais en fait, c'était pour savoir s'il y avait un rapport entre les dates qui sont inscrites sur l'agenda, mais en fait

A: Non

D :vous ne vous en servez pas et vous arrivez à retrouver

A : Non

D : Ce que vous marquez, vous arrivez à le retrouver

A : Bah, yo por exemplo, como c'est très pas beaucoup ici, regarde, son

D : Ouais



A : y'a pas beaucoup

D : Ouais, ils sont marqués par ordre alphabétique là ou pas ?

A : Pues en un momento yo tenia aqui, por exemplo la A,

D : Si

A : Y nous commence, yo comence hacer así , por la A . Voilà, je trouve una copina, ah pourquoi no lo mete téléphone ? Je n'ai pas beaucoup de place ici. Voilà, je.. il n'y pas de place ici, je tant pis, vous me poncez aqui. Je la fais comme ça. No, practicamente.

D : Oui parce que la première ça commence par un D

A : *Daniella* c'est mon patrona

D : *Daniella*

A : y je n'ai pas de place, je n'y ai pas de plaza là regarde, tout c'est

D : à D

A : Tout c'est, y en dernier moment elle me donna, y regarde, tout c'est complet (comprend?) , c'est pour ça je lo estoy pasando parce que il y a des amis, que par exemplo cette dame elle est morta et cette dama c'est là la dernière année que, que une copina me appelé y me dit « Anna appelez cetta dama que sa , donde...donde.. à trois heures d'ici » je me rappelle pas, pas le...l'endroit. Y elle me dit après qu'elle est dans l'hôpital

D : Mmm

A : « y toujours elle demanda pour vous ». Voilà, c'est.. cet téléphone n'existait pas. Cet téléphone n'existait pas parce que cetta dama elle changé de téléphone. Ça veut dire que je commence ça ici, aussi il n'existait pas,

D : Mmm

A : ça aussi no existe, ça veut dire qu'il y a beaucoup de téléphones, cet monsieur

D : Mmm

A : No existe, cet monsieur no existe, tout ça n'existe pas

D : Ah d'accord. Mais ça vous le savez mais vous ne l'avez pas barré, c'est marrant ça

A : Non, je ne sais pourquoi, je fais comme ça mais

D : Mais vous vous souvenez très bien , vous vous souvenez très bien

A : C'est pour ça je commence por alli hay un...

D : Un nouveau ?

A : Voilà (me montre le nouvel agenda)

D : ah

A : Je n'ai pas le temps, de , de finir

D : Ah oui de recopier

A : ça c'est à Colombia, ça c'est la tanta, la Colombia

D : Mais c'est pas non plus par ordre alphabétique en fait

A : Non

D : Non

A : Non parce que je commençais à escribir ici, por exemplo, el estrangère, ça c'est ma tante

D : ah oui vous

A : De la Colombie, ça c'est ma tanta à la capitale. Ça ma sœur qui habite par los Estados Unidos, c'est, c'est una copina

D : Oui donc vous avez rangé ça par un ordre qui vous paraît plus logique pour vous. La logique c'est non pas de classer les gens par ordre alphabétique, mais par l'ordre de là où ils habitent

A : Mmm

D : donc là, à la dernière page qui pour vous est la première, vous avez mis tous ceux qui sont en Colombie

A : Si, si

D : Et donc vous savez où se trouve le numéro de la personne, pas par rapport l'ordre alphabétique de son prénom mais parce que vous savez que vous l'avez rangé dans la case Colombie. C'est très, très intéressant.

A : je ne sais pas je note ici l'estrangère

D : si. D'accord, et ça à la page d'avant , c'est, ça c'est....

A : les amis

D : ça c'est la France

A : *Maria*, no, mais il y a non, ça c'est aussi, ça c'est aussi, una, la familia en la Colombie, ça c'est aussi c'est une amie, ne sais pourquoi. (silence)

D : Bon mais il y a un classement que vous faites vous

A : Non je le fais bien, sabes, es a decir que, je mette ici no importa, de no bien, no soy como organizada, no. Como no voy a meter beaucoup de noms, ça veut dire que je metter comme ça. Je n'ai pas fais attention à la, à la, por... como se dice, por el... abecedario como

D: Oui l...l'alphabet. Oui, oui, mais c'est parce que vous arrivez à vous y retrouver autrement

A: Si, je tourne, tourne, je trouve

D : Voilà, moi j'aurais beaucoup de mal à m'y retrouver si je ne faisais pas par l'alphabet

A :Sinon quelques fois mon patrona a changé l'appartement avec un monsieur et me dit «Anna, vous à faire le ménage à cet monsieur »

D : Mmm

A : Y un jour je reste à la fenêtra, usted no se puede imaginar combien de temps, parce que je l'ai noté ici et je ne l'ai pas trouvé.

D : Ah

A : Y je dis c'est pour ça, parce que me lo donno, me lo donno une petite feuille y je la perdi. Je lui ai dit, dans l'a, « c'est mieux dans l'agenda. » Voilà y je. Cet monsieur. Regarde (me montre la page en question) , cet monsieur .... y je lui apporte, y regarde une chose que je me rappelle, je cherche, je cherche, feuille por feuille, feuille por feuille y elle me dit « seulement pour le mois » c'est pour ça que je ne lo, (tousse) pero

D : Ah donc il vous arrive quand même de perdre certaines informations

A: Oui

D : Bah oui , comme tout le monde

A : Como el mi...c'est pleine, c'est pour ça je voudrais faire l'autre

D: oui

A : C'est pleine, je n'ai pas de plaza

D : Mais c'était quand même 2010 celui-là ?

A : Ou ! Ne sais pas. (rigole)

D: ah c'était 2009, non

A: ouais

D : Donc là vous commencez un 2010, au mois de novembre (rigole)

A : Ya tengo el agenda 2011, sino que, no se

D : Oui donc c'est... mais c'est parce que....pour vous ça n'a aucune importance puisque vous ne vous servez pas des dates

A : Non

D : Bah voilà, d'accord

A : non c'est pour ça, parce que. Regarde, je l'ai montré à une copine de moi ça et elle me dit (prend une voix aigüe) « Tiens je te donne un agenda » je lui ai dit « j'ai beaucoup à la maison, parce que el banco me donna .Je l'a beaucoup à la maison, c'est le temps, que je n'ai pas le temps » (appuie fort sur les mots temps) Par exemplo, toujours je rentro il y a le linge, je reste je dis « non que va el linge je n'ai pas » Je reste ici je me couche

D : Je vais le prendre en photo, il est , certes il est vieux,

A : si (rigole)

D : mais il est quand même dans un... dans un ...emballage qui est très joli, qui est très coquet

A : (rigole doucement)

D : Donc c'est a priori quelque chose d'assez précieux

A : parce que...( silence)

D : Parce que ...

A: J'adore ça pourquoi

D : Ouais

A : Parce que por exemplo, écoutez, cetta carta je l'achète pour telefonar a la Colombie

D : Mmm

A : Y voilà, il y a la place cette carta là si je voudrais telefonar à quelqu'un, à une maison, entonces

D : Mmm

A : Y c'est pourquoi que j'adore cet...cet truco

D: Ah ben oui

A : Mmm et qu'il y a autre chose aussi, je pouvais garder des choses intéressantes alli.

D: Ah oui. Il n'y a pas de photos

A: Fotos, no.

D : no

A : No pas de fotos.

D : Que de l'écriture ou des cartes

A: Si, ah si, ah si (silence) 30: 23

D : donc bon déjà on a trouvé quelque chose où il il avait beaucoup d'écriture, dans votre sac

A : rires

D : J'étais sûre qu'on trouverait

A : Oui j'ai toujours, toujours des choses

D : Et là il n'y a pas d'autres écritures

A: Non parce que regarde ça c'est la fiche de paye que le

D : Ahh!! ah bah voilà

A : Ahh, travail, un rendez-vous por

D : Donc ça c'est un papier administratif, non, non, mais je ne vais pas regarder dedans

A: Non ,non ça c'est rien du tout. C'est un rendez-vous pour aller à la , à la, à sss, comment s'appelle, por una vacunacion

D : Ah, oui la médecine, du travail

A : Si

D :D'accord, c'est même pas la médecine du travail, c'est le, oui, un rendez-vous médical.

A : Si, un rendez-vous médical, por commencer por exemplo si il y a des maladies, tout ça. Por, por...por la empresa, y esta es la ficha de paga

D: donc y'a quand même beaucoup de, d'écriture là-dedans ? Et ça vous savez le lire

A :he

D : Ben oui, ça la fiche de paye et le rendez-vous vous savez le lire

A : Si.

D :Vous avez pas besoin de votre fils pour ça

A: Si pero yo, por exemplo, quelques fois je voudrais, por exemplo. Yo l'ai fait cet examen.

Este examen, ne sais si vous le connais de...colon

D :Ah, oui, non, oui, oui mais j'en ai entendu parlé oui, mais je l'ai pas fait

A: Vous non parce que, c'est

Sébastien : Bonjour

D : Bonjour

S: ça va ?

D : Très bien et vous ?

S : ça va

D : enfin ça a pas l'air d'aller au top (il a un gros pansement sur le nez et une partie du visage)

S : Non ça y est je me suis fait opéré

D : Ah mince, de quoi ?

S: Non d'un truc que j'avais sur le nez

A : parce que il a un truco ici como una

S : enfin voilà, bientôt je l'enlève donc voilà, quoi

D : Avec un peu de rouge ça peu faire clown, ça peut être super joli

S: je vais faire (rires)

D :en soirée ça peut donner très très bien (rires). En tous les cas bravo, votre maman m'a dit que vous repreniez les études

S :Ouais je fais un D. A. U.

D: une capa ?

S : un D.A.U. , c'est équivalent du bac , quoi

D : en quoi ?

S : C'est un équivalent du bac

D: ah d'accord, y'a pas une matière spécifique

S :Bah moi j'ai pris histoire géo, anglais, français

D: d'accord et c'est où ?

S: C'est à Nanterre, ouais

D : ah d'accord, c'est chouette, bravo, c'est courageux !

S : Ouais

D : C'est hyper courageux

S : Ouais c'est clair

D : C'est chouette

S : Ouais c'est bien

D : C'est bien. Alors qu'est-ce que vous allez étudier dans cette maison !

S : Ma mère aussi et

A : ¡ Sébastien !

S : ¿Que ?

A : ¿ Usted meti el cheque al banco ?

S : Si yo se où el cheque

A : ¿ Y a donde puso la chequera ?

S : Puse, la puse... por alli, pero no era la chequera era el bordereau

A : Ese, y a donde lo dejo que yo no le he visto

S : pues debe estar

A : Bueno, pues me lo tiene que dejar

S : bien (? *parle tout doucement*)

A : (*à moi, autre ton*) este examen lo mandan a las personas a partir de los cincuenta cinco (*Sébastien ferme la porte*) yo tengo ya cincuenta siete. Entonces je ne sais pas si je le parle à vous.

D : Non

A : Cet examen lo manda la sécurité sociale, tous les trois mois gratuitement, y normalmente a donde esta ? Blll, Il y a tous les papiers ici. Y normalmente toujours lo meto ici, y yo dis « yo le voy a hacer, yo le voy a hacer, yo voy ir a la, a la tatata » Y jamais je les fait

D : Es que hay mucho para hacer

A : (*cherche dans un tas de feuilles et de documents administratifs divers posés en vrac sur une petite table de chevet*) Es que, osea, esto es de lo que pago de la vivienda, esto que lo tengo, voy a decir a mi hijo, como este de... ah! Ah voilà ! No es este papel. Esto es de que yo pago la, je paye les.. l'électricité

D : si

A : Tous les six mois, il y a une facture que arrivo y... je voudrais que mon fils m'explique ça et c'est pour ça que je ne l'ai rangée. Y voilà il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici, estoy hasta ca. Cet examen, es la sécurité sociale que me l'envoyé

D : Si

A : et moi por exemplo, je suis allée an de la doctora, j'ai jamais, je suis allée an de la médecin parce que la santé de moi c'est super bien. Sino que... le mois de may, le mois de may, ma sœur elle travaillait avec un copine... à l'hôtel. Sa maman une nuit, elle est mal, mal, mal. Elle est sortie à l'hôpital mala, mala, mala y sa maman le trouvo. Ah non. La .. le médecin, il dit « on va faire une radio »

D : Mmm

A : Y elle le fait radio, le trouva la dama, cancer. Elle commençait à faire la Kine (???) et la dama le premier jour qu'elle fait le Kine, cet jour elle morta. Ça veut dire que, comme j'ai jamais soy malade ni nanana, je suis, je l'ai dit à ma sœur « Mercedes, demandez rendez-vous à su doctora » Y ma sœur me demanda le rendez-vous. Je profitais et j'emmenais les papiers que me donna la sécurité sociale que m'envoye tous les, tous les trois mois

D : Mmm

A : que jamais je suis allée. Y la, la doctora elle me dit, je le montrais les papiers, y elle me dit « ça, cet examen es de la .. de la (bruit de porte qui grince) , vous le fait à la maison

D : Oui

A : Cet examen c'est que c'est una .... como c'est que je le explico, c'est un.... ne sais pas, c'est un papier

D : Oui

A : Y tous les, tous les , tous les deux jours

D : Oui

A : Vous fait, vous fait la caca y ya un truco y vous met ici y vous le cache (cacheter) la caca y vous mettez le jour y voilà.

D : D'accord

A : dans le.. pour.. 9 jours

D : 9 jours d'accord

A : voilà y vous le cacha, vous le cacha (cacheter, fermer), ici estamos et ça c'est , je ne sais pas , parce que ya lo, ya lo envoyer la première fois

D : Oui

A : Y ella me envia un letra que dit que il y a, il y a des... como que c'est mieux que je le repita. 36 : 19 yo hize, c'est pour ça qu'il y beaucoup ici de papiers parce que je voudrais montrar à ma sœur

D : Ouais

A : y dire que comme la sécurité sociale me envoyo ça, y je voudrais savoir si c'est que je lo debo de siver, siver (signer ?) que yo, apprende bien el frances, y yo debo mostrar cet papier là por dire s la securitad social, la, la, encore elle m'envoyo ça.

D : Oui

A : et je pense que yo le debo faire

D Ah d'accord

A :et c'est pour ça qu'il y a beaucoup de papiers, ici en priorité, como lundi je.. j ene travaille pas

D :Ouais

A : Lundi va a venir la, una copina de moi y yo le voy a mostrar tout ça à elle y elle me va à expliquer

D : ouais

A :ça veut dire que j'ai beaucoup de papiers

D : d'accord

A : (*ton énervé, fâché*) Il y en a beaucoup de papiers y voilà, j'en ai marre de, de, de.. de beaucoup de papiers qui arrivent ici. Il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici. Beaucoup. Y que je lis et que je n'a pas le temps, y voilà. Il y a le chat qui me, me voilà. Il y a le chat qui joue les papiers ici, il adore les papiers lui

D : ah oui les chats ça adore ça les chatons, hein

A : Oh j'en ai marre de, de venir, je travaille à la bonne je viens ici à ranger y voilà. Ici arriva beaucoup de papiers. Beaucoup, beaucoup. (*silence*)

D : et dans ce sac il y a encore des papiers ou pas , écrits ?

A : (*souffle*) encore

D : Vous voyez mon jeu, on trouve des choses

A: Regarde ça c'est mon

D : Là il n'y a pas d'écriture dedans

A: Non (*tousse*) non, ça c'est, la

D : les papiers d'identité, d'accord

A : la, la, voilà , les choses salle de bain, rien du tout, rien du tout. Ça c'est que, ça , non. ça c'est la crema pour la mano, ça non, ça c'est le rendez-vous

D :ça je l'ai pas pris en photo, je vais prendre l'enveloppe, juste l'enveloppe

A: Nos hace la, la ficha de paga de lo

D : Oui, ça je me souviens, oui, oui. Mais y'a quand même deux lettres dedans

A : Mmm. Non y'a



D : Donc on a déjà trois éléments d'écriture

A : Voilà, ça c'est la carta de transport. Ça c'est toda las monedas, ça, c'est que , (bruit de pastilles que l'on bouge dans un étui métallique) como yo a un poco mal de la garganta yo, met tout ça, ça que je garde al travail deux jours

D : Ah oui la sucette

A : voilà (*fouille, bruits de fermeture éclair*) ça c'est un metro (*rires*)

D : Un mètre (*rires*)

A : Si. Voilà parce que quelques fois je voudrais acheter un rideau y toujours pour la mesurer

D: ah oui!

A : Il y a des propinas que nous laissent à l'hôtel aujourd'hui

D : Ah d'accord, bien

A: ça et ça, ça et ça

D : C'est pas des euros ça ?

A :ça c'est un dollar

D :Ah bah oui

A :et ça c'est un euro

D :Ah oui

A: Voilà

D: ah ils donnent en dollar aussi

A : Si. Il y en a un... un compañero, il ya quelqu'un qui lui laisse treinta dollar

D: Hé ben

A : Si. Un jour una copina trouvo vingt euros. Je trouvais seulement dix euros aujourd'hui. Hier, non

D : Ah bah c'est déjà bien

A: Hier un dollar y unas moneditas, si estan alli (*les prend et compte*) voilà Y a aussi que j'ai trouvé la semaine dernière des dollars de, dollars non, argent de Inglatera

D: Ah des livres

A : Y ça c'est... une amie de moi qui est partie de vacances et regarda lo que me aporta, elle me dit « vous le mettez dans ton sac parce qu'elle porta chance » yo no se pas. Hou !

D : Un œuf ? Oh avec une coccinelle, c'est mignon, c'est très joli.

A : Mmm et voilà c'est tout ce que je garde

D : Ah mais il y a quelque chose de marqué dessus, quand même hein ?

A: Parce que avec il y avait ... je ne sais plus comment s'appelait. (*cherche dans la bibliothèque*) ça va avec ça. Parce qu'elle savait que j'adore les chats

D : ahh

A : ça le chat d'ici il est parti, et toujours je suis très triste y le garçon il acheta ça avec ça. Il vient le chercher ici y toujours je le cargo dans le sac ou je reste quitter, me le donner, parce que c'est

D : Là il y a une écriture là « porte bonheur »

A : Si

D : Finalement dans ce sac là il y avait quand même beaucoup d'écriture, hein ?

A : ah oui

D : on est d'accord ?

A : Mm

D : Mmm. Et en français, parce que porte-bonheur, c'est pas écrit en ...espagnol

A : si (*silence*) Voilà

D : Donc en fait si je comprends bien, vous ce que vous voudriez , c'est un cours qui vous permette, que quand vous recevez un papier de pouvoir le comprendre tout de suite

A : Si

D : et y répondre sans avoir à demander ni à votre fils, ni à une amie, ni à

A : Si il y a des choses que je comprends, il y a des choses que je n'arrive pas bien à comprendre y je ne sais pas donde yo garde esa feuille. Yo le puedo mostrar a usted (*bruit de feuilles*) que yo no compre, a entender. Hay cosas, beaucoup que yo entiendo y hay cosas que no comprendo. (*se parle toute seule en cherchant*) Si, no se pas si je la gardé. Pas de hijo

D : Ah mais vous avez le programme de l'alphabétisation là, le programme des cours

A : Ah si ! c'est que, je l'ai pris. J'ai pris deux, pour yo.... pour yo rentrer à apprendre le frances. Y je parlais avec une copina et je l'ai dit « Matilda qu'est-ce que vous pense de cette école ? Je suis contente de l'école » Je l'ai parlé bien à elle, parce que toujours , osea une fois par semaine elle m'appelle mi copina.

D : C'est celle qui habite, qui est gardienne c'est ça , qui vous a donné son adresse ?

A : Oui et tous les jours elle m'a appelé, elle m'est appelé, parce que elle est venue de la Colombie ici

D :Mmm

A: Y elle est étudiante y elle sufrio beaucoup, beaucoup. Y c'est moi que je l'ai aidé. Y c'est elle que me, me gardo mon fils quand je travaillais parce que comme je n'ai pas de papiers, je n'ai pas de école

D : crèche, tout ça

A: tout ça, c'est elle que se ocupo de mon fils y je la payais pour qu'elle me garde mon fils y quelques fois elle n'ai pas d'argent, quelques fois

D :Mmm

A : Y un jour, elle pleure, elle pleure, parce que la vida de un estudiante qui vient de l'etranger ici c'est dur. Y un jour elle triste parce qu'elle savait que le patron, vous travaillez por un patron noir o como... je travaille, déclaré. Y mon patron part y el ne pense pas que je mange o que je tatata

D :Ouais

A : Y un jour elle travaillait pour une dama y la dama es partie pour trois mois y elle rien de travail. Elle ne pas pouvait travailler. Parce qu'elle va tous les jours à l'Université. Et il y a besoin d'argent. Un jour je lui dis : « Matilda » les, en ese moment c'est les, les francos y por ella no tenia dies y ocho francos dix-huit francs

D : Mmm

A : y yo le, je le dis comme ça « Ten, Matilda, achète les livres » y elle est muy, muy contente de moi. Le jour qu'elle prit la conciergeria , ça veut dire que elle quito, elle fini les estudios, elle n'est pas allée, pouvait finir, ma copina elle n'est pas pouvait finir les estudios parce qu'elle est malade de les joues et à la Colombie no es comme ici. Que ici tous années van les enfants al médecin et regarde si ils sont bien si , à la Colombie non. Y résultat qu'elle est malade de les joues y elle commençait à travailler ici beaucoup, à sacrificar, à lire, à travailler.

D :Ouais

A: Y un jour elle se trouvo mal. Toujours elle pleure, elle pleure. Elle est allée al médecin y le médecin les trouvo, una, una, una maladie dans les joues, no curable

D : Oh

A : Elle est allée une fois à la Colombie pour que le cambien les corte (???). Pero toujours il y a des problema. Elle quito l'école et comme elle ne pouvait bien travailler, à cause de les joues

D : Mmm

A: Elle trouvo una conciergeria, conci..

D :Conc , oui un poste de concierge

A : Voilà. Y le jour qu'elle voudrait partir là-bas, elle n'est pas lit, elle n'a pas frigo, elle n'a pas, rien du tout.

D : Mmm

A: Y je l'as la carte Conforama, vous compris ?

D : Ah oui

A : Y elle me dit « Anna, je voudrais trois chosas, je voudrais trois chosas Anna » Je la connais et elle est très correcte avec moi

D : Mmm

A : « Je voudrais trois chosas, por exemplo, le lit pour yo dormir, le première, y un frigo, y « una, una la...pour faire à manger comment s'appelle là ?

D : Oui la gazinière

A: oui et je lui ai dit : « On y va à Conforama, on y va » y ma copina, il y a une copina, que travaille à Galeries Lafayette y elle le dit, la copina de elle, elle a une carta de Galeries Lafayette, parequ'elle travaille à Galerie Lafayette con la marca *Lanvin* y toujours elle le dit « est-ce que le puede faire un servicio ? » 45:56 ye elle le di « Ay ! Este servicio yo no le pas pouvais faire » Y elle me le dit à moi et mo je lui dit : « On y va à Conforama . Allez, on va faire ! »

D : Mmm

A : On est allé à Conforama, avec la carta de moi. En ese moment je gagne, je, en ese moment eran francos y je gagnaba en francos entre nueve mil francos a dies mil. Y yo il y a une carta de Conforama que yo puede acheter valeur de dix mille francos. Y me, la ...mi copina elle regarda y me dit « Ay Anna, cette, cetta table pour manger » Je le dis « Vas dire al, al monsieur », y j'ai pris le frigo, le lit (se gratte la gorge)

D : La gazinière

A : La gazinière, y la tabla pour manger. Y elle est très, tout la vida, elle est très, très , très contente de moi. Parce qu'elle dit « Personne me fait un servicio como le fait Anna » Y elle me dit « Le jour que me voy a morir, tout laisse por Anna, parce qu'elle » Y toujours elle s'inquieta, tout la semana, elle me dit « Anna est-ce que ?...comme ça, comme ça, comme ça » Voilà, je le dis : « Si, si, si Matilda es bueno, je suis » . Ella trouvo, ...elle parlo à mon fils et le dit « ta maman elle a beaucoup de courage » Parce que je commenço le travail à 8 heures et demie, je quitte à cinq heures de l'après-midi y yo regarde les magasin y après je rentre à ...6 heures et demie pour étudier y j'arrive ici à 9 heures et demie. J'arrive ici et je ne pas pouver dire je vais quito le linge y je vais à couchar, non.

D : Si

A : Immediatemente je fais à manger pour moi et pour mon fils y.. y le mercredi je fais un bureau y le vendredi je fais un bureau. Ça veut dire que je n'ai pas un jour de repos. Lundi j'ai école, mardi école, mercredi je fais le bureau, jeudi je fais l'école, vendredi je fais le bureau y j'ai solament samedi dimanche. Y ma sœur me dit, ma copine elle me dit : « Il y a beaucoup de courage, beaucoup » Entonces je parlais avec Matilda et je le dis : « Matilda, écoutez, et

como, como, je vais avoir besoin de beaucoup de la nat, de la..., de le frances et je pense que la nationalité francesa, c'est ça , j'étudie beaucoup c'est porque, je dois pasar una, una... »

D : Examen

A : Un examen, eso y yo le dit « Matilda, cette année yo no voy à étudier, pero el año que viene como je me laisse organisée

D : ouais

A : por le, por el travail. Entonces el año que viene yo voy a chercher una école a donde sea. Por écrire, écrire, écrire

D : Ouais

A: Yo lo, yo se pas

D : D'accord et donc vous avez re regardez sur les cours à Paris en fait

A : Si, si c'est que ... (se gratte la gorge) yo voulais, je me trouver un... como se dice un... que estudia avec moi y je me dit « je voudrais commencer à estudier » et je l'ai dit : « yo le acheto, je prends, je suis allée à la, la...

D: la mairie

A : à la mairie. Y je prends le livro. Y je prends un pour lui , un pour moi. Y el de moi il reste ici. Y yo, yo, osea, je pensais, je l'ai dit à Matilda, « Matilda, cette année pero lo prochain année, yo voy à chercher un livro, un...si yo voy a ver si yo arrivo a travailler ici à la maison avec Kévin. » Kévin vient le vendredi

D : C'est le neveu Kévin

A : Si, si. Si el viene y el me donna y sino je cherche une école

D : D'accord. Et donc avec Kévin vous vouliez travailler sur les livres que...avec ces livres là ou avec autre chose ?

A : Non

D : Non, non

A : Non je le dis a, por exemplo, à Kevin, s'il y a, por exemplo yo le dis à Kévin si c'est ça o c'est le bleu. Il y a des chosas ici et je le dis à Brandon de que, de que me dicter ça.

D : Mm

A : Ne sais pas si (bouge un certain nombre de documents). Por exemplo, yo estoy así , por exemplo yo le di a, a Kévin que me dicte ça.

D :d'accord

A : ça je commence à, à escribir dans, dans l'école

D : ah oui d'accord

A : ça seulement, ça (le montre)

D : d'accord, oui, oui

A : y .. y Kévin il me dit après « Voilà » me dit « commence, no se escribe 50: 21 con una sola m, c'est con deux » y voilà y el commence y entonces je.. Por exemplo « c'est commencer » ça je commence sur une feuille

D : Oui

A: Je commence à écrire « commencer, commencer, commencer, commencer, commencer » pour le apprendre, si por exemplo, digamos « travailler » yo se que se escribe así . Por exemplo cetta letra yo ne l'écris bien

D : Mmm

A :Y Kévin, por ejemplo, entre yo commence a escribir, dix vingt fois y voilà, entonces yo fais dictée

D : ah oui ce que vous voulez c'est répéter, pour vous, vous pensez que le fait de répéter en l'écrivant plusieurs fois ça va vous le faire mémoriser

A : si, si. Y por exemplo (tousse) tout ça, el me, me parle, me dit « Anna, ça », el me fait une raya comme ça et me dit me laisse du travail, el me fait dictée, dicté y après el me dit ça ou no l'escribo bien o

D : ce que vous voulez c'est commencer à écrire et en fonction de vos fautes, le réécrire, le réécrire, le réécrire jusqu'à ce que ça rentre

A : Si.

D : D'accord, j'ai compris, d'accord. Et donc peu importe en fait, du livre. Il peut prendre n'importe quoi, comme support, non ?

A : ¿ Como ?

D : Il peut prendre n'importe quoi Kévin comme livre ?

A : Ah non. Siempre yo le digo, de este libro si

D : C'est seulement avec celui là, d'accord, donc c'est le

A : De este, de este, de este de ahi, parce que.. por exemplo cet libro c'est bien parce que c'est lo que yo, no me puede, yo no soy d'école, por exemplo lectura de ici parce que son un petit peu difficile.

D : Ah oui donc vous voudriez quand même garder le *CLE International*, donc c'est une grammaire progressive du français, plutôt que les exercices, enfin des textes *Femme actuelle* ou *Télé 7 jours*

A : Ah non, por exemplo *Femme actual* je le lis por exemplo, a ver, je lis *Femme actual* ici (me le montre) si, por exemplo, *Femme actual* , il y a des lectura ici, sur les, sur la santé

D Oui

A: Sur la santé et tout ça je l'entendo, sur la santé (tourne les pages du magazine) il a beaucoup de choses intéressantes y yo tout le, ne sais pas, mais tous le lundis j'achète *Femme actual* y yo tout le lis. Je suis dans le métro, je lis tout. Je comprendo beaucoup. Por exemplo, esto yo le lis...

D: Les journaux gratuits vous les prenez dans le métro ou pas ?

A: Si. Ah si, oh si, yo lis tous les jours *Métro* y ...

D : Ouais

A : Lo que y'a, lo que dan en le métro yo lo li. Por exemplo, los accidentes, cosas así , cosas interesantes yo, yo le li

D : Oui, donc tous les jours vous lisez du français

A : (plus fort) Tous les jours, yo tout la semana, il y a ma sœur...me donno quand je fini par exemple je vous lis « l'aller et el retour ». Eso, entonces yo el retour, yo por exemplo el jeudi je prends este journal y je lis. Il y a muchas, muchas cosas interesantes, si. Toujours je lis, toujours. Il y a beaucoup de choses intéressantes dans le journal. J'adore

D : Et la télé vous la regardez en français ?

A : Je la regarde beaucoup, le problema c'est que yo, como duermo facilmente yo duermo rapidamente, pero

D: ah. Mais elle est en français elle est pas en espagnol ?

A : ah no, en espagnol, no, no

D : No

A: et... por exemplo mi programa que je adore ver dans la télé, c'est tous les dimanches *Capital*

D : Ah oui

A : quelques fois je couche à minuit pour regarder *Capital*

D : (sourire)

A : Y... las informaciones, hay veces que así lo , pero el problema es que yo duermo. J'regarde la télé inmediatamente yo duermo

D : (sourire) Oui, donc vous êtes très bien informée par ...les journaux gratuits, par la télé

A : Si, si, si. Ma sœur toujours elle me dit yo vivo actualizada, porque a mi me gusta, osea, por de parle de moi, je, a mi me gusta

D : et la radio vous écoutez un petit peu ?

A : Non, non. A quelle heure ? Il n'y a pas le temps. Non, non ,non. No écoute la radio. Parce que . Dans mon travail, non. Dans, non. A quelle heure, non.

D : d'accord. Et en tous cas pour travailler, je reprends parce que je vous ai interrompue, pour les textes ce que vous voulez, c'est des textes qui sont dans les livres de...

A : De français, mm

D : pas des textes de *Femme actuelle* ou de *Santé* que vous lisez

A : Non je preferio ici parce que pour moi c'est simple. Parce que le français c'est un poco.... dificil. Y... no sais pas, yo se que, yo se que quelqu'un le demando a la profesora y la profesora le dit « Si vous voulez travailler à la maison il y a des chosas ici que vous la podez escribir » Y je pense que si.

D : D'accord et ce que vous voulez vous après c'est recopier, recopier, recopier, pour que ... voilà

A : si por exemplo, je « commence », no lo escribi ahi, je l'escribi al estilo español y aqui esta comme, commence, commencer. así yo lo escribo beaucoup de fois por, por escribir. Por exemplo « soirée » yo lo escribi en español, « soiréee » y es avec deux e, deux fois la e

D : Si, Mmm. Et vous écrivez à l'ordinateur ou pas ? Non

A : Non, de l'ordinateur, jamais, jamais, jamais. Mon fils toujours il me dit « Maman vienne à faire ça, vienne à faire ça » yo jamais. (renifle)

D : Non

A : Non

D : Parce que.. des fois.. sur l'ordinateur ça s'affiche quand l'orthographe n'est pas juste

A : Si. Le problema c'est que toujours j'arrivo tard.

D : Mmm

A : por exemplo il y a un mois que je commençais l'hôtel et qu'eje changeais tout

D : Mmm

A : Y quelques fois, il y a les garçons dans la chambra de mon fils

D : Ouais

A : Y sino, (se gratte la gorge) il y a mon fils qui regarde un film « ah je voudrais » « ah maman tout à l'heure, tout à l'heure » Il est comme ça « tout à l'heure, tout à l'heure, tout à l'heure » y así tal tout à l'heure (bruit de porte)

D : Oui , il faudrait qu'il y ait vraiment quelqu'un qui soit là pour vous et à l'heure où c'est possible

A : Si

D : Ouais. D'accord je comprends mieux (respire fort)

A : (en chantonnant, en rythme) : Mm; mm, mm, mm

D : Et en tous cas dans les cours il n'y avait pas l'informatique



A : Non, non, je l'ai dit à Matilda que je voudrais, ne sais pas, trouver un, ne sais pas o je vas acheter un ordinateur, a ver si yo, pour moi, yo puedo travailler ici. Pero je l'ai dit à Matilda, no, parce qu'elle, cet, ella me enseña tout lo que es de la prononciation y tout ça y je le dit « Matilda je voudrais apprendre bien écrire le français et c'est difficile, porque yo como quelques fois, quelques fois j'ai le temps. Entonces. Je lui dis « Matilda je rentre voir à prendre un thé avec vous, pour parler, pour montrer tout » et elle me dit « Oui, Anna, usted tiene toda la razon », je lui dis: « Matilda, écoutez, en un jour solament escribi mon chat » « Pourquoi Anna ? » y yo le di « Matilda porque, por exemplo, yo, por exemplo il y a trois personnes qui escriben bien le frances. Y somos quelques fois quinze, des fois vingt y trois personnes. Les autres no comprenden, no saben bien écrire parce que son des africains.

D : Mmm

A: Les africains c'est dur le frances por el. Surtout les arabes que como saben escribir lala. D'ici tata

D : Ah oui c'est pas du tout la même écriture , oui

A : Entonces la maitresa elle ne pas pouvait dire « Voilà Anna y ...y les trois

D : Mais normalement les nouveaux cours justement c'était pas séparé ça,

A : Si

D : y'avait pas des cours exprès pour des gens qui avaient une écriture

A : Si pero, Yo... il y a des fois que je ne pas pouvais arrivé à faire tous les travaux. Pero por exemplo, en el dictée

D :Mmm

A: peut-être oui, en el dictée oui. Por exemplo, si je rentre de l'école dictée, dictée, dictée, j'arrive à travailler, j'arrivo

D : Mmm

A :Pero por exemplo, je rentro à travailler, por exemplo, a.. como se dice les verbo

D : Oui les verbes

A : ça c'est difficile pour moi

D :Mmm

A : Y por exemplo, Yaa, les dictées , je l'y a , pas beaucoup de fautes, pero la maitresa elle ne pas pouvait dire »Voilà Anna, fait bien c'est bien » Elle s'occupa de tout le monde. Entonces elle cori, el stress, ça veut dire nous sommes comme ça, ça veut dire qu'est-ce que je fais entra que ya commence à , à ... a ver los otros, como, como..fait les travaux, je commence à.. así a escribir, a escribir, a escribir pour apprendre. Je, toujours je l'ai un cahier, où, où. Un cahier je, toujours il y a des cahiers et je prends, je meto des feuilles. Comprendes ?

D : oui, oui, des feuilles

A: (tourne les pages et montre) Y así . Entonces 1: 00:10 Por ejemplo, elle commence à regarder les autres, je commence à (tousse) à escribir des cosas que je ne ...quelques fois, por ejemplo, nos, nos, elle nos fait dictée, y je dis voilà cette dictée y elle je n'ai pas compris, je commence à faire comme ça, comme ça , comme ça. Y c'est por ça.Je l'ai dit à Matilda, « Matilda, je voudrais ir à une école, pero je voudrais une école, cole, un...et.. de écriture. Yo voy a ver si un jour de la semana Kévin me enseña, y así j'avance » (inspire)

D : Mmmm. D'accord

A : Voilà, voilà (rires)

D : Mmm

A : (silence)

D : Bon écoutez, déjà c'est. Vous voyez autre chose à me dire sur vraiment les choses, les écrits qu'on a photographié ou les écrits que vous avez là vous en votre possession ?

A: (silence)Je ne comprends pas (rires)

D :Les écrits là, tous les écrits, les écritures qu'on a vu, donc celles qui sont, dans le sac

A: ah ouais

D : Celles qui sont à la maison, bien rangées, dans le coin

A :A côté (rire)

D : (rires) dans le coin de l'étagère qui vous appartient et où il y a tout bien classé les cahiers, les livres et tous les documents là 1 01 28 pour apprendre. Est-ce que vous voyez encore quelque chose à me dire sur ces écritures-là ?

A : Non rien à dire

D : Rien à dire ! (rire)

A : Non

D : Ben c'est déjà très très chouette ce que vous m'avez dit. En tous cas moi je suis très contente d'avoir pu prendre toutes ces photos et d'avoir découvert que dans vote sac il y avait beaucoup, beaucoup d'écritures

A : ah si (rires)

D :Et que en fait vous lisez beaucoup

A : Ah, si ah si , yo toujours yo lis, je lis. Si je lis un temps, je lis, je lis regarde comme il y a des livres ici

D : Voilà

A : Toujours yo, quelques fois, c'est pour ça y sont ici, parce que quelques fois yo lo acheto, parce que así me dan los libros, pero yo leo, yo leo, mmm

D : Vous êtes une grande lectrice en fait, et vous ne lisez qu'en français ?

A : Si en frances, parce que en español rien à ici, rien à trouver, non. En frances, porque en frances así yo arrivo a....a entender. Parce que así yo comienzo a esc. , a, yo pense à acheter un livro de.. este de que estuvo muy famoso ici, en español, de , mmm, de Code de Vinci

D: Ah oui Code Vinci, oui, Vinco code

A : yo lo voudrais acheter en español

D : Si

A : Il y a la copina de moi qui me dit « Non, Anna, c'est mieux que vous l'achetez en frances »

D : Ah. Et alors vous allez le lire en français, vous avez commencé ?

A: Y yo, no, je ne l'ai pas acheté.

D :Ah

A : Je ne l'ai pas acheté , je voudrais l'acheter en español, je dis parce que je voudrais apprendre beaucoup de choses hace, en español, peut-être en frances il y a des chosas que yo no voy a comprender y yo no le pas, yo no le pas acheté.

D :Et le livre, le dernier livre que vous avez lu il est en français ou en español ?

A : Non je n'ai pas, jamais je, non. Je, jamais, j'ai jamais acheté un livro, je le lis. A ver. Si. ¿ Que livro ? Je lis la matière de un livro de ... voilà je n'ai pas arrivé a comprendre rien du tout. Il y a a...una copina de mi amiga, Matilda

D : Si

A : Que ...que elle voudrait que je le enseigne el frances et el español y elle me enseña le frances. Y elle..me .. un jour nous sommes en, en , parler, parler, parer y cetta dama elle connaît beaucoup de religions y je l'ai parlé de la religion boudista y elle m'explica y elle me donne un livro, de boudista. Y yo lo lei, lo lei y je n'ai pas arrivé à compris

D : Et c'était en español ou en français ?

A : frances

D :Ah

A : y je ne, elle me dit « Anna, no, no, no, c'est mieux que vous le lis cet livre , yo l'a » Elle m'a appelé et me dit, ah non, je suis allée à la maison de elle, parce que tous les dimanches je suis allée parce que, elle me, elle me, elle me, elle me parla en frances. Yo parlo avec elle el frances y si yo parlo mal et elle me dit « Anna vous le dit comme ça, vous dit comme ça »

D :Elle corrige, oui

A : d'accord, d'accord. Elle me enseña une heure de frances y je le donne un cours d'español à elle (inspire)

D : Ah ouais

A : Y elle me demande « Anna est-ce que vous lei le livre? » et je lui dit : « Carole, je lis le livro, je ne compris rien du tout. » y elle me dit « qu'est-ce que » yo le dis « non » elle dit « ah si, si,si, si Anna, c'est mieux que vous le laisse, vous le laissa cet livro, c'est très lourd pour vous. Vous devez achetar un livre pour lire, no lourd parce que c'est un tercero grado sobre la religion»

D : Ah oui c'est compliqué

A: parce que yo voudrais savoir sur la religion boudista y elle me dit il ya ..., y yo, mmm, je n'ai pas arrivé à , me dit « C'est mieux un jour on va ir à una libreria, les deux, y yo te voy a dire quel livre vous pouvez acheter, pour vous , que sea un poco muy, muy, muy... »

D : Muy sencillo

A : Sencillo, voilà, voilà

D : mas sencillo

A: pero, yo jamais de la vida, no. En español, no.

D : En español non plus ?

A : Ah no, en español, oui je lis. Il y a un colombien qui a amené un livre de la Colombie sur la, la, la , la droga de los Estados Unidos a Colombia

D : Mmm

A : Tout, cuando la gente pasa la droga, bueno eso hace ouhh..., ponga le anteanos (???) sobre la droga , lo lei, un livro ..ante (???) mas de que , un livro como este (montre un livre)

D : ah, ah oui

A: Pero hablan de historias de los mafiosos, me entiendes ?

D : Si

A : historias. Yo lo lei, comme ça, muchas historias de muchos mafiosos.

D :si

A :Pero aqui en Francia

D :Pero, c'était un roman ou c'étaient des histoires vraies ?

A : como historias, la historia de los mafiosos que van, que llevan, que pasan por Mejico, sobre la pasada de America Latina, los Colombianos y mucha gente que pasan por, sabe, sabe que tuvieron que hacer un..., en Mejico un ...

D : Ah oui Un mur, ah oui un mur

A : Un mur sur les, sobre, sobre, sobre...

D : sur la frontière oui

A : Sobre eso, osea habla de todo eso, como pasaba la gente, los sufrimientos que tenian, los problemas

D :Mmm

A : Todo sobre la mazqueto (???), sobre la droga. Y era, pero era, era interesante. Porque hablan de Colombia, de mafiosos de la capital y tout ça

D : et c'était quand vous l'avez lu, celui-là ?

A : Mmm, il y a veinte años

D : Ah il y a vingt ans ! (sourire) D'accord

A : Pero aqui en Paris yo leo siempre, compro revista y todo eso, pero en frances (silence)

D : Hier j'ai écouté une émission de radio, d'une...d'un auteur, d'une femme qui écrit, une écrivaine et elle disait pour elle, elle est d'Amérique du Sud aussi, que pour elle, l'exil, il y avait quelque chose de l'ordre de la liberté, il y avait des exilés, même si c'était un exilé pour des raisons économiques

A : si

D: Il y avait toujours une volonté de liberté, ou un besoin de liberté dans la migration. Et je me suis demandée si pour vous , c'était ça aussi ?

A : La liberté ?

D : Que le fait de changer de pays, de partir, d'avoir cette volonté là de partir, c'est parce que on voulait être libre

A : Libre (respire) No sais pas, je, yo me siento bien (rires)

D :si mais le fait d'avoir émigré de la Colombie, c'est pas...

A : (silence) como que, como quien dice à moi que me manque la Colombie ?

D ;Non c'était pas ça, parce qu'elle aussi elle était en , elle était en , elle vient de l'Argentine

A: Y elle est emigrante

D : Si, en Francia

A : Si

D : Et elle disait que dans les migrants il y avait beaucoup de migrants qui avaient fait ça, qui avaient migré, parce qu'ils avaient besoin de, de cette liberté de pouvoir partir

A : Mmm !

D : Et je me suis demandée si c'était votre cas aussi ?

A : Non

D: Non

A: Non, no yo me siento bien

D : Mais quand vous êtes partie, au moment du départ c'est pas parce que vous aviez envie d'être libre

A : ¿ como libre como ici o como à la Colombie ?

D : Non, quand vous étiez en Colombie,

A Mmm

D : le fait de venir en France, c'était pas le fait de vouloir être libre ?

A: de je trouve, de me encontrarme libre ?

D : si de salir de Colombia

A : De salir de Colombia y encontrarme libre alla o aqui ?

D : Aqui

A: No

D : No

A : No porque ici, yo me trouve que no...que no siente en prison, no se siente, yo ne sais pas(rires) si ça corresponda

D: Je ne sais pas quelle est la bonne réponse, mais elle disait que pour elle

A : (tousse) Depende les problema de la vida, depende

D: Si claro

A : Depende. Yo por exemplo, il y a des personnes qui dit « Je ne pouvais pas aller à la Colombie ou a tal pais, il y a des problemas a este pais o tatata » Moi je n'ai pas de problemas, je pourrais aller à la Colombie alors que je voudrais aller, y je, voilà

D : Ah oui mais c'était pas ça, c'était le fait de partir la première fois

A : Ah oui !

D : la première fois

A : si

D : C'est quand on part la première fois, elle dit qu'on part parce qu'on a envie d'être libre

A: ahhh !

D : Est-ce que ça vous l'avez ressenti ou pas ?

A : Non

D :Quand vous êtes partie et que vous avez laissé votre petite là-bas et que vous êtes venue ici pour...

A : travailler

D : Travailler. Est-ce que vous vous êtes dit « je vais être libre »?

A : Ah non.

D : Non

A : Non, non parce que ouh !!!, je pleurais beaucoup ma filla, ma filla.

D : Oui

A : Je toujours la pleurer,... maintenant je suis habituée pero avant je la pleurais beaucoup

D : Mmm. Donc vous quand vous êtes partie vous ne vous êtes pas dit en France je vais être libre

A : Ah non

D : Non

A: Non, non, non, non, non. (pause) Non.

D : D'accord. Donc ce qu'elle dit c'est vraiment par rapport à elle

A : Si, si

D : Parce que, voilà. Voilà. Je sais pas ce que.... je voulais vous poser cette question parce que je me disais que peut-être elle a raison et peut-être que finalement les gens partent aussi parce qu'ils se disent « ailleurs je serai plus libre que dans le pays que je quitte ». Mais en fait , non, c'est pas du tout vrai pour tout le monde

A :Non. Un jour j'ai eu un rendez-vous à la prefectura (renifle) y la dama me demanda si je voudrais partir à la Colombie y je le dis « non, je suis très contente et j'ai jamais habituée ici

D : Mmm

A : No sais pas si un jour je pars à Colombie, yo voy a hacar, yo me voy habituar à la vida de la Colombie. Y c'est mon pays.

D : Mmm

A: Pero, por exemplo, pour moi, c'est très dur parce que à la ville de moi il y a beaucoup de morts toujours. De morts.

D : ah, mais de morts de quoi ?

A : Gente que esta en la mafia y se meten en problemas.

D : Ahh

A : Y por exemplo, vous êtes, vous êtes tranquille, cuando il y a quelqu'un arrive à la, à la. Parce que nous, nous sommes, comment se dice, si quelqu'un va d'ici à la Colombie, nos trouvons como, como la familie, como. Por exemplo, yo habita à la Colombie, no existe deuxième étage, troisième

D :Ouais

A : ça veut dire que je soy ici, il y a un ami que rentro por dire bonjour, il y a tout le monde que rentra c'est libre de , de venir à dire bonjour no importa

D : Mmm

A : ça c'est que à Paris, no. A Paris, si je l'a rendez-vous avec vous, je sais que c'est un rendez-vous avec vous. Por exemplo ici il y a les amis de Sébastien que touchan la porta à n'importa quelle heure pour demander si mon fils il est là, y el , y son libres de rentrer. A la Colombie, nous sommes à la maison, il y a quelqu'un qui rentra, o bien un ami o bien le

familia viene dans la mod, por dire bonjour y voilà el rentre y el dit « ah voilà maintenant il y a un muerto dans le coin, dans . Hier il y a deux morts ne sait pas où » y ça c'est que, c'est dur pour moi, ça c'est. Y ne sais pas si un jour je voy partir à la Colombie yo me voy à habituar. Parce qu'ici, c'est calme, je trouvo calme

D: Mmm

A: Je trouvo calme, je trouvo calme, je me trouvo bien, je m'ai habituée ici, je suis contente de vivre ici

D :Parce que y'a moins de morts

A : hein ?

D : Parce que y'a moins de morts

A : Si, si, si. Y.. voilà, y... no sais pas pero ici je trouve (rire) que no hay la mafia como a la Colombie

D : Mmm

A: como à la ville de moi il y a 1: 13: 41

D : Ouais, donc quelque part il y a plus de liberté dans les rapports, puisque les gens peuvent aller-venir les uns chez les autres

A : Mmm

D : C'est ça non ?

A: Si

D : donc on est plus libre dans les rapports avec les autres mais en même temps il y a plus de peur, de, de retrouver quelqu'un qu'on connaît, mort quoi

A : Mmm

D : c'est ça ?

A :Non ça veut dire que vous êtes tranquille, y vous êtes tranquille, il vient quelqu'un à dire « Bonjour, comment ça va la familia ? » « Muy bien» « ah yo bien il y a un muerto, il y a quelqu'un qui a tué quelqu'un dans la rue...aujourd'hui » Il y a... , voilà ça c'est la loi (???) de toujours

D :Mm

A: ça c'est que yo ne sais pas si un jour que yo voy a ir a la Colombie yo voy habituarme à cette , à cette histoire

D :Mmm

A :Pero de resto

D : (tchipe)

A : (Tchipe) (silence)



D : Ben merci beaucoup Anna pour, pour

A: Qu'est-ce que je l'y va dire, ma, ma

D : oui

A : No sais pas. Ma sœur elle me dit un jour que elle voudrait

D :Oui

A: Je lui ai dit il y a, il y a vous que es venue ici

D : Oui

A: y vous êtes, vous êtes en train de faire un livre

D: ouais

A : Y ma soeur elle me dit je voudrais

D :Elle voudrait ? Me rencontrer ?

A: si,

D :Ah bah oui, d'accord

A : Oui parce qu'elle me dit, elle tuvo, osea, ma sœur elle a tambien, como, elle voudrait parce que ma sœur elle voudrait tener un fils,

D :Si

A : Grande, il y a beaucoup de problemas. Elle me dit « je voudrais qu'elle me fasse une histoire de moi ». je lui ai dit « Je lui dis »

D : d'accord, ben y'a pas de problèmes avec grand plaisir

A : Je sais pas si elle va... si, toujours elle libre soloment le samedi. Y elle rentre à quatre heures à la maison si

D: D'accord, ben oui

A :Je lui ai dit, je lui ai dit

D :y'a pas de problèmes, avec plaisir , hein

A : je le dis si elle est d'accord, que vous êtes d'accord d'y aller.

D: D'accord. Pas de problèmes hein Moi j'aimerais qu'on se revoit quand même une autre fois

A : Si!

D: Mais la prochaine fois j'aimerais qu'on travaille sur un lieu que vous aimez, que vous aimeriez me montrer et que vous me fassiez la visite

A : Un lieu

D : Un lieu, un lugar

A: un lugar

D : que vous aimez à Paris ou un peu plus loin

A : J'adore ir a los almacenes a mirar, las vitrinas. Eso j'adore.

D :Et j'aimerais que vous me disiez ce que vous lisez, ce que vous voyez là-dedans

A: Non je

D : Donc on pourrait se faire un jour une visite ensemble toutes les deux ?

A: si, si.

D : ça vous pose pas de problèmes ?

A: Samedi ou un dimanche, un dimanche, si

D: D'accord 1/ 16: 30, d'accord c'est super

A: si

D :Mais pour votre sœur il n'y a pas de problèmes. Elle a fait des cours de français aussi , elle a fait un peu ?

A: Elle....Aver ma sœur, combien de temps, elle vino de Colombie y elle fait beaucoup de estudios. Mas que moi, avant elle de venir de la Colombie. Y elle travaillait dans... dans une bureau y elle apprend, osea elle fait les estudios hasta quinto primaria y moi hasta dos. Y elle est venue ici imediatamente elle rentro en curso de frances y elle sabe bien el frances. Elle parla bien, bien.

D: mmm D'accord

A : Mieux que moi

D : (petits rires) Il est beau (le chaton )

A : Si gracioso que es

D : J'ai pas encore eu le temps de, je vous avais dit que je vous donnerais, vous savez, quand j'aurais eu le temps de taper, j'ai pas eu le temps de le faire encore, mais je vais le faire

A : Ahh! Ça c'est à vous

D :Mais oui mais

A: ça c'est un travail à vous je ne sais pas comment je vas faire

D: Je l'ai pas encore.. par contre je l'ai réécouté, beaucoup, ce que vous m'aviez dit la dernière fois, avec les écouteurs

A : ah oui, ...vous commencez à faire le , livre o por faire quoi ?

D :Oui pour réécrire l'histoire, voilà

A: Mais vous va faire un livre o c'est pour ... ?

D : C'est pour la thèse, hein, la tesis

A : Si la tesis

D : donc c'est pour, il y a aura une partie avec, il va y a avoir une première partie, pour l'instant elle fait 120 pages, qui va pas être intéressante pour vous, parce que ça va être de la théorie

A : Mmm, si

D : Sur qu'est-ce que c'est que l'alphabétisation, qu'est-ce que c'est que, pourquoi je ne m'intéresse qu'aux femmes , qu'est-ce qu'ec'est que la migration. Donc ça c'est une partie un peu théorique

A Si

D :Après là j'ai commencé, je vais faire une partie sur qu'est-ce que c'est les histoires de vie

A :Si

D :Qu'est-ce que ça veut dire raconter sa vie à quelqu'un , Qu'est-ce que c'est l'alphabétisation à Paris, l'histoire de l'alphabétisation à Paris

A : Si

D : Et après je vais faire des chapitres où il y aura 1/ l'histoire d'Anna

A : Si

D : 2/ l'histoire d'Amalia, 3/ voilà. Et donc vous allez apparaître comme ça. Et après moi je ferai une analyse de tout ça.

A : Si

D : Mais ça, c'est. Mais y'aura à l'intérieur de la thèse, ça, de toutes façons.

A: Pero yo no comprendo, vous fait cette histoire c'est pour que vous travaillez, pour que vous fait des estudios à une université

D : Si

A : O c'est pour faire des..., pour faire un livre. Pour faire quoi

D : Quizas los dos.

A : Pero quita (?) tiempo

D : Si pero la première chose, c'est pour les études. Mais en général, si la thèse est bonne,

A: Ouais

D: on a l'autorisation de la publier

A: Mmm

D : Et donc on la reprend pour faire un livre

A; si

D : Voilà, c'est pour ça que je disais, peut-être les deux.

A: Si. Ah d'accord, vous n'êtes pas sûre de faire ça.

D :Le livre dans les grandes librairies c'est pas certain, non. Par contre la thèse oui, ça c'est certain.

A : Mmm. ¿ Y la tesis, cual es la tesis ? Yo no connais beaucoup

D : Alors la thèse c'est un doctorat en fait

A: ahh de acuerdo

D :C'est, ... es el grado de doctor

A: Mmm

D :Voilà

A: El grado de doctor que usted va a ser, usted esta estudiando para ser escritora

D :Non

A : Como, para faire quoi ?

D : Ah ! ça je sais pas, je serai doctora pero doctora de Ciencia de la educacion

A : Si por eso, si. si pero esto, estas informaciones que usted coge sobre mi,¿ es para sus estudios ?

D : Para la tesis. Alors c'est une recherche, d'accord ?

A :mmm

D : Et après une fois que je l'ai présentée dans deux ou trois ans, je vous inviterai, de toutes façons vous serez invitée, hein

A: si, si, si, si

D : Donc je vais exposer en disant ,ben voilà j'ai rencontré ces femmes là, elles ont cette histoire là, donc moi je pense que par rapport à l'écriture, etc, etc

A : Mmm

D: Y si le jury

A : ah oui

D: pense que c'est une bonne thèse, ils vont me dire « bah c'est très bien , vous pouvez la publier »

A: Mmm

D : Et donc je vais reprendre la thèse, pour en faire moins de pages, parce qu'une thèse c'est beaucoup de pages, là il y aura peut-être 600, 700 pages, plus je vais pas tout mettre par exemple, tout ce que je tape de ça , ça va être en annexe, mais ça fait beaucoup de pages, donc ça, ça peut pas être dans un livre

A : Vous fait comme chosas interessantes y

D :Voilà

A: Y usted trata de, como si c'est una, una, como si c'est una carta que vous voulez o l'histoire que vous la, la.. la fait.

D : Voilà.. alors il faut d'abord que je fasse la thèse, d'accord

A :Oui

D :Et une fois que j'ai fait la thèse et qu'ils m'ont dit « oui c'est bien », je peux après faire un livre.

A: Ah, d'accord. Non je pensais que vous fait ça ,pour faire un livro.

D :Non

A: Non c'est pour ton travail,

D : pas pour mon travail, pour les études en fait. Oui

A: D'accord, d'accord

D :mais l'idée c'est que j'arrive à faire une bonne thèse (rires) en fait c'est ce que je voudrais et éventuellement, effectivement pouvoir faire un livre de ça, après. Mais en premier il faut qu'il y ait la thèse.

A: Si, si, si

D :Et qu'ils me disent « c'est bon tu peux le faire » voilà

A: si, si, si

D : Et après effectivement , faire un livre là-dessus, voilà.

A :Pero no largo, un libro corto

D :Bah ça dépendra parce que j'ai déjà quatre histoires de femmes plus une auteure, voilà

A : Mm

D: Et puis s'il y a votre sœur ça fait cinq

A: yo voy a dire

D :Si elle veut,oui. Mais de toutes façons il ne faut pas qu'elle croit que ça va être publié tout de suite, ça va prendre du temps

A: No, no, no sais pas. Elle me dit : « Ah je voudrais contar l'histoire a la dama pour...

D : pour faire un livre

A: pour el sufrimiento que yo tuve por tener mon fils, parce que

D : Mais moi je travaille sur l'écriture en fait. Moi mon sujet c'est comment des femmes migrantes, qu'est-ce qu'elles font dans leur vie, comment l'écriture arrive et pourquoi elles arrivent à apprendre ou pas le français.

A :ah ouais..

D : Voilà, qu'est-ce qui est au travail dans cet apprentissage du français

A: Ahh d'accord, d'accord

D: euh...; pourquoi par exemple pour vous c'est plus facile de recopier des choses

A: ouais, si, si, si , si

D :Et pour quelqu'un d'autre ça va pas être la même chose

A :mmmm

D : Pourquoi pour vous c'est plus important à apprendre à parler que d'écrire ou le contraire, voilà

A:mmm

D :parce que moi je travaille beaucoup sur l'éducation, donc l'éducation des adultes ou des enfants. Voilà

A: D'accord, d'accord, mmm

D : Alors évidemment, après l'histoire de ces souffrance etc c'est bien de les mettre en avant, mais moi il faut qu'il y ait un rapport avec l'écriture. Voilà

A: Mmm

D :Moi je travaille vraiment là-dessus. Ça veut pas dire que si elle me raconte ça je ne le marquerait pas parce que ça m'intéresse pas, mais c'est pas ça. Ça veut dire que moi ma question, la question que je me pose en allant interroger les gens, c'est comment on arrive ou pas à lire et à écrire une autre langue que la sienne

A : Ah, oui, oui, d'accord

D : Et pourquoi on est bloqué ou pas, qu'est-ce qui nous bloque ?

A : Mmm

D; Voilà, c'est ça ma question

A: ah c'est ça la question

D : et je sais pas et c'est pour ça que j'ai aussi interrogé des, des écrivaines

A : Mmmm

D : Parce que je pense qu'il y a des choses qui sont assez similaires

A : Ah d'accord, comprendo

D :Voilà, donc y' a pas de problèmes, votre sœur vous pouvez lui donner mon numéro, y'a pas de souci.

A: Je l'ai, je l'ai parlé à ma sœur y elle me dit

D :Voilà (Arrêt de l'enregistrement)

# Annexes 5 :

## Monica

### Monica, premier entretien

Monica est péruvienne, je l'ai rencontré par l'intermédiaire des cours d'adultes de la ville de Paris, où elle assiste à un cours de langue dans la même école qu'Amalia et Anna, mais pas avec le même formateur. Nous échangeons nos coordonnées et un mois plus tard nous fixons notre premier rendez-vous. En fin d'après midi, elle m'attend devant une station de métro proche de son travail. Je viens quelques instants plus tôt d'avoir des nouvelles d'Amalia qui a enfin obtenu ses papiers et s'apprête à partir au Pérou. C'est un moment de grande joie au téléphone.

Je suis dans cet état un peu euphorique et nous avons peine à nous reconnaître Monica et moi. Elle est très douce, souriante et m'attendait un peu plus loin. C'est un après -midi au temps incertain et inégal, quelques gouttes de pluie viennent de traverser une journée plutôt morne. Nous grimpons dans le métro et nous installons pour faire plus ample connaissance.

Plus tard nous arrivons dans une petite rue calme, en proche banlieue parisienne. C'est une maison déjà ancienne, qui comme toutes celles alentours est de peu d'étages – deux ou trois maximums-. Monica habite au rez-de chaussé dans un deux pièces relativement spacieux disposé en enfilade. Immédiatement elle me fait visiter les lieux et m'explique « son histoire du lieu ». Elle avait très proche de la propriétaire, une vieille dame qui est décédée un an après son emménagement. Maintenant elle doit rechercher un autre logement car les héritiers veulent revendre la maison, ce qui l'attriste beaucoup.

Nous nous installons dans la première pièce donnant sur la porte d'entrée , la cuisine qui est une véritable pièce à vivre. Le salon, beaucoup plus cérémonial me fait penser à ces salles à manger qu'on n'utilisait dans certaines familles, que lorsqu' 'il y avait des invités ou des occasions spéciales. Il sert aussi et cette fois de manière régulière de coin télévision et ordinateur. Tout au fond se situent la chambre et la salle de bain.

Monica est sereine, sa voix est calme, posée presque langoureuse.

-----  
-----  
enregistrement en deux parties- 1ère partie : 57: 04 2ème partie : 20: 23

---

D : ça marche. En tout premier lieu, on va s'inventer un nom

M : Oui

D : Alors quel est le nom que vous aimeriez avoir ?

M : Quel nom ? (petit rire) qué nombre ? ... Mónica

D : Mónica, bah très bien

M : Mónica

D : Mónica

M : Mónica (rires)

D : Comme ça (montre le nom écrit) ?

M : Oui, Mónica

D : Bon Mónica

M (respire) Bon je soy de Perou, non ?

D :Oui

M : Je suis péruvienne. Bon je vas parler lo que je pouvais en français.

D: d'accord

M: d'accord

D : c'est bien

M : Je suis péruvienne, j'ai.... 46, ans et yo, je... fais tout, tout l'école en mon país, de petit, je fais l'université, non l'université non, estudios superiores

D :Aah oui

M: Oui. J'ai fait técnica en enfermería se llama en Perú, acá, acá..

D :C'est comme infirmère

M : Si



D :Et c'est pas la faculté, c'est pas l'université ?

M : Non, non, non, C'est... c'est une escuela, no universidad es en la universidad. Es una escuela.

D : Ah d'accord

M : d'accord. J'ai fait tous mes études, trois ans

D :Mais c'est après le bac ?

M : Oui, como le bac. J'ai fait tout, tout mes estudios, après j'ai fait le...prácticas, o sea en hospitales, clínicas, en diferentes sitios

D : Mmm

M : Une année de práctica, après j'ai travaillé. Dans une ..clinique

D: mm

M : Clínica de tout que fait d'échographie de este ... cómo se llama esto ?... radio

D :D'accord

M : Todo lo que es historia clínica, tout fait ça, tout, tout. Hay j'ai travaillé ici pendant 2, pendant 2 ans. Deux ans parce que je...

D : C'était à ---- (grande ville)

M: Oui en ---- (grande ville), en-----, en la capital de -----, la clínica s'appelle *Dalida*, après j'ai fini ici après je m'est présentée à une autre clinique

D : Mmm

M : En (nom d'un quartier) que s'appelle, de que tout les consultorios externos

D :D'accord, consultations externes, c'est ça

M : Consultations externes, si. Ici j'ai travaillé un année. Un année y après j'ai fini, parce que la, la clinique il a beaucoup associés

D : Oui

M : Entonces tous les, todos los asociados se separé

D : Ah

M : Y fue reducción de personal. Y c'est ça que j'ai sorti

D : D'accord

M : Oui. Por ça que, que j'ai pensé de sortir de mon país. Sortir parce que. Pas trouvé, après pas difficile por trouver du travail

D : Même pour une infirmière ?

M :Oui, difficile. Y... y j'avais des enfants. Tengo dos hijos

D: Ah

M : Y je me séparé de mon mari. Y j'avais des problemas avec lui. Il me fait beaucoup de problèms. Beaucoup. Pas me laisser travailler tranquillement. Y je pensais une chose, sortir. Parece que en mi, en mi... dans ma tête idée de partir à l'Argentine

D : Oui

M: A l'Argentine o venir ici, à la, à la chance (rires). J'ai préparé tout mi, tout mi documentación pour présenter

D : Et pourquoi la France ou l'Argentine ? Pourquoi c'étaient des destinations ?

M : L'Argentine parce que là-bas il y avait ma maman que habite ici et elle travaille avec des infirmières

D : Ah d'accord

M : C'est pour ça que j'ai pensé. Ma maman est dit « Viens à l'Argentine, viens à l'Argentine »

D : Et le diplôme il est valable... le diplôme du Pérou il est valable en Argentine

M : Oui, oui

D : D'accord

M : Non c'est ça, pero avant de faire tout ça, j'ai fait un à intent de présenter à la sécurité sociale de Pérou. En Pérou il y a une grand sécurité , comme ici

D : Ah d'accord

M : Un grand sécurité, grand hôpital, tout ça. J'ai fait mes examenes, j'ai fait tout por, por... trouver la place de hospitalisation en el mismo hospital por travailler tout lo que es hospitalisation. J'ai fait des examenes, j'ai passé beaucoup de choses. Y j'ai présenté un dossier avec des photos y j'ai suis en attend que m'appelle. Pero comme, pero como no m'appelle, no me llamaron, dije « no, je pars d'ici ». Je vas voir, je me présenté al...me présenté por sortir d'ici al consulado por sortir, me demandé beaucoup de choses. Bon j'ai présenté tut ça. Y me salió la visa.

D : ¿Por la Francia ?

M :Oui por la Francia si. Yo sorti la visa por la Francia. En ce moment yo (souffle), yo, ma tête estaba (souffle) ¿no ? avec les problemas, mes enfants

D : Ils avaient quel âge à l'époque ?

M : Mes enfants ?

D : Oui

M : Il est 13 ans et 7 ans.

D : Au moment où vous êtes partie ou aujourd'hui ?

M : Non au moment que

D : ah

M : Que je suis partie. Y ... je voulais dar bien, beaucoup, des choses bien à mes enfants. Je voulais travailler. Ma tête c'est travailler pour sortir. ¿Non ? Pour sortir adelante. Pour acheter. Parce que je n'ai pas de maison et tout le temps j'ai payé, j'ai payé maison j'ai, ¿ non ? Y el salario de Pérou c'est....

D : Très bas

M : Très bas. Pas... pas bien l'école, c'est loin de la maison hay que payer les...les billets pour aller. Et tout ça pour mon travail. Entonces l'argent que je gagnais, part

D : Tout partait

M : Oui. Maintenant. Je travaillais beaucoup. Après j'ai fait ça, j'ai vendu des choses, je vendais, ça, des che

D : Des habits

M : Des habits , le dimanche, le samedi qui est pas travaillé, le samedi, le dimanche. Je vends des ...este maquillage tout ça , hein. Por, por (rires) trouver l'argent. C'est dur hein.

D : A cette époque là vous étiez séparée ou vous étiez encore avec votre mari ?

M : Non. Je suis. Sinon que je me séparais. Y él no me donnait el argent pour mes enfants

D : Ah d'accord

M : C'est difficile

D :Donc vous étiez toute seule avec les deux enfants, d'accord

M : Oui, oui. Entonces dans ma tête non, je voulais « je vas sortir, je vas sortir » C'est la peine avec à laisser à mes enfants, c'est dur. Pero, (souffle) yo dije « no ». Y me sorti la visa. C'est pour ça que j'ai profité, de sortir

D : D'accord, et donc les enfants, ils n'ont pas eu de visa ? Ils sont restés au Pérou

M : Ils restent au Pérou. Je l'ai laissé à. Parce que mi maman elle retourno de l'Argentine, como, como et... je lui dit « maman tu viens » parce que la única persona que me garde mes enfants es mi maman. Y maman retourno de l'Argentine y resto à Pérou avec mis enfants.

D : d'accord

M : Y je viens ici à la Francia, pour travailler. ¿Non ?. Cuando j'ai arrivé ici c'est dur pour moi parce que c'est difficile, c'est otro mundo, la, la... la lengua. (aspire très fort) oh duro, duro (rit) para mi era otro planeta. Como un planeta distinto

D :Il y avait des gens que vous connaissiez en France ?

M : Si est venue ma tante, une amie avec son mari que je le connais beaucoup de temps et elle me ... elle me, comment se dice ? me hébergé. Après de trois mois ...j'ai cherché des travail, j'ai n'a rien parlé francés. Bon j'ai essayé de comprendre lo que me dit, tout ça j'ai commencé à travailler

D : Mmm

M :Après de trois mois, j'ai travaillé

D : Oui

M : Après ça, j'ai appris beaucoup de choses, ici et je travaille. Tous les jours je travaille. Oui (pause) et (pause)

D : Et qui est-ce qui a trouvé le premier travail ?

M : Qué ?

D: Comment est-ce que vous avez trouvé le premier travail ?

M : Avec ma, avec mes amis que me recommandaient, avec le travail

D : Et c'était quoi ?

M : Des ménages, j'ai travaillé Marnet , comment s'appelle ? , c'est mon premier travail

D : Marne la Vallée ?

M : Non c'est, este algo de Marne dans una grande maison. C'est la, dans une dama que es de México, que es mexicana.

D : Ah d'accord, qui parle espagnol alors

M : Yn peu d'espagnol, oui. Y elle est mariée avec un francés. Je m'occupais de tout la maison. Je m'occupais de la petit, parce qu'il y avait un petit. Un petit de trois ans, je fais tout, la cuisine, tout, tout (renifle). Pero après j'ai sorti d'ici. J'ai travaillé ici six mois, sept mois. Parce que la dame il est, il est bien... elle voulait que je fais tout, tout, tout. Tout, que el jardin, tout. Elle voulait profiter de moi

D :Mmm

M : Aprovechar de mi. Un jour elle voulait que je nettoye tous les (rires). Comment s'appelle ?, Les plafonds, dehors, del jardin. Tous les. Parce que sa maison était avec des terrasses

D : Ah d'accord

M : Y j'ai pas. Yo lo dije que no. Parce que para mi era peligroso era l'hiver, tout l'hiver (inspire fort). Yo pensado, yo montaba la ... el, la escalera , ¿y si me caigo ? (inspire ) No, lo dije. Entonces ella, ella quería que yo haga todas esa cosas el jardin, je, j'ai jamais fait de

D : De jardinage

M : De jardiner ni, ni rien de ça. Je l'ai fait la cuisine,ça va. Je l'ai fait repassage, ça va. J'ai nettoyé ça va. Je m'est occupe de la petite fille, ça va. Pour ça que je laissais ce travail. Mmm. Après j'ai trouvé un autre travail. Je travaille avec une dame frances, je garde à las petites filles, deux, jumelles. 7H30 à, j'arrivais, je m'occupe, je la laisse à l'école, après je viens, je nettoie la maison hasta midi et après je pars. 12: 31

D:Mmm

M: C'est ça que j'ai travaillé, tout. Trois ans.

D :Ah oui longtemps

M: Oui, j'ai travaillé con la dama. Après j'ai trouvé otro travail de...de una dama que habite avec son mari. Deux personnes

D : Mmm

M: Je l'ai nettoyé une fois, deux fois par semana, c'est tout. Y hasta el moment je travaille con la dama.

D : D'accord, c'est l'après-midi là , non ?

M: Mmm, non, non, non

D : C'est toute la journée

M :C'est le mardi. Le mardi y vendredi que je travaille con les deux, deux dames. Pero la de la petite fille, c'est fini el travail parce que la dama il s'est changé de maison loin

D: Ah d'accord

M : C'est très loin pour moi pour travailler. Trois heures, y por sortir d'ici à quelle heure, alors c'est dur

D : Oui, mmm

M : Cette année j'ai fini y j'ai continué, chercher, chercher y j'ai trouvé, j'ai trouvé. Mmm. C'est ça. (pause)

D: D'accord. Et alors ça fait combien de temps que vous êtes arrivée en France ?

M: Dix ans

D: Dix ans d'accord

M : Dix ans que je vis en France, dix ans.

D : Et vous avez demandé les papiers ?

M : En ce moment je commence

D : Ah

M : A demander. Parce que c'est des, les papiers c'est, c'est demander, por tous los que son de Pérou, c'est attendre dix ans.

D : Ah oui,mm.

M : C'est pour ça que je attends dix ans. Parce que j'ai cherché un avocat y l'avocat me dice por faire tu régularisation de papiers, c'est mieux que tu attends un an. Parce que j'ai... j'ai demandé à huit ans

D : Mmm

M : Y el abogado me dice mejor d'attendre dix ans.

D : mmm

M : C'est sûr comme ça. Pour ça que je vais commencer juste en août à faire tous mes, mes...

D: Tous les dossiers

M : Tous les dossiers

D : D'accord

M : Pour présenter à la Préfecture, parce que comme j'habite ici me corresponde -----, la préfecture de -----, mmm, c'est ça (pause).

D: Et vous n'avez pas eu de problèmes avec les papiers avant ?

M : Non. Jamais (rires), jamais, parce que tout le temps yo, je j'achète mes tickets, j'ai pas de, de problemas de rien.

D :Et pour le travail non plus en fait

M : Non, non

D: Vous avez été déclarée à chaque fois ou pas, non ?

M : Normalement je, avec deux ou trois ans que je travaille avec les chèques d'emploi

D : Ah oui

M Voilà, comme les chèques d'emploi, avec un numéro de l'aide médicale. Parce que j'avais la aide médicale. (pause)

D : Mmm. Et alors depuis quand vous avez pris des cours à

M : Al français ?

D : Ouais

M: Deux, Tengo dix, sept. quand j'avais sept ans de... Parce que je tout le temps, je, j'ai demandé à personnes pour savoir, comment je pouvais apprendre el français. Y tout le monde me dice « c'est difficile, c'est difficile, tu tienes que tener papeles ». Tout le monde me dice, non, o sea, no este. Et un jour j'ai trouvé una copine que elle fait también el école y yo le digo «¿ cómo yo puedo hacer ? » No me dices este, « tu tienes que conseguir este, presentarte à la mairie. » Un día yo voy à la mairie, yo. Yo demande, ¿non ?, como je puedo, « usted tiene que hacer un inscripcion », un inscripcion, y, y vous regardez en cet livre. Il est là beaucoup écoles, beaucoup colegios, ¿ no ? Entonces je regarde De acuerda de donde usted habite a donde usted vive, no ?, y yo le dije, cuando, yo habitais ici « no, no te van a recibir » (rires) No porque Paris es Paris y aqui va a ser difcil que te acepten. Siempre me decian así, así. Oh (inspire) Y yo siempre he querido estudiar, siempre porque a mi me gusta estudiar. Yo en Pérou estudiaba bastante me gusta todo que es escritura, letras, todo, todo. Oh dios mio! Voy a esperar otro año! (rires) ¿Cómo voy hacer ?. Un día, un señor que yo trabajo años con él, justo casi nueve años, que estoy con él, que trabajo, yo le limpio su casita, le plancho su

camisas, y me dice, je le demande « Monsieur Benoît, est-ce que usted me puede prestar su adresse, su dirección » « ¿Para qué? » « porque yo quiero estudiar, quiero estudiar el francés » « ah bien sûr » Y el m'a donné son adresse.

D : ah d'accord

M : Y con l'adresse de Monsieur Benoît, je fais l'école

D : Et autrement c'était vrai alors, ça n'aurait pas marché avec cette adresse là ?

M : Si

D : C'était vrai ce que disaient les copines?

M : Jamais, jamais elles le fait, hein.

D : Ah jamais personne n'a essayé

M : Non, comme tout le monde disait « c'est difficile, c'est difficile » pues jamais j'ai essayé ça.

D : d'accord

M : Tout le temps j'avais l'adresse de Monsieur Benoît

D : Et encore aujourd'hui ? (rires)

M : Oui. (rires) je restais. Oui, parce que il bien gentil. Il est muy gentil conmigo. Et bon, je continue con monsieur Benoît, son adresse. L'adresse de monsieur Benoît. Y ça va, y ça marche, bon. Mmm (pause)

D : Alors et ça a commencé il y a combien de temps ?

M : De, de l'école ?

D : Ouais

M : C'est la, un , deux, trois, trois. Trois années que déjà

D : ça c'est la fin de la troisième année là aujourd'hui

M : Oui. Parce que j'ai commencé deux, deuxième, nivel deux.

D : Mmm

M : Parce que tout seule j'ai commencé à ... à lire. ¿ No ?. Pas bien. Aujourd'hui je sais beaucoup de choses

D : Oui

M : Avant non.

D : Comment vous avez fait alors ?

M : Je, je pratique (rires). Je m'ai acheté un cahier, un cahier.

D : Oui

M : Et je fais ici. Je répète la chose, je cherche dans le dictionnaire. Je fais ça.

D : Et vous écriviez quoi alors sur le cahier ?

M : Des choses, del, del (tape sur la table deux fois), comment s'appelle ? del dictionnaire

D : Ah d'accord

M : (tape à nouveau sur la table) des mots. ¿No ? pour apprendre à écrire. Pour apprendre à écrire. Y avec l'école, en ce moment je fais bien l'écriture francesa, je fais bien mi escritura, je le fais bien. Y tout ça me... me. Yo, me hizo bien para aprender más, más, ya conozco y me doy cuento más de las cosas. Mmm (pause)

D : Et pour parler alors, parce que quand vous êtes arrivée en France, vous parliez un petit peu le français, vous aviez étudié le français à l'école ou pas ?

M : Non. J'ai, j'ai apprends de la dama del travail. Que elle, elle m'explique, ¿no ? . Tu parles ici, ça, s'appelle ça, ça. Tu parles, tu parles, tu parles. C'est comme ça que yo, commencé à aprender

D : Vous m'avez dit « au début ça a été un choc « quand je suis arrivée »

M : C'était un choc pour moi, totalement

D : Est-ce que vous pouvez m'expliquer ce choc ?

M : Un choc parce que yo me sentí, en este momento yo me sentí como en otro planeta

D : Mm

M : Parce que tout le monde parle, parle y yo, yo pas comprendre. Nada. No comprendía nada. Nada, nada. Me entró una desesperación de querer regresarme en mi país. De regresarme. Yo no lo hice porque (rires) no tenía plata para irme (rires)

D : (rires)

M : O sea me vi obligada a quedarme acá y comenzar a trabajar. Acá mi solución es, aprender, o sea, conseguir un trabajo y aprender. Aprender, aprender, aprender.

D : Mmm

M : Yo digo gracias a dios que. Tres meses, no' mas. No la pase mal porque nunca me faltó cosas para comer. Siempre he tenido porque. He tenido amigas muy buenas, que me han dado la mano, me han ayudado, me han este..este.. como le puedo decir, me han apoyado, ¿no?.

D : Mmm

M : Me han apoyado, me han dado apoyo. Y este..es que me a ayudado bastante, las amistades, no ?

D : Mmm

M : Porque nosotros entre peruanos, porque yo soy de Perú, nos ayudamos. Siempre

D : Il y a une grosse communauté ici ?

M : (débit de paroles beaucoup plus important ) Si une communauté. Yo no tenía una cama. Me dieron un mueble para dormir. Un canapé, ¿ cómo acá se llama ?, un canapé. Ya tenía mi



cama. Yo no tenía una sábana, bueno yo traje una sábana, pero no traje porque yo llegue en mes, en pleno invierno

D :Ah

M : Para cubrirme. Me daban cositas. Siempre me han dado. Si. Y después ya me... comencé, Como comencé a buscar trabajo, siempre encontraba una peruana, otra peruana. Entonces ellas me decían « Nos vamos acá » También conocí una iglesia, la iglesia española que también bastante me ayudó la madre. Si

D : ¿ A donde?

M : Aquí en rue de la Pompe

D : Ah oui. Je vois

M : La iglesia, la iglesia, la iglesia Española. Si Oh (inspire) yo madrugaba para ir a este iglesia , yo me levantaba, seis y media de la mañana ya estaba allí. Porque había un montón de personas para buscar trabajo. Ouh..

D : Ah c'est à l'église qu'on va aller pour trouver du travail

M : Si hay un servicio social, si

D : Ah d'accord. Ah ça je ne savais pas

M : Si yo no se si ahora han cambiado pero. Cuando yo llegué , yo allí fue a buscar trabajo. Fue a ese iglesia

D : A six heures et demie du matin on va là-bas et..

M : Pour faire la cola, pour faire la cola. Porque tout le monde. Y el trabajo

D : ¿ Pero no es la misa ?

M : No, no es la misa. Es un servicio social que está acostado a la iglesia.

D :Ah d'accord

M : A côté l'église. Yo iba temprano por ser una de las, por recibir el cupe, por el, por el travail.

D : Ah d'accord

M : Porque las que llegan primero, la madre...

D : La cupe c'est un numéro ?

M : La cupe c'est un numéro, claro. La madre llamaba : \_« ¿A ver quién ha llegado primero ? »,

\_« yo madre », \_ « A ver, pasa ». Nos decía así la madre, « ¿tu nombre ?, ¿ Cuantos años tienes ?, ¿ De qué país eres?, ¿Qué sabes hacer ? » decía la madre. Nosotras hablamos, hablamos. Y ya. « acá hay un trabajo, te voy a dar este número. Tienes que llamar esta

señora, esta señora necesita una persona para, hacere tal cosa. » Entonces la madre nos daba el número. Entonces cuando, por ejemplo si yo iba tarde

D : ¿ Una monja ?

M : Una madrecita, una madrecita. Cuando yo llegaba tarde, ya no había, “No, los trabajos se terminaron. Ya se las he dado a las primeras”.

D : D'accord j'ai compris.

M : Entonces yo digo, ¿qué tengo que hacer ?, yo tengo que madrugar. Tengo que levantarme temprano y entonces yo me iba temprano. Seis y media, siete en punto estaba allí.

D : Et c'était tous les jours ?

M : No, era,era, en ese entonces era, este, espera, era, miércoles, viernes.

D : D'accord c'était deux jours par semaine.

M : Si deux y deux. Había un jour

D :Mmm

M : Que te daban ropa, te regalan ropa. Por tu no tenías un abrigo, tu ibas y pedias y te daban tu abrigo. Tu no tenías botas, tu ibas y pedias y te daban unas botas, para que te abrigues. Si. allí es donde yo comencé. Porque yo no tenía trabajo, yo no tenía plata para comprame los ...manteaux. Y ellos, como, como dos o tres mantocitos que me quedan bien y , y la señora que se encarga de ellos, « llevates, llevate, si te queda bien, llevate,llevate » y me lo traía. Es así que yo comencé

D : Et là-bas tout le monde parle espagnol évidemment ?

M : Si parce que la madre nous parle espagnol, si. Tout le monde parle espagnol

D: Donc ils cherchent des gens parlant espagnols forcément

M : Si, si si . C'est ça que j'ai trouvé pues el travail de la mexicana.

D :D'accord. Ah oui, en fait c'est pas par les amies qui vous hébergeaient. Je pensais que c'était par les amies qui vous hébergeaient

M : Non, non, non. C'est por. Après de ce travail

D : Oui

M : c'est por mes amies

D :Ah oui d'accord

M : Que me recommandaient, qui me recommandaient, que me recommandaient

D :D'accord. Et le diplôme que vous avez au Pérou

M :Oui

D: Il est pas valable du tout, on ne peut pas avoir d'équivalence en France ?

M : Ici ?

D :Oui

M : Oui pour ça que je fais le cours de français, pour ça.

D :D'accord

M : Pour parler bien. Pour ça que je me présentais por el, por el certificado de formación. Comment s'appelle ?... formation générale de français y en mi, ...en mi tête, en mi cabeza está pues. Après que j'obtiens este certificado, a ver si yo pouvais pour travailler en una clínica, en una casa de retraite.

D : Mmm

M: Si yo, no sé si ça marche, si ça marche pas. Pero él me dit que si. Une personne m'a dit que si. Que yo puedo revalu, revalidar

D :Ouais el diploma

M : Mes diplômes de Pérou à ici

D : Ah oui

M: Para yo poder trabajar como, en alguna maison de retraite. Oui. Comme je vas beaucoup, beaucoup de ça. Mmmm

D :Et les enfants, ils n'ont pas eu envie de venir en France ?

M :Non

D :Non

M :Elle fait sus études. Ma fille elle voulait venir pero elle fait des estudes y cette année en el mes, del prochain année, elle va faire su... Elle va parler français, el anglais, elle a fait sus estudios de français, ingles,

D :D'accord

M : Oui c'est mieux. Si elle vient ici va a ser pas difcil. Elle tiene que finir sus estudios.

D :Elle a dix-sept ans maintenant non ?

M :Dix-sept ans, bientôt dix-huit ans. Mon fils ya tiene vingt-quatre, vingt-quatre.

D :Et vous êtes retournée au Pérou ?

M :Non.

D Donc c'est par téléphone

M :Par téléphone, par internet, tous les jours je l'appelle.

D : Par internet avec la webcam ?

M : Oui je le vois, oui, je le vois (rires) Ah si (inspire bruyamment)

D :ça doit être très difficile

M : Ah oui si par moment je voulais aller ... Pero il est grand, il est tranquile « maman non, tu fais tus papiers, après tu viens» Il me dit tout le temps, me dit ça. Nosotros estamos bien. No

te preocupes. » Pero para mi es un poco difícil... ¿no ?. Porque yo necesito a mi familia. Yo necesito. Hay momentos en que uno se siente acá tan sola. Tengo bastante amistades pero no es lo mismo. Que una mamá, que un hermano, que una prima, alguien allegado a ti, a ti. Es duro, mmm

D :Et il y a vraiment personne de la famille en fait en France ?

M :Non, non, no hay nadie de familia. (rires) amigos, mis amigas. Tengo una amiga que es como una hermana que me quiere, nos queremos bastante

D : Mmm

M :Estamos al pendiente la una y la otra. Mmm Si.

D :Donc les papiers ça va servir aussi à ça, pouvoir retourner au Pérou ?

M : Oui (rires), si,si asi es. Y gracias a dios, que bueno, todo me ha ido bien después que ya comencé a trabajar. Tengo mi... pago mi casa, tengo mis cositas. He comprado mis cositas. Poco a poco. ¿No ? Mmm

D : Et tous les mois vous êtes obligée d'envoyer de l'argent j'imagine au Pérou, pour les enfants ?

M : ah oui.

D :Et pour votre maman aussi

M : Oui, pour manger, pour le... el école pour les études de mi enfants, hein...Tous les mois je l'envoie, tous les mois.

D :Et le garçon aussi ?

M : C'est sacré, sagrado. Mmm. A mon garçon je le ayude pour faire su son antipu, l'amitié de l'université el resto il la paye porque también travaille. Sino que « pas gagner beaucoup yo, hasta que fini su carrera, su carrera

D : Et il fait quoi comme carrera ?

M: (inspire) el esta como administracion. Esta estudiando administracion. Estuvo estudiando para abogado y se ha changé, yo no sais pas pourquoi pero se ha changé. Y ya le manque deux ans, deux années. Et puis c'est fini. Y après avec sa diploma je pense qu'il va trouver du travail. Yo no sais pas.

D: Au Pérou ?

M :Au Pérou.

D : D'accord

M : Au Pérou, oui.

D : Et donc eux ils ne veulent pas forcément venir alors, en tous les cas pas lui

M : Ppp, .. no creo, no, no sé, ... él quiere irse España. Y Caroline quiere irse a Francia (rires) y el irse a España. Yo pienso que mi hijo... ¿ Qué le puedo decir ? Mi hijito es, él por el idioma. Ve que, ... el francés, pensara que es bien difícil, ¿no?. Para él mas fácil ir a España. Porque en España, pues se habla... en español igual, pues. En cambio Caroline no. Caroline le gusta. Le gusta. El inglés le encanta a mi hija. Entonces su idea de ella es aprender otras lenguas más y ha pensado en el francés. Por eso dice « mamá yo voy a aprender el inglés y francés ». ah está bien mi hija. Porque mi hijita, yo le dejé chiquita. Pero, junto con mi hijo, quien ha madurado mas es mi hija. Es mas madura. Yo pienso porque, yo entre mi pienso, porque yo le he hecho falta. Ella ha madurado solita. No es que yo la he dejado a ella más chiquita. Y un tiempo han vivido con el papá.

D: ah si

M : Si. Un par de años. Porque yo lo dejé a mi, con mi mamá. Y este señor agarró y se los quitó a mi mamá. Fue una lucha. Entonces como yo le había dejado un poder a mi mamá ante un notario

D : Mmm

M : Yo no lo dejé delante un juez. Entonces él se sirvió de eso. Y él me atacó ante el juez. Entonces el juez dictaminó que la tutela de los hijos la coje o bien el padre o bien la madre. Si la mamá no está, si el papá no está la madre, si la mamá no está el padre. Entonces mis hjitos umm se fuerons al lado del papá. ¿Pero qué paso allí? Un año fue todo maravilla. Al siguiente año y al tercer año ouhh comenzaron las problemas. Porque él ya no vivia solo, él vivía con una mujer. Entonces la mujer no los trataba bien a mis hijos. Comenzaron los problemas, los problemas, los problemas. Entonces Caroline estaba chiquita, Caroline ha absorbido todo eso. Y ella siempre se guardaba esas cosas se guardaba en su corazón, eso, eso. Llegó un momento en que ya no pudo mas ella. Entonces le dijo « papá, ¿ sabes qué, yo ya no quiero vivir contigo. No quiero, yo me voy a ir con mi abuela»

D : ah c'est elle qui l'a dit

M : Si. Entonces es ella « y tu no me puedes obligar, tu no me puedes obligar porque yo » ella, dijo ya « yo me voy a ir al juez, yo me voy hablar con el juez » ah si (petits rires, d'admiration ?) Mi hija tendría, mi hija tendría tendra doce o trece años, todavia era menor ah. Si, si, si. Y es ahí que mi mamá los vuelve a coger a mis hijos. Entonces, entonces ella se quiso venir, entonces Miguel dijo «No, Caroline si tu te vas yo también me voy porque a ti no yo te voy dejar » Porque Miguel, mi hijo, protege mucho a mi hijita. Porque yo siempre lo he acostumbrado desde eso. Cuando le daba un besito « Tu tienes que cuidar mucho a tu hermana. Si algún día yo falto, tu tienes que cuidar mucho ». Entonces eso se le ha quedado a

mi hijo. Entonces él donde iba Caroline, él también. No podía dejar. Si se quedaba con su papá, él también obligado. El no quería estar con su papá pero obligado tenía que estar por cuidar a su hermana. Es así, duro, duro, es así. Oh lala, todo que se le ha pasado allí. (inspire)

D : Mais vous étiez divorcée ou juste séparée ?

M : Séparée

D : Ah donc quand vous êtes partie en France il n'y avait pas de papiers de...

M : Oui j'étais la demande de séparer.

D :D'accord

M : Oui, oui, j'ai fait. Pero pas el divorcio. No. Pero ya son bouhh, cuanto años ?, diez años. No, son como catorce años porque diez años que estoy acá y que estoy separada y allá en Perú son tres años, son trece años que... practicamente el día que yo retorne, yo lo primero que voy a hacer, automaticamente mi divorcio va salir. No va a demorar mucho. Automáticamente, porque hay una nueva ley en Perú de los divorcios

D : Ah et alors ?

M : Y automáticamente con cinco años de, de separación

D : Oui

M : De cuerpo, automáticamente uno ya está divorciado.

D : Ah sans passer par le juge

M : Si se pasa por el juge pero es rápido, rápido

D :D'accord

M :Con pruebas, ¿ no ?

D : Ah oui donc il n'y aura plus de problèmes

M : Si, si, y ahora pues ya estan tranquilos mis hijos estan con mi mamá y gracias a dios que yo trabajando, siempre les he ayudado a mis hijos pero siempre guardo un poquito de plata, siempre, todo. Desde que he siempre guardado aunque sea cincuenta francos, cien francos. Guardadito, que no lo tocaba para nada y con esa platita les he comprado su casa. He comprado una casita. Para vivir, si. ah (respire) yo tenía en mi mente

D : (rires légers)

M : Eso, ah (inspire fort) darle su casa a mis hijos, para no estar pagando todos los meses de (silence)

D : et donc après vous voulez retourner vivre là-bas ?

M : Après ? Yo no sais pas (rires) parce que je m'est habituée à... à la France y peut-être si, peut-être non , je viens, j'aller

D : La casita c'est pas forcément pour vivre, pour retourner vivre là-bas, c'est pour ...

M : Pour mes enfants, por mi maman

D : Oui

M : C'est pour ellos que les he comprado (silence)

D : Donc maintenant la vie elle, vous l'imaginez bien en France

M : Oui. Je m'habitué à la France, je quiero à la France

D : (petit rires)

M : Me gusta la Francia, la quiero, la respecto. Porque, no es mi país. Pero me gusta respectarlo, ¿no?. O sea admitir sus leyes

D : Oui mais on pourrait imaginer que avec la maison on puisse se dire, ben quand je serai à la retraite je voudrais retourner là, mais pas forcément en fait

M : Non pas forcément

D : D'accord

M : Si. Bon, bueno me siento sola pero (souffle) es duro hay que seguir adelante. Quiero que mis hijos terminen sus profesion, su carrera. Que encuentren un trabajo. ¿No ? Mmm. Mi mamá que este bien. Que se sienta bien. Mmm. Mi así.(silence)

D : Et vous vous écrivez ou pas

M : De ?

D : Avec... la maman et les enfants

M : Des cartes ?

D : Si

M : Avant oui. Aujourd'hui ya no, par teléfono.

D : Et par internet en fait

M : Par internet

D : ça a remplacé

M : J'envoie des messages, tout ça. si. Por teléfono, entonces (grands rires) des heures yo parle, parle, parle. Parce que j'ai, j'ai free. Free c'est gratuit por mon país

D : Ah ! D'accord. Ça je ne savais pas.

M : Pérou c'est gratuit

D : ah bah oui, alors c'est bien.

M : Ouais, mmm, c'est ça (silence)

D : Et alors par rapport à l'écrit, qu'est-ce que vous pouvez me raconter de quand vous étiez petite ?

M : De petite ?

D : Ouais

M : Mmm (silence)

D : Vous avez vécu à -----, dans une grande ville

M : Oui j'ai né en -----

D : Oui

M : J'ai nació en -----.

D : Oui

M : Pero mi maman pas habiter en ----- ,elle habitait en (tchipe) como decir, d'ici à la campagne, no à la campagne c'est un peu loin, como a

D : en banlieue

M : Province, en banlieue, peut-être en banlieue. Y j'ai habité avec mi maman mi papá, mi abuelo, no, mis abuelos. Yo me souviens beaucoup que maman travaillait beaucoup. (pause)

D : Elle faisait quoi ?

M : Elle a travaillé de la costura, couturier et après elle travaillait de employée dans el cinéma. ¿No? Elle donne les tickets et tout ça. (respire) y... y mi... mi abuelo me cuidado a mi, a mi y a mis hermanos. Mis abuelos me cuidan. Mis abuelos tenia su...una casa grande donde se dedicado mucho a cosechar este

D : Cosechar ?

M : Cosechar plantas de, o sea a plantar, cosechar lo

D : Ah

M : La terre por la fruit, les bananes

D : Ah oui d'accord, ils avaient un verger

M : Oui, les raisins, tout ça. Et tout le temps j'allais avec, je marchais à côté de mi abuelo, mi grand, grand, père

D : Grand-père

M :Tout le temps y el après el va vende, el vend les raisins..

D : Il vendait, d'accord

M : Oui

D : Il vendait, mais c'était les siens ?

M : Oui. Y ma grand-mère, non, elle reste à la maison. Elle fait à manger tout ça. Ouais

D : Donc c'est vos grands-parents qui vous ont élevé ? avec les enfants

M : Oui

D : Et combien de frères et soeurs vous aviez ?

M : Un frère

D : Un frère



M : Deux, deux, dos. (inspire à petits coups plusieurs fois) Pedro s'appelle mon frère. Et moi.  
Les deux aller à l'école, l'école de, así comme ici, la primaire la..

D : A l'école publique

M : Publique, oui, l'école publique, pas...

D : Pas privée

M : Pas privée, non. Publique. Pero il y a école publique des mères, de madres

D : Ah aussi ?

M : En Perou, oui.

D: C'est pas l'école privée, ça ?

M : Non, non.

D :Ah d'accord

M : C'est, era la madre Sofia, c'est una madre de Francia, francesa

D : Ah

M : Si. Si gentille la madre. Y jardin jardin s'appelle en Perú. Jardin.

D jardin, c'est quoi ?

M : Jardin de l'école

D: Ah d'accord, ah c'est avant l'école.

M Le Pérou, les petits

D : La maternelle

M : La maternelle

D :Oui, le jardin d'enfants

M : allá s'appelle jardin d'enfants

D : ah oui

M : Oui c'est ça que j'ai fait mi, mi école. Après j'ai...la école primaire je l'ai fait dans autre école también. Pero ya pas de mères c'est des, des personnes, des profesores, mm (pause)

D : Et après l'école, le collège et le lycée

M : Le collège oui

D : Et toujours au même endroit ?

M :Non, non. C'est en autre endroit, ça s'appelle----- y j'ai étudié dans une école de tout de, femmes, de filles. Solamente de filles.

D : C'était pas mélangé

M : Non

D : Et aujourd'hui c'est mélangé ?

M : Oui aujourd'hui oui. Parce que mi maman, jamais (sourire en parlant ) que je mélange con, con garçons

D : Ah c'était votre maman qui ne voulait pas parce que il y avait des écoles où c'était mélangé

M : Oui,oui

D : D'accord, elle elle voulait pas

M : Non, elle voulait que je ça s'appelait ----- carreras s'appelait. Y la directrice, ici, oh lala ! Droit, droit, droit

D : Sévère

M : Oui elle, parce que en Perú, nosotros no ibamos con ropas à l'école. Normalement ci. C'est un uniforme.

D : Ah d'accord

M : Une chemise blanche et un jupe color gris. Gris après les...

D : Collants

M : Des collants ici

D : Ah non alors des chaussettes, des grandes chaussettes

M : Des chaussettes, des chaussures noires, noires avec des..

D : Des boucles

M : Oui, des boucles. Y un por le froid, cuando il est froid este, un gilet también gris. O sea. Pero la jupe ici, la jupe il est ici hein

D : Ouais en dessous le genou (rires)

M : Oui , sous le gen, c'est droit, droit, c'est comme. Y, y mi maman elle m'a , elle m'a mis ici . Y ça va bon, j'allais comme tout ça (rire)

D : quoi ,

M : J'ai fini ici tous mes

D : Elles étaient très croyantes ou c'est parce qu'elles avaient peur d'autre chose ?

M : Oui peur de. Peut-être il a peur que je me, me comment est-ce que se dit, amoureuse, con...con un garçon, peut-être c'est l'éducation, este, antigua.

D : Mmm

M : Mmm y, y mon frère pareil. Ecole de

D : De garçons

M : De garçons. Tous des garçons, s'appelle-----

D : Il était plus grand votre frère ou plus petit que vous ?

M : Qui ?

D : Le frère

M : Mi hermano es gran

D : Plus grand

M : Ah. Plus vieux. Ouais. Et aujourd'hui il est marié, il est deux enfants

D : Au Pérou

M : Enfants, ouais

D : Et donc après cette école là y'a eu .. l'école d'infirmière, c'est ça ?

M : Oui après que je finis l'école

D : Oui

M : Je voulais faire ma carrera, pas infirmière, je voulais faire de, ici, comment s'appelle esa carrera ? bon en Pérou s'appelle obstetra, obstetra, obstétrice

D : Obstétricien pour les...

M : Pour les bébés

D : Pour les bébés, ah oui

M : Oui parce que tout le temps je, j'aime beaucoup les bébés y, y dans ma tête ça fait ma carrière. yo siempre he querido ser obstétricien. Pero que, que, ¿qué pasa ? que mi papá y mi mamá se separó. ¿ No? Se separó. Pas beaucoup d'argent pour, aller faire esa carrière, parce que ça c'est une carrière de université. C'est pour ça que j'ai faits les estudios de infirmière. C'est ça.

D :D'accord

M :Y... ah ya, para je faire ma carrière d'infirmier, mi mamá me donna de l'argent, pero pas beaucoup, non ? Entonces en ma tête, en ma tête yo siempre he querido tener mi, mi argent de, por mí, pour acheter quelque chose, non ?. No solamente para aller y venir, aller et retour por el billete, por aller

D : Mmm

M : Pour acheter un glace, por. En que, como en el école yo aprendi beaucoup de choses, yo aprendí beaucoup de choses, yo aprendí de la couture, yo aprendí du tricote. J'ai... mi mamá como elle fait de couturière à grandes dames de argent. Elle a una grande dama de Suisse, la dama de Suisse que le han, este, fabrica, de tout lo que es tejido de alpaca

D :Ah d'accord, ah oui d'accord

M : Del alpaca. Y ella exportaba a Estados Unido, a Suiza, a Francia, à tout, à tout. Hacia beaucoup exportations. Y me.. y la dama como tous les jours, tous le temps j'ai amené lo que mi mamá fini de, je l'amène à sa maison. Elle me da l'argent y je le da à mi mamá. Elle me dit un jour « Monica, tu fais des, des crochet » Crochet c'est un

D : oui, oui

M : Un crochet. « Oui madame », « ¿ Tu no quieres trabajar conmigo ? » me dice. (inspire fort) « Ah si ! » le digo « ¿pero como ? » (rires) « No, vení « y pafs, yo tengo una fábrica grande de alpacar, allí te van a enseñar y con lo que tu sabes vas aprender. ¿Quieres ? » « si » le digo. No quieres hacer la bufanda, chalinas, à crochet me dice. Pero, ¿cómo era la chalina ?, la chalina era que me daban la tela

D :Oui

M : Todo, y yo le hacia solamente el filo. Todo el filo au crochet

D :Le tour en fait, d'accord

M : Le tour, tout le tour. Y j'ai fait tout le soir, non. Entonces me llevó à la femme, me citó al otro día, me llevó, me evaluó la señorita que evaluaba. Ça va. Ça marche. Oh (inspire fort) y, y j'ai travaillé dans ma maison, dans ma maison, en mi casa en la noche, cuando yo llegaba de estudiar. Yo tejía, teje, teje, teje, teje. Porque me daban, una semana, me daban veinte chalinas. Veinte. Chalinas son este...

D :C'est des châles

M :Des châles, des châles. Veinte. Y vendredi, me daban por ejemplo lundi y vendredi yo tenía que

D : Que dar

M : Que entregar si. Y me esperaba una voiture me chercher. En voiture. Porque el, la fábrica era loin, loin. Bon yo iba con mis sacs, mis chalinas j'avais tout. J'attends parce que beaucoup monde. Beaucoup de filles qui travaillent comme ça. Ici, non. Et bon j'attends et il y a une dame que elle révisé tout, hein, c'est bien, c'est pas bien. Il fait tchhiit, y vous pas sortir si no fini. (rires et grosse inspiration) Et j'ai fait ça, c'est mon premier travail.

D : C'était la nuit alors

M :oui, je travaille, j'ai fait mis estudios et après je retourné a mi maison à six, dix-huit heures

D :oui

M: Soir. Y j'ai fait mi des, j'ai mangé

D : Oui

M :J'ai mangé une heure. Après je tejía hasta las once de la noche. J'avance tous les jours, tous les jours et après je. Y... samedi le matin, pas école. Et là une voiture à sept heures le matin que te cherche avec, avec ton travail et t'amène à la, à la ...

D : Fabrica

M : Y tu laisse ici y ahi te dan ton, un petit sobre de l'argent. Comme ça j'ai travaillé ici, combien maintenant, un an, un an et demi. Après j'ai pas pouver parce que je à fare, je suis.

J'estudiais beaucoup de choses, après la practica de la, y'a pas de temps parce que. Après j'ai travaillé en hospital, j'ai gardé des personnes malades. Tout ça. Et après j'ai arrêté.

D :mm

M :C'est ça

D: Vous n'aviez pas le temps de lire et d'écrire alors le soir si vous étiez à coudre ?

M : Mmm ouais

D :Vous aviez pas le temps d'étudier ?

M : Mmm Por ça mi maman dit : « no, tu laisse porque sino » (rires) « te vas a ser » me mamá me decía que me va a enfermarme de la espalda por estar teje, teje, teje, No quería mi mamá (sourire) pero yo (souffle) yo me acheté mis libros, beaucoup de choses que me demandan, por la práctica, beaucoup de choses

D : Oui

M : Mais bon c'est mon premier travail. Comme ça j'ai travaillé, après j'ai.... ¿qué mas hice ?, no...no ça, no mas. Todo lo que he tejido.

D: Mais vous vous êtes mariée quand alors ?

M : Je me mariée en... cuando je travaillais hein. Ah vous

D :Ah vous travailliez déjà alors

M: C'est ça que j'ai conoci à mon mari, à travailler en una clínica

D: Ah

M : Mmm, ouais (silence)

D : Et après quand vous avez eu les enfants vous avez continué à travailler aussi ?

M : Non, j'ai, j'ai

D : Arrêté

M : Arrêté. Por le bébé j'ai arrêté. J'ai arrêté deux ans. Deux ans. (se lève et bouge dans la pièce) Il y a après deux ans, il y a le problème avec mon mari, tout ça no voulait que je travailler il voulait que je reste avec les enfants. Ouh beaucoup problèmes. (pause)

D : Et vous vous vouliez continuer de travailler même avec les enfants

M : Oui,oui, oui. (silence) Pero él no me laissait travailler. Ouais

D : C'est souvent comme ça au Pérou ?

M : Ouais. (silence) En Pérou c'est que la,la, la femme c'est la maison, les enfants el mari travaille, travaille.

D : Même si elle a fait des études ?

M : Ouais (silence) Mmm. Pero en ce moment ya no, hein. Parce que il a changé tout, la vie elle est chère. Aujourd'hui les deux travaillent. Bon no tous, non. Tout quelques personnes, por ejemplo mon, mon frère les deux travaillent, los dos.

D : ah

M : Los dos trabajan. Han comprado su casa, los dos. Los dos. Ella es ingeniera. Mi hermano también, ingénieur.

D :Mmm

M : Y los dos trabajan. O sea partager. Comme ici, partagé, partagé. Comme ça et ça va bien. Se ocupe de les enfants, il a une dame qui garde les enfants tout ça. Mmm (silence) Mmm

D : Donc en fait vous vous avez repris votre travail grâce ou par la séparation.

M : Oui

D : Ouais; c'est ça qui

M : C'est la séparation, oui. C'est la séparation oui c'est vrai. Que me fait de chercher du travail, tout ça. (pause) pero cuando j'ai cherché, j'ai trouvé du travail c'est el problema que me fait ça el, lui. El me fait beaucoup de problèmes parce que je travaillais en la clínica et tout le temps el me cherche, me cherche, me téléphoner, me cherche, me téléphoner parce que, parce que no sé pourquoi. Pour eso ça que yo dije, mi maman me decía siempre « donde tu trabajes, él siempre te va a molestar, siempre »

D : Et pourquoi il était médecin, il était , non ?

M : No... él trabajó también asi en la sécurité sociale en la parte administrativa, en la parte administrativa.(chuchote quelque chose inaudible) En parte lo que es administrativo. Pero él era así, él es así.

D :Mais il était jaloux ?

M : Oui, oui. Mmm

D : Mais c'est vous qui êtes partie ?

M :Non, je n'ai, j'ai tout le temps j'ai lo, c'est él que es parti

D : Ah. En plus et c'est lui qui fait des histoires

M :Oui (silence)

D : Et donc en fait s'il n'avait pas fait des histoires vous seriez restée là-bas pour travailler, c'est ça ?

M :Oui, c'est ça.

D : C'est parce que lorsque vous vous êtes séparée vous avez dû trouver un travail, pour, ben pour faire vivre vos enfants

M : Oui pero el problema c'est lui.

D :C'était lui à chaque fois il appelait c'est ça

M : Il me fait des problemas dans le, dans mon travail

D :Et qu'est-ce qu'il faisait comme problèmes ?

M : Il me fait faire des problemas de sortir (sonnerie) oh là, là une minute (se lève pour répondre au téléphone)

arrêt de l'enregistrement 57:07

-----

-----

deuxième enregistrement

-----

-----

M: Lo que efectivamente, por él, porque no me dejaba trabajar. Yo tomé esa solución y mi mamá me decía « El nunca te va a dejar trabajar a ti tranquila, nunca .Tu para que trabajes bien. Tienes que salirte de aqui.» me decía mi maman (renifle)

D : D'accord je comprends mieux maintenant

M : Mmm c'est ça. Sino yo estaría trabajando en el hospital, en una clínica. Todo el tiempo yo, siempre he conocido mis trabajito, siempre. O sea he trabajado bien, sé trabajar, como acá, ¿ves ?, diez años que trabajo. Desde que estoy aquí. Diez años. Nunca he tenido problemas con ninguno de mis trabajos, con ninguno de mis patrones, nada. Todos me quieren, me estiman. Allá igual. Igual ha sido. El director de la clínica, porque yo, yo estaba a cargo de una clínica, yo abría y cerraba la clínica. Me tenían mucho confianza, me querían bastante estos directores. Es él, el que me hacía problemas, me hacía hacer escándalos. Laberintos (???) si

D : Ah oui à ce point là

M :Si.un día hasta me quiso, este ¿cómo se dice ?,

D : Pelear

M : Pelear, pegar.

D : ¿ Pegar ?

M : Golpear, si

D : Au travail ?

M : Si. A mon travail. No me dejaba trabajar

D :Devant tout le monde ?

M : (en chuchotant) devant oui tout le monde. (plus fort) pour rien. « Qué si, qué tus hijos ». « ¿Pero qué les va a pasar ?, mis hijos estan a la escuela, mis hijos estan bien. Yo tengo que trabajar porque tu no me das plata », « qué por qué estoy ahi , para que estoy ahi » El no pensaba que esos niños tenían que comer, que tenían que vestirse, que tenían que ir a la escuela, nada. El me da una, una cantidad de dinero que no me alcanzaba para nada. Cuando queria ma daba, cuando no, no me daba. Entonces llegó un momento que yo. Yo ya no quería tener nada con él. Nada. Yo lo saqué de mi casa. « Te vas » yo lo separe, yo fue à la, à la police à faire la demande pour séparer tout ça. Je fais tout ça.

D : Mmm

M : C'est ça que le daba cólera a él. Eso es lo que él no quería

D: Ah

M : Mmm c'est ça. Y a parte de él, en su trabajo el tenía amigas. Salía con una mujer, salía con otra. El quería que yo aguante todas esas cosas. Mmm. Por eso que yo

D :Et comment vous l'avez su ça ?

M : hein ?

D : qu'il avait des amies au travail

M : Parce que un dia yo, yo he dio yo le he seguido , « ¿por qué tanto este es así pero por qué es así? » Yo he ido, yo he ido, yo lo he descubierto. Y no solo yo, sino que esa persona ha venido a mi casa

D : Ah

M : Si, es una gran historia. Ha venido a mi casa, a ... a decirme que por qué yo lo consiento (rises) yo le digo « pero es le papá de mis hijos », « ¡ ah a mi me él me ha dicho que usted es divorciada ! » « No yo no soy divorciada, no es el padre de mis hijos. El vive aqui.» A una mujer. Entonces yo dije « ay ,dios mio este como es », bueno, yo dejé, yo dejé ,un día yo lo voy a seguir » Un dia agarre yo, no fui a mi trabajo, pedi permiso y fui a su oficina. Y en su oficina, estaba ahi. Me escondi en un restaurante, yo me escondi y veo que sale de su oficina y después baja de un carrito, baja una mujer y bien de la mano se van. Los dos como enamorados. O sea que él me engañaba. Me engañaba. Entonces allí yo ya comencé a abrir mis ojos. Y decía que yo era estaba loca, que yo era una celosa que yo era la loca y esto y que el otro. Y eso fue lo que yo hice la, de separarme ya. Yo dije no. Y eso lo que él no, no aceptaba, no aceptaba eso él. Entonces, por ese motivo trabajo que yo encontraba, trabajo que me iba a hacer problemas. No me dejaba vivir en paz. No me dejaba, no me dejaba vivir en paz. Era una desesperación horrible, horrible. Yo nunca voy a olvidar todo lo que he pasado



con ese señor. Nunca. Por eso yo (inspire fort) yo cuando yo vaya en Perú, yo no lo quiero ni ver. Ni ver. Porque no, no, me ha hecho mucho daño él. Mmm. Me ha hecho mucho daño.

D : Et vos enfants continuent à la voir ?

M : Pero mis hijos también lo tienen así. así. Porque Caroline tenía, ¿cuantos añitos ?. Tres añitos. Cuando Caroline andaba para todos lados mi hijita estaba chiquita. Ella dice que se acuerda.

D : Ah si

M : Si un día no sé que estaba preguntando. « si mamá yo me acuerdo, yo me acuerdo, yo me acuerdo » Porque ahora su papá esta enfermo. No sé que enfermedad tiene y quiere hablar conmigo y yo lo digo a Caroline « ¿qué voy a hacer con tu papá ?. Si esta enfermo que se vaya al doctor le digo(rires) » Me dice « No mamá pero de todas maneras, llámalo, llámalo » « No, no lo voy a llamar Caroline, yo no me puedo olvidar de todo el daño que me ha hecho tu papá » « Si, yo también sé » « O no te acuerdas ? » yo le digo así y Caroline « Si yo me acuerdo, pero de todas maneras, llámalo que quiere hablar contigo porque él está muy enfermo » yo no llamo, no. No quiero llamarlo. Porque hasta cuando he estado acá he tenido problemas por teléfono con él. Cuando le hacia problemas a mi mamá.

D : También

M : Si, si le hacia problemas. A veces no la dejaba porque, una vez que se llevo a mis hijos

D : Mmm

M : Mi mamá iba todo el tiempo a ver a mis hijos. Todo el tiempo iba a ver a mis hijos. Yo le digo a mi mamá, te mando una platita comprales sus frutas, comprales su leche, comprales su... » yo sé que les daban, ¿no ?. Pero de todas maneras era lo yo quería darle a mis hijos, de mi parte, ¿no ?. « Comprale, asi les de él, comprale, llevale » yo le decía. (très faiblement) « Sus cositas, mamá te ha comprado esto, te mandó esto, comida » y mis hijos recibian contentos, tenían, tenían por ahí por comer. (plus fort) Y el un día al ver a mi mamá y él le ha cerrado la puerta. Y mi mamá con todas sus bolsas se ha regresado. ¿ Pero es justo lo que hacen ?, no era justo lo que hacia. De tan lejos viene mamá a ver a mis hijos y que él le diga : « no, estan castigados no los puede ver usted , no las puede ver usted » Y no aceptaba las cosas que yo le daba a mis hijos. Lo hacia por molestar porque bien que necesitan pero no quería. No era una persona ya normal, ya medio loco se había vuelto .

D :Et maintenant il leur donne des choses à ses enfants ?

M : Aujourd'hui ?

D :Ouais

M :Non. Rien, rien, rien, rien. En este momento no porque él esta enfermo. No sé que enfermedad tiene.

D :Ah pour de vrai, il est vraiment malade alors ?

M : Si. Malade, se le hinchan mucho sus piernas, no sé que enfermedad le ha dado. Esta mal.

Mmm

D: D'accord. Donc c'est bien cette histoire de couple si je comprends bien qui a provoqué la migration en fait

M : Si .

D: Voilà si vous aviez été mariée heureuse et voilà, vous n'auriez jamais fait tout ce chemin jusqu'ici?

M : Non, non

D :C'est vraiment votre histoire personnelle

M : Si

D : Qui a motivé, qui a motivé ça

M : Si

D : Et aujourd'hui vous envisagez de refaire une autre vie, une autre famille ici ?

M: Bueno, yo tengo un amigo, pero, bueno por el momento estamos ahi. Ahi, ahi ahi, pero también un poco difícil. Y va llegar un momento en que yo prefiero estar mil veces sola. Sinceramente.

D : Mmm

M : Mil veces sola. Basta ya de problemas. Porque, ya viví mucho con el padre de mis hijos, y bon, si dios quiere que este sola, (rires) me quedé sola (inspire ) o de repente nomás. En mi cabeza está ¿no? de repente esta no es la época para ya buscarme una persona que este a mi lado de repente, cuando sea mas viejita de repente encuentre una persona con la que yo, no sé, no sé. Porque no (souffle), No hay suerte (rire), no hay suerte para el amor. Yo pienso eso (rires). Eso está en mi cabeza, no sé. Mmm. así es. Ouais.

D : Et sur l'écriture alors comment, quelle relation vous avez eu avec l'écriture tout au long de ces années, l'écrit, les livres

M : Mmm

D : Il y a avait des livres ?

M : De quoi ?

D : Des livres, dans la maison quand vous étiez petite

M : Mmm oui, oui (silence)

D: Et vous lisiez ou

M : Oui, si des cuentos de...

D : Toute seule ou c'était maman ou l'abuelo qui lisait ?

M : Mmm maman, ma maman trabajaba, mi mamá trabajaba todo el día, y la noche venía, nos enseña un poquito a escribir, à lire

D : ah oui

M : Pero no, pues, bastante, no. Una horita. ¿Y qué paso ? que nosotros, yo y mi hermano estudiamos solitos. Mi hermano allá y yo aquí, mamá allá y yo aquí, ustedes hagan, nos dejaban la tarea, nosotros la hacíamos. Cuando teníamos que leer en la cama, estábamos echados los dos, él leía una cosa, yo leía. Pero yo estoy, mi mamá nunca, nunca, jamás, jamais,

D : Mmmá

M : Ha tenido, o sea no ha tenido problemas con nosotros en la escuela. Porque nosotros siempre hemos tenido siempre buenas notas. Mas bien a mi mamá mucho la felicitaban por nosotros, por tener unos hijos, que, que. Yo tenía diecisiete, dieciocho, buenas notas, mi hermano más que yo. Si. Nunca, jamás. « Que su hijo es ... que llegó tarde, que su hijo es un flojo, que su hijo habla en las clases, nada, nada, no ». Mas bien a mi mamá la felicitaban, siempre, diplomas, hein. Diplomas.

D : et elle elle avait des diplômes ?

M : Mi hermano si.

D : Non, mais votre maman

M : Mi maman non.

D : Non. Elle n'avait pas été à l'école ?

M : Non, pas beaucoup. Pas beaucoup, non pas beaucoup. Parce que, también el mismo problema con su papá y su mamá que se separaron, que peleaban, que discutían, y entonces mamá desde muy chiquilla, trabajó. Mi mamá ha comenzado a trabajar a los de catorce años.

D : Ah con la abuela

M : Para ayudar a su mamá. Porque mi mamá tenía doce hermanos. No doce o ocho no me acuerdo, por ahí.

D : Muchos

M : Muchos, muchos. Pero se comenzaron a morir y ahorita la única que está viva es mi mamá. Toditos se han muertos.

D : ¿ Pero de qué ?

M : Unos enfermos, uno se enfermó del estómago, el otro se enfermó.... a una la estropeó el carro a mi hermana, a mi tía. Así si se han comenzado a morir todos sus hijos de mi abuelita.

La única que ahorita, es mi mamá es la única viva. Que hasta ahorita está mi mamá, tiene setenta y ...cuatro años. Si, siete y cuatro. Sept et quatre.

D: Mmm soixante-quatorze

M : Soixante quatorze, y es la única viva. Todos se han muertos (rires) Ocho eran, ocho. El último se ha muerto con cáncer al cerebro el otro se murió cáncer al estómago. Todos el cáncer.

D :et ça s'explique, c'est une région où il y a beaucoup de cancers ?

M : Oui, ne sais pas, yo pienso, oui

D: Non ?

M : Y ahora mi mamá, y yo le digo mamá hazte un chequeo porque cuando yo, aquí, el doctor de cuando el cáncer es, por ejemplo, la vez pasada, un día me hicieron un examen a mis mamas y me preguntaron si, si alguno de mi familia tiene cáncer

D : Mmm

M : Entonces lo digo que si. Pero de la familia que es bien allegada a mi que puede ser de mi papá o mi mama. « Si » yo le digo « mi último tío ha muerto de cáncer. Pero, no cáncer, el cáncer no me dice » « tiene que ser o bien tu mamá o bien tu papá ». Entonces por, hasta este momento mi mamá no tiene nada, mi papá no tiene nada

D : Et ça a toujours été l'espagnol la langue, ou il y a eu d'autres langues ?

M : Non, non

D : Il n'y a pas eu d'autres langues

M : Non espagnol

D : Espagnol 100%

M : El espagnol 100%

D : Donc la langue maternelle c'est bien l'espagnol.

M : si

D : Qui était parlée par les parents et par les abuelos

M : Si, si, si

D : Donc vos parents se sont séparés à vous et les parents de votre maman aussi en fait

M : Oui

D: Donc en fait , tous (rires)

M : Oui (rires)

D : Il y a une tradition ?

M : Yo pienso si, yo no sé qué será pero, yo pienso que es así. Yo, ¿sabes ? a veces yo pienso que yo me voy a quedar como mi mamá sola. Con mis hijos no' mas

D :Si

M : No se si es el destino. Que uno esta destinado a ser así o no sé, sinceramente no sé yo pienso que es así. Mmm

D: Elle voudrait venir en France votre maman ?

M : Ella quiere venir a conocer, si.mi mamá y le he dicho que algun día, algun día vas a conocer. Yo le he prometido, algun dia le voy a pagar su billete y la voy a traer por aqui. Siquiera para cuando, cierre sus ojitos diga « He conocido Francia » (rires) si, si es lo que yo estoy pensado. Ouais. Por lo que yo pienso, si si este año obtengo, mis mis papeles para yo poder ir a Perú, mi, mi. Yo sé que necesito irme a Perú a ver a mis hijos. Pero, yo no quiero ir sin dinero. No quiero ir, tengo que juntar dinero para poder pasear, porque no voy a ir a mirarlos, ¿no ?, tengo que sacarlos, pasearlos, hacerlos conocer un poco mi país. Porque ellos tampoco no conocen mucho mi país, llevarmelos al Machu Picchu, llevarnos a Quito, a conocer ¿no ?, entonces. Si me dan ya, al toque no me voy a ir me voy en diciembre, yo tengo que estar un año ahorrando para poder llevar esa platita, ¿ no ?, para poder pasearlos, ¿ no ?. Porque no me voy a ir para ir a sentar a mirarlos, tengo que sacárlos, pasearlos. Entonces, esa es mi idea ¿ves ?, no irme, me dan mis papeles pero no me voy, tengo que estar algún un tiempito, ocho meses, un añito, juntar bien platita y despues para poder ir, ¿ no? a disfrutar con mi familia. Porque comprando esa casa todos mis ahorros se han ido, toditos. Antes cuando uno ganaba en francos podía ahorrar, ahora con los euros que no se puede.

D : Mmm vous gagnez moins avec les euros que..

M : Si.si. Tengo plata pero para vivir, para aquí y lo que me reste para darle de comer a mis hijos.

D : Pour les économies il n'y a pas assez, j'ai compris

M : Non. Entonces es así hay que contar platita para ir a Perú. Si. Que allá también todo está caro.

D : ¿ Allí ?

M : Si porque ya esta todo. Todo es en soles. La monnaie de nosotros es el sol. Pero lo hacen al cambio del dolar.

D:Ah

M :Ouais. Todo está caro, el costo de vida también ha subido este año. Mmm. Si. Es como aquí

D : Ah oui. Et les gens gagnent moins ? Au niveau des salaires c'est équivalent ou pas ?

M : Non. Ils gagnent oufff. Allá el sueldo mínimo es, el suelde mínimo es. Espérate acá son ciento veinte , ciento treinta euros. Nada mas. Equivalente, o sea haciéndolo al cambio

D : Ouais, ouais

M : La moneda es de, el sol a la moneda en euros, vendría a ser algo de ciento veinte a ciento treinta euros. Por mes.

D : Et les,... l'alimentation ça coûte la même chose ?

M : Non, l'alimentation que acá ?

D : Si

M : Bueno, depende porque aqui es el euro, allí es el sol. Pero si, es caro también. Todo es casi igual. Sino que es la, la moneda que cambia. Allí es en soles, aquí es en euros. si. Mmm

D: Est-ce que vous voudriez rajouter des choses sur les, sur l'écriture plus spécifiquement

M : De moi ?

D : Oui

M : Mmm l'écriture (silence). Mmm (silence)

D : c'est pas grave (rires) on y reviendra à un autre moment.

M : (rire) en ese momento no me viene

D: Aucune importance. Bon je pense que pour aujourd'hui on a peut-être fait un bon tour , hein ?

M :Oui. Si parlé beaucoup (rires)

D: je peux arrêter

M :oui, oui

D : Ou vous voyez d'autres choses encore

M : Non,non, non. Ça va.

---

## Monica entretien du 26 /04/ 2011

Elle m'attend à la sortie du métro proche de chez elle. Elle a déménagé mais est restée dans le même quartier. La rue pourtant à l'opposé du métro est aussi calme que la précédente, presque pavillonnaire, en tous les cas avec des maisons ou immeubles de très peu d'étages. Elle habite à présent un appartement, toujours en RDC mais tout en hauteur, sa chambre est littéralement au dessus de sa cuisine sur une mezzanine desservie par un escalier pentu. Les fenêtres sont toutes très hautes, inaccessibles à hauteur d'humain. Elle me dit ne pas être complètement satisfaite de ce nouvel endroit et est à la recherche d'un autre logement (plus lumineux)

Une fois encore mes rencontres avec Monica se superposent à des nouvelles d'Amalia. Je lui parle d'elle car je viens d'aller trois jours plus tôt à une fête péruvienne dans laquelle Amalia chantait avec son groupe. Nous convenons même d'aller ensemble à une prochaine manifestation du même genre le mois prochain (finalement Monica ne viendra pas car elle avait oublié et du coup je remettrai cette visite à plus tard). Je lui fait écouter un enregistrement du groupe qu'elle met sur son ordinateur, ravie.

D : Bien voilà nous sommes chez -----

M : Monica, Monica

D : Voilà c'est notre deuxième entretien et elle a changé de maison. Voilà

M : Oui j'ai changé de maison

D : Par rapport à la dernière fois qu'on s'était vues tu m'avais dit que.. tu étais encore dans ton ancienne maison et on avait beaucoup parlé des cours, du fait que tu revenais aussi à Paris

M : Oui

D : ...Pour travailler et pour les cours, voilà je cherche, et on avait parlé aussi du fait que toi tu avais migré pour travailler.

M :oui

D : La principale raison de ta migration du Pérou c'était le travail

M : Mmm Le travail, oui

D : Et en fait c'est un peu ce qui avait déclenché, ces dix dernières années en fait. Alors qu'est-ce qu'il en est maintenant que tu as déménagé, tu as continué les cours cette année ? Tu en es où par rapport à ça ?

M : Oui j'ai continué parce que l'année dernière j'ai pas passé mon ...il me manquait des points pour passer l'examen de, pour obtenir le certificado général de francés.

D : Ah

M : Il me manquait 4 points, ah, c'est pas beaucoup ah, cette année j'ai, j'ai continué, je m'ai fait mon inscription en octobre. Bon j'ai envoyé mes courriers de l'école y bon, j'ai continué. Y... bon déjà ça va, tout va bien. L'école, j'allais aux cours de francés le soir. Je fini mon travail et j'allais. Il y a deux, non quinze jours qui l'a passé

D : Oui

M : Avant. El examen. Il y a déjà l'examen. J'allais à mon examen de français et de mathématiques.

D : Oui

M : Y cet vendredi c'est l'examen oral

D : Ah d'accord. 2 : 22

M : Voilà à 9 heures, 9 heures pile et bon j'ai allé, hein, peut-être j'ai passé l'examen, je ne sais pas (rires)

D : Ah c'est l'examen final.

M : Oui

D : D'accord

M : C'est un nivel de la mairie

D : D'accord et c'est quoi, ça te donne quoi le certificat de français ?

M : C'est, el... comment s'appelle, certificado de formation générale de francés, ça c'est le truc

D : Mmm, ça te donne un niveau, et en fait il y a autre choses après comme niveau ?

M : Non, ça c'est un certificado y comme ça tu pouvais faire un stage.

D : Ah d'accord

M : Ou, con este certificado tu pouvais faire un stage lo que...

D : Un stage professionnel

M : Oui un stage professionnel. Parce que ça t'ayude beaucoup.

D : Ah d'accord

M : porque tu peux changer de

M+ D : de métier

M : Non de métier. Normalement je, bon j'essaye ce certificado parce que, je je voulais changer de métier, je voulais travailler comme... comme yo en Peru j'ai fait les estudes d'infirmierie

D : Oui



M : Je voulais travailler comme aide soignante

D : Ah oui

M : Dans un maison de retraite

D : Mmm

M : Ouais, c'est ça. C'est pour ça que je fais tout

D : D'accord, une fois que tu as le certificat, le diplôme

M : Mmm

D : Tu fais comment, c'est plus à la mairie la formation, c'est ailleurs j'imagine

M : (inspire ) C'est ça que je vas demander parce que pour le moment j'ai pas....

D : Ah tu sais pas encore, d'accord

M : Non, no connais rien et après je vas demander à la mairie comment je vas faire.

D : D'accord

M : Tout ça

D : Et là tu étais en cours de FLE en fait, c'est un cours de FLE

M : Euh...oui

D : C'est ça hein ?

M : Oui,oui

D : Le même cours que l'année dernière

M : Oui

D : Donc là vraiment les cours de langue, c'est avant tout dans une visée professionnelle. Tu fais ça pour avoir, pour changer de métier

M : De métier, oui, oui

D : Bon bah écoute j'espère que tu l'auras

M : Ah j'espère

D : ça fait combien d'années, ça fait combien d'années ?

M : Déjà, je, normalement, normalement

D : Oui

M : Normalement je ça fait 12 , 12 ans ici

D : Moi j'ai 12 ans. Oui mais ça fait pas 12 ans que tu es dans le cours.

M : Non, non, ça fait pas 12 ans. De cours. Ya, c'est le troisième année de pratique. Ya j'ai appris beaucoup, j'ai.. j'ai lu j'ai fait l'écriture. Je connais bien, bon. J'ai appris beaucoup en el école.

D : Mmm

M : Ouais

D : Et tu as le droit, si tu le rates, tu peux recommencer encore une année le cours

M : Oui parce que la de beaucoup, comment se dice, l'année dernier, comme j'ai pas passé mon examen

D : Mmm

M : Un nivel de l'école. El professeur il nous fait un examen de nivel général de tout l'année y ma note c'est, c'est très bien. Ma note. Y la mairie m'a envoyé un papier, dandome félicitations, que j'ai passé bien, que je . Et y m'ont donné une autre adresse pour étudier rédaction.

D : Mmm

M : Pour faire bien la rédaction, y m'a donné. C'est pas le même de..

D : Un autre cours

M : Oui. C'est un autre, c'est en Paris, c'est, il y a en Place des fêtes, il y a en Belleville y j'ai pas m'inscrivi là-bas, parce que bon, je voulais el certificado de... formation générale de frances. Y .... y je voulais continuer, dije « no » je pas inscribir par rédaction , je veux continuer por, pour, peut-être après.

D : D'accord

M : Je le peux faire la rédaction. Pour mieux faire la rédaction. Porque me manque, me manque des choses pour faire bien la ...rédaction, ouais.

D : Et le diplôme d'aide soignante, y'a un diplôme, y'a un examen à la fin, tu sais pas ?

M : Je ne sais pas. Normalement ...la dame qui me fait l'entrevista de l'oral, elle me dit de que... pour faire tout ça je voulais que mi maman m'envoie tous mes papiers que j'ai fait

D : Les diplômes

M : Mes diplômes en Pérou. Ici je le fais tout la traduction en francés

D : Mmm

M : Y comme ça je pouvais faire un stage.

D : Mmm, ah oui d'accord

M : Oui

D : Avoir une équivalence ?

M : Un équivalence, oui, un équivalence et comme ça je peux faire un stage, me donne un stage. Je vais essayer.

D : Oui, de toutes façons il faut essayer

M : Oui. Et juste ma copine elle a parti à Pérou et elle vient elle 9 de mai

D : Mmm

M : y maman va m'envoyer, y va profiter, je vas profiter. Maman le de tous mi, mi dossiers.  
Peut-être, peut-être je pense, je vas voir ça, à traduir al francés

D : Mmm

M : Un traductor

D : Oui il faut que ce soit officiel

M : Oui. Y comme ça je.... comme ça, si j'ai la chance (rires) de passer l'examen, je vas faire ça.

D : Ah oui, c'est très très important alors

M : Ah oui, parce que je fais le métier. Je travaille, je fais ménage

D : Mmm

M : C'est fatigant, (prend une voix grave, gluturale) « por acá lavar, por acá lavar »

D : Mmm

M : J'ai pas travailler une seule maison, j'ai travaillé un comme ça, comme ça, comme ça

D : Mmm

M : Un autre, un autre, un autre

D : Oui mais je croyais que tu avais un travail régulier tous les jours

M : oui pero c'est pas le même

D : Ah c'est pas le même

M : Par exemple un c'est à Porte Dauphine, à temps aller, c'est comme ça, comme ça, comme ça

D : Ah d'accord, ah j'avais pas compris, je pensais que y'avait peut-être deux ou trois employeurs mais avec des choses fixes. Mais en fait non

M : Non.

D : ça change

M : Un jour me toca Porte de Dauphine, mardi Montparnasse, comme ça, comme ça. Différentes, yo me déplace avec le métro et voilà

D : Ah oui donc en plus c'est très fatigant, en plus du travail fatigant

M : (souffle) ouais

D : y'a les déplacements

M : Pour aller y , normalement y est loin. Normalement sont trente, quarante minutes de RER. Pour aller dans ... mmm. Bon . Peut-être j'essaye, non (rires) de changer. De changer tout ça. Mmm. Si, si j'ai pas mon examen. Mmm

D : Ben si tu as le droit de le repasser, tu pourras le repasser, c'est pas très grave.

M : Mmm, non, c'est pas très grave. Non. Parce que sinon je vais essayer (rires), le prochain année d'aller

D : Voilà c'est une question de temps

M : C'est question de temps, oui. Y j'adore aller à l'école.

D : C'est vrai ?

M : Oui

D : Qu'est-ce que tu aimes ?

M : Ne sais pas, bon. Le professor il nous parle beaucoup de choses. Nous explique beaucoup de choses.

D : C'est la même que l'année dernière ?

M : Oui

D : C'était un femme non ?

M : Non c'était un monsieur

D : C'est un monsieur

M : Oui , oui et. Oui. Y ça, ma tête, ma tête, il, tout le temps il est bien pour, parce que...

D : Oui tu as l'impression que ça t'aère, c'est ça ?

M : Oui, oui, oui

D : ça te fais du bien en tout cas,

M : oui. Parce que tous les jours, j'apprends quelque chose, tous les jours. Tous les jours j'apprends quelque chose. El profesor nos explica las cosas que, que jamás j'ai écouté, jamás j'ai...

D : Comme quoi ?

M : Por ejemplo cosas des...(tchipe) que pasan en la actualidad. Porque como yo trabajo en la mañana.

D : Mmm

M : Je me réveille, je sors. J'ai pas le temps de...d'écouter les informations, bien, bien les informations tout ce qui passe, non?. Y el profesor todos los días, todos los días que yo iba a la escuela. El, la primera vez que él me lo hizo, es todo lo que pasa en la actualidad. Todo. Él nos hace preguntas. Él nos hace cosas,

D : Mmmm

M : No ? Y même él, él nos explique tout ça, tout ce qui passe. Pourquoi ça fait ça, ça, tout ça. Entonces para, pour moi c'est quelque jour, on apprend quelque chose.

D : Ouais, question de culture un peu

M : Culture, oui. Culture générale, oui, la culture. Oui. Y ça c'est importante. Ça c'est muy importante. Ouais

D : Et tu arrives à lier connaissance avec les autres personnes qui sont dans le cours ou pas?

M : Oui... avec un, deux, trois je parle, après... bon, après bonjour, bonjour, ça va, ça va

D : C'est tout

M : C'est tout

D : Vous n'avez pas de relation après le cours ensemble, vous ne sortez pas ensemble, vous ne travaillez pas ensemble et tout

M : Non, non, non.

D : Non.

M : Chacun part tout seule. Au revoir, bonjour, ça va, ça va. Ouais. Cette année, l'année dernière beaucoup de monde el... prend les cours. Cette année les premières fois il est beaucoup, trente personnes

D : Oui

M : La première semana, el primer mois tout très bien, beaucoup de monde

D : Ouais

M : Après tout le monde il a laissé la place y aujourd'hui normalement sommes 15. 15 ó 14 et de temps en temps pas aller tout le monde. Aller 10, 12, 8. Pas beaucoup de monde aller à l'école, je ne sais pourquoi. Peut-être pas de temps o je ne sais pas.

D : C'est quoi, deux ou trois fois par semaine ?

M : Oui trois fois par semaine : lundi, mardi, jeudi. Oui

D : Oui

M : Ne sais pourquoi

D : C'est deux heure, c'est ça, c'est deux heures

M : Si deux heures. Peut-être por le travail, c'est pas fini. Et l'école c'est ...strict. Sept heures pile ils ferment la porte, sept heures

D : Faut pas être en retard

M : Oui , 19 heures, 19 heures. Ils ferment la porte Mmm

D : Et vous avez des devoirs à faire à la maison ou pas ?

M : Oui il a des devoirs, des choses pour faire oui. Et à la ... à la une semaine. Non, avant de les vacances, deux fois il a arrivé 19h deux minutes y la dame il plouk, me fermo la porte je elle pas ouvrir la porte. Oh la la (rit) Por ça quand je sors del travail normalement je, 18-15 je pars. Parce que si je, si j'attends à 18-30

D : C'est trop tard

M : Pas arrivée, parce que le métro de ----- ils font des travaux y... avant il était facile tu descends et tu marches

D : Oui

M : Il faudrait que ----- (autre station proche) après que marcher, archer, marcher

D : Ah oui ----- ça marche plus , ah oui tu es obligée de descendre à -----

M : Ouais , je ne sais pas, je pense que c'est à la fin du mes que c'est fini les travaux

D : Mmm

M : Oui por ça que yo (souffle)

D : Et tu fais quand les devoirs ?

M : Les devoirs, le soir

D : En rentrant ?

M : Oui, oui, normalement, mmm, parce que le jour souvent je travaille tout la journée, oui c'est pas de...

D : Donc quand tu rentres il est quoi huit heures et demie , neuf heures

M : Oui neuf heures, neuf heures 15, neuf heures vingt. Je mange

D : Oui

M : Quelque chose

D : Oui

M : Je fais mes devoirs hasta 11 heures, 11 heures 30, après je dors. Je monte et ....en le lit

D : Et tu te réveilles à quelle heure le matin ?

M : Je me réveille à six heures trente. Sept heures

D : Ah oui

M : Normalement je dors, six heures, six heures. Je m'es habituée, hein, je m'es habituée. Parce que aujourd'hui que c'est férié, c'est ma

D : Mmm

M : Mon organisme, yo pienso. Qu'est ce que c'est ça ? Ahh (grande inspiration) six heures trente je me réveille. (rires) oh lala quelle heure son, je pensais que c'est huit heures. Oh lala c'est trop tôt oh (grande inspiration). Je m'es

D : Tu t'es rendormie

M : Je m'es rendormi, hein. J'ai descendu à faire pipi et après oh la la que j'ai ouvert la (pause) après je m'es levée à huit heures. A huit heures je m'est réveillé. Ouais, yo no sé. C'est... je m'es habituée. Oui

D : Oui en fait tu travailles tout le temps

M : Oui en fait je travaille tous les jours, oui, tous les jours. Samedi je travaille, le matin pas travaillé pero dans l'après midi oui. Je travaille trois heures, je, j'attends dans deux personens dans, este... une dame et un monsieur qu'il est tout vieille

D : Vieux ?

M : Vieux. Je me, je le fais de manger, je m'occupe un peu de su cuisine.

D : Ah tu ne fais pas que du ménage alors .

M : Oui, pas beaucoup, pas beaucoup. C'est. Je le fais de manger et je le donne, parce que, les deux habitent tout seuls. Pas faire grand chose. Et sa fille, normalement lo *saltan*, que la fille dans la semaine

D : Elle s'en occupe

M : Elle s'occupe de son père. Samedi, non, non. Je ne sais pourquoi. O sea, son jour de repos. (rises)

D : Oui. Son dimanche

M : Son dimanche oui. Et après je viens, oui. Et après j'ai fini. Par exemple la dama elle voulait faire à la, elle voulait aller à la cocina, je l'accompagne

D : Ah oui, d'accord

M : Je l'accompagne à faire les courses à Monoprix, comme ça.

D : Ah oui ils se déplacent encore ?

M : Un petit peu, un petit peu. Tout seuls non

D : Ah d'accord oui, ils ont besoin de quelqu'un

M : Oui, elle est vieille la dame. Le monsieur il est tranquille. El pas, el déjeuner. C'est de la dame que je m'occupe beaucoup

D : Ah

M : El monsieur no, el se tout seul, mais la dame elle voulait, attention, mmm. Il y a beaucoup de temps que travaille, presque huit ans, hein, huit ans.

D : ah oui

M : Elle s'est habituée à moi

D : Mmm

M : Parce que tout le temps je voulais laisser pour reposer samedi

D : Ben oui

M : (inspire ) oh no, lalala. Bon j'ai continué. Peut-être la maman, la parce que de temps en temps la dame elle s'oublie de choses

D : Mmm

M : Elle s'oublie des choses. Pero comme son mari il est là

D : Il lui rappelle

M : Oui pas, el, el parle el le dit tu fais ça, c'est pas comme ça ah (inspire). Et la dame elle se prend bien.

D : Mmm

M : Oui, el s'aime bien. Peut-être il va aller à la maison de ...

D : De retraite

M : De retraite, ouais. Tout ça. Et après dimanche, j'ai pas travaillé.

D : Oui, mmm. Donc tu as une vie quand même très intense. Travail, cours, devoirs

M (petits rires) ah si,si , si por ejemplo ce matin j'irai pas beaucoup , ah (inspiration )

D : Ah bon

M : Oui parce que c'est l'école. Et l'école, le travail ça fatigue, ça fatigue ma .

D : Mmm. Tu es en vacances quand là ?

M : Euh... août

D : Au mois d'août, ah oui dans longtemps.

M : Oui

D : Et tu vas partir ?

M : Je voulais sortir, j'ai pas . Je voulais, oui, oui, je voulais. Peut-être l'Espagne, je sais pas. Parce que j'ai ma copine. Ma copine et son mari et son enfants. Peut-être je vais aller ensemble.

D : Mmm

M : Avec lui, à Espagne. Parce que, c'est por internet et c'est

D : Oui

M : Et c'est cher des maisons.

D : Cher

M : Pas cher de por loyer

D : Mmm

M : Y se paye entre tous

D : Et oui on partage

M : On partage oui. Et l'année dernière c'est fait ici, comme ça.

D : Ah bon

M : Oui

D : Tu es allée où ?

M : Avec la piscine

D : Ah oui ah c'est chouette ça



M : Ouais

D : Et c'était où ?

M : España, Barcelona. J'espère que cette année pareil. O peut-être... no se pas. Pour le moment je ne sais pas où aller. (rires) O peut-être en Toulouse parce que en Toulouse y'a des copines qui habitent là-bas.

D : Ah, des copines péruviennes ?

M : Oui péruviennes. (rires) que hé oh lala longtemps que j'ai pas vu à ma copine. Oui, et elle s'est mariée et... elle habite là-bas avec son mari tout ça

D : Ah oui parce que au départ elle était sur Paris, c'est ça ?

M : Oui et après elle a connu quelqu'un et c'est et s'est mariée et elle est partie. Elle habite en Toulouse

D : Mmm

M : Ouais, elle est péruvienne comme moi. Mmmm

D : Vous êtes venues à peu près à la même époque ?

M : Non, non.

D : Ah bon

M : Ouf ! Et elle a, c'est, tendra 25, 25 ans

D : Ah oui elle faite partie des gens qui t'ont aidée quand tu es arrivée alors ou tu l'as connue après ?

M : Euh..., non , oui, oui. Pas les mêmes pero, si tout, tous se connaissent. Ouais.

D : Et tu vas retourner au Pérou ou pas ?

M : Peut-être le prochain année, parce que je suis en train de demander mes...

D : Tes papiers

M : Mes papiers. J'ai allé à la préfecture. Je suis en train de... como se, como se dice ? este, faire no faire tous les dossiers, pour à la fin du mois aller à la préfecture. Pour présenter. C'est difficile. Hein?

D : Oui

M : Oui il y a beaucoup de monde

D : Oui, il ne faut pas y aller tout seul

M : Oui, mais c'est

D : il faut y aller avec un français

M : C'est mieux, oui. Et c'est..., a mi me correspond, moi j'habite ici, ... Saint-Denis. (souffle)

D : Ah c'est à Saint-Denis

M : Pour aller là-bas hay que le matin, hein ?

D : Mmm

M : 5 heure, 5 heure le matin

D : Mmm

M : Il y a beaucoup de monde (silence) Mouais. Qu'est-ce que .. je pense que si, hein, parce qu'il y a déjà onze ans. Parce qu'il y a un an j'ai pas de, pas de preuves d' habiter ici, pas de preuves.

D : Ah

M : y ma, ma, el commence de 2000, 2000 que j'ai des preuves.

D : 2000 tu as des preuves. Mais quand tu es arrivée tu es arrivée avec un passeport non ?

M : Oui pero c'est pas suffisant ça.

D : T'as pas un visa d'arrivée ?

M : Oui

D : Bah. Mais c'est quand même une preuve que tu as, que tu es arrivée à ce moment là.

M : Oui , pero elle voulait des choses, por ejemplo, des téléphones

D : Téléphones

M : Des maisons, des loyers, déclarations de impôts, j'ai pas ça.

D : Mmm

M : J'ai fait tout ça en el année 2000 y la préfecture elle me dit que c'est de ce jour que je j'ai fait tout ça, ça ça me compte, c'est ma ma consé por, como me dit ? C'est ce jour que commence, que je commence ici. Y de me régler pas, c'est pour ça que j'ai réfléchi

D : Mmm

M : Y bon j'ai dit je suis douze, douze ans. Pour moi c'est douze ans ici.

D : Douze ans oui

M : Pour la préfectura c'est onze ans. Ça passe vite, hein ?

D : Oui

M : C'est passé vite. Douze ans, olala. Je me habituée. (rires) Je me habituée (rires). Ah oui, hein . (inspire fort) Pour moi au Pérou quand je retourne dans mon pays, parce que là-bas c'est tout différent.

D : Mmm. T'as peur de rentrer ?

M : Ah oui.

D : C'est vrai ?

M : Oh oui, tout le monde me dit ici. Tous mes copines qui allaient tout le temps, que c'est comme ça hein. Déjà les choses de manger c'est pas les mêmes. C'est différent. Tout. Après.... Tout, à tout c'est pas comme ça. ici c'est... Ici c'est cher pero c'est pratique, no ?

D : Mmm

M : Rapide, tout rapide

D : Ouais

M : Là-bas non. Là-bas il est cher y difficile

D : Mmm

M : C'est pas práctico comme ici.

D : Mmm

M : Por ejemplo en el medio de transports

D : Oui

M : Ici c'est práctico tu achètes ton, ton carnet pour tout le mois

D : Oui

M : Là-bas non. Là-bas non, tout le temps où tu allais de l'argent dans ta poche, por payer y por aller à un endroit le prix c'est pas le même, c'est différent, c'est ça.

D : Et pour la nourriture qu'est-ce que qui est différent alors ?

M : La nourriture c'est différent.... que les choses de ici là-bas c'est très cher. Que tu pas pouvais acheter...

D : D'accord

M : Por exemple... quelque chose que c'est, c'est, export là-bas de ici, française, c'est très cher

D : Oui. C'est normal

M : C'est normal, tu pas pouvais acheter. Tu acheter un, pero pas beaucoup , hein.

D : Oui

M : C'est ça.

D : Mais au niveau de la nourriture toi tu es habituée à manger péruvien non ?

M : Mmmm, oui. Oui...pero ici je mange beaucoup de légumes

D : Ah

M : C'est pas les mêmes

D : C'est pas les mêmes ?

M : Non, là-bas ils mangent beaucoup de riz, ils mangent beaucoup de pommes de terre, c'est pas les mêmes, hein. Ils manquez beaucoup, non, beaucoup de choses

D : Ouais

M : (rires) Ici (rires) je mange mi yogourt mi salade, c'est tout. Ça va.

D : Ah oui, c'est des grandes quantités

M : Oui, oui, tout ça. Ça change, hein, ça change. Mmm

D : Mais toi tu m'avais dit la dernière fois que ton rêve c'était quand même d'acheter une maison là-bas.

M : Oui, j'ai acheté ma maison

D : Ah ça y est c'est fait ?

M : Oui, oui j'ai acheté. J'ai acheté une maison. Pas, pas une maison es..., pas une maison moderne o sea une maison normale. Pas chère. Oui.

D : Mais ta maman elle est dans ta maison alors ?

M : Oui, il habite la maison. Oui ça veut dire j'ai acheté la maison. Un petit peu et un petit peu et c'est acheté. Oui

D : Et ta fille aussi, non ?

M : Hein ?

D : Ta fille elle habite avec elle ou pas ?

M : Oui

D : Elles habitent toutes les deux ensemble.

M : Oui, mon fils avant il habitait mais comme il s'est marié, il est parti. Il habite en ville, oui.

Oui ça va, il est à la maison. J'ai pas, je la connais par el internet c'est tout.

D : Mmm

M : Mmm

D : Et tu angoisses de retourner vivre là-bas ?

M : (inspire fort) pour conocer ma maison, oui. (rires) il est grand.

D : Ah pour connaître, ça t'angoisse pas de connaître ta maison, tu as envie de la connaître quand même ?

M : Non, non. Connaître. Connaître ma maison.

D : Pour aller en vacances là-bas tu as envie ? Mais pas pour... revivre, c'est ça ?

M : J'ai fait peur ça, j'ai fait peur ça. 29: 21 ouais, parce que je m'habituer à la France,

D : Ouais

M : Je m'habituer.

D : Et ça tu en as parlé à ta maman ? Elle le sait ?

M : (rire ) oui (rires) mi maman me dit de toutes manières tu... tu viens après tu retournes. Elle me dit ma maman. O tu pas venir jamais, elle me dit ma maman, non. Moi je vais aller, non, oui, oui, je vais aller » (rires) ah oui

D : Et ta fille qu'est-ce qu'elle en dit ?

M : Oh elle voulait que j'allais « o sinon mama toi tu amènes à moi ». Elle voulait venir ici.

D : Oui, oui

M : Pero como elle, esos, sus estudios, elle veut tout finir et après peut-être, peut-être, elle vient. Peut-être un mois, no, por conocer après tu vas partir parce que, parce que c'est pas la même vie de là-bas, ici. Ici hay que travailler por vivir ici

D : Mmm

M : Hay que travailler, parce que ici tout est cher, la vie. Je le parle. Je le parle, je le dis. Hein

D : Ouais

M : Là-bas c'est différent. Parce qu'il y a la ... la famille, tu allais ta famille, tu allais là-bas, là-bas, là-bas

D : Mmm

M : Tout le monde est là. Ici non

D : Y'a plus de solidarité là-bas ?

M : N.. oui. Il est aussi mais c'est comme ça.

D : Oui quand t'as pas à manger tu vas chez quelqu'un et on t'offre à manger.

M : Oui, o... t'aide, t'aide beaucoup, te dan de, de...par exemple tu n'as pas de maison, pas de chambre, te dan un endroit pour tu rester ici, oui. C 'est pas... comme ici, hein.

D : Et elle parle français ta fille elle appris ou pas ?

M : Non. Elle voulait, elle voulait. Elle m'a dit « maman je voulais apprendre le francés ». Peut-être... parce qu'elle va finir son estudio et après elle va faire des cours de anglais et français.

D : c'est des études de quoi ?

M : ...la langue, langue

D : Ah d'accord

M : Français, anglais

D : Oui mais avant , les, les études qu'elle fait là ?

M : Ah c'est de , c'est ... cómo se dice, como s'appelle ici ? C'est comme partie administrative pero tout de .. de constructor de clinique, de hospitalización

D : D'accord c'est du droit mais pour, pour l'hôpital

M : Pour l'hôpital. Tout lo que es la parte administrative.

D : D'accord

M : Ouais, comment s'appelle ici ?

D : Droit hospitalier ou la gestion ?

M : La gestion, tout ça, ouais, c'est ça. Parce que avant elle voulait faire periodista, après elle a changé. Elle a changé ça, son idée. Ouais... Elle a ya vingt ans ma fille, en mars elle a vingt ans, ça passe vite, hein ,mmm (silence)

D : J'aurais voulu que tu me montres si c'était possible un livre ou quelque chose d'écrit

M : De moi ?

D : De toi ou en tous cas que... qui pour toi est très important.

M : Un livre ?

D : Un livre ou quelque chose que tu écris toi, quelque chose qui est important pour toi.

M : Un livre como quoi ? No, no comprends pas

D : Quelque chose d'écrit

M : Que je fais ?

D : Ou que tu lis n'importe.

M : Un livre que je

D : Mmm

M : Oh la, la. (silence) En francés ?

D : Comme tu veux.

M : Parce que j'ai en francés, j'ai en espagnol des livres.

D : Je peux prendre des photos

M : Oh oui (se déplace)

D : C'est vrai ?

M : J'ai (fouille dans ses affaires, bruit du déclencheur de l'appareil photo) ça por exemplo lo leí, mmm, oh ça c'est de francés, ça lo leí. ça.

D : Ah mais il en français ?

M : Oui ( bruits de l'appareil et de fouille dans la bibliothèque, parle d'assez loin ) ça par exemple, oui. Ça c'est du francés.

D : Tu lis beaucoup alors ?

M : Oui. Ça c'est en espagnol. Oui. Un dictionnaire. Oui. Dans le métro je lis.

D : Dans le métro ?

M : Oui

D : Qui est-ce qui t'incite à lire ces livres, tu les choisis comment les livres, que tu as envie de lire ?

M : Comment je choisis ?

D : Mmm

M : Ay je regarde. La première chose je regarde c'est l'auteur

D : Si

M : Hein. Après je regarde le resumen, y c'est bon, ah no se. Si je lis el resúme y si c'est intéressant je l'achète, oui , c'est ça.

D : C'est toi qui décide toute seule .

M : Oui, j'aime beaucoup les histoires. Les histoires j'aime beaucoup. Très joli. Par exemple de ça les histoires de cette dame que j'adore ça, peut-être je les ai

D : Mary Higgins Clark, c'est des romans policiers, ouais

M : ouais, mmm

D : Et ça c'est quoi ?

M : ça c'est mi libro de, tout ça c'est en français y en espagnol

D : Ah voilà c'est pour ça, ça m'étonnais que parce que j'avais vu le titre en espagnol

M : Ouais

D : Ah c'est une page sur deux qui est en

M : Oui, el autor c'est Julio .... (inaudible) traduction Francis .... Paris , c'est de ici, hein

D : Et tu lis pas tellement en espagnol alors, quand tu lis des livres pour toi

M : Non je préfère le français

D : Pourquoi, pour apprendre ou pour ...

M : pour apprendre oui.

D : Et c'est pas trop difficile ?

M : Oh non

D : Non

M : Non parce que como je fais les cours de français

D : ouais

M : J'ai..bon j'ai , je commence bien. (rires)Et quelque chose, quelque chose que j'ai pas compris

D : Oui (sonnerie du téléphone)

M : Je..;

D : Bon je vais éteindre, c'est moi, j'ai oublié de le couper. Désolée

M : Non, tu parles, non. Si c'est tes enfants.

D : Non, ils savent. Ils savent que en entretien je ne parle pas.

M : Ah bon

D : (rires) Ils sont habitués en bibliothèque et en, ils savent.

M : (rires)

D : Bon je suis désolée excuses-moi. Je l'éteins comme ça on aura pas de soucis. Voilà.  
(silence) bon alors excuse moi, je t'ai coupé alors

M (rires)

D : Tu disais que pour toi c'était pas un problème de lire en ..

M : Non parce quelque chose que je ne comprends pas, je viens à la maison et je regarde mon dictionnaire, en français. Je... qu'est-ce que c'est ça ou peut-être je le demande al professeur

D :Mmm

M : Et comme ça je comprends. Ouais

D : Ah oui donc c'est encore un autre espace d'apprentissage. En fait, un autre moment d'apprentissage

M : Oui et là j'ai aussi (s'éloigne à l'autre extrémité de la pièce) tengo otros libros

D : Ah mais tu as une deuxième

M : Ah ça c'est de tous les jours quelque chose que je fais, je regarde, j'écris. Mon cahier de l'école, ça c'est mon dictionnaire. Tout ça, ça c'est un livre

D : Mmm

M : Peut-être quand je, mais ça maintenant c'est ici, pero c'est... ancien. Ça c'est un conversation en français y ça ça me aide beaucoup hein, ça c'est très ancien. francés- español, francés- español, comme ça t'aider ?

D : L'appareil photo, hier soir aussi il a pas voulu faire des photos

M : Ohh (inspire fortement)

D : J'arrive pas à savoir pourquoi, tout à l'heure j'ai réessayé il marchait très bien. Je ne sais pas ce qui lui arrive, il me fait des petites crises. (rires)

M : (rires) peut-être c'est la pile non ?

D : Non, non je l'ai remis, mais je dois toucher à un bouton sans faire attention et

M : Ah peut-être, peut-être (arrière fond bruit d'essorage de machine à laver). Peut-être c'est coincé

D : Ah tu l'as où ce livre, celui -ci ?

M : Ah me l'a donné à un ami, il a, il a, c'est l'ami qui l'a donné ici

D : Ouais

M : Peut-être il l'a acheté, que je ne sais pas, il me l'a donné à moi

D : C'est un cadeau ?

M : Ouais, c'est un cadeau. Il y a longtemps, olala il est arrivé, il m'a donné ça. Comme ça il m'aide beaucoup, hein.

D : Ben oui je comprends bien

M : Que ça je voulais

D : Ouais

M : Mis là, mais pas de ..., pas

D : T'avais pas de place



M : Pas de place , oh

D : ( problème avec l'appareil photo) et ça c'est pas possible, j'arrive pas à savoir pourquoi en plus. Hier il m'a fait exactement la même chose.

M : C'est peut-être un petit bouton que

D : Oui je pense que c'est quelque chose que je touche mais alors je sais pas quoi

M : T'as un petit livre ?

D : Ouais

M : T'as un manuel de

D : Ouais

M : Tu lis et après tu fais

D : Ouais. Je crois que pour aujourd'hui

M : ça va

D : Je vais arrêter de m'énerver là-dessus. A moins que je ne fasse comme ça. Si je fais un autre format. Ça je ne sais pas à quoi ça sert, c'est peut-être ça que j'ai touché sans faire exprès à chaque fois, ça doit être ça. Faut dire que mon fils y a touché l'autre jour

M : Ahh

D : Et... à mon avis il a fait des choses que je ne sais pas

M : mmm. Ça c'est ton fils ? (regarde les photos enregistrées sur l'appareil)

D : Voilà ma fille et mon fils. Et pour faire cette photo justement, il l'a touché

M : Ah (rires)

D : Voilà

M : Ah (rires)

D : Et pour faire ça il a fait beaucoup de manipulations avec ça et

M : ça vient

D : Et (fin du cycle d'essorage). Ah peut-être ça, ah il était comme ça, non. Ça va...

M : (rires) t'oublies (???) le livre

D : Eventuellement ça te dérange pas si, une prochaine fois je pourrais les...

M : Oh oui, oui. D'accord, d'accord. Ça c'est mon cahier.

D : C'est dommage parce que là tu me montre des choses, vraiment. En plus ça c'est ancien, dis donc

M : Oui , ça c'est mon cahier

D : 1956

M : Ah oui ça c'était important

D : Et ça tu arrives, ça te sert tout le temps ?

M : Oui, oui.

D : Le Bescherelle

M : ça c'est mon cahier, de l'école.

D : Et pourquoi, tu, tu sautes des pages ?

M : Parce que j'ai, j'ai des choses à coller.

D : Ah d'accord

M : Oui (marmonne) tu vois tout ça je dois coller. Parce que le professeur il nous fait des comme ça

D : Oui

M : Après on le fait, après on le colle. (fouille, bruit de pages tournées) ça c'est de ... lecture, de la lecture de ... ça c'est de... on avait commencé, lecture, lecture, comme transports, ouais, ça c'est de la formation générale

D : D'accord

M : Mmm (bruit de pages)

D : Mais alors celui que vous avez passé en avril c'est pas un vrai, le vrai il est au mois de juin, non?

M : Non, ça c'est...

D : C'est pour de l'entraînement, non ?

M : Non, le juin c'est de, c'est de l'école, par exemple ça. C'est ça là (bruit de papier que l'on déplie), là ça là c'est la convocation por el 29

D : Ah d'accord, c'est le 29 quoi ? Le 29 .. avril ah oui, non

M : Y ça, ça c'est en la maison, en la maison de los examenes

D : Ah oui d'accord

M : C'est déjà passé, ya. Je l'ai fait ça.

D : C'est très tôt dans l'année ?

M : Mmm ?

D : C'est très tôt dans l'année, d'habitude les examens c'est vers mai, juin. Là au mois d'avril

M : Cette année il est en avance, ouais

D : ça laisse moins de temps pour préparer

M : Mmm oui français, mathématiques y c'est ça que dice de formation générale

D : Oui, donc, c'est vraiment un diplôme

M : Un diplôme. Oui, mmm, ça je fais, tout le temps je repose (rires)

D : Ben oui c'est une preuve comme quoi tu y allée

M : Ou ça c'est por

D : Le papier

M : Tout ça c'est important. C'est important parce qu'il y a mon...

D : Ton nom

M : Mon nom ouais. Ça c'est, c'est pas ( fouille dans des papiers). Il l'on mis là (rires)

D : Parce qu'on te demande quoi à la préfecture au niveau de la langue ?

M : Si je fais les, les études de français, non ?.

D : Ouais

M : Combien d'heures je fais, où

D : D'accord

M : Où, loin. C'est de la mairie. C'est mieux que c'est de la mairie que particulier

D : Mmm, ah oui

M : Parce que les papiers marquent. Ils marquent

D : Mmm, oui t'as une preuve

M : Oui. Tu voulais jus ou de l'eau ?

D : Ah oui je veux bien

M : De l'eau ?

D : Oui je veux bien, s'il te plait (Monica sert de l'eau). Merci c'est adorable, merci. Et donc toi si tu avais un livre ou un écrit, quelque chose qui te tienne spécialement à cœur, ce serait quoi le plus ?

M : Si je fais quoi ?

D : Si tu devais choisir un écrit, un livre ou quelque chose que tu as écrit toi, ce serait quoi ?  
Ce serait un livre que tu lis, ton carnet dans ton sac ?

M : Mmm (boit) un livre. Je voudrais un livre, non.

D : Lequel ?

M : Mmm...Normalement j'ai, j'aime... j'aime beaucoup les histoires non, les histoires vraies

D : Ah les histoires

M : Qui se passent

D : Qui se passent

M : Ouais

D : Et tu lis le journal, parce que là je vois qu'il y a des catalogues ?

M : Mmm (silence)

D : Je peux regarder ?

M : Oui j'ai... tout ça.(transporte une pile) Tout ça c'est pour acheter des choses. Des femmes, santé

D : Top santé

M : Santé, gala

D : Gala

M : Ouais. Il y a beaucoup de numéros que j'ai pas (rires)

D : Ah oui ceux que tu jettes au fur et à mesure

M : Oui voilà. J'ai jeté. Normalement ça c'est... c'est, j'adore ça parce que, comme ça je mets beaucoup de choses, ouais. Mmmm.

D : Oui donc c'est plus des revues que des journaux que tu lis en fait

M : Mmm. Ouais. Des, des journaux, j'achète pas. Normalement de temps en temps *le Parisien*

D : Oui

M : Après je lis les journaux del métro

D : Ah oui les journaux gratuits

M : Les journaux *Métro y 20 minutes*, c'est tout

D : Ah oui

M : J'adore ça.

D : Et ça tu les achètes (montre les revues) ou tu...

M : euh.... me le donne. Parce que il y a une dame qui, la, la dame que je vais le samedi. Ah lala. Tous les jours elle achète. (petits rires) Si no c'est ça, c'est l'autre. Après elle lit, après elle me le donne.

D : Ah d'accord

M : Après elle je le lis bien, après je, jette. Ouais c'est ça.

D : D'accord

M : Sinon, non.

D : Oui, oui, ça circule.

M : ça passe, ça passe

D : Alors que les livres, les romans tu les achètes ?

M : Oui

D : C'est toi qui les choisis

M : Je, je si, j'achète en Gibert pero Gibert occasion, c'est pas... neuf non,

D : Oui

M : C'est de l'occasion, mais bon, il est en bon état, j'achète ça, 3 euros, 4 euros, 5 euros, ça dépend. De poche c'est à 3, y comme ça c'est à 5. Ouais. Si j'achète. J'achète mes dictionnaires, quelque chose que je. Por exemple je veux, je vais acheter la histoire de... il y a

une histoire d'un livre comme ça, hein. 20 euros ça coûte le livre. Non que le, la semaine dernière j'ai allé et puis c'est fini me dit le monsieur de la Fnac. C'est un livre de l'histoire de ... Tu te souviens de la, de la fille qui s'est perdue, que... elle s'est perdue beaucoup de temps et après à los 18 ans il a , il a ..., il a retour... il s'est , como est-ce que se dit ?

D : Elle avait été kidnappée

M : Oui

D : Ah oui en Allemagne ?

M . Euh.. non, c'est pas Allemagne, c'est... Hongrie creo que ha sido

D : Ah oui, non, non c'était vers Vienne, c'était en Autriche, non, c'était pas ça ?

M :Oui (respire fort avec plaisir). Je voulais acheter ça, ce livre. Non que je le lis.

D : Oui

M : Et c'est fini, mais. La histoire comment parce qu'il a rester. Il a voler un monsieur de cuando il était petit, de huit ans

D : Oui je me souviens de cette histoire, oui effectivement

M : Et tout le temps, il a ... il l'a caché dans son cave

D : Oui

M : Et tout le temps il habitait ici. Et un jour elle, elle...

D : Elle s'est sauvée, oui

M : Elle s'est sauvée. Oui, c'est ça, c'est ça que je vais acheter (rires ) Il est comme ça , hein. Ouais. Ça j'adore, ouais, tout ça j'adore.

D : Et ça tu vas l'acheter en français, tu n'irais pas l'acheter en espagnol ?

M : Non, francés. En francés parce que en español pas à vendre espagnol. Peut-être en Pérou, je ne sais pas. Non, en francés. Oui.

D : Et dans ton sac qu'est-ce que tu, ....qu'est-ce que tu as dans ton sac à main, toujours ?

M : Toujours, mon papiers.

D : Donc ça c'est de l'écrit

M : Mon papier, mon porte-monnaie

D : Ouais

M : De temps en temps je mets un petit livre, de temps pas

D : Il y en a un dans ton sac, par exemple est-ce qu'il y a un livre là dans ton sac ?

M : Non là il y a mon passeport, mon papier là il y a si j'étais malade, quelque chose qui me passe

D : Ah d'accord

M : Oui

D : Dis donc c'est très prudent ça

M : Ah oui. Oui . Ça c'est aide médicale

D : Ah d'accord c'est des papiers médicaux que tu as dans ton sac.

M : Oui. Mon recette, ça c'est mon, des, le

D : Le plan

M : Le plan. Ça c'est des papiers, ça c'est des livres. Ça c'est mon carnet de chèques, ouais

D : Y'a pas de livre là

M : Non aujourd'hui non. Et ça c'est des choses pour manger, non ?. Que il y a des réductions

D : Ah d'accord. Et t'as pas de revue ?

M : Hein ?

D : Y'a pas de revue dans ton sac ?

M : Oui de temps en temps je prends

D : Mais là aujourd'hui y'en a pas,

M : Non, non

D : Y'a que tes papiers,

M : Non que mes papiers

D : Le strict minimum en fait

M : Peut-être demain je mets ( rires)

D : Et là il n'y a pas de carnet non plus avec des numéros de téléphone ou un agenda

M : Oh oui, oui, il y a mon agenda. Il est là mon agenda (cherche dans le fond du sac)

D : Ah tu vois

M : J'ai tepéler, olala, c'est mon livre, y'a tout l'agenda

D : Ah oui, alors là c'est que un répertoire en fait

M : Ouais un répertoire

D : Et t'as pas d'agenda toi ?

M : Mon agenda, c'est là mon agenda, ça c'est de répertoire, c'est les téléfonos

D : Oui. Avec les numéros de téléphone

M : Et mon agenda c'est là-bas que tout le temps j'ai pas là maintenant.

D : Tu ne l'amènes pas dans ton sac, ça c'est quelque chose qui reste

M : Ouais. Y mon portable. Ouais, y de temps en temps je mets un livre o de là-bas o d'ici.

C'est, ça dépend comment je..., j'ai allé chez ma copine le samedi, j'ai pas amené tous mes choses. Je, je mets le nécessaire ici

D : Oui

M : Et lundi c'est, je mets le livre, je mets des choses

D : Ah c'est parce que tu allais chez ta copine que tu n'as pas pris de livre ?

M : Mmm

D : Ah d'accord

M : Non.

D : Si tu étais partie au travail tu aurais pris un livre par exemple

M : Oui, parce que je lis dans le métro

D : D'accord

M : Mmm

D : Et donc quand tu prends un livre pour lire dans le métro, tu prends quoi ...un livre....un roman ?

M : Comme ça, un roman

D : Ouais comme ça

M : O comme ça

D : Ou ça. Tu choisis, enfin ça dépend des jours, d'accord

M : Oui,oui, c'est ça

D : Et quand tu vas te coucher tu ne lis pas avant de t'endormir ?

M : Mmm, non pas beaucoup

D : Non. Donc c'est vraiment dans le métro.

M : Parce que c'est, bon, si bon. Si ma chambre elle a une lumière comme ça. Elle n'a pas de lumière ici

D : Mmm

M : Parce que la lumière sont de petite lampe, y la lampe j'ai pas dormi à côté de mon ...lit. Non.

D : de ton lit ah d'accord

M : Non plus loin, parce que la prise elle est loin, c'est ça. Y por lire je nécessite la lumière. Mmmm

D : D'accord. Le moment de lecture pour toi c'est le moment de métro, en fait le moment du trajet.

M : Oui

D : D'accord

M : Mmm

D : Donc ça peut -être effectivement des livres, des histoires

M : Des romans, des histoires, oui.

D : Des histoires policières. C'est surtout les histoires policières que tu aimes ?

M : Oui de... Ça dépend hein, on va changer un peu, les histoires, hein. Ça dépend

D : Et au Pérou tu lisais beaucoup ?

M : Mmm, oui, también

D : Ah oui

M : Oui. Pareil, si.también, je ne sais pas si aujourd'hui si sera une bibliothèque. Je pense que non, parce que, quand mi maman fait el déménagement

D : Oui

M : Elle a jeté beaucoup de choses. Que je voulais garder. Et c'est à jeté tout. Mon, mon, Mmm. Et mon fils comme il est avec son père.

D : Mmm

M : Il habite avec son père. Euh... pas mi maman lui donner les livres ni rien. No, ne sais pourquoi. Il a ... Tout le temps je lui demande « maman mon, livre, » « non il n'est pas là, il est en el déménagement. » Elle me dit que en le déménagement il s'est perdu, toutes. (rires) comme ça. Je peut-être qu'elle a, elle m'a jeté, tous mes livres. Mmmm

D : C'était quel livre que, auquel tu tenais beaucoup au Pérou ?

M : De ... comme ça de...

D : De romans

M : De romans, des histoires ouais. Ouais, *Roméo et Juliette*, beaucoup, hein. J'adore *Roméo et Juliette* c'est un comédien, un bon comédien

D : Du théâtre tu veux dire ? Ouais

M : Parce que le livre c'est comme ça, rouge. Je me souviens beaucoup

D : Des couleurs

M : Oui... j'adore ce livre et ce livre je l'ai dans mon lit.

D : Mmm

M : Comme j'ai un petit linge, c'est tout, tous les jours je lis. C'est des romans, romans...romántico. Ouais. (silence)

D : Et depuis que tu vis en France tu n'as pas eu envie d'aller dans une librairie espagnole, pour acheter des livres espagnols, ça non, tu ne recherches pas ça. Non

M : Non, non

D : C'est .. tu adores lire

M : Solamente je lis cuando, quelques copines que viennent de Pérou, elles m'amènent un petit livre en espagnol

D : Ah oui d'accord

M : Après je lis, ah non, je le regarde (rires). Oui , je préfère le français. No sais pourquoi.



Peut-être porque je habite ici, non ? y pareil me passe con les films

D : Ah oui ?

M : Pareil me passe con les films. Elle me ...m'amène de film de en español y yo no lo son, como te puedo (claque des doigts) , yo, yo, je ne le sens como el francés

D : Ah ouais. Et tu les regardes quand même

M : Je le regarde pero... un fois c'est tout. Hein? Un fois

D : Ouais

M : Le français je le regarde plusieurs fois

D : Mmm

M : Parce que ....c'est différent, c'est différent, je ne sais pas. Je non. Par exemple avec free j'ai plusieurs canals en español,

D : Ouais

M : (inspire) Jamais, j'ai vu, je prends la télé pour regarder en español. Non, y je , il l'a hein

D : C'est parce que tu ne prends pas de plaisir, c'est pas parce que tu dis je veux apprendre, je veux apprendre ou c'est parce que tu dis je veux apprendre, je veux apprendre, je veux apprendre ?

M : Non, je préfère el francés, no sais pourquoi. No sais pourquoi, peut-être no se. (silence) El internet, pareil. Solamente la communication personal avec mes enfants, c'est tout. Pero après tout francés, francés, francés. Español muy poco, solo lo, la messagerie que m'envoie mes enfants, en español, je regarde si m'envoient des messages, quelque chose, après je change, je cherche tout en francés, en francés, en francés.

D : Et qu'est-ce que tu cherches sur... internet ?

M : ...quelque chose que je ne comprends, de... de l'école. Je cherche. Vocabulaire de, de... de verbes

D : De verbes

M : Des verbes

D : Mmmm Le Bécherel te, te suffit pas.(rires)

M : Bah ici (montre l'ordinateur) c'est mieux

D : Ah c'est mieux par internet

M : Ouais, mmm, je le , je le note après je le garde. Ya pero, la note je ...ça reste dans ma tête

D : Oui t'es obligée de le réécrire

M : Mmm. Quelque chose pour acheter, el internet, quelque chose pour voir, non,

D : Ah les meubles les choses comme ça ?

M : Si. Pour voir y après j'allais aunque sea

D : Comme quoi par exemple ?

M : (respire) Des meubles, pour ranger, des placards, des tout ça. Ouais. Mmm. Y c'est intéressant parce que por internet c'est pas plus cher que.

D : Oui

M : Que, que aller

D : Que dans le magasin ouais

M : Que dans le magasin. Mmm

D : Et t'as appris où internet ?

M : Au Pérou

D : Au Pérou ?

M : Oui parce que j'ai fait cours de, de internet

D : Ah d'accord

M : Pour mon travail

D : Donc quand t'es arrivée ici tu savais déjà tout,

M : Ouais Je savais déjà me servir

D : Te servir de tout ça, ce n'était pas tout neuf

M : Non, non Mmm

D : Et tes enfants tu as toujours communiqué par internet avec eux, par messagerie ? Depuis qu'ils sont petits ?

M : Oui, oui. De temps en temps quand je entre pour, pour voir des... des choses et là juste il y a mes enfants (voix aiguë) toc, toc. Y me dit « bonjour » « ça va ? ». Je parle avec 20 minutes, 40 minutes avec eux. Y ça va. Mmm. Avant il y avait la camára, pero la camára il ne marche pas.

D : Ah

M : Y s'est fini (rires) et je voulais acheter pero j'ai pas, j'ai pas aller acheter. Parce que normalement aujourd'hui tous les...

D : Ordinateurs

M : Les ordinateurs ils viennent avec la...la caméra dedans

D : Intégrée. Oui ,

M : Intégrée. Avant il était tout acheter les trucs et tu mets ici. Oui, ouais. Mmmm

D : Et tu te sers des textos ou pas ? Parce que là on a parlé d'internet que tu utilises, la messagerie. Est-ce que le texto c'est quelque chose que tu utilises, le téléphone comme moyen d'écrire, ou pas ?

M : Des... por écrire ?

D : Oui des textos, des messages.

M : Les...

D : Sur le téléphone

M : Ah .. en français ?

D : o en español

M : Oui , je, j'écris quelque chose à part. Por exemple... « je t'attends en tal » o « bonjour, ça va? Bisous » tout ça.

D :Oui

M : Pero por écrire beaucoup, beaucoup, non.

D : Mmm

M : Non, non

D : Et quand tu écris, tu écris quoi, en dehors de par internet donc la messagerie, les textos, les cours, est-ce qu'il y a d'autres choses que tu écris ou pas ?

M : Mmm en internet ?

D : Oui ou à la main, n'importe

M : Mmmm, non, non. Mmmm.

D : Tu n'envoies pas de lettres ?

M : Mmm A mon fils ? Non

D : Je sais pas, non.

M : Avant oui, avant que n'ai pas d'internet ni tout ça oui. Ni de télé, c'est difficile avant. Ouais. Téléphoner. Acheter la carte, aller à la cabine. Y tout le temps je fais une lettre, tout le temps. Aujourd'hui, non

D : Mmm

M : Aujourd'hui c'est l'internet je lis mon message, el me répond, je regarde, je regarde comme ça, c'est tout

D : Et depuis quand alors ? C'est depuis quand ?

M : Ohh... A bien six ans

D : Ah oui

M : Parce que y'a trois ans, trois, quatre, cinq, six ans de...que j'ai internet. Ouais.

D : Et avant

M : Ah ouais

D : Tu leur envoyais quand même quelques lettres ?

M : Tous les mois !

D : Tous les mois une lettre. Mmm

M : Tous les mois

D : Elle était longue cette lettre ou c'était juste un petit mot pour leur dire « coucou »

M : Oui...Pour faire ça ouhh, j'ai... dans la nuit j'ai fait la lettre, « ça va, comment.. » beaucoup de choses, en espagnol

D : Mmm

M : Après je fais, tic, à la poste

D : Mmm

M : Y ma fille la première me conteste, me fait la réponse

D : Ouais, pas ton fils, c'était ta fille qui répondais

M : M... les deux, parce que un dia fait un, une feuille, y mon fils une feuille. Normalement me mando deux feuilles.

D : Ah

M : Une feuille de ma fille, une feuille de mon fils. Y pour mon anniversaire, tout le temps ils m'envoient des ...des tarjetas, des...

D : Des cartes, non.

M : Des cartes, ouais.

D : Et vous vous envoyez des cadeaux par la poste ?

M : Avant, avant tout le temps ils m'envoyaient des cartes. Aujourd'hui non, (rires) aujourd'hui c'est que l'internet. Il y a des cartes et c'est el choisis y m'envoie avec la msica tout ça. C'est un changement total à cause de

D : Ouais c'est vrai , mmm

M : ça avance

D : Et avec ta maman tu ne communique pas par, par écrit ?

M : Non. Por teléfono, c'est tout.

D : C'est tout d'accord. Et avec les autres membres de ta famille ou tes amis là-bas, tu envoies des lettres ou pas ?

M : Mmmm Des fotos... peut-être des fotos pas des grands lettres. Non. Des postales

D : Ouais

M : De ici, non. Por exemple « ça va », deux mots, quatre mots y bon

D : Ouais

M : Y la foto de ici, no, por exemplo a torre Eiffel, Notre Dame. Mmm. Porque el... tout le temps c'est internet. Parce que, el voulait la foto por exemple de la torre Eiffel

D : Mmm

M : J'achète un...este , un carte, je lui fais quelques mots et après je lui envoie. Mmm.

D : Et est-ce que vous vous envoyez des colis ? Non?

M : Ah ! des oui. Mais pero pas par la poste

D : Ah

M : Non. Quand je, je envoie des choses pour mes enfants, par exemple des, des tennis, un tee-shirt

D : Un tee-shirt non ?

M : Un tee-shirt o...mmm...avec mes amis que, que prends des voyages là-bas

D : Mmm

M : Por exemple el mois dernier, elle est allée ma copine et elle a envoyé plein de choses pour mes enfants. Caroline, plein de choses. Des habits, des tennis, des goûter, ah oui

D : Ah oui ?

M : De ici, hein, en France. Parce que là-bas c'est très cher.

D : Les goûters ?

M : Les goûters. Por exemple des Nutella

D : Des Nutella

M : Parce que là-bas pas, ici. Là-bas comme ça, pas.

D : Ah d'accord

M : Les Nutella ¿ Y qué mas ? Des chocolats, chocolates. Des choses hein, différentes choses que j'achète. Pas cher

D : De la nourriture et des habits. En gros. C'est les deux principales choses que tu leur envoies ?

M : Oui. Des fromages.

D : Ah du fromage aussi !

M : Du fromage d'ici, par exemple Caprice Dieu

D : Ah oui ils aiment ça

M : Caprice Dieu y cette année je l'ai envoyé un, un café *Carte Noire*, por goûter. Parce que ma maman elle adore le café, de ici.

D : De ici ?

M : Oui de ici je l'ai envoyé. Por goûter hein, por voir la différence. C'est pas le même que le Pérou, hein. C'est mieux de ici.

D : Ah bon ?

M : Oh oui parce que le Pérou, por exemple, cuando mi maman. Mi maman elle m'a envoyé des choses, de Pérou, non

D : Mmm

M : Y elle m'envoie du café, je fais mon café.

D : Mmm

M : De Pérou

D : Mmm

M : Y c'est pas le même goût

D : Mais c'est meilleur au Pérou ? Non ?

M : (inspire) Je, je ne sais pas qu'est-ce qui se passe, je m'ai habituée ici.

D : Ah

M : Je préfère le café d'ici. C'est tout. Ouais. C'est ça, o sea al paladar ça change.

D : Mmm

M : ça a changé mon paladar

D : Ton palais, oui ton goût il a changé.

M : Mon goût. (rires) Y je ne le sens pas oui, café du Pérou (rires). Oui. Il dit que c'est mieux là-bas, no, pero yo, no, no sens; y ici mon café préféré c'est Carte Noire

D : Mm

M : Y la maison

D : La maison du Café

M : Maison, maison. Après lo seul j'aime pas de l'italien, non, non, no me gusta (rires) c'est spécial hein. J'adore ce café, c'est tout. No, no sé pourquoi . Mmm

D : Et quand tu leur envoies un colis tu leur écris un petit mot à côté ou pas, non ? Pas forcément ?

M : Ben... non, non, non

D : Non, tu donnes les sacs à la personne qui va les voir

M : Les sacs, il y a une liste. Une liste

D : Ah d'accord

M : Une liste, les choses por exemple tee-shirt por Caroline, le rouge por tal, parce que là-bas

D : Ah oui d'accord

M : Là-bas elle arrive la valise, après il y a une liste, c'est ce paquet c'est par là, mmm, lalala, (rires étouffés) voilà. Porque no se dispute « c'est pour toi, non c'est pour moi, non, non » Para tous quelque chose. Voilà. Chacun.

D : Et donc en général il y a ta fille et ton fils dans les cadeaux, il doit y avoir ta maman, c'est ça?

M : Maman et après il y a ... comment s'appelle, ma cousine, ma prima et un autre.

D : Ah oui

M : Casi de la même 'âge de ma, ma fille. Quatre, ma maman cinq.

D : Mmm

M : Cinq personnes, mmmm

D : Et l'argent, tu leur envoies de l'argent là-bas ou pas ?

M : Oui pas beaucoup, un petit peu. Pour ma maman

D : Et ça passe par la banque, ça ne passe pas de main en main. Si ?

M : Mmmm C'est...

D : C'est fait automatiquement ?

M : Automatiquement, ouais.

D : ça tu ne transites par quelqu'un qui...

M : Que alguien

D : Qui lui donne

M : Non, non.

D : Tu fais ça par la banque, de façon automatique

M : Non, non, c'est mieux directement de ici

D : D'accord

M : Il y a de l'argent que tu envoies, il y a du western Union , il y a du RMB

D : Mmm

M : Oui.

D : Et toi tu envoies tous les mois la même somme, c'est ça ou ça dépend ?

M : Oui, oui. Normalement c'est la même, la même somme. C'est la met un peu, c'est la met un peu. C'est pour payer les choses de la maison, los impôts de la maison, tous les choses

D : Ah oui

M : Por exemple cette année, parce que los impôts, los impôts ne sont pas los impuestos, no ?

D : Mmm

M : Et ça se paye tous les années, tous les. Par exemple en Pérou c'est les mars, c'est au mois de mars que se paye tout

D : Ah oui d'accord, en une fois

M : Oui, c'est une fois por année. C'est ce mois que je pas envoyer la même quantité.

D : Ah d'accord

M : J'ai envoyé un tout, por que pagar tout le...

D : Ah oui pour payer plus ce mois là

M : Ce mois là, mmm, y'a pas après non, normal. Por ma fille c'est que j'envoie de l'argent pour pas qu'elle, pour pas qu'elle mange, pour pas qu'elle école

D : Ah tu envoies de l'argent pour ta fille aussi alors ?

M : Si para que coma, pour qu'elle mange.

D : Ah donc tu envoies de l'argent à ta maman et à ta fille

M : Les deux c'est les mêmes, c'est la même chose

D : C'est en même temps, ah d'accord, tu envoies sur un compte et après elles se débrouillent toutes les deux

M : Oui, mi manan, oui

D : Et ton fils avant c'était pareil

M : Oui mais il est parti, oui, il travaille. Il travaille, oui, bon, il a plus besoin

D : Oui maintenant il est grand, il a plus besoin

M : Normalement à mon fils je lui envoie

D : Oui des habits

M : Des habits, non des choses, ouais, des habits

D : Mais ça ça passe par les amis qui vont au Pérou

M : Oui

D : C'est un autre circuit, l'argent c'est automatique

M : C'est maman, oui

D : Et le...tout ce qui habits ou...cadeaux matériel ça passe par quelqu'un en fait ?

M : Ouais.

D : Et donc ça dépend des voyages des uns et des autres, c'est pas fixe

M : Ouais, c'est pas fixe, non. Por exemple ahora en l'été, l'été tout le monde va aller à Pérou les vacances.

D : Ah oui ?

M : Y des gens y me téléphoner, y me dice « Monica tu veux de quelque chose pour envoyer ? » « Oui,oui ». Y se paye, hein, c'est pas... c'est pas gratuit

D : Ah ! Ah ça je ne savais pas, ah on paye

M : Non, non, non. Ah oui on paye y le kilo ça coûte 10 euros.

D : 10 euros le kilo, ah oui, ah oui c'est très cher

M : Si je veux envoyer, ah oui c'est très cher. Pero c'est... como est-ce que se dice ? C'est la... si tu envoies avec ta copine normalement il va arriver.

D : Oui : c'est sûr.

M : C'est sûr. Por la poste c'est.... Jamais j'ai envoyé por la poste.

D : Mmm

M : J'ai fait peur que... Bon là-bas si, pero là-bas je ne sais pas quand, mmm



D : Y'a eu beaucoup de vols ?

M : Ouais, y se perd les choses, mmm

D : Mmm, oui donc tu préfères payer plus cher mais être sûre

M : Sûre oui. Y si j'envoie je n'ai pas j'envoyais beaucoup, beaucoup, hein. J'envoyais trois. Minimum cinq kilos. C'est tout, pas beaucoup. Ni quinze, ni vingt. Ouais, normalement c'est quatre, cinq kilos c'est tout.

D : Et c'est toujours avec la même personne ou non pas forcément ?

M : Non différent. C'est des personnes que je connais bien... que je fais confiance.

D : Mmm, donc même si tu les payes c'est des gens que tu connais, d'accord

M : Mmmm

D : D'accord

M : Que je connais bien, ouais. Mmm. Et après ¿ qué mas ? (silence) mmm

D : Non ?

M : Nada mas.

D : Et dans les écrits du quotidien, de la vie de tous les jours, qu'est-ce que tu manipules comme écrit et de façon quotidienne ?

M : Vie quotidienne ?

D : Oui de tous les jours

M : Por écrit ?

D : Mmm

M : Mmm des mots. Por exemple dans mon travail, non ?

D : Mmm

M : Comme je travaille.... je fais le ménage

D : Oui

M : Quelque chose je le laisse des mots à la dame, no, por ejemplo pour acheter des choses que c'est fini.

D : Ah oui d'accord

M : Des choses, des produits o quelque chose que, qu'elle a, qu'est pas bien, je lui dit, je le fais le mot en français

D : Mmm

M : Pour faire attention, par exemple la lampe por faire attention ça va. C'est tous les jours je fais quelque chose, c'est tous les jours.

D : Mmm. Ça veut dire que quand tu vas chez les gens ils ne sont pas forcément là, c'est ça ?

M : Mmm

D : Et eux ils te laissent des mots aussi ou pas ?

M : Mmm?

D : Eux ils écrivent des mots, les gens chez qui tu vas ?

M : Oui et pareil, hein. Ils me dit « Monica s'il vous plait, tu fais ça, tu fais à fond ça »

D : D'accord

M : Comme ça ouais

D : Donc c'est un échange entre les deux

M : C'est un échange

D : D'accord donc en général elle te laisse un petit mot et puis toi tu réponds en disant j'ai fait ça mais ça ça va pas ou

M : Ouais, ouais

D : Ou il manque ça

M : Oui, oui on fait des mots, ouais...

D : Et pour faire tes courses, tu fais des listes de courses toi ?

M : Oui

D : Tu les écris ?

M : Oui, pero je fais les courses le... normalement c'est le samedi

D : Mmmm

M : Je regarde bien lo que manque et je fais un petite liste, je ramène dans mon sac. Avant d'entrer ici je allais les courses

D : Ah oui après ton travail du samedi après-midi

M : Oui

D : Tu fais tes courses, oui, mais tu les marques

M : Je les marque. Quelque chose, de temps en temps je ne marque pas et je me souviens bien, oui, oui c'est les courses. Pero pas tous les jours fais les courses. Ça va un jour, je note, j'achète je...

D : Et au niveau administratif EDF, tout ça

M : Ah... l'EDF, c'est ...prévement

D : Ah oui c'est automatique

M : C'est prélèvement automatique, que me sort, tous... tous les mois, quarante euros. Seulement avant il y a le gaz

D : Mmm

M : Parce que la maison il y a le gaz. Aujourd'hui solamente la lumière c'est tout

D : Mmm

M : Y la... la quittance de loyer también prélèvement

D : Ah d'accord oui, tout est automatique

M : Automatique, oui .Y quelque chose que... que va de, que m'envoie des courriers la... l'agence

D : Oui

M : Il m'envoie des courriers, non, que va passer un monsieur, que va por attendre, non.?. Por exemple la dernière fois y va passer un monsieur por regarder bien el état de l'appartement. Qu'est-ce qu'il manque, qu'est ce qu'il, ça hein ?

D : Mmm

M : J'attends et il a venu, il regardé, il a noté, il est parti. C 'est tout .

D : Mmm

M : Par exemple il y a un monsieur qui va venir à faire, cómo me dijo ? une ventilation, parce que

D : Ah oui

M : Ici pas de comme ça

D : Mmm

M : Y no sais pas de. Non ici le va mettre derrière de ese, voila la ventilati3n. Mmm (tchipe) Après, el ménage, lavage, là-bas tout ça se occupe l'agence. C'est l'agence que s'occupe de tout ça. Mmm. (silence)

D : Et pour toi tu n'écris pas des choses pour toi toute seule ?

M : Por, por moi ?

D : Mmm

M : Mmmm... non, non, non. Non solamente yo escriis les choses que je vas acheter. Des cartes pour moi, non. Como por exemple quoi ?

D : Je ne sais pas par exemple ce que tu veux faire dans la journée ou ce que tu veux faire demain...

M : Ah une histoire, comme un journal, euh.... de temps en temps je marque, de temps en temps, je le mets ici. Por exemple le samedi je vais aller à tal, faire ça, ça, ça

D : Ah pour penser à le faire, c'est ça ?

M : Ouais, (rires) sinon je m'oublies, ouais. (pause)

D : Oui donc, par exemple tu marques lundi faire ceci ou mardi penser à aller là, c'est ça ?

M : Mmm

D : D'accord

M : Si je me retrouve, oui

D : D'accord

M : Par exemple vendredi j'ai l'examen, (rires) je laisse la feuille

D : Tu as laissé la feuille là c'est ça ? (rires)

M : Mmm la feuille, la feuille, oui, c'est je me retrouve, oui.

D : Pour bien la voir ?

M : Oui peut-être je, peut-être je l'oublies, hein ?

D : Oh, non, non

M : C'est difficile je l'oublie, non, non, c'est dans ma tête

D : Non je ne crois pas

M : Ouais

D : Je crois pas que tu peux oublier. (pause) Et ton agenda ça te sert pas à marquer les choses alors ?

M : Mon agenda , non. Je... je marque les choses que j'ai fait.

D : Ah ! D'accord. C'est autre chose alors. C'est pas pour prévoir

M : Non, non

D : C'est pour, pour

M : J'ai marqué les choses

D : Te souvenir de ce que tu as fait

M : Ouais, je marque tous les choses que je fais. Por exemple j'ai fait ça, ça va très bien.

D : Par exemple hier tu es rentrée, tu as marqué que tu étais en week-end avec tes copains, c'est ça ?

M : Oui, oui, je marque ic et je le garde.

D : Mais par exemple tu ne l'as pas marqué la semaine dernière, tu n'as pas marqué la semaine dernière week-end à .... tu ne marque pas avant, tu marques après.

M : Après. Après que j'ai fait les choses je marque, ouais. Por ça je ne l'oublies pas. Ouais.

D : C'est pour ne pas oublier ce que tu as fait ?

M : Oui y por exemple quand j'allais al magasin acheter des habits, j'achète, je ne vas pas m'essayer, non

D : Ah tu n'essaies pas ?

M : Non j'essaies pas là-bas. Je m'essaies ici.

D : Ahh

M : Après je viens, olala c'est pas bien ça, je le laisse à côté

D : Mmm

M : Et après je marque, je marque pour amener les habits pour changer

D : Mmm

M : Parce que de temps en temps je m'oublies, tout le temps je m'oublies ça, no sais pourquoi, m'oublies totalement

D : Mais ça tu ne le marques pas sur ton agenda , tu le marques sur ton frigo

M : Mmm

D : ça c'est pour pas oublier

M : Oui parce que comme je suis là je regarde c'est, ça y les choses je les laisse ici, tout le temps je les laisse ici

D : D'accord. Dans... dans ton agenda tu marques les choses que tu as faites, c'est pas pour, c'est pas le même oubli alors ?

M : Lo que j'ai fait.

D : D'accord, par exemple j'ai été me balader avec untel là

M : Mmm

D : C'est ça, c'est ça

M : Mmm

D : Et tu le relis après ?

M : Oui dans le soir je fais, après je le marque, je l'attache cuando j'ai passé longtemps, ça, ça, ça, y ça va. Y c'est plein, tu vois y j'ai acheté un autre, tu vois j'ai changé

D : Ah d'accord mais tu marques pas tous les jours, y'a pas les jours dessus en fait ?

M : Oui la date

D : Si tu marques à la bonne date. Ouais

M : La date, c'est tout

D : Et après tu le coches ?

M : Oui après quand, je, je, quand il a passé, non ? je le fais comme ça. Ça ça marque que je l'ai fait, que c'est fait y que l'est passé, voilà, mmm

D : Mais alors j'ai pas compris, si tu le marques après,

M : Mmm

D : Par exemple, aujourd'hui, ce soir, tu vas marquer « aujourd'hui j'ai vu Delphine »

M : Mouais

D : Quand est-ce que tu vas faire une croix ?

M : Quand il est passé par exemple une semaine, deux semaines

D : Ah d'accord

M : D'accord, je le fais comme ça, ça c'est fait (bruit de langue) je le marque, pero pas ça, fait ça à côté, ça, ça (écrit sur un support en faisant des croix)

D : D'accord, tu ne barres pas, ah oui c'est juste un petit signe

M : Oui c'est juste un comme ça, c'est juste que c'est très bien, c'est fait, c'est fait bien

D : Ah mais c'est un très beau, c'est un très bel agenda en plus, relié en cuir et tout ça

M : Mmm

D : C'est quelque chose de précieux en fait

M : Mmm. Y la data

D : Tu marques la date

M : La date. Mmm

D : Et donc tu en as un pour chaque année ?

M : Pardon ? Oui. Oui.

D : Depuis quand tu fais ça ?

M : Mmm, je.. j'ai commencé à acheter. Avant en Pérou j'ai pas fait ça, hein.

D : Ah bon

M : C'est ici, mais bon c'est mieux, comme ça je n'oublies les choses, je me souviens les choses, que j'ai fait. Ouais. Por exemplo cuando ... j'ai fait quelque chose por la maison, por exemplo de Pérou

D : Oui

M : Je note

D : Ah oui

M : Je note y.... de temps en temps je voulais, a ver, ah ça ce truc là je l'ai fait, je regarde mon agenda y dans mon agenda il est là lo que j'ai fait.

D : D'accord

M : J'ai fait ça, j'ai fait ce travail, no, y ici je note combien ça m'a coûté

D : Ah oui donc ça te sert, ça te sert

M : Et comme il y a passé un an que je l'ai fait, je l'attache, je le peins en rouge c'est fait ( bruit de la main qui fait le geste sur la table), no un comme ça c'est que c'est fait

D : D'accord. Et tu le fais depuis combien d'années alors ce travail ?

M : Ouuff ! Y'a , ouh... avant j'ai pas. Y'a à peu près cinq ans que je fais ça.

D : Ah oui

M : Avec, avec mon agend

D : Agenda oui, et tu le commences, c'est un agenda que tu commences début janvier à janvier ou c'est de septembre à septembre

M : Non de janvier à janvier

D : De janvier à janvier, donc celui là il est tout neuf presque.

M : Mmm

D : Et tu gardes celui de l'année dernière ?

M : Oui

D : Toujours à côté

M : Oui, après je le jette

D : Ah tu le jettes !

M : Après je, ...parce que j'en ai beaucoup. La dernière fois j'en ai jeté beaucoup. Olala des sacs. Je lis, lis, lis. Après tchac, tchac, tchac je le déchire, je le jette

D : Tu le déchires ?

M : J'ai pas le garde tout le temps. Avant oui, aujourd'hui comme j'ai pas de place (petits rires) je jette tout (rires) ya seulement les derniers, los, les derniers, les derniers, hein

D : De l'année dernière ?

M : De 2010, là. Ça c'est 2011

D : D'accord

M : Après j'ai 2011, 2010, je garde 2011. Après 2012 je commence comme ça

D : Mmm

M : Après je jette ça, parce que je dis pourquoi je vais garder beaucoup de temps, c'est pas la peine, ouais

D : Et tu écris beaucoup par jour ? Ça fait combien de lignes ?

M : De... par jour ?

D : Oui

M : Je comme ça, hein (montre entre deux doigts une quantité de lignes)

D : Comme ça

M : Si, si. O peut-être ça, ça dépend

D : Et c'est tous les jours ?

M : La moitié

D : La moitié

M : Del, del, de la feuille

D : D'une petite feuille

M : Por ejemplo mon travail quand je fais des choses je le fais comme ça, des choses, je les laisse, je les garde, Mmm

D : Et tu le fais tous les jours, tous les jours ou c'est juste de temps en temps ?

M : De, de mon travail ? Ici ?

D : De l'agenda, de l'agenda

M : Euh... non tous les jours, non. A la semaine je fais trois fois.

D : Trois fois

M : Trois fois, trois fois mmm

D : Et c'est avant de te coucher, ça,

M : Quoi ?

D : Avant de te coucher ?

M : Ouais, mmm

D : Et c'est les jours où tu fais tes devoirs

M : Oui

D : Ou c'est les jours où tu ne fais pas tes devoirs ?

M : Non

D : Non, c'est les mêmes jours

M : Lundi mardi, jeudi y peut-être sam ...samedi soir je fais quelque chose que je dois... que je vais faire lundi, no. Por no me oublier. Mmm

D : Ah oui ça te sert de, à penser au jour suivant

M : Mmmm

D : D'accord

M : Ouais

D : D'accord

M : Après j'ai fait ça. Ay, estan aqui. J'ai commencé c'est, j'ai, j'adore faire, faire mon, du tricotte

D : Du tricot

M : Je fais. Une dame m'a donné beaucoup de laine.

D : Qui est-ce qui t'a donné de

M : La laine, de la laine

D : Oui mais qui est-ce qui t'en a donné ?

M : Une dame

D : Ah une dame d'accord

M : Que avant il fait y elle aime pas beaucoup et il m'a donné beaucoup. Y j'ai dit « olala ! » J'ai pas encore fait pour moi. J'ai fait des choses petits. Y la dame elle m'a donné ce livre. Parce qu'elle a deux comme ça, elle me l'a donné y comme en Pérou il y a des bébés

D : Ben oui, (rires) maintenant que tu es mamie

M : Je fais ça, aujourd'hui je commence à faire ça

D : Ah oui



M : Por donner à ma, y ma, ma cous... l'en... le fils...

D : Fils

M : La fille de ma cousine, elle a un bébé, un garçon.

D : Mmm. (regarde le magazine) C'est très joli ça

M : Y je vais faire ça, j'ai commencé, tous les jours j'avance, un peu, un peu, un peu. Cuando yo

D : Ou tu écris ou tu tricotes

M : Oui

D : C'est ça ?

M : Oui

D : C'est l'un ou l'autre ?

M : Oui

D : C'est la même chose finalement ?

M : Si , c'est ça. C'est pas le même point pero yo lo hace pareil.

D : C'est très joli

M : Y por no lo faire tout vert yo lo fait

D : Ah oui es petites bandes

M : En blanc

D : C'est très très joli

M : Ouais

D : Ah elle va être contente avec ça

M : J'espère que, que me le va hacer bien, parce que ça va faire longtemps que j'ai pas... tricoté

D : Tu me parles du tricot en même temps que l'écriture, pourquoi ?

M : Mmm ?

D : Pourquoi l'écriture ça te fait penser au tricot ?

M : No sé... je .. ça pourquoi , je apprends comme ça, je commence à, parce que pour faire ça, ce point (montre et feuille le magazine)

D : Ouais

M : J'ai lu ça hein ? Et ça m'intéresse parce que, j'apprends à conocer

D : Ah

M : Comment, ce que signifie tout ça

D : Ah

M : Y je le fais tout seule, ouais, je commence

D : Ah oui

M : En français, parce que ça c'est en français

D : Bah oui les indications

M : Las indicaciones, tout ça

D : Du tricot, ben oui

M : Por ça, que, que, je commencé à ... hacer el tricot, por apprendre, parce que ça c'est (regarde son magazine) 10

D : Ah oui

M : Ici tout, tout, parce que avant comment on fait ça, je ne comprends pas

D : Oui c'est une lecture très compliquée la lecture de notices effectivement

M : Oui, oui y aujourd'hui, hier, hier soir, ah la la parce que je fais ça, non ? Après je, hasta où hacer el tricot ? Ah. Je vas lire ça. Hier soir j'ai regardé plusieurs fois ça. Hein. Plusieurs fois. Maintenant j'ai arrivé.

D : Oui

M : Maintenant je sors y como hacer ?

D : C'est vrai que c'est très compliqué comme lecture

M : Ici je regardais ici, ici je ne comprends rien. (montre précisément un endroit dans la page)

D : Bah oui

M : Rien, rien.

D : Parce que ça...

M : ça dit, bon c'est le nom de tous les modèles

D : Oui

M : ça ce que j'ai fait, c'est ça. C'est un gilet, un gilet ça

D : C'est son nom bienvenue ?

M : Oui bienvenue, oui bienvenue

D : Horizon ça doit être la, la laine non ?

M : Oui horizon, les 3, 4, 5

D : Pelotte, les aiguilles

M : Les aiguilles c'est les ça

D : Ouais

M : Mmm. Les boutons de lapin, « non qualifiés » dicen, un poco extraño, no

D : Il faut ... quelqu'un de débutant ne peut pas le faire

M : Quelqu'un de débutant ?

D : (rires) non il ne peut pas le faire. Qualifié tu sais à mon avis ça doit être le niveau de difficulté, enfin je pense, hein

M : Ahh!!

D : Parce que moi je ne fais pas de tricot, mais je pense que ça doit vouloir dire ça. Tu vois : « débutante » ,

M : Ah débutante !

D : Débutante t'as un... ça là

M : ça

D : Voilà

M : Après je vas faire ça, après

D : C'est mignon ça. Tu vois ça c'est un petit point, qualifié ça veut dire qu'il faut être plus

M : Plus difficile

D : C'est plus fort, oui

M : Ah .. d'accord, d'accord. Ça c'est la taille...C'est grosseur je pense, que c'est ça

D : ça je me demande si c'est pas la laine, blanchon

M : Oui, bon je commence y bon je commence hein ? (tourne les pages) à, à...

D : À regarder

M : À regarder tout, j'ai trouvé ici les 10, je cherche les 10. Le gilet c'est ça ? Non. C'est le numéro. Por numeros. Mmm, je crois que c'est ça .... (tente de lire)...alli l'ont marqué (cherche dans les pages) voilà, il est là, c'est ça même : bienvenue, horizon. Bon je l'ai mis 3 et demi, un peu. Je commence, ça. Il me manque avancé, un peu comme ça, 4 centimètres parce que normalement sont 4, comme ça. Ça c'est l'épaule, l'épaule

D : Ah oui d'accord. Le dos ?

M : Oui, ça c'est l'épaule. Ça,ça dépend les...

D : La taille

M : La laine, la taille. Parce que ça c'est pour 9. Pas petit, j'ai pas fait petit, hein.

D : Non il vaut mieux, hein

M : Non presque 12 mois, presque 12 mois.

D : D'accord

M : Douze mois, hein, je commence comme ça hein. Normal son 15 centimètres, 15-14 centimètres. 20- 12- 24- 14. Je vas mis 14 centimètres. Il me manque, il me manque comme ça, ouais. Après je monter parce que ça c'est ... compliqué hein ?

D : C'est très compliqué

M : Mmm. Oui c'est ça. Après je monte ici 3, 4 points. Après je continue, après je fais y après je monte, je fais ça. J'espère que je pourrais faire (rires). La dernière fois j'ai fait un, rose

D : Oui

M : Para, para un cadeau de un copine d'ici, pero j'ai pas fait comme, de ça (tape sur le magazine)

D : Ouais t'as fait comme ça

M : J'ai fait de Pérou

D : De tête oui

M : C'est ma tête, y ça va ( voix fort aigüe) ça va bien

D : Ah oui ! Avant tu en faisais beaucoup

M : Ouais. Là-bas hou.... J'ai adore en el école, parce que c'est en el école que yo aprendi à faire le tricot

D : Ah oui ?

M : Mmm. Je tricotais, en tout lo que fait de... comment s'appelle ici ?

D : La broderie ?

M : La broderie, de bon notes, bon, bons, notes. Parce que j'ai la patience, j'ai...

D : Il n'y avait que des filles à l'école ?

M : De... oui. Que des filles, pas de

D : Pas de garçons

M : Non des filles, mmm

D : Et c'est dans les petites classes qu'on apprenait à coudre ?

M : C'est cuando il a ... non en el école. Dans la petite classe non. Dans la petite classe tu fais des dessins

D : Mmm

M : Du travail avec la, la... peinture, avec la

D : La terre

M : La terre tout ça. C'est en el école que c'est fait

D : Et ta fille elle l'a fait à l'école aussi ça ?

M : Oui elle a fait pero yo le digo tout le temps... este Caroline le digo, yo vais te envoyer de la laine pour que tu fases quelque chose

D : Mmm

M : « non maman j'aime pas tricoter » me dice. C'est pas comme moi. J'adore ! A mi me gusta. Ouais, me gusta.

D : En tous cas c'est très difficile d'arriver à lire ça

M : Je vais essayer

D : Et c'est pour ça que tu me disais, non, non quand j'écris pas je fais ça. Mais effectivement ça demande beaucoup de travail ça aussi, oui

M : C'est la tête

D : Oui, Mmm

M : Mmm

D : Oui ça demande un sacré effort

M : Parce que avant j'ai essayé de faire ça. Après j'ai changé. Ay ! (rires) Je vas faire ça (rires)

D : ça c'est quelque chose que tu as acheté, oui

M : Oui

D : Et u voulais le modèle

M : Le modèle oui, je l'ai regardé. C'est un cadeau que j'ai acheté

D : Mmm

M : Por envoyer y après yo dije « no, je vas pas l'envoyer je vas faire comme ça »

D : Mmm

M : Y après je .. je me souviens du livre

D : Ahh...

M : Et maintenant je vas faire ça. Ouais. Je vais apprendre. Yo voy a aprender a hacer

D : Ben oui, ça c'est chouette

M : Ah ouais, yo digo (pause) Il y a beaucoup de laine. (pause) Y ça me, me, comment me... cuando yo tricote

D : Oui

M : Cuando yo, yo tricote, je pense.

D : Ah. Tu penses à quoi ?

M : Me fait penser. Me...(inspire profondément). Je, je pense beaucoup de choses, no sé pas.

D : Des choses bien ?

M : Oui. Je pense à ma famille. Je pense beaucoup à mes enfants quand ils étaient petits, non ? Y... j'adore ça. No se. Depuis je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot. Après je fais, ah non je vas faire mon devoirs, je vas lire un peu. Je lee. Après je vas repasser les verbes. Je repasse les verbes.

D : Et alors le tricot ça te permet de réfléchir, de te rapprocher de tes enfants ?

M : Oui de ma vie. Des mes enfants...de la vie

D : De ta vie

M : De les choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser el tricot. Y je voulais amener al métro ça, hein (grand sourire)

D : Oui, oui

M : Non ?

D : Oui

M : Pero ... je pense que tout le monde me va à regarder tricoter (rires) et tout j'aime pas ça. Que me regarde, non. C'est mieux lire, je prends mon livre por el métro.

D : Et donc quand tu tricotes tu ne mets pas la télé par exemple ?

M : Oui

D : Si ?

M : Oui, oui

D : Si il y a la télé ?

M : Oui, oui parce que je tricote sans voir, je pas...

D : Tu ne mets pas le son, comme là ? (la télé est allumée pendant tout l'entretien) Si ?

M : Non...Je tricote

D : Ouais

M : Je regarde un peu, je tricote. Je regarde un peu, je tricote. Cuando je voulais voir quelque chose.

D : D'accord

M : Cuando no hay rien de bon à la télé. Bon je l'attends. Je l'éteins.

D : Oui

M : Y après je prends la musique. C'est une heure, une heure et demie après je, je dis , « ah, non après je vais regarder autre chose. » Je le laisse, je vais avancer autre chose, parce que le principal pour moi c'est que j'avance un peu

D : Mmm

M : Por finir. Non pas tout, non. Tous les jours un peu, un peu, un peu. Après je finis. Pero je fais autre chose. Ouais

D : Donc c'est un grand moment de plaisir le tricot en fait ?

M : Oh oui, me plait beaucoup, je suis contente. Je voy a ser contente quand je vais tout (rires) après le travail que j'ai fait (rires)

D :(rires) ah bah oui

M : Mi maman c'est pareil. Yo me pareil beaucoup a mi maman. Mi maman c'est pareil.

D : Ah oui c'est vrai elle tricote beaucoup ?

M : Oui Elle tricote beaucoup, elle fait la couture, je fais la couture quand, cuando j'ai besoin pero... pas beaucoup non ?

D : Mmm. Tu ne te fais pas d'habits à toi

M : Non, j'ai toutes les choses pour la couture, pero yo préfère lo...

D : Le tricot

M : Ouais. Mi maman non. Mi maman préfère la couture. C'est différent. Pero mi maman fait la couture.. como... J'ai apprend de mi maman. J'ai aprendi de mi maman beaucoup

D : Mmm

M : Y ma fille non. C'est bizarre ça.

D : Elle doit aimer faire autre chose ?

M : Mmm. Ouais. C'est pour ça je dis « Olala Caroline no le gusta, na, na , elle n'aime pas le.. » Jamais elle ne va faire quelque chose pour son bébé

D : Ben si elle a une maman qui lui fait (rires)

M : (grands rires) Moi (rires). Ouais.

D : Et ton fils, son enfant il a quel âge ?

M : .... le...el va a tener un añito

D : Ah oui

M : Déjà je le.... pero j'ai fait déjà. Seulement je l'ai fait un, comme ça, c'est tout.

D : Ouais

M : Après j'ai pas fait. Un autre, non. Pero aujourd'hui comme je suis en train de... de apprendre à faire ça

D : Oui, après il aura le droit à

M : Après il aura, oh oui. Après je pense faire ça (tourne les pages du magazine) Lisa elle s'appelle

D : Lisa, c'est une petite fille

M : Lisa, si. (tourne les pages) ¿Dónde está ? Il y a un truc auquel je le vois, pas difficile. (cherche à nouveau )

D : Tu m'avais montré le premier, tout à l'heure, le blanc, non c'est pas celui là ?

M : (bruit de pages tournées et Monica qui marmonne) ça.

D : Ah ça, c'est... c'est joli ça

M : Mmm. C'est pas facile ça, je pense

D : Non à mon avis

M : Débutant 2

D : Ah débutant, si. (silence : les deux lisent) Non regarde : qualifié

M : Ah c'est ça qualifié

D : Voilà c'est ça le débutant, ça doit être le blanc

M : Es el.

D : A mon avis, Teddy banche neige

M : Mmmm

D : Teddy blanche neige, c'est ça. Parce que à mon avis c'est pas du tout facile, hein ?

M : Mmmm. Y ce point c'est ça. J'ai, j'ai regardé y c'est le même point, hein? Sino que ça il faut

D : C'est des plus petits carrés qu'il faut coudre non ?

M : Blou ?

D : Ah ouais

M : C'est pareil même ! Non ?

D : Ah ouais

M : C'est le même point

D : Ouais

M : Y en Perou s'appelle ladrillo

D : Ah oui

M : Ici c'est le point.... comment s'appelle... c'est ça mobile ?

D : Non, col amovible, ça veut dire qu'on peut enlever le col.

M : Mmm. D'accord. Y apoton ?

D : Clapoti. Clapoti, à mon avis c'est le nom de la laine.

M : Clapoti

D : Et halogène tu vois , ça doit être la verte

M : Ah halogène ! Y le point c'est quoi ?

D : Ben c'est pas marqué

M : Peut être c'est, c'est le nom

D : ça doit être marqué...

M : Normalement c'est (cherche dans le magazine), peut-être là...

D : Numéro 19, c'est ça ? Non 18.

M : Mmmm. Parisienne. Parisienne elle s'appelle. Oui

D : Point, non.

M : Non ça c'est les côtés

D : Les côtes

M : Côtes. Ah oui (lisent)



D : 10 cm de point fantaisie, tu vois ?

M : Fantaisie

D : Ben j'sais pas. Moi je lis F A N T, je pense que c'est fantaisie mais c'est moi qui dit ça.

M : Mmm. Je ne sais pas. Mmm. C'est si, oui, c'est le point fantaisie

D : Tu vois

M : Si c'est le point fantaisie ça. C'est fantaisie sinon que c'est grand et ça c'est petit

D : Ouais

M : Y en Pérou s'appelle Ladrillo

D : Oui ça n'a aucun rapport

M : Le pas, de eso, c'est pas le même

D : C'est pas du tout au niveau de la traduction entre Ladrillo et fantaisie

M : fantasie, y fantasia en Pérou, c'est ça (tourne les pages pour me montrer un point), c'est différent, hein ? Fantasie en Perú, parce que là, il ya fantasie en Perú, il ya .

D : Ah

M : Pero fantasia, c'est ça.

D : Ah oui

M : Tout droit comme ça

D : Des côtes, oui

M : Tout, tout droit comme ça

D : Ah oui d'accord

M : C'est pas un cadre comme ça, c'est comme ça. Oui. Y ça s'appelle Margarita.

D : C'est joli ça.

M : Tout comme ça, c'est margarita, tout margarita

D : Ouais

M : (tourne les pages) Por exemple tout ça, tout ça, margarita. Mmm. Ça c'est también débutant.

beaucoup, il est plein de choses, alala

D : Mmm

M : ça c'est tout débutant, c'est pas difficile. ¿ Sabes pourquoi c'est pas difficile ?, parce que tout c'est comme ça

D : Oui

M : Y la main (manche) c'est comme ça. Tu commences de ici, après tu augmentes, tu augmentes, tu augmentes de là-bas. Oui

D : Bon ben tu as du travail là, ouh, tu en as pour des mois et des mois

M :Oui

D : ils ont de la chance ces bébés

M : Oui. Oui parce que le bébé il a un mois (rires).

D : Ah oui le bébé pour lequel tu tricotes il a un mois.

M : Oui ma copine, il a une autre copine qui part en juillet et je pense qu'en juillet c'est fini ça, hein.

D : Oui

M : Les mains, mai, avril, mai, ah si, si. En deux mois je réussis, si, si.

D : Oui deux mois, parce que avril c'est fini on va pas le compter, il reste mai juin

M : Oui, oui après ça je vais faire les mains ici, après c'est tout je les met les boutons. J'espère, j'espère que la lana (rires) que la lana. Parce qu'il y a deux. Deux comme ça grands. J'espère que me...

D : Ah oui que tu auras assez

M : Oui, il a un autre

D : Ah

M : Ouais. Y ça j'ai acheté, le blanc. Por changer le... Por voir le.. ça j'ai acheté...

D : Mmm

M : Sino après je le vas faire de deux couleurs, je ne sais pas. Mmm. (pause)

D : Bon

M : C'est un cadeau, c'est un cadeau de moi même (rires) Oui. Mmm. Après la cousine. Je fais terminer. Cousine, la cuisine j'adore la cuisine

D : C'est vrai ?

M : Oui pero tout est de...

D : De Pérou

M : De Pérou...péruvien

D : Et qu'est-ce que c'est la spécialité au Pérou ?

M : Normalement il a beaucoup de... il a du riz avec du poulet, il a du poulet avec des oignons

D : Mmm

M : Rouges. Avec un, un .... piquant que s'appelle « Aji Maria » s'appelle, piquante, piquante et comme ça se fait un sauce avec du fromage avec le lait, avec de... comment s'appelle, este... le gâteau salade, non c'est pas le gâteau... biscuit, salade. Biscuit salade

D : Ah oui

M : Et tout ça, ça se mezcla en un mixeur et après tu le mets tout ça y el sort un sauce

D : Oui

M : Y c'est ce sauce tu le manges avec les pommes de terre  
D : Ah d'accord. Et c'est pas avec le poulet ?  
M : Non, non  
D : ça c'est autre chose  
M : C'est autre chose  
D : D'accord  
M : C'est à...à... avec les pommes de terre y un salade. Solamente un, hein ? Tu le laves bien la salade  
D : Mmm  
M : Y un feuille tu le mets ici, à côté  
D : une seule feuille, ah d'accord !  
M : Les pommes de terre, la sauce y au dessus de la sauce tu pouvais mettre un  
D : Mmm  
M : Un olive o un morceau de huevo  
D : Oui, d'oeuf  
M : Un morceau d'oeuf et ça se mange comme ça y ça s'appelle « Papa a la huancaína »  
D : Papa a ?  
M : Papa a la huancaína  
D : A la huancaína  
M : Papa a la huancaína  
D : Huancaína, c'est le nom de la sauce  
M : La sauce y la papa es la  
D : Pomme de terre  
M : Voilà, c'est ça  
D : ça je l'ai appris il n'y a pas longtemps (rires)  
M : Hier là-bas il a vendu des ? Des...  
D : Oui mais j'ai pas eu le temps de goûter. Comme j'étais toute seule et que ma copine, enfin, celle qui chantait elle allait rejoindre les musiciens pour manger, bon, j'allais pas manger toute seule  
donc je suis partie après. Mais j'aurais bien aimé goûter.  
M : Ouais  
D : La prochaine fois j'irais, je viendrais avec mes copines pour pouvoir manger. Oui j'aimerais bien pouvoir goûter. La prochaine fois  
M : Y ta copine là, elle chantait ?

D : Mmm

M : Ah ! Y Péruvien o no ?

D : Mmm

M : Si ! Como s'appelle ?

D : Elle s'appelle Amalia

M : Amalia...

D : Mais je lui ai dit tu sais je fais une interview comme avec toi. Elle a fait « ah bon ? » j'ai dit « oui et elle est , elle est du Pérou » Elle fait : « ah bon ? » Mais elle me dit « Mais dis-lui de venir! », je lui fait « oui, je vais lui dire, je vais lui proposer » elle me fait « Mais peut-être je la connais ? » Alors je lui ai dit quand même

M : Amalia quoi, c'est quoi son nom de famille ?

D : Je ne sais pas

M : Rodriguez ?

D : Peut-être

M : C'est qui ça ? Amalia Rodriguez, Je connais pas. Bon la prochaine fois que il ya una fête tu m'appelles en avance

D : Le 8 mai, le 8 mai. Elle le refait le 8 mai.

M : Ah peut-être aller, hein, comme ça je vas te faire goûter à ...(rires) de Pérou

D :(rires) Le 8 mai

M : Non pero un jour je vas faire, un jour je vas faire quelque chose parce que ma copine il me ...il m'amène des choses

D : Oui

M : Por faire la cuisine

D : Ah d'accord

M : Péruvien. Y après je te vas inviter, un dimanche

D : Oh super

M : Tu viens manger avec moi. Je fais la Papa a la huancaína, je fais. Je vas faire le riz avec, avec du poulet, c'est très bon

D : Toi quand tu fais à manger tu apportes ton repas le midi ? Comment tu fais pour manger le midi?

M : Mmm de temps en temps comme il travaille, pas, pas... le temps, tous les...

D : Tu ne manges pas le midi ?

M : Avec lui ? Qui ?

D : Toi, le midi

M : Le midi oui je mange

D : Mais c'est quelque chose que tu t'apportes de la maison ou ...?

M : Mmm. Des choses que j'achète, par exemple aujourd'hui j'ai mangé des pâtes, parce que comme je suis en train de faire machines, de ranger un peu de linge, mes habits d'été, les affaires d'hiver

D : Mmm

M : J'ai pas le temps de faire quelque chose de, j'ai fait quelque chose vite, j'ai fait des pâtes

D : Mmm

M : Avec les saucisses et de la sauce

D : Mmm. Mais les jours où tu travailles tu fais comment pour manger ?

M : Ah je, oui je fais la cuisine, deux jours, par deux jours

D : D'accord

M : Par deux jours

D : D'accord

M : Je fais par exemple des pâtes, je fais des lentilles. Après je le mets au frigo. Je le garde intact. Comme à l'école. J'arrive je chauffe je mange

D : Tu manges chez les gens chez qui tu travailles en fait ? Ah non ça c'est le soir ?

M : Pas tous, pas tous,

D : Pas tous

M : Pas tous. Après j'amène des choses pour manger dans le métro.

D : Ah oui tu manges pas chez

M : Je mange des sandwichs, des. Tout le temps j'achète des fruits et je mange beaucoup de fruits

D : Ah oui d'accord, donc le midi tu ne manges pas forcément des choses que tu te fais le soir

M : Non, non, non

D : Tu ne pars pas avec ton repas

M : Je pars pas avec mon repas, oui. (pause)

D : Ok, peut-être que pour aujourd'hui ... tu vois autre chose à me dire sur l'écriture de tous les jours ?

M : L'écriture, non, non, ça va, l'écriture, .... non

D : Non ?

M : Non, non.

D : Bon. Tu as d'autres choses à me dire ou ...

M : Non, non tu coupes (rires)

1: 56: 07 fin de l'enregistrement

*A la fin de l'entretien elle me reparle de sa soeur qui souhaiterait elle aussi me raconter sa vie. A partir de là elle me redemande quelle est la finalité de notre « travail » ensemble : livre, études de ma part pour être écrivain ?*

*Elle est visiblement dans un désir de livre sur son histoire. Ces questions me renvoient à l'épisode avec Amalia qui voulait dans aller-retour en métro une justification et une légitimité de ma part. J'ai l'impression qu'il s'agit d'une étape nécessaire pour certaines personnes afin de poursuivre leur narration. Cette demande de légitimité de ma part les légitime dans leur parole intime en quelque sorte.*

*En tout dernier lieu je lui propose mon aide pour la lecture de papiers qu'elle m'avait dit ne pas comprendre. Elle me montre alors le courrier médical dont elle m'a parlé précédemment. Il s'agit d'un résultat d'examen : son test concernant le cancer du colon s'avère positif, on lui demande de contacter au plus vite son médecin afin de faire de nouveaux examens. Je le lui explique sans employer le mot cancer. Je ne sais pas si elle a compris la gravité de cette annonce. J'insiste sur l'urgence d'aller chez son médecin, mais je ne veux pas non plus l'alarmer inutilement. Après tout il peut aussi s'agir d'une erreur de manipulation dans le test, elle m'avait dit qu'elle n'avait pas bien compris le mode d'emploi et avait peur de ne pas l'avoir réalisé correctement. Elle pensait même que la lettre était une demande pour refaire le test.*

*J'ai l'impression maintenant d'appartenir à quelque chose de familier pour elle, et ce bien avant qu'elle ne me montre ce courrier. Déjà lorsqu'au cours de l'entretien son fils a passé la tête dans l'entrebâillement de la porte pour me saluer, tout paraissait naturel, comme inscrit dans le quotidien, l'ordinaire.*

*Nous nous quittons alors qu'elle est ravie de la proposition de ma part pour notre prochaine rencontre : un rendez-vous pour qu'elle me montre un lieu très important pour elle et qu'elle me l'explique. Elle a tout de suite pensé aux magasins, faire les vitrines.*

*Je précise tout de suite qu'il y aura un rapport avec l'écrit puisque je vais lui demander de m'expliquer ce qu'elle voit. Cette perspective semble la décevoir un peu mais le plaisir de faire les boutiques prend le dessus.*

*Là encore cette situation me rappelle Amalia, mon désir de rester dans mon sujet, ma thèse, mon objet de recherche et la volonté des personnes de me montrer autre chose. J'y vois une certaine rigidité de ma part, dans ma peur de ne pas être une « bonne » chercheuse, de m'égarer, de ne pas « louper » des éléments importants et un tiraillement qui me fait dire qu'il*

*faut que je fasse confiance aux personnes pour qu'elles me montrent des choses vraiment importantes à leurs yeux et qui auront certainement un lien avec mon objet.*



# Annexes 6 :

## Maria London, courriel

**De :** Maribel Chenin <Maribel.Chenin

**Date :** 14 mai 2012 21:11:30 HAEC

**À :** Delphine Leroy <delfleroy

**Objet :** Rép : ma maman

Chère Delphine

Je réalise que hier dans mon mail je t'ai vouvoyé.... et que tu me l'as rendu.

J'ai parcouru en vitesse ton texte. Il faut que je l'imprime et que je le relise dans le calme, mais je ne sais pas quand.

Un detail: fais attention dans la première partie tu dis qu'Ana est Colombienne et après tu parles de son passé en Bolivie.

Quant à ma famille:

Hier, j'a fait le parcours en Metro avec Corinne Alexandre-Garner. Elle m'a dit

"Les hommes se taisent et les femmes ont des secrets"

Mon père se taisaient. Il ne racontait rien, c'était douloureux. Mais ses origines juives n'étaient pas un vrai secret.

On n'en parlait pas à la maison. J'étais peut être la seule à ne pas le savoir à 13 ans. Je suis la seule à avoir voulu creuser.

Il est possible que dans la famille de ma mère il y ait eu un secret. Secret que je ne

connais pas encore, et qu'il pourrait être à l'origine de la méga colère de mes tantes. Elles ont peut-être lu entre mes lignes ce que je n'ai pas écrit, parce que je l'ignorais et que je l'ignore encore.

Elles m'ont critiqué de écrire sur l'intime. Je m'interroge dans mon livre,(quand je commente une photo de ma grand-mère avec sons fils Raul,) si ils n'avaient pas un secret.

est-ce ça qui les a mises en colère?

Ma grand-mère avait un amour secret, je l'ai appris 3 ans après que mon livre ait été publié.

Etait-ce un amour platonique comme elle l'a dit à une cousine après la mort de mon grand père ou autre chose?

Est-ce que la plus jeune de mes tantes était bien la fille de mon grand-père..? j'ai un doute.

Sinon, je parle des ambitions sociales de ma tante du Chili, très snob etc. et JE DEVOILE que la famille avait honte que Filomena eut épousé un cordonnier.. ( ça le sa rendues furaxes les tantines, que j'expose cette histoire). Mes tantes ont toujours honte de ce mariage de Filomena et de leur frère qui fréquentait des hommes du "peuple". mais ça me faire rire. Ma tante voulait grimper dans l'echelol solciale et elle adorait et admirait Pinochet...

Je dis aussi dans mon livre que mon arrière grand père était analphabet et qu'il élevait des chèvres aux Bouches de Kotor. Ma tante du Chili l'avait fait devenir Conte de Montenegro ou quelque chose de la sorte. Elle a passé sa vie à faire mille efforts pout être admise par les snobs du Chili et je lui ai un peu casse la baraque.

Les critiques de mes tantes ont été

que j'ai "profané la mémoire de la grand mère" en parlant de l'intime, ,

"que je parle du cul de la famille" ??????????

que j'ai manqué de respect à mes parents .

" que je n'avais pas le droit de publier des photos de famille"

etc.

Bises

Maribel

At 22:08 13/05/2012, you wrote:

Merci Maribel pour ces nouvelles rassurantes, je n'osais pas vous en demander et n'ai pas vraiment eu le temps de vous dire au revoir hier soir. Un grand merci pour votre présence douce et attentive lors de ces deux jours. voici en PJ le texte que j'ai si mal présenté hier après-midi. J'ai bien évidemment laissé l'erreur d'interprétation intacte.

A bientôt. Bises

Delphine

Le 13 mai 12 à 21:16, Maribel Chenin a écrit :

<TRondeMlondon-11mai.doc>



**Annexes 7 :**  
**Isabel Gille**  
**Récit de vie**

Maria Isabel GILLE

**Andalouse**  
**en**  
**Bourgogne**

Un roman ?  
Non, ma vie...



Pour mes enfants  
et mes petits enfants



TABLE DES MATIERES
--------------------

I Mon enfance en Andalousie .....	5
II - Mes grands-parents .....	13
III- Des années de misère .....	17.
IV - la guerre civile, l'exode .....	25
V - le bombardement, l'hôpital, nouveau départ.....	32
VI - Réfugiés en France .....	39
VII- Travailleur immigré. la guerre en France .....	46
VIII- Sous l'occupation allemande .....	56
IX - Vers la fin de la guerre .....	67
X - la vie à la campagne .....	74
XI - la vie de tous les jours .....	82
XII- De ville en ville .....	87
XIII- Femme au foyer.....	93
XIV- Comment est né ce récit.....	95
XV- Et maintenant.....	99

## 1- Mon enfance en Andalousie

*"C'est à dos d'âne ou de mulet  
qu'on se promenait .. »*

Vers 1925, ma famille vivait dans le sud de l'Espagne, à Cañete de las torres, village de quinze-cents habitants proche de Cordoue.

J'étais l'aînée de cinq enfants. Antonia ma soeur avait un an de moins que moi; puis venaient mes frères. Manuel, de dix huit mois plus jeune qu'Antonia, ensuite Juan et José, nés deux ans et quatre ans plus tard.

Mes parents exploitaient un petit domaine agricole; des terres labourables et des champs d'oliviers hérités de mes grands-parents. Nous cultivions du blé, de l'avoine, de l'orge, des pastèques, des melons, du maïs, qui, semé entre les pieds de melons sert d'abord de nourriture aux "cigarras" (cigales) et aux "cigarrones" (sauterelles).

Ces insectes en sont gourmands; pendant qu'ils mangent le maïs, ils ne font pas de dégât aux melons. Nous récoltions aussi des olives, et pour notre consommation, des ails, des oignons, des lentilles, des fèves, des pois chiches potagers, fourragers pour nos animaux.

Nous avons un mulet, un cochon, des poules. Notre matériel était rudimentaire: une charrue, une herse, des pioches, quelques outils à main, et pour le battage des céréales, un "trillo". C'était un plateau en bois muni d'un siège monté sur des axes garnis de disques dentés en acier.

Après avoir étendu sur l'aire, une couche de gerbes que l'on fait d'abord piétiner par des mulets pour l'aplatir, on attelle les bêtes au trillo, et assis sur cette machine, on tourne des heures pour hacher la paille et égrener le blé en chantant à tue-tête pour que les mulets ne s'endorment pas. Et cela sous un soleil de plomb. Puis la paille est enlevée à la fourche, le grain est ramassé en tas. Quand le vent est favorable, les hommes expérimentés le lancent en l'air, à une certaine hauteur, d'une certaine façon. Il retombe nettoyé et les débris de paille, la balle, la poussière, retombent plus loin.

La plus grande partie de notre nourriture provenait du domaine, mais nos repas n'étaient pas variés. Tous les jours vers trois heures de l'après-midi, nous déjeunions d'une soupe au lard accompagnée de pois chiches. Dans le « patio » (la cour), une treille, un figuier, un dattier, fournissaient quelques gourmandises pour le goûter des enfants.

Nous avions du lard au saloir, de l'huile d'olive et des olives dans de grands pots de grès, du boudin conservé dans l'huile. Des saucisses, saucissons, jambons et « chorizos » (saucisses au piment et à la viande de porc marinée) pendaient aux poutres du grenier, où nous conservions également des raisins, figues, dattes séchées et melons d'hiver qui nous permettaient de faire la soudure jusqu'à la prochaine récolte.

Les tomates, poivrons, aubergines et autres légumes verts ne poussent pas sans arrosage car le terrain est trop sec. Il nous fallait les acheter à des maraîchers équipés d'une noria. Cette grande roue en bois est garnie de godets montés sur une chaîne, qui remontent l'eau du puits. A chaque tour l'eau se déverse dans un grand bassin; tous les matins on la fait couler dans des rigoles pour irriguer tout le potager.

C'est un âne ou un mulet, qui les yeux bandés, tourne tout seul, comme dans un manège, toute la journée pour actionner la noria. Ces animaux peu exigeants sont nourris de paille mélangée d'un peu d'avoine, d'orge, de pois chiches ou de vesces concassés. Ils sont attelés aux machines agricoles; mais servent surtout de bête de somme (nous n'avions ni charrettes, ni chariots, ni bicyclettes ... )

Une fois le bât installé, c'est à dos d'âne ou de mulet que nous allions aux champs, à la foire ... Sur le bât, nous fixions la "aguaera" garnie de cruches à eau ou le "seron": c'est deux grands paniers en feuilles de palmier tressées, souples et solides, reliés ensemble. Ils pendent de chaque côté de la bête. On les remplissait de marchandises, de récoltes, de moissons. Les boulangers y mettaient le pain qu'ils livraient de porte en porte, assis sur leur mulet, bien que deux boulangeries fussent toujours ouvertes au village.

Le lait était amené de porte en porte par le chevrier qui se contentait au lever du jour, de parcourir les rues du village avec son troupeau en criant : « el cabrero, el cabrero " (le chevrier). Les ménagères sortaient, lui remettaient un pot en grès qu'il remplissait en trayant une chèvre, et au jugé il se faisait payer la quantité fournie.

Nous ne connaissions que le lait de chèvre. Le Climat andalou est bien trop chaud pour des prairies à vaches et nous n'avions ni crème ni beurre . La cuisine, la pâtisserie nous les faisons un peu au saindoux, mais surtout à l'huile d'olive. L'Andalousie en produit de grandes quantités. Chez nous elle remplace le beurre pour les tartines des enfants.

Même le dépôt restant au fond des pots à huile était précieusement mis de côté pour faire du savon avec des cristaux de soude, ou pour servir de combustible dans nos lampes (à huile). En ce temps là rien ne se perdait...

C'était pendu au mur, un "candil", allongé en forme de burette, qui éclairait notre cuisine. Dans la pièce où nous passions nos veillées l'hiver, un "quinquel", espèce de quinquet à trois mèches était posé au milieu de la table. Et dans la chambre à coucher, nous allumions une petite veilleuse, la "mariposa". Ce n'était pas vraiment une lampe, mais une simple tasse remplie moitié d'eau, moitié d'huile, sur laquelle flottait un rond de papier glacé, percé d'un trou pour la mèche. Les bougies, il aurait fallu les acheter ...

Nous aurons un jour l'électricité, une ampoule par foyer qui s'allumait le soir et s'éteignait au milieu de la nuit en même temps que l'éclairage des rues. Cette ampoule unique se trouvait dans la chambre que je partageais avec ma sœur. L'hiver, c'est là que nous passions nos veillées.

Quant à l'eau courante, elle ne sera installée que plus tard; je ne l'ai pas connue. Lorsque j'habitais au village, nous utilisions l'eau des puits, qui sont rares. Celle du nôtre, non potable, ne servait que pour les animaux et pour rincer le linge, Nous faisons la lessive à l'eau de pluie; on y ajoutait des cendres comme détergents.

..... (illisible) , pour faire la cuisine nous allons chercher l'eau à plus d'un kilomètre, plusieurs fois par jour emportant avec nous une cruche et une corde pour la descendre au fond du puits et la remonter pleine, en prenant des précautions pour ne pas la casser, ce qui parfois arrivait.

Quand maman était trop occupée, je faisais la corvée d'eau, toujours accompagnée de jeunes filles plus âgées que moi, je n'aurais pas eu la force de remonter la cruche. J'étais contente d'être avec des grandes, de ne plus être considérée comme une petite fille ! La cruche se portait sur la hanche, posée sur un petit coussin.

Dans l'"aguaera", posé sur le dos d'un âne, on en transportait quatre ou six cruches. L'« aguaero », le marchand d'eau, la vendait à un prix modique aux personnes ne pouvant pas se déplacer.

Les pâtisseries n'apparaissaient pas souvent sur notre table. C'était seulement les jours de fête, pour la "féria, (fête patronale), à Noël, Pâques et pendant la Semaine Sainte que, réunis à plusieurs familles, on en fabriquait de grandes quantités, toujours des gâteau secs, parfumés à la cannelle.

Il fait trop chaud en Andalousie pour faire, des gâteaux à la crème. De toute façon, ceux que faisaient maman étaient excellents. Bien des gens lui demandaient de venir en préparer chez eux.

Nous les portions cuire chez le boulanger, car nous n'avions ni cuisinière, ni four. Nous faisons cuire nos repas sur un feu de bois, de branches et de racines d'olivier, dans la cheminée de la cuisine qui nous servait également de salle à manger.

En hiver, saison douce en Andalousie, nous nous chauffions avec un brasero sorte de grand plat en cuivre, à anses surmonté d'un cône grillagé pour éviter de se brûler les pieds : il est posé sous une table ronde faite exprès pour cet usage, entourée de tissu pour conserver la chaleur. A la tombée de la nuit, les femmes allumaient le braséro avec des braises du foyer et des brindilles, utilisaient un éventail pour activer la combustion. Et on était au chaud pour la veillée que beaucoup préféraient passer dans leur vestibule.

Quand les hommes, rentrés des champs avaient fait leur toilette, on se rassemblait avec des parents,

des amis, des voisins, autour de la table. Les hommes jouaient aux cartes, les femmes tricotaient, les jeunes filles brodaient. Vers onze heures du soir, chacun rentrait chez soi pour souper, très légèrement, d'un potage, d'oeufs ou d'une omelette; de melon comme dessert. Enfants et vieillards se contentaient d'un bol de lait et vers minuit, tout le monde allait au lit.

L'été c'était différent. Les hommes se retrouvaient au café pour boire de la bière, pendant que sur la place, les jeunes gens se promenaient et que les enfants jouaient. Les femmes, elles, restaient à la maison; elles ne sortaient guère à cette époque ... Et toujours aussi tard, on prenait un repas rafraîchissant composé de tomates, de poivrons ou bien un "gaspacho", sorte de soupe froide.

Été comme hiver, l'eau était notre seule boisson; exceptionnellement, pour les grandes occasions, les jours de fête, nous buvions du vin aux repas et, après le café, les grandes personnes prenaient un verre d'"aguardiente", eau de vie très forte, anisée.

En Andalousie, certaines fêtes sont particulièrement célébrées : Pâques, la feria, la Semaine Sainte surtout, époque où les maisons, au dehors comme à l'intérieur, sont "encaladas" blanchies à la chaux. Nos villages étaient tout blancs; ils le sont encore aujourd'hui ..

Les familles habitant les rues suivies par les cortèges de la Semaine Sainte invitaient ce jour là leurs parents, leurs amis. Tout devait être impeccable. Les femmes faisaient des pâtisseries, confectionnaient des doubles rideaux, cousaient, et brodaient des nappes et des serviettes.

Je me souviens que j'allais chez un frère de maman, dont la maison se trouvait sur le passage du cortège, pour aider aux travaux de couture. Pour moi ce n'était pas une corvée mais un plaisir ; j'adorais broder. Ma cousine germaine de deux ans mon aînée était bien trop occupée par ses toilettes pour s'intéresser à cela... Maman de son côté, aidait à faire les gâteaux, et nous étions bien sûr tous invités à aller regarder les processions. Elles ne passaient pas dans notre rue...

Cañete n'était qu'un petit village. Pourtant, ses processions étaient particulièrement renommées ; elles se succédaient tous les jours du mercredi, au

vendredi saint, et ne ressemblaient pas du tout à celles qu'on voyait en France. Maintenant, malheureusement tout cela a presque disparu.

En tête du cortège, des musiciens jouent des airs sacrés. Ils sont suivis par les confréries avec leurs bannières, puis par les hommes portant sur leurs épaules les statues des Saints. Viennent ensuite le clergé et les enfants de chœur. Et, de chaque côté de la procession, les femmes à droite, les hommes à gauche, marchent les uns derrière les autres et portent des cierges allumés. la foule suit.

les porteurs de saints - Ils se relaient car le parcours est long- sont souvent des gens qui veulent faire pénitence, \_ à la suite d'un voeu qui a été exaucé, en faveur d'une épouse, d'une mère, d'un enfant malade. D'autres, expriment leurs. remerciements autrement. Ils marchent nus pieds ou chantent une "saeta". C'est un bref couplet religieux. Mais on ne voit pas - qui le chante. Cette voix mystérieuse, souvent très belle est perdue dans la foule.

Le plus spectaculaire des cortèges, c'est l'enterrement du Christ; le vendredi saint, vers dix heures du soir. Les trompettes sont bouchées pour que les sons soient assourdis. Les tambours sont recouverts d'un tissu noir. Les saints sont remplacés par un cercueil de verre où repose le Christ. Il est suivi de la croix, nue, que portent à tour de rôle des pénitents, puis par la statue de la Vierge Marie.

Les hommes qui suivent la procession ou portent des cierges, sont revêtus d'une cagoule noire. Les femmes aussi sont en noir. Sur la "peineta", grand peigne très travaillé, très beau, fixé derrière la tête, elles ont posé leur mantille. C'est le costume traditionnel des Andalouses.

Tout cela était ben trop coûteux pour que nous puissions y participer. Nous n'avions même pas assez d'argent pour acheter des cierges, et, comme beaucoup nous nous contentions de regarder...

Mais d'autres cérémonies religieuses, ou certains évènements familiaux sont célébrés plus simplement, n'étant pas comme en France des occasions de boire, de manger... Baptêmes et premières communions se passent en semaine.

Trois jours après la naissance, la sage-femme, accompagnée de la marraine, présente l'enfant sur les

fonts baptismaux. La présence du parrain, souvent retenu par son travail, n'est pas indispensable.

Après la cérémonie, on leur offre quelques gâteaux, une liqueur; c'est tout.

A la communion, nous sommes conduits à l'église par la maîtresse d'école qui nous a appris le catéchisme.

Les filles de gens riches sont tout de blanc vêtues; les autres sont habillées comme elles le peuvent.

Je me souviens très bien avoir pleuré ce jour là, car j'étais différente de mes cousines, en blanc, alors que j'avais une robe bleue qui resservirait plus tard, et un voile blanc. Monsieur le curé, ainsi que la maîtresse, m'ont consolée en me disant que "la purissima Virgen Maria" était justement habillée comme moi.

Les mariages sont plus fêtés. Le matin, les futurs époux vont à la messe, puis à la mairie, avec leurs témoins qui chez nous, sont appelés parrain et marraine; il s'agit toujours du frère et de la soeur du marié, ou, à défaut de ses plus proches cousins. Après ces préliminaires, ils vont tous déjeuner chez les parents de la mariée, qui leur servent habituellement une volaille grillée.

Le soir c'est la grande cérémonie. Les jeunes mariés retournent à l'église, en cortège, suivis de tous leurs invités. Revenus chez la mariée, ils s'assoient au bout d'une table où sont disposés des liqueurs et des petits gâteaux. Les invités vont les féliciter, et leur faire cadeau d'une somme d'argent. Puis tout le monde mange les gâteaux, boit les liqueurs, va au bal; le matin, la mariée porte un tailleur; l'après-midi elle est en robe longue, blanche, avec un voile blanc.

Nous étions catholiques, comme toutes les familles du village. Maman avait eu la possibilité d'aller à l'église dans sa jeunesse et elle continua à pratiquer après son mariage, quand ses occupations le lui permettaient. Elle était croyante. Mais plus tard dans les terribles preuves qu'elle subira, je l'entendrai parfois dire « Qu'ai-je fait pour que le Bon Dieu m'abandonne ? , c'est à croire qu'il m'a oubliée ». Le doute la saisissait dans ces moments de désespoir !

Mon père, lui travaillait dans une ferme isolée



et les "seigneurs, les propriétaires des fermes, pourtant très dévots, ne donnaient guère le temps à leur personnel d'assister aux offices. Ouvriers agricoles et gens de maison ne pouvaient se rendre à l'église qu'en dehors des heures de travail. Ils entraient, se signaient, et après une rapide prière, repartaient sans pouvoir suivre entièrement la messe. Les prêtres ne leur en faisaient pas reproche, pensant, comme les maîtres, que le travail ne doit pas être gêné par les pratiques religieuses.

Une amie me dit un jour sa surprise d'avoir vu, à l'occasion de vacances en Espagne, tant de gens, le jour du quinze août, ne rester que quelques minutes à l'église. C'était encore l'époque du franquisme et rien n'avait changé.

Les intérieurs d'églises, même dans un petit village comme Cañete, étaient des trésors de beauté, de richesse. Mais après le départ du roi, tout a été pillé. Les statues des saints, massacrées, mises en tas, ont été utilisées par certains comme bois de chauffage. "Je ne toucherais à ce bois là pour rien au monde", disait maman, révoltée par de tels agissements.

Les édifices religieux deviendront des salles de réunion. Je les verrai plus tard, en Catalogne, pendant la guerre civile, servir de dépôts d'armes et de munitions.

## II- MES GRANDS PARENTS

*... Je me souviens très bien de mon grand-père,  
il avait très mauvais caractère.*

Mon grand-père paternel était chef de culture dans une ferme éloignée du village. Ces fermes appartenaient à des "seigneurs" qui embauchaient tous le personnel nécessaire, du gardien de chèvres au laboureur. Le chef de culture dirigeait le travail, commandait les "jefes" (contremaîtres) et les "chefes de cuadrilla" chargés de surveiller les ouvriers agricoles ; ceux-ci, souvent simples manoeuvres sans qualification, nombreux en Andalousie, étaient mal payés, parfois même pas payés du tout, sinon en nature, et leur famille avait l'autorisation de glaner après les moissons, pour se constituer une petite provision de blé.

Mon grand-père s'appelait Manuel Herraiz ; ma grand-mère Maria Isabel Notario. En Espagne les enfants, comme en France portent le nom de leur père mis on le fait toujours suivre par celui de la mère, que je n'ajoute pas pour mes grand-parents car je ne l'ai jamais su.

Ils eurent six enfants : quatre garçons, Manuel, José dit Pepe (mon père), Fernando, Juan, et deux filles Maria dei Campo et Luisa, tous nés et travaillant à la ferme. Il ne la quittait guère, n'allant au village qu'une ou deux fois par an.

Petit à petit, les terres de cette ferme se sont vendues par parcelles et mon grand-père a pu acquérir des champs. Ensuite il a acheté une grande maison au village, où toute la famille est venue s'installer en son temps. Beaucoup plus tard, il en fit construire une plus petite pour sa retraite, qu'il n'habita jamais, préférant rester dans la grande.

Pour connaître d'autres régions, mon père aurait aimé faire son service militaire, mais à cette époque là ceux qui tiraient un bon numéro en passant devant le conseil de révision étaient exemptés. Il tomba justement sur ce bon numéro, qui je crois se terminait par vingt.

Ses frères, moins favorisés par le sort, partirent tous au service. Le dernier, surtout, Juan, n'eut pas de chance. Appelé à Melila, au Maroc espagnol, il en revint avec les fièvres. Il mourut jeune. Comme sa soeur, Maria del Campo. A dix-huit ans, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle mais très riche. Elle mourut quelques années plus tard, en mettant au monde son quatrième enfant.

Après que la famille fut venue habiter au village, tous les enfants se sont mariés, les filles d'abord, les garçons ensuite. La plupart restèrent au pays, mais l'aîné Manuel (c'était mon parrain), préféra partir travailler à Cordoue. Il s'y maria et eut trois fils : Manuel, Antonio et Pedro. Puis il perdit sa femme. Elle était encore jeune, et les trois garçons grandirent sans mère. Le second, Antonio, finit très mal. Il mourut enfant dans une maison de correction.

C'est terrible le nombre de gens qui en ce temps là mouraient en pleine jeunesse et, malheureusement on verra qu'il y en aura bien d'autres dans ma famille.

J'ai à peine connu ma grand-mère paternelle et je n'ai d'elle qu'un vague souvenir, alors que je me souviens très bien de mon grand-père. Il avait très mauvais caractère ; je ne l'ai jamais vu rire. Je me la rappelle peu avant sa mort. C'est le seul moment où il fut aimable avec toute la famille. Il demanda à voir tous ses enfants et ses brus, les uns après les autres pour leur faire ses dernières recommandations. Il mourut d'une hernie étranglée. J'étais trop petite pour être autorisée à entrer dans la chambre mortuaire et je ne l'ai donc pas vu mort.

Mes grands-parents maternels, je ne les ai pas connus, mais à voir la belle maison qu'ils habitaient, on devine que c'étaient des petits bourgeois aisés. Mon grand-père Juan Lorenzo Gallardo Ray, travaillait dans un bureau des chemins de fer. Avec un tel emploi, on était au moins sûr de ne pas mourir de faim, et même de faire des économies. Quand l'occasion s'est présentée, ils ont pu acheter, pour les louer des terrains et des champs d'oliviers.

Ma grand-mère, Antona Rufina Gallardo Mediano, femme de caractère, d'une propreté exemplaire, n'admettait aucun désordre. Au dire d'une de mes

tantes, je lui ressemblerais ... Avant de partir travailler ses filles devaient laisser leur chambre dans un état impeccable.

Ils eurent quatre enfants, deux garçons: Juan Lorenzo et Antonio, et deux filles : Juana Josefa et Antonia (ma mère).

L'aîné sera chef de culture, aura huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Alors que les garçons travailleront avec lui, les filles, elles, seront des ... demoiselles, allant pourtant rarement à l'école.

Antonio, enfant gâté, apprit d'abord le métier de coiffeur, mais bientôt cela ne lui plaira plus. Il voudra être chauffeur de maître. Il conduira la voiture d'un "seigneur" du village. Et puis, finalement, il sera employé municipal, chargé de la police du village. Il aura huit enfants dont une seule fille.

Pendant la guerre civile, il eut des histoires avec des habitants du village, des gens qui cherchaient à tout prix du ravitaillement pour leur famille, qui faisaient du marché noir. Pour faire le malin il les dénonça, mais un beau jour il fut retrouvé dans la rue, tué d'un coup de couteau.

Quand, après vingt-deux ans d'absence, je suis retournée en Espagne, j'ai revu ses enfants. Ils ne m'ont pas parlé de la fin tragique de leur père. Je l'ai appris par les gens du village. Le meurtrier, retrouvé, fut condamné à deux ans de prison, pour la forme semble-t-il, car il rentra chez lui sans être inquiété.

Les deux filles, ma tante Juana et maman, étaient couturières. Avec leur machine portable, elles allaient chez les particuliers faire des travaux de couture à domicile ; cela était courant à cette époque en Espagne.

Comme la sœur de mon père, ma tante Juana se maria très jeune, avec un homme riche. Elle était très belle ; mais elle mourut à vingt-quatre ans en donnant naissance à son deuxième fils, mort lui aussi.

Le premier avait à peine un an, et maman qui n'était pas encore mariée s'occupait de ce petit Vicente pendant plusieurs années.

J'ai bien connu le mari de ma tante Juana, qui vivait de ses rentes, ne travaillait jamais.

Quelques années plus tard, il eut l'idée de se remarier. Mais voilà! il avait choisi maman pour seconde épouse. Elle refusa, ne voulant pas prendre la place de sa soeur. Il fut vexé de ce refus et à partir de ce jour il reprit son fils. Maman et grand-mère eurent beaucoup de chagrin en voyant partir le petit ; mais qu'y pouvaient-elles.

Le père ne s'étant finalement jamais remarié éleva son fils tout seul, l'emmenant partout avec lui, quelquefois dans des casinos, des boîtes de nuit. Il va de soi que ces lieux ne convenaient guère à un enfant! Et Vicente y pris goût en grandissant, continua de fréquenter ces endroits, gaspilla beaucoup d'argent. A vingt ans à peine, il avait déjà deux filles, Juana et Antonia, d'une femme qu'il épousa quand même plus tard. Grâce à sa grosse fortune, il put marier ses filles, les installer; mais il dilapida tout son bien pour finir commis de culture.

J'ai eu l'occasion de revoir ce fameux cousin, qui dans ma jeunesse me faisait peur en me proposant de m'emmener boire une limonade au café : à cette époque une jeune fille sérieuse ne fréquentait pas les cafés. Ses premières paroles furent : "j'ai tout mangé mais rassure toi, je ne suis pas malheureux".

Voilà ce que je sais, ce que m'ont raconté mes parents sur la vie de mes grands-parents, de mes oncles, de mes cousins.

On aura remarqué que dans mon récit, reviennent souvent les mêmes prénoms. C'est qu'on ne les choisissait pas au hasard. On donne au premier garçon, à la première fille le prénom de son grand- père, de sa grand-mère paternels. Pour moi Maria-Isabel, pour mon frère aîné Manuel. Ensuite, on prend les prénoms des grands-parents maternels ; puis ceux des parents ou bien des parrain et marraine.

### III LES ANNÉES DE MISÈRE

*... je n'ai jamais connu l'insouciance des enfants .*

Nous n'étions ni riches, ni pauvres, jusqu'au jour où la maladie frappa mon père. J'avais onze ans. A ce moment là, pour nous, ce fut la misère qui commença.

La maladie de mon père était grave. Ne sachant pas ce, qu'il avait ; le médecin du village l'envoya à Cordoue, consulter un spécialiste, qui décida de le mettre en observation dans une clinique. Maman qui l'accompagnait eut très peur. Elle rentra seule ; nous étions petits et nous nous sommes tous mis à pleurer en la voyant revenir sans papa. Elle allaitait mon petit frère ; mais elle ne put continuer, n'ayant plus de lait du jour au lendemain. Il faudra donner le biberon à José, qui n'avait pas l'habitude de la tétine et sera long à s'accoutumer.

Papa ne passera que quelques jours en clinique.

Selon le docteur il avait le coeur "desaplomado", suite à un accident. Mais après son retour, maman devra le soigner et c'est à moi que reviendra la tâche de m'occuper de mon petit frère. De toute façon, je gardais déjà, auparavant, mes frères, quand ma mère faisait son travail. ses courses, le repassage, le ménage, la lessive ...

Malheureusement pour moi, l'école n'était pas obligatoire. J'aurais bien aimé y aller tous les jours, mais cela n'était possible que si maman n'avait pas besoin de mes services ce qui hélas n'arrivait pas souvent.

Lorsqu'un jour je me suis présentée à l'école, la maîtresse m'a demandé mon âge pour me mettre avec les filles de cet âge là. Je les écoutais, je les regardais travailler ; c'était tout. Pourtant j'étais contente d'être là. Je n'apprenais guère que le catéchisme ; l'enseignement religieux faisait partie du programme scolaire ; la journée commençait et finissait par une prière.

J'aimais l'école. J'ai souvent pleuré parce que je

ne pouvais pas y aller. Je jouais à l'école quand j'étais seule, et que je gardais mes frères. Je leur disais: "soyez sages, je vais à l'école". J'allais dans un coin, je revenais au bout d'un moment et je leur racontais que j'avais lu, que j'avais écrit.

Aux heures de classe, je regardais souvent passer les enfants de ma rue, portant un cartable que moi aussi j'aurais -tant aimé avoir.

J'aurais préféré mille fois être en classe, au lieu d'avoir la responsabilité -mais à cet âge là, est-on responsable? -de surveiller trois enfants qui faisaient constamment des sottises! D'avoir tant pensé que ma place était là, toujours j'aimerai l'école ...

Il est vrai que je n'étais pas la - seule à manquer l'école. Beaucoup d'enfants en faisaient autant, à vrai dire pour d'autres raisons: les uns n'appréciaient pas d'être enfermés pendant des heures; d'autres trouvaient plus intéressant de s'amuser ou de se promener. Et cela en accord avec leurs parents, qui, la plupart n'étaient jamais allés en classe et trouvaient normal que comme eux, leurs enfants n'y aillent pas. Maman pensait la même chose. Elle n'était pourtant pas occupée à la maison pendant son enfance: ses parents étaient riches et rien ne l'empêchait d'aller en classe.

Elle avait reçu une éducation sévère, ne se serait pas permis de sortir sans être habillée correctement. Je la revois encore, lorsqu'elle accompagnait mon père chez le médecin. Elle portait une robe noire, avec, l'hiver, une écharpe de soie blanche à fleurs brodées, rouges et vertes. Elle avait de longues boucles d'oreilles Elle était chaussée de bottines noires, vernies à hauts talons boutonnées sur le côté. Combien a-t-elle dû souffrir plus tard, de ne plus pouvoir s'habiller aussi élégamment !

Elle n'aurait pas admis que mon père, qui, lui était moins strict sur les principes, ne fut pas également bien habillé. Assez grand, mince, il portait avec élégance un costume noir à petites rayures blanches, une chemise blanche, une cravate noire. Il se coiffait d'un chapeau noir à larges bords comme en portent les picadors dans les corridas. Lorsqu'il était en visite, après s'être assis, il posait son chapeau

ur son genou. Il avait fière allure!

C'est lui qui souffrait le plus de me voir rester à la maison. Dans son enfance, il habitait loin du village. Il commença très jeune à travailler ; il n'avait, pu aller à l'école. Il s'était marié quand sa famille était venue habiter au village. Je suis née deux ans plus tard, et c'est à ce moment là qu'il décida d'apprendre à lire et à écrire dans des cours du soir après son travail. Il m'apprendra plus tard ce qu'il avait appris lui-même. Comme il lisait beaucoup, il nous expliquait pas mal de choses, mais cela n'allait pas très loin. Aussi, n'ai-je pas plus de connaissances en espagnol qu'en français.

Je reviens à la maladie de mon père. Elle était longue, couteuse, mais à vrai dire nous finissions par nous y habituer. Il souffrait beaucoup de voir ses enfants être obligés de travailler, alors qu'il restait inactif. Plusieurs fois il a essayé de reprendre le travail des champs, mais à chaque tentative, il retombait plus malade, devait s'aliter, ce qui occasionnait de nouvelles dépenses.

Maman ne voulait pas le laisser seul. Je devais donc rester près de lui des journées entières. Ce n'était pas drôle car j'avais toujours peur qu'il lui arrivât quelque chose juste à ce moment là. Il faisait très chaud, je l'éventais. Cette chambre où je suis si souvent restée, je la revois encore avec ses murs tout blancs, son carrelage rouge, meublée de deux beaux lits à barreaux de cuivre. d'un "cuma" (berceau). d'une commode. Une grande fenêtre donne sur le jardin et au mur. à la tête du lit de mes parents il y a un bénitier avec un Christ en bronze et un grand tableau représentant Santa Maria des Campo, patronne du village.

Cependant grâce à nos soins, papa semblait se remettre. Ce n'était malheureusement qu'une apparence. Un jour il voulu agrandir une fenêtre qu'il trouvait trop petite : cela lui valut huit jours d'hôpital et nous coûta cher. Finalement nous avons réussi à le décider ; il ne fallait plus du tout qu'il travaille. ..

A défaut d'un travail manuel, un emploi à la mairie lui aurait convenu, mais en ce temps là le roi régnait en Espagne et les opinions républicaines de



mon père étaient connues. Les esprits commençaient à s'échauffer ; les républicains étaient mal vus.

Dès la maladie de mon père, nous avons dû vendre bétail et matériel agricole et faire labourer nos champs par mes oncles. Ensuite, quand mes parents ont eu besoin d'argent, ils ont été obligés de vendre une partie de leur exploitation; une terre, un champ d'oliviers. Maman en souffrait beaucoup; pour elle la propriété était quelque chose de sacré. C'était alors entre eux d'interminables discussions. Quelques années plus tard nous ne possédions plus qu'un champ à côté de notre maison, qui nous servait de jardin potager et encore il était hypothéqué !

Seule notre maison nous, restait. Mon père avait en effet hérité d'une moitié de la grande maison de ses parents. Les maisons andalouses -celles des cultivateurs- ont généralement deux sorties, l'une pour les gens, l'autre pour les animaux. Mais la nôtre n'avait qu'une porte au bout d'un large couloir pavé de briques sur le côté, tandis qu'au milieu, des galets enrobés dans du ciment forment une bande d'un mètre pour le passage des animaux; ils auraient cassé les briques avec leurs fers. Tout au fond, donnant sur le "corral" (la cour des animaux), se trouvait l'écurie. Les chambres étaient de chaque côté du couloir.

L'autre moitié de la maison était occupée par mon oncle Fernando, le frère de mon père. Mais ce voisinage était gênant, car les deux belles-soeurs ne s'entendaient guère et quand elles se rencontraient en passant par la porte commune, elles échangeaient souvent des mots désagréables au sujet de leurs enfants ou de leurs maris, qui eux, au contraire s'entendaient parfaitement bien.

Mes parents ont tout essayé pour se tirer de leur mauvaise situation. Un jour ils décidèrent, avec l'argent provenant de la vente d'un champ assez important, d'acheter un fond de commerce d'épicerie. Mais cela ne marchera pas, car ils auront surtout pour clients des gens pauvres qui ne les payeront jamais...

Et notre famille ne nous aidait guère, se fournissant très peu chez nous, ne compatissant pas à nos malheurs. Au bout d'un an à peine, le fond était mangé. Il fallut fermer le magasin et nous nous

retrouvions encore plus pauvres qu'avant... Je me souviens de certains jours où ne ne pouvions même pas acheter du pain. Il m'est arrivé d'aller chez quelques parents, demander un peu d'argent, qu'il me donnaient en rechignant : mais le plus souvent nous mangions sans pain.

C'est à ce moment là qu'un de mes oncles par alliance, le mari de ma tante Luisa, vint à la maison, disant que maintenant, puisque nous les enfants étions déjà grands, nous pouvions travailler. J'avais treize ans et mon frère Manuel à peine dix, car c'est de nous deux qu'il s'agissait. A partir de ce jour, nous sommes allés travailler chez cet oncle, âpre au gain, sans pitié. Il nous considérait comme ses esclaves nous faisait travailler comme des adultes, mais nous payait comme des enfants.

Nous partions tôt le matin, pour rentrer tard le soir. Il nous grondait sans arrêt, nous reprochant de ne même pas gagner la nourriture qu'il nous donnait. Nous pleurions beaucoup, mais ne disions rien à nos parents, sachant trop comme le peu d'argent que nous rapportions était précieux.

Je travaillais moins souvent que mon frère. Il partait tous les matins, tandis que moi j'y allais seulement lorsqu'il y avait du travail pour une femme.

Un travail de femme, vraiment ! En février, je devais suivre le laboureur pour laisser tomber dans le sillon les graines de fèves, de pois chiches. Le panier était bien lourd, plein qu'il était de semences! Les semailles terminées Je piochais, le blé d'abord -cela se fait en Espagne- puis en avril, les fèves et les pois-chiches que l'on récolte en juin. Enfin après les moissons je glanais. Pour une fille de mon âge tous ces travaux étaient bien durs.

Le travail de Manuel le renda presque célèbre. Tous les cultivateurs du voisinage venaient voir cet enfant si jeune, conduisant une si lourde charrue. Mais au bout du champ c'est mon oncle qui la faisait tourner ; Manuel n'en aurait pas eu la force. On appelait mon frère « el gañan » (le jeune laboureur) et tout le monde l'appelait ainsi. Ce surnom lui est d'ailleurs resté.

Mais il était fatigué par le travail bien sûr, mais

aussi par les mauvais traitements. Chaque matin, lorsque maman le réveillait pour qu'il parte à son travail, il pleurait, disant qu'il ne voulait plus y aller. Mais elle l'y obligeait, car c'était une affaire de famille.

Un jour qu'il était parti comme d'habitude, au lieu d'aller chez mon oncle, il erra à travers champs, et à midi nous avons vu arriver ma tante, qui venait demander les raisons de son absence. Ce sera alors l'affolement général. Tout le monde partit à sa recherche, un peu partout, dans les champs, dans les oliviers. C'est mon petit frère qui le retrouvera, assis au bord d'un chemin. Après cette fugue, il ne retournera plus chez l'oncle. Moi non plus !

Lorsque la nouvelle sera connue dans le village, plusieurs patrons viendront le demander. Embauché dans une ferme où travaillaient également des garçons de son âge, il y sera très heureux. Pour nous c'était une bouche de moins à nourrir. Mais il n'était pas payé ; il travaillait dimanche et fêtes et ne venait à la maison que pour l'entretien de son linge. Pour le travail de Manuel le fermier ne nous remettait qu'une certaine quantité de blé.

Mais il n'y avait pas que le travail. Et c'est peut-être avant tout, cela que je ne peux pas oublier: je n'ai jamais eu de jouets pendant mon enfance. Mes frères non plus d'ailleurs.

Quand je jouais à la dinette, c'était avec des couvercles de boîtes de cirage. Je fabriquais également avec ça de petites balances. On ne m'a jamais offert de poupées. Je les fabriquais moi-même, des grandes, des petites avec des chiffons. Ah ! Comme j'aurais aimé en avoir de belles comme en avaient mes petites voisines !

Chez nous, les Rois Mages, le six janvier apportent des jouets et des cadeaux aux enfants. Quelques temps avant cette date, les mamans et leurs fillettes achètent ou fabriquent des petits paniers en carton, recouverts de papiers multicolores. On pose ces paniers sur le rebord des fenêtres pour qu'elles Rois Mages les remplissent de friandises ; ils mettent les jouets à côté. En récupérant de droite, de gauche, partout où je pouvais des papiers de couleur

différentes, j'arrivais à fabriquer un petit panier. Mais je n'ai jamais rien trouvé dedans ... Et si les grandes personnes voulaient savoir ce que les Rois Mages m'avaient apporté, je répondais "rien". Eh bien! disaient-elles- c'est que tu n'a pas été sage. Je me demandais bien ce qu'il fallait faire pour être sage!

Et si par hasard un parent nous offrait un cadeau, c'était toujours quelque chose d'utile que nous n'apprécions guère. Je compris très tôt les raisons de toutes ces privations et alors dans les fêtes, quand je voyais mes petites camarades qui avaient de l'argent, s'acheter des gâteaux, du nougat et autres friandises, je disais "Moi, je n'aime pas ça".

Nous ne connaissions pas non plus le prêt-à- porter. Maman achetait des coupons pour nos robes, mais elle n'aimait pas faire les vêtements féminins. Elle avait appris à couper et à coudre les habits pour hommes. Elle préférait confectionner les pantalons de mon père et de mes frères. Les robes de ma soeur et les miennes étaient toutes faites sur le même modèle!

Je n'ai pas encore parlé de ma soeur. Dès l'âge de onze ans elle fut employée de maison. Mais elle avait souvent de mauvais employeurs et souvent elle en changeait. D'un naturel moqueur, Antonia, en voyant maman tailler ses coupons, disait "La façon est toute trouvée : quatre plis devant, quatre derrière, et c'est fini!" .

Aussi demandant conseil à ma mère, je commençai très jeune à faire mes robes moi-même; cela me plaisait beaucoup. Je me souviens de la première que je me suis confectionnée, pour me rendre à la fête du village.

Quand je repense à tout ce que j'ai pu faire en ce temps là, j'en ai encore des frissons !

Un jour par exemple, accident ou acte criminel, un grand champ de blé avait brûlé. On demandait du personnel pour récupérer les grains encore utilisables. Il fallait rechercher dans les cendres encore chaudes les épis de blé qui n'étaient pas trop endommagés. Nous y sommes allées maman et moi.

Mais c'était un travail de forçat . Nous étions noires comme des ramoneurs des pieds à la tête ;

dévorées de soif, nous buvions sans cesse. Et inutile de revenir le lendemain, si la quantité ramassée n'était pas suffisante! La matinée se passera bien, mais l'après-midi je tombai malade et malgré tous mes efforts pour aller le plus vite possible, je serai loin, le soir, d'avoir ramassé assez d'épis.

C'était la même chose pour la cueillette des olives. En arrivant, on nous plaçait au bout d'un rang d'oliviers. Si on avait la chance de tomber sur des arbres à gros fruits, tout allait bien. Sinon, ce n'était guère possible de ramasser le poids exigé ; ce n'était donc pas la peine de se présenter le jour suivant.

J'ai aussi fauché le blé, à la faucille. Il fallait rassembler avec cet outil, une poignée de tiges, et, en les poussant en avant, les trancher d'un coup sec. Mais si les tiges étaient mal pliées, la faucille glissait sur la paille et on s'entaillait le petit doigt. C'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois. Comme tous les faucheurs, j'en porte encore les marques.

Là aussi il était difficile de suivre le rythme. Quand le "jefe de cuadrilla" (chef d'équipe) donnait l'ordre de lier la gerbe, il fallait avoir assez de javelles de préparées. Parfois je n'y arrivait qu'avec l'aide de mes voisines.

Plus tard, mon père obtint enfin un emploi à la Mairie et notre situation s'améliora un peu. Mais pour moi, il n'était pas question d'aller à l'école; encore moins d'avoir des jouets. J'étais une grande fille. J'ai toujours été grande sans jamais avoir été petite et je n'ai jamais connu l'insouciance des enfants. On m'a si souvent répété: "tu es grande, tu dois comprendre", que finalement, depuis mon enfance je me suis toujours cru déjà grande.

Ensuite ce fut la période de la couture. J'ai toujours aimé coudre. Il y avait des ateliers au village. Mais en ce temps là les machines n'ourlaient pas, ne surfilaient pas. N'étant plus occupée aux champs, je fis, pour me perfectionner, bénévolement ces travaux, dans une maison qui occupaient beaucoup d'ouvrières. Cela me plaisait et si j'avais besoin d'une robe, je portais dans cet atelier le coupon que maman m'avait acheté. La patronne coupait ma robe et je la cousais selon ses instructions. Ma vie avait donc changé en mieux.

#### IV - LA GUERRE CIVILE

*La guerre civile commencera le 19 août 1936.*

Maintenant, je suis obligée de parler de politique et de guerre civile. Je n'aime pas la politique; je n'y comprends rien. Quand à la guerre, c'est bien trop triste, mais hélas on ne peut pas l'ignorer.

Je me souviens- des dernières élections, celles qui détrônèrent le roi. Pour la première fois, les femmes votaient elles aussi. Maman ne voulait pas aller voter, mais papa finalement la décida. Et - c'était en 1931- la République fut proclamée en Espagne. Cependant cela n'allait pas durer . Déjà, quelques années plus tard, on entendait parler de guerre civile.

Un atelier pour la confection d'uniformes militaires avait été installé au village. J'y ai travaillé. C'était le travail à la chaîne. Je cousais les manches des vestes, tandis que d'autres cousaient les corps et d'autres encore les pantalons. Mais n'étant pas payées, nous n'étions guère encouragées à aller vite. Nous ne touchions, le travail fini, qu'un bon de tissu pour une robe.

La guerre civile commencera le 19 août 1936. A mon âge j'ignorais ce qui se passait. Je ne l'apprendrai que plus tard. Il s'agissait d'un soulèvement, conduit par des militaires qui voulaient renverser le gouvernement de la république. Commencé au Maroc espagnol. il gagna bientôt une partie de l'Espagne, des villes surtout comme Cadix , Séville, Cordoue, près de chez nous. Un peu plus tard l'armée d'Afrique, sous le sordres de Franco, débarqua en Andalousie, pour aller au secours des rebelles. Bientôt des réfugiés arrivèrent à Cañete. La municipalité s'employa à les loger., souvent chez des ge,s, riches car ceux-ci avaient des chambres inoccupées. Cependant comme la plupart des riches souhaitaient la victoire de Franco, ils n'appréciaient guère l'obligation qui leur était faite d'accueillir chez eux des réfugiés.

Il y avait peu de postes de radio à cette époque.

Le propriétaire du café de la place en possédait un, pour attirer les clients. Aux heures des informations, son établissement était toujours plein. Mais tous les hommes ne vont pas au café, certains n'aimant pas cela d'autres n'en ayant pas les moyens. Il y en eut donc qui se plaignirent auprès du maire de ne pas être informés ; et celui-ci alla trouver le cafetier pour lui proposer l'installation d'un haut-parleur. Et ainsi, pour être au courant des nouvelles, nombreux étaient les gens qui allaient sur la place du village pour écouter la radio. Nous y allions aussi, nous les jeunes, pas trop pour les nouvelles, mais plutôt pour les chansons et la musique qui suivaient les journaux parlés. Nous étions encore insouciants et inconscients des dangers qui nous guettaient, des épreuves que bientôt nous allions subir ...

C'est peu de temps après que l'ordre arriva d'évacuer le village. Il nous fallait, dans les trois jours, faire nos bagages et partir !

Ceux qui possédaient des ânes et des mulets, les chargèrent alors de provisions et de tous les objets indispensables et partirent se cacher dans les champs d'oliviers. Ce sont surtout les cultivateurs qui pouvaient le faire, c'est à dire presque les trois quarts du village. Ils ne restèrent pas longtemps cachés car les soldats qui avaient envahi Cañete ne s'y arrêtaient pas ; il ne faisaient que passer pour aller combattre plus loin. Dès que les paysans ont vu la troupe quitter le village, ils sont tous rentrés chez eux. .

Mais la municipalité avait mis des camions à la disposition de ceux qui n'avaient pas de moyens de transport. Et nous sommes donc partis dans un véhicule prévu pour les employés de la Mairie, à la destination d'un village dont j'ai oublié le nom, où mon père resté aux côtés du Maire et de quelques conseillers municipaux, devait nous retrouver. Ils s'étaient en effet cachés derrière une colline, puis sont venus nous rejoindre quand l'armée est entrée à Cañete.

Nous les attendions dans un local, un entrepôt où étaient entassés des sacs de chaux, de ciment, de charbon. Les gens piétinaient, se déplaçaient sans cesse, soulevant des nuages de poussière. De sorte

que mon père, enfin arrivé, souffrit beaucoup, étant asthmatique, dans cet entrepôt. Nous couchions par terre, enveloppés dans une couverture. Nous sommes restés là un certain temps, car il nous fallait attendre un train qui devait nous emmener vers une destination inconnue. Nous prenions notre mal en patience, sans rien dire ; nous y étions bien obligés, vu que nous n'étions déjà plus maîtres des évènements qui allaient nous emporter.

Enfin le convoi arriva. Ni moi, ni mes frères, n'avions jamais pris le train auparavant. Eh bien, cette première expérience ne fut pas une réussite. C'était un train de marchandises ; des wagons à bestiaux où nous étions serrés les uns contre les autres, sans aucune possibilité de nous asseoir.

Avant d'y monter nous serons obligés d'abandonner sur le quai, la plus grande partie de nos bagages, de laisser là de nombreux objets, de très beaux couverts en argent et tout un tas de belles choses qui faisaient partie du trousseau de maman. La plupart n'avaient jamais servi. A la maison nous couchions dans des draps propres, mais plus ou moins usagés. Maman nous réservait pour plus tard, pour notre mariage, le linge tout neuf de son trousseau. Mais le destin en avait décidé autrement.

Quand j'étais enfant, et que je restait seule à la maison pour garder mes petits frères, je fouillais partout. Aussi je connaissais le contenu des armoires ainsi que du grenier où je montais parfois. Un jour ayant découvert des caisses, je les avais ouvertes et j'en avais sorti de magnifiques verres en Cristal encore emballés dans de la paille. Nous ne les avons jamais utilisés . Dès en partant nous avons abandonné tout cela ; le reste comm e je viens de le dire fut laissé sur le quai ; faut-il que j'ajoute que ce ne fut certainement pas perdu pour tout le monde...

Et nous voilà dans ce train, qui s'arrête souvent en pleine campagne. Nous en profitons pour descendre et nous dégourdir les jambes, mais nous y remontons vite avant qu'il ne redémarre , pour rouler encore quelques heures. Cela durera toute la journée, et le soir, après nous avoir donné un peu de nourriture, on nous fit monter dans d'autres wagons, de voyageurs cette fois.



Bien sûr, ce n'était pas des premières classes, mais enfin nous pouvions nous asseoir. Le convoi, cependant n'avancait que lentement, sur des voies désaffectées. En plus, des haltes nécessaires pour le ravitaillement, il s'arrêtait souvent, toujours en dehors des gares, pour rester des heures immobile : il mettra plus de deux jours pour arriver à Valence.

Nous ne descendîmes pas là. Nous voyions à travers les vitres, des tables copieusement garnies : il s'agissait de la réception organisée à notre intention par le comité des réfugiés. La nourriture nous fut distribuée par de jeunes garçons et filles en costume régional. C'était très joli ; ils étaient très gentils, mais nous n'avions guère le coeur à apprécier des scènes folkloriques ... Nous recevrons chacun un grand panier, plein de bonnes choses et, à partir de ce moment là, le ravitaillement sera assuré régulièrement par l'armée.

Après avoir quitté Valence, ce fut au milieu des champs d'orangers que cette fois le train s'arrêta. Cette nuit là, nous l'avons passé- dans un paysage magnifique. Cependant, nos soucis nous ôtaient l'envie de l'admirer. Et le matin, après le ravitaillement nous sommes repartis jusqu'à un nouvel arrêt dans la nature, au bout d'un quart d'heure. Mais maintenant nous étions en Catalogne. Nous arrivions au terme de notre voyage. A chaque arrêt, quelques dizaines de réfugiés descendaient. C'est à Agramunt, gros village de la province de Lérida, que pour nous l'exode prendra fin ...

Nous étions attendus à la gare, par un groupe d'hommes et de femmes qui nous conduiront dans un couvent désaffecté où nous serons hébergés. Nous avons enfin pu nous laver, car nous étions sales ; mais nous n'avions pas de linge de rechange.

Ce couvent entouré d'un grand terrain (un ancien jardin potager sans doute), d'un très beau parc, d'un jardin d'agrément, pouvait recevoir beaucoup de monde. Il y avait, au rez-de-chaussée, une grande cuisine, une salle à manger, une salle de réunion, des toilettes et des lavabos. Au premier étage, les chambres toutes petites, étaient conçues pour une seule personne. Chaque famille avait la sienne, avec

pour tout mobilier, deux petits lits. Nous étions très à l'étroit, sans doute les plus mal logés. Mais nous nous en contentions, ne pouvant en vouloir à ceux qui nous avaient mis là ; ce n'était pas leur faute si nous étions une famille de sept personnes ! Nous étendions des matelas par terre pour la nuit. Nous nous trouvions bien, n'étant pas des gens à se plaindre sans arrêt ...

Une habitante du village venait chaque jour préparer les repas. Elle apportait tout le nécessaire, et à tour de rôle, des femmes réfugiées l'aidaient. La cloche sonnait midi et soir, pour appeler tout le monde à la salle à manger.

La véritable tragédie, par contre, était le fait que les enfants ne pouvaient pas être admis dans les écoles, car on n'y enseignait que le catalan. Il nous semblait ne plus être en Espagne. Nous ne comprenions rien au langage des habitants ; d'ailleurs à part quelques jeunes gens qui venaient nous rendre visite, ils ne nous fréquentaient pas, tout au moins la plupart d'entre eux.

Mais il fallait faire quelque chose pour les enfants; totalement désœuvrés, ils passaient leur temps à faire des sottises. La municipalité, qui cherchait une personne n'ayant pas fait ses études en Catalogne, pour leur faire la classe, trouva finalement un jeune homme qui avait vécu à Madrid. C'était le fils d'un fabricant de chocolat, l'un des rares dans ce milieu, qui nous parlât. C'est ainsi que je suis retournée à l'école, seule jeune fille au milieu d'un groupe d'enfants.

En Catalogne, il y avait deux clans. D'un côté les bourgeois ; de l'autre les artisans et les ouvriers. Les premiers nous ignoraient, faisaient partie de clubs, avaient leurs cinémas, leurs bars, leurs réunions, où nous n'étions pas admis.

Un jour le jeune homme qui était notre instituteur nous fit visiter la fabrique de chocolat de son père. Nous étions contents, très touchés par ce geste, car les gens du pays, qui déjà ne parlaient pas notre langue, ne nous manifestaient guère d'amitié non plus...

Et il fallait aussi nous chausser, nous habiller. Les quelques vêtements que nous possédions étaient bien

insuffisants pour supporter le climat catalan, beaucoup moins doux que celui de l'Andalousie, auquel nous étions habitués. Nous allions alors en groupe dans les magasins, accompagnés d'un employé de la Mairie. Profitant de l'aubaine, les commerçants ressortaient pour nous des articles démodés ou ayant des défauts. Nous serons habillés avec ça. Heureusement, nous recevrons aussi de la laine et nous pourrons tricoter.

J'ouvre ici une parenthèse pour raconter une anecdote concernant mon frère Jean. Il faisait partie d'un groupe d'enfants qui avaient besoin de chaussures. En entrant dans le magasin, l'employé de mairie que les accompagnait demanda au vendeur : "Auriez-vous quelque chose pour toute cette canaille ? ". En rentrant à la maison, avec sa paire de chaussures démodées, mon frère nous expliqua en pleurant qu'on l'avait traité de "canaille". Or nous l'avons su plus tard, c'est ainsi que l'on appelle les enfants en Catalogne ! Chez nous pour les gosses c'est un gros mot, et pour les adultes une insulte !

Nous étions désormais loin de la guerre. L'habillement et la nourriture n'étaient plus un souci pour nous; mais cette tranquillité n'allait pas durer.

En effet le bruit courait que nous allions être obligés de déménager, notre couvent devant être occupé par l'armée. Le comité pour les réfugiés se réunit avec la municipalité pour chercher une solution. Il fut décidé de nous disperser, et de nous loger dans des maisons particulières ou des appartements que les propriétaires, de riches bourgeois ayant fui à l'étranger pour échapper à la guerre Civile avaient abandonnés.

Nous nous sommes donc retrouvés, en compagnie de plusieurs autres familles, dans une grande maison dont les pièces étaient immenses. La cuisine était assez grande pour être utilisée par tous. Le logement était gratuit. Pour le reste, nous devions nous débrouiller seuls ; nous percevions une certaine indemnité avec laquelle il fallait nous arranger, bien qu'elle fût minime. Mais nous avions l'habitude d'être à court d'argent et maman savait faire des repas économiques. Le dimanche, les jours fériés,

nous achetions une volaille, un roti, mais nous ne mangions pas de viande en semaine, simplement des légumes, accompagnés parfois de lard, de poisson, d'abats.

C'est à ce moment là que notre école fut supprimée, notre instituteur ayant été mobilisé. .

Nous avions la possibilité de travailler. Notre vie s'en trouva changée. En effet, Antonia et Manuel, très dynamiques, allaient dans les vignes ramasser des escargots, qu'ils vendaient ensuite à des restaurateurs. Ma soeur, la dimanche, aidait une coiffeuse à faire des shampoings. Quant à moi, qui ai toujours aimé rester à la maison, je n'étais pas sans rien faire. Je tricotais, brodais et cousais pour des gens du village, souvent des cultivateurs ou des commerçants. Pour tout paiement je demandais du ravitaillement, beurre, lard, farine, sucre, ou un lapin, un poulet, du saucisson ...

Mon père n'avait plus de souci à se faire pour ses champs, pour l'entretien de sa maison. Chaque matin à la même heure, il se levait, achetait son journal et allait le lire dans un jardin public, toujours au même endroit où nous savions le trouver si nous avions besoin de lui.

Pendant les trois années que nous passerons là, il n'aura pas une seule crise, ce qui prouve bien que c'était le travail qu'il devait faire chez nous qui ne lui convenait pas.

Nous nous trouvions bien, mais nous voyions les troupes qui commençaient à occuper le village. Il y avait peu de soldats mais de nombreux dépôts -même dans l'église- d'armes de munitions, d'essence et autres carburants. Cela finissait par nous inquiéter alors que les habitants du village ne voyaient pas le danger et se croyaient en sécurité.

## V- LE BOMBARDEMENT, L'HÔPITAL, NOUVEAU DÉPART

*Les gens qui n'ont jamais eu faim...  
ne peuvent savoir ce que c'est*

Et ce qui devait arriver, arriva. Le 5 avril 1938, nous nous étions levés comme d'habitude. Je me souviendrai toute ma vie, de la façon dont j'étais habillée ce jour là: d'une robe gris perle garnie de trois gros boutons sur les épaules; j'avais des souliers noir et blanc, seule chose qui me restera. J'étais allée chercher des abats chez le tripier ...

Vers onze heures, nous étions dans la cuisine, autour de maman qui préparait le déjeuner. Seul mon frère Manuel, parti jouer avec des camarades était dehors.

Soudain, le calme de cette matinée fut troublé par des hurlements de sirène, et nous entendîmes un horrible grondement d'avions. Les gens du village, affolés, couraient dans tous les sens, ne sachant où aller, où s'abriter, et bientôt les bombes commencèrent à tomber.

Mon père cru bien faire en nous conseillant de le suivre dans les champs, et tous ensemble, nous nous sommes couchés par terre.

Au bout d'un quart d'heure, une bombe tomba sur nous. J'avais eu le temps de voir, avant de m'évanouir, que mon père, ma petite soeur et mon petit frère avaient été tués. De temps à autre, je revenais à moi, Je voyais maman qui pleurait et je sombrais de nouveau dans l'inconscience.

Le bombardement passé, les ambulanciers sont venus nous ramasser. Maman – elle me le dira plus tard- ne voulait pas partir, refusant d'abandonner ses morts. Mais les brancardiers l'ont obligé à monter dans l'ambulance, en disant qu'il fallait d'abord sauver les vivants.

Je repris connaissance dans un car, un peu plus tard, au milieu de gens, tous plus ou moins atteints, gémissants. Je me revois ensuite assise par terre, dans un couloir d'hôpital rempli de blessés. Et je me réveillerai tout à fait dans un lit, et vis maman

celui d'à côté. Blessée à la tête je pouvais à peine ouvrir les yeux.

On n'avait pas voulu me couper les cheveux. Mais mes blessures s'étant infectées il fallu bien en arriver là : on me rasa alors complètement la tête pour désinfecter les plaies.

Mon bras gauche était cassé en plusieurs endroits et lorsque un mois plus tard, en m'enlevant le plâtre, le médecin s'aperçut que les fractures avaient été mal réduites, il me proposa de recasser mon bras et de procéder à une nouvelle opération. Mais cela aurait représenté de nouvelles souffrances. Maman fut d'accord pour que je refuse.

Il me reste des séquelles de ces blessures : aujourd'hui encore je ne peux pas faire certains travaux. Mais il ne faut surtout pas en vouloir au personnel de l'hôpital qui faisait de son mieux dans des conditions déplorables: les blessés à soigner étaient trop nombreux.

Mes plaies à la tête se sont guéries rapidement, mais on n'a pu m'enlever tous les petits éclats de bombes: mon mari m'en enlève encore maintenant qui ressortent.

Maman ainsi que mon frère étaient plus légèrement blessés, mais Juan souffrait d'une bronchite et avait besoin d'autres soins.

Quant à moi, je restais au lit toute la journée, et pour cause... Le médecin finit par trouver cela anormal. "Ce n'est pas parce que vous avez un bras cassé que vous devez rester constamment alitée" me dit-il un jour. Je lui répondis en pleurant que je ne pouvais pas faire autrement puisque je n'avais pas de vêtements. En effet, pour pouvoir dégager mon bras enflé, ma robe avait été coupée de bas en haut après le bombardement.

Alors je ne sais pas comment le docteur et les infirmières se sont débrouillés, mais le lendemain on m'apporta tous les vêtements nécessaires. Très touchée par ce dévouement, par cette gentillesse, je ne savais pas comment les remercier, ne pouvant pas faire grand chose avec mon bras cassé. J'ai alors essayé de tricoter pour les infirmières. J'y suis arrivée : c'était le seul moyen qui m'était donné de

leur témoigner ma reconnaissance. Pendant un mois, elles me fourniront de la laine, et je tricoterai pour elles malgré mon bras dans le plâtre.

Nous étions toujours très inquiets au sujet de mon frère Manuel, séparé de nous au moment du bombardement. Nos demandes de renseignements restaient toutes sans réponse. Un jour enfin, on nous répondra : il était vivant, mais on ne pouvait nous dire où il se trouvait.

Quand nous avons été guéris et en mesure de sortir de l'hôpital, ce fut un autre problème : comment rentrer chez nous, puisque nous n'avions pas d'argent ? Le personnel de l'hôpital s'occupa encore de nous. Un livreur de lait qui allait en direction d'Agramunt nous pris à bord de son camion et, sa tournée finie, nous déposa chez un collègue, qui le lendemain, nous fera encore faire un bout de chemin, qui nous rapprochait de notre destination.

Le soir nous avons été hébergés dans une caserne pleine de jeunes soldats, dont la plupart avaient envie de rire et de plaisanter. Mais maman n'avait pas le coeur à la gaieté ; depuis ses malheurs, elle n'admettait plus la plaisanterie, n'avait plus confiance en personne. Quand un jeune soldat lui dit en riant :

"Prenez ma chambre, pour dormir avec le petit, pendant que j'emmènerai votre jeune fille au cinéma", elle lui répondit, furieuse, qu'il pouvait garder sa chambre, qu'elle n'en avait pas besoin. Cette nuit là, nous la passerons assis sur les marches des escaliers !

Enfin le matin un véhicule de l'armée se dirigeant vers Agramunt nous déposa, à l'entrée du bourg. Pour faire cent kilomètres nous avons mis trois jours.

Arrivés là, nous sommes allés de surprises en surprises, surtout quand nous avons vu notre maison, encore debout mais éventrée, inhabitable...

Nous voici donc de nouveau dans la rue, sans ressources. Cette fois nous n'avons plus rien, absolument rien ; le peu que nous avions avait été volé par d'autres réfugiés. En effet, le bruit avait couru que nous étions tous morts, et chacun en avait profité pour tout prendre. Je revis plus tard, mes robes, mes chaussures, portées par

d'autres jeunes filles. Cela fait une drôle d'impression. Le plus triste, cependant était de voir les vêtements de nos morts sur d'autres personnes ...

Nous étions là, à errer sans savoir quoi faire ni où aller, quand une femme, notre ancienne voisine, est venue à notre rencontre. Elle nous a invité à prendre une tasse de café chez elle, et a demandé à son mari de prévenir les autorités que nous étions de retour mais à la rue. Il revint au bout d'un moment avec un employé de la mairie qui nous demanda de le suivre, et qui nous conduisit à une très belle maison. Le propriétaire logeait au rez-de-chaussée, mais le premier étage, loué à des Américains qui ne venaient que pour les vacances, était libre. Nous pouvions l'habiter.

Ce logement était meublé magnifiquement ; le linge de maison, la vaisselle était superbe. Il y avait plus de chambres que n'en pouvions occuper. Mais nous ne profitions guère de tout cela, car maman avait peur et nous couchions tous les trois dans la même chambre, tandis que certaines pièces servaient de salles de réunion à des sociétés.

Et nous n'étions pas tranquilles malgré ce confort, car nous craignions trop un nouveau bombardement. Nous dormions tout habillés, descendions dans la rue à la moindre alerte, passions nos journées devant la maison assis sur un banc.

Cette maison en pierre, était semblables aux autres bâtiments à arcades qui bordaient la place, tous construits sur des caves voûtées qui servaient d'abris et que certains propriétaires avaient fait communiquer entre elles. Cela permettait d'entrer dans une maison, de ressortir par une autre, ce qui aurait été utile si une sortie avait été obstruée pendant un bombardement. A chaque alerte – elles étaient de plus en plus nombreuses- nous descendions, dès que les sirènes sonnaient, dans ces abris.

Et nous essayions toujours de retrouver Manuel. Après avoir écrit un peu partout sans succès, nous avons enfin reçu une lettre. Il était sur le front. Après le bombardement, il nous avait cherché à droite et à gauche. Au village, personne n'avait pu le renseigner : certains pensaient que nous étions morts... Alors,



ne sachant que faire, il était allé à Barcelone pour s'engager dans l'armée. Un premier bureau le refusa, car il n'avait pas dix-huit ans. Dans un autre il se vieillit d'un an ; comme il n'avait pas de papiers qui puissent prouver le contraire, on l'accepta. Il se trouva enrôlé dans une unité composée en grande partie de miliciens anarchistes et il combattit certainement sans trop savoir pourquoi. A son âge, les garçons ont plutôt envie de jouer au ballon que de faire la guerre ...

Maman fera toutes les démarches possibles et imaginables pour faire revenir son fils, mais cela ne servira à rien ; Manuel restera au front.

Dans notre chambre, nous entendions le grondement du canon ; maman pensant constamment à Manuel poussait des cris de douleur. Pour Juan et moi, la vie n'était pas gaie.

Et nos misères n'étaient pas finies ... Nous reçûmes un jour, l'ordre d'évacuer le village. C'était je crois, début 1939. Ce nouveau départ sera encore plus triste que le précédent. J'avais beaucoup pleuré en quittant mon village natal, mais papa était avec nous ; il avait tout organisé. Maintenant nous étions seuls ...

Et nous voilà repartis, à pied, une couverture en bandoulière, notre baluchon sur le dos. C'était un simple carré d'étoffe, dont les coins étaient liés ensemble, rempli d'objets de toilette, de mouchoirs, de sous-vêtements. Maman portait, en plus, un panier contenant une casserole, et, pour chacun d'entre nous une assiette, des couverts et un couteau de poche.

Nous évitions les villes, prenions de petits chemins, couchions là où la nuit nous surprenait, au milieu des champs, dans une baraque, ou bien dans une église, un cinéma, une salle d'attente, parfois sur le trottoir.

Les deux premiers jours nous avons pu suivre nos compagnons de route. Mais le troisième, mon frère malade, n'avancait pas assez vite. Ils nous abandonneront ! Restés seuls au milieu d'inconnus, nous marchions énormément , parfois dans les mauvaises directions ; nous traversions des villages vidés de leurs habitants.

Cela était difficile de se procurer du ravitaillement.

Quelques épiceries et boulangeries étaient encore ouvertes, mais il fallait faire la queue, patienter des heures dans de longues files d'attente. Et, quand notre tour arrivait, il n'y avait plus rien à acheter. Nous avions perdu là, inutilement une matinée ou un après-midi.

Il restait surtout des boîtes de lentilles dans les magasins. Nous n'aimions guère ça, mais nous les mangions quand même tellement nous avons faim. Pour les réchauffer, maman posait la balte sur trois pierres et nous envoyait chercher des brindilles pour faire du feu. Il arrivait que ce soit le seul repas de la journée, et même parfois que nous n'ayons rien du tout à manger.

Aussi, lorsque par hasard, nous passions près d'un jardin où restaient encore quelques légumes, salades, choux de Bruxelles, carottes, etc ... , nous les récoltions et les mangions tout crus. Ce n'était pas fameux, mais c'était mieux que rien. Parfois le propriétaire nous surprenait, nous poursuivait, nous traitait de voleurs, de petits bandits, mais il ne courait pas assez vite pour nous rattraper. La faim nous donnait des ailes ...

Les gens qui dans leur vie, n'ont jamais eu faim ne peuvent pas savoir ce que c'est. J'ai vu bien des années près un jeune homme qui avait pris une boîte de sardines dans un magasin et qui était poursuivi par des gens qui criaient "au voleur". Je ne dis pas qu'il avait bien fait. Mais peut-être avait-il faim ? Bien qu'il ait dérobé cette boîte de sardines, ce n'était pas forcément un voleur professionnel, un dangereux malfaiteur!

Une autre fois, j'ai assisté à l'arrestation d'un homme qui n'avait pas l'argent nécessaire pour régler le prix d'un pot-au-feu que les employés du magasin lui avaient vu prendre. La police arriva bientôt, l'emmena comme un malfaiteur ... Tout cela m'a rappelé cette époque lointaine et pourtant toujours présente à mon esprit, qui m'a apprise au moins une chose : qu'il ne faut pas juger les gens trop hâtivement.

Petit à petit, tout doucement, toujours à pied, nous avançons, sans toujours bien savoir où nous allions, rencontrant le mauvais temps, la pluie, la neige, pataugeant dans la boue avec nos espadrilles

trouées.

Il y avait sur les routes, de plus en plus de monde, surtout des femmes et des enfants. A la Junquera, ville frontière, une foule énorme se pressait à tel point que les commerçants n'arrivaient plus à se procurer assez de marchandises pour nourrir une telle population.

Nous finirons dans un cinéma, entassés, pressés, obligés de coucher par terre. De plus, il nous faudra faire la queue, pour la nourriture d'abord, et également pour nous procurer un document permettant de traverser la frontière.

Il s'agissait d'un simple imprimé destiné aux douaniers français, sur lequel était inscrit les noms de la mère et des enfants qui l'accompagnaient. On passait librement du côté espagnol car il n'y avait plus de douane, mais du côté français la frontière était toujours gardée.

Pour obtenir ce "passeport", nous avons été obligés d'attendre, jour et nuit, même quand les bureaux étaient fermés, en nous relayant dans la file pour ne pas perdre notre place. Ceux qui le possédaient se rassemblaient immédiatement. On les entassait les un contre les autres, serrés comme des sardines, dans des wagons de marchandises.

Pas pour longtemps heureusement ; juste le temps de rejoindre la frontière française. Du côté français l'écartement des rails est différent.

## VI- RÉFUGIÉS EN FRANCE

*« Mais jetez donc toute cette racaille dans la Saône ! »*

Nous traverserons la frontière à pied, les uns derrière les autres. Au passage, les douaniers français nous demandent si nous possédons de l'argent ou des bijoux. Dans ce cas il faut leur remettre.

Nous n'avions pas de bijoux, et le peu d'argent qui nous restait, maman le cacha si bien qu'elle le passa sans difficulté. C'était des pièces d'argent, qui, plus tard nous seront précieuses.

Mais beaucoup de réfugiées s'y sont laissées prendre. Sans méfiance elles portaient sur elles, bien visibles, leurs bijoux, que les douaniers prenaient, en leur affirmant qu'elles ne partaient pas pour longtemps ; qu'à leur retour elles retrouveraient tout cela ...

Une fois arrivé sur le sol français, on nous conduisit dans une pièce pour y recevoir deux piqûres ; puis on nous installa dans un train plus confortable que le précédent. Nous pouvions nous asseoir et l'armée française nous ravitailla copieusement.

Et le convoi se mit à rouler en territoire français ; nous ne savions pas où il nous emportait...Midi et soir, il s'arrêtait pour le ravitaillement, puis repartait.

Coupé de nombreuses haltes, ce voyage nous semblait interminable. Dans les voitures, la vie devenait affreuse. Nous étions sales, les toilettes ne suffisaient plus pour tout le monde. Beaucoup étaient indisposés par le changement de nourriture, vomissaient, étaient pris de coliques. Les compartiments, surtout ceux où il y avait des enfants devinrent infects.

Des militaires, des civils, entraient dans nos wagons. Nous voyant dans un tel état, ceux qui n'avaient jamais quitté leur pays, ne cherchaient pas à comprendre que nous avions changé de climat, de nourriture, que nous étions fatigués et malades. Ils nous traitaient de cochons. Pour eux nous étions des

sauvages, des rouges, des communistes ... Comme si les femmes et les enfants que nous étions pouvions présenter un danger. .. C'était plutôt nous qui pouvions avoir peur, isolés, perdus, dans un pays dont nous ignorions tout, la langue, les habitudes, le mode de vie.

Après des jours et des jours passés dans ce train, nous avons fini par arriver à destination, à Auxonne, en Côte d'or. Là, des cars nous attendaient au milieu d'une foule de badauds qui nous regardaient descendre comme si nous étions des bêtes curieuses ou de habitants d'une autre planète !

Heureusement, nous ne comprenions pas le français car, je l'ai appris plus tard certains faisaient à haute voix, des réflexions affreusement méchantes. Un individu, que j'aurai "occasion de rencontrer plus tard, n'ira-t-il pas jusqu'à dire aux chauffeurs de cars : "Mais jetez donc toute cette racaille dans la Saône ! " .

Ces cars nous emmenèrent à Villers les pots, village de neuf cents habitants, dans une usine désaffectée, un ancienne fabrique d'appareil sanitaire, baignoires, lavabos. Elle devait nous servir de camp. L'intérieur était sale, plein de poussière" peu confortable ... Nous l'appellerons "la fabrica" (l'usine).

En arrivant, il fallait passer à la douche. Il y en avait plusieurs, collectives, aménagées pour la circonstance. Des militaires nous surveillaient pendant notre toilette, ce qui n'était pas très agréable ... Ces militaires après avoir préparé et aménagé ce camp sont restés dans un local où il y avait du matériel pour faire la cuisine. Ils servaient nos repas ; le reste du temps ils se promenaient dans la cour et regagnaient le soir, leur caserne à Auxonne.

Après la douche, nous avons reçu chacun une couverture, et plus tard, le soir en prenant notre premier repas, un bol, des couverts et un couteau.

Ensuite nous sommes montés au premier étage, dans une immense salle, qui dans toute sa longueur, était traversée par une allée bordée de planches, avec de chaque côté, une couche de paille d'une trentaine de centimètres. C'était notre chambrée ; nous dormirons là dans paille enveloppés dans notre couverture.

Malgré le manque de confort nous nous sommes tout de suite endormis tellement nous étions fatigués. Notre installation nous rappelait les élevages de porcs, avec l'allée pour le passage du fermier, et les gogets vautrés dans la paille de chaque côté.

Nuit et jour, un gros poêle à charbon ronflait au milieu de la pièce. Nous étions constamment agglutinés autour car il faisait froid en ce mois de février 1939. Il était tombé plus de vingt centimètres de neige ; et nous étions en espadrilles... Quelque temps après nous "recevons des dons :" chaussures, vêtements laine pour tricoter.

Dans la cour, face aux cuisines, une grande pièce était baptisée salle-à-manger : à l'heure des repas, un militaire montait dans notre chambrée et 'criait " à la soupe". Bien qu'ignorant le français, nous avons tout de suite compris ce que cela signifiait : en espagnol c'est "la sopa". Nous descendions immédiatement au réfectoire avec nos couverts et recevions à l'entrée, le pain, le fromage, le dessert. Le plat de résistance était servi à table, mais nous étions autorisés à l'emporter pour le manger dans la chambrée. La nourriture était abondante, mais c'était une cuisine de cantine, faite pour cent cinquante personnes, pas des plats mijotés ...

Des gendarmes faisaient la police dans le camp. Il y en avait deux qui, jour et nuit, montaient la garde devant la porte. Il nous était interdit de sortir.

Si on avait besoin de nos services, en particulier pour l'épluchage des légumes, souvent des pommes de terre, les gendarmes venaient nous chercher. Habituellement c'était des jeunes filles qui y allaient. Je me souviens d'avoir vu là, un gradé qui portait constamment des gants, mais qui les enlevait pour nous en frapper si nous faisons quelque chose qui lui déplaisait.

Les toilettes étaient à plus de cent mètres de la chambre, ce qui parfois provoquait de véritables drames... Nous n'avions, bien sûr, pas l'eau courante dans notre chambre, ni même dans la cour. Deux fois par jour cette eau nous était apportée dans citerne attelée à un cheval conduit par un jeune homme. On disait de lui qu'il n'avait pas bonne

réputation: il nous rendait cependant bien des services. Comme nous ne pouvions pas sortir il achetait à Auxonne, les produits indispensables qui nous manquaient. Quand plus tard, nous sortirons pour les acheter nous-mêmes, ce jeune homme reviendra de temps en temps nous saluer, ce qui fera dire que nous avions de mauvaises fréquentations.

Quelques jeunes filles, particulièrement douées et dynamiques, demandèrent une salle pour pouvoir se réunir. et se distraire un peu. Maman voulait m'empêcher d'assister à ces réunions parce que nous étions en deuil. Elle était très à cheval sur les principes. Mais les jeunes filles insistèrent tellement pour que je les rejoigne, que finalement elle y consentira. Et toujours observées par les gendarmes, nous chantions, nous racontions des histoires dansions même parfois.

Nos gardiens, toujours présents, semblaient apprécier ces réunions, ce qui enhardit les jeunes filles. Elles écrivirent une pièce de théâtre et la jouèrent. Mais alors, là, les choses se gâtèrent. En effet, c'était l'histoire d'une jeune réfugiée espagnole et d'un jeune garçon français. Ils s'aimaient mais ce n'était pas du goût des parents du jeune homme, qui ayant eu vent de cette idylle, les empêchaient de se revoir, leur rendaient la vie impossible. A la fin le garçon quittait ses parents pour rejoindre la jeune fille, pour comme elle, coucher dans la paille.

Cette touchante histoire n'eut pas l'heur de plaire aux gendarmes, qui lui trouvèrent une signification "raciste".

Certaines réfugiées qui avaient des parents ou des amis en France, essayaient de les rejoindre, pour améliorer leur sort. Nous de notre côté, nous poursuivions nos démarches pour retrouver mon frère Manuel, dont nous étions de nouveau sans nouvelles depuis notre départ d'Agramunt.

Pour ne pas rester inactives, nous avons demandé à servir la table, à la place des militaires, ce qui fut accepté et donnait même droit à une tranche de viande grillée, qui remplaçait le ragoût servi habituellement. Je le faisais moi aussi, mais je donnais ma tranche de viande à mon frère. Juan nous

donnait bien du souci : la nourriture ne lui plaisait pas; il restait constamment dans la chambre, n'allait jamais jouer avec les autres enfants.

A le voir ainsi, avec maman souvent en larmes à ses côtés, je n'avais guère le coeur à descendre dans la cour et je restais auprès d'eux, alors que les autres jeunes filles descendaient discuter avec les soldats.

Je sortis tout de même par un beau jour ensoleillé. Un militaire s'approcha de moi et me demanda -par gestes- pourquoi je n'accompagnais jamais les autres jeunes filles. Par gestes, moi aussi, comme je pus, je lui expliquai que mon frère était malade, que maman ayant eu beaucoup de malheurs, ne tenait pas tellement que je sorte. Il a compris, je crois, car, comme c'était lui qui distribuait le chocolat le matin, à partir de ce jour là, il me donna toujours double ration. Le petit déjeuner se composait de deux barres de chocolat, de pain, de café noir.

Nous devons rester enfermés durant toute la période de quarantaine. Nous étions sales, avions des poux, la gale ... Un médecin passait régulièrement, parcourait l'allée, regardait de chaque côté, mais ne s'approchait pas de nous. Si nous lui disions que nous avions mal à la tête, il répondait : "prenez de l'aspirine". C'était la même réponse si nous nous plaignions d'avoir mal à un pied, ou au ventre. Aussi, nous supposions qu'en France, tout se soignait à l'aspirine.

Et puis, lentement, le temps s'écoulait ... Nous étions obligés de prendre notre mal en patience. Le soleil commençait de faire quelques brèves apparitions ; mais nous restions couverts de vermines. Il faut croire que dans la vie on peut tout supporter. Plus tard, quand je raconterai toutes ces misères, beaucoup de gens me diront qu'eux n'auraient pas pu endurer ça. Or je sais par expérience, qu'on peut tout subir ; on a même plus envie de protester...

C'est par l'intermédiaire du consulat d'Espagne en France que les réfugiés essayaient de retrouver leur mari, leurs enfants, des parents ou amis restés en Espagne, ou bien comme elles, passés en France. Tout le monde écrivait beaucoup. Il arrivait parfois de bonnes nouvelles, mais aussi de mauvaises,



tragiques même.

Le cinq avril 1939, premier anniversaire de la mort de mon père, de ma soeur et de mon frère, une lettre nous annonça que Manuel était porté disparu. Notre chagrin redoubla. Mais cela ne nous empêchera pas d'écrire encore ... Pour nous disparu ne voulait pas dire mort.

Les jours passaient et la quarantaine se termina.

Une première famille pu quitter le camp. Ils étaient huit enfants, plus la mère et la père, le seul homme qui avait pu suivre son épouse. Le propriétaire d'une scierie d'Auxonne leur avait proposer de les loger et de donner du travail au chef de famille.

Et d'autres réfugiées que leurs maris avaient pu rejoindre, allèrent travailler dans une usine de Montbard.

C'est à cette époque là que quelques maraîchers des environs sont venus au camp pour essayer d'embaucher des femmes ou des jeunes filles à la journée. Les gendarmes donnèrent leur accord pour qu'ils choisissent parmi les groupes qui attendaient devant la porte. Mais l'embauche n'était pas très importante et une équipe dont maman et moi faisons partie demanda aux gendarmes l'autorisation de sortir pour aller chercher du travail. Après réflexion, ils nous y autorisèrent à condition de revenir au camp, au plus tard à vingt heures. Sinon le patron devait lui-même nous accompagner.

Nous sommes sorties comme une envolée de moineaux. Notre groupe de huit se sépara en deux: maman dans une équipe, moi dans l'autre, ce qui doublait nos chances car nous craignons que les employeurs ne veuillent pas prendre deux membres de la même famille.

Nous savions qu'il fallait se présenter en disant : « Travailler, travailler », et en allant de porte en porte, nous serons finalement embauchées. Beaucoup d'autres en feront autant, et sur les routes c'était des processions de femmes qui allaient ou revenaient de travailler.

C'est à Athée, village voisin, que je trouvai mon premier emploi. Il fallait couper les chardons dans un

champ de blé. Bien que l'on ne nous ait pas réservé un bon accueil, nous étions si contentes d'être sorties du camp, que le lendemain, nous y sommes retournées.

Et puis au bout d'une dizaine de jours, je ne retrouverai plus rien, sinon pour une journée, par-ci par-là.

L'équipe de maman fut embauchée à Tillenay, autre village voisin. Elles avaient demandé du travail à une dame qui, dans une cour, lavait des bottes de radis. Tout de suite, celle-ci donna ses radis à laver à maman et partit dans les champs avec les autres. Elle leur dit, le soir, de revenir le lendemain et les jours suivants.

Ma mère trouvait cette dame et son mari très sympathiques.

Comme je ne travaillais pas souvent, je proposai à maman de se joindre à mon équipe tandis que je la remplacerais dans la sienne. Cela lui éviterait de faire chaque jour, à pied, un trajet aller et retour de plus de six kilomètres.

Et c'est ainsi que je débute dans cet emploi que je devais conserver presque dix ans. Jusqu'à mon mariage !

## VII – TRAVAILLEUR IMMIGRÉ- LA GUERRE EN FRANCE

*« Cette maudite guerre nous poursuivra donc toujours »*

J'aime beaucoup le travail des champs, celui des maraîchers surtout, moins pénible que dans la grosse culture, ou que ..le fauchage des blés à la faucille.

Au camp, comme je m'y étais engagée, je servais le petit déjeuner le matin avant de partir, de même le soir, je servais le dîner. A midi maman me remplaçait, mais souvent, comme elle préférait travailler au dehors, c'était d'autres jeunes filles qui faisaient ce travail. On trouvait toujours des volontaires, et mon frère pouvait ainsi continuer à avoir sa tranche de viande grillée.

Nous travaillions énormément ; c'était très fatigant, surtout après avoir fait trois kilomètres à pied. Quand il pleuvait -une petite pluie ne nous arrêtait pas- nous restions à la maison. Je faisais du raccommodage, pendant que les autres faisaient le ménage.

Mais bientôt deux d'entre nous abandonneront, ne pouvant continuer dans ce métier qu'elles n'avaient jamais fait et qu'elles trouvaient trop dur préférant, même mal logées, mal nourries, rester au camp. Il est vrai qu'il fallait du courage pour faire les trajets et tant travailler.

Je restai donc seule avec Maruja, ma voisine de dortoir. Nous étions bien nourries, bien considérées dans cette maison. Le patron et sa femme travaillaient autant que nous; ce n'étaient pas des gens à envoyer leur personnel aux champs et à rester se reposer bien tranquillement à la maison.

Une occupation particulière nous attendait le jeudi. Le lendemain, à quater heures du matin, nos patrons s'en allaient à Troyes, avec un camion plein de légumes qu'ils vendaient sur le marché. Nous préparions de petits sacs, des pommes de terre, carottes et oignons et assemblions en bottes suivant les saisons des radis, asperges, poireaux et salsifis. Le changement finissait

tard. Le soir, notre employeur devait nous ramener au camp. Nous montions alors dans le camion déjà chargé et pour nous promener un peu il faisait parfois des détours par les villages voisins. Nos patrons ne rentraient que la nuit suivante ; aussi pour occuper notre journée du vendredi qui était libre, nous allions travailler chez d'autres maraîchers du village.

Ma collègue bien que n'étant pas du métier, était très courageuse, pleine de bonne volonté, d'autant plus qu'elle avait déjà beaucoup travaillé dans sa vie. Elle était venue en France avec sa soeur Lina, une dame qui aimait se faire servir comme une princesse, et qui ne descendait jamais au réfectoire. Maruja lui montait ses repas, ainsi que l'eau nécessaire à sa toilette.

Chaque jour, les mains sur les hanches, elle gravissait les escaliers, une lessiveuse pleine d'eau posée sur sa tête. Il fallait faire chauffer cette eau sur le poêle, ce qui n'allait pas sans protestations de la part des autres, qui elles aussi, avaient besoin d'eau chaude pour laver quelques sous-vêtements. Et pendant que Lina faisait sa toilette, c'est encore Maruja, qui souvent aidée par mon frère, devait tenir des couvertures en guise de paravent. Il est vrai que les douches auraient été beaucoup plus fréquentées si elles n'avaient pas été constamment surveillées par des militaires.

Mais comme tout le monde, Lina devait coucher dans la paille. Quand on demanda des ouvrières sachant coudre, elle proposa ses services, mais à condition qu'on vienne la chercher et qu'on la ramène en voiture. Assez mal vue par les autres, elle nous aimait bien, maman, mon frère et moi.

Juan allait mieux ; il commença à travailler un peu. Maruja et moi partions ensemble tous les matins. Cela dura quelques mois, jusqu'au jour où le mari de Lina vint chercher son épouse. Maruja les suivit je ne sais où et à partir de ce moment là je fis les trajets toute seule.

Ma patronne décida alors qu'il fallait que je vienne travailler à bicyclette. Comme je ne savais pas me servir de cet engin là, ce fût l'un des neveux de ma patronne – plus trad il deviendra mon mari- qui

m'apprit. En récupérant par-ci, par-là un cadre et deux roues, on m'avait fabriqué quelque chose de peu pratique que l'on appelait pompeusement bicyclette : les freins serraient mal, et la chaîne sautait. Bien des fois je tombai pendant mon apprentissage, mais par la suite j'ai pu faire les trajets beaucoup plus vite tout en étant moins fatiguée.

Mais une personne, (bien intentionnée ?) vint un jour dire à ma patronne que ce n'était guère la peine de m'apprendre à aller à bicyclette car, soit que Franco les réclame ou que les Français ne veuillent plus d'elles, toutes les réfugiées devraient bientôt regagner leur pays. "Plus tard cela pourra toujours lui servir" lui répondit-elle.

Cependant dans les racontars il y a parfois du vrai. Vers le mois de juin, on commença à nous distribuer des imprimés à remplir et à signer. La plupart d'entre nous, ignorant ce que cela signifiait, faisait ce qu'on leur demandait. Mais trois jours plus tard on leur remettait un billet de chemin de fer pour l'Espagne, avant de les emmener prendre à train à Auxonne.

Très surprises elles partent, en disant qu'elles écriraient "Les roses sont fleuries" si tout va bien, ou "les feuilles sont tombées" dans le cas contraire. Nous n'aurons jamais de leurs nouvelles. Celles dont le mari, les parents ou les enfants étaient restés en Espagne, partaient sans hésiter. Mais les autres, dont la famille était en France avaient plus envie de la rejoindre que de retourner là-bas.

Ces imprimés étaient distribués tous les quatre ou cinq jours. Il fallait accepter le départ quand on les recevait. Mais il y avait un moyen de quitter le camp, tout en restant en France : il fallait trouver un employeur, ce qui permettait d'obtenir une carte de séjour et le statut de travailleur étranger.

En partant nos voisines nous avaient laissé leurs couvertures. Maman s'en était fait une paillasse et s'était aménagé un petit coin de dortoir. Dès que, comme tout le monde elle reçut son imprimé, elle chercha une pièce à louer et la trouva dans un bâtiment faisant partie de l'usine, mais cependant situé en dehors du camp. Encore lui fallait-il une carte

de séjour. Or à Tillenay, elle connaissait pas mal de monde. Plusieurs personnes s'occupèrent de la lui faire obtenir. Pour moi par contre, il n'y avait pas de problème; j'avais un emploi. Quant à mon frère, il avait commencé à travailler dans une laiterie à Auxonne, où maman travaillait aussi de temps en temps. En effet, Juan descendait souvent dans la cour, pour regarder décharger les camions ; il s'intéressait surtout à celui du laitier qui un jour lui proposa un emploi. Juan s'empressa d'accepter.

C'est en passant la visite médicale obligatoire que mon frère apprit qu'il avait quelque chose aux poumons. Il devait par conséquent, entrer dans un hôpital à Dijon. En attendant il continua à travailler. A cause de cette maladie, décelée chez Juan, nous passerons également une visite tous les six mois d'abord, ensuite tous les ans.

Chaque année, nous devions présenter pour contrôle, notre carte de séjour à l'administration. C'était un document vert à trois volets, avec notre photo d'identité : on nous y voit de profil ; nous sommes très maigres et avons plutôt l'air de repris de justice que de travailleurs. Quand je la revois, j'en ai encore la chair de poule !

Entre-temps, nous avons reçu des nouvelles de mon frère Manuel. Comme nous, il était passé en France, mais alors que les postes-frontières étaient déjà occupés par l'armée franquiste. Son régiment passa la nuit, à travers la montagne. Mais en France, ces soldats ne furent pas accueillis comme des réfugiés politiques. Immédiatement désarmés, ils furent parqués dans des camps d'internement.

Manuel était dans le camp du Vernet, proche de la frontière espagnole. C'était entouré de barbelés, cinquante hectares de baraquements en bois, à toit de papier goudronné, qui au cours de la guerre 1914-1918, avaient servi pour des prisonniers allemands.

Dans les baraques surpeuplées, meublées de châlits à étages, les internés vivaient misérablement. Le potage n'était qu'un liquide clair, avec quelques traces de légumes. La viande arrivait parfois avariée. Elle était alors enterrée, car impropre à la

consommation, mais cela n'empêchait pas les prisonniers de la récupérer et une fois lavée, de la manger quand même. Mon frère souffrira de malaises et il y eut de nombreux décès.

Après quelques évasions, la garde du camp fut confiée aux troupes coloniales, qui remplacèrent les soldats du contingent. Alors toute fuite devint impossible. Manuel ne resta que sept ou huit mois dans ce camp, mais ce n'est que bien des années plus tard, au prix de mille difficultés, qu'il nous rejoindra.

Nous étions dès lors rassurés sur son sort. Nous pouvions apprécier le calme de la paix, malgré tous nos problèmes, tous nos soucis, qui nous venaient du fait que nous étions quand même en pays étranger.

Mais nous n'en profiterons pas longtemps. En Août 1939, on parlait de plus en plus d'une guerre contre l'Allemagne. Elle débutera en septembre. Nous étions aussi désolés que les français, plus peut-être, car nous savions tout ce que cela signifiait. "Cette maudite guerre nous poursuivra donc toujours" disait maman.

Mon patron et son frère furent mobilisés. L'armée réquisitionna tous les véhicules automobiles, les chevaux durent être présentés aux militaires pour qu'ils choisissent. Nous vîmes ainsi disparaître notre camion et notre cheval. L'exploitation se trouvait sans patron, sans cheval, sans camion dont il ne restait que les ridelles pendues au fond de la grange.

Comment se tirer d'une telle situation? Comment labourer les champs sans cheval et sans un homme pour le conduire ? Les femmes restaient seules pour les travaux des champs.

Une solution fut cependant trouvée. Le mari de la sœur de ma patronne n'était pas mobilisable ; ils avaient cinq enfants dont trois en âge de travailler ; ils avaient pu garder leur cheval. Il fut alors décidé que l'on s'entraiderait : ils s'occuperont de nos gros travaux et nous les aiderons pour les tâches moins pénibles.

Peu de temps après la mobilisation, un régiment de génie cantonnera dans le village et plusieurs pièces de notre maison seront occupées par des officiers.

Arrive l'automne ; en octobre les jours commencent à raccourcir et j'effectuais toujours mes trajets journaliers à bicyclette alors que circulaient sur les routes, de nombreux militaires. Maman n'était pas du tout tranquille; elle décida donc qu'il était préférable que je reste coucher chez ma patronne, au lieu de rentrer à la maison chaque soir. Ma patronne ne demandait pas mieux ; cela allait faciliter le travail.

Je continuais cependant à voir maman presque tous les jours car elle venait souvent travailler au village. J'allais seulement chez elle les samedis et dimanches, et encore de moins en moins souvent puisqu'elle trouvait que j'étais mieux chez ma patronne, où j'avais il est vrai une très belle chambre et un lit très confortable.

J'allais souvent à Auxonne, seule, à pied, livrer des légumes, ce qui paraît-il, était une excellente façon d'apprendre le français ! Je poussais devant moi, une remorque pleine de légumes, destinées justement à l'individu qui, à notre arrivée, voulait qu'on nous jette dans la Saône ... Avant de rentrer, je faisais les courses à l'épicerie, présentant ma liste au commerçant, et puis, comme les enfants, lui donnant le porte-monnaie pour qu'il se paye lui-même. .

J'aurai bien des ennuis à ce sujet. Il y a toujours des gens malhonnêtes qui profitent de la situation pour essayer de vous exploiter. Voici une anecdote à titre d'exemple. Nous étions ma patronne et moi, invitées à une soirée théâtrale organisée par des militaires, dont certains logeaient à la maison. Ma patronne voulu m'offrir un sac à main pour l'occasion. Inutile de souligner que je n'en avais pas. Mais quand je suis allée l'acheter, en me voyant timide et sans défense, la vendeuse m'en a « refilé » un tout démodé. Il ne plut pas à ma patronne ; je lui expliquai alors qu'on ne m'avait même pas laissé choisir.

Rien n'était facile pour nous. Le jour où mon frère entra à l'hôpital de Dijon, ma patronne nous a gentiment accompagnés, car nous ne connaissions pas la ville. Maman aurait aimé y retourner tous les jours, mais Dijon était à trente kilomètres, il fallait prendre le train et elle ne parlait pas le français. Bien que ne parlant guère mieux cette



langue, je devais l'accompagner : à deux nous arrivions mieux à nous faire comprendre. Mais ou bout d'un certain temps, ma patronne trouva que ces voyages répétés gênaient trop le travail. J'expliquai alors à ma mère comment elle devait s'y prendre et elle se débrouilla sans moi ; ce qui démontre à l'évidence -s'il en était besoin- que l'amour d'une mère vient à bout de toutes les difficultés.

Juan ne restera que quelques mois à l'hôpital, mais il lui fallait après avoir rempli certaines formalités, faire un séjour en sanatorium. Il reprit, en attendant, son travail à la laiterie. .

Le dimanche, depuis la mobilisation de son mari, ma patronne était invités chez des cousins. Quant à moi, je n'étais pas admise chez ces gens là. La preuve: tous les jours je prenais notre lait et le leur par la même occasion. Jamais je n'ai eu l'honneur d'entrer chez eux. C'était sur le pas de la porte qu'ils me remettaient leur bidon vide ; c'était là qu'ils le reprenaient plein.

Un jour d'hiver où il était tombé beaucoup de neige, je glissai sur le sol verglacé et renversai le lait. Ils ne me demandèrent pas si je m'étais fait mal; leur seul soucis était qu'ils n'auraient pas de lait à leur petit déjeuner. .. Et quand j'eus un jour la grippe, "c'est curieux comme ces gens la sont délicats pour des ouvriers", dirent-ils ...

Si la dimanche, je ne rendais pas visite à ma mère, je restais donc seule à la maison .. C'était toujours pendant les repas du soir que j'étais inquiète. Ma patronne rentrait tard dans la nuit, pendant que les militaires, qui me savaient seule se tenaient dans une pièce à côté, séparés de moi par une simple porte vitrée ; ils mangeaient, buvaient, riaient. J'avais une de ces peurs !

Mon patron fut fait prisonnier dans le nord de la France. Les allemands avançaient rapidement en territoire français, sans trouver beaucoup de résistance. Bientôt leurs avions -nombreux- commencèrent à sillonner le ciel, tandis que les réfugiés, venant des régions envahies, défilaient déjà en grand nombre sur les routes, en auto ou dans les charrettes.

Les soldats du génie cantonnés au village préparaient leur repli ; ils demandaient à la population civile de partir également. Ma patronne ne voulut pas s'en aller, pour ne pas laisser sa maison abandonnée alors que son mari était prisonnier. C'est donc sans elle, mais avec sa soeur et ses neveux, que nous devions prendre la route. Nous avons préparé nos balluchons. C'était la troisième fois que nous étions chassés par la guerre ...

Mais on disait que le pont sur la Saône allait sauter. Mon frère travaillait de l'autre côté, à Auxonne. Ce fut encore un neveu de ma patronne - mon mari maintenant - qui s'offrit pour cette corvée. Il le ramena assis sur le cadre de sa bicyclette, pendant que nous étions, ainsi que sa maman, très inquiets, craignant que le pont ne saute avant leur retour.

Dans le ciel s'élevaient d'énormes colonnes de fumée noire. Déjà, les réservoirs de carburants de Saint-Jean-de-Losne avaient été incendiés par les militaires. La veille, l'essence avait été distribuée gratuitement aux automobilistes.

Le soir du 15 juin 1940, vers dix neuf heures, nous partîmes avec un chariot où étaient entassés toutes sortes de choses : provisions diverses, légumes, ustensiles de cuisine, matelas, édredons, couvertures jouets d'enfant...La grand-mère, les enfants et leur mère (son mari devait nous retrouver chez des parents au Creusot) ainsi que maman, étaient assis dans ce véhicule tiré par un cheval. Nous les jeunes, nous suivions à bicyclette.

Pour nous, ce départ était bien moins fatigant que les précédents, mais tout aussi angoissant.

Les gens qui avaient des voitures automobiles partirent avant nous. Ils iront beaucoup plus loin et reviendront beaucoup plus tard. Souvent il s'agissait de ceux-là même qui critiquaient ma patronne parce qu'elle nous avait embauchées, car disaient-ils, si les gens quittent leur pays, c'est qu'ils ont quelque chose à se reprocher. Après leur retour, les revoyant j'ai eu souvent envie de leur demander s'ils avaient eux aussi quelque chose à se reprocher ou qu'ils n'avaient pas la conscience tranquille. S'ils étaient

comme ils le disaient de nous "des communistes", des "rouges" .

Nous progressions un peu chaque jour, à la vitesse du cheval, couchant le soir dans des granges ou dans des pièces inoccupées. Sur les routes, il y avait énormément de monde. Tous allaient vers le sud, civils et militaires mélangés ; mais ceux-ci qui avaient des voitures ou des camions, pouvaient se sauver beaucoup plus vite que les civils.

En cours de route, nous avons assisté, à une quinzaine de kilomètres de nous, au bombardement de Beaune. Ce même jour, la gare d'Auxonne fut bombardée. Il y eut des dégâts et des victimes.

Au bout du troisième jour, nous sommes arrivés à Saint-Gilles, en Saône et Loire. Le ravitaillement était encore facile, malgré les nombreux réfugiés qui se précipitaient dans les magasins d'alimentation. Maman réussissait toujours à se procurer du pain et de la viande, car, malheureusement elle avait une grande expérience en ce domaine. En la voyant revenir avec un roti, la soeur de ma patronne s'écria "comment allons-nous le faire cuire, sans cuisinière?". Alors maman, comme en Catalogne, prit trois pierres, nous demanda de ramasser des brindilles pour faire du feu, et fit cuire ce rôti avec des pommes de terre que nous avions emportées avec nous. Et nous nous sommes tous bien régelés.

Mais pendant que nous étions en train de camper dans un hangar, les allemands nous rattrapèrent. Nous en vîmes deux qui arrivaient dans un side-car ; ils étaient armés de fusils, mais n'avaient pas l'air très dangereux.

Il ne nous restait donc plus qu'à faire demi-tour et à revenir sur nos pas ! C'est ce que nous fîmes et le plus vite possible, effectuant en effet le trajet de retour en à peine deux jours. Nous croisions de nombreux soldats allemands : ils faisaient peu attention à nous, ne nous gênaient pas, et même au contraire, facilitaient plutôt notre retour, nous cédant parfois le passage.

Ma patronne nous attendait avec impatience, trouvant que nous mettions beaucoup trop de temps pour rentrer. Nous arrivions à onze heures ; à treize

elle m'emmenait déjà dans les champs ... Sa soeur avait beau lui dire que j'étais fatiguée, que j'avais besoin de repos ; elle ne voulut rien écouter, ne pensant qu'au travail qui attendait. Elle était très dure, mais travaillait autant que moi.

Et la vie reprit, comme avant. Il fallait toujours travailler autant, et très souvent dans de mauvaises conditions; balayer la neige pour arracher les salsifis, enlever les glaçons pour pouvoir cueillir les choux de Bruxelles : Quelques jours plus tard, par un temps plus clément, ces travaux auraient été moins pénibles et tout aussi profitables. Mais cela ne pouvait pas attendre. Jamais ma patronne ne remettait au lendemain, un travail qui pouvait être fait le jour même.

## VIII-SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE

*« Les Allemands contrôlaient tout  
et tout le monde ».*

Quand les allemands arrivent, les magasins sont pleins. Ils s'y précipitent, achètent tissus, vêtements, chaussures, produits alimentaires, tout ce qu'ils peuvent envoyer chez eux. Bientôt il ne reste plus grand chose dans les magasins.

Nous recevons des tickets de rationnement, des cartes d'alimentation. Nous n'avons droit qu'à une paire de chaussures par an ; à semelle de bois, peu pratiques.

Quant aux boulangers, ils font du pain noir, et les pâtisseries des gâteaux au tourteau! Chocolat et café deviennent introuvables. Tous ceux qui le peuvent achètent au marché noir, de quoi s'habiller, se nourrir.

Reste le troc : encore faut-il avoir quelque chose à troquer. ..

Les autorités d'occupation réquisitionnent une partie des récoltes ; mais nous, habitants des campagnes n'auront jamais vraiment faim.

Ma patronne élève un cochon, un mouton, des lapins, des volailles en grand nombre, pour notre propre consommation, mais aussi pour son mari, prisonnier ; elle prévoit qu'il va lui demander des colis.

Bientôt à la maison, ce sont des officiers allemands qui remplacent les français. Et pour moi, le dimanche, ce sera les mêmes inquiétudes qui recommenceront, en pire .. ,

Pour favoriser la production (ce qui leur permettaient d'augmenter leurs prélèvements), les unités stationnées dans le village voisin mettaient à la disposition des agriculteurs, des hommes et des chevaux. Ils voulaient que toutes es friches soient labourées etensemencées en choux... Ma patronne profita de l'occasion. Chaque matin un soldat venait avec deux chevaux ; le soir il regagnait son cantonnement. J'étais, bien malgré moi obligée de travailler avec lui; pas à l'aise cependant, ayant peur des soldats allemands.

Mais je n'avais pas le choix ; le travail devait passer avant tout. Ce premier militaire sera remplacé par un autre, qui couchera à la maison. Il se croira tout permis, se prendra pour le maître des céans. Il décidera, un beau jour, qu'il est le père, que ma patronne est la mère et que moi la fille, comme tous les enfant doit embrasser ses "parents", le soir ! Je résolus lors de ne plus coucher là, mais d'aller chaque nuit dormir chez la mère de ma patronne, qui habitait en face. Heureusement, cela ne dura pas longtemps; bientôt ce soldat partit sur le front russe.

Les allemands, en général, étaient assez corrects, mais c'était les troupes de passage qu'il fallait craindre. Un après-midi, par exemple, nous avons vu arriver un militaire passablement ivre, qui faisait partie d'une unité ayant passé la nuit au village. Nous lui avons vendu les oeufs qu'il réclamait et il est parti. Mais en plein milieu de la nuit, voilà que j'entends ma patronne crier. C'était ce même soldat, qui passant par une fenêtre mal fermée ; était venu la surprendre dans son lit. Il s'est finalement sauvé, mais nous avons eu très peur. Rapidement habillées, nous nous sommes réfugiés chez un voisin, n'osant plus rentrer chez nous, craignant le retour de l'allemand. Mais notre voisin, compatissant, est venu passer le reste de la nuit à la maison. Il faut dire que nos fenêtres fermaient très mal... Le lendemain, ma patronne a téléphoné à la Kommandantur. Un officier est venu à la maison ; il a dit que le coupable serait recherché, puni s'il était retrouvé, dégradé s'il avait des galons. C'était peut-être vrai, mais en attendant...

A cette époque je commençais à fréquenter les jeunes filles du village. Elles allaient chaque dimanche à Villiers-les-pots et je les accompagnais quand je me rendais chez maman. A leur retour, elles devaient normalement me reprendre, mais elles m'oubliaient souvent, car je n'étais pas du goût de l'une d'elles, très autoritaire. Je rentrais alors seule. Nous allions parfois au cinéma à Auxonne, à bicyclette. Il n'y avait pas encore de voitures.

Bientôt je fus aussi connue que la famille qui m'employait et je connaissais moi-même tous les gens du village. Mais selon les milieux, j'étais accueillie

façon très différente. certains me faisaient bonne mine, par égard pour mes patrons ; d'autres m'ignoraient totalement. J'étais particulièrement bien reçue dans deux familles. Là, je n'avais pas à craindre les ritournelles habituelles: " elle n'est pas du pays; elle n'est pas française"; ou à l'occasion d'un mariage, par exemple: "il n'est pas question d'inviter une étrangère".

Quand on est comme je l'étais à ce moment là, un peu perdue, on apprécie énormément un accueil bienveillant, une gentillesse, le moindre geste amical. Je me souviens d'un dimanche: je revenais de chez ma mère et le hasard voulut que je passe devant une maison où l'on fêtait les fiançailles d'une des filles. On m'a invité à entrer, on m'a offert un verre de sirop et des petits gâteaux ; ce sont des choses que l'on n'oublie pas ...

A partir du jour où je me suis installée à demeure chez ma patronne, j'ai été logée, nourrie, habillée, mais pas payée. Elle me donnait cependant quelques pièces de temps en temps, pour aller au cinéma. J'étais vêtue correctement, sans plus : j'aurai deux manteaux en dix ans, un bleu et un beige ; une robe d'hiver, à l'occasion de la fête du village, et une robe d'été, une jupe, un corsage à Pâques. Pour aller aux champs, j'étais habillée de vieilleries. L'hiver d'un manteau usé jusqu'à la corde, dont la ceinture, égarée, était remplacée par. .. une ficelle.

Je participais de plus en plus à la vie du village, mais je continuais à être tenue à l'écart par certains. Il me souvient d'une soirée de chants, comédies, monologues qui avaient été organisés par des jeunes gens et d'autres personnes au profit des prisonniers. Les jeunes filles étaient chargées de préparer des gaufres, de confectionner des fleurs en papier, pour les vendre. Je n'avais pas été admise, n'étant pas encore acceptée par toutes. Mais je le serai l'année suivante.

Et voici une autre péripétie qui me revient en mémoire. Pour aller à Auxonne, de l'autre côté de la Saône, zone interdite, il fallait présenter un laissez-passer à la sentinelle qui gardait le pont. C'est la Kommandantur qui fournissait cette pièce, qui n'était

valable qu'un mois, et seulement les jours ouvrables, pour aller livrer nos légumes, mais pas pour aller au cinéma.

Pour l'obtenir, il fallait faire des queues interminables. J'étais un jour dans la file, quand un allemand vint vers moi et me dit de le suivre dans son bureau. Je me demandais ce qu'il pouvait bien me vouloir... En fait c'était l'un de ses collègues qui, n'arrivant pas à terminer des mots croisés, désirait que je l'aide à trouver un mot espagnol. Je m'en souviens comme si c'était hier, du mot qui lui manquait: c'était "real". Aussitôt, ils m'ont établi mon laissez-passer, en me disant: "avec celui-ci, vous pourrez passer même le dimanche, et pour le renouveler vous n'aurez qu'à venir directement à notre bureau". En repassant de vant les gens qui faisaient toujours la queue, je me suis fais traitée de collaboratrice.

Veut-on savoir si j'ai profité de mon passe-droit ?

Voici alors la suite de l'histoire. Les officiers de la Kommandantur avaient organisé un bal dans l'un des cafés du village, et la propriétaire du café était venue m'inviter. Ma patronne voulait m'obliger à y aller, alors que je n'y tenais pas du tout. Je refusai, et ce fut une dispute qui éclata. Elle me traita de petite prétentieuse, en me disant : ces gens là te valent bien car "ce sont comme toi, des étrangers en France" ... Mais je ne cédaï pas, lui disant : "Allez-y donc vous-même, si vous y tenez tant". Cependant elle n'y alla pas.

Mais quand arriva le moment de renouveler mon laissez-passer plus question de passer avant les autres et il ne fut plus valable le dimanche. Mais j'aimais mieux ça.

Alors que , comme je viens de le montrer, nous les réfugiés étions plus ou moins appréciés des français, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de leurs services hospitaliers, qui ont toujours été parfaits à notre endroit.

Lors de sa maladie, mon frère fut très bien soigné, et à sa sortie de l'hôpital, dès qu'une place fut libre dans un sanatorium, il y fut envoyé.

Mais...



J'ai déjà parlé de notre carte de séjour, à faire contrôler chaque année. J'y allais régulièrement et je conseillais à maman de faire de même. Mais elle me répondait "Ils ne savent même pas qu'une vieille femme comme moi existe.". Jusqu'au jour où elle reçut une convocation pour se présenter au tribunal. C'est juste à ce moment là qu'arrivèrent les papiers qui devaient permettre de conduire mon frère au sanatorium. Elle devait l'accompagner, car il n'était pas majeur, et il fallait que j'aille avec eux, puisqu'ils ne savaient guère s'exprimer en français. De toute façon le voyage nous était remboursé.

Mais il y avait la convocation du tribunal... Alors ma patronne, toujours prête à nous rendre service quand elle nous voyait dans l'embarras, alla trouver une personne du village qui avait des relations. Il promit d'essayer d'arranger les choses. En effet le lendemain, quand elle retourna chercher la réponse, elle apprit que le nécessaire avait été fait; nous pouvions partir tranquilles. Je souligne ici que maman n'a plus jamais oublié de faire contrôler sa carte ...

Et nous voilà partis. Les trains étaient rares ; les Allemands contrôlaient tout et tout le monde. D'Auxonne, nous sommes allés à Dijon, où nous avions une correspondance pour Angoulême, en Charente. En effet le sanatorium était dans cette région. Le train était archi-comble. Nous n'avions pas de places assises, mais à mesure que les voyageurs descendaient, l'un après l'autre, nous avons pu nous asseoir. Le train s'arrêta à Limoges, sur la ligne de démarcation qui séparait la zone libre de la zone occupée, pour que les Allemands puissent contrôler les voyageurs. Nous leur avons présenté nos cartes de séjour, mais cela ne leur suffisait pas. Ils voulaient des cartes d'identités, documents n'ayant jamais existé en Espagne. Alors, ils nous ont fait descendre pour nous conduire dans une salle d'attente, où nous leur avons montré tous les papiers destinés au sanatorium. Pendant ce temps, le train était reparti sans nous.

Et ils continuaient à ne rien comprendre, tandis que nous ne savions pas comment leur expliquer les raisons de notre voyage. Il y avait peu d'employés français dans cette gare, mais beaucoup d'Allemands,

qui venaient à chaque instant nous questionner. Alors l'idée me vint de tousser, de me taper sur la poitrine, de montrer mon frère en disant : "Malade très malade." et cette fois, ils eurent l'air de comprendre ; peut-être par peur d'attraper cette vilaine maladie, il nous ont vite embarqué dans le premier train qui s'est présenté. Nous avons poussé un "ouf" de soulagement.

Arrivés le soir même à Angoulême, nous avons pris le car menant au sanatorium et y avons laissé mon frère. Ayant appris qu'un fermier des environs louait une chambre et fournissait des repas aux familles des malades, nous avons passé cette nuit là dans cette ferme.

Le lendemain matin, après avoir été dire au revoir à Juan, nous avons repris le car pour Angoulême et sommes montées dans le premier train à destination de Dijon. Il passait cette fois par Chalon-sur-Saône et dans cette gare, re-contrôle sur la ligne de démarcation. Nous n'en menions pas large, redoutant les mêmes ennuis qu'à l'aller. Dans les wagons bondés, les contrôleurs allemands avaient du mal à circuler. L'un d'entre eux n'est plus bien loin de nous ; il approche, il approche...

Nous faisons semblant de chercher dans le fond de nos sacs. Mais, Ô miracle, il nous fit signe de la main en disant : "Gut, gut" (bon). Nous ne connaissions pas l'allemand, mais nous avons, tout de suite compris, et en même temps respiré ... C'est ainsi que se passa notre voyage.

Les problèmes de santé de mon frère lui permettront de rencontrer des personnes qui s'intéresseront à lui. Il apprendra à lire, à écrire correctement le français. La plupart des directeurs d'hôpitaux et de sanatorium qu'il fréquenta étaient d'anciens malades. Ils lui conseillèrent de demander à travailler dans un sanatorium. N'ayant aucune qualification, il sollicita un emploi de garçon de salle, c'est à dire qu'il devait servir les repas aux malades dans la salle à manger.

Quelques mois plus tard, il reçut sa nomination : il s'agissait d'un établissement situé à une trentaine de kilomètres de l'endroit où nous étions. Nourri, logé, il

y restera vingt-deux ans. Marié à une jeune fille française, il aura trois enfants : deux garçons et une fille, tous en parfaite santé, mariés à leur tour maintenant.

Malheureusement pour lui, la tuberculose ayant presque disparu, le sanatorium fut repris par un hôpital psychiatrique. Le personnel pouvait rester en place, mais perdait les avantages dus à l'ancienneté. Ses vingt-deux ans de services ne comptant plus, repartant à zéro, tout au moins pour ce qui était de son salaire mon frère préféra demander sa mutation dans un autre sanatorium. Il fut nommé à Clermont-Ferrand, où maintenant il profite de sa retraite.

Il a toujours été gentil, Juan. A vingt-cinq ans, je n'avais pas encore eu de bracelet-montre. Il m'offrit le premier, à l'occasion d'un rappel qu'il avait touché de la Sécurité Sociale.

Mais revenons à l'occupation allemande. J'ai déjà parlé des cartes d'alimentation. Nos journées étaient longues, fatigantes. Pour un travail de force, les rations attribuées étaient insuffisantes. Il fallait se débrouiller pour les améliorer. Ceux qui n'ont jamais manié un "bigot", des journées entières, pour arracher des pommes de terre, ne peuvent pas savoir ce que c'est...

Le dimanche, si nous voulions confectionner un dessert, c'est toute notre ration mensuelle de sucre qui y passait. Alors nous en fabriquions avec des betteraves sucrières, appréciant peu la saccharine vendue en pharmacie. Cuites et pressées, ces betteraves produisaient un liquide noirâtre qui une fois réduit devenait une mélasse, sucrée certes, mais qui gardait un goût de betterave...

L'orge grillé remplaçait le café ; les racines d'endives, râpées et grillées la chicorée. En moulant du blé dans un moulin à café, puis en le tamisant, nous obtenions de la farine, mais guère fine.

Nous aurons l'idée de semer du colza pour avoir de l'huile. Contre nos graines, une huilerie de Saint-Jean – de-Losne nous rendait de l'huile, épaisse mal raffinée, que nous apprécions quand même son odeur de colza. Plus tard, ayant acheté une vache, nous aurons à volonté, lait, crème et beurre.

Nous allions aux champs chaussés d'espadrilles, en toile épaisse, mais vite trouées. Les semelles par contre, en caoutchouc, tenaient bon plus longtemps, et recouvertes de nouvelle toile, étaient réutilisées plusieurs fois. J'ai fabriqué des espadrilles de toutes sortes, en tissu, en tricot, au crochet. Bien des gens en faisaient autant.

En 1942, les officiers qui logeaient dans notre maison partirent, sans doute pour le front, tout comme le soldat qui nous aidait dans nos travaux agricoles.

Nous avons alors acheté un cheval, jeune, qu'il fallait dresser. Nous ne savions pas très bien nous y prendre. Je devais le guider. Peu douée pour ce genre d'exercice, je me faisais souvent houspiller par les hommes qui dirigeaient les instruments agricoles. C'est en faisant tourner ce cheval au bout d'un champ de betteraves, alors qu'il tirait une piocheuse, qu'il me marcha sur un pied, je ne peux oublier ce jour là, car depuis, l'ongle de mon gros orteil, arraché, ne s'est jamais bien recollé ...

Le 13 juin 1940, le frère de mon patron avait été tué dans un bombardement. Quant à mon patron, il ne réussira à rentrer de captivité qu'en février 1943. Après bien des sacrifices, allant jusqu'à donner sa chevalière en or, il revint, pas vraiment malade, mais la captivité l'avait profondément marqué.

A son retour, nous étions toute une bande à qui l'attendions à la gare d'Auxonne. Toute la famille était contente.

A l'avenir, nous, les femmes, travaillerons toujours autant mais nous n'aurons plus à nous faire de souci pour les gros travaux.

Cependant, le comportement de mon patron n'était plus le même. Son caractère avait changé. Souvent, sans raison valable ni évidente, et surtout en présence d'autres personnes, il m'attrapait me prenait à partie.

Je me souviens d'un jour où sa femme et moi repiquions des poireaux pendant qu'il traçait les rayons. « Je serais contente si nous pouvions finir le champ ce soir », me dit-elle . Et moi qui voyait passer sur la route, les filles du village ! Je savais

qu'elles allaient voir un cirque qui avait monté son chapiteau à Auxonne. Comme j'aurais aimé me joindre à elles! Mais il n'en était pas question ; l'important, c'était de finir le champ de poireaux ...

Bien que très fatiguée, le soir, il me fallait encore nourrir le cochon, les lapins, les volailles. C'était mon travail et voilà que, sans raison, mon patron, particulièrement énervé ce jour là, profitant de ce que nos voisins étaient dans leur cour et pouvaient donc l'entendre, me traita de "feignante". Cette fois, il dépassait les bornes. J'allai dans ma chambre pour faire mes valises et partir. Sa femme me vit ; elle défit mes valises, alla le trouver, lui fit remarquer le travail que j'avais fait tout au long de la journée, le houspilla violemment. Finalement je restai, mais mon patron ne m'adressa pas la parole pendant une huitaine de jours.

Maman ne pouvait me recevoir dans son logement, trop petit pour trois personnes. J'étais donc malgré tout, presque obligée de rester où j'étais et d'avalier des couleuvres à longueur de semaine, sinon de journée.

Mais en dépit de ces "savons", de ces reproches qui se reproduisaient trop souvent à mon gré, mon patron en toutes circonstances prenait ma défense. J'aurai l'occasion de le constater à plusieurs reprises. Il faut dire que j'étais plutôt bien considérée à la maison. Lorsque nous avions des invités, je mangeais avec eux, à la même table, Bien sûr, je faisais le service, ainsi que la vaisselle ... "C'est comme si tu étais ma fille" me disait ma patronne. Ce n'était peut-être pas tout à fait vrai.

Mais c'est encore avec les commerçants que j'ai eu le plus de problèmes. Un jour, j'étais allée faire quelques achats dans une épicerie à Auxonne. A mon retour nous nous sommes aperçus qu'il manquait cinquante francs dans le porte-monnaie. C'était une somme importantet à cette époque. J'allai les réclamer, mais l'épicier ne voulut pas admettre qu'il s'était trompé en me rendant la monnaie ; il refusa de me rembourser, disant qu'il viendrait le soir trouver mon employeur.

Il vint en effet, masi ce fut pour dire que c'était moi qui avait escamoté cet argent, que dans mon

pays j'étais peut-être une voleuse, qu'il ne fallait surtout pas faire confiance à une réfugiée. Je me voyais mal partie : l'histoire semblait tourner nettement à mon désavantage. S'il croit cette homme, pensais-je, je suis perdue ; je passerai pour une voleuse. Enfin je l'entendis répondre: "Il n'y a rien de vrai là dedans : il n'a jamais manqué un sou alors qu'elle sait où je mets mon argent ; j'ai confiance en elle". Le commerçant parti en colère. Jamais plus nous ne remettrons les pieds chez lui. Mais il ne rendit jamais l'argent...

La même mésaventure m'arriva en encaissant des bulletins de livraison chez un expéditeur de légumes (une femme). Cependant, elle me rendit l'argent manquant (encore une fois cinquante francs), disant qu'elle vérifierait, en faisant sa caisse le soir. Jamais elle ne m'en a reparlé.

C'est ainsi que certaines personnes, profitant de ce que je parlais mal le français, se conduisaient avec moi. J'ai mis presque une année pour m'exprimer à peu près convenablement. Et il est vrai qu'aujourd'hui encore, mon français n'est certainement pas parfait. C'est souvent trop tard, alors que la phrase est dite, que je m'en aperçois ... Quand je demandais à ma patronne de me corriger, elle me répondait: "il me suffit de te comprendre". Or, c'est dès le début qu'il faut s'efforcer de parler correctement, car il est très difficile de se corriger plus tard, je sais par exemple, que je mélange toujours certaines lettres, les "b" et le "v", les "u" et les "ou".

Voici encore quelques souvenirs de cette période : des gens forts considérés dans le village avaient eu le malheur de perdre leur fille. Les autres jeunes filles voulurent rendre à celle qui avait été leur camarade, un hommage particulier lors de son enterrement. Quatre d'entre-elles tenaient les « coins », et les autres suivaient toutes ensemble, derrière la bannière de la Vierge portant une couronne de fleurs. Je fus exclue : ce n'était pas la place d'une étrangère, d'une simple ouvrière agricole !

Mais voilà que huit jours plus tard, un événement inhabituel et fort pénible, se produisit dans le village. La fille des propriétaires de l'un des trois

cafés fréquenté successivement par des militaires français, puis allemands, était très gentille, mais peut-être un peu légère. Toujours est-il qu'elle finit tragiquement, tuée d'un coup de revolver, par l'homme qu'elle fréquentait,

Dans de telles circonstances, la plupart des jeunes filles n'avaient guère envie de faire quelque chose de particulier... Alors elles pensèrent à moi, l'étrangère. Je rinçais la lessive au bord de la Saône, quand j'en vis arriver deux, très aimables, très gentilles. Elle me demandèrent si je connaissais la nouvelle -j'étais en effet au courant- car elle venaient me proposer de faire partie de leur groupe, et de porter au choix, ou un "coin", ou la couronne, à moi de décider. Je leur répondit qu'il fallait voir mon patron. Elles sont donc allées le trouver, mais elles ont été fort mal reçues. Il voulait savoir pourquoi cette fois je pouvais les accompagner ; il leur dit que c'était parce que cela les arrangeait. Etc, etc .. ,

Je préfère ne pas répéter tout ce qu'il leur a sorti ce jour là... De toutes façons elles ont vite compris et n'ont pas jugé bon d'insister ; et moi comme lors de l'enterrement précédent, j'ai assisté aux obsèques en compagnie de ma patronne.

Le lendemain, mon patron est allé expliquer à la mère de la pauvre fille, les raisons de son refus. Elle a très bien compris, ne m'en a pas voulu, et m'a même donné plus tard, une photo de son enfant.

J'étais satisfaite de la façon dont cela s'était passé, mais s'il en avait été autrement, j'aurais bien été obligée de faire ce qu'on avait décidé pour moi. Mon opinion ne comptait guère. La preuve un jour je fus envoyée à une messe de mariage. J'étais la seule de toutes les jeunes filles du village à y assister.

## XX- VERS LA FIN DE LA GUERRE

*Cela devenait le sauve-qui-peut pour  
l'armée allemande...*

Après quatorze de mariage, ma patronne attendait enfin un bébé. J'en étais contente, moi aussi. Comme je m'étais souvent occupé de mes petits frères, j'aimais beaucoup les enfants. Maman et moi étions chargées de préparer le petit trousseau. Il était très difficile de se procurer le nécessaire, par ces temps de restrictions, mais les parents avaient les moyens. Rien n'était trop beau pour le bébé. Le prix de la laine, des tissus, étaient exorbitants, et en plus de l'argent, il fallait donner une volaille.

Ma patronne allait aux champs et nous laissait seules à la maison. Nous passerons pas mal de temps à faire de petites chemises, des brassières, en laine et en tissus; des couches, avec des draps usagés. Il n'y avait pas encore les couches que l'on jette après usage... Le berceau, en osier, devait être garni de tissu. Ce travail minutieux demandait beaucoup de patience, mais c'est avec plaisir que nous le faisons.

L'enfant tant désiré arriva le 29 décembre 1943, pour la joie et le bonheur de toute la famille. C'était un garçon. Maman et moi étions heureuses, nous aussi. Je m'occuperai beaucoup du bébé ; j'aimais cela; puisque sa maman par contre, préférait aller aux champs, je le gardais, surtout le matin, tandis que sa grand-mère paternelle se chargeait de lui l'après-midi.

Je serai la marraine du petit. Le parrain, un camarade de son père, encore prisonnier, fut remplacé par un parent sur les fonds baptismaux. Pour avoir des dragées on dut donner une oie au confiseur. C'est incroyable les trocs et les combines qu'il fallait inventer pour obtenir certaines marchandises pendant l'occupation ! Et encore heureux ceux qui pouvaient le faire !

Mon frère Manuel nous rejoignit à cette époque. Le camp de Vernet, où il avait d'abord été interné fut fermé au début de la guerre, à cause semble-t-il de ses conditions d'hygiène trop insuffisantes.



Les internés furent transférés dans un camp moins inconfortable ; ils pouvaient le quitter s'ils trouvaient un employeur disposé à leur faire un contrat de travail. Mon frère en profita et fut embauché comme ouvrier agricole à Rieupeyroux, en Arriège. Mais comme il ne gagnait que quelques francs par jour, il ne renouvela pas son contrat.

Mais il devait trouver un nouvel emploi dans les huit jours, ou bien regagner le camp. Il travailla alors comme bûcheron, puis comme ferrailleur à la construction d'un pont, couchant dans les bois, pour éviter les allemands; ils avaient envahi la zone libre et cherchaient de la main-d'oeuvre parmi les étrangers. Et mon frère fut surpris, en train de réparer un camion chez son patron, par deux militaires allemands accompagnés de deux civils. Bien que son employeur s'y opposât, Manuel fut bien obligé de les suivre. Il fut emmené à la mairie, où d'autres ouvriers étaient déjà rassemblés. Tous furent conduits à la gare, embarqués dans des wagons à bestiaux, et, après un très long voyage, ils se retrouvèrent dans le port de Lorient, où les allemands faisaient construire une base abri, pour leurs sous-marins.

Manuel dut y travailler, sans salaire. Il essaya bien à plusieurs reprises, de s'échapper, mais à chaque fois il sera repris par les gendarmes français, qui le ramenaient : toujours sur son lieu de travail.

Envoyé à Rennes, en décembre 1944, pour réparer la gare endommagée par les bombardements, il y fut libéré par l'armée américaine qui avait encerclé la ville. Lorient par contre, restera occupé jusqu'à l'armistice.

Les Américains embauchèrent Manuel ; eux ils payaient bien ! Dès qu'il eut l'argent du voyage, il nous rejoignit et alla vivre chez maman.

Notre région était libérée. Il travailla encore pour les Américains, à Auxonne, puis dans une scierie, ensuite comme maçon qualifié. Finalement il trouva une bonne situation à Dijon, mais il devait tous les jours faire les trajets, par tous les temps, d'abord en moto puis par le train, enfin en voiture. Après son mariage il acheta une maison à Dijon, qu'il restaura lui-même. De ses deux enfants, l'un et marié et a deux enfants, un garçon et une fille.

Lorsque Manuel arriva, maman n'habitait plus depuis longtemps, son petit logement dans l'usine. Les Allemands, voulant occuper tout le bâtiment, s'étaient présentés chez elle pour lui demander de déménager. Ils la menaçaient, si elle ne s'exécutait pas, et plus vite que ça, de la renvoyer en Espagne. Elle avait protesté, en disant que ses enfants, dont l'un travaillait pour eux, étaient tous en France. Après avoir vérifié ses dires et téléphoné à Lorient, ils ont finalement admis qu'elle ne devait pas être reconduite à la frontière ; ils ont même fait le nécessaire pour la reloger, peu confortablement il est vrai, dans une sorte de grenier : deux pièces, chaudes l'été, froides l'hiver.

N'ayant pas les moyens de se payer autre chose, elle y restera. Il n'y avait pas l'eau dans la maison, mais il y avait une pompe sur la place du village. Les toilettes étaient à l'extérieur, au fond d'une cour. Quand l'eau courante sera installée, le propriétaire refusera de prendre la pose des robinets à sa charge. Maman payera.

Pendant ce temps, la guerre continuait de faire des ravages. De plus en plus exigeants, les Allemands, avec l'accord du gouvernement de Vichy, commençaient à réquisitionner les ouvriers qualifiés pour les envoyer en Allemagne. Certains partaient, d'autres se cachaient.

Ensuite ce fut toute la classe 1942 qui fut requise pour être, par trains entiers, envoyées là-bas au titre du S.T.O. (service du travail obligatoire). Un neveu de ma patronne, qui aurait dû faire partie de cette fournée se cacha, avec deux camarades dans une maison isolée. Comme les Allemands faisaient des recherches dans ces maisons, ils creusèrent un abri souterrain où ils se tenaient constamment. Leurs frères les ravitaillaient pendant la nuit, malgré le couvre-feu, l'interdiction de sortir. Des patrouilles circulaient et il ne faisait pas bon être pris...

J'aimais bien les neveux de ma patronne, trois garçons avec qui je pouvais discuter. Nous travaillions très souvent ensemble. Ils avaient une sœur, beaucoup plus jeune, et un petit frère, que je garderai plus tard quand sa maman sera malade. Je les

considérais un peu comme faisant partie de ma famille ; je partageais leurs joies, leurs peines surtout, et Dieu sait s'ils en ont eu pendant cette guerre !

En septembre, l'ainé, mon préféré, partit dans un maquis de la région avec son frère, sorti de sa cachette depuis que les Allemands ne recherchaient plus les "réfractaires". Cela faisait deux garçons de la même famille dans le maquis, avec les risques que cela comportait.

Des maquis, il y en avait de plus en plus. La porte de notre grange donnait sur le jardin, d'où l'on pouvait rejoindre la Saône dont la traversée était interdite. Mais les maquisards laissaient parfois leur voiture dans notre grange, avant de traverser la rivière en barque. Il m'arrivait de me lever la nuit pour balayer les traces de pneus. C'était vraiment une drôle d'époque, c'est le moins qu'on puisse dire.

Je finirai par être adoptée par la presque totalité des filles du village. Elles allaient à la messe le dimanche matin moi seulement les jours de fête car j'avais toujours du travail prévu à l'avance. Je faisais partie du "choeur de chant", et je pouvais aller aux répétitions le soir, à l'église après mon travail ; mais je devais emmener le petit, qui comme tous les enfants, était souvent gentil, mais pas toujours.

Les jeunes fille se partageaient en deux groupes.

Je n'avais pas de préférence ; j'aimais autant les unes que les autres. Le dimanche après-midi je faisais partie du groupe qui allait au cinéma. Lorsque nous rencontrions d'autres filles des environs, elles nous entraînaient dans des bals clandestins. Cela ne me plaisait guère pour plusieurs raisons. D'abord parce que j'avais plus que de l'amitié pour l'un des garçons qui était en danger dans le maquis. Ensuite, je n'étais plus tranquille depuis notre contrôle à Limoges, où nous n'avions pas les papiers demandés par les Allemands.

D'ailleurs j'aurais bien aimé rester dans ma chambre, à ne rien faire, à rêvasser, à tricoter. Le soir j'aurais rendu visite aux filles de l'autre groupe, qui se contentaient de faire des promenades dans les rues du village ou au bord de la Saône. Mais ce n'était pas possible, car si ma patronne me voyait

dans ma chambre, elle trouvait toujours quelque chose à me faire faire. "Surveille le petit, va voir si le linge est sec, recouds un bouton, aide-moi à plier ces draps", me disait-elle. Alors, si je ne voulais pas travailler, j'étais bien obligée de sortir le dimanche.

Et les années passèrent... Vint le temps où les Allemands commencèrent à se replier. Pour aller plus vite, ils prenaient tous les véhicules qui leur tombaient sous la main, les vélos surtout, car il ne restait plus guère d'autos. Nous les cachions dans les grenier à fourrage, en principe.

Je dis en principe, car, par exemple, peu de temps avant la libération, deux soldats passant par là, aperçurent la bicyclette de ma patronne qu'elle avait imprudemment laissée dans la cour. L'un d'eux se précipita pour l'emporter. Ma patronne se débattait pour conserver son bien ; finalement elle creva un pneu avec une épingle, ce qui rendit l'Allemand furieux; il menaçait de mettre le feu à la maison !

Mon patron, bien que libéré, restait sous contrôle des autorités occupantes ; il fila vite se cacher dans les bois, pendant que je me réfugiais avec le petit quelques maisons plus loin. Heureusement, un voisin, attiré par les cris, vint voir ce qui se passait et proposa aux deux soldats de réparer le vélo pour qu'il puisse repartir. Et tout rentra dans l'ordre ...

Cela devenait le sauve-qui-peut pour l'armée allemande, mais comme on ne pouvait pas savoir si c'étaient bien les derniers qui s'en allaient, il fallait faire très attention. En effet, encore armés, vexés de constater qu'ils allaient perdre la guerre, ils devenaient encore plus méchants.

Et un beau soir, début septembre 1944, nous avons vu arriver dans une jeep américaine, les premiers soldats français. Ces soldats qui nous apportaient la liberté reçurent au village, un accueil triomphal. Ils faisaient partie de la Première Armée Française, commandée par le général De Lattre.

Les jeunes gens sortirent du maquis. Comme beaucoup d'entre eux, les deux neveux de ma patronne s'engagèrent dans l'armée de libération. Le troisième, appelé plus tard, finit ses classes alors que la guerre était terminée.

L'aîné vint en permission à la fin de l'année. L'observant sans en avoir l'air, je le trouvais inquiet, triste, soucieux. Le fait est que son frère n'avait pu l'accompagner pour passer les fêtes en famille, la plupart des permissions ayant été supprimées au dernier moment. Ils faisaient la guerre dans des conditions difficiles, sous la pluie, dans la neige et le froid et ils souffraient énormément de ce mauvais temps, bien que cela ne fût pas le côté le plus inquiétant de leur situation.

Ce garçon fut blessé, le 20 janvier 1945 par un obus de mortier. Evacué aussitôt, opéré dans un groupe chirurgical proche du front, il écrivit à sa famille que ses blessures n'étaient pas graves. C'était peut-être vrai, mais quelques jours plus tard, à son arrivée à l'hôpital militaire d'Audincourt, une infirmière s'aperçut que ses blessures étaient gangrenées, qu'il fallait l'opérer d'urgence, de toute urgence. Il était trop tard pour éviter une amputation, mais la pénicilline, qui venait d'être découverte, permettra quand même de le sauver.

Pour toute la famille, ce sera un gros chagrin.

Quand sa mère vint chez sa soeur, lui annoncer la triste nouvelle, j'étais absente. Ma mère se trouvait là. Elle ne put s'empêcher de penser : "Comme je serais heureuse de voir les miens dans cet état là plutôt que morts" .

J'allai le voir avec d'autres jeunes filles, à Besançon où il avait été transféré. (Son frère malade s'y trouvait également, dans un autre hôpital, mais quand sa famille l'appriis il était déjà évacué en région parisienne). De Besançon, il sera transporté à Moulins par train sanitaire et reviendra au village en convalescence. Il s'y trouvait le 8 mai, jour de l'armistice. Après avoir été hospitalisé à Dijon, puis à Lyon, où après de nouvelles souffrances il subira une troisième opération, il sera enfin démobilisé. Comme il n'était question pour lui de travailler dans la culture, il fit une demande pour entrer dans une école de rééducation à Lyon. En attendant, il réussit à trouver un emploi aux usines Peugeot à Sochaux.

Il s'y trouvait bien, de sorte que cela l'ennuyait de devoir aller à Lyon, mais lorsqu'un jour chez sa tante, il me demanda mon avis, je lui conseillai vivement de faire ce stage. Je ne sais si mon opinion l'influença, mais toujours est-il qu'après son admission il partit, à la rentrée scolaire, pour revenir un an plus tard.

Il trouva tout de suite un emploi de comptable chez un expéditeur de légumes d'Auxonne. J'aurai bientôt l'occasion de reparler de ce garçon.

## X - LA VIE À LA CAMPAGNE

*Les travaux se succédaient dans les champs...*

Pendant l'occupation, les distractions étaient rares ; les bals étaient interdits. Maintenant, ils revenaient; bals de société très en vogue le samedi soir; bals publics le dimanche après-midi. Dans une grande salle, à Auxonne, l'orchestre jouent des airs américains. les filles du villages y vont ; je les suis.

Les cinémas sont un peu délaissés, mais quand passe un film avec Bourvil, "*Pas si bête*", son premier succès, il faut faire la queue et c'est difficile d'avoir une place le dimanche.

J'aurais aimé voir ce film, mais ne pouvais comme mes amies, y aller en semaine. Ne voulant aller seule, je cherchait quelqu'un qui veuille m'accompagner. Ce fut le neveu de ma patronne, dont la belle-mère disant "je suis trop vieille pour voir ça" avait refusé, qui se proposa.

Je ne demandais pas mieux et j'abandonnai alors sans regret, bals et copines, pour aller avec lui, le dimanche, au cinéma, ou faire des promenades à bicyclette. Ce qui ne semblait déplaire, ni à ma patronne, que j'avais mise au courant, ni au reste de la famille. "C'est gentil", disait sa grand-mère, qui de son côté, s'étant cassé une jambe et ne pouvant de ce fait, rester seule, était venue vivre avec nous à la maison. C'est moi qui lui portais ses repas et l'aidais à faire sa toilette.

Mais je ne voulais pas sortir avec un garçon pouvant avoir de mauvaises intentions, au risque de me compromettre, et sans que cela ne finisse par un mariage. Nous n'allions d'ailleurs pas tarder à en parler entre nous. Mais la chose fut très mal accueillie quand il l'annonça à ses parents. On n'avait pas idée de ça ! Une simple employée de culture, pas riche, pas française, un peu trop âgée à leur gré ; ni fainéante ni légère bien sûr, mais ce n'était pas suffisant. En somme, je n'étais pas la bru qu'ils souhaitaient ; ils ne voyaient plus en moi la gentille fille qui, le dimanche tenait compagnie à leur fils.

"Ils devaient s'y attendre, Isabelle n'est pas une fille à fréquenter un garçon sans penser au mariage", disait ma patronne. Et on me faisait la tête. La grand-mère ne se gênait pas pour me dire que je ne convenais pas à son petit-fils: "Il lui faut une fille qui travaille dans les bureaux, une dactylo ... "

Voilà donc nos projets compromis. Le seul qui nous comprenait, c'était l'un des frères de mon "fiancé". Mais ma "future belle-mère", lorsqu'elle venait à la maison, me détaillait des pieds à la tête, surtout si j'étais habillée un peu court, comme c'était alors la mode. "Tous les moyens sont bons pour te faire remarquer", me dit-elle un jour où je portais une jupe écossaise rouge ...

Découragée , j'avais envie de tout abandonner. Mais nous sortions toujours ensemble, et gardions, malgré tout, l'espoir. Rien ne nous empêchait de nous marier, simplement, un soir, devant deux témoins. Mais en ce temps là, cela ne se faisait guère.

Enfin, lorsque ses parents comprirent que leur fils m'aimait, et que jamais il ne renoncerait à ce mariage, ils finirent par m'accepter. Du jour au lendemain, leur comportement changea complètement à mon égard. Admise à faire partie de la famille, j'étais reçue chaque dimanche à déjeuner.

C'était en octobre. Nous aurions pu nous marier au printemps, mais ma patronne voulait me garder encore un an, jusqu'à l'automne suivant. Dans cette région maraichère, les femmes travaillaient tout autant que les hommes.

Chez nous le patron soignait le cheval, la patronne s'occupait de la vache, distribuait le soir le lait à quelques clients. Quant à moi je donnais le grain aux volailles, l'herbe aux lapins, la « lavure » aux porcs ( c'est un mélange de petites pommes ed terre cuites à la marmite, écrasées et mélangées de son, de farine, d'orge et d'eau de vaisselle).

Dans les champs les travaux se succédaient. Dès les beaux jours, en février, nous arrachions avec une bêche, les « troncs » des choux. Nous épandions à la fourche le fumier avant les labours. Les chevaux étaient attelés aux gros outils agricoles, mais avant de semer les petites graines, nous trainions tels des



bourricots, une petite herse et un rouleau.

Les carottes, les radis étaient semés, les petits oignons repiqués, les pommes de terres germées déposées avec précaution dans des trous fait à la pioche, garnis d'une pincée d'engrais, que l'on alignaient bien droit à l'aide d'un cordeau ( Un rang sur deux, pour gagner du temps). Déjà au lever du jour, les asperges étaient récoltées, calibrées, mises en bottes, pour être livrées à un marchand à Auxonne.

Dès que les graines commençaient à "tréslr" (lever), c'était le piochage, l'arrachage, à la main, de toutes les mauvaises herbes, nombreuses. On ne connaissait pas le désherbant ! Et je guidais le cheval, -C'est plutôt lui qui me conduisait, paraît-il- quand il tirait la piocheuse, puis la butteuse, dans les rangs de pommes de terre. A maturité, celles-ci étaient arrachées à l'aide d'un "bigot", et de suite, le terrain était replantés, de poireaux, de choux. Dans les champs de pommes de terre tardives, les choux étaient plantés entre les rangs avant l'arrachage.

Puis arrivait l'été. C'était la saison des gros travaux, des journées longues comme un jour sans pain ...

Lors des moissons, on n'avait qu'à suivre la moissonneuse-lieuse, et mettre les gerbes en tas. Mais la ficelle, encore en papier comme pendant la guerre, cassait souvent. Je devais alors me faufiler sous la machine pour la rattacher. Et la chaleur était accablante ... Mais par temps humide, la paille n'aurait pas glissé sur le tapis roulant de la machine. Donc à quoi bon se plaindre quand il n'y a pas d'autres solutions. Mieux vaut prendre son mal en patience, c'est tout.

La moisson finie, c'était le « Battoir » comme on disait . La batteuse s'installait au village , sur les « patis », où les cultivateurs amenaient leur moisson. Le battage, travail à la chaîne, occupait une bonne dizaine de personnes, parents, voisins, amis, tout le monde s'entraidait. Vêtue d'une longue jupe appartenant à la grand-mère – car les femmes ne devaient pas porter de pantalon-, je montais sur la batteuse, por couper la ficelle des gerbes ; pas n'importe comment ni surtout

n'importe où, s'il vous plait, au noeud, car plus tard elle servirait à lier les sacs. Sans arrêt, un homme me passait des gerbes. On avalait énormément de poussière, mais heureusement les boissons circulaient, et on se désaltérait, sans bien sûr, arrêter le travail.

Puis les sacs de blé (de cent kilos), montés au grenier par les plus forts -souvent les plus âgés- et les bottes de paille rangées dans le fenil par les autres, c'était alors le repas qui nous attendait, copieux, bien arrosé, préparé et servi par la maîtresse de maison aidée de quelques femmes.

Quand arrivait septembre, nous avions un petit répit, mais déjà en octobre, commençaient les travaux d'hiver : cueillette des choux de Bruxelles, arrachage des poireaux, des salsifis, souvent par le froid, sous la pluie ou la neige.

Les journées sont courtes ; et les soirées sont longues, toujours occupées à de fastidieuses besognes : rogner queue et racine aux petits oignons, raccourcir les "trognons" des choux de Bruxelles, en enlevant les feuilles jaunes. On en vidait de grands sacs sur une table ; cela finissait tard, mais c'était une occasion de se réunir en famille, de discuter.

J'allais oublier la lessive ... Chaque lundi, j'allais rincer dans la Saône, une pleine lessiveuse de linge bouilli, chargée dans une lourde brouette. La rivière était le lieu de rendez-vous des femmes du village, les nouvelles circulaient, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses ...

A l'époque des gros travaux maman me remplaçait, mais c'était trop dur pour elle de pousser la brouette, alors elle s'installait près de la pompe avec des baquets.

Maman avait plusieurs employeurs, tantôt travaillant aux champs, tantôt raccommoquant à domicile. On ne jetait pas les vêtements comme maintenant ! Elle transformait en pantalon pour enfant, des pantalons d'homme usagés, retournait les cols et les poignets de chemise, tout cela très bien fait.

Bien que ne parlant pas français, elle savait se

faire comprendre, et surtout, se rendait parfaitement compte qu'elle n'était pas toujours bien traitée. Un jour elle dit qu'elle aimait les tomates en salade. Elle en eu à tous les repas! Ce n'était pas coûteux ; pas très varié non plus. Il arrivait aussi qu'on la serve, comme les enfants, mais en "oubliant" de lui repasser les plats.

A l'approche de l'hiver, elle ne voulait pas faire les trajets de nuit et avait demandé à rentrer plus tôt. On ne lui avait pas dit non, mais avant de la laisser seule, ou en compagnie d'une grand-mère ou d'enfants, sa patronne prenait soin de retourner le réveil. Ainsi maman ne voyait pas qu'il était temps de partir. Elle n'appréciait pas, mais alors vraiment pas, cette façon de se conduire à son égard. "Parce que je ne parle pas français, on me prend pour une idiote", me disait-elle. »

Mais revenons à mon mariage. Mes beaux-parents voulaient des fiançailles et un grand mariage comme cela se faisait à la campagne. Et puis c'était leur fils aîné qui se mariait, et il méritait bien ça. Mais maman n'avait pas les moyens, ne pouvait pas payer une noce en grand tralala, et il n'était pas question qu'elle emprunte de l'argent, que de toute façon il aurait fallu rembourser par la suite,

Elle ne pouvait même pas recevoir chez elle, mal logée qu'elle était. Personnellement j'aurais préféré me marier sans cérémonie. Je ne dis rien, mais mes conditions furent posées : maman n'aurait rien à déboursier.

« Depuis dix ans que tu travailles pour elle ma sœur peut bien te payer mariage et fiançailles ! », me dit un jour la mère de mon fiancé. Je répondis qu'il fallait qu'elle le lui demande. Ma patronne accepta, masi à condition de n'avoir à s'occuper de rien.

On me proposa une bague de fiançailles ; je pensais que cet argent aurait pu servir à l'achat de choses plus utiles. Mais ma patronne me conseilla d'accepter. Et puis, avait-on déjà vu des fiançailles sans bagues, sans corbeille de fleurs ? Elle avait raison car maintenant je tiens beaucoup à ma bague.

Donc, le 10 mai, nous sommes réunis chez mes patrons, maman, mes deux frères et toute la famille de mon futur mari, pour le repas de fiançailles. Le mariage fut fixé au 4 septembre ; pour des raisons familiales, il n'aura lieu que le onze.

Commença alors pour moi la période la plus détendue de ma vie de jeune fille. Avec mon fiancé, je pouvais aller au cinéma, et surtout, voir les films jusqu'au bout. Auparavant, maman m'autorisait à sortir le dimanche mais à condition que je rentre avant la nuit. Ma patronne était prévenue. Aussi l'hiver pas la peine d'aller au cinéma, pour être obligé de sortir avant la fin de la séance et j'avais vingt-sept ans!

Nous avions à peine quatre mois pour faire tous les préparatifs et trouver un logement. Nous ne chercherons pas longtemps, car la mère de mon patron disposait de deux appartements dans sa maison. L'un avait été occupé par son fils, celui qui avait été tué à la guerre, et dont l'épouse, remariée, habitait désormais à Dijon. Ce logement : une cuisine, une chambre et un cabinet de toilette, était libre ; elle nous le proposa et nous l'acceptâmes. .

La période des restrictions n'était pas terminée.

Pour se procurer du linge de maison, des serviettes, des torchons il fallait saisir les occasions qui se présentaient, quitte à payer très cher . Aux démarcheurs qui visitaient les maisons où il y avait des filles à marier, ma patronne acheta tout ce qu'ils lui présentaient, même si ces produits avaient des défauts.

Le jour de marché, maman rapportait d'Auxonne, dans une petite remorque, l'indispensable pour un ménage : casseroles, lessiveuse, baquet... nous allions avoir tout le nécessaire.

Les tissus, les vêtements étaient déjà moins rares, mais il y avait si peu de choix que bien des gens étaient habillés de la même façon. Je n'eus pas à choisir ma robe de mariée ; c'était la seule du magasin à ma taille heureusement.

Les semaines qui précédèrent mon mariage furent très occupées : invitations à lancer et plein de choses à prévoir, à organiser ; l'ordre du cortège, la place des

invités à table, le logement pour ceux qui venaient de loin. Et j'en oublie ...

Le restaurateur ne fournissait que les salles. Il fallait un cuisinier qui donnait la liste de toutes les choses dont il avait besoin. A son arrivée, trois jours avant la noce, tout devait être prêt. Pour les volailles, lapins, oeufs, beurre, crème, lait, légumes, c'était facile : il n'y avait qu'à les prendre à la maison. Tout le reste était à acheter. Plumer les volailles, décorer les salles, ce sera pendant trois jours, l'occupation des jeunes gens et jeunes filles.

Au déjeuner nous serons soixante -on m'avait en effet permis d'inviter toutes mes amies- et le soir, une quinzaine de plus. Selon la coutume, il y aura un petit repas le lendemain.

Trois jours après le mariage, nous étions déjà installés dans notre petit logement. Nous aurions pu habiter quelques temps chez mes beaux-parents qui nous trouvaient trop pressés de partir et auraient aimé nous garder encore un peu avec eux. Mais mon mari n'avait que trois ou quatre jours de congé. Il fallait en profiter pour déménager. Pendant ces quelques jours nous irons encore déjeuner chez les parents de mon mari, puis, seulement les dimanches.

Notre petit mobilier, des meubles de cuisine offerts par mes patrons, la chambre à coucher que possédait mon mari suffisaient à meubler nos deux pièces. "Nous avons reçu de nombreux cadeaux et de l'argent, qui servit à acheter une cuisinière mixte bois-charbon et un réchaud à butane. De l'argent, il ne nous en restait guère mais chaque mois mon mari rapportait sa paye et je savais économiser. Dans un bout de jardin loué à mes patrons, je récoltais tous nos légumes ; j'en vendais même un peu.

Depuis notre maison située tout en haut du village, le point de vue était joli. De ma cuisine, je voyais les bords de la Soâne, les peupliers le long du canal, la route d'Auxonne passant à travers les prés ; notre chambre donnait sur les bois, les champs, mon petit jardin et une vigne. Nous étions heureux.

Je n'allais pas souvent aux champs, sinon dans mon jardin. Mon mari me préférait à la maison, ravi de trouver en rentrant de son travail, la table mise et un bon repas préparé avec soin, avec amour.

Le mariage avait changé ma vie. Le matin, je faisais le ménage, puis la cuisine. L'après-midi je cousais, je tricotais, je marquais mon linge, ce que je n'avais pas eu le temps de faire avant mon mariage.

## LA VIE DE TOUS LES JOURS

*« Tous les jours, il fallait faire la lessive... »*

A la fin de septembre, le dimanche qui suit la Saint Michel, c'est la fête du village où habite maman.

Cette année là elle nous invita à déjeuner. Je promis de faire la pâtisserie. Mais c'était encore comme pendant la guerre ; la farine n'était pas assez fine. Et, n'ayant jamais été adroite à bicyclette, en revenant d'emprunter, un tamis chez ma patronne, je fit une chute sur les gravillons de la route, récemment refaite. C'est donc au lit, avec un épanchement de synovie, chez mes beaux-parents, où nous étions revenus pour une huitaine de jours, que je passerai la fête.

En avril, morte saison pour les expéditeurs de légumes, mon mari en profita pour prendre des congés. Après un arrêt à Lyon, nous irons un peu sur la Côte d'azur. Malgré tous mes voyages, depuis mon départ d'Andalousie, jamais encore je n'avais vu la mer. Mon mari non plus. C'était la première fois que j'avais des vacances, que je couchais à l'hôtel, que je mangeais au restaurant...

Déjà, j'attendais un bébé ; il naîtra neuf mois après mon mariage. Ce sera un garçon, le premier petit fils de la famille, aimé et gâté de ses grands-parents, de ses oncles, de ses tantes.

Quand le sus que je ne pourrais pas l'allaiter, j'eus beaucoup de peine- j'essaierai pourtant comme on le verra, mais en vain.

Après être sortie de la maternité, j'aurai bien du travail. Il me fallait peser le bébé, avant et après chaque tétée, pour pouvoir la compléter au biberon avec du lait de vache. On m'avait conseillé de boire de la bière ; nous en avons acheté une caisse. Je pris des kilos, masi n'eus pas plus de lait pour autant. Je dus me résoudre à nourrir le petit uniquement au biberon.

A cette époque, soigner un bébé, on ne peut pas imaginer quel travail cela représentait. Tous les biberons de la journée devaient être préparés et stérilisés dès la matin. Il n'y avait aucun lait spécial ou pasteurisé pour bébé ; ni petits pots, ni couches à jeter. Tous les jours il fallait faire la lessive, avec précaution pour éviter le feutrage des petits vêtements en pure laine.

Même si en ce temps là, la plupart des femmes restaient à la maison, il aurait été difficile d'en trouver une qui voulut s'occuper d'un enfant.

Ce fut cette année là que maman tomba malade ; elle se plaignait de maux de tête ; elle disait qu'elle avait mal aux jambes. Cependant elle ne voulait pas voir de médecins. Mais mon frère Manuel, voyant son état empirer, en appela un, ami de mon patron, qui la fit hospitaliser.

Quand j'allai le voir, quelques jours plus tard, il ne me cacha pas que l'état de ma mère était grave, qu'elle avait une tumeur au foie, qu'elle ne guérirait pas. Je me mis à pleurer ; le médecin me consola, me demanda d'être courageuse, de penser à élever mon petit garçon.

Comme cela était triste ! N'aurait-elle pas, âgée seulement de soixante cinq ans, mérité de vivre encore quelques années, pour voir tous ces enfants installés, ne manquant de rien, épargnée par toutes les misères qu'elle avait connues?

Peu après, mes frères que je n'avais pas mis au courant, commencèrent à s'inquiéter, pensant que le médecin ne s'occupait pas bien d'elle. C'est alors que je leur dis qu'il n'y avait rien à faire.

Une femme du village, souffrant du même mal que maman, également hospitalisée mourut quelques temps après. « Elle est sûrement chez elle guérie, tandis que moi, on ne me soigne pas, parce que je ne suis pas assez riche », me disait ma mère qui s'étonnait de ne plus la voir à l'hôpital. Je ne répondis rien car il n'y avait rien à répondre ; cette femme était enterrée depuis huit jours.



Le mois de septembre, une partie d'octobre, passèrent ainsi. Maman me dit un jour qu'elle voulait être enterrée à Tillenay, et surtout, qu'elle ne voulait pas mourir à l'hôpital. Je fis part au médecin de ses dernières volontés. Il m'assura qu'il me préviendrait le moment venu, ce qu'il fit.

Nous avons alors préparé un lit dans notre cuisine, -elle était assez grande- et avons amené maman chez nous, le 12 octobre. Je confiai mon bébé à ma belle-mère. Pour que je le voie, elle venait passer les après-midi chez moi. L'enfant pleurait parfois, ce qui fatiguait maman. "Pourquoi pleure-t-il ce petit," demandait-elle. Mais je ne pense pas qu'elle le voyait.

Maman n'avait plus besoin de soins ; il suffisait de la tenir propre. Elle mourut le 14 octobre; fut enterrée le lundi 17.

De ce mois d'octobre 1949, je m'en souviendrai toute ma vie. Mon mari se trouva en chômage, son patron faisant de mauvaises affaires. Et en ce temps là, il n'y avait pas d'allocations de chômage. Pour s'occuper il allait, tous les jours, ramasser des champignons, très abondants cette année là. Nous en mangions à tous les repas, même si nous n'avions guère -faim ... Quand on est jeune marié, il faut de l'argent, il faut un travail. ..

Mon mari consultait les petites annonces: puis un jour, les services de la Main d'Oeuvre de Dijon lui fournirent une adresse à Beaune où il se rendit.

Les jours suivants, nous attendions le facteur avec impatience. Enfin la réponse arriva: elle était favorable. Mon mari pouvait prendre son travail le 2 novembre. Son patron lui proposait également un logement, tout petit disait-il. Mais ne connaissant personne à Beaune qui puisse nous aider, avant même de savoir si le travail conviendrait, nous l'avons accepté, ne pouvant guère faire autrement.

Mon mari partit seul d'abord. Il rentrait à chaque fin de semaine ; puis vers le 15 novembre nous avons déménagé.

Notre logement donnait sur une cour que se partageaient cinq locataires, et qui servait d'entrepôt à une usine métallurgique voisine. Comme panorama, nous avions ... des barres de fer, et des toilettes. Les nôtres étaient sous le porche d'entrée, sans eau ni électricité. Mais, quand nous sortions, nous étions tout de suite en plein centre ville, rue Carnot.

On entrait directement dans notre cuisine; c'était aussi notre salle à manger. La chambre était toute petite; une fois notre lit, et celui du petit installés, on ne pouvait plus circuler. Nous allions nous coucher en escaladant le pied du lit. Je faisais la vaisselle dans un minuscule cabinet de toilette avec évier et montais chercher bois et charbon au grenier par un escalier peu pratique, en mauvais état, mitoyen avec le logement voisin, qui donnait également sur la cour.

Mais Beaune est une ville agréable, avec ses promenades, ses remparts, ses jardins, ses parcs, ses vignes toutes proches sur la "montagne". Nous faisons, chaque dimanche, de belles promenades. Cependant ne connaissant personne, Je ne m'y plaisais pas. Mon fils faisait ses dents, pleurait souvent ; je pleurais encore plus que lui. . .

Nos familles n'étaient qu'à une cinquantaine de kilomètres, mais nous n'avions pas de voiture; il nous fallait prendre le train, passer par Dijon, attendre la correspondance. Tout cela avec un bébé dans son landau. Et c'était l'hiver ; aussi nous y allions rarement.

Après le malheur que je venais de subir, j'aurais eu besoin d'être entourée de parents, d'amis à qui parler. Mon mari avait son travail, ses collègues de bureau. Moi j'étais toute seule...

Puis un jour mon beau-père nous fit savoir qu'une grange construite sur un champ était à vendre au village. C'était selon lui une occasion à saisir. Mariés depuis deux ans , nous avions quelques économies, nous s'avons donc achetée.

Le toit n'était pas en mauvais état, les murs étaient solides, mais le bâtiment était entouré de ronces, d'orties. Le champ devait être cultivé par mes beaux-parents, qui allaient utiliser comme remise, une partie de la grange, le reste étant encombré de vieille paille, de caisses, de débris de toute sorte.

Plus tard mon mari envisageait de vendre cette grange à l'un de ses frères, car elle ne nous rapportait pas grand-chose. Je n'étais pas de cet avis. En effet par la suite, nous aurons l'idée de l'aménager pour en faire une petite maison de campagne. Après avoir nettoyé les alentours, nous avons fait aménager une cuisine et deux chambres, l'une pour nous, l'autre pour les enfants.

Il n'y avait pas l'eau courante au village. Nous avons alors fait creuser un puits, et, avant d'avoir l'électricité nous nous éclairerons à la bougie.

Bien des années après, lorsque nous serons revenus dans la région, nous l'aménagerons plus confortablement et quand nous aurons une voiture, nous y passerons toutes nos fins de semaine, et souvent nos vacances.

Ainsi, nous étions chez nous. Quand nous voulions rendre visite à mes beaux-parents, cela ne causait aucun dérangement à ma belle-mère, ni pour les repas, ni pour le coucher.

Cette simple maisonnette, ni château, ni ferme, nous permettait de pleinement apprécier le charme de la campagne.

## XI- DE VILLE EN VILLE

*« ...Nous envisagions déjà un nouveau déménagement... »*

Nous étions à Beaune depuis neuf mois quand un commerçant d'Auxonne vint proposer un emploi à mon mari, lui offrant le double de ce qu'il gagnait, et en plus un logement de fonction. Mon mari se plaisait à Beaune ; il avait un travail qui lui convenait, mais après avoir un peu hésité, il accepta.

Il s'agissait d'un commerce d'alimentation, d'une société qui exploitait trois succursales et quatre camions-magasins faisant des tournées dans les villages de la région.

Notre nouvel appartement était gai, bien situé, en plein centre ville, à l'angle d'une rue très commerçante, sur la place, où se trouvait une très belle église.

Les jours de foire, de marché, à l'occasion de défilés, nous étions aux premières loges. Dans la cour, au rez-de-chaussée, à côté de l'un des magasins, nous avions une petite cuisine, et à l'étage, des chambres, plus qu'il ne nous en fallait, car nous avions encore peu de meubles.

Mon mari travaillait près du magasin principal, dans un bureau inconfortable, encombré d'objets divers, d'emballages, chauffé par un poêle en mauvais état. Il faut dire que son patron était un peu "radin". Personnellement je ne suis jamais entrée dans son bureau.

Le 4 février 1953 j'eus un deuxième garçon ; le premier était déjà à l'école maternelle.

Chaque dimanche nous déjeunions chez mes beaux-parents, qui habitaient à trois kilomètres. J'y allais à pied, mon bébé dans le landeau, tandis que mon mari emmenait l'aîné sur sa bicyclette. C'était notre seule sortie. Sans voiture il nous était difficile de nous déplacer avec deux enfants encore petits.

Quelques années plus tard nous irons pourtant à Nice, par le train, nos bicyclettes nous suivant aux bagages, ce qui nous permettra de faire de longues promenades au bord de la mer, transportant chacun un enfant sur notre vélo. En ce temps là il y avait peu de circulation ; ce serait impossible aujourd'hui.

De la même façon, nous sommes allés à Biarritz, une autre année. Nous couchions à l'hôtel, partions le matin, achetant vers midi des plats cuisinés que nous mangions au bord de la mer. Le soir nous prenions un petit repas sur la terrasse de l'hôtel.

Nous nous plaisions à Auxonne, petite ville où tout le monde se connaît ; nous étions près de nos familles. Le vendredi, jour de marché, je voyais beaucoup de monde, des parents, des personnes de connaissance. Je n'étais plus seule comme à Beaune.

Mon mari travaillait beaucoup, même le samedi matin, et l'après-midi, il tenait encore la comptabilité d'une maison de la presse, bureau de tabac.

Tout allait bien, jusqu'au jour où le patron eut l'idée de fermer deux de ses magasins, dont celui près duquel nous habitons. La gérante en sera la première surprise, car elle ne sera prévenue qu'au dernier moment, ne pouvant même pas livrer les commandes qu'elle avait reçues la veille de la Pentecôte.

Quant à nous, il nous fallait trouver rapidement un autre logement, ce qui n'était pas facile.

Heureusement, un commerçant dijonnais, qui avait l'intention d'ouvrir un magasin d'articles de sport à Auxonne, changea d'avis : alors que les travaux d'aménagement étaient en cours, il décida de vendre sa maison. Nous avons pu l'acheter, finir de la réparer et l'habiter. C'était une maison ancienne, classée « monument historique », sans grand confort, avec deux pièces en bas, l'une sans fenêtre ; et de même en haut.

Mais nous étions toujours au centre ville et dans un quartier très animé. Nos escaliers étaient chauffés par le four de la boulangerie voisine. Et enfin cette fois nous étions chez nous ; personne ne pouvait nous déloger !

Quelques années passèrent...Nous achetâmes une voiture, une 4 CV Renault, un modèle tout simple, sans chromes, de teinte uniforme. Mais pour les enfants ce fut un événement ! " Papa a une auto. ... "

Cependant les affaires de l'épicerie ne marchaient pas très fort, avec la concurrence des grands magasins, Docks, Economiques. Les petites épiceries commençaient à disparaître. Ensuite les magasins à succursales seront à leur tour victimes des "grandes surfaces" ...

Nous commençons à craindre, de devoir déménager de nouveau, alors que le patron de mon mari pensait qu'il ne s'agissait que d'une crise passagère, que tout allait s'arranger.

Prévoyant le pire, mon mari consultait les petites annonces; il n'hésita pas à partir lorsqu'il trouva un emploi à Dole, dans une société faisant le commerce de charbon et carburants. Il s'y rendait tous les jours par le train, tout en cherchant un logement sur place qu'il trouva par l'intermédiaire de son patron. Le propriétaire ayant fait construire une maison individuelle, cherchait à vendre son appartement. Cela faisait bien notre affaire.

Ce récit d'achats, de ventes d'appartements, de déménagements, d'emménagements, semblera fastidieux ... C'est pourtant bien ainsi que les choses se sont passées, et ce n'est pas fini. ..

Notre petite maison d'Auxonne sera bientôt vendue à notre voisin. un ami de mon mari, content de saisir cette occasion qui lui permettait d'agrandir sa propriété.

Je fus tout de suite emballée en visitant notre nouveau logement, au troisième étage d'un immeuble récemment construit au lieu-dit « La Corniche », d'où la vue d'abord imprenable, était aussi et surtout magnifique.

Il était composé d'une cuisine, d'une salle d'eau-cabinet de toilette, de trois chambres et d'une grande salle de séjour, d'où l'on pouvait, sans se lasser, admirer la vallée du Doubs, le Mont Blanc par temps clair.

Autour du bâtiment, il y avait des terrains vagues où les enfants pouvaient jouer. Mais il n'y avait pas d'ascenseur, pas de chauffage central. Depuis la pièce principale, un poêle chauffait tout le logement ; pour l'alimenter je devais aller au charbon dans la cave.

Qui plus est, nous étions loin du centre ville des écoles. Les enfants devaient faire le trajet quatre fois par jour à pied. Quand je n'emmenais pas le plus petit sur le porte-bagages de ma bicyclette, il suivait son frère, mais ne lui obéissait pas toujours, étant très turbulent.

Un samedi, nous avons décidé d'aller nous promener l'après-midi, et je voulais me débarrasser des courses dès le matin. C'est en rentrant, à bicyclette que je fus, à un carrefour, renversée par un camion. En tournant, le chauffeur ne m'avait pas vue. En attendant l'ambulance, on me transporta dans le magasin le plus proche.

C'était l'heure de la sortie des écoles. Tous les enfants se précipitèrent pour voir l'accident ; mes fils étaient parmi eux. Quand ils dirent "mais c'est le vélo de maman", les personnes qui se trouvaient là crurent bien faire de me les amener. J'avais la tête ensanglantée; il aurait mieux valu qu'ils ne me voient pas dans un tel état. Ils éclatèrent en sanglots et je crois qu'ils n'ont jamais oublié ces moments. Heureusement des voisins passaient par là ; ils les ont emmenés, s'en sont occupés. J'avais eu juste le temps de dire qu'on prévienne mon mari avant de m'évanouir. Je me réveillais sur un lit d'hôpital, ne sachant pas bien ce qui m'était arrivé. Il m'en restera une cicatrice au front. Une de plus...

Cela se passait la veille de Noël, et bien que n'étant pas guérie, j'avais bien envie de quitter l'hôpital. On m'a finalement permis de sortir et nous avons pu passer chez nous, tous ensemble, Noël 1959.

C'est par des malheurs que l'année suivante devait commencer. D'abord mourut la grand-mère de mon mari, puis peu après, en avril ce fut mon beau-père. Je l'aimais beaucoup ; il était juste et généreux.

Cette année là. mon mari allait. le samedi tenir la comptabilité d'une fabrique de bonbons, bouchées et autres friandises. Mais cette maison, dirigée par une femme, la fille des propriétaires, et surtout son mari du genre poète, préférant plutôt que de travailler se promener dans le parc, d'ailleurs très joli, était au bord de la faillite. Finalement mon mari touchera sa paye en nature : plus de dix kilos de friandises.

C'est le seul endroit où mon mari a travaillé que j'ai eu la possibilité de visiter avec mes enfants et des amis. Cependant nous envisagions ... un nouveau déménagement. Bien que Dole soit une jolie ville, nous lui préférons la Côte d'or. Et les enfants en grandissant, risquaient de ne pas y trouver un lycée à leur convenance; pas plus que mon mari en cas de chômage, n'aurait trouver un emploi tel que celui qu'il occupait.

Aussi nous avons souscrit un appartement à Dijon, sans être très pressés de l'habiter ; heureusement car les fondations à peine terminées, l'entreprise faisait faillite. Puis alors que la construction en était au premier étage le successeur se tua en voiture; ce fut soi- disant un suicide, ses affaires n'allant pas très fort. Nous n'irons donc à Dijon qu'en juillet 1960.

Cet immeuble en pierre, ce qui devenait rare, se trouvait presque au bout de l'avenue Eiffel, loin du centre ville, comme la plupart des nouvelles constructions. Il y avait le même nombre de pièces qu'à Dole, mais elles étaient plus grandes. Le sol était pavé de « Dalami », matériau un peu difficile à entretenir. Nous avons préféré un rez-de -chaussé car il n'y avait pas d'ascenseur, mais cela avait un inconvénient de taille : il y faisait froid. On ne construisait pas comme maintenant des appartements « tout confort ». La cuisine était petite ; plus tard nous ferons installer le chauffage central. Nous avons une grande cave et un garage construit plus tard.



La façade donnait sur des vignes, plantées de pêchers, que nous voyions reflleurir chaque année. La vue s'étendaient jusqu'aux collines de la Trouhaude et des Marcs d'or. Mais plus tard les vignes resteront en friche, et ensuite, elles seront remplacées par des pavillons qui boucheront la vue.

Mon mari n'aura aucun problème pour trouver une situation à Dijon ; c'était la période de plein-emploi.

A la rentrée suivante, mon aîné, âgé de douze ans, ira au lycée technique "Hyppolyte Fontaine" il en sortira avec

un CAP de tourneur-fraiseur et immédiatement ira travailler dans une usine dijonnaise.

Le second, après avoir fréquenté le lycée « Carnot » et obtenu son baccalauréat, poursuivra des études de géologie à Nancy. Muni d'un BTS il trouvera aisément un emploi, dans la région d'abord, puis près de Lyon.

### XIII- FEMME AU FOYER

*Nous sommes les « sans profession ».*

Pour moi, malgré tous ces évènements, ma vie ne changeait pas. Plus mes enfant avançaient en âge, moins je pouvais les aider dans leurs études. Ils s'adressaient toujours à leur père.

Quand ils étaient petits, j'aurais pu, en même temps qu'eux, apprendre à lire et à écrire le français. Mais je me rendais compte que je ne prononçais pas correctement et ne voulais pas gêner leurs études. Alors, c'est leur père qui s'occupait d'eux; quand ils me questionnaient, n'étant pas sûr de ma réponse, je les renvoyais vers lui. Ils en prirent l'habitude. Je souffrais énormément de me sentir inutile.

Et plus le temps passait, plus mon mari et mes enfants avaient ensemble, de longues discussions, sur le travail, les études, la politique, parfois.

Je ne dis pas que mes enfants ne m'aimaient pas. Ils m'aimaient comme tous les enfants aiment leurs parents. Mais dans l'impossibilité de participer à leurs discussions, j'avais l'impression d'être tenue à l'écart. Mon travail consistait à faire le ménage, mon "bureau", c'était la cuisine.

Lorsque mes enfants étaient petits, j'avais quelques contacts avec d'autres mères, en les conduisant à l'école, et en retournant les chercher. Nous parlions de nos enfants, nous échangeions quelques banalités.

Mais lorsque mon aîné me dit un jour : « Nous sommes grands, ne viens plus nous chercher ; nous pouvons aller et revenir seuls », je me sentie isolée, exclue ; j'étais seule toute le journée.

J'avais besoin d'avoir des amis, des collègues, avec qui communiquer ; j'aurais voulu chercher du travail ; mais si j'en parlais, je m'entendais répondre que je ne connaissais pas ma chance, celle de pouvoir rester chez moi ; qu e je ferais mieux d'en profiter. Que collègues et patrons sont souvent peu intéressants ; que bien des femmes auraient aimé être à ma place...

Finalement, je me résignais à ne pas travailler.

Evidemment, si j'avais travaillé, il aurait fallu partager les tâches ménagères ; le week-end, faire fonctionner la machine à laver, passer l'aspirateur, faire les provisions pour toute la semaine, se nourrir souvent de conserves. C'est plus agréable de manger des légumes frais (qu'il faut quand même éplucher), de trouver le dîner prêt, la table mise. S'il manquait quelque chose on n'était parfois pas content, on me le faisait sentir. ..

Et dire que l'on croit -vraiment ? - que les femmes restant à la maison ne font rien ! Nous sommes les "sans profession". Je n'aime pas cette expression semblant vouloir dire que nous sommes sans intérêt, sans valeur. Puisque nous n'exerçons aucune profession, c'est donc que nous ne travaillons pas ...

Combien de fois me suis-je entendu dire : "Que peux-tu bien faire de tes journées?". Et mon entourage en profitait pour me demander de tricoter des pulls, de raccourcir des robes, de faire des tas de travaux ; puisque je n'avais rien à faire ...

Le dimanche, en visite chez des parents, si je dis qu'il faut rentrer, penser au travail du lendemain, on me répond que seul mon mari travaille, alors que moi, je ne dois guère me fatiguer. Je rêvais de tenir un commerce, un hôtel, une buvette près d'une rivière, un bureau de tabac ... Ce ne fut qu'un rêve ...

Le matin, mes enfants partaient à l'école, au lycée, mangeaient à la cantine, ne revenaient que que le soir. Mon mari, par contre, rentrait à midi, sauf certains jours où il déjeunait avec des collègues.

Ni les uns, ni les autres, ne me parlaient de leur études, du travail. Jamais je ne connus les collègues du bureau de mon mari. Je souffrais énormément de tout cela ; j'étais seule, isolée.

Je pensai alors perfectionner mon français en m'aidant d'un dictionnaire, des livres de grammaire de mes enfants. Je copiais, recopiais des mots. Mais malgré tout le mal que je me donnais, je ne progressais guère. C'est très difficile, voire même impossible d'apprendre seule ; de toutes façons il faut d'abord avoir les bases.

#### XIV – COMMENT EST NÉ CE RÉCIT

*« Écrivez donc cela quand vous saurez le français... »*

Je savais que des cours de perfectionnement, réservés aux étrangers, étaient donnés dans certains centres sociaux. Souvent j'étais allée jusqu'à la porte, et j'en avais vu sortir des personnes, qui, j'en étais sûre, n'étaient pas françaises. Oui mais à qui m'adresser?

C'est en lisant, dans le journal, la date d'inscription à ces cours, qui ne tenaient compte, ni de la race, ni de la religion, de la nationalité ou de la connaissance du français des élèves, que je décidai, bien qu'étant française, de m'inscrire.

La jeune femme, charmante qui me reçut, me répondit quand je lui dis mon désir d'apprendre le français, "Nous sommes là pour ça ", Après m'avoir questionnée sur les causes de mon départ d'Espagne, sur l'accueil reçu en France, touchée par mon histoire, elle me dit: « Ecrivez donc cela quand vous saurez le français, ça vaudra la peine d'être lu. »

Ce sont les membres de l'A.D.A.M. (Association Départementale d'Aide aux Migrants), plus tard l'A.S.T.I. (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés), qui donnaient ces cours. Institutrices, employées, professeurs en retraite, religieuses, épouses de médecin ou de professeur, elles consacraient deux de leurs après-midi par semaine à aider des hommes des femmes qui arrivaient en France, ne connaissant ni la langue, ni les usages.

Cultivées, capables de corriger notre mauvais français, leur façon de dire sans nous fâcher, sans nous vexer : « cela est faux », nous changeait d'avec les manières de certains commerçants ou employés administratifs. Je trouvais enfin là l'accueil amical, chaleureux que je cherchais depuis longtemps.

Les élèves étaient nombreuses, de toutes nationalités ; la plupart ne savaient pas un mot de français, ne pouvant pas même dire « bonjour », « au

revoir" ni demander dans une épicerie, un kilo de sucre un litre d'huile. Bien que ne connaissant moi-même pas grand-chose, je leur enseignais parfois à parler, à écrire quelques mots.

Les monitrices étaient souvent débordées de travail, et, comme je pouvais me débrouiller toute seule, on me fit comprendre qu'il n'était plus possible de s'occuper de moi ; à la rentrée suivante, je ne reçus pas de convocation.

Mais je commençais à connaître pas mal de monde et je n'avais plus peur de m'adresser ailleurs. Je me fis inscrire dans un autre centre, où l'on donnait les mêmes cours d'alphabétisation (c'est ainsi qu'on les nomme). Là, les monitrices ne faisaient partie d'aucune association. La directrice recrutait des amies et connaissances. Elles appartenaient au même milieu social que les précédentes et étaient aussi compétentes, aussi attentives à nos problèmes.

Et suivant les conseils de certaines monitrices en même temps, le jeudi, je suivais des cours de formation continue, cycles de formation et d'expression française, fréquentés par des femmes françaises qui avaient un certain degré d'instruction.

Nous n'étions que deux Espagnoles, et avions du mal à suivre. Il fallait, à tour de rôle, après une discussion sur certains sujets, faire un rapport pour la semaine suivante. C'était très difficile ; nous n'y arrivions qu'avec l'aide d'autres élèves.

Notre professeur de français, très aimable, nous encourageait, lorsqu'il nous voyait démoralisées. Il s'intéressait à nos problèmes d'étrangères, nous questionnait sur les raisons de notre exil, nos nouvelles conditions de vie, l'accueil des français.

Ce fut pour moi une nouvelle occasion de raconter mon histoire, qui, bien que triste, semblait intéresser tout le monde.

Parmi les élèves certains étaient plus ou moins sympathiques. « Il fallait ne pas être dégoûté pour manger des choux de Bruxelles tout crus » s'écria l'une d'elles quand je parlais des misères que nous avions endurées au cours de notre exode. Je lui répondis que si j'avais eu le choix, j'aurais préféré un bon rôti. Cette réflexion n'avait été appréciée ni des autres

élèves, ni du professeur ; lui aussi me conseilla d'écrire le récit de ces évènements, me proposant de m'aider s'il en avait le temps.

Je n'étais pas encore, à ce moment là, assez sûre de moi pour le faire, mais j'espérais bien en avoir l'occasion. Elle se présentera plus tard. Ces cours n'ont duré que deux ans et je perdrai de vue, élèves et professeur.

D'ailleurs, aux cours d'alphabétisation, nous étions de moins en moins nombreuses. Un jour je me retrouverai seule...Et les cours furent supprimés. Ce n'était guère rentable d'occuper, deux jours par semaine, une salle pour une personne.

Il ne me restait plus qu'à aller trouver les responsables du premier centre que j'avais fréquenté. Elles acceptèrent de me réinscrire car ces cours étaient de moins en moins suivis. Ainsi je retrouvai mes anciens professeurs et une partie des élèves.

Ces cours, c'est bien évident, ont été particulièrement bénéfiques pour moi. Ils m'ont permis de me perfectionner en français, en grammaire surtout, d'apprendre les règles d'accord des verbes, des participes passés, présents, des attributs. les conjugaisons ... Que de difficultés pour moi surtout, qui n'avais jamais appris ça.

Le français et l'espagnol sont deux langues latines, ont des ressemblances. Une élève ayant fait des études en Espagne, me conseillait de me reporter à l'espagnol pour l'orthographe du français.

Malheureusement je ne pouvais le faire n'étant jamais allée à l'école la-bas Il fallait de la patience de la compréhension aux monitrices. Alors que les enfants apprennent vite, elles devaient répéter bien des fois la même chose avec nous...

L'autre avantage de ces cours, c'est qu'ils me donnaient l'occasion de rencontrer des compatriotes, avec qui je pouvais à la sortie, parler ma langue maternelle, ce que je n'avais pas fait depuis vingt ans ; il n'y avait pas d'étrangers dans le village où j'avais habité en France.

Et puisque maman, mes frères et moi avions décidé de ne jamais retourner en Espagne – nous en avions de trop mauvais souvenirs- nous avions préféré

repartir à zéro et nous adapter à une nouvelle vie, à de nouveaux usages, à une nouvelle langue, à une nouvelle nourriture, même. Nous y sommes d'ailleurs facilement arrivés. J'avais fait des efforts pour m'intégrer dans la société française, fréquenter les jeunes filles du village, m'efforçant de parler comme elles, ne voulant pas paraître trop ridicule à leurs yeux. C'est ainsi que j'avais presque oublié l'espagnol, car aussi bizarre, que cela puisse paraître, on oublie, jusqu'à sa langue maternelle si on ne la pratique plus.

C'est quand une monitrice, pour corriger nos phrases et nos fautes d'orthographe, nous demanda d'écrire ce qui nous passerait par la tête que je commençais ce récit. Les autres parlèrent de leurs dimanche, de leurs journées de travail. Tandis que moi, plus j'écrivais, plus les souvenirs me revenaient en mémoire, et plus j'y prenais goût.

Je continuai chez moi, à remplir des feuilles, pour les faire corriger par les monitrices et les recopier ensuite sur un cahier, ce qui fit dire un jour à mon mari "que je travaillais comme ... un nègre". J'aurais aimé qu'il me questionnât davantage. Il ne le fit pas, non par indifférence comme je le supposais, mais par discrétion.

Et puis quelques temps après, en parlant de gens ayant beaucoup de mémoire, je lui dis "c'est le cas d'une personne que tu connais bien, tu t'en apercevras plus tard", Pourquoi ne pas t'expliquer franchement au lieu de me poser des devinettes auxquelles je ne comprends rien" me répondit-il .

Je sortis alors mon cahier ; il apprécia beaucoup mon récit, m'encouragea à continuer, tapa le texte à la machine, fit quelques corrections, me demanda d'ajouter des détails supplémentaires.

J'avais pensé que ce cahier resterait dans un tiroir, que mes enfants le découvrirait après ma mort. Finalement je ne suis pas mécontente que les choses se soient passées ainsi. J'ai pu connaître leurs réactions ainsi que celles des autres personnes qui ont eu l'occasion de lire mon histoire..

## XV- ET MAINTENANT ...

*« Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? »*

J'ai eu, comme tout le monde, mon lot de malheurs. Plus que ma part peut-être ? Fallait-il en parler ? Oublier ? Hélas ces souvenirs me harcèlent, le fait de les avoir couchés sur le papier, noir sur blanc, a peut-être été une sorte d'exorcisme. L'avenir me dira si cet exorcisme a été efficace.

Que d'évènements ! Mais aussi, il faut bien que je le reconnaisse, quelle ascension, depuis ce jour où je passais la frontière, avec pour toute fortune, mes quelques hardes sur le dos et mon balluchon à la main ! Sans avenir, sans espoir, j'allais, la tête vide, là où mon destin m'entraînait. Pour revivre il me faudra longtemps.

Mais bien que démunis de tout, nous apportions au pays d'accueil, notre jeunesse, notre travail. Et nous avions un tel désir, une telle volonté de nous "intégrer", comme on dit aujourd'hui ! Ce fut en effet notre seul but.

Pourtant nous resterons marqués à jamais, par nos épreuves -voilà que j'y reviens ! ... - Dans notre vie quotidienne d'abord. Et puis du moins en ce qui me concerne, dans ma vie familiale, plus tard.

Lorsque je serai à l'abri du besoin, que je n'aurai plus la hantise du lendemain, jamais ne m'effleurera la moindre idée de gaspillage, de profiter des choses plus que nécessaire. Je n'aurais pas apprécié que mes enfants aient des goûts de luxe. Encore moins cependant qu'il leur manquât quelque chose. ..

On ne peut guère imaginer mes soucis pour économiser ; jamais je ne ménagerais mon temps, ni mes peines. En ai-je tricoté, fabriqué, réparé ; des pulls des gilets, des vêtements – et cela paraîtra démodé- reprisé des chaussettes. Et ne pas jeter le pain, et accommoder les restes, et quoi encore ?



Jamais je n'ai travaillé hors de chez moi après mon mariage, mais cependant, je me suis donné beaucoup de mal. C'était sans doute mon plaisir. Je ne le regrette pas.

Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? Pourquoi pas ? Maintenant, mon bonheur, c'est celui de mon foyer, de mes enfants, de mes petits-enfants, de tous ceux que j'aime ...

### **3. Prologue à la version espagnole par Antonio Martínez Vacas**

## **Prólogo**

**Antonio Martínez Vacas**

El azar me llevó a elegir la Universidad de Dijon para hacer un curso de francés en el verano de 1997. Pocos días antes del viaje, en una conversación familiar, supe que en esa ciudad vivían unos parientes de los que yo, vagamente, recordaba alguna visita al pueblo. Desde ese momento me entró una enorme curiosidad por encontrar a estos familiares de los que nada se sabía desde hacía muchos años.

No encontré antigua correspondencia que hubiera permitido localizarlos; sin embargo Herraíz, el segundo apellido de mi padre, fue la clave. La guía de teléfonos de la ciudad lo registraba, allí estaba el número que me llevaría a contactar con la familia francesa.

De los hermanos refugiados en Francia después de la Guerra Civil sólo Isabel había regresado en alguna ocasión a España. Hablé con ella que en esos días de agosto no se encontraba en la ciudad, sino en una casa de campo que tenían en un pueblo cercano. Enseguida manifestó deseo de vernos, lo que sucedió unos días después en Dijon adonde llegó con su marido Roger. El encuentro fue emotivo por ambas partes. Hablamos de la familia, vimos fotografías, bebimos champán y las horas pasaron sin sentir con el calor de la conversación.

Desde aquel día los encuentros se sucedieron y el entusiasmo del principio no hizo sino crecer a medida que iba conociendo la singular y dura historia de esta mujer que un día del verano de 1936, con 18 años, había subido a un camión en Cañete de las Torres, su pueblo y el mío, y a causa de la guerra y tras numerosas penalidades había llegado a Francia, dejando atrás su tierra, parte de su familia y los recuerdos de su aún corta vida.

En el transcurso de este mes de agosto supe de sus numerosas peripecias desde la salida del pueblo, pude comprobar su entereza, su claridad de ideas, su generosidad y falta de resentimiento hacia la vida a pesar de las adversidades que ésta le había puesto en su camino.

Finalmente me entregó sus recuerdos que había ido escribiendo en los ejercicios de redacción que le mandaban en las clases que ya de mayor había recibido, cuando por fin pudo ir a la escuela a aprender a leer y escribir el francés, la lengua del país que la acogió, pero también el castellano, su lengua materna que no había aprendido en los años propios de la niñez.

Un puñado de recuerdos desgranados de forma sencilla, desde sus primeros años con la descripción de la vida en el pueblo antes de la contienda, la Guerra Civil, la salida de España, su vida como refugiada, la Francia ocupada por los alemanes, su adaptación al nuevo país... Emociona conocer las tragedias que aquí se narran, pero emociona también comprobar cómo después de una vida tan dura, su condición de mujer, además de extranjera, la hacen sentirse marginada hasta en su propio entorno, “amas de casa, nosotras somos las ‘sin profesión’ ”, afirma, reivindicando la dignidad del trabajo doméstico.

Pero dentro de ella ardía una pasión, la voluntad de que su historia no quedara en el olvido. Fue a las clases de alfabetización, perseveró en el esfuerzo, buceó en sus recuerdos y así ha podido transmitirnos este sencillo relato.

No se trata de un personaje conocido, no es la obra de una escritora, es simplemente la vida sencilla de una mujer con coraje y es, sobre todo, la crónica cotidiana de una época difícil que no por pasada conviene olvidar: ya se encarga la actualidad de recordarnos que la miseria, la guerra, los refugiados, las fronteras o la discriminación de la mujer, no son cosa del pasado.

“¿He conocido la felicidad? ¿Se la he dado a los demás?”

Seguro que sí. Gracias Isabel por habernos regalado la novela de tu vida.

# Annexes 8 :

## Extrait de document d'archives.

**Photographie des trois premières pages :**

**Ministère de l'instruction Publique et des Cultes**, Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, **Premier compte-rendu trimestriel** (du 15 décembre 1849 au 15 mars **1850**), Paris. 43p. (archives historiques de la ville de Paris, cote 13135).

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
ET DES CULTES.

---

LECTURES PUBLIQUES

DU SOIR

*Ces rapports, comme il a été dit, sont de simples notes qui n'ont pas été écrites en vue de la publicité : elles n'en constatent que d'une manière plus fidèle la situation présente des lectures publiques du soir, les résultats déjà obtenus, et ceux que l'on pourrait attendre de cette institution nouvelle.*

COURS COMPLÉMENTAIRES.

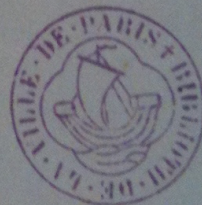
---

RAPPORTS.

PREMIER COMPTE-RENDU TRIMESTRIEL.

---

(Du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850.)



---

PARIS, TYPOGRAPHIE DE FLOX FRÈRES, 30, RUE DE VAUGIRARD.  
MARS 1850.

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
DES COLLES

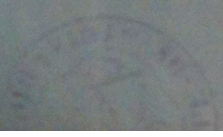
LECTURES PUBLIQUES

Ces rapports , comme il sera facile de le voir, sont de simples notes qui n'ont pas été écrites en vue de la publicité : elles n'en constatent que d'une manière plus fidèle la situation présente des *Lectures publiques du soir*, les résultats déjà obtenus, et ceux que l'on pourrait attendre encore de cette institution nouvelle.

RAPPORTS

BIBLIOTHÈQUE COMPTABLE

(De la Commission des Lectures Publiques)





## LECTURES PUBLIQUES DU SOIR ET COURS COMPLÉMENTAIRES.

(Entrée libre et gratuite.)

### Au Palais-National (vestibule de Nemours), tous les soirs.

Lundi.	M. le D <sup>r</sup> LE MAOUT.	(Cours de Sciences naturelles appliquées à l'Hygiène populaire). de 8 à 9 h.
	Le même.	(Lecture). . . . . de 9 à 10 h.
Mardi.	M. JUST OLIVIER.	(Cours de Notions élémentaires de l'Histoire de la langue et de la littérature française). . . . . de 8 à 9 h.
	M. DUBOIS D'AVESNES.	(Suppléant : M. LÉON FEUGÈRE)
	Le même.	(Lecture). . . . . de 9 à 10 h.
Mercredi.	M. ÉMILE SOUVESTRE.	(Cours de Notions élémentaires d'Histoire générale). . . . . de 8 à 9 h.
Jeudi.	M. DUBOIS D'AVESNES.	(Lecture). . . . . de 8 à 9 h.
Vendredi.	M. le D <sup>r</sup> LE MAOUT.	(Cours de Sciences naturelles appliquées à l'Hygiène populaire). de 8 à 9 h.
		(Lecture). . . . . de 9 à 10 h.
Samedi.	M. BLANCHE.	(Cours de Notions élémentaires de Droit public, administratif et civil). de 8 à 9 h.
	M. DUBOIS D'AVESNES.	(Lecture). . . . . de 9 à 10 h.
Dimanche.	M. HENRI TRIANON.	(Cours d'Études biographiques des hommes utiles et des bienfaiteurs de l'humanité). . . . . de 8 à 9 h.
	Le même.	(Lecture. . . . . de 9 à 10 h.

### Au Conservatoire de Musique, les mardis et vendredis.

M. ÉMILE SOUVESTRE. (Suppléant : M. A. COQUEREL fils.) (Lecture). de 8 à 9 h.

### Au Lycée Bonaparte, les lundis et vendredis.

M. HENRI TRIANON. (Lecture). . . . . de 8 à 9 h.

### Au Lycée Charlemagne, les jeudis et samedis.

M. JUST OLIVIER. (Lecture). . . . . de 7 à 8 h.

### A l'École de Médecine, les mardis et samedis.

M. le D<sup>r</sup> LE MAOUT. (Suppléant : M. BUCHET DE CUBLIZE). (Lecture). de 8 à 9 h.

Le Chef de la division  
des Établissements scientifiques et littéraires,  
F. GÉNIN.

Approuvé :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,  
PARIEU.